Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lemagasinpittore54unse

54

LE MAGASIN PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

MEMBRE DE L'INSTITUT

CINQUANTE-QUATRIÈME ANNÉE

SÉRIE II — TOME QUATRIÈME

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXXVI

LE MAGASIN
PITTORESQUE

1886

LES PROPRIÉTAIRES DE CET OUVRAGE SE RÉSERVENT LE DROIT DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION DANS TOUS LES PAYS QUI ONT TRAITÉ AVEC LA FRANCE.

Typographie du MAGASIN PITTORESQUE (J. Chârton), rue de l'Abbé-Grégoire, 15

THE GETTY CENTER

MAGASIN PITTORESQUE

LIVe ANNÉE. 1886. — 2e SÉRIE. TOME IV.

LE SOUVENIR.

Le Souvenir. — Marbre pour le tombeau de Mme C. F., par Antonin Mercié. — Prix du Salon de 1885.

La mort ne détruit pas; elle rend invisible.

La mort a fait son œuvre. Il a fallu que la tombe s'ouvrît et se refermât sur l'être aimé. Mais la pierre qui la scelle n'est pas restée déserte; le souvenir est venu s'y asseoir, et rien n'a pu l'en chasser. Le temps s'écoule, les saisons se succèdent, toutes choses se renouvellent : lui demeure. Le spectacle du monde extérieur le laisse indifférent. Les arbres étalent autour de lui leur fraîche verdure, et il ne les voit pas. Les oiseaux du ciel gazouillent leurs chansons printanières, et il ne les entend pas; ils lui apporteraient des fleurs, comme de la part de Dieu, il ne les prendrait pas, il les laisserait tomber et se faner à terre sans leur accorder un regard. Il est là, affaissé, résigné, doux, immuable dans son regret. Et les témoins de cette pure et inviolable douleur s'arrêtent avec émotion et sentent pleurer de nouveau en eux leurs deuils passés.

E. L.

PLUS RÉEL QUE VRAISEMBLABLE.

NOUVELLE.

Ils étaient réunis une demi-douzaine, artistes, poètes, philosophes, dans l'atelier du compositeur Luthel. Comme ils ne faisaient rien, ils avaient renvoyé à l'autre bout de la vaste pièce la lampe coiffée de son grand abat-jour, qui jetait une faible lueur sur les vases remplis de plantes vertes, sur les trophées d'instruments de musique pendus au mur, sur la bibliothèque où brillaient dans leur reliure rouge les œuvres des maîtres; et le groupe des causeurs se contentait pour tout éclairage de l'étincelle des cigarettes et des flammes livides d'un bol de punch. Était-ce l'influence de ces flammes sépulcrales qui avait fait dériver la conversation vers le fantastique? A entendre les histoires qui se racontaient là, on se serait cru dans le salon de quelque vieux château, aux approches de minuit, quand les belles dames, frissonnant au récit des légendes les plus effrayantes, se demandent si tout à l'heure elles auront bien le courage de parcourir les longs corridors sombres pour gagner leurs chambres.

— Si cela continue, dit le sculpteur Jaquier, nous allons arriver aux contes de revenants, ce qui serait un peu bête, à notre âge.

— Eh! dit Mauclay, le peintre, les contes de revenants avaient du bon, et un peu de fantastique dans la vie ne ferait pas mal. Elle est parfois trop plate, la vie!

— La vie de qui? répliqua Luthel. La vôtre, la mienne, je ne dis pas; mais il se rencontre des gens qui ont des têtes de personnages de légendes; et je parierais qu'en fouillant dans leur vie, on y trouverait, sinon des revenants, au moins des aventures extraordinaires...

— A propos! interrompit le professeur Darains, qu'est donc devenu un de vos élèves, un singulier garçon, laid comme un singe, qui ne parlait jamais, et qui tombait en extase dès que vous frappiez un accord? Je ne peux plus me rappeler son nom ; mais je vois d'ici ses grands yeux qui regardaient dans le vide, ses grandes dents blanches et ses longs cheveux noirs qui retombaient sur sa main quand il s'accoudait au piano, sa tête appuyée sur cette grande main osseuse. En voilà un qui semblait échappé d'un conte d'Hoffmann!

— Justement, mon cher, c'est à lui que je pensais. Pauvre garçon!...

— Luthel, mon ami, passez-moi votre verre, que je le remplisse, et contez-nous l'histoire du pauvre garçon. Aussi bien vous ne demandez que cela, n'est-ce pas?

— L'histoire! répéta le chœur; l'histoire du pauvre garçon!

Luthel haussa les épaules et passa son verre à Mauclay. Le courant d'air éteignit la dernière petite flamme bleue qui dansait comme un feu follet à la surface du punch.

— Comme l'a fort bien dit Darains, commença Luthel, Roland n'était pas beau.....

— Roland! c'est bien cela. Non, il n'était pas beau.

— Roland n'était pas beau; c'est quelquefois un malheur de n'être pas beau du tout. Il paraît que sa famille avait eu l'injustice de lui en vouloir!

Sa mère, — il y a des mères vaniteuses, — préférait ses autres enfants à ce pauvre avorton chétif, que Darains a pu comparer à un singe. L'enfant grandit, triste et silencieux ; il alla à l'école, il alla au collège, médiocre partout et ne se plaisant à rien; il avait quatorze ans la première fois que je le vis et que je remarquai sa bizarre figure. J'arrivais dans sa ville natale où j'étais nommé organiste de la principale église, et je venais de faire la connaissance de sa famille. Naturellement, ce soir-là, on parla musique, et musique nouvelle, et on me pria de jouer, pour donner idée des œuvres que je vantais.

Je me mis au piano. Je n'y étais pas depuis une minute, que le singe, — c'est Roland que je veux dire, — quitta le coin où il se tenait tout seul, et vint se glisser auprès de moi. Je n'ai jamais vu un changement pareil se faire sur une figure! je fus sur le point de m'écrier : Mais il est beau! Tant que je jouai, il ne bougea pas; et moi, le prenant pour champ d'expériences, je m'amusai à exécuter des morceaux de style et de sentiment complètement différents. Il comprenait bien, l'enfant! ses grands yeux étaient comme un miroir où se reflétait ma pensée. Quand j'eus fini, il poussa un gros soupir et s'en retourna dans son coin.

— Votre fils est musicien? demandai-je à la mère.

— Lui? me répondit-elle d'un air étonné; pas du tout! Ses sœurs jouent du piano, son petit frère

a commencé le violon; mais Roland n'apprend pas la musique : c'est tout juste s'il trouve le temps de faire ses devoirs.

— C'est dommage, pensai-je ; et je me promis de jouer encore devant Roland.

Je me liai bientôt avec sa famille; on me faisait entendre les jeunes filles, qui ne jouaient ni mieux ni plus mal que tant d'autres, et je leur donnais quelques conseils. Puis, je me mettais au piano, et Roland arrivait comme attiré par la musique, et restait là, ravi, transfiguré, tout le temps que je jouais. Je finis par demander comme une faveur la permission de lui apprendre la musique : le pauvre garçon n'aurait jamais osé demander cela lui-même. La faveur fut accordée, à condition que le piano ne nuirait pas à ses études.

— Oh! non, au contraire! s'écria-t-il.

C'était la première fois que je l'entendais parler avec vivacité.

— Pourquoi au contraire? lui demandai-je, pendant qu'il s'installait sur le tabouret de piano.

— C'est que je comprends mieux tout, quand je viens de vous entendre, me répondit-il en rougissant.

Il disait vrai. A partir du jour où il apprit la musique, il eut de meilleures places dans sa classe : c'était comme une lumière qui se faisait dans son esprit. Il fit de bonnes études, et remonta dans l'estime de sa famille; et comme il avait réellement des dispositions merveilleuses pour la musique, ses parents lui permirent de me suivre quand je vins demeurer à Paris, pour y étudier mieux qu'il ne pouvait le faire dans sa petite ville. C'est dans ce temps-là que Darains l'a connu.

— Et je me rappelle que vous fondiez de grandes espérances sur son avenir, reprit Darains.

— Pour moi, mon cher, Roland était destiné à devenir un compositeur de premier ordre, une gloire comme celle des plus grands maîtres allemands; mais il y a des fatalités..... Au moment où il commençait à se sentir maître de la langue musicale, à saisir la forme à donner à ses inspirations, le malheureux devint sourd!

— Pauvre diable! dit Jaquier avec compassion.

— Beethoven aussi est devenu sourd, reprit Luthel; mais il avait atteint le complet développement de son génie, il n'a pas été arrêté court dans son vol au moment où il ouvrait ses ailes... Et pourtant, combien il a été malheureux! quoiqu'il ait eu le temps de s'accoutumer à son malheur, puisque son infirmité n'est venue que peu à peu. Mais le pauvre Roland..... Tenez, je vais vous lire, — je les ai gardés précieusement, — des feuillets où il écrivait ses impressions. Il avait commencé cela dès l'enfance, à douze ou treize ans, y notant ses tristesses de paria dédaigné pour sa timidité et sa laideur..... Plus tard cela changea, et sa famille devint fière de lui; il s'en réjouit dans ces espèces de Mémoires, mais sans s'étendre là-dessus; au lieu qu'il est intarissable pour parler de la joie que lui a causée telle ou telle œuvre musicale.

Luthel alla ouvrir un chiffonnier et y prit une liasse de papiers jaunis couverts d'une écriture pâlie par le temps. Il les feuilleta un moment; puis il apporta la lampe sur la table.

— Voici, dit-il, la première page où je retrouve l'indice de sa maladie:

« Je me sens tout bizarre ce soir; j'arrive de l'Opéra où l'on jouait *les Huguenots*, et il me semble que je sors d'un rêve : les sons m'arrivaient comme au travers d'une couche d'ouate. Est-ce que l'orchestre avait été pris de la fantaisie étrange de jouer pianissimo? Personne pourtant n'avait l'air étonné dans la salle. Je continue à me sentir la tête lourde : l'horloge vient de sonner, et le son m'a paru si lointain! est-ce que le vent l'emporte d'un autre côté? Je suis fâché qu'il soit minuit : je voudrais me mettre au piano et jouer une marche bien bruyante, pour m'entendre, enfin! »

. . . . . .

« Je ne peux plus me le dissimuler; depuis le soir de l'Opéra, — il y a de cela huit jours, — j'entends beaucoup moins clair que par le passé. J'espère que ce n'est qu'un malaise passager; j'aurai trop travaillé!... Je vais aller me reposer au bord de la mer. »

. . . . . .

« Plus de doute, je deviens sourd! Tous les sons m'arrivent comme étouffés; pour suivre une conversation, je suis forcé de prêter l'oreille; et tout à l'heure, dans la rue, j'ai failli être renversé par une voiture que je n'entendais pas venir. A vingt-deux ans, sourd! un musicien sourd! Ce n'est pas possible; on ne devient pas sourd, comme cela, en quelques semaines; il doit y avoir un moyen d'arrêter cela... j'irai demain consulter un spécialiste. »

. . . . . .

« Oh! les médecins! Tous, ils me disent la même chose : je deviens sourd... est-ce que je ne le sais pas? Ils craignent que je perde tout à fait l'ouïe; mais le remède? Ils secouent la tête; chacun indique un traitement différent, mais aucun n'a l'air d'y croire... Mon espérance s'en va! »

. . . . . .

« De plus en plus, je m'enfonce dans le silence... dans la tristesse aussi! Je n'ose plus aller nulle part ni voir personne; je n'entends plus rien de ce qui se dit..... Il y a des gens compatissants qui s'approchent tout près de moi pour me parler, et qui crient; je me sens rougir, et c'est à peine si je peux leur être reconnaissant de leur pitié..... Je fuis les endroits où l'on fait de la musique : c'est lâche! On donne encore *les Huguenots* ce soir à l'Opéra : j'irai. Je veux connaître toute l'étendue de mon malheur... »

Luthel posa les feuillets sur la table.

A suivre. Mme J. Colomb.

J'AI RÉUSSI.

On dit d'un homme qui a gagné quelque réputation ou quelque fortune : « Il a réussi » ; d'un autre, dont la situation est plus modeste : « Il n'a pas réussi. » Je n'entends jamais répéter une de ces deux phrases sans que le souvenir d'un fait personnel me revienne à l'esprit.

Il y a bien des années de cela. Je traversais une de ces crises morales que les plus forts eux-mêmes n'évitent pas toujours : comment nous autres, de moyen courage, aurions-nous la prétention d'y échapper? Des projets auxquels j'avais dû renoncer, un certain découragement qui s'était emparé de moi, une maladie dont j'avais peine à me remettre, tout s'était réuni pour m'attrister. Je me sentais faible de corps et d'esprit ; les lectures, les études, qui jusque-là avaient été ma distraction, me fatiguaient ; je fermais le livre à peine commencé, et je me disais : A quoi bon ?

J'étais dans ces dispositions, quand la porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis entrer un ami pour qui j'avais une profonde affection et une singulière estime : j'avais vu chez lui, en plus d'une occasion, la bonté, la sincérité, la droiture, un rare oubli de soi-même. J'étais sûr de sa sympathie, sans savoir si son affection égalait la mienne : il était réservé, ne se livrait pas volontiers ; il n'y avait pas encore entre nous cette confiance, cet abandon, qui sont le charme et la force de l'amitié.

Il s'assit auprès de moi, et se mit à m'interroger doucement : « Tu souffres moralement, me dit-il, plus que physiquement. » Alors je lui parlai comme je me parlais à moi-même un instant auparavant, je me laissai aller à penser tout haut devant lui, et je finis par le mot de tous les mécontents : « Je n'ai pas réussi. »

Mon ami me dit, d'une voix ferme : « Tu te trompes ; tu as réussi, et tu n'as pas le droit de te plaindre. Des échecs qui peuvent être réparés, des déceptions qui seront oubliées demain, est-ce que cela compte dans l'existence d'un homme? Tu as réussi dans quelque chose qui importe davantage : tu as des amis qui ont vu tes efforts, qui ont compris tes intentions, qui t'aiment et qui t'estiment. Que veux-tu de plus, et quel succès attendais-tu donc de la vie? »

En parlant, il avait pris une de mes mains et la tenait serrée dans les siennes. L'expression de sa figure me sembla plus grave encore que de coutume ; mais ses yeux étaient fixés sur moi, bons, humides, et j'y lus une tendresse virile. Je n'oublierai jamais son regard en ce moment. Ce fut là une des émotions les meilleures, les plus fortifiantes de ma vie ; et aujourd'hui même, malgré le temps écoulé, je me défends avec quelque peine d'être ému en évoquant ce vieux souvenir.

Il y eut un moment de silence ; puis des indifférents entrèrent dans la chambre, et ce fut tout.

Quand je me retrouvai seul, je me sentis un autre homme. J'avais mérité l'affection, l'estime de l'ami que je plaçais au-dessus de tous les autres ; il avait raison, mille fois raison : j'avais réussi! Les ennuis, les chagrins qui tout à l'heure m'enveloppaient se dissipèrent comme le brouillard que perce un rayon de soleil. Je vis clair. Depuis, j'ai eu, comme nous l'avons tous, ma part de biens et de maux ; je me suis toujours rappelé cette parole, ce regard, qui m'avaient pénétré jusqu'au fond de l'âme, et j'ai pensé que celui qui sent autour de soi quelques affections sincères n'a pas le droit de se dire malheureux.

L'avouerai-je ? Je ne remerciai pas, comme je l'aurais dû, l'ami, le conseiller qui m'avait soutenu dans un moment peut-être décisif de ma vie. Fut-ce ingratitude? Non certes ; car la reconnaissance, toujours vivace, est dans mon cœur. J'aurais dû lui dire : « Tu m'a sauvé de moi-même » ; je n'osai pas. Je craignais qu'il ne prît le visage sévère qu'il avait quelquefois, et qu'il ne me répondît : « Tu exagères les choses » ; et je sentais que s'il m'eût parlé ainsi, c'eût été un vif chagrin pour moi.

Cependant la leçon ne fut pas perdue : depuis lors je me suis fait une règle de morale à mon usage, et, choisissant dans ma famille, dans mes amis, les personnes les plus élevées par le caractère, je me suis habitué, dans toutes les occasions importantes, à me demander : « Quel parti te conseilleraient-ils? Que feraient-ils s'ils étaient à ta place? Efforce-toi de régler tes pensées, tes actions, de manière à mériter leur approbation. »

Dans des circonstances difficiles ou douloureuses, j'ai eu ce bonheur que des mains amies ont pressé la mienne. Chaque fois que cela m'est arrivé, j'ai pensé à l'ami d'autrefois, et je me suis dit : « J'ai réussi. » J'ai cru et je crois encore que l'affection, l'estime de ceux que nous aimons sont les biens les plus précieux de ce monde : ce sont, du moins, les derniers que je voudrais perdre.

PAUL LAFFITTE.

SCÈNES DE LA VIE ALGÉRIENNE.

L'un de nos meilleurs peintres, M. Gustave Guillaumet, ayant visité, il y a peu d'années, entre autres localités de l'Algérie, Bou-Sâda [1], a pénétré dans l'intérieur des habitations et a peint avec un art charmant diverses scènes de la vie domestique des Arabes ; depuis, il les a aussi décrites : sa plume n'intéresse et n'instruit pas moins que son pinceau. Voici quelques passages de son récit qui se rapportent au sujet du tableau reproduit par notre gravure :

« Dans les rues, quand je passe, les Arabes se demandent quel est ce « Roumi » et ce qu'il vient faire.

» Me voyant tantôt à pied, tantôt à cheval, avec

[1] Ville située à 305 kilomètres S.-O. de Constantine. On y compte un millier de maisons en briques crues.

le commandant supérieur, ils me croient son parent ou quelque officier en tournée. Ceux à qui je m'adresse dans mes coins de prédilection me répondent parfois en faisant le salut militaire.

» Mais comme en même temps l'outillage du peintre m'y suit presque toujours, la profession dénonce les projets; des gens à qui je deviens tout à coup suspect s'éloignent; j'éveille des dé-

Fileuses de laine à Bou-Sâda (Algérie). — Peinture par M. Gustave Guillaumet.

fiances, je provoque des terreurs qui ne font qu'augmenter lorsque je pénètre dans l'intérieur des maisons.

» Par suite d'une naïve crédulité aux sortilèges, de préjugés répandus sur nos images, et surtout du commandement sacré qui, restreignant à l'ornement seul l'art des Orientaux, supprime la représentation de l'être humain, ma présence inquiète visiblement mes hôtes dès que je veux faire usage de mon crayon. Aussi, je ne m'expose à le tirer de ma poche que lorsque mon introductrice, la femme du commandant, ayant rassuré l'Arabe au sujet de mon inoffensif travail, a fait fléchir les résistances.

» Il s'en faut cependant que ce résultat soit obtenu partout. En des maisons hospitalières où tout nous est offert de bon cœur, café, dattes, couscoussou, on ne cède point sur cet article. Inutile d'insister.

» Chez les besogneux, l'argent réussit quelquefois à lever les derniers scrupules. Mais chez de certains dévots qui maudissent les chrétiens du matin au soir, c'est d'assez mauvaise grâce qu'on nous reçoit et d'humeur non moins gracieuse qu'on referme sur nous la porte.

» Au reste, les logements présentent tous le même caractère. Les mêmes piliers de bois noueux et enfumés soutiennent des lambris où les dépôts de la suie flottent en suspens dans les toiles d'araignées ; le même jour de caverne glisse d'en bas par une porte ouverte ou tombe du toit, entre deux solives, par le trou qui découvre un coin du ciel. Chaque foyer loge quelques bestiaux qui vont et viennent de la cour aux chambres. On se figure parfois entrer dans une étable. Des ménagères, accroupies derrière un métier à tisser, travaillent sous une lumière douteuse. D'autres filent près de l'âtre, dont la fumée séjourne et vous prend à la gorge, au milieu des courants d'un air nauséabond que dégagent les immondices mal dissimulées.

» Le temps, qui pour l'Arabe compte si peu, est chez lui bien employé. Toute la journée marchent les quenouilles, les fuseaux. Dans tous les coins pendent des écheveaux de laine. Les toisons sorties du lavage passent des peignes de fer entre les cardes, puis se dévident sous les doigts des fileuses pour former, en provision nécessaire, les fils de trame et les fils de chaîne qui doivent servir au tissage des burnous. Alors, pendant vingt jours, les tisseuses s'accroupissent derrière le voile transparent du métier primitif où elles entassent fil sur fil, enroulant leur travail à mesure qu'il s'achève sur la barre qui affleure le sol.

» Si l'on considère le genre de vie qui limite forcément les besoins des Arabes, il faut convenir que le savoir-faire de leurs ménagères atteint en quelque sorte à la perfection. Elles apportent dans leurs différents emplois une méthode sûre et une grâce telle qu'elles ne paraissent pas en éprouver de fatigue. Leurs mains mignonnes et généralement bien proportionnées n'y perdent rien de leur finesse. Et c'est chose curieuse de les voir, en diverses poses accroupies, s'aider de leurs pieds souples et cambrés, dont les orteils agiles s'écartent librement, comme chez les quadrumanes, pour saisir ou retenir quelque objet menu, lorsque leurs extrémités antérieures sont occupées.

» Parfois, au cours du travail, l'une d'elles est prise d'un caprice : elle rapproche de son visage la petite glace circulaire toujours suspendue comme une médaille sur sa poitrine, et s'y mire avec d'adorables inclinaisons de tête. Puis, rendant quelques soins à sa beauté, elle se plaque du bleu autour de l'œil, du carmin sur les lèvres, sur les joues ; elle se parfume de benjoin, égoutte sur ses vêtements un flacon d'essence de roses, ou déroule les foulards de son turban pour en arranger d'autre façon les fausses tresses en laine, après avoir graissé d'huile de noix de coco rancie sa chevelure véritable.

» Certes, la présence d'un homme qui ne fait pas partie de la famille, et à plus forte raison celle d'un étranger, est contraire à toute bienséance. L'étonnement de ces femmes de me voir n'est pas moindre que le mien d'être au milieu d'elles, les observant du regard qu'on donne à de jolis animaux en cage, étudiant leurs allures comme si elles appartenaient en réalité à quelque race humaine distante de la nôtre.

» Ces jeunes sauvagesses, qui par de certains côtés font penser à Phidias, et par d'autres à M. de Buffon, s'accoutument à me voir.

» Si elles s'approchent de moi, pour voir si je les fais ressemblantes, celle-ci se plaint que j'aie omis quelques-uns de ses tatouages, celle-là réclame plus de rouge sur ses pommettes. L'une, qui n'est vue que de dos, me demande pourquoi je ne montre pas sa figure ; l'autre, se reconnaissant à son costume, s'écrie : « Machi-meleh ! » (mauvais), parce que je me refuse à représenter tous ses bracelets sur son bras nu. Toutes enfin voudraient que j'enlevasse les ombres qui modèlent leurs traits, les lignes et les teintes plates frappant davantage leur entendement ; ce qui leur est commun avec les enfants. »

Mais Ben-Sliman, le maître du logis, parle de partir, lui et toute sa famille, pour aller camper sur les rives de l'oued Chaïr, près des champs d'orge et du troupeau qu'il y possède. C'est d'ailleurs l'époque où la population demi-nomade quitte la ville, n'y rentrant qu'après les moissons.

« Effectivement, les préparatifs s'organisent. Les moulins de granit broient une abondante provision de farine, dont la poudre blanche voltige sur ma peinture fraîche. Les fileuses, passant à un autre genre d'occupation, pétrissent une pâte d'argile, puis en façonnent diverses poteries. Au milieu du continuel mouvement qui ébranle les portes et soulève un nuage de poussière, il me devient impossible de continuer. Il faut quitter Bou-Sâda. »

ÉTUDES MILITAIRES.

TRAVAUX DE CAMPAGNE.

Voy. les Études du même auteur publiées dans notre précédent volume : Campements, cantonnements et bivouacs, p. 42, 76 ; — Fours et cuisines de campagne, p. 178, 195 ; — Ponts militaires, 266, 302.

Les travaux de campagne ont eu, de tout temps, une importance considérable. « Il faut, disait Végèce, apprendre aux jeunes soldats l'art de la fortification passagère. Rien de plus utile aux combattants, rien de plus indispensable. »

Tout ouvrage de campagne se désigne sous la dénomination générique de *retranchement*. Tout retranchement se compose essentiellement d'une *masse couvrante* derrière laquelle des gens de guerre puissent s'abriter et, en même temps, faire usage de leurs armes. Une masse couvrante peut être formée de toute espèce de matériaux : terres apportées sur place dans certains récipients ; maçonneries de pierres de taille ou de moellons ; piles de bois ; chariots emplis de corps d'arbres ; alignements de troncs d'arbres jointifs ; corps d'animaux de haute taille ; rangées d'hommes ; cadavres d'animaux ; cadavres humains, etc. Le plus souvent, la masse couvrante est formée de terres prises sur place.

Aucun de ces éléments constitutifs n'était inconnu des anciens. Les ingénieurs militaires de Philippe de Macédoine faisaient usage de la corbeille dite aujourd'hui *gabion ;* et les Perses de ce temps se servaient du *sac à terre* quand ils avaient à asseoir des ouvrages sur un sol difficilement refouillable. Les Gaulois contemporains de César employaient de grosses pierres, brutes ou taillées, et en formaient ce qu'ils appelaient une *macerie* (maçonnerie). Jules César se servait, le plus souvent, de bois, c'est-à-dire de troncs d'arbres empilés par lits recroisés. La colonne Trajane nous offre un curieux spécimen de ces bûchers de fortification. Tous les peuples que les Romains confondaient sous le nom de *Barbares,* — notamment les Espagnols, les Cimbres, les Scythes, — avaient coutume d'enfermer leurs camps sous des enceintes de chariots emplis de bois ou d'autres matériaux. Ultérieurement, l'empereur Léon préconise l'emploi des retranchements en corps d'arbres debout et jointifs, dits aujourd'hui *palanques*. Les Syriens d'Antiochus s'abritaient, pour combattre, derrière leurs éléphants ; les Africains du temps de Végèce, derrière leurs chameaux ou leurs bœufs. Aujourd'hui encore, les Cosaques se font un rempart du corps de leurs chevaux. Les Grecs se servaient parfois de leur épaisse phalange comme d'un ouvrage de campagne. Quant aux Romains, dit Végèce, leur infanterie de ligne (*gravis armatura*) formait, pour ainsi dire, un mur derrière lequel se defilaient les tirailleurs (*rorarii, funditores*) chargés du soin d'engager l'action. Enfin, Jules César faisait souvent tenir à des monceaux de cadavres le hideux rôle de masse couvrante. Telle était aussi, il faut le dire, la coutume des Gaulois.

Ordinairement, avons-nous dit, les anciens se servaient de terres prises sur place. Le retranchement romain (*munitio, munimentum*) se composait réglementairement d'un épaulement (*agger*) précédé du fossé (*fossa*) qui en avait fourni les terres. Il comportait toujours un fossé formant obstacle, alors même que la masse couvrante était en bois, en gazons, en maçonnerie ou à pierres sèches. De là l'expression si fréquente de *murus fossaque*. Les légionnaires, dit Végèce, distinguaient trois profils de retranchements. Suivant les circonstances, ils ouvraient, pour masser leurs parapets, soit des fossés aux dimensions réglementaires (*legitima fossa*), soit des excavations analogues à celles de nos retranchements rapides ou improvisés (*tumultuaria fossa*).

La palissade qui couronnait l'*agger* n'était pas pour les Romains, comme pour nous, une simple défense accessoire, mais un élément constitutif de leurs retranchements. Cette palissade (*vallum*) se composait de *valli ;* et le *vallus* était un pieu tiré d'un tronc de jeune arbre, d'environ onze centimètres de diamètre. Chaque légionnaire se chargeait de plusieurs de ces troncs d'arbres qui, légers et fourchus, n'étaient pas complètement ébranchés. On leur laissait trois ou quatre rameaux afin de pouvoir les relier les uns aux autres. Ces rameaux appointis s'entrelaçaient, se clayonnaient sur les *valli* jointifs et formaient avec eux un obstacle impénétrable. Quand le bois leur faisait défaut, les légionnaires couronnaient leurs épaulements de javelots ou de lances. Polybe vante, à plusieurs reprises, l'excellence de ces palissadements.

Au-dessus de leur masse couvrante, les Romains se ménageaient des masques et des créneaux (*pinnæ et propugnacula*) ; ils y organisaient souvent aussi une galerie continue sous le toit de laquelle leurs tireurs trouvaient un abri contre les coups plongeants de l'adversaire.

Les retranchements modernes sont, comme ceux des Romains et des Grecs, appelés à constituer des « couverts défensifs. » Ils ne diffèrent de leurs aînés qu'en ce qu'ils doivent être établis dans des conditions qui leur permettent de résister à l'action des armes à feu, armes que ne connaissaient point les anciens. Tous comportent donc un *fossé* formant obstacle et fournissant la terre qui doit servir à élever le massif du *parapet* (1). Celui-ci est profilé de telle sorte que le combattant puisse facilement faire usage de ses armes, tout en s'y trouvant protégé jusqu'à hauteur de poitrine (2).

Les retranchements en terre peuvent se classer en trois catégories, suivant le pouvoir de résistance dont on se propose de les doter, le temps qu'on peut consacrer à leur construction, et leur durée probable (3). Les retranchements *ordinaires* sont ceux qui s'exécutent méthodiquement, sans précipitation, et affectent, en tous sens, des dimensions notables. Leur fossé, qui doit former un obstacle sérieux, présente au moins quatre mètres de largeur et deux de profondeur. Dans ces con-

(1) L'excavation destinée à fournir les terres s'ouvre parfois en arrière de la masse couvrante. En ce cas, on n'a plus de *fossé* mais une « tranchée »

(2) On écrivait autrefois *parapect*, mot qui implique la racine « pectus. »

(3) Tous les ouvrages de campagne dont nous allons exposer les types s'exécutent, chaque année, sur les polygones des Écoles régimentaires du génie de Versailles (plateau de Satory), d'Arras, de Montpellier et de Grenoble.

ditions, l'obstacle arrête un homme dépourvu de moyens artificiels de franchissement. Quant au parapet, il est tenu de résister au canon, aux effets de pénétration et d'éclatement des projectiles. On lui donne généralement quatre mètres d'épaisseur (voy. la fig. 1). Les retranchements *rapides* s'exécutent à peu de distance et même à proximité de l'ennemi. Ainsi que le nom l'exprime, le temps qu'on emploie à la création de ces ouvrages ne saurait se prolonger au delà d'un nombre d'heures assez restreint. Toutefois, on attribue encore aux parapets des épaisseurs qui leur permettent de résister au canon. C'est par le moyen d'un retranchement rapide que, quelques heures

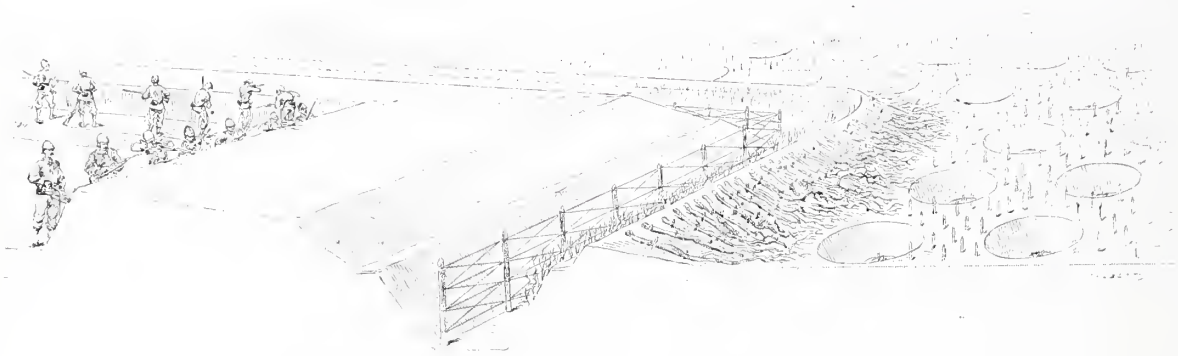


Fig. 1. — Profil et vue perspective d'un retranchement ordinaire.

avant la bataille de Spickeren, nous avions, en 1870, coupé la route de Sarrelouis en arrière de la forêt de Forbach. Un régiment de dragons et une compagnie du génie, chargés ensemble de défendre l'ouvrage, surent, durant trois heures, tenir vaillamment en respect tout un corps de l'armée ennemie. Les retranchements *improvisés* sont des couverts défensifs qui s'organisent vivement sur le champ de bataille quelques instants avant la lutte et même au cours de la lutte engagée. Ces ouvrages diffèrent essentiellement de ceux des types précédents en ce qu'on ne leur impose pas la condition de résister au canon de campagne, mais seulement celle de défier l'effet des feux de mousqueterie. Le retranchement de champ de bataille actuellement en usage porte le nom de *tranchée-abri* (voy. la fig. 2). L'emploi en est toujours avantageux, principalement en terrain dénudé. Le but qu'elle offre à l'ennemi est de minime hauteur, et, vu de loin, ce but ne se détache pas en relief de la surface générale des terres labourées. Quand on opère dans les terrains mis en culture, on peut facilement dissimuler le petit parapet en le recouvrant de gazons ou de menus

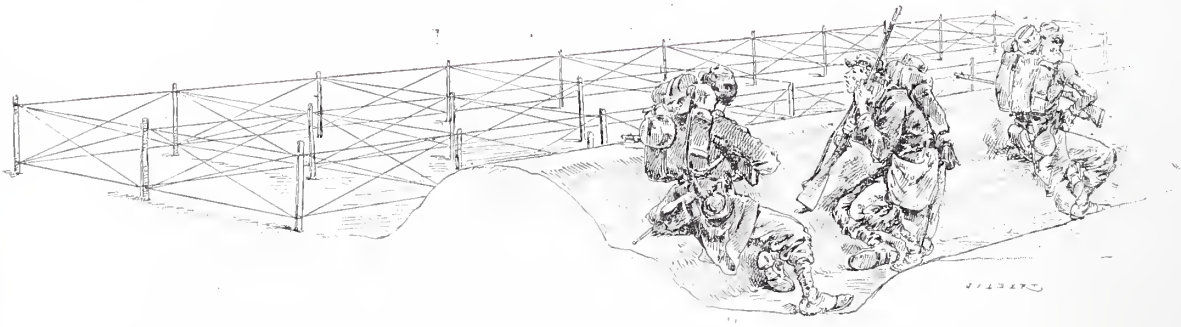


Fig. 2. — Profil et vue perspective d'une tranchée-abri ordinaire.

branchages. A raison de la justesse et de la portée des nouveaux fusils d'infanterie, l'artillerie de campagne ne saurait se mettre en batterie à moins de sept ou huit cents mètres des tranchées occupées par des tireurs, et généralement elle s'établit beaucoup plus loin. Or, le pouvoir de pénétration des projectiles et de leurs éclats s'éteint vite avec la distance. Il suit de là que, bien que n'ayant guère que soixante centimètres d'épaisseur, la tranchée-abri offre un couvert très suffisant. On en distingue divers profils, selon que le défenseur doit se servir de son arme se tenant assis (voy. la fig. 2), debout, à genoux, ou couché. La figure 3 expose le type qui convient au tireur couché.

Considérés au point de vue du tracé, les retran-

chements de profil quelconque se distinguent en *ouvrages simples* et en *lignes*. Les ouvrages simples peuvent être *ouverts* à la gorge ou *fermés*.

Les premiers étaient autrefois de types très divers. On distinguait la *coupure*, le *redan*, la *demi-redoute* ou *tambour*, la *tenaille*, le *bonnet de prêtre*, la *queue d'hironde*, la *lunette*, l'*ouvrage à cornes*, l'*ouvrage à couronne* ou *à double couronne*, etc. On n'emploie plus guère aujourd'hui que la coupure, le redan et la demi-redoute.

La *coupure* est un retranchement en ligne droite, et de peu d'étendue, qu'on organise à l'effet d'intercepter un passage. Les deux extrémités doivent en être appuyées à des obstacles difficiles à tourner. Les coupures qui se font dans les rues d'une ville prennent le nom de *barricades*.

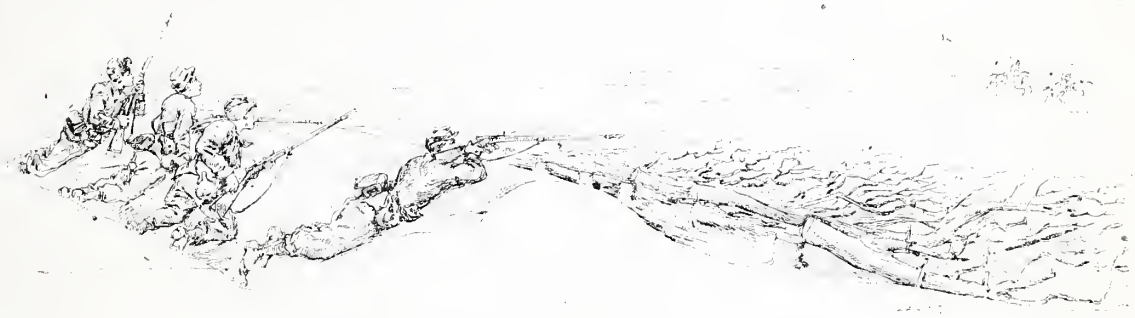


Fig. 3. — Profil et vue perspective d'une tranchée-abri pour tireurs couchés.

Le *redan* est un ouvrage qui se trace suivant deux droites formant entre elles un angle mesurant plus de 60 degrés d'amplitude. On l'emploie pour couvrir une issue, une porte ou barrière, un pont, un poste, etc.

En abattant en pan coupé le saillant d'un redan, on obtient une *demi-redoute*, ouvrage de valeur très appréciable, à raison de la grande proportion de feux *de front* qu'il permet d'exécuter.

On peut encore admettre au rang des ouvrages *simples ouverts* certains abris qu'on improvise sur le champ de bataille, tels que le *rifle-pit* ou trou pour deux tirailleurs (fig. 4), les *embuscades* ou trous pour petits postes, les épaulements pour canons de campagne, caissons et avant-trains.

Le feu de l'adversaire est devenu si redoutable qu'on ne peut plus aujourd'hui songer à faire aucun mouvement sans abriter le matériel et les hommes. Le retranchement de campagne en terre est le bouclier moderne.

Les ouvrages simples *fermés* sont ceux qui, étant munis d'une gorge défensive, peuvent isolément résister de toutes parts. Les pièces de ce genre autrefois en vogue étaient la *redoute carrée*, le *fortin* ou *fort étoilé*, le *fort carré bastionné*. On ne fait plus guère aujourd'hui que des redoutes

Fig. 4. — Rifle-pit ou « trou de tirailleurs. »

pentagonales, très aplaties en plan et à saillant très obtus. Cette forme devait nécessairement prévaloir, attendu qu'elle permet de tirer parti des écarts en portée des projectiles de l'ennemi [1].

Les ouvrages fermés qui s'exécutent sur le champ de bataille portent les noms réglementaires d'ouvrages de *compagnie*, — de *bataillon*, — d'*escadron*, — de *régiment* (de cavalerie).

[1] Malgré tout, lors de leur défense de Plewna en 1877, les Turcs élevaient encore de ces redoutes carrées dont le type était classique au commencement de ce siècle.

Une *ligne* consiste en une série d'obstacles naturels ou artificiels destinés à couvrir une position. Elle peut être *continue* ou *à intervalles*. Les lignes *continues* protègent bien le terrain qu'elles ont à couvrir, mais elles sont longues à construire, exigent une garnison nombreuse, et tombent tout entières quand l'un des points en est forcé. Elles se prêtent, d'ailleurs, difficilement à l'offensive. A ces causes, on ne les emploie plus que pour défendre des positions d'une étendue restreinte. Une ligne *à intervalles* se compose d'un système d'ouvrages simples qui se prêtent un mutuel appui et entre lesquels ont été ménagés des vides destinés à laisser aux troupes toute facilité de mouvements. Les ouvrages s'établissent généralement sur plusieurs rangs suivant le dispositif dit *en échiquier*. On préconise aujourd'hui des lignes de *groupes d'ouvrages*. Ces groupes se disposent à 800 mètres de distance l'un de l'autre, quand ils doivent être défendus par des troupes d'infanterie; la distance peut être portée à 3 kilomètres si le défenseur a du canon de campagne.

On peut citer, à titre de modèle, les célèbres lignes de Torres-Vedras, organisées par Wellington, en 1809, à l'effet de s'assurer en Portugal une base d'opérations inexpugnable. Avec une rare sûreté de coup d'œil, Wellington avait reconnu, entre le Tage et la mer, une péninsule large de vingt-cinq kilomètres, longue de cinquante-cinq en moyenne, facile à couper, derrière laquelle Lisbonne et sa rade, la flotte, les vivres et les munitions de l'armée anglaise, devaient être hors de toute atteinte. Cela se passait au mois d'octobre. L'année suivante, à pareille date (octobre 1810), les lignes de Torres-Vedras étaient parachevées. Elles se composaient de cent cinquante-deux redoutes établies sur trois lignes et défendues par sept cents bouches à feu. L'effectif des défenseurs s'élevait au chiffre de soixante-dix mille hommes. L'armée française, commandée par Masséna, ne put avoir raison de ce système de défenses.

A suivre. Colonel Hennebert.

LES ENNEMIS DES PLANTES.

Comment les plantes se défendent de la visite et des déprédations de leurs ennemis.

I

« Une campanule avait poussé hors de terre — sa tige précoce — couverte d'aimables fleurs. — Survint une petite abeille — qui suça le doux nectar... — L'une pour l'autre, — sans doute, elles sont faites. » (Gœthe.)

C'est la traduction poétique d'une idée de Conrad Sprengel et de Kœlreuter, qui, à la fin du siècle dernier, supposèrent que ces visites fréquentes des insectes aux fleurs devaient être intéressées de la part des premières aussi bien que des secondes. Aujourd'hui, plus de doute : les naturalistes ont constaté que les insectes visitent les fleurs pour s'abreuver de nectar, d'un liquide sucré, mielleux, qui suinte le plus souvent au fond de la corolle, et aussi pour se charger d'une provision du pollen qu'ils savent souvent adroitement préparer et pétrir dans leur demeure, pour y loger soit leur nombreuse descendance, soit le miel, produit du nectar, destiné à celle-ci ou à l'alimentation de la communauté.

Mais, par une heureuse réciprocité, tout en satisfaisant leur appétit, les insectes rendent à la fleur un service sans lequel souvent la fleur serait condamnée à une mort stérile.

En visitant la fleur, les insectes, en effet, en opèrent le plus souvent la fécondation par le transport du pollen des étamines sur le stigmate du pistil. Et comme, dans beaucoup de cas, la fleur a un avantage marqué à être fécondée par du pollen autre que le sien, et qu'elle ne peut aller le chercher, étant condamnée à une immobilité relative, elle profite de ses visiteurs ailés pour retenir à la surface humide, ou gluante, ou poilue de son stigmate, quelque part du pollen de sa voisine; et, en échange de bon procédé, elle charge, d'une façon ou d'une autre, son hôte temporaire d'une certaine quantité de son pollen à elle, afin que sa voisine retire de sa façon d'agir le bénéfice qu'elle en a retiré auparavant.

Mais les plantes ont des préférences : ainsi, tandis que certaines fleurs, telles que les Millefeuilles, les Jasiones, les Héraclées, et beaucoup d'autres, sont visitées par plus de cent espèces d'insectes, parce que les trésors de la fleur leur sont facilement accessibles, d'autres, telles que les Orchidées, les Iris, les Papilionacées, etc., cachent leur nectar plus profondément, le rendent plus difficile à trouver, et réduisent ainsi de beaucoup le nombre de leurs visiteurs.

Quelques rares plantes ont même adapté leurs fleurs exclusivement à la visite des papillons. L'*Angræcum sesquipedale*, une Orchidée de l'île de Madagascar, n'admet qu'une seule espèce d'un Macrosilia, qui est pourvue d'une trompe de plus de vingt-cinq centimètres de longueur. C'est à cette profondeur que cette fleur a caché son miel : elle est sûre de ne pas le voir dérobé par des maraudeurs à trompe courte.

II

On remarquera que les insectes ne sont pas seuls à exploiter l'hospitalité de la fleur : un certain nombre de mollusques et surtout d'oiseaux visitent les inflorescences, les premiers pour se repaître des parties molles et succulentes de la fleur et du fruit, les oiseaux pour se délecter du nectar qui suinte du fond de la corolle. Toutefois, pour rencontrer ces amateurs emplumés de miel, on doit les épier dans les forêts vierges de la zone tropicale : l'Europe n'en possède aucun qui

se fasse de ce régal une habitude et une source de subsistance. Mais les Colibris ou oiseaux-mouches, qui rivalisent de splendeur de robe avec les fleurs, sont, pour la plupart, coutumiers du fait, et on compte aujourd'hui plus de soixante espèces de Cynnirides et de Trochilides dont le bec long et pointu, la langue rétractile et fendue, vont puiser au fond des corolles le liquide sucré.

III

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des visiteurs inoffensifs ou même bienfaisants de la plante. Nous montrerons maintenant que, par contre, elle est exposée aux injures de légions d'autres animaux. Sa fleur est livrée aux souillures et aux déprédations de nombreux vagabonds inutiles qui, gorgés de nourriture, se retirent sans avoir rendu aucun service à leur hôte. D'autres, plus violents encore, au lieu de se faufiler simplement par la porte entrebâillée du palais, y pénètrent par effraction, et parfois, pour voler les trésors de nectar, démolissent entièrement la fleur.

C'est ainsi que les fleurs du Trèfle des prairies, de la Consoude, du *Lathyrus silvestris*, du *Wistaria sinensis*, du *Rhinanthus* et de beaucoup d'autres, sont attaquées par les Bourdons, les Xylocopes, et dépouillées de leur nectar par violence.

Ordinairement, ces voleurs commencent par puiser le nectar à l'entrée de la fleur, très honnêtement; ensuite, plus paresseux ou moins scrupuleux, ils imaginent de percer le calice et la corolle d'un trou à la base, juste en face du sirop convoité, et vont profiter de leur méchante expérience pour recommencer leur brigandage sur d'autres fleurs. Ce sont surtout les Bourdons (*Bombus terrestris*) qui opèrent ainsi, quelquefois aussi, il faut bien l'avouer, les Abeilles; mais celles-ci se contentent le plus souvent, comme sur les fleurs de Trèfle, de profiter de l'ouverture déjà pratiquée antérieurement par des Bourdons.

IV

Les Fourmis aussi visitent assidûment certaines fleurs, entre autres, comme l'a observé M. Evans au Natal, les petites fleurs verdâtres d'un arbuste de la famille des Cafés. Tout en se conduisant ici honnêtement, elles peuvent s'abreuver de nectar et en même temps féconder la fleur; néanmoins, la fleur étant ouverte, si elles se trouvent quelque peu gênées dans cette maison hospitalière, elles arrachent les poils qui garnissent le tube de la corolle, et, pour se frayer un chemin plus commode vers le miel, découpent les étamines et quelquefois même le pistil.

Voici ensuite un grand amateur de nectar parmi les oiseaux de notre pays, le Pivoine, qui fait une grande consommation de fleurs de Primevère; d'autres s'attaquent aux fleurs du Prunellier et du Cerisier des oiseaux.

Darwin raconte qu'il trouva un jour le sol jonché de fleurs de Cerisier toutes découpées adroitement; s'étant approché doucement pour surprendre le coupable, il reconnut que c'était l'Écureuil commun tenant encore une fleur entre les dents. Or, les oiseaux opèrent tout aussi adroitement : ils découpent régulièrement la corolle au-dessus du calice, de sorte que le pistil n'est généralement pas entamé. Le Pivoine s'en prend de préférence, et par un instinct héréditaire, aux fleurs de la Primevère.

V

L'hérédité de cet instinct est vivement mise en évidence par un fait observé en Angleterre par M. Frankland.

Un jour, étant occupé à lire la lettre dans laquelle Darwin invitait les observateurs à vérifier le goût si prononcé du Pivoine pour la Primevère, et ayant précisément dans sa chambre un Pivoine en cage et un bouquet de Primevères, M. Frankland tenta l'appétit de son captif avec un plein succès : l'oiseau découpa les fleurs absolument comme le font les oiseaux de son espèce à l'état sauvage, et il les découpa très rapidement, car en trois minutes il avait déjà détruit jusqu'à vingt fleurs.

Mais voici ce qui est surtout intéressant, dit Darwin : cet oiseau avait été pris, en 1872, dans l'île de Wight, peu de temps après son envolée, à une époque où les Primevères ne fleurissaient pas. Il n'en avait donc jamais vu. Nonobstant, le captif, âgé maintenant de deux ans, sent, à la vue de ces Primevères, en son cerveau quelque machination (*some machinery*) qui l'instruit immédiatement par où et comment il faut entamer ces fleurs pour en retirer la gourmandise cachée.

« La conduite du Pivoine dans cette occurrence, ajoute M. Frankland, avait la précision d'une réaction chimique; ce qui arrivera quand on mettra une fleur de Primevère à sa portée, peut être prévu comme ce qui se passe quand on met un morceau de fer dans une solution de sulfate de cuivre. »

VI

Nous venons de choisir quelques exemples communs ou curieux d'insectes et d'oiseaux s'attaquant aux fleurs; combien plus grande serait la liste des animaux, non pas herbivores, mais de ceux qui exploitent la passivité de la plante pour lui soustraire ses parties essentielles, feuilles, fleurs et fruits, et lui ôter de la sorte toute chance d'existence et de survivance dans ses descendants. Il s'engage ainsi entre les plantes et leurs ennemis une lutte pour la vie où beaucoup de plantes ont déjà succombé et succombent encore, mais où il s'établit aussi quelquefois un *modus vivendi* entre les antagonistes, grâce à des concessions de part et d'autre. Ces concessions, nous l'avons vu plus haut, portent sur la forme des combattants et sur leur façon de s'accommoder par adaptation.

A suivre. G. Capus.

LES GRANDS ALMANACHS.

Sur les grands Almanachs, voy. les Tables.

Le grand Almanach publié en 1706 représente le tirage d'une loterie, désignée sous le titre de loterie de Saint-Roch, et qui avait eu lieu le 10 novembre de l'année précédente (1705).

Quelques lignes de texte sont jointes à la gravure; nous les copions sans faire aucun changement à l'orthographe :

Les loteries tirées par permission du Roy pour le bien du public, le soulagement des hôpitaux, l'édification des églises, et la sûreté de la ville de Paris contre les incendies.

Grand roy. . . . . .
En permettant des loteries,
Tu te fais voir aussi bon que puissant.
(La foule se presse sous l'estrade où se fait le tirage.)

JEUNE FEMME, *tenant le numéro 4516.*
Que nous sommes heureux de gagner un bon lot,
Croy-moi, mon cher ami Gilot,
Passons joyeusement la vie.

JEUNE HOMME, *tenant le billet 214601.*
Nous ne tenons, mon ami Pierre,

Gravure du grand Almanach de 1706.

Ce bonheur que du seul hasard.
On ne conoît ici, copere ni comere,
La faveur pour aucun n'a, ma foy, point d'égard.

Une autre partie de la même planche représente, comme assistant au tirage de la loterie, M. le duc de Noailles, M. d'Argenson, M. le premier marguillier, MM. les greffiers. On y avait mis ainsi toute la solennité possible pour inspirer confiance et témoigner de la sollicitude de la cour et des magistrats pour la misère publique qui était extrême. A défaut de secours possibles pour tous, on cherchait à calmer les esprits en entretenant des espérances chez le plus grand nombre et en faisant retentir bien haut la joie des joueurs très rares que la fortune avait favorisés.

BOIELDIEU MUSICIEN ET PEINTRE.

Un opuscule de M. E. Duval, imprimé avec art à Genève et tiré à peu d'exemplaires (1), a révélé que notre célèbre compositeur Boieldieu, l'auteur de la *Dame blanche* et de tant d'autres œuvres charmantes (2), aimait à dessiner, à peindre, et aussi qu'il achetait autant de peintures que son modeste revenu le lui permettait. Le texte de ce curieux petit mémoire, élégamment écrit, est accompagné d'une caricature où l'illustre maître

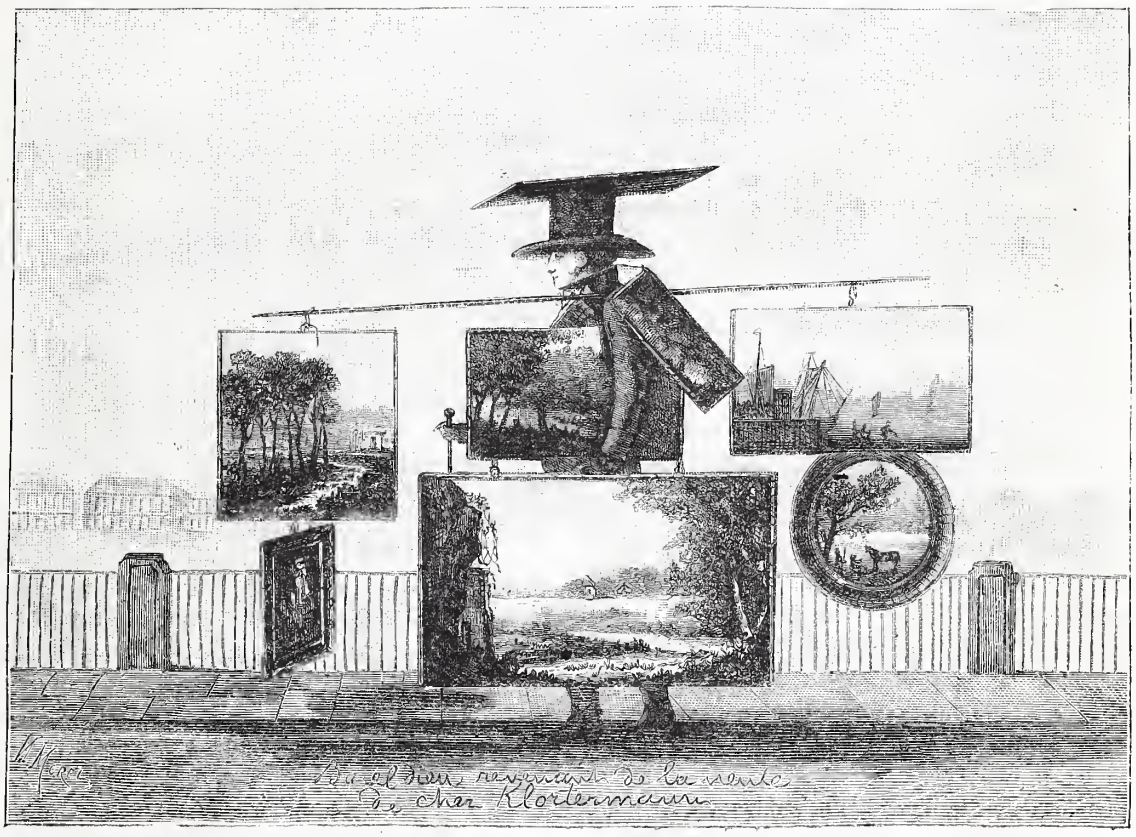
(1) *Boieldieu*, notes et fragments inédits publiés par Émile Duval. Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1883.

(2) Entre autres *les Voitures versées, le Calife de Bagdad, Ma Tante Aurore, Jean de Paris, le Nouveau Seigneur de village, la Fête du village voisin*, etc.

s'est représenté lui-même, au sortir d'une vente de tableaux anciens, tellement chargé de toiles de toutes les grandeurs qu'il lui a fallu en placer une sur son chapeau. Malheureusement, la finesse et la très petite dimension du dessin original ont rendu difficile à la gravure d'en donner une idée parfaitement exacte.

« Dernièrement, dit M. E. Duval, à la suite de circonstances de famille, j'ai été assez heureux pour me procurer un petit tableau de l'auteur de la *Dame blanche,* fait pendant son séjour en Russie. Je me suis livré alors à différentes recherches, et j'ai découvert, avec des lettres de Boieldieu, une autre peinture à l'huile et quelques dessins. L'un de ces dessins, à l'encre de Chine, est très soigné; il se trouve sur une grande feuille de papier, au milieu de croquis spirituellement et finement faits par Orlowsky, célèbre peintre russe du commencement de ce siècle.

» Après des chagrins domestiques, Boieldieu quitta la France en 1803 et alla se fixer en Russie, où l'empereur Alexandre Ier le reçut avec une distinction toute particulière. Il ne tarda pas à faire la connaissance de la famille Duval, établie à



Boieldieu revenant d'une vente de tableaux. — Dessin au lavis, par Boieldieu lui-même.

Saint-Pétersbourg depuis 1750, et se lia particulièrement avec M. François Duval, consul général suisse.

» M. Duval réunissait dans son salon ce que cette ville renfermait alors de peintres et d'artistes renommés. Là, dans l'intimité, Boieldieu, Clementi et les peintres Orlowsky, Kyprinsky, Ferrière et plusieurs autres, contribuaient, chacun pour sa part, à l'amusement de tous. Boieldieu prit le crayon et fit quelques dessins que l'on trouva charmants, et dont nous avons souvent entendu parler. »

Cette liaison de Boieldieu avec M. Duval fut étroite et durable. Ils entretinrent une correspondance où il était souvent question de peinture et de musique. Voici, par exemple, comment se termine une des lettres de Boieldieu datée du 7 janvier 1823 :

« . . . . . Un mot de la vente de Chenard. Ne recevant point de réponse à la lettre que j'avais oublié d'affranchir, et qui, pour cette raison, a été retardée, je me trouvais un peu embarrassé pour le Karel Dujardin. Cependant, sachant qu'il valait plus de 3000 francs, je l'ai poussé jusqu'à cette somme à votre intention; mais il a été adjugé à 4500 francs et revendu le lendemain à 5000 francs; vous voyez que j'étais loin de compte à 3000 francs.

» Vous désirez, je le vois, un Paul Potter... Je n'en connais point à vendre, mais si le hasard m'en fait rencontrer, je vous en donnerai avis, ne fût-ce que pour parler tableaux avec vous, ce qui, vous le savez, a toujours été un grand plaisir pour moi. Donnez-moi donc quelques commissions à faire pour vous. Le grand-duc Constantin

me charge de lui acheter des gants, des bas, des épaulettes... »

« M. Pougin parle d'un petit tableau à l'huile représentant une vue sur Villers-sur-Mer, peint par Boieldieu et en possession de son petit-fils, M. Louis Aigoin; il mentionne aussi des dessins à la sépia faits en collaboration avec Cherubini. »

Une observation intéressante que l'on peut se permettre à l'occasion des lettres de Boieldieu et de divers passages de sa correspondance, est que son sentiment de l'art, si distingué, si exquis, se tenait dans une région moyenne; son goût ne tendait pas aux sommets.

C'est ainsi qu'il écrivait de Milan, le 1er juin 1833 :

« Qu'elle est belle, cette Italie que nous venons de parcourir et dont nous avons la tête toute pleine! Que de belles choses nous avons vues à Rome, à Naples, à Florence, à Bologne, à Venise, à Milan! Quels chefs-d'œuvre en peinture, en sculpture, en architecture! Mais, vous le dirai-je? je suis fatigué d'admiration en peinture dans un genre qui, malgré son élévation, n'eût pas été le mien si j'eusse été peintre, et j'éprouve en peinture ce que j'éprouverais en littérature si, pendant six mois de suite, j'eusse entendu parler en vers ronflants et pompeux. J'ai besoin de prose spirituelle et naïve, et plus d'une fois, en voyant Raphaël, le Dominiquin, etc., etc., j'ai pensé à vos délicieux Karel Dujardin, Wouwermans, à ce charmant..... (?) au petit âne et à tant d'autres que vous avez. J'ai vu de beaux Claude Lorrain, mais ils ne me font pas oublier Ruisdaël, pas plus que le Tasse et l'Arioste ne me font oublier la Fontaine.

» Il en est de même pour les différents sites que j'ai vus. Ceux des environs de Rome sont toujours en vers alexandrins, et près de Florence, près de Milan surtout, j'ai retrouvé la prose avec un grand plaisir; je vais éprouver des sensations toutes nouvelles en visitant vos belles contrées (la Suisse). J'ai vu les Pyrénées, qui sont aussi d'un bel effet, mais, d'après ce que j'en ai vu en peinture, les Alpes ont un aspect plus gigantesque et plus varié. Je vais en juger, puisque demain je me mets en route. Nous partons avec notre voiture, mais avec des chevaux de voiturier, voulant voir le lac Majeur et passer quelques heures à Lausanne, chez M. Perdonnet..... » (1)

C.

OBSERVATOIRE D'ASTRONOMIE PHYSIQUE DE PARIS,

A Meudon (Seine-et-Oise).

Un observatoire d'un genre tout nouveau vient d'être fondé à Paris par les soins du gouvernement, et, sous ce rapport, la France a pris une initiative dont la science doit lui être reconnaissante.

Expliquons d'abord ce qu'on entend par astronomie physique.

La science des cieux se divise aujourd'hui en trois branches bien distinctes :

Tout d'abord, l'astronomie proprement dite; c'est la partie la plus ancienne, celle qui constituait toute la science, jusqu'aux grandes découvertes de Kepler, de Newton, Euler, d'Alembert, Clairaut, Lagrange, Laplace.

Alors une branche nouvelle commença et se détacha du tronc principal : c'est la branche de l'astronomie mathématique. Dans ce domaine, l'astronome peut se contenter de prendre les observations faites dans les observatoires, et par des déductions analytiques il arrive à des résultats d'un haut intérêt et d'une haute utilité sur la marche des astres, leurs actions réciproques, les masses, leur volume, etc. Quelquefois même il pourra faire de véritables découvertes, comme cela est arrivé au célèbre Leverrier qui, sur la seule connaissance des perturbations reconnues dans la marche d'Uranus, annonça hardiment l'existence d'une planète nouvelle située aux extrémités de notre système. L'observation du ciel au point indiqué confirma presque aussitôt l'exactitude de ce magnifique résultat du calcul. Nous savons aujourd'hui que les éléments assignés à l'astre nouveau diffèrent notablement de ceux que l'étude ultérieure de cette planète a fait connaître; mais ceux qui sont au courant de l'histoire des sciences, et qui savent que la perfection dans l'œuvre première n'a jamais été accordée même au génie, n'admireront pas moins cette belle découverte, qui reste une gloire pour la France.

Il s'est donc ajouté depuis trois siècles une branche nouvelle à l'astronomie proprement dite : l'astronomie mathématique.

Mais cette branche n'est déjà plus la seule, et depuis un quart de siècle une autre vient encore de se révéler. La première devait son existence aux grandes découvertes mathématiques du dix-septième siècle; la seconde doit la sienne aux progrès étonnants que les sciences physiques ont réalisés, principalement dans le domaine de la lumière, depuis le commencement de ce siècle.

Dans la branche mathématique, le géomètre, sans sortir de son cabinet, combine les données de l'observation, et en tire toutes les conséquences analytiques qu'elles comportent.

Dans la branche nouvelle, au contraire, l'astronome ne s'appuie que sur des propriétés toutes physiques. Par exemple, il pourra, en rapprochant l'analyse de la lumière émanée des astres de celle qu'il exécute dans son laboratoire, assigner la composition chimique de la matière qui forme les astres, déterminer leur température, les mouvements qui ont lieu à leur surface, leur constitution, etc. Ou bien encore, prenant cette même lumière céleste, il la forcera à lui donner des images fidèles, permanentes, indélébiles même, des astres qui l'envoient, et ces images, avec lesquelles il

(1) Boieldieu, né à Rouen le 16 décembre 1775, est mort en 1834.

écrira l'histoire du ciel, permettront dans l'avenir d'interroger les phénomènes passés comme s'ils étaient toujours présents.

L'astronomie mathématique demande qu'on soit profondément versé dans les méthodes analytiques qui reçoivent leurs applications dans les mouvements célestes. L'astronomie physique exige des connaissances physiques et chimiques, spécialement en tout ce qui touche à la lumière et aux radiations, puisque ce sont les agents qui jusqu'ici nous ont mis en communication avec les astres. Mais la branche nouvelle grandit si rapidement que les connaissances physiques et chimiques ne lui suffiront bientôt plus, et déjà on peut entrevoir le moment où la géologie et même la biologie entreront en scène à leur tour.

Il y avait donc grande nécessité de créer chez nous un établissement spécialement destiné à suivre ces nouvelles études, qui déjà, à l'heure actuelle, constituent toute une science, et qui exigent de vastes locaux, des instruments de grande dimension, des observations, des études toutes spéciales.

C'est à M. Janssen qu'on doit l'introduction en France des études d'analyse spectrale céleste. Peu après les travaux de MM. Kirchhoff et Bunsen, qui constituaient définitivement l'analyse spectrale et en donnaient, comme magnifique application, l'analyse chimique de l'atmosphère solaire, M. Janssen montrait que l'atmosphère terrestre, bien que composée de gaz et de vapeurs à des températures qui ne pourraient être comparées à celles de l'atmosphère solaire, exerce néanmoins une action élective sur la lumière, et produit dans le spectre un système de raies fines tout à fait comparables à celles qui appartiennent au Soleil lui-même. Peu après, ce savant découvrait le spectre de la vapeur d'eau, découverte qui permet de rechercher la présence de cette vapeur, soit dans les hautes régions de l'atmosphère terrestre, soit dans les planètes, soit dans les étoiles. Enfin il entreprit, au moyen des éclipses totales, tout un ensemble d'études sur les enveloppes du Soleil, études qui ont été singulièrement facilitées par la découverte qu'il fit, le 19 août 1868, de la méthode qui permet l'étude journalière de ces phénomènes.

M. Duruy était alors ministre de l'instruction publique. Voulant assurer à la France les fruits de la découverte de la méthode de M. Janssen dans un champ qui promettait d'être si fécond, il songeait à fonder un établissement où ces nouvelles études pussent être poursuivies avec des moyens dignes du pays. Les événements de 1870 ne permirent pas à l'éminent ministre-historien d'ajouter cette création à toutes celles que le pays doit à son initiative. Cette pensée fut reprise en 1874 par M. Cézanne, éminent ingénieur, membre de l'Assemblée nationale, où il jouissait d'une grande autorité et où il rendit de grands services. M. Cézanne, que la mort enleva si prématurément au pays, fit consulter l'Académie des sciences. Voici les plus importants passages du rapport qui fut fait alors par le doyen de la section d'astronomie :

« L'astronomie proprement dite, bien qu'essentiellement fondée d'abord sur la géométrie, puis beaucoup plus tard sur la mécanique, n'a jamais négligé absolument le côté physique des phénomènes qu'elle étudie. Il est impossible, en effet, quand on observe les astres, de se contenter de les considérer comme des points matériels en mouvement, et de n'être pas impressionné, soit par des similitudes frappantes, soit par les dissemblances profondes qu'ils présentent vis-à-vis de notre globe. Même à l'époque où l'astronome en était réduit à ses yeux pour observer, il s'efforçait de se faire quelque idée de la nature physique du Soleil qui nous éclaire, de la Lune, des étoiles, etc. Néanmoins la partie physique de l'astronomie ne date réellement que de 1610, c'est-à-dire de l'invention des lunettes ; elle a pris naissance hors des observatoires, dans les découvertes de Galilée. Plus tard les astronomes s'emparèrent à leur tour de l'instrument nouveau, et les observatoires, voués essentiellement à l'étude du mouvement des astres, s'occupèrent aussi, sous l'impulsion de Cassini et de ses successeurs, de leur figure et de leurs particularités physiques. Toutefois, cette figure elle-même soulevant les questions les plus délicates de géométrie et de mécanique, ces nouveautés finirent bientôt par être englobées dans le domaine habituel de l'astronomie. Elles n'en seraient jamais sorties si les physiciens n'avaient réalisé, dans ce siècle, les progrès les plus étonnants dans l'étude de la lumière. On apprit alors que la lumière éprouve des modifications singulières, selon la nature des milieux qu'elle a traversés ; que ces modifications une fois produites persistent à toute distance du point de départ, et qu'en les examinant de près il est possible de conclure avec certitude, de ces sortes d'empreintes, la nature de l'astre d'où elle émane.

» C'est par les phénomènes de la polarisation que ces nouveautés débutèrent : les physiciens conçurent dès lors l'espoir, les uns, comme Biot, de pénétrer ainsi jusqu'aux mystères de la constitution moléculaire des corps ; les autres, comme Arago, de surprendre, dans les affections de la lumière des astres, la révélation de leur état physique. Les faits n'ont pas démenti cette attente. La première entreprise qui ait été faite ainsi sur l'astronomie est celle d'Arago. Après avoir découvert la polarisation chromatique, il s'empressa de diriger vers le Soleil l'instrument qu'il venait de créer, et il constata que la lumière de cet astre, prise sur les bords, n'est pas plus polarisée qu'au centre, tandis que sur un globe incandescent les phénomènes de polarisation, insensibles au centre, sont extrêmement prononcés sur les bords. Il en conclut alors que le Soleil n'est pas un globe solide ou liquide porté à l'incandescence : sa constitution doit se rapprocher de celle des flammes

brillantes que nous produisons tous les jours, conclusion qui subsiste encore, sauf une légère modification.

» Mais ce n'était là pour la physique qu'une prise de possession. Bientôt on s'aperçut que l'étude des raies du spectre, jusqu'alors négligée, était encore plus féconde, car elle permettait de pénétrer non seulement l'état physique de la matière lumineuse, mais encore sa constitution chimique. Nous ne redirons pas ici l'histoire bien connue de cette phase nouvelle : tout le monde se rappelle encore l'impression profonde que produisit l'annonce des premiers résultats de M. Kirchhoff. La matière des astres était désormais soumise, par l'intermédiaire de la lumière, à l'analyse qualitative, tout comme si l'observateur avait entre les mains des fragments de leur substance.

» Aussitôt le spectroscope, qui avait donné en Allemagne de si beaux résultats pour le Soleil, fut appliqué en Angleterre et en Italie aux autres astres, et révéla d'autres merveilles. La nature intime des nébuleuses nous fut dévoilée : les étoiles, ces exemplaires par millions de notre Soleil, furent classées d'après leur constitution chimique et leur température; peu s'en est fallu qu'on n'y trouvât des indices révélateurs d'états chimiques encore inconnus; les comètes même présentèrent des phénomènes tout nouveaux, aussi singuliers que leur étrange figure. En un mot, jamais découverte ne fut plus féconde que celle du physicien allemand : de ce jour, l'astronomie physique inaugurée par Arago fut définitivement constituée.

» Nous applaudissions en France sans paraître d'abord bien empressés à prendre notre part de cette riche moisson. En réalité on s'y préparait peu à peu par des études en apparence accessoires. Le spectre du Soleil est double, et présente un système de raies telluriques profondément enchevêtré avec celui des raies solaires. L'un de nous [1] avait entrepris de les séparer, travail énorme, fort peu astronomique assurément, mais essentiel, qui devait aboutir à un résultat bien simple, et par cela même bien remarquable : presque toutes les raies telluriques appartiennent à la vapeur d'eau répandue dans notre atmosphère. Frappé de ce résultat, le Bureau des longitudes engagea l'auteur à porter son attention sur un point plus spécialement astronomique de la constitution du Soleil, fort controversée alors. Le phénomène astronomique dont il fallait tirer parti fut si bien saisi, la difficulté fut levée avec une habileté telle, que l'Académie n'hésita pas à confier l'année suivante à l'auteur de ces travaux (elle devait plus tard l'appeler dans son sein) une mission astronomique encore plus décisive, celle d'aller observer aux Indes la grande éclipse de 1868. Cette fois, plusieurs observateurs, M. Bayet entre autres, partagèrent avec M. Janssen l'honneur d'avoir mis hors de doute la nature gazeuse des protubérances.

[1] M. Janssen.

» Mais la plus belle conquête de cette époque, et celle-là est tout individuelle, c'est d'avoir découvert, à l'occasion de cette éclipse mémorable, le moyen, si longtemps cherché, de voir tous les jours et d'étudier enfin ces fameuses effluves d'hydrogène incandescent dont le Soleil est entouré.

» Cette seconde découverte a complété celle de M. Kirchhoff et a ouvert, à son tour, un nouveau champ à la science. Partout on s'y lança avec ardeur. En France, M. Janssen, faute de ressources matérielles, ne put parcourir lui-même la voie qu'il avait tracée. La science et la France y ont certainement perdu quelque chose.

A suivre.

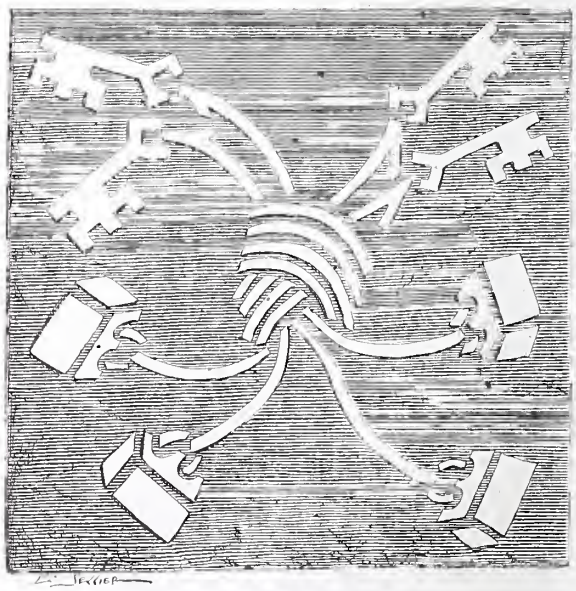
Les Théories.

Les théories inspirent beaucoup de défiance; mais on a beau faire, elles se glissent partout. Plus ou moins complètes, elles dominent toujours les actions des hommes, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent. On n'échappe point à l'empire des principes généraux; le monde leur appartient, et c'est la gloire de l'homme de leur obéir. Comme l'a dit un esprit profond, qui a défendu le libre arbitre avec cette logique rigoureuse qui lui a servi à renverser la philosophie sensualiste en France : « Mépriser la théorie, c'est avoir la prétention excessivement orgueilleuse d'agir sans savoir ce qu'on fait et de parler sans savoir ce qu'on dit. »

PELLEGRINO ROSSI.

Carreaux émaillés de Bourgogne.

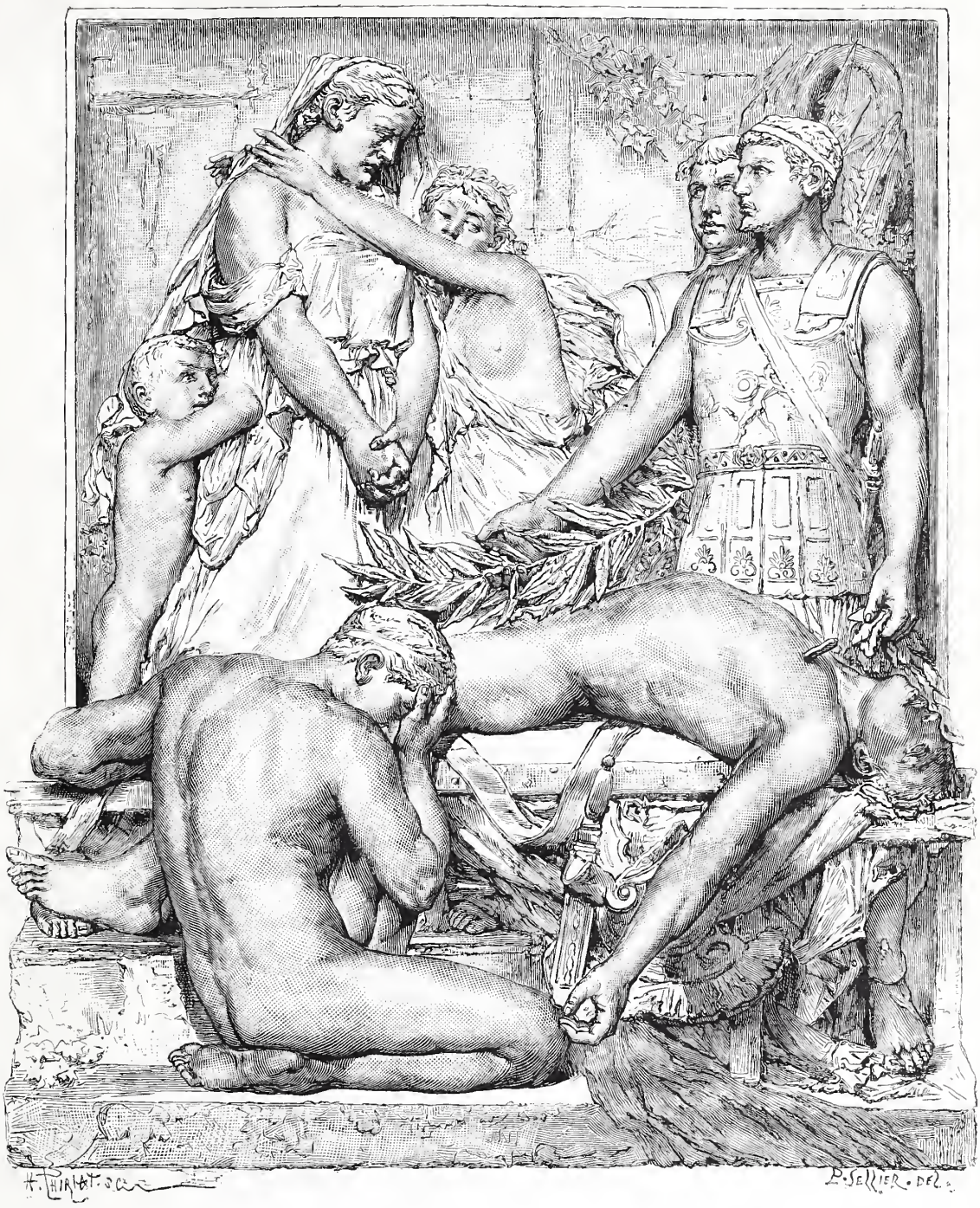
Voy. la Table de 1885.



Devise des Cordeliers (cordes liées) de Beaune. — Carreau émaillé du quinzième siècle. — Communication de M. Latour, receveur des hospices de Beaune. — Dessin de M. Ad. Guillon.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

REVIENS AVEC CE BOUCLIER, OU DESSUS.



Bas-relief par M. Gardet [1]. — Grand prix de Rome, 1885.

Il n'y a pas un mois que le jeune Glaucias est sorti de Sparte avec ses compagnons d'armes à la rencontre d'une troupe athénienne qui ravageait la Laconie. Au moment où il a quitté sa mère, elle l'a aidé elle-même à s'équiper sans verser une larme. Depuis qu'elle a perdu son époux, il ne s'est point passé un jour sans qu'elle se soit imposé un effort pour donner à cet enfant l'éducation virile qui convient à un soldat. Elle a refoulé au fond de son cœur toutes les faiblesses naturelles à son sexe ; elle a dépouillé la femme pour faire de lui un homme. L'heure du dernier

[1] Ce beau bas-relief a remporté, au concours de sculpture de 1885, le grand prix de Rome. Il est l'œuvre d'un jeune homme de vingt-quatre ans, M. Gardet (Joseph-Antoine), né à Paris, élève de MM. Cavelier et Millet. On peut dès aujourd'hui bien augurer du talent de cet artiste. Il y a tout lieu d'espérer qu'aux noms de ses maîtres, à ceux des Chapu, des Dubois, des Mercié, des Barrias, des Falguière et autres, qui sont l'honneur de l'école française contemporaine, viendra bientôt s'ajouter le sien.

sacrifice est enfin venue, et elle a conservé sa fermeté jusque dans les adieux. Il était debout devant la porte de la maison, brillant de force et de jeunesse, la lance au poing, le casque en tête; les voisins l'entouraient, contemplant avec admiration sa fière mine, et regardant aussi la mère pour surprendre sur son visage les traces d'une défaillance. Mais elle sait ce qu'elle doit à l'honneur de la famille. Elle a tendu au jeune homme son bouclier et lui a dit :

« Reviens avec cette arme, ou dessus! » (1)

Au même instant les trompettes ont sonné, et il est allé prendre sa place au milieu des hoplites. Elle l'avait déjà perdu de vue, qu'elle entendait encore les acclamations de la foule, amassée sur les escaliers des temples, et des voix mâles qui chantaient en chœur des vers de Tyrtée :

« Jeunes guerriers, disaient-elles, combattons avec ardeur pour cette terre. Sachons mourir pour nos enfants, sans songer à sauver nos jours. Oui, combattez pressés les uns contre les autres; n'allez pas vous liver à la peur ni prendre honteusement la fuite; mais réveillez dans vos âmes un grand et magnanime courage, méprisez la vie et luttez contre l'ennemi. Qu'il est beau l'homme qui, un pied en avant, se tient ferme à son poste, mord ses lèvres avec ses dents, et sous le contour d'un large bouclier protégeant ses genoux, sa poitrine et ses épaules, brandit de la main droite sa forte lance et agite sur sa tête son aigrette redoutable! »

Aujourd'hui de bonnes nouvelles sont arrivées de l'armée.

L'ennemi a été repoussé vers Mégare et on a dressé un trophée au pied du Taygète. Les défenseurs de Sparte doivent rentrer avant le soir.

Tout à coup il s'est fait un grand bruit dans la rue où habite la mère de Glaucias. La veuve est sortie de sa demeure, le cœur palpitant, et devant sa porte elle voit étendu sans vie son fils bien-aimé. Il n'a pas oublié le dernier mot qu'elle lui a adressé au moment des adieux : il revient sur son bouclier!

Ses compagnons d'armes l'entourent; — l'un d'eux, impuissant à trouver des paroles qui ne soient point déplacées, montre silencieusement à la malheureuse mère une palme et une couronne de laurier.

Au loin, elle entend retentir un chant bien connu :

« Qu'il est beau de tomber au premier rang en » combattant pour sa patrie! La valeur est la plus » précieuse qualité de l'homme; c'est le plus bel » ornement du jeune guerrier. C'est un bien pour » l'État et pour le peuple de posséder un brave qui » combat avec courage et fermeté. S'il perd la vie, » il comble de gloire ses concitoyens et sa famille. » De nombreuses blessures ont percé son bouclier, » sa cuirasse et sa poitrine. Jeunes et vieux, tous » le pleurent; il emporte avec lui le deuil de la » cité; on montre sa tombe, on honore ses enfants, » ses petits-fils et tous ses descendants. Sa gloire » et son nom ne périssent pas; quoiqu'il repose » au sein de la terre, il est immortel le guerrier » qui est tombé sous les coups du terrible Arès (1), » sans crainte, ferme à son poste, en combattant » pour sa patrie! » (2)

La mère de Glaucias entend ces nobles accents. On lui a bien des fois cité des Lacédémoniennes qui, à ce qu'on assure, ont accueilli d'un œil sec la mort de leur enfant. Et cependant elle pleure.

Pleure, pauvre femme! Tu as cru pouvoir te raidir jusqu'au bout contre la nature, et la nature brise ta résistance. Tu as rempli ton devoir tout entier. Tu n'as pas à rougir de tes larmes devant ces rudes visages de soldats qui t'entourent. Regarde ce brave, qui revient du champ d'honneur couvert de poussière et de sang; il s'est affaissé auprès du cadavre de ton fils, et le front dans la main il pleure comme toi.

G. Lafaye.

(1) C'est-à-dire : J'aime mieux qu'on te rapporte mort *sur* ton bouclier, que de te voir revenir vivant après l'avoir jeté pour prendre la fuite. (Les anciens considéraient comme un déshonneur d'abandonner son bouclier sur le champ de bataille.) Le mot est rapporté par Plutarque, *Apophthegmes des Lacedémoniennes*, 5. Mais il est beaucoup plus ancien. Aristote l'attribue à Gorgo, femme de Léonidas.

(1) Le dieu des combats, le Mars des Latins.

(2) Tyrtée, *Messéniennes*.

PLUS RÉEL QUE VRAISEMBLABLE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2.

— Et après? demanda Jaquier.

— Après! dit Darains. Le pauvre diable se sera tué de désespoir.

— Ou il sera devenu fou.

— Ou il sera mort de chagrin.

— De chagrin de quoi? demanda Luthel.

— De chagrin d'être sourd, parbleu!

— Vous n'y êtes pas. Ce soir-là, par hasard, je me trouvais à l'Opéra, et je fus tout attristé quand je vis entrer Roland; il me semblait insensé à lui de venir là chercher de nouveaux sujets de peine. L'inquiétude se lisait sur son visage : les yeux fixés sur l'orchestre qui s'apprêtait à commencer, il avait l'air d'un accusé qui attend son arrêt. Au moment où les musiciens attaquaient l'introduction, je fus distrait par un de mes voisins qui me parla, et je ne pus revenir à Roland que quand la toile fut levée. Je m'attendais à lui voir une figure bouleversée : point du tout! il avait surtout l'air étonné. Je ne m'occupai guère des *Huguenots* ce soir-là : je ne quittai pas Roland des yeux, et c'était merveilleux de lire ses impressions sur son visage mobile. C'était de l'admiration, de la joie, de l'exaltation, de la pitié, de tout, excepté le morne désespoir auquel je m'étais attendu : évidemment il jouissait de l'œuvre de Meyerbeer autant que quiconque dans la salle.

— Oh ! fit Mauclay.

— C'est comme cela ! A la sortie, je le guettai. Il se jeta sur moi et me serra les mains à me les briser.

— Oh ! mon cher maître, me dit-il, ne me plaignez plus. Sourd ? qu'est-ce que c'est que cela, d'être sourd ? C'est de ne plus entendre, n'est-ce pas ? Et j'entends ! Cette admirable musique, que je connais note par note, je la suis d'un bout à l'autre de la pièce, et je me rappelle, et j'entends Marcel, Raoul et Valentine tels que je les sens, tels que Meyerbeer a dû les entendre quand il les créait, quand il les animait de son souffle : aucune voix humaine n'a jamais chanté comme ces voix que j'entends en moi-même. Je ne suis pas mort à la musique, mon cher maître, que m'importe le reste ? Est-ce que je peux regretter les mille sottises qui se débitent dans le monde ?

— Il était paradoxal, votre ami, fit observer Darains.

— Pour vous, oui ; pour un musicien, non. Croyez-vous qu'un compositeur ne se rende pas compte de ce qu'il écrit avant de l'avoir fait exécuter ? Il entend bien réellement dans sa tête les différentes voix et les différents instruments, avec leurs sonorités et leurs timbres : l'exécution n'y ajoute que peu de chose..... des notes fausses et des fautes de rythme, quelquefois, quand les musiciens ne sont pas bons, et c'est ce qui fait qu'un compositeur crie toujours après son orchestre.

— C'est égal, cela tourne au fantastique, marmotta Jaquier.

— Je ne dis pas le contraire, répliqua Luthel : Roland avait plus que sa part d'imagination, c'est bien certain. Quoi qu'il en soit, je fus très heureux de le voir dans de pareilles dispositions ; car je ne comptais guère sur les traitements qu'il suivait pour lui rendre l'ouïe. Je lui donnai de nouveau des leçons ; en criant très fort, tout près de son oreille, je pouvais me faire entendre, et puis il comprenait à demi-mot. Il se remit à suivre les concerts ; il emportait avec lui la partition d'orchestre, et la lisait au fur et à mesure de l'exécution : à la vue de la quantité des instruments, il se rendait parfaitement compte de la masse du son. Enfin, cela lui suffisait pour ne pas se trouver malheureux.

Il travaillait avec ardeur, et composait sans cesse. Il m'apporta un jour une symphonie que je trouvai si belle que je me mis en tête de la faire exécuter. Seulement, je ne lui parlai pas de mon projet : on sait combien il faut de temps et de patience à un compositeur pour arriver à se faire jouer, et je ne voulais pas mettre ce tourment-là dans sa vie.

Il se passa trois ans, au bout desquels Roland partit pour le Tyrol. Il avait entendu parler d'un médecin très habile pour guérir les maladies de l'ouïe, qu'il soignait surtout à l'aide de certaines eaux, et il allait le consulter. Il m'écrivit en arrivant : le docteur ne l'avait pas désespéré, et parlait de le soumettre à un système de douches et d'injections dont il avait obtenu de bons résultats dans des cas analogues au sien. En attendant, Roland se déclarait ravi de la beauté des montagnes ; rien qu'à voir le vent courber les sapins, disait-il, il l'entendait murmurer et mugir ; il avait déjà en tête une symphonie qu'il appellerait « les Harmonies de la montagne. » Deux mois après, je reçus de lui une nouvelle lettre, pleine d'une joie paisible et comme religieuse : le traitement avait réussi, et il se disposait à revenir.

Je lui répondis par un télégramme : « Venez ici tout droit, je vous attends dimanche matin. » C'est que je n'avais pas perdu mon temps pendant son absence : j'avais surveillé les répétitions de sa symphonie, enfin acceptée par un de nos grands directeurs de concerts ; et on devait la jouer pour la première fois le dimanche matin.

Il arriva, très intrigué par ma dépêche, mais joyeux comme un oiseau, et ne parlant que d'aller entendre de la musique. Il sauta de joie lorsque je lui dis que je l'emmenais au concert.

— Point de programme ! dit-il en riant ; j'aime mieux jouir de la surprise. Comme tout va me sembler beau !

Ce n'était pas sa symphonie qui commençait le concert, mais une des Marches aux flambeaux de Meyerbeer. Au premier accord, il tressaillit, ses sourcils se froncèrent ; et je fus bien étonné de voir son visage garder une expression de souffrance tout le temps que dura le morceau.

Après la marche, un septuor, une ouverture : Roland avait l'air triste. S'était-il donc à tort cru guéri de son infirmité ? Tout à l'heure pourtant il causait avec moi sans aucune gêne : il m'entendait très bien, et je parlais à demi-voix... L'orchestre attaqua sa symphonie.

Il se redressa, parut surpris ; il se souleva de son fauteuil, tendant l'oreille ; puis il se tourna vers moi. Je souriais, heureux d'avance de sa joie.

— Reconnaissez-vous cela ? lui dis-je.

— Ma symphonie ! Et c'est vous ?... Quel maître et quel ami vous faites !

Il me serra les mains ; puis il demeura immobile, écoutant de toute son âme. Moi, je le regardais... Hélas ! je ne lisais sur son visage ni la joie que j'attendais, ni l'orgueil du triomphe... car ce fut un triomphe, et à la fin de chaque morceau les applaudissements et les cris d'admiration vinrent lui dire que son nom, hier inconnu, était désormais célèbre. Mais que se passait-il donc en lui, et pourquoi cette tristesse, cet air d'abattement, ce je ne sais quoi d'amer et de désolé, cette expression navrante qui augmentait à chaque instant ? J'étais consterné.

Après le concert, je l'entraînai dans le salon des artistes. A toutes les louanges, à toutes les félicitations, il répondait par un sourire douloureux qui me faisait mal. Il dut se faire parmi les artistes

une réputation d'ours tout à fait mal léché, car il ne sut pas trouver un mot aimable à dire à ses interprètes. Dès qu'il put échapper à sa gloire, il m'entraîna dehors.

— Êtes-vous malade, Roland? lui dis-je.

— Malade... oui, c'est cela... mais ne vous inquiétez pas, mon ami... ce n'est rien! Je voudrais vous dire... pardonnez-moi si je ne trouve pas de mots pour m'exprimer... je sens profondément ce que vous avez fait pour moi... Soyez assuré de ma reconnaissance... Maintenant, j'ai besoin d'être seul...

Je me décidai avec peine à le quitter; j'avais peur qu'il devînt fou, et j'aurais voulu le surveiller; mais sous quel prétexte lui imposer ma société? Je le laissai donc aller; mais je passai une triste journée, toute embrumée d'inquiétude.

Le lendemain il vint me voir, il me remercia chaleureusement : il avait eu le temps de reprendre ses esprits. Mais il avait la mine de quelqu'un qui a passé une nuit blanche à tourner dans sa tête des pensées lugubres : je n'y comprenais rien.

Pendant quelques semaines, on le rencontra de loin en loin dans les concerts, dans les théâtres; puis il se fit de plus en plus rare; il entendit une seconde audition de sa symphonie, et ce fut tout. En sortant de cette seconde audition, il avait l'air non seulement malheureux, mais aigre et irrité. On trouva qu'il ne s'y prenait pas de façon à donner envie de jouer sa musique. Quand le printemps revint, personne ne pensait plus à Roland : il y avait si longtemps qu'on ne l'avait vu! Un soir, en rentrant, je trouvai chez moi sa carte avec *P. p. c.*, et au-dessous : « Adieu, je retourne au Tyrol. »

— Il allait faire une seconde saison d'eaux! dit Jaquier.

— C'est l'idée qui me vint, repondit Luthel; et je lui écrivis à son adresse de l'année précédente. Il ne me répondit point, et j'en conclus qu'il n'y avait pas lieu de s'occuper de lui davantage : j'étais un peu blessé, vous comprenez! Je ne pouvais pourtant pas m'empêcher de l'aimer, ce diable de garçon : un si beau génie! Et aux vacances, quand je n'eus plus rien à faire à Paris, je partis, moi aussi, pour le Tyrol.

Je mis tout de suite la main sur mon Roland. Il était allé droit à son ancienne auberge, et n'en avait pas bougé. Je l'aperçus en arrivant, assis sur son balcon de bois découpé, regardant l'horizon avec des yeux fixes. C'était bien lui, ou plutôt sa momie ou son squelette : je n'ai jamais connu personne de décharné comme il l'était alors. Je grimpai lestement à sa chambre; il me semblait qu'il allait prendre la fuite s'il m'apercevait.

Il ne prit pas la fuite; il me sourit tristement et me tendit la main.

— Vous êtes trop bon! me dit-il. C'est pour moi que vous êtes venu? C'est trop vous occuper d'un misérable fou!

— Si vous étiez fou, mon ami, vous n'en sauriez rien et vous ne le diriez pas. Vous n'êtes pas fou, vous êtes malheureux, et je suis venu ici pour tirer de vous votre secret, et vous consoler si je peux. Voyons, Roland, n'avez-vous plus confiance en moi? Il y a tant d'années que nous nous connaissons! il y a tant de souvenirs entre nous, et des meilleurs!

Il me serra la main, et, sans me répondre nettement, il me dit :

— Merci! je suis content que vous soyez venu. Restez-vous un peu ici?

— Je suis en vacances, libre comme l'air. Vous allez me faire les honneurs du pays; et puis nous ferons de la musique... Avez-vous un piano?

Son visage s'assombrit.

— Je n'ai pas de piano, dit-il. Laissons la musique où elle est, je vous prie!

Je n'insistai pas; mais je me demandai à part moi s'il n'était pas réellement fou.

Je demeurai un mois près de lui, je me fis promener par lui dans tout le pays; nous ne faisions pas beaucoup de chemin dans un jour, car il se fatiguait vite, et s'arrêtait haletant dès que la route montait un peu. Je tâtai tous les sujets possibles de conversation; il répondait brièvement, avec indifférence, comme s'il ne se fût pas plus soucié d'une chose que d'une autre; s'il était question de musique, il ne répondait pas du tout. Je ne pus jamais rien tirer de lui par rapport au chagrin qu'il me cachait. Au bout d'un mois, je dus le quitter, j'avais des affaires à Vienne; mais je me promis de revenir, et de le ramener avec moi à Paris, bon gré mal gré; il toussait, il s'amaigrissait de plus en plus; son teint prenait des tons de parchemin et ses yeux brillaient d'un éclat de mauvais augure : sûrement sa poitrine ne supporterait pas un hiver passé dans ces montagnes.

A suivre. Mme J. Colomb.

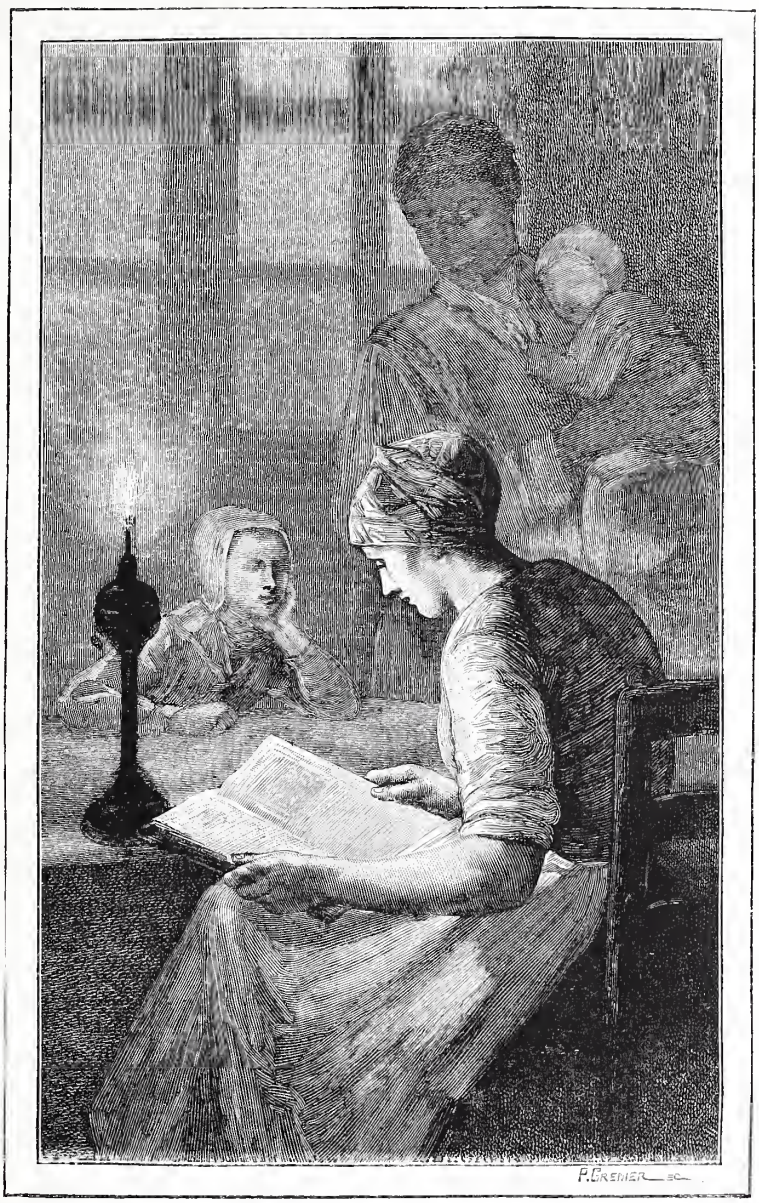
LA VEILLÉE.

Il y a, dans la vie de tout homme, deux parts : la vie du dehors, la vie du dedans. L'économiste voudrait agrandir la première, parce qu'il a surtout en vue le travail, la production, le progrès de l'industrie, le développement de la richesse publique. Le moraliste voudrait agrandir la seconde, parce qu'il est avant tout préoccupé de la culture de l'âme, du perfectionnement de l'individu. Il s'agit de concilier les deux points de vue : nous sommes en présence d'une de ces contradictions qu'on rencontre à chaque instant dans le monde des faits comme dans le monde des idées.

Voyez cet artisan qui, sa journée faite, vient chercher le repos près de sa femme et de ses enfants. On lit, on cause, on fait quelques projets d'avenir. Tous paraissent tranquilles, heureux; le chef de famille semble satisfait : il a tout l'air d'a-

voir résolu le problème. Il a su faire deux parts de sa vie : il a donné assez d'heures au travail pour assurer la vie des siens; il a gardé assez d'heures de liberté pour continuer à s'instruire, pour s'occuper de ses enfants, pour constituer la famille au vrai sens du mot. Dites-lui : « En travaillant davantage, vous pourriez gagner plus d'argent, améliorer votre vie matérielle et celle des vôtres. » Il vous répondra : « Je le pourrais, sans doute; mais, après une journée trop longue, je rentrerais épuisé, n'ayant plus goût à rien : que deviendrait alors la vie de famille? »

C'est un des maux de notre temps, surtout dans les grandes villes, que le besoin exagéré de pro-



La Veillée, panneau décoratif pour la salle des mariages du quinzième arrondissement. — Peinture de Pierre Lagarde.

duire, le travail sans trêve, la part de plus en plus grande faite à la vie professionnelle. Quand le travailleur, quel qu'il soit, ouvrier, banquier, manufacturier, écrivain, homme politique, revient chez lui à sept ou huit heures du soir, après une journée où toutes les forces de son corps, de son esprit, ont été constamment en jeu, il n'est guère disposé à ouvrir un livre ou à penser à l'éducation de ses fils. Il demande le repos, le silence, heureux encore s'il ne cherche pas dans les distractions extérieures l'oubli de sa tâche quotidienne.

Le travail industriel, le développement des échanges, tiennent une place de plus en plus grande dans nos préoccupations, et rien n'est plus légitime assurément. Prenons garde toutefois, à force de considérer dans l'homme le producteur, de perdre de vue l'homme lui-même. Quand nous voulons savoir la richesse d'une nation, nous recherchons, dans les statistiques, le nombre de tonnes de houille ou de fer que cette nation produit : n'oublions pas que la valeur des individus, sous forme d'instruction, de moralité, de courage,

est aussi une force, et quelquefois la première de toutes.

Pour nous, les heures de la veillée, quand elles sont bien employées, sont aussi utiles que les heures du travail; car c'est dans ces heures-là que l'éducation de l'enfant se fait, que la famille s'unit et se fortifie.

Il y a une autre veillée qui tient une grande place dans la vie morale, celle que nous faisons en nous repliant sur nous-mêmes. Consacrer chaque jour un certain temps à s'étudier, à s'observer, à veiller sur soi-même, à essayer de devenir meilleur, est une règle qui a été donnée par tous les écrivains religieux, par tous les moralistes. La veillée, ainsi entendue, est la véritable éducation de l'homme par lui-même. Quelque pris que nous soyons par l'action, par le devoir de chaque jour, dérobons à la vie extérieure cet instant qui nous est nécessaire pour nous retrouver nous-mêmes; pour ne pas nous laisser entraîner par les rêves de l'ambition ou les chimères du monde; pour réfléchir sur les choses qui nous entourent et remettre chacune en sa place; pour reconnaître nos erreurs, et nous efforcer de n'y point retomber; enfin, pour méditer sur la vie, sur la fin de la vie. Celui qui ne connaît pas cette veillée intérieure, souvent fortifiante, parfois douloureuse, où l'âme s'entretient avec elle-même, celui-là n'a de l'homme que la figure.

PAUL LAFFITTE.

LES ENNEMIS DES PLANTES.

Suite. — Voy. p. 10.

VII

Rien n'est intéressant comme de voir la plante user de tous les moyens en sa puissance pour se défendre de ses ennemis : tantôt se faire petite pour échapper aux grands, tantôt haute et élancée pour se défendre des petits, armer son corps de remparts insurmontables aux fantassins, éloigner les susceptibles par des émanations odorantes antipathiques, enfermer ses trésors de pollen et de nectar dans les casemates profondes de sa fleur, allant même jusqu'à attacher à sa personne une redoutable garde du corps qui, moyennant un bon logis et une bonne nourriture, appréhende au corps tous les intrus qui tenteraient de dévaliser ses palais.

Les exemples de ces moyens de défense se pressent dans notre mémoire en très grand nombre; il faut cependant, dans l'appréciation de leur efficacité ou de leur tendance, user d'une grande réserve, car on n'est que trop souvent exposé à en exagérer le rôle.

Ces exemples sont si nombreux, qu'un savant allemand a proposé de donner plus spécialement à leur étude le nom peu harmonieux de « phytophylactériologie. »

Un autre, M. A. Kerner, a classé ces moyens de défense des plantes, surtout ceux dont disposent les plantes qui habitent nos contrées.

VIII

Les organes végétatifs, feuilles et tige, sont souvent protégés contre la destruction par la présence, dans leurs cellules, de sucs empoisonnés ou au moins désagréables à certains animaux : on sait que le feuillage de la Pomme de terre, de la Ciguë, du Colchique, des Euphorbes ou herbes à la sorcière, est soigneusement évité par les grands herbivores sur les pacages.

Cependant telle plante, comme la Belladone, est un poison violent pour les vertébrés supérieurs, tandis qu'elle est inoffensive pour certains oiseaux; le Bolet du diable, ce magnifique champignon multicolore, est vénéneux pour ces animaux supérieurs, tandis que les Limaces s'en régalent [1], et l'Ortie grièche, malgré ses poils urticants, l'Asclépias, en dépit de son latex vénéneux, ne sont pas à l'abri des chenilles.

Ailleurs, le feuillage est garanti par la consistance dure, coriace, siliceuse de ses tissus, comme chez les Azalées, les Genévriers, les Dryas, les Carex, etc., ou bien par un rempart d'épines, de pointes, d'aiguillons, qui rendent son contact douloureux au palais des grands herbivores et au corps des animaux mous : tels sont, entre autres, le Houx, le Prunellier et l'Aubépine.

IX

Pourquoi les fleurs ont-elles des odeurs? Pourquoi cette diversité de parfums? Pourquoi cette variété de colorations passant par toute la gamme du spectre? Est-ce pour charmer nos sens, embaumer nos appartements ou décorer nos serres? Mais il y a des fleurs qui empestent, mais il y en a qui sont affreuses, ternes, grimaçantes! Et puis, où est la compensation qu'elles retirent de notre admiration, pour elles meurtrière, car nous les cueillons en bouquet?

Cependant, d'autres animaux sont tout aussi sensibles, et plus que nous, à ces coquetteries, à ces laideurs : les uns, avec nos goûts, aimant les mêmes parfums, les mêmes colorations; les autres abhorrant ces mêmes senteurs et ces mêmes illuminations.

Les Coléoptères, qui préfèrent manger les parties molles internes de la fleur, ne s'attaquent pas tous aux fleurs d'un coloris terne, jaune pâle; par contre, les Pierrots et les Canards détachent ordinairement les fleurs du Safran jaunes, laissant indemnes les bleues et les rouges. Mais cette immunité paraît céder le pas à la perspicacité des Pierrots : M. Tegetmeier, en effet, put cultiver sans avaries des Crocus blancs et bleus pendant deux années; il est vrai que dans le courant de la troi-

[1] Contrairement à l'opinion vulgaire qui veut qu'un Champignon vénéneux ne soit pas attaqué par les Limaces; opinion erronée qui a déjà été la cause d'empoisonnements.

sième, tous ses Crocus furent détruits par ces oiseaux, qu'on pourrait appeler les gamins de la gent volatile.

X

On a observé aussi que les oiseaux ne mangent quelquefois les Cassis blancs que quand tous les rouges ont été consommés préalablement, et que si les Lapins mangent les inflorescences de Verveine blanches et rouges, ils laissent les purpurines intactes.

Les Abeilles et les Papillons sont très impressionnables aux senteurs, et les Colibris très peu; les premières le sont à tel point que l'odeur forte qui se dégage des fleurs de certaines Magnoliacées peut les tuer; par contre, cette même odeur attire les Cétoines.

L'odeur de viande pourrie qui s'exhale de certaines Aroïdées attire quantité d'insectes malpropres et éloigne tous ceux qui partagent notre manière de sentir à cet égard.

XI

Ce sont là des armes défensives contre les animaux ailés; plus complet et plus efficace est l'arsenal que la plante déploie contre les légions d'ennemis fantassins, à vue plus courte, qui ne se laissent pas impressionner autant par les couleurs et les odeurs.

Pour échapper à ces ennemis-là, pense M. Kerner, la plante se réfugie souvent dans l'eau, et si, comme cela arrive à l'étonnant *Polygonum amphibium*, la plante se trouve croître sur un terrain sec, elle barricade sa tige et en défend l'ascension par un revêtement de poils glandulaires.

Et puis, que dire de ce Chardon des cardeurs, qui entoure sa tige, d'étage en étage, de fossés formés par la soudure des bords des feuilles opposées! Les bourgeons qui naissent à l'aisselle de ces feuilles, dans la vasque, passent leur jeunesse au milieu de l'eau comme les plantes aquatiques; et pourtant ces fossés n'interceptent pas toujours toute communication, car on a vu des Pucerons couvrir la tige de ce Chardon au-dessus des réservoirs; ce qui prouve que les moyens défensifs en apparence les plus efficaces ne le sont pas d'une façon absolue, ou que leur rôle n'est pas si simple qu'on pourrait le supposer.

XII

Où cet instinct de défense devient plus évident, c'est chez beaucoup de plantes qui garnissent leur épiderme foliaire, tigellaire et floral, d'un revêtement gluant, visqueux, dû à des poils glandulaires; qui se vengent parfois des blessures que leur font les griffes acérées de leurs assaillants en « saignant » du latex, du suc qui se fige et empâte les petits piétons.

Tels sont les Silènes et l'Œillet visqueux, de la famille des Caryophyllées, les Primevères des Alpes, les Géraniums et, parmi les plantes à latex, les Euphorbes. On a compté jusqu'à 60 espèces différentes d'insectes qui, après s'être obstinés à tenter l'ascension de la tige du *Silene nutans*, se sont trouvés embourbés dans la glu, retenus et suppliciés par ce mât de cocagne perfide.

A suivre. G. Capus.

LÉGENDES DES IROQUOIS.

ORIGINE DU GENRE HUMAIN.

Au commencement, une eau profonde couvrait toute la terre. L'air était rempli d'oiseaux, et d'énormes monstres habitaient les eaux, quand ils virent tomber du ciel une femme des plus belles. De grands canards s'assemblèrent en conseil et résolurent de voler au-devant de cette merveilleuse créature pour amortir la violence de sa chute. Ils s'enlevèrent et, formant un plateau avec leurs ailes, reçurent le charmant fardeau.

Alors les monstres aquatiques tinrent conseil, eux aussi, pour décider qui recevrait la céleste créature et la garantirait des terreurs de l'abîme mais aucun n'y parut propre, à l'exception d'une gigantesque tortue qui s'offrit à supporter cette belle charge. C'est donc sur la carapace qu'elle fut placée avec soin, et la tortue, ne cessant de croître, forma une grande île.

Plus tard la femme mit au monde deux jumeaux: l'un, l'esprit du bien, auquel on doit le maïs, les fruits et le tabac; l'autre, l'esprit du mal, qui suscita les mauvaises herbes et la vermine.

Le monde cependant ne cessait de grandir, malgré de fréquentes secousses causées par les efforts musculaires de la tortue pour se détirer et s'étendre.

Après de longs âges, Ta-rhu-hia-wa-ku, le Support du ciel, décida la création d'une race qui devait surpasser toutes les autres en beauté, en force et en bravoure; en conséquence, du sein de la grande île, où ils avaient vécu jusqu'alors en se nourrissant de taupes, il tira six couples destinés à former le plus grand de tous les peuples.

Les Tuscaroras disent que le premier couple fut laissé près d'une grande rivière qui porte à présent le nom de Mohawk. La seconde famille fut placée près d'une grande roche; ses descendants s'appellent Onéidas. La troisième occupa une haute montagne sous le nom d'Onondagas. Et ainsi de suite, chaque couple recevant pour domaine un territoire dans ce qui forme l'État de New-York, sauf les Tuscaroras qui remontèrent le Roanoke, dans la Caroline du Nord, avec Tha-rhu-hia-wha-ku, lequel leur enseigna les arts utiles avant sa disparition. C'est ce qui explique, selon eux, la supériorité des Tuscaroras. Mais chacune des six tribus revendique l'honneur d'avoir été favorisée de la présence du Support du ciel, tandis que les Onondagas affirment que la possession du feu du conseil prouve bien qu'ils ont été le peuple élu.

Plus tard, lorsque les nombreuses familles se dispersèrent, il y en eut dont le territoire offrait pour principal gibier l'ours dont elles prirent le nom; d'autres devinrent, par une semblable raison, les tribus de la Bécasse, du Cerf, de la Tortue, de l'Anguille.

On raconte cependant de façon différente l'origine du clan de la Tortue. Il y avait, il y a longtemps de cela, beaucoup de tortues vivant dans un marais. Par un été excessivement chaud, le marais se dessécha; les tortues se mirent en marche pour trouver une autre demeure. La plus grosse d'entre elles souffrit on ne peut plus de cette émigration; ses épaules se gonflèrent d'ampoules par suite de la marche, si bien qu'elle finit par se débarrasser de sa carapace. Après cette première transformation, d'autres suivirent, et en peu de temps la tortue obèse et paresseuse devint un homme et la souche de la tribu qui porte son nom.

Voilà ce que dit la tradition; d'après elle, l'évolution a été quelque peu brusque; nous ne nous chargeons pas de la soutenir, nous ne chercherons pas même à la mettre d'accord avec les théories actuelles : remarquons simplement en passant qu'elles ont des précédents à invoquer, témoin celui-ci qui ne manque pas d'originalité.

CONSTELLATIONS.

Sept petits Indiens d'autrefois avaient coutume d'apporter le soir le maïs qu'ils avaient récolté pour en former un monceau, autour duquel ils dansaient aux chansons d'un des leurs placé sur le sommet. Un jour, ils résolurent de faire une meilleure bouillie que d'ordinaire, mais leurs parents refusèrent de leur donner tout ce qu'il fallait pour cela; alors ils se mirent à danser sans avoir soupé. Un d'eux chantait. Devenus de plus en plus légers à mesure qu'ils bondissaient, ils commencèrent à s'élever de terre : les parents s'alarmèrent; il était trop tard. La ronde tournoyant de plus en plus haut autour du chanteur, on ne vit bientôt plus que six étoiles brillantes, la septième, celle du chanteur, ayant perdu de l'éclat par suite du désir que le coryphée avait senti de retourner vers la terre. Ce sont les Pléiades.

Une compagnie de chasseurs poursuivait un ours, quand elle fut attaquée par un monstrueux géant de pierre. L'ours et trois des chasseurs s'échappèrent, grâce à des esprits qui les transportèrent dans le ciel, où on les voit encore : l'ours poursuivi par le premier chasseur portant un arc, le second porte une marmite, le troisième, bien loin derrière, ramasse du bois pour le feu. C'est seulement vers l'automne que l'ours est percé et teint de son sang le feuillage des forêts; alors il disparaît, mais on le voit reparaître ensuite.

Un vieillard, méprisé et abandonné de sa tribu, prit son paquet, son bâton, et, grimpant sur une haute montagne, entonna son chant de mort. Ceux qui le suivaient des yeux le virent s'élever dans les airs, tandis que son chant résonnait de moins en moins; quand on n'entendit plus rien, il était dans le ciel, toujours courbé sous son fardeau et appuyé sur son bâton.

Une vieille devineresse se désolait de ne pouvoir prédire quand le monde finirait : pour cela elle fut transportée dans la lune, où on l'aperçoit en train de tisser. Une fois par mois elle remue la bouillie qui chauffe à son feu; pendant ce temps, le chat qui est toujours à côté d'elle embrouille son ouvrage, qu'il lui faut recommencer, et qu'elle recommencera jusqu'à la consommation des siècles.

L'étoile polaire, « celle qui ne bouge jamais », comme on l'appelle, leur sert de guide; quant aux aurores boréales, leur couleur avertit les Indiens des événements futurs. Est-elle blanche, l'hiver sera dur; jaune, il y aura des maladies; rouge, la guerre.

Si le ciel est pommelé au printemps, la moisson sera bonne.

H.-J. LESAGE.
Bibliothécaire du ministère de la marine

LE CONSEIL D'ÉTAT
ET LA COUR DES COMPTES.

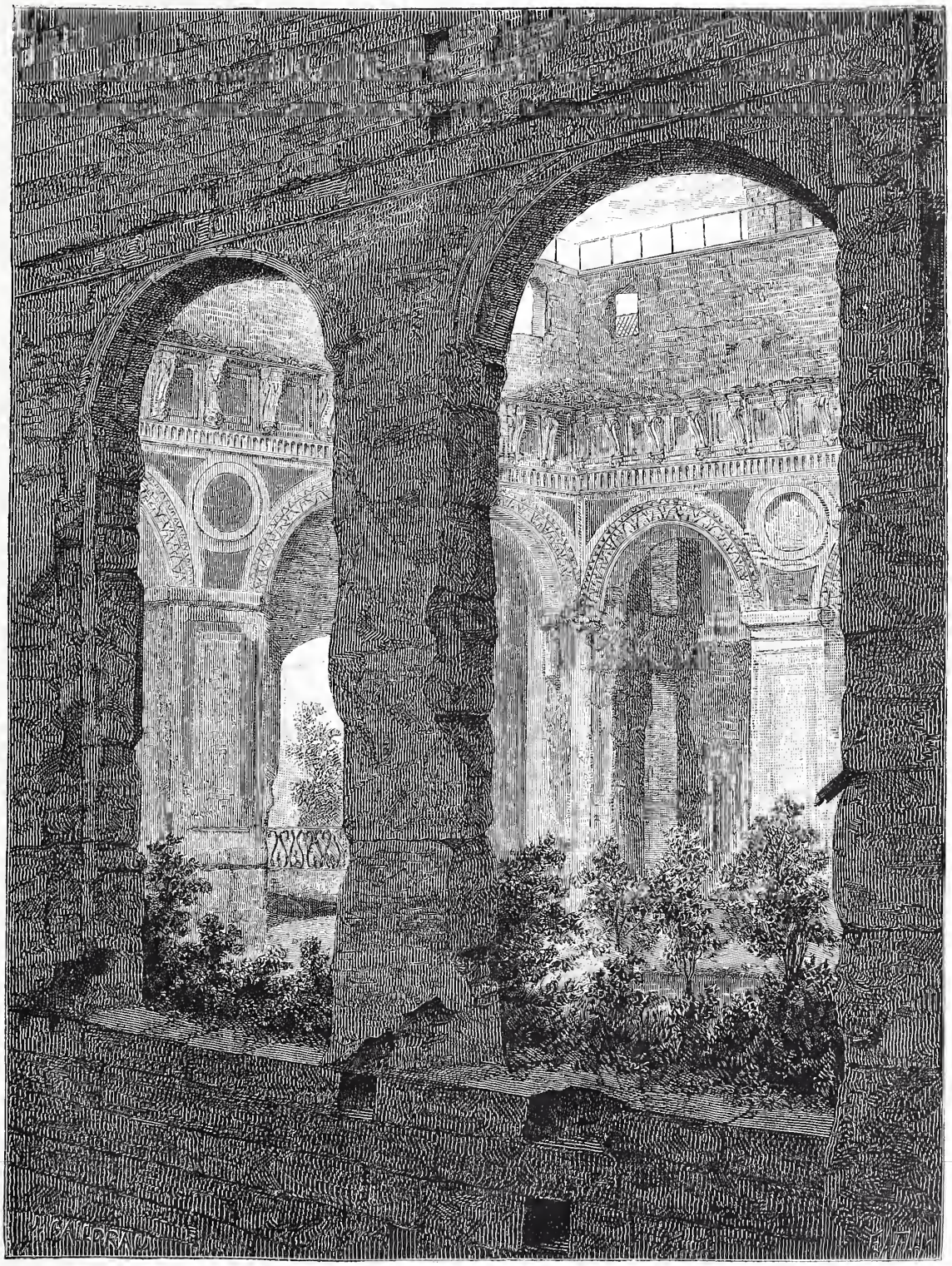
Voici la vue d'une partie des ruines du palais du quai d'Orsay, où étaient le Conseil d'État et la Cour des comptes. On sait que le bâtiment fut brûlé dans l'insurrection de 1871. Il a paru intéressant de fixer par la gravure ces ruines, qui peuvent disparaître d'un jour à l'autre : ce sera l'occasion de rappeler les principales attributions des deux corporations qui ont occupé, pendant de longues années, le palais du quai d'Orsay.

Le *Conseil d'État*, qui a remplacé en partie l'ancien *Conseil du Roi*, a un rôle à la fois législatif et judiciaire. Dans l'ordre législatif, il donne son avis sur les projets de lois et sur les décrets portant règlement d'administration publique qui lui sont soumis par le gouvernement : des commissaires, pris dans son sein, ont été chargés souvent, dans des discussions importantes, de soutenir des projets de lois devant le parlement. Dans l'ordre judiciaire, le Conseil d'État prononce, comme suprême tribunal administratif, sur les affaires contentieuses entre les particuliers et les administrations publiques, ainsi que sur les demandes d'annulation pour excès de pouvoir formées contre les décisions des différentes autorités administratives.

Le Conseil d'État est divisé en cinq sections : quatre sections de législation et administration, une de contentieux. Le ministre de la justice est président de droit. Le vice-président est choisi parmi les conseillers d'État. Le personnel du Conseil d'État comprend : 50 conseillers, 30 maîtres des requêtes et 36 auditeurs. Les avocats au Conseil d'État sont en même temps avocats à la cour de cassation : ils remplissent à la fois les fonctions

d'avocat et celles d'avoué; ils sont nommés par décret du pouvoir exécutif, et leurs charges ne peuvent être transmises que dans les formes réglées par la loi.

La *Cour des comptes* a remplacé, avec des attributions plus étendues, les *Chambres des comptes* de l'ancienne monarchie. Cette grande corporation, investie d'un suprême contrôle sur la comptabilité publique, examine les comptes des recettes et des dépenses de l'État. Elle juge les pourvois contre les arrêtés des conseils de préfecture en matière financière. Elle prononce contre les comptables des deniers publics, quand il y a lieu, les peines prévues par les lois. En un mot, elle statue sur ce qui touche à l'ordre et à la régularité dans la gestion des finances de l'État.



Ruines du palais du quai d'Orsay.

Le personnel de la Cour des comptes comprend un premier président, 3 présidents de chambre, 18 conseillers maîtres, 84 conseillers référendaires et 25 auditeurs.

P. L.

ÉTUDES MILITAIRES.

TRAVAUX DE CAMPAGNE.

Suite. — Voy. p. 6.

Les terrassements une fois parachevés, il convient de procéder à l'organisation de l'ouvrage de campagne, c'est-à-dire de le mettre en état de rendre d'utiles services. On le dote donc, *à l'intérieur*, d'organes spéciaux, tels que *traverses* et *pare-éclats*, — *bonnettes*, — *masques* et *créneaux*, — *abris*, etc.

Les *traverses* sont des masses couvrantes destinées à mettre les défenseurs à couvert des effets du tir de l'ennemi; les *pare-éclats*, des écrans dont, ainsi que le nom l'indique, l'objet est d'arrêter les éclats des projectiles creux. On appelle *bonnettes* des exhaussements du parapet agencés de manière à protéger les hommes. Dans d'autres exhaussements, portant le nom de *masques*, se ménagent des *creneaux*, c'est-à-dire des ouvertures par lesquelles le tir peut s'exécuter.

La puissance des feux est aujourd'hui si grande qu'un ouvrage de campagne quelconque serait absolument intenable s'il n'était pourvu d'*abris*, c'est-à-dire de locaux couverts sous lesquels hommes et munitions puissent défier l'action des projectiles. Il faut, par exemple, abriter les hommes sous des tranchées *blindées*, c'est-à-dire ayant pour ciel un cours de poutres que l'on couronne de lits de fascines, lits surmontés de certaine épaisseur de terre ou de gazons. Les abris ordinaires, en charpente et fascines, se logent sous les terrassements, dans le massif desquels ils sont entièrement noyés; mais on fait aussi des *abris défensifs*, dégagés des terres suivant l'une au moins de leurs faces, laquelle face peut donner des feux.

On appelle *blockhaus* un abri défensif, ordinairement en bois, blindé sur ses faces et couvert d'un ciel en charpente ou en rails, ciel qui porte un remblai de terre. Les blockhaus peuvent affecter en plan des formes très diverses; le tracé crucial (voy. la figure 5) et le tracé dit *en zigzag* sont les plus usités.

La muraille d'un blockhaus qui n'est appelée à résister qu'à des attaques de mousqueterie, peut se faire en corps d'arbres jointifs, de vingt à trente centimètres d'équarrisage. Au cas où l'on doit se garantir de l'effet des projectiles de l'artillerie, il faut planter deux rangées d'arbres séparés par un matelas de terre d'un mètre ou un mètre et demi d'épaisseur. On peut aussi, à l'occasion, se contenter d'une muraille simple mais blindée, moyennant l'emploi de deux rangées de rails de chemin de fer recroisées, — l'une horizontale, l'autre verticale. En campagne, on se contente de mettre en œuvre des bois grossièrement équarris. Faute de temps, on enterre le blockhaus sur la moitié de sa hauteur.

Tout ouvrage de campagne réclame également une organisation *extérieure*. Il faut d'abord en dégager le champ de tir jusqu'à cinq ou six cents mètres de distance, c'est-à-dire abattre, dans cette zone, tous les couverts tels que haies, bouquets de bois, pans de murs et constructions quelconques. Il est indispensable d'incendier les meules, de faire disparaître tous reliefs, même ceux qui sont, en apparence, les plus insignifiants; par exemple, de coucher sur le sol les vignes ou les moissons qui, sans mettre l'ennemi à l'abri des coups de feu, le défilent des vues de la défense.

Cela fait, il convient de disposer, là où besoin est, des *défenses accessoires*. Tel est le nom qu'on donne à certains obstacles artificiels destinés à entraver la marche de l'assaillant, à le maintenir, le plus longtemps possible, sous le feu du défenseur, à renforcer l'obstacle opposé par le fossé. En usage dès la plus haute antiquité, les défenses accessoires ont acquis grande valeur depuis la mise en service des armes de précision et à tir rapide. On les dispose méthodiquement sur les glacis ou dans les fossés des ouvrages, — entre les ouvrages d'une même ligne, — à la gorge d'un ouvrage ouvert; — et, plus généralement, sur tout terrain dont il faut rendre l'accès difficile.

Les défenses accessoires usuelles sont les *abatis*, les *réseaux de fils de fer*, les *palissades* et les *palanques*.

On appelle *abatis* des corps d'arbres abattus, se recouvrant mutuellement, solidement fixés au sol, présentant à l'ennemi leurs branches entremêlées et taillées en pointe. L'usage des abatis remonte à la plus haute antiquité. Les Romains s'en servaient déjà au temps des guerres puniques et des guerres de Macédoine. César, qui en multiplia l'emploi durant sa guerre des Gaules, leur donne le nom de *cervi*; Hygin les appelle *cervoli*. Les pointes des abatis antiques étaient ordinairement durcies au feu. Depuis lors, et jusqu'à nos jours, on n'a jamais cessé d'employer des défenses accessoires de ce genre. Les Allemands en ont fait grand usage au cours de la dernière guerre, notamment lors de leurs travaux d'investissement de Paris.

Les *abatis* se distinguent en abatis *naturels*, *artificiels* ou *de transport*, et *de branches*.

Les abatis *naturels* sont ceux qu'on établit sur place, pour défendre, par exemple, l'accès d'une lisière de forêt, d'une chaussée, d'une digue, etc. (voy. les fig. 3 et 10). En ce cas, il convient que chaque arbre demeure attaché au tronc qui lui correspond. Un fort abatis naturel est très difficile à franchir et n'a rien à redouter des coups de l'artillerie.

Destinés à occuper, à certaine distance, des points déterminés, les abatis *artificiels* doivent

nécessairement être détachés de leurs souches. On les ébranche sur place et, ainsi préparés, on les traîne à bras d'homme ou par le moyen d'un avant-train d'artillerie. Une fois qu'ils sont arrivés aux emplacements voulus, on les couche sur le sol, où ils sont fixés à l'aide de piquets et de harts (voy. la fig. 13). On les place ordinairement sur les glacis d'un ouvrage, dans un fossé auquel il n'a pas été possible de donner une profondeur suffisante, en avant d'une tranchée-abri, etc. En 1870, les Allemands avaient barré par de grands abatis la vallée de Sèvres, à la hauteur de Ville-d'Avray. Un abatis de transport peut aussi se planter debout contre une contrescarpe (fig. 1). Ainsi faisait Jules César, qui donnait à ces défenses la dénomination générique de *Cippi*.

Quand la distance est considérable et qu'on ne peut songer à faire des abatis de transport, on se contente d'abatis de branches (voy. la fig. 1). Ces petits bois sont fixés au sol à l'aide de piquets et, en outre, au moyen de perches horizontales qui, maintenues elles-mêmes par de solides piquets à crochets, en assurent la solidarité. Les projectiles creux du canon de campagne peuvent disperser des abatis de branches. Ceux-ci ont donc besoin d'être défilés, quand faire se peut, derrière un talus ou dans un pli du terrain.

Les *réseaux de fils de fer* sont formés d'alignements de grands piquets, ou pieux, plantés en quinconce, puis reliés transversalement, longitudinalement et diagonalement, par des fils qu'on leur attache alternativement près de la tête et près du pied (voy. les fig. 2 et 7). Sur la lisière d'un bois, les piquets se remplacent tout naturellement par les arbres que l'on y rencontre. La valeur d'un réseau est d'autant plus grande que le fil en est plus fort et plus tendu. Ces défenses accessoires se disposent en avant d'un glacis, au pied d'un talus d'escarpe (voy. la fig. 1), ou d'un talus extérieur, à la gorge d'un ouvrage, dans l'intervalle de deux ouvrages, sur tout terrain qu'il faut rendre impraticable. Ils se combinent fort bien avec les abatis. Les réseaux sont difficilement perceptibles, au moins de loin, à l'œil de l'ennemi. Ils n'interceptent, en aucune façon, les feux de la défense, et sont, pour ainsi dire, invulnérables à ceux de l'artillerie ennemie. Très propres à rompre l'élan d'une colonne d'assaut, ils ont grande valeur, surtout quand ils s'étendent sur une profondeur notable et que l'adversaire n'en soupçonne point l'existence. A Düppel, par exemple, ce fut le seul obstacle danois dont l'artillerie prussienne ne put avoir raison. A défaut de fils de fer, on peut avantageusement faire usage de cordes, de lanières de cuir, de harts, etc. On peut aussi entre-croiser des alignements de *croissants,* analogues à ceux qui servent à délimiter les allées et plates-bandes de nos jardins. Ces entrelacs se dissimulent sous des verdures.

On appelle *palissade* un alignement de « palis » plantés debout et reliés par une traverse horizontale. Ce système oppose un excellent obstacle à la marche de l'assaillant (voy. la fig. 5).

Les palissades ne sont généralement pas défensives, mais on peut les rendre telles en supprimant les intervalles des palis, en doublant l'épaisseur de leur cours, en y appuyant les terres extraites d'un petit fossé, en y ménageant des créneaux (voy. la fig. 6). L'inconvénient des palissades est d'être vulnérables aux coups de l'artillerie.

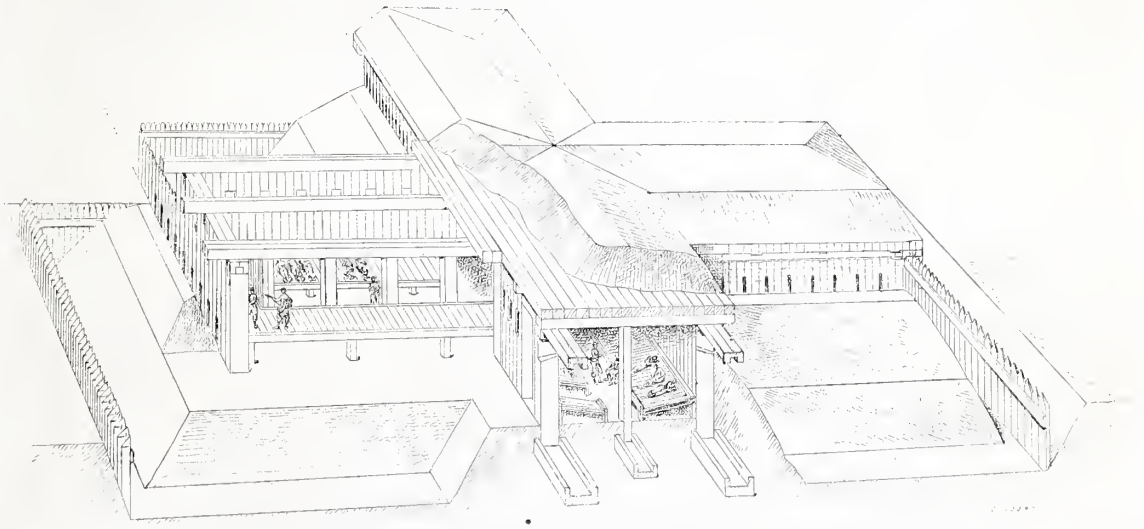


Fig. 5. — Blockhaus crucial.

Les *palanques* consistent en murailles de corps d'arbres en grume (c'est-à-dire non équarris) plantés jointifs. Entre ces joints, de distance en distance, on ouvre des créneaux (voy. la fig. 7). Les palanques sont de beaucoup plus résistantes que les palissades; l'artillerie peut les endom-

mager, mais non les détruire. Ainsi, à Dresde, en 1813, les faubourgs de la rive gauche étaient défendus par des redoutes que reliait un cours de

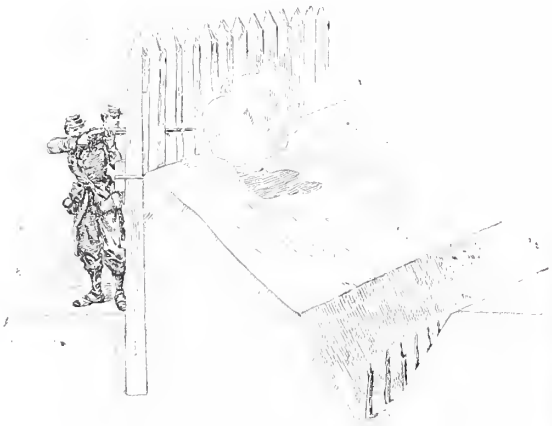


Fig. 6 — Palissade défensive.

palanques. Ces défenses eurent à subir, le 26 août, les effets du tir d'une artillerie formidable. L'assaillant enleva deux redoutes, mais il lui fut impossible de forcer les palanques. Celles-ci étaient, çà et là, écrêtées, mais nulle part assez endommagées pour ne plus rendre de bons services.

Faute de temps ou de matériaux propres à l'organisation de ces défenses accessoires classiques, on peut toujours improviser de sérieux obstacles à l'aide de herses, de charrues, de roues de voiture, de rails de chemin de fer, d'objets de toute sorte enchevêtrés, soit dans le fossé, soit à la gorge des ouvrages ou dans les rues d'un centre de population. Ainsi ont fait les Allemands à Reichshofen.

Il est d'autres défenses accessoires d'importance secondaire et d'un usage moins fréquent. Ce sont les *fraises*, les *croix de Saint-André*, les *chevaux de frise*, les *trous de loup*, les *chausse-trapes*, les *petits piquets* et les *planches à clous*.

On donne le nom de *fraises* à des collerettes de palissades, de palanques ou même d'abatis que l'on dispose horizontalement au sommet d'une escarpe ou d'un talus dont on veut empêcher l'escalade. Jules César avait coutume d'en munir tous

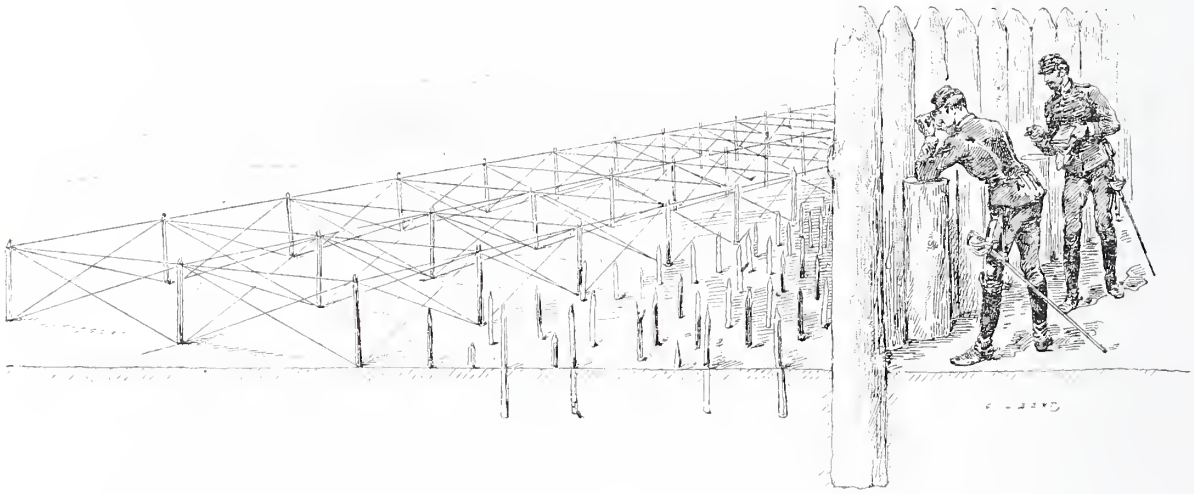


Fig. 7. — Palanques.

ses parapets. Ces défenses accessoires sont d'une organisation difficile, et il n'est jamais sûr qu'elles puissent rendre de bons services, attendu que, en prise au tir plongeant de l'artillerie, elles sont le plus souvent détruites au moment de l'assaut.

Les anciens donnaient le nom de chausse-trapes de bois (*tribuli lignei*), de trépieds ou tripèdes, de *lambdoïdes* (ou appareils en forme de la lettre grecque *lambda*), à des systèmes de trois corps d'arbres assemblés et dont l'un était muni d'une armature en fer présentant sa pointe à l'ennemi.

Ces défenses, qui se disposaient sur deux ou trois rangs, formaient obstacle aux charges de cavalerie. Préconisées par Héron de Constantinople, par Végèce et l'empereur Léon, elles étaient très en vogue au temps des guerres du Bas-Empire. Ultérieurement, ces appareils ont été employés en Occident sous le nom de *croix de Saint-André*. Une croix de ce genre consiste en un système de trois palis taillés en pointe aux deux bouts. Deux d'entre eux sont assemblés à angle droit en leur milieu, et le troisième est établi perpendiculairement au plan des deux premiers. Un tel appareil de charpente peut poser sur le sol par trois de ses six pointes et présenter ses trois autres pointes à l'assaillant. Trois rangs de croix de Saint-André bien enchevêtrés constituent ensemble un obstacle sérieux; mais l'établissement de ces défenses accessoires demande beaucoup de temps, beaucoup de bois. Aussi ne les emploie-t-on plus guère. Il faut noter toutefois que, tout récemment encore, lors de la prise de Son-Tay (14 décembre 1883), les Pavillons Noirs avaient organisé en bambous des appareils analogues aux lambdoïdes du Bas-Empire.

Un *cheval de frise* (voy. la fig. 8) consiste en

une poutrelle de trois à quatre mètres de longueur, traversée normalement à ses faces parallèles par des cours de lances armées de sabots en fer, ou simplement durcies au feu à chacun de leurs bouts. Ces appareils étaient déjà en vogue au temps des Ptolémées; on les faisait alors en fer. Les Espagnols en firent grand usage au cours de leurs guerres des Pays-Bas; de là les noms de *Spanische Reiter* et de *cheval de Frise*. Ces défenses accessoires peuvent s'employer à l'effet de fermer rapidement un passage ou la gorge d'un ouvrage de campagne, de boucher l'intervalle de deux ouvrages voisins, de défendre le pied d'une escarpe. On les utilisait jadis sur le champ de bataille pour couvrir des carrés d'infanterie que menaçaient des charges de cavalerie. Aujourd'hui, l'on n'en fait plus guère usage, car ils sont très faciles à détruire. Cependant on en a encore confectionné beaucoup à Paris, en 1870-71.

On nomme *trous de loup* des excavations tronconiques, disposées en quinconce, et au fond desquelles on plante deux ou trois petits piquets à pointe aiguë (voy. ci-dessus la fig. 1). En France, ils se font plus grands qu'en Allemagne; nous leur donnons même des dimensions supérieures à celles des excavations similaires que Jules César nomme *scrobes* et *lilia* (1). Les trous de loup ont été longtemps préconisés par les ingénieurs byzantins,

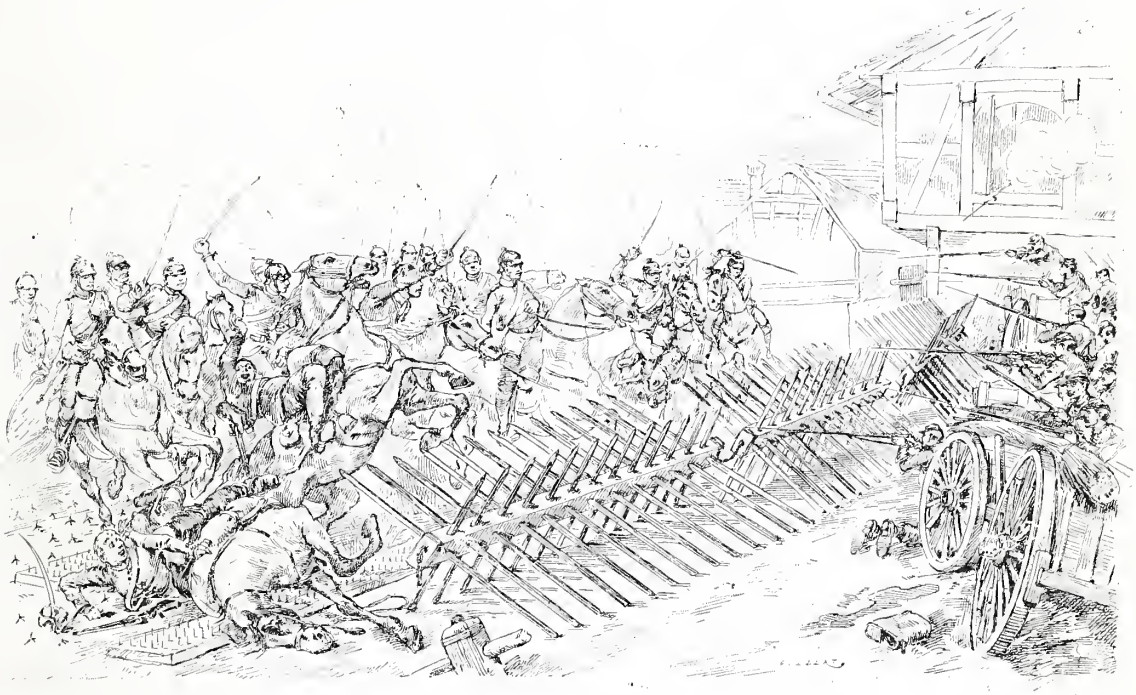


Fig. 8. — Chevaux de frise. — Planches à clous. — Chausse-trapes.

notamment par Héron. Ils ont rendu de grands services sur les glacis, surtout en Espagne, où les Anglais les multiplaient pendant les guerres de la Péninsule. C'est une bonne défense à organiser dans les gués ou sur les flancs retirés d'une position; mais la construction en est longue, et les tirailleurs de l'assaillant peuvent s'y loger en sûreté comme dans des *rifle-pits*. On en a fait néanmoins un grand nombre à Paris, en 1870-71, notamment en avant du Point-du-Jour.

On appelle *chausse-trape* le système de quatre clous forgés de manière à présenter en leur ensemble des trièdres égaux. Cet appareil se fait aussi d'une seule pièce venue de fonte. Projeté sur le terrain, il tombe toujours nécessairement une pointe en l'air (voy. la fig. 8). Les chausse-trapes étaient déjà en usage au temps d'Alexandre, et l'on voit Darius en semer sur le champ de bataille d'Arbelles. Les anciens désignaient ce « quatre-clous » sous les noms de *tribulus* et *murex ferreus*, du nom du coquillage « murex » qui en a été le prototype. Les empereurs romains, — notamment Caracalla et Macrin, — s'en servirent fréquemment au cours de leurs expéditions contre les Parthes; au temps de Végèce, l'usage en était devenu classique. Héron de Constantinople conseille aux assaillants de les balayer au moyen de râteaux dits *griphanai* ou de chausser des bottines spéciales, dites *endromides*, à semelles de bois ou de plomb. Ultérieurement, en 1399, Tamerlan, imitant Darius, répand sur le champ de bataille de Delhi quantité de chausse-trapes de fort échantillon. Aujourd'hui, l'on a coutume de semer ces petits appareils à trente centimètres d'intervalle en tous sens et sur une zone de dix à douze mètres de largeur. On les emploie avan-

(1) Un trou de loup affecte effectivement en coupe la forme d'une fleur de lis.

tageusement pour défendre les gués et pour rendre les terrains marécageux impraticables à la cavalerie.

L'usage des *petits piquets* (voy. les fig. 1, 6 et 7) remonte à la plus haute antiquité. Au temps de la deuxième guerre punique, les Romains en garnissaient les abords de leurs camps; ils les nommaient *stili*. Jules César, inventeur du petit piquet qu'il appelle *stimulus*, employait régulièrement ce genre de défenses accessoires. C'est en mémoire de ce fait que les Allemands donnent aux petits piquets le nom de *cäsarpfähle*. Ces appareils, dont les hauteurs doivent varier de 0m.30 à 0m.60, se plantent irrégulièrement, à raison d'environ quinze par mètre carré, sur une zone de 5 à 6 mètres de largeur. On doit en recommander l'emploi dans les ravins, les fossés (voy. la fig. 6), les gués, les intervalles de trous de loup (voy. la fig. 1), sur les glacis d'un ouvrage. Les abords de la courtine du ravin de Sébastopol avaient été hérissés de ces petits piquets, et les Français eurent, de ce fait, grand'peine à l'attaquer.

Les *planches à clous* jouissent des mêmes propriétés défensives que les chausse-trapes et les petits piquets. Elles s'employaient déjà en Grèce au quatrième siècle avant notre ère, et les auteurs alexandrins en préconisent l'usage. En 1870, on en a mis beaucoup sur les glacis de l'enceinte de Paris. Ce sont des planches ordinaires que traversent des clous de grandes dimensions, dont les pointes font saillie de huit à dix centimètres (voy. la fig. 8). Ces défenses accessoires pouvant facilement être enlevées, il est bon de les clouer sur de forts piquets enfoncés dans le sol.

A défaut de chausse-trapes, de petits piquets ou de planches à clous, il est bon de semer le terrain de débris de poteries, tessons de bouteilles, etc.

A suivre. Colonel Hennebert.

CHARLES-QUINT N'A PAS ÉTÉ MOINE.

Il s'est créé une légende sur Charles-Quint, abdiquant ses grandeurs dans un accès de mysticisme, et courant se cacher dans un couvent de moines, où il aurait passé le reste de sa vie à chanter des psaumes, à lutter contre son prieur et à regretter l'absolu pouvoir.

La vérité est que Charles-Quint, dont la résolution était arrêtée de longue date, s'était construit à Yuste, auprès du monastère, une belle demeure avec de grands jardins en terrasse, d'où l'on découvrait une vue splendide. Il s'y retira, après avoir abdiqué le titre de roi d'Espagne, en conservant celui d'empereur. Un an après son arrivée à Yuste, malgré les supplications de sa famille et de tous ses amis, il renonça, comme il l'avait résolu, à ce dernier titre, et l'abdication fut consommée. Mais au fond de cette retraite il resta le maître du monde. Le roi son fils, l'empereur son frère, le consultaient dans toutes les grandes affaires, et ses avis étaient scrupuleusement suivis. Les routes escarpées qui conduisaient à sa demeure n'étaient fréquentées que par les porteurs de dépêches et les pourvoyeurs de sa bouche : car il ne souffrait que de très rares visites, et réglait tout par correspondance.

Cinquante officiers de divers grades composaient sa maison, mais la plupart étaient relégués dans un hameau, au pied de la montagne, et ne se rendaient auprès de lui que pour y faire leur service.

Il avait accumulé dans ses appartements des tableaux, des tapisseries de toute beauté, une grande quantité d'ustensiles à son usage, sculptés et ciselés avec un grand art dans les matériaux les plus précieux.

Il mangeait beaucoup, et principalement du poisson de mer, dont on ne cessait de lui envoyer de tous côtés les échantillons les plus magnifiques.

Il assistait fréquemment, du haut de sa tribune, aux offices du monastère; mais il avait ses chapelains, son prédicateur et son confesseur, dont aucun ne faisait partie de l'abbaye de Saint-Just.

On observa autour de lui jusqu'à sa mort, et même au delà de sa mort, l'étiquette de la maison impériale. Pendant la cérémonie des funérailles, qui dura plusieurs jours, un grand d'Espagne, accablé d'ans et d'infirmités, s'était fait donner un pliant en se dissimulant dans la foule. Le majordome lui ordonna de rester debout ou de sortir : « Devant l'empereur mort ou vivant, nul n'a le droit de prendre séance. » (1)

NOTES SUR UNE STATION HIVERNALE

A L'ILE JAN-MAYEN.

Cette île, sentinelle avancée vers les régions polaires, occupe une position isolée dans la mer du Groenland. Une tentative très malheureuse d'exploration y fut faite au commencement du dix-septième siècle. La compagnie hollandaise des mers du Nord y fit déposer, au mois d'août 1633, sept marins vigoureux et intelligents, chargés de faire, pendant l'hiver suivant, des recherches pouvant servir aux progrès de la physique du globe et des entreprises commerciales. Mais quand on voulut aller les recueillir au printemps on ne trouva plus aucun de ces courageux pionniers. Leur journal relatait les souffrances subies au milieu d'un froid extrême et de fréquentes tempêtes, surtout quand les vivres manquèrent et qu'ils devinrent la proie du scorbut. On le trouva brusquement terminé à la page correspondante au

(1) Extrait de la belle étude sur Mignet, lue le 7 novembre 1885, par M. Jules Simon, à la séance annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques.

29 avril, auprès d'un livre de prières encore ouvert.

Plusieurs navigateurs ont depuis décrit l'île après l'avoir visitée pendant l'été, Scoresby entre autres aborda au pied du Beerenberg, montagne volcanique haute de 2 100 mètres, qui donne naissance à plusieurs glaciers dont les extrémités plongent à pic dans la mer.

Récemment, une association scientifique internationale s'étant constituée pour étudier simultanément sur différents points, pendant une année entière, les régions polaires à partir du commencement d'août 1882, le gouvernement autrichien choisit pour sa part de concours la station de Jan-Mayen. Dans cette nouvelle tentative, les moyens les plus efficaces de préservation ont été employés, et le résultat a répondu cette fois à l'attente de la science. Les explorateurs ont rapporté une abondante moisson d'observations à la commission chargée de la centralisation générale.

Voici un aperçu des faits les plus intéressants contenus dans le rapport du lieutenant de vaisseau E. de Wohlgemuth, chef de la station.

La détermination de la température n'a présenté aucune difficulté. Le thermomètre à minimum n'a marqué qu'une fois 32 degrés sous zéro.

Les températures de 10 degrés à 15 degrés, dit M. de Wohlgemuth, accompagnées de la sécheresse et de la transparence de l'air, convenaient parfaitement pour les longues expéditions dans l'île. On pouvait alors revêtir un habillement suffisamment protecteur, et cependant assez léger pour éviter la transpiration quand il fallait franchir des terrains très accidentés.

Il était difficile de se servir comme véhicules des glaces marines formées par suite des pressions d'un conglomérat de blocs à surface très inégale.

Une embarcation, nommée *feringboat* par les marins, était indispensable pour les déplacements. Elle ne pesait que 100 kilogrammes et pouvait porter un poids de 7 à 800 kilogrammes.

Comme l'île est formée par des volcans abrupts, s'élevant verticalement pour la plupart, et de cônes composés de scories et de cendres, il était quelquefois impossible de se rendre compte du temps nécessaire pour des excursions peu étendues. Dans les expéditions en traîneaux et en embarcations, il fallait toujours s'équiper pour un intervalle notablement plus long, à cause du temps et de l'état des glaces, l'observation exigeant d'un autre côté qu'on emportât une certaine quantité d'instruments.

De juillet 1882 à la fin de juin 1883 on compta 3 468 heures de brouillard, 2 382 heures de pluies ou de chutes de neige. La neige fut chassée horizontalement pendant 951 heures. Le ciel était le plus souvent totalement couvert. Dans le semestre de septembre à février il n'y eut du calme ou de faibles brises que pendant 141 heures, tandis que pendant tout le reste du semestre régnèrent des vents violents et des tempêtes, la moyenne de la vitesse du vent atteignant jusqu'à 20 milles par heure.

Ces continuelles intempéries qui assaillaient Jan-Mayen exigeaient des conditions de solidité et de sécheresse extraordinaires dans les habitations qui devaient abriter les membres de la station. Les maisons qu'on avait transportées avaient été construites avec un grand soin dans l'arsenal de Pola.

L'espace compris entre les doubles murs fut rembourré de menus copeaux de bois, les joints des planchers furent garnis d'asphalte, et les murs des chambres tapissés de liège.

On couvrit les constructions extérieures d'un enduit imperméable. Dans ces conditions, la température à l'intérieur des habitations fut maintenue à 9°.7, et on ne consomma pas cependant chaque jour plus de 6 à 8 kilogrammes de bois flotté par poêle.

Quoiqu'on ne fît pas de feu la nuit, la température des chambres à coucher, à la hauteur des lits, ne tomba jamais au-dessous de zéro.

Dans les parties inférieures de l'île, la neige était tellement mélangée de cristaux de sel qu'en la faisant fondre on obtenait de l'eau qui n'était pas potable, et pendant tout l'hiver il fallut tirer l'eau de la glace qui couvrait la lagune du nord, éloignée d'environ mille pas des maisons de la station.

On était entièrement déshabitué de la vue du soleil, toujours caché par les brouillards et les nuages. Ce temps d'obscurité fut passé dans les diverses occupations et les divertissements qu'il avait fallu se créer. L'atmosphère étant froide et sèche, on put s'exercer soit à patiner sur la surface parfaitement plane de la lagune, soit à la traverser avec une grande vitesse sur des bateaux taillés dans la glace et pourvus de voiles.

La plupart des tempêtes qui traversaient l'île étaient de forme cyclonale. D'un autre côté, on observait souvent des vents d'est, sud-est et sud sud-est, qui élevaient le thermomètre, même au plus fort de l'hiver, à une moyenne de + 3°.4 et + 3°.5, qui a été celle des mois de juillet 1882 et 1883.

Pendant ces journées, la couche superficielle de la glace entrait en fusion. Sur les pentes noires des montagnes de laves les eaux tombaient en écumant dans les précipices. Dans les excursions qu'on y faisait, et même pour gagner les blockhaus sur lesquels se trouvaient l'anémomètre et la girouette enregistreurs, il fallait se munir de crampons de fer et du bâton ferré usité dans les Alpes.

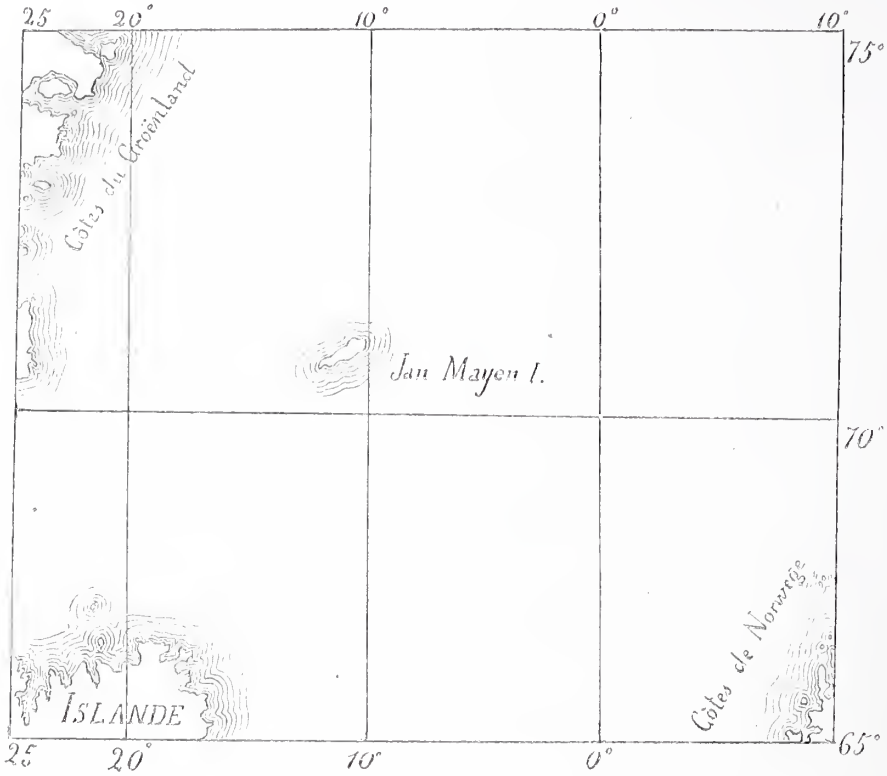
Bien que l'île se trouvât dans la région des courants polaires, l'influence du courant équatorial (Gulf-Stream) se faisait sentir encore par de forts vents tièdes du sud-est et des courants marins de dérive entraînant les glaces flottantes vers l'ouest.

C'est au mois de mars 1883 que les températures de l'air et de l'eau de mer ont été le plus basses,

parce qu'à cette époque la formation de la glace était partout achevée. Les influences arctiques prédominaient, et on constatait une pression barométrique très élevée.

Les tableaux mensuels des vents indiquent très peu de vents de sud-ouest régnant sur les eaux méridionales. Cette circonstance s'explique par la formation des cyclones, dont la partie antérieure seulement était développée. Au contraire, le courant aérien équatorial supérieur avait exclusivement la direction sud-ouest, qui était aussi celle que suivaient tous les cirrus visibles.

La permanence de la couche de glace correspond environ au milieu de mars, et c'est aussi à cette date que toute cette partie de la mer du Groenland se remplit de glaces. On observait alors un maximum de pression barométrique au-dessus de l'île. Le ciel se découvrait souvent, et l'air était agité par de faibles brises. La soudure générale des glaces était indiquée par l'apparition des ours



Carte de la région polaire où est située l'île Jan-Mayen.

polaires, dont on n'avait aperçu aucune trace auparavant.

Au commencement de mai, on voyait dans différentes directions ce que Maury a appelé des « ciels d'eau », c'est-à-dire des parties de l'atmosphère entièrement saturées d'humidité et se confondant en apparence avec la mer.

Dans le voisinage de l'île passaient quelques grands ice-bergs (montagnes de glace). On rencontrait quelquefois des blocs de glace formée d'eau douce provenant des glaciers du Beerenberg qui s'émiettaient en arrivant au rivage.

Avec le rapide accroissement de la hauteur du soleil, qui, du 16 mai au 27 juillet, ne descend plus au-dessous de l'horizon, les brouillards devinrent plus fréquents, et la dislocation des champs de glace augmenta rapidement. Vers la fin de mai, la couche de glace ne reste jamais fermée dans le pourtour de l'île. La neige fondit très vite, et on vit apparaître des vols d'oiseaux de différentes espèces.

Le 20 juin, le feringboat doubla le cap le plus méridional de l'île, et fut porté par-dessus la digue dans la lagune du sud pour servir à des opérations de sondage et de pêche.

Comme l'année précédente, en juin et en juillet, des baleines se montrèrent venant du Groenland.

Les aurores boréales furent nombreuses et en général très intenses.

F. Zurcher.

ERRATA.

1885

Page 311, colonne 2, ligne 2. — L'inventeur du chronomètre solaire est M. l'ingénieur Flechet.

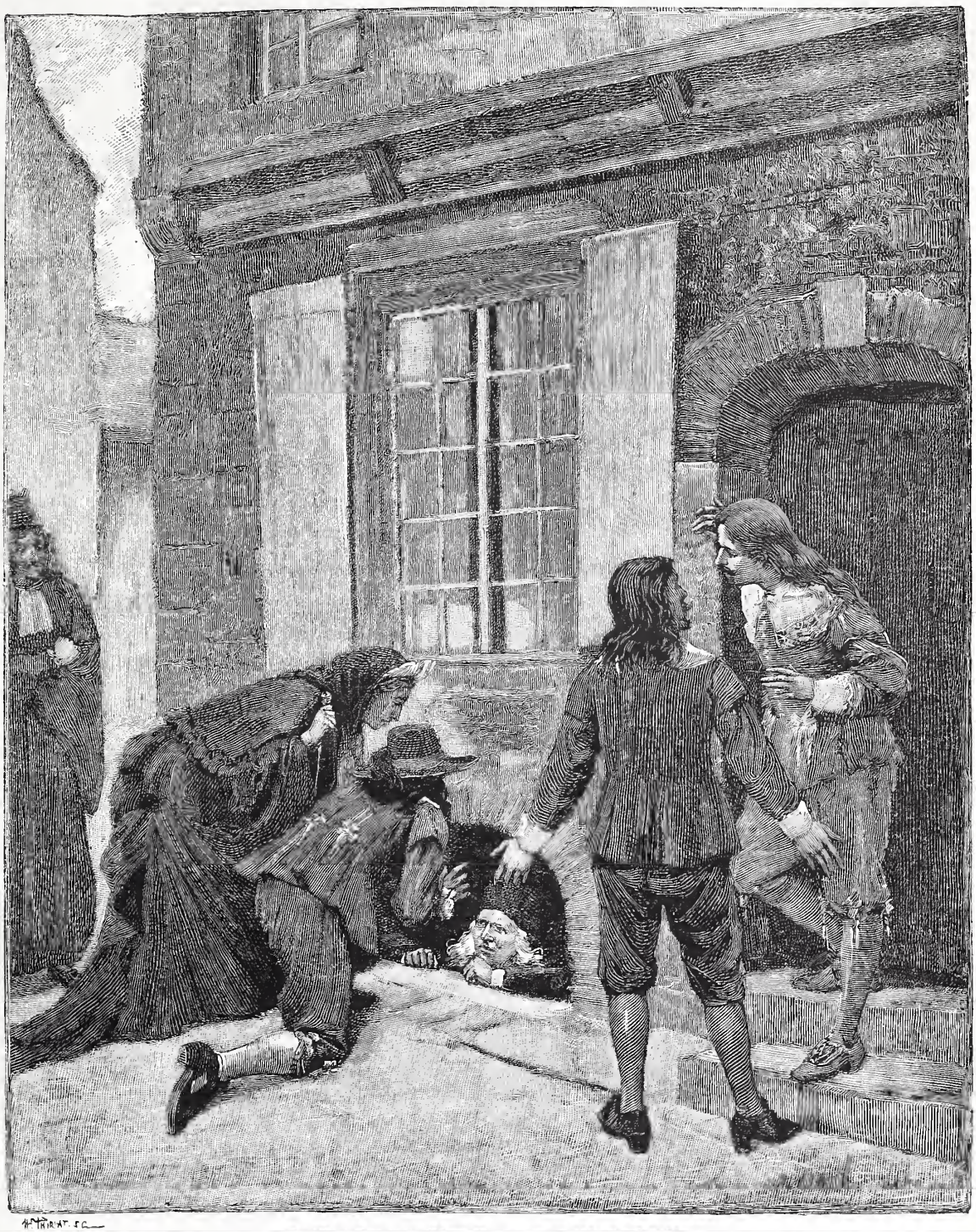
Page 372, colonne 1, lignes 7 et 8 en remontant. — *Au lieu de* Swainton, *lisez* Swanton.

Page 373. — David d'Angers a représenté en médaillon Mme Louise Swanton-Belloc; mais notre gravure a été faite d'après un autre médaillon, sculpté en 1881 par Mme Louise Redelsperger, fille de Mme Belloc et sœur de Mme Ballot.

Paris — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LA COMÉDIE DES PLAIDEURS,

PAR RACINE.



Quoi? par le souprail! — Composition et dessin d'Aublet.

Perrin Dandin, juge, a perdu la raison; il veut juger tout le monde.

. . . . . Il veut, bon gré, mal gré,
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.

Son fils Léandre a décidé qu'on ne le laisserait plus sortir de sa maison; il le fait garder jour et nuit. Mais Dandin, qui n'a pas d'autre pensée que celle d'échapper à ses gardiens, y réussit quelquefois. Un matin, avant le jour, il saute dans la rue par une fenêtre.

LÉANDRE.

Vite, un flambeau! J'entends mon père dans la rue.
Mon père, si matin qui vous fait déloger?
Où courez-vous la nuit?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Et qui juger? tout dort!

PETIT-JEAN, *portier.*

Ma foi! je ne dors guères.

LÉANDRE.

Que de sacs! (1) Il en a jusques aux jarretières.

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison;
De sacs et de procès j'ai fait provision.

LÉANDRE.

Et qui vous nourrira?

DANDIN.

Le buvetier, je pense.

LÉANDRE.

Mais où dormirez-vous, mon père?

DANDIN.

A l'audience.

Léandre parvient enfin à ramener son père au logis. Mais Dandin ne tarde pas à reparaître. Le voici au grenier, d'où il veut juger les gens dans la rue :

LÉANDRE.

Eh! grand Dieu!

PETIT-JEAN.

Le voilà, ma foi, dans les gouttières!

DANDIN, *aux personnes qui sont dans la rue.*

Quelles gens êtes-vous? Quelles sont vos affaires?
Çà, parlez.

PETIT-JEAN.

Vous verrez qu'il va juger les chats.

. . . . . .

LA COMTESSE DE PIMBESCHE, *vieille plaideuse.*

. . . . . J'aperçois Monsieur dans son grenier;
Que fait-il là?

L'INTIMÉ, *secrétaire de Dandin.*

Madame, il y donne audience...

LÉANDRE

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.

On va chercher Dandin et on l'enferme dans une salle basse, près de la cave. Les portes sont sans doute mal fermées : tout à coup on voit Dandin passer sa tête à un soupirail.

LÉANDRE.

Quoi? Par le soupirail!

PETIT-JEAN.

Il a le diable au corps.

Les plaideurs se précipitent vers Dandin pour qu'il les juge. L'un d'eux, Chicaneau, voulant le tirer à lui est tiré lui-même par Dandin :

CHICANEAU.

Vous m'entraînez, ma foi!
Prenez garde, je tombe...

PETIT-JEAN.

Ils sont, sur ma parole,
L'un et l'autre encavés.

Nous ne rappelons ces extravagances comiques du juge que parce qu'elles ont fourni le motif du dessin de M. Aublet. La pièce est dans toutes les mains, et on se plaît toujours à la relire.

Racine avait près de trente ans lorsqu'il composa les *Plaideurs*, sa seule comédie. On sait en effet qu'il était né à la Ferté-Milon le 20 décembre 1639, et que cette pièce fut jouée en novembre 1668. Il raconte que l'idée de la composer, ou quelque chose d'approchant, lui avait traversé l'esprit, plusieurs années auparavant, en lisant les *Guêpes* d'Aristophane. Il avait supposé un instant que plusieurs scènes bouffonnes empruntées au grand comique grec, « le juge qui saute par les » fenêtres, le chien criminel et les larmes de sa » famille », auraient pu divertir le public, si elles avaient été représentées par le fameux Scaramouche et sa troupe bouffonne. Mais Scaramouche, ou de son vrai nom Tiberio Fiorelli, ayant fait une longue absence, il renonça d'abord à son dessein. Ses amis en eurent quelque regret, et l'engagèrent à ne pas abandonner cette idée, lui disant que ce n'était pas là un travail de longue haleine, et que, s'il le voulait bien, eux-mêmes l'aideraient à faire la pièce en quelques jours.

Ces amis étaient, entre autres, Boileau, la Fontaine, Chapelle, Furetière, l'auteur du *Roman bourgeois*, et quelques personnes moins connues, mais aussi de beaucoup d'esprit. Ils se réunissaient ordinairement avec Racine dans une des chambres d'un fameux traiteur, à l'enseigne du *Mouton*, sur la place du cimetière Saint Jean.

Si l'un de ces messieurs avait eu la bonne pensée de tenir compte de tout ce qui a été dit dans ces réunions, quel livre divertissant il eût transmis à la postérité! Ce fut là qu'un jour, en se jouant, on composa la parodie du *Cid*, sous le titre de *Chapelain decoiffé*, et Boileau y eut la plus grande part. On en cite quelquefois un vers :

. . . . . O perruque ma mie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?

On en fit bien d'autres. Brossette, secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon, rapporte que la comédie des *Plaideurs* fut écrite en très peu de jours. Chacun des amis tira de sa mémoire quelques anecdotes ou traits comiques, et fournit des vers. Ainsi, Racine se souvint qu'il avait eu à soutenir contre un « régulier » ses droits à un prieuré, et il dit que le procès qui s'ensuivit, et qu'il perdit, n'avait jamais été « bien entendu » ni de ses juges, ni de lui-même. Boileau conta que chez son frère aîné le greffier, dans la maison duquel il avait d'abord habité au plus haut étage, place du Palais, il s'était passé une scène très plaisante entre un de ses neveux et une vieille plaideuse acharnée, la comtesse de Crissé. De là le rôle de la comtesse de Pimbesche, qui fut représentée abusivement avec un habit de couleur de rose sèche et un masque sur l'oreille, à l'imitation de la pauvre Mme de Crissé. Boileau apporta aussi dans l'œuvre commune le souvenir de la femme de Tardieu, lieutenant criminel, qui

. . . eût du buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

Enfin on s'amusa beaucoup en faisant imiter par le personnage de l'Intimé, dans la scène du procès, les ridicules et les intonations diverses de plusieurs avocats de ce temps, surtout de l'un

(1) On portait en ce temps-là les pièces des procès dans des sacs.

d'eux qui, ayant à plaider une cause fort mince pour un pâtissier contre un boulanger, avait commencé son plaidoyer par le magnifique exorde du discours de Cicéron *pro Quinctio,* et qui fut ainsi traduit par Racine :

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être amassé contre nous par hasard,
Je veux dire la brigue et l'éloquence, car...

C'était aussi une anecdote vraie que la réponse de l'Intimé à Dandin qui lui demande :

. . . . . Serez-vous long, avocat, dites-moi?
L'INTIMÉ.
Je ne réponds de rien.
DANDIN.
Il est de bonne foi.

Un avocat, nommé de Montauban, avait un jour exactement dit la même chose au Premier président, qui lui avait précisément répondu : « Au moins vous êtes de bonne foi. »

La comédie des *Plaideurs,* ainsi improvisée, mais après tout écrite presque entièrement par Racine, fut représentée, en novembre 1668, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Les nobles spectateurs, assis sur la scène, parurent d'abord surpris et presque scandalisés. Convenait-il à l'auteur d'*Andromaque* (1) de s'arrêter à de semblables bouffonneries? Ce fut à peu près une chute. Le bruit s'en étant répandu dès le premier soir, Molière voulut juger par lui-même du mérite ou des défauts de la pièce. Il assista à la seconde représentation, et quoique brouillé alors avec Racine, il manifesta hautement son approbation en disant : « Ceux qui se moquent de cette comédie méritent qu'on se moque d'eux. »

Racine ne se soumit pas à ce premier jugement des spectateurs. Il dit dans son avertissement :

« On examina d'abord mon amusement comme on auroit fait une tragédie. Ceux mêmes qui s'y étoient le plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles, et trouvèrent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire. Quelques autres s'imaginèrent qu'il étoit bienséant à eux de s'y essuyer, et que les matières du Palais ne pouvaient pas être un sujet de divertissement pour les gens de la cour. »

Heureusement pour Racine, Louis XIV fut du même avis que Molière. En décembre, à Saint-Germain (2), où était alors la cour, les comédiens ayant risqué de jouer, après une tragédie, les *Plaideurs,* le roi s'y plut beaucoup et même, chose rare! se laissa aller à de grands éclats de rire. Comment, devant cet exemple, les courtisans auraient-ils pu décemment paraître sérieux? Il dut être plaisant de voir leurs visages passer d'une gravité inquiète à l'imitation de l'hilarité royale. Peut-être, du reste, montrèrent-ils pour la plupart sincèrement plus de goût que les Parisiens.

(1) L'admirable tragédie d'*Andromaque* avait été représentée une année auparavant, en novembre 1667.

(2) Racine dit : à Versailles.

De Valincourt écrivit à l'abbé d'Olivet, au sujet de cette réussite, l'anecdote suivante :

« Les comédiens, partis de Saint-Germain dans trois carrosses à onze heures du soir, allèrent porter cette bonne nouvelle à Racine, qui logeoit à l'hôtel des Ursins. Trois carrosses, après minuit, et dans un lieu où il ne s'en étoit jamais vu tant ensemble, réveillèrent tout le voisinage. On se mit aux fenêtres; et comme on vit que les carrosses étaient à la porte de Racine, et qu'il s'agissoit des *Plaideurs,* les bourgeois se persuadèrent qu'on venoit l'enlever pour avoir mal parlé des juges. Le lendemain tout Paris le crut à la Conciergerie. »

Ce bruit pouvait avoir quelque fondement dans l'opinion publique, parce qu'on savait qu'après la première représentation un vieux conseiller des requêtes en avait fait le récit au Palais avec une grande indignation.

La pièce, reprise à l'hôtel de Bourgogne, eut un long succès : elle est restée, comme l'on dit, « au Répertoire », c'est-à-dire que c'est une de celles que l'on joue de temps à autre au Théâtre-Français.

ÉD. CH.

L'ART GAULOIS

DANS LA VALLÉE DU DANUBE ET EN CISALPINE,

au quatrième siècle avant notre ère.

Voy. notre précédent volume, p. 189 et 276.

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs (1) le dessin d'un certain nombre de scènes de la vie publique des Gaulois résidant, vers le quatrième siècle avant notre ère, dans la vallée du Danube et en Cisalpine : — Combat singulier; — Défilés militaires; — Processions religieuses; — Jeux publics.

Au nombre de ces représentations, il en est une que les *chalkeutes* (2) de l'époque semblent affectionner d'une manière particulière, et qui, par conséquent, répondait sans doute plus que toute autre aux habitudes et au goût du public gaulois.

Nous sommes autorisé à penser qu'il n'y avait point alors de grande fête, élévation d'un prince au rang suprême, mariage ou funérailles, sans que l'on offrît aux spectateurs ce divertissement barbare : le combat du ceste.

Les gravures ci-après en sont une preuve dont personne ne contestera la valeur.

Sur un nombre assez restreint de *situles* à représentations figurées (neuf en tout jusqu'ici), trois reproduisent cette même scène presque sans variantes dans l'attitude des combattants et l'enjeu proposé pour prix du combat.

Ces situles sont :

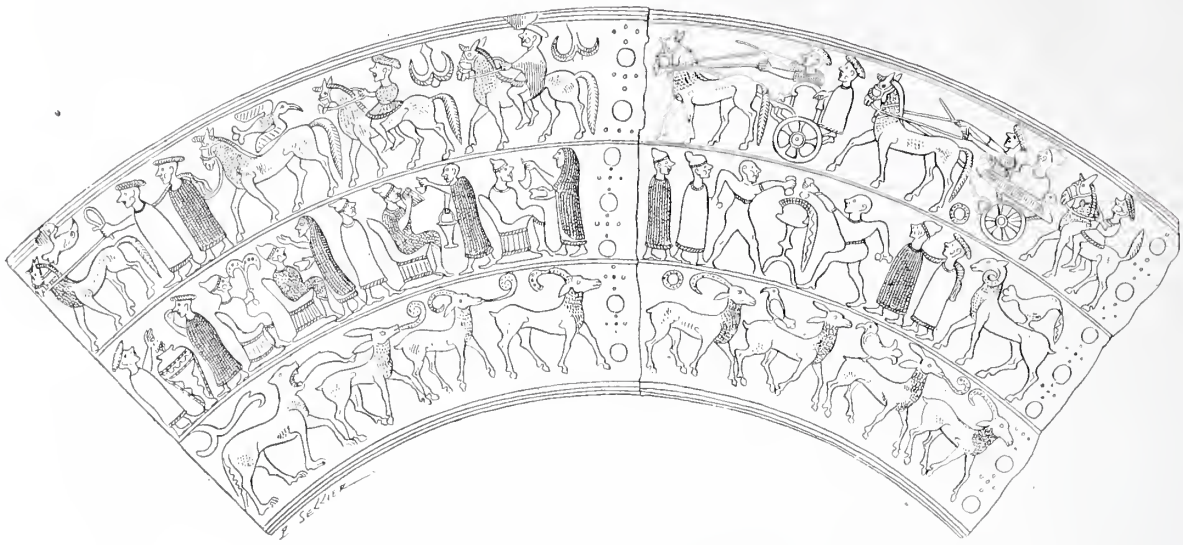
N° 1, la *ciste* ou *situle* de Watsch, près de Laybach (Carniole).

(1) Voy p. 189 et 276 de l'année précédente.

(2) Ouvriers travaillant l'airain.

N° 2, le fragment de *ciste* ou *situle* de Matrai, près d'Inspruck, à l'entrée des gorges du Brenner (Tyrol autrichien).

N° 3, la *ciste* ou *situle* Arnoaldi, cimetière gaulois des environs de Bologne (Cisalpine), portant le nom de son propriétaire, M. Arnoaldi. Nous ne reproduisons de cette *situle* que la partie qui a trait au combat du ceste.



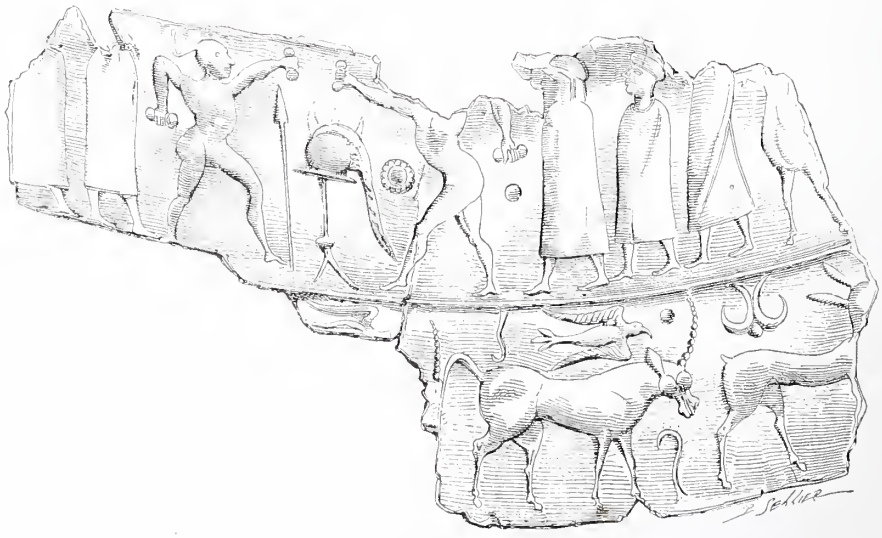
Art gaulois. — N° 1. — Ciste de Watsch (Carniole).

Il suffit de jeter un coup d'œil sur nos gravures pour reconnaître que nous sommes en présence d'un sujet dont les principaux traits avaient été fixés par quelque artiste célèbre et que les fabricants de cistes copiaient scrupuleusement, suivant la composition du maître, jusque dans les moindres détails.

Sur nos trois monuments, le mouvement des jambes et des bras (ce dernier assez bizarrement contourné), la manière de saisir le ceste, la place occupée par le casque destiné au vainqueur, la forme même du casque, sont identiques. Nous avons là une preuve que de Watsch, près de Laybach, à Bologne, en passant par la vallée de l'Adige, un même art était en honneur, les mêmes scènes étaient populaires.

Cette popularité, à quoi tenait-elle?

Tout le monde sait qu'au nombre des épisodes les plus célèbres se rattachant à l'expédition légendaire des Argonautes est le combat du ceste. Au début même de l'expédition, Pollux, l'un des Dioscures, remporte sur Amycus, le farouche roi des Bébryces, une victoire éclatante. Amycus périt sous le ceste de Pollux. Théocrite dans sa XXe idylle,



N° 2. — Ciste de Matrai (Tyro autrichien).

Apollonius de Rhodes dans ses *Argonautiques*, ont, après les *Orphiques* [1], célébré dans leurs vers cet exploit du fils de Jupiter. Le combat du ceste ne joue pas un rôle moins important dans le cycle homérique. Aux funérailles de Patrocle (*Iliade*, ch. XXIII, vers 699), deux guerriers se livrent à ce jeu cruel.

Virgile est fidèle à cette même tradition des

[1] Il existe un poème des Argonautes attribué à Orphée.

œuvres épiques primitives. Plus d'un lecteur du *Magasin pittoresque* sait par cœur les vers du

N° 3. — Fragment de la ciste Arnoaldi (environs de Bologne, Cisalpine).

cinquième livre de l'*Énéide,* où le vieil Entelle, héritier du ceste d'Eryx, écrase le jeune et présomptueux Darès :

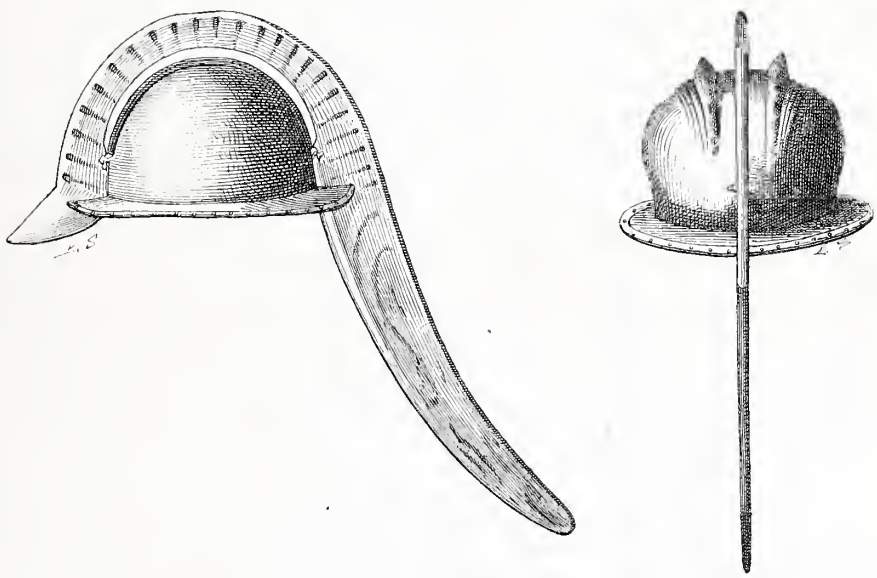
Alors, montrant tout nus et tout prêts aux combats
Son corps, ses reins nerveux, ses redoutables bras,
Et sa large poitrine où ressort chaque veine,
Seul (1) il avance, et seul semble remplir l'arène ;
Puis le héros (2) troyen prend deux cestes égaux,
Lui-même il les enlace aux bras des deux rivaux
Prêts à lutter d'ardeur, de courage et d'adresse.
Sur ses pieds, à l'instant, l'un et l'autre se dresse ;
Tous deux, les bras levés, d'un air audacieux,
Se provoquent du geste et s'attaquent des yeux.

Ne dirait-on pas que Virgile, en composant ces beaux vers si bien rendus par Delille, était en présence d'un bas-relief où cette même scène était traitée comme l'ont estampée les chalkeutes des vallées du Danube et du Pô?

Les prix offerts sont à peu près les mêmes :

Au vainqueur, un taureau dont la corne dorée
De longs festons de laine et de fleurs est parée.
D'une éclatante épée et d'*un casque brillant,*
Le vaincu recevra le tribut consolant.

Le *casque,* sur nos cistes, est placé en évidence aux yeux des deux rivaux. — Sur la ciste de Matrai on voit, en outre, une lance piquée en terre près du casque, et, sur le bord de la plaque, deux jambes d'un mammifère qui peut être ou un che-



N°s 4 et 5. — Casque de la sépulture de Watsch vu de face et de profil avec adjonction de la chenille.

val, ou le *taureau à corne dorée* destiné au vainqueur. La tradition épique est donc incontestable ; — nous la suivons du huitième ou neuvième siècle avant notre ère jusqu'à Virgile.

Mais nos chalkeutes, en ciselant sur le bronze le combat traditionnel du ceste, n'obéissaient pas seulement à la tradition poétique, ils reproduisaient, en les accommodant peut-être à un style convenu, des scènes qui chaque année vraisemblablement se passaient en leur présence. Nous ne pouvons douter du fait.

Écoutons les voix qui sortent des tombes!

A Watsch, dans une sépulture voisine de celle d'où est sortie la ciste, un guerrier gaulois était enterré avec son casque et ses lances.

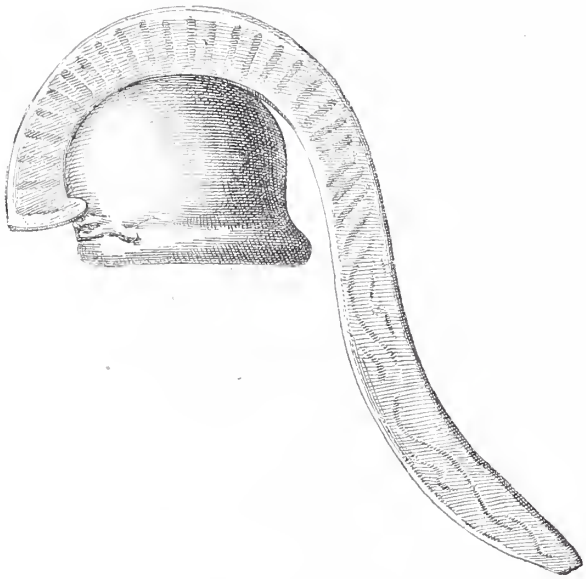
Il suffit de replacer sur ce casque, entre les deux proéminences destinées à le recevoir, le panache ou chenille détruit par le temps, pour retrouver exactement le casque offert en prix sur nos trois cistes (n°s 4, 5 et 6).

Des deux côtés, sépultures et cistes, les fers de lance sont identiques (n°s 7 et 8).

Ainsi, sur le parcours de l'expédition des Argonautes (3), légende à laquelle Strabon reconnaissait un fond de vérité (des monuments existant encore de son temps, nous dit-il, en faisaient foi),

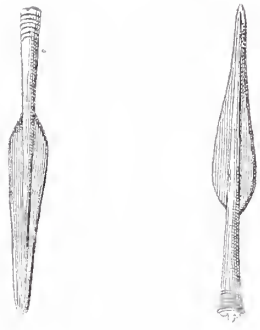
(1) Entelle.
(2) Énée.
(3) Les Argonautes, d'après la légende, s'étaient arrêtés à Laybach, d'où ils avaient gagné les embouchures du Pô.

non seulement dans de vieux chants les exploits de Pollux et sa victoire sur Amycus continuaient à être célébrés, mais cet antique usage du combat du ceste s'était perpétué jusqu'à une époque relativement voisine de notre ère.



N° 6. — Casque des cistes, légèrement agrandi.

Nous ne devons pas être surpris de cette survivance des temps héroïques au quatrième siècle avant notre ère, en songeant qu'aujourd'hui encore, dans l'Inde, chez une de ces populations



Nos 7 et 8. — Fers de lance des sépultures.

aryennes qui rappellent à tant d'égards les mœurs de nos ancêtres, on peut assister à ce spectacle sanglant qui fait les délices du rajah Baroda (1).

ALEXANDRE BERTRAND,
Membre de l'Institut.

PLUS RÉEL QUE VRAISEMBLABLE.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 2 et 18.

Je revins au bout de six semaines, et l'hôtesse m'accueillit comme le Messie. Elle était bien embarrassée : le jeune homme de là-haut, — elle me montrait du doigt la chambre de Roland, — était très malade, et il ne voulait pas voir de médecin; s'il allait mourir! Elle espérait que je lui ferais entendre raison. J'envoyai tout de suite chercher le médecin, et j'en prévins Roland en entrant chez lui.

— Pourquoi faire? me demanda-t-il.

— Pour vous soigner, puisque vous êtes malade. Et puis, dès qu'il vous aura remis sur pied, je vous emmène. Il fait déjà un froid de loup dans ce pays; d'ici un mois, ce ne sera plus tenable.

— A quoi bon? murmura Roland en tournant la tête du côté du mur. Car il n'avait pas eu la force de se lever ce jour-là.

Le médecin vint, n'ordonna que des boissons insignifiantes. Je le reconduisis au dehors.

— Eh bien? lui dis-je.

— C'est un malade perdu : phtisie galopante. Ah! cela va vite. Dire que c'était un garçon si vigoureux l'année dernière, quand je l'ai guéri de sa surdité! car il était bien guéri : une cure magnifique!

— Mais à quoi attribuez-vous?...

— Ah! qui sait! Je n'ai pas suivi la maladie, et on ne tire pas grand'chose de lui : à quoi bon, d'ailleurs? Il suffit parfois d'un rhume négligé, d'un refroidissement; pour peu que le moral soit affecté, cela aide terriblement aux progrès du mal... N'aurait-il point eu quelque chagrin?

Cela, je n'en doutais pas; mais quel chagrin? voilà ce que personne ne pouvait dire. Je restai donc à voir s'éteindre mon pauvre Roland : ce n'était pas la peine de l'emmener, il mourrait plus paisiblement là qu'en voyage.

Il n'avait plus rien d'aigre ni d'amer; il me remerciait de mes soins avec une douceur attendrie qui me faisait venir les larmes aux yeux. La veille du dernier jour, il m'appela d'un signe; j'accourus à son chevet.

— Je ne voudrais pourtant pas mourir sans vous dire... murmura-t-il timidement.

— Sans me dire quoi, mon pauvre ami? Est-ce le secret que vous m'avez refusé quand je suis arrivé ici?

— Je n'osais pas, reprit-il; je craignais d'être traité de fou... au fond, je n'étais pas bien sûr de ne pas l'être... Vous vous rappelez ma joie, quand je suis revenu guéri? Vous m'avez enlevé sans me laisser le temps de me reconnaître. Vite, vite! au concert! Je me laissai emmener de bonne volonté; je me faisais une telle fête d'entendre de la musique! Mais quel désenchantement! Cette Marche aux flambeaux que je connaissais si bien, que je m'étais servie si souvent à moi-même comme un friand régal, la lisant sur la partition, seul dans ma chambre, et écoutant chanter toutes les parties dans ma tête, c'est à peine si je la reconnus. Ces instruments au timbre brutal... comme ils étaient différents, dans le concert idéal que me donnait mon imagination! comme ils se fondaient harmonieusement, sans un grincement, sans un

(1) V. Louis Rousselet, *l'Inde des rajahs*, p. 124, avec planche.

son aigre ou discordant, sans une note absente! Je me rappelai qu'autrefois, avant ma maladie, j'avais trouvé cet orchestre excellent... et maintenant, chacune de ses défaillances me faisait souffrir comme une blessure subite. La musique est-elle donc morte pour moi? me dis-je; et j'en ressentis un tel chagrin, que je regrettai ma surdité. Tout à coup, un accord me fit tressaillir... cette phrase, je la reconnaissais... Ma symphonie! Je compris que c'était vous, mon maître, mon ami, qui aviez voulu faire connaître l'œuvre du pauvre infirme... Ah! je n'ai pas su vous remercier; mais à ce moment-là, tout mon cœur vola vers vous! Ce fut un rapide moment de joie : presque aussitôt, le son trop nasillard d'un hautbois, le grincement d'un archet, un défaut imperceptible d'ensemble entre les seconds violons, un silence écourté d'une façon presque insaisissable pour tout autre que moi, me causèrent des souffrances intolérables, qui se renouvelèrent tout le temps que dura la symphonie. Oh! mon œuvre si noble, si pure, ces voix idéales que mon esprit entendait, pendant que j'écrivais sur le papier ces groupes de notes qui pour moi rendaient vivante la beauté éternelle, qu'en avait-on fait? Une caricature monstrueuse, quelque chose d'informe où je ne reconnaissais plus mes inspirations défigurées! Et on applaudissait! J'avais envie de me lever, de crier à la foule : « Vous trouvez cela beau? Ah! si vous pouviez l'entendre comme je l'entendais, moi, quand j'étais sourd! »

— Pauvre garçon! s'écria Darains.

— Oui, pauvre garçon, reprit Luthel. Je pleurais de pitié en l'écoutant, en songeant à ce qu'il avait dû souffrir. Il acheva sa triste confidence, un peu plus tard, car il était épuisé d'avoir tant parlé. Il avait essayé de retourner à d'autres concerts, de s'accoutumer à la musique telle que les musiciens nous la servent tous les jours, et moi qui n'ai pas été sourd, je me contente très bien, pour mon bonheur, d'une symphonie de Beethoven jouée par l'orchestre du Conservatoire. Mais il n'avait pas pu : habitué depuis trois ans à se nourrir de la pensée pure des maîtres, il trouvait toujours l'interprétation fausse ou insuffisante. Il cessa de composer : l'idée qu'on défigurerait ses œuvres lui était insupportable. Il se serait fait trappiste, me dit-il, si les trappistes n'avaient pas eu des offices à chanter. Il vint se réfugier dans ce village où l'on n'entendait de musique que celle du vent dans les sapins et de l'eau courant en cascades parmi les roches : les harmonies de la nature étaient les seules qui ne lui parussent pas discordantes. Il avait vécu là, laissant passer les jours, perdu dans sa tristesse. Son mal était venu peu à peu, il ne savait pas comment; il se sentait faible, mais il ne souffrait pas assez pour y faire attention; le jour où j'étais arrivé, c'était la première fois qu'il gardait le lit... Après tout, il n'était pas fâché de mourir...

Toute la nuit, il demeura comme assoupi; aux approches du matin, il ouvrit les yeux et m'appela :

— Oh! mon ami, me dit-il, si vous saviez quel hymne admirable je viens d'entendre en rêve... J'aurais voulu l'écrire, vous le laisser... mais non, c'est trop beau... il ne faut pas profaner la musique des anges... Je suis heureux! Dieu a eu pitié... Là-haut... je retrouverai... tout ce que je n'ai pas trouvé ici... Oh! les beaux chants du ciel!

Il se tut et sembla écouter; puis il referma les yeux et parut se rendormir. Sa respiration s'affaiblit peu à peu; il mourut au lever du soleil, si doucement que je ne pus saisir son dernier souffle.

— Oui, dit Darains, vous aviez raison de le traiter de personnage fantastique... A-t-il laissé des compositions?

— Rien de complet; je crois qu'il en avait détruit beaucoup avant son départ. Ce qu'il a laissé n'est qu'à peine tracé : des indications, des signes connus de lui seul. Je crois qu'il en était venu à ne plus écrire que quelques notes qui lui servaient de points de repère : tout le reste était pour lui sous-entendu, et il n'avait qu'à le vouloir pour évoquer l'œuvre entière et en jouir pleinement en imagination. Il n'y a que sa symphonie, que je tâcherai de faire revenir sur l'eau un de ces jours. Mais il aurait pu faire mieux que cela par la suite : pauvre Roland!

— Voilà le danger de monter trop haut dans les régions de l'idéal, dit Jaquier : on n'est plus satisfait de rien quand on redescend sur la terre. Or c'est sur la terre que nous devons vivre.

— Il y a bien assez de gens qui s'y tiennent, répliqua Luthel en souriant tristement, bien assez de gens qui n'ont pas d'ailes, ou qui ne les ouvrent jamais : je ne crois pas que le danger soit grand, et que mon pauvre Roland fasse école. Ne blâmons pas ceux dont l'idéal est trop haut, et ne les plaignons pas trop non plus : ils ne se plaignent pas, eux!

Mme J. Colomb.

OBSERVATOIRE D'ASTRONOMIE PHYSIQUE DE PARIS,

A Meudon (Seine-et-Oise).

Suite et fin. — V. p. 14.

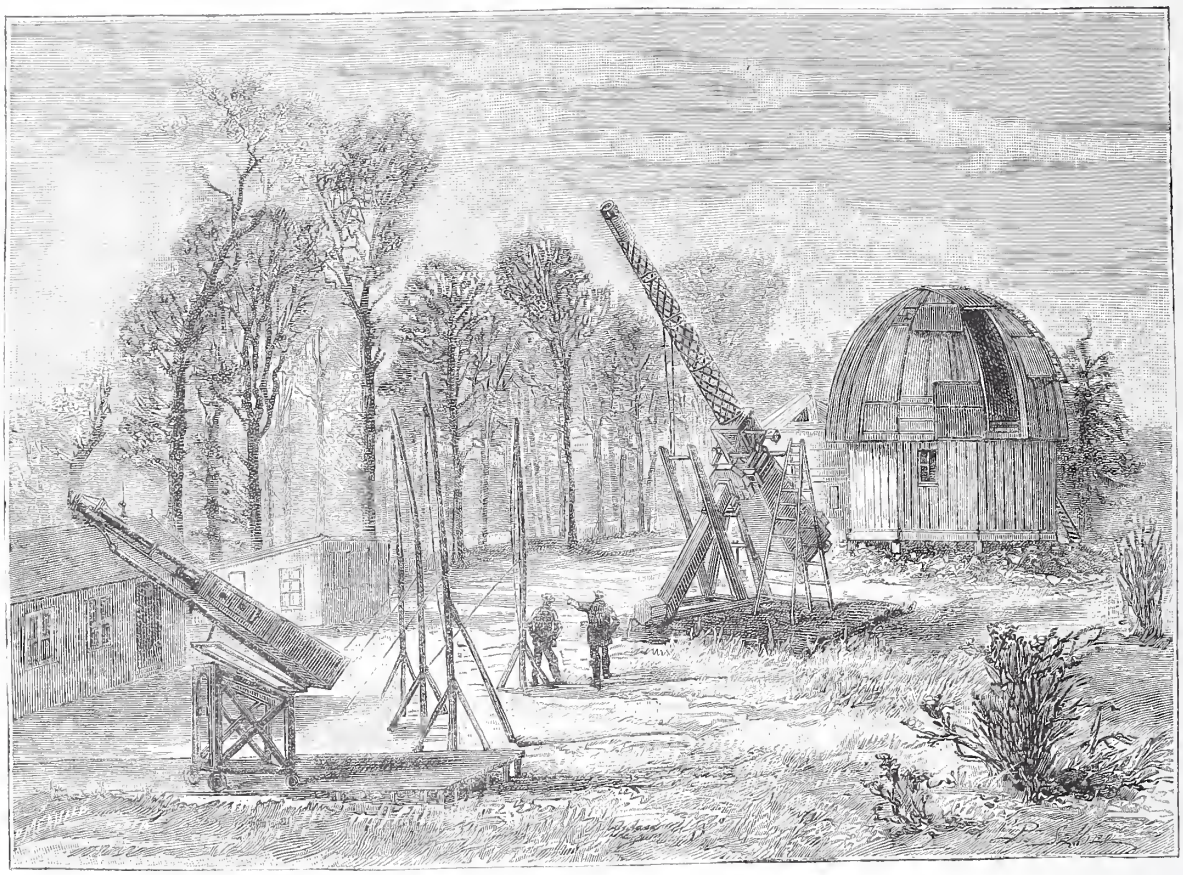
» En Italie, on a fondé la société des spectroscopistes; en Angleterre, on a créé des observatoires physico-chimiques pour M. Huggins et M. Lockyer, quoique le grand observatoire astronomique de Greenwich ait voulu faire lui-même quelques pas dans la carrière; en Allemagne, on va fonder à Berlin un observatoire pour M. Kirchhoff à côté de l'observatoire astronomique; aux États-Unis, en dehors des observatoires de Cambridge et de Washington, un vaste ensemble de travaux a été organisé, ici par M. Rutherfurd, là par le Dr Young, ailleurs par M. Langley; et c'est chose naturelle,

puisque voilà le Soleil obligé, par un humble instrument de physicien, de dépouiller le voile de sa splendeur, et de révéler à tout instant à nos yeux des mystères qu'autrefois les astronomes pouvaient à peine entrevoir à la faveur de quelques rares éclipses totales.

» Le caractère tout nouveau que revêt cette jeune branche de la vieille astronomie est à considérer. Ce ne sont plus ici la géométrie ni la mécanique qui dominent, c'est la physique ou la chimie.

» Les instruments ne sont plus des cercles méridiens, des équatoriaux gigantesques, des horloges d'une précision incomparable qu'on sait aujourd'hui soustraire aux moindres variations de température : on dirait plutôt un laboratoire de chimie; car à chaque rayon de lumière céleste qu'on y analyse il faut accoler successivement des rayons terrestres émanés de l'incandescence de tous les éléments chimiques à l'état de pureté parfaite et de leurs principaux composés.

» Il ne s'agit plus de mécanique céleste, mais de physique et de chimie célestes : on analyse la matière des astres comme dans un creuset, on y cherche des traces d'humidité comme avec un hygromètre, la pression et la température comme si quelque physicien pouvait y porter son baromètre ou son thermomètre. A en juger par les résultats déjà obtenus, qui oserait dire qu'on n'y réussira pas?



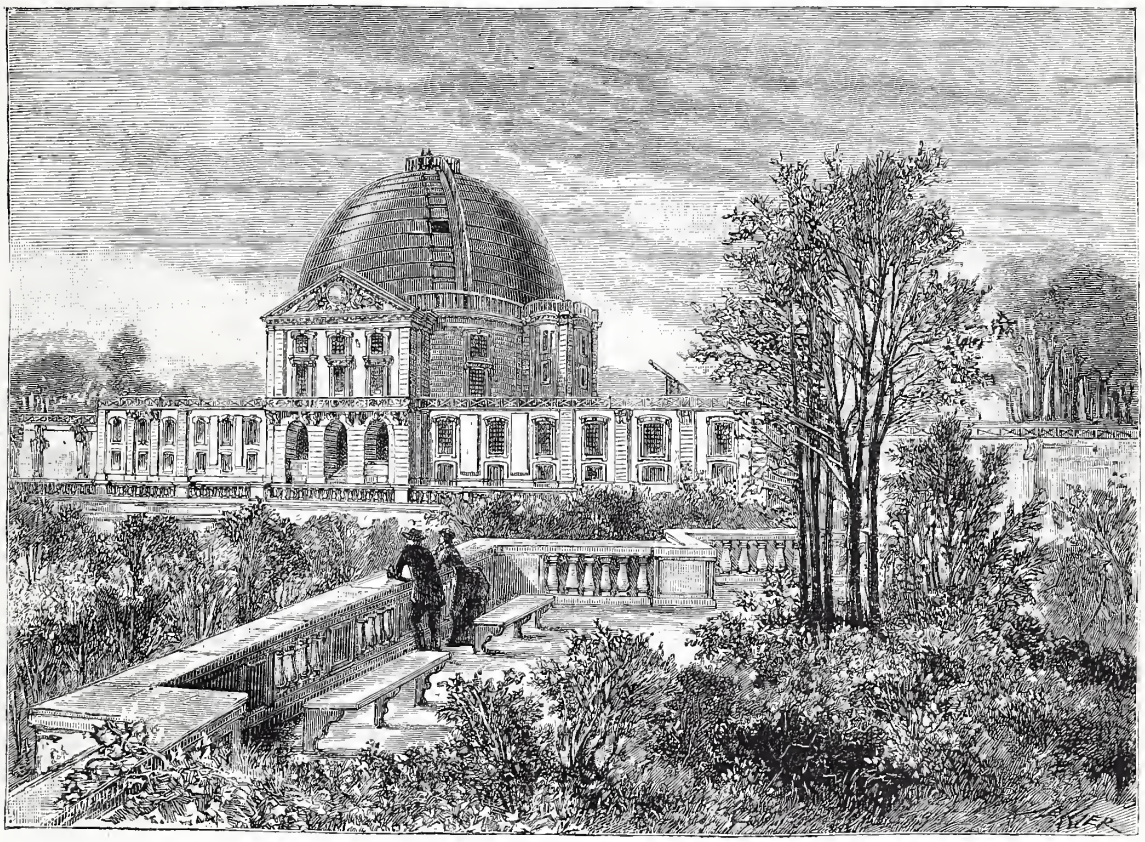
Installation provisoire des instruments à l'Observatoire de Meudon.

» Il faut certainement, pour réussir en astronomie, beaucoup de géométrie et de mécanique, un peu d'optique, et avec tout cela le sentiment et le goût de l'extrême précision unis à une grande persévérance dans les calculs et dans les observations difficiles qui se répètent indéfiniment. Mais pour tout embrasser aujourd'hui, il faut joindre à tant de conditions la physique dans ce qu'elle a de plus profond et de plus délicat, la chimie presque entière avec sa philosophie moderne, l'aptitude des expériences, l'adresse dans les manipulations, et jusqu'à ce tour d'esprit propre à ces sciences, qui accordent d'autant plus à l'imagination qu'elles s'éloignent plus de la discipline sévère des mathématiques. Demander tout à la fois d'un seul observatoire, c'est trop.

» Puisque l'astronomie physique ne peut plus se confondre désormais avec l'astronomie mécanique, il était nécessaire de lui donner un établissement séparé, afin que les deux sciences pussent se développer parallèlement sans se gêner, en utilisant des aptitudes diverses. C'est ainsi que la théorie du magnétisme terrestre et la météorologie, nées dans nos observatoires, s'en détachent peu à peu et possèdent aujourd'hui leurs établissements spéciaux.

» Nous ne voulons pas dire par là que les anciens observatoires doivent renoncer à ces recherches qui ont tout l'attrait d'un monde nouvellement découvert, encore moins que l'astronomie proprement dite puisse se passer de la physique; ce

serait bien mal comprendre votre commission que de lui supposer de telles visées. Si, pour mieux préciser, nous jetons les yeux sur notre observatoire national, nous voyons que de tout temps une place y a été donnée à la physique; mais, malgré d'honorables exceptions, la physique y vient en seconde ligne, comme une auxiliaire de l'astronomie. Elle lui prépare de meilleurs instruments; elle en étudie les défauts les plus cachés, comme elle l'a fait naguère pour le passage de Vénus [1]; elle y introduit l'enregistrement électrique, qui permet à l'astronomie de faire l'économie d'un de ses sens; elle y préparera sans doute une sorte de révolution en y introduisant la méthode des mesures photographiques. L'astronome physicien est donc à peu près absorbé par la science mère; ce n'est qu'occasionnellement qu'il pourra aborder les voies nouvelles. C'est ainsi, et nous ne l'oublions pas, que la plupart des rares exemplaires de ces curieuses étoiles temporaires ont été découverts à l'Observatoire de Paris [1]. De là aussi ces études si intéressantes



L'Observatoire d'astronomie physique, à Meudon.

sur la figure et le spectre de plusieurs comètes remarquables.

» Bien loin donc de vouloir établir une séparation absolue, nous voudrions voir les observatoires anciens continuer à suivre cette voie; mais à côté d'eux, indépendamment d'eux, nous aimerions à élever un véritable laboratoire de physique, de chimie et de photographie célestes, et nous le consacrerions à l'œuvre dont nous indiquions plus haut l'allure scientifique, les méthodes spéciales et les brillants résultats. Assurément ce serait chez nous une nouveauté; mais depuis longtemps ce n'est plus une nouveauté en Angleterre ou en Amérique, et ce sera bientôt en Allemagne un fait accompli. Ainsi, nous ne prendrions pas une initiative trop hardie à nos risques et périls, puisqu'il ne s'agit plus que de profiter de l'expérience acquise ailleurs pour mettre en œuvre les ressources que la France possède déjà en hommes et en instruments éprouvés.

» En conséquence, Messieurs, votre commission a l'honneur de vous proposer de répondre à M. le ministre de l'instruction publique, que l'Académie donne son entière adhésion à l'idée de créer, à Paris ou dans son voisinage, un observatoire spécialement consacré à l'astronomie physique. Bien plus, elle appelle de tous ses vœux une fondation qui lui paraît indispensable aux progrès actuellement désirés, ainsi qu'au renom scientifique du pays. »

L'Académie a adopté les conclusions de ce rapport.

Cette réponse de l'Académie montrait la nécessité et l'urgence même de cette création. Le gouvernement n'hésita plus.

L'établissement fut créé à Paris, et M. Janssen

[1] MM. Wolf et André.

[1] Par M. Wolf.

en fut nommé le directeur. Le nouvel observatoire reçut d'abord une installation toute provisoire à Montmartre, dans l'emplacement où l'expédition du Japon avait fait ses études préliminaires. L'espace était beaucoup trop restreint, et la situation peu favorable. M. Janssen demanda à l'État une installation dans le parc de l'ancien château de Meudon qui venait d'être brûlé par les Prussiens. Ce domaine était porté au compte de liquidation pour être vendu, et, pour le moment, il était occupé par l'armée. L'Observatoire reçut d'abord à Meudon une modeste installation dans un coin du parc; mais, à mesure que l'armée se retira, la part de l'astronomie s'augmenta. Aujourd'hui le domaine de l'ancien château est affecté à trois œuvres scientifiques : l'observatoire d'astronomie physique, créé et dirigé par M. Janssen; la station de chimie végétale, créée et dirigée par M. Berthelot; l'établissement aéronautique de la guerre, créé par le colonel Laussedat et dirigé par le capitaine Renard. (1)

Les ruines de l'ancien château furent relevées et transformées en observatoire d'après les indications de M. Janssen; les allées de Bellevue et des terrasses, replantées et réparées. La terrasse célèbre, de laquelle on jouit d'une vue si belle de Paris et des régions du sud-ouest, fut remise en état et livrée au public par le directeur.

Aujourd'hui, l'établissement n'est pas entièrement doté de tous les instruments qu'il doit posséder.

Parmi ces instruments, il faut citer une lunette comparable à celle dont l'Observatoire de Pulkowa vient d'être pourvu tout récemment, une grande lunette photographique, des télescopes puissants, etc.

Disons maintenant un mot des travaux qui ont déjà été exécutés à l'Observatoire et de ceux qui entrent dans son programme d'études.

Nous avons dit que l'astronomie physique s'appuyait principalement sur l'analyse spectrale et la photographie. Ces deux branches de la nouvelle science sont spécialement cultivées dans le nouvel observatoire.

On y observe, par exemple, chaque fois que le temps le permet, les protubérances solaires par le moyen de la méthode découverte par le directeur. On y étudie également le spectre solaire et celui des planètes, spécialement au point de vue de la vapeur d'eau que leurs atmosphères peuvent contenir.

On voit, dans le parc de l'Observatoire, un grand appareil destiné à contenir des gaz et de la vapeur d'eau à haute pression pour l'étude des spectres de ces gaz et de cette vapeur. Le spectre de la vapeur d'eau, dont la connaissance peut nous permettre de décider si les atmosphères des planètes contiennent l'eau, cet instrument capital de la vie à la surface de la Terre, a donc une importance capitale en astronomie physique.

Mais la tâche principale que l'Observatoire de Meudon s'est imposée consiste dans la création de ce qu'on pourrait appeler les annales du Soleil. Chaque jour, quand l'état du ciel le permet, on prend une série de photographies du Soleil. Chacune de ces images a trente centimètres de diamètre, et montre les plus petits détails de la surface de l'astre; car c'est à Meudon qu'on a obtenu pour la première fois, par la photographie, ces phénomènes fugitifs et délicats de la photosphère qu'on a appelés *grains de riz, feuilles de saule*, etc., et sur lesquels on était si peu d'accord. La photographie a mis fin à toutes ces incertitudes en donnant du phénomène des images rigoureuses, indiscutables, qu'on peut mesurer à loisir. Un premier résultat a été de montrer que la surface solaire est partagée en régions singulières où la granulation est nette, tandis que les confins de ces régions montrent une granulation confuse, tourmentée, phénomène qui paraît dû à la sortie, en ces points du globe solaire, de courants gazeux hydrogénés.

Ces grandes photographies formeront, avec le temps, un vaste et précieux ensemble d'observations d'une certitude incontestable, car c'est ici le Soleil lui-même qui se charge d'écrire son histoire.

Si nous possédions de semblables documents depuis l'époque où Galilée et Fabricius découvraient les taches solaires, que de progrès la science n'eût-elle pas réalisés sur la connaissance du grand astre qui forme le centre et la pierre angulaire de notre système.

Les photographies dont nous parlons sont prises avec les instruments qui ont été rapportés du Japon par l'expédition que dirigeait M. Janssen.

C'est à l'Observatoire de Meudon qu'on a obtenu, pour la première fois, ces grandes photographies solaires qui ont révélé la vraie forme des granulations solaires et l'existence de ce curieux réseau à la surface du Soleil.

Ajoutons que ces images solaires sont obtenues en un temps extraordinairement court, en un trois-millième de seconde en moyenne. C'est par le moyen d'un appareil spécial qu'il a été possible de doser le temps avec une précision si étonnante.

Rappelons encore que c'est à Meudon qu'on a obtenu, pour la première fois, une photographie de comète, celle dite *b* de 1881. Cette photographie, obtenue en une demi-heure de pose, a nécessité des dispositions spéciales pour que le télescope pût suivre rigoureusement l'astre, malgré le mouvement propre de celui-ci pendant cette longue pose. L'image de cette comète montra en outre des étoiles de très petite grandeur, que la longueur de la pose avait forcées de s'imprimer sur la couche sensible. C'était la démonstration que la photographie constitue la vraie méthode pour obtenir des cartes célestes. Les résultats obtenus dernièrement par MM. Henry sont venus confirmer ces résultats.

Des recherches sur la lumière cendrée de la Lune, sur une nouvelle méthode de photométrie

(1) C'est en 1878 que la loi constituant définitivement l'Observatoire fut promulguée

photographique, sur l'atmosphère lunaire à l'aide des éclipses, etc., se sont ajoutées aux travaux déjà cités.

Souhaitons que cet établissement, qui représente chez nous une branche de l'astronomie déjà si importante et si pleine de promesses, soit doté de manière à lui permettre de tenir le rang qu'il doit avoir dans l'intérêt de la science et de la France.

X.

L'expérimentateur qui ne sait pas ce qu'il cherche ne comprend pas ce qu'il trouve.

CLAUDE BERNARD.

MONREALE

(Sicile).

Voy. t. V (1re série), p. 337.

FRAGMENT DE VOYAGE.

Quand j'arrivai à Palerme, il y a cinq ans, on criait dans les rues le compte rendu d'un procès qui venait de mettre la population en émoi. Une bande de brigands avait saisi le fils d'un propriétaire des environs, l'avait garrotté et transporté par mer au pied du mont Pellegrino. De là elle avait envoyé une lettre au père pour demander une rançon. La somme qu'elle fixait était énorme. Le père avait marchandé, tant et si bien que les misérables, craignant d'être poursuivis, avaient tué leur prisonnier. On les avait atteints et la Cour d'appel venait de les juger. Plus récemment encore, une voiture, qui transportait sur la route de Termini de l'argent des caisses publiques, avait été assaillie, l'escorte avait été mise en fuite et tout le bagage enlevé.

Malgré ces exemples inquiétants, qui ne justifiaient que trop les conseils pleins de sagesse de mon « Guide Joanne », je quittai Palerme quelques jours plus tard, avec un architecte pensionnaire de la villa Médicis, après avoir recommandé nos personnes au consul de France. Notre but était d'aller visiter les ruines de Ségeste et de Sélinonte, en suivant la grande route qui traverse la Sicile occidentale par Alcamo, Calatafimi et Castelvetrano. La voie ferrée qui dessert aujourd'hui cette région n'était pas encore livrée au public, et force nous fut de chercher une place dans la diligence. Nous parvînmes à nous caser tant bien que mal à l'intérieur; deux voyageurs y auraient été à peu près à l'aise; on nous donna quatre compagnons de route : ce fut ainsi empilés que nous nous dirigeâmes vers Monreale, notre première station.

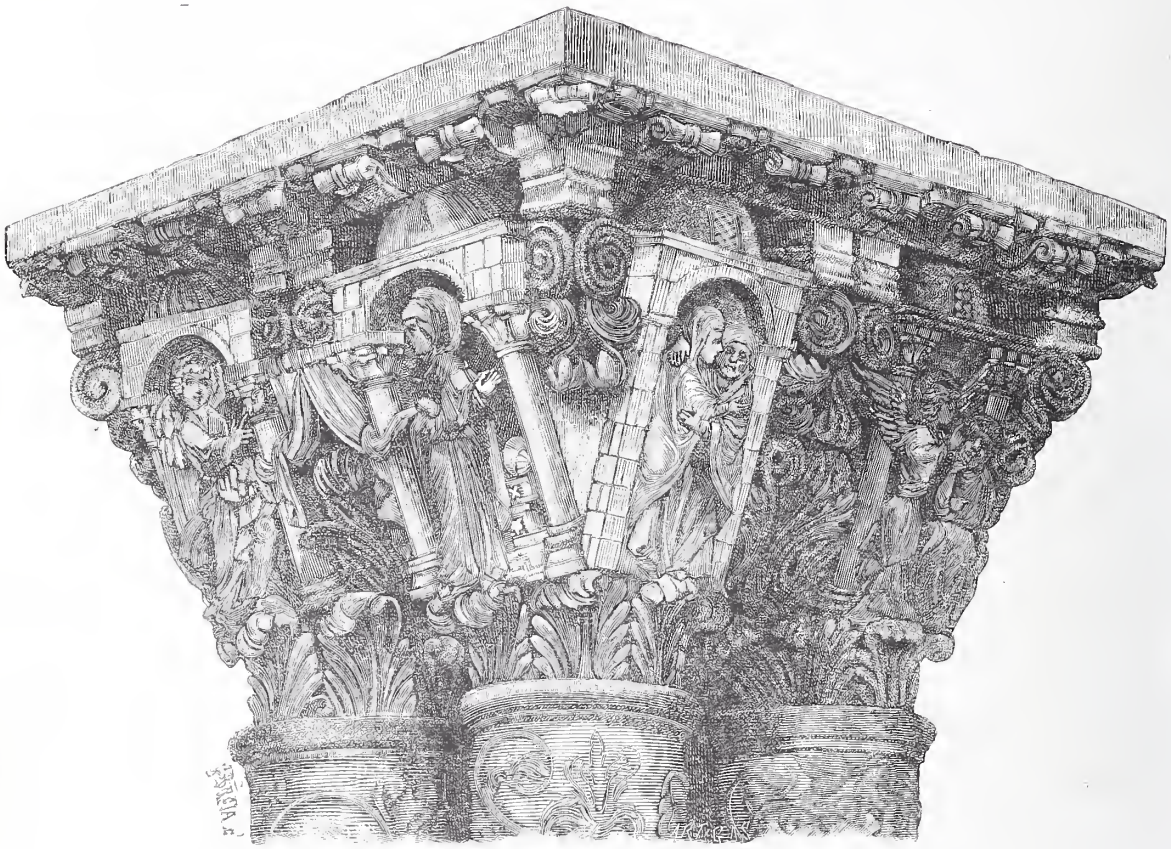
On sort de la ville par la porta Nuova [1], non sans déranger de pauvres diables en guenilles, qui grignotent des laitues, couchés tout de leur long sur le pavé, ou bien des marchands d'eau fraîche, qui colportent des verres pleins où ils versent, quand s'approchent les pratiques, quelques gouttes d'une liqueur couleur d'opale. Puis on s'engage sur la route poudreuse. Çà et là de petits ânes se piquent d'honneur et cherchent à lutter de vitesse avec la diligence; ils sont couverts de harnais bleus ou rouges ornés de cuivre, et traînent derrière eux des chariots enluminés de peintures naïves, où l'Ancien et le Nouveau Testament se marient sans façon à des scènes de l'histoire ou de la légende; d'autres regimbent sous les efforts de leurs cavaliers, qui les piquent au cou avec la pointe d'un bâton. Quand on est arrivé au bout de la plaine de la Conque d'Or et qu'on commence à gravir la hauteur sur laquelle est perché Monreale, le type de la population devient plus sauvage; il n'est pas rare de rencontrer des paysans qui cheminent avec un fusil suspendu à l'épaule. Veulent-ils se défendre contre les brigands ou contre les gendarmes? Il est prudent de ne pas le leur demander. Des postes de bersagliers échelonnés le long de la route montrent que le gouvernement n'est pas très édifié sur le véritable caractère de ces gens en armes. Mais tout cet appareil guerrier n'empêche pas les jeunes *misses* intrépides de venir peindre à l'aquarelle sur la montagne. Les blancs lacets de la route serpentent au-dessous d'elles; bien loin, par delà les pins parasols et les longues hampes des cactus, qu'on prendrait pour les candélabres dont tout le paysage est illuminé, on aperçoit Palerme couchée au milieu des bosquets d'orangers, et la mer bleue qui scintille à l'horizon.

La cathédrale et le couvent de Moureale, bâtis au douzième siècle sous la domination normande, donnent lieu à un problème historique qui est encore débattu. Il est prouvé aujourd'hui que le langage, la religion, les mœurs, les usages et les arts des musulmans survécurent en Sicile au pouvoir des émirs, et même qu'ils furent protégés et adoptés par les conquérants. On a été jusqu'à se demander si les édifices religieux que les rois normands firent élever pour les besoins du culte catholique ne sont pas l'œuvre d'artistes arabes. A Monreale, dans le cloître surtout, le premier aspect ne dément pas cette hypothèse. Les sveltes colonnes torses ornées de mosaïques, les fontaines dont la vasque est surmontée d'un haut pilier semblable à la tige d'une fleur, donnent à ce lieu une apparence orientale et font songer à l'Alhambra. En y regardant de plus près, on trouve de nouveaux arguments. Ainsi, le pavé de la cathédrale est d'un dessin purement arabe; le même style apparaît encore dans certains ornements qui décorent les portes en bronze de l'édifice. Un savant rappelle à ce propos qu'il y a à Canosa, dans l'église de Sainte-Sabine, devant le tombeau de Bohémond, fils de Robert Guiscard, des portes de bronze couvertes d'arabesques, au milieu des-

[1] Voy. t. XXIV (1re série), p. 353

quelles est gravée en caractères coufiques l'inscription : « A Dieu. » On conclut de là que les Normands, lorsqu'ils arrivèrent dans le sud de l'Italie, n'avaient parmi eux ni architectes, ni sculpteurs, et qu'ils prirent à leur service ceux qu'ils trouvèrent établis dans la contrée.

Mais il y a des témoignages positifs qui donnent une grande force à l'opinion contraire. Nous savons fort bien à qui on doit attribuer les portes en bronze de Monreale ; elles sont signées : on y lit les noms de deux artistes italiens, Bonanno de Pise et Barisano de Trani (Pouille). En outre, les chapiteaux des colonnes ne se distinguent en rien de ceux que l'on sculptait au douzième siècle dans d'autres pays d'Occident, en France, par exemple. Ce qui caractérise à cette époque les chapiteaux des églises, c'est d'abord qu'on y représente avec prédilection des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament; tels sont ceux qui décorent le portail de la cathédrale de Chartres; on en peut voir de semblables dans le cloître de Saint-Trophime à Arles ; on en a conservé d'autres encore qui proviennent d'anciens cloîtres de Toulouse et d'Avignon. C'est ainsi que figurent sur ceux de Monreale l'Annonciation, la Visitation, etc. Le second caractère que présentent les chapiteaux du dou-



Un Chapiteau du cloître de Monreale.

zième siècle, c'est qu'ils se ressentent d'une imitation déjà très remarquable des monuments analogues de l'antiquité. Or, ceux de Monreale ont été inspirés évidemment par des modèles tirés des ruines grecques et romaines ; on y voit un mélange habile de feuilles d'acanthe et de consoles, qui suppose la connaissance des ordres classiques. L'influence directe de l'Italie et des arts de l'Occident est ici très manifeste.

Ce qui ressort de ces observations, c'est que les Normands eurent sans aucun doute des Arabes parmi les artistes qu'ils employaient; peut-être, du reste, les avaient-ils convertis à la foi chrétienne. Ceux-ci, nés en Sicile, au milieu des monuments sarrasins, élevés dans les traditions de la race vaincue, ou même, ce qui n'était pas rare, familiarisés par de lointains voyages avec les arts de Byzance, ont donné aux édifices de Monreale ce caractère oriental qui s'accorde si heureusement avec la nature environnante. Mais à la fin du douzième siècle, il y avait en Sicile des Italiens comme Bonanno de Pise et Barisano de Trani, qui travaillaient pour le compte des Normands. On retrouve leurs traces non seulement à Monreale, mais, par exemple, à Palerme dans la chapelle Palatine, et à Cefalù dans la cathédrale. C'est précisément cette association d'artistes de races différentes qui fait le cachet et l'intérêt des édifices construits en Sicile pendant la période normande.

La diligence qui nous conduisit de Monreale à Calatafimi ne valait pas mieux que celle qui nous avait amenés de Palerme. Nous fîmes ce trajet de nuit, au clair de lune ; cependant nous ne vîmes pas d'autres brigands que le conducteur : à chaque

relai il vint nous demander un pourboire, d'un ton qui n'admettait pas de réplique; c'était, paraît-il, un usage respectable, car nos compagnons s'exécutèrent sans sourciller. Aujourd'hui, le voyayeur peut se rendre à Ségeste, moelleusement étendu dans un wagon de première classe. Mais mon ami l'architecte et moi nous regardons de haut, avec une fierté mal dissimulée, ceux qui n'ont pas fait le voyage dans un méchant véhicule escorté de deux gendarmes à cheval. Le temps, encore si rapproché, où nous avons traversé dans cet équipage les montagnes dénudées d'Alcamo, est déjà l'ancien temps.

GEORGES LAFAYE.

UNE FONDERIE.

LES MOULEURS.

L'opération générale des fonderies consiste à préparer, sur un modèle en bois, en plâtre ou en

Une Fonderie : les Mouleurs. — Tableau de M. Gueldry.

fonte, un moule de sable rendu consistant par un mélange naturel ou artificiel d'une certaine quantidé d'argile; puis à verser dans ce moule, séché ou mou suivant la composition du sable employé, le métal en fusion avec lequel on veut reproduire le modèle. Lorsque le moule est suffisamment refroidi, on enlève le sable et l'on obtient un moulage d'autant plus exact que le premier travail a été mieux exécuté. Cette opération multiple comprend : 1° la confection des modèles; 2° le moulage; 3° la fusion; 4° la coulée; 5° le dessablage des pièces coulées.

Le moulage, qui seul doit nous occuper, a pour objet de prendre l'empreinte extérieure d'un modèle au moyen d'un sable suffisamment argileux. On distingue le moulage sur le sol et le moulage en châssis : c'est ce dernier que M. Gueldry a en vue dans son tableau *une Fonderie, les Mouleurs,* exposé au dernier Salon et que reproduit notre gravure. Le mouleur commence par remplir de sable un premier châssis, et tasse cette première *couche* à coups de maillet; après quoi, il prend par moitié l'empreinte des modèles. Il laisse ces modèles en place, remet un autre châssis sur le premier et répand de la fécule de pomme de terre sur la surface de la *couche* (ce que fait un ouvrier dans le fond du tableau). Il remplit alors le nouveau châssis, qui est exactement adapté sur l'autre

par des cônes en métal, le tasse de la même manière, puis égalise les deux faces extérieures avec un grand racloir qu'il tient à deux mains. Cela fait, il *démoule*, retire les modèles, affranchit les angles des empreintes, puis pratique les canaux par lesquels doit arriver le bronze aux espaces laissés libres (personnage du premier plan). Le moule est alors enduit sur chaque face interne de couleur à la colle (généralement de l'ocre rouge), puis porté dans une étuve pour y être séché avant de servir à la fonte.

M. Petit.

LA VIE D'UN ÉCOLIER SUÉDOIS

IL Y A CINQUANTE ANS.

Extrait de la « Chronique de Nahum Fr. Bergstrœm », par Dahlgren [1].

Nous sommes en septembre. Le ciel est pur, mais le soleil est déjà pâle, ainsi que les champs. Si quelques fleurs, derniers débris des splendeurs de l'été, subsistent encore, en revanche la forêt est déjà muette et triste. Assis au fond de la voiture qui le conduit au collège, Nahum, concentré en lui-même, contemple la route d'un œil presque égaré. C'est, en effet, la première journée de chagrin de son existence; il lui a fallu dire adieu à sa mère et quitter sa maison. Il a déjà parcouru près d'un mille [2], qu'il voit encore en imagination la pauvre femme qui pleure sur le seuil de la porte, puis qui accompagne la voiture dont la marche lente rappelle un char funèbre. Non seulement sa mère avait traversé le champ, mais elle ne s'était arrêtée qu'à la barrière peinte en rouge, afin de serrer une fois de plus son fils dans ses bras et de lui donner un dernier baiser. Il lui semble entendre toujours les affectueuses recommandations qu'elle avait répétées : « N'oublie pas de m'écrire ; aie bien soin de ce qui t'appartient; descends de voiture et marche aux descentes trop rapides; enveloppe-toi bien dans ton manteau. » Il tire son mouchoir et de nouveau il pleure amèrement. C'est son premier voyage sérieux : jusqu'à présent ses excursions n'ont pas dépassé la ville voisine, l'église du hameau, et quelques habitations environnantes.

Mais actuellement notre héros entre dans sa dixième année ; il lui faut, sans être accompagné de ses parents, se rendre au collège pour y « faire ses classes », comme l'on dit. Ses larmes, comme une petite pluie de mai, ruissellent sur le couvercle de sa malle. Outre le Lexique latin-suédois de Schenberg et la Grammaire de Sjœgren, deux livres dont le recteur de la paroisse lui a fait cadeau, il emporte un catéchisme, le Sermonnaire de Fants et quelques autres ouvrages tous bien empaquetés et recouverts de papier blanc. Le garçon de ferme qui tient les guides est vêtu d'un gilet bleu, d'une veste rouge et de culottes courtes en peau; un bonnet de laine lui sert de coiffure. Assis à côté de Nahum, il garde le silence, et seulement de temps à autre il fait claquer sa langue, afin d'exciter ses chevaux qui s'avancent au petit trot. Le pauvre enfant, dont les yeux depuis la veille au soir ne se sont pas séchés, sanglote de plus en plus en voyant successivement disparaître chaque recoin de bois, chaque cabane qu'il connaît.

Cependant, lorsque la journée est belle, que l'air est tiède, lorsque surtout le regard ne cesse d'admirer des objets nouveaux, les blessures du cœur ne tardent guère à se cicatriser. Le fait est qu'au bout de quelques heures, Nahum se sentit moins oppressé. Le voiturier lui-même se dérida. Il fit par avance une description pompeuse des beautés de la ville où l'on se rendait : il confia au petit garçon que lors de la dernière foire d'automne qui s'y était tenue, il avait profité du crépuscule pour échanger une rosse aveugle, âgée de quinze ans, contre un noble Bucéphale capable de bondir par-dessus clôtures et maisons. Enfin, il supplia le « jeune monsieur » de ne pas s'attrister, puisqu'il allait trouver quantité de joyeux camarades.

Vers midi, on atteignit les collines de L... Nahum, qui n'avait pas oublié les recommandations de sa mère, voulut descendre. « Vous ne courez aucun danger », lui répliqua le cocher, « cent fois j'ai passé par des chemins plus tortueux, plus abrupts, en un mot, bien plus difficiles. »

En dépit des beaux raisonnements du brave homme, Nahum n'en quitta pas moins la voiture. Il est toutefois probable qu'il cachait le vrai motif de sa décision et qu'il désirait voir encore une fois le pays, et surtout jeter un dernier coup d'œil sur la maison paternelle. A droite, la vue s'étendait sur un gracieux petit lac entouré de bois ; à gauche, on distinguait plusieurs maisons bâties en pierre et perchées sur la colline. Ravi de ce gai paysage, le futur écolier demanda timidement au valet de ferme s'il ne pouvait s'arrêter un instant pour donner à manger à ses chevaux.

Pierre, c'était le nom du domestique, y consentit volontiers, et d'autant plus volontiers qu'on se trouvait à proximité d'un cabaret. Il arrêta, descendit, défit les harnais de ses bêtes et leur distribua leur ration de foin qu'il tira de ses sacs à fourrage. Pierre conseilla ensuite au « jeune monsieur » d'ouvrir le paquet aux provisions et de prendre un peu de nourriture.

Sur ces entrefaites, le vent s'était levé et soufflait dans les feuilles déjà jaunissantes, qui à chaque bouffée tombaient sur le sol, l'une après l'autre, en tourbillonnant. La cime des trembles avait elle-même pris une teinte rougeâtre. La mer se distinguait au loin ; elle semblait ridée comme une gaufre, et les vagues venaient se briser contre

[1] Traduit de l'original suédois par C. M.

[2] Environ 10 kilomètres.

les rochers avec un bruit pareil à celui des battoirs de blanchisseuses.

Quand tous deux eurent fini de manger, Pierre alla chercher au cabaret une grande chope de bière qu'il présenta à son petit compagnon. « Buvez, Monsieur, dit-il, cela vous donnera du cœur. » Nahum y goûta et ne trouva pas la boisson mauvaise. Le « Brun » et le « Gris », ainsi s'appelaient les chevaux, reçurent chacun leur part de galette et de bière; après quoi Pierre rattacha les harnais, fit claquer son fouet, et l'on se remit en route.

On distinguait en passant plusieurs chateaux, de vastes champs, de belles prairies. Les seigles qui sortaient à peine de terre, et que réunissaient des fils de la Vierge encore humides, offraient un charmant aspect. Quand il rencontrait un troupeau de bœufs, Pierre ne manquait pas d'arrêter, d'allumer sa pipe, et de demander aux conducteurs où ils se rendaient et à qui les animaux appartenaient.

On s'arrêta un instant à l'auberge de K...a, et Pierre en profita pour se faire servir encore un pot de bière qu'il partagea avec ses chevaux. Il régla sa montre sur celle du maître de poste, et montra à Nahum la maison commune, le poteau où l'on fouettait les délinquants et le tronc des pauvres.

Plusieurs chariots arrivèrent pendant la halte, ainsi qu'une voiture dans laquelle étaient deux gamins. Ceux-ci s'approchèrent de Nahum et lui demandèrent s'il ne se rendait pas, lui aussi, au collège, et sur sa réponse affirmative, ils ajoutèrent que c'était aussi leur but. Ils sortirent des pommes d'un sac pour régaler leur nouvel ami, et Pierre lui-même en eut une pour sa part. Au bout de quelques minutes d'entretien, ils proposèrent à Nahum de monter dans leur voiture, tandis que le valet de ferme conduirait tout seul la sienne par derrière. La conversation ne tarissait pas; les petits garçons ne tardèrent pas à se tutoyer et à parler de leurs études. Nahum fut examiné sur la grammaire et fut déclaré assez fort. Mais un de ses interlocuteurs, sans doute pour faire parade de sa propre science, lui ayant posé des questions plus difficiles, il dut avouer son ignorance.

Un peu au delà de B..., le clocher de la cathédrale de la ville commença à poindre par-dessus les arbres, au centre d'une vaste plaine, longue de plus d'un mille, qui l'entourait. Nahum frissonna à l'aspect de ce clocher. Il lui apparut sous la forme d'un gigantesque maître d'école qui, armé de sa férule, s'avançait vers lui. Dans son anxieté, il repassa mentalement les quatre conjugaisons ainsi que les verbes *volo, nolo* et *malo*. En ce qui concernait *malo*, il s'aperçut qu'il en avait tout à fait oublié l'indicatif présent, et un frisson de terreur fit trembler son corps.

Déjà l'on entendait le bruit d'une chute d'eau, et du haut de la colline on distinguait la cité avec ses longues rues toutes droites, son pont, ses trois tours d'église, son château et son moulin à eau. Le soleil en se couchant dorait de ses derniers rayons la boule du clocher métropolitain, et l'astre n'était déjà plus visible que le globe étincelant le reflétait encore et paraissait planer dans les nuages. L'octroi ayant été dépassé sans difficulté, Nahum prit congé de ses nouveaux amis et se rendit à ce que l'on nomme « le quartier des collégiens. » (1)

Ahuri et assourdi au milieu d'une foule bruyante de gamins qui jouaient à la balle en manches de chemise, le nouvel écolier s'imaginait être le point de mire de tous les regards, et il lui semblait même que les maisons avaient des yeux pour le devisager : il s'enfonça de son mieux dans la voiture pour éviter du moins que l'on aperçût son dos.

Pierre, qui avait un peu plus couru le monde, était plus hardi; il se dirigeait sans difficulté au milieu de cette foule, et courait à la recherche de l'hôtesse pour lui annoncer l'arrivée de son pensionnaire et le lui confier définitivement.

Une vieille femme borgne, au teint coloré, avec son bonnet de travers et ses manches retroussées, arrive en se grattant l'oreille et s'avance en boitant vers Nahum, qui court à elle et lui baise la main. La vieille tapote l'enfant sur la joue et l'invite à entrer. Quand tous deux sont dans la maison : « Justement, dit-elle, je suis occupée en ce moment à faire sauter des crêpes. » Elle en prend une avec son écumoire et la présente à Nahum; ce dernier s'incline et veut saisir le gâteau, mais comme la crêpe est brûlante, il la laisse choir par terre. Son hôtesse la ramasse, souffle la poussière qui adhère à la pâtisserie, et, après l'avoir saupoudrée de quelques atomes de sucre, la lui tend sur une assiette en terre : « Tu vois maintenant, mon petit ami, ajoute-t-elle, que c'est bien sucré; à présent mange-moi ça. »

A suivre. C. M.

BARADELLE EN ARGENT.

Le petit instrument que reproduit notre gravure a emprunté son nom aux Baradelle père et fils, ingénieurs en instruments de mathématiques, établis à Paris dans la seconde moitié du siècle dernier, et qui jouissaient d'une certaine célébrité.

On lit dans les *Avis divers* (24 février 1778) :

« Le sieur Baradelle fils, ingénieur en instruments de mathématiques, actuellement quai de l'Horloge du Palais, *au Quartier anglois*, à Paris, demeurera au 1er mars rue des Postes, dans la maison ci-devant occupée par M. de Fourchy, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences. »

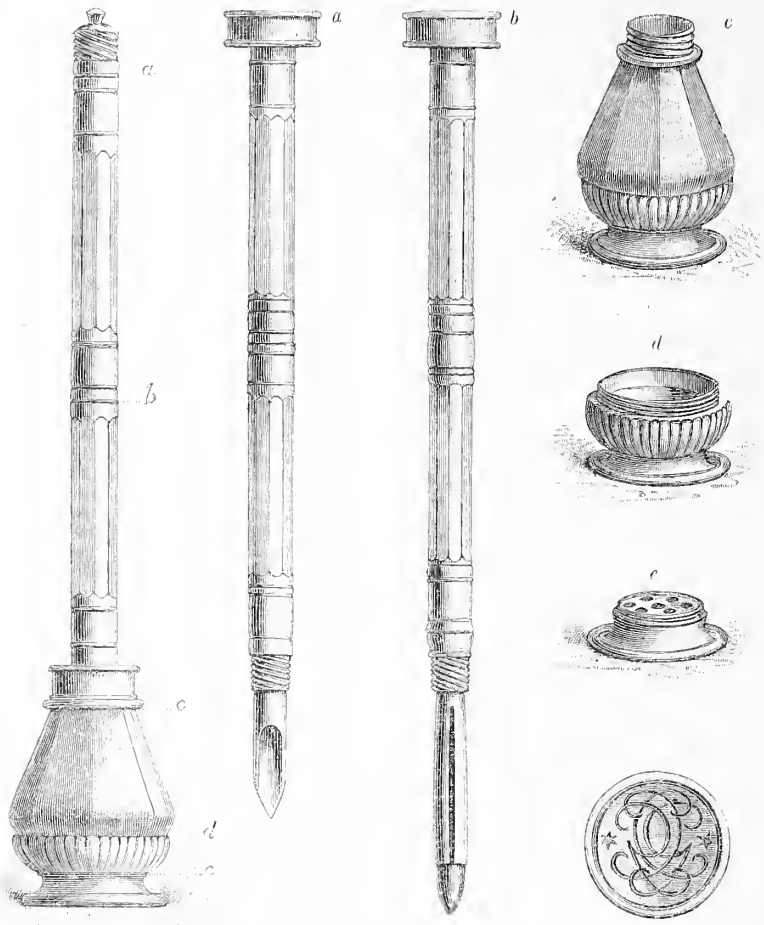
Et dans l'*Almanach Dauphin* de 1789 :

« Baradelle *l'aîné*, quai de l'Horloge du Palais, ingénieur breveté du roi, place les paratonnerres. »

(1) Quartier de la ville où les élèves, tous externes, étaient logés dans un certain nombre de maisons bourgeoises.

Nous ne croyons pas que l'on puisse attribuer aux Baradelle l'invention ou même la construction d'aucun instrument ayant aidé au progrès des sciences. Ils avaient cependant une assez grande réputation, et c'était surtout à eux que l'on s'adressait pour le tracé des méridiens sur les murs et les parquets, pour l'établissement des cadrans solaires dans les jardins, pour la confection des sphères, et, après la découverte de Franklin, pour la pose des paratonnerres.

C'étaient aussi et surtout des hommes ingénieux qui fabriquaient, avec une précision admirable et souvent avec une certaine recherche d'art, des instruments de mathématiques conservés avec soin aujourd'hui dans quelques collections privilégiées. Baradelle le jeune a inventé « un compas



Baradelle en argent. (Collection de M. le baron J. Pichon.)

très simple pour tracer l'ovale », et le père a donné son nom [1] à un petit ustensile de poche contenant « tout ce qu'il faut pour écrire », dont notre gravure reproduit un spécimen fabriqué entièrement en argent. Il se compose d'une tige renfermant un porte-plume (*a*) et un porte-crayon (*b*), vissée en *c* sur un encrier qu'elle bouche hermétiquement; cet encrier est monté sur une boîte plate (*d*), destinée à contenir des pains à cacheter, et au-dessous de laquelle se trouve (*e*) une petite poudrière : la base, qui sert de cachet, est gravée de chiffres ou d'armoiries. Le tout est enfermé dans un étui de maroquin ou de roussette.

Il existe des *baradelles* plus compliquées encore : le tuyau qui surmonte l'encrier est plus gros et devient alors un véritable étui de mathématiques, qui renferme deux plumes, deux porte-crayons, un compas, une règle servant de mesure, un tire-ligne, une équerre pliée, etc., etc.

On faisait des *baradelles* en or, en argent ou en cuivre.

L'usage de ce petit instrument, très simplifié et d'un bon marché extrême, s'est conservé jusqu'à nos jours parmi les élèves externes de nos lycées; il nous a paru intéressant de le reproduire sous sa forme primitive et d'en indiquer l'origine.

ÉD. GARNIER.

[1] « Un baradel d'or avec ses plumes dans un étui de roussette, 220 livres. » (*Livre-Journal* de Lazare Duvaux, édité par M. Courajod.)

Tout un ciel est dans une goutte de rosée, toute une âme est dans une larme. JOSEPH ROUX.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LA PAVANE.

La Pavane. — Peinture par Édouard Toudouze.

Nous sommes dans un salon, devant un petit théâtre de société. L'orchestre, à demi caché par une tenture au fond de l'estrade, ne gêne point notre vue : une mère, une tante, jouent, l'une du luth, l'autre du clavecin. Sur la scène, au rythme de leurs accords, deux charmants enfants nous donnent le spectacle d'une des danses les plus majestueuses d'autrefois. Ils sont costumés à la mode du temps de Louis XIII. Qu'ils nous paraissent aimables! le danseur se fait le plus majestueux possible et a grand'peine à ne pas rire; sa gentille danseuse étale gracieusement sa robe et lui sourit franchement, sans souci de la gravité de la pavane : ils plaisent, ces deux enfants qui nous rappellent les nobles petits personnages des tableaux de Vandyck. On leur a déjà jeté des fleurs. Et, qui sait? s'ils ne sont pas frère et sœur, on pourra, dans douze ou quinze ans, leur demander une répétition de ce divertissement, le jour de leurs noces.

Ce tableau de M. Édouard Toudouze était l'un des meilleurs et des plus agréables du dernier Salon.

Mais d'où était venue en France cette danse de la pavane? De l'Espagne selon les uns, de Padoue selon d'autres? Son nom lui était-il venu de *padovana*, padouane, ou de *pavo*, paon? Les Espagnols la revendiquent : certains de leurs auteurs vont jusqu'à prétendre qu'elle fut inventée par Fernand Cortez! L'aurait-il donc rapportée de la cour de Montezuma?

Trevoux dit : « C'est une danse grave d'Espagne, » où les danseurs font la roue l'un devant l'autre, » comme les paons avec leur queue, d'où lui est » venu le nom. »

Un auteur du dernier siècle, Carré, dit, en 1783 : « Les chevaliers menoient la pavane sans quitter » le harnais ni la cotte d'armes; les hommes, à » pied, approchant des femmes, tendoient les bras » et les mantes, en faisant la roue comme les coqs » d'Inde ou les paons. »

Littré tient l'étymologie pour incertaine. Il définit ainsi le verbe « se pavaner » : — marcher « d'une manière superbe comme un paon qui fait la roue. » On lit dans Larousse : Les Espagnols disent : « Ce sont des entrées de pavane », pour parler d'un homme qui vient gravement et mystérieusement tenir des discours ridicules. « On

dit aussi : « Ce sont des pas de pavane », à propos d'un personnage dont la lenteur est affectée. »

Éd. Ch.

LE REVENANT.

RÉCIT AMÉRICAIN.

L'histoire que je vais raconter me paraît un exemple curieux de ces faits qui semblent surnaturels aux esprits irréfléchis, mais qui pour quiconque pense sont parfaitement explicables. Je l'écris sans y rien changer, avec tous les détails dont je fus témoin..

La neige n'avait cessé de tomber pendant cette journée de décembre; j'étais assise seule, entre chien et loup, au coin du feu de la bibliothèque, lorsque j'entendis rentrer mon frère, le docteur John Ainslie. Ce ne fut pas sans étonnement, car il m'avait dit qu'il ne reviendrait guère qu'à sept heures pour dîner, et, d'habitude, je l'attendais plutôt qu'il ne devançait l'heure. John était, dès cette époque, un médecin fort occupé à Boston, et moi, sa sœur cadette, je tenais la maison depuis mon retour d'Europe, où j'avais vécu longtemps auprès d'une tante, à Florence. Nous étions tous deux orphelins; j'avais pris la grande résolution de rester vieille fille; le bonheur d'être utile à John me consolait presque d'avoir perdu ma seconde mère, ma bonne tante Alice.

John, s'étant débarrassé de son manteau tout trempé, fut pendant quelques minutes en conciliabule avec le domestique dans l'antichambre, puis il vint me rejoindre.

— Qu'est-ce qui te ramène si tôt? lui demandai-je.

— C'est, me répondit-il, que j'ai invité deux personnes à dîner et que je n'ai pas voulu te prendre au dépourvu, quoique en vérité, ajouta-t-il, on ne doive pas craindre de trouver ton hospitalité en défaut, petite sœur. Jamais encore tu ne m'as donné de dîner où je ne pusse amener en toute sécurité un ami.

Je fus très fière de cet éloge qui avait son prix dans la bouche de mon frère, assez difficile sur le chapitre de la table, non pas pour lui, mais pour ses hôtes.

— Et qui donc attendons-nous? lui demandai-je.

— Nous attendons George Sheffield, et puis... j'ai rencontré un vieux camarade de collège, Whiston... Ne t'ai-je pas parlé de Whiston?... nous avons pris jadis du service ensemble, au commencement de la guerre, mais nous n'étions pas dans la même compagnie... nous nous sommes perdus de vue. La guerre terminée il est parti pour l'Amérique du Sud. Je supposais qu'il avait dû y rester. Point du tout. Je le vois ce matin traverser notre rue, je cours à lui. Il eût voulu m'éviter, pour sa part, à ce que j'ai cru remarquer. Quel changement! pauvre Whiston! Je ne sais ce qui a pu lui arriver, mais il est méconnaissable! Une physionomie singulière... Je ne pense pas qu'il s'enivre pourtant, dit mon frère à demi-voix d'un air pensif. Non sans peine je l'ai décidé à venir dîner, et en passant au club j'ai invité aussi Sheffield; il sera gai pour deux. Whiston ne doit pas être un joyeux convive. Vraiment, c'est chose affreuse que de voir un homme changer ainsi. Et dire qu'au collège il passait pour le boute-en-train de la classe!

J'allai donner des ordres à la cuisinière et surveiller moi-même quelques préparatifs, après quoi je montai m'habiller; tout cela prit du temps. Quand je rentrai dans la bibliothèque, M. Whiston s'y trouvait avec John qui me le présenta. En le voyant j'éprouvai un sentiment pénible, quoique mon frère m'eût avertie et que, d'après ses paroles, j'eusse pu m'imaginer un homme d'apparence moins agréable, moins distinguée. M. Whiston était extrêmement pâle, il avait l'air malade; sa figure était intéressante et sa tenue irréprochable; mais rien ne saurait rendre l'expression de cette physionomie inquiète, l'étrangeté de son regard où semblait flotter un perpétuel effroi. En l'observant on pensait malgré soi à quelque criminel poursuivi par l'horreur d'un remords incessant. Ce fut l'effet de la pitié sans doute : je me sentis dès le premier instant attirée vers lui.

Il rappela d'une façon assez cordiale qu'il m'avait vue autrefois, toute petite, un jour, à la promenade avec mon frère, et nous causâmes du vieux temps jusqu'à l'arrivée de George Sheffield, notre cousin, le meilleur ami de John, un ancien camarade, lui aussi, de M. Whiston. La reconnaissance entre eux fut des plus affectueuses; il me sembla que cet homme, qui devait avoir cruellement souffert de quelque façon, éprouvait du soulagement à se trouver dans un milieu où l'on avait gardé son souvenir, où on l'aimait, et je redoublai moi-même de prévenances envers lui. A table, il regardait avec un plaisir évident le joli couvert, si brillant, avec ses cristaux, son argenterie, son linge satiné, son surtout de fleurs et de fruits.

— Vous êtes bien ici, dit-il à mon frère.

Et il soupira.

M. Whiston me plaisait de plus en plus. A la vive clarté des lampes, je remarquai que ses vêtements si soignés montraient un peu la corde : il devait être pauvre; du reste, des manières excellentes, une conversation pleine d'intérêt. Il parla très franchement de sa vie dans l'Amérique du Sud, et d'un voyage qu'il avait fait en Europe; n'importe, quelque chose d'indéfinissable, qui commandait à son égard une certaine réserve, empêcha ses amis de lui faire beaucoup de questions, et cependant mon cousin George m'avait confié tout bas qu'il mourait d'envie de connaître son histoire depuis l'époque de leur séparation déjà lointaine. On re-

vint aux jours du collège en s'égayant de plus en plus. M. Whiston riait comme les autres; mais chaque fois que son visage redevenait sérieux, j'y retrouvais la même expression d'anxiété douloureuse, presque d'épouvante.

Des souvenirs du collège on passa graduellement à ceux de la guerre qui remplirent toute la soirée.

Je ne sais à quel propos mon frère dit : — C'est justement ce jour-là que fut tué le pauvre Fred Horn! Jamais je n'oublierai la figure de Fred, tel que je le vis une dernière fois, gisant sur une pile de cadavres. Ils étaient là douze... peut-être davantage. Nous nous disposions à les enterrer, mais une alerte nous força de pousser en avant. Ce qui survivait de notre compagnie abandonna les morts... Je vois encore cette jeune tête bouclée, ces cheveux d'un blond jaune, des cheveux d'enfant... Vous vous rappelez que sa beauté un peu efféminée l'avait fait surnommer *la Demoiselle*. Et (j'ai le frisson quand j'y songe) dans ce monceau de cadavres deux ou trois hommes bougeaient encore! Eh bien, au moment même on en tenait compte à peine... on était habitué à de tels spectacles, cuirassé contre tant d'horreurs! Maintenant tout cela me revient quelquefois à la façon d'un cauchemar. L'affreuse journée! Dunster aussi fut parmi les victimes. Quelqu'un le vit tomber, et sans doute il fut jeté dans la tranchée, mais sur les rapports on ne l'inscrivit pourtant que parmi ceux qui manquaient. Vous savez que l'ennemi nous força, vers l'entrée de la nuit, à battre en retraite, et qu'il occupa les bois pendant deux jours.

— Oui, tout cela me fait l'effet d'un rêve à présent, dit George; quels gamins nous étions dans ce temps-là et cependant il me semble que jamais plus je ne me sentirai si vieux.

— Votre vie s'est améliorée de façon à vous rajeunir en effet, répliquai-je. Vous tenez tant à vos aises les uns et les autres aujourd'hui, que je ne puis me figurer de pareils sybarites aux prises avec les privations qu'entraîne la guerre.

Je parlai de ce ton léger pour laisser à M. Whiston le temps de se remettre. Il n'avait pas prononcé un mot tandis que mon frère évoquait la lugubre journée, mais je l'avais vu devenir plus pâle encore qu'auparavant, sous l'empire d'un malaise soudain et insurmontable. Tout à coup il regarda par-dessus son épaule furtivement, comme si quelqu'un se fût tenu derrière lui, et, l'espace d'une minute, ses yeux suivirent je ne sais quoi à travers la chambre d'une façon qui me fit peur.

Je poussai le coude de John pour lui faire remarquer cette circonstance bizarre; d'un signe de tête il m'avertit qu'il avait vu; puis sans transition il se mit à vanter la qualité de certains cigares, et George, avec non moins de volubilité, m'interpella au sujet d'un opéra nouveau.

La conversation s'était-elle égarée par mégarde sur quelque terrain périlleux? Qu'avait donc M. Whiston? Son malaise évident persistait, il ne parlait plus et semblait plongé dans une sombre rêverie. Bientôt après il se leva, voulut prendre congé; mais, John insistant pour qu'il ne nous quittât pas si vite, il se rassit accablé avec un geste d'indifférence, comme pour dire qu'il lui importait peu d'être ici ou là.

— Vous ne vous sentez pas bien, Whiston, dit mon frère, en prenant le ton professionnel; il faudra que je vous soigne. Êtes-vous à l'hôtel?... Vous feriez bien mieux de venir demeurer avec nous... pendant quelques jours au moins. Je vous conduirais de côté et d'autre; nous tâcherions de vous distraire. Qu'en dites-vous? Allons, faites-moi ce grand plaisir.

Je joignis mes instances à celles de mon frère, mais avec le désir secret qu'il n'acceptât pas; car un pareil hôte m'eût à la longue semblé lugubre.

— Merci, répondit-il, en s'efforçant de sourire. Vous êtes bon; mais je ne suis pas précisément d'humeur à rendre des visites. Je reviendrai demain si vous voulez... je serai bien aise de vous revoir tous et de vous dire adieu... Mon départ est fixé à samedi.

Lorsqu'il ne fut plus là, nous échangeâmes nos réflexions sur cet étrange convive.

— L'avez-vous vu, demandai-je, regarder par-dessus son épaule?... Il voyait un spectre, j'en réponds... ce ne pouvait être qu'un spectre.

George Sheffield se mit à rire du bout des lèvres :

— J'ai cru d'abord, dit-il, que sa mélancolie était une pose, mais vraiment il doit avoir quelque chose là... — Et George appuya son index sur son front. — Qu'en pensez-vous, John?... serait-il fou? Ma foi, Hélène, vous êtes heureuse d'avoir un médecin dans la maison, étant exposée à recevoir cet original.

— Il n'est pas fou, répondit John, du moins je ne le crois pas... mais il se peut qu'il soit la proie de quelque monomanie. J'ai peur qu'il ne prenne de l'opium.

— Quelle différence voyez-vous entre une monomanie et la démence? reprit George; vous-même, John, il faut que vous soyez à demi fou pour l'avoir invité à demeurer sous votre toit. Que ne l'avez-vous engagé à passer ici tout l'hiver, pendant que vous y étiez? Comme si un maniaque ne pouvait être pris tout à coup par quelque lubie nouvelle et devenir dangereux d'une façon ou d'une autre!

Mais mon frère ne fit que hausser les épaules et alla chercher un livre dans la bibliothèque, tandis que je pensais à part moi qu'il s'était montré assez inconsidéré en effet. Cependant j'aurais voulu que M. Whiston revînt, ne fût-ce que pour me dire ce qu'il avait vu par-dessus son épaule.

— Tenez, dit John feuilletant le livre de médecine, voilà la distinction demandée. Vous allez comprendre ce que j'entends par monomanie. Et il lut : « Ce qui caractérise la monomanie, c'est quelque illusion particulière imprimée à l'intelli-

gence et qui donne lieu à une aberration partielle du jugement. L'individu qui en est affecté devient incapable de considérer sainement les objets atteints par cette illusion toute spéciale, tandis que sur tous les autres il ne trahit aucun désordre mental. »

John referma le livre, et allait le remettre à sa place quand mon cousin le lui prit des mains, tourna la page et continua d'un air de triomphe : « Un objet peut lui paraître présent qui n'existe pas sous ses yeux. S'il demeure incapable de reconnaître cette erreur quand un appel est fait à sa raison, nous devons en conclure qu'il est fou! »

— Que pensez-vous de cela? demanda George. Vous ferez mieux de vous tenir sur vos gardes, mon cher ami. Je suis ferré sur la question. J'étudie, en ma qualité d'avocat, un exemple de folie qui va être jugé le mois prochain...

— Mais, dis-je, revenons à M. Whiston. Croyez-vous qu'il n'ait point de famille, point d'amis? Il paraît avoir erré seul depuis des années à travers le monde.

— Je me rappelle, répondit John, qu'il m'a dit autrefois n'avoir pas de parents, sauf une vieille tante et un cousin, Henri Dunster, celui qui périt durant la guerre. Whiston l'aimait beaucoup. Moi, j'avais toujours trouvé Dunster indigne de cette amitié. Whiston passait pour riche; son père lui avait laissé des propriétés considérables, et jamais homme ne fut plus généreux que lui. Dunster avait, d'autre part, gravement entamé son patrimoine; ils habitaient ensemble, et c'était Whiston qui payait les dettes du prodigue. Une nature faible, en somme, que celle de Whiston, quoique je l'aie connu brillant écolier et bon soldat. Il avança très vite à l'armée, mais il la quitta bien avant nous, à la suite d'une fièvre, n'est-ce pas, George?

— Oui, je crois... répliqua l'avocat d'un air distrait. La neige continue à tomber... j'en aurai, si je reste plus longtemps, par-dessus les oreilles. Bonne nuit.

Et, allumant un cigare qu'il était bien sûr que la tourmente allait éteindre, mon cousin George Sheffield s'en alla, de l'air placide qui lui est particulier et que je trouve rafraîchissant à voir dans une époque de hâte fiévreuse, de lutte à outrance et d'incessante anxiété comme la nôtre.

Je doutais fort que M. Whiston eût vraiment l'intention de reparaître; mais le lendemain, comme je rentrais d'une promenade, notre vieux domestique me dit qu'il était dans le salon, même qu'il avait apporté pour moi des roses. Ce présent me disposa de nouveau favorablement à l'égard de l'ami de mon frère; c'étaient des roses jaunes exquises, mes roses préférées; rien, depuis bien longtemps, ne m'avait mieux rappelé l'Italie et ma première jeunesse auprès de tante Alice. Je remerciai M. Whiston avec chaleur. De nouveau il se laissa retenir à dîner. Nous fûmes cette fois complètement seuls. Notre habitude, à mon frère et à moi, est de rester des heures à table retenus par la causerie : ces messieurs fumèrent donc plusieurs cigares, tandis que je partageais mon attention entre leur entretien et le journal.

Un silence s'étant produit, John raconta certain cas survenu à l'hôpital le jour même. Il s'agissait d'un pauvre jeune garçon, très nerveux, très délicat, qui avait failli succomber à l'excès de la frayeur. Un de ses condisciples était entré dans sa chambre la veille au milieu de la nuit, caché derrière un masque épouvantable et drapé dans un suaire. Ainsi déguisé il était resté sous un rayon de lune attendant que l'autre s'éveillât. Naturellement ce n'était qu'un jeu, mais ce jeu cruel avait eu de terribles conséquences. Il était à craindre, si l'on sauvait la vie du malheureux mystifié, que l'on ne pût de même sauver sa raison.

M. Whiston écouta très attentivement :

— Pauvre diable! j'espère bien qu'il mourra, dit-il avec une indicible tristesse.

Puis, s'adressant à mon frère, après une minute d'hésitation :

— Croyez-vous aux revenants?

— Non, dit John, qui sourit en rencontrant mon regard; c'est-à-dire que je n'en ai jamais vu; mais il y a tant de choses étranges que l'on ne peut expliquer d'une manière satisfaisante, quoi qu'on fasse!

— Moi, je sais que les morts reviennent, dit M. Whiston, parlant très bas. Mon cher docteur, reprit-il brusquement, je ne vous reverrai plus jamais! Ma vie ne doit pas être longue, et vous m'avez momentanément ramené au vieux temps, votre sœur et vous, comme je n'aurais jamais cru que cela fût possible. Il me semble auprès de vous avoir un foyer. Sans doute vous me croirez pour le moins monomane; cependant je veux vous donner une marque de confiance, je veux vous dire ce qui me tue lentement. Vous êtes un savant, John, vous pourrez donner à ce que j'éprouve tel nom que vous voudrez, l'appeler une maladie du cerveau, peu m'importe; le fait est que Henri Dunster me suit.

John et moi nous échangeâmes un nouveau coup d'œil, et vraiment je fus tentée à mon tour de regarder par-dessus mon épaule; puis mon frère remplit le verre de M. Whiston, et je tressaillis au frôlement du journal qui avait glissé jusqu'à terre.

— Je n'en parle plus que très rarement; les gens se moquent de mon idée, dit notre hôte en s'efforçant de sourire; mais, pour moi, c'est horriblement réel. Il y a des moments où il me semble, je vous jure, que c'est la seule chose au monde qui soit réelle.

Un silence se fit pendant lequel j'entendais battre mon cœur, puis il commença son récit :

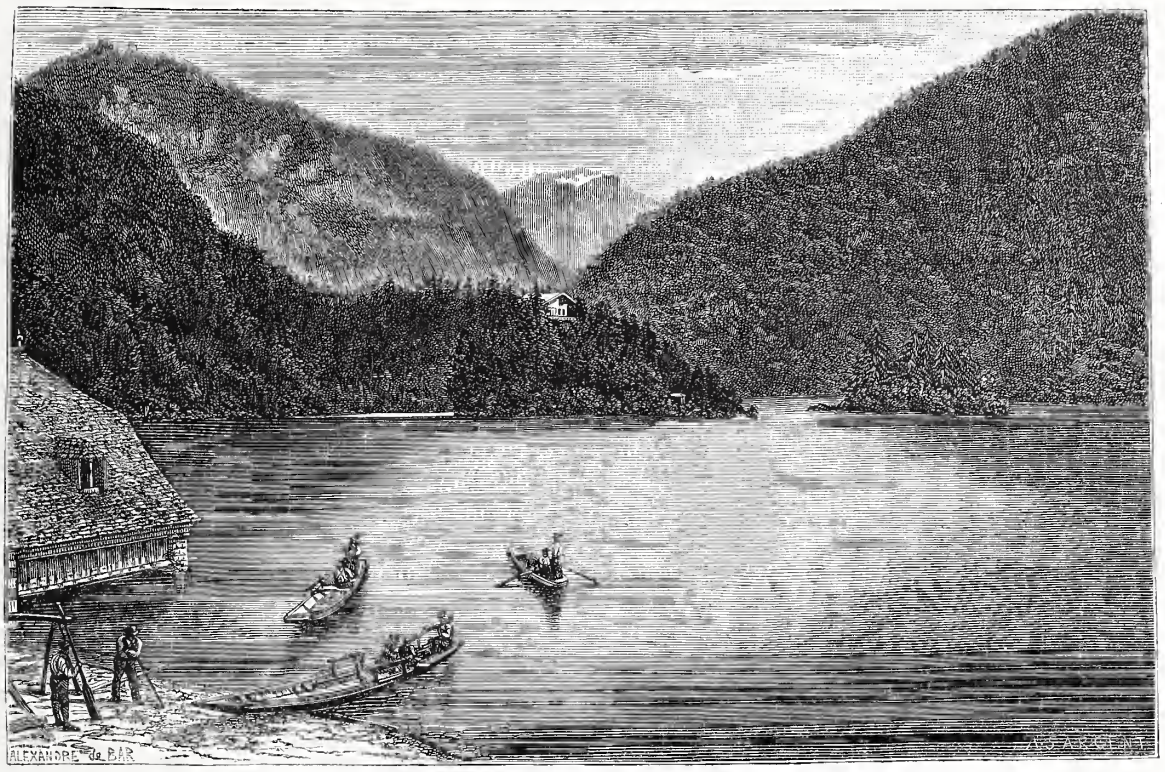
A suivre. SARAH JEWETT.

LE KŒNIGSSEE

(Autriche).

« Je crains qu'il ne pleuve cette nuit ou demain, nous dit le portier de l'hôtel d'Autriche, à Salzbourg, en regardant le ciel du pas de la porte. Peut-être feriez-vous bien de profiter de cette belle journée pour aller au Kœnigssee. » Ce portier, comme la plupart de ceux des grands hôtels en Allemagne, ainsi qu'en Suisse et aux bords de la Méditerranée, est un homme de bon conseil. Il est certain que si la pluie doit survenir demain, elle sera plus supportable dans la ville que sur le lac; mais il est déjà neuf heures, le voyage d'ici au Kœnigssee sera de quatre à cinq heures; il faut se hâter : on attelle, nous voilà partis.

A quelques indications données au cocher sur



Le Kœnigssee, lac du Roi ou de Saint-Barthélemy (Autriche).

la route à suivre, le portier ajoute : « Vous ferez bien de vous arrêter à Berchtesgaden et d'y déjeuner. »

Par malheur, nous n'avons pas tenu compte de cet avis. La route est charmante : de jolis villages, des cours d'eau limpides, des bois, des cultures variées, nous en abrègent la longueur. Impatients d'arriver au lac, nous nous arrêtons à peine quelques minutes devant l'hôtel de la Poste, à Berchtesgaden, le temps seulement de laisser reposer les chevaux. L'hôtelier, à l'opposé de beaucoup d'autres, nous salue poliment sans chercher à nous retenir et nous souhaite sans raillerie un bon voyage.

Arrivés au bord du Kœnigssee vers onze heures, nous sommes fort mal servis au seul petit restaurant qui soit à notre portée. Un garçon ahuri vient, va, s'agite, tombe debout dans des rêveries, il disparaît à chaque minute sans nous écouter, et revient les mains vides ou avec des mets autres que ceux qu'on aurait voulus; il nous mettrait presque en mauvaise humeur, s'il ne nous donnait une bonne envie de rire : « C'est qu'il va se marier demain », nous dit gravement un voisin de table. Est-ce vrai ?

Nous descendons au rivage, et, dès le premier aspect, nous voilà ravis. Nous découvrons beaucoup plus d'étendue de cette belle nappe d'eau qu'on ne peut en supposer par notre gravure. Des barques en assez grand nombre attendent les voyageurs. Un maître pêcheur, investi des fonctions de surveillant ou de loueur des nacelles, homme grave et de fort bonne tenue, nous en propose une où sont assis deux bateliers vigoureux. Nous hésitons, voyant, dans une barque voisine, deux batelières dont les costumes tyroliens nous attireraient volontiers; mais cette hésitation est ridicule : nous embarquons avec nos Tyroliens.

L'eau, d'une belle teinte verte, reflète un ciel pur; elle est calme et profonde : nous glissons en silence, laissant derrière nous un sillon argenté. Sur les deux bords, les rochers plongent dans le lac; peu de « fabriques », comme disent les peintres : une villa, une chapelle dans le roc; à quelque distance, on tire, je ne sais d'où, un coup de pistolet dont le retentissement se multiplie et se

prolonge au loin; puis tout rentre dans un silence que rien ne trouble, pas un oiseau, pas une voix. Nos bateliers nous conduisent d'abord à une langue de terre où il y avait autrefois un château de chasse royale qui a donné son nom au lac; il est depuis longtemps ruiné, ce n'est plus qu'un petit cabaret. A côté est une chapelle dédiée à saint Barthélemy; elle attire, nous dit-on, une foule nombreuse de pèlerins le 24 août de chaque année : à cette occasion, on allume, le soir, des feux sur les hauteurs. Nous trouvons en cet endroit des voyageurs qui nous ont précédés, attablés sous les arbres : ils sont joyeux, or ce n'est pas la solennité du lac qui peut leur inspirer cette joie; ils sont en partie de plaisir; les truites de Saint-Barthelemy sont renommées; mais nous ne nous laissons pas tenter malgré notre mauvais déjeuner, et nous continuons à naviguer paisiblement sur la seconde partie du lac, qui n'est pas moins belle que la première. Plus loin on aborde à un isthme, le Salet-Alp; on traverse à pied une sorte de désert, et l'on arrive à un autre lac, long à peine d'une demi-lieue, encaissé dans des rochers sauvages.

Au retour, nous contemplons de nouveau le Kœnigssee, qu'on appelle aussi le lac de Saint-Barthélemy, et son admirable cadre. Ce que nous éprouvons est difficile à définir. Nos impressions nous paraissent sensiblement différentes de celles dont nos visites aux lacs suisses ou italiens nous ont laissé le souvenir, et nous sommes persuadés que ce qu'elles ont de particulier persistera : nous en faisons l'épreuve aujourd'hui au fond de nous-mêmes où renaît, tandis que nous écrivons ces lignes, le sentiment d'une solitude solennelle, sérieuse sans être triste, profonde dans un espace de peu d'étendue, et empreinte d'une sorte de majesté qui invite à la méditation. Toutefois, nous ne saurions le méconnaître, nous ne nous sommes pas dit en présence de ce grand et noble spectacle, comme au lac de Côme et à d'autres : « C'est ici qu'on serait heureux de vivre. »

Éd. Ch.

LA VIE INTIME DE FÉNELON

à Cambrai [1].

C'est en 1697 que Fénelon, après sa longue et ardente controverse avec Bossuet au sujet du quiétisme [2], à la veille de voir son livre des *Maximes des saints* condamné par un décret du pape, dut tout à coup, sur l'ordre du roi, quitter la cour et se retirer dans son archevêché de Cambrai. Cet exil, qui dura autant que sa vie, était l'écroulement de sa fortune et, semblait-il, la ruine de sa renommée, de son bonheur, de toute sa vie.

[1] Toute la matière de cet article est empruntée au très intéressant ouvrage de M. Emmanuel de Broglie, *Fénelon à Cambrai*, récemment couronné par l'Académie française.

[2] Voy. l'article sur Mme Guyon, t. L, 1882, p. 164.

Il y avait huit ans que Fénelon avait été placé, comme précepteur, auprès du jeune duc de Bourgogne, et il avait réussi merveilleusement dans une tâche où tout autre sans doute eût échoué : tous admiraient l'extraordinaire habileté avec laquelle, employant tour à tour l'autorité et la douceur, d'un enfant emporté, dur, colère, insolent, intraitable, il avait fait un jeune homme studieux, sincèrement pieux, appliqué à ses devoirs, plein de respect et de reconnaissance pour le maître qui l'avait dompté. En même temps, il était l'âme d'une petite société d'élite, composée de grands seigneurs et de grandes dames, les ducs et les duchesses de Beauvilliers et de Chevreuse, la comtesse de Grammont, la maréchale de Noailles, M. de Seignelay; et à l'Académie française, dont il était membre, il allait de pair avec les plus illustres écrivains : il était l'ami de Racine et de la Bruyère. Le chancelier Daguesseau, dans ses Mémoires, donne de lui la plus haute idée : « Il était, dit-il, un de ces hommes rares, destinés à faire époque dans leur siècle, et qui honorent autant l'humanité par leurs vertus qu'ils font honneur aux lettres par leurs talents...

» Les grâces coulaient de ses lèvres, et il semblait traiter les plus grands sujets pour ainsi dire en se jouant. Une noble singularité répandue dans toute sa personne, et je ne sais quoi de sublime dans le simple, ajoutait à son caractère un certain air de prophète. Toujours original, toujours créateur, n'imitant personne et paraissant lui-même inimitable. » Saint-Simon, qui n'aimait pas Fénelon, ne peut s'empêcher d'être séduit par ces beaux yeux « dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent », par cette physionomie « telle qu'on n'en voyait pas qui y ressemblât et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois : elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient pas; elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse : il fallait effort pour cesser de le regarder. » Cet homme si richement doué, si brillant et pour qui la cour n'était pas un trop grand théâtre, qu'allait-il devenir, confiné pour toujours dans sa lointaine retraite de Cambrai ?

Fénelon se soumit aux deux condamnations qui le frappèrent coup sur coup, celle du roi et celle du pape; il ne murmura pas, il ne chercha à défendre ni sa personne ni sa doctrine. « Humilions-nous, dit-il dans une lettre à un ami, et au lieu de raisonner de l'oraison, songeons à la faire; c'est en la faisant que nous la défendrons, c'est dans le silence que sera notre force... J'aime mieux porter la croix et me justifier moi-même aux yeux de mon troupeau par ma patience, par mon travail. »

Le palais épiscopal de Cambrai était une très belle résidence. Il était situé sur une place, en face de l'église métropolitaine de Notre-Dame. Après avoir franchi la porte d'entrée, on se trouvait sous

un portique ouvert dont les arcades étaient supportées par des colonnes, pavé de dalles de marbre blanc et noir, et régnant, du côté droit, sur toute la longueur d'une cour spacieuse. Au fond s'élevait, sur un soubassement percé de voûtes, un bâtiment neuf, tout en briques avec des cordons de pierre blanche : c'était l'habitation du prélat. Ce vaste logis contenait la grande salle du dais, tendue d'une tapisserie de haute lice, représentant l'histoire de la Genèse, éclairée par trois hautes fenêtres, et dans laquelle ouvraient cinq portes, une dans chacun des quatre angles et la cinquième au milieu ; sous le dais, qui était de velours cramoisi, on apercevait la croix archiépiscopale ; plusieurs canapés et de nombreux fauteuils, en velours cramoisi comme le dais, étaient rangés le long des murs ; les portières et les rideaux des croisées étaient en soie, de la même couleur que le reste de l'ameublement, avec des galons et des franges d'or. De ce salon on passait dans une chambre à coucher, dont le lit et les meubles étaient en damas rouge ; on y remarquait les portraits du roi, du dauphin et du duc de Bourgogne. Mais cette chambre n'était que pour la parade ; Fénelon ne l'habitait pas ; il couchait dans une autre petite pièce, dont le meuble, très modeste, était de laine grise, et dont l'unique fenêtre donnait du côté du nord. L'extrémité du bâtiment était occupée tout entière par une vaste bibliothèque, qu'éclairaient trois croisées au midi, trois autres au nord et une septième au bout, du côté de l'occident ; par celles du nord, la vue s'étendait sur les jardins ; les parois étaient entièrement garnies de livres ; un grand bureau, revêtu de maroquin noir, entouré de fauteuils et de chaises, remplissait le milieu de la pièce. Toutes les chambres étaient parquetées, tous les parquets reluisaient comme des miroirs.

La vie de Fénelon était soumise, dans ses moindres détails, à une règle inflexible. Il s'éveillait de bonne heure ; mais la faiblesse de sa santé lui interdisait de quitter aussitôt son lit et sa chambre. Il y faisait ses prières, puis lisait ses lettres, y répondait, travaillait à l'administration de son diocèse. Ensuite il allait dire la messe, tous les jours dans la chapelle de l'archevêché, le samedi à la cathédrale, où il confessait tous ceux qui se présentaient. Les jours de fête, il ne manquait pas d'officier lui-même.

A midi, il dînait, et comme il admettait à sa table ses secrétaires, ses aumôniers, auxquels se joignaient presque toujours quelques hôtes ou quelques visiteurs de passage, on n'était jamais moins de douze ou quatorze personnes. Les mets étaient abondants et délicats : c'étaient, selon l'abbé le Dieu, qui prit part à l'un de ces repas, plusieurs potages, plusieurs entrées, des ragoûts variés, divers gibiers, de beaux fruits, pêches et raisins, quoique en Flandre, servis dans de la vaisselle d'argent par des domestiques entendus, diligents et silencieux. Fénelon, lui, mangeait très peu ; il ne touchait qu'aux mets les plus légers, avec beaucoup de réserve. Mais s'il voulait faire honneur à quelqu'un, il le plaçait à son côté, lui servait de sa main ce qu'il y avait de meilleur sur la table, et il buvait à sa santé, ne prenant pour lui-même qu'une petite quantité d'un vin sans couleur et sans force ; tout cela avec une politesse à la fois sérieuse et pleine de grâce. Le convive, touché de tant d'égards, à chaque nouvelle prévenance remerciait en ôtant son chapeau, à quoi le prélat s'empressait de répondre en retirant aussi le sien.

Nulle contrainte d'ailleurs pour personne à ces repas. La conversation y était facile, animée et même gaie. Les ecclésiastiques, de quelque rang qu'ils fussent, aussi bien que les amis et les parents de l'archevêque, parlaient librement ; mais personne ne se fût permis un mot de raillerie ou une discussion désobligeante. Fénelon causait à son tour avec simplicité, parfois avec enjouement, sans jamais se départir d'une bienséance et d'une retenue qui s'imposaient à tous.

Après le dîner, on passait dans la grande chambre à coucher d'apparat, où la conversation continuait, tandis que le prélat, assis auprès d'une petite table, examinait et signait les pièces que ses secrétaires lui présentaient. Puis, Fénelon se retirait dans sa bibliothèque, où il travaillait jusqu'au soir. En été, quand le temps était beau, il sortait : il aimait à se promener à pied et longtemps, seul, en dehors de la ville. « Là, disait-il, je me trouve en paix, dans le silence, devant Dieu. » Assez souvent, les jours de pluie, retenu à la maison, il marchait de long en large pendant une heure dans ses appartements, dont on ouvrait toutes les portes, avant de se remettre au travail. A neuf heures, on servait le souper, qui se composait seulement d'œufs et de légumes ; enfin, à dix heures, l'archevêque prononçait lui-même la prière, à laquelle assistaient tous ses domestiques, puis il rentrait dans sa chambre.

Et chaque jour ressemblait à la veille. Cette invariable uniformité n'était interrompue que par les visites pastorales que l'archevêque faisait régulièrement dans son diocèse deux fois par an, au printemps et à l'automne. Le moment venu, il partait, sans tenir compte de l'état de sa santé, ni de l'inclémence de la saison, ni des mauvais chemins : « Dieu, disait-il, donne la robe selon le froid. » Il s'arrêtait dans les moindres villages (son diocèse en contenait sept cent soixante-quatre) ; il y prêchait, y donnait la confirmation, demeurait dans l'église la plus grande partie de la journée, recevant tous ceux qui se présentaient.

A suivre. E. LESBAZEILLES.

DE CHARRETIER GRAVEUR.

Un de ces soirs, deux jeunes ouvriers se sont rencontrés dans le cabinet du prêt des livres, à notre bibliothèque populaire, et ont paru bien heureux de se revoir.

— Que deviens-tu, Boulot? demanda l'un d'eux à l'autre.

— Je suis graveur en lettres.

— Tu étais maraîcher?

— Oui, comme mon père; c'était une rude vie; ma mère et mes sœurs nous aidaient: on passait à tour de rôle les nuits sur les charrettes et dans la halle. Mais, un jour, on nous donna avis de Metz que notre tante était malade et voulait nous voir tous: apparemment elle voulait nous faire du bien. Mon père résilia son bail, nous vendîmes tous nos ustensiles, mais nous arrivâmes trop tard à Metz. Ma tante était morte, sa maison fermée. D'autres parents, nous dit un homme d'affaires, avaient hérité. Était-ce vrai? nous ne connaissions dans la ville personne à qui demander conseil; et n'ayant que bien peu d'argent de reste, nous ne savions que devenir. Mais mon père est courageux: nous nous fîmes charretiers pour transporter les pavés qu'on taille à Fontainebleau sur les bateaux de la Seine. Dans les intervalles du travail, le hasard me fit rencontrer un jeune artiste graveur sur cuivre. Il n'était pas fier, il me questionna et s'intéressa à moi; il me trouvait trop faible pour le travail que je faisais, et il me conseilla d'apprendre sa profession. Quand j'avais un peu de liberté, je m'essayais à graver sous ses yeux. Je n'ai pas encore beaucoup appris, mais au bout de six mois j'en savais assez pour entrer chez un maître qui fait graver pour lettres et cartes. Je gagne assez bien ma vie, et avec beaucoup moins de peine qu'autrefois. Mon patron a pensé que je ferais le travail qu'il me demande tout aussi bien à Versailles et en vivant mieux. J'en suis content, parce que ma mère et mes sœurs sont revenues à Chaville où elles sont blanchisseuses. Eh! tu vois, Lefèvre, il ne faut jamais désespérer; le diable a beau faire, on lui montre son maître.

ÉD. CH.

QUELQUES LOCUTIONS

Aux douzième et treizième siècles [1].

Tenir à bay. — Tenir en respect.

Faire ou accomplir son bon. — Faire son plaisir.

Ne pas répondre au bouton. — Ne faire aucune réponse.

Au chef de pièce. — A la fin.

De chef en chef. — En totalité, en tout point.

Venir au chef de tour. — Arriver au point essentiel.

Clamer ses coulpes. — Confesser ses péchés.

Cueillir en haine. — Prendre en aversion.

L'aube crevée. — Le point du jour.

Avoir le cri. — Être accusé.

Venir au-dessus. — Vaincre.

Perdre son édad (âge). — Perdre la vie.

Prendre estat. — S'arrêter, s'établir.

Laisser ester. — Cesser de parler.

Faire célée. — Cacher.

Faire faillance. — Faire défaut.

Peler la figue. — Tromper.

Être au finer. — Mourir.

Grenous (barbe). Être aux grenous de quelqu'un. — Le harceler.

Faire hont et let. — Injurier, outrager.

Issir. — Sortir, la sortie.

Lez à lez. — A côté l'un de l'autre.

Avoir los et cri. — Avoir une haute renommée.

Parler d'autre Martin. — Tenir un autre langage.

Muer le sang. — Se mettre en colère.

Oindre le musel (museau). — Souffleter, battre.

Faire fin et pair. — Faire mourir.

Parler en pardon. — Parler inutilement.

Parer une châtaigne. — Tramer un complot.

Isnel le pas. — Rapidement.

Cheoir à pleine paume. — Tomber en défaillance.

Pieça. — Il y a longtemps.

Voir son pied. — Sortir de prison.

Qui ains ains. — A qui mieux mieux.

Savoir de renart. — Savoir des ruses.

Rire clair. — Rire agréablement.

Avoir mauvaise robe. — Ne pas réussir.

Avoir en talent. — Être disposé à...

Tenir en gab. — Prendre en plaisanterie.

Mettre au val. — Abaisser.

[1] *Dictionnaire de la langue française au douzième et au treizième siècle*, par C. Hippeau, 1873.

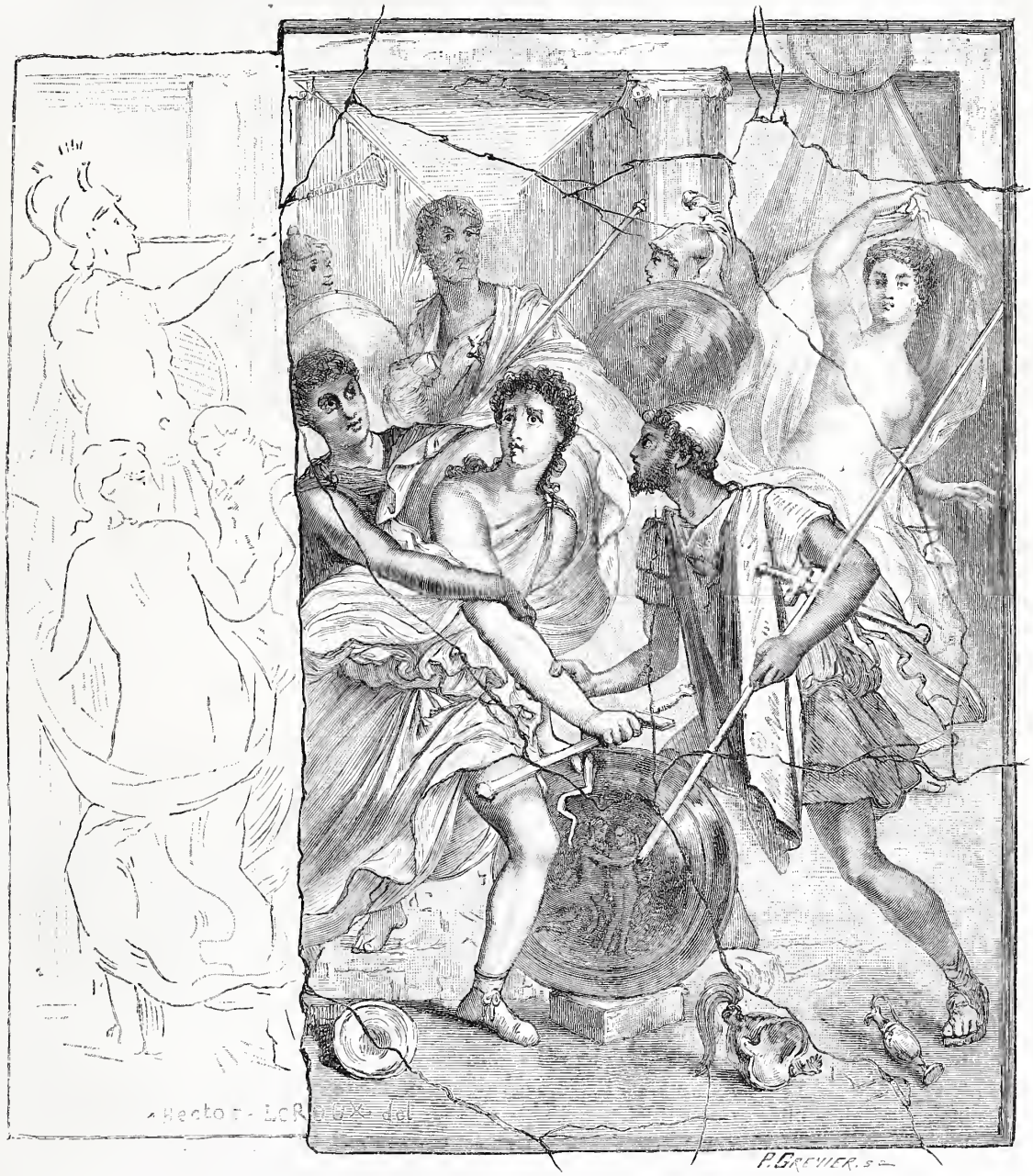
ACHILLE A SCYROS.

La déesse Thétis, avertie par un oracle que son fils Achille devait périr à la fleur de l'âge sous les murs de Troie, chercha à le soustraire au sort fatal qui l'attendait. Elle le transporta encore tout enfant dans l'île de Scyros [1] après l'avoir revêtu d'habillements féminins, le présenta comme sa fille au roi Lycomède, et le fit élever dans la famille de ce prince. Mais, quelques années plus tard, le devin Calchas déclara aux Grecs rassemblés pour l'expédition de Troie, que les destins ne leur permettraient jamais de s'emparer de la ville ennemie s'ils n'emmenaient Achille avec eux, et il leur découvrit la retraite où était caché le jeune héros. Aussitôt on confia à Ulysse et à Diomède la mission délicate de l'en tirer. Ils arrivèrent un jour à Scyros, sous prétexte d'examiner les forces dont les Grecs pouvaient disposer; comme cadeau d'hospitalité, ils offrirent aux filles de Lycomède, parmi lesquelles se trouvait Achille, une corbeille remplie d'objets de toilette et d'instruments de musique; en même temps l'artificieux Ulysse exposait à leurs regards un casque, un bouclier, une épée, tout un équipement de guerre. Les jeunes filles se parta-

[1] Dans la mer Égée, sur la côte de l'Eubée.

gèrent le contenu de la corbeille; Achille, dont la véritable nature se réveillait, regardait avec convoitise les armes resplendissantes apportées par les deux étrangers, quand tout à coup un soldat, qu'Ulysse avait posté à quelque distance, fit retentir dans la demeure royale les sons éclatants d'une trompette; Achille crut à une invasion soudaine; n'écoutant plus que son ardeur guerrière, il saisit d'un brusque mouvement l'épée et le bouclier déposés devant lui. Mais aussitôt deux bras arrêtèrent le sien : il était reconnu. Les messagers des Grecs, faisant appel à son amour de la gloire, le décidèrent sans peine à les suivre vers Troie.

Homère ne paraît pas avoir connu cette lé-



Achille à Scyros, peinture de Pompéi. — Dessin de M. Hector Leroux.

gende; du moins il n'en fait pas mention. Elle prit sans doute naissance dans la période qui le sépare des premiers auteurs dramatiques d'Athènes. Car elle fournit à Sophocle et à Euripide le sujet de deux tragédies intitulées : *les Jeunes filles de Scyros;* il ne nous en reste aujourd'hui que des fragments. Plusieurs écrivains célèbres traitèrent après eux la même fable en prose et en vers; Stace n'eut qu'à choisir entre ces modèles quand il lui donna place dans son épopée de *l'Achilléide*. Les artistes, eux aussi, s'inspirèrent souvent de l'histoire d'Achille à Scyros : le peintre Polygnote l'avait représentée dans un tableau dont il orna la Pinacothèque des Propylées, à Athènes. Un autre peintre moins connu, Athénion de Maronée, ne craignit pas de se mesurer avec un si grand maître; il fit sur la même

donnée une composition que les anciens citaient avec estime. Un grand nombre de bas-reliefs sculptés sur les parois des sarcophages, des mosaïques, dont une découverte à Vienne en Dauphiné, nous donnent une idée de ce que pouvaient être les chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire, aujourd'hui perdus, qui reproduisaient l'heureux stratagème d'Ulysse.

Mais parmi les monuments qui nous sont parvenus, ceux qui retracent la scène avec le plus de vie, ce sont les peintures de Pompéi. On en a retrouvé huit, dans diverses maisons de la ville, qui sont consacrées à ce sujet. Celle que nous donnons ici est la mieux conservée; notre dessinateur l'a complétée à l'aide d'un fragment pris sur une autre muraille. Il est fort probable que le peintre, comme il arrivait souvent, n'a fait que copier avec plus ou moins de fidélité un original célèbre. On ne croit pas qu'il ait eu pour modèle le tableau de Polygnote. En général, les décorateurs qui ont couvert de leurs productions les murs de Pompéi imitaient plutôt les artistes postérieurs à Alexandre que ceux de la grande époque. On suppose avec vraisemblance, quoique les preuves positives fassent défaut, que nous avons ici une reproduction du tableau d'Athénion. Celui-ci vivait vers l'an 300 avant notre ère, à une époque où la grâce commençait à remplacer la beauté, mais où les saines traditions n'étaient pas perdues.

Au milieu du tableau, on voit Achille encore à moitié vêtu de son déguisement féminin, les cheveux flottant sur les épaules; il est transporté d'une mâle fureur et tient d'une main l'épée, de l'autre le bouclier, sur lequel, par un raffinement de ruse, on l'a représenté lui-même avec Chiron son ancien précepteur, afin de réveiller les nobles instincts que le Centaure s'était plu à cultiver en lui. Diomède et Ulysse, que l'on reconnaît à son petit bonnet pointu, ont saisi le bras du héros par un geste plein de vérité, pour contenir son ardeur inutile et pour prendre possession de sa personne. Au fond, à l'entrée d'un portique, Lycomède, entouré de soldats, manifeste la surprise qu'il éprouve en découvrant le véritable sexe de son hôte, tandis que Déidamie et deux autres filles du roi s'enfuient épouvantées par les sons de la trompette. Sur le sol gisent épars un casque, une *phiale* et un miroir, présents offerts à Achille et à ses compagnes.

Stace a décrit cette scène dans des termes qui ne manquent pas de grandeur : « A la vue des armes Achille frémit, il fronce le sourcil; sa chevelure se dresse sur son front; les conseils de sa mère sont oubliés, *tout son cœur est plein de Troie*..... Voilà que soudain éclatent avec fracas les sons de la trompette. Les filles de Lycomède s'enfuient, jetant çà et là les présents qu'elles tenaient à la main; elles appellent le roi à leur secours comme si une bataille allait s'engager. La robe d'Achille tombe d'elle-même; déjà il a saisi un bouclier et un javelot. On dirait, ô prodige incroyable! qu'il surpasse de toute la hauteur des épaules et le roi d'Ithaque et le héros d'Étolie [1], tant le subit éclat des armes, tant le feu martial qui jaillit de ses yeux éblouit, épouvante la maison tout entière. Debout au milieu de cette famille tremblante, il semble déjà par son attitude terrible provoquer Hector au combat. On cherche vainement en lui la *fille* de Pélée [2]. » Il est évident qu'en peignant ainsi Achille, Stace avait présents à l'esprit les tableaux que l'art à bon marché avait répandus dans toutes les maisons romaines; et d'autre part, les premiers artistes qui ont traité ce sujet ont dû s'inspirer des vers de Sophocle et d'Euripide. Car il y a ici entre la poésie et la peinture un accord remarquable.

GEORGES L.

Du Développement moral.

Nous devons de bonne heure nous prescrire, dans la vie et dans nos actions, un but honnête, vertueux, possible, et nous y attacher de toutes nos forces, afin que notre âme se forme à toutes les vertus. Mais, en façonnant notre caractère moral, nous ne devons pas suivre les procédés du sculpteur, dont le ciseau achève de finir une tête tandis qu'il laisse le reste du corps à l'état de bloc grossier et informe. Nous devons imiter la nature, qui, dans la conformation d'une fleur, d'un animal, développe à la fois toutes les parties de son œuvre.

BACON.

LES ENNEMIS DES PLANTES.

Suite. — Voy. p. 10 et 22.

XIII

A l'inverse de ce genre d'aventures, que les Fourmis, bêtes intelligentes, ne s'obstinent pas longtemps à affronter (A), le Saule daphnoïde et d'autres ont si bien ciré la surface de leurs feuilles et de leurs rameaux, qu'aucune Fourmi ne parviendrait à parcourir un plancher aussi glissant. Ce serait là, assurément, un obstacle qui n'empêcherait pas une petite Limace de se traîner jusqu'à la fleur pour y dévorer toutes les parties molles et succulentes : aussi, beaucoup de plantes qui sont exposées à la visite de ces animaux à corps mou s'en défendent-elles par des collerettes d'épines, par des remparts de poils durs, d'aiguillons, par les dentelures raides et piquantes de leurs feuilles, de leurs involucres, calices (C), etc.

Le *Carlina acaulis*, par exemple, de la famille des Composées, n'a pas de tige apparente et forme d'élégantes rosaces appliquées contre le sol aride qui la nourrit. Or, ces rosaces sont formées par

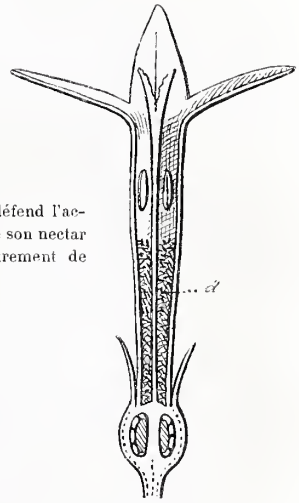
[1] Ulysse et Diomède.

[2] C'est-à-dire Achille, *fils* de Pélée, déguisé en *fille*. (*Achilléide*, II, v. 181 et 200.)

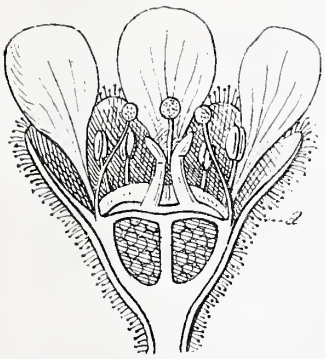
une collerette de feuilles dentées-incisées, et les dents dures et acérées de ces feuilles défendent le large capitule central de l'approche de tout animal rampant à texture délicate (B). Tous les voleurs de miel et de pollen en veulent surtout à la fleur, et, généralement, insectes volants et coureurs

A. Inflorescence d'un *Silene* gluant. — Des fourmis, pucerons, mouches, cherchant à dévaliser les fleurs, se sont trouvés englués le long de la tige par des poils glandulaires de défense.

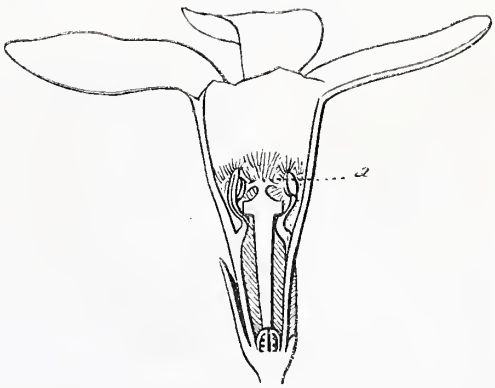
B. Un jeune capitule de Composée défendu par un involucre épineux (*Carlina vulgaris*).



fleur qui défend l'accès trop facile de son nectar par un enchevêtrement de poils *a*.



D. Coupe longitudinale à travers une fleur de Saxifrage. — Cette fleur est garnie extérieurement de poils glandulaires capités qui en défendent l'accès aux petits insectes coureurs. (D'après Kerner.)



C. Intérieur d'une fleur de Pervenche (*Vinca*) où les poils des étamines et du stigmate *a* défendent l'accès du fond de la fleur.

doivent s'attendre à se voir impitoyablement refusé ou au moins entravé l'accès aux trésors si convoités de la fleur, pour peu que celle-ci soit devenue éclectique.

XIV

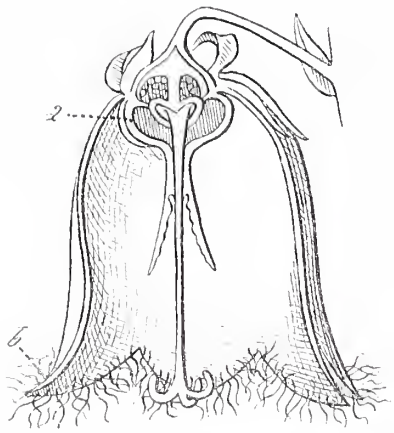
Ainsi, beaucoup de Labiées, les *Vinca, l'Arctostaphylos uva ursi*, etc., ont leurs fleurs garnies, à l'entrée ou à l'intérieur, de touffes, de colliers ou de traînées de poils qui laissent bien passer le corps ou la trompe d'insectes d'une certaine force, mais qui s'opposent au passage d'insectes moins forts (C).

Ailleurs, chez les Campanules par exemple (D), le chemin est barré à l'aide d'une sorte de clapet formé par l'élargissement du filet de l'anthère, ou bien, comme chez la Capucine, par des franges (E), ou bien par des voûtes élégantes de formation spéciale qui recouvrent totalement les nectaires (F).

Ici, la fleur se fait ventrue et rétrécit son entrée au niveau du col, comme cela se voit chez la Consoude (G); elle se renverse même et s'étrangle en quelque sorte, comme chez la Péristrophe, ou ferme entièrement sa corolle à deux lèvres, comme le font les fleurs si bizarres de la Gueule-de-loup et de la Linaire (H). Mais qui n'a vu une Abeille écarter les deux lèvres de cette gueule et, arc-boutée sur ses cuisses puissantes, explorer les profondeurs de la corolle, à la recherche du nectar réservé aux puissants de son espèce.

XV

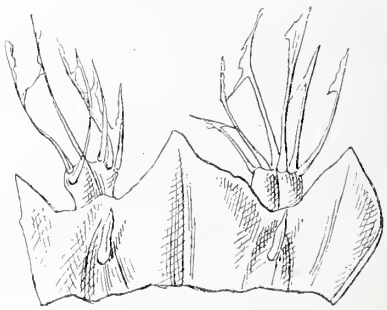
Parfois aussi la fleur ne reçoit pas de visiteur pendant le jour ou une partie du jour, et n'ouvre son palais qu'au crépuscule ou pendant la nuit,



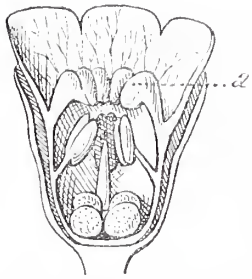
D. Intérieur d'une corolle de Campanule défendu par un collier de poils *b*. — Le magasin à nectar est protégé par une voûte *a* formée par l'élargissement du filet des étamines.

telle est notre Belle-de-nuit; mais alors, pendant que toute cette gent bourdonnante et remuante, fatiguée et repue, repose dans son nid, sous une feuille ou derrière une étamine dans une corolle, d'autres, comme les Sphinx, les Noctuelles, vont,

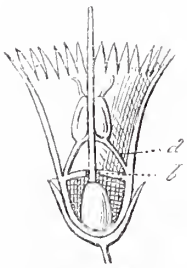
E. Une fleur de *Cuphea micropetala* garnie, sur les bords du calice, de prolongements gluants et déchiquetés. (D'après Kerner.)



E. Une partie du bord calicinal, pour mieux montrer ces prolongements de défense contre les insectes indiscrets.



F. Intérieur d'une fleur de Cynoglosse. — Les organes floraux internes sont protégés par des capuchons *a*.



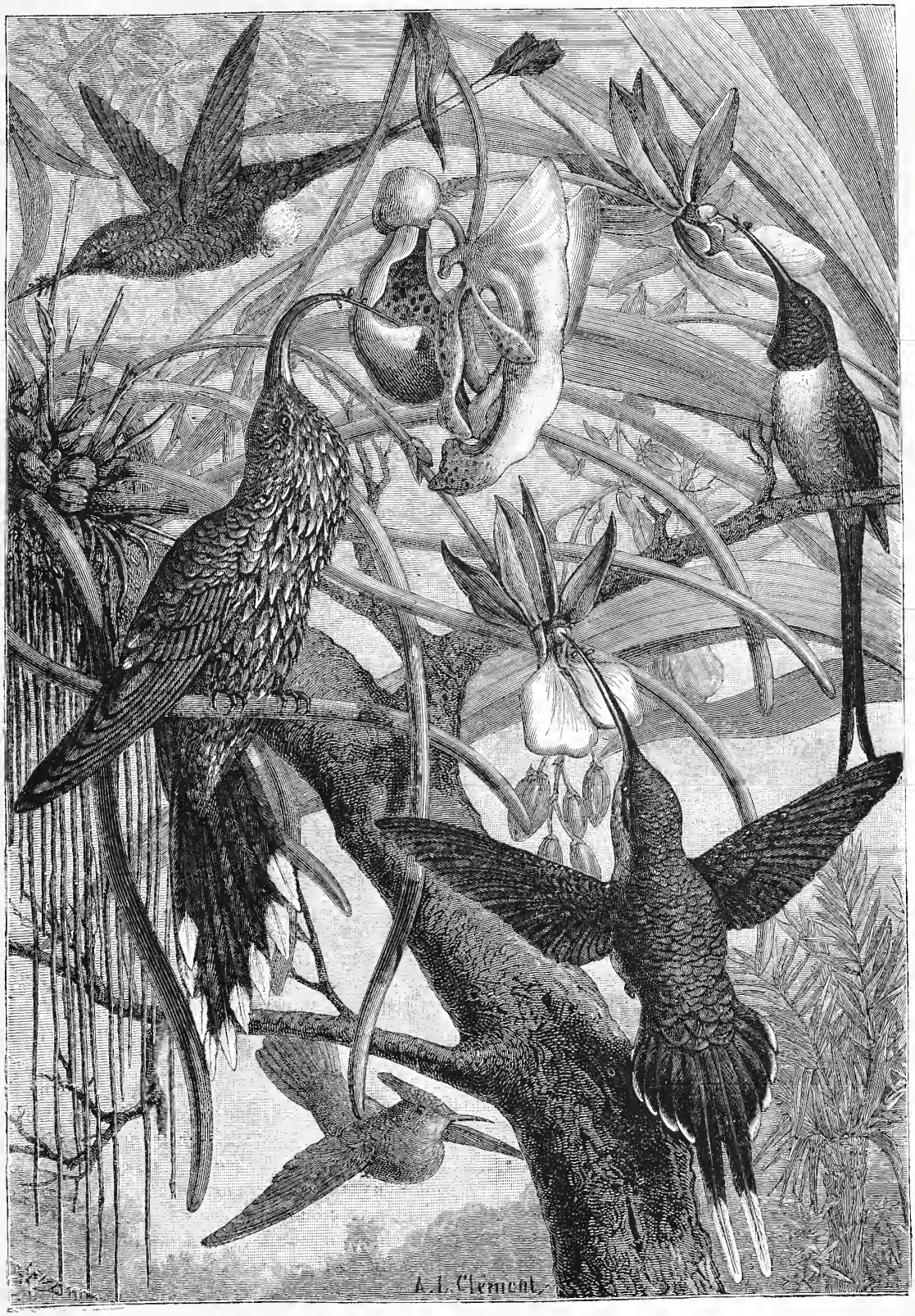
F. Intérieur d'une fleur de Soldanelle alpine. — Le fond de la fleur se trouve protégé par un plafond double *a* et *b*.

G. Une inflorescence de Consoude (Borraginée) visitée par des Bourdons. — La fleur ventrue cache son nectar au fond de la corolle; mais les Bourdons, et après eux les Abeilles, trouvent plus commode de voler le nectar par effraction en pratiquant un trou à la base de la corolle pour y introduire leur trompe et atteindre juste au niveau de la gourmandise convoitée.

H. Une fleur de l'*Antirrhinum* (Gueule-de-loup), à corolle fermée.

de leur vol saccadé, rendre visite aux fleurs « tristes », aux fleurs nocturnes.

Comment ne pas sourire à la pensée de cette fleur de Coryanthe, de l'Amérique méridionale,



Fécondation des fleurs par les oiseaux. — Voy. p. 10.

qui inflige à ses visiteurs l'humiliation d'un bain involontaire? Comment ne pas s'intéresser aux péripéties de ce drame qui se déroule dans une fleur de Physianthus? Cette Asclépiadée est visitée souvent par des Papillons du genre *Clusia*. Les malheureux se prennent par leur trompe dans

les appendices des anthères, et, ne pouvant se dégager, restent ainsi suspendus et meurent misérablement.

L'observateur de ce fait, M. Packard, avait trouvé de ces fleurs garnies de nombreuses trompes de Papillons. Il en eut l'explication par la lettre d'un de ses correspondants qui lui écrit : « Tous les mouvements de ces Papillons nocturnes pour se dégager demeurèrent infructueux, et comme je les observais attentivement, je vis soudain plusieurs Abeilles mellifères s'abattre sur leur corps, les piquer un grand nombre de fois jusqu'à ce qu'ils fussent morts, puis les déchiqueter et en dévorer les restes. »

La fin à une autre livraison.

G. Capus.

LA VIE D'UN ÉCOLIER SUÉDOIS

IL Y A CINQUANTE ANS [1].

Suite. — Voy. p. 46.

Cependant on décharge les effets de Nahum, ainsi que les provisions que les écoliers ont l'habitude d'emporter de la maison de leurs parents : des pommes de terre, des pois secs, de la viande, du gruau, du malt, toutes choses dont la vieille se charge. Quant aux fromages, aux pots de beurre, aux jambons, à la farine et à la confiture d'airelle, Nahum, qui se rappelle les instructions que ses nouveaux camarades lui ont déjà données, a soin de ne pas s'en dessaisir.

Il se sent définitivement lancé dans un monde nouveau. La seule figure de connaissance qu'il puisse regarder encore, c'est celle de Pierre, et encore Pierre doit-il, dès le lendemain matin, prendre congé du pauvre petit dont le cœur se gonfle à cette seule pensée. Il s'approche de la fenêtre et contemple avec distraction le cimetière et les feuilles flétries balayées par le vent, tandis qu'une volée de bouvreuils picorent dans un sorbier. Il est brusquement tiré de sa rêverie par l'apparition de trois visages nouveaux : ce sont ses trois compagnons de chambre. Les deux plus petits témoignaient beaucoup de respect au troisième, parce que c'était « un ancien », comme Nahum l'apprit plus tard.

Tous trois se mirent au travail, et Pierre, qui venait de faire quelques courses à travers la ville, rentra bientôt et s'assit sur une caisse, dans le but de compter son argent et d'examiner plus attentivement ses emplettes. Il rappela à Nahum qu'il lui fallait écrire à sa mère sans retard. « Car, ajouta-t-il, demain matin à cinq heures, je me remets en route. » Nahum commença à écrire sur-le-champ la première lettre qu'il eût composée dans sa vie; mais à chaque nouvelle ligne tracée, il avait peine à dominer le désespoir qui l'envahissait. Dès que le petit billet fut achevé, tout le monde songea au repos; Pierre étendit son long corps dans un coin de l'appartement, avec son sac à fourrage sous sa tête en guise d'oreiller, et Nahum, après avoir échangé quelques phrases, s'assoupit à côté de son camarade de lit.

Le matin, quand il s'éveille, l'appartement est vide; ses camarades sont déjà au collège et Pierre est en route pour retourner chez lui. Soit qu'il commence à se résigner, soit que le sommeil l'ait réconforté, le cœur de Nahum est moins gros. « Il faut, après tout, se faire à sa destinée », pense-t-il; et il profite des premiers rayons du jour pour examiner ce que contient la petite chambre. Deux lits, un miroir à moitié brisé, à peine plus grand qu'une tranche ordinaire de fromage, quelques malles, un poêle chancelant, en constituent tout le mobilier avec plusieurs chaises et une longue table pliante. Au-dessus du lit du « grand » sont suspendus un porte-montre et un violon. Sous les lits, des tinettes à beurre. Le soleil éclaire un grand broc en bois posé sur la table, et il distingue deux tablettes surchargées de lexiques et d'ouvrages grecs et latins. Enfin, un attisoir à moitié brisé semble monter la garde auprès de la cheminée, et contre la fenêtre repose une table ordinaire flanquée de deux chaises en bois.

Nahum range ses effets, transporte dans l'armoire à côté des provisions ceux qui ne sont pas d'un usage immédiat, suspend ses costumes, et dispose sur un rayon ses livres classés par ordre de grandeur et soigneusement époussetés. Il s'aperçoit avec stupeur que les pots de sa précieuse confiture d'airelle ont dû être maniés, et après avoir soulevé le papier qui recouvre l'intérieur, il constate le larcin. Quoique naturellement peu porté à la malveillance, il se promet bien d'enfermer désormais sous clef tous ses comestibles.

Son hôtesse borgne arrive, lui tape sur la joue, et lui annonce qu'après avoir examiné et pesé toutes les provisions qu'il lui a fournies, elle en a trouvé la qualité bonne et la quantité suffisante; surtout le malt était fort passable et l'on avait fait bonne mesure. Aussi se promet-elle de brasser avec ce malt la plus délicieuse petite bière de l'univers, si exquise que l'évêque lui-même l'apprécierait fort. Elle conseille à Nahum d'être économe et de ne pas se laisser gruger par ses camarades; « car, dit-elle, ce sont de gentils garçons, mais de vrais *bambocheurs*. » Son pensionnaire doit planter un clou dans la muraille pour y accrocher son chapeau, et un autre clou au-dessus de son lit pour y suspendre sa brosse à souliers; il doit tenir un carnet pour le compte de son lait, et, s'il y consent, elle-même se charge de garder les jambons fumés. Ceci dit, elle prend une bonne prise de tabac qu'elle ajoute à celui qu'elle a déjà humé le matin. Nahum la remercie de ses bons offices et lui demande où est la maison du recteur du collège; la vieille court à la fenêtre, la lui indique, et ajoute :

[1] Traduit de l'original suédois.

« Vas-y à huit heures, mon garçon, pour subir ton examen d'entrée; c'est le moment où il quitte le collège pour aller déjeuner chez lui. »

Nahum s'habille du mieux qu'il peut. Il met ses souliers neufs, ses bas de fil blanc, sa veste de drap, son surtout de drap bleu et ses culottes courtes nouvellement retournées. Cravates et chemisettes sont pour lui des articles de luxe inconnus, et le col de chemise retombe librement sur le surtout. Ses boucles en cuivre ont été peu de jours auparavant nettoyées au vinaigre et au tripoli. Son chapeau gris sur la tête et son mouchoir à carreaux bleus dans sa poche, il se met en marche, après avoir toutefois feuilleté sa Grammaire de Sjœgren, pour se remettre en mémoire quelques détails. Le cœur lui bat bien fort; il arrive à la porte du recteur, se mouche et monte lentement l'escalier. Il demande tout tremblant à une servante qui balaye où se trouve le logement du recteur; elle lui indique une porte et s'éclipse ensuite.

Nahum reste immobile de découragement, en regardant le bout de ses souliers, et ce n'est qu'après avoir beaucoup hésité qu'il se décide à tourner la clef. La porte s'ouvre, il entre, mais ne voit personne. N'osant ni parler, ni s'éloigner de la porte, c'est à peine s'il se permet de respirer. Cependant il comprend bien qu'il ne s'est pas trompé, car il aperçoit des rayons chargés de livres et il sent une odeur de pipe. Nous ne savons combien de temps il serait demeuré à la même place, si la servante n'avait reparu et n'avait ouvert au petit garçon la porte en face de lui.

Un homme assez pâle, mais à physionomie grave, dont une calotte recouvre les cheveux gris, vient à sa rencontre et lui demande :

« Que veux-tu, mon garçon? — Je viens subir mon examen d'admission », balbutie, après s'être incliné, l'enfant tout interdit et tremblant d'émotion.

Le recteur le dévisage, lui demande d'où il est, quels sont ses parents, qui est pasteur de sa paroisse et quels sont les livres qu'il a étudiés, toutes demandes auxquelles Nahum, malgré sa vive frayeur, répond assez bien. On aborde ensuite le Nouveau Testament, et, après l'explication et l'analyse de quelques fragments, on l'interroge sur la Bible et le catéchisme. Finalement, l'examinateur déclare que Nahum n'a pas trop mal travaillé, mais qu'il est trop jeune et trop peu avancé pour une classe supérieure à la seconde.

Pour la première fois, Nahum se rappelle qu'il a une lettre de recommandation du doyen de la paroisse; il fouille dans ses poches, la retrouve et la présente au recteur, dont le visage s'illumine. La lettre se trouve être écrite par un vieil ami d'enfance, et on lui signale le petit garçon comme docile et appliqué. C'est l'ecclésiastique lui-même qui lui a appris le latin et le grec. Le recteur se lève : « Bien, dit-il, au bout du compte tu peux entrer dans la troisième classe, je le vois par cette lettre. Mais, ajoute-t-il, en caressant le cou de l'enfant, ne sors pas ainsi cou nu, tu t'enrhumerais. » Il l'interroge quelque temps sur son collègue : Sa moisson est-elle bonne? L'accès de l'église est-il difficile? Prêche-t-il souvent? Le recteur prend sa montre : « A deux heures précises tu viendras me trouver, afin que je te présente à tes nouveaux maîtres ainsi qu'à tes futurs camarades... »

A suivre. C. M.

TABAQUIÈRE A RESSORT

(Dix-septième siècle).

A propos d'une thèse soutenue, en 1699, à l'Université de Paris, Fagon disait que « celui qui, le premier, avoit ouvert sa tabatière pour s'accoutumer au tabac, ne sçavoit pas qu'il ouvroit la boîte de Pandore, d'où devoient sortir mille maux les plus cruels les uns que les autres. » Le célèbre médecin de Louis XIV avait certainement emprunté sa comparaison à l'auteur d'un curieux ouvrage publié sur le même sujet [1], près d'un siècle avant lui, par un savant hollandais, Jean Néander, de Leyde, à une époque où, contrairement à l'opinion de Fagon, on considérait le tabac comme une panacée souveraine, tout en reconnaissant cependant les maux qu'il pouvait causer. « Reçoy donc, dit Néander dans la préface de ce livre, cette médecine universelle de laquelle tu peux recevoir de l'allègement dans toutes tes langueurs, et la tiens comme une autre boitte de Pandore, laquelle contient en soy toute sorte de biens, mais venant à estre profanée et ouverte à tout le monde ne produit que malheur; n'en espère pas, du moins, si tu en veux mésuser et t'émanciper de l'abus qui se commet journellement en l'usage desmesuré de sa fumée, lequel est capable de métamorphoser et pervertir entièrement toute ton œconomie naturelle au préjudice de ta santé avec un final abrègement de tes jours. »

On voit que, dès le commencement du dix-septième siècle, l'usage de fumer était considéré comme mauvais pour la santé; mais, à part cette restriction, le tabac était alors regardé par beaucoup de médecins comme un remède presque universel, et l'on croyait assez généralement aux vertus bienfaisantes de cette plante nouvellement importée en Europe et à laquelle, entre autres noms, on avait donné ceux d'*Herbe sainte* ou *Herbe vulnéraire des Indes*.

D'après Néander, le tabac, sous forme de sel, d'huile, de sirop, d'infusion ou de cérat, était souverain dans le traitement de l'asthme, de la phtisie, de la péripneumonie, de la goutte, de la dysenterie, etc.; il cite des exemples d'hydro-

[1] « *Traicté du Tabac* ou *Nicotiane, Panacée, Petun*, autrement » *Herbe à la Reyne*, avec sa préparation et son usage pour la plu- » part des indispositions du corps humain, etc.; par Jean Néander, » et mis en françois par I. V. Lyon, 1625. » — Voy. sur *Molière et le livre de Néander*, notre vol. XL, 1872, p. 315.

piques guéris avec quatre ou cinq onces du suc de cette plante précieuse, dont il conseille également l'emploi contre la teigne, les dartres, la surdité et « le cornement des oreilles », le mal de dents, les rougeurs du visage, et même les cors aux pieds et les verrues (p. 229).

Mais c'était surtout en poudre et contre les « obstructions du cerveau » que le tabac était préconisé. « La poudre de nicotiane, dit Néander, soufflée dans les narines, fait promptement esternuer ; faut remarquer en passant que l'esternuement profite grandement à un cerveau plein de vapeurs, repurgeant les humeurs crasses des ventricules du cerveau. Mais on ne le doit exciter qu'avec une grande prudence. Quelques-uns, en ce cas, meslent avec le tabac pulvérisé la poudre de quelques aromates, comme du romarin, girofle, sauge ou marjolaine. »

A cette époque, on le voit, le tabac en poudre était employé seulement comme médicament, et on n'en devait user qu'avec une certaine circonspection et à dose modérée : aussi les *tabaquières*, — comme on disait alors, — de la première moitié du dix-septième siècle ne ressemblaient-elles en rien aux boîtes plus ou moins luxueuses dont on se servit dans la suite et dans lesquelles on pouvait largement puiser à pleins doigts. « C'étoit, dit l'auteur anonyme d'un article inséré dans l'*Almanach de Gotha* de 1777 (édition française), une machine entièrement semblable au cornet à poudre à tirer. Elle s'ouvroit et fermoit au moyen d'un ressort qui, étant pressé, laissoit échapper la quantité nécessaire de tabac. » Richelet, dans son *Dictionnaire*, publié en 1680, dit que, autrefois, les « tabaquières à ressort étoient très estimées et qu'elles étoient fort jolies », et un auteur peu connu, Contant d'Orville (*De la vie privée des François*, 1779), en parle de façon à ne laisser aucun doute sur leur forme. « Nous avons sous les yeux, dit-il, une gravure faite au siècle dernier, qui représente un cavalier tenant de la main droite une espèce de boule où paroît adapté un petit conduit, duquel il fait sortir du tabac sur le dos de la main gauche et qu'il se prépare à porter au nez. Voilà certainement la première forme des tabatières auxquelles ont succédé les boîtes d'or et d'argent. »

Notre dessin reproduit une de ces tabatières en ivoire, montée sur un pied en argent à large base circulaire ; à la partie supérieure se trouve vissé une sorte de petit tube fixe, également en argent, plongeant presque jusqu'au fond du flacon, et muni de deux ouvertures en sifflet placées dans l'intérieur au-dessous du pas de vis ; un autre tube mobile (*a*) inséré dans le premier, et formant l'orifice du flacon, s'abaisse sous la pression du doigt et remonte seul au moyen d'un ressort ; quand il est baissé, les deux ouvertures pratiquées sur les côtés viennent juste au niveau de celles qui ont été faites sur le premier tube et donnent ainsi passage au tabac en poudre, que l'on peut verser ensuite sur le dos de la main gauche, ainsi que le montrait la gravure dont parle Contant d'Orville.

Cette manière de prendre, ou plutôt d'aspirer par les narines, de *renifler* le tabac vidé sur le dos de la main en tenant le pouce écarté de l'index, était usitée, il n'y a pas bien longtemps encore, dans certaines provinces, aux environs de Rennes notamment ; on se servait, à cet effet, de tabatières en faïence peinte, affectant la forme de livres, de grenouilles, de sabots, etc., nommées *chinchoires* (1), d'où le tabac s'échappait par un petit trou que l'on fermait au moyen d'une cheville en bois.

Tabaquière (tabatière) à ressort du dix-septième siècle. (Collection de M. L. Watelin.)

Les *tabaquières* à ressort du dix-septième siècle sont extrêmement rares aujourd'hui ; nous n'en connaissons pas, dans les musées et les collections, d'autre spécimen que celui que nous publions aujourd'hui.

ÉD. GARNIER.

Les Trois Principes de la Sagesse chez les Gaulois.

Obéir aux lois de Dieu ;
Faire le bien de l'homme ;
Cultiver en soi la force (morale).

Ces trois préceptes, formant une des triades où les bardes résumaient l'enseignement élémentaire du druidisme, sont cités par Diogène de Laërte, historien de la philosophie grecque.

(1) L'auteur possède plusieurs de ces *chinchoires* en faïence, que lui a données un vieil amateur de Rennes qui en avait rassemblé une curieuse collection. Aujourd'hui encore les marins bretons se servent souvent en guise de tabatière de petits flacons lenticulaires en grès.

Paris — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE RAT ET L'ÉLÉPHANT.

Le Rat et l'Éléphant, fable. — Dessin par Oudry.

Le Rat, *fièrement.* — Qu'importe que l'on soit grand ou petit? Après tout, un Rat vaut bien un Éléphant!

Le Chat, *qui l'a écouté.* — Je ne le pense pas.

Et il croque le Rat.

Tel est, dans sa simplicité, le sujet de la fable de la Fontaine, « le Rat et l'Éléphant », que le peintre Oudry a fidèlement traduit en dessin :

Un Rat des plus petits voyoit un Éléphant
Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage,
Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en alloit en pèlerinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
» Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants!
» Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?

» Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
» Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
» D'un grain moins que les Éléphants. »

Il en auroit dit davantage,
Mais le Chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir, en moins d'un instant,
Qu'un Rat n'est pas un Éléphant.

Saint-Marc Girardin a dit, à propos de cette fable, que « les Éléphants, quoique grands, ne doivent pas être orgueilleux, et que les Rats, quoique petits, ne doivent être ni envieux, ni insolents. »

L'idée de cette fable paraît être venue à la Fontaine de celle où Phèdre raconte comment un Ane, ayant voulu railler un Sanglier, se hâta de prendre la fuite dès que la redoutable bête eut fait mine de s'élancer vers lui.

C.

LE REVENANT.

RECIT AMÉRICAIN.

Suite. — V. p. 50.

— Lorsque nous étions au collège, Henri partageait ma chambre, vous le savez ; nous fûmes l'un et l'autre très intéressés un instant par ces choses prétendues surnaturelles qui passionnèrent toute l'Amérique : esprits frappeurs, tables tournantes et autres manifestations occultes. Nous traitions tout cela entre nous de superstitions, de folie, mais nous y pensions tout de même, nous efforçant avec l'audace de la jeunesse d'expliquer l'inexplicable. Un soir que nous nous étions animés plus encore que de coutume sur notre sujet favori, chacun de nous promit à l'autre que celui qui mourrait le premier apparaîtrait au survivant si cela était possible, et dans tous les cas l'avertirait de sa mort par quelque signe certain. Nous étions à demi sérieux, nous plaisantions à demi quand nous échangeâmes cette promesse, que Dieu nous pardonne!

La guerre de sécession éclata, nous prîmes du service, comme tous ceux qui à cette époque étaient capables de porter un fusil. L'enfantillage dont je vous ai parlé m'était sorti complètement de l'esprit; je n'y songeai guère avant la veille du jour où tomba mon pauvre camarade. Tous deux, ce soir-là, nous étions assis sous un arbre après un rude engagement qui avait fait de notre côté beaucoup de victimes. Henri Dunster me dit en riant : « Te rappelles-tu, cousin, ce que nous nous sommes juré, que celui de nous deux qui mourrait le premier apparaîtrait à l'autre et le suivrait?

Je répondis avec insouciance, — la mort nous était dans ce temps-là devenue si horriblement familière! — Je lui dis, en riant aussi, que le même obus pourrait bien nous tuer ensemble, et que ce serait grand dommage.

Nous étions gais, au point que j'aurais cru volontiers que Henri avait bu un peu trop, s'il avait pu être question de boire ou même de manger dans le dénuement où nous étions : tout manquait; les vivres avaient été coupés; nos havresacs étaient à peu près vides. On ne s'en battit pas moins le jour suivant. Le combat fut plus chaud que jamais et tourna mal pour nous. Nos troupes cédaient, quand je vis soudain Henri lever les mains au-dessus de sa tête et les agiter convulsivement; puis il tomba... N'eût-il pas été blessé que son corps aurait été foulé aux pieds, écrasé cent fois... Quand nous reprîmes un peu plus tard ce champ, au delà des bois, on avait enlevé les blessés et enterré les morts dans des tranchées peu profondes. Je cherchai en vain les restes de mon malheureux ami. Sa mort m'avait porté un grand coup. Vous savez que Dunster composait à lui seul toute ma famille, que je lui étais profondément attaché. Il avait certainement ses défauts; on ne l'aimait pas au régiment... Vous-même, John, vous prédisiez toujours qu'il tournerait mal... Étourdi, léger, soit... mais avec cela combien de qualités brillantes!... Et périr si jeune, lui qui aimait tant la vie! Vous rappelez-vous cette nuit, John? Les hommes accablés de lassitude se laissaient tomber au hasard, dans la boue, pour dormir, et il y avait dans les bois je ne sais quelle espèce d'oiseau qui jetait un cri lugubre à intervalles réguliers...

— Je me souviens, répondit mon frère, d'une voix un peu altérée.

Cette fois, je ne pus m'empêcher de jeter derrière moi un regard furtif à la recherche du fantôme qui hantait M. Whiston. Celui-ci reprit :

— J'entrai à l'hôpital bientôt après; ma blessure n'était pas grave, mais les pluies que nous avions eu à supporter m'avaient joué de mauvais tours; dans l'état de santé où je me trouvais, je devenais inutile; on me congédia. Un ami, qui habitait l'Amérique du Sud, m'offrait une part dans ses affaires; je réussis à merveille au point de vue de l'argent, et ma santé se rétablit. Le climat me convenait; je faisais de longues courses à cheval, dans l'intérieur, d'une plantation à une autre. Cette partie indispensable de nos affaires était justement ce qui plaisait le moins à mon associé; il m'en chargeait volontiers. Dans ce temps-là, je pensais quelquefois à Henri affectueusement et avec tristesse; mais la première vivacité de mon chagrin s'était apaisée. Jamais je ne fus moins nerveux de ma vie.

Un soir, rentré à Rio, après une absence de plusieurs semaines, je dînai avec des camarades. Il faisait horriblement chaud; la nuit venue, nous allâmes jusqu'au port nous embarquer pour une promenade que le clair de lune devait rendre délicieuse. Mais la lune n'était pas encore levée; en attendant, l'obscurité nous enveloppait profonde; peu de brise, du reste. Deux rameurs dirigeaient notre barque, et nous filions en avant, espérant toujours trouver un peu de fraîcheur. Sur ces entrefaites, un accident se produisit : nous ren-

contrâmes un autre bateau, qui, grâce aux ténèbres, nous toucha de si près qu'il faillit nous culbuter. Nos hommes poussèrent des clameurs furibondes, les matelots de l'autre barque, — ils paraissaient ivres, — répondirent par des jurons; mais nous fûmes quittes pour la peur après tout. Nous nous trouvions alors dans l'ombre projetée par un brick à l'ancre.

Soudain... je n'y puis encore songer sans frémir.... soudain, comme ce funeste bateau qui nous avait accostés glissait tout près du nôtre, si près que mon visage aurait pu toucher celui d'un homme assis à la poupe, je vis, je reconnus, à ne pouvoir m'y tromper, Henri Dunster lui-même!

Je le vis comme je vous vois. Mon sang se glaça l'espace d'une minute... j'avais senti dans mon cerveau une secousse épouvantable. J'ordonnai à nos hommes de poursuivre la barque; ils firent force de rames, l'atteignirent, et je pus m'assurer que Henri Dunster n'était pas avec les deux hommes qui la montaient, un nègre, et un vieux matelot à cheveux blancs qui ne ressemblait nullement à mon ami.

Il fallait donc croire que, dans un demi-sommeil, couché comme je l'étais à l'extrémité du bateau, je venais de rêver... Pourtant, la chose avait été d'une réalité terrible. J'avais bien vu, j'avais bien reconnu Henri... Ce fut ainsi que commença mon supplice. Le lendemain, j'étais chez moi, réfléchissant à l'aventure de la veille, me raisonnant moi-même, mettant mon hallucination sur le compte de la fatigue, d'un malaise quelconque, que sais-je? calme, du reste, je vous le jure... Je tournais le dos à la fenêtre, mais j'étais en face d'un miroir; tout à coup un sentiment étrange me fit lever les yeux vers ce miroir, et j'y vis clairement la figure de Dunster qui, par-dessus le balcon, regardait dans ma chambre, oui, me regardait...

Je rencontrai ses yeux... et je ne sais rien de plus... car aussitôt je perdis connaissance. Seul un singe aurait pu grimper là; une liane très frêle s'attachait à la pierre, enguirlandant ma maison; elle n'était pas rompue, et le matin on ne trouva aucune trace d'escalade.

Et, depuis lors, il me suit... il me suit sans cesse. J'ai vu ce visage hagard et ravagé hier soir encore, tandis que j'étais à table avec vous. Je le vois qui m'observe du milieu de la foule, et si je me retourne dans la rue, il marche derrière moi; avant de m'atteindre, il s'évanouit. Quelquefois, au théâtre, il se mêle aux acteurs toute la soirée. Personne ne le voit que moi seul, mais ses apparitions deviennent de plus en plus fréquentes. Il arrive que, la nuit, son visage sorte des ténèbres, ou encore, quand je cause avec quelqu'un, que les traits de Henri prennent la place de ceux de mon interlocuteur. Et, je vous le répète, cette obsession me tue. J'ai fait tout ce qui était possible pour m'en débarrasser; j'ai consulté les médecins, j'ai voyagé à travers le monde... inutile, inutile... Quelques semaines de soulagement m'ont été accordées parfois en voyage, dans des lieux nouveaux; mais à la fin il revenait toujours, et maintenant encore je sais qu'il m'observe. Il ne se passe pas de journée sans que je le voie.

Je ne puis rendre l'accent de ce malheureux, ni exprimer à quel point il semblait abattu, brisé, désespéré. Soit qu'il y eût vraiment dans cette histoire un côté surnaturel, soit que son imagination fût malade, tout était pour lui horriblement réel, et sa vie se trouvait à jamais empoisonnée.

— Écoutez, lui dit mon frère, je suis décidé à ne croire aux revenants qu'à la dernière extrémité, contraint et forcé de toutes manières. Êtes-vous bien sûr de n'avoir pas été trompé par une ressemblance, ou encore de n'avoir pas vu au moins une fois Dunster lui-même et non pas son ombre? Vous savez que sa mort n'a jamais été prouvée, qu'il a été compté seulement parmi les soldats disparus... On ne l'a pas enterré sous vos yeux...

Attachez-vous à cette idée, si invraisemblable qu'elle paraisse. Dites-vous qu'il existe, que vous l'avez *d'abord* tout naturellement rencontré, que vous n'avez pu ensuite cesser d'y penser, et qu'il en est résulté pour vous des hallucinations. Ces cas-là ne sont pas rares... je vous en citerai des exemples... Allons, tâchez de dominer votre idée fixe, et tout ira bien...

Mon frère parlait avec beaucoup d'affection et d'autorité à la fois, mais M. Whiston ne parut rien moins que convaincu. Alors John, n'insistant plus, me demanda de faire de la musique, et le spectre de Henri Dunster fut apparemment oublié le reste de la soirée. M. Whiston avait une jolie voix de ténor; il chanta très agréablement, accompagné par moi, des chansons italiennes, des chansons des rues qui me ramenèrent à Florence, au temps où ces refrains mélancoliques et charmants retentissaient sous mes fenêtres au bord de l'Arno.

Cette nuit-là, je m'éveillai plusieurs fois, en pensant à ce pauvre homme, possédé d'un affreux délire qui devait remplir son insomnie d'épouvante.

Il nous avait dit au revoir, mais il ne revint plus, et, son nom n'étant pas sur la liste des passagers du paquebot, nous demeurâmes fort intrigués, nous entretenant de lui presque tous les jours. Mon frère me fit lire un chapitre sur les *désordres élémentaires dans les maladies mentales*; il me dit que ce genre de visions précédait parfois des attaques légères d'épilepsie, mais qu'il n'y avait aucune menace d'épilepsie, aucune chance de dérivatif, chez Whiston; le pauvre diable, depuis deux ans, prenait de fortes doses d'opium qui ne faisaient qu'aggraver son état, et, frêle comme il l'était, faible d'esprit et de corps, il ne pourrait résister longtemps à une pareille vie. Peut-être fallait-il lui souhaiter d'en finir le plus tôt possible...

Je n'osais l'avouer à mon frère le savant, à mon cousin le sceptique, mais je pensais :

— Est-on bien sûr que Henri Dunster ne soit pas revenu tenir sa promesse? Il y a plus de choses que nous ne pensons dans le ciel et sur la terre.

Le récit du pauvre Whiston m'avait vivement impressionnée.

J'avais quelque raison de croire au merveilleux. Moi-même, avant le plus grand chagrin de ma vie, un chagrin qui me fit renoncer au mariage, j'avais entendu un soir, en me promenant avec une amie au bord de la mer, un cri terrible, un étrange cri de crainte et d'horreur tout près de moi. Mon amie l'entendit en même temps... rien de semblable n'avait encore frappé notre oreille, nous nous l'étions dit, tremblantes et avec le sentiment que ce cri avait une signification funeste. Bien peu de jours après, j'eus lieu de me rappeler cet avertissement : le malheur vint... il m'avait été annoncé.

Une pareille expérience devait m'empêcher de croire fou M. Whiston.

A trois semaines de là, mon frère vint, fort ému, me dire :

— J'ai retrouvé ce pauvre homme; je l'ai retrouvé dans une maison de santé où il est entré de lui-même, étant tombé malade à l'hôtel. Il assure qu'il ne manque de rien, qu'il a plus d'argent qu'il ne lui en faut. J'aurais voulu l'amener ici, mais il refuse; à mes reproches de ne nous avoir pas fait appeler, il n'a rien répondu. C'est un complet naufrage. Son esprit battait la campagne à chaque instant pendant qu'il me répondait. Tu devrais aller le voir, Hélène, par charité.

A suivre. SARAH JEWETT.

MES SOUVENIRS.

On prétend que le présent seul nous appartient, me disait un ami, qui avait atteint l'âge de l'expérience et qui pourtant ne se plaignait pas de la vie; on prétend que le moment présent est seul réel : soit, mais on doit ajouter que, doués de mémoire et d'imagination comme nous le sommes, nous pouvons introduire dans le présent le passé et l'avenir, nous pouvons l'étendre à notre gré par le souvenir et par l'espérance. A vrai dire, le temps n'est pour nous ni long ni court ; il n'a pas de limites précises ; grâce à la pensée, notre étonnant privilège, chaque heure, chaque minute embrasse l'infini, participe de l'éternité.

Pour ma part, j'ai beaucoup vécu de souvenirs ; je les ai toujours entretenus, je puis dire cultivés : ils ont besoin de l'être, sans cela ils s'affaiblissent peu à peu et finissent par s'effacer tout à fait; le passé n'est plus pour nous que le vide, le néant; la vie nous échappe, si nous ne savons la retenir.

J'ai conservé surtout mes souvenirs d'enfance, et, chose étrange, parmi eux, les plus vivants, ceux vers lesquels je me reporte le plus volontiers, ce ne sont pas les événements importants et exceptionnels qui m'ont le plus fortement ému alors, ce sont plutôt tels faits très ordinaires de la vie de tous les jours dont je n'ai jamais si bien senti le prix qu'aujourd'hui. Quand on vieillit, ce qu'on a autrefois poursuivi sous le nom trop ambitieux de bonheur, se trouve contenu tout entier dans ce modeste petit mot, la paix.

Souvent, sans que j'aie à faire effort, sans que ma volonté intervienne, je me retrouve dans la petite maison d'un hameau de la Suisse allemande, où je suis né et où j'ai passé mes premières années. L'hiver, quand il était tombé beaucoup de neige et que les chemins étaient difficiles, je n'allais pas à l'école, j'avais congé. Je restais au logis avec ma sœur et ma grand'mère; mes parents travaillaient à la manufacture voisine, mais ils revenaient pour les repas, que ma sœur, un peu plus âgée que moi, préparait. Rien que d'être chez nous, dans la salle où nous nous tenions toujours, était pour moi un bonheur; l'air y était plus doux à respirer qu'ailleurs; le deuil n'y était jamais entré; les discussions, les querelles, les gronderies, qui épouvantent et stupéfient l'âme tendre de l'enfant, n'en avaient jamais troublé le repos. Sans doute rien n'y était fait pour charmer les yeux ; les murs étaient nus, des ustensiles de ménage composaient tout l'ameublement; toute recherche autre que celle du nécessaire manquait absolument; mais comme je n'avais jamais vu d'intérieur plus riche, je ne m'apercevais pas que le nôtre était pauvre. Le seul fait d'être libre de mon temps, maître de moi, faisait de chacun de ces jours-là une fête ; je n'avais d'autre tâche qu'une leçon de lecture, qui n'était nullement pour moi un ennui. Je faisais invariablement cette lecture à haute voix dans l'unique livre de la maison, notre grande Bible de famille, imprimée en gros caractères. Je lisais ordinairement les paraboles de l'Évangile, dont je ne comprenais sans doute pas la haute signification morale ; mais elles me présentaient des images de la vie champêtre qui me plaisaient, parce que j'en connaissais et j'en aimais la réalité : semeurs répandant la graine sur leurs champs, moissonneurs coupant les blés mûrs, troupeaux paissant sous l'œil vigilant du berger, et celui-ci rapportant avec joie sur ses épaules la brebis qu'il croyait perdue; festin de noce auquel le maître de la maison convie les pauvres gens, même les boiteux, les aveugles et les mendiants qui errent par les chemins. J'étais à ma place ordinaire sur la plate-forme d'un de ces vastes poêles du pays qui vous font une chambre plus petite et plus intime dans la grande ; ma grand'mère, assise en face de moi, tricotait ; ma sœur s'occupait sans bruit des soins du ménage ; de temps en temps, elle s'interrompait et s'approchait pour écouter ma lecture. Le profond silence des jours de neige régnait autour de nous ; une atmosphère tiède nous enveloppait, tandis qu'on apercevait par la fenêtre le tapis

blanc qui couvrait la campagne. Un sentiment de satisfaction parfaite, sans regret ni désir, de sécurité absolue, remplissait mon être.

J'ai d'autres souvenirs du même genre, aussi inutiles à raconter que celui-ci puisqu'ils n'ont de valeur que pour moi. J'en aurais un beaucoup plus grand nombre sans doute, si j'avais été plus attentif à tant de moments de bien-être physique et moral, d'harmonie intérieure, de quiétude secrète, de joie intime, motivée ou non, qui me sont advenus dans le cours de ma vie. Comme la plupart des hommes, j'ai glissé sur ces heures de grâce, je les ai goûtées sans les savourer, et je n'en ai pas gardé le parfum. Il a bien raison, le célèbre philosophe allemand, fort ennemi de l'optimisme pourtant, qui a dit (j'abrège les mots, mais je respecte le sens) : « Nous vivons nos beaux jours sans leur accorder d'attention ; nous laissons passer à côté de nous, sans en jouir et sans leur donner un sourire, mille heures sereines et agréables ; quelquefois même nous les repoussons impatiemment : c'est comme un paradis perdu par notre faute ; ce sont des amis que nous méconnaissons... Nous appelons la joie, nous l'attendons, et la joie ne vient pas. Quand elle vient, presque toujours c'est d'elle-même, sans se faire inviter ni annoncer ; elle s'insinue discrètement, en silence, souvent pour les motifs les plus insignifiants, les plus futiles, dans des circonstances qui ne sont rien moins que brillantes et glorieuses. Comme l'or en Australie, elle se trouve éparpillée çà et là, sans règle ni loi, comme au hasard, et bien plus fréquemment en menues paillettes qu'en blocs massifs. Sachons la reconnaître, la ramasser et la conserver précieusement. »

E. Lesbazeilles.

Lecture sur un poêle. — Suisse allemande.

LA VIE D'UN ÉCOLIER SUÉDOIS

IL Y A CINQUANTE ANS [1].

Suite et fin. — Voyez p. 46 et 62.

Nahum s'inclina et sortit le cœur cent fois plus léger qu'avant l'entrevue. La rue lui parut plus large, le ciel plus pur, et les arbres même du cimetière lui semblèrent être de bienveillants génies qui semaient devant lui, comme pour le fêter, des feuilles dorées. Quand il revint à la maison, ses deux camarades (le grand était absent) le saluèrent en ces termes :

— A présent, exhibe-nous tes provisions.

[1] Traduit de l'original suédois.

Nahum, sans dire mot, désigna l'encoignure. L'un des enfants défit le paquet et étala les vivres sur la table. A l'instant même, le « grand » fit son entrée; le sac fut remis en place, et, grâce à cet incident, le petit dépôt fut sauvé d'une destruction complète.

Nahum s'enquit des livres qui lui étaient nécessaires, et sortit pour acheter un *Cornelius*, un vocabulaire, la Géographie de Djurberg, etc.; il se procura un livre d'exercices, un cahier, sans oublier des plumes et un crayon à ardoise. Après avoir fait l'acquisition d'une courroie que lui céda un de ses camarades, il se rendit à deux heures au collège, où il fut introduit et présenté au maître. Ce dernier l'exhorta à être sage et appliqué et lui désigna une place à l'extrémité d'un banc. En somme, avec ses épaisses murailles en pierre grise, la pièce était loin d'être gaie, d'autant plus que la maison opposée à la fenêtre et située de l'autre côté de la rue, éclipsait une bonne partie du jour. Le long des trois murs latéraux étaient assis les « grands »; les petits étaient placés au centre, sur des banquettes dispersées, et, tout contre la quatrième muraille, on remarquait une chaire basse dont les couleurs passées ne pouvaient être ni distinguées, ni définies. A côté de la fenêtre reposait une longue férule, et non loin de la porte était empilé un tas de bois à brûler. Le professeur était revêtu d'un surtout verdâtre dont la teinte ne différait guère de celle de la chaire déjà nommée; sur sa chevelure garnie de papillotes s'étalait un chapeau à larges bords. Sa voix était aigre et rude, et sa figure paraissait d'autant plus sombre que sa barbe n'était pas rasée. Au moindre chuchotement il se levait, frappait la chaire avec son livre et vociférait à tout rompre.

On commença à expliquer *Cornelius Nepos*. Le maître traduisait le passage de la vie de Miltiade où l'auteur raconte comment dix mille Grecs vainquirent cent mille Perses. Quand on fut arrivé à ce passage : *adeoque perterruerunt, ut Persæ non castra, sed naves peterent*, Nahum, ne pensant pas à son entourage et oubliant absolument le lieu où il se trouvait, bondit sur son banc, tout hors de lui, et s'écria :

— Ah! ils en ont eu sur les doigts; c'est bien fait!

Tout le monde fut ébahi; mais le professeur s'arrêta brusquement, empoigna sa férule et se précipita sur l'enfant en criant :

— Cela te fera du bien d'en avoir sur les doigts, toi aussi.

Et il souleva l'instrument de punition; mais, voyant le regard calme du petit garçon, il interrompit le geste qu'il avait commencé, et il se contenta de tirer les cheveux de Nahum.

La classe une fois finie, les écoliers se pressent en foule autour de notre héros. Les uns l'accablent de questions au sujet de son exclamation bizarre dont ils se moquent; d'autres, au contraire, approuvent ses sentiments chevaleresques. Nahum, qui commence à réfléchir sur sa conduite, s'aperçoit bientôt que les choses, au collège, se passent autrement que chez lui ou chez son curé, et il se promet bien d'être mieux sur ses gardes à l'avenir. Toutefois, l'incident a attiré sur lui l'attention générale, et, comme conclusion, on se rend au cimetière, où se trouvent de grands tas de feuilles sèches tombées des arbres, afin de jouer aux Grecs et aux Perses. Les feuilles doivent servir de projectiles. Mais une difficulté surgit : chacun veut être Grec, mais personne ne se soucie d'être Perse. On s'interpelle bruyamment, on se pousse, on se dispute. Nahum arrange tout. Il déclare d'un ton déterminé que puisque personne n'est satisfait, il consent, lui, pour peu qu'un seul soit disposé à le suivre, à renoncer au rôle honorable de Miltiade à lui unanimement attribué un instant auparavant, et à commander les Perses. Il se sacrifie pour ne pas faire manquer la partie. A la suite de sa harangue, les esprits se retournent complètement. La majorité souhaite de figurer les Perses, et quelques autres petits, naguère fort désireux d'être Grecs, perdent courage et hésitent. Finalement, Nahum propose à ses nouveaux amis de se diviser en deux bandes et de tirer ensuite au sort. Mais après que le destin a parlé, les Perses se plaignent, en prétendant qu'un seul Grec doit tenir tête à dix d'entre eux.

— Très bien, s'écrie Nahum, je me mets seul contre dix, et je vous tiendrai encore tête.

Là-dessus, il poursuit quelques-uns de ses collègues avec ses bras chargés de feuilles, les attrape et les culbute. Mais son triomphe est éphémère. Les autres l'assaillent par derrière et sur les flancs. Le combat ne tarde pas à prendre fin, et depuis ce moment Nahum reçoit de ses compagnons le surnom de Miltiade.

Le lendemain matin, il s'éveilla si tard qu'il n'eut pas le temps d'étudier ses leçons. Arrivé au collège, il fut encore plus troublé en apprenant que, sur l'ordre du maître, des férules neuves avaient été préparées et que l'habitude était de les essayer le même jour. Son pressentiment se réalisa. A peine son professeur était-il monté en chaire que, se rappelant l'incident de la veille, il ordonna à Nahum de réciter sa leçon. Celui-ci commença bien à plusieurs reprises, et un enfant placé derrière lui s'efforça de lui souffler le reste. Mais, soit que Nahum se piquât d'honneur de se passer du secours des autres, soit qu'il fût pris de remords, il resta bientôt complètement court immédiatement deux coups s'abattirent sur sa main mouillée de larmes; mais la tragédie n'était pas finie. On aborda l'Histoire sainte, et l'instituteur, interrogeant un des élèves, lui demanda ce qu'il entendait par « Ancien Testament. » Comme l'enfant restait muet, le maître renouvela sa demande d'une voix terrible. Encore pas de réponse.

— Est-ce un oiseau ou un poisson?

Le petit, quasi fou de terreur, répliqua :

— C'est un poisson, Monsieur.

— Est-ce bien un poisson? hurla de nouveau le professeur d'une voix à faire trembler les murailles.

— Non, c'est un oiseau, c'est un oiseau.

Là-dessus notre héros fut pris d'un accès de fou rire, de sorte que toute la tempête fondit sur lui; mais son regard innocent, dans lequel aucune trace de malignité ne perçait, calma encore pour cette fois la colère du maître, et la leçon continua sans aucun incident.

Le tableau détaillé de la vie uniforme que mena Nahum durant plusieurs années ne saurait guère intéresser le lecteur. Dans l'existence d'un collégien, rien ne change, sauf les sujets de leçons; les coups de férule et quelques espiègleries de gamin sont les seuls incidents. C'est aussi une distraction pour l'écolier que d'étudier le caractère de ses camarades. Lors de la période d'études, les enfants réunis constituent d'avance une sorte de petite société qui possède ses institutions particulières et dans laquelle événements et situations varient. Chacun fait l'apprentissage du monde où plus tard il se produira, et tel le petit garçon ou le jeune homme se montre au collège, tel presque toujours il restera plus tard, à moins que des circonstances extraordinaires ne le fassent dévier de sa route. C'est pour cela que nous ne devons pas négliger de retracer l'un et l'autre croquis. Puissions-nous ainsi rappeler à quelqu'un de nos lecteurs, ne fût-ce que vaguement, quelques souvenirs épars du temps où il était élève lui-même.

C. M.

ÉTUDES MILITAIRES.

TRAVAUX DE CAMPAGNE.

Suite. — V. p. 6 et 26.

Sous la rubrique de « défenses accessoires *spéciales* » on comprend les torpilles « sèches », ou *fougasses*, et les *trompe-l'œil*.

Une fougasse *ordinaire* consiste en une charge de poudre enterrée et qu'on enflamme au moment voulu. Un fourneau de ce genre peut se préparer en quelques minutes, au moyen de l'appareil Binet, lequel permet d'exécuter dans les terrains les plus durs un forage de 1m.50 à 2 mètres de profondeur. En terrain compact, une faible charge de dynamite, descendue et faisant explosion à l'extrémité du forage, y produit sur-le-champ une chambre capable de recevoir la charge de poudre.

Une fougasse *à bombes* se compose de quatre bombes de même calibre, enfermées dans une caisse en bois, qu'un plateau horizontal divise en deux parties. Dans le compartiment supérieur se placent les projectiles chargés; dans le compartiment inférieur se loge la charge de poudre au centre de laquelle est noyée l'extrémité de l'appareil de transmission du feu. La caisse ainsi préparée se dispose sous le sol, ainsi qu'une fougasse ordinaire.

La *fougasse-pierrier* est destinée à faire office de bouche à feu, pour projeter une gerbe de pierres sur les colonnes d'un assaillant. On en distingue divers genres. Celle qui est dite *en déblai* consiste en un demi-entonnoir tronconique creusé dans le terrain vierge, et dont l'axe est incliné à 45 degrés sur l'horizon. Une fougasse de ce type, chargée de 25 kilogrammes de poudre, projette une gerbe de 3 à 4 mètres cubes de pierres (voy. la fig. 9). Généralement, on doit compter 7 kilogrammes par mètre cube.

Les *mines de projection* ou *savartines* consistent en appareils analogues aux fougasses-pierriers. Ces espèces de bouches à feu primitives servent à projeter des paquets de matières explosibles telles que des barils de poudre. A Sébastopol, par exemple, quelques instants avant l'assaut du 8 septembre, nous avons ainsi lancé sur les ouvrages russes des tonneaux cerclés de fer chargés chacun de 400 à 500 kilogrammes de poudre; trois fusées servaient d'amorce à chaque gros projectile. Le tir s'exécutait à 150 mètres. Quelques-uns de ces barils éclatèrent dans les ouvrages où se trouvaient alors massées les forces russes et durent y exercer des ravages considérables.

Il est quelquefois utile de tromper l'ennemi, d'intimider ses colonnes au moyen de quelque habile mise en scène. C'est suivant ce principe que les Kabyles de l'Algérie font parfois passer par leurs créneaux des bouts de roseaux brunis à la mine de plomb, et figurant assez bien des canons de fusil. Réciproquement, nous avons provoqué chez nos adversaires des illusions d'optique au moyen de bûches de bois offrant, de loin, l'aspect de bouches à feu de campagne. Les Allemands font grand usage de ces « trompe-l'œil. » A Metz, par exemple, pendant le combat du 7 octobre 1870, livré en avant de Ladonchamps, nos troupes tombèrent sur une batterie ennemie ayant des charrues en guise d'affûts et des tuyaux de poêle pour canons.

En tous cas, il est bon de dissimuler sous des verdures la terre fraîchement remuée des ouvrages de campagne qu'on exécute en présence de l'ennemi.

Les retranchements réglementaires ne sont pas les seuls dont on fasse usage en campagne. Le sol est semé d'accidents naturels ou créés de main d'homme, et le moindre de ces accidents peut être utilisé. Il sera toujours facile d'en tirer bon parti, si l'on observe que tout retranchement revêt à la fois deux caractères distincts : qu'il doit être, en même temps, *obstacle* et *couvert défensif*.

Il suffira de créer, en chaque circonstance, celui des deux éléments qui peut faire défaut, ou d'en accroître la valeur s'il existe seulement à l'état rudimentaire. Faute de temps, c'est toujours l'ob-

Fig. 9. — Explosion d'une fougasse-pierrier

Fig. 10. — Organisation défensive d'une digue.

Fig. 11. — Organisation défensive d'une haie touffue.

Fig. 12. — Haie vive organisée défensivement avec parapet et fossé.

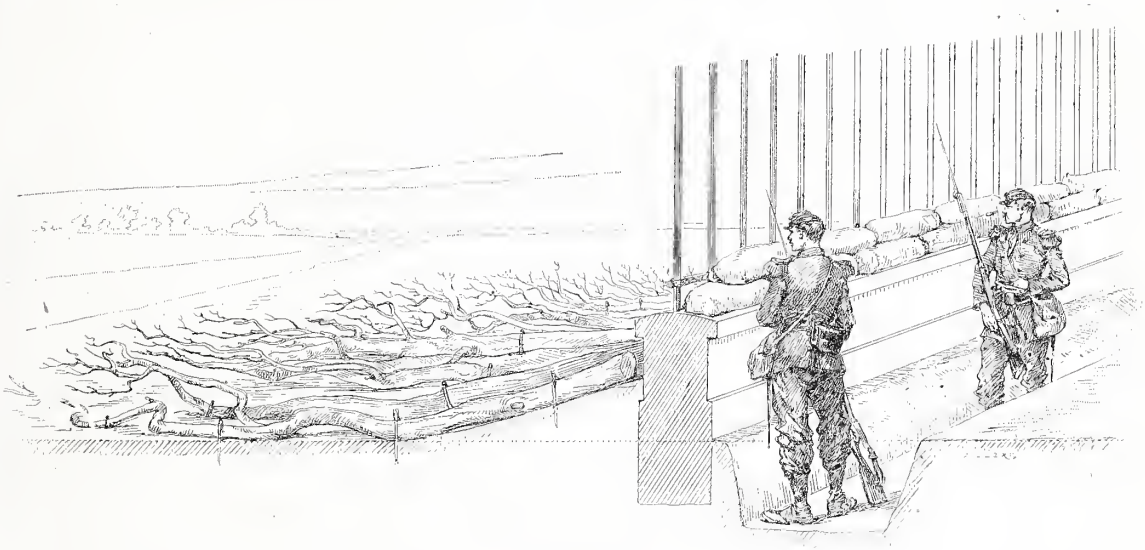


Fig. 13. — Organisation défensive d'une grille.

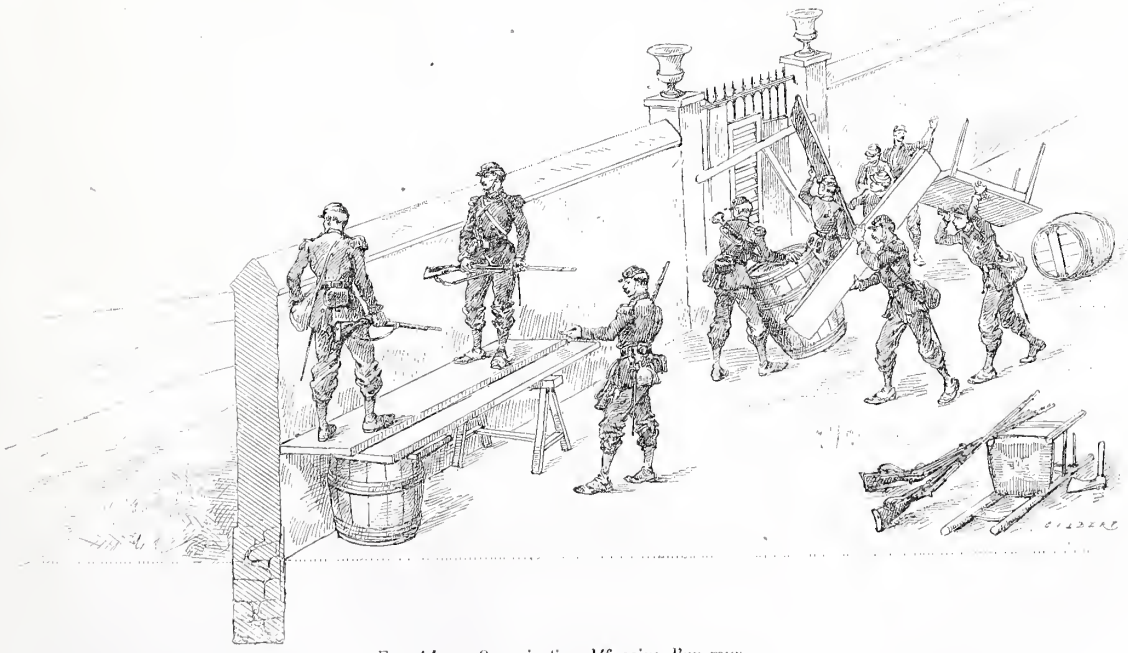


Fig. 14. — Organisation défensive d'un mur.

stacle qu'il faudra sacrifier aux avantages du couvert défensif.

La figure 10 indique comment il convient de procéder à l'organisation défensive des berges, digues, levées de terre, routes en remblai, et généralement de tous les ressauts de terrain.

En ouvrant une simple tranchée-abri sur l'un des bords, on met facilement en état de défense un fossé sec, un chemin creux, une route en déblai formant obstacle. On utilisera de la même façon les sauts-de-loup, fossés pleins d'eau, ruisseaux, canaux, etc.

Il est quelquefois possible d'accroître la résistance d'une position en faisant déborder un cours d'eau et créant ainsi, à ses abords, une inondation artificielle. Cette opération donne lieu à des travaux de construction de barrages et de digues d'inondation. Dans les régions marécageuses, l'inondation peut n'aboutir qu'à la création d'un *blanc d'eau*. On ouvre, en tous cas, dans le sol nombre de tranchées, dont on retrousse les terres de telle sorte que les remblais soient noyés sous la nappe. Les excavations ainsi préparées entravent la marche des troupes assaillantes, et les bourrelets qui les bordent constituent des hauts-fonds de nature à défier toute surprise tentée à l'aide de barques ou de radeaux.

Les haies offrent l'avantage de dérober leurs défenseurs aux vues de l'ennemi et de constituer un obstacle d'autant plus sérieux qu'elles sont plus épaisses; mais le couvert y fait défaut, car elles ne sauraient arrêter une balle. Il convient donc de creuser en arrière un petit fossé, dont les terres sont jetées contre l'obstacle jusqu'à hauteur des éclaircies qu'on y pratique pour permettre aux défenseurs de tirer. Une haie trop touffue pour que de telles éclaircies y soient praticables présente au moins, vers son pied, des corps d'arbustes dégarnis de menues branches et de feuilles. En ce cas, on doit ouvrir une tranchée-abri pour tireurs couchés faisant feu presque à niveau du sol (voy. la fig. 11). On obtient une organisation plus solide en massant un parapet par devant la haie et utilisant, à cet effet, les terres extraites d'un fossé creusé à l'extérieur (voy. la fig. 12).

Comme les haies, les clôtures en bois constituent un obstacle; mais le couvert qu'elles donnent est insuffisant, attendu que la balle du fusil d'infanterie pénètre facilement dans le bois à une profondeur de $0^m.08$ à $0^m.15$. On les organise défensivement de la même manière que les haies, après qu'on a percé à hauteur convenable des créneaux méthodiquement espacés.

La grille en fer constitue un excellent obstacle très difficile à détruire, mais le couvert y est nul. On peut remédier aux inconvénients d'une telle défectuosité en creusant, au pied du mur de soubassement, un fossé qui donne abri aux défenseurs. Les terres provenant de cette excavation doivent se rejeter à l'extérieur, au travers des barreaux de la grille. Il est bon de recouvrir la tablette du mur de sacs à terre disposés de manière à former des créneaux (voy. la fig. 13).

Les murs en maçonnerie masquent les défenseurs et les protègent bien contre les balles et les éclats d'obus. Là, l'obstacle et le couvert se trouvent réunis; il n'y a plus qu'à rendre ce couvert défensif. Lorsque le mur est peu élevé, qu'il mesure, par exemple, moins de $1^m.20$ de hauteur, il est tout disposé pour des tireurs à genoux, lesquels peuvent facilement faire feu par-dessus le chaperon. Si l'on veut l'utiliser pour des tireurs debout, il faut et il suffit d'ouvrir une tranchée qui porte à $1^m.30$ la hauteur totale du couvert considéré. Si le mur a de $1^m.20$ à $1^m.30$ de hauteur, il est tout disposé pour abriter des tireurs debout; mais on peut encore améliorer cette disposition de rencontre en recouvrant le chaperon de quelques rangs de gazon entre lesquels on ménage des créneaux. Quand le mur n'a pas plus de $1^m.70$, on peut s'en servir en l'écrêtant de distance en distance et pratiquant ainsi des appuis situés à $1^m.30$ en contre-haut du sol naturel. Quand la hauteur est plus considérable, il faut nécessairement ou créneler le mur, ou organiser une banquette à $1^m.30$ en contre-bas du chaperon. Lorsqu'un mur est trop épais pour qu'on y puisse ouvrir des créneaux, il est nécessaire qu'on le garnisse de banquettes disposées à un niveau tel que l'on puisse tirer par-dessus le chaperon. Ces banquettes se font soit en terre, soit en madriers qui reposent sur des supports quelconques, bancs, escabeaux, tables, chaises, tréteaux ou futailles (voy. la fig. 14).

Quelquefois même ce sont de vrais planchers supportés par des échafaudages analogues à ceux dont on se sert dans la construction des édifices. On combine souvent aussi les créneaux et les échafaudages, de manière à obtenir deux étages de feux (voy. la fig. 15). C'est ainsi que, pendant le siège de Paris, en 1870-71, les Allemands avaient organisé défensivement une partie des murs de clôture du parc de Saint-Cloud.

Quand le temps le permet, il est bon d'ouvrir un fossé extérieur. Les terres extraites de l'excavation se massent contre le mur, qu'elles protègent ainsi contre les effets du tir de l'artillerie de campagne.

Dans un mur que l'on organise défensivement, il importe de boucher les brèches que l'on y peut rencontrer. L'obstruction peut s'obtenir au moyen d'abatis maintenus par des traverses solidement arc-boutées à l'intérieur contre les parois encore debout. On peut aussi barricader la baie soit à l'aide de *corps d'arbres* maintenus en position par des pieux plantés en arrière, soit au moyen d'une palissade.

Pour barricader une entrée de ferme ou une porte de grange, on se contente souvent d'en obstruer la baie au moyen d'une voiture emplie de terre ou de fumier. Le vide qui reste au-dessous

du coffre se garnit de corps d'arbres, de sacs de grains, de matelas ou autres objets.

Il a été dit plus haut qu'une route en déblai s'organise à la façon d'un fossé sec; une route en remblai, comme une digue. Voici comment s'utilise une chaussée à niveau du sol : on approfondit un peu le fossé qui regarde l'ennemi; on laisse ainsi la chaussée derrière soi, de manière à éviter

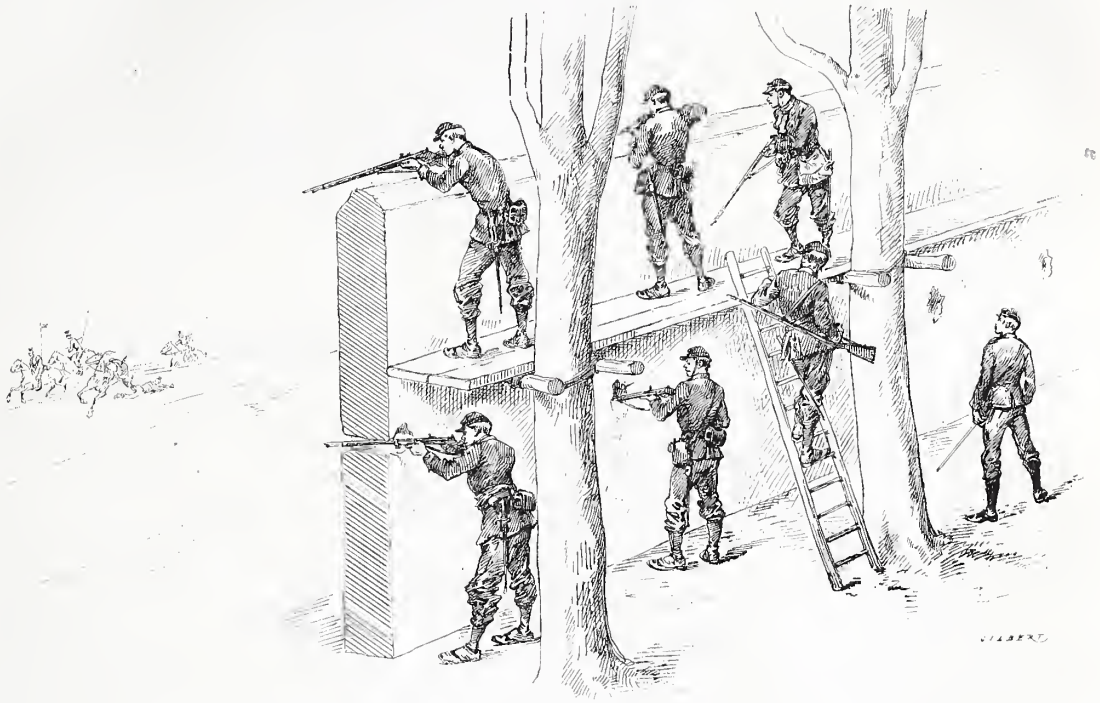


Fig. 15. — Mur défensif à deux étages de feu.

les éclats d'empierrement dus au choc des obus. L'obstacle est formé des arbres qui complantent le bord de la route et qu'on dispose en abatis.

A suivre. Colonel Hennebert.

LES ENNEMIS DES PLANTES.

Suite et fin. — Voy. p. 10, 22 et 58.

XVI

Les Fourmis aiment beaucoup le miel des fleurs, et, dès le mois d'avril, on les voit visiter assidûment les fleurs de la Pulsatille. Ce sont des hôtes très indélicats, qui mangent du miel et ne rendent pas de service à la fleur, du moins pas directement; mais ils peuvent, dans certains cas, devenir d'une grande utilité à la plante. Comme elles vivent en fort mauvaise intelligence avec les autres animaux de leur taille et de leurs mœurs, tels que les Chenilles, les Forficules et les Fourmis d'une autre race, elles ne manquent jamais de les attaquer, de les chasser ou de les détruire.

Et maintenant, la plante ayant tout intérêt à se faire dépouiller de cette vermine par des visiteurs aussi farouches, elle le fait moyennant quelque faveur octroyée sous forme de miel ou de bon logis, et comme il s'agit de sauvegarder en même temps les intérêts de ses fleurs, elle dispose les approvisionnements pour ses Fourmis sentinelles le long de la tige, dans les nectaires extrafloraux qui se trouvent d'ordinaire à la base des feuilles. Ces plantes possèdent une véritable garde du corps.

XVII

Voici des faits observés par Darwin, MM. Fr. Miller et Bell, qui certes sont de nature à nous remplir d'étonnement. Beaucoup d'espèces de *Melastoma* possèdent à la base de chaque feuille une pochette qui sert d'habitacle à de petites Fourmis guettant les Chenilles. Un grand nombre d'arbres et d'arbustes *introduits* au Nicaragua sont complètement détruits par une espèce de Fourmi coupeuse de feuilles du genre *Œcodoma*. Or, les arbres et les arbustes indigènes échappent à cette destruction, parce qu'ils sont habités par d'autres espèces de Fourmis, qui font aux coupeuses une guerre à mort et les empêchent de ravager leurs hôtes.

Les Œcodoma ne consomment pas les feuilles qu'elles savent découper très artistement avec leurs mandibules, mais elles les accumulent en quantités énormes dans leurs colonies souterraines, en forment de petites plates-bandes où pousse un petit Champignon qui doit faire la nourriture de leur ponte.

XVIII

Parmi les arbres qui échappent ainsi aux ravages des Œcodoma, se trouve l'Imbauba (*Cecropia peltata*), qui a su s'attacher de la sorte une garde du corps composée des ennemis de la cou-

peuse. Cette garde, du genre *Cremastogaster*, habite le tronc creux de l'Imbauba, qui est divisé par des cloisons transversales en un certain nombre de chambres habitées chacune par une colonie. On trouve parfois toute une série de chambres habitées chacune exclusivement par une femelle pondeuse. Cette femelle est prisonnière et ne pourra sortir au dehors, car elle s'est introduite dans cette chambre par une ouverture qu'elle a pratiquée avec ses mandibules dans la paroi du tronc; mais cette ouverture s'est rapidement cicatrisée et refermée sur elle. Pour sortir de leur berceau, les ouvrières, écloses des œufs, doivent se frayer un nouveau passage au travers de l'écorce· mais ce passage restera dorénavant ouvert. Les ouvrières profitent alors de la disposition merveilleuse suivante : à la base de chaque pétiole de feuille se trouve un large coussinet plat, hérissé de poils, d'une « forêt » de poils, dit Darwin, qui pense que ces poils servent à garantir les coussinets contre les mollusques. Sur ces coussinets se développent successivement un grand nombre de petits corps blanchâtres, en forme de massue, qui, à la maturité, émergent du coussinet comme les Asperges d'un champ. Or, ces corps succulents, nutritifs, car ils semblent être riches en matière albuminoïde, sont avidement recherchés par les ouvrières et transportés au nid. Le plus intéressant, c'est que la maturité de ces corps coïncide avec celle des feuilles, de sorte que les sentinelles sont à leur poste d'attaque contre les Œcodoma au moment où celles-ci se présentent pour récolter les feuilles de l'arbre.

XIX

Une disposition analogue et tout aussi curieuse se remarque chez l'*Acacia sphærocephala*, qui possède, et de là lui vient son nom d' « Acacia à cornes de bœuf », à la base de chaque pétiole plusieurs épines longues, fortes et recourbées. Ces épines sont creuses et habitées par des Fourmis sentinelles, auxquelles la plante offre du miel et de la nourriture azotée. Le miel est sécrété par une glande en forme de cratère qui se trouve à la base du pétiole; la nourriture azotée est fournie par des corps nutritifs semblables à ceux de l'Imbauba, mais qui se trouvent ici à la base des folioles inférieures de la feuille composée.

XX

Enfin, nous avons dans nos forêts une Fougère, le *Pteris aquilina*, qui porte à la base de ses jeunes frondes des glandes nectarifères avidement léchées et même entamées à coups de mandibules par les Fourmis. Or, ces plantes paraissent être à l'abri d'ennemis destructeurs de leurs feuilles.

Cependant rien n'est parfait dans cet ordre d'idées, et si les Imbaubas sont protégés admirablement par les *Cremastogaster* et les *Pheidole* contre les *Œcodoma*, elles ne le sont plus contre les Chenilles des *Gynæcia* qui en attaquent les feuilles, il est vrai avec incomparablement moins de furie que les coupeuses.

XXI

Nous n'avons, dans ce qui précède, fait qu'esquisser à grands traits les principales manifestations de ce que nous appellerions volontiers l'instinct de conservation de la plante, si à ce mot d'instinct on ne voulait attribuer une trop grande portée. Et combien de choses curieuses ne nous resterait-t-il pas à consigner encore pour donner une idée de la façon si variée et si instructive de l'organisme végétal en vue de se soustraire par adaptation aux conditions défavorables du milieu ambiant *inerte;* pour démontrer comment, souvent, l'instinct héréditaire le plus pénétrant des animaux est mis en défaut par les déguisements si curieux du mimétisme de la plante et de sa fleur; sans compter les exemples de jour en jour plus nombreux des plantes dites « carnivores », qui ne le cèdent pas en perfidie aux moins sympathiques d'entre les animaux !

G. Capus.

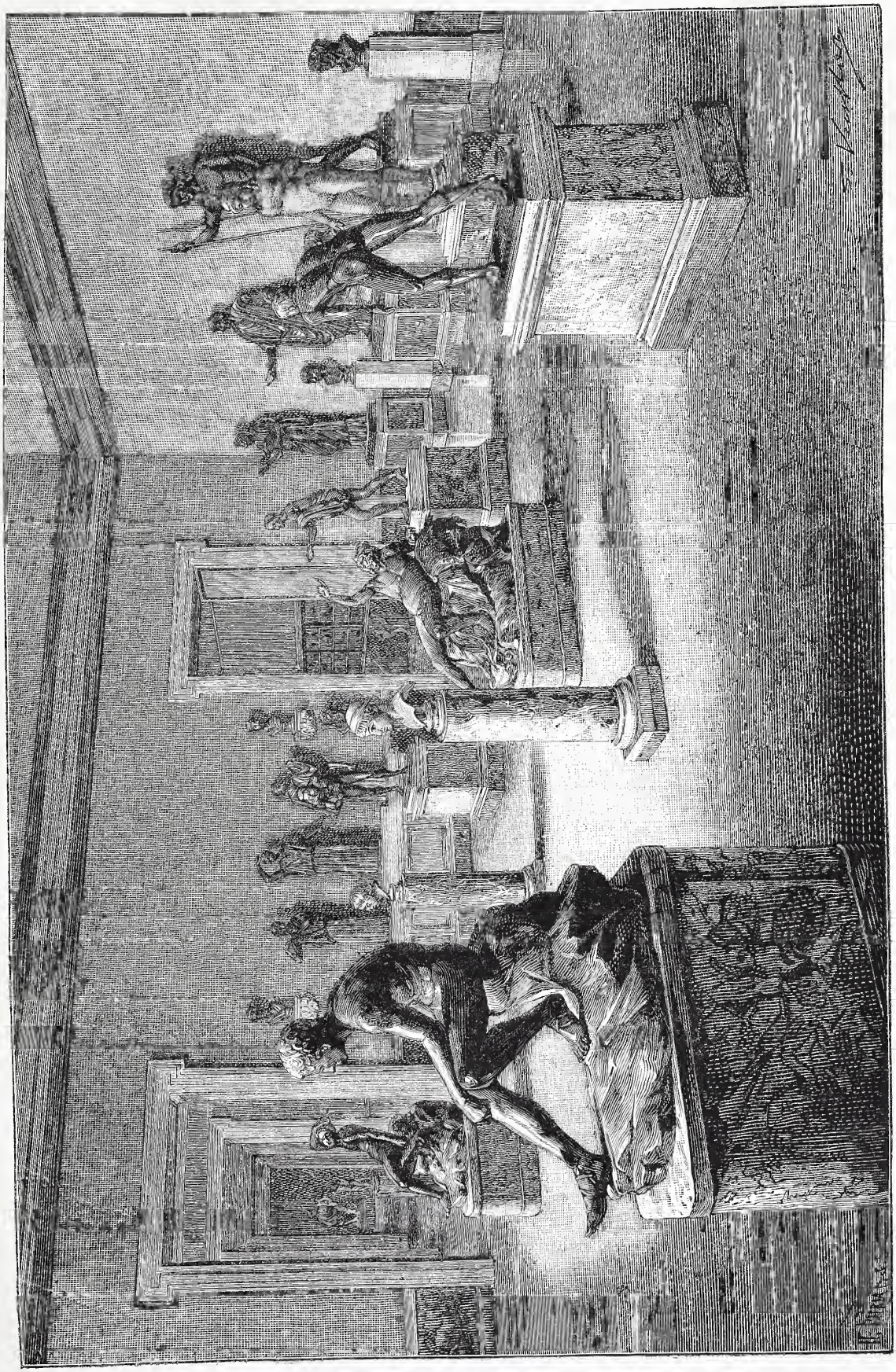
LE MUSÉE DE NAPLES.

GRANDE SALLE DES BRONZES.

La salle du Musée de Naples ici représentée est l'une de celles qui renferment les bronzes. On en traverse une autre avant d'y entrer, dont on voit les portes ouvertes au fond de la gravure, où sont exposés les petits bronzes, les uns dans des armoires vitrées, les autres placés au milieu sur une table de marbre; on remarque, parmi ceux-ci, le *Pêcheur*, les deux statues équestres d'*Alexandre* et de l'*Amazone*, l'*Enfant à l'oie*, la *Fortune*, etc., et près de la fenêtre, sur des cippes, les charmantes statuettes trouvées à Pompéi, le *Faune dansant*, celle qu'on a appelée *Nareisse*, et qui est peut-être un acteur des fêtes dionysiaques, et le *Silène ivre*.

La deuxième salle contient les grands bronzes qui, par leur importance, font du Musée de Naples un musée sans rival. On voit d'abord au premier plan le *Mercure*, une des œuvres les plus célèbres et les plus parfaites de la statuaire antique. Un *Faune dansant* lui fait pendant près de l'entrée. Deux bustes sont placés un peu en arrière sur des colonnes. L'un porte le nom de *Sénèque;* c'est, en effet, la tête souvent reproduite dans laquelle on a depuis longtemps reconnu le portrait du philosophe romain; toutefois cette attribution est aujourd'hui contestée. L'autre est une tête d'éphèbe grec, ou peut-être celle d'*Apollon*. Au milieu de la salle, sur un piédestal allongé, la statue du *Faune ivre*, qui est encore une des plus remarquables de ce salon où sont réunis tant de chefs-d'œuvre. Les deux *Discoboles* placés de chaque côté sur le même rang ne sont pas de moindre

valeur; plus au fond, au milieu, *Apollon* debout, tenant dans sa main droite le *plectrum* avec lequel il fait vibrer les cordes de la lyre; mais l'instrument, placé autrefois dans la main gauche, a



Musée de Naples. — Grande salle des bronzes.

disparu. Au mur du fond sont adossées : une statue de *Romaine,* enveloppée d'un manteau qui est relevé sur sa tête; auprès d'elle une statue de magistrat romain, à laquelle une autre fait pendant

et qu'on ne voit pas dans la gravure; l'une est celle de Mammius Maximus, l'autre est celle de Marcus Calatorius; leurs noms sont connus par les inscriptions gravées sur les piédestaux qui les portaient quand elles furent trouvées sous la lave qui couvre Herculanum. La statue colossale dont la main levée s'appuie sur une haste est celle de *T. Claudius Drusus*, fils de Germanicus, et de l'autre côté, qu'on ne voit pas ici, est la statue, également au-dessus de la grandeur naturelle, d'*Auguste déifié*, tenant le sceptre et la foudre de Jupiter. Contre le mur entre les deux portes sont placées trois figures de femmes vêtues du costume grec, les unes bouclant leur tunique sur l'épaule, les autres dansant avec les attitudes graves et les mouvements lents des jeunes filles qui figuraient dans les chœurs sacrés; trois autres font face à celles-ci sur le mur opposé. On appelle ces six statues les *Actrices*, parce qu'elles décoraient le théâtre d'Herculanum, mais rien n'est moins fondé que cette dénomination. Entre toutes ces statues sont disposés des bustes, les uns sur des piédestaux, les autres sur des consoles suspendues aux murs. A tous on a donné des noms, mais souvent sans preuves suffisantes. Ainsi tout le monde sait aujourd'hui que la tête connue sous le nom de Platon, si remarquable par sa fine et précieuse exécution, est celle de Bacchus tel qu'on le représentait dans l'ancien style grec. Les prétendus portraits de Démocrite et d'Héraclite, celui d'Architas de Tarente, n'ont aucune authenticité; ceux des Ptolémée, de Tibère, de Marcellus, de Néron Drusus, peuvent du moins être rapprochés des médailles où sont représentés ces personnages et être discutés en connaissance de cause.

Une dernière salle contient des armes et armures grecques et romaines. On en voit de magnifiques qui ont appartenu à des gladiateurs.

S.

MOTS NOUVELLEMENT ADMIS

par l'Académie française.

L'Académie française, dans le « Dictionnaire historique de la langue française » dont elle continue la publication [1], admet, à la lettre A, les mots suivants, qui ne figurent pas dans le « Dictionnaire de l'Académie » de 1835 :

Ademettre — adexte — adextrer — adjacence — adjacier — adjecement — adjeciement — adjourner — adjudicateur — adjurateur — adjuratoire — adjurement — adjutoire — adjuvance — adjuvant — administraresse — administrateresse — administrativement — administratoire — administreresse — admirant — admitter — admonestement — admonesteur — admonétation — admonéter — admonéteur — admoniteur — adon — adoniseur adorablement — adoubement — adoubeur — s'adouer — adrecière — adressée — adressement — adresseresse — adresseur — adressière — adultérateur — advenue — adverser — aéromancier — afaitiement — affaictable — affairement — affaireusement — affaireux — affaitage — affaitement — affaiteur — affectif — affectionnément — afferage — afférage — afferance — afférer, afferme — affermement — affermement — affeublage — affiance — affiement — affier — affieur — affin — affinement — affirmateur — afflire — affouagement — affouager — affranchisseur — affréer — affriolement — affrontailles affrontement — affublage — affublail — affubleure — affuleure — affalvoir — afraier — afréement — agaceur — agaitement — agaiteur — agglutinement — aggravanter — aggresse — aggressement — aggresser — aggressure — agitable — agitant — agnelement — agraper — agréablité — agréation — agréement — agressure — agrippeur — agromane — agromanie — agrouper — aguerriment — aguérissement — aguérisseur — aguet — aguette — aguetter — aguetteur — ahanable — ahanage — ahanier — ahannant — ahanneur — ahanneux — ahurt — ahurterie — aiable — aidable — aidablement — aidance — aidants — aidement — aideur — aideux — aidierres — aigras — aigrelet — aigresse — aigret — aigreté — aigrin — aigrissement — aiguet — aiguillonement — aiguillonneur — aiguilloneusement — aiguisoir — aigument — aiguosité — ailasse — ailée — ailer — ailerette — ailette — aileurs — aillet — aimabilité — ainçois — ainsement — ainsnéage — ainsnéeté — aisable — aiseler — aiser — aisible — aisiens — aissis — ajournée — ajuère — alabastrin — alaigreté — alangourer — alangourir — alanguissant — allanguissement — albastrin — albran — albrène — alcoviste — alebastrin — alégrance — alement — alentir — alentissement — aleoir — aleor — alictement — aliène — alier — aliier — allégateur — allégeur — allégorier — allegrer — allegrir — allentier — alliable — allongeail — allongeor — allongissement — allumail — allumement — allumerie — allumetier — aloir — amé — ameor — amiete — amiot — amissier — amonestement — amourachement — amourer — amouret — auberge (fruit) — auberger — avenir (verbe) — aversaire.

Beaucoup de ces mots ne sont guère usités, et, pour en comprendre le sens, il peut être nécessaire de consulter le nouveau Dictionnaire, qui comprend « l'origine des formes diverses, les » acceptions successives des mots, avec un choix » d'exemples tirés des écrivains les plus auto- » risés. »

[1] Tome II. 1884.

Récolte et Préparations faciles du Caoutchouc.

Il est beaucoup plus facile de préparer le caoutchouc, dit un voyageur, que de fabriquer du beurre ou du fromage.

La sève que l'on fait découler de l'arbre du caoutchouc est recueillie dans un assez grand vase; un des travailleurs y plonge de temps en temps une pelle en bois, et expose cette pelle à la fumée produite par la combustion du fruit d'un petit palmier : l'eau s'évapore, la gomme se condense et forme de petites couches de caoutchouc qui se collent les unes sur les autres; après un certain temps on détache cette masse à l'aide d'un

coup sec, et la substance est préparée. Un seul ouvrier peut recueillir en une journée 32 kilogrammes de caoutchouc, dont la valeur atteint 200 à 250 francs. En 1882, l'exploitation du caoutchouc au Brésil s'est élevée au chiffre de 87 millions de francs. (1)

FRÉNÉSIE.

Dans Florence jadis vivait un médecin,
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.
. . . . . .
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
(*Art poétique*, chant V.)

Frénésie! De nos jours on ne parle pas souvent de cette maladie. Si l'on demande : « Comment va sa migraine? » il n'arrive guère que l'on réponde : « Sa migraine est maintenant frénésie. »

Je consulte un de nos savants médecins, il me répond :

« Au temps de Boileau, comme au temps de Galien, comme au temps d'Hippocrate, la *phrénésie* était un délire violent avec fièvre et inflammation du cerveau et de ses enveloppes. — *Migraine*, étymologie « moitié du crâne (hemi-crânie) », est une douleur nerveuse occupant habituellement une seule moitié du crâne. »

Le mot « frénésie » ne s'applique plus généralement qu'au sens moral et s'entend d'emportements extrêmes, d'excès de passion qui ressemblent à de la folie. Boileau lui-même l'employait aussi avec cette signification. Parlant de sa passion de faire des vers, il dit :

. . . Depuis le moment que cette frénésie
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie.
(Sat. II.)

VERRES DE FORMES PARTICULIÈRES (2).

Quand on entre dans une verrerie, on est surpris de voir avec quelle adresse les ouvriers savent donner à la masse incandescente qui se balance à l'extrémité de leur *canne* les formes les plus variées, les plus délicates et souvent les plus bizarres. Cette extraordinaire habileté, cependant, n'est pas particulière à notre époque, on la retrouve chez les verriers de tous les temps, dans l'antiquité à Sidon et à Alexandrie, au commencement du seizième siècle à Murano, plus tard en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas.

Tous les musées possèdent des verres antiques figurant en ronde bosse des fruits, des coquilles, des oiseaux, des poissons ou des masques humains dont les formes, il est vrai, étaient obtenues au moyen du procédé du moulage; mais l'emploi même de ce procédé dénote déjà une habileté remarquable. (1)

C'est surtout à Murano que la fantaisie des verriers, servie par une prodigieuse dextérité de mains, s'est donné une libre carrière; il est impossible d'énumérer les mille formes artistiques ou bizarres que le verre prenait sous leurs doigts agiles, et l'on reste émerveillé quand on songe que, pour le façonner ainsi, ces modestes artisans n'avaient d'autres instruments que des *pinces* ou *pincettes* assez grossières, de lourds ciseaux, et le *pontil* auquel ils collaient la matière pour l'étirer.

« . . . On boit un navire de vin, dit René François (2), une gondole, un boulevard entier. On avale une pyramide d'hypocras, un clocher, un tonneau. On boit un oiseau, une baleine, un lion, toute sorte de bestes potables et non potables. Le vin se voit tout estonné prenant tant de figures, voire tant de couleurs, car ès verres jaunes le vin clairet s'y fait tout d'or, et le blanc se teint en escarlattes dans un verre rouge... »

L'Allemagne, qui avait emprunté à Venise les procédés de décoration du verre au moyen d'émaux de diverses couleurs, lui emprunta également la mode des formes bizarres, mais sans savoir conserver ni la finesse d'exécution, ni l'élégance artistique des verres de Murano; ceux-ci étaient de simples fantaisies plus ou moins heureuses, tandis que les verres allemands furent toujours et avant tout des verres à boire et, surtout, à forcer à boire beaucoup ceux qui s'en servaient, puisque, par leur forme même et malgré leur capacité, ils ne pouvaient être posés sur la table avant d'avoir été complètement vidés. Le prêtre bohême Mathésius, dans un curieux ouvrage publié en 1582 (3), déplore en ces termes l'habitude que l'on avait prise de se servir de ces sortes de verres : « De nos jours, dit-il, les enfants du monde et les amis de la boisson se servent pour boire de vaisseaux, de moulins à vent, de lanternes, de cornemuses, d'écritoires, de petites boîtes, de grappes de raisin, de singes, de paons, de moines, de prêtres, de nonnes, d'ours, de lions, de cerfs, de cygnes, d'autruches et d'autres récipients extraordinaires, que le diable a apportés sur la terre au grand mécontentement du Dieu qui est au ciel. »

Les musées d'Allemagne conservent un grand nombre de ces sortes de verres, dont les formes, souvent assez grossièrement imitées, répondent à la description de ceux que signale Mathésius. Un des plus curieux et des plus rares est celui de la corporation des jardiniers, représenté sur notre gravure, et qui a la prétention de figurer un râteau ou mieux une fourche à trois dents.

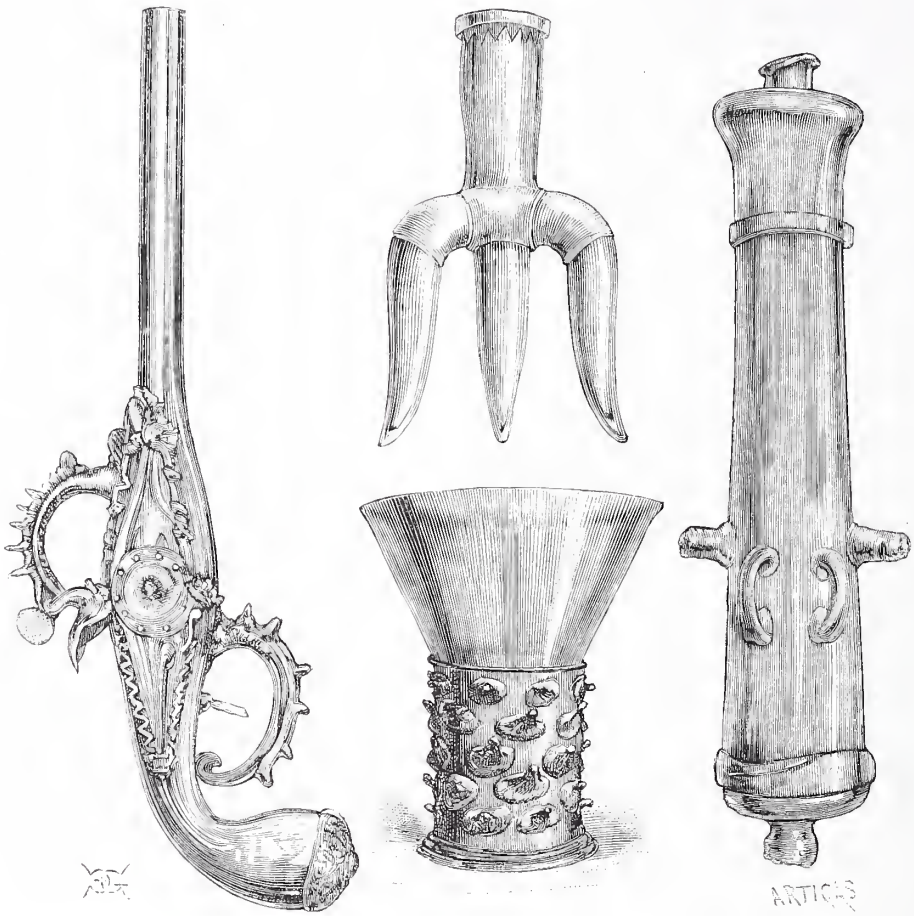
Avant de fabriquer ces verres, qui n'étaient, en

(1) *Bulletin de la Société de géographie commerciale.*
(2) Voy. les Tables.

(1) Cependant il existe également des verres antiques en forme d'oiseaux, assez grossièrement figurés, du reste, qui ont été simplement *soufflés*.
(2) *Essay des merveilles de nature et des plus nobles artifices* par René François, prédicateur du Roy.
(3) *Sarepta oder Bergpostill*, Nürnberg, 1582 : *von Glassmacher*.

résumé, qu'une mauvaise répétition des fantaisies vénitiennes, les verriers allemands avaient la spécialité d'une autre sorte de verre pour ainsi dire national, le *rœmer*, dont la forme a beaucoup varié, mais dont le pied a toujours été orné de filets superposés ou de pastillages semés de points à relief assez prononcé, et quelquefois même hérissé de véritables épines de l'aspect le moins engageant qui avaient pour but, non pas d'enjoliver le verre, mais d'affermir la main du buveur et d'empêcher la coupe de glisser entre ses doigts alourdis.

Nos artisans français n'ont pas suivi cet exemple, et si l'on trouve parfois quelques exemples de verres de forme bizarre, ils sont dus au caprice ou à l'amusement d'un ouvrier désireux de montrer son habileté, plutôt que le résultat d'une fabrication suivie ; cependant, au commencement



Verres de formes particulières.

du siècle, on a fabriqué un certain nombre de bouteilles affectant la forme de *pistolets* et de *canons* (1). Malheureusement, il n'en est plus ainsi aujourd'hui, et par une sorte d'aberration contre laquelle le bon sens public ne tardera pas, nous l'espérons, à réagir, cette fabrication a pris une direction qui dépasse en absurdité ce que l'on faisait autrefois en Allemagne : c'est ainsi que l'on voit s'étaler, à la devanture des débitants de boissons, des flacons en verre moulé remplis de liqueurs frelatées et qui représentent grossièrement, en ronde bosse, les bustes de nos contemporains les plus justement respectés, portant sur le sommet de leur tête un goulot par où on verse le liquide.

ÉD. GARNIER.

(1) Il ne faudrait pas croire, ainsi que nous en avons entendu exprimer l'opinion par plusieurs personnes, que l'expression populaire *boire un canon* ait été empruntée à cette sorte de bouteilles. *Canon* est, en ce sens, un diminutif de *canne*, mot usité autrefois dans le nord de la France et employé aujourd'hui encore en Angleterre et en Allemagne pour désigner une mesure de liquide, et doit s'écrire avec deux *nn*, comme *cannette*, qui a la même étymologie.

Attention.

C'est la force d'attention qui le plus souvent distingue de la foule l'homme doué de grandes qualités. Les êtres vulgaires ne reconnaissent ni règle ni but dans leur marche aventureuse. Les objets flottent sans lien à la surface de leur âme, pareils à des feuilles que le vent fait voler de côté et d'autre et disperse à la surface de l'eau.

BLAIR.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

CLAUDE DE JOUFFROY,

INVENTEUR DU BATEAU A VAPEUR.

Statue de Claude de Jouffroy, marquis d'Abbans, par Charles Gautier, à Besançon.

Cette statue a été inaugurée à Besançon, en l'année 1884. De toutes celles qui décorent nos places publiques, aucune n'a plus droit à l'hommage de tous; on devrait se découvrir devant elle, car c'est véritablement à Claude de Jouffroy que l'on attribue avec justice l'invention du bateau à vapeur, entrevu par Papin. Fulton l'a loyalement reconnu, et les savants qui ont étudié de près les titres de Jouffroy n'ont admis à ce sujet ni contestation, ni doute. Dans un précédent article [1], nous avons raconté la vie de ce noble enfant dont Besançon a la gloire d'avoir été le berceau. Nous avons dit quelles avaient été les épreuves de sa jeunesse, ses persévérantes études, et comment, se souvenant du projet de Papin, il avait fermement résolu d'en poursuivre l'exécution. Malgré de sottes dérisions, il fit construire à Lyon un grand bateau à vapeur qui remonta la Saône en 1780, et avec plus de succès encore en 1783. Ce fut la première expérience décisive de la navigation à l'aide de la vapeur. De quels immenses progrès cette invention n'a-t-elle pas été l'origine? Et cet homme, qui légua aux nations civilisées tant de richesses, mourut pauvre à l'hôtel des Invalides!

ÉD. CH.

[1] Tome XLIX, 1881, page 398.

LE REVENANT.

RÉCIT AMÉRICAIN.

Suite et fin. — Voy. p. 50 et 66.

J'y allai le lendemain avec mon frère. Hélas! il n'était pas nécessaire d'être médecin pour comprendre que Whiston était perdu. Son visage avait l'expression inquiète, égarée, qu'on ne voit qu'au visage des mourants, et ses doigts tourmentaient la couverture d'une façon significative. Je ne sais s'il me reconnut, mais il sourit, et je lui laissai quelques grappes de raisin, en le priant de compter sur nous. Presque aussitôt la sœur, commençant sa ronde, vint le soulever sur son oreiller pour lui donner un médicament quelconque. Je pensai qu'un hôpital, de quelque nom qu'on le pare, est un triste lieu pour y mourir, et je remerciai Dieu avec plus de ferveur que jamais d'avoir un foyer où je pourrais vieillir près de mon frère chéri.

John passa la nuit à ce chevet abandonné. Ma compassion grandissait toujours, mais je ne souhaitais pas que le malade guérît. En vérité, la mort valait mieux qu'une pareille existence. Quand tout a été pour nous en ce monde hiver aride et sans fleurs, on peut espérer que quelque printemps béni s'ouvrira dans l'autre, dédommageant les déshérités.

Le lendemain, de bonne heure, je retournai voir Whiston. Une triste matinée : il pleuvait très fort, la neige se fondait dans les rues. Mon frère, qui me guettait de la fenêtre m'empêcha d'entrer :

— Il est mort, dit-il en me reconduisant à la voiture. Il m'a chargé de te remercier de ta bonté pour lui... (Les yeux de John étaient pleins de larmes.) Comme ils s'en vont, tous ceux de mon vieux régiment! Pauvre garçon! je ne me suis pas aperçu du moment où il a rendu l'âme; je le croyais endormi, car dix minutes auparavant nous avions causé encore. Sa tête était redevenue très libre... rien de la prostration d'hier...

Bien des fois depuis, j'entendis mon frère et des médecins de ses amis, nos hôtes habituels, discuter le cas de M. Whiston. Nul n'admettait qu'il eût vraiment vu le défunt Henri Dunster; mais l'opinion générale était que les nerfs du malheureux avaient été si rudement secoués une fois par l'apparition de celui qu'il croyait mort ou de son sosie, qu'il était devenu par suite la proie d'une monomanie habituelle, et peu à peu incapable de distinguer les choses réelles des créations fantastiques de son cerveau ébranlé. La maladie finale, une maladie aiguë, avait rencontré peu de résistance, miné qu'il était de longue date.

Le hasard voulut que, plusieurs mois après, les hypothèses de la science fussent pleinement confirmées. Mon frère trouva la clef de l'énigme à l'hôpital de la marine de Chelsea, où il était allé assister à je ne sais quelle opération intéressante.

Il traversait une salle, quand de l'un des lits on l'appela. Se retournant, il vit un homme de mauvaise mine, que d'abord il ne reconnut pas. C'était Henri Dunster, qui lui parla d'autrefois avec un reste de son ancienne désinvolture, ressemblant ainsi à une misérable copie de lui-même. La curiosité de John, son empressement à interroger le prétendu fantôme, se devinent. Dunster ne raconta pas son histoire; mais, à travers le cynisme et le mensonge dont il était capable, il la laissa deviner.

Il avait été abandonné parmi les morts, dans cette bataille où on l'avait cru tué; ayant repris ses sens, il s'était traîné tout sanglant jusque dans les lignes ennemies. Sa vie fut longtemps en danger; ses blessures ne guérirent que par miracle. Déserteur, il gagna la Nouvelle-Orléans, s'y livra aux désordres les plus effrénés, bref, arriva peu à peu apparemment à une dégradation morale qui n'avait d'égale que sa misère. Quand son dernier sou était mangé, il prenait la mer.

Mon frère lui demanda s'il avait jamais visité Rio. D'abord, il nia résolument, mais il confessa ensuite qu'il y était allé une fois, que là il avait vu son cousin sur un bateau, et qu'un sentiment de mauvaise honte l'avait fait se jeter à la mer pour s'esquiver. Il était alors poursuivi, sous le coup de quelque vilaine affaire. Mais quand John lui demanda s'il avait jamais grimpé à la fenêtre de Whiston, il déclara que non; le bateau où il devait s'embarquer était parti le jour même. Quel moyen, du reste, d'obtenir la vérité d'une pareille bouche? Peut-être s'était-il retrouvé plusieurs fois sous les pas de Whiston; mais il suffisait d'une seule pour justifier la *certitude* de l'apparition, certitude qui avait pu produire ensuite toutes les hallucinations imaginables.

Mon frère, en me racontant cette rencontre, ajouta :

— Je n'ai pas dit au misérable quel mal il avait fait inconsciemment; cela ne remédierait à rien, et lui-même est à peine dans son bon sens, je crois. Il serait curieux que ces deux cousins eussent hérité de leurs ancêtres communs la faiblesse mentale qui s'est manifestée différemment dans leurs deux existences : Whiston, impressionnable, craintif; Dunster, brutal dans ses passions, et vil dans sa conduite. Celui-là ne mourra pas... Il s'est cassé la jambe dans une chute sur le vaisseau où il sert. L'infirmière m'a dit qu'il était insupportable et qu'il répondait par des injures aux exhortations du chapelain. Pourquoi cet obus ne l'a-t-il pas tué? Dire qu'aux yeux de nos compagnons d'armes, son nom représente celui d'un brave soldat mort au champ d'honneur!

Nous parlâmes longuement de ces deux hommes. Que le ciel nous vienne en aide! Quelles fautes, quels crimes peuvent retomber sur ceux d'entre nous qui prennent une fois pour toutes le mauvais chemin dans la vie! La possibilité du bien et du mal en ce monde est sans bornes... On ne peut s'empêcher de plaindre ceux qui se per-

dent pour avoir manqué de la dose de courage et de volonté nécessaire à un homme. Quelques responsabilités qu'ils aient attirées sur leur tête, si tombés qu'ils soient, il faut avoir pitié d'eux. Leurs œuvres sont comme les fruits difformes et sans valeur qui avortent parmi les beaux fruits mûrs, comme ces plantes mal venues que le cultivateur méprise et rejette. Dieu cependant connaît les causes secrètes qui ont arrêté la croissance ou perverti la forme de ce qu'il créa... il sait tout, et sans doute sa miséricordieuse justice sauve parfois ce que nous avons ici-bas condamné.

SARAH JEWETT.

CONTRE LES CORRECTIONS CORPORELLES.

Un jour, un abbé renommé par sa piété s'entretenait avec saint Anselme de leur état et de la difficulté de discipliner les enfants élevés au monastère.

Ils sont pervers et incorrigibles, disait-il ; cependant nous ne cessons de les battre nuit et jour, et ils deviennent toujours pires.

— Vous ne cessez de les battre? dit Anselme. Et quand ils sont adultes, que deviennent-ils?

— Hébétés et brutes, répondit l'abbé.

— Que diriez-vous, reprit Anselme, si, ayant planté dans votre jardin un arbre, vous le comprimiez ensuite de manière à l'empêcher de déployer ses rameaux? Ces enfants vous ont été donnés pour qu'ils croissent et se fortifient, et vous les tenez dans une si rude contrainte que leurs pensées s'accumulent dans leur sein et n'y prennent que des formes vicieuses et tourmentées. Nulle part autour d'eux la charité, ni la piété, ni l'amour ; dans leur âme irritée croissent la haine, la révolte et l'envie. Ne sont-ce pas des hommes, pourtant? Leur nature n'est-elle pas la vôtre, et voudriez-vous qu'on vous fît ce que vous leur faites? Vous les battez. Mais est-ce seulement en battant l'or et l'argent que l'artiste en forme une belle statue? (2)

LE PRIX DE LA VIE.

En 1869, Edgar Quinet, touchant au seuil de la vieillesse, vivant en exil, séparé de ses meilleurs amis et ne voyant pas le terme de son isolement, écrivait à sa sœur : « Quand je pense à mes cinquante-sept années, je trouve que la vie me donne cent fois plus que je n'avais espéré. Tout ce que je demande au ciel, c'est de me garder les biens de tout genre que je possède aujourd'hui. Je crois que notre mère serait heureuse de sentir que la méchanceté des hommes ou du sort n'a pu m'arracher la paix et le bonheur. Oui, je suis heureux, mais je ne le dis qu'à toi, et bien bas pour ne pas éveiller les mauvais génies... Quand je songe à tout ce qu'on peut renfermer de choses, de souvenirs, de vitalité dans une minute, je ne comprends pas que l'on médise si fort de la vie. Je continue ma route et je me sens accompagné de la pensée de ceux qui m'ont aimé et qui m'aiment encore. »

Jean-Jacques Rousseau, malade, malheureux, aigri, se croyant en butte à la haine universelle, rendit cependant, lui aussi, du milieu même de sa plus noire tristesse, un bon témoignage à la vie. Dans ses *Œuvres et correspondance inédites* nous trouvons le passage suivant : « Consumé d'un mal incurable, qui m'entraîne à pas lents au tombeau, je tourne souvent un œil d'intérêt vers la carrière que je quitte ; et, sans gémir de la terminer, je la recommencerais volontiers. Cependant qu'ai-je éprouvé, durant cet espace, qui méritât mon attachement? Dépendance, erreurs, vains désirs, indigence, infirmités de toute espèce, de courts plaisirs et de longues douleurs, beaucoup de maux réels et quelques biens en fumée. Ah! sans doute, vivre est une belle chose, puisqu'une vie aussi peu fortunée me laisse pourtant des regrets. »

Inscription d'un cadran solaire à Nice.

Moi, je viens et reviens chaque jour.
Mais toi, tu t'en iras et ne reviendras plus.

LES ANTIPHONAIRES DE MIREPOIX.

On se plaît souvent à répéter que le seizième siècle a été « une période de déclin pour l'enluminure (1). » Cependant rien ne serait plus facile que de citer des merveilles exécutées, nous ne disons pas seulement sous le règne de Louis XII, mais sous celui de François Ier. La qualité remplace la quantité, et l'on trouve d'autant plus de charme à voir enfin des scènes bien composées, des personnages habilement dessinés, que la couleur vive et brillante se maintient dans des conditions d'harmonie propres à satisfaire tout esprit délicat.

Le lecteur, du reste, pourra juger de ce que nous avançons s'il veut seulement jeter les yeux sur deux grandes lettres ornées, aujourd'hui conservées, en compagnie de plusieurs autres fragments, dans la collection de la Société archéologique du Midi de la France, à Toulouse. Certes, au point de vue de l'art, il est difficile de trouver quelque chose de plus parfait, et l'on se demande comment une maîtresse d'école a pu être assez ignorante de la valeur de ces chefs-d'œuvre pour les distribuer en récompense aux enfants dont l'instruction lui était confiée. Suivant les besoins

(1) Ch. de Rémusat, *Saint Anselme de Cantorbéry*.

(1) Lecoy de la Marche, *les Manuscrits et les miniatures*. 1885, p. 234.

elle découpait, paraît-il, dans les manuscrits malheureusement placés sous sa main et qui jadis avaient fait l'honneur de la cathédrale de Mirepoix, non seulement les grandes et les petites miniatures, mais encore de simples ornements. Aussi le sauvetage opéré, il y a une cinquantaine d'années, par MM. de Castellane et de Vidalat-Tornier, deux archéologues fort avantageusement connus, est-il loin de montrer toute l'étendue du désastre. L'un des trois grands antiphonaires exploités de la manière que nous savons a presque entièrement péri, car il n'en reste plus que quelques feuillets au château de Léran. Quant aux autres, recueillis beaucoup trop tard par la bibliothèque de Foix, qui eût dû les revendiquer dès la fin du siècle dernier, les plaies qu'ils étalent sont si larges et si nombreuses qu'on est véritablement comme atterré devant un pareil débordement de vandalisme.

C'est en 1493 que Philippe de Levis, arrière-petit-fils du célèbre compagnon de Simon de Montfort (1), fut nommé évêque de Mirepoix, et son premier soin fut de reprendre les travaux de la cathédrale, laissés en suspens depuis un demi-siècle environ. Il restait encore à construire toute la nef et le clocher, ce qui ne demanda pas moins de treize années. Le prélat ne put donc songer qu'en 1506, au plus tôt, à diriger ses ressources vers les dépenses d'intérieur. Tout naturellement il s'occupa d'abord de l'ornementation des autels, de l'augmentation et du renouvellement des différents objets destinés au culte. Puis vint le tour des reliquaires, des boiseries et des tapisseries. Les comptes qui ont conservé ces détails se terminent par le paragraphe suivant dont l'intérêt n'échappera à personne : « Et davantaige le dit évesque a donné à icelle église et chapitre plusieurs beaulx et grans livres de cueur, tant pour dire les messes que pour chanter et faire les autres offices ; illuminez (*sic*) d'or et d'azur et historiés tous les commencemens des messes et offices, qui luy ont cousté ung merveilleux argent pour la prolexité des ornemens : car, seullement pour les faire escripre, a tenu un homme expressément l'espace de seize ans, à ses propres coustz et despens, en sa maison et son prieuré de Coman. » (1)

Lettre majuscule, miniature d'un antiphonaire de Mirepoix (1519-1535) conservé à Toulouse.

De la combinaison du dernier renseignement qui nous est ainsi donné, avec la date de 1535 inscrite en plusieurs endroits des grands antiphonaires de Foix, il résulte que ces merveilleux manuscrits ont été commencés en 1519. Rien n'empêche même de conjecturer que Philippe de Levis, pour leur exécution, ait eu recours à l'habileté calligraphique de « maistre Anthoyne Nyort, prestre et habitant de Mirepoix. » Les hommes dont le prélat pouvait se servir n'étaient pas, en effet, très nombreux, et le contrat relatif aux « livres de chant de la chapelle du château de la Garde » (2) nous met assurément sur la voie d'une partie de ce que nous désirons connaître. (3)

Jusqu'ici aucun document n'est venu jeter le moindre jour sur l'origine des miniatures qui tiennent la première place dans nos préoccupations. De la légende du cordelier manchot évoquée par Ducos dans sa *Notice sur les anciens livres de chant de l'église cathédrale de Mirepoix*, publiée en 1836 (4), il est permis seulement de conclure que les artistes employés appartenaient à un couvent voisin. Leur nombre était au moins de trois; car, sans parler des grandes lettres qui enserrent dans la plus riche ornementation des scènes empruntées soit à l'Évangile, soit à la Vie des saints, ce n'est assurément pas la même main qui, dans les petites lettres, ici se montre fidèle aux anciennes tradi-

(1) Guy de Levis, dit le maréchal de la Foi.

(1) *Notes sur l'ancienne cathédrale de Mirepoix*, par l'abbé Gabaldo, 1885.

(2) Demeure patrimoniale des Levis.

(3) Gabaldo, *op. cit.*, pièces justificatives

(4) *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France* t. II, p. 271 et 272.

tions, et là ne recule devant aucune des fantaisies les plus capricieuses. Tout en admirant la manière dont les deux genres sont traités, constatons que le premier se distingue par l'emploi fréquent de l'or, la vivacité des couleurs, l'élégance des rinceaux, des feuillages et des fleurettes, tandis que le second, au contraire, recherche les teintes pâles et sans profondeur, multiplie les profils grotesques, enfante des déliés et des tire-bouchons.

De toutes les grandes lettres qui ornaient jadis les trois antiphonaires, six seulement sont parvenues jusqu'à nous; mais ce nombre suffit pour que nous puissions nous faire une idée du talent de l'artiste auquel Philippe de Levis s'était adressé. Tout d'abord il faut avouer que la rupture avec l'ère gothique est complète. C'est l'antiquité qui fournit les inventions de l'architecture, en même temps qu'elle donne aux feuillages et aux fruits un caractère de richesse et d'ampleur inusité jusqu'alors. Si nous ne nous trompons, il y a çà et là des réminiscences assez clairement indiquées, et l'avant-train de bœuf, par exemple, qui surmonte une colonne en forme de candélabre, dans l'une des lettres placées sous les yeux du lecteur, rappelle un motif bien connu du théâtre d'Arles.

Lettre majuscule, miniature d'un antiphonaire de Mirepoix (1519-1535) conservé à Toulouse.

Les sujets représentés ont pour se développer un espace assez considérable, soit vingt-quatre à vingt-cinq centimètres en hauteur et dix à quinze en largeur. Aussi chaque composition est-elle parfaitement claire, et les personnages, loin d'être pressés les uns contre les autres, se meuvent en toute liberté. De plus, une grande place est réservée aux accessoires, qui ne sont pas seulement nombreux, mais très caractéristiques. On y remarque parfois, comme dans la Cène [1], l'intention de flatter Philippe de Levis en reproduisant exactement une des fenêtres du palais qu'il avait fait élever près de sa cathédrale. Ailleurs, les trois personnes divines, portées sur des nuages, dominent un paysage où une ville, qui ne saurait être autre que Mirepoix, apparaît au pied des montagnes. Tous ces traits nous renseignent sur l'origine de l'œuvre exécutée sans doute par un compatriote d'Antoine Nyort, qui, après avoir voyagé et s'être imprégné profondément de l'esprit de la Renaissance, est venu se mettre au service d'un prélat dont les goûts bien connus lui promettaient une occupation prolongée.

La cathédrale de Mirepoix était sous le vocable de saint Maurice : aussi l'artiste, avec raison, a-t-il consacré sa plus belle miniature au célèbre martyr d'Agaune et à ses compagnons [1]. Nous avons là un petit tableau très soigneusement étudié et qui produit un grand effet, bien que les éléments dont il se compose soient extrêmement simples. Peu de personnages au premier plan, nulle confusion, mais seulement une forêt de lances servant à indiquer le nombre des soldats qui, en un même jour, furent massacrés par ordre de l'empereur.

Nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les réflexions que suggèrent les manuscrits de Mirepoix, mais il est temps de s'arrêter pour le moment. Une autre fois nous reviendrons peut-être sur un sujet qui nous intéresse vivement, et ce sera alors pour nous l'occasion de parler du curieux calendrier également conservé à Toulouse. Sa composition, du moins à notre connaissance, est unique en son genre, car, au lieu de retracer les travaux et les plaisirs propres aux divers mois de l'année, il passe en revue les actes les plus importants de la vie de l'homme, depuis son enfance jusqu'à sa mort. Décidément, les artistes employés par Philippe de Levis n'aimaient pas à suivre les routes

[1] Répétée à Toulouse et à Léran.

[1] Le verset qui donnait l'explication du sujet devait débuter ainsi : *Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore sancti Mauricii*, etc.

battues ; leur habileté de main n'avait d'égale que leur fécondité d'invention.

LÉON PALUSTRE.

LA VIE INTIME DE FÉNELON à Cambrai.

Suite. — Voy. p. 54.

Ce qui contribua, non moins que l'activité et le travail, à adoucir pour Fénelon le séjour de Cambrai, c'est qu'il y était aimé autant que respecté de son entourage. Les abbés de Langeron, de Beaumont et de Chantérac ne furent pas seulement ses collaborateurs, ils furent ses amis. Le premier, ancien lecteur du duc de Bourgogne, avait partagé sa disgrâce et l'avait suivi dans son exil. Il admirait et vénérait l'archevêque, mais il n'était pas toujours de son avis et il ne craignait pas de le lui déclarer. Fénelon acceptait ses observations. « Vos remontrances, mon très cher enfant, lui écrit-il, me firent quelque légère peine sur-le-champ ; mais il étaitbon qu'elles m'en fissent, et elle ne dura pas. Je ne vous ai jamais tant aimé. Vous manqueriez à Dieu et à moi si vous n'étiez pas prêt à me faire de ces sortes de peines toutes les fois que vous croirez me devoir contredire. Notre union ne sera parfaite que quand il y aura un flux et un reflux de cœur sans réserve entre nous. »

Les abbes de Beaumont et de Chantérac étaient tous deux de ses parents. Le dernier, homme d'un haut mérite, alla à Rome, quand le livre des Maximes fut déféré au pape, pour plaider la cause de son ami, échoua, et aussitôt, sans ménagement, conseilla au prélat de se soumettre immédiatement, avec une absolue simplicité. Fénelon lui répondit avec effusion : « Je ne vous dois pas moins que si les plus grands succès avaient suivi votre travail. Ma reconnaissance, ma confiance, ma vénération et ma tendresse pour vous sont sans bornes. Revenez au plus tôt, afin que nous nous consolions dans le sein du véritable consolateur. Nous vivrons et mourrons n'étant qu'un cœur et qu'une âme. »

Le palais épiscopal était en outre animé par la présence de plusieurs petits-neveux de l'archevêque, ceux qu'il appelait « les marmots », ou « les jeunes péripatéticiens. » L'un d'eux, son favori, le jeune marquis de Fénelon, fut élevé sous ses yeux. Dès qu'il fut en âge de servir, son oncle l'envoya résolument à l'armée, où, selon lui, l'honneur appelait un gentilhomme ; mais, de loin comme de près, il ne cessa de veiller sur lui, d'entourer son cher « Fanfan » de son affection et de ses conseils. « Je souhaite, lui écrit-il, qu'en t'éloignant de Cambrai tu ne te sois point éloigné de notre commun centre, et que mon absence n'ait point diminué en toi la présence de Dieu. L'enfant ne peut pas téter toujours, ni même être sans cesse tenu par les lisières ; on le sèvre, on l'accoutume à marcher seul. Tu ne m'auras pas toujours. Il faut que Dieu te fasse cent fois plus d'impression que moi, vile et indigne créature. Fais ton devoir parmi tes officiers, avec exactitude, sans minutie, patiemment et sans dureté. On déshonore la justice quand on n'y joint pas la douceur, les égards et la condescendance. C'est faire mal le bien. Je veux que tu te fasses aimer. » A quelques jours de là, constamment préoccupé de lui, il lui prescrit d'être heureux : « Il faut être paisible, simple, gai, sociable, en portant le royaume de Dieu au dedans de soi ; sois donc gai, Fanfan, je le veux. »

Deux sentiments contraires se disputent le cœur paternel de Fénelon : il désire que son neveu fasse son devoir, se batte bien, et il craint que, par une bravoure inconsidérée, il n'expose sa vie. Il lui demande de se tenir à son poste, de se borner à ses fonctions ; il est colonel, qu'il fasse donc ce que font les autres colonels ; c'est assez, davantage serait trop : « Pensez-y simplement devant Dieu, lui écrit-il, et ayez égard à ce que je vous dis, si je ne vous dis rien que de raisonnable. Je veux pour vous les périls de nécessité, et pour moi les peines qu'il est naturel qne j'en ressente ; mais n'y ajoutez rien par un empressement d'ambition et de faste qui ne serait pas selon Dieu. »

Trois jours auparavant, il lui avait déja fait la même recommandation : « Quand je vous sais à l'armée dans l'attente d'une grande action, ou de quelque attaque d'un siège où vous devez vous trouver à la tête de votre régiment, je vous laisse faire. Vous voyez bien par là que je ne veux point vous gâter ni vous aimer sottement, en nourrice. Mais je n'approuverais nullement que vous fussiez loin de votre régiment, pour aller partout hors de votre place faire le volontaire et l'aventurier, et pour chercher mal à propos des coups de fusil. »

Souvent il lui écrit sans avoir rien à lui dire, si ce n'est combien il l'aime : « Je t'aime plus que jamais. Tu ne pourrais comprendre la nature de cette amitié. Dieu, qui l'a faite, te la fera voir un jour. Je te veux à lui, non à moi ; et je me veux tout à toi par lui. »

Dans cette vie si remplie par l'administration d'un grand diocèse, par les exercices religieux, tant privés que publics, par une correspondance très étendue et des écrits concernant les affaires de l'État et celles de la religion, la charité tenait aussi une grande place. Les revenus de l'archevêché de Cambrai étaient considérables, ils s'élevaient à 200 000 livres : tout ce que l'entretien de sa maison n'exigeait pas, Fénelon le donnait aux hôpitaux, aux monastères et aux pauvres. Il allait régulièrement distribuer lui-même des secours, en même temps que des exhortations pieuses, aux malades et aux prisonniers. « Au premier signe, au premier désir de ces malheureux, dit un témoin oculaire, l'abbé Galet, il accourait ; là, au milieu de la puanteur, dans l'obscurité des cachots, il passait des heures à les consoler. » Plus d'une fois il revint profondément touché de la résignation de tels criminels qui acceptaient leur condamnation

et l'attente des plus cruels supplices comme un châtiment mérité, et qui, refusant l'aumône que l'évêque leur offrait, ne voulaient recevoir que sa bénédiction. « Oh ! s'écrie-t-il, que j'ai été édifié des dispositions de ces pauvres gens ! mon Dieu, que cela confond ma lâcheté ! »

Les malheurs qui fondirent sur la Flandre en 1708 et 1709, la guerre, la misère, la famine, jetèrent un grand trouble dans la vie de l'archevêque de Cambrai ; mais ils furent surtout pour lui une occasion de déployer les trésors de dévouement patriotique et de charité chrétienne que contenait son cœur.

Apprenant que la garnison de Saint-Omer, n'étant ni payée ni nourrie, est sur le point de se révolter, de laisser cette place forte sans défense et d'ouvrir ainsi la frontière à l'ennemi, il ne s'adresse pas à la cour, qui est sans ressources et qui ne fera rien, il prend le parti d'agir lui-même : il réunit tout l'argent qu'il possède, emprunte le reste en engageant ses revenus, et envoie la somme nécessaire aux troupes de Saint-Omer, qui rentrent aussitôt dans le devoir.

Cependant, au milieu de la détresse générale, une taxe nouvelle, pour subvenir aux nécessités de la guerre, est imposée au clergé des campagnes ; celui-ci, qui n'a pour vivre que la dîme et qui ne la touche pas, est dans la misère et ne peut payer : mais Fénelon, ne voulant pas que le trésor public soit privé d'une ressource indispensable, prend la taxe à son compte et l'acquitte tout entière de ses deniers.

Ce n'est pas tout : chaque bataille est une défaite ; après Oudenarde la prise de Lille, puis Malplaquet ; une foule de fuyards, de paysans des environs, avec leurs troupeaux qu'ils veulent sauver, affluent à Cambrai ; l'archevêque fait ouvrir toutes grandes les portes de son palais. Toutes les chambres, les corridors, les escaliers même sont occupés. Les bestiaux remplissent les cours, les jardins, les vestibules. On croirait voir, a dit un témoin de cette invasion, une autre arche de Noé, dans laquelle hommes et bêtes se réfugient pour échapper au naufrage. Fénelon veut se charger de nourrir tout ce monde ; il défend à ses gens de rien refuser, de faire mauvaise mine à qui que ce soit ; et comme on lui représente qu'une telle dépense ne peut manquer de le ruiner : « Dieu nous aidera, répond-il. Donnons tant que nous aurons de quoi donner ; c'est mon devoir et c'est aussi ma volonté. »

A suivre. E. LESBAZEILLES.

—⁂—

Pensées de Joseph Roux.

— Celui qui dit : « J'ai mal fait », si méchant qu'il soit, pourrait l'être davantage.

— Le sage met à devenir un homme le temps que l'ambitieux dépense à devenir un personnage.

— Préférons, n'excluons pas.

— D'abord nous espérons trop, ensuite pas assez.

— Peu savent souffrir, faute de cœur ; ou jouir, faute d'esprit.

— Qui n'apprécie point ne possède point.

— Nous saurons que nous avons été heureux, nous ne savons pas si nous le sommes.

— En fait de louanges, nous consultons plus notre appétit que notre santé.

— Il n'y a pas d'humiliation pour l'humilité.

—⁂—

LE JEU DE L'OYSON (1682).

En 1682, de grandes fêtes eurent lieu à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, et, parmi les divertissements dont on régala les Parisiens, on remarqua surtout le feu d'artifice et les « joutes sur l'eau avec le jeu de l'oyson », que l'on a décrit ainsi :

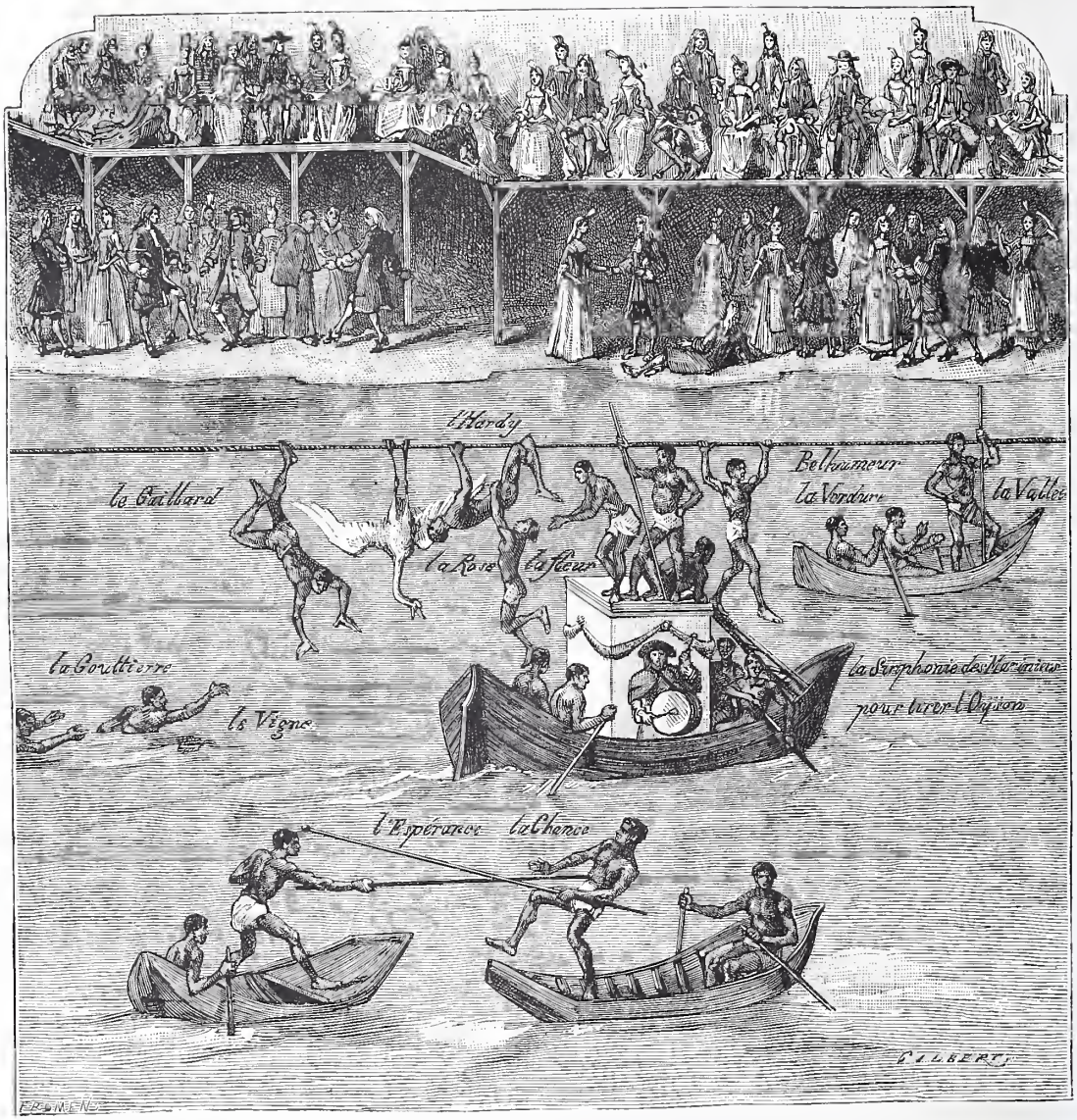
« On voyait paraître sur la Seine, d'abord plusieurs petites barques montées par des hommes vêtus d'une simple toile mince sur leur corps nu. Après avoir débuté par un jeu où l'on tâchait de se faire tomber dans la rivière avec de longues perches, ceux qui devaient prendre part au tir de l'arc montaient dans un bateau fixé en pleine Seine. Près de la poupe passait un câble, tendu d'une rive à l'autre, à l'aide d'une machine qui permettait de le serrer ou de le détendre instantanément, et au milieu de ce câble, un peu au-dessus du bateau, une oie vive était suspendue par le pied. Chacun des combattants se précipitait sur la bête, et s'efforçait de lui arracher la tête à belles dents. Mais on lâchait le câble, ce qui, aux risées des spectateurs, les faisait tomber en foule dans l'eau, où ils étaient recueillis par les barques. Le vainqueur emportait l'oie en triomphe. » (1)

L'usage des joutes sur l'eau remonte à la deuxième moitié du seizième siècle. Pierre de l'Étoile rapporte, en ses *Mémoires-Journaux*, que le cardinal de Bourbon fit construire à l'intention du roi une sorte de char flottant qui devait être tiré par des embarcations en forme de « chevaux marins, tritons, baleines, sirènes, saumons, dauphins et autres monstres marins jusques au nombre de vingt-quatre. » Dans le corps de ces animaux de fantaisie on avait installé des clairons, des trompettes, des hautbois, des cornets, des violons et « autres musiciens d'excellence. » Mais « le mystère ne fut pas bien joué, et ne put-on faire marcher les animaux, ainsi qu'on avoit projeté, de façon que le roi, ayant aux Tuileries, depuis quatre heures jusques à sept heures du soir, attendu le mouvement et acheminement des animaux aquatiques sans en voir aucun effet, dépité

(1) Victor Fournel, *les Rues du vieux Paris*, p. 188.

et marri, dit qu'il voyoit bien que c'étoient des bestes qui commandoient à d'autres bestes. »

Le mardi 25 août 1682, vers quatre heures de l'après-midi, les maîtres passeurs du port Saint-Nicolas et de la Grenouillère, accompagnés de quelques débardeurs, richement habillés et drapeau blanc en tête, furent hissés sur un échafaudage porté par un radeau, lequel se mit à passer et à repasser à force de rames sous la corde qui soutenait l'*oyson*. « Ceux qui vouloient avoir la gloire d'en arracher quelque pièce, dit le *Mercure galant*, demeuroient suspendus à cette corde pendant que l'échafaud continuoit de voguer. On lâchoit aussitôt une espèce de moulinet qui, les faisant tomber rudement dans l'eau, les obligeoit fort souvent à lâcher prise, parce que, par le moyen de ce moulinet, on les relevoit avec une vitesse qui leur faisoit perdre leurs mesures, ce qui étoit toujours continué jusqu'à ce qu'ils eussent abandonné la corde. Tant de sauts, joints à l'eau qui les aveugloit, les empêchoit de se bien tenir à la corde et à l'oyson. Quelquefois, ils s'y attachoient deux ensemble, et ils donnoient alors bien plus de plaisir aux spectateurs. La présence de Monseigneur le Dauphin les excita tellement que ce jeu dura beaucoup moins que de coutume. Deux emportèrent des pièces de l'oye, et le troisième eut le corps; et comme c'est le morceau auquel le triomphe est attaché, le combat cessa, et tous ceux qui étoient sur l'échafaud se jetèrent dans l'eau la tête la première, comme s'ils eussent voulu se cacher de honte. »



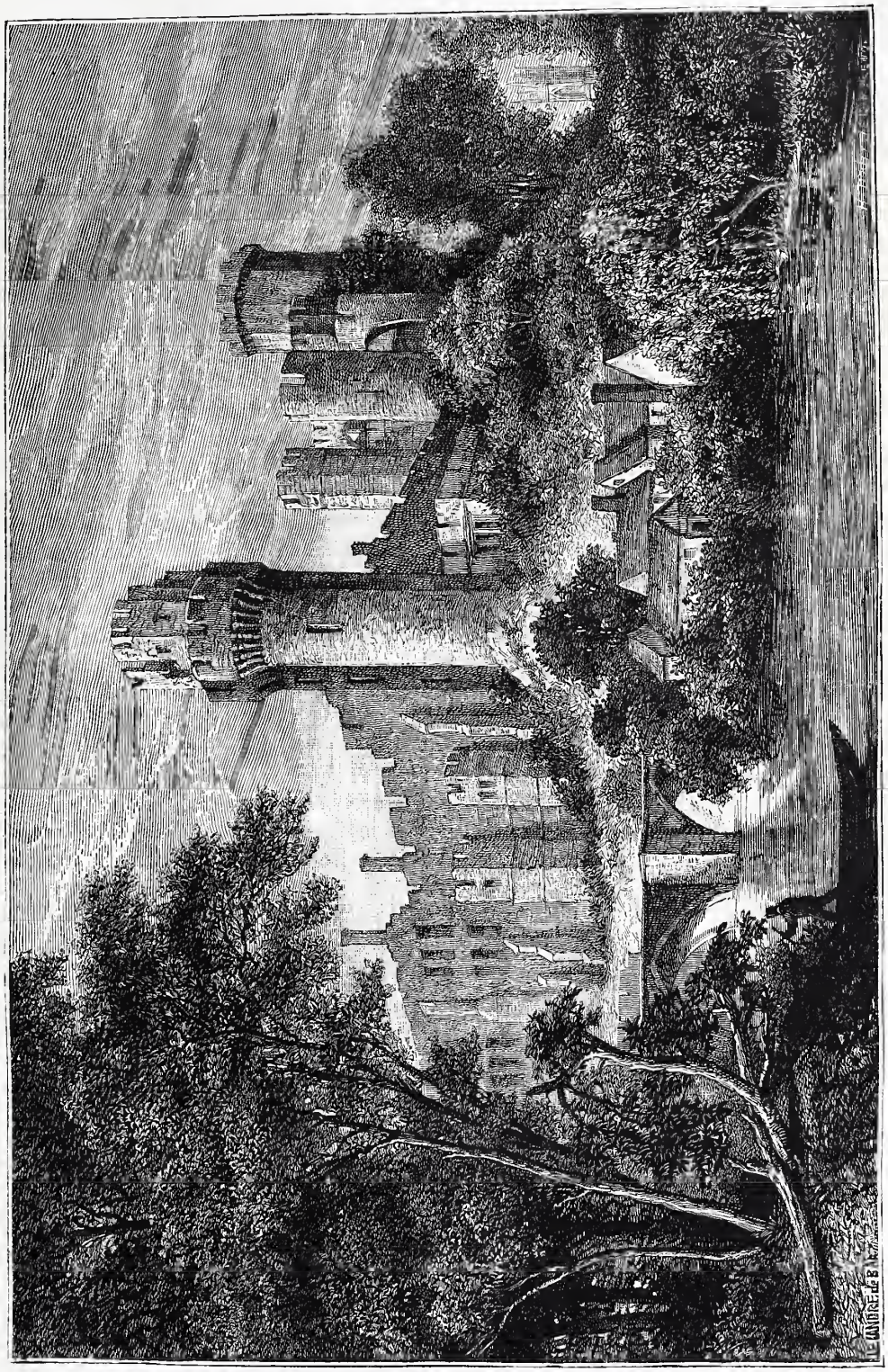
Joute et jeu de l'Oyson sur la Seine (25 août 1682). — D'après un almanach illustré du temps.

LE CHATEAU DE WARWICK.

A quatre heures de Londres, en suivant la route de Birmingham par Oxford, on rencontre la petite ville de Warwick.

Située sur la rive droite de l'Avon, qui baigne le pied des murs de son château, elle doit son as-

pect pittoresque à ses portes fortifiées, à ses vieilles demeures aux fenêtres gothiques entourées de lierre, aux créneaux de l'antique forteresse qui domine les cèdres séculaires de son parc merveilleux. Mais ce que vient surtout chercher l'étranger qui visite Warwick, ce sont les souvenirs de cette vieille cité, dont la fondation est antérieure à l'occupation romaine; ce sont les légendes attachées



Ruines de l'ancien château de Warwick.

aux premières pierres du château, c'est la trace de ces luttes sanglantes dans lesquelles les possesseurs de Warwick cherchèrent à se frayer un chemin jusqu'au trône de France peut-être, et plus tard jusqu'au trône d'Angleterre.

Warwick était une résidence des vieux rois bretons. La ville a été agrandie, ou peut-être même fondée, 45 ans avant J.-C., par un des successeurs du roi Lear, Cymbeline, dont Shakspeare a fait le héros d'un de ses drames. Détruite par les Pictes, elle fut convertie en station romaine.

Au sixième siècle, Gawayn, cousin du roi Ar-

thur, en releva les murs, et elle eut pour premier comte Arthgal [1], un des chevaliers de la Table ronde. La descendance d'Arthgal gouverna la contrée jusqu'à la fin du neuvième siècle, époque à laquelle la main de la belle Felys, héritière de Warwick, est demandée par Guy, fils de Siward, baron de Wallingford. Pour mériter sa fille, le comte Rohaud exige que le jeune Guy accomplisse des prodiges de valeur. Celui-ci part aussitôt, se rend en France, où, presque seul, il délivre une ville assiégée, s'élance sur une barque à la poursuite d'un vaisseau corsaire pour arracher une jeune femme à ses ravisseurs, tue en combat singulier un géant sarrasin contre lequel, jusqu'à lui, personne n'avait osé se mesurer; revenu à Warwick, il délivre le pays de monstres qui terrorisaient les habitants. Après tous ces exploits, Rohaud ne put refuser sa fille au valeureux champion. Mais le bonheur de Guy ne fut pas de longue durée : Felys mourut, et Guy se retira dans le creux d'un rocher voisin de Warwick, où il mena une vie d'ermite jusqu'à sa mort survenue en 929.

En cet endroit, qui s'appelle encore aujourd'hui le rocher de Guy (Guy's Cliffe), on a construit une chapelle sur le point où devait être son tombeau, et plus tard, à côté de la chapelle, s'éleva une délicieuse résidence [2] appartenant aujourd'hui à la famille Percy (Guy's Cliffe House).

D'après la légende du grand Guy, la taille de ce redoutable chevalier était de neuf pieds, son armure en fait foi; on peut la voir encore à Warwick avec celle de son cheval, les ossements des monstres qu'il a terrassés, et la marmite d'airain dans laquelle il préparait sa nourriture. Ce vase a une capacité de 545 litres.

Le comté de Warwick dépendait du royaume de Mercie. Ce fut à l'instigation d'Ethelfléda, comtesse de Mercie et fille du roi Alfred le Grand, que le comte Guy jeta les fondations du château en 915. Un monticule de terre fut élevé sur le repli de terrain dominant la rivière; on y bâtit le donjon. Plus tard, sous Édouard le Confesseur, Turchill, comte de Warwick, entoura la ville d'un fossé.

Après la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie, Turchill, quoique n'ayant donné aucun secours au roi Harold, fut dépossédé et remplacé dans le gouvernement du comté de Warwick par un compagnon du conquérant, Henri de Neubourg, dans la famille duquel il resta pendant six générations.

Sous l'administration des Neubourg, Warwick devint une ville importante, le château fut agrandi, et c'est aux constructions de cette époque qu'on peut faire remonter la tour dite de César.

[1] Arthgal, en vieux breton, veut dire Ours. C'est en souvenir d'Arthgal qu'un ours figure dans les armes de Warwick, et qu'on rouve dans le château la cour de l'Ours et la tour de l'Ours, une des deux tours du nord construites par Richard III.

[2] Nous avons déjà parlé de Guy's Cliffe House et de la mort de Pierre Gaveston dans notre t. VI (1re série), p. 189.

En 1267, le comté de Warwick passa par héritage à William de Beauchamp, descendant d'un des principaux barons normands qui vinrent s'établir en Angleterre à la suite du conquérant. Il joignit ses grands biens aux possessions des Neubourg, et fut la tige d'une des familles les plus considérables de l'Angleterre. Son petit-fils Guy, vainqueur du roi d'Écosse à Falkirk, reçut en récompense de ses services les châteaux et les terres des barons anglais alliés du vaincu, Geoffroy de Mowbray, John de Strivelin, Jean de Baliol. Favori du roi Édouard Ier, il assassina son rival, Pierre Gaveston, et mourut lui-même empoisonné en 1315. — Son fils Thomas, le compagnon d'armes du prince Noir, contribua aux défaites de la France à Crécy et à Poitiers; le petit-fils de ce dernier, Richard, capitaine de Calais et gouverneur des Marches de Picardie, négocia le mariage de Henri V d'Angleterre avec Catherine de France, devint tuteur de Henri VI et lieutenant général de Normandie, enfin régent de France après la mort du duc de Bedford. Les victoires de Charles VII arrêtèrent le développement de la puissance de Richard de Beauchamp en France. Forcé d'abandonner son gouvernement, il contribua puissamment à la condamnation de Jeanne Darc. Richard Beauchamp fut regardé par ses compatriotes comme un des personnages les plus considérables du quinzième siècle. Il avait placé si haut sa famille que, lorsque après sa mort le jeune Henri de Beauchamp, son fils, revint en Angleterre après avoir défendu le duché d'Aquitaine contre la France, le roi Henri VI, qui lui avait déjà donné le titre de duc et de premier seigneur d'Angleterre, avec autorisation de porter une couronne d'or, ne trouva plus à lui offrir que le titre de roi. Il lui donna l'île de Wight pour royaume. La fortune de Henri de Beauchamp était immense : il possédait en Angleterre cent quatorze seigneuries; Henri VI y ajouta les îles Normandes, mais leur nouveau maître ne voulut en retirer d'autre revenu que le tribut annuel d'une rose.

A suivre. O. Buron.

LES CHANOINES D'ABONDANCE.

Les constitutions des chanoines réguliers d'Abondance, en Chablais, près du lac de Genève, renferment des prescriptions remarquables par leur portée morale :

« — Les distinctions du siècle s'effacent à la porte du monastère : celui qui était noble ou riche ne prendra pas en mépris son frère sorti de la misère; et surtout le pauvre ne s'enorgueillira pas d'être l'égal de celui qu'il n'osait fréquenter au dehors.

» — Chacun sera employé selon sa capacité; l'oisiveté est coupable.

» — Que le supérieur désire être plus aimé que craint. »

Ces moines, les apôtres du renoncement et de la charité, n'eurent d'ambition que pour leur ordre; mais cette ambition fut excessive : leurs abbés, pieds nus, vêtus de bure, devinrent seigneurs et princes. (1)

NOTES SUR L'ÉMAILLERIE.

Suite. — Voy. les Tables du précédent volume.

LES ÉMAUX CLOISONNÉS.

Au sixième siècle, on trouve, dans l'énumération des dons que l'empereur Justin Ier (518-527) envoya au pape Hormisdas, la mention d'une lampe qui devait être émaillée, et que, plus tard, l'autel d'or que Justinien, neveu et successeur de Justin, et Théodora son épouse, donnèrent à l'église de Sainte-Sophie, était, selon toutes probabilités, enrichi d'émaux de couleur (2).

C'est surtout au dixième siècle, sous le règne de Constantin Porphyrogénète, que l'émaillerie arriva à son apogée. Pendant les longues années où le jeune empereur, débarrassé des soucis du pouvoir, était resté sous la tutelle de son oncle Alexandre et de sa mère Zoé, il s'était adonné avec ardeur à l'étude des sciences, des lettres et des arts, et, plus que ses prédécesseurs, il s'appliqua plus tard à en favoriser le développement, dirigeant lui-même les travaux des architectes, des peintres, des mosaïstes et des orfèvres qu'il employait.

Parmi les œuvres d'orfèvrerie émaillée qui sont arrivées jusqu'à nous et dont l'origine byzantine, au moins en ce qui concerne les émaux, ne fait aucun doute, il en est qui sont véritablement remarquables et dont la date est à peu près certaine.

Mais de ce que les émaux sont byzantins, il ne s'ensuit pas pour cela que toutes ces œuvres d'orfèvrerie soient d'origine byzantine. Du temps de Constantin Porphyrogénète, les orfèvres émailleurs ne se bornaient pas à produire des œuvres de grande valeur, dont le prix ne pouvait être abordé que par les riches églises de l'empire d'Orient ou par les somptueux seigneurs, ils fabriquaient également des pièces de petite dimension et des plaques détachées qui pouvaient s'adapter à toutes les pièces d'orfèvrerie; le commerce les répandait ensuite à profusion dans l'Europe, où les orfèvres s'en servaient pour enrichir leurs travaux en les sertissant comme des pierres fines dans des chatons et en les faisant alterner avec des rubis, des saphirs et des perles. Cette fabrication continua pendant le onzième et le douzième siècle, mais en perdant de jour en jour de son importance, pour arriver bientôt à ne plus produire que de petits émaux à ornements variés (1).

Les procédés d'exécution employés pendant cette longue période de temps ne subirent aucun changement; ils consistaient à remplir d'émaux de diverses couleurs des cuves ou alvéoles formées par l'application, sur une plaque bien plane, de minces lamelles de métal; c'était, en réalité, le même procédé que celui des émaux champlevés, avec cette différence que les cloisons étaient obtenues au moyen de lamelles indépendantes, contournées à la pince, et fixées sur la plaque, tandis que dans les émaux champlevés elles faisaient corps avec cette plaque dans l'épaisseur de laquelle elles étaient réservées. Le moine Théophile, dans son *Essai sur divers arts* (*Diversarum artium schedula*), écrit suivant toute apparence à la fin du onzième siècle, indique avec beaucoup de précision et de clarté la manière dont on devait exécuter ce travail : « Vous taillerez alors à la règle, dit-il, des bandelettes de la même hauteur dans une feuille d'or aussi mince que possible, et avec de petites pinces vous contournerez ces bandelettes à votre goût, de manière à en former les dessins que vous voudrez reproduire dans les émaux, comme des cercles, des nœuds, des fleurs, des oiseaux, des figures humaines; vous disposerez délicatement et avec soin chacun des petits morceaux à sa place, et vous les fixerez avec de la farine délayée à la vapeur du charbon; lorsque vous aurez ainsi complété l'agencement d'une pièce, vous en souderez toutes les parties avec beaucoup de précaution, afin que le travail délicat ne se dérange pas et que l'or mince n'entre pas en fusion. »

Lorsque ce premier travail, assez difficile à exécuter et qui demandait beaucoup de soin et d'habileté, était terminé, on remplissait tous les petits compartiments ainsi obtenus avec des émaux de différentes couleurs, puis on posait la pièce sur une plaque de tôle, en la recouvrant d'un vase de fer. « Ces dispositions étant prises, continue l'ingénieux auteur, réunissez des charbons gros et longs et enflammez-les vivement; au milieu du foyer, faites une place que vous égaliserez avec un maillet de bois, de manière à pouvoir y maintenir la tôle en la tenant par la queue avec des pinces.

(1) Histoire de Savoie, I, 212.

(2) C'est, du moins, ce qui ressort, malgré leur obscurité, des descriptions qu'en ont laissées plusieurs auteurs, entre autres Nicétas, qui assista à la prise de Constantinople par les croisés en 1204, et qui fut témoin du pillage pendant lequel cet autel fut détruit : « La sainte table, dit-il, composition de différentes matières précieuses *assemblées par le feu* et se réunissant l'une à l'autre en une seule masse de diverses couleurs et d'une beauté parfaite, fut brisée en morceaux et partagée entre les soldats. » Il est évident que ces matières « assemblées par le feu et formant une masse de diverses couleurs » ne pouvaient être que de l'émail.

(1) La riche collection d'émaux de M. Spitzer renferme un bien curieux exemple de l'emploi de ces petites plaques dans le coffret-reliquaire allemand du commencement du douzième siècle, dont nous reproduisons le couvercle avec cet article (fig. 1); les dix petites plaques d'or ornées d'émaux cloisonnés, qui alternent avec des cabochons et forment ainsi l'encadrement de ce couvercle, sont de fabrication byzantine, alors que le Christ et les deux médaillons circulaires qui décorent le centre des compartiments sont en émail champlevé sur cuivre et d'un travail allemand assez primitif qui contraste singulièrement avec la délicatesse des plaques byzantines.

Posez-la avec soin à cet endroit et disposez des charbons tout autour et par-dessus; et, prenant le soufflet des deux mains, soufflez de tous côtés jusqu'à ce que les charbons brûlent également... Après une demi-heure environ, vous dégagerez un peu les charbons et finirez par les enlever totalement; puis, prenant la tôle par la queue, placez-la, recouverte du vase de fer, dans un coin, jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait refroidie. Alors, découvrant la pièce émaillée, prenez-la pour la

Fig. 1. — Couvercle d'un coffret-reliquaire montrant l'emploi simultané de plaques d'émail cloisonné byzantines et d'émaux champlevés allemands. — Travail des bords du Rhin, douzième siècle. (Collection de M. Spitzer.)

Fig. 2.

laver et la polir. » Cette opération de polissage, que Théophile décrit ensuite avec beaucoup de détails, était longue et délicate, et ne se terminait que quand l'émail était devenu entièrement assez brillant pour que, « si une moitié était humide et l'autre sèche, on ne pût distinguer la partie sèche de la partie humide. »

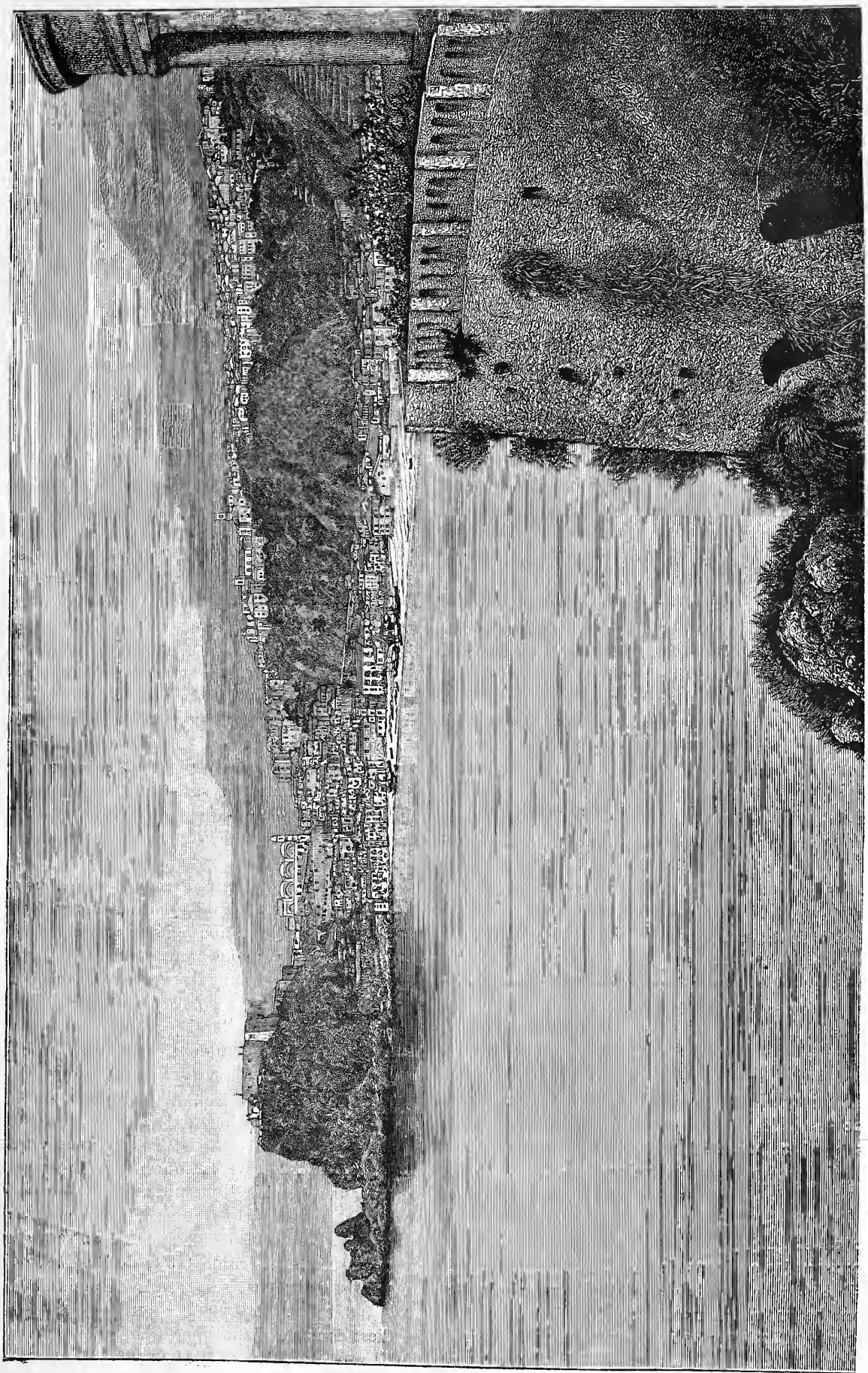
Les émaux ainsi fabriqués sont de deux sortes : dans les uns, la plaque d'or est émaillée en plein, alors que dans d'autres c'est le métal lui-même qui sert de fond; dans ce cas, l'espace occupé par la figure ou l'ornement est champlevé, ou plus souvent repoussé en creux dans la feuille d'or, et forme ainsi le contour extérieur de cette figure, dont le dessin intérieur est obtenu au moyen des bandelettes de métal fixées sur le fond (fig. 2). Les couleurs employées par les émailleurs byzantins sont assez variées; on y trouve le blanc, le rouge éclatant, le brun-rouge, le bleu clair et foncé, le violet, le jaune, le vert et le noir; la plupart de ces émaux, à l'exception du blanc, du noir et du bleu foncé, sont, en général, semi-transparents.

A suivre. ÉD. GARNIER.

MESSINE [1].

Je venais de visiter le théâtre antique de Taormine, et, après avoir descendu la côte à grandes enjambées, j'attendais dans la petite gare du village le train qui devait me conduire à Messine. A côté de moi, un paysan causait avec le gendarme

[1] Voy., sur la fête de la Varra à Messine, t. II (1834), p. 136; — sur la chaire de la cathédrale, t. III de la 2e série (1885), p. 384.



Près de Messine. — D'après une photographie.

de service, qu'il était facile de reconnaître pour un continental : « Dans ce pays-ci, lui disait-il, ce sont les chemins de fer qui nous perdent, voyez-vous. Qu'avions-nous besoin de ces engins du diable? Auparavant il ne venait ici qu'un petit nombre d'étrangers; mais ils n'avaient pas entrepris un voyage long et coûteux sans s'être bien garni la bourse; ils étaient fatigués, restaient longtemps chez nous, et payaient bien. Il y a quelques années, nous avons eu à Taormine un milord anglais qui dessinait du matin au soir; il dessinait mal, c'est vrai; mais il disait souvent à ma petite Gigia : Mets-toi là avec ton âne et ne bouge plus. Il faisait son portrait, un jour de face, un jour de profil, le lendemain de trois quarts, une fois debout, une fois assise, et à la fin de chaque séance il lui donnait vingt francs. A présent, ah bien oui! il ne nous arrive plus que des touristes sans argent, qui viennent voir le village entre deux trains et repartent sans nous avoir laissé un sou. Et on appelle ça un progrès! » Je ne jurerais pas que cette diatribe n'était pas accompagnée de clignements d'yeux, qui me désignaient au bon gendarme comme un de ces voyageurs d'un rapport insuffisant; je rentrais dans la catégorie de ceux qui écartent résolument la nuée des guides, ciceroni, portefaix, interprètes et commissionnaires, qui gravissent les montées à pied, les redescendent de même, et ne peuvent souffrir qu'on leur récite des commentaires appris par cœur : je fais, en un mot, le désespoir des officieux.

Je ne puis dire, du reste, que j'aie emporté un souvenir défavorable de la population de cette côte. En général on s'accorde à reconnaître qu'elle a des mœurs beaucoup plus douces que celle qui habite la partie occidentale de l'île; autant la police a de besogne, et de besogne difficile à faire, dans les provinces de Palerme, de Trapani et d'Agrigente, autant son intervention est rare dans celles de Catane et de Messine. Cette différence vient évidemment de ce que les races étrangères qui ont tour à tour dominé en Sicile, au lieu de se mélanger sur toute l'étendue de son territoire, se sont renfermées dans des cantons distincts, où elles se sont perpétuées isolément avec leur caractère propre. S'il n'est pas toujours facile de déterminer les limites qui séparent chacune d'elles de ses voisines, on peut du moins affirmer que le sang africain, celui des Carthaginois et des Arabes, coule encore dans les veines des habitants de l'ouest, tandis que le reste de la contrée a conservé une affinité complète avec les nations européennes qui s'y sont successivement établies. Le paysan des environs de l'Etna est laborieux, paisible et honnête. Ici les statistiques criminelles ont beaucoup moins de meurtres à enregistrer; on ne voit pas sur les routes cet appareil guerrier qui, dans la région de Palerme, fait songer à tout instant qu'une descente des Mores est imminente. L'agriculture et le commerce sont cultivés avec zèle et succès. Peut-être cette supériorité s'explique-t-elle par des raisons d'ordre économique autant que par la différence des races; peut-être tient-elle, dans une certaine mesure, à une répartition plus égale de la fortune et de la propriété.

Le premier aspect de Messine confirme cette heureuse impression. Bien loin au delà de ses barrières s'étagent sur le flanc des collines de petites maisons blanches, disséminées dans la verdure, qui rappellent nos *bastides* provençales. Rien n'est plus gai que cette ceinture d'habitations champêtres; elle réveille en nous le sentiment que la ville n'est plus, comme au moyen âge, un lieu de refuge et de défense, aux portes duquel commence la solitude. C'est d'ordinaire un indice d'aisance, de vie aimable et facile. Il semble que la ville vienne au devant du voyageur et l'invite à entrer chez elle. Messine n'a pas la moitié de la population de Palerme; elle ne produit pas sur l'âme un effet aussi saisissant, et, pour tout dire d'un mot, elle est beaucoup moins originale. Mais elle est plus animée et plus riante. Ce qui contribue pour beaucoup à lui donner cette apparence, c'est le mouvement de son port. Tout le commerce de la Sicile aboutit là. Le détroit est un des passages les plus fréquentés du monde entier, une des principales routes qui relient l'Orient à l'Occident. On trouve un grand charme, quand on a fait un séjour un peu prolongé dans les campagnes désertes de l'intérieur de l'île, à contempler les navires de haut bord qui, toutes voiles déployées, se croisent dans le canal avec l'allure majestueuse du cygne. Ce spectacle de l'activité humaine est plein de douceur quand on en a été privé quelque temps. Le sentiment de satisfaction qu'il procure prouve combien nous sommes de mauvaise foi quand, dans nos jours d'humeur, nous nous prenons à déplorer les maux de la civilisation. Il nous arrive parfois de maudire le tumulte qui nous entoure, l'agitation à laquelle nous sommes forcés de nous mêler. Qu'on nous en sèvre pendant deux mois, et nous pouvons nous convaincre, par le plaisir avec lequel nous les retrouvons ensuite, à quel point nous sommes de notre siècle et de notre pays. Aussi ne conseillerai-je à personne de commencer par Messine un voyage en Sicile; elle ferait l'effet d'une pâle réduction de Naples. C'est par Messine qu'il faut finir. Surtout si on s'est écarté un peu des chemins de fer, si on a passé quelques nuits dans des auberges sans vitres, mangé au hasard de la fourchette et couru le pays dans des véhicules rustiques, en proie au soleil, aux mouches et autres insectes, on verra de quelle bienveillance reconnaissante on sera rempli pour les hôtels confortables de Messine, pour ses frais ombrages, ses grands magasins et ses brillants cafés.

C'est dans ces dispositions que je l'ai visitée, et de là vient peut-être qu'elle m'a plu. Les curiosités qu'elle offre à l'étranger sont en petit nombre; les tremblements de terre, notamment celui de 1783,

y ont détruit ou mutilé une notable partie des édifices publics. La cathédrale a été victime de tant de désastres et si souvent restaurée qu'elle a beaucoup perdu de son caractère; elle remonte à l'époque normande; mais il faut être prévenu pour retrouver dans son état actuel les traces de son origine. L'art du seizième siècle est représenté à Messine par deux beaux ouvrages, la fontaine dont Montorsoli, élève de Michel-Ange, a décoré la place de la cathédrale, et la statue élevée à don Juan d'Autriche après la victoire de Lépante. Les constructions qui bordent le port, très régulières et d'aspect monumental, forment comme la façade de la ville sur la mer; elles s'étendent avec des airs de palais le long d'un quai large et bien pavé, où des navires de tous les pavillons déposent leurs marchandises. A l'une des extrémités se tient le marché au poisson; on peut y apprendre à connaître toutes les espèces qui peuplent le détroit : d'énormes thons, à la chair sanglante, y occupent la place d'honneur sur les étals.

J'ai quitté, non sans regrets, Messine et la Sicile. A mesure que le bateau à vapeur m'entraîne vers Naples, la tour du Phare, qui marque la pointe extrême de l'île, se confond peu à peu avec les montagnes du dernier plan; le soleil, se couchant dans sa gloire, jette derrière moi sur l'horizon ces teintes d'or et de pourpre, qui paraissent invraisemblables dans les tableaux et que les peintres n'osent pas imiter. On a servi sur le pont le repas des passagers. Attablés devant des flacons de marsala, ils contemplent dans une admiration muette la Sicile et la Calabre, déterminés à n'en pas détacher leur vue jusqu'à ce que la nuit les leur dérobe. Aujourd'hui, c'est généralement ainsi que l'on passe entre Charybde et Scylla.

G. Lafaye.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

I

Comme chacun le sait, l'Université du grand-duché de Münchhausen est organisée à la française. Elle a à sa tête un grand maître de l'Université qui a rang de ministre. Ce ministre réside dans un ministère où il y a beaucoup d'employés, et beaucoup de cartons verts remplis de documents universitaires. L'Université de Münchhausen se subdivise en deux académies : 1° celle de Münchhaussen; 2° celle de Ditto. Chacune de ces académies possède le nombre réglementaire de facultés, plus un certain nombre de facultés supplémentaires créées au fur et à mesure « pour répondre aux besoins nouveaux d'une époque nouvelle », comme le dit fort doctement le texte des décrets de création. Les personnes curieuses de ces sortes de choses pourront, pour plus amples informations, consulter l'*Annuaire* du grand-duché de Münchhausen.

A la page 30 dudit *Annuaire*, ces personnes trouveront le nom du docteur Ernster, docteur en philosophie naturelle et en mathématiques transcendantes, et elles constateront que le docteur Ernster est chargé, à Münchhausen, du *Cours d'esthétique pratique, d'après les textes anciens et modernes*.

Mon nom est aussi dans l'*Annuaire*, et je suis collègue du docteur Ernster. Mais, comme mon nom importe peu à l'affaire, je m'abstiens de le faire connaître ici. Ce que je tiens à dire, par exemple, c'est que je suis l'un des nombreux amis du docteur. Au fait, qui ne serait pas l'ami de notre bon Ernster? Je n'ai connu qu'une exception à ce que j'oserai appeler une règle générale. Cette exception, c'est notre collègue Würtz. Oui, pendant ses années de misanthropie, le docteur Würtz s'est tenu à l'écart. Mais, depuis sa conversion au bon sens et à la sociabilité, il a bien rattrapé le temps perdu.

Pourquoi nous aimons Ernster? je m'en vais vous le dire.

Il y a des gens qui sont foncièrement bons, mais que la nature a affligés d'un extérieur ingrat et déplaisant. Ceux-là, comme disait cet ancien, payent les intérêts de leur mauvaise mine. On ne revient sur leur compte que par expérience et par raisonnement. Certaines personnes même, tout en leur rendant justice, n'arrivent pas à les aimer comme ils méritent d'être aimés.

Il y en a d'autres, au contraire, dont l'extérieur aimable vous séduit à première vue. A l'user seulement, on découvre que leur fait n'est que bonne mine, que leur bonté n'est qu'apparente, banale et sans effet. Ceux-là, on ne tarde guère à les estimer ce qu'ils valent, et, par conséquent, à les mépriser et à les délaisser.

Le docteur Ernster était foncièrement bon, et sa bonté se reflétait sur son aimable physionomie.

II

Et non seulement il était bon de cœur et séduisant de physionomie, mais encore il avait l'air parfaitement heureux de vivre et de voir vivre tout ce qui a vie en ce monde. C'était une séduction de plus, et une grande séduction, qui ne manquait jamais son effet.

Nous aspirons tous au bonheur, c'est un fait qui n'a pas besoin d'être prouvé. « Le bonheur n'est pas de ce monde », c'est un axiome philosophique auquel l'ensemble des faits semble donner raison. Et cependant le docteur Ernster était heureux, incontestablement heureux. Et, ce qui paraîtra curieux pour quiconque connaît le fond de la nature humaine, tout le monde lui savait gré d'être heureux et de le paraître. Décidément, nous valons beaucoup mieux, nous autres simples bourgeois de Münchhausen, que ce haut et puissant personnage de l'antiquité, le Destin, puisqu'il faut

l'appeler par son nom; car le Destin jalousait les mortels heureux, et n'avait pas honte d'user de sa puissance pour précipiter les heureux de ce monde dans les catastrophes les plus tragiques.

C'est qu'aussi le docteur Ernster n'avait le bonheur ni insolent, ni égoïste; ni insolent, comme les parvenus qui narguent la foule; ni égoïste, comme le sage de Lucrèce qui regarde du haut de sa froide sérénité les luttes, les faiblesses et les malheurs de l'humanité.

Le docteur n'allait pas jusqu'à s'excuser d'être heureux, mais il ne s'était jamais targué de son bonheur, il n'en avait même jamais parlé. Il ne se désintéressait pas non plus des souffrances, des misères, des faiblesses d'autrui. Bien des gens auraient pu affirmer, sous la foi du serment, qu'on ne recourait jamais en vain à sa bourse, à ses conseils, à sa sympathie.

Le docteur avait eu sa part des douleurs humaines. Il avait perdu son père et sa mère, il avait perdu une fiancée, au souvenir de laquelle il était resté fidèle depuis vingt ans. Nous le connaissions trop bien pour croire que l'oubli eût accompli son œuvre dans cette âme d'élite, quel que fût le nombre des années écoulées. Alors, comment expliquer cette sérénité inexplicable et cette joie de vivre, après que la mort lui avait ravi tout ce qui peut faire de la vie une bénédiction?

J'ai dit que j'étais son collègue, je puis ajouter que j'étais son disciple, en ce sens que j'assistais à son cours toutes les fois que cela m'était possible, c'est-à-dire quand mes heures de leçons ne coïncidaient pas avec les siennes.

Sous différentes formes, je lui ai entendu développer les pensées suivantes, qui, je le crois, peuvent donner la clef de toute son existence et dissiper tout mystère : « Mes amis, nous allons chercher la vie dans les textes écrits qui peuvent sembler, à première vue, aussi morts et aussi froids que les feuilles d'antan. Mais la vie est partout, même dans la mort; car la mort n'est que le passage à une vie supérieure, où nous attendent ceux que nous avons aimés..... Nous sommes sur la terre, non en exil, mais en apprentissage. Mauvais apprenti, celui qui boude son métier. Ne boudons jamais le métier de vivre qui, en somme, est un noble métier, et tirons-en non seulement la connaissance du métier, qui est requise de chacun pour passer maître, mais encore la joie qui vient de la connaissance acquise et du devoir accompli. Imitons l'apprenti légendaire du cordonnier Schnaps, qui travaillait, en sifflant et en chantant, « entre un merle qu'il élevait en cage et un basilic » qu'il cultivait en pot », comme dit la chanson, et qui, toujours gai et toujours prêt à donner la riposte aux passants, n'en était que meilleur apprenti! » — « Les causes de nos chagrins sont diverses et nombreuses; mais il n'est pas de douleur humaine qui ne soit tolérable au moment où nous recevons le coup, et « surmontable » grâce à l'action du temps et du courage, toutes les fois que cette douleur n'est pas *accompagnée d'un remords..... Je hais les remords,* a dit une Française de beaucoup de sens, Mme de Sévigné. Si j'ai bonne mémoire, Mme de Sévigné écrivait ces paroles à propos d'une vieille tante à elle, condamnée par les médecins, et qui n'en finissait point de mourir. Le désir de Mme de Sévigné l'emportait loin de la vieille tante, mais sa haine du remords la retenait auprès d'elle; elle eut patience et fit son devoir jusqu'au bout. En toute circonstance, elle agissait de même; de là lui vient cette saine, robuste et franche gaieté qui la rapproche de nous autres bons bourgeois, toute grande dame qu'elle était; qui en fait, à deux cents ans de distance, notre contemporaine à nous autres gens du dix-neuvième siècle, et j'allais dire notre compatriote à nous autres Münchhausenois, qui aimons la paix du cœur et la franche gaieté... » — « La gaieté, mes amis, est une vertu et une force pour les peuples comme pour les particuliers. Nos voisins d'outre-Rhin ont fait de grandes choses; et là où ils ont le plus brillé, c'est quand ils ont eu l'héroïsme gai et boute-en-train. Il y a dans leur langue une expression si familière que je ne devrais peut-être pas l'employer ici; mais elle peint si bien le génie de la race, et elle vient si à point pour mon propos, que je la risque sans craindre de vous scandaliser : « Allons-y gaiement », disent-ils au moment de risquer leur vie; et ils accomplissent gaiement des actes d'héroïsme..... »

Ici, par parenthèse, le docteur Ernster fut interrompu par une double salve d'applaudissements. Nos étudiants ne cachent pas leur sympathie pour la France; et nous autres, gens plus mûrs, nous ne partageons point les préjugés et les haines que nourrit contre elle une partie de l'Allemagne.

A suivre. J. Girardin.

VASE EN PORCELAINE TENDRE DE VINCENNES.

La découverte du kaolin d'Allemagne et le rapide succès obtenu par la nouvelle manufacture de Meissen avaient porté un coup funeste à l'industrie française. Bien que depuis la fin du dix-septième siècle, on fabriquât à Saint-Cloud une sorte de porcelaine pour ainsi dire artificielle qui réalisait, comparativement à la faïence, un immense progrès, et que le secret de la composition de cette porcelaine n'ayant pas tardé à transpirer, — comme devait transpirer quelques années plus tard celui de la porcelaine de Saxe, malgré toutes les précautions prises pour le conserver, — des manufactures rivales se fussent élevées sur plusieurs points du territoire, à Chantilly d'abord sous la protection du prince de Condé, à Mennecy avec l'appui du duc de Villeroy, à Lille, etc., on n'arrivait pas, malgré tout, à produire des porcelaines qui pussent rivaliser avec celles d'Allema-

gne, et la France, qui jusqu'alors avait marché à la tête des autres nations pour tout ce qui touchait aux industries de luxe, était forcée de s'abaisser devant la perfection incontestable des porcelaines de Meissen.

On s'inquiéta beaucoup, dans l'entourage du roi Louis XV, de cet état d'infériorité relative : aussi, lorsque, vers 1740, les frères Dubois, transfuges de la manufacture de Chantilly, vinrent proposer à Orry de Fulvy, frère du contrôleur des finances, de lui livrer le secret de la fabrication de la porcelaine, ils trouvèrent en lui un homme d'autant mieux disposé à les accueillir qu'il était certain, de son côté, d'obtenir de Louis XV tous les encouragements et tous les privilèges nécessaires pour aider à ses débuts la manufacture qu'il vou-

Musée du Louvre ; collection Thiers. — Vase en porcelaine tendre de Vincennes.

lait établir, et qui devait affranchir la France du tribut qu'elle payait ainsi à l'Allemagne.

Ces deux frères Dubois avaient, dans le principe, travaillé à la manufacture de Saint-Cloud, puis à celle de Chantilly, d'où leur inconduite les avait fait chasser ; mais les esprits, à cette époque, étaient tellement tendus vers la fabrication de la porcelaine, et les produits si fins et si coquets que la Saxe envoyait en France étaient si recherchés et y jouissaient d'une vogue si grande, que leur proposition fut reçue avec enthousiasme et sans que l'on cherchât en quoi que ce soit à contrôler leur passé.

Grâce à l'appui de son frère, Orry de Fulvy put mettre à la disposition de ses deux collaborateurs le manège du château de Vincennes, qui depuis longtemps était abandonné et qui fut transformé alors en fabrique, et on leur accorda en outre un logement dans les bâtiments de la surintendance.

Malheureusement pour leur noble protecteur, les frères Dubois, après quatre années d'essais et de tâtonnements coûteux dont l'insuccès était dû surtout à leur incapacité et à leur ignorance, durent quitter Vincennes après avoir englouti dans leur infructueuse tentative non seulement tout l'argent qu'Orry de Fulvy avait mis à leur disposition, mais encore une somme de dix mille livres que le roi avait accordée, à titre d'encouragement, à la nouvelle entreprise.

L'affaire allait donc être abandonnée tout à fait, lorsqu'un ouvrier nommé Gravant, homme loyal, intelligent et dévoué, qui avait été employé par les Dubois et qui avait suivi leurs essais avec attention, proposa à M. de Fulvy, qui accepta, de

continuer pendant quelque temps encore les recherches avec lui. Il prouva bientôt que la confiance qu'il avait su inspirer avait été bien placée, et, dès le commencement de l'année 1745, il put montrer des spécimens de fabrication assez parfaits pour que l'avenir de la manufacture fût assuré.

C'est alors qu'Orry de Fulvy, toujours patronné par son frère, constitua une société dont les membres fondateurs étaient presque tous intéressés dans les fermes, et dont le fonds social, fixé dans le principe à quatre-vingt-dix mille livres et divisé en vingt et une parts, fut successivement augmenté en partie et porté à deux cent cinquante mille livres.

Un arrêt du conseil d'État en date du 24 juillet 1745 reconnut l'existence de la société, et fixa à vingt ans la durée des privilèges exceptionnels qui lui furent accordés.

Nous n'avons pas à faire ici l'historique de la manufacture de Vincennes, — transférée plus tard (en 1756) à Sèvres, dans des bâtiments construits spécialement pour elle; — mais, afin de bien faire comprendre l'intérêt considérable qu'offre, pour l'étude de la céramique française, le beau vase que reproduit notre gravure et qui est emprunté à la collection Thiers, aujourd'hui au Louvre, il était indispensable de retracer les modestes débuts de la fabrication de cette porcelaine française qui devait bientôt n'avoir plus de rivale, et d'en faire connaître le berceau; du reste, et quoique le souvenir de l'ancienne manufacture se fût bien vite effacé à dater du moment où elle fut transférée à Sèvres, il n'en est pas moins vrai que c'est à Vincennes, et non à Sèvres, que furent fabriquées, surtout de 1748 à 1756, les plus belles pièces de porcelaine à pâte tendre [1], celles qui établirent dans toute l'Europe la renommée de la *porcelaine de France,* comme on l'appelait alors.

Dans le principe, la manufacture de Vincennes chercha avant tout à lutter contre les porcelaines allemandes, et, sans copier servilement les formes et les modèles de Meissen, elle en imita cependant l'ornementation en relief. Comme en Saxe, on y fit de charmants petits vases ornés de fleurs modelées et peintes *au naturel,* ainsi que l'on disait alors, et ce genre, qui eut un grand succès au début, conduisit à la fabrication des fleurs en relief destinées à orner les appliques, les lustres et les girandoles en bronze. C'est par là que commença la réputation de la nouvelle manufacture, et bientôt les fleurs en porcelaine devinrent tellement à la mode qu'en 1749, — la première année de vente, — le montant de la vente des fleurs s'élève à 36 700 livres 12 sols, tandis que celui des porcelaines atteint seulement le chiffre de 7 269 livres 19 sols.

A cette époque, les pièces de service et les vases que l'on fabriquait à Vincennes étaient en porcelaine blanche rehaussée d'or, ou décorée de petits sujets et de paysages en couleur exécutés par des peintres en émail ou des éventaillistes qui n'avaient jamais peint sur porcelaine, ce qui donne à leurs œuvres un caractère tout particulier. On vit bientôt qu'il y avait mieux à faire. Le roi, qui s'intéressait de plus en plus à la nouvelle entreprise, chargea le savant chimiste Hellot, directeur de l'Académie des sciences, de lui prêter son concours, et ce fut son orfèvre en titre, l'habile Duplessis, qui, par son ordre, fut appelé à dessiner les formes et à veiller à la bonne exécution des pièces. Le premier soin d'Hellot fut de chercher des couleurs pour les fonds, et c'est alors qu'il trouva ce fameux *bleu de roi,* désigné plus tard sous le nom de *bleu de Sèvres,* dont la richesse et la pureté n'ont jamais été égalées, et ce beau rose si franc de ton et si éclatant dont le secret semble s'être perdu avec lui.

Le vase de la collection Thiers, et un autre à peu près semblable qui appartient à la famille de Rothschild, sont les premières pièces fabriquées à cette époque, celles qui montrent le plus ancien emploi du bleu de Hellot, de même que ce sont les premiers exemples des formes dessinées par Duplessis, qui, n'ayant pu encore former des ouvriers capables d'exécuter les fantaisies décoratives qu'il devait créer plus tard, se servait, pour alléger la lourdeur du vase, des éléments qu'il avait sous la main, c'est-à-dire des fleurs en relief fabriquées à Vincennes avec une si remarquable perfection.

Quant aux deux petits sujets de figures qui remplissent les cartels, on voit qu'ils ont été exécutés par des artistes habitués à ne peindre que sur émail; leur facture un peu mièvre, et pour ainsi dire timide, ne ressemble en rien à la manière plus franche et plus large des habiles décorateurs qui devaient bientôt porter si haut la renommée de la manufacture naissante.

ÉD. GARNIER.

[1] Cette expression de *porcelaine tendre* qui est usitée aujourd'hui ne s'applique pas à la pâte elle-même, mais à la faible résistance de cette porcelaine à l'action d'une haute température, comparativement à celle que présente la *porcelaine dure* ou *porcelaine kaolinique,* et surtout à la « tendreté » du vernis qui se laisse facilement rayer par l'acier.

VISITE AVENTUREUSE

AUX TOMBEAUX DES EMPEREURS MANDCHOUX près de Péking.

Tous les voyageurs qui ont passé par Péking et tous les diplomates qui ont résidé plus ou moins longtemps dans cette capitale, n'ont jamais manqué d'accomplir le pèlerinage traditionnel aux tombes des souverains de la dynastie des Ming. Cette nécropole est aujourd'hui suffisamment connue par les descriptions que l'on en a publiées, et les photographies et dessins dont plusieurs relations sont illustrées. Il n'en est pas de même des tombeaux des empereurs de la dynastie actuelle

des T'sing, ou mandchoue, maîtresse de la Chine depuis 1644 : personne ne les a encore visités en détail, pas une page ne leur a été consacrée. On ignore même généralement leur emplacement véritable. C'est qu'en effet l'expédition présente des fatigues extrêmes et n'est pas sans danger pour celui qui l'entreprend à ses risques et périls. Il est formellement interdit de pénétrer dans l'enceinte de la nécropole : la garde qui veille aux barrières ne quitte jamais le poste assigné, se conforme à cet ordre, et fait même des rondes répétées dans l'intérieur des monuments.

Si vous parlez à un Chinois de votre désir d'aller voir les tombeaux, il s'empressera de vous raconter l'histoire vraie ou fausse d'un paysan indigène qui y a été pris deux mois auparavant, lorsqu'il y ramassait du bois mort, et à qui la garde terrible a, sans aucune forme de procès, tranché immédiatement la tête. Pareil accident n'arriverait sans doute pas à un Européen; mais celui-ci courrait le risque d'être battu et houspillé par les soldats tartares, d'être ramené prisonnier à Péking, et de donner lieu ainsi à un échange de notes tant soit peu acerbes entre son ministre et le *Tsoung-li-yamen,* le cabinet de Péking.

Malgré les difficultés qu'offrait l'expédition, et malgré les sages avis de personnes prudentes qui tentèrent de nous en détourner, nous résolûmes, l'an passé, de la faire nous-mêmes. Nous savions depuis longtemps qu'il nous aurait été impossible de nous introduire dans l'enceinte par les portes : la consigne est immuable, nous avait-on dit, les guerriers, inflexibles; un rouleau de sapèques, voire même de lingots d'argent, — cette clef qui ouvre en Chine tant de portes (même celles du paradis, disent les Chinois) et qui viole tant de consignes, — n'aurait servi de rien. Les soldats eussent refusé des monceaux d'or pour garder leur tête. Décidés à escalader les murailles du sanctuaire, nous fîmes donc fabriquer des échelles démontables et partîmes de Péking à cheval, suivis d'un lourd chariot non suspendu dans lequel nos *impedimenta,* par suite du cahot, dansaient pêle-mêle. Un jeune lettré, originaire de Tsoun-'houa-tchéou, qui avait pu voir, dans son enfance, les fameux tombeaux et qui en connaissait les détours, avait accepté, non sans trembler, d'être notre *cicerone.*

Les tombeaux des empereurs mandchoux sont divisés en deux nécropoles : les *Toung-ling,* tombes de l'est, et les *Si-ling,* tombes de l'ouest. Les premières, où reposent les dépouilles des empereurs Choun-tché (1644-1662), K'ang-chi (1662-1723), K'ien-loung (1736-1796), Taô-kouang (1821-1851) et de leurs femmes, sont situées sur une chaîne de collines appelée *Tch'ang-jouei-chan,* dans la sous-préfecture de Tsoun-'houa (lat., 40° 11′; long., 117° 53′), à deux jours de marche de la capitale. Les autres, où dorment leur dernier sommeil les souverains Young-tcheng (1723-1736), Kia-k'ing (1796-1821), Hien-foung (1851-1862) et T'oung-tche (1862-1874), sont sur le mont Young-ning-chun, non loin d'Y-tchéou (lat., 41° 30′; long., 121° 20′).

Chaque cité funéraire est entourée d'une haute muraille percée de quelques portes; des corps de garde y sont disposés.

De Péking à Tsoun-'houa le voyage n'offrit rien de particulier ni de remarquable : toujours la même route aux profondes ornières, les mêmes plaines semées de quelques îlots de feuillage, les mêmes champs de sorgho aux épis chevelus. Le second jour, à la nuit tombante, nous étions tout près de la nécropole de Tsoun-'houa et nous faisions halte dans une pauvre auberge, nue, sale et empestée, comme elles le sont toutes, située à l'extrémité d'un petit village. Pour écarter tout soupçon, nous fîmes grand étalage de nos fusils et de nos cartouches. Dans la conversation avec l'aubergiste, un mahométan, il ne fut question que de chasse, de gibier, de bons endroits dans les environs. Sûrs d'avoir imbu notre homme de l'idée que nous n'étions venus qu'en nemrods, nous nous couchâmes tout habillés à dix heures; mais, un peu avant le jour, nous nous levâmes, prîmes nos fusils, notre échelle, et, sans éveiller qui que ce fût, sautâmes par-dessus le mur de l'hôtellerie.

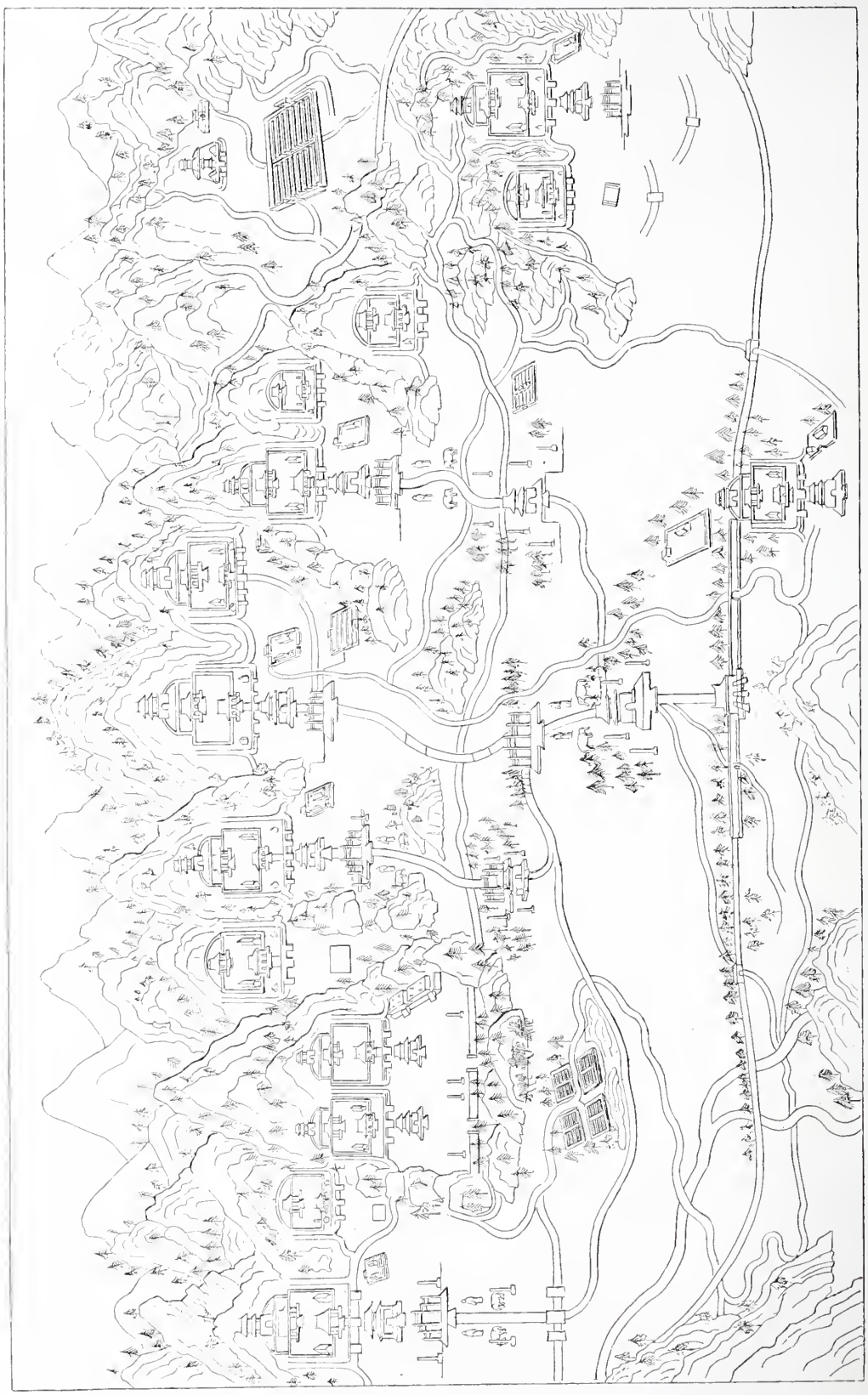
Notre lettré nous guida jusqu'au pied de l'enceinte du sanctuaire : les premiers rayons du soleil nous virent dans l'intérieur. Une fois là, nous aperçûmes devant nous tout l'amphithéâtre des tombes sacrées éclairé par le soleil levant. Rien n'était plus pittoresque que l'aspect des toits de tuiles vertes et jaunes, à dragons fantastiques émergeant des bouquets de pins et de cyprès : la couleur sombre du feuillage faisait ressortir l'éclat des tuiles jaunes vernissées comme autant de paillettes d'or.

Ces tombeaux sont séparés les uns des autres et forment des édifices distincts; ils sont tous bâtis dans le même style, analogue à celui des Ming, et la description d'un seul suffit pour donner une idée assez exacte des autres. Celui auquel nous conduisit notre guide abritait les restes de l'illustre empereur K'ang-chi, contemporain et rival asiatique de Louis XIV.

La tombe du vieux monarque est entourée d'un mur extérieur peu élevé : trois portes de front y donnent accès. Une fois que l'on a franchi l'entrée, on voit se dérouler devant soi un chemin à larges dalles de granit, bordé d'arbres rangés dix par dix. De distance en distance s'élèvent des colonnes peintes en rouge, à tête en forme de fleur de lotus. A l'extrémité du chemin se dresse un pavillon où se trouvent deux *peï* ou grandes tablettes de marbre : leur base repose sur un dragon accroupi. Les guerres et les campagnes de K'ang-chi contre les Éleuthes et les mahométans y sont relatées tout au long. Le pavillon est à toits relevés aux extrémités, selon la formule classique de l'architecture chinoise, et ornés d'animaux fantastiques. Derrière, un pont de pierre à cinq arches, puis deux tablettes également en pierre, l'une à droite, l'au-

tre à gauche, portant une inscription qui invite les passants à descendre de cheval, en signe de respect pour la dépouille souveraine.

Là commence une belle allée semblable à celle des tombeaux des Ming; on y rencontre d'abord deux colonnes à dragons, puis d'immenses statues en *toueï*, c'est-à-dire disposées par paires et se faisant vis-à-vis; ce sont : une paire de lions,



Tsoun-houa. — Tombeaux des empereurs mandchoux.

une paire d'éléphants, une paire de chevaux, une paire de mandarins militaires en costume de combat (avec la cuirasse) et une de mandarins civils en habit de cour. Toutes ces figures sont représentées *debout*. A droite et à gauche, au delà de ces deux rangs de statues, sont divers pavillons où l'on égorge les bœufs offerts en sacrifice aux mânes de l'empereur, où l'on dépose les objets

qu'on doit incinérer en leur honneur, et où existent encore les vêtements et bijoux qui ont appartenu à l'auguste souverain.

L'allée sculpturale aboutit à un bel arc de triomphe en pierre, haut de douze mètres environ, qui précède un nouveau pavillon dans lequel est renfermée une colonne commémorative des hauts faits de Sa Majesté. Les inscriptions y sont nombreuses et ne peuvent manquer d'être du plus grand intérêt : malheureusement notre temps était trop limité pour pouvoir en prendre copie. Ensuite, trois magnifiques ponts de marbre à trois arches : l'un, conduisant au *Loung-en-tien,* salle des Bienfaits exaltés. C'est là que l'empereur régnant vient se reposer et boire une tasse de thé quand il a accompli tous les sacrifices aux mânes de son illustre aïeul que commandent les inexorables *rites*.

L'escalier grandiose a cinq marches : au centre, une grande dalle de granit où s'étale un superbe dragon à cinq griffes (elle est inclinée à un angle de 45°); de chaque côté de l'escalier, une balustrade en pierre richement sculptée. La salle elle-même est divisée en cinq parties et coupée par les larges colonnes de bois rouge qui soutiennent son toit de tuiles vernissées. Sur les côtés s'aperçoivent un trépied, une cigogne et un cerf, le tout en beau bronze niellé.

Derrière cette salle existe un édifice qui, comme aux tombeaux des Ming, masque le tombeau même : il a trois portes ornées de tuiles vernissées et de clous dorés. Le fronton et le seuil en sont peints en cinq couleurs. Nous vîmes dans l'intérieur un joli autel en marbre où se font les sacrifices usuels : les cinq objets nécessaires à ces rites, à savoir le brûle-parfum au centre, les quatre chandeliers (deux grands et deux petits) de chaque côté, y étaient rangés en demi-cercle. Par une porte dérobée, nous entrâmes dans un édifice plus petit, au centre duquel apparaissait une grande tablette à socle en forme de fleur de lotus, et à caractères dorés ou peints en cinq couleurs (bleu, rouge, rose, blanc, noir); de là, un escalier nous mena au sommet du mur crénelé qui constitue le rayon de l'enceinte semi-circulaire dont le tumulus lui-même occupe le milieu.

Le tumulus est conique : des arbustes y poussent en grand nombre. C'est sous cette élévation de terre que se cèle le tombeau du vieux monarque. D'après notre lettré, le tombeau, complètement fermé, n'est pas en pierres, ni même en briques, mais est construit d'une sorte de béton chinois (briques pilées, chanvre et chaux) qui acquiert avec le temps la solidité du marbre.

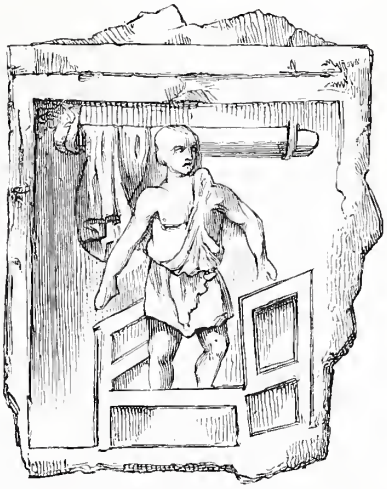
Il nous fallut deux heures pour visiter le monument un peu en détail : nous aurions désiré parcourir ceux des successeurs de K'ang-chi, mais notre cicérone, voyant l'heure avancée, nous en détourna.

Il fit sagement, car, comme nous repassions le mur d'enceinte à l'aide de nos échelles, nous aperçûmes dans le lointain un groupe de quatre ou cinq Chinois qui nous parut être une patrouille.

Nous rentrâmes sans encombre à l'hôtellerie et reprîmes le chemin de Péking, satisfaits d'avoir été les premiers à violer la nécropole mandchoue. Nous ne savons si les gardiens découvrirent par la suite que des « diables étrangers » y avaient pénétré à leur barbe : s'ils s'en aperçurent, il est probable qu'il n'en avertirent jamais leurs chefs, de peur de perdre leur tête.

C. Imbault-Huart.

FOULONS ROMAINS.



Bas-relief des anciens murs de la ville de Sens.

Les anciens étaient généralement vêtus de laine, et de préférence de laine blanche, au moins pour les jours de fête et, comme on dirait aujourd'hui, lorsqu'ils « s'habillaient. » Quand les vêtements avaient besoin d'être nettoyés et blanchis, on les portait chez les foulons. Peu de personnes étaient assez riches pour avoir à la ville ou à la campagne des esclaves exerçant pour elles seules une industrie qui exige des soins compliqués. Aussi ne pouvait-on se passer de foulons libres, qui faisaient ce métier pour leur propre compte. Ils étaient nombreux, et en beaucoup d'endroits ils formaient des corporations.

C'était un métier populaire : il a fourni des types à la comédie. Des foulons ont aussi été plusieurs fois représentés par l'art. On connaît les peintures, souvent reproduites [1], qui décoraient le péristyle d'un établissement de foulons à Pompéi, et qui représentent plusieurs des opérations par où devaient passer les étoffes qui leur étaient confiées. Dans l'une, on voit comment elles étaient trempées et foulées avec les pieds par des hommes debout dans de larges cuvettes; dans une autre, un vêtement suspendu à une longue perche et

[1] Voy. t. VII, p. 236.

étalé dans toute sa largeur est brossé ou cardé par un ouvrier. On en voit un, plus loin, qui porte une sorte de grande cage sur laquelle on plaçait les pièces ainsi nettoyées, afin de les blanchir au moyen de la vapeur du soufre, et il tient à la main le vase contenant les charbons sur lesquels le soufre doit être brûlé. Près de ces hommes, des femmes examinent des étoffes déjà nettoyées, ou reçoivent celles qui leur sont apportées. On aperçoit enfin la presse sous laquelle, après les avoir séchées, on les mettait pour leur donner de l'apprêt.

On peut rapprocher de ces scènes un petit monument gallo-romain appartenant au Musée de Sens, que reproduit notre gravure. C'est une pierre sculptée qui montre, comme une des peintures de Pompéi, l'opération du foulage. Un homme vêtu d'une tunique, les jambes nues, se tient debout dans un baquet carré muni de montants et de barres qui peuvent lui servir d'appui. Au-dessus de sa tête est suspendu le barreau cylindrique qui sert de séchoir.

Ed. S.

LA NUIT DE NOEL.

LÉGENDE BRETONNE.

A Prat-Jaudy, le fermier Troallic était resté de garde, pendant que sa fermière et Perrine la domestique étaient allées à la messe de l'Enfant Jésus, le petit Alain avec elles. Comme la paroisse était à près d'une lieue, les femmes étaient parties, à la suite de la veillée, une grande heure avant la mi-nuit. Sur la route il faisait aussi noir qu'au milieu d'une forêt et il gelait jusqu'au plein cœur des chênes; dans le ciel sombre était tendu comme un vaste manteau de neige qui n'attendait sans doute pour s'abattre que le retour des chrétiens sortis pour leurs dévotions.

Alanic entre les deux femmes hâtait le pas, écoutant tous les échos qui répétaient le bruit de leurs sabots lourds sur la terre durcie. A la traverse qui tournait vers Langoat, sur la gauche, des appréhensions lui serraient le cœur : dix fois il tomba dans les ténèbres et roula par les crevasses du chemin; mais il n'osa se plaindre, le pauvre petit gars : on l'aurait peut-être ramené à la ferme ; et c'était sa première messe de minuit. Au sortir de la traverse on entendit d'autres pas, et l'on entrevit des clartés qui agitaient les ombres : passèrent de bonnes gens, qui se rendaient aussi à la paroisse, quelques-uns tenant une lanterne à cause de l'épaisse obscurité. Quand on fut aux approches du bourg, il en arriva encore d'autres; et l'on s'accostait simplement, sans se reconnaître : « L'horrible nuit de décembre que nous avons! » — Et, plus loin, il venait du monde par chaque sentier.

On dit que les bêtes à leur tour portent leurs adorations à l'Enfant Jésus, en souvenir de la crèche à Bethléem, lorsque les fidèles sont rentrés; et de même l'on croit que de tous les êtres créés l'homme et le crapaud seulement sont sujets au sommeil la nuit de Noël.

Le fermier Troallic était compté pour un avaricieux; à son foyer ne brûlait qu'une maigre bûche ce soir-là, et il avait soufflé la chandelle de résine, jusqu'au retour de ses gens. C'était de plus un homme de peu de foi, et il oublia de laisser l'étable ouverte pour permettre à ses bestiaux d'aller librement à leur religion. La maison de ferme était près du Jaudy, et l'on y traversait sur un pont cette rivière; aux murmures de l'eau courante et un craquement cadencé de la passerelle sous les pieds des pèlerins, Troallic s'était assoupi devant l'âtre. Or, ces pèlerins, depuis les coups de minuit, ce n'étaient que les bêtes, dont le nombre croissait, de maison en maison, tout le long du chemin. Au rendez-vous de Prat-Jaudy, ce fut une grande surprise de ne pas rencontrer prêt à suivre, au bord de la route, le troupeau de Troallic. Donc, la caravane fit halte ; les braves animaux d'entourer l'étable et d'appeler les absents; les pauvres emprisonnés répondirent par un meuglement si plaintif, que pas un chrétien n'eût ouï sans un sentiment de pitié un tel gémissement; et tous les troupeaux mugirent d'une façon terrible. Le fermier tressaillit sur son escabeau :

« Malédiction sur moi! s'écria-t-il, le voleur est dans mon étable... »

Mais les saintes bêtes s'étaient évanouies : les pèlerinages nocturnes ne sont visibles qu'aux âmes pieuses.

« C'est le feu! » dut-il ajouter en apercevant une lumière sous le chaume. Il s'arrêta devant la porte, sans entrer; car il entendit qu'on y parlait, mais dans quelle langue? On n'aurait pas su dire si les animaux avaient emprunté la voix humaine, ou si l'homme qui avait la curiosité de les écouter tombait à l'état de brute afin de les comprendre. Malheur à qui les surprend, cette nuit, en leur dialogue mystérieux! Dès lors, il est instruit de son propre sort. Le troupeau de Prat-Jaudy s'entretenait des morts qui surviendraient dans le courant de l'année nouvelle, et les bœufs disaient :

« Il nous faudra donc, avant que l'adoration de la Crèche soit finie, porter à l'église notre maître Troallic les pieds en avant, et de là en terre sainte. »

Troallic avait beau n'être qu'un incrédule, depuis la *Nédélec* (1) il sentit comme une destinée qui le menaçait par derrière; ses bœufs le regardaient d'un œil louche, et lui ne s'approchait de ces maudits devins qu'avec colère ou méfiance. Et, depuis cette nuit de Noël, il ne s'éloignait plus de la ferme ou ne mettait pas le pied hors des terres de Prat-Jaudy, prenant toutes ses me-

(1) Noël.

sures pour conjurer le sort. La Crèche durant de Noël à la Purification, il eut soin de bien tenir compte des quarante jours, jusqu'au dernier...

C'était la Chandeleur. Les gens de la ferme étaient tous au bourg, hormis le fermier, à la grand'messe. Troallic faisait un tour dans ses champs : le blé sortait de terre; l'année serait bonne, puisque le soleil s'était montré ce jour-là. Il éprouvait un grand bonheur de vivre, le laborieux paysan. Dans le lointain vint à tinter la cloche de la paroisse, au *Sanctus :* c'était le signal pour apprêter le repas dans la maison de ferme. Troallic était à l'extrême bout de sa terre; pour couper au plus court, il prit par l'enclos d'un voisin. Là paissait tout un beau troupeau; un taureau vit l'homme qui passait et se mit à beugler férocement; le regard du fauve animal rappela le présage de ses bœufs au malheureux fermier de Prat-Jaudy :

« C'est leur quarantième jour aujourd'hui; je suis cité devant Dieu! » se dit-il, l'esprit égaré.

Et il courut tout droit devant lui, ayant le taureau à sa poursuite.

Il atteignit la haie couverte d'ajoncs, où ses pieds s'embarrassèrent : du talus très élevé Troallic fut lancé sur le chemin, la tête en avant, et se rompit le cou.

A midi, les gens qui revenaient du bourg trouvèrent un cadavre sur le bord de la douve. Dans le champ d'au-dessus, les bêtes fêtaient le Sabbat; elles se turent dès qu'on eut allumé autour du mort des cierges bénis à la messe de la Chandeleur. La fermière de Prat-Jaudy dressa une croix d'expiation à cet endroit, entre la Roche et Mantallot.

N. Quellien.

LE JEU DE LA MOUCHE.

C'était un des jeux favoris des anciens Florentins. Deux joueurs étaient assis, l'un vis-à-vis de l'autre, à la même table. Chacun d'eux avait devant lui une pièce d'argent. Ils la regardaient sans faire un seul geste, sans parler. Ils attendent, quoi? une mouche. La première qui se posera sur une des deux pièces, décidera du vainqueur. Malgré le silence et l'immobilité, il y avait un art à ce jeu : il fallait trouver un moyen d'attirer l'insecte, en frottant la pièce, par exemple, d'un peu de miel, mais de manière à n'en rien laisser voir.

Il est curieux de trouver aujourd'hui ce même jeu, sous le nom de *tassé,* chez les Comalis, peuple de la côte occidentale d'Afrique. M. G. Revoil raconte que dans la petite ville maritime des Comalis, nommée Meurka, il vit, au marché, devant une baraque, huit ou dix indigènes accroupis en rond et ayant chacun devant soi un œuf planté dans le sable : c'était l'enjeu. « Tous les joueurs, dit-il, gardaient une immobilité et un silence absolus, attendant qu'une mouche vînt se poser sur un des œufs et désigner ainsi le gagnant, qui aussitôt s'emparait des œufs de ses partenaires. » Les mouches étant nombreuses, le jeu était très actif, et des douzaines d'œufs disparaissaient rapidement. Mais si l'on découvrait quelque fraude ayant pour but d'attirer à soi les mouches, il s'ensuivait des disputes parfois très sérieuses et sanglantes.

Éd. Ch.

LA VÉRITÉ SUR LE DIEU PY.

Un homme de grand savoir, que je pense reconnaître malgré l'anonyme dont il s'enveloppe, a publié dans le *Magasin pittoresque* (t. XXXIX, p. 189) un très amusant badinage sur le *Dieu Py.* Selon l'article en question, on devrait croire que cette divinité nouvelle était un petit singe ou un vieux portier, également fort laids l'un et l'autre. Erreur complète; ni les poèmes hindous, ni l'argot parisien n'ont rien à démêler ici : l'extrait suivant d'une curieuse brochure de M. L. Cloquet, *Notes sur quelques anciens usages liturgiques des églises de Tournai,* constatera l'origine belge du terme *Dieu Py.*

« Le jubé de l'église Saint-Jacques (Tournai), bâti en 1424, était divisé en trois arches : sous celle du milieu, on dressait à certains jours l'autel du *Dieu Piteux* (digne de pitié). On trouve, en effet, dans le cartulaire paroissial, une fondation stipulant que les maîtres de la chapelle *Dy Py* (ou du *Dieu Piteux*) seraient tenus de mettre tous les ans une chandelle de cire « devant le *piteux* » corps de Jésus-Christ, laquelle sera allumée la » nuit du Sacrement, tantost qu'il sera mis sur » l'autel què lors on fesoit devant le crucifix et » depuis l'an 1513 à la moyenne du cœur (au mi- » lieu du chœur). »

On rencontre souvent en Flandre, dans les régions limitrophes, voire même en Italie et un peu partout, des images du *Dieu de Pitié* ou *Pietà :* elles offrent le groupe de la Vierge tenant sur ses genoux le corps inanimé du Christ.

Voilà le roman à terre; mais le savant qui l'a composé a beaucoup trop d'esprit pour prendre ma rectification en mauvaise part.

Ch. de Linas.

DENTS DE MORSE

MONTÉES EN ARGENT DORÉ.

Nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion d'indiquer combien avait été répandu, au moyen âge et pendant les seizième et dix-septième siècles, l'usage de faire faire des montures d'orfèvrerie non seulement aux œuvres d'art, verres ou porcelaines, apportées de l'Orient, mais encore

aux curiosités naturelles, œufs d'autruche, noix de coco, coquilles nacrées (nautiles), etc., que l'on trouve communément aujourd'hui, et à des prix relativement insignifiants, dans tous nos grands ports de mer, mais qui, autrefois, étaient considérés comme des raretés de haute valeur.

Ainsi que nous l'avons dit, c'est principalement en Allemagne, et surtout à Augsbourg et à Nuremberg, qu'étaient exécutées ces montures, dont on voit de nombreux et intéressants spécimens dans les musées et les collections, et qui sont plus ou moins riches, suivant le rang et la fortune de ceux qui les ont commandées; mais si simples qu'elles soient, cependant, elles se distinguent toujours par l'ingéniosité de leur disposition et l'habileté d'exécution dont ont fait preuve les modestes orfèvres qui les ont ciselées.

L'objet de forme assez étrange que représente

Exposition de Pesth. — Dents de morse montées en argent doré; — travail allemand du quinzième siècle.

notre gravure rentre dans cette catégorie des curiosités naturelles que l'on voulait conserver précieusement; suivant toute apparence, il est formé par deux dents de morse [1], et la figure placée sous le petit édicule dont la base les réunit est vraisemblablement celle de la Vierge; mais sa destination nous est inconnue, et l'on ne peut former à ce sujet que des hypothèses plus ou moins vraisemblables.

ÉD. G.

[1] Les défenses de morse étaient connues depuis longtemps, et dès le douzième siècle, surtout dans le nord de l'Europe, on les employait pour suppléer les défenses d'éléphant, qui commençaient à devenir rares. Il existe, dans les musées, plusieurs œuvres remarquables sculptées ainsi sur ivoire de morse.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

PAUVRE PITRE!

Sur la dune. — Peinture par G.-A. Jacquin.

Où vas-tu, pauvre hère? Comment te trouves-tu errant sur cette dune glacée? La mer mugit; la rafale balaye la poussière de neige et fouette tes pauvres jambes chancelantes. Tes doigts amaigris se croisent sur le bâton qui te soutient à peine. Que regardes-tu en arrière dans la vallée? peut-être le cabaret dont l'on vient de te fermer rudement la porte; car tu n'as pas une obole, et tu ne peux plus payer en grimaces, tu n'es plus réjouissant. Ta vie s'est toute passée à t'efforcer de faire rire; toujours tu riais, souvent la mort dans l'âme; c'était ton métier, comme c'est celui des danseuses et des écuyères de toujours sourire. Maintenant, tes fausses gaietés, dont l'on croit voir encore quelques traces flétries sur ton visage, ne sont plus que de laides grimaces qui ennuient. Ton tambour sonne

creux; tes instruments, grinçants ou chevrotants, se font peine à entendre, et, tu le sais bien, toutes tes sottes chansons ont vieilli comme toi! Pauvre, pauvre vieillard! et pourtant, si misérable (je n'ose dire si méprisable) qu'ait été ta vagabonde existence, je ne saurais, pour ma part, te refuser toute pitié : tu es homme et, comme les autres hommes, tu as un cœur; qui peut deviner ce qui, à cette heure de tourmente, agite ses faibles battements? Est-ce quelque lointain souvenir de ton enfance, de ta jeunesse? est-ce un instinct invincible qui t'a poussé vers ce rivage désolé? Peut-être ne tarderas-tu pas à apercevoir là-bas, au-dessous du signal, l'humble maison où tu es né? Ai-je deviné? Pourquoi hésites-tu? Il te reste peut-être un vieux frère; ne crains pas, entre sans frapper; il a oublié vos querelles, la malédiction de ton père qui t'a pardonné à sa dernière heure, les larmes de ta mère qui t'attendait toujours. D'un geste, il te montrera une place au foyer, dans la niche vis-à-vis celle où il fume silencieusement sa pipe, son vieux chien entre les jambes. On n'a plus de rancune à son âge, on a besoin de réconciliation et de paix; mais cette fois au moins prends la bonne résolution de rester près de lui : où fuirais-tu encore? Veux-tu mourir sous tes haillons au bord d'un fossé? Repose-toi au moins pendant tes derniers jours; et quand sera venue la fin de ta triste destinée, une âme pieuse plantera une croix de bois noir sur le tertre qui couvrira tes restes, à côté de ton père et de ta mère; quelques bonnes âmes te diront adieu. Allons, courage, pauvre pitre, encore un effort et en avant!

Éd. Charton.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 95.

III

Maintenant que j'ai fait connaître mes idées personnelles au sujet du docteur Ernster, il est juste que j'expose aussi celles des autres. L'opinion générale se résumait en ces termes : « C'est l'homme qui sait le mieux jouir de ce que l'on est convenu d'appeler *les petits bonheurs de la vie.* »

Les fumeurs lui faisaient un mérite de fumer avec conviction sa grande pipe de porcelaine, l'été à sa fenêtre, l'hiver au coin de son feu; les buveurs de bière, de ne point mépriser la liqueur de Gambrinus lorsque, le samedi soir, il apportait son violon à la brasserie des *Armes de Münchhausen*, pour faire sa partie dans les concerts de la société des instruments à cordes; les flâneurs, de flâner devant les magasins; les badauds, de badauder devant les parades de la grande foire; les marcheurs, de faire de longues courses à travers bois et à travers champs; les alpinistes, de s'être montré au sommet du mont Blanc; les artistes, d'aimer les arts et de s'y connaître; les bibliomanes, de fréquenter la boutique de Beckhaus; les célibataires, d'être garçon, encore qu'il le fût à son corps défendant; les étudiants, d'être un professeur intéressant, de se renouveler sans cesse par l'étude, et de ne jamais déconcerter un candidat les jours d'examen; les gens du monde, d'aimer le monde; et enfin les vieilles douairières, de faire leur partie de whist toutes les fois que l'on avait besoin d'un quatrième.

Tout le monde l'appelait : « Notre ami », les étudiants entre eux, les professeurs et dignitaires entre eux, et aussi parlant à sa personne.

Le grand maître réunissait souvent, dans ses vastes salons, l'Université et les notables de Münchhausen. Nous l'aimions beaucoup, parce que c'était un excellent homme, juste, ferme et paternel à la fois. Comme il n'était point ministre politique, il était en place depuis quinze ans. Il nous connaissait tous et causait familièrement avec nous.

Un soir donc, après s'être assuré que tous ses hôtes s'adonnaient aux divertissements de leur choix, et qu'aucun d'eux n'était en danger de s'ennuyer, il se dirigea vers un petit salon où nous causions tranquillement entre amis. Il s'assit au milieu de nous, et dit gravement au docteur Ernster : — Notre ami, il me revient de plusieurs côtés que vous vous répétez un peu dans vos cours, et que le nombre de vos auditeurs va diminuant. Un petit congé d'un an...

— Monsieur le ministre, répondit tranquillement notre ami, ou vous êtes dans une profonde erreur, ou vous plaisantez simplement, malgré la solennité de votre ton et de vos manières. Je suis sûr de ne pas me répéter. D'un autre côté, sans faire le dénombrement de mes auditeurs, je puis voir sans lunettes que l'amphithéâtre est plein comme d'habitude. Je ne prendrai donc point de petit congé d'un an.

— Très bien! mettons alors un petit congé de six mois.

— Je ne prendrai point de petit congé de six mois, riposta notre ami, toujours avec la même tranquillité.

IV

— Quel crin! s'écria le grand maître, qui n'avait point peur des expressions familières, quand elles traduisaient fidèlement sa pensée. Après avoir prononcé ces deux mots avec énergie, il se prit les deux lèvres entre l'index et le pouce, pour s'empêcher de sourire. Mais, en dépit de ses efforts, ses yeux souriaient pendant qu'il nous regardait à la ronde, comme pour nous prendre à témoin de l'audace de notre ami en face de l'arbitre de ses destinées.

— N'est-ce pas? répondit notre ami en souriant.

Tout le cercle souriait. C'était si drôle de l'entendre comparer à un crin, lui précisément.

— Eh bien, docteur Ernster, reprit le grand

maître aussi gravement qu'il put, puisque vous êtes sourd à la voix de la persuasion, on emploiera les grands moyens.

— Ah!

— Mon Dieu oui. On enverra les garçons du ministère faire du désordre à votre cours; M. le recteur adressera un rapport au grand maître, et le grand maître suspendra le cours du docteur Ernster.

— Les étudiants, riposta notre ami, mettront les garçons du ministère à la porte, M. le recteur fera une enquête, et Votre Excellence en sera pour sa courte honte.

— Mais c'est de la bravade! s'écria Son Excellence.

— Oh! que non.

— Alors, qu'est-ce que c'est?

— C'est de la confiance, la plus parfaite confiance dans mon droit et dans votre équité.

— Oh! oh! de la flagornerie!

— Ni bravade, ni flagornerie. Votre Excellence plaisante, et j'entre dans l'esprit de la chose; voilà tout.

— Voilà tout! répéta Son Excellence avec emphase. Puis, se déridant tout à coup : — Notre ami, dit-il, c'est bien rentré de piques; eh bien, quittons la plaisanterie, et parlons raison. Votre santé m'inquiète, le repos...

— Cherchez mieux, monsieur le ministre.

— Pardon, docteur Ernster, vous toussez; je vous ai entendu tousser tout à l'heure.

— Je ne tousse pas, monsieur le ministre, je toussaille, si j'ose m'exprimer ainsi; d'ailleurs, c'est pour mon plaisir, c'est pour faire comme tout le monde, comme vous-même; on sait que c'est la mode au commencement de chaque hiver.

— Eh bien, notre ami, je vais vous prendre par les sentiments.

— Prenez, monsieur le ministre, prenez.

— Le *privat-docent* qui double votre cours me fait pitié. Il parle dans le désert. C'est un chétif arbuste qui s'étiole à l'ombre de vos puissants rameaux. Il a du talent néanmoins, et si vous daigniez faire silence, je suis persuadé qu'on l'entendrait d'abord et qu'on l'écouterait ensuite. Il se ferait une clientèle, et il a besoin d'une clientèle pour vivre. Un an de silence et quelques auditeurs de moins l'année suivante, ce n'est pas la mort d'un homme, d'un homme comme vous. Quoi! vous hésitez?

— J'ai honte d'hésiter, reprit notre ami. Mais, monsieur le ministre, je ne suis pas riche; je n'ai que mon traitement pour vivre, et un congé, dans les conditions les plus favorables, diminuera mon traitement de moitié.

C'était la pure vérité; notre ami, s'il n'avait pensé qu'à lui-même et à son bien-être, aurait pu accumuler de belles économies. Mais il n'avait jamais rien amassé, les étudiants pauvres auraient pu dire pourquoi. Réduit à la moitié de son traitement, il aurait pu vivre, car ses goûts n'étaient pas dispendieux; mais il lui aurait fallu du même coup couper les vivres à quelques malheureux étudiants qui auraient été forcés de renoncer à leurs études et de quitter l'Université.

V

— On vous couvrira d'or! riposta le grand maître.

— Vous ne feriez pas cela, monsieur le ministre, les règlements s'y opposent.

— Nous verrons tout à l'heure. Est-ce votre seule objection?

— J'en ai une autre, répondit notre ami en rougissant.

— Voyons cette objection, dit le grand maître en se penchant en avant pour regarder notre ami de plus près. Il avait familièrement appuyé ses deux coudes sur ses genoux, et rapproché ses deux mains qu'il tapotait l'une contre l'autre en mesure.

— Je crois être utile à mes auditeurs, je crois, je... suis sûr que je leur fais du bien.

— La modestie est la parure du mérite, dit le grand-maître en cessant de se tapoter le bout des doigts et en portant vivement la main droite à son menton. De sorte que vous vous croyez nécessaire.

— Il n'y a pas d'homme nécessaire, mais il y a des hommes utiles. Je suis fâché d'avoir à dire de moi que je suis utile, cela a mauvaise grâce et mauvais air. Mais je ne fais que répéter ce que vous avez eu l'obligeance de me dire vous-même il n'y a pas huit jours.

— Oh! quel malheur! s'écria le grand maître, voilà ma femme qui me fait signe et m'appelle à la rescousse. J'aurais tant aimé, notre ami, à vous tenir plus longtemps sur la sellette; vous y faites si bonne figure! Me voilà forcé d'abréger et d'aller droit au but. Oui, notre ami, vous êtes utile ici, je vous ai même dit : très utile; mais, momentanément, vous pouvez être plus utile, beaucoup plus utile ailleurs qu'ici.

Du coup, le grand maître parlait sérieusement; il n'y avait pas à s'y méprendre. Et comme il avait baissé la voix, après avoir jeté autour de lui un coup d'œil circonspect, nous rapprochâmes nos sièges du sien et nous nous penchâmes en avant, pour qu'il pût continuer de parler à voix basse.

— Il n'y a ici, dans ce coin, reprit le grand maître, que des membres de l'Université; je puis donc dire que nous sommes en famille. Messieurs, je vais parler comme en famille, en vous priant tous de considérer cet entretien comme confidentiel. Eh! qu'est-ce que c'est?

Ces dernières paroles s'adressaient à un jeune homme roux, en tenue de soirée irréprochable, qui s'était approché de notre groupe, et qui, par discrétion, se tenait à trois pas, l'échine pliée en deux, le claque pressé sur son cœur, la bouche souriante, attendant le bon plaisir du grand maître. Le jeune homme roux était un des professeurs de la Faculté de médecine. Il s'appelait Hansdell;

on le disait très ambitieux; dans tous les cas il professait un culte presque superstitieux pour les grands de la terre.

— Eh! reprit le grand maître, qu'y a-t-il, docteur Hansdell?

— Un message que Son Excellence hautement bien née, madame la grande maîtresse, m'a fait l'honneur de me confier.

— Ah! voyons ce message.

— Son Excellence hautement bien née, madame la grande maîtresse de l'Université, a organisé un whist d'honneur; les joueurs sont Mme la princesse Horta, Son Excellence l'ambassadeur d'Angleterre et Son Excellence l'ambassadeur d'Allemagne. Il manque un quatrième, et Son Excellence madame la grande maîtresse de l'Université prie Votre Excellence de vouloir bien faire le quatrième.

Cette macédoine de titres pompeusement énumérés par le jeune homme roux fit sourire le grand maître, qui était la simplicité et la bonhomie en personne; néanmoins, il reprit avec toute la gravité convenable :

— Savez-vous, docteur Hansdell? eh bien, je vais, à mon tour, vous charger d'un contre-message.

Le jeune homme roux s'inclina profondément pour montrer à quel point il ressentait l'honneur que l'autre voulait bien lui conférer en faisant de lui son porte-parole.

— Le fait est, docteur Hansdell, que ces messieurs et moi, sous le couvert d'une réunion consacrée au plaisir, nous traitons une affaire qui n'admet pas de délai, *une affaire d'État*.

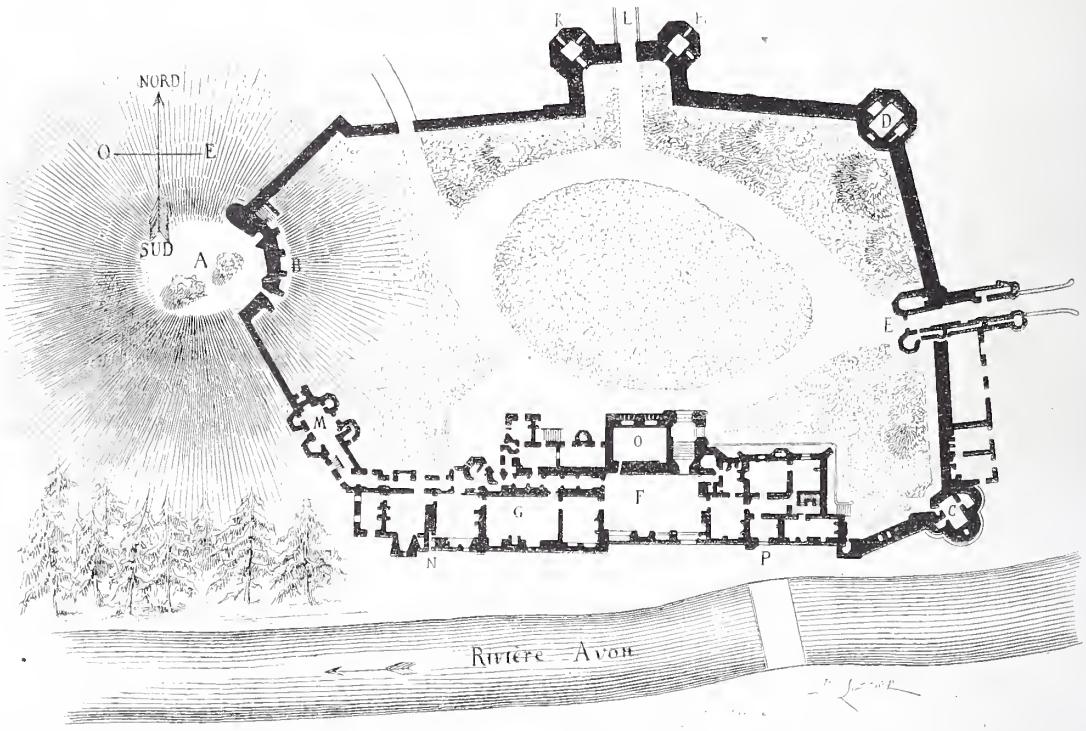
A suivre. J. Girardin.

LE CHATEAU DE WARWICK.

Suite et fin. — Voy. p. 88.

Henri de Beauchamp mourut en 1445, à vingt-deux ans, laissant ses biens et son duché à Richard Nevil, comte de Salisbury, son oncle et son beau-père. Cet intrépide batailleur, qu'on surnomma le

PLAN DU CHATEAU DE WARWICK.



A. — Monticule élevé par Etheifléda en 915.

B. — Ancien château du comte Guy le Saxon.

C. — Tour de César, probablement construite par les Neubourg.

D. — Tour de Guy, construite en 1390 par Thomas de Beauchamp en l'honneur de son aïeul Guy de Beauchamp.

E. — Tour de l'Horloge et porte d'entrée.

F. — Grand Hall et constructions élevées par les Beauchamp.

G. — Salon de Cèdre et constructions remontant à Richard III Plantagenet.

H, K. — Tour de l'Ours, — Tour du Nord, construites par Richard III (1484).

L. — Avenue conduisant aux serres et au vase de Warwick.

M. — Tour du monticule.

N. — Constructions élevées par Fulke Greville.

O. — Salle à manger et constructions élevées par Francis Greville.

P. — Bibliothèque et constructions incendiées et rebâties en 1870.

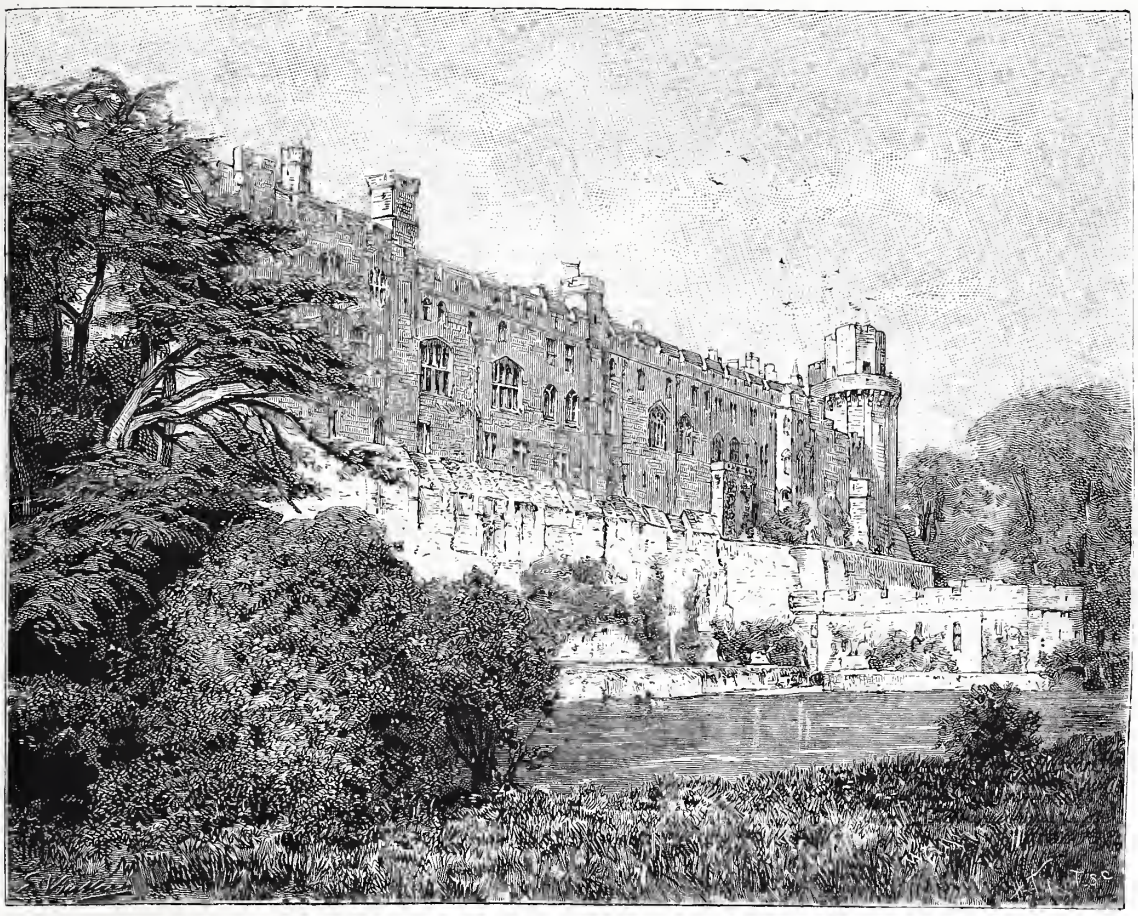
S. — Plantations de cèdres.

Faiseur de rois [1], fut le dernier baron qui put ouvertement défier la puissance royale. Il entretenait 30000 personnes dans les châteaux et manoirs de ses états de Salisbury et de Warwick. Appuyé sur sa propre armée, il tint la balance entre les maisons d'York et de Lancastre, assistant l'une ou l'autre au gré de ses passions ou de ses intérêts.

[1] « J'ai fait des rois et n'ai pas voulu l'être. » (Tragédie de *Warwick*, par Laharpe, représentée en 1763.)

L'Angleterre a gardé le souvenir de sa puissance comme celui d'une époque de sang et de confusion, qui fut aussi fatale au pays qu'à la famille de Richard Nevil. Ses deux filles avaient épousé, l'une Georges Plantagenet, duc de Clarence, l'autre le prince de Galles. Après la mort du duc de Warwick, tué à la bataille de Barnet en 1471, le prince de Galles, prisonnier à la suite de la défaite de Marguerite d'Anjou à Tewkesbury, fut massacré à l'instigation du duc de Clarence, son beau-frère, et de Glocester. — La veuve du prince de Galles fut contrainte d'épouser l'assassin de son mari, Richard de Glocester, qu'on accusait encore de la mort de Henri VI.

Georges de Clarence, héritier par sa femme des biens de Nevil, s'occupa d'embellir Warwick et



Le Château de Warwick dans son état actuel.

d'agrandir le château. A la tour de Guy, construite par Thomas Beauchamp, il ajouta de nouvelles fortifications; mais bientôt, entré en lutte avec Glocester, il fut accusé de haute trahison, condamné à mort et noyé, dit-on, dans un tonneau de Malvoisie [1]. Glocester s'empara de ses biens; devenu roi sous le nom de Richard III, il continua les travaux que Clarence avait entrepris à Warwick; il fortifia la tour de l'Ours, construisit les tours du nord qu'on regardait comme protégeant l'entrée de vastes souterrains, et, sur la rive de l'Avon, ajouta aux constructions des Beauchamp une partie des bâtiments qui forment les appartements actuels.

Après la bataille de Bosworth, dans laquelle fut tué Richard III, Élisabeth Grey, descendante de lord Talbot, comte Shrewsbury, gendre de Richard Beauchamp, hérita des biens de Warwick.

Élisabeth Grey était épouse d'Edmond Dudley et mère de John Dudley, plus tard comte de Warwick et duc de Northumberland, qui, pour élever son fils Guildford au trône d'Angleterre, lui fit épouser Jane Grey, sa cousine, en faveur de laquelle il obtint d'Édouard VI un acte la reconnaissant héritière du trône au détriment de Marie Tudor, fille de Henri VIII.

Jane Grey était arrière-petite-fille de Henri VII par Françoise de Suffolk, femme de Henri Grey, marquis de Dorset, et fille de Marie, duchesse de Suffolk, qui avait épousé en premières noces Louis XII, roi de France.

A la mort d'Édouard VI, Marie, les armes à la main, disputa le trône à Jane Grey, s'empara du pouvoir, fit décapiter John Dudley et son fils

[1] On a écrit, il y a quelque temps, que le corps de Clarence, mort supplicié à la Tour de Londres, avait été simplement enfermé dans un tonneau vide et jeté dans la Tamise : c'était, dit-on, une coutume.

Guildford, et la malheureuse Jane, accusée de conspiration, eut bientôt le même sort.

Les biens des Dudley furent confisqués et attribués à la couronne jusqu'en 1557, époque à laquelle Élisabeth, alors reine d'Angleterre, les rendit au fils aîné de John Dudley, Ambroise, frère de ce Robert Dudley, comte de Leicester, le puissant favori dont Walter Scott a fait le héros de son roman de *Kenilworth*.

Après Ambroise Dudley, mort sans enfants, les terres de Warwick retournèrent à la couronne; le donjon et les tours du château furent convertis en prisons, et les appartements abandonnés. Ils étaient arrivés à un état de dégradation complet lorsque, en 1604, le château fut donné par Jacques Ier à Fulke Greville, lord Brooke, chancelier de l'échiquier et conseiller privé.

Le nouveau propriétaire répara les fortifications, restaura le château et l'entoura d'un grand parc. Quoique descendant d'Élisabeth, fille de Richard Beauchamp, et héritier de cette famille, Fulke Greville n'obtint pas de porter le titre de comte de Warwick, qui fut donné en 1608 à Robert lord Riche, dont les héritiers le conservèrent jusqu'en 1759. La famille Riche s'étant éteinte, le titre de comte de Warwick fut donné à Francis Greville, alors propriétaire du château, et il appartient encore aujourd'hui à ses descendants.

Francis Greville avait épousé la fille de lord Archibald Hamilton, dont le fils, William Hamilton, ambassadeur à Naples, rapporta en 1774, au château de Warwick, le vase grec trouvé dans la villa Hadrien à Tivoli, et que tout le monde connaît sous le nom de vase de Warwick (1).

La famille Greville peupla le château d'œuvres d'art dont un grand nombre ont été détruites en 1870 par un incendie qui consuma la bibliothèque et la partie Est des bâtiments qui bordent l'Avon. — Ce désastre fut promptement réparé, et en visitant aujourd'hui la grandiose résidence des Beauchamp et des Greville, si paisiblement ombragée par les grands arbres qui croissent le long de ses fossés, bordée de pelouses si belles, entourée de parterres de fleurs, le sentiment de repos éprouvé par le voyageur ne lui laisse croire qu'avec effort que ces murs aient pu abriter des passions si turbulentes et des ambitions si colossales.

O. Buron.

OSER.

La Fortune, a dit le poète, sourit à ceux qui osent (2). Ici, je n'ai pas en vue ceux qui hasardent leurs biens, quelquefois leur vie, sans que la grandeur du but réponde toujours au risque. Ma pensée, quand ce vieil adage est venu au bout de ma plume, était tournée d'un autre côté : je me demandais comment il se fait que, dans l'ordre moral, les plus hardis soient encore si timides. Nous n'osons pas : cela est-il donc si difficile?

— Oser, dira-t-on, voilà qui est fort bien; mais que faut-il oser?

— Oser être bon. C'est le premier point. Nous croyons être bons ; nous sommes bons, je le veux ; mais notre bonté est-elle toujours bien active? Quand nous rencontrons un malheureux dont la misère nous paraît réelle, osons-nous nous arrêter, interroger ce mendiant, l'accompager chez lui, nous renseigner sur sa vie, le repousser s'il nous a trompés, le soutenir au contraire et tenter de le relever s'il mérite notre sympathie? Et s'il s'agit de souffrances morales, souvent plus dignes de pitié que les souffrances physiques, osons-nous entrer dans cette triste vie qui s'écoule à côté ou au-dessous de nous, gagner la confiance d'un être qui ne se plaint pas, forcer les portes de ce cœur qui nous était fermé, deviner, consoler? Qui donc, en remontant dans ses souvenirs, n'y trouvera pas la trace de quelque bien qu'il aurait pu faire, qu'il n'a pas fait? Qui n'a quelques remords, ou, si le mot semble trop fort, quelque regret? On hésite, par timidité, ennui, distraction, que sais-je? par scrupule; on hésite, et l'heure s'envole, et avec elle l'occasion.

Oser être sincère. Nous le sommes, en ce sens que nous n'avons jamais menti; mais cela est-il tout? Sommes-nous entièrement sincères avec les autres? le sommes-nous surtout avec nous-mêmes? Entre le mensonge que nous écartons avec mépris et l'absolue sincérité où l'âme s'ouvre toute grande, il y a place pour bien des demi-vérités. Oserions-nous nous imposer cette belle formule de la justice : « La vérité, rien que la vérité, toute la vérité »? Nous parlons, nous écrivons, et presque toujours quelque chose reste en nous, au fond de nous. Un moraliste disait un jour devant moi : « Qu'un honnête homme, si obscur soit-il, nous raconte sa vie sincèrement, bien sincèrement, et il sera sûr de nous intéresser; oui, je soutiens que son récit nous prendra par quelque endroit, qu'il y aura quelque leçon à en tirer. » Et un autre, parlant de sa profession d'écrivain, de la difficulté qu'on trouve à toucher le lecteur, disait dans le même sens : « On écrit avec son esprit; c'est avec son cœur qu'il faudrait écrire. » Que dire maintenant des relations de famille, d'amitié? N'est-ce pas la sincérité qui en fait et le charme, et la force?

Oser..... le dirai-je? oser quelquefois être ridicule. Vous êtes dans une réunion où la conversation, en ses détours, touche tour à tour aux sujets sérieux et aux frivoles. On rit, on plaisante ; quelqu'un lance un paradoxe, et son voisin lui renvoie la balle. Le mal n'est pas bien grand, sans doute, mais prenez garde : parmi ceux qui écoutent, il y a de jeunes esprits que la conversation

(1) Voy. la description du vase de Warwick dans le t. Ier (1re série) du *Magasin pittoresque*, p. 213.

(2) *Audentes fortuna juvat* (Virgile, *Enéide*, livre X); — et non, comme on le dit souvent : *Audaces fortuna juvat*.

ainsi dirigée peut troubler. — Eh quoi! vais-je me jeter à la traverse, prendre un ton doctoral et faire la leçon à mes amis? Voilà qui serait bien ridicule. — Il convient cependant de dire un mot : dites-le avec douceur, avec bonté, mais dites-le. Peut-être sourira-t-on autour de vous; qu'importe ? Osons être ridicules, s'il le faut, pour défendre la vérité et le bon sens.

Oser dire la parole qui vient sur nos lèvres, quand cette parole est vraie et juste, alors même que l'amour-propre et la dignité mal entendue nous conseilleraient le silence. Voilà un homme dont la vie a côtoyé longtemps la mienne. Nous semblions faits pour nous entendre : nous sommes restés étrangers l'un à l'autre. Une parole, dite à propos, eût suffi à rompre la glace : cette parole n'a pas été dite. La faute est-elle à lui? est-elle à moi? Peut-être à tous deux. Maintenant le mal est fait. Nos vies sont comme deux cours d'eau qui, un moment rapprochés, auraient pu se confondre : ils ont continué de couler séparément, et les voilà qui s'éloignent de plus en plus. Quel fut notre tort? Ni l'un ni l'autre nous n'avons osé.

Enfin, et par-dessus tout, oser être soi-même. Il semble, en vérité, qu'il y ait en chacun de nous deux hommes : celui que le monde connaît, qui exerce une charge ou remplit une fonction dans la société; l'autre qui n'est connu tout au plus que de quelques intimes. Nous sommes un peu comme ces personnages d'un autre temps, qui ne se montraient en public que coiffés d'une perruque : l'homme que l'on voit partout, tel que l'ont fait les règles professionnelles, les habitudes, les préoccupations extérieures, cet homme-là est toujours un peu factice : il n'est pas nous-mêmes. — Connaissez-vous Un Tel? — Sans doute; il y a dix ans, vingt ans que je le fréquente. — Eh bien, vous vous trompez, vous ne le connaissez pas. Celui-là, que vous aviez jugé un mondain, est excellent père de famille, attaché à ses devoirs, simple dans sa vie et dans ses goûts; cet autre, que vous avez trouvé intraitable dans une discussion d'intérêts, est un homme charitable et qui se cache pour faire le bien; ce troisième, dont le masque froid vous imposait, est en réalité sensible, bon, dévoué. Il m'est arrivé quelquefois, soit par affection et abandon voulu, soit par le fait des circonstances, de pénétrer dans la vie intime de certains hommes : j'y ai presque toujours fait quelque découverte qui m'a charmé. Ai-je été, en cela, privilégié? Je ne le crois pas; car d'autres, qui ont quelque expérience de la vie, sont arrivés à cette même conclusion : l'homme qu'on ne connaît pas vaut mieux, dans la plupart des cas, que l'homme qu'on connaît. A quoi cela tient-il? A ce que nous n'osons pas : nous cachons nos bons sentiments, nos illusions, nos enthousiasmes, nos vertus, quand nous en avons, comme on cacherait ses défauts. Je suis persuadé, quant à moi, que si nous osions *être nous-mêmes*, les choses n'en iraient que mieux : en nous connaissant tels que nous sommes, nous nous estimerions davantage; nous verrions que nos différends ne sont souvent que des malentendus; enfin, il y aurait plus de paix et plus de joie parmi les honnêtes gens : je ne connais pas les autres.

PAUL LAFFITTE.

COUVERCLE D'UN MIROIR DE POCHE.

Ivoire sculpté de la Bibliothèque de Ravenne.

Le miroir portatif, à l'usage des dames, est un genre de meubles qui remonte très haut dans l'antiquité. Les Grecs et les Étrusques nous ont laissé un assez bon nombre de miroirs en bronze richement décorés et munis de manches; le Musée de la Porte de Hal, à Bruxelles, en offre une remarquable série due à la munificence de M. de Ravestein. Le fond des miroirs antiques était en métal poli; leur monture, en métal ciselé; leur forme, à quelques exceptions près, discoïde : mais je renvoie sur ces points à l'article SPECULUM du *Dictionnaire* de Rich, en attendant mieux du futur travail de M. Edmond Saglio [1].

Le type arrondi persévéra durant tout le moyen âge : quand l'objet devait être suspendu à la ceinture, on y ajustait une poignée (voy. *Magasin pittoresque*, t. XXVI, p. 284, fig.); quand on le plaçait dans l'aumônière, il était dénué d'appendice propre à le tenir en main. Les inventaires mentionnent des boîtes à miroir en argent ou en or rehaussé de pierreries; les plus communes sont en cuivre émaillé, en bois ou en ivoire sculptés. Ces dernières furent particulièrement de mode au cours du quatorzième siècle : des spécimens en existent, notamment aux Musées du Louvre, de Cluny, de Berlin; maintes collections privées en possèdent; on en voit même un fort beau dans le trésor du monastère de Rein (Styrie).

A l'époque précitée, les sujets favoris des ivoiriers en miroirs sont empruntés aux romans de chevalerie : Cour plénière, Prise du château d'Amour, Tournois, Scènes de la vie intime, Conversations entre personnes des deux sexes. Un cercle uni ou polylobé inscrit toujours les tableaux : tantôt la circonférence reste nue à l'extérieur; tantôt elle émerge d'un carré cantonné aux angles d'animaux fantastiques.

Tel est le cas de notre exemplaire conservé à la Bibliothèque de Ravenne : rosace à six lobes; têtes d'oreillard dans les tympans; monstres angulaires. Au centre, un jardin planté d'arbres, où un jouvenceau s'agenouille devant une dame qui le couronne du *sicamor* [2]. De notables analogies règnent

[1] Directeur du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. Paris, Hachette.

[2] *Sicamor*, cerceau lié attribué pour armoiries à Artus le Petit, chevalier de la Table Ronde. Voy. Palliot, *la Vraye et parfaite science des armoiries*, p. 590, fig.

entre le meuble de Ravenne et un objet similaire appartenant au Louvre (voy. *Magasin pittoresque*, t. XLII, p. 184, fig.; une erreur de légende attribue la pièce au quinzième siècle, attribution démentie par le texte explicatif) : mêmes costumes, mêmes physionomies, même ampleur d'exécution. Le miroir du Louvre représente une partie d'échecs; les joueurs, un adolescent et une solide matrone, se servent de pions cubiques; derrière le jeune homme, un fauconnier; derrière la matrone, un conseiller tenant le *sicamor*, récompense vraisemblable du gagnant. Or, si l'on compare nos deux morceaux à d'autres couvercles dont l'origine française est bien établie, plusieurs différences seront immédiatement constatées. D'un côté, la grâce et l'élégance alliées à quelque peu de sécheresse; à Ravenne et au Louvre, des formes robustes, des faces bouffies, des draperies lourdes, un coup de ciseau onctueux.

Les caractéristiques signalées en dernier lieu m'engagent à chercher au nord-est du territoire gaulois la patrie de mes objectifs. Les baptiser

Couvercle d'un miroir de poche en ivoire sculpté. (Bibliothèque de Ravenne.)

flamands suffirait déjà; je crois que l'on pourrait localiser davantage. Un infatigable travailleur récemment enlevé à la science, mon défunt collègue et ami Alexandre Pinchart, a découvert, aux archives municipales de Tournai, une suite de documents qui prouvent, dans cette ville, l'existence d'une école d'ivoiriers au quatorzième siècle.

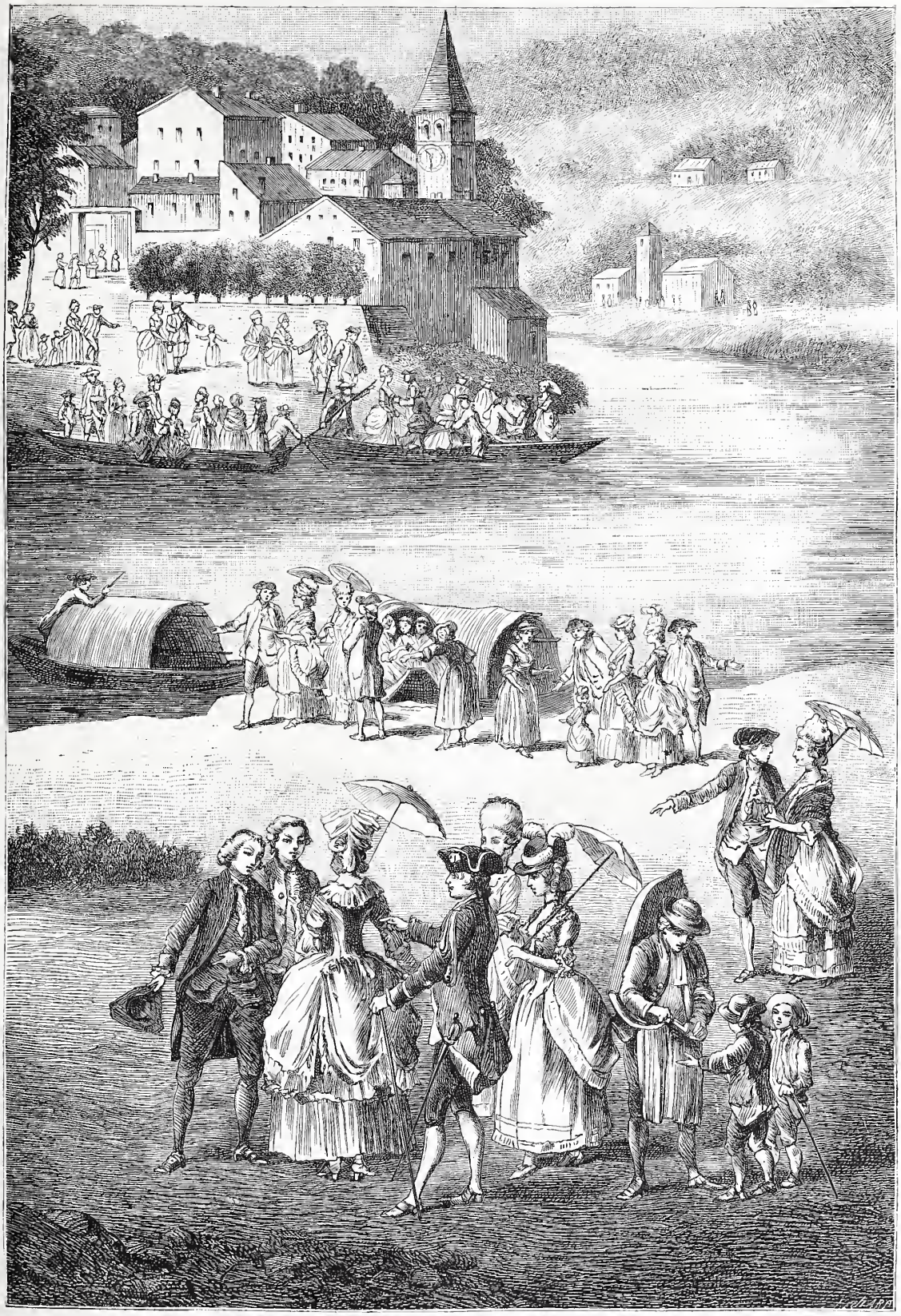
Voici d'abord Piérart Aubert, *tailleur de yvore*, jurant sa bourgeoisie en 1380; puis Catherine Le Monne, veuve dudit Piérart, léguant à Jehan Aubert, neveu de son défunt mari, tous les outils de celui-ci. Jehan alla s'établir à Paris, où on le retrouve en 1388 faisant une crosse d'ivoire pour Charles VI et réparant les ivoires de la chapelle royale; en 1395, il vendit à Isabeau de Bavière une *absconce* (lanterne) d'ivoire « pour mectre la chandelle quand la royne dit ses heures. » Tout cela démontre que les ivoiriers tournaisiens avaient du talent, et que leur réputation s'étendait bien loin du Hainaut.

Les documents mis au jour par Pinchart établiraient-ils d'une manière absolue l'attribution de nos miroirs aux Aubert ou à leur école? Assurément non; mais l'hypothèse m'a paru assez vraisemblable pour la produire.

CHARLES DE LINAS.

UNE FÊTE A L'ILE BARBE.

L'île Barbe est pour les Lyonnais ce que sont pour les Parisiens le Bas-Meudon, Asnières et Bougival, un de ces lieux de divertissement auxquels on conserve avec soin leur caractère champêtre pour le plus grand bonheur du peuple de la ville. C'est un charmant bouquet de verdure qui divise le cours de la Saône en deux bras un peu au-dessus de Lyon. Un peintre qui composerait un paysage au gré de son imagination ne saurait y grouper plus de motifs divers qu'on n'en voit à l'île Barbe. Grands arbres séculaires, arbrisseaux et plantes grimpantes, rochers escarpés et pentes douces, vieilles ruines, maisons, maisonnettes, donjon et clocher pointu, il ne manque rien dans cet étroit espace de ce qui peut séduire et égayer le regard. Les collines environnantes forment



Une Fête à l'île Barbe. — D'après Olivier, peintre, et Philippe le Bas, graveur.

comme un amphithéâtre dont l'île est le centre, et, par quelque chemin que l'on arrive, on est attiré de très loin vers ce petit coin de terre, dont les frais ombrages se reflètent dans les eaux couleur d'émeraude de la paresseuse rivière.

Les promeneurs qui n'aiment la nature qu'autant qu'elle est calme et silencieuse se gardent bien de choisir un jour de fête pour aller admirer les beautés du site. En observant cette précaution, ils peuvent trouver là, pendant l'été, un refuge

assuré contre la chaleur, sans y être troublés par la foule. S'ils sont par surcroît curieux d'histoire et d'art, l'île a de quoi satisfaire leurs goûts. On y montre les restes d'une des plus puissantes abbayes bénédictines de l'ancienne France et un château du quinzième siècle, dont la construction n'est pas sans intérêt. Seulement, il faut pour les visiter se faire conduire par un gardien; le terrain qui jadis appartenait tout entier à l'abbaye a été depuis la révolution morcelé entre plusieurs propriétaires; chacun d'eux a fait élever des murailles autour de son lot; le château sert de caserne pendant la moitié de l'année; bref, la partie accessible au public se réduit aujourd'hui à une esplanade plantée de grands arbres et reliée à la terre ferme par un pont suspendu [1]; elle est loin d'offrir les charmes pittoresques des enclos voisins.

En revanche, elle est pleine d'attraits pour ceux que tentent les amusements populaires. C'est là que se tient, le lundi de la Pentecôte, la foire, ou, comme on dit à Lyon, la *vogue* du pays. Celle-ci ne se distingue en rien de la foire au pain d'épice ou de la foire de Saint-Cloud. Mais la fête qui l'accompagne avait autrefois un grand éclat et donnait lieu à des réjouissances, auxquelles les autorités publiques ne dédaignaient pas de se mêler. Au seizième siècle, elle se célébrait le jour de l'Ascension. Le poète Bonaventure des Périers, qui en fut témoin en 1539, en a laissé une description en vers, pleine de détails curieux [2]. Dès le matin, le maître des ports de Lyon avec ses gardes, et les sergents de roi conduits par un magistrat, tous portant leurs armes et leurs insignes, se rendaient à l'île dans des bateaux fleurdelisés et richement ornés. On voyait aussi figurer dans le cortège le lieutenant de roi, la bazoche avec son prince et le corps des imprimeurs, que Jean de Tournes et Sébastien Gryphe, à cette époque même, rendaient célèbre dans toute l'Europe. La petite flotte traversait la ville au son des rebecs, des épinettes, des hautbois et des tambourins, tandis que la foule se pressait sur les rives de Saint-Vincent et de Vaise pour jouir du coup d'œil. Des Périers, faisant allusion à la lenteur du cours de la Saône, dit à ce propos dans une jolie strophe que la rivière elle-même, surprise et charmée du spectacle, en *oubliait son Rhône*. Pendant la journée il y avait à l'île Barbe une procession qui partait de l'église de l'abbaye; puis c'étaient des repas en plein air, des danses auxquelles les « belles dames » prenaient part aussi bien que les femmes les plus humbles; enfin des amusements de divers genres, qui réunissaient toutes les classes; comme le plus grand nombre se passaient sur l'eau, il arrivait parfois des accidents : ainsi la fête de 1538 fut attristée par la mort de plusieurs personnes, probablement à la suite de quelque imprudence. Le soir venu, dit un auteur, les gens du cortège « s'en revenaient dans leurs bateaux, avec tant de bruit de tambours, fifres, trompettes, clairons, cornets à bouquin, et tant d'artifices de feu, canonnades et pétards, qu'il semblait que la rivière de Saône fût un nouveau mont Gibel [1] ou le pont de Salmonée « contrefaisant le foudre de Jupiter. » [2] Mais sous Henri IV, la fête avait déjà beaucoup baissé. Le même auteur écrit, en 1604, que ces splendeurs, auxquelles il avait assisté dans sa jeunesse, ne sont plus pour lui qu'un souvenir, et « c'est la pauvreté du temps qui fait cesser le tout. »

Néanmoins la fête de l'île Barbe s'est perpétuée tant bien que mal à travers les âges. On peut se représenter ce qu'elle était au siècle dernier, grâce à deux belles estampes gravées par Philippe le Bas [3], d'après des tableaux d'Olivier; nous en reproduisons une partie. Un groupe de dames élégantes se dispose à passer l'eau en compagnie d'un officier et de deux messieurs qui les abordent le chapeau à la main. D'autres promeneurs sont déjà près d'entrer dans des bacs recouverts d'une tente et d'accepter les offres de service que leur fait la femme du passeur. D'autres enfin accostent dans l'île et se dirigent vers les ombrages, sous lesquels le plaisir les attend.

Les vieillards, à Lyon, se rappellent encore fort bien avoir vu sous la Restauration les canuts, habillés de nankin, suivant la mode du temps, descendre de la Croix-Rousse, le lundi de la Pentecôte, se réunir sur les quais de Saône et se diriger en longue file vers l'île Barbe. Aujourd'hui il ne subsiste presque plus rien de ces vieux usages. Nous ne dirons pas, comme l'historien de 1604, que « c'est la pauvreté du temps qui fait cesser le tout. » C'est plutôt la richesse et le luxe qu'il faut en accuser. On peut observer dans notre société actuelle deux symptômes qui sont bien faits pour alarmer. D'une part, la classe riche tend de plus en plus, dans ses plaisirs, à s'éloigner de la classe pauvre; d'autre part, celle-ci est envahie à son tour par le goût des plaisirs recherchés et coûteux. C'est là un double mal contre lequel, il faut bien le dire, il est à peu près inutile de récriminer. Il s'est déjà produit dans d'autres sociétés que la nôtre; c'est, dit-on, une conséquence naturelle et inévitable des progrès de la civilisation, lesquels ont bien leur prix et qu'aucun homme de bonne foi ne peut déplorer. Mais pourquoi le monde

[1] Reproduit dans notre t. II (1834), p. 357.

[2] Dans le *Recueil de ses Œuvres*, publié après sa mort à Lyon, chez Jean de Tournes, 1544, in-8, par les soins d'Antoine du Moulin, Mâconnais. — Réimprimé avec des notes par M. Breghot du Lut, dans les *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, t. Ier (1824-1825), p. 357.

[1] Les Siciliens appellent souvent l'Etna *Monte Gibello*. Cette expression est formée de l'arabe *djebel*, qui signifie *montagne*; elle contient par conséquent un pléonasme.

[2] D'après certains récits légendaires de la Grèce antique, Salmonée, roi de Thessalie, voulant passer pour le maître des dieux, fit faire un pont d'airain, sur lequel il lançait son char, afin d'imiter le grondement du tonnerre; en même temps il jetait au-dessous de lui des torches qui simulaient les éclairs. Jupiter le foudroya.

[3] Sur cet artiste voy. t. XXXVIII (1870), p. 188.

se ferait-il d'autant plus triste et monotone qu'il s'y répand plus de bien-être et d'instruction?

G. L.

ÉTUDES MILITAIRES.

TRAVAUX DE CAMPAGNE.

Suite. — V. p. 6, 26 et 71.

Une maison isolée se prête à une bonne organisation défensive si elle est de capacité suffisante et construite en bonne maçonnerie. Elle peut rendre d'excellents services si elle occupe un site qui la laisse à l'abri des coups de l'artillerie opérant à distance et lui permette d'exercer *à portée de fusil* un bon commandement sur le terrain circonvoisin.

La mise en état de défense d'une maison isolée comporte les opérations suivantes : Faire évacuer les lieux habités ou, tout au moins, exiger que les habitants se retirent dans des locaux où ils soient isolés des défenseurs et à l'abri des projectiles; dégager les abords, raser tous les couverts dans la limite de la bonne portée des armes; envelopper la maison de défenses accessoires; consolider les murs; doubler en sacs-à-terre les plus mauvais ou les plus exposés d'entre eux; étançonner les planchers; démolir toutes les parties de la construction qui pourraient facilement prendre feu, telles que toitures en chaume ou en bardeaux; enlever et transporter à distance toutes matières combustibles, comme le grain, le foin et la paille; placer partout des baquets pleins d'eau, pour éteindre les incendies possibles; barricader solidement toutes les ouvertures. On tire, à cet effet, parti des ressources que renferme la maison en meubles, matelas, bois de démolition, tonneaux, sacs à grains, etc. Les bois équarris trouvent surtout un utile emploi dans cette opération. Les soupiraux de caves se bourrent de sacs-à-terre ou se bouchent à l'aide de madriers sur lesquels s'appuie la terre extraite d'un petit fossé ouvert en avant. Toutes les portes du rez-de-chaussée sont fermées et clouées. Celles qui s'ouvrent en dedans sont maintenues closes par le moyen de barres encastrées dans les murs ou d'étais frappés obliquement sur le sol. Celles qui s'ouvrent en dehors sont clouées sur des traverses intérieures engagées dans la maçonnerie, et doublées d'une barricade en meubles, matelas, tonneaux, etc. On peut aussi creuser un fossé extérieur et jeter contre les vantaux la terre qui provient de l'excavation. Les fenêtres sont ouvertes, et les volets fermés. Ceux-ci sont renforcés ou remplacés par des barricadements en bois de démolition sciés de longueur, empilés horizontalement entre les jambages et maintenus en place par des montants verticaux qu'arc-boutent des étais. On peut, à défaut de bois, utiliser les matériaux qu'on a sous la main : meubles, matelas, etc. Il faut ouvrir des créneaux dans tous les barricadements de portes et fenêtres. Si le nombre des baies est trop restreint pour assurer à la défense un ensemble de feux suffisamment nourri, on percera des créneaux dans les murs; ceux du rez-de-chaussée devront s'ouvrir à 2 mètres au moins au-dessus du sol. Dans le grenier, l'on se ménagera d'excellents feux en soulevant, çà et là, quelques tuiles de la couverture ou en écrêtant légèrement le mur au-dessous du toit. Pour voir le pied des murs, on perce des mâchicoulis dans les balcons, s'il en existe, ou dans des balcons improvisés. Ceux-ci consistent en poutrelles solidement reliées au solivage et portant un plancher à claire-voie (voy. la fig. 16). On obtient ainsi des *moucharabys* qui, tout vulnérables qu'ils soient, peuvent rendre de grands services.

Il faut, dans une maison, se ménager les moyens d'une défense intérieure *pied à pied*, en établissant un « tambour » en arrière de la porte d'entrée, en crénelant les murs de refend, en barricadant les portes des chambres, afin de pouvoir combattre successivement dans chacune de ces pièces. Les escaliers mettant le rez-de-chaussée et l'étage en communication devront être démolis et remplacés par des échelles mobiles. Au droit de chaque porte d'étage, on enlèvera une partie de plancher. Si la maison ne peut être tournée par l'ennemi, on doit garder sur ses derrières une ligne de retraite, soit par quelque issue du rez-de-chaussée, soit par une fenêtre de l'étage.

L'exécution des travaux qui viennent d'être énumérés ne demande pas moins de 24 à 48 heures; mais une organisation improvisée en quelques heures peut encore rendre d'utiles services.

Sur un champ de bataille, les lieux habités jouent souvent un rôle de « pivot tactique » ou de « clef de position ». En 1815, le village de Ligny arrêta la poursuite de l'armée française et l'empêcha d'entamer l'armée prussienne.

Un centre de population — ou même un groupe de bâtiments — peut faire office de *fortin*. Le couvent de Saint-Vincent, à Salamanque, fortifié par les Français, soutint, pendant dix jours, un véritable siège contre les Anglais.

Les lieux habités rendent plus d'un service, à titre d'*ouvrages avancés* de places fortes. Tel le couvent de San-Bartolomé, situé à 900 mètres de Saint-Sébastien. Défendu par 400 hommes, ce couvent soutint un siège de dix-neuf jours contre les forces anglo-espagnoles (1813).

Les villes ouvertes peuvent s'organiser en *têtes de pont*. Telles Marienbourg (1807), et Landsberg (1813); Pont-à-Mousson et Orléans (1870). Elles peuvent aussi jouer un rôle de *place forte*, comme Saragosse et Puebla.

Enfin, il faut observer que, pendant la guerre de 1870, les Allemands ont organisé défensivement nombre de localités; soit, pendant les marches, comme *postes de flanc-gardes;* soit, en station, à titre de *gîtes d'étape*.

L'occupation d'un groupe de bâtiments est de

beaucoup plus fréquente, à la guerre, que celle d'une maison isolée. Ces groupes, — fermes, hameaux, couvents, châteaux, usines, gares de chemins de fer, etc., etc., — présentent d'ordinaire de sérieux éléments de défense et se prêtent à des séries d'engagements analogues à ceux qui se livrent entre adversaires se disputant un village. Ils peuvent réellement faire office de fortins.

L'organisation défensive d'un groupe de bâtiments comprend deux séries de travaux distincts, bien que s'exécutant simultanément. Il faut : constituer une enceinte, en tirant parti des clôtures et des bâtiments accessoires ; mettre en état de défense le bâtiment principal à destination de réduit. Une reconnaissance des lieux permet de déterminer quelles sont les clôtures existantes qu'on peut utiliser ; si ces clôtures ne sont pas continues, on en complète le système au moyen d'abatis, de tranchées-abris, de palissades, etc. Le tracé de l'enceinte une fois déterminé, on rase toutes les bâ-

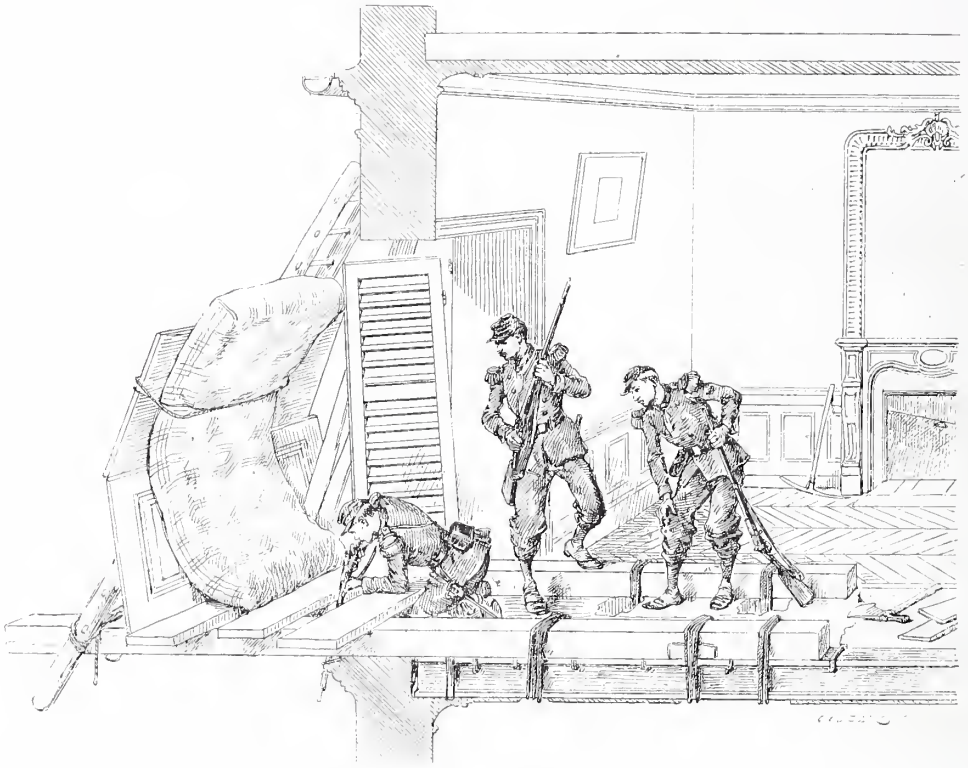


Fig. 16. — Organisation défensive d'une maison.

tisses qui peuvent se trouver en avant, on dégage le terrain dans toute l'étendue du champ de tir, on éloigne de l'enceinte à défendre toutes les matières inflammables ou seulement combustibles.

L'organisation des clôtures s'effectue, selon leur espèce, conformément aux principes exposés ci-dessus pour ce qui concerne les haies vives ou sèches, les clôtures en bois, les grilles en fer, les murs en maçonnerie. Le bâtiment principal, que l'on prend pour réduit, est mis en état de défense selon les procédés dont on se sert pour les maisons isolées.

A suivre. Colonel Hennebert.

AFFICHE DE CIRQUE. — LES CERFS SAVANTS.

Le succès qu'avait obtenu Franconi en venant établir à Paris, à la fin du siècle dernier, d'abord une salle de danse, puis, et surtout, un cirque qui ne tarda pas à devenir à la mode, avait eu pour effet de lui susciter des imitateurs dans les pays étrangers et particulièrement à Vienne, où un écuyer assez célèbre alors, Christoph de Bach, avait monté un spectacle équestre « à l'instar de Paris. » Mais comme, à cette époque, la capitale de l'Autriche ne possédait pas une population assez considérable pour fournir un public qui permît à l'impresario d'y rester à demeure d'un bout de l'année à l'autre, de Bach songea à *faire des tournées* et à aller montrer ses chevaux « sans pareils », ses animaux dressés, et ses habiles artistes, dans les principales villes d'Allemagne et d'Italie, où il fut accueilli avec une curiosité d'autant plus productive pour lui, que c'était le premier spectacle de ce genre qui parcourait ainsi l'Europe.

La curieuse affiche que nous avons sous les yeux et qui a pour en-tête deux gravures sur bois assez grossières, mais néanmoins fort intéressantes, que nous reproduisons en fac-similé, annonce son arrivée à Nuremberg et les représentations qu'il se proposait de donner dans cette ville, « avec permission des supérieurs », le samedi 6 août et les jours suivants de l'année... (probablement 1819).

Il y énumère les exercices surprenants de ses artistes, parmi lesquels : M. Alexandre Guerra, « le célèbre Romain qui a partout récolté le renom d'un artiste accompli » ; M. Dupuis, « comique et artificier » ; M. Price, un nom que l'on retrouve aujourd'hui encore sur les affiches des cirques, etc., etc. ; et après avoir prié « de ne pas amener de chiens », il termine ainsi :

« Estimable Public,

» J'ai visité les villes les plus importantes pendant un espace de vingt-quatre ans, et partout j'ai eu le bonheur de récolter de l'approbation et de l'honneur. Il n'y a que la seule ville de Nuremberg que je ne voie pas figurer parmi les capitales dont les souvenirs agréables ne disparaîtront jamais de ma mémoire, et je me suis décidé, avant mon retour à Vienne, après avoir vu Naples, Rome, Milan, Florence, Tunis et Parme, à visiter pendant quelques jours la ville de Nuremberg ; je ne reculerai devant aucunes dépenses ni aucuns efforts pour amuser ses estimables habitants pendant la série de mes représentations, etc..... »

Un des grands attraits du cirque du sieur de

Fac-similé des gravures de l'affiche du cirque ambulant de Christoph de Bach (Nuremberg, 1819).

Bach était l'exhibition de ses deux cerfs savants. On avait vu bien souvent en Europe, jusqu'alors, des animaux savants, et les foires de Paris notamment en montraient plusieurs tous les ans ; mais dans toutes les mentions que font des curiosités de ce genre les recueils du dix-septième et du dix-huitième siècle que nous avons consultés, nous n'avons trouvé qu'une seule fois un cerf savant ; c'était en 1777, à la foire Saint-Germain, où ce spectacle attira un public considérable, alléché par la curieuse annonce suivante qui mérite d'être reproduite ici :

« A côté du café de la *dame Alexandre*, on y verra une *Ménagerie* d'animaux rares, tous vivants, et un cerf savant qui a été instruit par le sieur *Philippe-Jacob Nast*, premier chasseur de la ville impériale d'Heilbronn, et qu'à force de soins on est parvenu à rendre poli, obéissant, serviable et reconnaissant, *en sorte qu'il ne lui manque que la parole*. Voici un échantillon de ses talents :

» En entrant, sans être attaché, il salue la compagnie respectueusement, en baissant la tête trois fois jusqu'à terre. Il reprend ensuite l'attitude qu'il a dans les forêts, et va trouver la plus jolie dame de la compagnie, ainsi que l'homme le plus aimable. Il connaît toutes les couleurs et marque la valeur de toutes les monnaies ; il distingue les personnes âgées des jeunes, fait le manège comme un cheval espagnol, joue aux cartes et aux dez, met le feu à un canon avec son pied, tire un coup de pistolet avec sa bouche, éteint un lustre rempli de lumières, et fait beaucoup d'autres exercices surprenants. »

Nous ne savons si les cerfs que montrait de Bach avaient autant de talents que celui de 1777 ; mais ce qui est certain, c'est que leur succès dut être grand, puisqu'il excita l'émulation de Franconi et que, quelques années plus tard, celui-ci en possédait un pour lequel il fit faire des *réclames* lithographiées fort curieuses représentant tous les exercices de son cerf, entre autres, une sorte d'apothéose, au milieu d'un feu d'artifice et de flammes de Bengale, dans lesquelles la pauvre bête devait apparaître comme le cerf de la légende de saint Hubert.

Éd. Garnier.

IMPRESSIONS D'UNE RODEUSE DE NUIT.

Les rôdeurs de nuit ont d'ordinaire quelque mauvaise intention; je diffère d'eux sur ce point. Comme eux, du reste, je m'échappai furtivement, craignant d'être surprise et rasant les murs; oui, je m'échappai ainsi qu'un malfaiteur de certaine maison d'où il me fut facile de sortir sans l'aide de fausses clefs, car cette maison c'était la mienne. Cette nuit-là, je n'avais pu trouver le sommeil; à l'heure où de faibles clartés commencent à paraître du côté de l'orient, j'étais assise auprès de ma fenêtre. Les horloges et les clochers du voisinage sonnèrent trois coups.

Une envie folle me vint d'aller épier les préliminaires d'une matinée de juin, de voir avant le soleil lui-même ce qui se passait en ce monde, et d'entendre d'un bout à l'autre les matines des oiseaux. J'avoue que ce détail du culte universel ne m'était que très imparfaitement connu. De temps à autre une insomnie ou un réveil en sursaut m'avait permis de recueillir quelque fragment de musique, mais à la façon seulement d'un touriste étranger qui passe par hasard devant le porche d'une cathédrale tandis que l'on y célèbre la messe.

Appuyée à mon balcon, je saisis au passage une petite note encore somnolente partie du faîte d'un hêtre à quelque distance. Aussitôt j'endossai mes habits et préparai ma fuite avec précaution, car tous les miens ont le sommeil léger. Je descendis l'escalier en me rappelant, non sans effroi, qu'une des marches était susceptible de craquer quelque peu; bref, je ne respirai que lorsque je me trouvai dehors, dans le jardin.

Ténèbres profondes sous les grands arbres. Les ombres alarmées semblaient y flotter en se demandant entre elles de quel côté il leur faudrait se réfugier maintenant.

Une chauve-souris m'effleura soudain, et je tressaillis. De toutes les créatures, la chauve-souris est la plus effrayante, la plus surnaturelle; on dirait à son approche le frôlement du manteau d'un spectre. Voltigeant effarée à la fin du jour, elle semble inoffensive et maladroite; ses allures d'aveugle n'ont aucun prestige; mais la nuit elle devient étrangement mystérieuse, les puissances des ténèbres s'incarnent en sa personne.

Cependant la blanche lumière du ciel lointain blanchissait davantage encore à travers le mince feuillage d'un saule, elle paraissait moins solennelle. Une petite lune pâlissante me regardait entre les branches souples qu'agitait la brise. Le parfum des fleurs vint jusqu'à moi, et longtemps j'errai dans les allées du jardin, vraiment émerveillée de leur beauté insolite : les roses étaient toutes épanouies; bientôt j'en pus vaguement discerner les nuances; elles étincelaient de gouttes d'eau, leurs têtes pendaient lourdement et elles se détournaient comme pour reprendre un somme après que je les avais touchées.

Quelques-unes des autres fleurs en revanche étaient bien éveillées. Nul ne connaît la grâce des pétunias qui ne les a pas observés le soir et à l'aube. C'est quand la rosée tombe que cette plante délicate prodigue, de même que le réséda, ses plus subtiles séductions; et si d'aventure le chèvrefeuille, presque passé de mode, n'a pas été expulsé du jardin, la symphonie des parfums devient exquise. Les roses, elles, ont besoin du soleil pour déployer tous leurs avantages, quoique, à vrai dire, en respirant de près leurs touffes humides, j'eusse la vive impression de leur avoir ravi d'un seul souffle délicieux, interminable, toute leur provision d'odeur accumulée.

Les fleurs blanches semblaient plus blanches dans cette lumière blafarde, les grands buissons avaient l'air de figures drapées.

Tout à coup je me rappelai, je ne sais pourquoi, certaine promenade dans les allées de Versailles, vers l'époque de la chute des feuilles, quand les jardins du petit Trianon embaumaient, colorés par l'automne, et qu'un soleil rougeâtre ruisselait à flots sur les terrasses.

Le souvenir me hanta soudain des fantômes historiques qui, ce jour-là, devaient dans le palais désert, rempli d'un pathétique silence, fuir devant les visiteurs indiscrets. De fait, j'évoquai au hasard bien des réminiscences en montant et en descendant les allées de mon jardin, la nuit, au milieu des roses.

La nuit?... Était-ce encore la nuit? Non vraiment, le matin était venu. Assise sur un banc, j'ouvrais l'œil et je prêtais l'oreille à tout ce qui se passait. Un de ces médiocres chanteurs qu'on appelle chez nous des « pouillots » préluda sans enthousiasme; les moineaux essayèrent de lui rendre du cœur, puis les chardonnerets s'en mêlèrent. C'en était fait des solos; le grand choral éclata et vint les couvrir. Un certain rouge-gorge, qui s'était posé à l'angle d'un toit où je pouvais l'apercevoir de loin, s'était chargé sans doute de conduire l'orchestre; il chantait, il s'égosillait au point que je craignis pour sa vie. Vraiment on aurait juré qu'avant d'avoir fini sa petite âme allait s'envoler au paradis des oiseaux.

Avait-il donc tant désiré ce jour, qu'il en saluait ainsi l'aurore? Je souhaitai, moi, de voir dans un autre monde si mon rouge-gorge avait reçu de cette journée le plaisir qu'il en attendait.

Au même instant je liais connaissance avec un crapaud taciturne qui était sorti précipitamment d'une plate-bande pour aller se camper sur le sable du chemin. Il clignait et il me regardait, comme s'il se fût proposé une installation plus commode sur le banc même que je m'étais permis d'accaparer. Ma présence le gênait évidemment, il la trouvait impertinente; mais c'était un philosophe : tout en me dévisageant de ses gros yeux ronds, ce crapaud roulait dans son cerveau des théories sur l'incertitude des choses d'ici-bas. Je parierais qu'il vient tous les matins contempler le banc du jardin et réfléchir aux puissances adverses

qui contrarient ses ambitions, comme celles d'un grand nombre de créatures.

A suivre. SARAH JEWETT.

Attendre.

Savoir attendre est un grand moyen de parvenir. JOSEPH DE MAISTRE.

LES APPAREILS ENREGISTREURS.

Tous ceux qui se sont occupés d'observations météorologiques savent combien leur régularité devient à la longue fastidieuse et même fatigante. Tout le monde n'a pas la force de volonté et la patience de l'excellent docteur Bérigny, de Versailles, l'un des fondateurs de la météorologie française, récemment enlevé à la science. Dès que l'heure fixée approchait, il abandonnait tout, réunion d'amis, soirée, conversation, famille ou malades, pour aller faire une observation dans les conditions réglementaires, au sommet de sa maison.

Trop souvent les amateurs de météorologie laissent le soin d'une partie de leurs observations à des employés plus ou moins consciencieux, à des aides plus ou moins intelligents.

Admettons pour un instant que l'observateur s'astreigne à une régularité, à une ponctualité absolue, qu'il se fasse, en un mot, l'esclave de la météorologie; sera-t-il récompensé de tants d'efforts? Retirera-t-il de son travail tout le profit qu'il a le droit d'en attendre? Il est facile de voir que non.

Les variations subites de l'état atmosphérique, souvent fort intéressantes à constater, lui échapperont presque toujours.

Citons un exemple. A la fin d'août 1884, j'étais au bord de la mer; un jour, à midi et demi, la mer, absolument calme depuis plusieurs jours, s'agite tout à coup : une forte houle s'avance rapidement et, en quelques instants, couvre toute la surface liquide. Aucune barque ne peut plus sortir du port : celles qui, confiantes dans le beau temps, sont parties en promenade, éprouvent les plus grandes peines à rentrer. Le changement dans l'état de la mer a été soudain. Le baromètre, il est vrai, descendait lentement depuis la veille; mais à l'instant du coup de vent une variation brusque de plusieurs millimètres se manifeste et se fait sentir jusque dans les régions centrales de la France : coïncidence remarquable qui serait passée inaperçue pour l'observateur opérant à heure fixe.

Autre difficulté lorsqu'il s'agit d'établir les moyennes si souvent employées par les météorologistes. Quelle est, par exemple, la température moyenne d'une journée. Pour l'obtenir, il faudrait noter, *à chaque instant* du jour ou tout au moins à des intervalles très rapprochés, les indications du thermomètre, et prendre la moyenne de tous les résultats observés. Cette station perpétuelle devant un instrument est impossible : aussi l'a-t-on remplacée par un certain nombre d'observations faites à des heures fixes et dont la moyenne paraît devoir donner le résultat désiré. Est-on certain de l'avoir réellement? Rien ne le prouve.

Combien il serait plus avantageux de posséder des instruments qui se chargeraient d'inscrire eux-mêmes leurs indications!

Tel est le but des appareils enregistreurs considérés d'une façon générale. Leur emploi permet de connaître à tout instant, à toute heure du jour ou de la nuit, les résultats qui peuvent nous intéresser : température, hauteur du baromètre, degré d'humidité de l'air, force et direction du vent, etc. Par suite, on n'a plus à craindre d'erreurs tenant à la négligence ou à l'inhabileté d'un observateur, qui souvent se met en frais d'imagination pour compléter un tableau d'oservations dans lequel se trouvent des lacunes. Un mécanisme automatique supplée à tout. Les plus petites perturbations sont notées à l'heure même où elles se produisent. Les moyennes sont calculées d'après des données complètes et certaines, puisque les phénomènes sont observés, non d'une façon intermittente, mais d'une manière continue. Enfin la comparaison des résultats obtenus pour chaque heure du jour, pendant des mois ou des années, permet de dégager les variations régulières de celles qui sont purement accidentelles; car, pour ces dernières, une compensation finit toujours par s'établir.

Ces précieux avantages des appareils enregistreurs n'ont point échappé aux savants; ils se sont efforcés depuis longtemps déjà d'employer dans leurs observations la méthode de l'enregistrement graphique. Les lois de la chute des corps, la vitesse du son et celle des projectiles, ont été déterminées par ce procédé : on trouve des marégraphes dans nos grands ports de mer, des baromètres, des anémomètres, des thermomètres enregistreurs dans les observatoires. Malheureusement, ces instruments de haute précision et souvent d'assez grandes dimensions contiennent des mécanismes délicats et sont toujours d'un prix élevé; jamais ils ne seraient devenus d'un usage courant. Aussi a-t-on rendu un véritable service à la science en imaginant des dispositions d'appareils qui permettent d'appliquer la méthode de l'enregistrement à presque tous les genres d'observations. Ces instruments, d'un mécanisme fort simple, sont peu sujets à se déranger; et, ce qui a bien son intéret pour les amateurs de météorologie, leur prix est peu élevé, eu égard à l'exactitude des résultats qu'ils fournissent.

Bien que destinés à des observations très diverses, tous les appareils sont disposés d'après le même type. Leurs organes sont portés sur un socle et enveloppés d'une cage vitrée (fig. 1) qui laisse

voir la plume traçante et le papier entraîné par un mouvement d'horlogerie.

La partie destinée à recevoir les enregistrements est identique dans tous les appareils : c'est un tambour métallique vertical (voir à la gauche de la figure), pouvant tourner autour d'un axe qui le traverse et qui est fixé au socle de l'instrument. Un mouvement d'horlogerie analogue à celui d'une montre est logé entre les deux fonds du tambour. Le fond supérieur est percé de deux ouvertures destinées au réglage et au remontage de la montre; le fond inférieur laisse passer par un trou latéral l'un des axes du rouage. Un petit pignon denté est monté à l'extérieur sur cet axe et reçoit ainsi de la montre un mouvement régulier de rotation. Pendant qu'il pivote sur lui-même, il engrène avec une roue dentée fixe, montée sur l'axe central autour duquel le tambour peut se mouvoir. Entraîné par le mouvement d'horlogerie, le pignon tourne et progresse en même temps autour de la

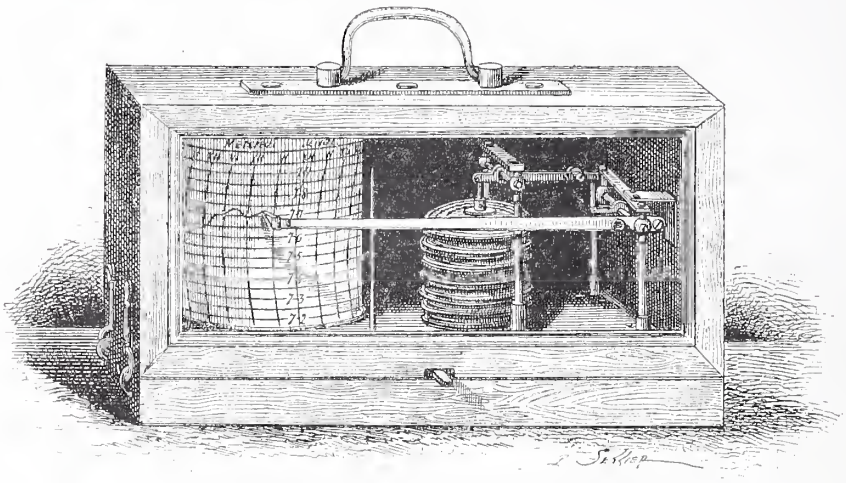


Fig. 1. — Baromètre enregistreur. — Largeur, 0m.30; hauteur, 0m.16.

roue fixe, emportant avec lui le tambour, tout ce qu'il contient et le papier qui l'enveloppe. En général, le tambour fait un tour sur lui-même dans l'espace d'une semaine, durée de marche de la montre; mais le constructeur peut aisément modifier cette vitesse et s'arranger de façon que le tambour fasse, par exemple, un tour dans une journée.

Chaque semaine, on enveloppe le tambour d'une feuille de papier quadrillé, que l'on fixe de la manière la plus simple au moyen d'une lame de ressort, et que l'on renouvelle en même temps que l'on remonte la montre. Ces feuilles portent deux espèces de traits : des lignes horizontales, droites et parallèles, dont l'écartement varie avec la nature des résultats (hauteur du baromètre, température) fournis par l'appareil; des lignes verticales, circulaires, équidistantes, dont l'intervalle (3 millimètres) représente la quantité dont tourne le tambour en deux heures. Des indications placées en haut de la feuille donnent le jour et l'heure où chacune de ces lignes vient se placer sous la plume qui enregistre les observations.

Cette plume est portée à l'une des extrémités d'un long style, mince et suffisamment flexible pour qu'elle s'applique toujours sur le tambour : elle est formée d'une pointe fendue et d'une sorte de petit godet dans lequel on met une goutte d'encre composée de glycérine et de violet d'aniline. Cette encre peut rester liquide, même en été, pendant plusieurs semaines, et donner un trait léger et continu sur un papier collé à la gélatine.

Quant au style, le mouvement lui est donné par l'instrument, baromètre, thermomètre, etc., dont on veut noter les indications. Sous cette influence, il tourne autour de l'extrémité opposée à la plume, donnant à celle-ci un mouvement d'ascension ou de descente sur la feuille de papier qui entoure le cylindre. En réalité, la plume ne monte ni ne descend suivant une direction verticale, mais bien en décrivant un arc de cercle dont le rayon est égal à la longueur du style. C'est pourquoi les traits verticaux du papier quadrillé ont la forme d'arcs circulaires dont la longueur du style est précisément le rayon. Cette façon très simple d'obtenir l'enregistrement graphique des observations n'est pas mathématiquement exacte. Elle le serait si l'inscription se faisait sur un plan et non sur un cylindre; mais les erreurs qui en résultent sont assez faibles pour qu'il n'y ait pas lieu de s'en inquiéter.

A suivre.

E. Lefebvre,
Professeur au Lycée de Versailles.

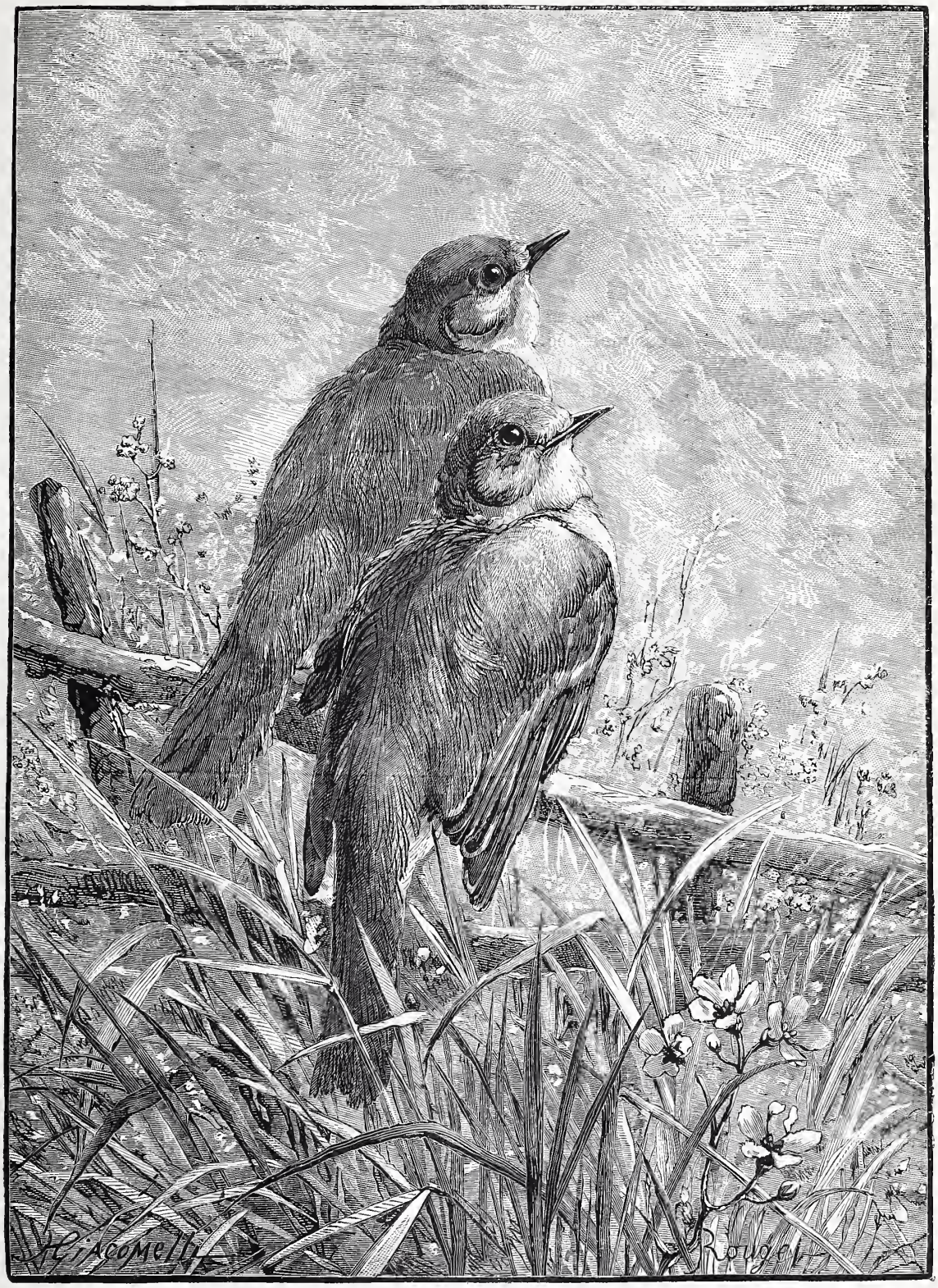
ERRATA.

Page 38, colonne 1, ligne 14. — *Au lieu de* du rajah Baroda, *lisez* du rajah de Baroda.

Page 53 (numéro du 28 février). — Le lac Kœnigssee est en Bavière, non en Autriche. — L'erreur n'est pas dans l'article, mais seulement, par une inadvertance fâcheuse, dans les titres.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

AVENTURES DE DEUX OISEAUX.



A travers champs. — Dessin de Giacomelli.

C'était par une de ces belles journées du commencement de l'automne qui ont, en Touraine, le doux éclat, la tiédeur et le charme des journées de printemps. Une brume diaphane tamisait la lumière d'un gai soleil qui se répandait par ondées sur la vallée de l'Indre et sur les deux bourrelets de collines parallèles qui la bordent à droite et à gauche, toutes couvertes de vignobles.

Une vaste prairie, aussi unie qu'un tapis de billard, occupe tout le fond de la vallée; la petite rivière de l'Indre vagabonde à travers cette prairie, poussant des reconnaissances tantôt vers les coteaux de Saint-Ours, tantôt vers ceux de Beaulieu.

De la rivière partent des fossés qui aboutissent au pied des collines. Ces fossés bornent les parts des différents propriétaires de la prairie, et empêchent les bestiaux d'aller manger l'herbe d'autrui. Seulement, comme ces fossés sont à sec une partie de l'année, les propriétaires ont cru prudent d'y adjoindre des barrières rustiques. Les bestiaux tondent l'herbe des prés, sauf dans les fossés et le long des barrières, où toute la végétation des marécages se donne carrière et se développe hardiment sans être jamais molestée.

Deux amis, séduits par la beauté du jour et par la douceur de la température, revenaient d'une longue promenade à travers les prés; pour se reposer avant de regagner la ville, ils s'étaient allongés sur l'herbe, à l'abri d'une énorme touffe de roseaux.

L'un d'eux, qui était poète, s'était couché sur le dos et regardait le ciel, sans rien dire. Le second, qui n'était pas poète, le nez en terre ou à peu près, mâchait un brin d'herbe en regardant le va-et-vient des fourmis entre les tiges des plantes.

Tout à coup deux ombres ailées traversèrent la lumière avec un léger froufrou d'ailes; puis le froufrou cessa : deux oiseaux venaient de se poser sur la traverse supérieure de la barrière. Les deux oiseaux, se croyant bien seuls, à l'abri de tout espionnage, s'étaient mis à leur aise et regardaient curieusement tout autour d'eux, comme frappés de la nouveauté des objets et émerveillés des beautés de la nature.

— Les animaux, dit le poète à voix basse, les oiseaux surtout, ont certainement le sens du beau.

— Ah! fit ironiquement le non-poète.

— Cela se voit dans leur pose, dans leurs regards qui disent...

— Voyons voir un peu ce que disent leurs regards?

— Ils disent : Que le monde est grand! que la lumière est douce! qu'ils sont poétiques, ces horizons estompés, indécis. Oh! le murmure du vent dans l'herbe frissonnante! Oh! la taille svelte et élancée des roseaux!

— Tarare-pompon! dit irrévérencieusement le non-poète.

— Leurs yeux ne disent pas cela? demanda le poète avec indignation.

— Oh! mais non!

— Qu'est-ce qu'ils disent alors?

— Ce qu'ils disent?

— Oui!

— Tu tiens à le savoir?

— J'y tiens absolument.

— Le voilà, ce qu'ils disent..... Mais, avant que j'aille plus loin, as-tu entendu tout à l'heure un bruit sourd, comme le heurt d'un maillet de bois contre une souche?

— Peut-être.

— C'était la détonation d'un fusil, étouffée par la distance et par la brume. Le coup a été tiré sur le coteau de Saint-Ours, probablement dans le clos Couturier, par ce grand dadais de Couturier fils qui...

— Te moques-tu de ton serviteur? dit le poète. Quel rapport y a-t-il entre les faits et gestes de Couturier fils et les regards évidemment extatiques de ces poétiques petites bêtes?

— Je ne me moque point de mon serviteur, répondit tranquillement le non-poète; j'établis simplement les relations de cause à effet. Les regards soi-disant extatiques de nos petites bêtes disent simplement ceci : Oh! qu'il était bon, le raisin muscat du clos Couturier! l'eau m'en vient encore au bec, rien que d'y penser! Mais de quel droit, et à propos de quoi, Couturier fils est-il venu troubler notre festin? Qu'est-ce que ce bâton magique qu'il tenait à la main? ce bâton magique qui produit à la fois un bruit de tonnerre, une fumée bleuâtre et des douleurs intolérables dans ma cuisse gauche! Remarque, fit observer le non-poète, entre parenthèses, que la petite bête numéro 1, celle qui est de notre côté, se tient accroupie sur la traverse de bois, au lieu de se dresser superbement comme l'autre. Elle a du plomb dans la patte, c'est moi qui te le dis. Chassées du clos Couturier, nos petites bêtes ont pris leur vol du côté des vignes de Beaulieu. Mais elles ont fait halte ici, à moitié chemin, en pleine prairie : 1° pour se remettre de leur panique et respirer; 2° pour éclairer leur route. Ce n'est pas le ciel qu'elles regardent, ni la belle nature non plus, c'est le coteau de Beaulieu. Leurs yeux soi-disant extatiques expriment tout simplement le doute, l'inquiétude et un violent désir d'aller achever en paix, si possible, le festin si mal à propos interrompu par le bâton magique de Couturier fils. Où l'achèveront-elles? Dans le clos du Pressoir-lez-Beaulieu. Et pourquoi là précisément? Parce que sur tous les coteaux de Beaulieu, excepté dans le clos du Pressoir, on entend des rires et des cris de vendangeurs. Le Pressoir seul se tait : notre ami de Millet trouve que son raisin n'est pas encore assez mûr. Veux-tu parier deux sous que nos poétiques « fils de l'air », une fois reposés et orientés, s'envoleront tout droit vers le clos du Pressoir-lez-Beaulieu, pour s'y gorger de raisin comme de petites brutes gourmandes?

Le poète tint le pari, et ce fut le non-poète qui gagna.

Aprés quoi, nos deux amis rentrèrent en ville pour faire un bout de toilette, car ils étaient invités à dîner à la villa du Pressoir.

La première personne qu'ils rencontrèrent à l'entrée du faubourg, ce fut Couturier fils. Il leur raconta qu'il venait du clos paternel; il avait tiré sur deux rouges-gorges qui mettaient le muscat

au pillage. Il ne les avait pas tués, mais il en avait touché un : il en était sûr, cette bête laissait pendre une de ses pattes en prenant son vol. Les deux voleurs s'étaient sauvés à travers la prairie, et il les avait perdus de vue.

— A quelle heure à peu près? demanda le non-poète.

— Vers les trois heures.

Le non-poète regarda le poète avec un clignement d'yeux très significatif. L'autre fit semblant de ne pas remarquer le clignement d'yeux. Peut-être, après tout, ne le remarqua-t-il pas, car il ruminait une pièce de vers, publiée depuis dans *l'Écho de la Touraine,* sous ce titre : « les Petits oiseaux en extase devant l'œuvre du Créateur. »

Quand les deux invités arrivèrent à la villa du Pressoir, la première personne qu'ils virent, ce fut un jeune rustre, fils du fermier du Pressoir. Ce jeune rustre tenait à la main une grossière cage d'osier.

Le poète passa sans rien voir : il ruminait, les yeux en l'air, le huitième vers de sa pièce sur les *Petits oiseaux,* etc. Ce huitième vers lui donnait beaucoup de mal à cause de la rime.

— Qu'est-ce que tu as là-dedans? demanda le non-poète au jeune rustre.

— Des bêtes que j'ai attrapées cette après-midi dans le clos, répondit le jeune rustre. Sauf votre respect, elles étaient si soûles de raisin que je les ai prises à la main. Il y en a une qui a du sang à la patte!

Le non-poète allongea un coup de coude dans les côtes du poète, en lui disant : — Avais-je pas raison?

Mais le poète ne sentit pas le coup de coude et n'entendit pas les paroles du non-poète. Oh! la rime de ce huitième vers!

Le non-poète eut pitié de lui et le laissa prendre les devants.

— Qu'est-ce que tu comptes faire de ces deux bêtes-là? demanda-t-il au petit rustre.

— Les manger donc! répondit le petit rustre en ricanant.

— Vends-les-moi. Combien en demandes-tu?

— Dix sous!

— Voilà les dix sous!

Le rustre tendit la cage au non-poète qui l'ouvrit aussitôt en disant aux petites bêtes : — Allez vous faire manger ailleurs!

Les deux bêtes, un peu ahuries d'abord, se remirent aussitôt et ne se firent pas prier pour prendre la clef des champs.

Les *Grandes chroniques de Touraine* disent ceci : « Au dîner, le poète fut soucieux et mangea peu, car il se voyait dans la cruelle nécessité de sacrifier à la rime la propriété de l'expression. Quant au non-poète, il dîna d'un fort grand appétit et se montra fort gai tout le restant de la soirée. Il était content, cet homme, d'avoir sauvé la vie et rendu la liberté à deux petites bêtes innocentes. »

« Quant à moi, ajoute le chroniqueur, je comprends cette joie, cet appétit et cette gaieté, étant de ceux qui ne se cachent pas d'aimer les bêtes comme leur prochain. »

Il termine par cette réflexion philosophique : « Il est beau de faire de bons vers à la louange des gens; il est peut-être plus beau de les tirer de peine. Qui peut et sait faire les deux, celui-là je lui tire respectueusement mon chapeau, et je lui porte envie! »

J. Girardin.

IMPRESSIONS D'UNE RODEUSE DE NUIT.

Suite et fin. — Voy. p. 118.

Les couleurs devenaient partout de plus en plus brillantes; je distinguais la silhouette des arbres et même l'étendue plane de quelques champs lointains; pourtant c'était encore une lumière étrange, presque fantastique; il me semblait regarder les choses à travers une couche d'eau limpide; j'attendais à demi quelque évènement extraordinaire, en dehors du cours habituel des choses. Il m'eût été difficile de me reprendre aux idées, aux projets de la veille; j'avais conscience toutefois qu'une de mes amies venait de s'éveiller, qu'à la minute même cette amie pensait à moi comme je pensais à elle. C'est ainsi qu'au fond de nos cœurs la flamme jaillit sur l'autel de l'amitié, et que nous avons, quoique seuls, une compagnie humaine en dépit des distances qui n'empêchent pas de mystérieux télégrammes. Je pensai à d'autres amies, mais avec le sentiment non moins net qu'elles dormaient profondément : une seule était éveillée à cette heure indue. J'entrai dans chacune des chambres évoquées par mon imagination ; je contemplai sur chaque visage les expressions variées du sommeil. Quel sentiment singulier que celui qui nous fait chaque nuit accepter ce sommeil sans question, sans résistance... Que dis-je? nous le cherchons, nous le désirons, à peine nous inquiétons-nous de ce qu'il nous apportera. Cette mort passagère est le grand bienfait de Dieu ; rien n'équivaut pour le corps et pour l'âme à l'oubli qui nous rend des forces. Les psaumes le disent d'ailleurs : — Il donne à ses bien-aimés dans leur sommeil!

Comment mille fables et mille légendes n'auraient-elles pas été fondées par le monde enfant sur un pareil mystère, et quelle confiance doit donc nous inspirer l'approche du dernier sommeil, puisque, après tout, ceux qui l'ont précédé ont été immanquablement suivis de résurrection, du réveil vivant de chaque matin? Souvent aussi, en présence des gens que terrasse et paralyse la vieillesse, j'ai pensé à une nuit plus longue, à un sommeil plus profond que les autres, nuit et sommeil qui attendent pour se dissiper que la plus brillante des aurores se lève.

Les plates-bandes et les corbeilles de mon jar-

din prennent de l'éclat à mesure que le jour s'éclaircit. Après les avoir regardées s'effacer dans les ombres grises de plus d'un crépuscule du soir, je trouve délicieux de voir ce voile se soulever à l'aube. On dirait que la paisible matinée de juin tombe au milieu des préparatifs d'une fête. Des impériales rouges, orgueilleusement alignées sur plusieurs rangs, représentent les soldats de garde. Les oiseaux, deux fois plus nombreux qu'en plein jour, fendent l'air, comme s'ils étaient en retard pour déjeuner et pressés par la pensée d'une multitude de devoirs quotidiens à remplir ensuite. Le choral fait silence maintenant, mais maint chanteur continue à gazouiller sa partie : la prière de tous ne lui suffisant pas, il se recommande personnellement à la Bonté qui règle toutes choses. Je suis prise d'un désir croissant de pousser plus loin dans le monde, et, sortant sur la route, je commence tout de bon ma promenade avec cette sorte de gêne que nous éprouvons toujours en rompant avec les conventions de l'existence, même d'une façon fort peu criminelle. Les hêtres de l'avenue où nichent les rouges-gorges semblent me sourire d'un regard à la fois protecteur et surpris.

N'est-il pas curieux d'être éveillée ainsi à l'heure où tout le monde repose, et de pouvoir me figurer que tout le mécanisme de la vie est en mouvement pour mon propre usage, pour mon seul profit? Cependant je me sens un peu abandonnée. La présence du crapaud m'avait été un soulagement, et la pensée de mon amie plus encore, et aussi ma très étroite intimité, pendant le concert des oiseaux, avec un coquelicot qui se hâtait de fleurir dès le lever du soleil. Maintenant je suis seule et, à mesure que je m'éloigne de ma demeure, il me semble de plus en plus accaparer d'une façon égoïste les biens de tous, frustrer l'humanité de ce qui est fait pour elle. Dans une maison au bout du chemin la lampe brûle encore ; sa clarté pâlit graduellement, et je sens mon cœur se serrer. Ainsi un pauvre être ignore que la nuit est passée, que le jour est revenu!... On dirait la clarté vacillante d'une lampe d'autel dont la flamme inextinguible ne peut illuminer cependant ni les ténèbres de la mort, ni celles de la vie, une faible protestation contre la nuit inévitable et contre les ombres que la volonté d'aucun homme ne saurait dissiper.

Un petit enfant gémit dans une chambre aux volets hermétiquement clos... J'entends cette plainte lassée comme si la nuit avait été une nuit de souffrance, comme si le matin n'apportait pas de soulagement. Un grand chien dort profondément dans la cour; il ne s'éveillera pas de longtemps. Je le connais bonne bête, et je suis tentée de lui dire un mot pour jouir de sa surprise. Mais quelle excuse aurais-je?... Il trouverait ensuite la journée trop longue. Je m'en retourne sans bruit, l'oreille tendue au roucoulement des pigeons qui ont l'air de vouloir se bercer par ce bruit monotone.

Ce sont de fameux dormeurs, les pigeons! Les coqs, d'une humeur tout opposée, envoient les appels perçants de leur clairon à travers le village, et cette éclatante fanfare rompt tout à coup l'enchantement. C'en est fait des mystères de l'aube.

Je me permets une dernière excentricité; je saute la barrière de la terrasse au lieu d'ouvrir la porte comme je le ferais à une autre heure, puis je regagne la maison en courant. Elle est encore plongée dans l'obscurité; on y étouffe après avoir respiré la fraîcheur de la rosée. Je remets les verrous avec soin, je monte l'escalier furtivement comme je suis descendue.

L'orient s'est revêtu de nuageuses draperies d'or. Quelqu'un dans la chambre voisine pousse un long soupir qui exprime le bien-être... Repoussant derrière ma persienne l'éclat éblouissant du soleil, je me recouche et j'entends aussitôt le tic tac du moulin résonner sur la rivière, les premiers bruits du travail reprendre un peu de tous côtés. Je me dis que nous sommes à demain... non pas, c'est aujourd'hui... Mais j'ai traversé tout à l'heure ce qui n'était ni aujourd'hui, ni hier... Et là-dessus je m'endors, comme tout le reste du monde, pour m'éveiller, à quelques heures de là, aussi étonnée, aussi ravie de ma promenade solitaire que si c'eût été un rêve.

SARAH JEWETT.

LA GRONOVIE GRIMPANTE,

PLANTE-ATTRAPE.

La Gronovie est un exemple curieux de plante-attrape. Ce n'est pas une de ces plantes-pièges qui, à l'instar de la Dionée gobe-mouche, du Rossolis ou de l'Utriculaire, dressent des embûches aux insectes et aux animaux de petite taille avec une perfection qui semble tenir de l'instinct. La perfidie de la Gronovie grimpante est tout « inconsciente » et accidentelle; les victimes qu'elle fait ne peuvent en aucune façon lui profiter après leur mort, et, pendant leur vie, n'avaient aucunement l'intention de lui faire du mal.

Le nom de *Gronovia scandens* L. lui vient de ce qu'elle a l'habitude de s'attacher à tous les tuteurs naturels qui se trouvent dans son voisinage, et de grimper ainsi, le long de son appui, à des hauteurs de six à huit pieds. Cette plante habite l'Amérique équatoriale. Elle est connue depuis longtemps. Linné l'a décrite; de Lamarck en donne une diagnose dans son Encyclopédie méthodique, en 1789, et Jacquin la figure avec détails. On l'a récoltée aux environs de Grenade, dans le Nicaragua, sur les dunes de Vera-Cruz, au Mexique, où elle est plus rare, dans la région de l'Orizaba, et, plus au sud, près de Caracas et de Guayaquil. Les botanistes hésitent à la mettre parmi les Cucurbitacées ou parmi les Loasées, parce que ses étamines diffèrent de celles des Courges. Les fleurs sont petites, vert-jaunâtres;

La Gronovie grimpante.

elles ont peu d'apparence et naissent en grappe sur un pédoncule axillaire des feuilles, puis opposé aux feuilles. Celles-ci sont longuement pétiolées; leur limbe rappelle celui d'une feuille de vigne ou d'érable et paraît rabattre sur le pétiole avec lequel il fait un angle aigu.

Le fruit est une baie colorée à une seule graine. La plante est annuelle et herbacée. Toute la surface de la tige et des feuilles est garnie d'un grand nombre de poils flexibles, durs, partant perpendiculairement de la surface et crochus à l'extrémité. Les crochets sont dirigés en bas, et au microscope ils apparaissent doubles, très acérés et solides. En promenant le doigt le long de la tige et de bas en haut, on sent que leur résistance est énergique. C'est au moyen de ces poils crochus, qui atteignent jusqu'à 5 millimètres de longueur, que la Gronovie se cramponne à ses tuteurs. De simple qu'elle était, la tige devient rapidement rameuse, et alors les rameaux herbacés, s'entrelaçant, forment, comme chez notre Gratteron, un enchevêtrement difficile à délacer. Cependant, à défaut de tuteurs, la Gronovie végète tout aussi bien sur le sol, s'étend dans tous les sens, et c'est dans cet état que M. Poisson l'a vue devenir, au Muséum, plante-attrape pour les lézards. Cultivée au Jardin des plantes avec succès depuis longtemps, on la met sous châssis afin d'obtenir, par un surcroît de chaleur, les conditions de température de sa patrie pour la maturation du fruit. Or, ces châssis sont le lieu de rendez-vous de prédilection d'une foule de petits lézards gris communs, qui vont y prendre leur « bain de lézard » ou guetter les insectes. C'est par dizaines qu'on peut les voir s'esquiver à la moindre alerte. Malheur aux insouciants qui frottent leur corps contre les branches de la Gronovie! Les poils crochus, véritables griffes, insinuent leurs pointes entre les petites écailles du corps du lézard, pénètrent les chairs et retiennent l'agile coureur. Tous les efforts tentés vers une délivrance par des mouvements désespérés ne font qu'empirer la situation, car les crochets, par leur forme et leur direction, n'en-

trent que plus profondément dans les chairs. Bientôt, accroché par les écailles des pattes, du ventre et jusqu'aux bords des yeux, le lézard se trouve immobilisé et périt d'inanition. L'observateur attentif de ce petit drame a cependant constaté que ce ne sont jamais les lézards adultes qui se trouvent ainsi victimes de la Gronovie, mais toujours les jeunes, ceux que la mollesse de leur carapace ou, peut-être, leur inexpérience, ne garantit pas suffisamment de la pénétration des crochets. Cette sélection nous montre aussi que ce n'est pas là un moyen de défense adaptionnel ni « rationnel » de la plante vis-à-vis d'un ennemi, comme cela a lieu ailleurs et par des procédés analogues, parce que le lézard ne fait aucun mal direct à la plante et que celle-ci, le mal existerait-il, serait désarmée précisément vis-à-vis de ses ennemis les plus puissants par la taille et la force. En effet, « il faut se hâter de dire, fait remarquer M. Poisson, que les lézards adultes méprisent ces embûches, car les individus dont la longueur varie de cinq à douze centimètres sont les seuls que j'aie jamais vus pris. »

M. Daveau, du Muséum, a trouvé en vingt-quatre heures jusqu'à sept cadavres de ces petits lézards. « J'ai eu toute une journée sous les yeux un de ces sauriens mesurant 10 centimètres de long, placé sur un seul et grêle rameau de Gronovie, posé sur une table. Toutes les facilités furent mises à sa disposition pour favoriser son évasion, et cependant il a dû lutter pendant huit heures; après quoi, par une sorte de chance providentielle, et couvert de piqûres, il est arrivé péniblement à l'une des extrémités du rameau : là, enfin, il a trouvé la liberté. »

Le monde des petits animaux est plein de ces drames.

G. Capus.

HISTOIRE DE LA POMME DE TERRE.

La pomme de terre fut d'abord importée du Chili en Espagne sous le nom de *patate*.

En 1550, elle passa en Italie où on l'appela *tortufole*.

Elle fut importée d'Amérique en Irlande en 1545, par John Hawhings; puis, en 1585, Walter Ralegh l'importa de nouveau.

De l'Irlande, elle passa en 1594 dans le Lancashire et plus tard en Hollande et en Flandre.

Décrite pour la première fois en France en 1588 par Clusius de Lécluse, célèbre botaniste flamand, en 1601 elle était connue en Belgique et en Autriche.

En 1720 elle fut introduite en Suède; en 1738 en Prusse.

En France, on la trouve en 1693 à Badonvilliers (Vosges). Elle fut soumise à la dîme en 1715 par Léopold, duc de Lorraine.

En 1771, Parmentier avait publié un mémoire ayant pour titre : *Recherches sur les végétaux nourrissants qui, dans les temps de disette, peuvent remplacer les aliments ordinaires.* Dans l'introduction de ce mémoire, on lit : « La pomme de terre doit être parmi nous le puissant auxiliaire du blé. Avec elle, on ne doit plus craindre les famines qui ont affligé l'Europe au moyen âge. »

De 1774 à 1784, Parmentier ne cessa de s'occuper de la pomme de terre.

En 1786 eurent lieu les célèbres expériences de la plaine des Sablons et de Grenelle.

En reconnaissance de tout ce que Parmentier a fait pour vulgariser la pomme de terre et la faire admettre au nombre des aliments, François de Neufchateau a proposé de lui donner le nom de *parmentière*.

C'est après la disette de 1790 que la pomme de terre se répandit en France et devint un aliment ordinaire des habitants. [1]

Matière. — Mouvement.

L'admirable ensemble des lois naturelles repose tout entier sur les vibrations invisibles d'une insaisissable matière.

Un mouvement n'est rien de plus que quelque chose qui se meut, et ce quelque chose, nous ne pouvons l'atteindre.

A moins de nier résolument tout ce qu'on ne peut ni voir ni toucher, il faut bien admettre un domaine réservé, inaccessible aux méthodes expérimentales des sciences objectives.

Béclard.

LES APPAREILS ENREGISTREURS.

Suite et fin. — Voy. p. 119.

Chaque appareil enregistreur se compose d'une partie variable, baromètre, thermomètre, hygromètre, etc., qui met en mouvement le style et la plume. Celle-ci monte et descend le long du papier quadrillé qui enveloppe le tambour. Si ce dernier était immobile, la plume tracerait des traits verticaux qui se recouvriraient les uns les autres : c'est ce qui arrive quand la montre est arrêtée. Mais comme le tambour tourne en même temps que la plume se déplace, le tracé obtenu est une ligne sinueuse dont les ondulations montrent aux yeux les variations du phénomène observé. C'est ainsi que la marche du baromètre du 15 au 22 décembre 1884 ressort évidemment de l'inspection de la figure 2, reproduction réduite à moitié du tracé obtenu, à Saint-Cloud, sur un enregistreur Richard.

Sans avoir eu d'autre peine que celle de remon-

[1] Communication à l'Institut, par M. Heuzey.

ter la montre le lundi 15, et de fixer une feuille blanche sur le tambour, nous avons pu relever au bout de la semaine le tableau d'observations suivant :

BAROMÈTRE. — *Hauteur en millimètres réduite à 0°.*

DÉCEMBRE 1884	3 h.	6 h.	9 h.	midi	3 h.	6 h.	9 h.	minuit
Lundi 15	»	»	760.5	758.0	756.0	758.5	760.0	762.0
Mardi 16	763.5	764.0	764.5	765.0	764.0	763.5	762.0	760.5
Mercredi 17	757.5	755.0	754.0	755.5	755.0	756.0	757.0	758.0
Jeudi 18	760.0	762.5	763.0	765.0	765.5	764.0	763.0	762.0
Vendredi 19	760 0	758.0	756.5	754.0	756.0	756.5	756.0	755 5
Samedi 20	754.5	753.0	747.5	741.0	734.5	729.0	733.0	738.0
Dimanche 21	740.5	742.5	745.0	748.0	750.5	753.0	754.5	755.0
Lundi 22	766 5	767.5	»	»	»	»	»	»

Nous voyons, en outre, sur notre figure, que la colonne barométrique, après avoir subi pendant les quatre premiers jours de la semaine des alternatives de hausse et de baisse assez régulières, a éprouvé, du vendredi au samedi, une baisse rapide et considérable, suivie, le dimanche, d'une hausse presque aussi brusque. Ces dernières variations se sont produites pendant une violente tempête.

Constatons enfin que, pendant cette même semaine, le maximum de hauteur barométrique, 766 millimètres, a été atteint le jeudi 18 à 3 heures, et le minimum, 729 millimètres, le samedi 20 à 6 heures du soir.

Cet exemple suffit pour montrer tout le parti que l'on peut tirer du diagramme obtenu avec un appareil enregistreur. Nous pourrons maintenant faire comprendre en quelque mots la disposition spéciale des principaux instruments.

Le baromètre enregistreur Richard (fig. 1, voy. p. 120) se compose d'une série de boîtes vides d'air, analogues à celles que l'on trouve dans les baromètres anéroïdes ou holostériques. Les fonds on-

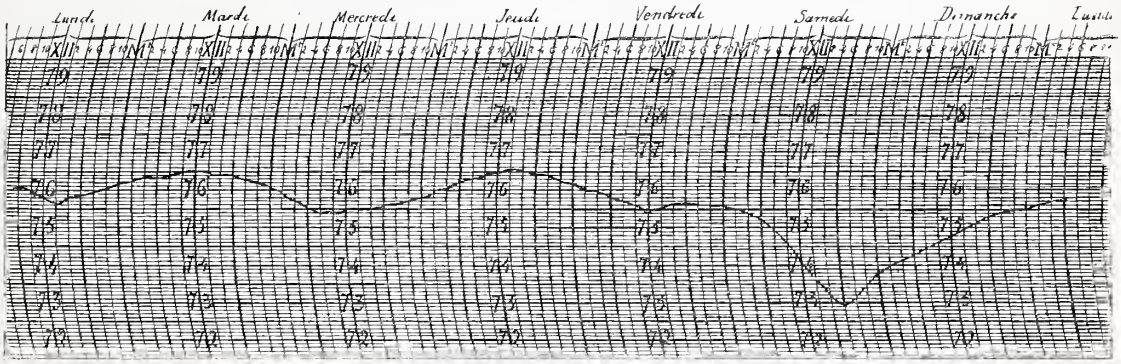


FIG. 2. — Marche du baromètre du 15 au 22 décembre 1884.

dulés de ces boîtes, maintenus écartés par des lames de ressort intérieures, se rapprochent ou s'écartent sous l'influence des variations de la pression atmosphérique. L'effet obtenu est augmenté, d'abord par la superposition de six à huit boîtes semblables, et ensuite par un système de leviers qui transmet le mouvement au style et à la plume. L'appareil est réglé de manière que celle-ci s'élève ou s'abaisse d'un millimètre quand le baromètre monte ou descend de cette même quantité; de sorte que la ligne tracée par la plume sur le papier quadrillé reproduit exactement la marche de l'extrémité de la colonne d'un baromètre à mercure.

Dans le thermomètre enregistreur (fig. 3), l'organe sensible aux variations de la température est placé en dehors de la cage vitrée de l'appareil et exposé ainsi librement au contact de l'air extérieur. C'est un tube métallique courbe, à section très aplatie, hermétiquement clos et complètement rempli d'alcool. L'une des extrémités du tube est fixe, la seconde est libre et rattachée par un levier au style qui porte la plume. Quand la température s'élève, l'alcool qui remplit le tube se dilate et presse sur ses parois, le tube se déforme momentanément et tend à se redresser. Il se courbe au contraire davantage quand la température s'abaisse. Ces mouvements se communiquent au style et à la plume, qui monte ou descend d'un millimètre et demi pour chaque variation de température de 1 degré.

MM. Richard frères construisent, d'après les mêmes principes, des hygromètres, des psychromètres, des manomètres, des pyromètres, des actinomètres, des pluviomètres enregistreurs. Ils ont également disposé une balance enregistrante qui peut recevoir de nombreuses applications. Veut-on, par exemple, se rendre compte de la rapidité de l'évaporation à la surface des feuilles d'une plante, on place celle-ci sur l'un des plateaux de la balance (fig. 4), et l'on dispose sur l'autre plateau un pot de même dimension, contenant la même quantité de terre, et arrosé de la même façon que celui où se trouve la plante mise en expérience. On fait la tare de manière que le plateau de gauche soit au bas de sa course au début de l'observation. A mesure que l'évaporation se produit, le poids diminue de ce côté plus vite que de l'autre, la balance se relève, et le mouvement du fléau se transmet au mécanisme ordinaire de l'enregistreur. On fait, du reste, varier à volonté la sensibilité de la balance au moyen d'un poids mobile adapté au

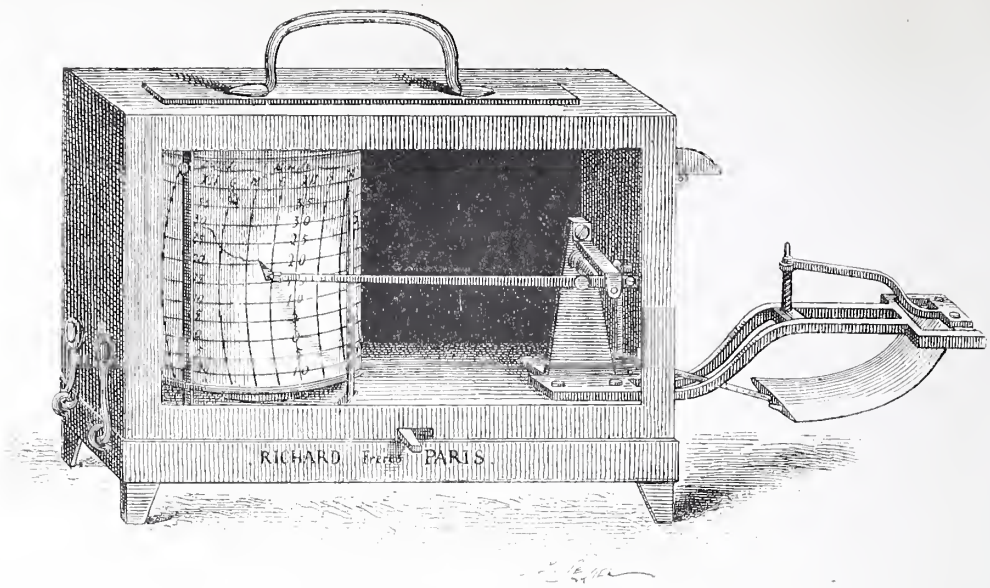


Fig. 3. — Thermomètre enregistreur.

fléau (voir en arrière de la figure). Suivant que le poids est fixé à la partie supérieure ou bien au bas de sa course, la balance s'incline de la même quantité pour des variations de poids de 10 grammes ou de 1 500 grammes.

Les ingénieux mécanismes imaginés par MM. Richard se prêtent, comme l'on voit, à l'enregistrement des expériences et des opérations les plus variées.

E. Lefebvre.

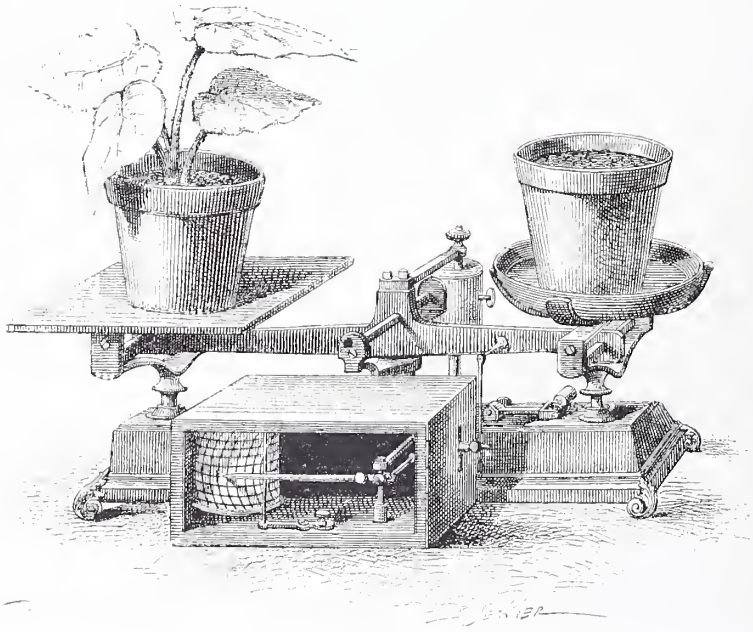


Fig. 4.

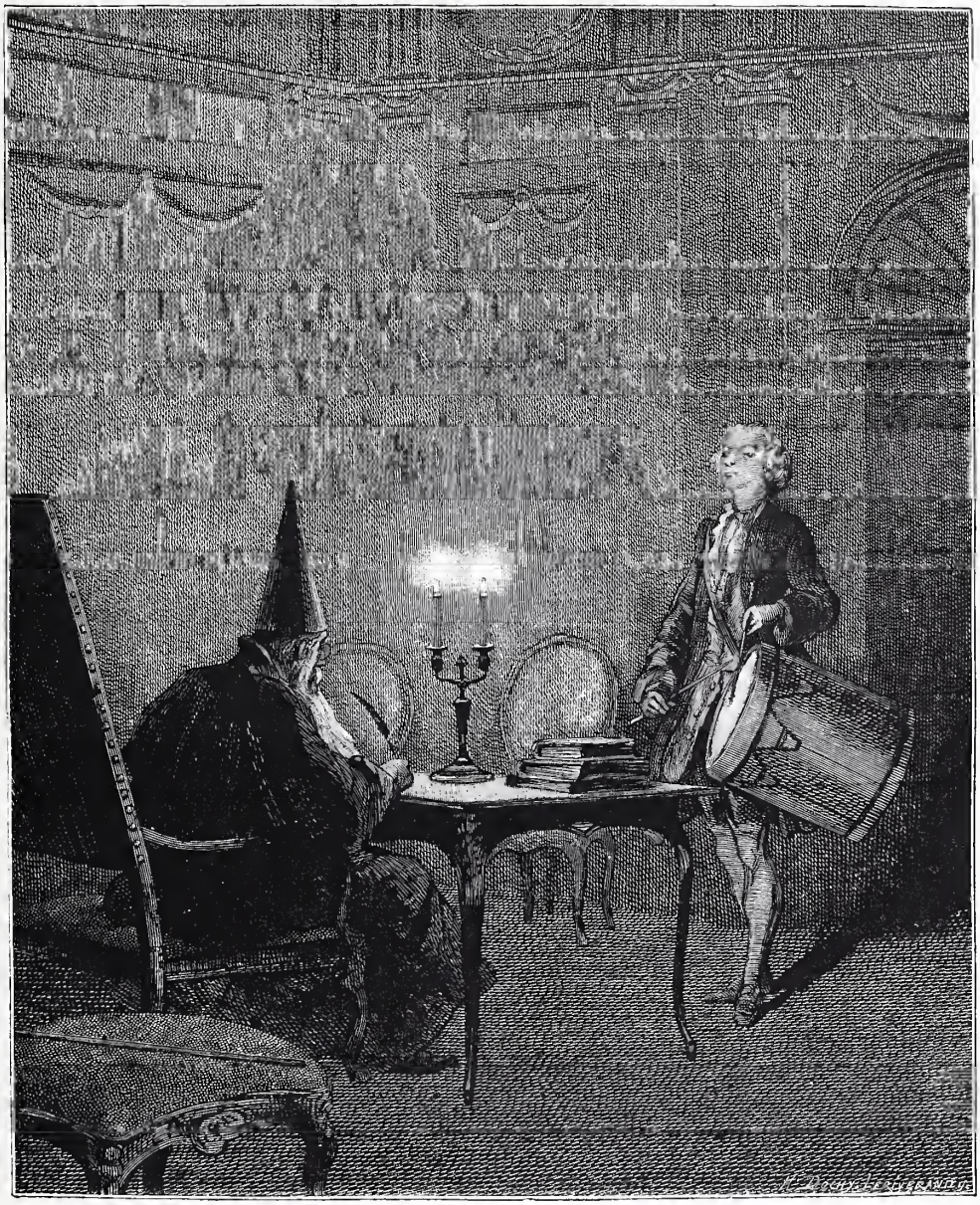
LE TAMBOUR NOCTURNE.

Depuis quinze jours, d'étranges rumeurs circulent aux environs du château. On assure qu'on y entend battre le tambour toutes les nuits; dans les caves, aux greniers, dans les murs des divers étages. Le tambourineur est introuvable, invisible : évidemment, c'est un esprit. Quel esprit? Ce ne peut être que celui du baron, le maître du château qui, dit-on, a été tué le mois précédent à la guerre. Mais pourquoi fait-il ce bruit nocturne? Les gens très fins insinuent que son ombre irritée veut effrayer et éloigner du château les jeunes seigneurs qui auraient l'envie d'épouser la jeune et riche baronne, sa veuve. Les prétendants à la main de Pénélope n'avaient pas imaginé ce moyen-là : on n'avait pas tant d'esprit à Ithaque. Quelles que soient les suppositions du tiers et du quart, la vérité est que l'esprit, loin de faire peur, attire chaque soir un si grand nombre de curieux que, pour peu que l'aventure continue, ce pourra bien être une cause de ruine pour la baronne. Écoutons l'intendant, M. Pincé, qui vient soumettre à sa maîtresse le compte de la semaine.

M. Pincé. Madame, vous trouverez que les dépenses montent un peu haut; mais il y en a de grandes à faire dans une maison où il revient des esprits.

La Baronne. Cependant, je crois que les esprits ne boivent ni ne mangent.

M. Pincé. Premièrement, une pièce de vin blanc... Ce n'est pas l'esprit qui l'a bu, mais cela revient au même; car vos domestiques disent tous qu'ils n'auront jamais le courage de demeurer dans une maison où il revient, à moins qu'on ne leur donne le vin à discrétion. Ils se flattent que vous aurez la bonté d'y consentir, tant que ce maudit tambour fera du bruit dans le château.



Le Devin. — Voilà une fort belle marche. Vraiment, tu as toute la démarche d'un esprit! On ne peut rien voir de plus majestueux.

La Baronne. Fort bien. Si je leur accorde cela, je vous garantis qu'on ne les guérira jamais de la peur; mais passons.

M. Pincé. *Item,* viande de boucherie, huit cents livres.

La Baronne. Huit cents livres! Mais voilà une dissipation effroyable, monsieur Pincé.

M. Pincé. Ma foi, Madame, ce n'est pas trop pour régaler tant de gens que la curiosité attire céans. Après qu'ils ont entendu le tambour, on ne peut pas les renvoyer sans souper.

La Baronne. En effet, ce serait incivil.

M. Pincé. *Item,* deux quartauts de vin de Bourgogne... Ces gens-là ne peuvent pas souper sans boire.

La Baronne. Il y aurait conscience. Il faut avouer, monsieur Pincé, que vous faites des commentaires merveilleux sur tous les articles de votre dépense.

M. Pincé. *Item,* douze livres de chandelles aux domestiques pour brûler pendant la nuit.

La Baronne. Pendant la nuit! Comment, ces ca-

nailles-là ne peuvent plus dormir sans lumière? En vérité, cela devient trop fort. Quel remède apporter à ce désordre-là? Je vous demande conseil.

L'intendant Pincé a pour manie de diviser tout ce qu'il dit en plusieurs points. Il répond :

— Madame, il y a deux choses à faire pour y remédier. Premièrement, c'est de ne plus régaler les personnes du voisinage que la curiosité attire tous les soirs; secondement, c'est de chasser d'ici cet esprit invisible et son tambour.

La Baronne. Voilà une division fort savante, mais je n'en suis pas plus avancée.

M. Pincé recommande alors de faire venir un rare personnage, arrivé depuis peu aux environs du château. Il a, dit-il, une mine très vénérable, et une barbe blanche qui lui descend jusqu'à la ceinture. Le peuple l'appelle astrologue, magicien, nécromancien, sorcier, devin, diseur de bonne aventure. Il prétend, en effet, être fort profond dans les sciences occultes, et il se vante, non seulement de parler aux esprits, mais même d'avoir l'art de les chasser des maisons où ils reviennent. Pourquoi ne pas essayer de cet homme-là? S'il réussit, on sera délivré de l'esprit; s'il ne réussit pas, on ne laissera pas de publier qu'il l'a chassé pour mettre un terme aux visites des curieux.

La baronne consent. Ce magicien est son mari qui a été seulement blessé. Ce qu'il a appris en route du tambour mystérieux l'a engagé à jouer le rôle de magicien. Il s'installe dans une chambre d'où l'on entend le plus ordinairement le tambour. Assis dans un fauteuil devant une table, il feint de tracer des figures cabalistiques sur un papier; puis il évoque l'esprit :

— Esprit qui tourmentes cette maison, je t'ordonne de paraître et de venir me dire ce que tu demandes!

Une porte secrète s'ouvre dans la boiserie, et un personnage (Léandre), vêtu comme l'était habituellement le baron, paraît en battant du tambour pour effrayer le magicien. Mais celui-ci, qui le reconnaît, continue à tirer des lignes, et lui dit :

— C'est bien, voilà une fort belle marche : recommence-là. Bien encore! mais ne fais plus tant de bruit. Parbleu, tu as toute la démarche d'un esprit! On ne peut rien voir de plus majestueux.

Léandre s'avance encore et se tient comme immobile, les yeux fixés sur le baron.

Le baron se lève en riant, et dit :

— Va, va, mon pauvre Léandre. Tire le rideau, la farce est jouée.

Cette pièce, comprise dans les œuvres de Néricault-Destouches, membre de l'Académie française, a pour titre : « le Tambour nocturne, ou le » Mari devin, comédie anglaise accommodée au » Théâtre français. » C'est, en effet, une imitation d'une comédie d'Addison (1672-1719), l'un des meilleurs écrivains du temps de la reine Anne, célèbre comme principal auteur du *Spectateur*, avec Steele. « C'est, dit Destouches, l'un des plus beaux » génies que l'Angleterre ait produits de nos jours, » et l'homme de son pays qui avait le moins d'a- » version pour le Théâtre français... »

Addison recommandait aux auteurs anglais du temps d'imiter les bienséances que l'on gardait sur notre scène. Il avait connu Boileau.

Destouches, né à Tours, en 1680, est mort en 1754. Ses œuvres les plus estimées sont : *le Glorieux, le Philosophe marié, le Dissipateur*, et *la Fausse Agnès*. Il avait rempli pendant sept ans, les fonctions de ministre plénipotentiaire en Angleterre.

Éd. Ch.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 95 et 106.

VI

Le jeune homme roux fit un salut plus profond encore que les précédents, et quand il se fut décidé à redresser son échine, il nous jeta un regard de respectueuse envie. Une affaire d'État! songez donc.

Le grand maître reprit : — Savez-vous où est le herr lieutenant von Siegvalt?

Le jeune homme roux fit passer prestement son claque de sa main droite dans sa main gauche, enfonça sa main droite dans la poche intérieure de son frac, et en tira un petit écrin de chagrin noir, timbré aux armes du grand-duché, et tendit l'écrin au grand maître, en lui disant :

— Excellence, le hautement bien né lieutenant von Siegvalt a pris froid ce matin, à l'inauguration du nouveau Jardin d'enfants, qu'il présidait au lieu et place de Votre Excellence. J'ai l'honneur d'être son médecin; il m'a fait appeler; je lui ai ordonné de prendre le lit, et de transpirer à outrance, si j'ose m'exprimer ainsi. Au moment où j'allais le quitter, il m'a remis l'écrin où sont ses insignes, dans le cas où Votre Excellence aurait besoin de se faire représenter par une autre personne pendant la durée de son indisposition, qui, j'ose le dire, n'aura pas de suites.

— Très bien, répondit le grand maître.

Alors, ouvrant l'écrin, il en tira une rosette aux couleurs nationales, c'est-à-dire rouge et blanche. Cette décoration se prolongeait en un ruban moiré rouge et blanc, terminé par trois ornements d'or, un glaive, une palme et un lion.

— Mettez cela à votre boutonnière, dit-il au jeune homme roux, et soyez mon représentant à la table de whist.

— Excellence! s'écria le jeune homme roux, un tel honneur! à moi! je suis confus... je ne sais comment vous témoigner mon ravissement, mon extase...

— Bon! bon! reprit tranquillement le grand maître, pendant que le jeune homme roux, cra-

moisi d'orgueil et de joie, attachait à sa boutonnière la décoration rouge et blanche aux ornements d'or massif, qui tremblaient au bout du ruban comme les ferrets d'une aiguillette.

Ayant salué cérémonieusement le grand maître, le jeune homme roux traversa le salon, la tête haute, les épaules effacées, la poitrine bombée, les pointes des pieds en dehors, tout fier d'avoir à remplacer le herr lieutenant von Siegvalt dans les fonctions de représentant officiel du grand maître de l'Université.

Le grand maître nous regarda avec une bonhomie malicieuse, et nous ne pûmes nous empêcher de sourire en voyant le lieutenant par intérim fouler le tapis d'un pas majestueux. Quelques-uns songèrent peut-être en leur for intérieur à l'âne chargé de reliques; et j'avoue que moi j'y songeai, sans en rien dire à personne. Mais plus d'un, dans l'assistance, envia la bonne fortune du jeune homme roux, qui allait faire la « partie d'honneur » avec deux ambassadeurs et avec la princesse Horta, la propre sœur de Son Altesse sérénissime le grand-duc de Münchhausen.

Et puis, parmi les invités, beaucoup étaient assez mal accommodés du côté de la fortune. Or, on jouait gros jeu à la table d'honneur. Si le représentant de Son Excellence perdait, c'était Son Excellence qui supportait la perte; en cas de gain, le représentant empochait la somme quelle qu'elle fût. L'étiquette le voulait ainsi.

Pendant que le vice-lieutenant s'avançait à pas comptés vers la maîtresse de la maison, Mme la ministre de l'instruction publique lança à son mari ce que je me permettrai d'appeler un regard d'augure. Ce regard disait, aussi clairement qu'un regard humain peut le dire : « Gros paresseux (Son Excellence était rondelette de sa personne), voilà comme tu esquives les corvées solennelles! Mais tu as bien raison, puisque tu le peux. »

Un second regard, accompagné d'un petit mouvement de tête derrière l'éventail, désigna clairement certaine porte qui était derrière notre groupe, une porte peinte en blanc et réchampie de filets d'or. Cette porte donnait sur un couloir qui conduisait tout droit au cabinet du ministre.

— Hum! fit le ministre. Et il ajouta aussitôt : — Elle a raison; deux soleils ne peuvent briller à la fois sur le même univers. Je suis de trop ici, il faut que je m'éclipse : qui m'aime me suive.

Nous le suivîmes tous, en prenant des airs très affairés.

VII

Supposons, pour un instant, que ce véridique compte rendu des faits dont j'ai été témoin n'ait qu'un seul lecteur, je dis un seul! Supposons encore que cet unique lecteur ne soit pas au courant des us et coutumes de notre grand-duché, il est de mon devoir strict de l'éclairer.

Dans le grand-duché, comme dans tout autre état, monarchique ou non, un ministre ne peut pas se trouver à la fois dans deux endroits différents. Il se peut qu'il ait à élaborer, dans le silence du cabinet, la solution de quelque question importante, à l'heure même où son devoir l'appellerait à honorer de sa présence les obsèques d'un grand homme, ou l'inauguration d'un monument national, ou celle d'un chemin de fer, ou une distribution de récompenses après une exposition artistique. Que fait-il alors? Il court au plus pressé; il s'enferme dans son cabinet, et, la tête dans les deux mains, médite, médite, médite la question dont la solution immédiate importe au bien, quelquefois au salut de l'État.

Pendant ce temps-là, son sosie, son *legatus a latere*, comme il est écrit dans les actes officiels, son *lieutenant*, comme on dit couramment, en vertu d'une fiction adoptée sans réserve, sans restriction et sans critique, *vaut* le ministre lui-même; que dis-je? il *est* le ministre lui-même. Devant sa simple rosette, attachée à la boutonnière du vulgaire et triste habit noir, toutes les portes s'ouvrent, tous les fronts s'inclinent, toutes les bouches sourient, les tambours battent aux champs, et les troupes présentent les armes. Le poste de *lieutenant* d'un ministre est fort recherché, non seulement à cause des honneurs que l'on rend à la personne du titulaire, mais aussi à cause des avantages, et, comme on dit, des revenants-bons du métier : un traitement considérable, des relations fort étendues, une promotion tous les cinq ans dans l'ordre national, et, au bout de tout cela, une belle pension, avec le titre de conseiller aulique. Aussi les ministres se montrent-ils fort sévères dans leur choix : le candidat doit être de bonne famille, bien élevé, muni du diplôme de docteur; il faut qu'il soit jeune et bien disant, et surtout vigoureux et bel homme. Un ministre ne serait pas flatté d'être représenté par un avorton incapable de faire de beaux discours, d'improviser à l'occasion, et surtout de boire une foule de santés à la file, sans en avoir les idées moins claires et le pas moins assuré.

Le lieutenant von Siegvalt remplissait toutes ces conditions. Il était docteur en philosophie, parlait bien, buvait mieux encore; le grand maître l'aimait beaucoup.

A suivre. J. Girardin.

FOURMILIÈRES ARTIFICIELLES.

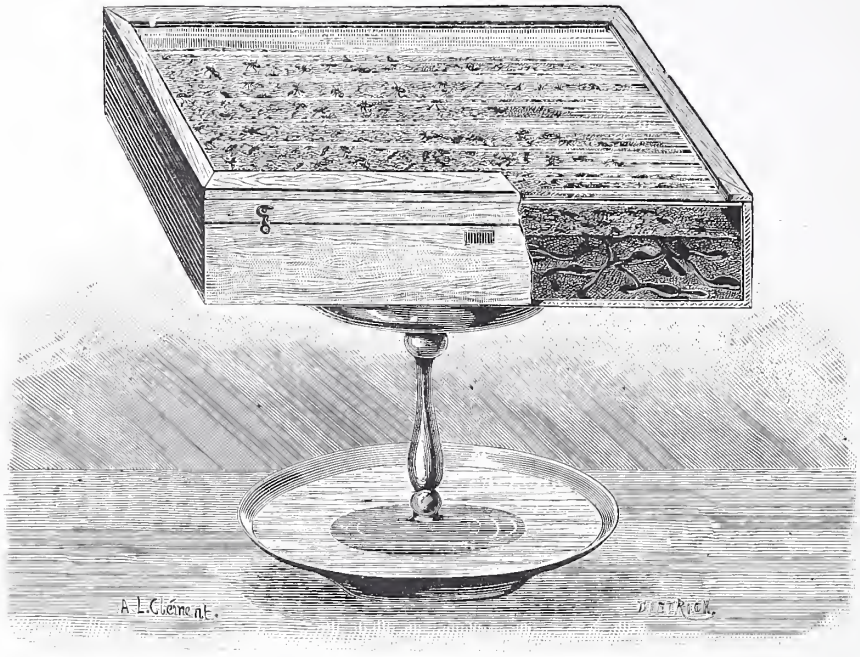
Voy., sur les mœurs des fourmis, 1885, p. 248 et 262.

Si vous voulez assister à mille petits traits de mœurs et d'intelligence des fourmis, bonnes pour la plupart, méchantes quelquefois, comme parmi nous, vous n'avez qu'à disposer un châssis de bois, fermé de deux carreaux de verre à deux ou trois centimètres d'intervalle, sur un petit tabouret. Sur un des côtés, vous ménagerez une petite ouverture; vous mettrez dans votre boîte

vitrée un peu de terre, quelques fourmis, nymphes, larves et, si possible, une reine de la fourmilière voisine; vous poserez, à proximité de votre cage, un peu de miel dans une soucoupe, du sucre et quelques petits insectes.

Si vous couvrez ensuite la cage d'un carton permettant à vos prisonnières de vivre à l'obscurité, elles ne tarderont pas à construire leur nid, et vous pourrez suivre leurs travaux chez elles.

Si vous voulez les garder assez longtemps, entourez le bord du tabouret ou du guéridon d'un rebord de plâtre sec, d'un petit fossé rempli d'eau ou d'une bordure de fourrure, obstacles insurmontables à une fourmi. Ou bien, si votre cage est très petite, placez-la simplement sur un verre dont le pied baigne dans une assiette remplie d'eau,



Fourmilières artificielles. — Fig. 1.

mais ayez soin alors de permettre aux fourmis l'accès des provisions que vous leur destinez.

Nul doute qu'en voyant les fourmis à l'œuvre, vous ne soyez d'avis qu' « il faut faire table rase des épithètes plus ou moins méprisantes dont on se plaît

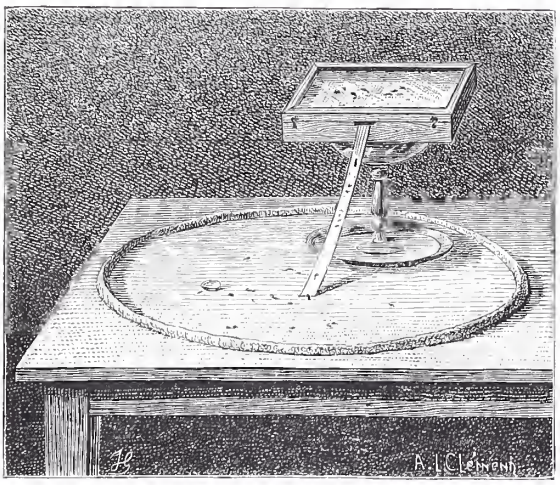


Fig. 2.

chaque jour à qualifier ces petits êtres, et qu'ils appliqueraient souvent avec raison, s'ils savaient parler, à leurs orgueilleux contempteurs. » (1)

(1) *Les Fourmis*, par M. André (Bibliothèque des Merveilles).

Écraser la fourmi sous le pied est chose facile, l'étudier et la comprendre est plus difficile; et voilà pourquoi tant de gens encore, se croyant de bonne foi les seuls produits intéressants de la création, se confinent dans leur ignorance narquoise plutôt que d'ouvrir les yeux et de laisser leur mépris se changer en admiration à la vue de merveilles qui les étonneraient d'autant plus qu'ils n'en soupçonnent même pas l'existence.

VISITE AU CHATEAU D'AMBRAS.

Temps effroyable! Depuis deux heures un vent furieux, une tempête, s'acharne sur la colonne de Sainte-Anne (*Annensaule*). Des fenêtres de l'hôtel du Soleil d'or nous ne découvrons dans Neustadt que des visages de marchands collés contre les vitres de leurs portes; ce sont bien les plus tristes mines du monde.

— Et cependant, dis-je, nous partons ce soir; comment nous éloigner d'Innsbruck, où nous ne reviendrons peut-être plus, sans avoir été visiter le château d'Ambras!

— *Amras*, s'il vous plaît, dit le professeur qui parle peu, on écrit l'un et l'autre. C'est après tout un très petit voyage. Le château est, si l'on y va en voiture, à moins d'une heure d'ici.

— Mais, professeur, dit un banquier de Bâle, compagnon toujours joyeux, que voulez-vous donc voir à ce château? ce n'est pas certainement le paysage : les nuages et le brouillard couvrent tout, le ciel touche à la terre.

— Sa collection, reprend le professeur, est célèbre.

— Mais, ô savant docteur, n'avez-vous pas lu dans Badeker, Joanne et tous les autres, qu'on l'a enlevée en 1806; vous aurez tout le temps de la voir à Vienne!

— Non pas tout entière, Monsieur. On a laissé à Ambras beaucoup de choses que l'on dit être curieuses.

— Pour moi, dit un jeune étudiant hongrois pâle et maigre, qui nous accompagne depuis Bregenz, ce que je veux y voir, c'est la salle de bain où Philippina Welser s'est donné la mort.

— Pas gai! dit le banquier.

— Ah! Messieurs, quelle poétique histoire que celle de cette charmante personne, fille d'un banquier d'Augsbourg, femme de l'archiduc Ferdinand

Le Château d'Ambras, près d'Innsbruck.

du Tyrol et qui avait vécu longtemps heureuse au château d'Ambras, puis qui a voulu mourir avant la vieillesse! D'où lui est venu son désespoir? Je le sais, moi, qui, je le sais!... Comment les romanciers et les poètes les plus renommés n'ont-ils pas été émus de cette histoire, si gracieuse au commencement et à la fin si tragique?

— Cette fille d'un de mes confrères du temps jadis était-elle donc si belle? dit le banquier.

— Belle! vous avez pu à peine en juger par la copie de son portrait du Musée d'Ambras que nous avons vue hier au Musée d'Innsbruck; mais un témoignage de sa beauté, plus digne de foi qu'une peinture, est l'impression extraordinaire qu'elle fit sur l'empereur lorsqu'elle vint se jeter à ses pieds pour le supplier de reconnaître son mariage clandestin avec l'archiduc son fils! Ses charmes lui valurent une couronne.

— Messieurs, une éclaircie! m'écriai-je, un trou doré à travers ces gros nuages noirs et lourds; le soleil va peut-être paraître.

— Eh bien, partons!

On hèle un des cochers qui stationnent devant l'hôtel, près de la colonne.

Mais décidément le soleil ne veut pas paraître, la pluie fouette les fenêtres de la voiture que voilent nos souffles.

Après trois quarts d'heure environ, on devine que l'on monte une colline à travers bois.

Nous voici au château. Quelques voitures de voyageurs vides sont au repos au dehors. La porte est grande ouverte. Entrons : on ne s'empresse guère à nous recevoir; sur une rampe en bois s'appuie une gentille fillette blonde qui dévore une tartine couverte de miel : elle ne répond à nos questions qu'en tendant sa tartine vers une construction

toute bariolée de couleurs qui s'élève de quelques marches au fond de la cour.

A l'intérieur, ce petit bâtiment ne nous paraît se composer que d'une galerie remplie d'armures. Les plus précieuses ont été, en effet, transportées à Vienne (1). Sur les murs on a fait à la grosse les portraits de beaucoup de princes, la plupart peu connus dans l'histoire. Sous chacun d'eux on lit une inscription latine où l'on a caractérisé ces personnages figurés avec plus de liberté qu'on n'en use d'ordinaire dans les demeures princières ; nous en remarquons quelques-unes qui sont même des railleries fort peu respectueuses, une entre autres où l'on ne rappelle la vie d'un de ces seigneurs que pour dire qu'elle n'a été bonne à rien : si c'est à titre d'exception, elle honore les autres, mais ce n'est sans doute pas de son vivant ou peu de temps après son trépas qu'on a ainsi recommandé ce pauvre duc à la postérité.

Des peintures mythologiques, d'une inspiration savante et peu commune, décorent le plafond.

Le professeur copie les inscriptions et prend note des fantaisies mythologiques, mais ce n'est pas là ce qui peut satisfaire notre jeune étudiant. Il lui faut des traces, des souvenirs de son héroïne. Il n'y a rien là qui la rappelle. Il nous presse d'aller à sa recherche.

Pour visiter le château même, dont l'armeria est de côté au soubassement, nous avons à monter plusieurs escaliers à découvert.

En avant donc, malgré le vent qui emporte tout à coup le chapeau de l'étudiant jusqu'en bas : un chien qui le happe et fuit au loin ne se laisse pas attraper aisément. La course est ridicule. O Philippine!

A moitié chemin, quelques dames anglaises qui ont visité en même temps que nous la salle aux armures n'ont pas le courage d'aller plus loin. L'une d'elles, d'âge moyen, couperosée, à figure sensible, s'est assise en gémissant sur une marche humide, dans une encoignure où elle prétend rester à l'abri ; ses compagnes font assaut d'éloquence anglaise pour la décider à se lever : peine inutile, autant lui arracher la vie!

Quant à nous, mouillés, transis, nous arrivons enfin à une porte fermée ; nous sonnons.

La cloche retentit, personne ne vient.

Or, sans abri sur cette terrasse exposée aux fureurs de l'orage, on n'est pas à l'aise ; les uns se cramponnent aux murs, d'autres à deux arbres voisins. On s'enfonce les casquettes et les chapeaux jusqu'au menton. Une jolie jeune fille d'officier, que le vent fait tourbillonner avec grâce, nous intéresserait si elle n'était maquillée, et à quoi bon?

De cinq en cinq minutes, nous sonnons et nous resonnons ; c'est un vacarme à réveiller tous les ducs du temps jadis, à faire monter les portraits d'en bas.

Un voyageur expérimenté nous donne l'explication de ce long silence inhumain. Un groupe d'étrangers, nous dit-il, nous a précédés, celui des voitures vides, et il se promène tranquillement dans la centaine de chambres qui font le tour du château, attentifs au cicerone qui les accompagne, et ne viendra certainement pas à notre secours avant de leur avoir débité sa vieille leçon en toute conscience, dussions-nous briser la sonnette et la porte même.

Dures épreuves sous ces rafales! Ce n'est qu'après plus d'une demi-heure et alors que nous allions céder au découragement qu'une vingtaine de personnes sortent ; nous les remplaçons, mais nous reconnaissons bientôt que nous ne serons vraiment pas récompensés de notre patience.

Vienne n'a laissé à Ambras que ce qui ne lui a pas paru digne de ses collections :

« Elle aurait tout aussi bien fait, dit le banquier, de mettre le reste aux enchères ; je n'aurais pas été enchérisseur! »

Nous défilons sans admiration ni gaieté devant une série de grands poêles de toutes formes dont quelques-uns méritent l'attention ; nous remarquons des « cabinets » ou grandes cassettes de quelque valeur, des mosaïques, des tapisseries, des lits, des chinoiseries, beaucoup de bibelots qui ne nous laisseront point de souvenirs.

De même qu'au rez-de-chaussée, nous passons en revue de nombreux portraits non moins détestables.

A un certain moment, notre étudiant hongrois tressaille, accourt : il a entendu prononcer le nom adoré de Philippina ; nous le suivons devant une longue figure de jeune femme souriante, badigeonnée en rose plutôt que peinte, et sans aucune ressemblance avec le portrait connu de la princesse. Déçu cruellement, mais profitant de la circonstance, le jeune enthousiaste demande avec une ardeur peu contenue si l'on verra bientôt la salle du bain.

— Non, répond le cicerone à voix basse et d'un air qui nous paraît mystérieux.

L'étudiant se hasarde à offrir un marc.

— Non, répète l'homme, tout en saisissant vivement le marc, non.

Et il fait une fort laide grimace qui est peut-être dans son intention un remerciement, mais où notre jeune compagnon, croyant deviner un sentiment profond et terrible, pâlit, s'exalte, piétine.

Le banquier murmure à son oreille d'une voix lugubre : « Peut-être la conserve-t-on dans la baignoire! » Horreur!

A notre tour nous pressons de questions le cicerone qui, revenu à la physionomie la plus calme du monde, nous dit simplement : — J'ai perdu la clef.

Notre jeune homme, que je ne crois pas gradué en philosophie, s'écrie : — Mensonge! mystère! La

(1) On voit entre autres curiosités, au Musée Ambras de Vienne, l'épée et le casque de Scanderbeg, les gants du sultan Soliman qui assiégea Vienne, l'arc du grand vizir Cara-Mustapha, étranglé en 1693 pour avoir levé le siège ; une très belle suite de portraits historiques.

clef! la clef! Que l'orage et Méphistophélès emportent le château!

— Pas du moins avant que nous n'en soyons sortis, dit le banquier.....

(Nous avons publié dans notre volume de l'année 1878 un beau portrait de Philippine Welser qui a été retiré depuis du château d'Ambras. — Le jeune étudiant ne devait pas ignorer que l'on a écrit un drame sur Philippine Welser; mais au lieu d'un auteur peu célèbre, Redwitz Schnetz, il eût voulu tout au moins Schiller ou Gœthe. Nous avons fait connaître, d'après la tradition, la cause probable du suicide de Philippine.)

Éd. Ch.

LA VIE INTIME DE FÉNELON
à Cambrai.

Suite et fin. — Voy. p. 54 et 86.

Après les fuyards, vinrent les blessés, officiers et soldats, Français et étrangers. Tous furent accueillis. Le palais épiscopal devint à la fois une hôtellerie et un hospice. Le prélat avait souvent jusqu'à cent cinquante personnes à sa table. Il assistait aux consultations des chirurgiens et des médecins; il allait au chevet des simples soldats comme à celui des chefs. « Il s'acquit ainsi, dit Saint-Simon, l'amour des ennemis par les soins pour les prisonniers de tous états retenus à Cambrai et dans les autres lieux de son diocèse, logeant aussi chez lui les officiers ennemis, et répandant ses libéralités sur leurs soldats comme sur les nôtres; en sorte que les chefs de leurs troupes, les gouverneurs de leurs places, le prince Eugène et le duc de Marlborough, lui marquèrent sans cesse leur attention et leur considération en toutes choses, jusqu'à ne fourrager point ses terres, à épargner celles qu'il leur faisait recommander, et faisant pour des officiers leurs prisonniers, à sa prière, ce que personne n'eût osé leur demander. »

Vieillir, c'est se voir dépouiller successivement de toutes ses affections, jusqu'à n'avoir plus d'autre soutien que soi-même, d'autre recours que sa foi religieuse ou sa résignation à l'ordre de la nature. Les dernières années de Fénelon furent attristées par la perte de ses plus chers amis. Sa piété, qui ne faiblit jamais, son absolue soumission à la volonté de Dieu, sa confiance dans l'efficacité salutaire des épreuves, l'aidèrent puissamment à supporter ces déchirantes séparations; mais son cœur, toujours aimant et tendre, souffrit cruellement. Il vit d'abord mourir l'abbé de Langeron. « J'ai perdu la plus grande douceur de ma vie », dit-il; et dans les lettres qu'il écrit à cette époque il ne peut dissimuler sa souffrance; plus d'une fois il lui échappe cet aveu : « J'ai le cœur bien malade. » Par moments, s'analysant lui-même avec la pénétration du philosophe et du chrétien, il s'accuse de se pleurer en croyant pleurer son ami, et il condamne sa douleur égoïste; puis, quand il s'aperçoit qu'avec le temps son chagrin devient moins aigu, il se le reproche; l'adoucissement de sa peine l'humilie; il rougit de se consoler par lassitude de la souffrance et par besoin de soulagement. « Hélas! s'écrie-t-il, que tout est vain en nous! »

La mort si imprévue du duc de Bourgogne, devenu depuis peu l'héritier du trône et, semblait-il, sur le point d'y monter pour le bonheur de la France, fut pour Fénelon un coup de foudre : c'était le fruit de tous ses efforts, l'objet de tous ses soins depuis vingt-cinq ans, c'était l'œuvre principale de sa vie qui se trouvait anéantie; et il ne peut retenir ce cri de désespoir : « Tous mes liens sont rompus; rien ne m'attache plus à la terre !... Dieu détruit ce qu'il semblait avoir formé tout exprès pour sa gloire. » Puis, courbant la tête, il ajoute : « Il nous punit, nous le méritons. »

Ce n'était pas encore assez : le plus ancien et le plus dévoué des amis de Fénelon, le duc de Chevreuse, fut enlevé à son tour. Fénelon veut consoler la famille du duc, en s'oubliant lui-même; mais son cœur le trahit, il avoue au fils qu'il ne peut pas s'accoutumer à la perte irréparable qu'ils ont faite, et qu'il la ressentira douloureusement tout le reste de ses jours; à la duchesse il affirme que leur ami est seulement devenu invisible, mais qu'il ne s'est pas éloigné, qu'une nouvelle amitié, divine et éternelle, a avantageusement remplacé l'ancienne; toutefois, cédant à ses regrets, il ajoute tristement : « Les vrais amis font notre plus grande douceur et notre plus grande amertume. On serait tenté de désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble. Ceux qui n'aiment rien voudraient enterrer tout le genre humain : ils ne sont pas dignes de vivre. Il en coûte beaucoup d'être sensible à l'amitié; mais ceux qui ont cette sensibilité seraient honteux de ne l'avoir pas : ils aiment mieux souffrir que de ne l'avoir pas. » Enfin un autre ami d'autrefois, non moins cher à Fénelon, M. de Beauvilliers, suivit bientôt dans la tombe le duc de Chevreuse.

Malgré toutes ces afflictions, le zèle et l'activité de l'évêque ne s'étaient pas ralentis. Les joies et les consolations étaient parties de sa vie, mais les devoirs y étaient restés, et il s'y donnait tout entier. Ses tournées pastorales, auxquelles l'âge et la mauvaise santé ne le décidaient pas à renoncer, le fatiguaient extrêmement. Son secrétaire l'ayant engagé à se ménager un peu, il lui répondit que, quand il aurait donné son âme pour ses ouailles, il aurait alors rempli l'idée du vrai pasteur. « Jusque-là, ajouta-t-il, je n'aurai rien fait de trop. »

Une lettre, qui est l'avant-dernière de sa correspondance, et qu'il écrivit le 30 décembre 1714, — sept jours avant sa mort, — nous fait pénétrer dans le fond de son âme et nous montre quelle en était la simplicité et la sincère humilité. Elle est adressée à une dame inconnue, une paysanne du diocèse d'Arras, croit-on, qui passait pour une per-

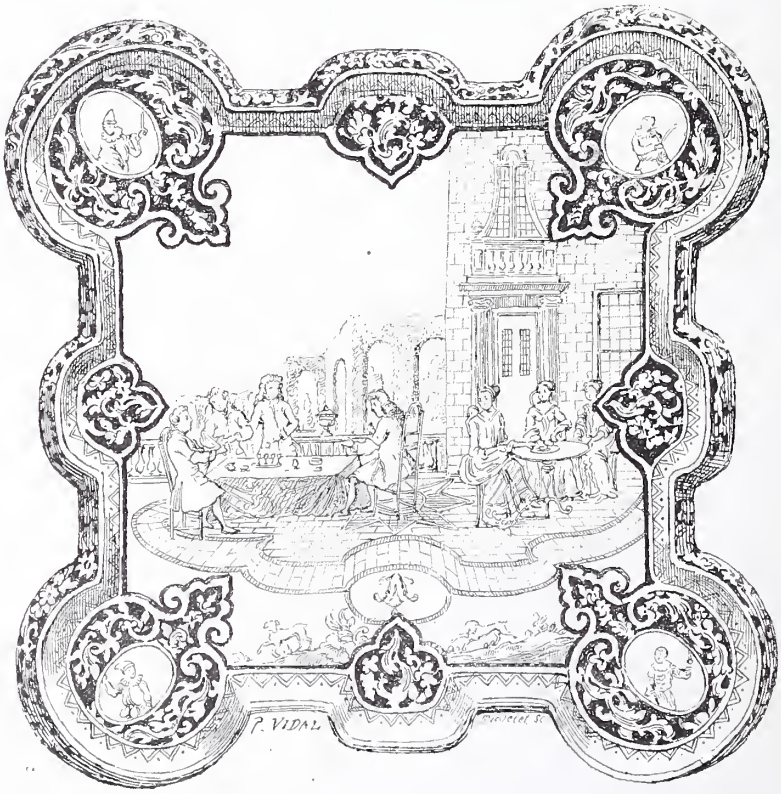
sonne d'une grande sainteté et avec laquelle plusieurs amis le pressaient d'entrer en relation. Fénelon lui écrit que s'il ne va pas la voir, c'est qu'elle demeure hors de son diocèse, et qu'il est des réserves qui s'imposent à lui ; mais il la supplie de lui communiquer par lettre en toute simplicité ce qu'elle peut avoir à cœur de lui dire. « Je recevrai avec ingénuité, et même, j'ose le dire, avec petitesse, ajoute-t-il, tout ce que vous croirez être selon Dieu et venir de son esprit. Quoique je sois en autorité pastorale, je veux être, pour ma personne, le dernier et le plus petit des enfants de Dieu. Je suis prêt, ce me semble, à recevoir des avis et même des corrections de toutes les bonnes âmes... Vous ne me connaissez point. Je ne devrais pas, selon la sagesse humaine, faire ces avances ; mais j'ai ouï dire que vous cherchez Dieu ; en voilà assez pour un homme qui ne veut chercher que lui. »

Dans son testament, qui fut lu le jour même de sa mort devant tout le chapitre du diocèse réuni, Fénelon déclare qu'il ne laisse rien de sa succession à ses parents, quoiqu'il les aime tendrement et qu'ils soient pauvres, « les biens ecclésiastiques n'étant pas destinés aux besoins des familles. » Il exprime, en outre, le désir que son enterrement se fasse de la manière la plus simple et avec le moins de dépense possible : il croit « que les fonds que l'on pourrait employer à des funérailles moins simples doivent être réservés pour des usages plus utiles, et que la modestie des funérailles des évêques doit apprendre aux laïques à modérer les vaines dépenses que l'on fait dans les leurs. »

Il y a un autre Fénelon que celui que nous venons de montrer. C'est le Fénelon homme d'initiative et d'action, qui, sortant du cercle de la vie privée, lutte avec Bossuet, livre bataille aux jansénistes ; gourmande le duc de Bourgogne, l'excite par de virils conseils à se conduire en prince, à oser des actions d'éclat, à se dégager des minuties de la dévotion et à avoir un cœur « large comme la mer » ; qui s'efforce d'intervenir dans le gouvernement, donne des avis au roi, trace un programme de réformes politiques, propose d'adjoindre au monarque un conseil des notables de la nation ; enfin sent en lui et déploie l'étoffe d'un ministre. Cet homme pratique et remuant vivait en bonne intelligence avec le mystique et l'ascète. Ce saint, qui voulait se tenir « immobile sous la croix », brûlait tout à coup de se jeter dans la mêlée humaine. Saint-Simon avait raison de dire que tous les contraires se rassemblaient, sans se combattre et sans se détruire, dans cet être extraordinaire.

E. Lesbazeilles.

UNE FAÏENCE DE DELFT.



Plateau décoré en camaïeu bleu, par J. Aalmis. — Collection de M. J.-F. Loudon, à la Haye. — *Histoire de la faïence de Delft*, par Henri Havard. — Dessin de Léopold Flameng et Charles Goutzwiller. Plon, 1878.

Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

SÄLLSKAPET TILLHÖRIG FÅR EJ BORTTAGAS

L'ÉDUCATION DES FEMMES D'AUTREFOIS (1).

Académie de Venise. — Une Leçon de danse, par Longhi.

Les arts d'agrément, surtout ceux qui s'exercent dans le monde et pour lui plaire; le bon ton et les belles manières; la toilette, soumise aux perpétuels caprices de la mode; les lois de l'étiquette : tel était autrefois le principal objet, on pourrait dire l'objet unique, de l'éducation des jeunes filles appartenant à la noblesse. La bourgeoisie riche s'efforçait de suivre d'aussi près que possible leur exemple.

Déjà, au seizième siècle, Érasme se plaignait qu'on donnât aux filles, dès leur enfance, la sotte vanité de la parure : « On charge de rubans et de bonnets leur tête embarrassée d'une énorme chevelure qu'on prendrait pour une perruque; on les affuble d'une robe faite d'une lourde étoffe, deux fois trop ample pour elles, et garnie d'une immense queue qui, se repliant derrière le dos, achève d'accabler ces pauvres petits corps et en gêne le développement. Si les mères mettent à cela leur plaisir, qu'elles déguisent ainsi des poupées ou des singes, et non leurs filles. A peine l'enfant commence-t-elle à parler, on la façonne aux usages du monde : elle n'appellera sa mère que « madame ma mère », et si elle veut dire non, elle devra ajouter : « sauf votre grâce, Madame. » Ces devoirs sont tellement importants, que si elle

(1) Voir l'excellente *Histoire de l'éducation des femmes en France*, par M. Rousselot, ouvrage couronné par l'Institut.

y manque elle sera battue, et, si elle s'obstine, mise au cachot. Mais aussi, après quelques années de ce régime, quel beau résultat! Elle saura faire la révérence, bien tenir ses bras, sourire en pinçant la bouche, ne pas présenter la main droite quand il faut donner la gauche. Dès lors elle est élevée, en voilà assez, elle est bonne à marier. »

En même temps, Vivès, disciple et ami d'Érasme, protestait contre l'abus de la danse, dont il trouvait qu'il y avait trop d'écoles en pays chrétien. « A quoi servent, demande-t-il, tant de sauts que font les filles, soutenues sous les bras par leurs compagnons, afin de regimber plus haut? Quel plaisir prennent ces sauterelles à se tourmenter ainsi et à passer la plus grande partie des nuits sans parvenir à se rassasier ou à se lasser de la danse? »

Au dix-septième siècle, Mlle de Scudéry, qui ne proscrivait pas les talents et les plaisirs mondains (elle-même jouait volontiers du luth), critique avec beaucoup de justesse l'éducation frivole des femmes de son temps : « On ne veut pas qu'elles soient coquettes, et on leur fait apprendre soigneusement tout ce qui porte à la coquetterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse occuper leur esprit et fortifier leur vertu. Toutes ces grandes réprimandes qu'on leur fait dans leur première jeunesse de ne pas s'habiller d'assez bon air et de n'étudier pas assez les leçons que leur donnent leurs maîtres à danser et à chanter, ne prouvent-elles pas ce que je dis? Et ce qu'il y a de rare, c'est qu'une femme, qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six ; et à cette même personne qui est obligée d'avoir du jugement jusques à la mort et de parler jusques à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite. »

En effet, la plupart des plus grandes dames de la cour n'avaient reçu aucune instruction, n'avaient aucune lecture avant leur entrée dans le monde. Mme de Longueville, Mme de Chevreuse, Mme de Sablé, Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans, ne savaient pas l'orthographe. Mademoiselle écrit à son père : « J'ai cru que Votre Altesse serét bien cse de savoir sete histoire. » — « Il lia sy lontant que je n'ay antandu parler de vous », écrit Mme de Montespan à Mme de Lauzun. Mme de Maintenon était obligée de corriger les lettres des maîtresses de Saint-Cyr. Écrire lisiblement, faire les lignes à peu près droites et les espacer régulièrement, mener à bien une addition ou une soustraction de manière à arrêter un compte, constituait un mérite tout à fait exceptionnel.

Les mères, adonnées tout entières à leurs obligations ou à leurs plaisirs de société, ne s'occupaient pas de leurs filles. Elles les voyaient à peine. Elles les faisaient comparaître le matin, pendant un quart d'heure, devant elles dans leur chambre, et c'était pour leur dire : « Tenez-vous droites; levez la tête. Que vous êtes mal mises! allez vous faire habiller. » Telle d'entre elles ne permettait pas à sa fille de rire en sa présence. Telle autre tenait la sienne assise auprès d'elle, et quelquefois debout, les bras croisés, sans dire un mot.

On livrait l'enfant à une gouvernante, qui était une femme de chambre plutôt qu'une institutrice. Mme de Maintenon raconte que, demeurant chez sa tante, — elle avait alors dix ans, — une des femmes de la maison prenait soin d'elle, la tirait à quatre épingles, lui recommandait de se tenir bien, et du reste lui laissait faire tout ce qu'elle voulait : l'essentiel était de ne pas chiffonner et tacher sa robe ou son tablier ; c'était un crime pour lequel on recevait le fouet, parce que la gouvernante avait la peine de les blanchir et de les repasser.

Loin de Paris et de la cour, en province, c'était la même négligence à l'égard des enfants. « Je me souviens, disait encore Mme de Maintenon aux demoiselles de Saint-Cyr, que ma cousine et moi (elle était en séjour chez une autre de ses tantes, Mme de Neuillant, près de Niort) nous passions une partie du jour à garder les dindons de ma tante. On nous plaquait un masque sur le nez, car on avait peur que nous ne nous hâlassions ; on nous mettait au bras un petit panier où était notre déjeûner, avec un petit livre des Quatrains de Pibrac, dont on nous donnait quelques pages à apprendre par jour ; avec cela, on nous mettait une grande gaule dans la main, et on nous chargeait d'empêcher que les dindons n'allassent où ils ne devaient pas aller. » Les lourds et sentencieux Quatrains de Pibrac, considérés alors comme un excellent manuel d'éducation, étaient bien, de toutes les lectures, la plus sèche et la plus rebutante pour de jeunes esprits. L'enfant en récitait couramment trois ou quatre devant quelques amies de sa mère ; celles-ci se récriaient : « La jolie mignonne! qu'elle sait de choses! qu'elle a d'esprit! » La gouvernante, qui était présente, se rengorgeait, et l'on s'en tenait là.

Au dix-huitième siècle, si les jeunes filles paraissent jouer un rôle moins effacé dans la famille, c'est pour y participer à des plaisirs d'où leur âge aurait dû les exclure. L'enfance de Mme de Genlis, racontée par elle-même dans ses Mémoires, est une fête continuelle, un perpétuel carnaval.

A six ans, on lui fait porter un corps de baleine qui la serre à l'excès, et un panier; on lui emprisonne les pieds dans des souliers trop étroits qui la blessent, on lui met trois ou quatre cents papillottes sur la tête, et au cou, pour réformer son maintien, un collier de fer.

A sept ans, elle commence à toucher du clavecin et à chanter, et l'année suivante elle joue la tragédie (*Zaïre* et *Iphigénie en Aulide*), la comédie (*les Folies amoureuses* de Regnard), et des opéras champêtres et mythologiques, composés

par sa mère. Dans un de ces opéras, elle représenta si bien le personnage de l'Amour, elle était si charmante dans son costume rose, étoilé de fleurs artificielles de toutes les couleurs, avec des ailes bleues, qu'elle n'en porta plus d'autre pendant deux ans. On lui en fit faire plusieurs; elle avait son habit d'Amour pour les jours ouvriers, et son habit d'Amour des dimanches. Pour aller à l'église, on lui ôtait ses ailes et on l'enveloppait d'une cape brune. Elle allait journellement se promener dans la campagne avec tout son attirail d'Amour, son carquois sur l'épaule et son arc à la main.

Le jour de la Fête-Dieu, elle changeait de travestissement; elle suivait la procession, costumée en ange.

L'enfant n'eût pas paru bien élevée si on ne lui eût donné un maître de danse : celui-ci lui apprit le menuet, une *entrée* toute seule et une sarabande. Puis, comme il était aussi maître d'armes, il offrit d'enseigner l'escrime à son élève. La proposition était trop extravagante pour qu'on n'en fût pas charmé. La petite, son épée à la main, avait l'air si cavalier qu'on lui fit faire un habit d'homme, et cet habit lui allait si bien qu'elle ne le quitta plus. Cette étrangeté ne scandalisa personne, pas même le bon père Antoine, qui était son confesseur et qui chaque jour, entre une leçon de danse et la répétition d'une comédie, faisait avec elle une lecture pieuse dans l'Imitation de Jésus-Christ ou dans la Journée du chrétien.

Mme de Genlis déclare qu'à onze ans elle n'avait pas encore tenu une plume, et que plus tard, sa harpe, dont elle jouait six ou sept heures par jour, et tous ses autres instruments, clavecin, guitare, mandoline, par-dessus de viole et musette, occupaient tout son temps. S'il lui restait quelques heures, elle les employait à apprendre des vers de Gresset et à lire des romans.

Les jeunes contemporaines de la future Mme de Genlis n'étaient sans doute pas toutes aussi dissipées qu'elle, mais elles ne recevaient pas une instruction plus solide. A cette époque, les demoiselles de qualité ne commençaient à cultiver leur esprit par la lecture qu'à seize ou dix-huit ans, quand le mariage leur ouvrait le monde et les mettait dans l'obligation de n'avoir pas à y rougir de leur ignorance.

A suivre. E. Lesbazeilles.

LE CAVEAU.

Voy. p. 180 et 396 du précédent volume.

Le Caveau moderne avait duré une douzaine d'années, les années de l'Empire. Il laissait après lui onze volumes de chansons bachiques, satiriques et autres. — Beaucoup de noms obscurs se rencontrent dans ces onze volumes du Caveau moderne à côté de noms célèbres; le talent y coudoie la médiocrité. Toutefois, après Béranger, Désaugiers, Gouffé, Laujon, on peut citer encore, parmi les auteurs du recueil, bon nombre de spirituels chansonniers, tels que Dupaty, Brazier, Dartois, et cet aimable comte Philippe de Ségur, l'auteur de cette prétendue *Chanson morale* que beaucoup de nos pères savaient par cœur :

. . . . . .

Quand Dieu noya le genre humain,
Il sauva Noé du naufrage,
Et dit, en lui donnant du vin :
« Voilà ce que doit boire un sage. »
Buvons-en donc jusqu'au tombeau;
Car, d'après l'arrêt d'un tel juge,
Tous les méchants sont buveurs d'eau,
C'est bien prouvé par le déluge.

Pendant la Restauration, le Caveau n'eut pas d'organisation régulière. En 1824, Désaugiers rallia ses compagnons dispersés, et les séances furent reprises assez exactement sous sa présidence; mais, moins d'une année après, Désaugiers étant mort, les réunions du Caveau se trouvèrent encore une fois interrompues.

Enfin, le vendredi 4 avril 1834, treize littérateurs se réunirent chez le restaurateur Champeaux, place de la Bourse, et résolurent de relever sur des bases solides l'institution déjà centenaire du Caveau.

Ces fondateurs de 1834 s'appelaient : Eugène Champeaux, Décour, Rauzet, d'Ornière, Armand Séville, Maréchalle, Salvat, Routier, Salin, Chatelain, Ramond de la Croisette, Leroy de Bacre, Audouin de Géronval et Gallemaut de Marennes.

Le Caveau contemporain publie comme autrefois un volume de chansons chaque année, soit, depuis 1834, cinquante et un volumes contenant ensemble sept à huit mille chansons.

Le président actuel du Caveau est M. E. B., l'ingénieux dessinateur bien connu, l'ancien collaborateur du *Magasin pittoresque* et de la plupart de nos journaux illustrés, un artiste doublé d'un poète, et qui a, comme disait Musset de Théophile Gautier, « un gentil brin de plume à son crayon. » C'est à lui que nous nous sommes adressé pour avoir des renseignements exacts sur la société du Caveau telle qu'elle existe aujourd'hui. Il nous a répondu avec la plus obligeante bonne grâce, et les détails qui suivent nous ont été en quelque sorte dictés par lui.

En 1840, le Caveau donna pour un temps ses dîners au *Banquet d'Anacréon*. Un peu plus tard, ce fut chez Pestel, rue Saint-Honoré, et enfin, depuis 1865, chez Douix, café Corazza, au Palais-Royal.

Les réunions du Caveau se tiennent le premier vendredi de chaque mois. Tous les littérateurs, tous les poètes contemporains, ont pris part à ces dîners. Jules Janin en a été jusqu'à sa mort le président d'honneur. Arnal, Altaroche du *Charivari*, Adrien de Courcelle, Alex. Duval, Gisquet,

l'ancien préfet de police, Mahiet de la Chesneraye, Rochefort, Protat, A. de Vigny [1], Ancelot, Scribe, Benjamin Antier, Maxime du Camp, Lachambeaudie, Pierre Dupont, Nadaud, Paul Henrion, Samson de la Comédie française, Garnier l'architecte, Emmanuel Gonzalès, Claretie, Théodore de Banville, Clairville, Eugène Grangé, Charles Vincent, Monselet, Coppée, etc., se sont assis, quelques-uns comme invités, la plupart comme membres ou comme présidents, à la table du Caveau.

Le Caveau proprement dit se compose de quarante membres, dont vingt titulaires qui administrent la société, et vingt associés ou honoraires. Depuis quelques années on a admis des membres libres dont le nombre n'est pas limité.

Tous les membres sont rééligibles aux fonctions diverses de secrétaire général, trésorier, maître des cérémonies. La présidence se partage entre trois membres titulaires élus : chacun préside à son tour pendant une année, et le tour de chacun revient tous les trois ans.

Les membres associés et titulaires doivent se tutoyer. Le président est tenu de porter l'habit noir et la cravate blanche ; un fauteuil lui est réservé, et le verre de Panard, enfermé dans un étui de maroquin, est placé près de lui ; il a le droit d'y boire. Bien des chansons ont été inspirées par ce verre qui est la relique du Caveau. M. Roll, compositeur de musique, en fit hommage à la société au banquet du 4 août 1843. Il le tenait de Ducray-Duminil, qui le tenait lui-même de Laujon, lequel en avait hérité directement de Panard.

Un grelot à manche d'ébène, le grelot de Collé, est le second accessoire de la présidence ; il tient lieu de sonnette.

Le président est obligé de composer pour chaque dîner un toast en vers qu'il prononce au milieu du repas et que tous les convives écoutent debout. Après le café commence la séance des chants qui dure environ deux heures. L'examen des pièces produites à ces séances est confié à une commission spéciale qui en fait un choix destiné à composer le recueil annuel.

« Paris, dit M. E. B., compte une foule de dîners de corps : il n'en est certes pas de plus cordial et de plus original que celui du Caveau. »

La vieille société a fait en ces derniers temps des pertes sensibles : Labédollière, Jules Petit, l'architecte Lesueur, de l'Institut, mort à quatre-vingt-neuf ans, et qui chanta presque jusqu'à son dernier jour. — Le doyen d'âge actuel est le célèbre éventailliste Duvelleroy, un octogénaire qui n'aurait peur ni de bâtir ni même de planter. Voilà des exemples encourageants, et l'on comprend la *Pétition* que M. Charles Fournier adressait en 1844 à l'hospitalière compagnie :

Gaieté
Et longévité,
C'est votre devise.
Elle est à ma guise !
Par grâce, messieurs du Caveau,
Place auprès de votre tonneau !

ACH. TAPHANEL [1].

[1] On est fort étonné de trouver ce poète délicat et sérieux en si joyeuse compagnie ; peut-être n'y parut-il qu'une seule fois.

[1] Sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de la ville de Versailles.

NUR-AGHES
(Sardaigne).

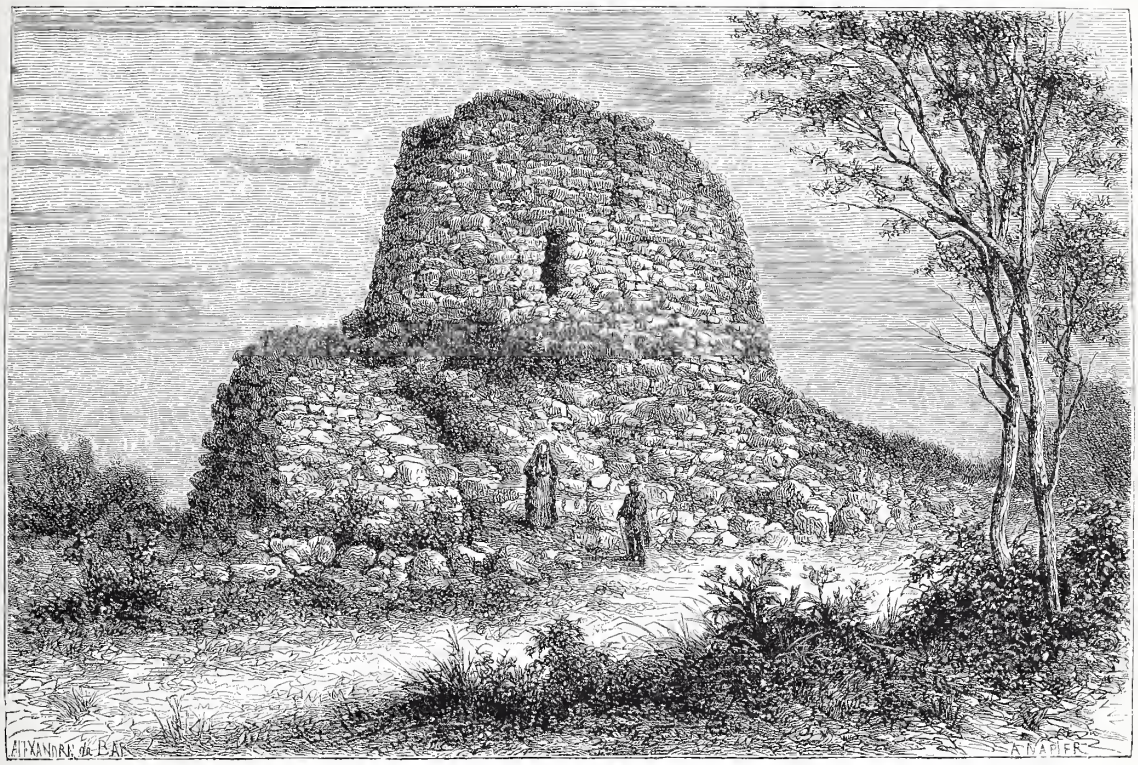
Les nur-aghes étaient des constructions massives, ayant la forme d'un cône tronqué dans les trois quarts ou les deux tiers de sa hauteur, et édifiées sans mortier, avec d'énormes blocs de pierre amenés souvent de très loin, déposés en assises régulières et horizontales, et assez bien équarris, quoiqu'ils ne présentent aucune trace de scie ou de ciseau. Leur intérieur se compose d'une, de deux et quelquefois de trois chambres superposées ; ce dernier cas est très rare. La chambre inférieure est la plus élevée, et naturellement la plus large : elle a ordinairement, d'après de la Marmora, 5 mètres de diamètre et 7 mètres de hauteur ; sa forme est à peu près conique. Le même auteur la compare à celle d'un œuf coupé dans le sens perpendiculaire à son grand axe, et il fait remarquer que, pour leur donner cette forme, on a rétréci les assises de pierre au fur à mesure qu'elles devaient être plus élevées, et qu'on les a posées avec tant d'art et de soin qu'aucune d'elles ne dépasse les autres. Le parement extérieur de la muraille a été exécuté dans les mêmes conditions.

Dans leur partie supérieure, les nur-aghes se terminaient par une terrasse. On pénètre dans leur intérieur par une ouverture pratiquée au bas du monument, et si peu haute que, pour la franchir, il faut presque se coucher à plat ventre. Un corridor en spirale, de forme ogivale, pratiqué dans l'épaisseur du mur et ayant son entrée dans l'étroit couloir qui va de la porte extérieure au dedans de la chambre inférieure, conduit par une pente assez raide ou par un escalier à la chambre supérieure ; il aboutissait à la terrasse qui, en général, est détruite aujourd'hui. Dans chaque chambre existent, dans la demi-circonférence opposée à la porte et à égale distance l'une de l'autre, deux ou trois niches pouvant loger le corps d'un homme assis. Mais, à côté de la porte d'entrée, qui se fermait en dedans à l'aide d'un gros rocher, dans le couloir qui fait suite à cette porte, et à l'opposite de l'ouverture du corridor en spirale, il y a une excavation en forme de guérite, dans laquelle pouvait se blottir l'homme préposé sans doute à la garde du monument. L'intérieur est obscur ; il n'y pénètre d'autre lumière que celle qui passe par l'étroite ouverture de la porte d'entrée ou par celle qui est ménagée en face de la chambre supérieure, et cette lumière

est tellement insuffisante que les visiteurs sont obligés de se munir de bougies allumées.

Les nur-aghes n'étaient pas toujours isolés; dans beaucoup de lieux, ils formaient un groupe de trois ou de cinq, réunis dans une double ou triple enceinte de murs. A côté d'eux, on rencontre souvent des ruines de tombeaux dits de géants. Mais, qu'ils aient été élevés seuls ou en groupes, ces monuments étaient placés en vue les uns des autres et suivant des lignes stratégiques, ce qui permettait d'établir des communications entre eux au moyen de signaux. Il semblerait que, pour leur construction, on recherchât spécialement les points élevés plutôt que les terrains cultivés; car ils sont édifiés en plus grand nombre sur des sols rocailleux, loin des terres propres à une culture quelconque. Autour du haut plateau de la Giara, on en compte une vingtaine, constituant en quelque sorte une enceinte fortifiée.

Quand on considère la masse énorme de ces



Le Nur-Aghe de Santa-Barbara, en Sardaigne.

constructions, le poids des blocs qui les composent, la précision de leurs assises et l'extrême régularité de leur forme; quand on suppute le nombre des connaissances et la puissance des moyens qu'il a fallu mettre en usage pour les élever, on ne peut se refuser à admettre que leurs constructeurs appartenaient à une civilisation très avancée pour l'époque.

Quel était leur but en construisant des édifices aussi gigantesques et pourtant si peu appropriés aux besoins de la vie d'un peuple pasteur?

On a émis à cet égard beaucoup d'opinions plus ou moins diverses. D'abord, on ne s'accorde pas sur l'origine des nur-aghes. Diodore de Sicile l'attribuait à Dédale, appelé en Sardaigne par Jolas; d'autres l'ont attribuée à Norax, chef des Ibères.

Petit-Radel la rapporte aux Tyrrhéniens de l'âge héroïque, et Anthoine de Tharros aux Égyptiens; pour l'abbé Arri, la construction des nur-aghes est due aux Chananéens ou aux Phrygiens, et il en fixe l'époque au temps de Josué, etc.

Quant à la destination de ces édifices, le désaccord des auteurs est aussi grand : par exemple, les uns pensent que c'étaient des trophées de victoire; les autres, des tombeaux; d'autres, des forteresses; quelques-uns, des habitations de pasteurs, de laboureurs ou de gardiens de vignes. Le capitaine Olivero croit qu'en temps de paix ils servaient de greniers, et qu'en temps de guerre on les utilisait en guise de forteresses; enfin d'autres pensent que c'étaient des monuments religieux. G. D'H.

Dans une de ses communications à la Société d'anthropologie, l'auteur du rapport que nous venons de citer[1], M. le docteur Gillebert d'Hercourt, a combattu ces diverses manières de voir; mais il reconnaît qu'il est difficile de les remplacer par une autre plus satisfaisante. Il voit bien à quoi ces nur-aghes sont impropres; et si ce n'étaient pas

[1] *Rapport sur l'anthropologie et l'ethnologie des populations sardes.* — Archives des missions scientifiques et littéraires. 3e série, t. XII, 1885.

des vignes ou des sémaphores, il ne saurait dire pourquoi ils avaient été construits.

E. C.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 95, 106 et 130.

VIII

Dès que nous fûmes dans le cabinet du ministre, le ministre sonna, et Pippermann apparut.

— Petit comité, lui dit le grand maître.

Pippermann savait ce que cela voulait dire. Il reparut bientôt, suivi de deux sous-ordres qui portaient des plateaux chargés de rafraîchissements et de boîtes de cigares.

Ayant veillé, en bon père de famille, à ce que chacun de ses hôtes se servît selon ses goûts et se mît bien à son aise, le ministre alluma un gros cigare carré, but la moitié d'une chope, et dit, tout en fourgonnant dans des papiers qu'il avait devant lui, sur son bureau :

— Je crains d'avoir agi un peu à la légère.

— En quoi faisant? lui demanda le petit docteur Vischer. Ce n'est toujours pas en choisissant ces cigares et cette bière. Les cigares sont exquis; quant à la bière...

Le docteur Vischer termina cet éloge inachevé par une pantomime expressive qui en disait plus long qu'une fin de phrase. Il saisit sa chope, cacha son nez dedans, vida la seconde moitié de cette mesure de capacité, qui était considérable, s'essuya les moustaches et fit claquer sa langue.

Le ministre, les mains toujours affairées parmi ses paperasses, leva la tête, et dit en souriant :

— Vischer, je vous ai toujours tenu pour un homme de goût. Vos éloges sont plus précieux que ceux d'un autre, et je puis les accepter sans fausse modestie, parce que... Diable de lettre! je ne puis pas la retrouver... je, je suis pourtant sûr que je l'avais là, à portée de la main... Voyons donc! voyons donc!... Vos éloges, Vischer, s'adressent à mon lieutenant; c'est lui qui a choisi la bière et les cigares, et le gaillard s'y entend. C'est justement à propos de von Siegvalt que je crains d'avoir agi un peu à la légère. Pour me débarrasser d'une corvée désagréable, j'ai confié ses insignes au premier venu; or ce premier venu est épris de la rosette, et, d'autre part, c'est lui qui soigne le titulaire. S'il allait administrer quelque potion diabolique à son patient, non pas pour le tuer, bien entendu, mais pour le retenir à la chambre une bonne petite semaine, pour le plaisir et l'honneur de me représenter; eh? Vischer, ne hérissez pas vos moustaches, vous voyez bien que je plaisante. Et pourtant je ne suis guère en humeur de plaisanter; car enfin, cette lettre, où a-t-elle pu se fourrer? En vérité, si je n'étais pas sûr de Pippermann comme de moi-même, je croirais que ce vieux drôle a fouillé dans mes papiers, pour vendre nos petits secrets à la Prusse... Ah! sauvé! la voilà, enfin!

Il éleva en l'air une lettre dépliée qui ressemblait à toutes les lettres dépliées.

IX

— Vous voyez bien cela! s'écria-t-il. Oui, oui! ce chiffon de papier qui n'a l'air de rien. Eh bien, si M. l'ambassadeur d'Allemagne en connaissait le contenu, il simulerait à l'instant une attaque d'apoplexie, pour quitter décemment la table de whist; il se ferait emporter à son hôtel; et une fois là, il ressusciterait incontinent pour envoyer une dépêche à Berlin. J'ai reçu cette lettre à quatre heures. A cinq heures, Son Altesse sérénissime en avait connaissance. A cinq heures et quart (j'avais l'œil sur la pendule, par hasard), Son Altesse me dit :

— Agissez promptement; vous avez carte blanche relativement au prix.

— Mais relativement au prix de quoi? demanda le docteur Vischer, qui était d'un naturel impatient.

— Écoutez la lecture que je m'en vais vous faire de cette lettre, et vous le saurez :

« A monsieur le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts du grand-duché de Münchhausen.

» Monsieur le ministre,

» Quoique j'habite la Sicile depuis vingt ans, je suis enfant de Münchhausen, et mon vœu le plus cher est d'y passer la fin de ma vie. Je suis propriétaire, ici, d'une vigne où le dernier tremblement de terre a ouvert une fente considérable. Les pluies ont élargi cette fente, et ont mis à nu un gisement considérable d'objets d'art, tels que statues, fûts et chapiteaux de colonnes, et débris de toute espèce, d'un marbre qui me semble fort beau. En faisant des fouilles, s'il y a lieu, on trouvera encore d'autres objets, j'en suis persuadé; mais je ne suis pas assez riche pour perdre ma vigne à la fouiller, et je ne la fouillerai pas, à moins d'être sûr que je ne rejette pas le certain pour l'incertain. Je ne suis pas connaisseur, mon fils non plus, et nous sommes hors d'état de savoir si notre trésor est bien réellement un trésor.

» En l'état, pour éviter la curiosité des gens, le bavardage, les visites des Anglais armés de petits marteaux, et peut-être même les tracasseries des autorités locales, mon fils et moi nous avons recouvert de sable, de terre et de détritus de toute espèce l'endroit de la crevasse où l'on pouvait apercevoir les objets susénoncés.

» Après nous être consultés longuement, mon fils et moi, nous avons décidé de vous écrire, en vous priant de nous envoyer (frais à notre charge, bien entendu) un vrai connaisseur, capable de nous

dire si nos marbres sont d'une bonne époque, d'en fixer la valeur en monnaie courante, et assez honnête homme pour nous garder le secret, si vous n'accédez pas à la proposition que voici :

» Dans le cas où les objets auraient une grande valeur, une simple annonce dans les journaux suffirait pour faire accourir ici les représentants des États capables de dépenser beaucoup d'argent afin d'orner leurs musées. Mon intention est de ne recourir à cet expédient qu'à la dernière extrémité. Je voudrais, sans mettre personne dans la confidence, offrir à Son Altesse sérénissime les objets susmentionnés, au prix qu'aurait fixé l'expert envoyé par vous. Je suis négociant, et naturellement je désire gagner de l'argent : les affaires sont les affaires. Mais je suis également bon patriote, et pour faire profiter mon cher pays de l'aubaine, si aubaine il y a, je renonce à la surenchère que ne manqueraient pas de proposer les représentants de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, mis aux prises. »

Nous avions écouté sa lecture avec une attention profonde. Ernster avait des petits mouvements nerveux, comme un cheval de bataille qui entend dans le lointain une sonnerie de trompettes.

— Messieurs, dit le grand maître, avec une émotion visible, l'homme qui aura contribué à procurer à son pays une pareille richesse aura bien mérité de sa patrie, de Son Altesse sérénissime, de notre cher Musée grand-ducal, qui, il faut bien l'avouer, est un peu pauvre en sculptures antiques. Cet homme-là aura bien mérité de sa propre conscience. Et alors, Ernster, cet homme-là ce sera vous. Vous êtes ici l'autorité la plus compétente en matière d'art, et je ne connais pas de plus honnête homme que vous. Ernster, mon ami, vous ne direz pas non.

— Je ne dis pas non, répondit Ernster qui l'avait regardé, tout le temps de sa lecture, les lèvres frémissantes et les narines dilatées.

— Ce n'est pas assez de ne pas dire nón, reprit vivement le grand maître d'une voix tremblante d'émotion. Il faut dire oui, pour me prouver, pour nous prouver à tous que vous n'hésitez pas, que vous ne perdez pas votre temps à faire des réflexions. Songez donc, notre ami, si la Prusse avait vent de l'affaire! Savez-vous ce qu'elle ferait, la Prusse? Elle nous couperait l'herbe sous le pied : la raison du plus fort est toujours la meilleure. Depuis que la Prusse a conquis le monde, à ce que dit tous les jours monsieur son ambassadeur, elle veut rayonner sur l'univers; elle veut faire de Berlin la capitale du monde. Malgré son économie proverbiale, elle jette littéralement l'or par les fenêtres pour entasser à Berlin les trésors de l'art antique. Oh! mon petit Ernster, ne vous faites pas son complice, en lui donnant le temps de susciter des incidents diplomatiques, de faire peur aux gens, de les éblouir, de les fasciner avec son or. Dites-moi oui, bien vite.

— Je dis oui, répondit notre ami, du ton d'un homme bien décidé à ne pas laisser dépouiller Münchhausen au profit de Berlin.

A suivre. J. Girardin.

LE PONT CHARLES OU DU ROI,

A PRAGUE.

Ce pont évoque le souvenir de deux hommes : un bourreau et une victime, un monstre et un saint.

Le monstre est ce Venceslas (Wenzel) qui avait succédé à son père Charles IV, en 1378, à la fois comme empereur d'Allemagne et roi de Bohême. Il est figuré sur un des médaillons qui ornent les côtés du grand mausolée royal, en marbre et en albâtre, dans la nef de la cathédrale.

La victime est Jean Népomucène (en bohémien Nepomuk). Il était aumônier du roi. Son nom est inscrit, avec la date de son supplice, sur une plaque de marbre, entre deux pilastres de ce pont Charles, qui unit les deux parties de Prague, divisées par la Moldau. On voit aussi, sur ce pont, sa statue en bronze, au huitième pilier en venant de la tour de l'Altstad.

Chaque année des milliers de pèlerins de Bohême, de Moravie et de Hongrie, viennent, du 16 au 24 mai, honorer cette statue en traversant sur le pont même une chapelle provisoire. On en a compté une fois jusqu'à quatre-vingt-quatre mille. Pendant ces journées, le pont étant constamment obstrué, les habitants de Prague ne peuvent passer qu'en barque d'un côté à l'autre de la Moldau. Cet enthousiasme traditionnel, qui s'explique, même en dehors de tout miracle, par la mort dramatique de Jean Népomucène, est tout ensemble une protestation perpétuelle contre la mémoire d'un tyran, et un témoignage d'admiration pour un exemple héroïque de fidélité invincible au serment.

Aucun roi de l'antiquité ou des temps modernes ne fut plus cruel que ce Venceslas, surnommé par ses contemporains « l'Ivrogne » et « le Fainéant. » Un exemple suffirait. Une fois, à table, on avait servi devant lui un très beau poulet dont la vue le délectait; mais quand on le découpa, on s'aperçut qu'il était gâté; aussitôt Venceslas furieux donna ordre d'embrocher sur-le-champ le cuisinier et de le brûler vif.

Un des convives seul osa exprimer son indignation. Ce fut Jean Népomucène, qui, en qualité d'aumônier, avait place à la table; il se leva et conjura le roi de calmer sa colère et de retirer son ordre. Venceslas parut près de le faire massacrer immédiatement pour tant d'audace; il se contenta toutefois de le condamner à la prison; le cuisinier n'échappa pas au supplice.

La femme du roi était alors la reine Jeanne. Dans un accès de jalousie qui n'avait d'autre

motif que la tristesse habituelle, trop facile à comprendre, de cette malheureuse princesse, Venceslas la fit enfermer, et il ne lui fut permis de recevoir d'autre visite dans son cachot que celle de Népomucène, son confesseur.

Après une de ces visites, le roi fit venir Népomucène et lui ordonna de lui révéler, sans aucune restriction, tout ce que lui avait confié la reine en se confessant à lui.

Népomucène répondit simplement que l'un des devoirs les plus sacrés de son sacerdoce lui interdisait de faire une pareille révélation. Venceslas, après beaucoup de menaces, n'ayant pu obtenir de lui une autre réponse, le fit lier aux pieds et aux mains et précipiter par les gardes, à minuit, du haut du pont dans la Moldau.

Statue de saint Jean Népomucène, sur le pont Charles, à Prague.

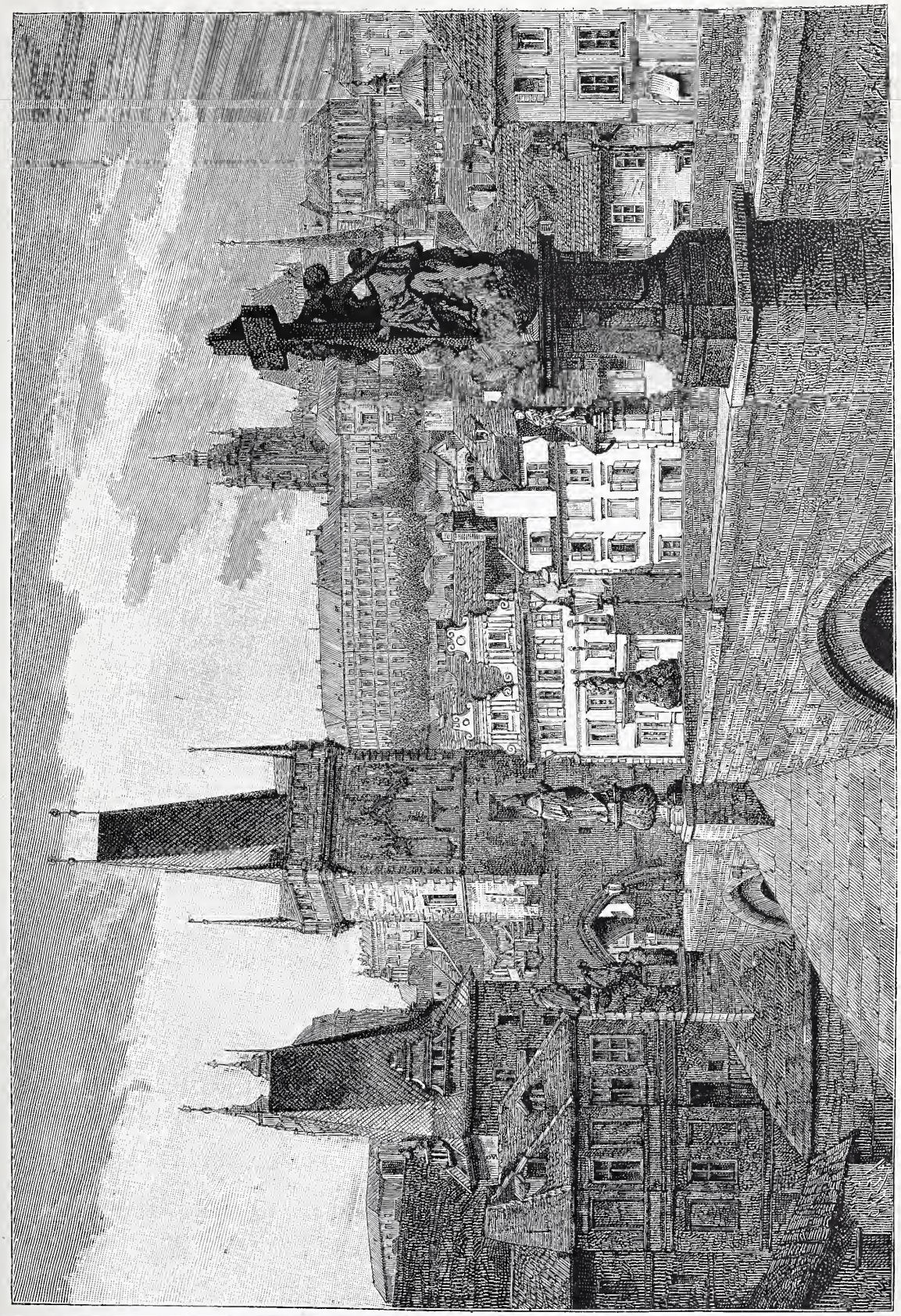
C'est ce martyre qui a rendu le pont Charles célèbre et vénéré dans toute la Bohême. A sa vue, toute conscience humaine s'émeut et doit se sentir fortifiée dans le sentiment de la fidélité aux serments.

Des légendes se sont naturellement ajoutées à la tradition du crime.

On raconte que lorsque le corps du martyr tomba, le fleuve se dessécha pendant trois jours, et que l'on vit briller en cet endroit de lumineux rayons. Suivant une autre version, le corps même flotta pendant quelque temps sur la Moldau : cinq

étoiles formaient une auréole autour de sa tête.

Nous devons dire qu'on a contesté l'authenticité de cette histoire, on croit même avoir démontré que c'est une fable; mais cette thèse contredit une



Extrémité du pont Charles, à Prague, du côté de l'Altstad. — Au dernier plan, sur la hauteur, le château impérial et la cathédrale.

tradition bien constante, et Venceslas, en faisant périr Népomucène, n'est pas sorti de son caractère et ne s'est pas départi de ses habitudes de cruauté.

Tout entier livré à ses passions grossières, il dépensait en orgies des sommes énormes; les impôts qui écrasaient ses sujets ne pouvaient

jamais lui suffire. Une fois, après avoir pressuré la noblesse à l'excès, il résolut d'extorquer à toute force ce qu'elle hésitait à lui donner. Il convoqua les nobles et les fit venir hors la ville, en un champ où l'on avait dressé trois tentes, l'une blanche, l'autre noire, une troisième rouge. Chaque noble dut comparaître à son tour devant lui dans la tente noire : ceux qui lui refusèrent l'impôt, conduits aussitôt à la tente rouge, y furent décapités. La tente blanche était réservée aux nobles qui s'étaient résignés à leur ruine.

Il avait toujours près de lui l'exécuteur des hautes œuvres ; c'était son confident, son ami; il s'intéressait à inventer avec lui de nouveaux supplices. Par exemple, il avait fait construire à Viligrad des citernes cachées sous des trappes où, passant sans méfiance, on était englouti.

Si l'on en croit une autre tradition, il avait dressé un chien énorme à étrangler, sur un de ses signes, quiconque lui déplaisait; et c'est ainsi qu'il aurait fait mourir cette Jeanne, sa première femme, dont il n'avait pas pu connaître la confession.

Mais la liste des crimes attribués (peut-être sans assez de critique) à cet homme abominable remplirait des pages entières et noircirait sans utilité l'esprit du lecteur. Sous d'autres rapports, l'étude de sa vie, toutefois, n'est pas sans intérêt, en ce qu'elle se rattache par beaucoup d'événements à l'histoire si importante de la fin du quatorzième siècle.

La construction du pont Charles (Carlsbrücke) ou du roi (Kœnigsbrücke) fut commencée en 1358, pour remplacer un vieux pont en bois et en pierre détruit par une inondation en 1342. Ce fut Peter Arler, architecte de la cathédrale, qui en donna les dessins. Il a 487 mètres de long, 10 mètres de large, et repose sur 17 piles de 9 mètres d'épaisseur. Sur ces piles sont vingt-huit statues de saintes et de saints. Un groupe en bronze représente un crucifix sur un rocher avec les statues de la Vierge et de saint Jean l'Évangéliste. La statue en bronze de saint Jean Népomucène, par Rauchmuller de Nuremberg, achevée en 1683, est placée sur le huitième pilier à droite en venant de la porte ou tour de l'Altstadt.

Dans la cathédrale, le monument en argent de saint Jean Népomucène pèse trente quintaux et est évalué au prix de deux cent mille florins. Chaque année, le 16 mai, on orne la statue du saint d'un diadème d'or, orné de cinq étoiles de diamant. Vingt-trois lampes d'argent et une lampe d'or sont suspendues alentour, et quatre statues d'argent élevées sur la balustrade représentent la Discrétion, la Sagesse, la Force et la Justice.

Presque tous les ponts de la Bohême sont placés sous l'invocation de saint Jean Népomucène.

ÉD. CH.

ÉTUDES MILITAIRES.

Suite. — Voyez pages 6, 26, 71 et 115.

TRAVAUX DE CAMPAGNE.

Presque tous les champs de bataille comportent la mise en état de défense d'un ou plusieurs villages, et l'histoire militaire fourmille, à cet égard, d'exemples. On peut citer, parmi les plus célèbres, ceux de Castiglione (1796), de Ligny (1815), de Saint-Privat (1870).

Dans la guerre de siège, les villages fortifiés s'emploient pour appuyer les lignes d'investissement et de contre-approche.

En 1870, sous Paris, les Allemands avaient mis en état de défense tous les villages qui se trouvaient sur leurs lignes; et nous avions nous-mêmes organisé défensivement tous les villages de la banlieue.

Les travaux à exécuter, pour mettre un village en état de défense, dépendent de la position qu'il occupe sur le champ de bataille, de sa forme et de son développement. Il faut d'abord se rendre compte des intentions de l'adversaire et de l'étendue probable de son front d'attaque. Cela fait, le défenseur devra s'attacher à *fermer* à l'ennemi l'*accès des flancs* pour l'obliger à attaquer de front ; à *barrer le village* parallèlement au front par des lignes successives d'obstacles défensifs ; à *défendre le débouché du village* contre l'ennemi supposé maître de la lisière extérieure.

Les bois ont tenu un rôle important dans les opérations de guerre du siècle dernier et du commencement de ce siècle. Les Allemands en ont fait grand usage en 1870-71 ; les Turcs s'en sont utilement servis aux abords de la passe de Schipka. Les bois défilent le défenseur des *vues* de l'assaillant; ils constituent un couvert contre les balles et la mitraille. Les hommes trouvent derrière les troncs des futaies le moyen de se mettre à l'abri, mais ce couvert n'est pas sans présenter certains inconvénients. Les branches que brisent et font tomber les projectiles de l'ennemi deviennent elles-mêmes projectiles; les obus à fusée percutante rencontrent partout des obstacles qui en amènent l'éclatement; l'épaisseur du fourré s'oppose à la facilité des mouvements et ne permet pas au commandant des troupes d'embrasser d'un coup d'œil le théâtre de l'action. Quant à l'obstacle, il est à peu près nul, au moins contre l'infanterie, et il y a lieu de le créer de toutes pièces. On le constitue à la lisière au moyen d'abatis naturels, formés de quatre ou cinq rangées d'arbres abattus les uns sur les autres et non détachés de leurs souches. Parfois, on laisse debout les arbres de la lisière, sur 8 ou 10 mètres de profondeur, et l'on abat les suivants, en faisant tomber ceux-ci dans les intervalles des premiers. Les défenseurs s'embusquent derrière les souches des abatis, ou mieux contre les arbres qui se trouvent en arrière.

Sur les points dont l'accès doit être spécialement défendu, on ouvre, en arrière de la lisière, des lignes de tranchées-abris; la terre extraite de l'excavation est jetée sur les souches de la première rangée d'abatis. On peut aussi former un parapet défensif à l'aide de billes de bois empilées, billes qui sont maintenues en place au moyen de piquets. On en bouche les joints en terre et en gazons. C'est ainsi qu'on fait de la lisière d'un bois un véritable retranchement en abatis et terres. Partout où il sera nécessaire de renforcer l'obstacle, on aura recours à l'emploi des fils de fer. Ces fils seront tendus entre les branches des abatis ou disposés en réseaux en arrière; le plus souvent, on les fera passer autour des arbres laissés debout sur la lisière du bois. Faute de fils de fer, on emploiera des harts.

Lorsque le nombre des défenseurs est trop restreint pour garnir cette lisière, on peut créer sur les rentrants bien flanqués des abatis purement *passifs* qui, pour constituer un obstacle infranchissable, ne doivent pas mesurer moins de 60 à 80 mètres de profondeur.

L'enceinte de la citadelle sylvestre une fois constituée, le commandant des troupes doit se ménager à l'intérieur un système de communications qui lui permette de faire arriver rapidement des renforts sur les points de la lisière qui se trouvent menacés. Cet officier devra utiliser tous les chemins préexistants au moment de l'occupation, et en créer, au besoin, de nouveaux par de simples débroussaillements. C'est à un bon système de communications à travers bois que Dumouriez dut le succès de son occupation de la forêt de l'Argonne. C'est grâce au soin qu'ils prirent de ne point se disséminer dans leurs combats sous bois, à Sadowa, que les Prussiens réussirent à défendre le bois de Maslowed contre des forces quatre fois plus nombreuses que les leurs.

Si la lisière est emportée, le défenseur aura grand'peine à la reprendre par le moyen d'une attaque de front. Cela étant, il doit s'attacher à arrêter l'ennemi dans l'intérieur du bois et à lancer par l'extérieur des contre-attaques sur ses flancs.

Les *lignes extérieures* doivent être fortement organisées, surtout aux ailes. Le tracé en est subordonné aux couverts, aux obstacles (ruisseaux, maisons, ravins, etc.), et surtout aux clairières. Il faut en dégager le champ de tir, et les flanquer moyennant la mise en batterie de quelques pièces. Là aussi l'action du commandement ne s'exerce qu'avec difficulté. Loin de disséminer les troupes dont on dispose, il faut avoir bien soin de les répartir par groupes sur les points d'attaque probables.

Entre deux lignes intérieures successives, le terrain sous bois doit se défendre pied à pied.

Le commandant des troupes divisera la défense en *secteurs,* établira ses *réserves* en des carrefours munis d'abris, s'il est nécessaire, leur indiquera leurs *lignes de retraite,* lignes qui devront être préparées à l'avance. On pourra, par exemple, scier aux deux tiers de leur épaisseur des arbres qui seront renversés au travers des routes désignées, après le passage des dernières troupes.

Les ouvrages de fortification et, plus généralement, les travaux de campagne, ne peuvent s'exécuter que si les troupes sont munies d'*outils* (1). Les anciens ne pouvaient se soustraire à l'obligation d'en traîner de grands parcs à la suite de leurs armées; Josèphe, Tacite et Végèce nous ont laissé la nomenclature de ce matériel. Les légionnaires de Rome emportaient avec eux des pioches, des pelles, des paniers à transporter la terre, des scies et des haches du modèle dit *dolabra.* La colonne Trajane et la colonne de Marc Aurèle nous montrent des soldats romains se servant de cet outil pour faire des palissades et des brèches. Les légionnaires étaient aussi inséparables de la *dolabra* que de leur glaive; aucun d'eux ne révoquait en doute la justesse du principe : *Hostem dolabra vincendum esse.*

Les troupes de la Renaissance avaient également un outillage de guerre; les compagnies de pionniers de Charles-Quint traînaient à leur suite un petit parc d'outils. Turenne faisait porter à ses dragons des pelles, des pioches et des haches. A plusieurs reprises, Napoléon manifesta l'intention de donner à chaque homme un fardeau supplémentaire de ce genre, et l'on se rappelle ce mot resté célèbre : « Il y a cinq choses qu'on ne doit jamais séparer du soldat : son fusil, ses cartouches, son sac, des vivres pour quatre jours, et un *outil de pionnier.* »

Cette maxime de Napoléon était longtemps restée à l'état de lettre morte, mais l'invention des armes à tir rapide produisit, à cet égard, des conséquences inattendues. L'utilité des outils de campagne n'est plus à démontrer aujourd'hui. Il est acquis que les combattants modernes ne sauraient se passer de ce puissant et indispensable moyen de résistance. Depuis l'entrée en scène de ces armes de précision, à tir rapide et à grande portée, tous les États ont doté leurs armées d'un outillage spécial, indépendant du matériel des parcs. Partout les troupes d'infanterie en sont pourvues.

En France, et sans parler des réserves constituées par les parcs, notre infanterie dispose d'outils *portatifs* et d'outils *de pionnier,* transportés sur animaux de bât ou dans des voitures régimentaires.

L'assortiment d'une compagnie comprend quarante-huit outils portatifs à manche court, enfermés dans leurs étuis. On distingue dans ce nombre quarante outils *de terrassier,* — pioches et pelles-bêches; et huit outils de destruction, — pics, haches et scie articulée.

Chaque compagnie est, d'ailleurs, suivie d'un

(1) Ce mot, qui s'écrivait primitivement « houstil », vient du latin *hostile*, et sert à désigner génériquement tout appareil ou instrument à employer en campagne.

cheval ou mulet sur le bât duquel s'arriment trente outils de terrassier du modèle des parcs. Une voiture régimentaire porte cent vingt-deux gros outils, quarante manches de rechange et une caisse d'outils d'ouvriers d'art.

Il suit de là qu'un bataillon possède plus de trois cents outils de toute espèce; un régiment à trois bataillons, plus d'un millier d'outils.

Dans cet ordre d'idées, la plupart des puissances ont cru devoir donner à leur cavalerie les moyens de détruire rapidement chemins de fer et lignes télégraphiques. Quelques-unes sont allées plus loin dans cette voie. Elles ont outillé leurs troupes à cheval de façon à leur permettre d'organiser rapidement une communication, ou de mettre une position en état de défense.

Il est donc permis de dire que l'importance des travaux de campagne est plus que jamais considérable.

Colonel Hennebert.

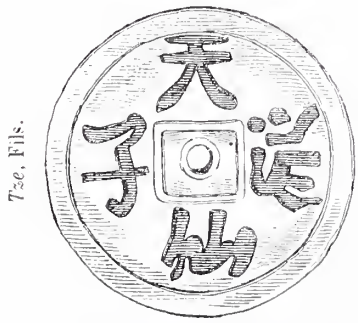
UNE AMULETTE CHINOISE.

La plupart des Chinois ajoutent foi aux talismans, aussi n'est-il pas rare de les voir orner leur poitrine de médailles auxquelles ils attribuent superstitieusement la vertu de les préserver de tous maux. Ces médailles portent inscrits des souhaits de bonheur et de prospérité à l'adresse de leur propriétaire.

La pièce dont nous donnons ici le dessin fait partie de notre collection; elle appartient à la catégorie des nombreuses amulettes en honneur chez les habitants du Céleste Empire. Nous en devons la traduction à l'obligeance de M. Liou, premier secrétaire de la légation chinoise et beau-frère du marquis de Tsêng, ex-ambassadeur de Chine à Paris.

Cette médaille, qui est en verre opaque, présente dans sa couleur l'aspect de la pierre de jade; les Chinois la suspendent au cou de leurs enfants comme porte-bonheur.

Tien, Ciel.



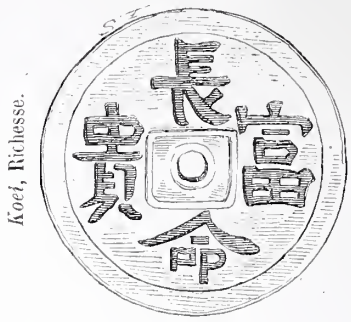
Tze, Fils.

Hien, Génie.

Les quatre caractères qui sont représentés sur la figure 1 signifient : Enfant ou Fils envoyé par Divinité céleste.

Au revers, figure 2, on lit : Longévité, Richesse et Noblesse.

Tchang, Longue.



Koei, Richesse.

Fou, Bonheur.

Ming, Vie.

Nous conservons dans notre médaillier quelques pièces faisant partie d'une série de vingt tsiens ou sapèques du règne de l'empereur Chung-tcheu, fondateur de la dynastie actuelle de Taï-tsing (1644-1662); elles portent chacune au revers le nom d'une province chinoise. Ces vingt monnaies réunies en chapelet constituent un précieux talisman, très recherché encore aujourd'hui par les habitants de l'Empire du Milieu, qui attachent à sa possession une grande importance.

Emmanuel Delorme,
de la Société archéologique du Midi de la France.

D'autre part, un savant sinologue, qui a vécu dix-sept ans en Chine, nous écrit :

« Cette gravure représente un *charme*. Les Chinois portent ce genre d'amulette soit accroché avec leur pipe à leur ceinture ou à une des boutonnières de leur robe. J'ai vu des enfants en porter au cou; sur l'un des côtés de la médaille dont vous m'envoyez la gravure, je lis les caractères *Tchang-ming*, *Fou-koei*, signifiant : « Richesses et longé- » vité. » Sur l'autre côté, *Tien-hien* (?) *tze* : « Fils (?) du » génie céleste. » Le troisième est tronqué et impossible à déchiffrer. Ces genres d'amulettes sont d'origine taoïste. »

G. D.

OU EST LE VENIN DES SERPENTS?

Le crâne du serpent se distingue de celui de tous les animaux vertébrés par l'extrême mobilité des os qui le composent, et plus particulièrement des os de la mâchoire. Cette disposition permet aux serpents d'ouvrir démesurément la bouche pour y introduire une proie qui nous étonne, chaque fois que nous voyons manger un de ces ophidiens, par sa taille extraordinaire. Les os de la mâchoire supérieure étant séparés des autres os du crâne, le tout paraît désarticulé, d'autant plus que, pour respirer tout en introduisant un volume qui occupe tout le pharynx et le distend, le serpent laisse saillir dans l'angle des deux mâchoires l'ouverture de son larynx afin d'avoir une prise d'air commode. Le maxillaire inférieur *mr* et le supérieur *b* sont armés de dents aiguës en crochet, et

chez beaucoup d'espèces l'os palatin est pourvu également d'une armature dentaire. Ces dents-là

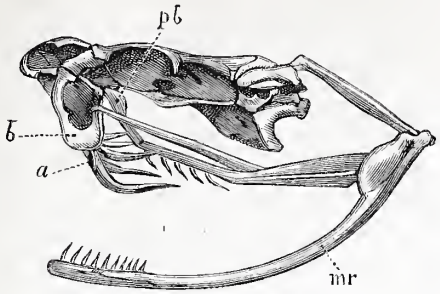


Fig. 1. — Crâne et dentition du crotale.

ne sont pas bien dangereuses, et leur morsure est inoffensive; mais tous les serpents venimeux, et on en fait une grande division à part, sont pourvus à la mâchoire supérieure de crochets *a* en nombre variable suivant les espèces. Ces crochets parcourus ou longés par un canal étroit, sont les dents venimeuses, et déversent dans la plaie de la morsure ce venin terrible qui, chez le cobra, peut, en trois heures de temps, tuer un homme. Ce canal conduit à l'extrémité de la dent le venin élaboré par une glande qui n'est autre qu'une glande salivaire à produit spécial, et qui est située (*c*) vers le milieu de la mâchoire supérieure (fig. 2); elle est reliée à la dent par un canal à déversement *b*. Les dents venimeuses se trouvent, chez les espèces les plus redoutables, sur le devant de la mâchoire supérieure, comme le montre notre figure, et leur position même indique déjà que le simple mouvement de haut en bas de cette mâchoire doit implanter profondément ces crochets dans la partie mordue. Un grand nombre d'espèces peuvent redresser leurs crochets, qui sont plus ou moins rentrés au repos. Au moment même où l'animal contracte les muscles qui font mouvoir ses mâchoires, la glande à venin se trouve en quelque sorte comprimée et expulse par là plus facilement son contenu. Les muscles de la mastication, tels

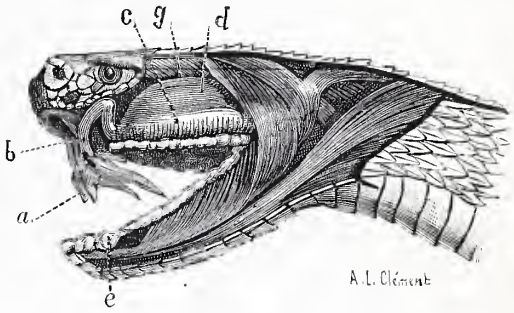
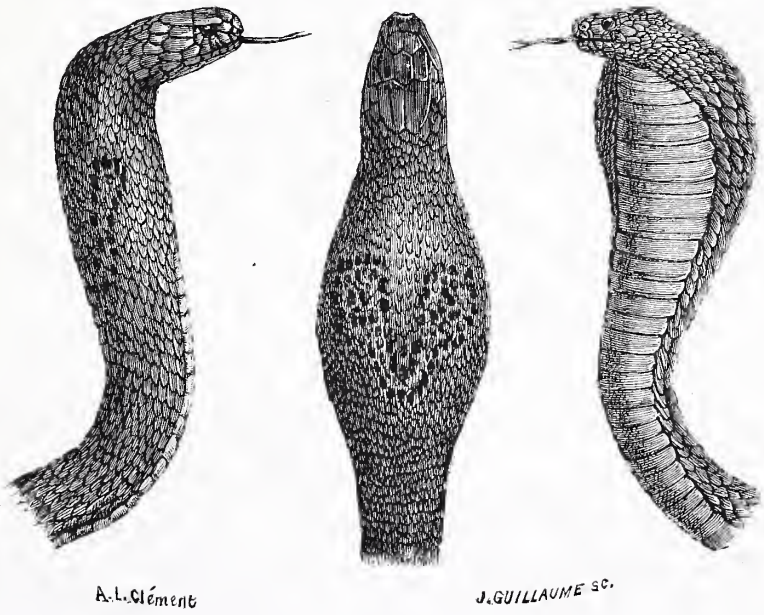


Fig. 2. — Appareil venimeux du crotale.

que les temporaux antérieur et moyen, qui sont bien indiqués sur notre figure, *d* et *g*, sont très développés chez ces espèces. Une glande salivaire très allongée *e* sécrète une salive gluante destinée à faciliter la déglutition lente d'une proie parfois énorme.

Ainsi, les dents de ces serpents fonctionnent



Tête du serpent à lunettes sous différents aspects.

presque exclusivement comme organes de préhension et non de mastication. On sait qu'on peut priver temporairement les serpents venimeux de leurs terribles armes en arrachant les crochets; mais au bout d'un certain temps des dents de remplacement auront pris la place et le développement des premières, et cela peut se répéter plusieurs fois de suite.

G. Capus.

UN ANCÊTRE DE JEAN DE LA FONTAINE.

Oui, c'est bien un des ancêtres littéraires de notre immortel fabuliste que nous venons, pensons-nous, vous révéler. Les travaux les plus savants ont été faits sur Jean de la Fontaine et sur ses précurseurs dans l'art des fables ; mais, pour ne citer que les plus complets, ni A. C. M. Robert, il y quelque soixante ans (*Fables inédites des douzième, treizième et quatorzième siècles, et Fables de la Fontaine.* Paris, Et. Cabin, 1825, 2 vol. in-8), ni M. Henri Regnier, il y a à peine quelques mois (*les Grands écrivains de la France; J. de la Fontaine.* Paris, Hachette, 1883-1885, 3 vol. in-8 seuls parus), n'ont soupçonné l'existence de notre auteur anonyme de la fin du treizième siècle. Nous-mêmes, nous ne connaissions pas son manuscrit il y a quelques mois ; autrement nous nous serions fait un plaisir de le signaler à M. Henri Regnier, qui en aurait tiré assurément plus d'une de ces notes si savantes dont il a enrichi son édition de la Fontaine.

Cela dit, j'aborde mon sujet, et je commence par vous présenter mon auteur et son livre. Mon auteur, je ne vous en dirai pas long à son égard : c'était quelque moine de l'ordre de Citeaux, croyons-nous, qui composa son œuvre dans les dernières années du treizième siècle ou dans les premières du siècle suivant.

Quant au livre, nous nous étendrons davantage. Dans *les Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi, par Paulin Pâris* (t. IV, p. 77), on trouve la note suivante : « N° 7026 *Les Ci nous dit* (1), *composition d'après la sainte Ecriture.* 1 vol. in-folio mediocri de 170 feuillets vélin, 2 col., une miniature et une vignette initiales, commencement du quinzième siècle. Il provient de Jean, duc de Berry, dont l'autographe encore visible est placé au bas du 2° du dernier feuillet. » Et Paulin Pâris ajoute : « Dans le catalogue de la Bibliothèque de Charles V, il est indiqué de la manière suivante : *Contemplation de plusieurs escriptures saintes, par manière de paraboles et de enseignements, et fut fait à l'exemple d'un livre qui fut de la royne Jehanne d'Évreux, et se appelle Cy nous dit... et est signé du roy Jehau...* Il s'agit ici d'une autre copie qui appartenait à la reine Jeanne d'Évreux.»

Ce n'est pas encore tout à fait là notre livre, mais c'en est un exemplaire. Le nôtre est incomparablement plus précieux, et en voici l'histoire. Il provient de la bibliothèque de M. Monmerqué, et a été vendu en 1851 à M. le duc d'Aumale. Il forme aujourd'hui 2 vol. in-fol., qui précédemment ne devaient en faire qu'un seul. Le premier volume comprend 265 folios et le second 288, ou 986 pages en tout. Le haut de presque chaque page est décoré d'une petite miniature, haute d'un pouce environ et de la longueur des lignes courantes. C'est ainsi que le premier volume contient 425 miniatures et le second 387, en tout 812. Ce splendide manuscrit est très antérieur à celui de la Bibliothèque nationale ; il est assurément du commencement du quatorzième siècle : aussi ses leçons sont-elles de beaucoup préférables à celles du manuscrit du duc de Berry. Nous les avons également comparées à un autre fragment du manuscrit des « Ci nous dit », fragment antérieur au manuscrit de la Bibliothèque et pouvant dater du milieu du quatorzième siècle, et nous avons reconnu que le manuscrit de M. Monmerqué était beaucoup plus complet et plus correct dans les parties correspondantes à ce fragment de manuscrit, qui est aujourd'hui la propriété de Mme P. Durand, de Chartres.

Il y a de tout dans ce manuscrit, et c'est vraiment une des plus curieuses compilations que l'on puisse imaginer. La religion et la morale y dominent, cela va sans dire, mais on y lit de bonnes leçons d'histoire profane et de philosophie, et on y trouve surtout un nombre assez considérable (36) d'apologues, de *fables;* c'est ainsi que les appelle l'auteur lui-même. Parmi ces fables, beaucoup ne se rencontrent pas ailleurs, mais il en est onze dont le sujet a été reproduit par la Fontaine, et parmi celles-ci deux des plus belles : *les Animaux malades de la peste, — le Meunier, son fils et l'Ane,* — pour lesquelles les plus savants commentateurs déclarent ne pas connaître de modèles antérieurs au seizième siècle.

Il y aurait une longue dissertation à faire sur les sources où notre moine avait lui-même puisé le fond de ses apologues : il nous paraît certain que l'invention n'est pas de lui et que les sujets qu'il traite devaient être populaires au moyen âge.

L. Merlet,
Archiviste.

(1) Ce nom, qui n'est nullement le titre véritable de l'ouvrage, mais qui prouve sa popularité au moyen âge, vient de ce que, des 775 chapitres dont se compose le livre, presque tous commencent par l'expression *Ci nous dit.* On lit à la fin de notre manuscrit : « Explicit *la Composition de la Saincte Escripture* », et c'est là le vrai titre.

REPOS SANS OISIVETÉ.

I

Assurément, le repos est nécessaire ; mais comment se reposer ?

Les uns, en trop grand nombre, répondent :

— En ne faisant rien.

— Rien, absolument rien ! Comment cela ?

— En laissant l'esprit vaguer ou sommeiller. On ne peut pas être obligé à travailler toujours. Une tension perpétuelle de la pensée fatigue et use l'esprit.

D'autres répondent :

— C'est la nuit, non le jour, qui est faite pour sommeiller ou vaguer, c'est-à-dire, sommeiller à demi. S'habituer à ne rien faire absolument pendant la veille, c'est perdre volontairement une part de la vie. Aimez-vous ou consentez-vous à

vivre? oui? alors vivez réellement. Si vous ajoutez le vague, l'oisiveté absolue, au sommeil (qui lui-même n'est pas toujours oisif), en réalité vous vous anéantissez intellectuellement pendant beaucoup plus d'heures que vous n'en vivez.

Reposez-vous, mais en faisant succéder à vos travaux habituels des distractions faciles, agréables, qui ne soient pas tout à fait sans quelque utilité ou profit pour l'exercice et les jouissances de votre esprit. C'est une habitude qui est peut-être pour beaucoup dans la supériorité de certains hommes sur les autres. Si l'on étudie de près leur vie quotidienne, on reconnaît sans peine qu'ils ne sont jamais oisifs selon l'expression étroite de ce mot. Ils savent se reposer, sans jamais suspendre entièrement l'activité de leur esprit, que ce soit dans la solitude ou dans leurs entretiens intimes. Ne les croyez pas étrangers à ce qu'on appelle la rêverie : on pourrait dire même, au contraire; seulement, leurs rêveries ne sont pas stériles; il se trouve que par penchant naturel, plus que par suite d'un acte déterminé de leur volonté, elles ont un but digne d'intérêt, et qu'elles ajoutent presque toujours, dans une mesure si faible que vous la supposiez, quelques clartés à ce qu'ils ont déjà de lumières sur des questions qui leur plaisent. On aurait à citer, comme preuves, beaucoup de charmants ouvrages que des voyageurs ont écrits au crayon, sur leurs agendas, sans fatigue, tout en jouissant bien de tout ce qui passait sous leurs yeux. Quelles sources d'agrément et d'utilité ne jailliraient pas ainsi de ce que pensent et disent à leurs heures de repos les artistes, les savants, ou simplement les hommes d'intelligence et d'esprit! Peu d'entre eux écrivent, et nous ne participons pas à ces excursions ordinaires de leurs pensées aux heures de délassement; mais eux, ils en profitent, et quand ils reviennent à leurs occupations ordinaires avec des forces nouvelles acquises ainsi sans fatigue, ils font ensuite inconsciemment profiter les autres de ces progrès, réels, quoique le plus souvent insensibles.

II

Rester bouche et âme béantes devant les beaux spectacles de la nature, sans rien sentir et penser de plus que les bons animaux qui, près de nous, couchés dans l'herbe, ruminent avec de grands yeux derrière lesquels il n'y a rien, est-ce vivre? M. de Lamennais nous divertit un jour en nous racontant qu'un dimanche, ayant traversé une des plus belles campagnes des environs de Paris, devant une perspective admirable et des effets de lumière magiques, il avait vu de côtés et d'autres des Parisiens dormant le long des arbres ou des meules de foin : « Trop habitués, nous disait-il, au brouhaha des rues, le silence solennel de la nature les endort. » Lord Byron a écrit, le 18 septembre 1816, dans son journal : « A notre retour de Chillon, rencontré une » société anglaise en voiture : dedans, une dame » profondément endormie... endormie! et dans l'en- » droit le plus antinarcotique du monde. Parfait! »

Même sans penser, dira-t-on, l'on se prépare des souvenirs. Non. Les beaux et féconds souvenirs ne peuvent naître que d'impressions intelligentes, actives, réfléchies et au moins intérieurement exprimées. C'est bien ce que savent les personnes qui, par crainte de se sentir à certains moments trop inertes et passives, ont soin de s'approvisionner d'un livre aimé dont il leur suffit de lire à propos quelques lignes pour remettre leur esprit en mouvement et lui inspirer une direction agréable selon leurs désirs.

III

La plupart des hommes que j'ai connus, philosophes, savants, musiciens, littérateurs ou autres, répondant à une de mes questions, m'ont dit qu'ils ne sortaient jamais sans avoir en tête une idée qu'ils ont à étudier, à poursuivre et à mener à la meilleure fin possible, tout en marchant ou se faisant transporter en voiture ou en wagon.

Je les nommerais si j'écrivais des Mémoires.

Je pourrais noter tel problème de science qui a été résolu en pleine rue, telle difficulté d'une composition musicale dont on a eu raison au milieu du tumulte discordant d'un carrefour, telles scènes de comédie jouées et applaudies qui ont été écrites dans la mémoire de leurs auteurs, ou au crayon, en fiacre, ou même en omnibus.

Quelques-unes de ces confidences m'ont intéressé, et j'en ai fait part à plus d'un jeune homme qui a pu en profiter.

Ajoutons cette réflexion très secondaire. Un des moindres avantages de ce travail de l'esprit hors de la maison, est que des courses qui pourraient être autrement fastidieuses se trouvent ainsi singulièrement abrégées. On arrive le plus souvent où l'on a voulu aller sans s'être aperçu de la longueur de la route : il semble qu'on ne vienne que de partir, et au retour on a la satisfaction de se dire : « Je n'ai pas tout à fait perdu mon temps. »

Éd. Charton.

PUISSANCE DES MACHINES.

Avant l'invention des moulins à blé mus par une force mécanique quelconque, celles du vent, de l'eau ou de la vapeur, on obtenait une farine grossière en pilant du blé dans un mortier, ou en tournant une meule à bras d'homme, et l'on a estimé que le travail d'un esclave suffisait à nourrir environ 25 individus : il eût fallu quarante mille travailleurs pour assurer la base de la nourriture à un million d'habitants; avec les moyens mécaniques perfectionnés dont on dispose aujourd'hui, un seul homme peut nourrir 3 500 individus, c'est-à-dire 150 fois plus qu'il y a deux mille ans.

Dans une filature de coton, un ouvrier produit,

en une journée, autant que 400 bonnes fileuses il y a cent vingt ans.

Dans une filature de lin, il produit autant que 250, sans parler d'une plus grande régularité dans la grosseur du fil, et la facilité d'obtenir des degrés d'une finesse absolument inconnue dans le travail à la main.

En métallurgie, la production actuelle du fer par ouvrier, grâce à l'emploi de hauts fourneaux et de machines plus puissantes, est quarante à cinquante fois plus élevée qu'avec les forges catalanes employées au temps de Louis XIV.

Lorsqu'il s'agit du transport des fardeaux, on estime à 30 kilogrammes la charge d'un homme marchant au pas, celle d'un cheval ou d'un mulet à 200 kilogrammes; tandis que sur une route, avec l'outil spécial appelé chariot, le même cheval déplace un poids cinq fois plus lourd, ou 1 000 kilogrammes. Ce cheval, attelé à un wagon roulant sur des rails, traîne une charge dix fois plus considérable que sur une route ordinaire, et au moyen d'un bateau se mouvant dans une eau tranquille, comme celle d'un canal, un seul cheval suffit à déplacer, toujours en allant au pas, l'énorme charge de 80 à 100 000 kilogrammes. Ainsi, grâce à l'influence de l'outillage chariot et de l'outillage route, un cheval fait le travail de cinq chevaux; avec l'outillage rail et wagon, le cheval fait un travail de cinquante chevaux; avec l'outillage canal et bateau, le cheval fait un travail équivalent à celui de quatre à cinq cents chevaux utilisés comme porteurs à dos, ou à celui de deux mille cinq cents à trois mille hommes. (1)

DE QUELQUES EXPRESSIONS ESPAGNOLES.

Il est peu de langues aussi riches que la langue espagnole en surprises de mots, en manières de parler qui font image : voici, au hasard, quelques exemples.

Notre conjonction *mais* se traduit en espagnol par *pero;* on dira d'un homme sans reproche : *Hombre sin pero,* Homme sans *mais.*

Le chercheur, le savant, nous apparaît comme marchant d'un pas régulier dans le chemin qu'il a choisi, sans se laisser distraire par les accidents de la route; l'Espagnol dira de lui : *Hombre de carrera,* Homme de carrière.

Pour un peuple qui a très vif le sentiment de l'honneur, rien au-dessus de la parole donnée. Quel sera le plus bel éloge d'un honnête homme? *Es hombre de su palabra,* Il est l'homme de sa parole.

Au besoin, le mot *homme* peut être employé adjectivement. Après avoir énuméré toutes les qualités, toutes les vertus d'un homme, on les résumera d'un seul trait : *Es muy hombre,* Il est *très homme.*

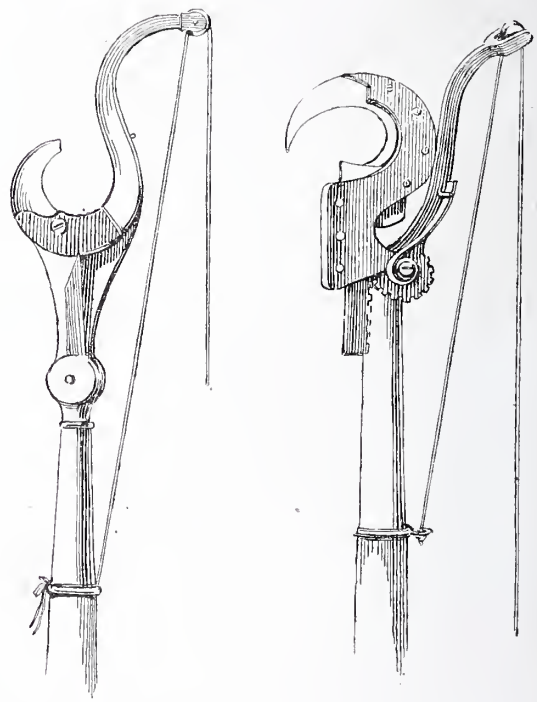
On retrouve dans ces exemples, on retrouverait dans beaucoup d'autres, le génie chevaleresque et poétique de l'Espagne. Parmi tant de proverbes, y en a-t-il un qui dise : Telle langue, tel peuple? — Si ce proverbe n'existe pas, il faudrait l'inventer.

P. L.

ÉCHENILLOIRS.

Voici deux modèles d'échenilloir. Le fer du premier a 31 centimètres de hauteur, le bas forme douille et on y fixe un long manche. Une ficelle attachée à ce manche et passant sur une petite poulie sert à la manœuvre de l'échenilloir; sa lame coupante en forme de crochet entame la branche au-dessus, et, le point d'appui coupant également, la section s'opère rapidement. Un ressort ramène, après chaque coup donné, l'appareil dans sa position première.

La seconde figure est celle d'un échenilloir



Échenilloir émondeur. Échenilloir ébrancheur.

ébrancheur à crémaillère. Le levier qui fait mouvoir la crémaillère se manœuvre également au moyen d'une ficelle.

A défaut d'échenilloir, tout ébrancheur peut être utilisé; il en est de même du sécateur, dont l'une des branches est fixe; l'autre, maintenue ouverte au moyen d'un ressort, fonctionne toujours par le même système que les échenilloirs. (1)

(1) Extrait d'une conférence sur l'économie industrielle par M. A. Prouteaux.

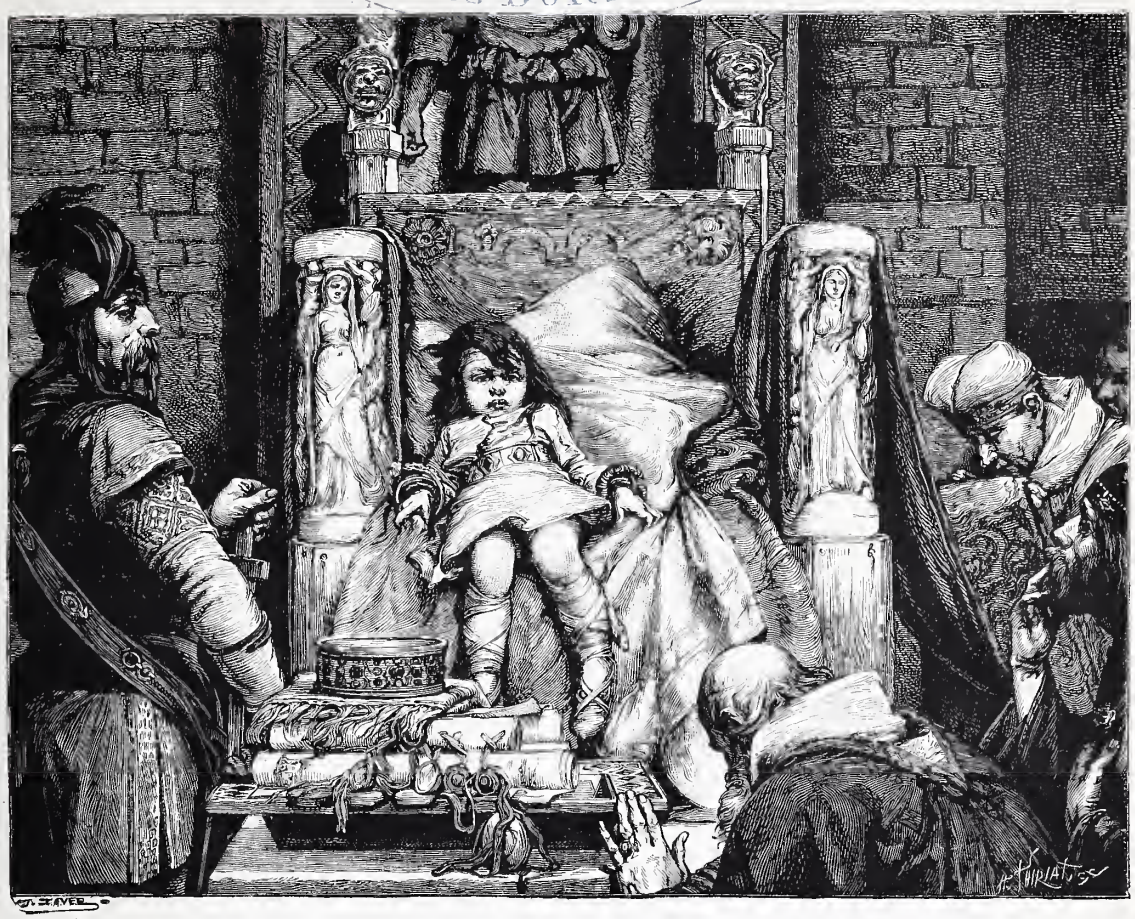
(1) A. Leblond, *Journ. d'agricult. pratique.* Paris, rue Jacob, 26.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 13.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

SALLSKAPET TILLHÖRIG FÅR EJ BORTTAGAS

CLOVIS II.

UNE LÉGENDE.



Clovis II proclamé roi (638), peinture de Maignan. — Dessin de J. Lavée.

Clovis II, le second fils de Dagobert Ier, n'avait que cinq ans lorsqu'il perdit son père et lui succéda. Tous les ducs et les évêques de Neustrie et de Bourgogne vinrent lui rendre hommage et le reconnaître pour roi dans le domaine de Maslay, près de Sens. Le maire du palais Œga, ancien conseiller de Dagobert, et, après lui, Erchinoald, gouvernèrent sagement la Neustrie, pendant les premières années de son règne, de concert avec sa mère, la reine Nantéchilde.

Clovis II occupe une fort petite place dans l'histoire. Les chroniqueurs qui ont parlé de lui, Frédégaire et le moine de Saint-Denis, auteur de la vie de Dagobert Ier, se bornent à nous apprendre qu'il maintint la paix dans son royaume et qu'il confirma pieusement les grandes donations faites par son père aux églises et aux abbayes, particulièrement au monastère de Saint-Denis.

Rien ne devait paraître plus nécessaire aux hommes de cette époque que de se concilier par des honneurs et par des dons la bienveillance des saints, considérés alors comme les plus sûrs défenseurs qu'on pût avoir contre toute espèce d'ennemis, les visibles qui attaquent le corps, et les invisibles qui s'efforcent de perdre l'âme. Peut-être Clovis avait-il entendu raconter la miraculeuse aventure arrivée, disait-on, autrefois à son père.

Dagobert, ayant, dans sa jeunesse, offensé Clotaire et redoutant la colère paternelle, s'était réfugié dans une petite chapelle des environs de Paris, où se trouvaient enterrés trois illustres martyrs, saint Denis, saint Rustique et saint Éleuthère. Comme il était resté longtemps prosterné à leurs pieds, il s'endormit. Alors trois hommes d'une beauté extraordinaire et tout vêtus de blanc lui apparurent. L'un d'eux, qui, par son front chauve et par son air vénérable, semblait surpasser en autorité ses deux compagnons, lui dit : « Nous sommes Denis, Rustique et Éleuthère, qui avons souffert jadis le martyre pour le nom du Christ, comme tu l'as sans doute appris, et nos corps reposent ici. La petitesse et la pauvreté de cette maison et du tombeau que tu vois, ont terni notre renommée. Mais si tu promets d'honorer notre mémoire et d'embellir ce lieu, nous pouvons te délivrer du grand danger qui te menace et, avec l'aide de Dieu, te secourir en toutes choses. » Le jeune homme, transporté de joie, s'engagea par un vœu à faire ce que les saints désiraient, et l'on sait que plus tard il accomplit très fidèlement ce

vœu en construisant la magnifique basilique de Saint-Denis, et en décorant les tombeaux des martyrs d'or pur et de pierres précieuses.

Cependant Clotaire envoya des satellites avec l'ordre d'arracher le fugitif de son asile et de le ramener. Mais ces hommes, arrivés à une certaine distance de la chapelle, se sentirent soudain arrêtés par un pouvoir mystérieux et irrésistible et ne purent aller plus loin. Ils retournèrent vers le roi et lui racontèrent ce qui leur était arrivé. Clotaire, ne les croyant pas, envoya d'autres satellites, qui revinrent pareillement et firent le même récit. Alors le roi, plein de fureur et accusant ses serviteurs de lâcheté, résolut d'aller lui-même chercher son fils, et il se mit aussitôt en route, accompagné de ses guerriers. Lorsqu'il fut arrivé en vue de la chapelle, il fut tout à coup, lui aussi, frappé d'immobilité. Stupéfait d'un tel prodige et reconnaissant avec respect l'intervention de la puissance divine, il renonça à sa colère et pardonna à son fils.

Il courait un autre bruit au sujet de la mort de Dagobert, et qui sans doute vint jusqu'aux oreilles de Clovis. On racontait qu'un vénérable ermite, qui vivait solitaire dans une petite île de la Méditerranée, le jour où le roi Dagobert rendit son esprit à Dieu, eut une vision. Il vit, à peu de distance sur la mer, les noirs esprits de l'abîme entraînant à travers les flots ce malheureux roi lié sur une barque, et le frappant à coups redoublés pour le précipiter dans les enfers. Le tonnerre grondait, les vagues se soulevaient comme dans une tempête. Tout à coup, trois hommes à la face radieuse et aux vêtements éblouissants apparurent. C'étaient saint Denis, saint Maurice et saint Martin, qui, répondant à l'appel de Dagobert, étaient descendus du ciel. Ils saisirent la pauvre âme que les démons tourmentaient, s'en emparèrent et, en chantant un cantique de louanges, l'emportèrent dans le sein de Dieu.

Clovis fit donc en sorte de se ménager la protection de patrons si puissants et si secourables en renouvelant les donations que son père leur avait faites. Toutefois, en deux circonstances, il paraît en avoir usé un peu trop librement avec ceux sur la bienveillance desquels il croyait pouvoir compter. La première fois, ce fut la quatorzième année de son règne : une grande famine sévissait; Clovis, sans consulter l'évêque de Paris, de qui l'abbaye de Saint-Denis relevait, fit enlever un revêtement d'argent recouvrant la voûte sous laquelle reposaient les corps de saint Denis et de ses compagnons. C'était, il est vrai, du moins on le disait, pour venir au secours des pauvres, des affamés et des pèlerins. Cependant le moine qui rapporte ce fait n'a pas l'air de l'approuver entièrement.

La seconde fois, ce fut plus grave. Clovis, étant entré dans l'église des saints martyrs comme pour y prier, fut pris d'un violent désir de voir leurs reliques, de les toucher, et même d'en posséder quelque fragment qu'il pût commodément avoir chez lui et porter partout avec lui, comme un talisman toujours prêt et une sauvegarde toujours présente. Il ordonna d'ouvrir le sépulcre. A la vue du corps du bienheureux Denis, il ne put résister à son envie, il se pencha sur lui, cassa l'os du bras et l'emporta. Aussitôt il fut frappé de démence; de profondes ténèbres se répandirent dans le saint lieu; tous les assistants, saisis d'épouvante, s'enfuirent en poussant des cris.

Le roi Clovis se repentit ensuite de cet acte d'impiété; pour mériter de recouvrer le sens, il donna à la basilique plusieurs riches domaines, fit garnir d'or et de pierreries l'os qu'il avait enlevé au corps du saint et le replaça dans le tombeau. Il lui revint, paraît-il, quelque peu de raison, mais elle ne lui fut jamais rendue tout entière, et, deux ans après, Clovis II perdit son royaume et la vie.

E. Lesbazeilles.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 95, 106, 130 et 142.

X

— Merci! mille fois merci! s'écria le grand maître en lui serrant les deux mains dans les siennes. Je n'attendais pas moins de vous!

Par suite d'une réaction qui se produit fréquemment chez les gens profondément émus, le grand maître quitta brusquement le ton solennel pour retomber dans la plaisanterie.

— Et maintenant, dit-il, avouez, notre ami, que vous toussez et que vous avez besoin d'un congé pour aller vous refaire dans le midi.

— Je l'avoue, répondit Ernster en souriant.

— On vous accordera ce congé, soyez tranquille. Ce ne sera pas long. Avouez encore, pendant que vous y êtes, que c'est un grand plaisir pour vous de laisser pour un an le champ libre à notre autre ami le *privat-docent*, et de lui donner lieu de se faire connaître et de gagner enfin sa pauvre vie.

— J'avoue cela encore; oui, sérieusement, c'est pour moi une compensation au regret de quitter mon auditoire.

— Et vous partez?

— Après-demain. Est-ce assez tôt?

— Oh! certainement. Mais, si la Prusse...

— Demain, alors. Seulement, accordez-moi la matinée, j'ai quelques petites affaires à régler.

Nous pensâmes tous, le grand maître comme les autres, que notre ami songeait à ses pauvres protégés.

— Retournons-nous là-bas? demanda le grand maître en indiquant du pouce, par-dessus son épaule, la région des salons.

Il disait cela pour nous mettre à notre aise, mais on voyait bien qu'il n'enviait nullement au jeune homme roux les honneurs de la table de whist.

— Ma foi non! répondit délibérément Vischer. On est très bien ici. Et puis, vous savez, nous fumâmes si consciencieusement que le cabinet de Votre Excellence est une vraie tabagie. Nous emporterions l'odeur du tabac dans les salons; la princesse Horta ne dirait rien, elle est trop bien élevée pour rien dire, mais elle froncerait le nez, sans le vouloir et sans le savoir. Comme son auguste frère ne fume pas, elle est un peu sensitive en matière de tabac. — Ne pas fumer! ajouta-t-il en chassant avec emphase une épaisse colonne de fumée, c'est le seul défaut que je connaisse à Son Altesse sérénissime.

Le grand maître, si j'ose parler ainsi, se tassa dans son fauteuil, avec le sentiment de bien-être que l'on éprouve quand on acquiert tout à coup la certitude que, pour une raison ou pour une autre, on va pouvoir rester chez soi à tisonner, en pantoufles, au lieu d'aller accomplir quelque corvée mondaine.

— Eh bien! dit-il en jetant sur nous un regard circulaire de bienveillance paternelle, savez-vous ce que nous allons faire, mes bons amis?

— Nous allons causer, boire de la bière et fumer, répondit Vischer.

— Nous allons ouvrir les fenêtres pour donner de l'air à la pièce, ajouta un autre.

— Nous allons, séance tenante, nous occuper du voyage de notre ami, reprit le grand maître.

— C'est cela, répondit le chœur.

— Article premier, dit le grand maître, qui veut me servir de secrétaire?

— Moi, répondit immédiatement le docteur Kohl, qui n'avait encore ouvert la bouche que pour ingurgiter de petites gorgées de bière, et pour émettre des spirales de fumée.

— Merci, docteur Kohl; vous avez, pas loin de vous, tout ce qu'il faut pour écrire; je m'en vais vous dicter, selon les formules officielles, la demande de congé de notre ami, qu'il voudra bien signer ensuite, puis la réponse du ministre compétent que je signerai aussi, séance tenante : ce sera toujours cela de fait.

La demande de congé et la réponse dûment signées et paraphées, le grand maître ajouta :

— Docteur Vischer, vous trouverez un Indicateur des chemins de fer sous cette pile de brochures. Oui, là où vous avez la main. Oh! ne perdez pas votre temps à ramasser les brochures qui sont tombées, c'est l'affaire de Pippermann. Voulez-vous me passer l'Indicateur, maintenant? Ah! Kohl, en faisant pivoter votre fauteuil sur un des pieds de derrière, oui, comme cela, vous êtes en face du gisement des Atlas de géographie : voulez-vous en distribuer à ceux qui en voudront, pour dresser l'itinéraire de notre cher voyageur?

XI

Pendant quelques minutes, l'on n'entendit qu'un froissement de feuilles tournées, feuilles d'Indicateur, et feuilles d'Atlas. Sans prendre la peine d'ouvrir l'Atlas qui lui était échu dans la distribution générale de tout à l'heure, le docteur Magnus, le plus célèbre géographe de toute l'Europe, écrivit au courant de la plume deux itinéraires sur deux feuilles de papier qu'il posa sans rien dire sous les yeux du grand maître, à côté de l'Indicateur.

— Oh! s'écria tout à coup le grand maître au milieu du silence général.

Nous levons tous les yeux et nous le regardons avec curiosité.

Le grand maître tenait dans la main droite l'itinéraire numéro deux, et ses yeux baissés, avec un rapide mouvement de va-et-vient, comparaient les renseignements de l'itinéraire avec ceux de l'Indicateur.

— Oh! répéta-t-il; ce que je vais dire est très mal, mais je ne puis pas m'empêcher de le dire. C'est plus fort que moi. La Prusse me talonne; la Prusse me fait perdre la tête et le sentiment des convenances, de l'amitié, de tout. Notre ami, vous savez si je vous aime et si je vous estime; eh bien, je voudrais déjà vous savoir à cent lieues d'ici, en route pour la Sicile.

— Je comprends cette impatience, et j'avouerai que je la partage, répondit vivement notre ami.

— En partant dans la seconde moitié du jour, reprend le grand maître, vous ne pouvez prendre que le train de 9 h. 15, et encore c'est un train omnibus. Tandis que si vous aviez pu confier à quelqu'un le soin de s'arranger avec vos... hem! avec vos fournisseurs, vous auriez pu prendre le train éclair de 8 h. 45 du matin. Vous hésitez, c'est très naturel; allons, ajouta-t-il avec un soupir de regret, n'en parlons plus.

— Parlons-en, au contraire, dit Ernster d'un ton bref et décidé. Voulez-vous vous charger de ces petits arrangements? me demanda-t-il en me regardant bien en face.

— Avec plaisir, répondis-je sans hésiter. Je dus rougir d'orgueil. C'était un si grand honneur qu'il me faisait de me choisir pour son confident! Je supposai d'abord qu'il s'adressait à moi de préférence parce que j'étais le plus jeune de la bande; il pensait sans doute que justement parce que j'étais jeune, les jeunes gens dont il s'occupait seraient moins gênés avec moi qu'avec un autre.

Le grand maître se leva, très ému, et tendit ses deux mains ouvertes à Ernster, qui les serra cordialement.

— Plus que jamais, dit le grand maître, vous méritez d'être appelé notre ami. Ernster, Ernster, Son Altesse sérénissime sera instruite de ce que vous faites en ce moment, de votre zèle... de votre dévouement. Réglons tout de suite la question du viatique; on ne se met pas en route sans argent. Son Altesse, ne s'attendant pas à une solution si prompte, ne m'a pas remis l'argent, et je n'ai pas songé à le lui demander. J'arrangerai cela avec elle, et en attendant... Docteur Vischer, voudriez-vous avoir la complaisance de sonner Pippermann?

Pippermann évoqué apparut.

— Informez-vous auprès du premier valet de chambre, dit le grand maître, si M. l'économe du ministère est encore dans les salons; faites-le prier de passer à mon cabinet, sans délai; ah! et puis, faites-moi savoir si Son Altesse Mme la princesse Horta est partie.

M. l'économe s'était retiré de bonne heure, pour prendre le dernier train de banlieue; car il demeurait à la campagne. Son Altesse Mme la princesse Horta venait de se retirer, conduite à sa voiture par M. le vice-lieutenant Hansdell.

— Puisque la caisse du ministère nous est fermée, dit le grand maître, il nous faut recourir à la caisse de réserve. Un simple emprunt! J'ai la clef du coffre-fort. Ah! diable! je n'y songeais plus. Le ministre a une clef, c'est vrai, mais M. le contrôleur des ministères en a une seconde. Je ne puis pas ouvrir sans lui, et lui, il ne peut pas ouvrir sans moi. Sage précaution! sage précaution! mais gênante en ce moment. Dans tous les cas, nous sommes sûrs de trouver M. le contrôleur. C'est un des devoirs de sa charge d'être prêt à toute heure du jour et de la nuit.

Le contrôleur des ministères avait quitté le bal sur les minuit. L'huissier de garde déclara qu'il était retourné chez lui. Le ministre le fit mander pour affaire de service.

A suivre. J. Girardin.

LES ENVOYÉS.

Personne qui ne connaisse ce délicieux chapitre de la Bible où le fils de Tobie, près d'entreprendre un long et périlleux voyage, trouve sur la place publique un jeune homme, bien fait, les reins ceints pour la route, et qui s'offre à lui comme conducteur. Or, toute comparaison mise de côté, bien entendu, et sans prétendre en rien à être un personnage biblique, je ne puis jamais relire ce chapitre sans qu'il reporte ma pensée sur moi-même.

... Si heureuses qu'aient été les rencontres de ma vie, je me garde bien de me ranger parmi ceux qui méritent que la Providence fasse des exceptions en leur faveur, et qu'elle dérange ses envoyés pour eux. Ce qui m'est arrivé a dû arriver à beaucoup d'autres : mon histoire ressemble vraisemblablement à l'histoire de tout le monde. Oui, je le crois fermement, chacun de nous, s'il remonte le cours de sa vie, se convaincra que, quelque profession qu'il ait exercée, quelque rang qu'il ait occupé, quelque épreuve qu'il ait traversée, presque toujours, à l'instant critique, il a vu une main, il a entendu une voix qui lui a indiqué la route, et souvent même s'est offerte à l'y diriger. Le tout est de reconnaître cette voix, de suivre cette main, et, une fois le service reçu, de le rendre à votre tour. Certes, bien profonde est cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même »; mais non moins efficace est celle qui dit : — *Fais aux autres le bien qu'on t'a fait.* — Le bienfaiteur n'a pas moins à y gagner que l'obligé. L'aide qu'on donne devient parfois l'aide qu'on reçoit.

Ernest Legouvé [1],
de l'Académie française.

Dans la morale, la bonne volonté est tout.
M. Guyau.

LA VILLA MASERE OU PALAIS BARBARO.

Le palais Barbaro, situé au village de Masere, à quelque distance de Trévise, près d'Asolo, a été construit vers 1568 par Palladio, et en même temps décoré de sculptures par Alessandro Vitoria et de peintures par Paul Véronèse.

« Il est singulier, disait M. Yriarte, il y a peu d'années [2], qu'aucun Guide ne signale cette demeure aux étrangers; et cependant l'importance des décorations peintes par le Véronèse est telle, qu'on ne connaîtra tout le génie de ce brillant Vénitien que si on a pu voir les fresques dont il a orné cette demeure. »

Cet avertissement a été entendu : les voyageurs visitent maintenant la villa Masere ou des Barbaro. On sort de Venise, vers huit heures du matin, par le chemin de fer; on arrive à dix heures à Trévise, et de là on se fait transporter à Asolo, puis au village de Masere où est la villa. Il est encore grand jour lorsque l'on y arrive, et l'on peut jouir en pleine lumière des belles fresques du Véronèse : elles décorent, au premier étage, qui a la forme d'une croix, une série de pièces se suivant dans les deux petits bras, et des *stanze* parallèles à la galerie et qui la desservent. On y remarque d'abord huit figures allégoriques, peintes en camaïeu, représentant des musiciennes, *suonatrice*. La plupart des autres sujets sont mythologiques. La composition la plus importante est celle d'un plafond circulaire en forme de coupole où est brillamment figuré l'Olympe; au-dessous sont des scènes de fantaisie charmantes : un page sur lequel veut s'élancer un chien; un enfant et un perroquet; un singe, une belle jeune femme et une vieille servante vêtue à la mode du temps. D'autres fresques représentent « la Vertu bâillonnant le Vice; la Force s'appuyant sur la Vérité; la Force, la Charité, la Foi, etc. »

A l'extrémité de chacun des deux bras de la

[1] *Soixante ans de souvenirs* (préface). Nous aurons quelques autres emprunts à faire à cet excellent ouvrage dont la première partie (la *Jeunesse* de l'auteur) a seule encore paru.

[2] *La Vie d'un patricien de Venise au seizième siècle*, par Charles Yriarte; ouvrage couronné par l'Académie française. Éditeur, J. Rothschild.

Fresque du palais Barbaro, près de Trévise. — Benedetto Caliari, frère de Paul Véronèse.

croix est figurée une porte dans la muraille du fond; d'un côté, un personnage en pied, un peu plus grand que nature, habillé en chasseur et suivi de son chien, semble entrer dans les *stanze*. On suppose ordinairement que c'est le portrait de Paul Véronèse lui-même; mais M. Yriarte, qui a beaucoup étudié ces compositions, tient pour certain que c'est celui de Benedetto Caliari, qui a dû aider son frère dans la décoration de la villa.

On ne visite pas la villa Masere, sans se sentir animé du désir d'étudier la biographie du patricien qui l'a fait construire; et Marc-Antonio Bar-

baro est un des types les plus nobles et les plus intéressants de la vie vénitienne au seizième siècle.

Éd. Ch.

LA VOLONTÉ PEUT SUSPENDRE

l'envahissement de la mort.

ANECDOTES.

D'éminents médecins se sont accordés à dire que la ferme volonté de résister au mal et de recouvrer la santé est la plus heureuse disposition que l'on puisse désirer chez un malade. Il est peu de praticiens qui n'aient eu l'occasion d'observer sur des personnes confiées à leurs soins l'incontestable influence exercée par la volonté de concentrer en elles-mêmes toutes leurs forces pour hâter la guérison.

Un malade découragé, s'abandonnant au sort, et qu'il faut en quelque sorte soulever de son lit de douleur où il s'affaisse sans espoir, est autrement en danger que celui dont l'énergie réagit contre les ravages du mal, contre l'affaiblissement, contre le découragement. C'est la force morale de la volonté qui vient en aide aux forces physiques.

Il y a dix ou quinze ans, nous avons lu sur ce sujet une histoire touchante.

Une dame très âgée avait adopté deux jumeaux dont la mère, sa parente éloignée, avait péri ainsi que le père par un accident de bateau. Elle jouissait d'une rente viagère considérable, payable d'avance, et qu'un vieux notaire, son ami, exact comme une pendule d'observatoire, lui portait chaque 1er janvier, à six heures précises, en venant dîner avec elle.

Un accident dû à quelqu'une des infirmités de son âge se déclare dans les derniers jours de l'année et les médecins le jugent mortel. Se maintiendra-t-elle vivante jusqu'au jour de sa rente? c'est plus que douteux. — Je ne veux pas mourir, dit-elle, que mes enfants ne soient au moins à l'abri des besoins les plus pressants.

Dès cet instant, elle s'interdit toute visite, tout mouvement, toute conversation inutile, tout ce qui peut lui ôter un atome de force, tout ce qui peut consumer, en sus du nécessaire absolu, la moindre parcelle des éléments de la vie. Elle signe d'avance sa quittance et s'installe dans son lit, voulant à tout prix fixer cette existence qui s'évapore, retenir ce tissu qui ne tient qu'à un fil. Elle concentre sur ce vœu toutes les puissances de son être. Intérieurement absorbée dans une sorte d'extase morale, elle surveille tous les points de son corps d'où partent par intervalles les orages de la destruction et y porte aussitôt, par un effort suprême de volonté, comme une étincelle revivifiante de son âme. Enfin le notaire arrive au premier coup de six heures... Haletante, elle lui fait signe des yeux, il prend la quittance et dépose la somme. « Dieu soit loué! je puis partir... mon vieil ami, adieu! » Et le supplice était terminé; les jours de repos et de récompense s'ouvraient devant cette âme énergique et bonne.

Assez récemment un autre fait de même nature est venu à notre connaissance certaine.

Un médecin fort apprécié dans l'une de nos villes de bains de mer les plus anciennes nous raconta ce qui suit :

Une de ses clientes se trouve inopinément à l'article de la mort. Elle a un fils. Il est absent. On le prévient par le télégraphe. Il se met en route. Mais s'il a les ailes du chemin de fer, la fatale mort a les siennes et s'avance avec rapidité. La mère s'obstine et se cramponne à la vie qu'elle sent fuir. Elle croit que chaque crispation, chaque cri de douleur, lui ôte quelques fractions d'existence. Elle a exprimé ses vœux au docteur et, confiante en lui, s'efforce de demeurer immobile et muette. Celui-ci ne la quitte plus, s'applique à régler les toniques avec lesquels il la soutient cuillerée par cuillerée. Il surveille les déperditions et les suspend de son mieux. La montre à la main, il interroge et mesure tout, soupirs, respiration, frissons, chaleur, pouls. Les yeux de la mourante lui répondent et montrent que l'esprit est toujours là. La demi-journée se passe; c'était plus qu'on n'espérait. Cependant le chemin de fer a toujours roulé. La pendule marque enfin l'instant désiré : « Me voilà, mère! mère, je suis là! » La malade étend les bras, étreint son fils, et dépense en quelques minutes les paroles qu'elle avait épargnées au milieu des cruelles angoisses par des efforts inouïs de volonté. La mort s'empare bientôt de sa proie; mais une satisfaction indicible se peint sur le visage de la mère au moment du fatal passage : le bonheur des derniers instants a effacé tout autre sentiment et toute trace de souffrance.

Le médecin a raconté depuis qu'il n'avait jamais éprouvé de sensation plus pénible. Sauf la mort, il a passé par toutes les phases de la destruction qu'à parcourues sa cliente, l'esprit enlacé à celui de la malade et douloureusement tendu vers le même but. Il se sentait dominé, harcelé, par cette volonté ardente qui se l'associait dans ses anxiétés, ses craintes, ses espérances.

Les biographes de Kant racontent qu'il croyait que par la volonté on peut résister pendant un certain temps à l'invasion des maladies.

Des naufragés, après avoir résisté des jours et des nuits, se sont évanouis au moment où on les recueillait.

Euryale Cazeaux.

CE QUE L'ON ENTEND

par « Comptabilité en partie double. »

Quand un marchand a fait des achats de marchandises pour 10 000 francs, il peut écrire dans son livre de caisse qu'il a dépensé 10 000 francs.

Une seule affaire a donné lieu à une seule écriture ; *c'est la partie simple.*

Mais l'argent dépensé a une contre-partie dans la valeur des marchandises, et le marchand a le droit d'espérer que les 10 000 francs dépensés rentreront dans la caisse le jour où les marchandises sortiront du magasin pour être livrées à l'acheteur, qui les payera. L'argent de la caisse est donc en quelque sorte prêté, et on peut décrire l'opération en disant qu'il y a un prêteur, qui est la caisse, et un emprunteur, qui est le magasin.

Une seule affaire donne alors lieu à deux écritures : l'une a pour objet la situation de la caisse, et l'autre la situation du magasin ; *c'est la partie double.*

Mais ce n'est pas tout que d'avoir décrit une seule affaire par une double écriture. Il faut encore donner à chacune des deux écritures une personnalité. Le compte où l'on passe l'écriture a comme une vie propre.

Prendre des écus dans sa caisse, c'est, pour le marchand qui pratique la partie double, prendre de l'argent à quelqu'un, car la caisse est une personne.

Acheter avec les écus de la caisse des marchandises et les faire porter dans son magasin, c'est enrichir une personne, car le magasin est une personne aussi, et on l'a mise en possession des marchandises qui l'enrichissent.

Quand on veut décrire une opération quelconque de commerce, on doit donc supposer qu'elle est faite entre deux êtres. De l'un on fait le créancier et de l'autre le débiteur. Les deux s'arrangeront ensuite ensemble ; l'histoire de ces deux êtres constituera la comptabilité du marchand. (1)

LA BÊTE A SIX PATTES.

I

Oh ! non, je vous en prie, n'allez pas confondre la *bête à six pattes* avec les monstres que l'on promène de foire en foire, objets d'admiration pour les badauds et d'horreur pour les gens de goût. La *bête à six pattes* est tout bonnement un brave et honnête parapluie, dont voici le signalement. Age, quinze ans ; dimensions, 7 pieds d'envergure ; membrure indestructible ; couleur, foie de bœuf (il était coquelicot dans sa verte jeunesse) ; signes particuliers, luxation de l'une des baleines, causée non par les ans, mais par un choc violent.

Jusqu'à l'âge de douze ans, il s'est appelé parapluie, comme tous ses congénères, le surnom de *bête à six pattes* lui est venu sur le tard, par suite de circonstances que nous ferons connaître, n'ayant aucun intérêt à les cacher.

C'est à Jouy en Josas que cette fleur colossale s'épanouit pour la première fois, au sortir de son involucre ou fourreau. Il ne pleuvait pas, à proprement parler, mais il « bruinait. » Marie Ravette, devenue femme Botteron depuis cinq jours, fit semblant de prendre une simple bruine pour une pluie battante, afin de se faire honneur, aux yeux de ses contemporains, du parapluie coquelicot qu'elle avait trouvé dans sa corbeille de noces.

Et les gens du pays disaient en la voyant passer : « Pour un beau parapluie, c'est un beau parapluie ! » Et le cœur de Marie Ravette, femme Botteron, sautait d'aise dans sa poitrine ; oui, son cœur sautait d'aise et puis aussi d'orgueil.

Quant à Jacques Botteron, il souriait silencieusement de son bon et large sourire. Lorsqu'on a fait un beau cadeau à quelqu'un, on est heureux de voir ce cadeau apprécié à sa juste valeur, non seulement par la personne qui l'a reçu, mais encore par les spectateurs désintéressés.

Mais toute médaille a son revers. On finit par s'apercevoir que le rouge parapluie inquiétait les vaches et soulevait de sourdes colères dans la poitrine des taureaux aux cornes pointues.

II

— Peste ! dit le bon Jacques Botteron en se grattant l'oreille.

— Ne t'inquiète pas, mon homme, répliqua en souriant Marie Ravette, femme Botteron. Ma coiffe de tous les jours ne craint rien, et si la pluie me prend aux champs, je ferai comme les autres, je ramènerai ma jupe par-dessus ma tête : les taureaux n'auront rien à dire.

— Mais... le parapluie ?...

— Notre parapluie ! reprit gaillardement la vaillante maraîchère ; sois tranquille, mon homme, je ne le laisserai pas manger aux vers. Je le porterai le dimanche à la messe, et les jours de marché à Versailles. Le long du chemin, je ne crains pas la pluie, puisque notre carriole a une bâche, à présent. Je n'ouvrirai notre parapluie qu'à Versailles : les taureaux ne se promènent pas dans les rues.

— Pour ça, non ! dit le bon Jacques Botteron, frappé de la justesse de cette remarque.

— Et puis, ajouta Marie Ravette, femme Botteron, sais-tu une idée qui m'est venue ? Quand on est là, au marché, sur sa chaise de paille, le soleil est aussi gênant que la pluie. Notre parapluie me garera du soleil, et puis la marchandise aussi, et ce ne sera pas un mal.

Le bon Jacques Botteron approuva l'idée de sa femme, et pendant de longues années le parapluie rouge abrita sur la place du marché de Versailles l'ingénieuse maraîchère, et par surcroît les choux, les carottes, les navets, les bottes de giroflées et les bouquets de violettes.

(1) Extrait d'un discours prononcé le 6 janvier 1886, à l'Institut, par M. Léon Say. Ce passage ne saurait donner une idée tout à fait suffisante de la pratique de la « comptabilité en partie double » : ce n'est qu'un aperçu en vue des personnes qui n'ont pas eu à rechercher ce qu'est réellement cette méthode de comptabilité.

Comme la maraîchère était avenante et toujours bien pourvue, comme elle ne surfaisait jamais, elle eut très vite une clientèle nombreuse, et qui lui resta fidèle. Les ménagères inexpérimentées allaient d'instinct *au grand parapluie rouge*, et les femmes de commerçants retenues à leur comptoir y envoyaient de confiance leurs cuisinières novices.

Le *grand parapluie rouge* était devenu pour ainsi dire une enseigne, aussi connue dans son genre que le *Chien qui fume* et le *Chat qui prise* dans le leur.

Plus d'une fois le bon Jacques Botteron, qui n'avait pourtant guère plus d'imagination que le manche de corne de « notre parapluie », inventa des prétextes pour venir à Versailles où il n'avait que faire, afin de contempler de ses yeux sa femme entourée de pratiques, à l'ombre du grand parapluie rouge.

III

Comme les affaires des Botteron étaient en pleine prospérité, et que le grand-parapluie rouge ne suffisait plus à couvrir l'étalage (sans compter que c'est bien gênant de tenir un parapluie, quand on n'aurait pas trop de ses deux mains), le bon Jacques Botteron eut une idée.

Considérant : 1° que le parapluie devenait une gêne, 2° que ledit parapluie commençait à déteindre par places, et tournait à la couleur foie de bœuf, il alla trouver un spécialiste, et discuta son idée avec lui. De la discussion sortit une belle baraque en toile imperméable à la pluie la plus drue, comme aux rayons du soleil le plus ardent.

La femme du spécialiste, qui avait assisté à la discussion, approuva l'idée, naturellement; mais, en fine ménagère, elle proposa une seconde idée, qui fut adoptée presque sans discussion.

« On a beau dire, suggéra-t-elle, que bon vin n'a pas besoin d'enseigne, moi je crois que l'enseigne ne nuit pas au bon vin. On est habitué, dans Versailles, à dire aux bonnes qui ne savent pas leur affaire : « Ma fille, allez de confiance au *grand parapluie rouge!* » Ça les déroutera de ne plus voir le parapluie!

Le spécialiste regarda sa femme d'un air de reproche. Qu'est-ce qui lui prenait donc de plaider contre la baraque de toile?

La femme sourit d'un air fin, et poursuivit : « Des deux côtés de la baraque, faites peindre un parapluie rouge, et faites mettre en grosses lettres, pour qu'on ne s'y trompe pas : *Au grand parapluie rouge.* »

Le spécialiste et le bon Jacques Botteron échangèrent des sourires et des signes de tête. Hein! sont-elles assez fines, les femmes, quand elles veulent s'en donner la peine!

Un certain vendredi matin, Jacques Botteron voulut absolument accompagner sa femme au marché : le spécialiste l'avait prévenu sous main que la baraque était prête. Cette fois-là, le maraîcher ne prit même pas la peine d'imaginer un prétexte. Sa femme lui trouva un air tout drôle. Il ne tenait pas en place; il chantonnait, il se frottait les mains, et il fut pris d'un fou rire quand sa femme, au moment du départ, déposa soigneusement le grand parapluie jadis rouge dans le fond de la voiture.

Quelle surprise, à l'arrivée! Si Marie Ravette, femme Botteron, s'abstint d'embrasser son brave mari devant tout le monde, c'est qu'elle avait au plus haut point le sentiment des convenances.

Mais voici bien une autre histoire. La veille du quinze août, le bon Jacques Botteron offrit à sa Marie, pour sa fête, un parapluie de soie de dimensions raisonnables (il faut bien suivre la mode) et de couleur olive. Qui est-ce qui serait bien attrapé? Ce seraient les taureaux!

IV

Et le grand parapluie jadis rouge?

Si vous vous figurez qu'il fut relégué dans un coin pour y traîner une vieillesse inutile, et pour y mourir de la mort lente et obscure du parapluie qui a cessé de plaire, il faut que vous connaissiez bien peu les idées et les manières de Marie Ravette, femme Botteron.

Dans une des petites rues qui avoisinent les halles, Marie avait une arrière-cousine qui s'était mariée à un tripier. Quoique ces gens fussent réellement pauvres, Marie n'hésitait jamais à les reconnaître et à leur faire accueil, fût-ce devant cent personnes, parce qu'ils étaient braves et honnêtes. Que d'objets d'habillement, encore en bon état de service, avaient passé mystérieusement de la ferme à l'étal, offerts de bon cœur, acceptés avec une sincère reconnaissance! Que de fruits, que de légumes avaient suivi le même chemin! et que de bottes de fleurs aussi! Les pauvres gens n'ont-ils pas besoin plus que les autres d'égayer leur triste logis?

Considérant que le grand parapluie était comme neuf, sauf la couleur, Marie le donna à sa cousine. Elle le donna de bonne amitié, sans le faire valoir. Ce furent les cousins qui se récrièrent d'eux-mêmes sur la solidité du cadeau, et sur le bon service qu'il ferait.

Mais un tripier serait fort empêché d'un parapluie quand il va aux abattoirs pour son commerce; mais une tripière, toujours à son étal, n'a guère à faire d'un parapluie.

Sans doute; mais ces braves gens avaient une petite fille qui allait à l'école, par tous les temps. Malheureusement, le parapluie était si lourd que la petite fille aurait eu sa charge de le porter à deux mains. Alors, il lui aurait fallu une domestique spéciale pour son petit attirail d'écolière. Nécessité l'ingénieuse suggéra à la mère un très bon expédient. Le ferblantier d'à côté, et le maréchal à deux portes plus loin, avaient chacun une petite fille de l'âge de la sienne, toutes les deux suivant les cours de la même école.

On s'entendrait. Chaque petite fille porterait le parapluie à tour de rôle, les deux autres la déchargeant de ses livres et de son panier. Le pacte fut bien vite conclu; et il arriva ce qui de-

Sous le parapluie. — Composition et dessin de P. Vidal.

vait forcément arriver : quoique le parapluie fût à lui tout seul un fardeau lourd et surtout embarrassant, c'était à qui le porterait, parce que cela avait grand air et vous donnait de l'importance.

Le vaste dôme du parapluie retombait fort bas,

comme ces toits de maisons qui descendent jusqu'à la moitié des fenêtres, et l'on n'apercevait que cette grande masse en mouvement, et seulement les six jambes des trois petites filles.

A la première pluie, le premier gamin qui vit sortir le parapluie de la petite ruelle, cria en se faisant un porte-voix de sa main : « Hé! les autres, venez donc voir la bête à six pattes ! »

V

Le mot fit d'abord fortune dans le quartier, et la *bête à six pattes* fut bientôt célèbre dans tout Versailles et jusqu'aux extrémités de Montreuil.

Enviée par les uns, honnie par les autres, houspillée par les gamins, défendue par les braves ouvriers, pères de famille, la bête à *six pattes* bravait la pluie, la neige, le grésil, et luttait contre le vent, pas toujours avec succès. Elle avait ses plaisirs à elle, la *bête à six pattes*, et de grands plaisirs, je vous assure; par exemple, celui de se détourner de son chemin pour passer par un certain coin de rue où une gouttière délabrée lançait des trombes d'eau sur les passants. Arrivées à vingt pas de la gouttière, les trois petites filles gardaient le silence, dans l'attente de la joie connue et prévue. Lorsque la cataracte faisait broum! broum! broum! sur le dos sonore du parapluie, elles fermaient les yeux de plaisir; et quand c'était fini, elles riaient comme trois petites folles en continuant leur chemin.

C'est à cet endroit-là précisément que la pauvre bête à six pattes eut une côte luxée. Comme le trottoir était fort étroit, un camion qui croisait une autre voiture comprima la bête à six pattes contre le mur; les six pattes se tirèrent de là saines et sauves, mais la pauvre bête en resta estropiée pour le reste de ses jours.

Souffrir les mêmes peines, courir les mêmes dangers, jouir des mêmes plaisirs : Salluste dit, non sans raison, que ce sont les fondements les plus solides de l'amitié. Aussi les trois petites filles étaient-elles devenues inséparables, même les jours où le mauvais temps ne les contraignait pas à se blottir l'une contre l'autre, comme trois souris de la même nichée, sous le dôme protecteur du parapluie jadis rouge.

Quand l'été fut venu, et avec l'été le soleil ardent qui se donne si volontiers carrière dans les longues rues droites de Versailles, l'idée vint aux trois petites amies de faire de leur parapluie une ombrelle.

Quelquefois, après la classe du soir, la bête à six pattes enfilait la rue de la Paroisse, trottinait par le parc et allait se coucher dans l'herbe, au bout du grand canal. L'ombrelle alors devenait comme une sorte de tente-abri. A vrai dire, sous cette tente-abri, on était un peu à l'étroit et un peu tracassé par la charpente intérieure; il eût fait meilleur à l'ombre des grands arbres. Mais quoi? que me parlez-vous d'être mieux ou d'être plus mal dans tel endroit ou dans tel autre? N'est-il donc pas vrai que le bonheur est affaire d'opinion, et que nous sommes heureux du moment que nous croyons l'être? Et puis, l'ombre des grands arbres est banale, puisque tout le monde a licence d'aller s'y étendre. Parlez-moi de l'ombre étroite et circonscrite de la tente-abri; l'on n'y peut tenir que trois, et l'on s'y sent séparé du vulgaire des mortels; on jouit d'un droit qu'ils n'ont pas, et en cela on se sent de beaucoup supérieur à eux.

Dans nos plaisirs les plus innocents et les plus simples, il y a parfois une petite pointe de vanité qui en relève la saveur. L'âme humaine est ainsi faite, et l'amour-propre est une essence si subtile et si pénétrante qu'on le retrouve aux endroits où l'on devrait le moins s'attendre à le rencontrer, par exemple, sous un vieux parapluie !

Telle est la légende de la bête à six pattes.

J. Girardin.

PRATO DELLA VALLE

(Padoue).

La place de Padoue que l'on appelait autrefois le *Prato della Valle* est aujourd'hui désignée sous le nom de la *Piazza Vittorio Emanuele*. La gravure n'en représente qu'une partie : c'est la plus grande de la ville; elle occupe 88 620 mètres carrés. On croit que jadis un superbe amphithéâtre s'élevait en cet endroit.

On suppose aussi qu'il y avait à Padoue un autre amphithéâtre, sur l'emplacement où est *Santa-Maria dell' Arena*, chapelle décorée des célèbres fresques du Giotto; il aurait été construit simplement en bois.

C'est, dit-on, le Vénitien Andrea Memmo, procurateur de Saint-Marc, qui eut l'idée d'une exposition de statues rappelant tous les hommes dont la gloire importe à l'histoire de Padoue. En 1775, étant provéditeur de Padoue, il fit construire au centre de la grande place un portique que supportaient des colonnes d'ordre ionique, d'après les dessins de l'abbé Domenico Cerato. Un canal, alimenté par la Brenta, fut ensuite orné sur ses parapets de sculptures; les piédestaux sont au nombre de quatre-vingt-huit, mais soixante-treize seulement portent chacun une statue.

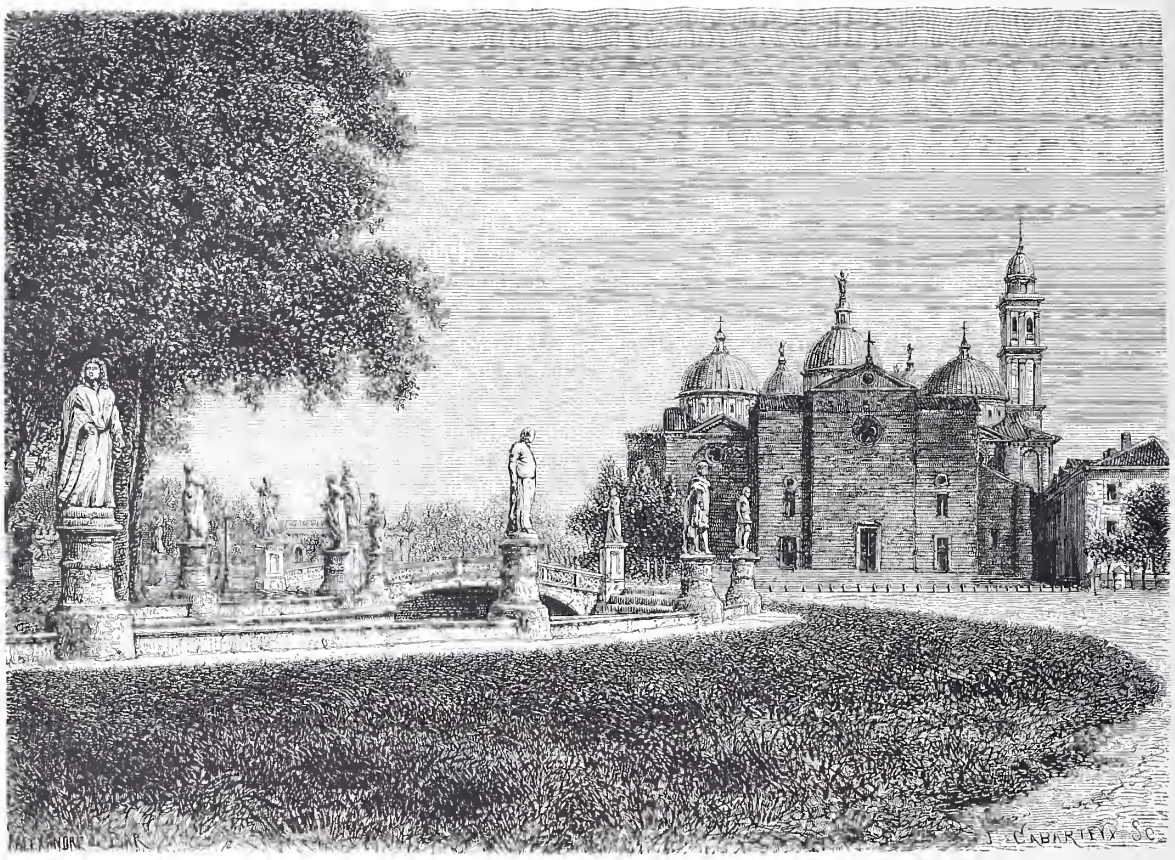
Voici l'énumération complète de ces images d'hommes qui à divers titres, à côté de quelques-uns qui ne sont que fabuleux, ont droit à une place dans l'histoire padouane, si longtemps liée à celle de Venise :

1° François Diedo, noble vénitien, docteur de l'Université de Padoue et professeur de droit, qui cultiva avec succès la philosophie et la jurisprudence. — 2° Anténor, prince troyen, parent de Priam. Une légende raconte qu'il fonda Padoue, dont le nom aurait été jadis Anténor. — 3° Azzo II, fils d'Albert Azzo Ier, de la maison d'Este (statue élevée

par le duc de Glocester, descendant de cette famille). — 4° Thraséas, général romain, mis à mort sous Néron en 66. Padoue lui éleva cette statue en 1776, parce qu'il était originaire de cette ville. — 5° Torquata Tasso, l'illustre poète, qui fut de l'Université de Padoue. — 6° Pierre d'Abano, né à Abano, près de Padoue, en 1250, célèbre médecin et astrologue, pour lequel l'Université créa une chaire de médecine. — 7° Jean François Mussato, 1261-1329, orientaliste et helléniste. On l'a représenté tenant à la main l'*Iliade*. — 8° Pagano Torriano, de Milan, podestat de Padoue en 1195. — 9° Aruntius ou Laruntius Stella, d'Abano, contemporain de Titus et de Domitien. D'une famille consulaire, il fut préteur, duumvir et peut-être aussi membre du Sénat. — 10° Opiscella, Troyen auquel on attribue la fondation de Monselice. — 11° Une pyramide en l'honneur du doge Antonio Grimani. — 12° François Morosini, doge (la statue n'existe plus; elle est remplacée par une pyramide). — 13° Jean-Baptiste Nani, né en 1616, mort en 1678. Ambassadeur et historien de Venise; rénovateur de l'Université de Padoue. — 14° Victor Pisani, grand amiral vénitien, mort en 1380, se distingua contre les Génois. — 15° Louis de San-Bonifacio, homme de guerre. — 16° Antoine Micheli, chevalier. — 17° Antoine Barbarigo, frère de B. Gregorio, évêque de Padoue. — 18° Dominique Lazzarini, né à Morrovallo, près de Macerata (États de l'Église) en 1668, mort en 1734; professeur de littérature grecque et latine à l'Université de Padoue, poète et auteur de sonnets et de canzones. — 19° Thadée Pepoli, seigneur de Bologne au quatorzième siècle. — 20° Marco Mantova Benavides, de Padoue, célèbre jurisconsulte, né en 1489, mort en 1582. — 21° Andrea Mantegna, illustre peintre, 1430-1506. — 22° Paul II, pape, noble vénitien de la famille Barbo, ancien évêque de Padoue. — 23° Eugène IV, né à Venise, pape, fut peut-être chanoine de Padoue vers 1405. — 24° Bernardin Trevisan, noble de Padoue, professeur de médecine et de botanique, 1352-1720. — 25° Antoine de Rio, noble de Padoue, vivait au milieu du quinzième siècle. — 26° André de Recanati, fondateur de quatre bourses à l'Université. — 27° L'Arioste. — 28° Piédestal qui devait supporter la statue de Cepione de Tran, qui étudia à l'Université. — 29° Tartini, né en Istrie, à Pirano, en 1692, mort en 1770. Ce fut un célèbre violoniste et compositeur. — 30° Giammaria Memmo, bienfaiteur de Padoue. — 31° Michel Morosini, neveu du doge Chevalier. Il fut rénovateur des études à l'Université. — 32° Le piédestal devait supporter la statue de Jean Gradenigo, podestat de Padoue en 1467. — 33° Il y a là une pyramide en l'honneur d'Andrea Memmo, à qui, comme nous l'avons dit, Padoue est redevable de cette place des statues. — 34° Une pyramide remplace la statue d'Antoine Diedo. — 35° Pétrarque, le célèbre poète. Né à Arrezole en 1304, mort à Arqua, près de Padoue, en 1374. — 36° Galilée, l'illustre astronome et physicien, qui occupa à Padoue une chaire de mathématiques. — 37° Sertorius Orsato, né à Padoue en 1617, mort en 1678. Professeur à l'Université, littérateur et antiquaire. — 38° Altenerio degli Azzoni, de Trévise, vaillant guerrier au quatorzième siècle. — 39° Sicco Polentone, de Padoue. Notaire célèbre du quinzième siècle. — 40° Antoine Zacco, comte de Padoue. Il servit avec honneur dans l'armée bavaroise, et plus tard dans l'armée vénitienne, au dix-septième siècle. — 41° César Piovene, de Vicence. Il se distingua, au seizième siècle, dans la guerre de Chypre. — 42° Maffeo Memmo, podestat de Padoue en 1294. — 43° André Navagero, sénateur vénitien et littérateur distingué. Né en 1483 à Venise, il étudia longtemps à l'Université de Padoue. — 44° Andrea Memmo, créateur de la place. — 45° Piédestal destiné à la statue aujourd'hui détruite de Polissena Contarini Mocenigo, femme du doge Dominique Contarini. — 46° Zambono Dotto de Dauli, Padouan. Il installa au Prato, en 1310, la foire et les courses de chevaux. — 47° Sperone Speroni degli Alvarotti, chevalier padouan, né en 1500, mort en 1588. Il fut reçu docteur à Padoue et professeur de logique et philosophie bientôt après. — 48° Tite-Live, l'illustre historien latin, né à Padoue en 59 avant J.-C. On sait qu'Asinius Pollion et d'autres Romains lui ont reproché sa *natavinité* (Patuvium, Padoue) qui consistait probablement en quelques locutions provinciales. — 49° Savorgnan d'Udine, seigneur d'Osope. Il se distingua dans les guerres de la république de Venise. — 50° Fortunio Liceti, né à Rapallo (État de Gênes) en 1577, fameux péripatéticien et l'un des plus célèbres professeurs de son temps. Il enseignait à l'Université de Padoue. — 51° Ludovic Buzzacarino, noble padouan, généralissime des troupes vénitiennes. Il se rendit célèbre par la prise de Sebenico (Dalmatie) en 1412. — 52° Jean Poleni, physicien, né à Venise en 1683. Il enseigna à Padoue à partir de 1708. — 53° Guillaume Malaspina degli Obizzo, de Lucques, podestat de Padoue en 1285. — 54° Jean Dondi dall'Oroglio (Joannes Horologius de Dondi), mathématicien et médecin, mort en 1380. Il fut l'intime ami de Pétrarque qui lui adressa plusieurs lettres. — 55° Pyramide. — 56° Pyramide. — 57° L'abbé Antoine Schinella Conti, Padouan, philosophe, philologue, poète célèbre. Né en 1677, mort en 1749. — 58° Jacques de Rossi, de Parme. Podestat de Padoue en 1266. — 59° Gustave Adam Banner, Suédois, grand écuyer du roi de Suède Gustave-Adolphe. — 60° Gustave-Adolphe, roi de Suède. — 61° Mathieu de Ragnigna, de Raguse. Il fut recteur de l'Université en 1397. — 62° Job Ludolf, illustre orientaliste allemand, né à Erfurt en 1624. — 63° Piédestal sans statue. — 64° Salviati Filippo, élève de Galilée. — 65° Le marquis Oberto Pallavicini, chef d'une maison illustre de Lombardie au treizième siècle, et feudataire immédiat de l'Empire. — 66° Alexandre VIII, pape, né à Venise en 1610, de la famille noble Ottoboni. Il mourut en 1691. — 67° Clément XIII, pape, né à Venise en 1693, de la famille noble Rezzonico. Il fut évêque de Padoue. — 68° Canova, l'illustre sculpteur, né en 1757 à Possagno, près de Trévise. — 69° Piédestal sans statue. — 70° Pisani Francesco, cardinal vénitien du seizième siècle. Il fut évêque de Padoue. — 71° Jules Pontedera, célèbre professeur de botanique à l'Université de Padoue. Il dirigea depuis 1719 le jardin de botanique de cette ville. Il naquit à Vicence en 1688 et mourut en 1757. — 72° Nicolo Tron, chevalier vénitien, fut préfet et préteur de Padoue. — 73° Guichardin, l'illustre historien, né à Florence en 1482. — 74° Jacques Menochio, né à Pavie en 1532. Célèbre jurisconsulte, président du sénat de Milan. Il avait été nommé premier professeur de l'Université de Padoue en 1566. — 75° Jean Sobiesky. — 76° Étienne Bathori, prince de Transylvanie, élu roi de Pologne en 1575, après la fuite de Henri de Valois. — 77° Pyramide. — 78° Pyramide. — 79° Daniel Danieletti de Padoue, architecte, né en 1752, mort en 1822. Il obtint à Padoue la chaire d'architecture qu'occupait avant lui son maître Dominique Cerato. — 80° Reniero Guasco, commandant de l'armée vénitienne à Padoue au quatorzième siècle. — 81° François Morosini, qui fut doge de 1688 à 1694 et fut nommé le Péloponésien. — 82° Gerolano Liursio de Vérone, recteur de l'Université de Padoue en 1588. — 83° Piédestal sans statue. — 84° Marino Cavalli, patricien de Venise au seizième siècle. — 85° André Briosco, dit Riccio le Frisé,

né à Padoue après 1450. Grand artiste, sculpteur et architecte. Quelques-uns de ses bronzes sont au Louvre dans la salle des Cariatides. — 86° Albertine Papafara, vivait au commencement du dix-huitième siècle et embellit Padoue, sa patrie. — 87° Jean-Michel Savonarola de Padoue, célèbre professeur de médecine, né en 1384. — 88° Ici s'élevait la statue aujourd'hui détruite du doge Aloise Mocenigo.

Après avoir parcouru cette liste des hommes ainsi figurés sur le Prato, on doit reconnaître que tous, même ceux admis par l'histoire, ne sont pas également dignes des hommages de la postérité; il en est que leurs statues n'ont pas sauvés de l'indifférence ou de l'oubli; mais les titres de quelques-uns d'entre ces derniers seraient peut-être plus généralement appréciés s'ils n'étaient pas connus seulement des érudits. Quoi qu'il en soit, et malgré des exceptions, la ville de Padoue s'est



Padoue. — Prato della Valle. — Au fond, l'église de Santa-Giustina.

honorée en faisant écrire par les statuaires ces souvenirs de ses annales [1]. Les jeunes Padouans de nos jours ne sauraient traverser le Prato sans quelque fierté et sans émulation : du reste, le zèle pour l'étude et l'avancement des sciences vit toujours à Padoue, qui est assurément l'une des villes du nord de l'Italie les plus intéressantes à visiter.

Maxime Petit.

UN NOUVEL OBSERVATOIRE.

L'OBSERVATOIRE DU MONT VENTOUX.

De même que le puy de Dôme et le pic du Midi, le mont Ventoux (*Ventosus mons*), qui tire son nom des vents impétueux qui tourbillonnent à son sommet, a été l'objet de l'attention du monde savant, et, en particulier, des météorologistes. Les progrès rapides de la météorologie dans ces dernières années, l'importance croissante qu'elle prend chaque jour pour la prévision du temps, ont fait sentir la nécessité d'avoir, sur les lieux élevés et dans les hautes latitudes, un certain nombre d'observatoires qui permettront d'éclairer bien des questions restées jusqu'ici obscures. C'est dans ce but qu'ont été établis aux régions polaires quelques postes météorologiques, et qu'ont été construits aussi les observatoires du puy de Dôme, du pic du Midi, de l'Etna, du mont Ventoux, etc., etc. Grâce aux observations régulières faites au mont Ventoux depuis le 1er décembre 1884, grâce à l'ensemble favorable des conditions où se trouve placé ce nouvel observatoire, il est certain qu'il rendra de réels services à la science.

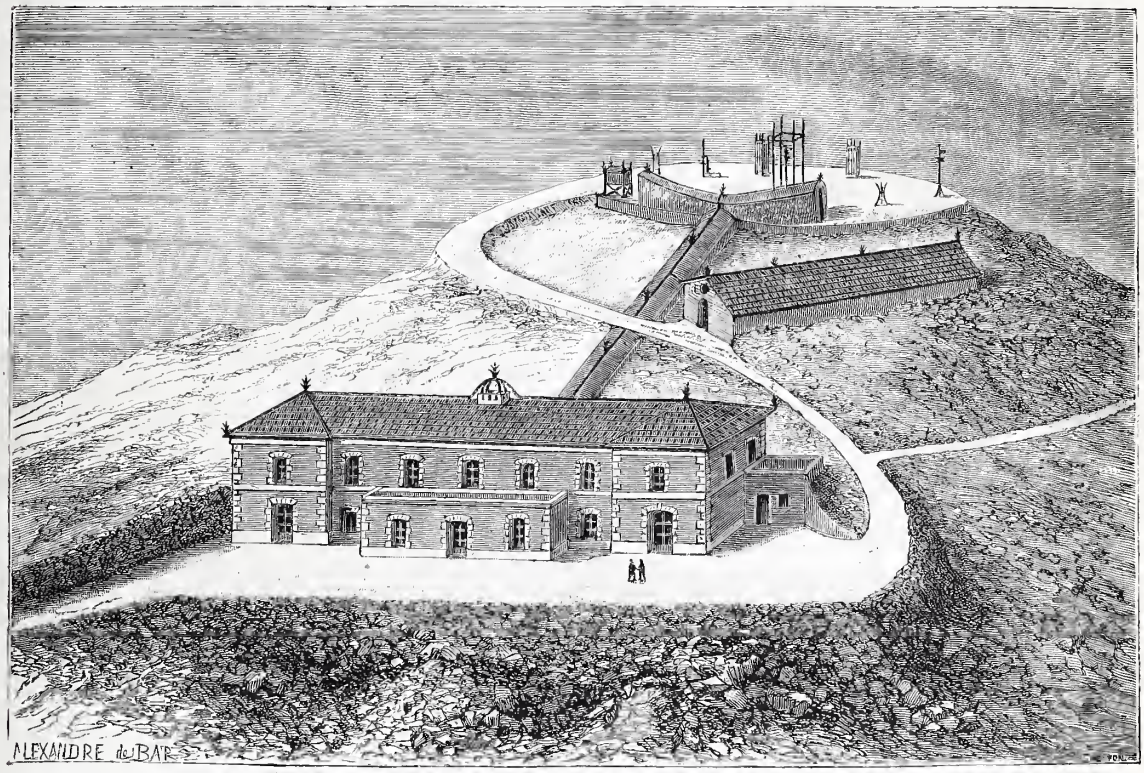
Le mont Ventoux, dont l'altitude est de 1911 mètres, est situé dans le département de Vaucluse, sur un contre-fort des Alpes Cottiennes, au nord-est de Carpentras, et non loin d'Avignon. L'obser-

[1] Nous avons éprouvé le même sentiment devant les *graffiti* qui décorent extérieurement le palais de la résidence à Dresde. C'est un beau genre d'enseignement absolument négligé en France. — Éd. Ch.

vatoire que l'on vient d'y construire, sur l'initiative de la commission météorologique de Vaucluse et sous la direction de son savant et sympatique président, M. Bouvier, ingénieur en chef du département, ne tardera pas, nous l'espérons, a être classé parmi les observatoires de l'État, comme le sont ceux du puy de Dôme et du pic du Midi.

On a représenté ici, en perspective dite *cavalière*, la vue prise du côté sud-est de ce nouvel établissement, dont la construction vient compléter, dans les conditions les plus heureuses pour la science, la série des observatoires de montagne.

Le bâtiment, d'une longueur de 30 mètres et d'une largeur de 10 mètres, est placé au midi et en contre-bas du sommet, de manière à être abrité des vents violents du nord; il est formé de deux ailes et d'une partie centrale, au devant de laquelle est établie une terrasse en maçonnerie qui forme balcon pour le premier étage et vestibule d'entrée pour le rez-de-chaussée. Toutes les pièces sont voûtées; la couverture est formée d'une forte couche de béton hydraulique recouverte par une



L'Observatoire du mont Ventoux (département de Vaucluse), installé en décembre 1884.

double rangée de dalles assemblées au ciment. La façade nord ne se dégage du sol qu'au premier étage et est dépourvue d'ouvertures; elle se trouve séparée du reste de la construction par des couloirs longitudinaux également voûtés, qui isolent et desservent les différentes pièces; le couloir du rez-de-chaussée s'appuie contre la roche et est mis en communication avec le couloir supérieur par un escalier central demi-circulaire, dont l'emplacement a été creusé extérieurement dans le rocher. Deux citernes, ayant ensemble une capacité de 60 mètres cubes, sont adossées à l'extrémité ouest de la façade nord et assurent la réserve d'eau nécessaire.

A l'ouest du vaste terre-plein placé au devant du bâtiment, débouche, après un dernier contour, la route d'accès, qui part de Bedoin et qui serpente sur le flanc méridional de la montagne, avec un développement total de 22 kilomètres et une déclivité maxima de 10 centimètres par mètre.

La distribution du bâtiment a été faite en vue non seulement de satisfaire à toutes les exigences du service météorologique, mais aussi de fournir aux sériciculteurs de la région une ressource des plus utiles pour la conservation des graines de vers à soie pendant l'hiver, et de créer, avec l'agrément et le concours de l'administration des forêts, une station de garde forestier; elle comprend :

A l'ouest, le logement de l'observateur, composé de deux pièces au rez-de-chaussée et de deux pièces au premier étage, permettant de disposer d'une chambre à coucher pour les agents du service.

A l'est, même logement et même distribution pour le garde forestier, attaché à l'exécution et à la surveillance des travaux de reboisement entrepris par l'administration des forêts sur les flancs dénudés du Ventoux.

Au centre et au rez-de-chaussée, une vaste salle vitrée a été établie pour l'hivernage des graines de vers à soie; au premier étage se trouve le bureau météorologique ainsi qu'une chambre à cou-

cher, mise à la disposition des savants désireux d'aller faire des études sur ce point.

Le personnel de l'observatoire, encore très restreint faute de ressources suffisantes, se compose d'un seul observateur placé sous les ordres d'un météorologiste qui, lors de l'organisation définitive, sera chargé de la direction du service.

Dans le bureau sont incessamment observés : un baromètre Fortin et un baromètre enregistreur de Rédier, un pluviographe spécial agencé pour la fonte rapide des neiges, un anémométrographe de Bréguet, et enfin un appareil télégraphique pourvu d'un électromètre Melsens.

La plate-forme du sommet, qui figure une ellipse de 22 mètres sur 12, et qui est exactement arasée à l'altitude de 1 907m.87, est destinée aux observations extérieures. Au centre se trouve un anémomètre, système Hervé-Mangon modifié, construit par M. Demichel; circulairement et successivement de gauche à droite, est placé un abri solidement contreventé par des armatures en fer et contenant : les thermomètres à maxima et à minima, un thermomètre enregistreur de Richard, un psychromètre d'August, un évaporomètre Piche, et un ozonoscope. Au dehors de l'abri sont placés un pluviomètre quintupleur agencé pour la fonte rapide de la neige, un pluviomètre décuplateur disposé de la même manière, une girouette, et enfin un pluviomètre du modèle de l'*Association scientifique de France*.

L'accès de cette plate-forme est rendu possible en tout temps au moyen d'une galerie voûtée, formant escalier et partant du premier. Elle se divise en deux branches dirigées l'une à l'ouest et l'autre à l'est, et donnant directement accès sur la plate-forme. En outre, un chemin qui part de l'extrémité est du terre-plein, et auquel se raccorde le sentier aboutissant à la petite source de Font-Fiole, située sur le versant nord, à 120 mètres en contre-bas du sommet, permet d'accéder extérieurement à la plate-forme, et vient se terminer à l'extrémité ouest du grand axe de l'ellipse. Dans son trajet, il dessert l'entrée de la chapelle de Sainte-Croix, modeste construction élevée à la fin du quinzième siècle, qui est chaque année, le 14 septembre, l'objet d'un pèlerinage.

Sur cette cime, élevée et isolée, les dangers de la foudre sont très à redouter, et depuis que les travaux de l'observatoire ont été entrepris, plusieurs accidents, sans gravité heureusement, sont venus révéler à la commission de Vaucluse la nécessité d'y pourvoir au plus tôt. La multiplicité des points à protéger, la nature d'un sol néocomien très fissuré et peu propre à fournir de bons raccordements, l'éloignement enfin de toute nappe liquide, rendaient l'opération très délicate et fort coûteuse. Mais un savant étranger, qui a voulu garder l'anonyme, est venu au secours de la commission et lui a fait le don généreux d'une somme de 2 500 francs, spécialement destinée à la construction d'un paratonnerre modèle. Le système adopté est celui des points et conducteurs multiples connu sous le nom de système Melsens; l'application en a été étudiée par M. Melsens lui-même, sous le contrôle de M. Mascart, le savant directeur du Bureau central météorologique.

Les travaux de l'observatoire sont près d'être terminés; la route d'accès a été livrée aux voitures dès le commencement de 1882, et, le 16 mai 1885, elle a pu être utilisée pour la cérémonie de la pose de la première pierre, présidée par M. de Mahy, alors ministre de l'agriculture. Au 1er décembre 1884, la plate-forme du sommet, la galerie de communication, ainsi que la moitié du bâtiment, étaient construites, et l'Observatoire, installé à son poste, commençait son service. Le 20 février suivant, malgré la neige qui couvrait la montagne, il recevait la visite de M. Mascart, accompagné de M. Bouvier, président de la Société météorologique de Vaucluse. Au mois de juillet 1885, la communication télégraphique était établie, et, avant la fin de l'année, le bâtiment était couvert dans toute son étendue. Bientôt on complétera l'installation des appareils et on posera le paratonnerre.

Les travaux d'intérieur d'une partie du bâtiment et quelques ouvrages accessoires, tels que la terrasse en maçonnerie, resteront seuls à faire pour que la construction de l'Observatoire du mont Ventoux soit entièrement achevée. Mais à cette altitude, où le prix du mètre cube de sable rendu à pied d'œuvre coûte plus de 50 francs, et où l'organisation d'un chantier est des plus difficiles, la dépense de ces travaux complémentaires, suivant un décompte détaillé et précis, ne s'élèvera pas à moins de 20 000 francs. Malheureusement, la commission de Vaucluse, qui a donné un si remarquable exemple de la puissance de l'initiative privée, est aujourd'hui impuissante à y faire face. Indépendamment de la route d'accès, de la communication télégraphique et des instruments d'observation, dont elle a obtenu l'exécution ou la donation, et qui représentent une dépense de près de 100 000 francs, elle a dû pourvoir directement pour une somme de 95 000 francs aux travaux proprement dits de l'Observatoire ou de son installation scientifique, qu'elle a dirigés elle-même, et pour lesquels elle a épuisé toutes les ressources, en souscriptions ou subventions, qu'elle était parvenue à recueillir dans ce but.

ALFRED DE VAULABELLE.

L'ÉGLISE NATIONALE DE SAINT-CLAUDE DES BOURGUIGNONS de la Franche-Comté A ROME.

La France possède à Rome plusieurs églises dites *nationales*, c'est-à-dire ayant servi de réunion à divers groupes *nationaux* associés en con-

fréries. Telles sont les églises de Saint-Louis des Français, de Saint-Yves des Bretons, de la Purification ou des Quatre-Nations, de Saint-Nicolas des Lorrains, de Saint-Claude des Bourguignons de la Franche-Comté [1].

Le groupe national auquel on doit cette dernière église s'était organisé en confrérie le 29 août 1650. Son existence résultait de la terrible guerre qui avait été faite à la Franche-Comté, entre les années 1632 et 1642, par la coalition franco-suédoise. « Ce fut une sortie générale, dit l'historien de ce lamentable épisode [2], et, ne pouvant la Suisse et la Savoye soustenir tant de gens, la plus grande partie, qui cherchoit les terres de son roy, passa en Italie et s'arresta à Milan. Grand nombre néanmoins passèrent jusqu'à Rome, patrie commune de tous les chrestiens : un curé s'y trouvoit avec cinq cens de ses paroissiens, auquel le pape donna une église pour leur y administrer les sacrements; on comptoit qu'ils estoient à Rome dix ou douze mille Bourguignons de tout sexe. »

Le mot *Bourguignons* servait alors à désigner les habitants de la Franche-Comté de Bourgogne, ceux qui actuellement s'appellent *Franc-Comtois*. Leurs voisins du duché de Bourgogne, depuis l'annexion de cette dernière province à la France sous Louis XI, avaient cessé d'être réputés Bourguignons à l'étranger : ils y étaient qualifiés Français. Les émigrés de la Franche-Comté furent donc dénommés Bourguignons en Italie, et la rue principale du quartier où ils s'établirent à Rome s'appelle encore *via Borgognona;* c'est l'une des belles voies qui relient le *Corso* à la place d'Espagne.

Une autre rue, parallèle à la première, s'embranche également sur le *Corso* et débouche sur une petite place, en regard d'une façade d'église. Cette seconde rue se nomme *via di San-Claudio,* et l'église dont elle est l'avenue a pour vocable *San-Claudio de' Borgognoni,* Saint-Claude des Bourguignons.

De plus ancienne date, cet emplacement avait été occupé par un oratoire dédié à saint Silvestre et appartenant aux Bernardins réformés de la province de Piémont. La confrérie comtoise amodia d'abord, puis acheta cet oratoire pour tenir ses assemblées et accomplir des services religieux qui résultaient de fondations dont le nombre devint bientôt considérable. En 1657, le groupe national, réclamant quelques subsides de son souverain d'Espagne, déclarait que chaque jour trois, quatre et même cinq messes étaient célébrées dans l'oratoire acheté par la confrérie et dédié par elle à saint André, apôtre, et à saint Claude, archevêque de Besançon, patrons et protecteurs de la province de la Franche-Comté. Le groupe national exprimait dès lors le désir d'annexer à son église un hôpital où seraient reçus non seulement les pauvres Comtois qui venaient à Rome, mais aussi ceux qui passaient par cette ville pour aller servir à Naples sous les drapeaux de l'Espagne.

Cet établissement de bienfaisance eut pour fondateur un confrère de Saint-Claude, dès longtemps fixé à Rome où l'on avait italianisé son nom : les uns l'appelaient *Francesco Arrigo,* les autres *Francesco de Borgogna ;* il se nommait en réalité François Henry et sortait du village de Montarlot-lez-Champlitte. Sa succession, ouverte au mois de septembre 1662, était en partie grevée d'un usufruit dont il fallut attendre la fin pour donner suite aux intentions du testateur. L'hôpital ne commença son fonctionnement qu'en 1671, le 6 juin, jour de la fête de saint Claude : le premier pèlerin pauvre que l'on y hébergea s'appelait Joseph Cocagne, nom qui contrastait singulièrement avec une situation de nécessiteux.

Cet hôpital, qui ne fonctionne plus aujourd'hui, était installé dans une maison qui a sa façade sur une rue appelée *via del Mortaro* et qui se trouve adossée au flanc méridional de l'église de Saint-Claude. Au-dessus de la petite porte constellée de têtes de clous par laquelle on pénètre dans cette maison, les administrateurs de l'hôpital, élus par la confrérie de Saint-Claude, avaient fait placer une inscription qui existe encore et se lit ainsi :

HOSPITIO
PER . LI . POVERI
PELLEGRINI
BORGOGNONI
CONTEA

C'est-à-dire : « Hospice pour les pauvres pèlerins bourguignons de Comté. »

Cette inscription occupe le milieu d'un cartouche de pierre grise, qui imite une pancarte en parchemin retenue diagonalement par deux clous. En tête de la pancarte était une couronne royale d'Espagne, et en bas le blason de la Franche-Comté entouré du collier de la Toison d'or : ces insignes héraldiques ont été biffés avec le marteau.

L'annexion de la Franche-Comté à la France, en 1674, ne se fit pas sans bouleverser les institutions traditionnelles de la province conquise : il s'ensuivit une seconde émigration comtoise à Rome et un accroissement notable du nombre des confrères de Saint-Claude. Cette circonstance détermina la papauté à ériger en église nationale l'oratoire des Franc-Comtois et à donner le titre d'archiconfrérie à l'institution qui y tenait ses assemblées : cela eut lieu en 1677. Dix ans plus tard, par le fait des libéralités testamentaires d'Étienne Sire et de Claude Barberot, la confrérie de Saint-Claude put décerner annuellement six modestes dots à un pareil nombre de jeunes filles appartenant à la colonie comtoise de Rome.

Cependant l'oratoire qu'occupait depuis 1652 la confrérie de Saint-Claude, n'était plus en rap-

[1] *Mémoire historique sur les institutions de France à Rome,* par Mgr Pierre la Croix; *Paris,* 1868, in-8.

[2] Girardot de Noseroy, *Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne,* éditée en 1843, p. 213.

port avec l'importance que l'institution avait prise. La construction d'un édifice digne de la qualité d'église nationale fut résolue en 1726. Un jeune pensionnaire de l'Académie de France à Rome, Antoine Deriset, originaire de Lyon, fournit gratuitement des plans. Sur les instances du cardinal de Polignac, ambassadeur de France près le Saint-Siège, le pape Benoît XIII vint poser lui-même la première pierre de l'église que la Franche-Comté, devenue française, érigeait à Rome en l'honneur de ses patrons : la cérémonie eut lieu en 1728, le 6 juin, jour de la fête de saint Claude.

Cette église a pour formule la croix grecque surmontée d'une coupole. Sa façade est conçue dans le style adopté par les jésuites. Un écu fleurdelisé se voit dans le fronton supérieur ; un second écusson, placé au-dessus de la porte et aujourd'hui martelé, renfermait les armoiries de la Franche-Comté. Dans la frise centrale, on lit, en grandes lettres peintes sur la pierre, cette inscription votive :

COMITATVS BVRG . SS . ANDREA AP . ET CLAVDIO EPIS . NATIO DIC.

C'est-à-dire : « A saint André, apôtre, et à saint Claude, évêque, la nation du Comté de Bourgogne a dédié ce temple. »

Un cartouche oblong, compris dans l'encadrement de la porte, renferme, en caractères gravés, une date ainsi conçue : AN . DO . MDCCXXIX.

Sur les pendentifs qui accostent intérieurement la coupole, quatre figures d'Évangélistes ressortent en haut relief et ont chacune pour appoint un écusson à couronne royale où se répètent les armoiries de la Franche-Comté. Ces sculptures furent terminées en 1743, par Pierre de l'Estache, auteur des quatre statues qui peuplent les niches de la façade de Saint-Louis des Français.

Les deux niches de la façade de Saint-Claude sont également remplies par des statues qui, l'une et l'autre, procèdent d'un ciseau franc-comtois. La plus remarquable des deux, le saint André, est de Luc Breton, artiste qui a laissé à Besançon, sa patrie, plusieurs beaux ouvrages ; l'autre figure, qui représente saint Claude, a pour auteur Antoine Grandjacquet, originaire de Reugney. Ces deux ouvrages entrèrent en 1771 dans la façade où ils se trouvent encore aujourd'hui.

Dans le dallage en marbre de l'église, la place centrale est occupée par l'épitaphe d'un autre sculpteur franc-comtois, dont la notoriété avait donné du lustre à la confrérie de Saint-Claude. Il s'agit de Pierre-Étienne Monnot, né en 1657, à Orchamps-Vennes, dans les hautes montagnes de la Franche-Comté, venu en Italie vers 1695, auteur du magnifique tombeau élevé au pape Innocent XI dans Saint-Pierre de Rome, puis de deux des statues colossales de la grande nef de Saint-Jean de Latran, enfin du *Bain-de-Marbre* de Cassel, qui passe pour l'une des merveilles artistiques de l'Allemagne. Monnot s'éteignit à Rome le 4 août 1733, et la confrérie de Saint-Claude concéda généreusement un asile à sa dépouille mortelle.

Toutes les épitaphes récentes qui se lisent dans cette église concernent des personnages de nationalité polonaise. Cela tient à ce que la desserte du sanctuaire comtois appartient, depuis 1843, à une congrégation séculière de prêtres polonais. L'administration des établissements français de Rome se trouve exonérée par là de l'obligation d'entretenir un chapelain à Saint-Claude ; mais aussi, de plus en plus, se perd le souvenir des origines franc-comtoises de l'édifice. Il en est de même pour l'emploi du produit des dotations réunies de la confrérie et de l'hôpital de Saint-Claude : de ce chef il tombe chaque année environ 6 600 francs dans la caisse générale des secours dont dispose l'administration des établissements français de Rome. Et pourtant, dans les actes constitutifs de la confrérie et de l'hospice de Saint-Claude, il avait été stipulé formellement que les nationaux de la Franche-Comté et les citoyens de la ville de Besançon seraient seuls admis à participer aux avantages des deux institutions.

Ce qui précède est en grande partie le résumé d'une notice historique que j'ai publiée en 1881, sous ce titre : *la Confrérie, l'église et l'hôpital de Saint-Claude des Bourguignons de la Franche-Comté à Rome* (1). J'ai retrouvé depuis, sur la pétition adressée au roi d'Espagne, en 1657, par les nationaux de la Franche-Comté établis à Rome, une épreuve du sceau qu'avait fait graver la confrérie de Saint-Claude pour authentiquer ses actes.

Sceau de la confrérie St-Claude, à Rome.

Ce sceau, dont nous donnons ici l'image, représente saint Claude en costume archiépiscopal, la tête mitrée et nimbée, tenant de la main gauche un bâton pastoral en forme de double croix fleuronnée, bénissant de la main droite un enfant noyé qui ressuscite en lui rendant grâce. Au-dessous de cette scène, on lit en exergue : S : CLAVDIVS. La légende, qui a la forme ovale du sceau lui-même, est ainsi conçue : ✠ SIG : CONG : NATIONAL . COMIT : BVRGVNDIÆ : DE VRBE. C'est-à-dire : « Sceau de la congrégation nationale du Comté de Bourgogne à Rome. »

AUGUSTE CASTAN,
Correspondant de l'Institut
(Académie des inscriptions et belles-lettres).

(1) *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 5e série, t. V, p. 175-266.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE LUPERCAL.

Rome. — Au Lupercal. — Dessin et composition de M. Hector Leroux.

Aux temps anciens, en avant du Palatin, au-dessous de l'endroit où se terminait la Rome carrée (*Roma quadrata*, l'acropole pélasgique), s'élevait un rocher couronné de grands arbres.

Au bas était un figuier à l'entrée d'une caverne.

C'est sous ce figuier que, selon une tradition très ancienne, un pâtre trouva Romulus et Rémus, enfants nouveau-nés, qu'une louve allaitait [1].

La caverne avait été consacrée par les Pélasgues, qui habitaient au-dessus, à leur dieu Pan, le protecteur des troupeaux contre les loups. De là vint que cette cavité s'appela l'antre Lupercal (*Lupa,* louve).

« La dénomination de Lupercal donna peut-être naissance, dit Ampère, à l'histoire de la louve nourrice de Romulus. »

Denis d'Halicarnasse, qui vivait au temps de Julius Cæsar et d'Auguste, dit, dans son *Histoire ancienne de Rome :* « L'antre Lupercal se voit » encore auprès des édifices du mont Palatin, sur » le chemin qui mène au cirque. »

Cicéron fait mention des fêtes Lupercales ou fêtes des Loups, qui se célébraient encore de son temps, le 15 février, en l'honneur du dieu Pan :

[1] Selon une autre tradition, ce fut la femme même du berger, Acca Larentia, qui servit de nourrice aux deux enfants.

elles avaient un caractère pastoral. Les prêtres qui présidaient à ces fêtes s'appelaient Luperces. Ils étaient à la tête de deux collèges, l'un du parti de Romulus, l'autre de celui de Rémus. César en créa un troisième.

On sacrifiait devant l'autel du Lupercal une chèvre, parce qu'on supposait que le dieu avait le pied de cet animal, et un chien, parce que c'est le gardien des troupeaux. Des enfants nus jusqu'à la ceinture en souvenir de Pan, qui n'était nullement vêtu, parcouraient les rues de Rome et frappaient ceux qu'ils rencontraient. Le goût que le peuple avait pour ces fêtes bruyantes les fit conserver même après la conversion de Constantin, jusque vers l'an 496.

Aujourd'hui, lorsque le voyageur cherche à Rome ce qui peut rester encore de vestiges des origines traditionnelles ou historiques de la ville éternelle, on lui conseille de visiter, entre autres curiosités consacrées par les légendes, le Lupercal. Notre collaborateur M. Hector Leroux a conservé, dans le dessin que nous reproduisons, le souvenir de ce qui lui en a été montré.

« Le trou peu profond qui était sous mes yeux, nous écrit le très habile artiste, est éclairé directement d'en haut comme le serait une cheminée. Au moment où je l'ai vu, il était plein d'eau. En quoi se rapportait-il à la tradition du Lupercal? Communiquait-il autrefois à des galeries souterraines qui s'étendent sous le Palatin?... Pendant que je faisais une esquisse, une personne se pencha dans l'attitude que j'ai dessinée : par fantaisie, et me servant d'elle comme d'une échelle de grandeur, je l'ai revêtue d'un costume antique... »

Éd. Ch.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 95, 106, 130, 142 et 154.

XII

En attendant son arrivée, nous allâmes faire un tour dans les salons.

— Oh! comme on a fumé! dit Mme la grande maîtresse de l'Université à son mari.

— Oui, pas mal, répondit le brave homme; mais, vous savez, ajouta-t-il en lui lançant un regard d'intelligence et en se frottant les mains, on fait quelquefois de la très bonne besogne en fumant.

— Ah! et cette besogne?

— Secret d'État! Je vous laisse pour aller consoler M. l'ambassadeur d'Allemagne. Je vois, à son air renfrogné, qu'il a dû perdre des sommes folles; et comme Hansdell fait la roue, je suppose que ces sommes folles ont passé de la poche de M. l'ambassadeur dans la sienne.

— Précisément.

M. le grand maître réussit, à force de bonne grâce et de cajoleries, à ramener, momentanément du moins, le sourire sur les lèvres de M. l'ambassadeur. Et moi, je me disais, en voyant de loin cette petite scène si amusante, que dans les âmes les meilleures, comme celle par exemple de Son Excellence le grand maître, il y a toujours un petit coin de rouerie et de scélératesse.

M. l'ambassadeur se retira; la plupart des invités se retirèrent. Enfin, M. le contrôleur des ministères arriva. Le grand maître l'emmena avec lui, notre ami les accompagna.

— Écoutez, me dit-il avant de les suivre, l'affaire d'argent sera vite réglée, puisque M. le contrôleur n'a qu'à signer sur le registre, au-dessous de l'indication de la somme empruntée; mais M. le ministre a quelques instructions à me donner. Voici la clef de mon appartement. Au lieu de bâiller ici sur une banquette, en m'attendant, ayez la bonté de monter chez moi. Dites à mon domestique de préparer mes deux portemanteaux, et puis mettez-vous à l'aise. Votre pipe Wilhelmine est toujours accrochée au même clou. Vous savez où sont les cigares et les rafraîchissements. Mille pardons pour toute la peine que je vais vous donner... oui, oui, je sais que je puis compter sur vous. Allons, à bientôt!

J'avais quitté Ernster à une heure du matin. Étendu dans son grand fauteuil, je m'occupais à voir le taciturne Iffland, son domestique, comprimer méthodiquement des effets et du linge dans les deux portemanteaux. Ayant décroché le manteau de fourrure, il me le montra sans rien dire; je fis de la tête un signe négatif, et il s'en alla flegmatiquement le remettre où il l'avait pris. Là se borna notre entretien. Quand notre ami rentra, j'avais bourré et fumé trois fois Wilhelmine, je n'eus donc pas besoin de regarder à la pendule pour savoir qu'il était deux heures et demie.

Iffland, debout devant les portemanteaux, les désigna d'un signe de tête interrogatif; traduction : Est-ce bien cela? Notre ami lui répondit par un signe de tête affirmatif, et le congédia du geste. Iffland salua profondément et se retira, sans demander la moindre explication.

— Je crois rêver, me dit notre ami, en marchant de long en large, et en s'arrêtant chaque fois qu'il passait devant moi. J'ai dans le cœur tant de sentiments qui se combattent, et dans la tête tant d'idées contradictoires, que je ne me sens pas dans mon état ordinaire. Je ne pouvais pas refuser, n'est-ce pas?

— Non, certes, vous ne pouviez pas refuser. Étant données les circonstances, c'était votre devoir d'accepter.

— Je le crois; j'ai besoin de le croire.

— Et pourquoi donc avez-vous besoin de le croire?

— Pourquoi? Mais pour légitimer à mes propres yeux la joie folle que j'éprouve à l'idée de voir l'Italie et la Sicile; et aussi pour me donner le courage de quitter, ne fût-ce que pour un temps,

un pays où j'ai été si heureux ; de renoncer à mes plus chères habitudes, de laisser derrière moi mes meilleurs amis. Que de liens à rompre, et si brusquement ! Et puis, je hais les remords ; et, dans tous les sens, j'éprouverais des remords si je n'avais l'assurance, la ferme assurance que j'accomplis un devoir tout en satisfaisant mes goûts. Pardonnez-moi cette explosion ; j'en rougirais devant tout autre que vous. Tenez, parlons d'autre chose.

Il me donna alors ses instructions et me remit l'argent nécessaire pour accomplir ma mission. Il n'y eut rien de nouveau pour moi, sinon les noms de ses protégés, dans les confidences qu'il fut obligé de me faire en rougissant. Je ne lui dis pas, bien entendu, que je l'avais deviné depuis longtemps, et que je n'étais pas le seul. La charité a sa pudeur, comme toutes les autres vertus ; elle veut bien se confier, en de rares occasions, dans les cas de force majeure ; mais elle n'aime pas à être devinée ; sans cela, pourquoi se cacherait-elle ? Je pus voir, à la somme que me confia notre ami, qu'il eût été fort en peine s'il lui avait fallu renoncer à la moitié de son traitement, comme le grand maître le lui avait proposé en plaisantant. La charité nous fait une loi d'obligation morale, à tous, de donner aux pauvres le dixième de notre revenu ; le docteur Ernster leur en consacrait presque les cinq dixièmes. Je compris aussi (avec quel redoublement d'estime et d'affection !) pourquoi cet adorateur passionné du beau dans les œuvres de l'art et dans celles de la nature n'avait jamais vu l'Italie.

XIII

Je restai avec lui le temps seulement qu'il employa à parfaire l'œuvre si bien commencée par le silencieux Iffland. Il insistait pour me retenir, il avait tant de choses à me dire !

— Vous me les direz en chemin de fer, lui répondis-je ; je n'ai rien à faire demain, et je vous accompagnerai jusqu'à Ditto. Vous allez tâcher de dormir quelques heures, en prévision des fatigues du voyage.

Alors seulement il me laissa aller.

Nous nous retrouvâmes le lendemain à la gare, un peu avant le passage du train éclair. Pour ne point donner l'éveil, il avait envoyé ses bagages de bonne heure. Iffland avait pris le billet et avait fait enregistrer les bagages longtemps à l'avance. Nous avions donc l'air de deux excursionnistes qui, n'ayant pas loin à aller, portent sur leur personne tout leur attirail de voyage.

Comme le train venait d'être signalé, Son Excellence l'ambassadeur d'Allemagne nous apparut, de l'autre côté de la voie, arrêté devant la barrière fermée. Il venait de faire, suivant son habitude, une promenade matinale à cheval.

Nous le saluâmes le plus naturellement du monde ; il nous rendit notre salut, et nous cria :

— Excursion ?

— Excursion à Ditto, lui répondis-je en souriant.

C'était la stricte vérité, en ce qui me concernait. Le train nous le cacha bientôt. Une minute après, nous passions lentement devant lui. Je m'étais mis à la portière, laissant notre ami dans l'ombre, afin qu'il n'eût pas à payer de sa personne, dans le cas où M. l'ambassadeur d'Allemagne songerait à nous adresser d'autres questions.

M. l'ambassadeur d'Allemagne avait fort à faire pour maintenir son cheval, que le sifflement de la locomotive avait effrayé. Néanmoins, pour montrer qu'il avait l'esprit libre et qu'il était maître de sa monture, il m'adressa un petit signe familier avec sa cravache, et cria :

— Bon voyage ! bonne chance !

Comme j'avais l'esprit passablement troublé, je ne compris pas tout de suite ce que ces souhaits avaient de piquant et de comique, venant de lui. Mais plus tard, lorsqu'ils me revinrent à la mémoire, et que je contai l'aventure au grand maître, il en rit aux larmes pendant plus de cinq minutes.

Nous avions beaucoup de choses à nous dire, Ernster et moi, et je lui faisais la conduite jusqu'à Ditto afin que nous pussions nous les dire. Mais, en dépit de nos efforts, nous avions le cœur si gros que nous parlâmes de choses indifférentes ; ou, parmi les sujets qui n'étaient pas absolument indifférents, nous n'abordâmes que ceux où le sentiment n'avait rien à voir.

Quand je consulte ma mémoire pour me rendre compte de ce que nous avons bien pu nous dire pendant ce trajet de deux heures, j'y retrouve en tout et pour tout les dernières instructions données à notre ami par le grand maître, au cours de leur dernière entrevue.

Par exemple, dans toutes ses correspondances, dépêches ou lettres, notre ami devait signer du nom de *Miller*, parce que, vous savez, les dépêches passent sous les yeux de tout le monde. Quant aux lettres, dame ! elles se perdent quelquefois, et il est probable que, dans ce cas, quelqu'un les trouve et en fait discrètement son profit : l'Allemagne a l'œil et la main partout !

A supposer que le trésor de notre compatriote de Sicile fût véritablement un trésor, peut-être l'évaluation du docteur Ernster s'élèverait-elle à un taux que ne pourrait solder la cassette particulière de Son Altesse sérénissime ; alors, oh ! alors, le délégué de notre cher ministre avait mission de faire prévenir le ministère français, parce que, comme avait dit Son Excellence, après le bonheur de posséder des chefs-d'œuvre, il y a encore celui de les contempler. Or, nos bonnes gens de Münchhausen vont rarement à Berlin, et souvent à Paris.

Telles étaient les instructions du délégué, et tel fut le fond de notre conversation entre Münchhausen et Ditto. Joignez-y de longs intervalles de silence, pendant lesquels notre ami regardait par une portière et moi par l'autre, parce que nous n'osions pas nous regarder en face. Joignez-y enfin quelques remarques banales et sans intérêt

sur le paysage, sur les châteaux et sur l'état de l'agriculture dans le grand-duché, et je puis affirmer que c'est tout. Et pourtant nos cœurs débordaient de tendresse, et jamais nous n'avions ressenti plus vivement à quel point nous étions amis.

A Ditto, nous nous serrâmes assez stoïquement la main. Si j'avais osé, je me serais tout simplement jeté dans les bras du docteur Ernster, et peut-être avait-il, de son côté, une furieuse envie de se jeter dans les miens. Quoi qu'il en soit, nous nous serrâmes stoïquement la main. Le train l'emporta, et je suis persuadé qu'il broya du noir pendant de longues heures après notre séparation. Quant à moi, en attendant le train descendant, je m'en allai flâner à travers champs; non pas que le paysage eût pour moi beaucoup d'attrait, mais parce que, vous savez, quand on a le cœur bien gros, on aime mieux pleurer devant des haies et des saules que devant des hommes.

A suivre. J. Girardin.

JACQUES BALMAT.

Il y a un siècle, aucune des plus hautes cimes des Alpes n'avait encore été gravie. Aucun pied d'homme ne s'était posé sur le sommet du mont Blanc, qui dominant tous les autres pics, attirant les regards dans un rayon de plus de cinquante lieues, devait particulièrement tenter les savants avides de découvertes, et les touristes en quête d'entreprises aventureuses. En 1780, Horace-Bénédict de Saussure écrivait : « Les approches de cette montagne sont défendues de tous les côtés. Au sud, au sud-est et au sud-ouest, des rochers taillés à pic, à la hauteur de plusieurs milliers de pieds; au nord, au nord-est et au nord-ouest, des murs de glace qui menacent d'écraser ceux qui les approchent, ou des neiges perfides qui voilent des abîmes, ont jusqu'à ce jour arrêté non seulement les naturalistes, mais les chasseurs de chamois, même les plus hardis, encouragés par l'appât d'une forte récompense. »

Cependant, en 1775, quatre guides de Chamouny avaient essayé de parvenir à la cime du mont Blanc. Arrivés au haut de la montagne de la Côte, n'ayant plus entre eux et le sommet du mont que des neiges et des glaces qui ne paraissaient pas inaccessibles, ils avaient déjà sans accident franchi bien des crevasses, escaladé bien des pentes, quand, éblouis par la réverbération du soleil, suffoqués par la rareté de l'air, épuisés de fatigue et d'inanition, car les aliments qu'ils avaient emportés leur inspiraient un insurmontable dégoût, ils durent renoncer à leur entreprise et revinrent découragés, tous plus ou moins malades.

En 1783, plusieurs autres guides, se promettant d'être plus heureux, refirent la même tentative, par le même chemin. Mais l'un d'eux, le plus hardi et le plus robuste, fut saisi, au milieu des neiges, d'un besoin de sommeil si irrésistible qu'il lui fut impossible de continuer; ses compagnons ne purent se résoudre à l'abandonner, et ils retournèrent sur leurs pas, regardant l'ascension du mont Blanc comme impraticable.

Malgré un nouvel échec, subi par l'intrépide M. Bourrit, de Genève, qui dut céder à l'excès de la fatigue et du froid, Saussure ne désespérait pas de réussir. Au mois de septembre 1785, il se mit en route avec seize personnes, guides et porteurs. Tout alla bien jusqu'à l'aignille du Goûter; au delà, les intervalles des rochers étaient remplis par des neiges molles, où l'on enfonçait jusqu'au-dessus du genou; il fallut s'avouer encore une fois vaincu, et rétrograder.

Enfin, le 9 juin 1786, le mont Blanc fut dompté. Un guide du hameau des Pèlerins, dans la vallée de Chamouny, Jacques Balmat, mit le pied sur sa plus haute crête. Il avait accompagné le docteur François Paccard jusqu'au dôme du Goûter. Là, le chemin devint si étroit et si rapide, entre deux précipices, qu'il ne fut plus possible de le suivre, et l'on prit le parti, bien à regret, de regagner Chamouny. Jacques Balmat marchait seul, un peu à l'écart; ayant aperçu des cristaux sur un rocher assez éloigné, il alla les chercher. Quand il voulut rejoindre les autres voyageurs, il ne les vit plus et il ne retrouva même pas leurs traces sur la neige. En ce moment, un terrible orage de grêle éclata, et la nuit était proche. Balmat n'osa se hasarder seul au milieu de ces déserts glacés; il crut plus prudent de se blottir dans la neige et d'attendre ainsi la fin de la tempête et le lever du jour. Toute la nuit, il souffrit extrêmement de la grêle et du froid. Mais vers le matin, le ciel s'étant éclairci, il se dit qu'il aurait toujours le temps de redescendre, et l'idée lui vint de chercher tout seul, à sa manière, un chemin pour arriver au sommet du mont Blanc. Sans aide, sans secours possible en cas d'accident, il alla toujours en avant, grimpant, escaladant, trouvant les meilleurs passages; il fit si bien qu'enfin il se dressa sur la dernière arête et vit sous ses pieds les 4810 mètres du géant des Alpes.

De retour à Chamouny, Balmat ne parla d'abord à personne de sa prouesse, mais deux mois après, ayant appris que le docteur Paccard avait l'intention de tenter de nouveau l'ascension du mont Blanc, il lui proposa de l'y conduire, prit l'engagement de parvenir jusqu'à la cime, et y parvint en effet. Aussitôt les journaux, les divers recueils périodiques de l'époque, annoncèrent à l'Europe cette glorieuse ascension, et le nom de Jacques Balmat devint célèbre. Ses camarades lui donnèrent le fier surnom de *Mont-Blanc,* comme si son courage avait fait de lui l'égal, le frère de la noble montagne.

Saussure, qui, l'un des premiers, sut cette nouvelle, ne songea plus qu'à monter, lui aussi, sur

le faîte du colosse qu'il voulait étudier dans toutes ses parties et où il se proposait de faire d'importantes expériences scientifiques : ce désir, formé depuis vingt ans, l'obsédait sans cesse, était devenu pour lui, selon son expression, une sorte de maladie, au point que ses yeux ne pouvaient rencontrer le mont Blanc, que l'on aperçoit de tous les environs de Genève, sans qu'il ressentît un saisissement douloureux. L'été suivant, le 2 août 1787, il put, grâce à Balmat, qui lui servit de guide, exécuter enfin son projet.

Jacques Balmat subit le triste sort qui attend le plus souvent les guides et les chasseurs de chamois; ces hardis montagnards, même après que l'âge a raidi leurs membres et diminué leurs forces, ne peuvent renoncer aux émotions tantôt enivrantes, tantôt terribles, des ascensions alpestres ; le repos, la sécurité, serait pour eux l'ennui et comme un déshonneur. Balmat périt en 1834, dans les glaciers qui dominent la vallée de Sixt.

On voit à Chamouny un bloc de granit avec un médaillon représentant Jacques Balmat. Ce monument a été érigé à sa mémoire, en 1878, par la Société géologique de France, avec le concours du club alpin français.

Médaillon. — Jacques Balmat, surnommé *le Mont-Blanc*.

E. Lesbazeilles.

LE ROI CHARMANT.

Il y avait une fois un roi surnommé « le roi charmant. »

Son royaume était immense. Il aimait et respectait ses sujets : sa suprême ambition était de les convertir à la vertu.

Pour leur inspirer l'amour du bien, il fit inscrire sur des rochers, sur des piliers ou des colonnes, des exhortations et des conseils, assuré qu'en passant on les lirait ou que par curiosité tout au moins l'on se les ferait lire.

Or, considérez bien, lecteurs, que ce que nous disons là n'est pas un conte : c'est de l'histoire.

Ce roi puissant et vertueux existait au troisième siècle avant l'ère chrétienne (vers l'an 270).

Son nom était Açoka, son surnom Piyadasi [1], c'est-à-dire « charmant, agréable à voir. »

Il régnait dans le Behar, aujourd'hui province anglaise de la présidence du Bengale, sur le Magdala, au sud du Gange, et sur d'autres territoires très étendus : on estime que sa puissance, contemporaine de celle des successeurs d'Alexandre, fut la plus vaste qui ait été constituée dans l'Inde avant l'ère chrétienne.

Sa religion avait été d'abord le brahmanisme. Il l'abandonna pour se convertir à la foi plus pure et plus élevée du bouddhisme, dont il devint un apôtre ardent : il fit élever environ quatre-vingt-quatre mille temples bouddhiques (topes ou stoûpas) [2]. Huit cents ans après lui, un voyageur religieux chinois, Hioen-thsang, en revit un très grand nombre, et l'inspection archéologique de l'Inde les fait retrouver au moins en débris. Il est à noter que tous les édifices de l'Inde antérieurs à l'ère chrétienne sont bouddhiques.

On sait que le bouddhisme, fondé au septième siècle avant J.-C., a proclamé l'égalité de tous les êtres humains, hommes et femmes, sans distinction de castes ni de races [3].

Il a promis le salut à tous ceux qui pratiquent la vertu, la charité surtout.

Il ne voit dans l'existence actuelle qu'une épreuve.

Il enseigne que le suprême bonheur consiste à vaincre en soi les mauvaises passions et à mépriser les petits intérêts de la vie.

Jusque-là cette doctrine peut être considérée comme la plus pure d'entre toutes celles qui ont été professées avant le christianisme. On doit la considérer comme inférieure en ce qu'on n'y trouve pas la foi en un dieu suprême, et que l'âme individuelle y paraît, non pas destinée à une immortalité éternelle, mais à se confondre dans l'âme universelle, après une succession d'existences, c'est-à-dire d'autres épreuves.

Ce dénouement de la vie est ce qu'on appelle le Nirvâna, qui, du reste, n'a pas été expliqué de la même manière par tous les docteurs : si, dans l'obscurité des textes et des traditions, les uns l'interprètent comme l'anéantissement absolu de toute individualité, d'autres le comprennent seulement comme le commencement d'un état de béatitude éternelle.

Le bouddhisme est encore aujourd'hui la religion qui sur la terre a le plus grand nombre de fidèles : la statistique en compte environ cent cinquante millions qui habitent l'île de Ceylan, l'Indo-Chine, une partie de l'Hindoustan, la Chine et le Japon.

Ce furent les principes moraux du bouddhisme que le roi Açoka se donna pour but de propager et de fortifier dans le cœur et la volonté de son peuple, en les faisant graver de toutes parts sur des rochers, des colonnes et des piliers (lâts).

Les siècles ont respecté un certain nombre de ces enseignements lapidaires : on les appelle les édits de Piyadasi. Ils sont écrits dans un dialecte qui a reçu le nom même du roi Açoka. C'est seulement il y a moins d'un demi-siècle que l'on est parvenu à les déchiffrer : l'honneur en revient surtout à James Prinsep; au nombre des savants orientalistes qui ont associé avec succès leurs travaux aux siens, il n'est que juste de nommer notre illustre Burnouf [1].

Parmi les remarquables édits de Piyadasi, on en a particulièrement étudié et traduit quatorze, ceux de la montagne de Ghiznar qui ne recouvrent pas moins de cent pieds carrés sur un rocher poli tout exprès pour les recevoir : nous les ferons connaître.

A suivre. ÉD. CHARTON.

[1] En langue pâli, et en sanscrit Priyadarci. Le pâli adoucit les sons.

[2] Le stoûpa bouddhique est une coupole plus ou moins haute, en orme pyramidale, ornée de sculptures. « L'architecture, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, en est surchargée de détails bizarres, mais 'ensemble a toujours quelque chose de solide et de grandiose, où le sentiment religieux a su se faire jour. »

[3] Voy. nos Tables.

[1] Mémoires annexés à sa traduction du « Lotus de la bonne loi. »

MOBILIER DE PAYSANS PICARDS

au dernier siècle.

Il n'est pas possible de mettre en doute la misère d'une grande partie de la population agricole de France au dernier siècle : personne ne contestera les témoignages saisissants, par exemple, de Vauban pour le Vézelay [2], ou du marquis de Turbilly pour le Maine [3]. Mais il faut reconnaître que la détresse n'était point partout telle que la plupart des paysans fussent réduits, comme ceux de Turbilly, à « aller, pendant six mois, sur des ânes étiques, mendier jusqu'à trente lieues à la ronde [4]. » C'est ce qu'on est heureux de constater en lisant d'assez nombreux documents, entre autres ceux qu'on a publiés récemment sur la Picardie et l'Artois (*Inventaires après décès*). [5]

Un de ces inventaires donne, en détail, le mobilier d'un manouvrier paloteur [6] d'Aubercourt, mort en 1730.

La batterie de cuisine comprenait une crémaillère, deux chenêts, un gril, des pincettes, deux seaux, deux chaudrons d'airain, une poêle; — comme objets en terre, il y avait cinq jattes, deux pots, six assiettes, deux écuelles,

[2] Ainsi que pour toute la France que Vauban avait parcourue et étudiée : « J'ai fort bien remarqué, dit-il, que dans ces derniers temps, près de la dixième partie du peuple est réduite à la mendicité, et mendie effectivement; que des neuf autres parties, il y en a cinq qui ne sont pas en état de faire l'aumône à celle-là, parce qu'eux-mêmes sont réduits, à très peu de chose près, à cette misérable condition. » (*Dîme royale.*)

[3] Voy. nos articles sur de Turbilly, t. XLIV, 1876, p. 275, 336.

[4] T. XLIV, 1876, p. 274.

[5] *La Vie agricole sous l'ancien régime et en Artois*, par de Calonne.— *Du mobilier de quelques paysans picards*, par A. Ledieu.

[6] De *palot*, sorte de pelle; on appelle aussi palots des piquets sur lesquels on tend des cordes.

un plat et cinq pots de grès ; en outre, dans une armoire, se trouvait rangée la vaisselle des grands jours : quatre plats d'étain, trois assiettes et un plat en faïence.

Habits et linge : un habit, une veste d'étoffe, trois culottes de toile, un chapeau, une cravate, une paire de souliers, une paire de bas bleus, quatre chemises, trois draps, une serviette.

Le mobilier comprenait trois chaises, un banc, un miroir, — pièce de meuble assez rare alors, — une manne, un van, une armoire, un pétrin, deux tamis de soie et un panier. Le lit était garni d'une paillasse, d'un traversin et d'une couverte de laine.

L'inventaire mentionne aussi divers outils, tels que serpe, scie, marteaux, vilebrequins, pelles à four et fourgon, balance, fourche, cuviers, saloir, brouette, etc.

Toutes ces choses n'étaient pas néanmoins d'un grand prix. Quelques jours après la mort de ce manouvrier, une vente de ses meubles avait lieu à la porte de sa maison et produisait à peine cent livres.

Autre inventaire, en 1737, dans la maison d'un laboureur d'Aubercourt :

Dans la cuisine, — que l'on appelait alors la *chambre de ménage* ou plus communément la *maison* [1], — une crémaillère, une paire de chenets, deux lampes, une pelle à feu, deux seaux en bois garnis de cercles de fer, une marmite en fer avec son couvercle, une poêle, deux chaudrons d'airain, quatre jattes et deux pots de terre, quatre plats et trois assiettes aussi de terre, deux bouteilles de verre, deux assiettes en faïence, deux fers à repasser, cinq fourchettes de fer, une salière de bois, une paire de ciseaux, une cruche et trois pots de grès, une baratte, une balance, un poivrier, deux marteaux, une plane, une serpe, une faux, un coffre en bois de chêne renfermant trois paires de draps, une nappe et trois torchons ; — dans la cuisine se trouvaient encore une table en bois blanc et quatre chaises à fond de paille.

Dans la chambre située à côté, on voyait un fourgon, deux pelles à four, un pétrin et des paniers à pain, — car c'était dans cette pièce que se trouvait le four, — un vieux tamis, un « bultoire [2], » un saloir, un rouet et vingt-cinq livres de lard accrochées au plancher, un mauvais coffre, trois draps usés, deux sacs et une besace ; enfin on y voyait deux lits garnis chacun d'une paillasse, d'un traversin et d'une paire de draps ; sur l'un des lits était une couverture de laine, et sur l'autre une couverture de chanvre.

Ce mobilier n'était pas estimé à plus de 100 livres. Mais, passant de la chambre de ce laboureur pour entrer dans son écurie, qui se trouvait à côté, il y avait trois juments estimées aussi 100 livres, y compris leurs harnais.

Dans une autre étable, une vache estimée 36 livres, un âne estimé 5 livres, quatre moutons estimés 18 livres et un porc estimé 12 livres ; dans la cour se trouvaient seize poules et un coq valant « 10 sous l'un dans l'autre. » Dans la grange, une vanette, un crible, une mesure aux grains, deux fléaux, un cuvier et un trépied.

Enfin ce laboureur (qui était, il est vrai, parmi les plus aisés) avait deux grandes voitures et une petite, et seulement deux paires de roues, — deux herses, une volée et une charrue ; le tout estimé 82 livres.

Anciens inventaires.

(1) Très rarement une habitation se composait de plus de deux pièces.

(2) Blutoir ou bluteau

SOUVENIRS.

LE PEINTRE GROS ET UN CRITIQUE [1].

J'étais à une exposition de peinture, et je regardais une œuvre de Gros. C'était un tableau de petite dimension qui représentait une scène mythologique.

Je me rappelle bien que ce n'était guère qu'une ébauche, mais elle n'était pas indigne du maître : on pouvait y admirer surtout, et même dans de simples touches, ses puissantes qualités de coloriste.

Tout à coup je dus m'écarter pour faire place à une personne qui s'approchait, et je reconnus Gros lui-même, Gros le plus grand des élèves de David, Gros l'auteur de la *Bataille d'Aboukir,* des *Pestiférés de Jaffa,* de la *Bataille d'Eylau,* l'un des rares peintres de notre siècle qui, fidèles aux plus belles traditions de l'art, ont eu l'honneur de les continuer dans la représentation des plus grandes scènes de notre vie moderne [2]. Je me sentis pénétré de respect et ému à la pensée que je touchais presque la main qui avait tenu son pinceau.

Gros, regardant son tableau, avait l'air triste. Quelques instants après, je le vis dresser la tête avec l'attitude d'un homme qui écoute. Derrière lui, à quelques pas, en effet, un journaliste alors en renom, R..., qui le connaissait et le voyait bien, parlait à haute voix, avec l'intention manifeste d'être entendu de lui : il critiquait cette nouvelle œuvre du maître, non pas seulement avec sévérité, mais avec amertume, avec raillerie, disant que « lorsque l'on était tombé si bas, on ne devait » plus peindre, et surtout exposer. »

Gros s'éloigna en silence.

Je me rappelai vivement cette scène lorsque ensuite on retira le corps de Gros d'un étang des bois de Meudon (1835).

Assurément je fus très loin d'attribuer aux paroles cruelles du critique une influence directe sur cet affreux acte de désespoir ; et cependant n'avaient-elles pas pu être pour quelque part, si minime que ce fût, dans le découragement et les défaillances morales du grand artiste ?

Il serait sans doute injuste et presque ridicule d'exiger des critiques qu'ils soient toujours bienveillants : ils ne sont tenus qu'à être justes ; mais n'est-il pas désirable qu'ils pensent quelquefois à ce que leurs écrits peuvent causer de douleur et de maux lorsqu'ils n'observent pas assez la mesure où peut et doit se contenir tout jugement sérieux, sincère, que dicte le sentiment du beau cultivé par l'étude et la méditation ?

ÉD. CHARTON.

(1) Voy. nos Tables. — Gros, né en 1771, est mort en 1835.

(2) Alors qu'en 1870 l'armée ennemie approchait à grandes marches de Versailles, un de nos peintres d'histoire les plus éminents, M. Pils, me pria (j'étais alors préfet de Seine-et-Oise) de sauver en hâte de tout danger la toile de la *Bataille d'Aboukir,* qu'il considérait comme la plus belle peinture de bataille de notre temps. Son vœu avait été prévenu.

BAS-RELIEFS EN TERRE CUITE

ATTRIBUÉS A ANDREA DEL VERROCCHIO,

peintre, sculpteur et architecte florentin.

Voy. t. XLV, 1877, p. 164.

Ces deux anges de la collection Thiers, au Louvre, paraissent avoir été faits pour être placés de chacun des côtés de l'inscription d'un mausolée.

Ce sont les modèles mêmes sortis de la main du sculpteur : on reconnaît à des signes certains qu'ils ont été pétris pour la fonte.

Que sont devenus les bronzes? on l'ignore. Mais telles que ces œuvres nous sont parvenues, on estime qu'on doit les compter parmi les plus belles œuvres du Verrocchio, qui fut, comme on le sait,

Musée du Louvre; collection Thiers. — Bas-reliefs en terre cuite

le maître de Pierre Pérugin, de Léonard de Vinci, d'Agnolo di Polo, de Lorenzo di Credi et d'autres artistes renommés.

« Ce sont, a dit M. Charles Blanc [1], des figures d'un grand goût, pleines de mouvement, de sentiment et d'une grâce touchante. Par leur air de tête, par leurs lèvres doucement épanouies, par le très léger gonflement de leur paupière inférieure qui les fait sourire avec tendresse, par leur chevelure abondante et bouclée, elles sont dignes de Léonard de Vinci lui-même, et quelques-uns de leurs traits rappellent ses adorables figures d'anges dans la *Vierge aux rochers,* du Louvre. »

On ne peut critiquer dans ces chefs-d'œuvre que le peu de simplicité des draperies; mais on doit se rappeler que Verrocchio avait été orfèvre,

[1] Le Louvre doit à la pieuse générosité de Mlle Félicie Dosne, sœur de Mme Thiers, le don des objets d'art réunis par M. Thiers et qui étaient devenus par succession sa propriété. C'est aussi par sa noble volonté que M. Charles Blanc a été chargé de décrire ces œuvres diverses dans un ouvrage intitulé : *Collection d'objets d'art de M. Thiers, legués au Musée du Louvre.* (Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux. MDCCCLXXXIV.) Ed. Ch.

et ce défaut est commun à tous les grands artistes qui se sont initiés à la sculpture « par la pratique de l'orfèvrerie, où le métal demande à briller. »

Dans notre tome XLV (1877), nous avons raconté brièvement la vie d'Andrea del Verrocchio, né à Florence en 1432 et mort à Venise en 1488, à l'âge de cinquante-six ans, laissant inachevée la statue équestre de Bartolomeo Colleoni. Nous avons reproduit sa statue en bronze de *David vainqueur de Goliath* achevée en 1476, conservée au Musée national de Florence. Après s'être d'abord exercé dans l'art de l'orfèvrerie, il avait exécuté en bronze quelques figurines qui eurent du succès. Ainsi encouragé, il entreprit la sculpture en marbre. Il s'adonna aussi à la peinture, mais moins heureusement. On peut citer parmi plusieurs de ses meil-

attribués à Andrea del Verrocchio. — Art florentin ; quinzième siècle.

leures œuvres, à Rome, le tombeau de Francesco Tornabuoni qui avait été placé dans l'église de la Minerva, mais qui n'existe plus ; à Florence, le tombeau de Leonardo Bruni Aretino à Santa-Croce ; un très beau bas-relief de la Madone avec l'enfant Jésus, qui décora d'abord une porte du palais Médicis et fut très admiré ; un tombeau en bronze de Jean et Pierre Cosme de Médicis à l'église Saint-Laurent (Vasari parle de cette œuvre composée avec beaucoup d'art comme d'un témoignage de la haute aptitude du Verrocchio pour l'architecture) ; rappelons encore le très remarquable groupe de saint Thomas et de Jésus que l'on voit dans une niche de Or-San-Michele, et qui lui fut payé huit cents florins par la Signorie ; etc.

Éd. Ch.

LA TÉLÉGRAPHIE ET LA TÉLÉPHONIE SIMULTANÉES.

Lorsque pour correspondre à grande distance au moyen du téléphone on a voulu utiliser les

lignes télégraphiques ordinaires, on s'est aperçu que les fils réservés aux appareils téléphoniques étaient influencés par ceux employés pour la transmission des signaux télégraphiques, et que chaque émission du courant dans ces fils produisait des courants induits de sens contraire dans les conducteurs téléphoniques voisins. On a donc cherché à neutraliser ces courants anormaux qui font parler les membranes vibrantes des téléphones et provoquent des bruits et des *crachements* qui empêchent la perception de la parole.

Pour parer à cet inconvénient, la *Société générale des téléphones* a pris le parti de réunir dans un même câble, en les isolant, le fil d'aller et le fil de retour de chaque ligne. De cette façon, les effets d'induction produits par les circuits télégraphiques voisins donnent lieu à deux courants égaux et de sens inverses qui s'annulent.

Ce moyen, bien qu'ingénieux, était peu pratique pour les très grandes distances, à cause du prix d'installation des lignes à double conducteur isolé : aussi les électriciens ont-ils cherché une solution plus économique du problème.

M. Brasseur a proposé de compenser l'induction au moyen de *condensateurs* graduant l'intensité du courant, et de bobines de résistance aboutissant à la terre par l'extrémité d'un fil relié à celui du téléphone.

M. Hugues a imaginé, dans le même but, d'employer deux fils parallèles, et de terminer, d'un côté, les lignes téléphoniques par deux bobines plates. Dans ces conditions, lorsque le courant vient à parcourir l'un des fils, il engendre dans l'autre un courant induit de sens contraire.

De son côté, M. le docteur Cornélius Herz, qui, le premier, a introduit en France les téléphones de MM. Graham Bell et Thomas Edison, a construit un appareil qui permet, tout en n'employant qu'un seul fil, de supprimer les courants d'induction. A cet effet, il intercale dans la ligne un *condensateur* formé de feuilles de papier d'étain, alternées et séparées par du papier enduit de paraffine, et emploie un *diffuseur* formé de deux plaques métalliques parallèles, dans lesquelles sont implantées des tiges de métal dont les pointes sont maintenues en regard à une très faible distance les unes des autres.

Bien que donnant de très bons résultats, les systèmes de MM. Brasseur, Hugues et C. Herz ont été abandonnés depuis l'invention des appareils de MM. Van Rysselberghe et Maiche, qui non seulement annulent les effets d'induction, mais encore permettent l'emploi simultané, avec un même fil, d'appareils téléphonique et télégraphique.

Avec le système de M. Van Rysselberghe, les courants, au lieu d'être lancés et interrompus brusquement par les appareils, sont gradués au moyen d'un *condensateur graduateur* intercalé dans le circuit, et qui a pour but de faire bifurquer le courant, dont une faible partie suit le conducteur tandis que la masse traverse le condensateur et se rend graduellement dans le fil de ligne.

« Le rôle de mes appareils en télégraphie, a dit M. Van Rysselberghe, est à l'égard des courants électriques ce que sont les réservoirs à air dans les pompes à incendie; ce sont des poches qui se remplissent et se vident graduellement, enlevant ainsi toute brusquerie dans les changements de pression électrique. »

Une fois parvenu à supprimer les effets d'induction et à utiliser les conducteurs télégraphiques ordinaires pour la transmission de la parole par le téléphone, le savant belge chercha et parvint à transmettre simultanément des dépêches télégraphique et téléphonique par le même fil en séparant, à leur arrivée dans les bureaux, les courants directs et d'induction mélangés sur la ligne. Son système consiste à laisser pénétrer dans le récepteur télégraphique les courants qui lui sont destinés, et à faire passer les autres dans un *condensateur séparateur* qui ne laisse arriver au téléphone que les courants induits nécessaires à son fonctionnement.

Quant à la confusion des courants téléphoniques et télégraphiques le long de la ligne, elle n'est pas à craindre puisqu'il a été reconnu que les courants, lancés simultanément sur un même fil, dans le même sens ou en sens inverses, ne se mélangent pas et peuvent être séparés.

Voici comment, par une nouvelle comparaison, M. Van Rysselberghe fait comprendre le rôle de son second appareil :

« Le soleil nous envoie simultanément de la chaleur et de la lumière, deux mouvements vibratoires qui affectent nos sens de manières différentes. Or, que l'on couvre d'une couche de peinture noire le vitrage d'une serre exposée au soleil, la lumière ne passera plus, mais la chaleur passera toujours. D'autre part, qu'on reçoive un rayon solaire sur une solution d'alun, cette fois, c'est la lumière qui passe tandis que la chaleur est absorbée. »

Le double et difficile problème de la suppression de l'induction et de la séparation des courants télégraphique et téléphonique résolu, restait à neutraliser l'influence que pouvaient exercer mutuellement sur eux plusieurs fils voisins employés pour les transmissions téléphoniques.

M. Van Rysselberghe y est encore parvenu en interposant au besoin dans les lignes des condensateurs graduateurs et séparateurs.

M. Van Rysselberghe n'emploie dans son système que les télégraphes et les téléphones usuels; cependant il remplace pour les lignes téléphoniques les sonneries ordinaires, qui exigent un courant direct, par les *appels phoniques* de M. Sieur, contrôleur de l'administration des télégraphes français, ou bien par des sonneries électro-magnétiques qui fonctionnent sous l'action des courants induits obtenus en faisant tourner à la main un petit inducteur placé au poste correspondant.

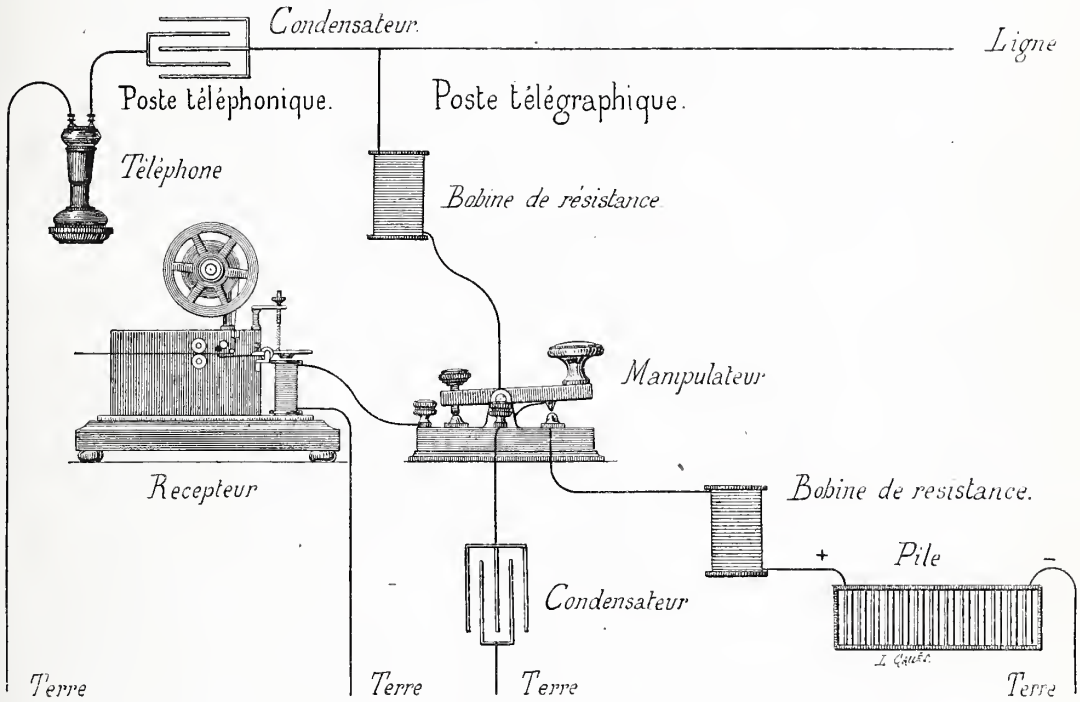
Depuis l'invention des appareils de M. Van Rys-

selberghe, on a pu établir des communications entre les points suivants :

Ostende à Bruxelles . . .	122 kilomètres.
Anvers à Bruxelles	45
Paris à Bruxelles.	335
Porto à Lisbonne. . . .	312
Madrid à Burgos.	252
Rouen au Havre	92
Buenos-Ayres à Rosario. .	350

De tous les essais entrepris dans le but d'obtenir à grande distance les transmissions télégraphiques et téléphoniques simultanées, ceux de M. Van Rysselberghe ont eu, sans contredit, le plus grand retentissement. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons terminer l'exposé sommaire de cette application intéressante, sans dire quelques mots du système imaginé par notre compatriote M. Maîche, qui, par des moyens différents, mais peut-être plus simples, a résolu victorieusement le même problème.

Les premières expériences entreprises par lui ont eu lieu entre Paris et Mantes, Paris et Orléans, sur lignes aériennes, puis sur lignes souterraines, entre Paris et Beauvais. Le succès obtenu a fait songer à une installation définitive sur les réseaux qui réunissent Cambrai, Lille et Dunkerque.



Télégraphie et Téléphonie simultanées. — Système de M. Van Rysselberghe.

Tout le système est basé sur l'emploi d'une bobine dont le mode d'enroulement a pour effet d'ajouter les courants téléphoniques et de neutraliser au contraire les courants télégraphiques.

Comme dans les premiers essais de M. Van Rysselberghe, les appareils télégraphiques et téléphoniques ne subissent aucune modification inhérente à ce service spécial, ce qui est extrêmement avantageux en pratique.

La ligne télégraphique utilise le retour par la terre; le circuit des téléphones est entièrement métallique, les appels restent distincts, et la transmission est parfaitement nette dans tous les cas.

Ce système, dont la simplicité n'est pas le moindre attrait, peut entrer en parallèle avec celui de M. Van Rysselberghe; l'expérience seule pourra décider quel est le meilleur et le plus pratique.

A. DE VAULABELLE.

LOGEMENTS D'OUVRIERS.

PEABODY.

Vers 1812, un jeune commis entrant dans une maison de commerce des États-Unis avait fait vœu, si Dieu lui donnait la fortune, de consacrer ses biens au service des pauvres.

Cinquante ans plus tard, ce commis, devenu puissamment riche, fonda plusieurs institutions dans le Massachusetts (à Danvers, son lieu de naissance, qui a pris depuis le nom de Peabody), et en même temps il créa à Baltimore une série de fondations généreuses destinées à l'instruction supérieure.

On évalue les donations faites en Amérique par M. Peabody à 11 millions de dollars (55 millions de francs).

Étant venu habiter l'Angleterre, il donna une somme de 150000 livres (3750000 francs) pour améliorer la condition des pauvres dans la ville de Londres. Un comité de cinq personnes désignées par le donateur s'assembla sur-le-champ.

Il décida que le meilleur emploi du capital donné par M. Peabody serait de créer, pour les ouvriers, des habitations conformes aux meilleurs principes de l'hygiène.

En février 1864, le premier groupe de bâtiments élevé à Spitalfields était achevé et occupé par 200 locataires. Peu après, le groupe d'Islington était ouvert. Ainsi, deux ans à peine s'étaient écoulés depuis la première initiative, et déjà 400 familles comptant plus de 2 000 personnes étaient logées dans des conditions d'hygiène et de moralité qui ne laissaient rien à souhaiter.

M. Peabody jugea que ces résultats dépassaient ses espérances. Le 29 janvier 1865, dans une lettre adressée aux administrateurs (*trustees*), il annonçait son intention de consacrer une somme de 100 000 livres à l'œuvre qui portait son nom : il prescrivait l'accumulation des intérêts jusqu'en juillet 1869, époque à laquelle le capital pourrait être employé. Il n'attendait pas l'expiration de cette période pour augmenter ses libéralités. Le 5 décembre 1868, il donnait une nouvelle somme de 100 000 livres.

Enfin, le 4 novembre 1869, M. Peabody étant mort, les *trustees* apprirent que, par un legs, une somme de 150 000 livres devait être ajoutée au capital disponible. En sept années, 500 000 livres (12 500 000 francs) avaient été donnés par un particulier pour l'œuvre du logement des ouvriers de Londres.

Grâce à cette somme, accrue par une sage administration, dix-huit groupes de maisons s'élevèrent dans le centre aussi bien que dans les nouveaux quartiers de Londres, comprenant 4 551 logements séparés formant un ensemble de 10 144 chambres occupées par 18 453 personnes.

Chacun des groupes est composé de plusieurs corps de bâtiments le plus souvent isolés. A Londres, où les maisons sont moins élevées qu'à Paris, l'étranger est tout surpris de voir dans les quartiers les plus populeux, au millieu de vieilles masures noircies par le temps et par la fumée, une haute construction qu'il est tenté de prendre pour une caserne ou pour un hôpital. S'il monte les quelques marches qui le mènent jusqu'à la cour, il entre dans un vaste préau que dominent et entourent des corps de bâtiments de cinq et six étages.

Plusieurs escaliers desservent les cinq étages élevés au-dessus du rez-de-chaussée. La construction est faite en une sorte de béton aggloméré, avec des solives en fer, de telle sorte que le danger d'incendie n'existe pas. Dans les escaliers il n'entre pas un morceau de bois ; de larges baies, sans fenêtres, laissent passer le jour à chaque étage sur les paliers qui, le soir, sont éclairés au gaz jusqu'à onze heures. Nulle inscription, nulle tache sur les murs, nulle ordure malsaine ; l'eau en abondance permet de laver entièrement la maison, les corridors et les marches.

Sur le palier on compte six ou huit portes fermant chaque logement qui constitue un ensemble indépendant. Une salle de buanderie sert à tour de rôle aux locataires du palier, et le linge y est étendu. Aucun locataire ne peut laver chez lui, ni étendre le linge aux fenêtres.

Le surintendant, sorte de gérant qui a la garde du groupe et qui est fort respecté des locataires, est chargé de faire observer le règlement, qui est très libéral : la propreté, la décence et l'absence de bruit sont les conditions absolument exigées ; les bâtiments doivent être balayés chaque matin avant dix heures et lavés chaque samedi. Le nombre d'enfants est très considérable, mais il leur est défendu de jouer dans les escaliers, sur les paliers et dans les buanderies : aussi donnent-ils à la cour intérieure l'aspect d'un préau d'école primaire.

Lorsqu'on entre dans l'intérieur du logement, on trouve la femme seule avec les plus petits enfants ; le mari travaille au dehors ; les autres enfants sont à l'école ou jouent dans la cour. Une entrée fort étroite donne généralement sur deux chambres ; quelquefois, une troisième chambre suit la pièce qui sert en même temps de salle à manger et de cuisine. La hauteur des étages est de 2^{m}. 70. La surface des chambres varie entre 10^{m}. 80 et 13 mètres.

Partout nous avons rencontré le même système de chauffage : au millieu de la cheminée, du charbon de terre retenu par une grille projette en avant la chaleur dans la chambre, chauffe de l'eau dans un récipient qui occupe le côté gauche de la cheminée, pendant que le côté droit est occupé par une sorte de petit four où se cuisent les aliments.

Les conditions de l'hygiène sont observées avec un soin particulier dans ces maisons. A chaque étage, l'eau est mise à discrétion à la portée des locataires, et des bains gratuits existent dans chaque groupe.

La poussière et les ordures doivent être jetées dans un orifice spécial disposé sur chaque palier et qui communique avec de grands coffres fermés placés au rez-de-chaussée, et que des voitures de décharge viennent vider régulièrement.

Aucun locataire n'est admis, si tous les membres de sa famille n'ont pas été vaccinés.

Dès qu'un cas de maladie se manifeste, le locataire est tenu d'en donner avis ; le médecin du district aussitôt appelé vérifie si le malade peut être traité à domicile ; toute maladie contagieuse nécessite le transport à l'hôpital. (1)

A suivre.

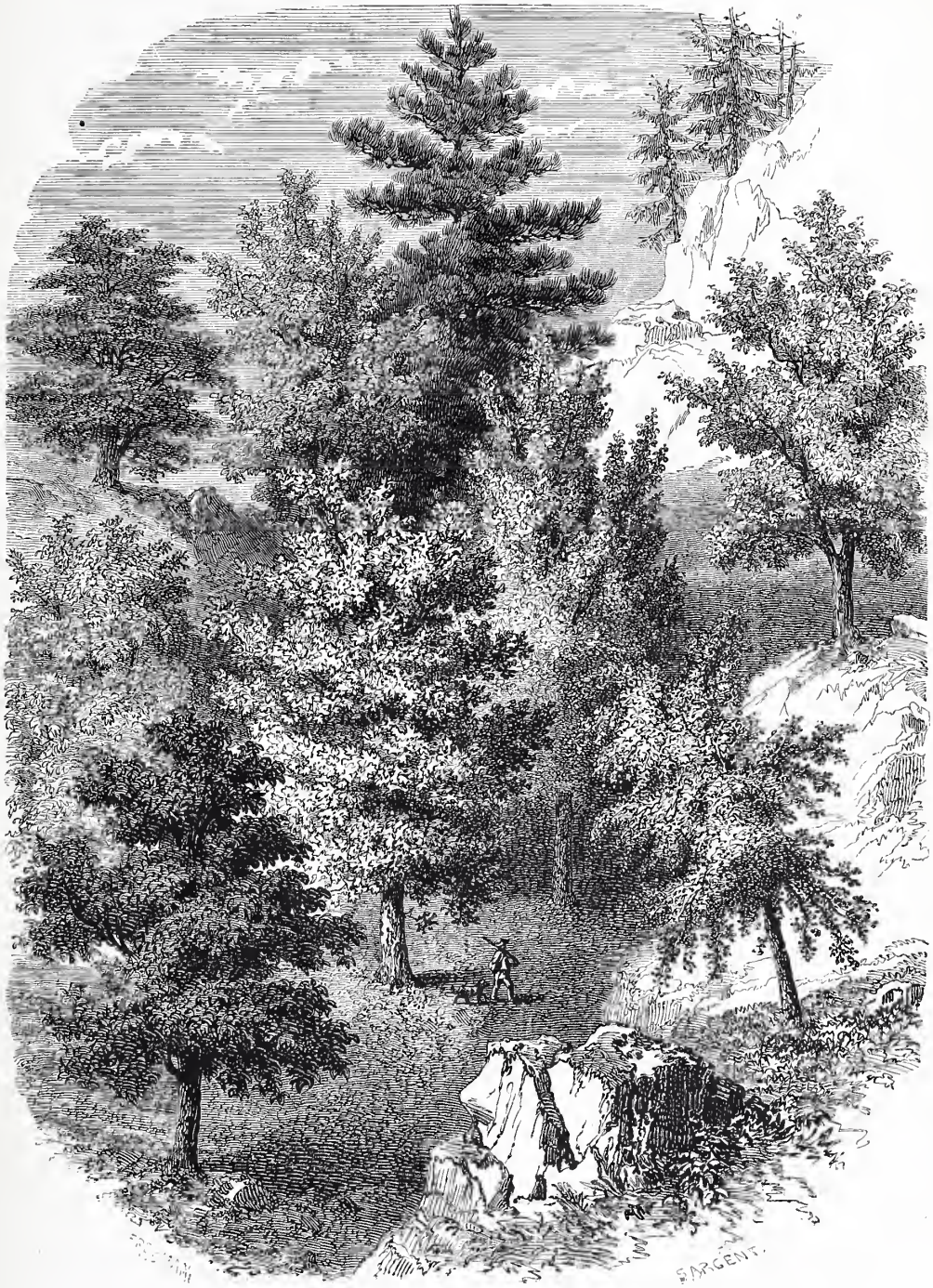
ARBRES DU CANADA.

Les arbres que l'on trouve presque partout, dans les bois du Canada, sont le chêne, l'érable le noyer, le charme, l'orme, le merisier de deux

(1) Extrait du remarquable ouvrage intitulé : *un Devoir social et les logements d'ouvriers*, par M. Georges Picot, membre de l'Institut.

variétés, le frêne, le pin de trois variétés, la pruche, les épinettes rouges, jaunes et noires, le sapin, le cèdre, le peuplier, le tremble et le bouleau de deux variétés. Tous ces arbres atteignent des dimensions considérables et poussent partout en Canada, excepté sur la côte du Labrador, où ne croissent que le bouleau, le sapin, les épinettes (mélèzes), et une des variétés du pin.

Les arbustes communs à toute la contrée sont les cormiers, les saules, les aunes, les coudriers,



Un coin de forêt au Canada.

les cerisiers sauvages. Les bois produisent également les groseilles, les gadelles, les fraises, les bluets, le genièvre, les mûres sauvages, et une foule d'autres arbres, arbustes, baies et plantes de plusieurs espèces, dont quelques-unes servent en médecine et dans les teintures; ces plantes, parmi lesquelles il ne faut pas oublier le ginseng, qui a tant de renom en Chine, se voient dans toute l'étendue de la province, depuis Gaspé jusqu'à la rivière Détroit.

Le noyer noir, le châtaignier, le bois de fer, le carthame, et quelques plantes très nombreuses, sont exclusivement propres à la péninsule de l'extrémité ouest du haut Canada. Le chêne est plus

commun et meilleur dans le haut Canada que dans le bas; il en est de même du frêne et de l'orme; mais toutes les autres espèces mentionnées sont d'une qualité supérieure dans le bas Canada.

Il est surtout un bois précieux pour la construction des vaisseaux par son incorruptibilité et sa force, et dont le prix commence à être connu sur les marchés étrangers : c'est ce que l'on appelle épinette rouge ou tamarac. Ce bois paraît réunir le plus à la fois de toutes les qualités requises dans les bois de construction. Les plus petites des espèces d'arbres de haute futaie mentionnés plus haut atteignent une élévation de 70 pieds et un diamètre de 2 pieds dans leur pleine crue. On voit des pins de 150 pieds et de 6 pieds de diamètre, qui font des premiers mâts d'un seul morceau, pour des navires de 2 000 tonneaux. Le noyer noir, l'érable piqué et ondé et le merisier rouge ondé, offrent des bois superbes à l'ébénisterie et à la marqueterie. (Taché.)

VOYAGES

ILLUSIONS DU DÉSERT.

En relisant les chapitres si intéressants du livre de Marco Polo, je ne pus m'empêcher une fois de plus de penser très mal des détracteurs de ce père des explorateurs, et surtout d'en vouloir à ce sceptique suffisant d'Amalio Bonaguisi qui, en copiant, *per passare tempo e malinconia*, le livre de Marco Polo, se permit d'ajouter *propria manu* à la fin de sa copie ce qui suit :

« Ici finit le livre de messer Marco Polo, de Venise, écrit de ma main propre, par moi, Amalio Bonaguisi, *podestà de Cierreto Guidi*, pour tuer le temps et l'ennui. Le contenu me semble choses incroyables, pas tant mensonges que miracles; il se peut que tout ce qu'il raconte soit vrai, mais je n'y crois pas, quoique assurément de par le monde beaucoup de choses différentes soient trouvées dans diverses contrées. Ces choses, m'a-t-il semblé en les copiant, sont assez amusantes, mais pas de nature à être crues ou qu'on puisse y ajouter foi; cela, finalement, est mon opinion. Et j'ai fini de copier ceci au susdit Cierreto, le 12 novembre A. D. 1392. » (1)

Assurément l'incrédule gloseur exprimait l'opinion de beaucoup de ses contemporains. Le moyen de les convaincre de leur erreur et de leur injustice ne pouvant être que le *veni, vidi, vici* de César (Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu), il fut nécessairement réservé aux successeurs de Polo de prouver la bonne foi du voyageur consciencieux, en substituant au manque de confiance dans ses dires l'unanimité de leur témoignage.

Parmi les récits de Polo, un de ceux qui certes rencontraient le plus d'incrédulité, est celui du sable chantant du désert de Lop. Le voici, d'après le texte publié par la Société de géographie. (1)

« Mès voz di que l'en hi trouve une tel mervoie con je voz conterai. Il est voir que quant l'en chauvoche de noit par cest dezert, et il avient cause que aucun reumangue et s'ezvoie de sez conpains por dormir ou por autre chouse, et il vuelt puis aler por jungnire ses compagnons, adonc oient parlere espiriti en mainière que senblent que soient sez conpagnons, car il les appellent tel fois par lor nom, et plosors foies les font devoier en tel mainere qu'il ne se treuvent jamès, et en ceste mainere en sunt jà mant morti et perdu. Et encore voz di que jor meisme hoient les homes ceste voices de espiriti, et voz semble maintes foies que vos oies soner manti instrumenti et propremant tanbur. En ces maineres se passe ceste dezert et à si grant hannie con voz avès hoï. »

Marco Polo rapporte dans ce texte trois phénomènes naturels d'origine diverse : les mirages, les hallucinations, et le sable chantant; mais ces trois phénomènes sont si intimement unis dans la pensée du voyageur, quelque peu superstitieux, qu'ils semblent n'en former qu'un seul et n'être la manifestation que d'une seule cause assez surnaturelle. Tous les voyageurs du désert ont plus ou moins été l'objet d'illusions d'optique tantôt terrifiantes, tantôt réjouissantes. Ne réussissant pas à les chasser, comme le fit le voyageur chinois Hiouen-thsang, les voyageurs exténués, assoifés, sont souvent sérieusement incommodés.

Hiouen-thsang, passant par le désert de Gobi au septième siècle, y vit des troupes en marche, bannières flottantes et resplendissantes au soleil. Comme il tremblait à la vue de cette « imagerie créée par les démons », il entendit une voix lui criant par deux fois : N'aie pas peur! Un jour que, troublé par ces fantasias, il adressait une prière à Keranine, il en fut partiellement débarrassé; mais aussitôt qu'il eut prononcé quelques mots du livre sacré de Prajna, les visions disparurent en un clin d'œil.

Les véritables mirages sont dus à la réfraction totale des rayons lumineux, et par conséquent à leur déviation au fur et à mesure qu'ils rencontrent des couches d'air de plus en plus échauffées au contact du sol brûlant. Les couches d'air font miroir comme une nappe d'eau et c'est cette analogie d'effet qui fait toute la déception.

Dans les longues et dures traversées du désert, soit que le soleil l'inonde de feu, soit que le ciel l'ait couvert d'un linceul, l'esprit finit par s'affranchir de la conscience, et les images sans suite et sans liaison en imposent au jugement.

Les sens, surmenés ou affaiblis, participent à ces hallucinations ou les provoquent. L'oreille perçoit des sons étranges, tantôt un chant divin,

(1) Voy. Yule, le *Livre de Marco Polo*, I, p. 12.

(1) Chap. LVII, t. I.

tantôt un gémissement infernal. Les yeux, même fermés, se fixent avec horreur sur l'image grandissante d'un spectre gigantesque qui s'avance pour dévorer le voyageur. Alors le désert se peuple d'esprits méchants, de « espiriti », de Ghul-i-Beaban (Afghans et Perses), qui font « devoier » le « pauvre voyageur, l'isolent de la caravane et le perdent. » Voilà la raison, dit l'historien chinois Matwalin, qui fait éviter souvent aux voyageurs et aux marchands la route du Lop-Nor et préférer celle, plus longue, de Camoul.

Pour ma part, je me rappelle parfaitement avoir été sujet à des hallucinations, moins dangereuses, il est vrai, lors de mon passage à travers l'Oust-Ourt au cœur de l'hiver, en 1881. Mon compagnon de voyage, M. Bonvalot, ressentit absolument le même genre d'illusions. Au milieu de la nuit, parfois en plein jour, quand le froid nous forçait à nous traîner aux côtés de notre monture, que la tasse de thé expédiée au moment du départ ne fut plus qu'un souvenir lointain, l'imagination, avec une force invincible, s'obstinait à nous mettre à une table plantureusement servie, à nous coucher dans un lit bien douillet. Mirages de l'estomac!

A suivre. G. Capus [1].

Deux et trois.

On dit : deux et trois *font* cinq. Coleridge pense qu'il serait plus correct de dire : deux et trois *sont* cinq, et mieux encore : deux et trois *seront* cinq. C'est fondé, mais bien subtil ; le mot dont on se sert ordinairement suffit : on s'entend.

LES DERNIÈRES HEURES TRANQUILLES.

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
La Fontaine.

J'ai assisté aux derniers moments de ma mère et de ma tante, à qui leur famille était si chère et qui en étaient si chéries ; la sérénité de leur âme ne se démentit jamais. Sur la porte de ce monde, ma mère était encore occupée à faire une action de générosité lorsque la mort raidit ses mains et les rendit pour jamais immobiles. Ma tante semblait légèrement peinée quand nous parlions des heureuses crises de la nature, ou des puissants remèdes de la médecine. Et mon père ! Ceux qui ont entouré son lit de mort se souviennent de sa fermeté, je ne dirai pas stoïque, je ne dirais pas assez. Après s'être entretenu avec douceur des illusions de cette vie, après avoir donné la bénédiction à ses enfants, il s'endormit paisiblement, la tête appuyée sur le livre des promesses éternelles. Et ma sœur! cette Marie-Joséphine qu'on trouvait si belle, devint encore plus belle après son dernier soupir. Il semblait que son âme, qui avait quitté son corps, venait se réfléchir sur son visage pour attester le bonheur qu'elle avait si vivement désiré. Les derniers jours de mon frère aîné n'ont pas été moins exemplaires ; il n'a pas marché d'un pas moins ferme sur le chemin de ces divines régions où est récompensée la vertu, où est aussi récompensée l'espérance. [1]

Alexis Monteil.

LES HUITRES.

En France, le goût des huîtres fut toujours populaire, même au temps où les moyens de communications étaient des plus sommaires. La marée arrivait à Paris dans de longs chariots, aux hasards des chemins, ou dans des bateaux, et très lentement. A peine débarquée dans les marchés, les revendeurs ou revenderesses s'en emparaient, et comme aujourd'hui couraient les rues à la recherche d'un gain minime. Les harengs, les saumons, les morues, les huîtres, se colportaient ainsi dans des paniers, dans des hottes, mais non point encore sur des charrettes, à cause des rues étroites et des difficultés de circulation.

Dans la curieuse suite d'estampes concernant les petits marchands de Paris, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal et récemment publiée par M. Pilinski, le vendeur d'huîtres est omis. Peut-être manque-t-il simplement à la collection. Quoi qu'il en soit, il fallait arriver au règne de Louis XIII pour en citer un authentique, un véritable, portant le panier et la hotte. Le cri même était peu connu. Criait-on alors cette marchandise comme maintenant, en employant cette phrase répétée trois fois :

« A la barque ! A la barque ! A la barque ! »

Ce qui ne signifie plus rien aujourd'hui, mais s'expliquait autrefois par le bateau chargé de marée remontant la Seine de Rouen à Paris, et où venaient se fournir les marchands.

Un cahier de Cris de Paris publiés au temps de Charles IX, chez Jean Leclerc, à l'*Étoile d'or*, est venu nous donner quelques renseignements à ce sujet. Autrefois conservées à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, ces estampes sont à présent au cabinet de la rue Richelieu. La série n'est point complète d'ailleurs, mais le marchand d'huîtres s'y trouve justement représenté, et assez curieusement pour mériter une reproduction.

Il est affublé d'un chapeau à plume fort semblable à celui de nos jours. Il a sa provision d'huîtres, « d'ouistres » pour employer son expression, dans une hotte en bois. Il en a mis quelques-unes dans un panier et les offre aux pratiques. Il crie chemin faisant sur le rythme encore

[1] Chargé d'une mission dans l'Asie centrale par le ministère de l'instruction publique.

[1] *Histoire des Français des divers états.* 4e édition, t. Ier, p. 454, à la note.

entendu de notre temps : « Ouistre à l'escaille ! » comme d'autres offrent aujourd'hui le hareng qui glace, ou la moule au caillou. Huître à l'écaille ! écailler ! si le cri a disparu, le substantif qui en dérive est encore appliqué couramment aux marchands de coquillages.

Cette vente s'était démocratisée. Notre homme ne courait pas les rues à la recherche des seigneurs. Il vendait aux petites et aux grosses bourses :

Je crie ouistre en escaille, escaille vive, escaille !
Pour faire dejeusner ceux qui jeusnent la nuict,
Et si ma marchandise aux mauvais jeusneurs duit
Et surtout à ceux là pour de l'argent j'en baille.

Si l'on en croit ces vers macaroniques, il s'adressait ainsi aux viveurs oubliés dans les cabarets un peu comme à présent ; mais il visait aussi les « mauvais jeusneurs », c'est-à-dire les gourmets, les amateurs de bonnes chères et de franches lippées.

Nous avons donc ici sous les yeux une des premières représentations de ce métier si ancien, et

Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. — L'Écailler. — Gravure sur bois du seizième siècle (*les Cris de Paris* sous Charles IX).

qui a si peu varié jusqu'à nous. Au temps d'Abraham Bosse, qui nous a aussi gardé la physionomie d'un écailler, le marchand d'huîtres nous mettait dans la confidence de ses petits tracas de métier. Il fallait se battre pour être servi au bateau. Aussi ne faut-il pas s'étonner s'il vend sa marchandise un peu cher :

Je suis très asseuré que l'on ne sçauroit voir,
Ny manger de longtemps de meilleures escailles ;
Elles me coustent bon, puisque pour les avoir
Sur le bord du bateau j'ay donné des batailles.

L'« huîtrier » de Bosse a l'air d'un vrai bandit ; il porte, lui aussi, un chapeau à aigrette, un feutre relevé, avec plumes tapageuses. Son couteau à ouvrir les huîtres ne l'aidait-il pas quelque peu dans ses combats au bateau ?

Les femmes étaient aussi de la corporation, et l'une d'elles, dessinée par Brebiette en 1640, nous montre que le cri du seizième siècle était encore d'usage. On psalmodie dans les rues ou bien on chante à tue-tête comme sous Charles IX :

Des huistres à l'escaille !

La revenderesse a, elle aussi, un panier plein de coquillages, et elle tient un couteau de la main gauche avec lequel elle les ouvrira pour les pratiques.

C'est du reste une chose assez intéressante à constater que la persistance des usages dans ces professions.

Sous Louis XV, au costume près, l'écaillère est la même que sous Charles IX, et probablement que sous Charles VII. Bouchardon, le sculpteur, a gravé quelques figures des petits métiers de son temps ; or, sa marchande crie, elle aussi, son « huistre à l'escaille » à travers les rues. Elle a également sur le dos un hotte et une petit panier au bras.

Il est certain que le moderne *A la barque!* venu jusqu'à nous, date de ce temps. Je le retrouve dans la collection des *Cris de Paris*, publiée par Poisson en 1774, et dédiée au bibliothécaire du roi M. Bignon. La petite revendeuse a sur son dos une hottée de coquilles, et la légende de la gravure est précisément cet « A la barque ! à la barque ! » dont nous avons expliqué l'origine.

La fin du dix-huitième siècle vit s'accroître le prestige des écaillères. Un éditeur nommé le Campion publiait, en 1786, une ravissante petite Parisienne établie en plein air et offrant ses huîtres à tous venants. Déjà on ne parcourt plus les rues en chantant sa marchandise. Sous l'Empire, la mode de placer un paillasson à la porte des débitants de vin, pour indiquer la vente des huîtres, est devenue courante. Les écaillères se tenaient alors à des places attitrées, où on les venait chercher, comme les marchands de marrons, ou les cuiseurs de pommes de terre. Seulement, celles-là c'étaient les importantes de la corporation, les arrivées. Carle Vernet nous montre, sous la Restauration, l'écaillère ambulante, la vagabonde, chargée de sa hotte, portant des bourriches couvertes de paille, et criant à se rompre :

« A la barque ! à la barque ! à la barque ! voilà l'écaillère ! »

H. Bouchot,
du Cabinet des estampes.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

L'ÉCOLE NATIONALE DES PONTS ET CHAUSSÉES.

Buste de Perronet, dans le vestibule de l'École des Ponts et Chaussées (Paris).

« Cet utile établissement », écrivait Dulaure vers la fin du siècle dernier, « est peut-être l'unique » par la sagesse de son administration ; il ne faut » point être noble, il ne faut point être protégé, il » ne faut point avoir de l'or pour être admis dans » le corps des ingénieurs des Ponts et Chaussées, » mais il faut avoir des talents... Ce sont les éco- » liers eux-mêmes qui enseignent lorsqu'ils sont » en état. Cette instruction réciproque fait naître » l'émulation qui produit toujours les talents... » M. Perronet, chevalier de l'ordre du Roi, pre- » mier ingénieur des Ponts et Chaussées de France, » est l'auteur de cette institution. L'École se tient » rue de la Perle, au Marais. » (*Nouvelle description des curiosités de Paris*, 2e édit., p. 295. Paris, M.DCC.LXXXVII.)

Cette particularité de l'enseignement mutuel, qui, réduit à une juste mesure, a bien eu quelques raisons d'être, est encore mentionnée par le célèbre conventionnel auteur de l'*Histoire de Paris*, à propos de l'École nationale fondée par le duc de Charost pour l'instruction des jeunes gentils-

hommes dans toutes les parties de l'art de la guerre : « A l'exemple de l'École des Ponts et » Chaussées, » dit-il, « l'instruction est réciproque ; » aussitôt qu'un élève est en état d'enseigner deux » ou trois autres élèves, on les lui confie, et il en » rend compte tous les jours ou tous les deux » jours aux divers professeurs, chacun selon leur » partie. »

Le titre III de la loi décrétée le 19 janvier 1791 par l'Assemblée nationale portait en substance :

« Il y aura une École gratuite et nationale des » Ponts et Chaussées. — Cette école sera dirigée » par le premier ingénieur et par un inspecteur » sous ses ordres. — Il y aura un enseignement » permanent ; les places de professeurs continue- » ront à être remplies par des élèves, qui, après » des concours et des examens, seront jugés les » plus dignes de cet emploi. — Soixante élèves » seront admis à l'École et divisés en trois classes, » de chacune vingt élèves. Les élèves seront choi- » sis dans tous les départements à la suite de con- » cours publics passés devant un jury spécial, » dans les formes qui seront déterminées par un » règlement particulier. »

Ce *premier ingénieur* dont il était question dans la loi n'était autre que l'illustre Perronet, que l'on peut appeler le Vauban du Corps des Ponts et Chaussées. C'était à lui qu'avait été confiée la direction du *bureau des dessinateurs* et du *dépôt des plans* institué par arrêt du conseil du roi du 14 février 1747. On pourvoyait ainsi à l'exécution de la décision prise dès 1744, sur l'initiative de Daniel Trudaine, intendant des finances, décision suivant laquelle il devait être procédé à la levée des plans et cartes des routes et grands chemins du royaume. Il n'avait guère fallu moins d'un demi-siècle pour qu'on arrivât à consacrer, par un acte de la volonté souveraine des représentants de la nation, un état de choses qui s'était établi peu à peu. Entre 1755 et 1760, à une date qu'il est difficile de préciser bien nettement, le bureau des dessinateurs figure indifféremment, dans le langage habituel, ou sous son ancien nom ou sous le nom d'*École des Ponts et Chaussées*. Cette nouvelle dénomination est officiellement appliquée pour la première fois dans une instruction émanée de Turgot le 19 février 1775.

Quant au Corps des Ponts et Chaussées lui-même, il avait été institué par arrêt du conseil du roi du 16 février 1716, et pendant une trentaine d'années il s'était recruté un peu au hasard des vocations et des circonstances, certains pays d'État ayant constitué pour eux-mêmes l'autonomie du service des voies de communication.

Les dispositions législatives adoptées par la première des grandes assemblées de la révolution, sont une preuve certaine de l'importance qu'elle attachait au maintien et à la forte organisation de ce corps, qui avait su se concilier l'estime publique et conquérir une place élevée dans l'administration de l'État. Quelques mois seulement après la loi du 19 janvier, une nouvelle loi du 18 août 1791 modifiait en quelques points la première, mais édictait cette disposition à jamais honorable pour le nom de Perronet et pour l'École qu'il avait fondée : « Art. 10. En considération » des services importants que Jean-Rodolphe Per- » ronet a rendus pendant plus de cinquante-quatre » ans d'activité en divers grades, et dans l'établis- » sement et dans la direction de l'École, il jouira » de 22 600 livres de traitement. »

Un certain nombre de dispositions législatives ou d'ordre purement administratif sont venues depuis lors apporter des modifications et des améliorations réelles à l'organisation primitive, s'appliquant, comme celle-ci, au Corps entier comme à l'École des Ponts et Chaussées. La plus importante de toutes, dans ses conséquences, résulte de la loi du 22 octobre 1795 (30 vendémiaire an 4), qui conserve l'École des Ponts et Chaussées comme école d'application de l'*École centrale des travaux publics* devenue, par une heureuse transformation, l'*École polytechnique*. Un certain nombre de ces écoles d'application, celles du génie et de l'artillerie, du génie maritime, des poudres et salpêtres, des ingénieurs géographes et hydrographes, des mines, etc., doivent se recruter exclusivement parmi les jeunes gens ayant subi d'une manière satisfaisante toutes les épreuves de nature à constater la solidité de l'instruction acquise pendant la durée et jusqu'à la fin du séjour à l'École polytechnique. A partir de cette époque jusqu'à ces derniers temps, pas un seul ingénieur n'était entré dans le Corps des Ponts et Chaussées sans provenir de cette origine commune à tous les grands services publics, et sans être passé par l'École des Ponts et Chaussées.

Les décrets du 25 août 1804 et du 13 octobre 1851 statuèrent successivement sur l'organisation du Corps et de l'École des Ponts et Chaussées ; il n'était guère possible de réglementer l'un sans s'occuper de l'autre. Malgré les modifications qui ont été successivement apportées à ces actes, et dont la plus importante, au point de vue des principes, est l'admissibilité des conducteurs dans le Corps des ingénieurs (loi du 30 novembre 1850), il faut noter la persistance de la vieille dénomination officielle *Ponts et Chaussées*, qui a si peu de rapports aujourd'hui avec l'importance et la nature réelle de la majeure partie des travaux compris sous ce titre. Ce fait étrange a été signalé par Alexis de Tocqueville dans son beau livre *l'Ancien régime et la Révolution*. « Le grand agent du gouvernement » central en matière de travaux publics était, » comme de nos jours, le Corps des Ponts et Chaus- » sées. Ici tout se ressemble d'une manière singu- » lière, malgré la différence des temps. L'admi- » nistration des Ponts et Chaussées a un Conseil et » une École ; des inspecteurs qui parcourent an- » nuellement toute la France ; des ingénieurs qui » résident sur les lieux et sont chargés, sous les » ordres de l'intendant, d'y diriger tous les tra-

» vaux. Les institutions de l'ancien régime, qui, en » bien plus grand nombre qu'on ne le suppose, » ont été transportées dans la société nouvelle, ont » perdu d'ordinaire dans le passage leurs noms, » alors même qu'elles conservaient leurs formes; » mais celle-ci a gardé l'un et l'autre : fait rare. »

Le nombre des élèves avait été réduit de 60 à 36 par la loi du 30 vendémiaire; il ne tarda pas à être augmenté de nouveau, et le chiffre moyen des élèves sortant de l'École chaque année pour être admis dans le Corps n'a pas été en moyenne de moins de vingt, depuis le commencement du siècle. Mais en dehors des *élèves ingénieurs* proprement dits, une catégorie nouvelle, celle des *élèves externes,* a été créée par le décret du 13 octobre 1851. Ceux-ci ne sont admis qu'après avoir justifié de connaissances suffisantes; ils sont comme les élèves ingénieurs divisés en trois classes, concourent entre eux pour le classement, participent avec les ingénieurs de l'État, sans distinction aucune, à l'enseignement, aux examens et aux autres exercices de l'École. Leur instruction pendant les trois années est entièrement gratuite, même lorsqu'ils ne sont pas de nationalité française.

Bien avant ce décret, des auditeurs étaient admis, par décisions spéciales du ministre, à suivre les cours oraux dans les amphithéâtres. Dans les 25 années qui précédèrent le décret il y eut 187 autorisations de ce genre, et 120 de ces auditeurs subirent avec succès les examens de sortie que comportent les différentes branches de l'enseignement; mais ils n'étaient admis que par une rare exception à l'élaboration des projets qui font l'objet d'une suite de concours, et il ne pouvait être question pour eux de classement. La plupart (148 sur les 187) étaient étrangers. Les Polonais étaient les plus nombreux (38); les différents États des deux Amériques en avaient envoyé 28. On pourrait citer plus d'un personnage remarquable parmi ces externes de la première période; pour ne parler que des morts, rappelons les noms de l'héroïque général polonais Bem (1839) et du célèbre ingénieur américain Charles Ellet (1830), mortellement blessé sur le Mississipi, près de Memphis, le 6 juin 1863, à bord de la flottille de béliers imaginés et construits par lui, et avec deux desquels lui et son frère coulèrent à pic ou prirent sept des plus gros vaisseaux de la flotte des sécessionistes du Sud.

A partir de 1851, l'externat de *plein exercice* a reçu en moyenne de 10 à 12 élèves chaque année. Les Français figurent dans le total pour environ 30, les Polonais pour 22, les Roumains et les Américains pour 10 sur 100; viennent ensuite le Portugal et l'Autriche-Hongrie, chacun pour 7, l'Italie et la Grèce chacune pour 3. Un Chinois, le jeune Ouang-king-touan, qui a succombé au milieu de sa seconde année, à la fin de décembre 1883, mérite une mention particulière, à cause des qualités rares qu'on avait reconnues en lui et des sympathies qu'il avait su conquérir de la part de tous, condisciples et supérieurs. Fidèle au principe de l'anonymat, en ce qui concerne les vivants, nous nous plaisons à reconnaître, sans les citer, qu'une foule d'hommes distingués, après avoir terminé le cours entier de leurs études à l'externat de l'École des Ponts et Chaussées, ont occupé ou occupent encore des fonctions élevées dans de grandes administrations publiques en France et à l'étranger. Les liens de confraternité créés par cette communauté d'origine, près du début de la carrière, ont été resserrés par la formation de l'*Association des ingénieurs civils anciens élèves de l'École des Ponts et Chaussées de France,* à laquelle ont pris part, avec l'assentiment général, plusieurs des plus autorisés de ces anciens élèves, avec l'assentiment du ministère des travaux publics et les encouragements sympathiques de la Direction et du personnel enseignant de l'École, où ils ont trouvé des salles pour leurs réunions, et un bureau pour le siège social provisoire.

L'externat n'est arrivé à son entier développement qu'à partir de la session 1875-1876, époque à laquelle ont commencé à fonctionner les *cours préparatoires* organisés en application de la décision ministérielle du 24 mai 1875. Avant l'établissement de ces cours, nombre de jeunes gens intelligents, mais n'ayant pas une instruction scientifique assez développée pour subir les épreuves d'admission, ou même pour suivre avec fruit les cours après les avoir subies, devaient renoncer aux avantages que donne la possession d'un diplôme d'externat. La nouvelle création a été le complément de cette institution, dont le bienfait a été surtout apprécié par les étrangers, qui, au prix d'un stage allongé d'une année, peuvent acquérir une connaissance de notre langue et des éléments scientifiques suffisante pour suivre avec beaucoup plus de fruit les cours définitifs.

L'ensemble de ces mesures libérales, les relations qu'elles établissent entre les ingénieurs attachés au service de l'État et les ingénieurs libres, entre Français et étrangers de tant de nationalités, les habitudes de confraternité qu'elles développent, les sentiments de reconnaissance qu'elles inspirent à ceux qui en profitent en faveur des hommes et du pays qui partagent si généreusement ce qui avait été longtemps un privilège exclusif et réservé aux seuls nationaux, a déjà porté et portera certainement dans l'avenir des fruits excellents et durables. Il n'est pas un de ceux qui ont embrassé la profession du génie civil, après être passé par l'École des Ponts et Chaussées à un titre quelconque, qui, dans le cours de sa carrière, soit sur les chantiers de construction, soit dans des voyages à l'intérieur ou à l'étranger, n'ait été à même d'en prendre sa part.

Nous plaçant tout naturellement au point de vue national, rappelons l'épisode touchant auquel a donné lieu, en septembre 1883, la présence à Bucarest de l'inspecteur de l'École, qui y avait été appelé comme membre de la commission nommée

par le gouvernement roumain pour juger les pièces d'un concours ouvert sur le projet d'établissement d'un grand pont métallique sur le bas Danube. Accueilli de la manière la plus sympathique par toutes les autorités du pays, notre compatriote a été particulièrement fêté par les anciens élèves roumains qui avaient suivi nos cours à diverses époques. Dans un banquet qu'ils lui ont offert ils ont affirmé dans une suite de toasts leur reconnaissance pour « cette grande » École des Ponts et Chaussées; » ils y ont « mêlé » le nom de la France, vers laquelle s'en vont toutes » leurs sympathies, celles du pays tout entier. » « Qui ne sait », a dit l'un d'eux, « que c'est en France » que nos hommes d'État, nos jurisconsultes, nos » militaires, nos hommes de science, ont puisé les » principes sur lesquels repose aujourd'hui notre » édifice national... Nous pouvons donc dire avec » un légitime orgueil que nous sommes l'œuvre de » la France, et que rien au monde ne pourra arra- » cher de nos cœurs l'amour et la reconnaissance » que nous avons pour ce beau pays. Vive la » France! » Telle fut l'acclamation, plusieurs fois répétée, sur laquelle on se sépara.

Ces facilités accordées à tous sans distinction d'origine ni de nationalité, pour acquérir les connaissances les plus solides et les plus étendues de la profession d'ingénieur, n'ont pas fait oublier ce que l'on devait à l'utile et modeste Corporation des Conducteurs. La loi de 1850 était restée sans application jusqu'en 1868, époque à partir de laquelle les exigences des épreuves d'admissibilité furent successivement atténuées par les décrets des 7 mars 1868 et 12 décembre 1877.

Le nombre de ceux qui ont été promus au grade d'ingénieur depuis 1869 jusqu'à ce jour a été d'une vingtaine. L'un d'eux est devenu ingénieur en chef, et il ne sera certainement pas le seul. On peut attendre d'excellents effets de la mesure libérale autorisant l'admission en qualité d'externes des conducteurs qui, après six ans de grade, auront subi avec succès les épreuves d'admission et leur accordant les avantages suivants. Pendant leur séjour à l'École, ils sont considérés comme en service actif, et reçoivent, par suite, le traitement de leur grade avec l'indemnité de résidence allouée aux conducteurs domiciliés à Paris; à l'époque des missions imposées à la fin de la première et de la deuxième année aux élèves ingénieurs, ils sont, comme ceux-ci, mis à la disposition d'un ingénieur en chef pour être employés d'une manière effective sur les chantiers; enfin le temps passé à l'École compte dans les dix années de service exigées des conducteurs qui se présentent aux examens pour le grade d'ingénieur.

On ne s'en tiendra pas là, et le recrutement des ingénieurs choisis dans une juste proportion parmi les conducteurs les plus méritants, soit par leur instruction, soit par une longue pratique, ne tardera pas sans doute à être l'objet d'une mesure législative.

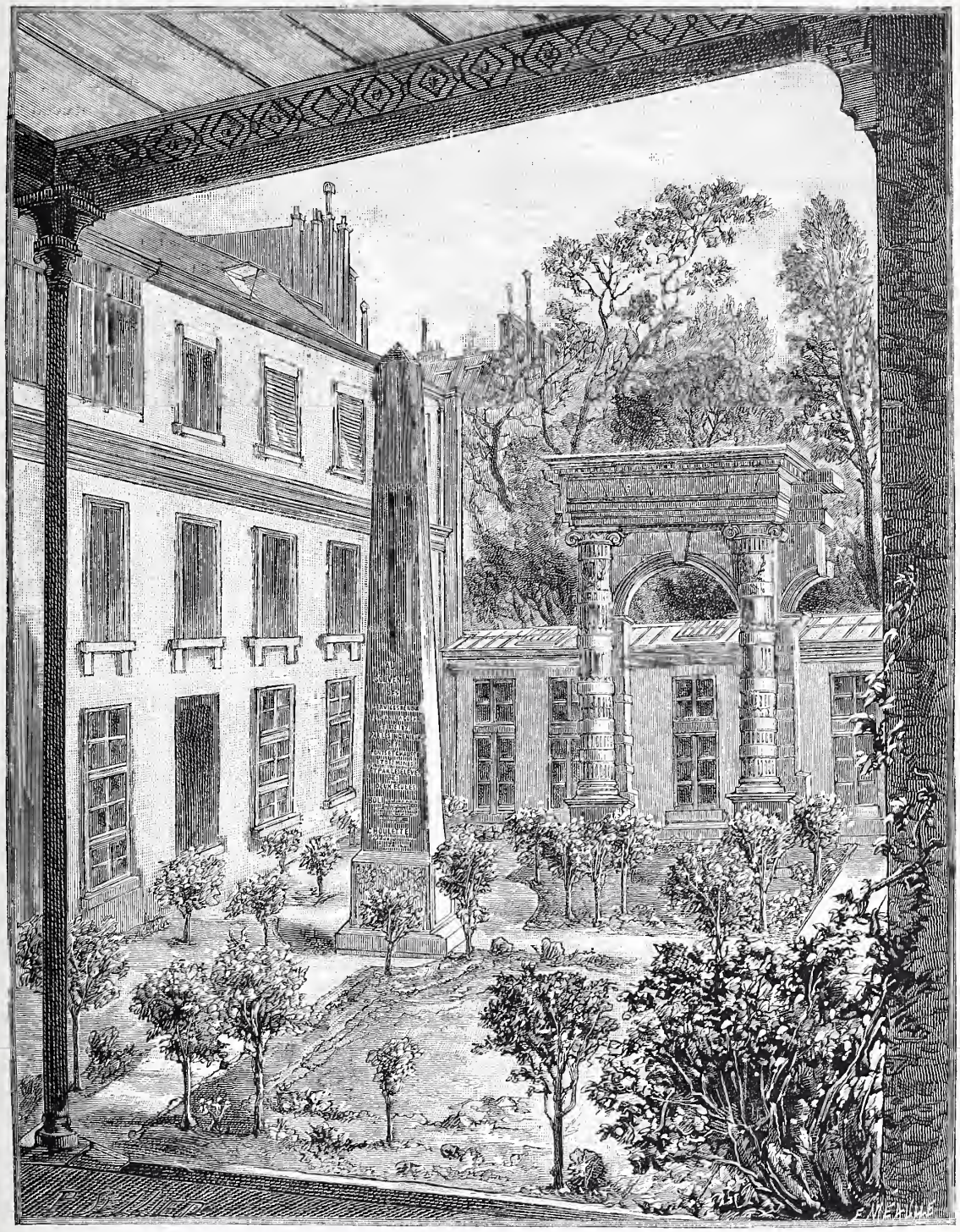
La nomenclature des matières qui font partie de l'enseignement n'est pas sans intérêt. L'établissement des voies de communication de toute nature et leur exploitation, routes, chemins de fer, canaux, navigation des rivières, ports maritimes, est l'objectif qu'on a en vue, et avec les dépendances qui se rattachent à chacun de ces titres, ponts et viaducs, écluses, barrages, percements souterrains, phares, etc., édifices civils, cet établissement exige la connaissance approfondie de la mécanique appliquée, de l'hydraulique, des machines les plus variées, et notamment de celles qui empruntent leur force motrice à la vapeur; des différents matériaux employés dans les constructions et par conséquent de la géologie, de la minéralogie, de l'analyse chimique, etc., etc.

En dehors des cours où toutes ces branches de l'art de l'ingénieur sont développées, cours auquel viennent se joindre une suite de leçons sur le droit administratif, des connaissances accessoires sont l'objet de conférences, d'exercices et de manipulations; telles sont la télégraphie électrique, la photographie, la pisciculture, etc. Au moment même où quelque grande opération technique, quelque découverte attenant à l'art de l'ingénieur, vient à prendre naissance, elle est l'objet de conférences improvisées par des hommes préparés à en parler avec autorité. Tel a été le cas du canal maritime de Suez, des grands tunnels des Alpes, des merveilleuses inventions du téléphone, du phonographe, etc.

Une riche bibliothèque parfaitement cataloguée; des collections variées d'instruments, d'outils, de matériaux, de modèles de toute nature, accessibles à tous; des laboratoires, des visites à des établissements industriels et à des chantiers de construction voisins de Paris, sans parler des voyages et de l'étude sur place de travaux suivis de construction pendant le cours de deux missions placées à la fin, l'une de la première, l'autre de la seconde année; l'étude d'au moins une langue (anglais, allemand, italien); des exercices littéraires en français, le dessin du paysage, complètent la masse de ces moyens d'instruction encyclopédique, où n'intervient plus qu'à titre accidentel et officieux l'enseignement mutuel qui dominait à l'origine. Ce n'est pas trop d'une vie entière pour digérer et s'assimiler ce que l'on rencontre de plus facilement assimilable et de plus utile dans cette forte nourriture intellectuelle au cours des phases diverses de la carrière que l'on suit.

Il est peu d'établissements publics dont l'emplacement ait été changé aussi souvent que l'École des Ponts et Chaussées. Avant d'être rue de la Perle, comme au temps de Dulaure (1771-1789), elle avait été rue des Quatre-Fils pendant quatre ans, rue des Blancs-Manteaux neuf ans, et neuf ans aussi dans un premier local rue Sainte-Avoye, au coin de la rue Simon-le-Franc, ne quittant guère le Marais, comme on voit. La révolution arrive et l'École parcourt cinq étapes successives : place de

la Concorde, près des Champs-Élysées, palais Bourbon, rue de Grenelle-Saint-Germain, puis encore le palais Bourbon (rue de l'Université, 120). La Restauration la replace au Marais, à l'hôtel Carnavalet, rue Culture-Sainte-Catherine, d'où elle ne bouge pendant 15 années consécutives, de 1815 à 1830. La monarchie de Juillet la confine rue Hillerin-Bertin, dans une dépendance du ministère de



École des Ponts et Chaussées. — Cour plantée, avec l'obélisque commémoratif de la guerre et un fragment du palais des Tuileries.

l'intérieur, où elle se trouve fort à l'étroit, et où elle fait cependant un séjour de quinze autres années jusqu'en 1845. A cette époque, enfin, on l'installe rue des Saints-Pères, numéro 28, dans l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui depuis plus de quarante ans, qu'on peut considérer comme définitif, surtout si, mettant à profit la dépréciation accidentelle des immeubles, le gouvernement procède à certaines acquisitions qui augmenteraient d'une manière très utile l'espace consacré aux cours et aux collections, et assurerait une part convenable aux besoins de l'avenir. En ré-

sumé, l'École n'a pas occupé moins de onze locaux différents avant d'être installée dans l'emplacement actuel.

Une véritable obscurité entoure l'origine ou du moins la première destination des édifices dont l'ensemble est actuellement occupé par l'École des Ponts et Chaussées, sur le côté droit de la rue des Saints-Pères. La façade, d'un style sobre et vraiment monumental, est de deux époques différentes parfaitement raccordées entre elles. La partie la plus ancienne paraît due à Antoine, l'habile architecte des hôtels des Monnaies de Paris et de Berne, mort membre de l'Institut en 1801, après avoir débuté dans la pratique des constructions comme simple ouvrier maçon. Un grand portail donne accès direct de la rue à la cour, autour de laquelle sont disposés en rectangle les bâtiments occupés par les salles des élèves, les amphithéâtres, la direction et ses dépendances, le secrétariat, la bibliothèque. L'escalier principal, qui donne accès aux salles d'études et à la bibliothèque, est d'une ampleur et d'une beauté remarquables; les parois de sa vaste cage sont ornées de statues drapées d'un style gracieux. Il fait partie de la construction primitive, qui sous la Restauration était affectée à la direction des cultes, après avoir été établie d'abord, pour habitation particulière, par un fermier général, vers le milieu du siècle dernier. Telle était du moins l'opinion de MM. Vallot, ancien professeur d'architecture, et Godebœuf, architecte de l'École.

Le vestibule qui occupe le rez-de-chaussée du bâtiment du fond de la cour, et dans lequel on peut pénétrer par le milieu et par les deux côtés, mérite qu'on s'y arrête un instant. Le buste de Perronet dont nous donnons la photographie en est la figure principale. Œuvre remarquable du statuaire François Masson, élève de G. Coustou, et auteur du tombeau de Vauban aux Invalides, ce buste porte sur son piédestal l'inscription :

PATRI CARISSIMO FAMILIA
MDCCLXXVIII

expression des sentiments d'affection filiale des ingénieurs qui l'offraient à leur chef vénéré. La Société royale de Londres a fait aussi placer dans la salle de ses séances le buste de Perronet à côté de celui de Franklin. Dans le même vestibule reposent encore, chacun sur un cippe détaché des parois, les bustes des hommes qui ont jeté le plus de lustre sur l'administration et le Corps des Ponts et Chaussées. Parmi les premiers, Daniel Trudaine, qui pendant vingt-trois ans (de 1743 à 1766) a dirigé avec autant d'initiative que de succès, en qualité d'intendant des finances, les efforts et les travaux du Corps naissant [1]; Victor Legrand, qui fut directeur général ou sous-secrétaire d'État de 1832 à la fin de 1847, et qui a présidé à la naissance du réseau des chemins de fer; Ernest de Franqueville, le digne disciple de cet homme de bien, qui a été pendant vingt et un ans, jusqu'à sa mort en 1876, directeur général des Ponts et Chaussées et des chemins de fer. Parmi ceux qui furent surtout ingénieurs après Perronet, Lamblardie, de Prony, successivement directeurs de l'École; Sganzin le collaborateur et l'émule des deux précédents; de Cessart, qui, après s'être distingué aux batailles de Fontenoy et de Rocoux, a laissé un nom dans l'histoire des travaux maritimes, notamment à Cherbourg; Gauthey, l'éminent ingénieur en chef des états de Bourgogne, qui lui donnèrent le titre de directeur général des canaux et rivières navigables de la province; Brémontier, à jamais illustré par la découverte de l'ensemble des ingénieux procédés qui ont fixé les dunes de sables mobiles et préservé contre leur envahissement les landes de Gascogne; Navier, cet homme de génie, créateur de toutes les théories qui soumettent à des calculs rigoureux les conditions de stabilité des constructions les plus variées, dont quelques germes se trouvaient dans les œuvres de son oncle Gauthey; Poirée, l'ingénieux inventeur d'un système de barrages mobiles, mieux apprécié chaque jour à mesure qu'on le perfectionne davantage; Vicat, qui, par la découverte des éléments aptes à assurer la prise sous l'eau des mortiers et ciments calcaires, a réussi à épargner à notre pays et au monde entier des centaines de millions; Fresnel, l'illustre ami et collaborateur d'Arago, qui le premier a exposé la véritable théorie de la propagation des ondes lumineuses, donnant raison aux prévisions du génie primesautier de Descartes, contre les déductions tirées des expériences savantes de Newton; Belgrand enfin, dont la tombe vient à peine de se fermer, mais auquel l'approvisionnement d'eau de Paris assure une durable renommée. Sans doute, parmi ceux qui ont poursuivi le culte de la science, Fresnel s'est distingué d'une manière particulière par l'admirable application qu'il en a faite à l'éclairage des phares; on peut néanmoins regretter que des noms chers à la science ne figurent pas dans cette nomenclature : Coriolis, Liouville, Belanger, Saint-Venant (il est vrai que ce dernier était hier encore vivant); mais Gay-Lussac, l'incomparable physicien et chimiste, mais Cauchy, ce génie créateur d'une foule de méthodes nouvelles de mathématiques, sur les travaux duquel beaucoup vivent à l'étranger, non sans avoir, suivant une pratique connue, soigneusement *démarqué*, en les mettant en œuvre, les idées qu'ils lui ont empruntées! Ces noms, comme ceux de Mathieu, le laborieux astronome, de Montalivet, le loyal patriote et politique, de Vuitry, l'éminent économiste et financier, étaient

[1] Voy. dans le *Magasin pittoresque* de 1866, p. 46, et 1883, p. 14, des articles sur les Trudaine, sur cette famille, qu'on peut considérer comme la personnification des vertus publiques et privées, des talents, de l'amour profond des classes laborieuses, qui dominaient alors dans la haute bourgeoisie, et dont Turgot, ami des Trudaine, a laissé aussi une trace si profonde vers la fin du dix-huitième siècle. Le dernier article donne le dessin d'un buste de Daniel Trudaine, placé au Musée de Versailles.

tous ceux d'ingénieurs des Ponts et Chaussées, et le corps ne peut que gagner à ce que ces noms figurent dans son histoire.

La collection des portraits des douze directeurs successivement placés depuis Perronet à la tête de l'École, figure dans la grande salle du conseil, au premier étage, et dans le salon de réception qui la suit. Deux de ces anciens directeurs sont seuls survivants aujourd'hui, tous deux atteints par la limite d'âge, mesure justement appliquée à tous aujourd'hui sans aucune exception, et que n'avaient connue ni Perronet ni Prony, que la mort vint relever de leur poste, le premier à quatre-vingt-six ans, le second à quatre-vingt-quatre ans. Ils avaient dirigé l'École l'un pendant quarante-cinq, l'autre pendant quarante et un ans. Un accident affreux, une chute dans un puits d'égout imprudemment ouvert sur un passage public, a causé récemment la mort du prédécesseur du directeur actuel, de M. Tarbé de Saint-Hardouin, qui, après une belle carrière demi-séculaire utilisait les loisirs de la retraite à recueillir avec un soin pieux, en dépit des obstacles que lui suscitait une jalouse bureaucratie, les éléments épars de l'histoire du Corps et des hommes qui y ont tenu leur place de manière à mériter mieux que l'oubli. (1)

A droite de la cour d'honneur, on accède par un large couloir à une immense halle de 35 mètres de longueur sur 20 mètres de largeur, divisée en trois nefs, vitrée dans le haut, et par conséquent parfaitement éclairée, où sont exposés les modèles des ouvrages les plus remarquables qui aient été exécutés depuis moins d'un demi-siècle, ponts, viaducs, écluses, phares, ports maritimes, etc. Un amour aveugle pour la symétrie de l'extérieur a malheureusement déformé le vestibule donnant de l'intérieur de ce beau musée sur la rue des Saints-Pères, en rejetant latéralement et sur la droite la porte d'entrée, qu'il aurait été facile de maintenir sur l'axe même de la galerie. La faute n'en est pas au directeur d'alors, l'éminent architecte et ingénieur Léonce Reynaud, dont l'avis ne prévalut pas sur celui du Conseil des bâtiments civils; faute dont on sent lourdement le poids toutes les fois qu'il s'agit d'introduire dans la galerie un modèle de grandes dimensions.

Au-dessus du vestibule se trouve un laboratoire qui ne sert pas seulement aux manipulations destinées à compléter l'instruction des élèves. Créé dans ce but en 1845, il fut bientôt organisé et utilisé de manière à fournir aux ingénieurs, sur diverses questions relatives à leurs services, des renseignements exigeant des recherches chimiques ou physiques. Au bout de quelque temps, les ingénieurs de l'État ne furent plus les seuls admis à profiter des travaux du laboratoire, et pendant longues années un simple particulier qui transmettait au directeur de l'École un échantillon de la substance qu'il désirait faire examiner, pierre à chaux, pouzzolane, terre végétale, amendement, engrais, eau naturelle, etc., recevait au bout de quelques semaines, sans avoir rien à payer, sans même avoir à formuler un remerciement, les résultats écrits de l'examen auquel s'était livré le laboratoire de l'École. Plus de 25 000 échantillons ont été ainsi essayés jusqu'à ce jour. Mais en présence d'une affluence croissante de demandes, dont plusieurs n'étaient faites que dans un but exclusivement commercial, on a pris une mesure destinée à réprimer les abus auxquels donnait naissance cette libérale institution. La circulaire ministérielle du 14 avril 1883 renvoie au ministère de l'agriculture toutes les demandes d'analyses d'engrais, et n'admet au bénéfice de l'examen par le laboratoire que les demandes présentées par les ingénieurs ou celles qui, produites par un particulier, auront été appuyées par un ingénieur comme se rattachant à l'intérêt général des travaux publics ou à l'alimentation des villes en eau potable. Même ainsi restreinte à de justes limites, l'institution du laboratoire de l'École n'en reste pas moins une de celles qui rendent le plus de services, et un véritable titre d'honneur pour le savant ingénieur qui l'ayant créée l'a dirigée longtemps, et auquel sa haute compétence et le siège qu'il occupe depuis quatorze ans à l'Académie des sciences, avait fait confier naguère un portefeuille ministériel.

On a dû, dans ce qui précède, se borner à de simples énumérations pour différentes parties de l'établissement, dont la description détaillée aurait entraîné trop loin. Terminons en allant jusqu'à la partie du fond qui donne sur la rue du Pré-aux-Clercs.

Une galerie assez étroite, dont les parois sont couvertes d'outils et d'objets divers employés dans l'exécution des travaux publics, conduit du grand vestibule dans une seconde cour plantée d'arbustes, sur laquelle donnent les amphithéâtres, les salles des élèves de l'École et celles des cours préparatoires. Un auvent vitré, adossé à la belle galerie des instruments, abrite la paroi à suivre pour accéder à l'escalier de ces dernières salles. En face, de l'autre côté de la cour, une galerie complètement couverte est consacrée à une collection de minéraux, de roches et de fossiles. Une série de plaques polies des marbres les plus variés que produit le sol de la France tapisse les parois de la galerie, témoignage de la générosité des exposants dont les produits avaient figuré à l'Exposition universelle de 1878, sous le patronage du ministère des travaux publics; époque mémorable dans l'histoire de l'École des Ponts et Chaussées, qui avait été chargée de l'organisation de la partie de l'exposition relevant de ce département ministériel, et particulièrement des spécimens de tout genre produits par les ingénieurs des deux Corps des Ponts et Chaussées et des mines, ou

(1) Voy., dans l'*Encyclopédie des travaux publics*, fondée par M. Lechalas, les *Notices biographiques* sur les ingénieurs des Ponts et Chaussées depuis la création du corps, en 1716.

sous leurs directions. Mais l'épave la plus remarquable de cette exposition, dont les débris ont été si promptement enlevés, détruits ou du moins dispersés, est le bel obélisque de granit qu'avait envoyé l'ingénieur en chef du service des ports de la Manche avec le concours du département, et que représente notre seconde gravure. Le spectateur est adossé à la paroi que recouvre l'auvent vitré, dont on voit une petite partie avec une des colonnettes de support. En face se trouve la galerie de minéralogie au devant de laquelle est appuyé un des plus élégants motifs de la façade des Tuileries, belle épave aussi d'un palais qu'au dire des juges les plus compétents on aurait pu, sans grands frais, conserver en l'arrachant au marteau des iconoclastes. Sur le haut du toit du bâtiment de gauche, près de l'encoignure, il entrevoit la pièce vitrée où se font les manipulations photographiques, sous la direction d'un conducteur principal passé maître en ce genre. Il a devant lui, dans l'axe même du portail, ce monument digne d'attirer l'attention à tous égards. La hauteur totale est de 8m.90, y compris le soubassement, de 0m.30 sur 1m.60 de faces latérales, et le socle cubique de 1m.35 de côté. La pyramide, d'un seul morceau, mesure 1m.10 de côté à la base, 0m.70 au sommet et 7m.25 de hauteur y compris 0m.25 pour la pointe de diamant. Le soubassement provient des îles Chausey; le socle, des falaises de Flamanville ou de Dielette; l'aiguille, des carrières de Montjoie, non loin de Vire.

Le transport d'une pareille masse, dont le poids total n'est pas inférieur à 25 tonnes (l'aiguille seule en pèse 16), du milieu du Champ de Mars dans l'intérieur de cette arrière-cour de l'École, était une opération très délicate qui a été menée à bonne fin avec autant d'habileté que de bonheur par un ancien ouvrier charpentier devenu maître et entrepreneur à son tour, et qui en a tiré plus d'honneur que de profit. Il eût été regrettable que tant de soins et de dépenses n'eussent abouti qu'à doter les collections d'un beau spécimen des pierres dures employées dans les constructions. On sait, et l'histoire a déjà enregistré les actes nombreux de dévouement intelligent et de courage, parfois couronnés de succès, qui ont honoré la jeunesse française pendant le cours de l'année terrible. Plusieurs établissements publics, l'École des beaux-arts, l'École de pharmacie, etc., ont consacré un pieux souvenir à ceux de leurs élèves qui s'en étaient rendus dignes. Le vieil ingénieur qui occupait alors la direction de l'École des Ponts et Chaussées proposa de faire de l'obélisque ainsi monté un monument commémoratif de nature à rappeler constamment à la jeunesse les exemples donnés par des devanciers auxquels doivent les unir les liens d'une étroite solidarité. Ceux de nos lecteurs qui auront une loupe à leur disposition pourront déchiffrer sur la face que l'obélisque présente dans notre gravure, l'inscription ci-après.

AU
SOUVENIR
DES
SERVICES RENDUS
PENDANT LA GUERRE
DE 1870-1871
PAR
LES INGÉNIEURS
DES
PONTS ET CHAUSSÉES
ET DES MINES
ET PAR LES ÉLÈVES
DES
DEUX ÉCOLES.

—

HOLL FRÉDÉRIC-ALBERT
INGÉNIEUR
DES PONTS ET CHAUSSÉES
MORT DE SES BLESSURES
A L'AMBULANCE DE L'ÉCOLE
LE 13 JANVIER 1871.

CHOULETTE JULES
INGÉNIEUR DES MINES
TUÉ A BELFORT
LE 3 FÉVRIER 1871.

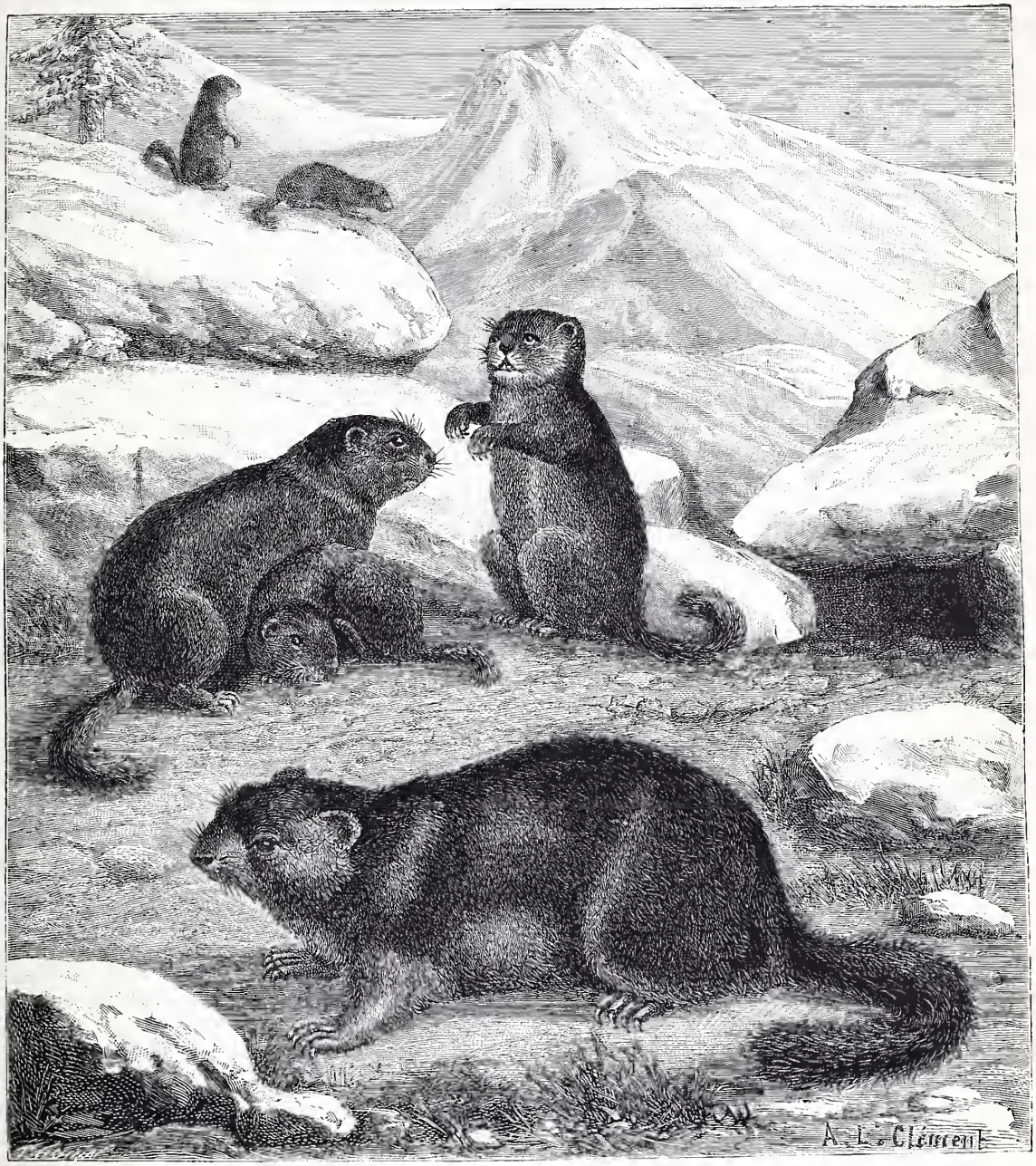
LÉON LALANNE,
Membre de l'Institut, sénateur

LE SOUGOURR OU MARMOTTE DES MONTS CÉLESTES.

Elle est bien singulière, la vie de ces grands rongeurs qu'on appelle communément *Marmottes* ou *Murmelthier* en allemand, et dont le nom de genre scientifique est *Arctomys*. Toutes vivent de la même façon, c'est-à-dire très peu en hiver, car elles s'endorment d'un sommeil profond et tombent dans un engourdissement tel que la température de leur corps descend parfois jusqu'à 4 degrés. Durant cette période de leur existence, les principales fonctions de leur organisme sont extrêmement ralenties, les mouvements respiratoires et circulatoires à peine ébauchés.

L'animal ne garde pour ainsi dire qu'une étincelle de vie qui doit rallumer, au retour de la bonne saison, le foyer de son existence. La durée de cette période d'engourdissement varie suivant le climat de la localité habitée par les Marmottes. En Savoie, on cite certains endroits, tels que l'« Allée Blanche », où les Marmottes dorment nécessairement pendant dix mois de l'année, car ces endroits ne sont dépourvus de neige que pendant six semaines. Durant ce long sommeil, aucune nourriture nouvelle ne vient soutenir les forces de jour en jour décroissantes du dormeur. Chose curieuse, mais plus fréquente dans le règne animal qu'on ne le croit ordinairement, l'animal se consume soi-même, il fait, selon le terme des savants, de l'autophagie. De gros, gras et replet

qu'il était au moment de son engourdissement, il maigrit de jour en jour ; la couche de graisse qui, durant les bons jours, s'est accumulée sous la peau, s'amincit progressivement, et au printemps, lorsque les tiédeurs de l'atmosphère auront pénétré jusque dans son réduit souterrain, il se réveille maigre et affamé. Il s'occupe sans retard à reconquérir ses forces perdues et à en accumuler de nouvelles pour l'hiver futur. C'est là le sort des animaux à sommeil hivernal ; c'est encore celui de quelques peuplades montagnardes, entre autres de la peuplade des Jagnaous, dans les



Le Sougourr ou Marmotte des monts Célestes.

monts Célestes, qui cohabitent la même vallée avec la Marmotte appelée *Sougourr*, qui est la plus belle et la plus grande espèce du genre. Ainsi que les Sougourrs, ces pauvres gens ne travaillent pendant l'été, très court à ces altitudes, que pour se défendre du terrible et long hiver qui dure sept mois et les enferme dans des prisons de neige et de glace durant trois mois. Ajoutons que c'est bien l'abaissement de la température aidé d'une faculté passive, héréditaire, acquise par adaptation, qui réussit à endormir les Marmottes et à leur conserver vie latente pendant des mois entiers. Car les Marmottes ne s'endorment pas en captivité à la chaleur d'un appartement.

Les espèces du genre Arctomys sont assez nombreuses, et l'Amérique du Nord en possède le plus grand nombre. On leur donne les noms de Mar-

motte du Maryland, de Québec, Marmotte poudrée, etc., sans compter cet amusant chien des prairies du Missouri et du Mississipi, dont les aboiements sonores et les gentilles manières nous ont plus d'une fois égayés au Jardin zoologique d'acclimatation.

L'Europe possède dans l'*Arctomys marmota* ou Marmotte des Alpes le type du genre. Elle habite les Alpes, les Carpathes et les Pyrénées, et choisit de préférence, à la limite des neiges éternelles, les terrains meubles des versants exposés au soleil. Elle peut atteindre jusqu'à 60 centimètres du nez à l'extrémité de la queue. Le Sobac ou Marmotte de Pologne se retrouve à partir de ce pays, vers l'est, jusqu'au Kamtschatka. Il habite les petites collines des steppes et peut être considéré comme le chien des prairies de l'ancien monde.

Le Sougourr représenté par notre figure est l'*Arctomys caudatus,* découvert par Jacquemont dans une haute vallée de l'Himalaya, un peu à l'ouest de Cachemir, sur la route de Ladak. Ssevertzoff n'avait rencontré cette espèce que dans une station, dans les gorges de la Karabowea, sur la limite des eaux du Falass et du Ptchirtchik, mais il l'a certainement retrouvé plus tard en grand nombre sur les divers Pamirs. Fedchenko, en 1870 et 1871, a vu le Sougourr sur le haut Lérafchâne et sur l'Alaï.

Lorsque, en 1881, nous arrivâmes, au mois de juin, dans la haute vallée du Jagnaou, vers 3 000 mètres d'altitude, nous fûmes fort surpris d'entendre subitement, et presque à chaque tournant du sentier, la vallée retentir de cris stridents et précipités qui semblaient se répercuter au loin et courir le long des pentes. Les chevaux dressaient les oreilles. A l'inspection du terrain, on pouvait voir, de droite et de gauche, sur la déclivité des pentes, immobilement campés sur leur séant, de grosses masses roussâtres qui, à l'approche, disparaissaient en un clin d'œil sous terre. « C'est des Sougourrs, nous dit le guide; ils font des signes à leurs voisins et vont dire dans leur maison qu'il ne faut pas sortir. » Après avoir dépassé la demeure d'un Sougourr sentinelle, on pouvait voir, de loin, l'animal sortir timidement la tête de son terrier; puis, se sentant à l'abri du danger, le corps, et reprendre pour quelque temps cette position immobile de sac bien d'aplomb que nous lui avions vue au début de cette petite scène. « Le Sougourr, continue notre domestique, est un malin diable qu'on ne peut tuer avec un fusil. Je les aime, les Sougourrs, car ils m'ont tenu chaud très souvent. » Il nous raconte alors qu'étant sur l'Alaï, il avait pris l'habitude, pendant la saison froide, de coucher sur les terriers de ces Marmottes. Après avoir reconnu, à l'entrée du souterrain, la présence d'une famille de dormeurs par une légère augmentation de température, il étalait sa pelisse sur l'ouverture et gelait moins que ses compagnons couchés au hasard sur le sol compact.

Le Sougourr a le poil fauve et très fourni, plus long que la Marmotte des Alpes, sauf sur la queue. La tête est plus foncée ainsi que le dos et l'extrémité de la queue. La longueur de cette dernière a valu à l'animal son nom spécifique. Elle peut atteindre 15 centimètres, tandis que la longueur totale de l'animal adulte peut approcher de 1 mètre.

Cette Marmotte vit le même genre de vie que sa parente des Alpes. Elle fréquente les hautes vallées du Thiân-Chân où nous l'avons trouvée en grand nombre, surtout dans les vallées du Jagnaou, de l'Iskandre-Darja et du Vorou-Avisi, ainsi qu'à la Kara-Boura.

Les Alpinistes savent combien ces animaux vigilants rendent la chasse au gros gibier difficile. Par leurs cris d'alarme stridents, ils annoncent le danger à tous les habitants de l'endroit, et nous fûmes toujours signalés au moins à 3 kilomètres en avant par les Sougourrs. On ne fait guère la chasse au Sougourr, comme étant trop difficile et pas assez rémunératrice. Dans les Alpes, on mange la chair de la Marmotte, qu'on fait cuire ou rôtir quelquefois entière, ou bien on en retire une graisse employée en médecine autrefois sous le nom d'axonge de Marmotte. Leur fourrure donne des gants. Dans le Thiân-Chân, on ne chasserait le Sougourr que pour se divertir ou tout au plus pour acquérir une mauvaise fourrure. Une demi-douzaine d'individus se cachent dans le voisinage de l'ouverture qui mène au terrier du rongeur. Dès que le Sougourr, rassuré par une inspection prolongée, s'éloigne un peu de son terrier, les chasseurs sortent de leurs cachettes, criant et gesticulant, et assaillent le fuyard à coups de bâton. Perdant la tête, l'animal court de l'un à l'autre et ne tarde pas à tomber victime de l'imperfection de son odorat.

Comme leurs congénères d'Europe, les Marmottes des monts Célestes vivent en société et se nourrissent de racines, de plantes succulentes et de graines. Douces et inoffensives, ce sont, avec le Castor et l'Écureuil, les plus intelligents d'entre les rongeurs.

Je ne puis m'empêcher de relever, à propos de ces Marmottes, un passage étrange du livre du docteur Potagos, un des voyageurs modernes le plus justement célèbres. (*Dix années de voyages dans l'Asie centrale*, t. I, p. 69.)

Se trouvant sur le haut Oxus, aux environs de Serhadd, c'est-à-dire dans un pays dont les conditions climatériques ne diffèrent pas beaucoup de celles des hautes vallées du Thiân-Chân, il dit :

« C'est là que je trouvai un Troglodyte quadrumane, qui a le cri et l'apparence d'un singe; il vit en famille et reste autour de sa tanière; la plupart du temps il se tient sur ses mains de derrière. Il joue avec délicatesse et court très vite. Dès qu'il voit des hommes, il l'annonce par des cris à sa famille pour qu'elle se retire aussitôt

dans la retraite commune. Je rencontrai le même animal dans les plus hautes montagnes de la Mongolie ; mais le plus beau spécimen et le plus velu est celui du Pamir. Les Ourakhaniens le nomment *Sac-Koui* ou chien de montagne [1], les Chinois *Ntar*. M. de Ujfalvy, anthropologiste et voyageur en Sogdiane... le nomme, d'après l'opinion d'un professeur de zoologie, *Singe de l'Himalaya,* parce qu'on l'observe aussi dans le Thibet. Je mentionne cette opinion, en faisant remarquer que l'espèce varie suivant ces différentes contrées. »

Il est vrai que l'abbé David signale la présence d'une espèce de Macaque dans le Thibet; mais du Thibet au haut Amou, il y a une barrière aussi infranchissable que de l'Amou à l'Indus. Tout, dans la description orientale du docteur Potagos, m'engage à identifier son « Troglodyte quadrumane » avec notre Sougourr.

G. Capus.

LOGEMENTS D'OUVRIERS.

PEABODY.

Suite et fin. — V. p. 179.

Le prix du logement, qui est toujours fixé par semaine, varie :

Pour une chambre de	2 fr. 50,	soit par an	130 fr.	»
à 3 fr. 75		—	195	»
Pour deux chambres de	3 fr. 75	—	195	»
à 6 fr. 80		—	357	50
Pour trois chambres de	5 fr. »	—	250	»
à 8 fr. 75		—	455	»

Les administrateurs du fonds Peabody accomplissent de louables efforts pour attirer la classe la plus humble parmi les travailleurs.

C'est bien le travailleur qui est logé sainement, grâce à ces larges constructions dans le centre de Londres, à portée de l'ouvrage de sa journée, assez près de son travail pour pouvoir revenir à une heure prendre son principal repas.

La profession des locataires a été l'objet d'une statistique exacte : 551 journaliers, 242 couturières, 206 femmes de ménage, 274 constables, 484 porteurs, 128 imprimeurs, 111 tailleurs, 106 cochers, 84 relieurs, 97 facteurs, 99 emballeurs, 83 peintres, 54 menuisiers ; tels sont les métiers dont le nombre est le plus important. On n'admet point le commis et l'ouvrier aisés ; à renseignements égaux on donne la préférence à l'ouvrier dont le salaire est trop faible pour lui permettre de se procurer ailleurs un logement sain.

La moralité y est très bonne ; il se produit dans ces agglomérations une sorte d'esprit général : tout locataire qui s'enivre, toute femme douteuse, y sont montrés au doigt avant que le surintendant ait appliqué la clause formelle qui l'autorise à donner congé immédiat. Il en est résulté que peu à peu le fait d'habiter une maison Peabody a valu au regard des patrons un certificat de moralité.

La population qui habite les groupes Peabody semble heureuse et porte sur les physionomies un air de santé qui forme un contraste heureux avec les figures pâles et maladives des quartiers voisins. Au début, les préventions populaires avaient été vives ; on se racontait qu'une surveillance très dure était imposée aux locataires, qu'on se trouvait sous le regard et la main de la police. Quand on a vu que les locataires étaient munis d'une clef, que chacun était libre de rentrer quand il lui convenait, que dans l'intérieur de son logement il était maître absolu et que son indépendance était complète, les préjugés sont tombés à ce point que, lors de l'ouverture d'un des nouveaux groupes, la foule des locataires qui venaient s'inscrire a provoqué des accidents. Pour 200 logements, il y avait 600 personnes qui se pressaient à la porte du bureau d'inscription.

A Londres, comme à Paris, la paye a lieu le samedi soir. C'est au lundi qu'est fixé le versement hebdomadaire du loyer entre les mains du surintendant. La semaine de loyer est payée d'avance. En principe, nul retard n'est souffert ; en fait, la perception se fait avec humanité, et l'expérience a prouvé qu'il y avait avantage à accorder de légers délais en des cas justifiés. La perte que subit la caisse par suite d'insolvabilité s'est montée à 999 francs pour 1 325 000 francs de loyers encaissés. Les saisies de mobilier ne sont pratiquées qu'en cas de fraude. Le congé, donné une semaine d'avance, est toujours obéi sans expulsion.

L'administration est très simple. Dans chaque groupe, un surintendant, qui reçoit 1 875 francs de traitement, a sous ses ordres deux ou trois portiers. Au bureau central, un secrétaire qui encaisse chaque mardi les recettes et un commis sous ses ordres, tel est le personnel permanent, auquel il faut ajouter un architecte et, suivant les cas, un homme de loi. Les dépenses de tous genres afférentes aux bureaux et frais de caisse n'atteignent pas 30 000 francs.

Quel est le revenu des capitaux de cette vaste entreprise? On calcule que si, au lieu d'un donateur désintéressé, un dividende devait être distribué à des actionnaires, ceux-ci recevraient 3 1/3 pour 100 de leur mise.

La part faite à l'hygiène dans les maisons Peabody n'empêcherait pas un propriétaire qui imiterait les *trustees* de tirer une rémunération légitime de ses capitaux.

Quatre mille cinq cents familles sont logées, près de 20 000 personnes vivent ainsi dans des habitations hygiéniques, grâce à une donation dont les bienfaits sont illimités.

« L'espérance du donateur, est-il dit dans le testament du 31 mai 1869, est que, dans un siècle, les recettes annuelles provenant des loyers auront atteint un tel chiffre qu'il n'y aura pas dans Lon-

[1] Terme à rapprocher du « chien des prairies. » — G. C.

dres un seul travailleur pauvre et laborieux qui ne puisse obtenir un logement confortable et salubre pour lui et sa famille à un taux correspondant à son faible salaire. »

Les vingt-deux premières années autorisent à penser que cet espoir n'est pas entièrement chimérique. Lorsque la reconnaissance publique célébrera le centième anniversaire de la mort de M. Peabody, la fondation qui porte son nom possédera peut-être à Londres deux milliards d'immeubles, abritant 1 500 000 âmes distribuées en 350 000 logements.

Nous avons extrait ces informations d'un ouvrage intitulé : *un Devoir social et les logements d'ouvriers* (1885). L'auteur, M. Georges Picot, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, donne dans ce livre tous les conseils qui peuvent encourager la création de maisons d'ouvriers aux conditions les plus économiques possibles. Il n'est pas indispensable d'avoir l'immense fortune de Peabody pour faire autant de bien que lui. De généreuses associations sagement administrées peuvent acquérir comme lui des titres durables à la reconnaissance publique.

L.

SALZBOURG [1].

« Si l'on ne peut voir Naples, a dit Humphry Davy, on doit au moins aller visiter Salzbourg. » A la vérité, il n'y a pas la moindre comparaison à établir entre les deux villes. Naples compte aujourd'hui plus de 400 000 habitants; Salzbourg en a 25 000 à peine. L'une est pleine du tumulte que le commerce et la navigation entretiennent dans les grands ports de mer; l'autre goûte en silence, au milieu d'une riche province, les charmes d'une existence simple et paisible. Naples, toute resplendissante sous les ardeurs d'un ciel méridional, s'étend aux pieds d'un volcan qui l'a plusieurs fois envahie de ses feux, fournaise toujours ouverte et toujours menaçante; Salzbourg, traversée par une rivière, ne voit que forêts et prairies autour d'elle, que cimes neigeuses à l'horizon. Malgré ces contrastes, les deux sites séduisent également par la variété surprenante des motifs pittoresques, que la nature et l'homme y ont rapprochés comme à plaisir. Quoiqu'ils ne se ressemblent pas, ils ont ceci de commun qu'ils ne ressemblent à aucun autre. C'est là sans doute ce que le savant anglais a voulu dire.

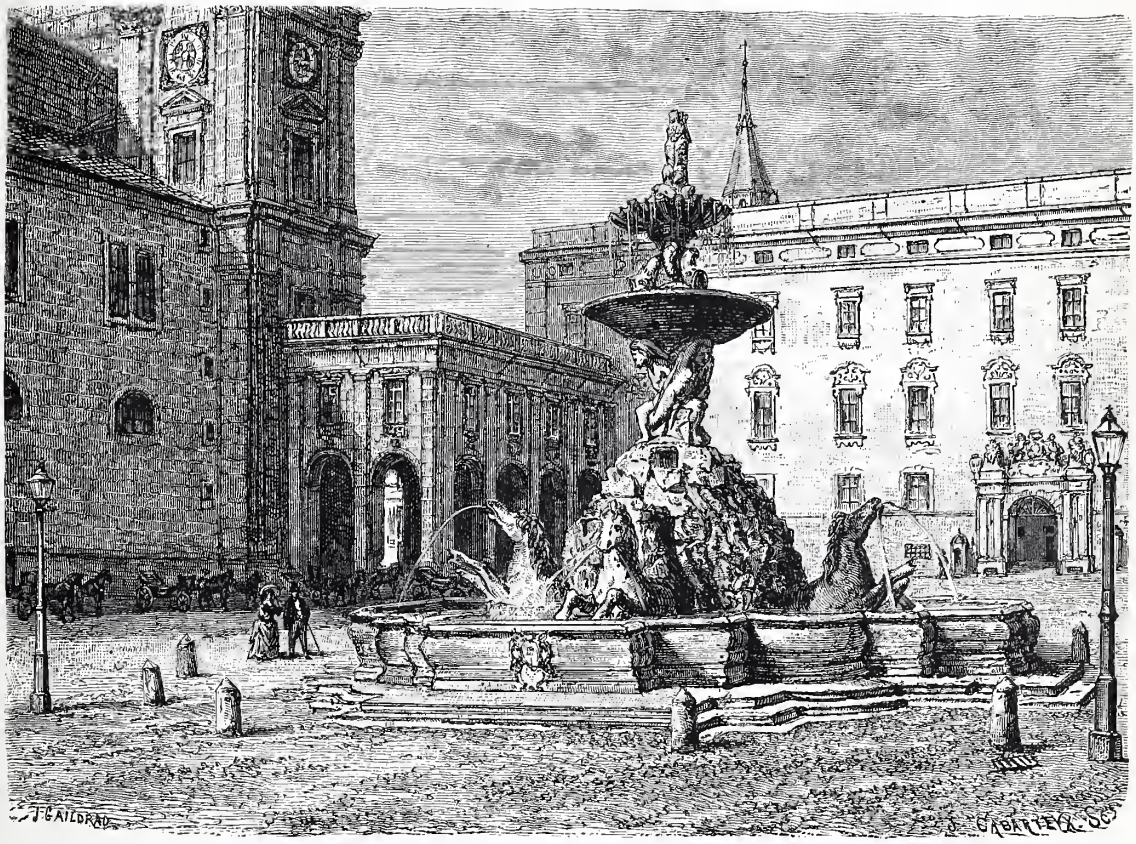
Le voyageur qui entre dans une ville pour la première fois éprouve une vive satisfaction à trouver réuni dans un musée public tout ce qui peut l'éclairer sur la constitution géologique, la flore, la faune, l'histoire, les mœurs, les usages, les arts, l'industrie du pays dont il est pour quelques jours devenu l'hôte. On n'a pas toujours le courage, quand on voyage pour son plaisir, et même pour son instruction, d'aller s'enfermer pendant plusieurs heures dans une bibliothèque. Au contraire, on est assez disposé à faire son profit de tous les enseignements pour lesquels un simple coup d'œil suffit. C'est ce que jusqu'ici on paraît avoir mieux compris à l'étranger qu'en France. Combien nos musées de province seraient plus intéressants, si on en écartait les tableaux médiocres ou apocryphes, signés de noms fameux, les antiquités sans valeur rapportées d'Italie, et si on s'attachait à y rassembler les souvenirs des grands hommes qui ont illustré le pays, les types les plus choisis de ses produits naturels ou manufacturés, en un mot tout ce qui contribue à lui donner son caractère propre ! Le voyageur qui arrive à Salzbourg a la tête pleine du nom de Mozart. Une société fondée il y a quelques années épargne au nouveau venu la peine de chercher bien loin les traces du grand compositeur. Elle a loué ou acheté l'appartement jadis occupé par Mozart et elle y a formé une collection de tous les souvenirs qu'il a laissés. Allons au *Mozarteum,* et dans l'espace de quelques instants nous aurons vécu avec lui par la pensée.

La rue aux Grains est une des plus fréquentées de la vieille ville. Parmi les maisons qui la bordent s'élève celle qu'habitait la famille Mozart. Après avoir monté jusqu'au second étage par un petit escalier froid et sombre, on entre dans la pièce où est né Wolfgang. Le regard est tout d'abord attiré par son buste, placé dans un coin au milieu d'une sorte de trophée : c'est là que fut son berceau. Son clavecin est à côté; c'est sur cet instrument, dont le temps a jauni les touches, qu'il a cherché ses premiers accords. Des portraits, où on l'a représenté à diverses époques de sa vie, seul ou avec ses parents, ornent les murs; une vitrine renferme plusieurs objets qui lui ont appartenu et des manuscrits de sa main. Enfin, on a réuni dans un petit corps de bibliothèque une collection complète de ses œuvres. Dans ce modeste logis, le père de Mozart a fait vivre sa famille avec un traitement annuel que l'on évalue à 642 francs [1]. C'était le temps où Mozart lui-même recevait par an de l'archevêque, comme maître de chapelle, une somme égale à 26 fr. 75. Que de fois le père et le fils sont rentrés là découragés, au sortir d'une entrevue avec le prince, dur et borné, qui ne leur prodiguait que les humiliations ! Il y avait bien les concerts en famille, les soirées passées avec quelques amis fidèles dans la douce intimité du foyer domestique. Mais que de soucis et de déceptions ! Un voyageur du siècle dernier écrivait en parlant de Salzbourg : « Le souverain va à la chasse et à l'église, les

[1] Voy. une vue générale de cette ville dans le t. XXI, p. 33; la porte Neuve, t. XXV, p. 321; la maison de Mozart, t. III, p. 392; la statue de Mozart, t. XIII, p. 68-69; l'église Saint-Pierre, t. X, p. 88.

[1] Il faut tenir compte, il est vrai, de la dépréciation qu'a subie l'argent depuis le dix-huitième siècle, et de la différence qu'il devait y avoir entre les prix de Paris et ceux d'une petite ville d'Allemagne.

nobles vont à l'église et à la chasse; les bourgeois mangent, boivent et prient; le reste de la population prie, boit et mange. » Le voyageur ne dit pas tout. Il y avait encore ceux qui souffraient de cette vie, et Mozart était du nombre. Aussi quels soupirs de soulagement ne poussait-il pas quand il la quittait pour aller tenter la fortune à Vienne, en Italie, en France ou en Angleterre! Il lui arrivait alors de dire : « Je déteste tout ce qui est de Salzbourg, ou du moins tout ce qui est né dans cette ville. Le ton et les manières de ces gens me sont absolument insupportables. » [1] Ces lignes, écrites en 1777, révèlent toute la rancune qu'avaient accumulée dans l'âme de Mozart ces tracasseries sottes qui rendent le séjour de certaines petites villes insupportable aux esprits élevés. Mais, malgré tout, à Salzbourg était le nid paternel, et on a beau faire, on revient toujours à cet asile où l'on a si souvent tourné sur soi-même, où on s'est fait une petite place que



La Fontaine aux chevaux marins, à Salzbourg, par Antoine Dario (1664).

l'on croyait haïr et que l'on aime de tout son cœur. Quand Mozart avait passé quelque temps loin de Salzbourg, il oubliait la morgue des uns, les calomnies des autres, la tyrannie absurde de l'archevêque, le labeur quotidien péniblement subi, et il se prenait à regretter la maison de la rue aux Grains. Il se disait que là-bas ses ressources étaient médiocres, mais sûres; qu'il y comptait de vrais amis, le bon M. Hagenauer son propriétaire, Schachtner le trompette, d'autres encore, dont quelques-uns l'avaient vu naître. Un jour, étant à Milan, il écrit à sa mère que le souvenir de Salzbourg l'obsède et le rend incapable de tout travail. Une autre fois, à Naples, il charme ses loisirs en écrivant une lettre à sa sœur dans le patois de sa ville natale. De leur côté ses compatriotes veillent sur lui de loin comme sur une de leurs gloires, ils applaudissent aux succès qu'il remporte dans les cours les plus brillantes de l'Europe, et ils se préparent à célébrer son retour comme une fête publique. Cependant il semble, d'après la correspondance de Mozart, que vers la fin de sa trop courte vie il ait conçu pour Salzbourg une aversion plus sincère et plus profonde. Son génie y étouffait. Un proverbe allemand assure que l'étranger qui s'y établit devient imbécile la première année, crétin la seconde et Salzbourgeois la troisième. Il est bien possible que le premier qui l'ait dit fût, comme Mozart, un Salzbourgeois dégoûté d'une existence monotone, qu'il n'eut pas comme lui le bonheur de pouvoir secouer. Il y a du côté de la cathédrale de grandes places mornes, trop vastes pour la population, où l'herbe croît entre les pavés; tout autour s'élèvent des édifices imposants et silencieux, aux fenêtres rares. C'est là qu'il faut aller

[1] Voy. Wilder (Victor), *Mozart, l'homme et l'artiste*. 1 vol. in-12. Paris, Charpentier, 1881.

si l'on veut éprouver un instant l'impression de tristesse qui étreignait l'âme de Mozart. C'est dans ce quartier d'apparence aristocratique et monacale que se voit aujourd'hui sa statue. En lui assignant cette place, la ville de Salzbourg a-t-elle voulu prolonger pour lui au delà de la tombe l'ennui qui l'accablait de son vivant? Non, n'épiloguons pas. Elle a voulu, au contraire, en le dressant sur son piédestal, tout près de la cathédrale et de l'archevêché, lui accorder une éclatante réparation. Elle n'a pas même cru que cet hommage suffît à une si grande mémoire. Elle a fait venir de Vienne et elle conserve sur une des collines avoisinantes une maisonnette en bois, un pavillon de jardin, où Mozart, en 1791, s'enfermait pour composer *la Flûte enchantée*. Tous les jours, à une certaine heure, un carillon jette au vent, au-dessus des toits de la bonne ville, quelque mélodie tirée de l'œuvre du maître. Et l'on se dit, en écoutant, au pied de sa statue, les notes argentines qu'aucun bruit importun ne vient couvrir, que la pauvreté est pour le génie une bonne école. C'est une prétention assez commune chez les artistes de faire croire qu'ils n'ont eu qu'à paraître pour vaincre. Ils mettent une sorte de coquetterie à dissimuler le travail que leur a coûté le succès, comme si le travail les diminuait. Mozart a peiné jusqu'à sa dernière heure et n'en a jamais fait mystère. Son exemple est bon à proposer aux vaniteux qui rougissent de leurs veilles, comme aux impatients qui se plaignent trop vite d'être incompris.

Salzbourg n'a pas de monuments bien remarquables. Mon Guide (une traduction française du Baedeker allemand) me signalait une fontaine ornée d'*hippopotames*. J'étais fort curieux de voir quel parti la statuaire avait bien pu tirer de ces lourds animaux, dont la masse ne paraît pas pouvoir contribuer beaucoup à l'élégance d'un monument public. J'avais vu à Catane et à Rome des éléphants en pierre portant sur leur dos des obélisques : le goût du Bernin et de son école n'hésitait pas devant ces hardiesses. Pourquoi les hippopotames auraient-ils été jugés indignes des mêmes honneurs? Mais ces pachydermes de mon Guide étaient des *hippocampès* ou chevaux marins de la Fable, et j'étais devant ma fontaine depuis un quart d'heure que je la cherchais encore. O trahison des traducteurs! Cet ouvrage d'art a été exécuté en 1664 par un Italien, Antoine Dario. On est vraiment frappé dans ce pays de l'aspect tout méridional que présentent la plupart des monuments. La cathédrale est une réduction de Saint-Pierre de Rome; elle a été bâtie au commencement du dix-septième siècle, sous la direction de Santino Solari; devant le portail s'élève une madone colossale, portée sur des nuages au milieu de plusieurs figures allégoriques, le tout en plomb; une imagination hantée par les statues qui enlaidissent le pont Saint-Ange a seule pu produire une œuvre d'un goût si détestable. Il n'est pas rare d'apercevoir, en parcourant les rues, des maisons dont les toits en terrasses, les façades ornées de marbre, rappellent les constructions italiennes. Les architectes et les sculpteurs, que l'aristocratie de Salzbourg a été chercher au delà des Alpes pendant les deux derniers siècles, ont dû leur crédit à la réaction catholique qui succéda en Autriche à l'avortement de la Réforme. C'est à peine si ce mouvement s'était arrêté au temps de Mozart. En 1730, l'archevêque Antoine de Firmian expulsa de son territoire 30 000 protestants qui n'avaient pas voulu se convertir; la plupart passèrent en Prusse. Leurs descendants se sont sans doute trouvés à Sadowa, comme ceux des calvinistes français chassés par Louis XIV se sont trouvés à Sedan. Il ne faut pas oublier, du reste, que la maison d'Autriche, jusqu'à la révolution, n'avait que des prévenances pour ses sujets italiens. Silvio Pellico et Garibaldi ont repoussé dans l'ombre tout un siècle d'histoire, pendant lequel leurs compatriotes, ceux mêmes qui n'étaient pas nés dans les limites du saint Empire, se disputaient les faveurs de la cour de Vienne. C'était le temps où Charles VI attachait à sa personne et pensionnait Métastase, où Mozart lui-même, pour se faire écouter dans sa patrie, devait déjouer les intrigues d'une légion de musiciens italiens, jaloux de pourvoir seuls aux plaisirs de Marie-Thérèse.

(*A suivre.*) GEORGES LAFAYE.

UNE DÉFINITION DE LA VERTU

par le poète Lucilius [1].

Horace n'est pas le premier qui ait publié des satires chez les Romains. Ce genre de littérature avait été créé au second siècle avant notre ère par un poète de grand talent nommé Lucilius. On n'a conservé de son œuvre que des fragments; mais quelques-uns portent la marque d'un esprit vraiment original et puissant. Telle est, par exemple, cette belle définition de la vertu :

« La vertu consiste à savoir apprécier exactement les choses qui nous entourent et parmi lesquelles nous vivons. La vertu consiste à savoir la nature de chaque chose. La vertu consiste à savoir ce qui est droit, utile, honnête, bon; et aussi ce qui est mauvais, nuisible, laid, déshonnête. La vertu doit nous apprendre dans quelles limites il convient d'augmenter sa fortune. La vertu veut qu'on rende aux magistrats les honneurs qui leur sont dus; qu'on soit l'adversaire et l'ennemi des méchants et des mauvaises mœurs, et aussi le défenseur des gens de bien et des bonnes mœurs; qu'on les estime haut, qu'on leur soit bienveillant, qu'on vive leur ami; qu'on mette avant tout les intérêts de sa patrie, puis ceux de

[1] Caius Lucilius, précurseur d'Horace, vécut de l'an 148 à l'an 90 environ avant l'ère chrétienne.

» ses parents, en troisième et en dernier lieu les » siens propres. » (1)

PROFESSIONS EXERCÉES PAR DES FEMMES
en Angleterre.

Le recensement de 1881 fait ressortir qu'à cette époque 3 304 000 femmes exerçaient, pour leur compte, en Angleterre, une profession ou un métier leur procurant des moyens d'existence. Ne sont pas comprises dans cette catégorie 3 883 000 femmes occupées aux travaux du ménage, et 92 000 femmes, filles ou nièces de fermiers figurant dans les classes rurales.

On se bornera ici à signaler les genres d'emploi qui touchent par quelque point à l'administration. Les administrations publiques de l'État (*Civil Service*) comptaient dans leur personnel supérieur ou inférieur 3 216 femmes; les autorités municipales et locales avaient 3 017 employés femmes; 1 660 étaient consacrées à l'exercice du culte, comme missionnaires, prédicatrices, etc.; 3 795 étaient sœurs de charité ou religieuses; 100 commis d'homme de loi; 2 646 sages-femmes; 35 175 employées dans les services médicaux, comme gardes-malades, aides, etc. Dans l'enseignement, nous trouvons 94 221 directrices d'écoles et 28 605 maîtresses, professeurs, conférencières, soit au total 122 846 femmes vouées à l'instruction. Ce chiffre ne comprend pas les professeurs de musique qui, avec les musiciennes de profession, sont au nombre de 11 376. Notons encore que les hôpitaux et institutions analogues occupent 11 528 femmes, et que les services télégraphiques et téléphoniques en comptent 2 228. (2)

LA LUTTE ENTRE LES ARBRES
dans les forêts du Danemark.

C'est dans les environs de Silkeborg, au cœur du Jutland, qu'on peut le mieux observer la lutte entre les arbres et l'invasion du hêtre. Ce pays de coteaux élevés, de profondes vallées, ressemble peu aux autres contrées boisées du Danemark. On y admire des forêts de bouleaux, dont les branches pendantes touchent presque la terre.

Cet arbre n'est pourtant pas celui qui domine dans les bois de Silkeborg; le hêtre y pousse en plus grand nombre, malgré la nature sablonneuse du sol. Il n'y a de forêts uniquement composées de bouleaux que sur les sables stériles et sur les terrains tourbeux. Partout ailleurs, la forêt est mélangée, et le hêtre y chasse le bouleau, si peu qu'il trouve un sol favorable. Qxenœje, presqu'île qui s'avance dans le lac de Silkeborg, vers l'est, était primitivement couverte de bouleaux, mais le hêtre s'en est emparé.

Il n'est pas sans intérêt d'observer comment le hêtre conquiert le bouleau, après l'avoir poursuivi à outrance, gêné, incommodé, forcé à se développer d'un autre côté. Le bouleau perd ses branches partout où il touche le hêtre, et s'il rencontre également un hêtre du côté opposé, le voilà dans une situation des plus critiques. Quand un de ces arbres est cerné de la sorte, étouffé, pour ainsi dire, dans cette étreinte, ses branches tombent et il concentre toutes ses forces dans sa partie supérieure pour s'élever au-dessus du hêtre, seul moyen de conserver la vie. Il peut ainsi subsister longtemps encore, mais à la fin il est atteint par le hêtre, qui l'achève, s'il n'est pas déjà mort de vieillesse; car en Danemark la vie du bouleau est moins longue que celle du hêtre.

On pourrait croire que le sol, fatigué de nourrir le bouleau, accorde ses préférences au hêtre; mais il vaut mieux chercher la cause du triomphe du hêtre dans les effets que produit la lumière. Le hêtre a un plus fort développement de branches que le bouleau, où la cime entr'ouverte reçoit les rayons du soleil et leur permet d'arriver jusqu'au sol, tandis que la cime touffue du hêtre arrête les rayons et entretient une ombre continuelle.

Le hêtre est un des arbres qui supportent le mieux l'ombre, en quoi le pin seul le surpasse. Le bouleau, au contraire, ne la supporte pas. C'est pourquoi l'on trouve des fleurs dans les forêts de bouleaux, tandis que sous le hêtre il n'y a guère que le petit muguet, la petite oseille et autres plantes qui fleurissent au printemps : il faut qu'elles se développent avant que la forêt de hêtres ait formé son berceau; les feuilles poussées, aucune plante ne peut vivre sous cet ombrage, à l'exception des jeunes hêtres.

Ainsi, lorsque le hêtre et le bouleau croissent ensemble, il faut que celui-ci disparaisse. Souvent il laisse une nombreuse postérité, mais elle est vouée au sort de l'arbre maternel; les jeunes hêtres vivent sous les branches du bouleau, les jeunes bouleaux meurent sous les branches du hêtre.

Pourquoi le hêtre n'a-t-il pas depuis longtemps supplanté le bouleau? Et pourquoi ne l'a-t-il pas précédé? A cette dernière question, on peut répondre que, lorsque le sol était déjà couvert de bois de bouleaux, le hêtre n'avait pas encore atteint la frontière du Danemark, ou que s'il l'avait passée, la terre danoise n'était pas encore capable de lui assurer l'existence. Tant que cet arbre ne trouve pas de terrain favorable, il laisse le bouleau paisible possesseur de son domaine. Mais lorsque le sol s'est enrichi par la décomposition des feuilles de bouleau, la bataille commence.

Si dans les forêts des environs de Silkeborg les

(1) Comparez à cette définition celle qu'a donnée Platon. Elle a été reproduite dans notre t. XVII (1849), p. 23.

(2) Journal de la Société de statistique de Paris.

bords des marais et des lacs sont parés de superbes bouleaux, c'est que les hêtres, établis d'abord sur les collines, ont peu à peu refoulé les bouleaux vers la plaine, et ceux-ci n'ont pu résister que sur le rivage des lacs et sur les sols marécageux, où tout au contraire le hêtre ne peut se maintenir.

Ces faits établis, on pourrait croire que bientôt le hêtre aura chassé le bouleau partout où le sol lui convient, dans toutes les forêts des environs de Silkeborg. Mais les choses ne vont pas aussi vite. La Bibliothèque nationale de Copenhague possède des documents sur la guerre de Trente ans, prouvant qu'à cette époque les forêts de Silkeborg avaient à peu près le même aspect qu'aujourd'hui. L'un de ces documents nous apprend qu'en 1644, quand les Suédois envahirent le Jutland, Helm Wrangel fit abattre beaucoup de bois dans les forêts voisines de Randers : on coupa plus de 120 000 arbres, dont 71 000 hêtres, 49 000 chênes, et seulement 131 bouleaux.

De même que le hêtre a réussi à s'établir dans les anciennes forêts de bouleaux du Jutland, il a forcé l'entrée des forêts de sapins de la Sélande,

Forêts du Danemark. — Lutte d'un chêne et d'un hêtre.

qui n'ont pas encore cent années d'existence.

Partout où sur un sol qui n'est pas sablonneux à l'excès on plante une forêt de sapins dans le voisinage d'une forêt de hêtres, on ne tarde pas à voir les branches vert-clair du hêtre se détacher sur le fond sombre des aiguilles du sapin.

Abandonnée à elle-même, cette forêt de sapins se transformerait en forêt de hêtres, si l'homme, protégeant ceux-là, ne coupait ceux-ci à mesure, car les sapins meurent en Danemark quand le hêtre jette son ombre sur eux, et les jeunes hêtres croissent à leur aise au pied du sapin.

Les rapports entre le hêtre et le chêne diffèrent un peu de ceux qu'il entretient avec le bouleau et le sapin. Le chêne a une cime plus épaisse que les sapins et les bouleaux, mais il ne supporte pas aussi bien l'ombre que le hêtre.

La lutte commence-t-elle entre le hêtre et le chêne, elle dure fort longtemps, le chêne étant essentiellement un arbre de grande longévité; mais quelque durée qu'ait la lutte, elle finit toujours par la mort du chêne, parce qu'il ne peut se développer à l'ombre du hêtre.

Tantôt émergé, tantôt submergé, une grande partie du sol du Danemark provient de terres de la Suède et de la Norvège, transportées soit par la mer, soit par les glaces.

Les premières forêts y ont été des forêts de trembles, auxquelles il semble que des bouleaux s'associèrent.

Peu à peu le pays s'éleva, l'humidité diminua, l'humus augmenta, le climat s'adoucit; alors crût le sapin qui forma les grandes forêts.

Cet arbre régna pendant des siècles, puis perdit

l'empire, et fut remplacé par le chêne vert (yeuse), qui, lui aussi, a fini son temps au profit du hêtre.

HANSEN-BLANGSTED.

UN DESSIN DE RAPHAEL.

Voy. les Tables.

La précieuse collection de dessins originaux de Raphaël à l'Académie royale de Venise, l'un des plus beaux musées de l'Europe, a été achetée en 1822 à l'abbé Celotti, qui lui-même l'avait acquise du celèbre Giuseppe Bossi de Milan. Il en a été publié en 1852 un catalogue par le Selvatico.

L'esquisse que nous reproduisons paraît avoir été faite d'après nature, d'après le vrai, *dal vero* comme disent les Italiens (et remarquons que cette dernière expression semble préférable à la nôtre, le mot *nature* ne s'appliquant pas toujours aussi bien à toutes choses, aux monuments, par exemple).

Académie de Venise. — Un dessin de Raphaël.

Qui saura jamais ce que fut cette jeune femme? Dans sa savante et intéressante étude des portraits peints par Raphaël [1], M. Gruyer ne pouvait pas nous faire connaître son nom. Lorsque le maître, jeune encore, esquissa cette aimable figure, il eut sans doute la pensée qu'elle pourrait un jour inspirer son génie et qu'il saurait de jolie la faire belle; et peut-être, en effet, l'a-t-il fait entrer plus tard, en l'idéalisant, dans la composition d'un de ses chefs-d'œuvre; avec de la patience on la retrouverait. Il en a dû être de même de plus d'un des autres dessins de Raphaël conservés à l'Académie de Venise.

Nous n'avons pas à redire ici ce que notre excellent dessinateur M. Chevignard a écrit, dans notre quarante-deuxième volume, sur les procédés d'exécution de ces esquisses. Il ne nous paraît pas plus nécessaire d'entretenir nos lecteurs des doutes que des critiques ont élevés sur l'authenticité du recueil de Venise. M. Muntz les a réfutés

[1] *Raphaël peintre de portraits*, par F.-A. Gruyer, membre de l'Institut. 2 vol., 1881. Renouard.

à notre avis avec autorité, dans son livre : « *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps* (1).

Ed. Ch.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — V. p. 95, 106, 130, 142, 154 et 170.

XIV

Deux fois, pendant le voyage du docteur Ernster, je reçus des dépêches rassurantes sur le compte du nommé Miller. Je me hâtai de les communiquer à notre excellent ministre. Notre excellent ministre, à son tour, me communiqua une dépêche de Miller, courte, mais bonne.

« Vu récolte (il était convenu que *notre* affaire était une affaire de vins); à en juger sur échantillons, c'est d'un cru supérieur. » Miller.

Seconde dépêche, quinze jours plus tard :

« Vin de premier choix, mais coûtera cher. »
Miller.

Je m'attendais à voir M. le grand maître prendre un air désappointé, tout au moins sérieux. Il sourit avec complaisance, se frotta les mains, et me dit : — Si cher que coûte le vin, il sera pour notre cave.

— Mais, Excellence, s'il s'agit de millions?

— Nous payerons les millions.

— Est-ce que, vraiment, la cassette de Son Altesse sérénissime...?

— Ni vous ni moi, mon ami, malgré notre admiration pour les éminentes vertus de Son Altesse, nous ne lui avons jamais rendu complètement justice. Malgré tous les encouragements qu'elle ne cesse de prodiguer aux artistes contemporains, elle a trouvé moyen, sans pressurer les contribuables, de constituer, en vue de quelque heureuse éventualité, un trésor des beaux-arts qui... Comptez voir un peu les doigts de votre main gauche, rien que pour me faire plaisir.

Je comptai les doigts de ma main gauche, pour lui faire plaisir :

— Un, deux, trois.

Arrivé à trois, je rougis de mon impétuosité, et je regardai timidement le grand maître.

— Pourquoi, me demanda-t-il en souriant, vous arrêtez-vous à trois?

— Quatre!

Le cœur me bat.

— Cinq!

Les oreilles me tintent. Je m'arrête, puisque aussi bien je n'ai que cinq doigts à la main gauche.

J'étais ahuri. Le grand maître contemplait mon ahurissement avec bonheur, avec délices.

— Que fait là votre main droite, pendante à votre côté? me demanda-t-il avec une sévérité comique.

— Mais, Excellence, je crois que vous vous moquez de moi.

— Je plaisante volontiers, me dit paternellement Son Excellence; et même les journaux de l'opposition me le reprochent assez souvent, sans amertume, du reste, car, grâce à Dieu, je ne suis pas un ministre politique. Mais rassemblez vos souvenirs, et dites-moi si vous m'avez jamais entendu plaisanter en matière de beaux-arts?

— Six! dis-je pour toute réponse, en touchant le pouce de ma main droite avec l'index de ma main gauche.

— Sept, huit, neuf! ajouta vivement Son Excellence. Je vous fais grâce du petit doigt.

— Neuf millions! m'écriai-je.

— Neuf mil-li-ons! répéta Son Excellence avec emphase.

— Et Miller sait l'énorme crédit dont il dispose.

— Miller le sait.

— Alors nous sommes sauvés!

— Comme vous le dites, nous sommes sauvés! répéta Son Excellence en faisant le gros dos. Miller est un homme de jugement. Miller a parlé de deux ou trois millions, se réservant d'ajouter au fur et à mesure s'il y avait lieu. Notre compatriote de là-bas, ébloui par les trois millions, avait perdu la tête et s'offrait de livrer le tout à forfait pour trois millions. Miller lui a dit :

— Livrez ce que j'ai estimé trois millions; s'il y a du surplus, tant mieux pour vous, sans compter le prix de la vigne. J'attends les premiers envois.

Et les premiers envois ne se firent pas attendre longtemps. Les caisses venaient de partout, excepté de Sicile. Il en vint de Naples, de Gênes, de Marseille, de Tunisie, d'Égypte. Elles étaient adressées tantôt à moi, tantôt à quelque autre affidé, jamais au ministre. Une fois bien et dûment livrées, on les transportait de nuit dans les caves et dans les réserves du Musée de sculpture. Nous en ouvrîmes quelques-unes en catimini, pour voir la qualité de la récolte. J'ai vu, de mes yeux vu, Son Excellence tenir la chandelle, tandis que nous autres docteurs, en manches de chemise, nous manœuvrions le marteau, les tenailles, le ciseau à froid, le levier.

Une fois même, dans son impatience, Son Excellence mit habit bas, et ne rougit nullement de faire le métier de déballeur.

XV

Il allait ensuite faire son rapport au grand-duc, et le grand-duc, comme Louis XIV, se plaignait de sa grandeur qui l'attachait au rivage. A la fin, il n'y tint plus, et une belle nuit, sous la conduite de Son Excellence, il vint contempler de ses yeux les trésors sans prix que je n'ai pas besoin de louer ici, puisque l'univers entier les a vus depuis, soit à Münchhausen, soit dans les albums de gravures ou de photographies.

Son Altesse sérénissime ne renouvela pas son

(1) Paris, Hachette, 1886.

escapade, parce que, le lendemain, le premier gentilhomme de la garde-robe, homme épris de ses fonctions et singulièrement formaliste, faillit se trouver mal en découvrant que les vêtements de Son Altesse étaient souillés de plâtre, de terre, d'étoupe, de foin et de toiles d'araignée. Il allait faire un esclandre, ou tout au moins une enquête, quand le grand-duc lui imposa silence. Son Altesse fit des gorges chaudes de l'aventure avec la princesse Horta, qui était dans le secret, mais elle se tint pour avertie.

Le plus plaisant de l'affaire, c'est que M. l'ambassadeur d'Allemagne faisait grand bruit et grand fracas de quelques broutilles gréco-romaines, qu'un Winckelmann de troisième ordre avait déterrées en Italie, pour le compte de son gouvernement.

Et comment savions-nous que c'étaient des broutilles? Par une lettre d'Ernster, signée Ernster, où il nous parlait de ses excursions en Italie. Toutes les lettres où il était question du fameux commerce de vins partaient de Sicile. Elles nous annonçaient l'envoi d'un tonneau marqué AC ou MK, et le tonneau (lisez la caisse) arrivait toujours, après avoir touché barre à l'un des endroits que j'ai indiqués. Puis les annonces de tonneaux cessaient pendant un certain temps, et alors nous recevions d'Italie des lettres où Ernster nous racontait ses joies et ses ravissements. Celles-là, on en parlait ouvertement devant M. l'ambassadeur d'Allemagne, et quelquefois même on lui en lisait des passages.

Nous nous demandions tout le temps comment des fouilles si considérables n'attiraient pas l'attention publique, et nous craignions à chaque instant de voir signaler le fait dans les journaux. Autre problème : Comment se faisait-il que les caisses fussent de provenances différentes? C'était un procédé fort ingénieux pour dépister les indiscrets; mais comment les expéditeurs s'y prenaient-ils?

Le prudent Miller n'en disait rien dans ses lettres, et il avait bien raison; quant à nous, nous nous perdions en conjectures. Nous n'eûmes la solution du problème qu'après le retour d'Ernster.

Quoique je sois né dans le grand-duché, je puis bien dire ici, sans être accusé de fanfaronnade, ce qui est de notoriété publique, à savoir que les indigènes ont une réputation méritée de finesse et d'ingéniosité. Établi en Sicile, et forcé de voyager souvent pour son commerce, notre compatriote de là-bas avait jugé prudent de se mettre en excellents termes avec les messieurs qui, sous le nom de brigands, lèvent par le pays des taxes extralégales, et dont les traits caractéristiques, quant à l'extérieur, sont le chapeau pointu et le tromblon évasé. En toute occasion, il les avait régalés au détriment de sa cave et au profit de sa sécurité personnelle. Bref, il s'était établi entre ces braves gens et lui un petit commerce de bons procédés.

Quand il s'était décidé à éventrer sa vigne, il avait prié ses amis de la montagne de venir un peu plus souvent lui rendre visite. Ils se rafraîchiraient, et même ils pourraient emporter avec eux, sur un mulet d'emprunt, quelque tonnelet des bons crus.

La vue des chapeaux pointus et des tromblons évasés avait suffi pour tenir à l'écart les simples curieux du cru et les Anglais, toujours munis de petits marteaux de géologues et d'une provision de papier à lettres destinés à leur correspondance avec le *Times*.

De brigand à contrebandier, il n'y a que la main. Notre compatriote connaissait aussi bon nombre de contrebandiers sans ouvrage. Par amitié pour lui, et par amitié aussi pour les pièces d'or dont il n'était pas chiche, ayant carte blanche, ils transportaient ses caisses dans tous les ports imaginables. Pour les travaux d'excavation, il avait employé des Maltais, gens robustes, discrets, qui n'avaient pas le temps de voisiner, et qui d'ailleurs redoutaient la population du pays, au moins autant que la population redoutait les brigands.

A suivre. J. Girardin.

Critique.

La faculté de métamorphose intellectuelle est la première faculté du critique. Sans elle il n'est pas apte à comprendre les autres esprits, et doit, par conséquent, se taire s'il est loyal. Le critique consciencieux a d'abord à se critiquer lui-même : ce qu'on ne comprend pas, on n'a pas le droit de le juger. Amiel.

L'EXEMPLE.

Juvénal a donné le titre d'exemple, *Exemplum*, à sa quatorzième satire, l'une de ses plus belles. Il y développe cette thèse : Que les exemples domestiques font pénétrer le bien dans le cœur des enfants, et fondent, par le moyen de ceux-ci, la moralité de la nation entière.

Locke écrivait dans les dernières années du dix-septième siècle : « Rien ne pénètre si doucement et si profondément dans l'esprit des hommes comme l'exemple ; le mal sur lequel on s'aveugle et que l'on excuse lorsqu'on le trouve en soi-même fait éprouver, sans qu'on puisse s'y soustraire, un sentiment de dégoût et de honte lorsqu'on le découvre chez d'autres personnes. »

« Le monde a besoin de grands exemples, disait à l'Académie Mgr de Fraissinous en 1823 ; c'est le moyen le plus simple comme le plus sûr de l'accuser et de le confondre sans trop l'humilier. L'homme se raidit contre les leçons qu'on lui donne ; il leur oppose son orgueil. Le bon exemple le touche, lors même qu'il ne le persuade pas ; il n'a autre chose à lui opposer que sa faiblesse : c'est donc utilement servir son pays que de cher-

cher à combattre la publicité du mal par la publicité du bien. »

E. Cazeaux.

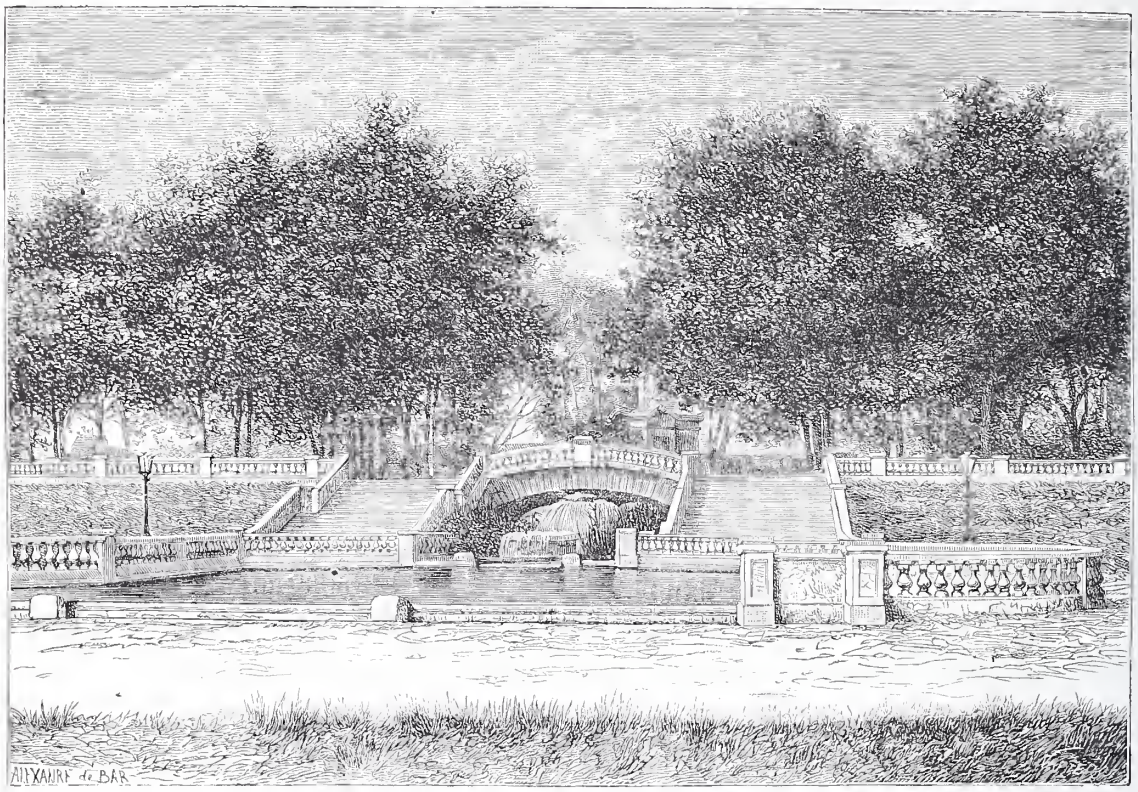
LA PLACE DARCY,

A DIJON.

En voyant l'aménagement de cette place, qui est une très belle entrée à la ville de Dijon, il serait difficile de se rappeler son ancien état. Formée primitivement sur les anciens terrains de l'abbaye de Saint-Bénigne, on y voyait encore, il y a quelques années, une plantation de marronniers portant le nom de promenade du Roi-de-Rome, qui a été remplacée par de belles constructions depuis la porte Guillaume jusqu'à la rue de la Gare.

Sur une plate-forme à laquelle on arrive par un superbe escalier précédé d'un square, se trouve le réservoir des fontaines, sous la forme d'un pavillon où l'administration municipale a fait placer le buste de M. Darcy.

En donnant le nom de M. Darcy à ce réservoir



La Place Darcy, à Dijon.

et aussi à cette place, la ville a rendu justice au talent désintéressé de ce Dijonnais, qui a doté sa ville d'eaux abondantes et salubres.

Darcy (Henri-Philibert-Gaspard), né à Dijon le 10 juin 1803, orphelin à l'âge de quatorze ans, avait fait ses études au collège de Dijon sous la surveillance de sa mère.

Reçu en 1821 à l'École polytechnique, il en sortit pour entrer à celle des ponts et chaussées; en 1826, il fut nommé ingénieur dans le département du Jura, et un an après dans celui de la Côte-d'Or.

Ce fut lui qui entreprit de réaliser le projet, conçu depuis longtemps par d'autres ingénieurs, d'amener à Dijon les eaux de la fontaine du Rosoir, située dans le Val-Courbe, près de Messigny. Il fit les études de ce grand travail, en dressa le plan et le devis, en obtint l'approbation, et dirigea les travaux qui, terminés en six mois, amenèrent les eaux, le 6 septembre 1840, au réservoir de la porte Guillaume.

On doit élever prochainement sur la place Darcy la statue de l'éminent sculpteur dijonnais François Rude, l'auteur de deux des bas-reliefs du grand arc de triomphe à Paris.

X.

Persévérance.

Les monuments que nous considérons avec surprise et qui excitent notre admiration sont des preuves palpables du pouvoir irrésistible de la persévérance. C'est la persévérance qui fait d'une carrière de pierre une pyramide, qui unit par des canaux les provinces éloignées l'une de l'autre. Si l'on comparait l'humble effet que l'on peut produire, à l'aide d'une houe ou d'une pelle, avec les vastes constructions que l'on projette, on serait étonné de la disproportion qui existe entre ces vulgaires instruments et les grands travaux que l'on veut exécuter. Cependant c'est par de si simples

moyens mis en œuvre avec patience que l'on parvient à vaincre les plus grandes difficultés, à aplanir les montagnes, à resserrer le lit de l'Océan : aussi est-il de la plus haute importance d'appliquer tout son esprit, tout son courage, aux résolutions que l'on a prises, si l'on veut s'écarter des voies banales, si l'on veut acquérir une gloire plus grande que celle de ces hommes dont le nom brille le matin pour être plongé le soir dans l'oubli.

Il faut apprendre l'art de miner ce qu'on ne peut briser, et de vaincre une résistance opiniâtre par des efforts plus opiniâtres encore. JOHNSON.

LE DROIT CHEMIN.

Le Droit Chemin. — Composition et dessin de Froment.

De suivre la vertu faites-vous une étude :
Tâchez d'en prendre, enfants, une heureuse habitude.
Car lorsqu'on s'accoutume à faire toujours bien,
Les bonnes actions ne nous coûtent plus rien.

MOREL DE VINDÉ (1).

VOYAGES.

ILLUSIONS DU DÉSERT. — LE SABLE QUI CHANTE.

Suite et fin. — Voy. p. 182.

A côté de ces manifestations d'un cerveau malade, les sens ne sont pas toujours abusés de phénomènes imaginaires. La phrase si intéressante de Marco Polo : « Et voz semble maintes foies que vos oies soner manti instrumenti et propremant tanbur », est l'expression d'un phénomène réel, vérifié, depuis, en d'autres occasions et lieux, et expliqué presque suffisamment par les lois de la physique. C'est le phénomène si curieux du sable résonnant ou musical qui chante ou qui imite quelque instrument.

« Tout à coup, on entend dans le désert, sortant d'une dune de sable, un son prolongé, étouffé, assez semblable au bruit d'une trompette. Il dure quelques secondes, puis il cesse, pour reprendre dans une autre direction. Ce phénomène rend le voyageur anxieux. »

C'est en ces termes que ce phénomène aussi rare qu'intéressant est décrit par Oscar Lenz, qui en fut témoin dans l'Igindi, sur le chemin de Tombouctou, en 1880. Il suppose, d'après une théorie

(1) *La Morale de l'enfance*, quatrains moraux. 1819.

admise, que ce bruit musical provient de la friction les uns contre les autres des grains de quartz brûlants toujours en mouvement.

Les dunes « de sable chantant » sont très mobiles et changent de place; mais les vibrations sonores sont produites probablement par des alternatives très précipitées de dilatation et de contraction des grains sous l'influence de la haute température. On connaît en physique une expérience analogue à ce phénomène, celle du bâton de fer musical, reposant par une extrémité concave sur une plaque de porcelaine à haute température. Mais ce n'est là qu'une analogie hypothétique.

De la fin du treizième siècle où Marco Polo voyageait, à celle du dix-neuvième siècle où écrit M. Lenz, l'existence de collines de sable chantant a été signalée en termes plus ou moins méfiants ou poétiques sur différents points du globe. Voici la liste que je trouve dans les notes du colonel Yule, le savant orientaliste et commentateur de Marco Polo; j'y ajoute les deux textes d'Odéric de Frioul et du major général P.-J. Goldsmid, particulièrement intéressants :

1) Un récit du Chinois du dixième siècle mentionne le phénomène connu sous le nom de *sables chantants,* près de Kwachau, sur le bort oriental du désert du Lob. — 2) Le Djebel Nakes ou *colline de la Cloche,* observé et contrôlé par M. Yule, dans le désert du Sinaï. — 3) Le Ouadi-Hamade dans le voisinage du même désert. — 4) Le Djebel-oul-Thabule, ou *colline du Tambour,* entre Médine et la Mecque, mentionné par les géographes arabes. — 5) Une colline de sable des Medaños de l'Arequipa observée par M. C. Markham. — 6) L'une des îles d'Eigg, aux Hébrides, observée par Hugh Miller. — 7) Le Bramador, ou *montagne bruyante* de Tarapaca. — 8) La colline *de l'Almanach,* entre l'Ulba et l'Irtich, dans le voisinage de l'Altaï. Cette colline est appelée de ce nom singulier parce que la qualité des sons qu'elle émet est réputée pronostiquer les changements de temps. — 9) Une colline de sable près de Kolberg, en Poméranie. — 10) Le célèbre Reg-Rawan ou *désert parlant,* au nord de Caboul, du côté d'Istalif, connu de Baber et des voyageurs chrétiens qui visitèrent cette merveille au moyen âge. Cette vallée déserte, où coule le fleuve des Délices, est décrite par le frère Odéric de Frioul qui dit : « Montant sur une petite colline, je vis devant moi un grand nombre de cadavres qui couvraient le sol, et j'entendis des sons variés, semblables à ceux des cithares, que jouaient des artistes invisibles. C'était un bruit à la fois harmonieux et terrible; il m'épouvantait et me charmait. » — 11) Un autre Reg-Rawan, décrit par Goldsmid, près de la frontière perso-afghane, au nord du Sistane. « Parmi les autres objets intéressants, dit ce voyageur (1872), le plus remarquable est le Rig-i-Rowan, ou sable mouvant, que la légende considère comme le tombeau de l'Imam-Zard : il est situé sur une colline... où le sable en mouvement produit à des périodes non déterminées un bruit mystérieux. C'est un lieu de pèlerinage des musulmans, qui vont faire leur dévotion à ce qu'ils croient être un reliquaire. » — 12). Les collines de sable résonnant de l'Iguîdi, découvertes par M. O. Lenz.

Il est très probable que les voyageurs futurs continueront la liste des lieux où le sable chante.

Nous constatons finalement qu'Amalio Bonaguisi avait tort d'exprimer d'une façon aussi tranchante des doutes sur la bonne foi de Marco Polo, et que près de 600 ans après sa mort, ce Christophe Colomb de l'Asie a trouvé une place digne de lui, la première, parmi les voyageurs de l'Orient.

G. Capus.

LA TREMPE DU VERRE.

TRAVERSES DE VOIES FERRÉES EN VERRE.

D'après le procédé de son inventeur [1], la trempe du verre s'obtient en versant la matière en fusion dans un moule où elle prend la forme qu'on veut lui donner, et en réglant la vitesse de son refroidissement de manière que le rayonnement de la chaleur de chacun des points de sa surface soit en rapport avec l'épaisseur du verre. Pour cela, on emploie des moules en fer autour desquels on fait circuler soit un courant d'air froid, soit de l'eau froide dont on détermine la température suivant l'épaisseur des parties correspondantes de la masse. Cette opération terminée, on porte de nouveau le verre à une température voisine de son point de fusion, puis, comme pour l'acier, on le plonge dans un bain d'eau ou mieux d'huile froide, où il se trempe et acquiert une dureté considérable.

Pour donner au verre une résistance plus grande et simplifier les opérations, M. Siemens, de Dresde, a imaginé d'effectuer la trempe dans le moule même en préservant le verre du contact du métal. Dans ce but, M. Siemens protège les pièces par une enveloppe de tôle percée de trous et maintenue à distance des moules par une couche de plâtre dont l'épaisseur dépend de celle de la masse vitreuse et de la température de l'eau ou de l'air qui doit la refroidir. Les pièces sont ensuite portées au four et recuites.

La force de résistance que la trempe donne au verre est assez grande pour qu'on ait pu l'employer avec succès et économie dans les charpentes de construction et pour faire des traverses à l'usage des voies ferrées. Des expériences qui ont eu pour but d'éprouver la solidité de ces nouvelles traverses ont démontré qu'à dimensions égales elles sont un peu moins résistantes que les traverses en sapin, mais assez solides cependant pour supporter

[1] M. de la Bastie.

de très fortes charges. Quelques échantillons de dix sur quinze centimètres de section ont permis de constater qu'il faut un poids de 500 kilogrammes pour amener la rupture d'une traverse posée librement sur deux points d'appui distants de 0m.75. L'essai de ces nouvelles traverses a été fait pour la première fois en Angleterre par M. Hamilton Lindsay Buckhall, qui les a employées dans la construction de la voie du *North metropolitan tramway*. Ces traverses, qui mesurent 1 mètre de longueur et 4 pouces de largeur sur 5 d'épaisseur, sont espacées d'environ 0m.90, et portent des empreintes dans lesquelles s'ajustent les rails. Ceux-ci, à chacun de leurs points de réunion, sont fixés à des plaques de fonte épaisses de 1 1/2 pouce, et servent, en même temps, à supporter les traverses et à prévenir les tassements.

A. DE VAULABELLE.

UNE VISITE A NÉPOMUCÈNE LEMERCIER

par M. Ernest Legouvé.

Louis-Jean-Népomucène Lemercier naquit en 1771, à Paris. Il vécut jusqu'en 1840. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il composa la tragédie de *Méléagre*, qui fut représentée par l'ordre de Marie-Antoinette, grâce à l'intervention de Mme de Lamballe, marraine du jeune poète.

En 1795, il donna le *Tartufe révolutionnaire*, comédie en cinq actes, en vers, et, deux ans après, la tragédie d'*Agamemnon*, qui eut un très grand succès et fut regardée, dit M.-J. Chénier, « comme un des ouvrages qui ont le plus honoré la scène tragique à la fin du dix-huitième siècle. » Avec cette pièce, la plus célèbre des œuvres théâtrales de Lemercier est le drame historique de *Pinto, ou la Journée d'une conspiration*, qui, par un hardi et habile mélange du pathétique propre à la tragédie et de la gaieté de la comédie, eût, suivant Charles Labitte, renouvelé notre théâtre classique, si l'Empire, c'est-à-dire l'empereur, partisan déclaré des genres tranchés, n'eût coupé court à cette innovation.

Il faut citer encore le poème de la *Panhypocrisiade, ou la Comédie infernale du seizième siècle*, publié en 1819, qui est à la fois une épopée, une comédie et une satire, « une sorte de chimère littéraire, a dit Victor Hugo, une espèce de monstre à trois têtes, qui chante, qui rit et qui aboie », chaos poétique où, selon Charles Nodier, se rencontrent ce que le goût a de plus pur et ce que la verve a de plus vigoureux, où l'on retrouve quelquefois Rabelais, Aristophane, Lucien, Milton, à travers le fatras de Chapelain.

Népomucène Lemercier était une âme fière et indépendante. D'abord ami du premier consul, il rompit ensuite ouvertement avec l'empereur. Napoléon qui, au début, l'estimait et l'appelait « mon petit Romain » (Lemercier était petit et fluet), finit par le traiter de fanatique, puis fit censurer et suspendre ses pièces.

Laissons M. Ernest Legouvé, qui a connu et vénéré Lemercier, nous peindre cette figure originale et attachante, et nous montrer avec quelle chaleureuse bienveillance le vieux poète accueillait la jeunesse et le talent.

« L'Académie, dit M. Legouvé dans ses *Soixante ans de souvenirs* (1), avait donné comme sujet de poésie, en 1828, *l'Invention de l'Imprimerie*. J'envoyai une pièce de vers au concours, et, sur le conseil de Casimir Delavigne, j'écrivis à M. Lemercier pour lui demander un moment d'entretien. « Il a » été le confrère de votre père, me dit Delavigne; » c'est un homme d'un rare mérite; il compte beau- » coup à l'Académie; allez le voir, il vous recevra » bien et vous guidera bien. »

» J'arrive un matin, à dix heures, rue Garancière, numéro 8. Je remets ma carte au domestique; je suis introduit aussitôt dans un cabinet de travail très simple, un peu austère, et je vois se lever et venir à moi, en boitant un peu, un homme d'une soixantaine d'années, petit de taille, mais d'une figure encore charmante malgré ses cheveux d'un gris d'argent, soyeusement ondulés sur les tempes. Son front, partagé au milieu par la mèche napoléonienne, était tout couvert d'un léger réseau de petites veines frémissantes comme sur le cou des chevaux de race; ses yeux, bleus, grands, humides, avaient un éclat d'escarboucle; son nez, recourbé en bec d'aigle, retombait sur une bouche remarquablement petite, aux lèvres minces, mobiles, contractiles, prêtes également à lancer un trait mordant, ou à se détendre en un sourire plein de finesse, le tout enveloppé d'une grâce, d'une courtoisie, qui rappelait les manières de l'ancienne société française, où il avait beaucoup vécu. Je ne vis pas tout cela, je le sentis; le premier coup d'œil a des clairvoyances qui ressemblent à des divinations. Nous avions marché l'un vers l'autre; arrivé à deux pas de moi, il s'arrêta tout à coup, me regarda, et me dit avec un accent de surprise et d'émotion : *Dieu! que vous ressemblez à votre père!* Son accent, son regard, me remuèrent jusqu'au fond du cœur. Je compris qu'il avait réellement aimé mon père, qu'il m'aimait déjà à cause de lui, et quand il ajouta, en me faisant signe de m'asseoir : « Je suis » heureux de vous voir, bien heureux. Dites-moi » quelle bonne pensée vous a amené chez moi », ce ne fut pas sans trouble que je lui racontai ma conversation avec Casimir Delavigne et mon projet de concours. »

Félicité de sa tentative, encouragé dans ses espérances, invité à revenir bientôt pour apprendre le résultat du concours, M. Legouvé retourna quinze jours après chez M. Lemercier. Celui-ci l'accueille par ces mots : « A l'unanimité! à l'unanimité! » Et il lui annonce son succès, il

(1) Voy. p. 156.

lui raconte en détail la séance, le scrutin, la satisfaction et l'émotion de toute l'Académie, quand le secrétaire perpétuel, déchirant l'enveloppe cachetée qui contient le nom du lauréat, prononce celui d'Ernest Legouvé, le fils d'un collègue illustre et regretté.

« Ma foi! là-dessus, dit l'auteur des *Souvenirs*, je lui sautai au cou. « C'est bien! c'est bien! me » dit-il en m'embrassant, mais il s'agit maintenant » de penser à la séance publique. C'est votre pre- » mière... première représentation! Il nous faut » absolument un succès. » Il s'arrêta un moment comme quelqu'un qui réfléchit, puis tout à coup : « Tenez, faisons une épreuve! voici votre manus- » crit, que j'ai emporté parce que c'est moi qui vous » lirai à la séance. Eh bien, regardons-le ensemble. » Je connais le public, et je sais un peu mon métier » de lecteur; en cinq minutes, nous saurons à quoi » nous en tenir. »

Népomucène Lemercier. — Médaillon par David d'Angers.

» Il prit alors ma pièce de vers, il la parcourut de l'œil et du doigt, s'arrêtant de temps en temps pour me dire : « Nous serons applaudis là... puis » là... Ici une salve de bravos... Oh! oh! voilà » vingt vers qui ne nous rapporteront rien, ni ce » passage-là non plus... Ah! ici, une tirade dont je » réponds! Et si vous semez çà et là quelques mur- » mures de satisfaction, quelques : Ah! approba- » teurs, nous arriverons à une impression générale » excellente et à une dizaine d'effets. Attendez la » séance sans crainte. » Sa prédiction se réalisa de point en point. A chaque marque de sympathie signalée d'avance par lui, il levait vers moi les yeux en souriant, comme pour me dire : Vous l'avais-je promis?

» La séance terminée, je sortis, et je trouvai dans la cour de l'Institut cette foule d'amis connus et inconnus qui vous attendent, ces mains qui se tendent vers vous, ces bras qui se jettent autour de votre cou, ces yeux de bienveillance qui vous suivent; eh bien, le croirait-on? au milieu de tous ces témoignages si agréables pour un garçon de vingt-deux ans, je voyais toujours devant moi le regard et le sourire de M. Lemercier. C'est que j'ai eu pour M. Lemercier un sentiment très particulier, un sentiment qu'on n'éprouve peut-être qu'une fois, qu'on n'éprouve guère que dans la jeunesse, qui tient de l'admiration, du respect, de la reconnaissance, mais qui s'en distingue et les dépasse; j'ai eu pour lui un culte. Certes, j'avais beaucoup admiré et aimé Casimir Delavigne; mais son âge se rapprochait trop du mien, son caractère, plein de charme, n'avait pas assez de force pour que mon admiration, si vive qu'elle fût, allât plus loin qu'une admiration littéraire, et que mon affection très réelle dépassât la sympathie et la reconnaissance. Le culte veut davantage; il ne va pas sans un léger tremblement devant le Seigneur. J'ai toujours, je ne dirai pas tremblé, mais tressailli, devant M. Lemercier. Rien pourtant de plus affable que son accueil. Il m'avait même admis dans sa famille, et sa femme, sa fille, me montraient la même bienveillance que lui! N'importe! Sa supériorité m'était toujours présente. Était-ce enthousiasme aveugle pour ses ouvrages? Non! j'en voyais les défauts... avec regret, en m'en voulant de les voir, mais je les voyais. Était-ce éblouissement de sa renommée? Non! il n'avait ni le rayonnant éclat des gloires reconnues, ni la popularité bruyante des génies contestés. A quoi tenait donc mon sentiment? A lui! à ce qu'on devinait en lui! à ce qui émanait de lui! On sentait... à quoi? je ne saurais le dire, que, malgré le réel mérite de ses œuvres, ce qu'*il était* l'emportait beaucoup sur ce qu'il avait fait. Sa personne, ses regards, sa conversation, respiraient je ne sais quelle autorité naturelle, qui est comme l'atmosphère des grands caractères et des grands cœurs. Il m'a fait connaître la sensation délicieuse d'aimer les yeux levés, d'aimer au-dessus de soi. »

X.

Miel et Fiel.

Il semble que certaines gens aiment mieux nourrir leur esprit de fiel que de miel. Ils se croient par là plus spirituels que les bonnes gens qui sont disposés à croire au bien plutôt qu'au mal. On n'est pas à l'aise avec eux, et, éloignant au lieu d'attirer, ils sont exposés tôt ou tard à s'en repentir.

Éd. Ch.

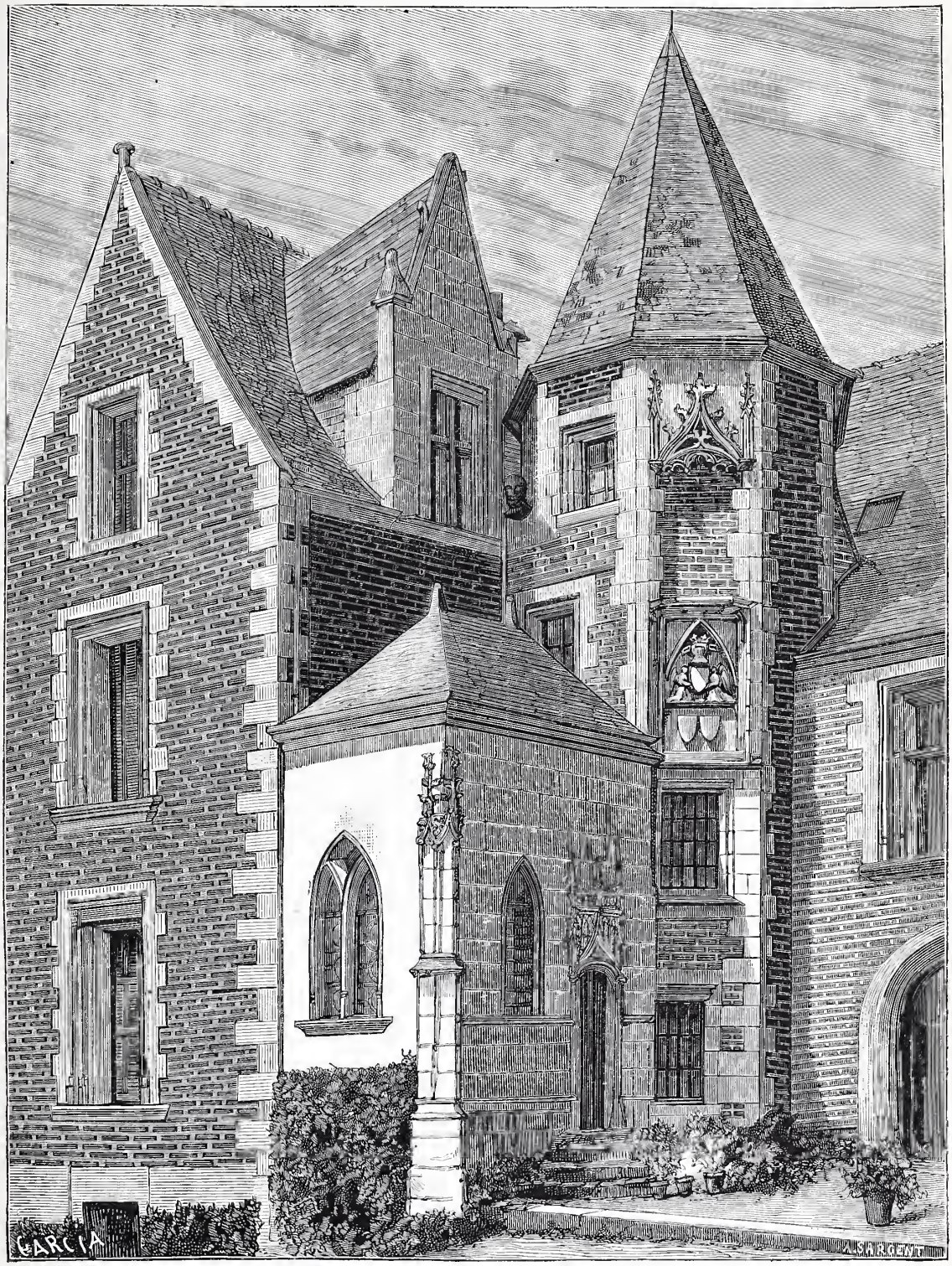
ERRATUM.

Dans le précédent volume (1885), page 52, colonne 1, ligne 13 en remontant, *au lieu de* Adolphe de Candolle, *lisez* Alphonse de Candolle.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

AMBOISE. — LE MANOIR DU CLOS-LUCÉ,

OU EST MORT LÉONARD DE VINCI.



Le Manoir du Clos-Lucé, à Amboise. — D'après une photographie.

On suppose qu'un Italien du seizième siècle, dans un mouvement d'éloquence indignée, déplorant l'ingratitude qui avait décidé Léonard de Vinci à s'exiler en France, avait pu s'écrier : « On a laissé Léonard abandonner l'Italie, et il est allé mourir à Fontainebleau, dans les bras de François Ier ! »

C'était là un élan d'imagination, vif et noble,

fait pour séduire, une sorte d'image qui, de 1519 à 1530 ou 1540, se traduisit en anecdote.

Vasari, si utile, si intéressant, mais admettant assez souvent sans critique des anecdotes de sources incertaines, ne pouvait manquer de s'emparer de celle-ci, et il la développa avec quelques détails, probablement alors traditionnels, qui lui donnèrent un caractère de vraisemblance. Il raconte (1) que Léonard, près de sa fin, était descendu de son lit pour recevoir le saint sacrement, mais que voyant entrer le roi, il demanda, par respect, à se rasseoir. Puis, après avoir répondu au roi qui l'interrogea avec bonté sur son mal, il s'accusa hautement d'avoir offensé Dieu et les hommes, et de ne pas avoir travaillé dans l'art aussi bien que c'eût été son devoir. Il fut interrompu par un violent accès, avant-coureur de la mort, et alors le roi lui soutint la tête pour l'aider et le soulager; mais « l'esprit divin (*divinissimo*) » de Léonard ayant conscience qu'il ne pouvait » aspirer sur terre à un plus grand honneur que » celui-là, expira aussitôt dans les bras du roi. »

Il y a un demi-siècle on pouvait croire encore à cette légende : cependant déjà des doutes sérieux commençaient à s'élever, comme on peut le voir dans notre texte même joint à l'esquisse du tableau très estimé où M. Gigoux a représenté Léonard de Vinci, mourant, agenouillé devant le saint sacrement, et soutenu par François Ier (2).

Les faits, étudiés depuis avec plus d'attention, ont démontré que Léonard de Vinci est mort dans le manoir de Cloux ou Clos-Lucé, près du château d'Amboise, et certainement hors de la présence de François Ier.

Léonard avait suivi François Ier en France, à la fin du mois de janvier 1516, en qualité de peintre et ingénieur du roi, avec une pension annuelle de 700 écus. Il avait été autorisé à habiter, dans la ville d'Amboise, le Clos-Lucé, demeure honorable, historique, comme on le verra plus loin. Ce fut là qu'il vécut un peu plus de trois ans, avec son ami Francesco Melzi, peintre, Salai son élève, et Vilanis son serviteur. Au mois de janvier 1518, il s'était transporté, comme ingénieur, dans la petite ville de Romorantin, où le roi voulait faire passer un canal navigable. De retour au manoir du Clos, il tomba malade et dicta son testament devant maître Guillaume Boureau, notaire royal au bailliage d'Amboise. On a le texte original de ce testament : il est déposé dans l'étude de Me Ph. Boureau, notaire à Amboise, héritier du nom et de la profession du notaire de Léonard.

Par ce testament, Léonard donna des instructions pour sa sépulture dans l'église de Saint-Florentin d'Amboise, pour différents legs, celui entre autres d'un petit jardin, et pour la distribution de sa garde-robe entre ses serviteurs.

Il mourut huit jours après, âgé de soixante-sept ans, le 2 mai 1519, au Clos-Lucé.

(1) Vasari écrivait vers 1550.

(2) Voy. notre tome III, 1835, p. 77.

A cette date, François Ier était au château de Saint-Germain en Laye, où la reine venait d'accoucher, et le *Journal de la cour*, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris, témoigne qu'il ne fit aucun voyage avant le mois de juillet. Un des documents sur la vie de Léonard réunis par le Lomazzo fait d'ailleurs aussi connaître que le roi n'apprit la mort de Léonard que par Francesco Melzi.

Pourquoi Léonard de Vinci s'était-il exilé? Il était mécontent et pauvre. Ce puissant génie en art et en science, l'un des plus grands, des plus étendus et des plus variés des temps modernes, paraît n'avoir pas été apprécié alors de ses contemporains comme il l'est aujourd'hui. Il ne voulait laisser sortir de ses mains aucune œuvre où il n'eût atteint la perfection telle qu'il en avait le sentiment. Il avait moins de grâce que Raphaël, mais plus de force : à un nombre égal de productions, il fût resté peut-être, de tous les peintres du seizième siècle, le plus renommé.

Quoi qu'il en soit, la grande lenteur de travail de Léonard paraît avoir souvent découragé en Italie ses protecteurs. Certaines paroles du pape Léon X l'avaient blessé. On lui avait préféré Michel-Ange pour l'exécution de sculptures à Florence. Humilié, attristé, morose, pauvre aussi par incurie, Léonard se laissa séduire par les promesses et la bonne grâce de François Ier. Il devait peindre pour lui une *Sainte Anne* dont il avait apporté l'esquisse en France. Il n'en eut pas le temps. Une tradition veut que l'on ait vu autrefois quelques traces de peintures de lui au Clos-Lucé et dans la ville : il n'en reste absolument rien. (1)

Le petit manoir ou château du Cloux ou Clos-Lucé, ainsi illustré par le séjour de Léonard, et dont notre gravure représente une partie, avait été construit vers 1470 par un maître d'hôtel du roi, nommé Estienne le Loup. Il est fait assez souvent mention de ce manoir dans les « Comptes des » recettes et des dépenses d'après les receveurs » des rentes et revenus de la ville et pont d'Am- » boise », où nous relevons les détails suivants :

1474. — Don d'avoine et de poisson à Estienne le Loup, écuyer, maître d'hôtel du roi et seigneur du Cloux.

1476. — Étayement du pont-levis de la porte Hartault, pour y passer par-dessus une grosse pierre que Estienne le Loup faisoit mener à force de charroy au Cloux.

1482. — Fourniture de perches « pour faire lisses et *tienmains* au long du chemin qui a esté fait depuis la poterne du chastel dudit Amboise jusques au Cloux..., affin que monsieur le Daulphin et autres du chastel allassent plus aisément dudit chastel au Cloux. »

1499. — Don de poisson au chancelier de France et à madame sa femme; au maréchal de Gié, capitaine de la ville; au général Briçonnet; à M. de Ligny, qui étoit à sa maison du Cloux.

1525. — Hypocras blanc et clairet offert au trésorier

(1) *Essais historiques sur la ville d'Amboise et son château*, par Cartier. Poitiers, 1840.

Babou lorsqu'il revint d'Espagne, à un dîner qui lui fut donné le 30 décembre au Clos.

1530. — Les malades de la ville (en temps de peste) sont recueillis dans une maison appelée la Fosse Bredasne, près de la grange du Clos.

1532. — Dépense de douze livres tournois pour poires de bon chrétien et pommes de Capendu offertes à la reine « pendant qu'elle estoit logée au Cloux. »

1534. — Vente par adjudication, au carroir d'Amboise, de meubles précédemment achetés pour servir aux *Ytalliens* estans au Cloux [1] (deux paires de landiers, crémaillerie, batterie de cuisine, trois chandeliers, 66 livres d'étain en œuvre, 8 draps, 11 serviettes et 2 nappes, 2 oreillers, 1 tapis, 2 coffres de bois).

1544. — Visite de maîtres charpentiers aux caves ouvertes dans le coteau, de la porte Hartault au Clos, pour examiner les éboulements qui s'y étoient produits.

1634. — Baptême de Antoinette-Marie, fille de Jean-Gabrielle de la Hillière, seigneur de Grillemont et du Clos-Lucé.

(En 1637, Mlle de Montpensier, qui n'avait que dix ans, vint à Amboise et logea au Clos-Lucé chez M. d'Amboise, mestre de camp, qui avait été gouverneur de Trin, en Piémont, pour le roi.)

1643. — (A un baptême.) Parrain, messire Antoine d'Amboise, chevalier, seigneur du Bourrot, le Clos et Neuilly, mestre de camp du régiment de Touraine.

1670. — (A un autre baptême.) Charles-Jules d'Amboise, seigneur du Clos.

1775. — (De même.) Henri-Michel d'Amboise, seigneur du Clos [2].

ÉD. CHARTON.

SALZBOURG.

Suite et fin. — Voy. p. 196.

Près de la cathédrale on montre aux étrangers un petit cimetière adossé à une colline, dans une situation très pittoresque. Après l'avoir visité, je me disposais à sortir, quand je vis plusieurs personnes qui se dirigeaient vers une salle dont la porte était ouverte. Je fis comme elles et je me trouvai fort inopinément devant un lit de parade, sur lequel était étendue une morte, entourée de couronnes de fleurs et de cierges allumés. C'est, paraît-il, la coutume en Allemagne d'exposer publiquement les cadavres pendant deux jours avant de les enterrer. Il y a, hors de la ville, un cimetière nouveau, plus grand, et dont le plan rappelle celui des cimetières italiens.

On a appliqué au Musée de Salzbourg une idée originale. On y a recomposé un appartement complet avec un mobilier dont toutes les pièces, recueillies dans le pays même, datent du seizième siècle. C'est une exposition doublement instructive; car elle montre comment la Renaissance a adapté les arts décoratifs à l'usage domestique, et quel caractère particulier ils ont revêtu dans cette partie de l'Allemagne. La chambre à coucher pourrait d'un tour de main être mise en état de loger le visiteur, si on lui passait la fantaisie de s'installer parmi ces restes d'un autre âge. Étendu dans le grand lit à colonnes, il rêverait de Charles-Quint et de Martin Luther; au réveil, il irait s'asseoir sur le petit banc de la loggia, et à travers les vitraux sertis de plomb ses yeux chercheraient dans la rue les cavaliers en pourpoint tailladé, les dames en collerette et en vertugadin. De là il passerait dans le cabinet de travail où l'attendent une belle bibliothèque, un grand fauteuil en bois sculpté et une table surchargée d'in-folios reliés en parchemin, de mappemondes et de papiers, « plus une peau de lézard de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pendue au plancher de la chambre. » Près de là est la salle à manger; le couvert est mis sur la table; il n'y a qu'à prendre place; cristaux, vaisselle, tout est du temps; en face de chaque siège on a disposé les couteaux, les petites fourchettes à deux dents et à tige droite, les serviettes brodées de rouge; des fruits empilés dans les compotiers ajoutent l'illusion de la vie au spectacle de ce luxe d'antan. La cuisine enfin regorge de bassinoires, de moules à gaufres, de plats de terre et d'étain, de brocs et de chaudrons. On y a réuni une collection de vieilles chopes, devant laquelle les buveurs de bière doivent tomber en extase.

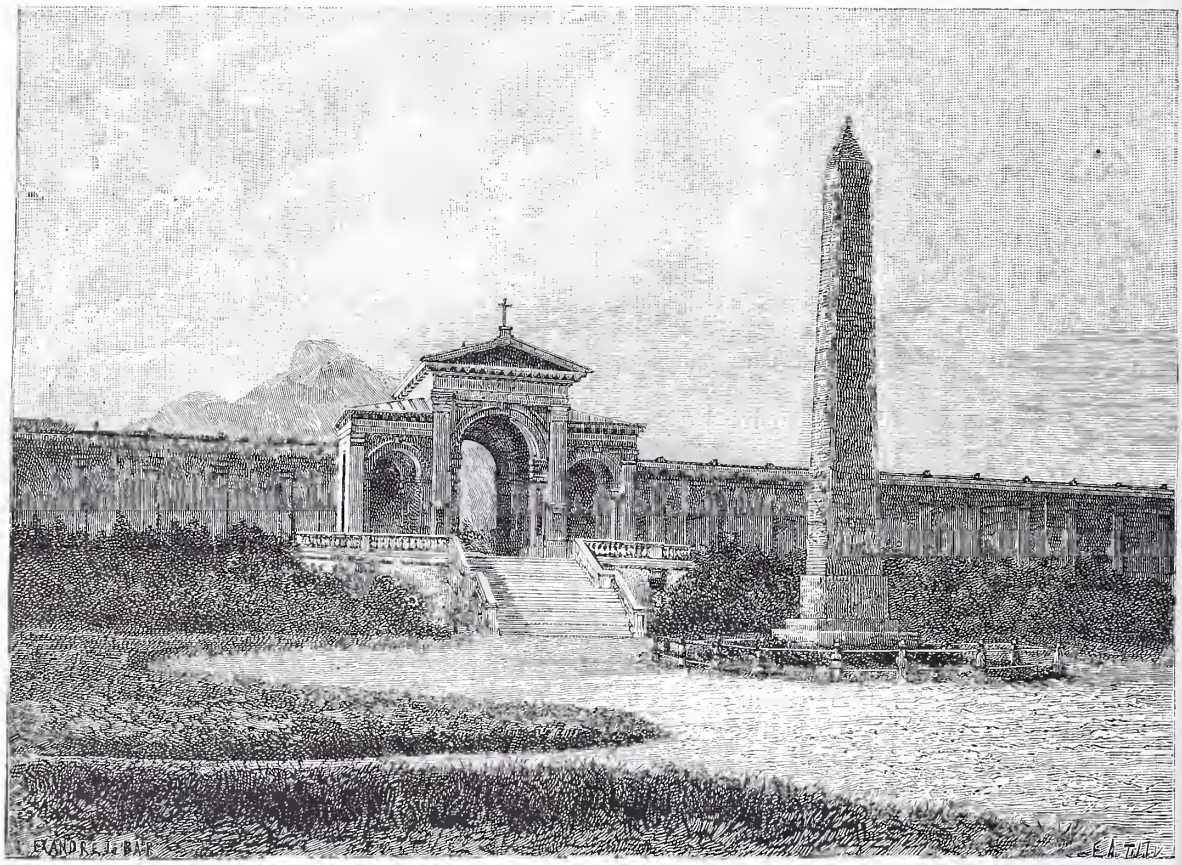
Je dois avouer que je suis sorti de ce musée un peu triste. Rien, dit-on, ne porte à la mélancolie et aux méditations funèbres comme la vue des ruines. Il y a cependant à mon avis quelque chose de plus attristant qu'une ruine : c'est une maison veuve de ses habitants, et qui est restée intacte après leur mort. N'est-ce pas une consolation pour l'homme de penser que s'il passe, rien autour de lui n'échappe à la même condition misérable? N'y a-t-il pas quelque douceur à songer, en présence d'un monument mutilé, que nous subissons une loi qui n'est pas faite pour nous seuls et que les plus beaux ouvrages doivent aussi périr dans un délai plus ou moins court? Nous pouvons nous payer de cette illusion, que l'édifice s'est écroulé sur les tombes de ceux qui l'ont peuplé jadis, afin de ne pas leur survivre, comme s'il avait cédé à un mouvement de sympathie et de pitié suprêmes. Mais quelles réflexions amères éveille en nous l'aspect d'une demeure que ses maîtres, à jamais disparus, ont laissée toute pleine de leur souvenir! Quel contraste entre les témoignages de leur frivolité qui s'étalent à chaque pas et le silence solennel des lieux qu'ils ont quittés! Supposons une Pompéi qui n'aurait jamais été brûlée et ensevelie; il n'y aurait pas au monde de spectacle plus lugubre. Il arrive quelquefois que par respect pour la mémoire d'une personne chérie ses parents conservent avec un soin pieux la disposition d'un appartement où elle a vécu, et qu'ils en ferment la porte comme celle d'un sanctuaire. Quand par hasard ils y entrent, c'est avec

[1] Ces meubles avaient dû servir à Léonard, mort en 1519, puis à ses héritiers.

[2] Inventaire analytique des Archives communales d'Amboise (1421-1789), etc., par M. l'abbé C. Chevalier. — Tours, 1874.

émotion et le cœur serré. Il n'y a personne qui n'éprouve le même sentiment au Musée de Salzbourg, s'il est vrai que tout homme a pour ses semblables un peu de l'affection qu'on a pour sa famille.

La peine que se donne la ville de Salzbourg pour attirer et retenir les étrangers se manifeste partout. La colline des Capucins ne peut tenter leur curiosité que par un très beau point de vue; mais comme il est savamment annoncé et exploité! Depuis le bas de la montée jusqu' au sommet ce ne sont le long de la route que mains indicatrices, peintes sur des écriteaux, qui, l'index tendu, empêchent de s'égarer; ces perfectionnements de la civilisation se continuent même à travers un joli petit bois, que l'on aurait voulu croire mystérieux et sauvage. Puis, à partir d'un certain point, les écriteaux se multiplient et conduisent dans des directions différentes. Ils disent, ou plutôt ils crient au passant : *Vue de la ville! Vue de la campagne! Le plus beau point de vue est par ici!* On se figure un bon bourgeois qui ferait les honneurs du pays et qui, tout haletant, gesticulerait des deux bras à la fois pour que son hôte ne laissât rien passer inaperçu. A l'endroit indiqué les arbres sont taillés avec art pour ne rien dérober



Le nouveau Cimetière de Salzbourg.

du paysage qui s'étend au delà et pour l'entourer comme d'un cadre de verdure. Enfin on arrive à un donjon qui couronne la hauteur. Les fenêtres ont des carreaux de diverses couleurs; de là chacun peut contempler la nature sous la couleur qu'il préfère. Les voyageurs d'humeur sombre ont ainsi cette satisfaction que pendant quelques minutes ils peuvent voir tout en rose.

Le vieux château qui domine la ville était autrefois la résidence des princes de Salzbourg. C'est une forteresse assise sur un rocher escarpé. On y monte à travers de beaux ombrages par un chemin en lacet, que coupent plusieurs poternes. A l'intérieur règne un véritable dédale de couloirs et d'escaliers en ogive. On a restauré quelques pièces que l'on montre aux visiteurs. Mais c'est surtout le coup d'œil dont on jouit du haut de ce nid d'aigle qui fait l'intérêt de la promenade. On assure que le panorama est admirable quand il est éclairé par un jour limpide. Peut-être est-il plus beau encore après une fraîche pluie de septembre, lorsque du milieu des nues amoncelées un coup de soleil, semblable à celui qui a tenté le pinceau de Ruysdael, vient frapper d'aplomb la vallée de la Salzach. Alors sous ce jet de lumière, qui laisse dans l'ombre la verdure des collines et les grandes montagnes tachées de neige de l'arrière-plan, apparaissent, comme un groupe de premiers sujets dans une apothéose de théâtre, la petite ville avec ses clochers et ses larges places désertes, la rivière dont les eaux s'illuminent, et plus loin les coquettes villas du quartier neuf enguirlandées de fleurs.

GEORGES LAFAYE.

LE ROI CHARMANT.

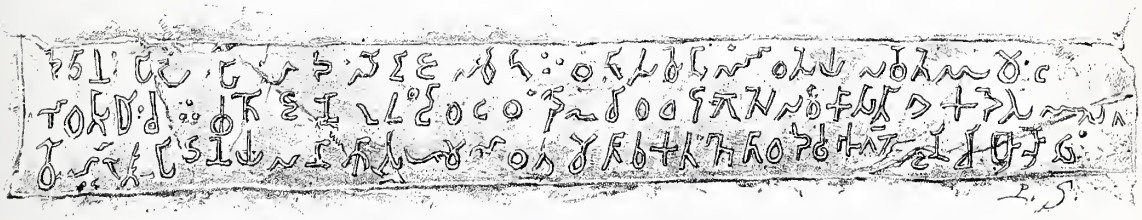
Voy. p. 173.

LES QUATORZE ÉDITS DE PIYADASI GRAVÉS SUR UN ROCHER.

Rappelons que ces édits ont été gravés, vers l'an 270 avant Jésus-Christ, par ordre du roi indien Piyadasi converti au bouddhisme, sur un rocher près de Ghirnar. L'inscription, qui ne couvre pas moins de cent pieds carrés, a été déchiffrée par plusieurs orientalistes et en dernier lieu par M. Senart, membre de l'Institut, qui l'a étudiée grammaticalement avec une science et une habileté supérieures. C'est sa version du texte que nous détachons de ses commentaires.

Ghirnar est une assez haute montagne dans la grande presqu'île de Kathyavâd ou Kattivar, l'une des provinces du Goudjerat; vénérée par les habitants des contrées voisines, elle est couverte de

Le Rocher d'Açoka, près de Ghirnar, dans la province indienne de Goudjerat. — D'après une photographie de Burgess (1).



Spécimen des caractères du rocher d'Açoka.

temples; elle est située à quatre ou cinq lieues de la ville de Djounagarh, dans la partie sud-ouest de la presqu'île, et d'un accès difficile.

Premier édit.

Cet édit a été gravé par l'ordre du roi Piyadasi, cher aux Devas (aux dieux).

Il ne faut ici-bas perdre aucune vie en l'immolant, non plus que faire des festins (2). En effet, le roi Piyadasi voit un grand mal dans ces festins. Il y en a bien eu avec son approbation, autrefois,

(1) Burgess, *Reports on the antiquities of Kathiâvad and Kachh.* In-4°. Voir de la page 98 à la page 125. 1874-1877.

(2) Où l'on mange de la chair des animaux.

dans les cuisines du roi Piyadasi, alors que pour la table du roi l'on tuait chaque jour des centaines de milliers d'êtres vivants. Mais à l'heure où est gravé cet édit, trois animaux seulement sont tués pour sa table; deux paons et une gazelle, et encore la gazelle pas régulièrement. Ces trois animaux même ne seront plus immolés à l'avenir.

Deuxième édit.

Partout, au territoire du roi Piyadasi, cher aux Devas, et aussi des peuples qui sont sur ses frontières... partout le roi Piyadasi a répandu des remèdes de deux sortes, remèdes pour les hommes, remèdes pour les animaux. Partout où manquaient les plantes utiles, soit aux hommes, soit aux animaux, elles ont été importées et plantées, et de même des arbres. Partout où manquaient des racines ou des fruits, ils ont été importés. Et sur les routes, des puits ont été creusés pour l'usage des animaux et des hommes.

Troisième édit.

Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas.

Dans la troisième année de mon sacre, j'ai ordonné ce qui suit :

Que partout dans mon empire les fidèles, le râjuka [1] et le gouverneur du district se rendent tous les cinq ans à l'Assemblée [2], pour y remplir leurs devoirs et y proclamer l'enseignement religieux suivant :

« Il est bon de témoigner de la docilité à son » père et à sa mère, à ses amis, connaissances et » parents.

» Il est bon de faire l'aumône aux brahmanes » et aux çramanas [3].

» Il est bon de respecter la vie des êtres animés.

» Il est bon d'éviter la prodigalité et la violence » de langage. »

Quatrième édit.

Dans le passé a régné, pendant bien des siècles, le meurtre des êtres vivants, la violence envers les créatures, le manque d'égards pour les parents, le manque d'égards pour les brahmanes et les çramanas. Mais aujourd'hui le roi Piyadasi, fidèle à la pratique de la religion, a fait résonner la voix des tambours, comme la voix même de la religion, montrant au peuple des processions de châsses, d'éléphants, de torches, et autres spectacles célestes.

Grâce à l'enseignement de la religion répandu par le roi Piyadasi, aujourd'hui règnent, comme cela ne s'était pas fait depuis bien des siècles, le respect des créatures vivantes, la douceur avec les êtres, les égards pour les parents, les égards pour les brahmanes et les çramanas, l'obéissance aux père et mère, le respect aux vieillards.

[1] Fonctionnaires chargés de la surveillance morale et matérielle des populations.

[2] Dans ces assemblées religieuses il se faisait de larges libéralités.

[3] Secte.

En ce point, comme en beaucoup d'autres, règne la pratique de la religion, et le roi Piyadasi continuera de la faire régner. Les fils, les petits-fils et les arrière-petits-fils du roi Piyadasi, feront régner cette pratique de la religion jusqu'à la fin du monde. Fermes dans la religion et la vertu, ils enseigneront la religion; car l'enseignement de la religion est l'action la meilleure, et il n'est pas de pratique véritable de la religion sans vertu. Or le développement, la prospérité de cet intérêt, est bon.

C'est dans cette vue qu'on a fait graver ceci, afin qu'ils s'appliquent au plus grand bien de cet intérêt et qu'on n'en voie pas la décadence.

Le roi Piyadasi a fait graver ceci dans la treizième année de son sacre.

Cinquième édit.

Voici ce que dit Piyadasi, le roi cher aux Devas :

La pratique de la vertu est difficile. Celui qui ne s'en écarte pas fait quelque chose de difficile... Celui qui abandonnera cette voie, celui-là fera le mal. C'est qu'en effet le mal est facile : le mal est dans la nature humaine.

C'est ainsi que dans le passé il n'a pas existé de surveillants de la religion. Mais j'ai, dans la quatorzième année de mon sacre, créé des surveillants de la religion. Ils s'occupent des adhérents de toutes les sectes [1], en vue de l'établissement et du progrès de la religion, de l'utilité et du bonheur des fidèles de la vraie religion. Ils s'occupent, chez les populations, des guerriers, des brahmanes et des riches, des pauvres, des vieillards, en vue de leur utilité et de leur bonheur, pour lever tous les obstacles devant les fidèles; ils s'occupent de réconforter celui qui est dans les chaînes, de lever pour lui les obstacles, de le délivrer s'il est chargé de famille, et s'il a été victime de la ruse, et s'il est âgé.

Dans tout mon empire ils s'occupent de ceux qui sont fermes dans la religion et qui s'adonnent à l'aumône.

C'est dans ce but que cet édit a été gravé. Puisse-t-il durer longtemps, et puissent les créatures suivre ainsi mes exemples!

Sixième édit.

Dans le passé on a souvent négligé l'expédition des affaires. Quant à moi, voici ce que j'ai fait. A tous moments, que je mange, que je sois dans les appartements intérieurs, dans le lieu de la retraite religieuse, dans le jardin, partout pénètrent les officiers chargés des rapports, avec l'ordre de me rapporter les affaires du peuple, et partout j'expédie les affaires du peuple... C'est mon devoir de procurer par mes conseils le bien public : or la source en est dans l'activité et l'administration de la justice; car il n'est rien de plus efficace pour le bien public. Tous mes efforts n'ont

[1] Le roi laisse subsister toutes les sectes, sans perdre de vue l'établissement de sa propre religion.

qu'un but : acquitter cette dette de devoir à l'égard des créatures; je les fais autant que possible heureuses ici-bas : *puissent-elles s'acquérir le ciel dans l'autre monde!* (1)

C'est dans cette pensée que j'ai fait graver cet édit; puisse-t-il subsister longtemps! (2)

Septième édit.

Le roi Piyadasi souhaite que toutes les sectes puissent habiter librement en tous lieux. Toutes, en effet, se proposent également l'asservissement des sens et la pureté de l'âme; mais l'homme est mobile dans ses volontés, mobile dans ses attachements. Ils pratiqueront donc ou en entier ou en partie l'idéal qu'ils poursuivent. Tel qui ne fait pas assez d'abondantes aumônes peut du moins posséder la domination sur ses sens, la pureté de l'âme, la reconnaissance, la fidélité dans les affections, ce qui est toujours excellent.

Huitième édit.

Dans le passé, les rois sortaient pour des courses d'agrément. La chasse et les autres divertissements de ce genre faisaient leurs plaisirs... Pour moi, mes courses sont la visite et l'aumône aux brahmanes et aux çramanas, la visite aux vieillards, la distribution d'argent, la visite au peuple de l'empire, son instruction religieuse, les consultations sur les choses de la religion. C'est ainsi que le roi, en échange des plaisirs passés, jouit du plaisir que procurent ces actions.

Neuvième édit.

... Les hommes observent des pratiques variables dans la maladie, au mariage d'un fils ou d'une fille, à la naissance d'un fils, au moment de partir en voyage. Dans ces circonstances et autres, on observe des pratiques variables, sans valeur et vaines... De pareilles pratiques ne produisent guère de fruits : la pratique de la religion, au contraire, en produit de très précieux. C'est à savoir, les égards pour les esclaves et les serviteurs, le respect pour les parents et les maîtres, la douceur envers les êtres vivants... Il faut qu'un ami, un parent, un camaráde, donne ces conseils : « Dans » telle ou telle circonstance, voilà ce qu'il faut » faire, voilà ce qui est bien. » Convaincu que c'est par cette conduite qu'il est possible de *mériter le ciel*, on la doit suivre avec zèle... Les pratiques sans solidité sont d'une efficacité douteuse; en tous cas, leur puissance est *limitée à la vie présente*. La pratique de la loi, au contraire, n'est pas liée au temps. Si elle ne produit pas le résultat que l'on a en vue, le résultat terrestre, *elle assure pour l'autre monde une infinie moisson de mérites.*

(1) Assurément ce n'est point là une croyance au Nirwâna, considéré par des commentateurs du bouddhisme comme l'anéantissement absolu de l'être.

(2) Ce vœu, qui date d'il y a deux mille et deux ou trois cents ans, s'est réalisé. Malgré quelques ravages du temps, l'édit existe et on peut le lire.

Dixième édit.

Le roi Piyadasi ne juge pas que la gloire et la renommée apportent grand profit, excepté cette gloire et cette renommée qu'il cherche d'avoir fait en sorte que dans le présent et l'avenir le peuple pratique l'obéissance à la religion. Tous les efforts que fait le roi Piyadasi sont en vue des fruits de *la vie future*, dans le but d'échapper à tout écueil. Or l'écueil, c'est le mal...

Onzième édit.

... Voici ce qu'il faut observer : les égards envers les esclaves et les serviteurs, l'obéissance aux père et mère, la charité envers les amis, les parents, etc. (Répétition d'un édit précédent.)

Douzième édit.

Le roi Piyadasi honore toutes les sectes, ascètes et maîtres de maison, il les honore par l'aumône et par les honneurs de divers genres. Mais le roi attache moins d'importance à ces aumônes et à ces honneurs qu'à voir régner les vertus morales qui constituent leur partie essentielle. Ce règne du fond essentiel de toutes les sectes implique, il est vrai, bien des diversités. Mais pour toutes il a une source commune, qui est la modération dans le langage; c'est-à-dire qu'il ne faut pas exalter sa secte en décriant les autres, qu'il ne faut pas les déprécier sans légitime occasion, qu'il faut au contraire en toute occasion rendre aux autres sectes les honneurs qui conviennent. En agissant ainsi, on travaille au progrès de sa propre secte, tout en servant les autres. En agissant autrement, on nuit à sa propre secte, en desservant les autres... La concorde seule est bonne, en ce sens que tous écoutent et aiment à écouter les croyances les uns des autres. C'est en effet le vœu du roi que toutes les sectes soient instruites et qu'elles professent des doctrines pures.

Treizième édit.

Dans cet édit, le roi exprime la douleur que lui ont fait éprouver tous les maux de la guerre qu'a entraînés la conquête de l'immense contrée du Kalimga. Cette conquête avait-elle eu lieu avant sa conversion au bouddhisme, ou avait-il été contraint à la faire par des circonstances qui restent ignorées? Nous sommes dans le doute.

... Le roi souhaite la sécurité pour toutes les créatures, le respect de la vie, la paix et la douceur. C'est là ce que le roi considère comme les conquêtes de la religion. C'est dans ces conquêtes qu'il trouve son plaisir, et dans son empire, sur toutes ses frontières, dans une étendue de bien des centaines de yojanos... Le roi n'attache une grande valeur qu'aux fruits que l'on assure *pour l'autre vie.*

C'est pour cela que cette inscription religieuse a été gravée, afin que nos fils et petits-fils ne croient pas qu'ils doivent faire quelque conquête

nouvelle. Qu'ils ne pensent pas que la conquête par l'épée mérite le nom de conquête; qu'ils n'en voient que l'ébranlement, la violence. Qu'ils ne considèrent comme une vraie conquête que les conquêtes de la religion qui ont leur prix dans ce monde et *dans l'autre*.

Quatorzième édit.

... Mon empire est grand : j'ai gravé beaucoup, et je continuerai toujours de faire graver. Certains préceptes sont répétés avec insistance, à cause de l'importance particulière que j'y attache, et de mon désir de voir le peuple les mettre en pratique.

Il s'y peut trouver des fautes de copie, soit qu'un passage ait été tronqué, soit que le sens ait été méconnu : ce serait le fait du graveur.

—

On aura remarqué les passages où ce roi bouddhiste du troisième siècle avant l'ère chrétienne promet aux âmes vertueuses le salut, le bonheur au ciel, dans la vie future. C'est là un témoignage sûr et précis qu'au moins dans ces premiers siècles du bouddhisme les apôtres les plus ardents et les plus autorisés de cette grande religion, qui a encore aujourd'hui plus de disciples qu'aucune autre sur la terre, n'enseignaient pas la doctrine de la destruction de l'individualité, ou du néant. Le mot *nirwâna* n'avait nullement pour eux la signification qu'on lui donne maintenant, par suite sans doute de la division en sectes et de fausses interprétations.

Éd. Charton.

LE MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE DE QUIMPER

(Fondation nouvelle).

Un de nos correspondants de Quimper nous adresse, au sujet du curieux musée récemment créé dans cette ville, la lettre suivante :

« Le Musée ethnographique de Quimper a été ouvert le 14 juillet 1884. Il était temps de songer à recueillir, parmi nos anciens et pittoresques costumes, les plus dignes d'être arrachés à l'oubli qui les menace; car, après tant d'altérations successives et de suppressions de détail opérées chaque jour, il est aisé de prévoir le moment où ils disparaîtront tout entiers. C'est, hélas! le sort de notre vieille Bretagne de s'en aller ainsi lambeau par lambeau; la langue survivra, du moins en tant que sujet d'étude, grâce au gouvernement qui lui a donné le droit d'entrée au Collége de France et à la Faculté de Rennes, en confiant la mission de l'enseigner à quelques-uns de ses plus savants professeurs.

» Mais il y avait autre chose à sauver du naufrage : c'étaient les costumes, dans lesquels il ne faut pas voir seulement des ouvrages de patience et des œuvres d'art, mais aussi des documents d'une véritable valeur scientifique pour quiconque veut approfondir les obscurités de l'histoire locale ou même de l'histoire générale; car les broderies si capricieuses en apparence dont ils sont surchargés, reproduisent depuis des siècles les mêmes dessins, les mêmes signes caractéristiques qu'on retrouve à la surface de quelques-uns de nos monuments druidiques.

» Il n'y a donc pas à s'étonner que l'idée soit venue à tous ceux qui ont souci de cet ordre d'études, de tenter de constituer un Musée ethnographique destiné à perpétuer le souvenir de ces costumes voués à un prochain abandon.

» Si une telle idée devait se développer et prendre consistance quelque part, c'était assurément à Quimper, cette antique capitale du royaume de Cornouailles, qui est restée le véritable centre de la Bretagne, et qui possède autour d'elle les vestiges les plus nombreux des costumes qu'il s'agissait de recueillir.

» Dès que Quimper fut en possession d'un musée, la question des costumes bretons fut agitée par la Société archéologique du Finistère, qui avait pour secrétaire le savant archiviste M. le Men, dont on se rappelle le goût passionné pour tout ce qui touchait au passé de la Bretagne. C'est donc lui qui eut la première idée de collectionner les costumes; avec quelques maigres ressources, il trouva le moyen de faire faire de précieuses acquisitions et de préparer les bases de la galerie future. Mais le problème était complexe, et peut-être au-dessus des forces d'un seul homme; non seulement il s'agissait de reproduire pièce à pièce certains costumes disparus, dont il fallait souvent poursuivre les débris de succession en succession, mais on avait encore à compter avec les innombrables difficultés d'ordre pratique que suscitaient des questions telles que la confection de mannequins articulés devant supporter les vêtements, leur montage, la confection et l'adaptation des accessoires, le modelage des têtes et des mains, outre la question capitale des précautions à prendre pour assurer la conservation des diverses matières employées, surtout des étoffes.

» L'entreprise n'était guère encore sortie de la période des essais et des tâtonnements, lorsque l'archiviste M. le Men vint à mourir, et un instant on put croire qu'elle serait ensevelie avec lui. C'est alors que, pour lui donner une impulsion nouvelle, on eut l'idée de la remettre entre les mains de M. Beau, artiste peintre et directeur du Musée de Quimper. M. Beau accepta la lourde responsabilité qu'on lui offrait, sans se dissimuler la longueur et les complications de la tâche. Il y consacra quatre années d'études, de recherches et de modelages d'après nature, pour les cinquante personnages à représenter.

» Un à un, les costumes furent montés sur des mannequins en bois et en fer, ingénieusement articulés de façon à pouvoir reproduire tous les mouvements du corps humain. L'assemblage des pièces, le choix des matières qui entrèrent dans leur composition, tout fut combiné pour assurer le meilleur aspect possible à chaque figure, en même temps que pour prévenir les causes trop nombreuses de destruction. A cet effet, les cartonnages bitumés employés pour la formation des corps furent exécutés avec les soins les plus minutieux par M. Eugène Foulquier, qui apporta à cette tâche importante toute son habileté et sa grande expérience. Quant aux costumes eux-mêmes, ils furent choisis, examinés, contrôlés avec la plus scrupuleuse attention, et plongés dans des produits chimiques préservateurs, car la plupart de ces vêtements avaient été portés à des époques plus ou moins reculées et se fussent naturellement décomposés sans cette indispensable précaution.

» Certes il a été impossible de réunir toutes les variétés des costumes de la Bretagne, mais, parmi les types réellement caractérisés, bien peu manquent à la collection de Quimper, et il n'est guère d'habitant des communes du département qui ne puisse y retrouver, dans ses traits généraux, le vieil habillement en usage chez ses aïeux.

Musée ethnographique de Quimper. — Une Noce bretonne. — (Notre dessin ne reproduit qu'une partie de la scène.)

Depuis les spécimens de la Cornouailles jusqu'à ceux du Léon, une trentaine de cantons sont là, représentés par ces figures d'hommes, de femmes et d'enfants, qui offrent au plus haut point le mérite de l'authenticité.

» Ce genre de mérite ne se remarque pas seulement dans les costumes; il est aussi dans la physionomie des personnages, dont les têtes vieilles ou jeunes, sculptées d'après les études sur nature de M. Beau, reproduisent les caractères de la race ou plutôt des races bretonnes avec la plus parfaite exactitude.

» La galerie vitrée dans laquelle on plaça, pour les bien faire valoir, tous les personnages, fut construite dans une des cours du Musée, précisément à un endroit où se trouvait un petit portique en granit provenant de la démolition d'une ancienne église; ce fut un fond tout trouvé pour la scène qu'on désirait représenter. Les colonnes qui supportaient le vitrage et qui auraient produit un très mauvais effet dans l'ensemble du décor, furent garnies, au moyen de boulons, de fortes branches d'arbres naturelles, ce qui en modifia avantageusement la forme et donna un saisissant aspect de plein air au tableau. On peignit sur la muraille de fond une vue panoramique de montagnes; puis, après avoir réuni tous les accessoires que comportait le sujet, on disposa les divers groupes de personnages d'une façon qui dénote à la fois une minutieuse observation de la réalité et une conception artistique des plus heureuses.

» Du porche ouvert de l'église sortent à la fois deux couples de mariés, qu'entoure la joyeuse cohorte des garçons et des filles d'honneur. Le reste du cortège s'entrevoit derrière eux au fond de la chapelle, où des artifices d'éclairage font pénétrer une lumière discrète qu'on prendrait pour celle des cierges. Autour de cette partie centrale de la composition, les scènes épisodiques abondent : groupes rangés sur le passage de la noce; personnages en prière au pied de la croix; une charmante Fouesnantaise, au costume monacal, s'avançant avec un grave recueillement; une bonne femme, enveloppée de sa cape, courbée sur son bâton, ayant l'air de hocher la tête, comme si, se rappelant le passé, elle songeait aux noces du temps de sa jeunesse, plus belles encore que celles d'aujourd'hui; en avant, un vieux fermier aux longs cheveux d'argent, vêtu d'un riche et sévère costume de Gouézec, se préparant à bourrer sa pipe, quand un mendiant déguenillé, qu'eût envié Callot, l'aborde en lui tendant la main; à droite, une marchande affairée, étalant ses étoffes aux couleurs variées, ses dentelles aux galons d'or; à gauche, des buveurs attablés devant des pichets à demi pleins; en arrière, à l'angle de la façade de l'église, les joueurs de biniou et de hautbois prêts à accompagner la noce qui s'en ira, musique en tête, par les chemins creux des campagnes, et l'on se mettra en danse, au hasard du terrain, dans quelque carrefour de la route. Du haut de la balustrade du porche, trois personnages, deux hommes et une femme, regardent la fête.

» Mais ce qu'il faut renoncer à décrire, c'est l'effet extraordinaire produit sur le spectateur par cette foule aux attitudes si variées, si naturelles, qu'on doute de son immobilité, et qu'on ne peut s'empêcher d'épier ses gestes, ses mouvements; c'est aussi le coloris de ce tableau vivant, où les riches étoffes, les splendides broderies fondent leurs nuances, tempérées par le temps, dans une harmonie à la fois brillante et douce.

» Comme on se sent bien ici en présence de la vieille Bretagne, telle que l'ont vue Perrin, qui l'a peinte, Brizeux et Émile Souvestre, qui l'ont chantée! Avec quelle émotion, nous autres Bretons, nous retrouvons dans les personnages de la galerie de Quimper les aïeux qui nous ont précédés sur ce coin de terre et qui y ont laissé quelque chose d'eux-mêmes, de leurs idées, de leurs croyances, de leurs travaux! »

L.

SOUVENIRS.

CONTRE LES APPARENCES.

Heureux habitué des concerts du Conservatoire pendant plusieurs années, j'avais lié connaissance avec mes deux voisins de droite et de gauche qui, comme moi, revenaient fidèlement chaque hiver à leur place. Un jour mon voisin de gauche me fit remarquer, aux balcons, un jeune homme dont le visage était d'une laideur désagréable, presque repoussante.

— Voyez, me dit-il, cette figure ravagée, presque verte, cet air stupide. N'est-ce pas comme une page où, pour peu qu'on soit physionomiste, on lit clairement : Vice et sottise?

Mon voisin de droite, qui avait entendu ces paroles, s'empressa de nous dire doucement :

— Messieurs, je connais ce jeune homme; c'est M. Raymond Delage qui, l'an dernier, a sauvé deux enfants tombés d'un bateau dans le Rhône. A la suite de son dévouement dont toute « la presse » a parlé, il a été plusieurs mois paralysé et a failli mourir; il commence seulement à revenir à la santé : c'est peut-être la première fois qu'il se laisse voir en public, et je suppose que c'est par soumission à sa mère qui l'accompagne et le veut faire sortir de sa solitude ordinaire; il a la passion de la musique : cela lui fait du bien.

En ce moment, les regards de la personne qui parlait ainsi ayant rencontré ceux du jeune homme, ils se saluèrent : un sourire éclaira un instant la physionomie de M. Delage, qui me parut en être toute changée.

« Attends le sourire! » ai-je pensé plus d'une fois depuis.

Je ne saurais dire l'impression profonde que fit sur moi cette petite scène; elle a peut-être plus contribué que beaucoup de conseils et de réflexions à me mettre de plus en plus en garde contre les suppositions malveillantes. Plus j'ai vécu, plus je me suis étudié sérieusement à entretenir dans mon esprit une disposition toute contraire. Si un premier mouvement me porte à concevoir une mauvaise opinion d'un homme ou d'une femme, j'ai pris peu à peu l'habitude de la réprimer aussitôt et énergiquement en me disant : — Paix! arrière! prends garde! Cette personne te paraît méchante ou vicieuse, ou sotte; mais pourquoi croire si promptement à une apparence? Que sais-tu de son cœur, de son esprit, de ses actions? Ce qui te semble être une empreinte du mal n'est peut-être que celle du malheur ou d'une défectuosité physique. Ne juge pas, ne te hâte pas de prononcer en toi-même une condamnation qui serait peut-être tout à fait injuste. Ce n'est pas de ces sentiments-là qu'il est bon d'emplir son cœur.

Je sais bien que se *pétrir* ainsi de bienveillance, selon l'expression du moderne Bayle, c'est s'exposer à paraître naïf et, qui sait? à être dupe. Mais, alors même qu'il en serait ainsi, tout bien considéré, l'inconvénient est moins grave que celui

qui peut naître d'une trop grande confiance dans les soupçons malveillants auxquels on s'abandonne souvent à première vue. D'ailleurs, en se défendant ainsi d'animadversions qui ne reposent que sur des impressions irréfléchies, on ne s'engage pas : on se place seulement dans une disposition impartiale ou d'attente. S'il ne s'agit que d'un passant, on s'est épargné la petite souffrance que doit causer toujours la pensée du mal, même quand elle ne fait que nous effleurer. Si quelque relation doit suivre une première rencontre, on aura toute liberté d'observer et de se faire alors une opinion fondée.

Je sais qu'on peut me dire : — Les forts n'y regardent pas de si près et n'ont pas besoin de tant de subtilité pour bien juger du premier coup.

Je respecte les forts et je demande leur indulgence pour ma faiblesse; mais l'expérience me persuade que cette règle de prudence a écarté de moi bien des ombres, et peut-être, le dirai-je? a par surcroît servi à me concilier de précieuses sympathies. Je ne vois pas qu'après tout j'aie été souvent dupe. Quant à la naïveté, je passe condamnation, je m'incline; c'est apparemment une imperfection de nature dont ne se guérit pas qui veut. Mais est-il absolument nécessaire de vouloir s'en guérir?

Éd. Charton.

Mesures agraires.

La perche des eaux et forêts avait 22 pieds de côté ; elle contenait 484 pieds carrés.

L'arpent des eaux et forêts était composé de 100 perches de 22 pieds ; il contenait 48 400 pieds carrés.

La perche de Paris avait 18 pieds de côté ; elle contenait 324 pieds carrés.

L'arpent de Paris était composé de 100 perches de 18 pieds ; il contenait 32 400 pieds carrés ou 900 toises carrées. Cet arpent est donc équivalent à un carré de 30 toises de côté.

L'unité métrique de mesure agraire, nommée *are,* est un carré de 10 mètres de côté, qui comprend 100 mètres carrés. — L'*hectare* se compose de 100 ares, ou de 10 000 mètres carrés.

LES JEUX ENFANTINS AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Je ne voudrais pas assurer que tous les jeux des enfants datent du déluge, parce que la preuve m'en serait vraisemblablement difficile, mais à coup sûr la plupart d'entre eux ne sont pas inventés d'hier. Je publiai autrefois dans la *Nature* une miniature de l'*Hortus Deliciarum,* manuscrit du douzième siècle, où se retrouve dans ses principes le joujou des lutteurs mouvants, si à la mode ces dernières années; Viollet-Leduc avait indiqué plusieurs jeux dans son Dictionnaire, pour la plupart venus jusqu'à nous. Aujourd'hui je voudrais parler d'une série de planches populaires éditées à Paris, vers la fin du seizième siècle, *chez la veuve Jean le Clerc, rue Saint-Jean-de-Latran, à la Salamandre royale,* et où se retrouvent la plus grande partie de nos jeux d'enfants et de nos récréations de collège. Les noms ont souvent changé, mais le fond reste le même, comme on va le voir.

La suite de ces curieuses gravures devait primitivement se composer de douze feuillets, gravés sur bois assez modestement, mais avec une certaine précision. Les enfants qui y sont représentés portent le costume de Charles IX environ. Les jeux commencent à la plus tendre enfance ; il y a les espiègleries des tout petits, encore en robe, sous le titre de : « Jeux differens des plus jeunes. » Ces amusettes ne sont pas compliquées; elles consistent à poursuivre les papillons dans les plates-bandes d'un jardin, ou à prendre des mouches par le procédé ordinaire, en creusant la main et en la précipitant tout d'un coup. Un des enfançons tient même un hanneton au bout d'un fil ; un autre livre au vent un de ces moulinets de papier qui paraissent une invention d'hier. Les vers explicatifs le disent :

Autres au vent courent le moulinet;
Autres aussi d'un maintien sotinet
Contre le mur vont les mouches attendre...

Un peu plus tard, ils feront grincer une crécerelle, ils feront tourner à l'aide d'une ficelle un petit moulin. Comme au temps d'Horace, ils chevaucheront un long roseau à corps de cheval.

Ludere par impar, et equitare in arundine longa.

Les plus avisés feront des « bouteilles » avec

Savon destrempé en eau claire,

c'est-à-dire des bulles de savon. L'expression « faire des bouteilles » venait de ce que les verriers employaient un chalumeau pour souffler leurs verres et leurs bouteilles. Un jeu alors permis, mais que nos mœurs plus douces prohibent, c'était d'atteler un chien à un chariot et de lui faire traîner les plus petits de la bande.

Sur les neuf ou dix ans, les garçons choisissaient une place nette, y faisaient de petites fosses et y jouaient aux « esteufs », c'est-à-dire aux billes. On les voit comme aujourd'hui tenir leur petite sphère entre le pouce et l'index et la projeter dans la fossette. Les plus audacieux, craignant le froid aux mains, font des glissoires sur les ruisseaux gelés, et souvent embrassent la terre. On appelait alors ces accidents « baiser le marmouset. » Mais ce qu'on croirait à peine, c'est que le jeu de croket, revenu d'Angleterre, se jouait alors communément ; c'était la *croce* ou même la *crosse* à cause du bâton recourbé à un bout qui servait à frapper la boule.

Une expression souvent employée aujourd'hui dans les courses, ou même au billard, c'est la *poule.* On *fait une poule,* mais quant à expliquer

pourquoi, on serait bien embarrassé. C'est encore un jeu enfantin qui donna naissance à ce mot. Autrefois les gamins de dix à douze ans faisaient combattre des coqs. On appelait ce jeu *courir la poule*.

> Au roy des coqs chacun d'eux son coq porte
> Pour s'employer à la jouste tres forte
> Ou vont courir la poulle en tous endroits.

C'était une manière de roi de l'arquebuse que ce vainqueur à la poule. Il était tenu de faire distribuer trois noix à chacun de ses concurrents malheureux.

Avec l'âge se développaient les goûts guerriers. Voici les pétards, la « canonnière », comme on disait alors, qui était aussi ce jouet où des balles d'étoupes se chassent l'une l'autre par l'air comprimé. La canonnière devenait parfois une seringue avec laquelle le polisson du seizième siècle aspergeait les passants. Les garçonnets

Estampe du seizième siècle. — Jeux de crécelle, moulinet et autres.

plus paisibles jouaient au palet en cherchant à mettre à terre un bouchon chargé de monnaie. C'est l'instinct du lucre qui vient. Comme les œufs coûtaient moins cher alors que de nos jours, la mode était de les faire cuire durs, et de les faire rouler sur la pente d'un terrain cahin-caha, jusqu'à ce que l'un des derniers envoyés touchât les autres. Le vainqueur ramassait tout. Dans certains pays, ce jeu se fait encore avec les billes, comme on fait encore le « blocage », qui consiste à jeter des billes dans un trou et à gagner ou perdre suivant que le nombre sorti est pair ou impair. Dans le même genre était le « carreau »,

> Que les lacquets ont tousjours au cerveau,
> Pour y jouer en attendant leur maistre.

C'était une pièce de monnaie que l'on jetait dans un carré tracé sur terre, ou dans un rond, et on la perdait ou gagnait suivant le cas.

Jusqu'ici nous avons rapporté les seuls jeux de garçons ; voici venir les jeux mixtes où l'on admettait les dames. D'abord c'était le « cache bien tu l'as », une manière de furet du bois-joli, et le « pince-merille » qui n'est autre que notre pigeon vole. Le jeu appelé « ouvrez les portes gloria » consistait probablement en quelques devinettes, dont le gain était un baiser. Le « suré » était une ronde où des jeunes filles levant les bras laissaient passer sous une arcade ainsi obtenue toute la troupe de leurs compagnes se tenant à queue leu-leu.

Tout se retrouve dans ces images. Ce que nous appelons je crois le *bâtonnet*, le *quillet* dans certains pays, c'est-à-dire ce petit bâton taillé en crayon des deux bouts et que l'on fait sauter à l'aide d'un autre, portait alors le nom de « quille-là. » Le « bilboquet », c'était une quille placée à terre et que l'on renversait avec un palet ; ce jeu servait surtout aux bonneteurs du temps pour dépouiller les imbéciles.

> Ayant désir de tromper un novice,
> Qui tombe es mains de quelque fin vallet,
> Au bilboquet ils prennent exercice.

Mais il y avait des amusettes moins dangereuses : d'abord le « volant », puis la « pelotte », sortes de jeux de paume qui se jouaient avec des raquettes.

La « balle » se jetait plus simplement avec la main, et le « boutte-hors » avec une raquette en bois plat nommée *gamache* dans certains pays.

Le *saute-mouton* est alors le « couppe-teste », et de fait les têtes ont souvent leur compte au passage. Ce sont là récréations d'hiver, comme les « barres », encore aujourd'hui si en vogue parce qu'on s'y échauffe à courir ou à sauter. De même pour le cerceau conduit en main avec un bâton. Au contraire, dans les jeux d'été, il faut mentionner le « tir de la jatte », qui consistait alors, comme encore à présent dans nos fêtes de village, à renverser un seau d'eau sans en être éclaboussé; le « jeu de dames », où l'on pousse paisiblement des pions sur un échiquier; les tirs à l'arbalète, les « papegay », où les gens adroits venaient tirer à l'oiseau. Le vainqueur pouvait choisir parmi les objets accrochés au mât, soit les gants, soit les bourses, comme il se fait encore pour nos mâts de cocagne.

Estampe du seizième siècle. — Bilboquet, paume et autres jeux.

Vingt années plus tard, Stella donnait une suite de jeux de l'enfance au commencement du dix-septième siècle. Imbu de l'école italienne, l'artiste s'est cru obligé de représenter les enfants nus, en amours joufflus, sans caractère et sans goût. Nos planches populaires, moins adroites, moins jolies, ont l'avantage de la naïveté et de la priorité. A ce compte, elles méritaient cette courte notice.

H. Bouchot,
du Cabinet des estampes.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 95, 106, 130, 142, 154, 170 et 202.

XVI

La dernière lettre que nous reçûmes d'Ernster, avant son retour, était datée de Venise. N'ayant plus à se gêner, puisque son dernier envoi était en lieu de sûreté, il nous expliquait comment, dans l'intervalle des fouilles, il avait pu faire de longues excursions en Italie. Quand on avait mis au jour un certain nombre de morceaux, son compère le rappelait par dépêche « pour les intérêts de son commerce. » Il évaluait les trouvailles à leur prix marchand, les faisait emballer devant lui, et repartait, laissant l'homme à la vigne s'arranger avec ses amis de terre et de mer.

Il avait donc vu toute l'Italie! Aussi sa lettre respirait-elle, avec la joie d'avoir mené à bonne fin une entreprise hasardeuse, l'enthousiasme d'un ami du beau, qui vient de repaître ses yeux et son cœur de toutes les merveilles de la terre classique du beau.

Au jour et à l'heure qu'il avait fixés pour son retour, je me précipitai à la gare. Il n'était pas parmi les voyageurs qui descendirent du train. Craignant qu'il ne se fût endormi, ou qu'il n'eût été pris d'une indisposition subite, je visitai tous les wagons, sans voir dans aucun d'eux un seul voyageur qui, de près ou de loin, ressemblât à Ernster. Mon cœur se serra, et je rentrai précipitamment chez moi, espérant y trouver un télégramme qui m'expliquerait son retard.

Pas de télégramme; que faire? Je courus à son logement, espérant que son domestique avait été averti, et qu'il avait négligé de me prévenir.

— Votre maître? criai-je à Iffland, quand il m'eut ouvert la porte avec son flegme agaçant.

Iffland, tranquillement, d'un léger signe de tête en côté, me fit comprendre que son maître était là, dans son cabinet.

— Est-ce qu'il est malade?

Signe de tête négatif.

— Quand est-il arrivé?

— Ce matin.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il a?

— Triste!

Triste, lui! avec son caractère, et après la glorieuse campagne qu'il avait faite! Qu'est-ce que cela signifiait?

— Mais, enfin, puis-je le voir?

Iffland haussa les épaules; mais comme il ne me barrait pas le passage, je m'avançai vivement vers la porte, et je frappai deux coups avec impatience.

Je ne sais pas si quelqu'un me dit : « Entrez! » mais j'entrai quand même.

D'un seul coup d'œil je vis qu'il se passait quelque chose de grave.

La pipe favorite d'Ernster était à côté de son coude gauche, sur la table, bourrée par habitude, mais non allumée; nulle odeur de tabac dans la pièce; il n'avait pas fumé depuis le matin! Son chien Méphisto boudait dans un coin, comme un ami dont les avances ont été dédaignées; et cependant Ernster écrivait; or, toutes les fois qu'Ernster était occupé à lire ou à écrire, Méphisto, la mâchoire inférieure posée sur son genou gauche, le regardait tout le temps de ses yeux clairs, clignotant quand il se sentait regardé, comme pour dire à son maître : « Est-ce que c'est amusant, ce que tu lis là? » ou bien : « Ce que tu écris là, ça marche-t-il? »

Donc, Ernster écrivait, rapidement, d'une main fiévreuse. Il était encore tout couvert de la poussière du voyage, il avait les sourcils contractés et les lèvres serrées. Évidemment, il ne m'avait pas dit : « Entrez! » car le bruit de la porte, quand je la refermai sur moi, ne le tira pas de sa préoccupation.

Je m'avançai jusqu'à lui, et je lui posai la main sur le bras, en lui disant :

— Ernster, mon ami, qu'avez-vous? vous souffrez.

Il tressaillit comme un homme qui sort d'un rêve, et se passa la main sur le front.

— Oui, je souffre, me répondit-il; mais, mon Dieu! quelle heure est-il donc? Oh! six heures, et moi qui ai oublié de vous faire prévenir. Pardonnez-moi, mon ami, pardonnez-moi; je me suis oublié à écrire ce... cette... chose! ajouta-t-il avec l'impatience d'un homme habitué à trouver le mot propre et qui ne le trouve pas. Quel égoïste je suis; pendant que j'étais là, essayant de me soulager le cœur, j'ai honteusement oublié mon meilleur ami.

XVII

— Vous n'êtes pas malade, mon ami? lui demandai-je en le regardant avec inquiétude.

— Non, non, je ne suis pas malade de corps; mais, voyez-vous, j'ai un remords, un grand remords, et je hais les remords. Mais, en vérité, je ne parle que de moi; asseyez-vous. Comment allez-vous? Pas très mal, à ce qu'il me semble. La vue de votre bonne figure me fait déjà du bien. J'aurais dû courir à vous tout de suite. Mais je suis si peu habitué au remords que je me suis sauvé dans ma tanière, comme une bête blessée, pour secouer ce qui me pèse tant. Voyons, encore une fois, comment allez-vous? Attendez, nous causerons mieux en fumant.

Il se leva pour décrocher Wilhelmine, et parut surpris de ne pas trouver sa pipe à lui au râtelier. En regardant autour de lui, il l'aperçut toute bourrée sur la table, et se frappa le front. En m'apportant Wilhelmine, il remarqua Méphisto dans son coin.

— Méphisto, mon garçon, lui dit-il en se baissant pour caresser la pauvre bête, tu boudais donc! Il faut que je t'aie mal reçu; ou plutôt je ne me suis même pas aperçu que tu étais là. Pardonne-moi, mon vieux, ton maître est un égoïste qui oublie tous ses amis.

Méphisto avait commencé par ramper sur le sol, comme un chien qui ne sait pas comment seront reçues ses avances; puis il s'était mis à frapper le plancher de sa queue; puis il m'avait regardé avec reconnaissance, avec reconnaissance, je l'affirme. Ses grands yeux mélancoliques me disaient :

— Tu as joliment bien fait de venir, sais-tu?

Après m'avoir payé ce tribut de reconnaissance, Méphisto, d'un bond, se dressa sur ses pattes de derrière, appuya ses pattes de devant sur la poitrine d'Ernster, et lui lécha le bout du nez.

— Bien, Méphisto, dit Ernster, nous sommes contents de nous revoir! Et maintenant nous allons *faire amis*.

M'ayant tendu ma pipe, il se rassit, et Méphisto *fit amis*, c'est-à-dire qu'il s'assit par terre, appuya sa mâchoire inférieure sur le genou d'Ernster et ne bougea plus.

— Et, reprit Ernster en prenant sa pipe, cette autre amie que j'ai négligée aussi.

Quand nous eûmes allumé nos pipes, il sonna.

— Iff, dit-il, je n'y suis pour personne, et mon ami dîne avec moi. A moins, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, que vous n'ayez, comme on dit, un engagement antérieur.

— Je n'en ai pas, répondis-je, et quand même j'en aurais un, je me dégagerais à l'instant.

— Oh! que c'est gentil! s'écria-t-il en me serrant la main. Vous avez bien fait de venir; je suis déjà un autre homme.

— Et vous serez tout à fait vous-même, quand vous m'aurez dit ce qui vous a rendu si malheureux.

— C'est cependant une belle et douce chose que l'amitié! reprit-il d'un ton grave et doux. Voyez quelle confiance elle inspire! Si vous ne m'aviez pas prié de vous faire ma confession, c'est moi qui vous aurais demandé de l'écouter. Ah! cher ami, que ne vous ai-je rencontré ce matin, au sortir de la gare!

— Mais, au fait, lui dis-je, puis-je vous demander pourquoi vous avez devancé de douze heures le moment de votre arrivée?

— Vous dirai-je que j'étais impatient de vous voir? Pourquoi ne le dirais-je pas, puisque c'est la pure vérité. Ne rougissez pas, car alors, je vais être obligé de rougir aussi. Si j'étais impatient de vous voir, j'étais sûr que votre impatience égalait la mienne. Est-ce vrai?

— Oui, mon ami, c'est vrai. Mais il y a là un mystère que je ne comprends pas.

— Quel mystère?

— Quand vous êtes parti, avec cette intention dont je vous sais tant de gré, vous n'éprouviez donc pas ce remords qui semble vous avoir bouleversé?

— Eh non! je ne l'éprouvais pas.

— Alors, c'est donc pendant le trajet que ce remords est tombé sur vous?

— Comme la foudre, je puis bien le dire.

— Bon! mais un remords suppose naturellement une faute commise. C'est donc en chemin de fer que vous l'avez commise?

XVIII

— Pas le moins du monde.

— Alors, je n'y suis plus du tout.

— Vous allez me comprendre. Supposez que vous êtes avocat; supposez que vous ayez plaidé une cause, une cause sacrée. Vous l'avez plaidée au pied levé, avec négligence, et vous êtes parti, le cœur léger, pour un voyage d'agrément. Au retour de ce voyage, vous entendez parler de cette fameuse cause. Vous apprenez qu'elle est perdue, que, faute par vous d'avoir expliqué nettement votre pensée, des milliers d'innocents ont subi et subissent tous les jours les conséquences de votre légèreté, de votre inexcusable légèreté.

— Mais, mon ami, vous n'êtes pas avocat, que je sache.

— Je ne suis pas avocat de profession, c'est parfaitement vrai, mais je l'ai été une fois par occasion, à mon dam, comme vous allez le voir...

En ce moment, Iffland entre-bâilla la porte, passa sa tête par l'entre-bâillement, et regarda son maître en haussant par deux fois les sourcils. Traduction:

— Monsieur est servi!

Méphisto prit les devants.

— Dînons d'abord, me dit Ernster; aussi bien je commence à m'apercevoir que je n'ai pas déjeuné. Hé, seigneur Dieu, je ne me suis pas même donné un coup de brosse. Excusez-moi, je reviens dans deux minutes.

Il disparut dans son cabinet de toilette où je l'entendis faire ses ablutions à grande eau. Je me creusais la tête pour deviner quelle était cette cause sacrée qu'il prétendait avoir perdue, et plus je cherchais, moins je trouvais, naturellement. Ernster reparut et me dit en souriant:

— Je rentre dans la vie civilisée; par-dessus le marché, j'ai faim. C'est bon signe, n'est-ce pas? Maintenant, entre nous, comme je ne veux pas faire à Iffland le chagrin de le renvoyer de la salle à manger, et que je ne tiens pas, d'autre part, à raconter ma déconfiture devant lui, je vous demanderai d'avoir un peu de patience. Je lui dirai de servir le café dans mon cabinet de travail, et nous aurons toute la soirée devant nous.

— Accordé, lui répondis-je.

Là-dessus, nous passâmes dans la salle à manger. Méphisto était déjà installé à sa place, qui n'était pas à table, bien entendu. A chaque repas, le méthodique Iffland étalait une natte de paille dans le fond de la salle. C'était la nappe de Méphisto. C'est là qu'on lui permettait de manger les os qu'il venait chercher très poliment, sur invitation, sans nul soupçon d'importunité ou de grossièreté.

L'usage de la natte de paille était de tradition dans la famille Ernster, depuis l'arrière-grand-père de mon ami, de même que l'usage des chiens bien élevés, répondant tous, à tour de rôle, au nom de Méphistophélès. Cet arrière-grand-père, qui s'appelait Wolfgang, comme Mozart, avait été l'ami intime de Gœthe. Il avait vécu très vieux, puisque notre ami l'avait connu dans son enfance. Il parlait volontiers de Pawolfgang ou Pawolf, comme on l'appelait dans la famille. Tous ces souvenirs me revinrent à l'esprit en l'espace d'une seconde, pendant que je regardais, avant de m'asseoir à table, un petit pastel qui représentait Pawolfgang, et auquel j'étais destiné à tourner le dos, une fois assis à ma place, en face de notre ami.

— Quelle aimable et douce physionomie! dis-je presque sans m'en apercevoir.

— N'est-ce pas? me répondit-il avec un sourire de satisfaction. Vous connaissez les deux autres portraits de Pawolfgang, je veux dire le croquis au crayon qui est à la tête de mon lit, et qui est signé Gœthe, et la peinture à l'huile que j'ai en face de moi, dans mon cabinet. Celui-ci est le moins précieux des trois comme objet d'art; mais je le préfère aux deux autres, en dépit de la signature de Gœthe et de celle d'Angelica Kauffmann. Celui-ci me représente mieux Pawolfgang tel que je l'ai connu, avec ses ailes de pigeon poudrées à frimas, ses yeux d'un bleu de pervenche, si doux et si profonds, et ses lèvres si souriantes et si bonnes, quoique un peu minces.

A suivre. J. Girardin.

MODÈLE DE CADRAN EN BOIS SCULPTÉ

au Musée d'art et d'industrie de Hambourg.

On sait combien sont aujourd'hui recherchés par les amateurs, et avec toute raison, les médaillons et les plaquettes de bois sculpté de la Renaissance, taillés dans le buis ou dans un autre bois dur : ce sont des portraits semblables à celui de Raimond Fugger, qui a été publié dans ce recueil [1], ou de petits bas-reliefs d'un dessin

Musée de Hambourg. — Bois sculpté.

élégant et d'un travail si fin et si serré que l'on croit voir des œuvres ciselées dans le métal par d'habiles orfèvres. Œuvres d'orfèvres, en effet, car beaucoup d'entre elles ne sont autre chose que les types qui servaient à ceux-ci de modèles et qui étaient conservés après exécution dans les ateliers. Le Musée du Louvre en possède un choix très remarquable. On en rencontre beaucoup dans les musées d'Allemagne, où l'on peut reconnaître le style et la façon des écoles d'Augsbourg et de Nuremberg, si florissantes au seizième siècle.

Nous en offrons ici un exemple qui appartient au Musée d'art et d'industrie de Hambourg. C'est le milieu d'un cadran, mesurant 63 millimètres au diamètre, où des figures symboliques représentent le Soleil, la Lune, et les planètes Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne, et auprès d'elles les signes du zodiaque. Les personnages sont séparés par des sortes de lampadaire rayonnant, comme les figures elles-mêmes, autour d'un fleuron central.

Ce petit chef-d'œuvre est signé du nom de Vitus Keltz. On peut supposer avec vraisemblance que cet artiste était de la même famille que ce Hans Keltz, de Kauffbeuren, qui cisela en 1531 un échiquier conservé dans la Schatzkammer, au château impérial de Vienne.

E. S.

[1] T. L (1882), p. 328.

DÉBROUILLARD.

Ce mot n'est guère encore entré dans l'usage : il y viendra, et un jour il aura l'honneur de figurer dans le Dictionnaire de l'Académie française, parce qu'il a une signification bien déterminée et qu'il est utile. Littré, qui l'a introduit dans le supplément de son Dictionnaire, le définit ainsi :

Débrouillard, celui qui facilement se débrouille, se tire d'embarras.

Et il cite, comme exemple, ces lignes de M. Ch. Bigot :

« Le voyageur français se résigne aux mauvais » gîtes, aux mauvais repas; il se tire aisément des » mauvais pas, et il est, comme l'on dit dans l'ar- » got des ateliers, un débrouillard. »

Les ateliers ont de l'esprit; mais ce n'est plus seulement chez eux que ce mot est employé. Un académicien, l'un des meilleurs prosateurs du siècle, a dit un jour (à tort) de l'auteur de *Ahasvérus :* « Il ne se débrouillera jamais. »

Se débrouiller, c'est mot à mot sortir d'un brouillard. Heureusement il n'est guère de famille, de groupe, de compagnie, où, aux moments d'embarras, il ne se rencontre un débrouillard. On peut avoir beaucoup de raison, de bon sens, sans posséder assez de ce don, qui est si précieux dans tout le cours de la vie. Le débrouillard ne connaît pas le découragement; il ne dit pas : « Il n'y a rien à faire, je ne sais que devenir. » Il ne consent pas à se laisser vaincre par les difficultés; il ne s'affaisse pas sur lui-même; il n'hésite pas à mettre en mouvement toutes les ressources de son esprit; il cherche avec la conviction qu'il doit trouver, qu'il trouvera, il veut et il trouve.

Éd. Ch.

La Mer libre au Pôle Nord.

Peut-être la mer libre au pôle existe-t-elle en réalité, ou tout au moins trouvera-t-on une série d'îles séparées par des détroits et des bras de mer. Tout dépend peut-être d'un moment favorable; car il doit probablement se produire, dans les hautes latitudes, un phénomène analogue à ce qui se passe dans les hautes altitudes : telle année, le froid y est rigoureux; telle autre, il s'y fait à peine sentir, et tandis qu'à un moment donné on peut atteindre sans encombre un point extrême, à un autre moment tout accès est absolument fermé. Il suffit parfois d'un instant pour changer totalement la face des choses.

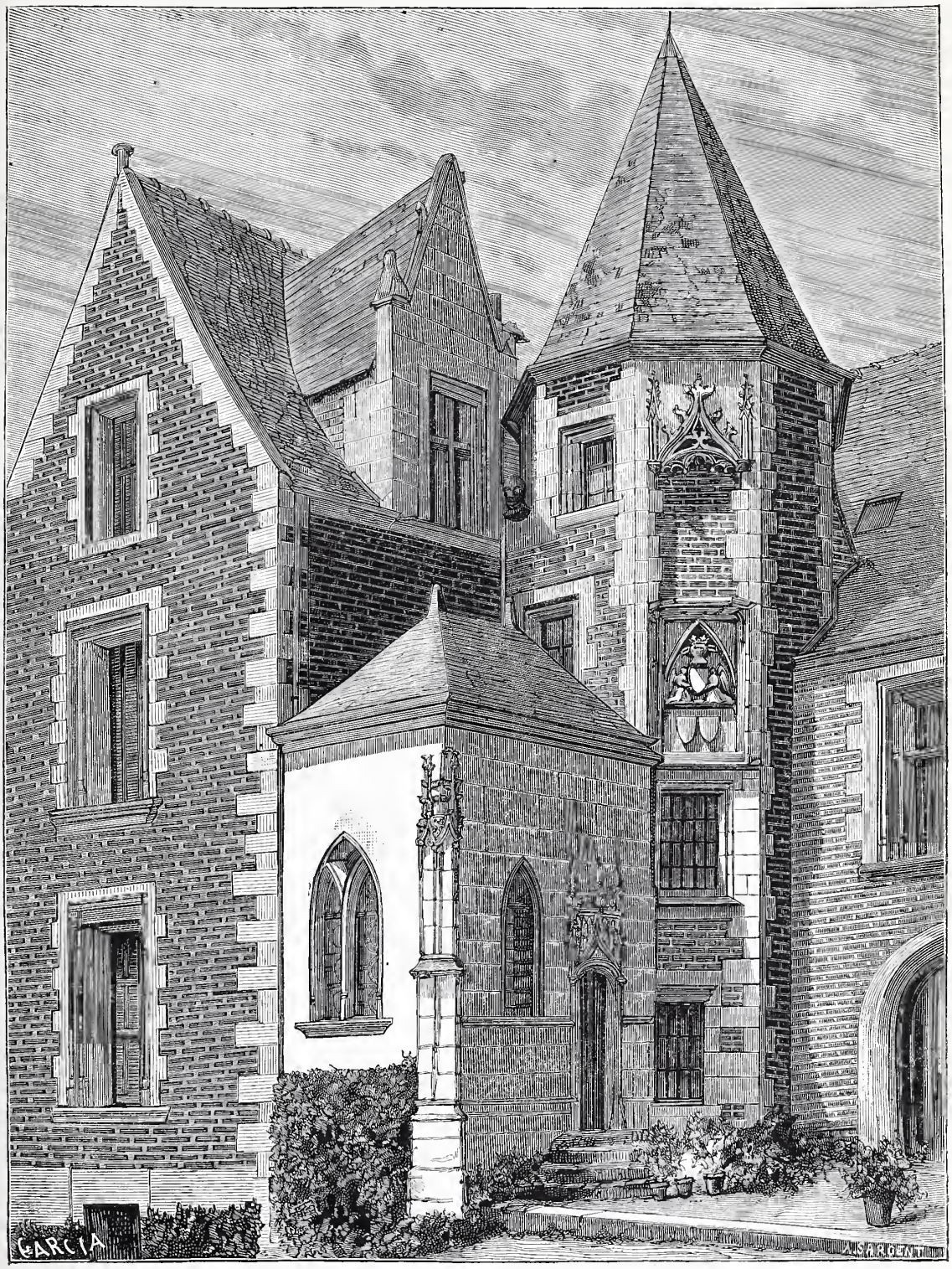
Espérons d'ailleurs qu'avec les progrès sérieux que fait l'aérostatique, ce ne sera bientôt plus une chimère que de vouloir atteindre le pôle.

M.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

AMBOISE. — LE MANOIR DU CLOS-LUCÉ,

OU EST MORT LÉONARD DE VINCI.



Le Manoir du Clos-Lucé, à Amboise. — D'après une photographie.

On suppose qu'un Italien du seizième siècle, dans un mouvement d'éloquence indignée, déplorant l'ingratitude qui avait décidé Léonard de Vinci à s'exiler en France, avait pu s'écrier : « On a laissé Léonard abandonner l'Italie, et il est allé mourir à Fontainebleau, dans les bras de François Ier ! »

C'était là un élan d'imagination, vif et noble,

fait pour séduire, une sorte d'image qui, de 1519 à 1530 ou 1540, se traduisit en anecdote.

Vasari, si utile, si intéressant, mais admettant assez souvent sans critique des anecdotes de sources incertaines, ne pouvait manquer de s'emparer de celle-ci, et il la développa avec quelques détails, probablement alors traditionnels, qui lui donnèrent un caractère de vraisemblance. Il raconte [1] que Léonard, près de sa fin, était descendu de son lit pour recevoir le saint sacrement, mais que voyant entrer le roi, il demanda, par respect, à se rasseoir. Puis, après avoir répondu au roi qui l'interrogea avec bonté sur son mal, il s'accusa hautement d'avoir offensé Dieu et les hommes, et de ne pas avoir travaillé dans l'art aussi bien que c'eût été son devoir. Il fut interrompu par un violent accès, avant-coureur de la mort, et alors le roi lui soutint la tête pour l'aider et le soulager; mais « l'esprit divin (*divinissimo*) » de Léonard ayant conscience qu'il ne pouvait » aspirer sur terre à un plus grand honneur que » celui-là, expira aussitôt dans les bras du roi. »

Il y a un demi-siècle on pouvait croire encore à cette légende : cependant déjà des doutes sérieux commençaient à s'élever, comme on peut le voir dans notre texte même joint à l'esquisse du tableau très estimé où M. Gigoux a représenté Léonard de Vinci, mourant, agenouillé devant le saint sacrement, et soutenu par François Ier [2].

Les faits, étudiés depuis avec plus d'attention, ont démontré que Léonard de Vinci est mort dans le manoir de Cloux ou Clos-Lucé, près du château d'Amboise, et certainement hors de la présence de François Ier.

Léonard avait suivi François Ier en France, à la fin du mois de janvier 1516, en qualité de peintre et ingénieur du roi, avec une pension annuelle de 700 écus. Il avait été autorisé à habiter, dans la ville d'Amboise, le Clos-Lucé, demeure honorable, historique, comme on le verra plus loin. Ce fut là qu'il vécut un peu plus de trois ans, avec son ami Francesco Melzi, peintre, Salai son élève, et Vilanis son serviteur. Au mois de janvier 1518, il s'était transporté, comme ingénieur, dans la petite ville de Romorantin, où le roi voulait faire passer un canal navigable. De retour au manoir du Clos, il tomba malade et dicta son testament devant maître Guillaume Boureau, notaire royal au bailliage d'Amboise. On a le texte original de ce testament : il est déposé dans l'étude de Me Ph. Bourcau, notaire à Amboise, héritier du nom et de la profession du notaire de Léonard.

Par ce testament, Léonard donna des instructions pour sa sépulture dans l'église de Saint-Florentin d'Amboise, pour différents legs, celui entre autres d'un petit jardin, et pour la distribution de sa garde-robe entre ses serviteurs.

Il mourut huit jours après, âgé de soixante-sept ans, le 2 mai 1519, au Clos-Lucé.

(1) Vasari écrivait vers 1550.

(2) Voy. notre tome III, 1835, p. 77.

A cette date, François Ier était au château de Saint-Germain en Laye, où la reine venait d'accoucher, et le *Journal de la cour*, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris, témoigne qu'il ne fit aucun voyage avant le mois de juillet. Un des documents sur la vie de Léonard réunis par le Lomazzo fait d'ailleurs aussi connaître que le roi n'apprit la mort de Léonard que par Francesco Melzi.

Pourquoi Léonard de Vinci s'était-il exilé? Il était mécontent et pauvre. Ce puissant génie en art et en science, l'un des plus grands, des plus étendus et des plus variés des temps modernes, paraît n'avoir pas été apprécié alors de ses contemporains comme il l'est aujourd'hui. Il ne voulait laisser sortir de ses mains aucune œuvre où il n'eût atteint la perfection telle qu'il en avait le sentiment. Il avait moins de grâce que Raphaël, mais plus de force : à un nombre égal de productions, il fût resté peut-être, de tous les peintres du seizième siècle, le plus renommé.

Quoi qu'il en soit, la grande lenteur de travail de Léonard paraît avoir souvent découragé en Italie ses protecteurs. Certaines paroles du pape Léon X l'avaient blessé. On lui avait préféré Michel-Ange pour l'exécution de sculptures à Florence. Humilié, attristé, morose, pauvre aussi par incurie, Léonard se laissa séduire par les promesses et la bonne grâce de François Ier. Il devait peindre pour lui une *Sainte Anne* dont il avait apporté l'esquisse en France. Il n'en eut pas le temps. Une tradition veut que l'on ait vu autrefois quelques traces de peintures de lui au Clos-Lucé et dans la ville : il n'en reste absolument rien. [1]

Le petit manoir ou château du Cloux ou Clos-Lucé, ainsi illustré par le séjour de Léonard, et dont notre gravure représente une partie, avait été construit vers 1470 par un maître d'hôtel du roi, nommé Estienne le Loup. Il est fait assez souvent mention de ce manoir dans les « Comptes des » recettes et des dépenses d'après les receveurs » des rentes et revenus de la ville et pont d'Am- » boise », où nous relevons les détails suivants :

1474. — Don d'avoine et de poisson à Estienne le Loup, écuyer, maître d'hôtel du roi et seigneur du Cloux.

1476. — Étayement du pont-levis de la porte Hartault, pour y passer par-dessus une grosse pierre que Estienne le Loup faisoit mener à force de charroy au Cloux.

1482. — Fourniture de perches « pour faire lisses et *tienmains* au long du chemin qui a esté fait depuis la poterne du chastel dudit Amboise jusques au Cloux..., affin que monsieur le Daulphin et autres du chastel allassent plus aisément dudit chastel au Cloux. »

1499. — Don de poisson au chancelier de France et à madame sa femme; au maréchal de Gié, capitaine de la ville; au général Briçonnet; à M. de Ligny, qui étoit à sa maison du Cloux.

1525. — Hypocras blanc et clairet offert au trésorier

(1) *Essais historiques sur la ville d'Amboise et son château*, par Cartier. Poitiers, 1840.

Babou lorsqu'il revint d'Espagne, à un dîner qui lui fut donné le 30 décembre au Clos.

1530. — Les malades de la ville (en temps de peste) sont recueillis dans une maison appelée la Fosse Bredasne, près de la grange du Clos.

1532. — Dépense de douze livres tournois pour poires de bon chrétien et pommes de Capendu offertes à la reine « pendant qu'elle estoit logée au Cloux. »

1534. — Vente par adjudication, au carroir d'Amboise, de meubles précédemment achetés pour servir aux *Ytalliens* estans au Cloux [1] (deux paires de landiers, crémaillerie, batterie de cuisine, trois chandeliers, 66 livres d'étain en œuvre, 8 draps, 11 serviettes et 2 nappes, 2 oreillers, 1 tapis, 2 coffres de bois).

1544. — Visite de maîtres charpentiers aux caves ouvertes dans le coteau, de la porte Hartault au Clos, pour examiner les éboulements qui s'y étoient produits.

1634. — Baptême de Antoinette-Marie, fille de Jean-Gabrielle de la Hillière, seigneur de Grillemont et du Clos-Lucé.

(En 1637, Mlle de Montpensier, qui n'avait que dix ans, vint à Amboise et logea au Clos-Lucé chez M. d'Amboise, mestre de camp, qui avait été gouverneur de Trin, en Piémont, pour le roi.)

1643. — (A un baptême.) Parrain, messire Antoine d'Amboise, chevalier, seigneur du Bourrot, le Clos et Neuilly, mestre de camp du régiment de Touraine.

1670. — (A un autre baptême.) Charles-Jules d'Amboise, seigneur du Clos.

1775. — (De même.) Henri-Michel d'Amboise, seigneur du Clos [2].

ÉD. CHARTON.

SALZBOURG.

Suite et fin. — Voy. p. 196.

Près de la cathédrale on montre aux étrangers un petit cimetière adossé à une colline, dans une situation très pittoresque. Après l'avoir visité, je me disposais à sortir, quand je vis plusieurs personnes qui se dirigeaient vers une salle dont la porte était ouverte. Je fis comme elles et je me trouvai fort inopinément devant un lit de parade, sur lequel était étendue une morte, entourée de couronnes de fleurs et de cierges allumés. C'est, paraît-il, la coutume en Allemagne d'exposer publiquement les cadavres pendant deux jours avant de les enterrer. Il y a, hors de la ville, un cimetière nouveau, plus grand, et dont le plan rappelle celui des cimetières italiens.

On a appliqué au Musée de Salzbourg une idée originale. On y a recomposé un appartement complet avec un mobilier dont toutes les pièces, recueillies dans le pays même, datent du seizième siècle. C'est une exposition doublement instructive ; car elle montre comment la Renaissance a adapté les arts décoratifs à l'usage domestique, et quel caractère particulier ils ont revêtu dans cette partie de l'Allemagne. La chambre à coucher pourrait d'un tour de main être mise en état de loger le visiteur, si on lui passait la fantaisie de s'installer parmi ces restes d'un autre âge. Étendu dans le grand lit à colonnes, il rêverait de Charles-Quint et de Martin Luther; au réveil, il irait s'asseoir sur le petit banc de la loggia, et à travers les vitraux sertis de plomb ses yeux chercheraient dans la rue les cavaliers en pourpoint tailladé, les dames en collerette et en vertugadin. De là il passerait dans le cabinet de travail où l'attendent une belle bibliothèque, un grand fauteuil en bois sculpté et une table surchargée d'in-folios reliés en parchemin, de mappemondes et de papiers, « plus une peau de lézard de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pendue au plancher de la chambre. » Près de là est la salle à manger; le couvert est mis sur la table ; il n'y a qu'à prendre place ; cristaux, vaisselle, tout est du temps ; en face de chaque siège on a disposé les couteaux, les petites fourchettes à deux dents et à tige droite, les serviettes brodées de rouge ; des fruits empilés dans les compotiers ajoutent l'illusion de la vie au spectacle de ce luxe d'antan. La cuisine enfin regorge de bassinoires, de moules à gaufres, de plats de terre et d'étain, de brocs et de chaudrons. On y a réuni une collection de vieilles chopes, devant laquelle les buveurs de bière doivent tomber en extase.

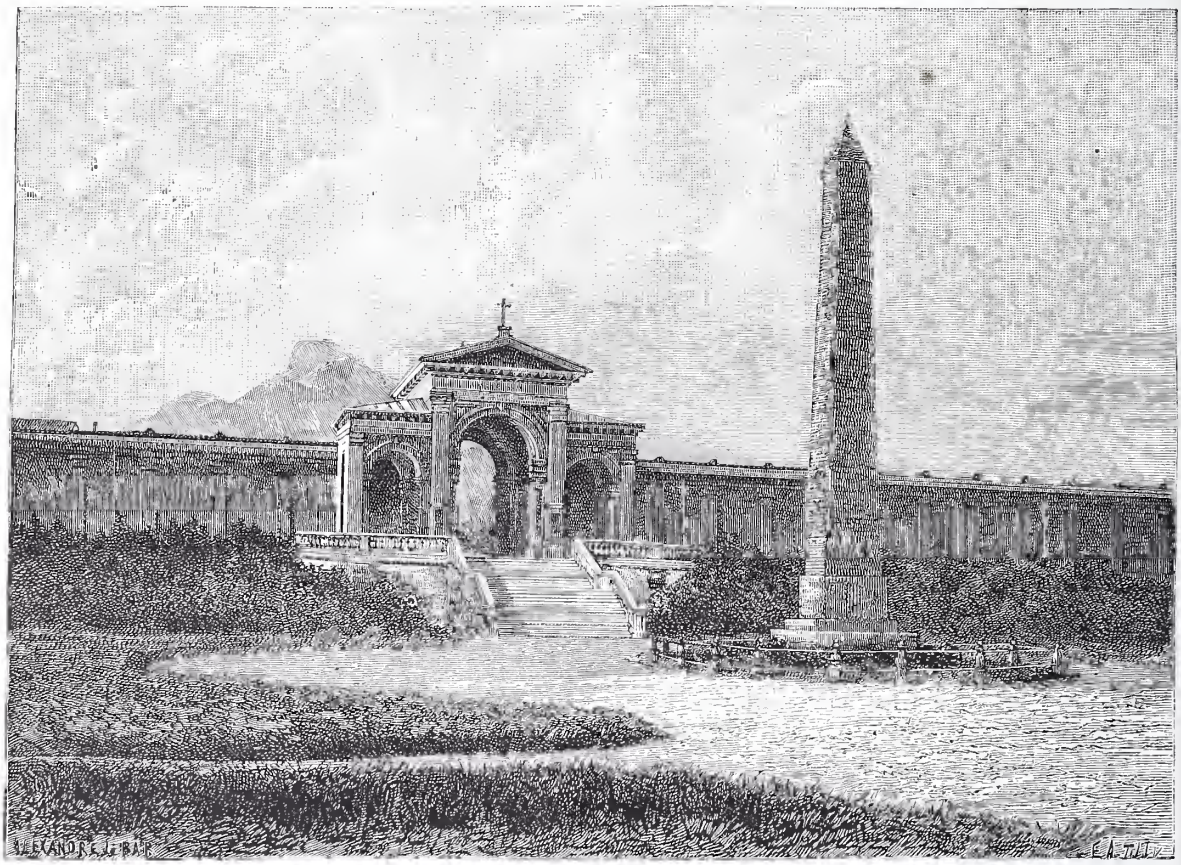
Je dois avouer que je suis sorti de ce musée un peu triste. Rien, dit-on, ne porte à la mélancolie et aux méditations funèbres comme la vue des ruines. Il y a cependant à mon avis quelque chose de plus attristant qu'une ruine : c'est une maison veuve de ses habitants, et qui est restée intacte après leur mort. N'est-ce pas une consolation pour l'homme de penser que s'il passe, rien autour de lui n'échappe à la même condition misérable? N'y a-t-il pas quelque douceur à songer, en présence d'un monument mutilé, que nous subissons une loi qui n'est pas faite pour nous seuls et que les plus beaux ouvrages doivent aussi périr dans un délai plus ou moins court? Nous pouvons nous payer de cette illusion, que l'édifice s'est écroulé sur les tombes de ceux qui l'ont peuplé jadis, afin de ne pas leur survivre, comme s'il avait cédé à un mouvement de sympathie et de pitié suprêmes. Mais quelles réflexions amères éveille en nous l'aspect d'une demeure que ses maîtres, à jamais disparus, ont laissée toute pleine de leur souvenir ! Quel contraste entre les témoignages de leur frivolité qui s'étalent à chaque pas et le silence solennel des lieux qu'ils ont quittés ! Supposons une Pompéi qui n'aurait jamais été brûlée et ensevelie ; il n'y aurait pas au monde de spectacle plus lugubre. Il arrive quelquefois que par respect pour la mémoire d'une personne chérie ses parents conservent avec un soin pieux la disposition d'un appartement où elle a vécu, et qu'ils en ferment la porte comme celle d'un sanctuaire. Quand par hasard ils y entrent, c'est avec

[1] Ces meubles avaient dû servir à Léonard, mort en 1519, puis à ses héritiers.

[2] Inventaire analytique des Archives communales d'Amboise (1421-1789), etc., par M. l'abbé C. Chevalier. — Tours, 1874.

émotion et le cœur serré. Il n'y a personne qui n'éprouve le même sentiment au Musée de Salzbourg, s'il est vrai que tout homme a pour ses semblables un peu de l'affection qu'on a pour sa famille.

La peine que se donne la ville de Salzbourg pour attirer et retenir les étrangers se manifeste partout. La colline des Capucins ne peut tenter leur curiosité que par un très beau point de vue; mais comme il est savamment annoncé et exploité! Depuis le bas de la montée jusqu'au sommet ce ne sont le long de la route que mains indicatrices, peintes sur des écriteaux, qui, l'index tendu, empêchent de s'égarer; ces perfectionnements de la civilisation se continuent même à travers un joli petit bois, que l'on aurait voulu croire mystérieux et sauvage. Puis, à partir d'un certain point, les écriteaux se multiplient et conduisent dans des directions différentes. Ils disent, ou plutôt ils crient au passant : *Vue de la ville! Vue de la campagne! Le plus beau point de vue est par ici!* On se figure un bon bourgeois qui ferait les honneurs du pays et qui, tout haletant, gesticulerait des deux bras à la fois pour que son hôte ne laissât rien passer inaperçu. A l'endroit indiqué les arbres sont taillés avec art pour ne rien dérober



Le nouveau Cimetière de Salzbourg.

du paysage qui s'étend au delà et pour l'entourer comme d'un cadre de verdure. Enfin on arrive à un donjon qui couronne la hauteur. Les fenêtres ont des carreaux de diverses couleurs; de là chacun peut contempler la nature sous la couleur qu'il préfère. Les voyageurs d'humeur sombre ont ainsi cette satisfaction que pendant quelques minutes ils peuvent voir tout en rose.

Le vieux château qui domine la ville était autrefois la résidence des princes de Salzbourg. C'est une forteresse assise sur un rocher escarpé. On y monte à travers de beaux ombrages par un chemin en lacet, que coupent plusieurs poternes. A l'intérieur règne un véritable dédale de couloirs et d'escaliers en ogive. On a restauré quelques pièces que l'on montre aux visiteurs. Mais c'est surtout le coup d'œil dont on jouit du haut de ce nid d'aigle qui fait l'intérêt de la promenade. On assure que le panorama est admirable quand il est éclairé par un jour limpide. Peut-être est-il plus beau encore après une fraîche pluie de septembre, lorsque du milieu des nues amoncelées un coup de soleil, semblable à celui qui a tenté le pinceau de Ruysdael, vient frapper d'aplomb la vallée de la Salzach. Alors sous ce jet de lumière, qui laisse dans l'ombre la verdure des collines et les grandes montagnes tachées de neige de l'arrière-plan, apparaissent, comme un groupe de premiers sujets dans une apothéose de théâtre, la petite ville avec ses clochers et ses larges places désertes, la rivière dont les eaux s'illuminent, et plus loin les coquettes villas du quartier neuf enguirlandées de fleurs.

GEORGES LAFAYE.

LE ROI CHARMANT.

Voy. p. 173.

LES QUATORZE ÉDITS DE PIYADASI GRAVÉS SUR UN ROCHER.

Rappelons que ces édits ont été gravés, vers l'an 270 avant Jésus-Christ, par ordre du roi indien Piyadasi converti au bouddhisme, sur un rocher près de Ghirnar. L'inscription, qui ne couvre pas moins de cent pieds carrés, a été déchiffrée par plusieurs orientalistes et en dernier lieu par M. Senart, membre de l'Institut, qui l'a étudiée grammaticalement avec une science et une habileté supérieures. C'est sa version du texte que nous détachons de ses commentaires.

Ghirnar est une assez haute montagne dans la grande presqu'île de Kathyavâd ou Kattivar, l'une des provinces du Goudjerat; vénérée par les habitants des contrées voisines, elle est couverte de

Le Rocher d'Açoka, près de Ghirnar, dans la province indienne de Goudjerat. — D'après une photographie de Burgess (1).

Spécimen des caractères du rocher d'Açoka.

temples; elle est située à quatre ou cinq lieues de la ville de Djounagarh, dans la partie sud-ouest de la presqu'île, et d'un accès difficile.

Premier édit.

Cet édit a été gravé par l'ordre du roi Piyadasi, cher aux Devas (aux dieux).

Il ne faut ici-bas perdre aucune vie en l'immolant, non plus que faire des festins (2). En effet, le roi Piyadasi voit un grand mal dans ces festins. Il y en a bien eu avec son approbation, autrefois,

(1) Burgess, *Reports on the antiquities of Kathiâvad and Kachh*. In-4°. Voir de la page 98 à la page 125. 1874-1877.

(2) Où l'on mange de la chair des animaux.

dans les cuisines du roi Piyadasi, alors que pour la table du roi l'on tuait chaque jour des centaines de milliers d'êtres vivants. Mais à l'heure où est gravé cet édit, trois animaux seulement sont tués pour sa table, deux paons et une gazelle, et encore la gazelle pas régulièrement. Ces trois animaux même ne seront plus immolés à l'avenir.

Deuxième édit.

Partout, au territoire du roi Piyadasi, cher aux Devas, et aussi des peuples qui sont sur ses frontières... partout le roi Piyadasi a répandu des remèdes de deux sortes, remèdes pour les hommes, remèdes pour les animaux. Partout où manquaient les plantes utiles, soit aux hommes, soit aux animaux, elles ont été importées et plantées, et de même des arbres. Partout où manquaient des racines ou des fruits, ils ont été importés. Et sur les routes, des puits ont été creusés pour l'usage des animaux et des hommes.

Troisième édit.

Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas.

Dans la troisième année de mon sacre, j'ai ordonné ce qui suit :

Que partout dans mon empire les fidèles, le râjuka [1] et le gouverneur du district se rendent tous les cinq ans à l'Assemblée [2], pour y remplir leurs devoirs et y proclamer l'enseignement religieux suivant :

« Il est bon de témoigner de la docilité à son » père et à sa mère, à ses amis, connaissances et » parents.

» Il est bon de faire l'aumône aux brahmanes » et aux çramanas [3].

» Il est bon de respecter la vie des êtres animés.

» Il est bon d'éviter la prodigalité et la violence » de langage. »

Quatrième édit.

Dans le passé a régné, pendant bien des siècles, le meurtre des êtres vivants, la violence envers les créatures, le manque d'égards pour les parents, le manque d'égards pour les brahmanes et les çramanas. Mais aujourd'hui le roi Piyadasi, fidèle à la pratique de la religion, a fait résonner la voix des tambours, comme la voix même de la religion, montrant au peuple des processions de châsses, d'éléphants, de torches, et autres spectacles célestes.

Grâce à l'enseignement de la religion répandu par le roi Piyadasi, aujourd'hui règnent, comme cela ne s'était pas fait depuis bien des siècles, le respect des créatures vivantes, la douceur avec les êtres, les égards pour les parents, les égards pour les brahmanes et les çramanas, l'obéissance aux père et mère, le respect aux vieillards.

[1] Fonctionnaires chargés de la surveillance morale et matérielle des populations.

[2] Dans ces assemblées religieuses il se faisait de larges libéralités.

[3] Secte.

En ce point, comme en beaucoup d'autres, règne la pratique de la religion, et le roi Piyadasi continuera de la faire régner. Les fils, les petits-fils et les arrière-petits-fils du roi Piyadasi, feront régner cette pratique de la religion jusqu'à la fin du monde. Fermes dans la religion et la vertu, ils enseigneront la religion ; car l'enseignement de la religion est l'action la meilleure, et il n'est pas de pratique véritable de la religion sans vertu. Or le développement, la prospérité de cet intérêt, est bon.

C'est dans cette vue qu'on a fait graver ceci, afin qu'ils s'appliquent au plus grand bien de cet intérêt et qu'on n'en voie pas la décadence.

Le roi Piyadasi a fait graver ceci dans la treizième année de son sacre.

Cinquième édit.

Voici ce que dit Piyadasi, le roi cher aux Devas :

La pratique de la vertu est difficile. Celui qui ne s'en écarte pas fait quelque chose de difficile... Celui qui abandonnera cette voie, celui-là fera le mal. C'est qu'en effet le mal est facile : le mal est dans la nature humaine.

C'est ainsi que dans le passé il n'a pas existé de surveillants de la religion. Mais j'ai, dans la quatorzième année de mon sacre, créé des surveillants de la religion. Ils s'occupent des adhérents de toutes les sectes [1], en vue de l'établissement et du progrès de la religion, de l'utilité et du bonheur des fidèles de la vraie religion. Ils s'occupent, chez les populations, des guerriers, des brahmanes et des riches, des pauvres, des vieillards, en vue de leur utilité et de leur bonheur, pour lever tous les obstacles devant les fidèles ; ils s'occupent de réconforter celui qui est dans les chaînes, de lever pour lui les obstacles, de le délivrer s'il est chargé de famille, et s'il a été victime de la ruse, et s'il est âgé.

Dans tout mon empire ils s'occupent de ceux qui sont fermes dans la religion et qui s'adonnent à l'aumône.

C'est dans ce but que cet édit a été gravé. Puisse-t-il durer longtemps, et puissent les créatures suivre ainsi mes exemples !

Sixième édit.

Dans le passé on a souvent négligé l'expédition des affaires. Quant à moi, voici ce que j'ai fait. A tous moments, que je mange, que je sois dans les appartements intérieurs, dans le lieu de la retraite religieuse, dans le jardin, partout pénètrent les officiers chargés des rapports, avec l'ordre de me rapporter les affaires du peuple, et partout j'expédie les affaires du peuple... C'est mon devoir de procurer par mes conseils le bien public : or la source en est dans l'activité et l'administration de la justice ; car il n'est rien de plus efficace pour le bien public. Tous mes efforts n'ont

[1] Le roi laisse subsister toutes les sectes, sans perdre de vue l'établissement de sa propre religion.

qu'un but : acquitter cette dette de devoir à l'égard des créatures; je les fais autant que possible heureuses ici-bas : *puissent-elles s'acquérir le ciel dans l'autre monde!* (1)

C'est dans cette pensée que j'ai fait graver cet édit; puisse-t-il subsister longtemps! (2)

Septième édit.

Le roi Piyadasi souhaite que toutes les sectes puissent habiter librement en tous lieux. Toutes, en effet, se proposent également l'asservissement des sens et la pureté de l'âme; mais l'homme est mobile dans ses volontés, mobile dans ses attachements. Ils pratiqueront donc ou en entier ou en partie l'idéal qu'ils poursuivent. Tel qui ne fait pas assez d'abondantes aumônes peut du moins posséder la domination sur ses sens, la pureté de l'âme, la reconnaissance, la fidélité dans les affections, ce qui est toujours excellent.

Huitième édit.

Dans le passé, les rois sortaient pour des courses d'agrément. La chasse et les autres divertissements de ce genre faisaient leurs plaisirs... Pour moi, mes courses sont la visite et l'aumône aux brahmanes et aux çramanas, la visite aux vieillards, la distribution d'argent, la visite au peuple de l'empire, son instruction religieuse, les consultations sur les choses de la religion. C'est ainsi que le roi, en échange des plaisirs passés, jouit du plaisir que procurent ces actions.

Neuvième édit.

... Les hommes observent des pratiques variables dans la maladie, au mariage d'un fils ou d'une fille, à la naissance d'un fils, au moment de partir en voyage. Dans ces circonstances et autres, on observe des pratiques variables, sans valeur et vaines... De pareilles pratiques ne produisent guère de fruits : la pratique de la religion, au contraire, en produit de très précieux. C'est à savoir, les égards pour les esclaves et les serviteurs, le respect pour les parents et les maîtres, la douceur envers les êtres vivants... Il faut qu'un ami, un parent, un camarade, donne ces conseils : « Dans » telle ou telle circonstance, voilà ce qu'il faut » faire, voilà ce qui est bien. » Convaincu que c'est par cette conduite qu'il est possible de *mériter le ciel*, on la doit suivre avec zèle... Les pratiques sans solidité sont d'une efficacité douteuse; en tous cas, leur puissance est *limitée à la vie présente*. La pratique de la loi, au contraire, n'est pas liée au temps. Si elle ne produit pas le résultat que l'on a en vue, le résultat terrestre, *elle assure pour l'autre monde une infinie moisson de mérites.*

(1) Assurément ce n'est point là une croyance au Nirwâna, considéré par des commentateurs du bouddhisme comme l'anéantissement absolu de l'être.

(2) Ce vœu, qui date d'il y a deux mille et deux ou trois cents ans, s'est réalisé. Malgré quelques ravages du temps, l'édit existe et on peut le lire.

Dixième édit.

Le roi Piyadasi ne juge pas que la gloire et la renommée apportent grand profit, excepté cette gloire et cette renommée qu'il cherche d'avoir fait en sorte que dans le présent et l'avenir le peuple pratique l'obéissance à la religion. Tous les efforts que fait le roi Piyadasi sont en vue des fruits de *la vie future*, dans le but d'échapper à tout écueil. Or l'écueil, c'est le mal...

Onzième édit.

... Voici ce qu'il faut observer : les égards envers les esclaves et les serviteurs, l'obéissance aux père et mère, la charité envers les amis, les parents, etc. (Répétition d'un édit précédent.)

Douzième édit.

Le roi Piyadasi honore toutes les sectes, ascètes et maîtres de maison, il les honore par l'aumône et par les honneurs de divers genres. Mais le roi attache moins d'importance à ces aumônes et à ces honneurs qu'à voir régner les vertus morales qui constituent leur partie essentielle. Ce règne du fond essentiel de toutes les sectes implique, il est vrai, bien des diversités. Mais pour toutes il a une source commune, qui est la modération dans le langage; c'est-à-dire qu'il ne faut pas exalter sa secte en décriant les autres, qu'il ne faut pas les déprécier sans légitime occasion, qu'il faut au contraire en toute occasion rendre aux autres sectes les honneurs qui conviennent. En agissant ainsi, on travaille au progrès de sa propre secte, tout en servant les autres. En agissant autrement, on nuit à sa propre secte, en desservant les autres... La concorde seule est bonne, en ce sens que tous écoutent et aiment à écouter les croyances les uns des autres. C'est en effet le vœu du roi que toutes les sectes soient instruites et qu'elles professent des doctrines pures.

Treizième édit.

Dans cet édit, le roi exprime la douleur que lui ont fait éprouver tous les maux de la guerre qu'a entraînés la conquête de l'immense contrée du Kalimga. Cette conquête avait-elle eu lieu avant sa conversion au bouddhisme, ou avait-il été contraint à la faire par des circonstances qui restent ignorées? Nous sommes dans le doute.

... Le roi souhaite la sécurité pour toutes les créatures, le respect de la vie, la paix et la douceur. C'est là ce que le roi considère comme les conquêtes de la religion. C'est dans ces conquêtes qu'il trouve son plaisir, et dans son empire, sur toutes ses frontières, dans une étendue de bien des centaines de yojanos... Le roi n'attache une grande valeur qu'aux fruits que l'on assure *pour l'autre vie.*

C'est pour cela que cette inscription religieuse a été gravée, afin que nos fils et petits-fils ne croient pas qu'ils doivent faire quelque conquête

nouvelle. Qu'ils ne pensent pas que la conquête par l'épée mérite le nom de conquête; qu'ils n'en voient que l'ébranlement, la violence. Qu'ils ne considèrent comme une vraie conquête que les conquêtes de la religion qui ont leur prix dans ce monde et *dans l'autre*.

Quatorzième édit.

... Mon empire est grand : j'ai gravé beaucoup, et je continuerai toujours de faire graver. Certains préceptes sont répétés avec insistance, à cause de l'importance particulière que j'y attache, et de mon désir de voir le peuple les mettre en pratique.

Il s'y peut trouver des fautes de copie, soit qu'un passage ait été tronqué, soit que le sens ait été méconnu : ce serait le fait du graveur.

—

On aura remarqué les passages où ce roi bouddhiste du troisième siècle avant l'ère chrétienne promet aux âmes vertueuses le salut, le bonheur au ciel, dans la vie future. C'est là un témoignage sûr et précis qu'au moins dans ces premiers siècles du bouddhisme les apôtres les plus ardents et les plus autorisés de cette grande religion, qui a encore aujourd'hui plus de disciples qu'aucune autre sur la terre, n'enseignaient pas la doctrine de la destruction de l'individualité, ou du néant. Le mot *nirwâna* n'avait nullement pour eux la signification qu'on lui donne maintenant, par suite sans doute de la division en sectes et de fausses interprétations.

Éd. Charton.

LE MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE DE QUIMPER

(Fondation nouvelle).

Un de nos correspondants de Quimper nous adresse, au sujet du curieux musée récemment créé dans cette ville, la lettre suivante :

« Le Musée ethnographique de Quimper a été ouvert le 14 juillet 1884. Il était temps de songer à recueillir, parmi nos anciens et pittoresques costumes, les plus dignes d'être arrachés à l'oubli qui les menace; car, après tant d'altérations successives et de suppressions de détail opérées chaque jour, il est aisé de prévoir le moment où ils disparaîtront tout entiers. C'est, hélas! le sort de notre vieille Bretagne de s'en aller ainsi lambeau par lambeau; la langue survivra, du moins en tant que sujet d'étude, grâce au gouvernement qui lui a donné le droit d'entrée au Collège de France et à la Faculté de Rennes, en confiant la mission de l'enseigner à quelques-uns de ses plus savants professeurs.

» Mais il y avait autre chose à sauver du naufrage : c'étaient les costumes, dans lesquels il ne faut pas voir seulement des ouvrages de patience et des œuvres d'art, mais aussi des documents d'une véritable valeur scientifique pour quiconque veut approfondir les obscurités de l'histoire locale ou même de l'histoire générale; car les broderies si capricieuses en apparence dont ils sont surchargés, reproduisent depuis des siècles les mêmes dessins, les mêmes signes caractéristiques qu'on retrouve à la surface de quelques-uns de nos monuments druidiques.

» Il n'y a donc pas à s'étonner que l'idée soit venue à tous ceux qui ont souci de cet ordre d'études, de tenter de constituer un Musée ethnographique destiné à perpétuer le souvenir de ces costumes voués à un prochain abandon.

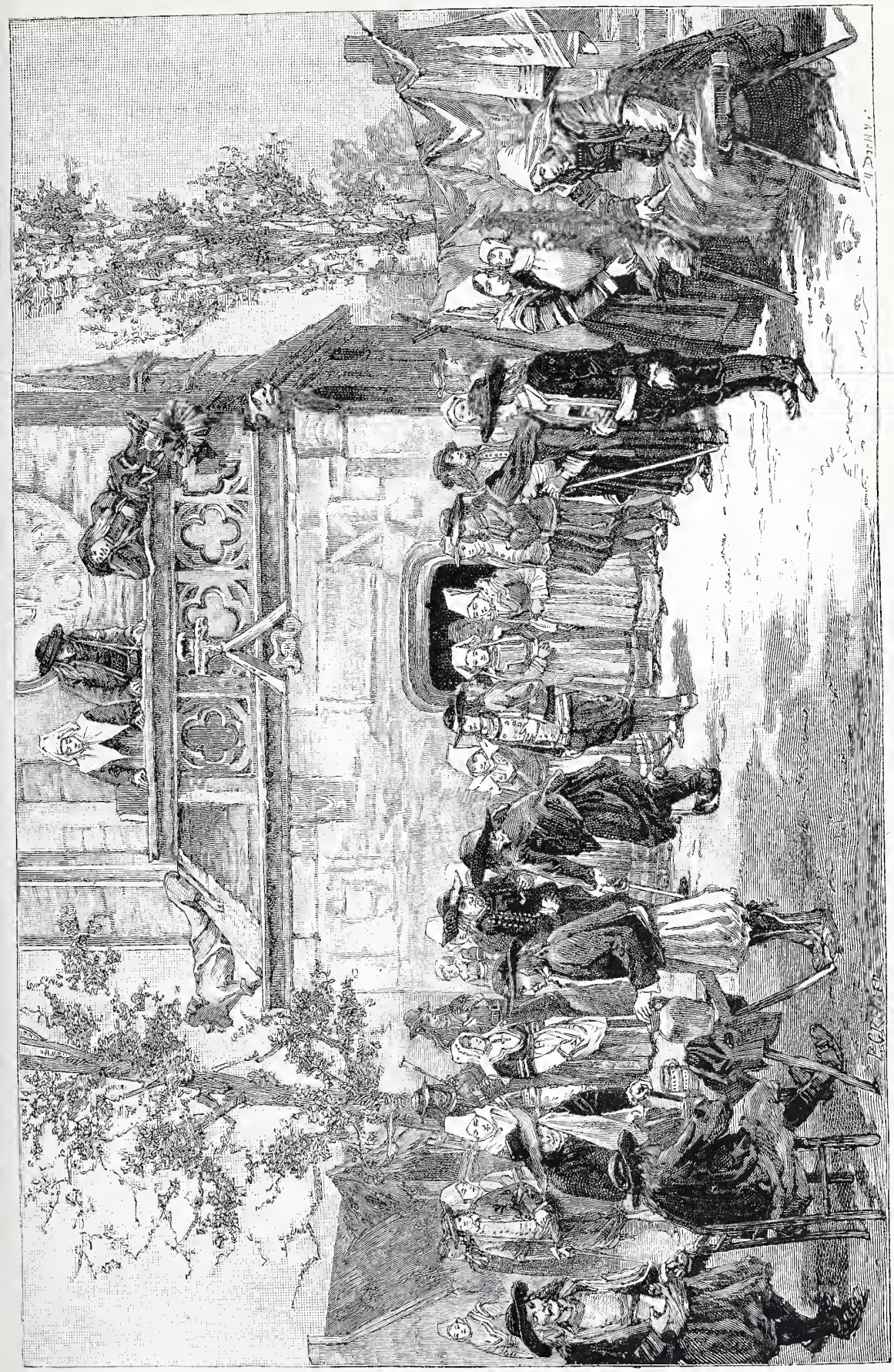
» Si une telle idée devait se développer et prendre consistance quelque part, c'était assurément à Quimper, cette antique capitale du royaume de Cornouailles, qui est restée le véritable centre de la Bretagne, et qui possède autour d'elle les vestiges les plus nombreux des costumes qu'il s'agissait de recueillir.

» Dès que Quimper fut en possession d'un musée, la question des costumes bretons fut agitée par la Société archéologique du Finistère, qui avait pour secrétaire le savant archiviste M. le Men, dont on se rappelle le goût passionné pour tout ce qui touchait au passé de la Bretagne. C'est donc lui qui eut la première idée de collectionner les costumes; avec quelques maigres ressources, il trouva le moyen de faire faire de précieuses acquisitions et de préparer les bases de la galerie future. Mais le problème était complexe, et peut-être au-dessus des forces d'un seul homme; non seulement il s'agissait de reproduire pièce à pièce certains costumes disparus, dont il fallait souvent poursuivre les débris de succession en succession, mais on avait encore à compter avec les innombrables difficultés d'ordre pratique que suscitaient des questions telles que la confection de mannequins articulés devant supporter les vêtements, leur montage, la confection et l'adaptation des accessoires, le modelage des têtes et des mains, outre la question capitale des précautions à prendre pour assurer la conservation des diverses matières employées, surtout des étoffes.

» L'entreprise n'était guère encore sortie de la période des essais et des tâtonnements, lorsque l'archiviste M. le Men vint à mourir, et un instant on put croire qu'elle serait ensevelie avec lui. C'est alors que, pour lui donner une impulsion nouvelle, on eut l'idée de la remettre entre les mains de M. Beau, artiste peintre et directeur du Musée de Quimper. M. Beau accepta la lourde responsabilité qu'on lui offrait, sans se dissimuler la longueur et les complications de la tâche. Il y consacra quatre années d'études, de recherches et de modelages d'après nature, pour les cinquante personnages à représenter.

» Un à un, les costumes furent montés sur des mannequins en bois et en fer, ingénieusement articulés de façon à pouvoir reproduire tous les mouvements du corps humain. L'assemblage des pièces, le choix des matières qui entrèrent dans leur composition, tout fut combiné pour assurer le meilleur aspect possible à chaque figure, en même temps que pour prévenir les causes trop nombreuses de destruction. A cet effet, les cartonnages bitumés employés pour la formation des corps furent exécutés avec les soins les plus minutieux par M. Eugène Foulquier, qui apporta à cette tâche importante toute son habileté et sa grande expérience. Quant aux costumes eux-mêmes, ils furent choisis, examinés, contrôlés avec la plus scrupuleuse attention, et plongés dans des produits chimiques préservateurs, car la plupart de ces vêtements avaient été portés à des époques plus ou moins reculées et se fussent naturellement décomposés sans cette indispensable précaution.

» Certes il a été impossible de réunir toutes les variétés des costumes de la Bretagne, mais, parmi les types réellement caractérisés, bien peu manquent à la collection de Quimper, et il n'est guère d'habitant des communes du département qui ne puisse y retrouver, dans ses traits généraux, le vieil habillement en usage chez ses aïeux.



Musée ethnographique de Quimper. — Une Noce bretonne. — (Notre dessin ne reproduit qu'une partie de la scène.)

Depuis les spécimens de la Cornouailles jusqu'à ceux du Léon, une trentaine de cantons sont là, représentés par ces figures d'hommes, de femmes et d'enfants, qui offrent au plus haut point le mérite de l'authenticité.

» Ce genre de mérite ne se remarque pas seulement dans les costumes; il est aussi dans la physionomie des personnages, dont les têtes vieilles ou jeunes, sculptées d'après les études sur nature de M. Beau, reproduisent les caractères de la race ou plutôt des races bretonnes avec la plus parfaite exactitude.

» La galerie vitrée dans laquelle on plaça, pour les bien faire valoir, tous les personnages, fut construite dans une des cours du Musée, précisément à un endroit où se trouvait un petit portique en granit provenant de la démolition d'une ancienne église; ce fut un fond tout trouvé pour la scène qu'on désirait représenter. Les colonnes qui supportaient le vitrage et qui auraient produit un très mauvais effet dans l'ensemble du décor, furent garnies, au moyen de boulons, de fortes branches d'arbres naturelles, ce qui en modifia avantageusement la forme et donna un saisissant aspect de plein air au tableau. On peignit sur la muraille de fond une vue panoramique de montagnes; puis, après avoir réuni tous les accessoires que comportait le sujet, on disposa les divers groupes de personnages d'une façon qui dénote à la fois une minutieuse observation de la réalité et une conception artistique des plus heureuses.

» Du porche ouvert de l'église sortent à la fois deux couples de mariés, qu'entoure la joyeuse cohorte des garçons et des filles d'honneur. Le reste du cortège s'entrevoit derrière eux au fond de la chapelle, où des artifices d'éclairage font pénétrer une lumière discrète qu'on prendrait pour celle des cierges. Autour de cette partie centrale de la composition, les scènes épisodiques abondent : groupes rangés sur le passage de la noce; personnages en prière au pied de la croix; une charmante Fouesnantaise, au costume monacal, s'avançant avec un grave recueillement; une bonne femme, enveloppée de sa cape, courbée sur son bâton, ayant l'air de hocher la tête, comme si, se rappelant le passé, elle songeait aux noces du temps de sa jeunesse, plus belles encore que celles d'aujourd'hui; en avant, un vieux fermier aux longs cheveux d'argent, vêtu d'un riche et sévère costume de Gouézec, se préparant à bourrer sa pipe, quand un mendiant déguenillé, qu'eût envié Callot, l'aborde en lui tendant la main; à droite, une marchande affairée, étalant ses étoffes aux couleurs variées, ses dentelles aux galons d'or; à gauche, des buveurs attablés devant des pichets à demi pleins; en arrière, à l'angle de la façade de l'église, les joueurs de biniou et de hautbois prêts à accompagner la noce qui s'en ira, musique en tête, par les chemins creux des campagnes, et l'on se mettra en danse, au hasard du terrain, dans quelque carrefour de la route. Du haut de la balustrade du porche, trois personnages, deux hommes et une femme, regardent la fête.

» Mais ce qu'il faut renoncer à décrire, c'est l'effet extraordinaire produit sur le spectateur par cette foule aux attitudes si variées, si naturelles, qu'on doute de son immobilité, et qu'on ne peut s'empêcher d'épier ses gestes, ses mouvements; c'est aussi le coloris de ce tableau vivant, où les riches étoffes, les splendides broderies fondent leurs nuances, tempérées par le temps, dans une harmonie à la fois brillante et douce.

» Comme on se sent bien ici en présence de la vieille Bretagne, telle que l'ont vue Perrin, qui l'a peinte, Brizeux et Émile Souvestre, qui l'ont chantée! Avec quelle émotion, nous autres Bretons, nous retrouvons dans les personnages de la galerie de Quimper les aïeux qui nous ont précédés sur ce coin de terre et qui y ont laissé quelque chose d'eux-mêmes, de leurs idées, de leurs croyances, de leurs travaux! »

L.

SOUVENIRS.

CONTRE LES APPARENCES.

Heureux habitué des concerts du Conservatoire pendant plusieurs années, j'avais lié connaissance avec mes deux voisins de droite et de gauche qui, comme moi, revenaient fidèlement chaque hiver à leur place. Un jour mon voisin de gauche me fit remarquer, aux balcons, un jeune homme dont le visage était d'une laideur désagréable, presque repoussante.

— Voyez, me dit-il, cette figure ravagée, presque verte, cet air stupide. N'est-ce pas comme une page où, pour peu qu'on soit physionomiste, on lit clairement : Vice et sottise?

Mon voisin de droite, qui avait entendu ces paroles, s'empressa de nous dire doucement :

— Messieurs, je connais ce jeune homme; c'est M. Raymond Delage qui, l'an dernier, a sauvé deux enfants tombés d'un bateau dans le Rhône. A la suite de son dévouement dont toute « la presse » a parlé, il a été plusieurs mois paralysé et a failli mourir; il commence seulement à revenir à la santé : c'est peut-être la première fois qu'il se laisse voir en public, et je suppose que c'est par soumission à sa mère qui l'accompagne et le veut faire sortir de sa solitude ordinaire; il a la passion de la musique : cela lui fait du bien.

En ce moment, les regards de la personne qui parlait ainsi ayant rencontré ceux du jeune homme, ils se saluèrent : un sourire éclaira un instant la physionomie de M. Delage, qui me parut en être toute changée.

« Attends le sourire! » ai-je pensé plus d'une fois depuis.

Je ne saurais dire l'impression profonde que fit sur moi cette petite scène; elle a peut-être plus contribué que beaucoup de conseils et de réflexions à me mettre de plus en plus en garde contre les suppositions malveillantes. Plus j'ai vécu, plus je me suis étudié sérieusement à entretenir dans mon esprit une disposition toute contraire. Si un premier mouvement me porte à concevoir une mauvaise opinion d'un homme ou d'une femme, j'ai pris peu à peu l'habitude de la réprimer aussitôt et énergiquement en me disant : — Paix! arrière! prends garde! Cette personne te paraît méchante ou vicieuse, ou sotte; mais pourquoi croire si promptement à une apparence? Que sais-tu de son cœur, de son esprit, de ses actions? Ce qui te semble être une empreinte du mal n'est peut-être que celle du malheur ou d'une défectuosité physique. Ne juge pas, ne te hâte pas de prononcer en toi-même une condamnation qui serait peut-être tout à fait injuste. Ce n'est pas de ces sentiments-là qu'il est bon d'emplir son cœur.

Je sais bien que se *pétrir* ainsi de bienveillance, selon l'expression du moderne Bayle, c'est s'exposer à paraître naïf et, qui sait? à être dupe. Mais, alors même qu'il en serait ainsi, tout bien considéré, l'inconvénient est moins grave que celui

qui peut naître d'une trop grande confiance dans les soupçons malveillants auxquels on s'abandonne souvent à première vue. D'ailleurs, en se défendant ainsi d'animadversions qui ne reposent que sur des impressions irréfléchies, on ne s'engage pas : on se place seulement dans une disposition impartiale ou d'attente. S'il ne s'agit que d'un passant, on s'est épargné la petite souffrance que doit causer toujours la pensée du mal, même quand elle ne fait que nous effleurer. Si quelque relation doit suivre une première rencontre, on aura toute liberté d'observer et de se faire alors une opinion fondée.

Je sais qu'on peut me dire : — Les forts n'y regardent pas de si près et n'ont pas besoin de tant de subtilité pour bien juger du premier coup.

Je respecte les forts et je demande leur indulgence pour ma faiblesse; mais l'expérience me persuade que cette règle de prudence a écarté de moi bien des ombres, et peut-être, le dirai-je? a par surcroît servi à me concilier de précieuses sympathies. Je ne vois pas qu'après tout j'aie été souvent dupe. Quant à la naïveté, je passe condamnation, je m'incline; c'est apparemment une imperfection de nature dont ne se guérit pas qui veut. Mais est-il absolument nécessaire de vouloir s'en guérir?

ÉD. CHARTON.

Mesures agraires.

La perche des eaux et forêts avait 22 pieds de côté; elle contenait 484 pieds carrés.

L'arpent des eaux et forêts était composé de 100 perches de 22 pieds; il contenait 48 400 pieds carrés.

La perche de Paris avait 18 pieds de côté; elle contenait 324 pieds carrés.

L'arpent de Paris était composé de 100 perches de 18 pieds; il contenait 32 400 pieds carrés ou 900 toises carrées. Cet arpent est donc équivalent à un carré de 30 toises de côté.

L'unité métrique de mesure agraire, nommée *are,* est un carré de 10 mètres de côté, qui comprend 100 mètres carrés. — L'*hectare* se compose de 100 ares, ou de 10 000 mètres carrés.

LES JEUX ENFANTINS AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Je ne voudrais pas assurer que tous les jeux des enfants datent du déluge, parce que la preuve m'en serait vraisemblablement difficile, mais à coup sûr la plupart d'entre eux ne sont pas inventés d'hier. Je publiai autrefois dans la *Nature* une miniature de l'*Hortus Deliciarum,* manuscrit du douzième siècle, où se retrouve dans ses principes le joujou des lutteurs mouvants, si à la mode ces dernières années; Viollet-Leduc avait indiqué plusieurs jeux dans son Dictionnaire, pour la plupart venus jusqu'à nous. Aujourd'hui je voudrais parler d'une série de planches populaires éditées à Paris, vers la fin du seizième siècle, *chez la veuve Jean le Clerc, rue Saint-Jean-de-Latran, à la Salamandre royale,* et où se retrouvent la plus grande partie de nos jeux d'enfants et de nos récréations de collège. Les noms ont souvent changé, mais le fond reste le même, comme on va le voir.

La suite de ces curieuses gravures devait primitivement se composer de douze feuillets, gravés sur bois assez modestement, mais avec une certaine précision. Les enfants qui y sont représentés portent le costume de Charles IX environ. Les jeux commencent à la plus tendre enfance; il y a les espiègleries des tout petits, encore en robe, sous le titre de : « Jeux differens des plus jeunes. » Ces amusettes ne sont pas compliquées; elles consistent à poursuivre les papillons dans les plates-bandes d'un jardin, ou à prendre des mouches par le procédé ordinaire, en creusant la main et en la précipitant tout d'un coup. Un des enfançons tient même un hanneton au bout d'un fil; un autre livre au vent un de ces moulinets de papier qui paraissent une invention d'hier. Les vers explicatifs le disent :

Autres au vent courent le moulinet;
Autres aussi d'un maintien sotinet
Contre le mur vont les mouches attendre...

Un peu plus tard, ils feront grincer une crécerelle, ils feront tourner à l'aide d'une ficelle un petit moulin. Comme au temps d'Horace, ils chevaucheront un long roseau à corps de cheval.

Ludere par impar, et equitare in arundine longa.

Les plus avisés feront des « bouteilles » avec

Savon destrempé en eau claire,

c'est-à-dire des bulles de savon. L'expression « faire des bouteilles » venait de ce que les verriers employaient un chalumeau pour souffler leurs verres et leurs bouteilles. Un jeu alors permis, mais que nos mœurs plus douces prohibent, c'était d'atteler un chien à un chariot et de lui faire traîner les plus petits de la bande.

Sur les neuf ou dix ans, les garçons choisissaient une place nette, y faisaient de petites fosses et y jouaient aux « esteufs », c'est-à-dire aux billes. On les voit comme aujourd'hui tenir leur petite sphère entre le pouce et l'index et la projeter dans la fossette. Les plus audacieux, craignant le froid aux mains, font des glissoires sur les ruisseaux gelés, et souvent embrassent la terre. On appelait alors ces accidents « baiser le marmouset. » Mais ce qu'on croirait à peine, c'est que le jeu de croket, revenu d'Angleterre, se jouait alors communément; c'était la *croce* ou même la *crosse* à cause du bâton recourbé à un bout qui servait à frapper la boule.

Une expression souvent employée aujourd'hui dans les courses, ou même au billard, c'est la *poule.* On *fait une poule,* mais quant à expliquer

pourquoi, on serait bien embarrassé. C'est encore un jeu enfantin qui donna naissance à ce mot. Autrefois les gamins de dix à douze ans faisaient combattre des coqs. On appelait ce jeu *courir la poule*.

> Au roy des coqs chacun d'eux son coq porte
> Pour s'employer à la jouste tres forte
> Ou vont courir la poulle en tous endroits.

C'était une manière de roi de l'arquebuse que ce vainqueur à la poule. Il était tenu de faire distribuer trois noix à chacun de ses concurrents malheureux.

Avec l'âge se développaient les goûts guerriers. Voici les pétards, la « canonnière », comme on disait alors, qui était aussi ce jouet où des balles d'étoupes se chassent l'une l'autre par l'air comprimé. La canonnière devenait parfois une seringue avec laquelle le polisson du seizième siècle aspergeait les passants. Les garçonnets

Estampe du seizième siècle. — Jeux de crécelle, moulinet et autres.

plus paisibles jouaient au palet en cherchant à mettre à terre un bouchon chargé de monnaie. C'est l'instinct du lucre qui vient. Comme les œufs coûtaient moins cher alors que de nos jours, la mode était de les faire cuire durs, et de les faire rouler sur la pente d'un terrain cahin-caha, jusqu'à ce que l'un des derniers envoyés touchât les autres. Le vainqueur ramassait tout. Dans certains pays, ce jeu se fait encore avec les billes, comme on fait encore le « blocage », qui consiste à jeter des billes dans un trou et à gagner ou perdre suivant que le nombre sorti est pair ou impair. Dans le même genre était le « carreau »,

> Que les lacquets ont tousjours au cerveau,
> Pour y jouer en attendant leur maistre.

C'était une pièce de monnaie que l'on jetait dans un carré tracé sur terre, ou dans un rond, et on la perdait ou gagnait suivant le cas.

Jusqu'ici nous avons rapporté les seuls jeux de garçons; voici venir les jeux mixtes où l'on admettait les dames. D'abord c'était le « cache bien tu l'as », une manière de furet du bois-joli, et le « pince-merille » qui n'est autre que notre pigeon vole. Le jeu appelé « ouvrez les portes gloria » consistait probablement en quelques devinettes, dont le gain était un baiser. Le « suré » était une ronde où des jeunes filles levant les bras laissaient passer sous une arcade ainsi obtenue toute la troupe de leurs compagnes se tenant à queue leu-leu.

Tout se retrouve dans ces images. Ce que nous appelons je crois le *bâtonnet*, le *quillet* dans certains pays, c'est-à-dire ce petit bâton taillé en crayon des deux bouts et que l'on fait sauter à l'aide d'un autre, portait alors le nom de « quille-là. » Le « bilboquet », c'était une quille placée à terre et que l'on renversait avec un palet; ce jeu servait surtout aux bonneteurs du temps pour dépouiller les imbéciles.

> Ayant désir de tromper un novice,
> Qui tombe es mains de quelque fin vallet,
> Au bilboquet ils prennent exercice.

Mais il y avait des amusettes moins dangereuses : d'abord le « volant », puis la « pelotte », sortes de jeux de paume qui se jouaient avec des raquettes.

La « balle » se jetait plus simplement avec la main, et le « boutte-hors » avec une raquette en bois plat nommée *gamache* dans certains pays.

Le *saute-mouton* est alors le « couppe-teste », et de fait les têtes ont souvent leur compte au passage. Ce sont là récréations d'hiver, comme les « barres », encore aujourd'hui si en vogue parce qu'on s'y échauffe à courir ou à sauter. De même pour le cerceau conduit en main avec un bâton. Au contraire, dans les jeux d'été, il faut mentionner le « tir de la jatte », qui consistait alors, comme encore à présent dans nos fêtes de village, à renverser un seau d'eau sans en être éclaboussé; le « jeu de dames », où l'on pousse paisiblement des pions sur un échiquier; les tirs à l'arbalète, les « papegay », où les gens adroits venaient tirer à l'oiseau. Le vainqueur pouvait choisir parmi les objets accrochés au mât, soit les gants, soit les bourses, comme il se fait encore pour nos mâts de cocagne.

Estampe du seizième siècle. — Bilboquet, paume et autres jeux.

Vingt années plus tard, Stella donnait une suite de jeux de l'enfance au commencement du dix-septième siècle. Imbu de l'école italienne, l'artiste s'est cru obligé de représenter les enfants nus, en amours joufflus, sans caractère et sans goût. Nos planches populaires, moins adroites, moins jolies, ont l'avantage de la naïveté et de la priorité. A ce compte, elles méritaient cette courte notice.

H. Bouchot,
du Cabinet des estampes.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 95, 106, 130, 142, 154, 170 et 202.

XVI

La dernière lettre que nous reçûmes d'Ernster, avant son retour, était datée de Venise. N'ayant plus à se gêner, puisque son dernier envoi était en lieu de sûreté, il nous expliquait comment, dans l'intervalle des fouilles, il avait pu faire de longues excursions en Italie. Quand on avait mis au jour un certain nombre de morceaux, son compère le rappelait par dépêche « pour les intérêts de son commerce. » Il évaluait les trouvailles à leur prix marchand, les faisait emballer devant lui, et repartait, laissant l'homme à la vigne s'arranger avec ses amis de terre et de mer.

Il avait donc vu toute l'Italie! Aussi sa lettre respirait-elle, avec la joie d'avoir mené à bonne fin une entreprise hasardeuse, l'enthousiasme d'un ami du beau, qui vient de repaître ses yeux et son cœur de toutes les merveilles de la terre classique du beau.

Au jour et à l'heure qu'il avait fixés pour son retour, je me précipitai à la gare. Il n'était pas parmi les voyageurs qui descendirent du train. Craignant qu'il ne se fût endormi, ou qu'il n'eût été pris d'une indisposition subite, je visitai tous les wagons, sans voir dans aucun d'eux un seul voyageur qui, de près ou de loin, ressemblât à Ernster. Mon cœur se serra, et je rentrai précipitamment chez moi, espérant y trouver un télégramme qui m'expliquerait son retard.

Pas de télégramme; que faire? Je courus à son logement, espérant que son domestique avait été averti, et qu'il avait négligé de me prévenir.

— Votre maître? criai-je à Iffland, quand il m'eut ouvert la porte avec son flegme agaçant.

Iffland, tranquillement, d'un léger signe de tête en côté, me fit comprendre que son maître était là, dans son cabinet.

— Est-ce qu'il est malade?

Signe de tête négatif.

— Quand est-il arrivé?

— Ce matin.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il a?

— Triste!

Triste, lui! avec son caractère, et après la glorieuse campagne qu'il avait faite! Qu'est-ce que cela signifiait?

— Mais, enfin, puis-je le voir?

Iffland haussa les épaules; mais comme il ne me barrait pas le passage, je m'avançai vivement vers la porte, et je frappai deux coups avec impatience.

Je ne sais pas si quelqu'un me dit : « Entrez! » mais j'entrai quand même.

D'un seul coup d'œil je vis qu'il se passait quelque chose de grave.

La pipe favorite d'Ernster était à côté de son coude gauche, sur la table, bourrée par habitude, mais non allumée; nulle odeur de tabac dans la pièce; il n'avait pas fumé depuis le matin! Son chien Méphisto boudait dans un coin, comme un ami dont les avances ont été dédaignées; et cependant Ernster écrivait; or, toutes les fois qu'Ernster était occupé à lire ou à écrire, Méphisto, la mâchoire inférieure posée sur son genou gauche, le regardait tout le temps de ses yeux clairs, clignotant quand il se sentait regardé, comme pour dire à son maître : « Est-ce que c'est amusant, ce que tu lis là? » ou bien : « Ce que tu écris là, ça marche-t-il? »

Donc, Ernster écrivait, rapidement, d'une main fiévreuse. Il était encore tout couvert de la poussière du voyage, il avait les sourcils contractés et les lèvres serrées. Évidemment, il ne m'avait pas dit : « Entrez! » car le bruit de la porte, quand je la refermai sur moi, ne le tira pas de sa préoccupation.

Je m'avançai jusqu'à lui, et je lui posai la main sur le bras, en lui disant :

— Ernster, mon ami, qu'avez-vous? vous souffrez.

Il tressaillit comme un homme qui sort d'un rêve, et se passa la main sur le front.

— Oui, je souffre, me répondit-il; mais, mon Dieu! quelle heure est-il donc? Oh! six heures, et moi qui ai oublié de vous faire prévenir. Pardonnez-moi, mon ami, pardonnez-moi; je me suis oublié à écrire ce... cette... chose! ajouta-t-il avec l'impatience d'un homme habitué à trouver le mot propre et qui ne le trouve pas. Quel égoïste je suis; pendant que j'étais là, essayant de me soulager le cœur, j'ai honteusement oublié mon meilleur ami.

XVII

— Vous n'êtes pas malade, mon ami? lui demandai-je en le regardant avec inquiétude.

— Non, non, je ne suis pas malade de corps; mais, voyez-vous, j'ai un remords, un grand remords, et je hais les remords. Mais, en vérité, je ne parle que de moi; asseyez-vous. Comment allez-vous? Pas très mal, à ce qu'il me semble. La vue de votre bonne figure me fait déjà du bien. J'aurais dû courir à vous tout de suite. Mais je suis si peu habitué au remords que je me suis sauvé dans ma tanière, comme une bête blessée, pour secouer ce qui me pèse tant. Voyons, encore une fois, comment allez-vous? Attendez, nous causerons mieux en fumant.

Il se leva pour décrocher Wilhelmine, et parut surpris de ne pas trouver sa pipe à lui au râtelier. En regardant autour de lui, il l'aperçut toute bourrée sur la table, et se frappa le front. En m'apportant Wilhelmine, il remarqua Méphisto dans son coin.

— Méphisto, mon garçon, lui dit-il en se baissant pour caresser la pauvre bête, tu boudais donc! Il faut que je t'aie mal reçu; ou plutôt je ne me suis même pas aperçu que tu étais là. Pardonne-moi, mon vieux, ton maître est un égoïste qui oublie tous ses amis.

Méphisto avait commencé par ramper sur le sol, comme un chien qui ne sait pas comment seront reçues ses avances; puis il s'était mis à frapper le plancher de sa queue; puis il m'avait regardé avec reconnaissance, avec reconnaissance, je l'affirme. Ses grands yeux mélancoliques me disaient :

— Tu as joliment bien fait de venir, sais-tu?

Après m'avoir payé ce tribut de reconnaissance, Méphisto, d'un bond, se dressa sur ses pattes de derrière, appuya ses pattes de devant sur la poitrine d'Ernster, et lui lécha le bout du nez.

— Bien, Méphisto, dit Ernster, nous sommes contents de nous revoir! Et maintenant nous allons *faire amis*.

M'ayant tendu ma pipe, il se rassit, et Méphisto *fit amis*, c'est-à-dire qu'il s'assit par terre, appuya sa mâchoire inférieure sur le genou d'Ernster et ne bougea plus.

— Et, reprit Ernster en prenant sa pipe, cette autre amie que j'ai négligée aussi.

Quand nous eûmes allumé nos pipes, il sonna.

— Iff, dit-il, je n'y suis pour personne, et mon ami dîne avec moi. A moins, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, que vous n'ayez, comme on dit, un engagement antérieur.

— Je n'en ai pas, répondis-je, et quand même j'en aurais un, je me dégagerais à l'instant.

— Oh! que c'est gentil! s'écria-t-il en me serrant la main. Vous avez bien fait de venir; je suis déjà un autre homme.

— Et vous serez tout à fait vous-même, quand vous m'aurez dit ce qui vous a rendu si malheureux.

— C'est cependant une belle et douce chose que l'amitié! reprit-il d'un ton grave et doux. Voyez quelle confiance elle inspire! Si vous ne m'aviez pas prié de vous faire ma confession, c'est moi qui vous aurais demandé de l'écouter. Ah! cher ami, que ne vous ai-je rencontré ce matin, au sortir de la gare!

— Mais, au fait, lui dis-je, puis-je vous demander pourquoi vous avez devancé de douze heures le moment de votre arrivée?

— Vous dirai-je que j'étais impatient de vous voir? Pourquoi ne le dirais-je pas, puisque c'est la pure vérité. Ne rougissez pas, car alors, je vais être obligé de rougir aussi. Si j'étais impatient de vous voir, j'étais sûr que votre impatience égalait la mienne. Est-ce vrai?

— Oui, mon ami, c'est vrai. Mais il y a là un mystère que je ne comprends pas.

— Quel mystère?

— Quand vous êtes parti, avec cette intention dont je vous sais tant de gré, vous n'éprouviez donc pas ce remords qui semble vous avoir bouleversé?

— Eh non! je ne l'éprouvais pas.

— Alors, c'est donc pendant le trajet que ce remords est tombé sur vous?

— Comme la foudre, je puis bien le dire.

— Bon! mais un remords suppose naturellement une faute commise. C'est donc en chemin de fer que vous l'avez commise?

XVIII

— Pas le moins du monde.

— Alors, je n'y suis plus du tout.

— Vous allez me comprendre. Supposez que vous êtes avocat; supposez que vous ayez plaidé une cause, une cause sacrée. Vous l'avez plaidée au pied levé, avec négligence, et vous êtes parti, le cœur léger, pour un voyage d'agrément. Au retour de ce voyage, vous entendez parler de cette fameuse cause. Vous apprenez qu'elle est perdue, que, faute par vous d'avoir expliqué nettement votre pensée, des milliers d'innocents ont subi et subissent tous les jours les conséquences de votre légèreté, de votre inexcusable légèreté.

— Mais, mon ami, vous n'êtes pas avocat, que je sache.

— Je ne suis pas avocat de profession, c'est parfaitement vrai, mais je l'ai été une fois par occasion, à mon dam, comme vous allez le voir...

En ce moment, Iffland entre-bâilla la porte, passa sa tête par l'entre-bâillement, et regarda son maître en haussant par deux fois les sourcils. Traduction:

— Monsieur est servi!

Méphisto prit les devants.

— Dînons d'abord, me dit Ernster; aussi bien je commence à m'apercevoir que je n'ai pas déjeuné. Hé, seigneur Dieu, je ne me suis pas même donné un coup de brosse. Excusez-moi, je reviens dans deux minutes.

Il disparut dans son cabinet de toilette où je l'entendis faire ses ablutions à grande eau. Je me creusais la tête pour deviner quelle était cette cause sacrée qu'il prétendait avoir perdue, et plus je cherchais, moins je trouvais, naturellement. Ernster reparut et me dit en souriant:

— Je rentre dans la vie civilisée; par-dessus le marché, j'ai faim. C'est bon signe, n'est-ce pas? Maintenant, entre nous, comme je ne veux pas faire à Iffland le chagrin de le renvoyer de la salle à manger, et que je ne tiens pas, d'autre part, à raconter ma déconfiture devant lui, je vous demanderai d'avoir un peu de patience. Je lui dirai de servir le café dans mon cabinet de travail, et nous aurons toute la soirée devant nous.

— Accordé, lui répondis-je.

Là-dessus, nous passâmes dans la salle à manger. Méphisto était déjà installé à sa place, qui n'était pas à table, bien entendu. A chaque repas, le méthodique Iffland étalait une natte de paille dans le fond de la salle. C'était la nappe de Méphisto. C'est là qu'on lui permettait de manger les os qu'il venait chercher très poliment, sur invitation, sans nul soupçon d'importunité ou de grossièreté.

L'usage de la natte de paille était de tradition dans la famille Ernster, depuis l'arrière-grand-père de mon ami, de même que l'usage des chiens bien élevés, répondant tous, à tour de rôle, au nom de Méphistophélès. Cet arrière-grand-père, qui s'appelait Wolfgang, comme Mozart, avait été l'ami intime de Gœthe. Il avait vécu très vieux, puisque notre ami l'avait connu dans son enfance. Il parlait volontiers de Pawolfgang ou Pawolf, comme on l'appelait dans la famille. Tous ces souvenirs me revinrent à l'esprit en l'espace d'une seconde, pendant que je regardais, avant de m'asseoir à table, un petit pastel qui représentait Pawolfgang, et auquel j'étais destiné à tourner le dos, une fois assis à ma place, en face de notre ami.

— Quelle aimable et douce physionomie! dis-je presque sans m'en apercevoir.

— N'est-ce pas? me répondit-il avec un sourire de satisfaction. Vous connaissez les deux autres portraits de Pawolfgang, je veux dire le croquis au crayon qui est à la tête de mon lit, et qui est signé Gœthe, et la peinture à l'huile que j'ai en face de moi, dans mon cabinet. Celui-ci est le moins précieux des trois comme objet d'art; mais je le préfère aux deux autres, en dépit de la signature de Gœthe et de celle d'Angelica Kauffmann. Celui-ci me représente mieux Pawolfgang tel que je l'ai connu, avec ses ailes de pigeon poudrées à frimas, ses yeux d'un bleu de pervenche, si doux et si profonds, et ses lèvres si souriantes et si bonnes, quoique un peu minces.

A suivre. J. Girardin.

MODÈLE DE CADRAN EN BOIS SCULPTÉ

au Musée d'art et d'industrie de Hambourg.

On sait combien sont aujourd'hui recherchés par les amateurs, et avec toute raison, les médaillons et les plaquettes de bois sculpté de la Renaissance, taillés dans le buis ou dans un autre bois dur : ce sont des portraits semblables à celui de Raimond Fugger, qui a été publié dans ce recueil [1], ou de petits bas-reliefs d'un dessin

Musée de Hambourg. — Bois sculpté.

élégant et d'un travail si fin et si serré que l'on croit voir des œuvres ciselées dans le métal par d'habiles orfèvres. Œuvres d'orfèvres, en effet, car beaucoup d'entre elles ne sont autre chose que les types qui servaient à ceux-ci de modèles et qui étaient conservés après exécution dans les ateliers. Le Musée du Louvre en possède un choix très remarquable. On en rencontre beaucoup dans les musées d'Allemagne, où l'on peut reconnaître le style et la façon des écoles d'Augsbourg et de Nuremberg, si florissantes au seizième siècle.

Nous en offrons ici un exemple qui appartient au Musée d'art et d'industrie de Hambourg. C'est le milieu d'un cadran, mesurant 63 millimètres au diamètre, où des figures symboliques représentent le Soleil, la Lune, et les planètes Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne, et auprès d'elles les signes du zodiaque. Les personnages sont séparés par des sortes de lampadaire rayonnant, comme les figures elles-mêmes, autour d'un fleuron central.

Ce petit chef-d'œuvre est signé du nom de Vitus Keltz. On peut supposer avec vraisemblance que cet artiste était de la même famille que ce Hans Keltz, de Kauffbeuren, qui cisela en 1531 un échiquier conservé dans la Schatzkammer, au château impérial de Vienne.

E. S.

[1] T. L (1882), p. 328.

DÉBROUILLARD.

Ce mot n'est guère encore entré dans l'usage : il y viendra, et un jour il aura l'honneur de figurer dans le Dictionnaire de l'Académie française, parce qu'il a une signification bien déterminée et qu'il est utile. Littré, qui l'a introduit dans le supplément de son Dictionnaire, le définit ainsi :

Débrouillard, celui qui facilement se débrouille, se tire d'embarras.

Et il cite, comme exemple, ces lignes de M. Ch. Bigot :

« Le voyageur français se résigne aux mauvais » gîtes, aux mauvais repas; il se tire aisément des » mauvais pas, et il est, comme l'on dit dans l'ar- » got des ateliers, un débrouillard. »

Les ateliers ont de l'esprit; mais ce n'est plus seulement chez eux que ce mot est employé. Un académicien, l'un des meilleurs prosateurs du siècle, a dit un jour (à tort) de l'auteur de *Ahasvérus :* « Il ne se débrouillera jamais. »

Se débrouiller, c'est mot à mot sortir d'un brouillard. Heureusement il n'est guère de famille, de groupe, de compagnie, où, aux moments d'embarras, il ne se rencontre un débrouillard. On peut avoir beaucoup de raison, de bon sens, sans posséder assez de ce don, qui est si précieux dans tout le cours de la vie. Le débrouillard ne connaît pas le découragement; il ne dit pas : « Il n'y a rien à faire, je ne sais que devenir. » Il ne consent pas à se laisser vaincre par les difficultés; il ne s'affaisse pas sur lui-même; il n'hésite pas à mettre en mouvement toutes les ressources de son esprit; il cherche avec la conviction qu'il doit trouver, qu'il trouvera, il veut et il trouve.

Éd. Ch.

La Mer libre au Pôle Nord.

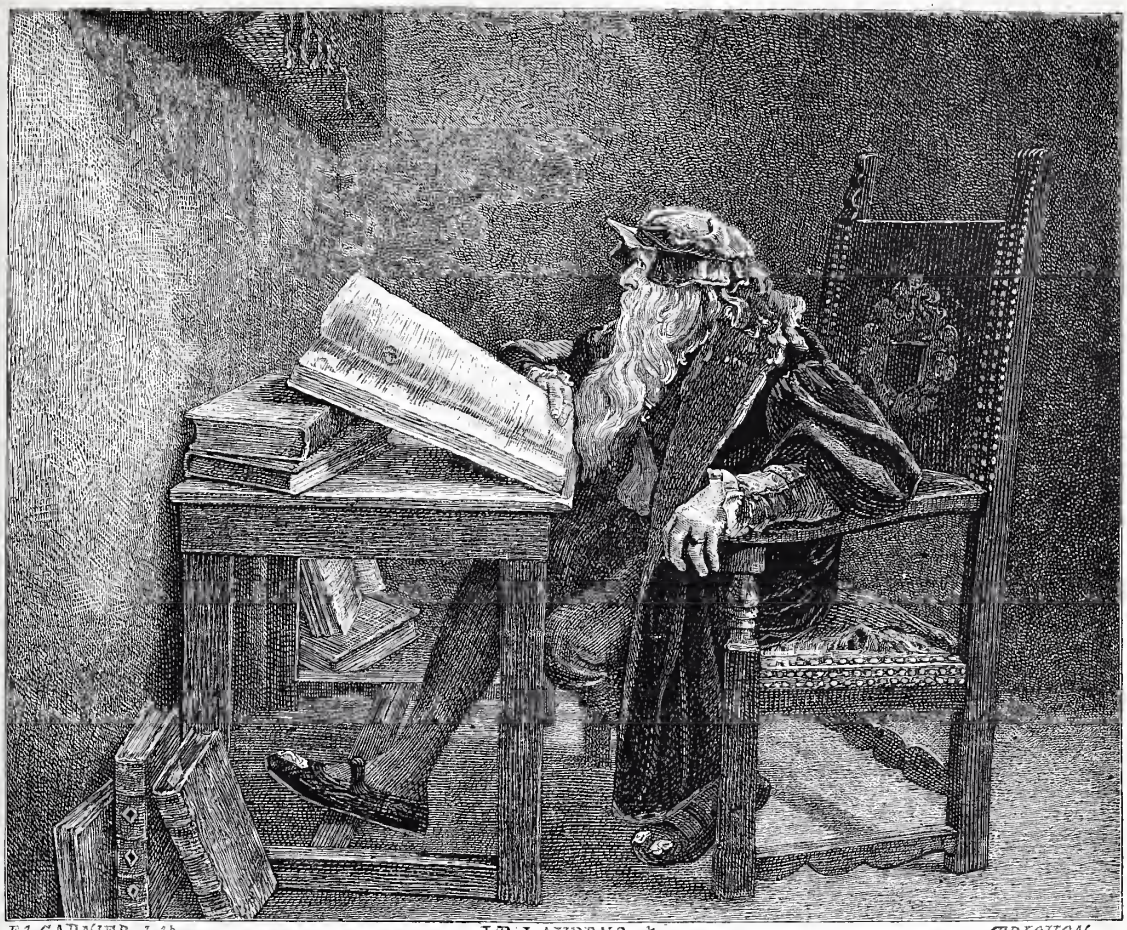
Peut-être la mer libre au pôle existe-t-elle en réalité, ou tout au moins trouvera-t-on une série d'îles séparées par des détroits et des bras de mer. Tout dépend peut-être d'un moment favorable; car il doit probablement se produire, dans les hautes latitudes, un phénomène analogue à ce qui se passe dans les hautes altitudes : telle année, le froid y est rigoureux; telle autre, il s'y fait à peine sentir, et tandis qu'à un moment donné on peut atteindre sans encombre un point extrême, à un autre moment tout accès est absolument fermé. Il suffit parfois d'un instant pour changer totalement la face des choses.

Espérons d'ailleurs qu'avec les progrès sérieux que fait l'aérostatique, ce ne sera bientôt plus une chimère que de vouloir atteindre le pôle.

M.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LE FAUST DE MARLOWE.



Le Docteur Faust. — Peinture et dessin de Jean-Paul Laurens.

Deux siècles avant Gœthe, un contemporain de Shakspeare, le poète Marlowe, a mis Faust sur la scène (1). Au début du drame, il montre le docteur rêvant sur ses livres, dans son cabinet, et tourmenté par le regret d'avoir consacré tous ses jours et toutes ses veilles à la seule étude des sciences. Sa vie n'a pas été malheureuse, mais austère; et voici qu'il se sent possédé d'une ardente curiosité de faire l'expérience des passions dont ses laborieuses recherches l'ont jusqu'alors garanti. Il sait bien que les plaisirs ne font pas le bonheur. Il n'importe! il veut à tout risque jouir, lui aussi, des plaisirs où il voit s'enivrer les autres hommes. Mais, pauvre et vieux, il n'aurait d'autre moyen de réaliser ce rêve que de revenir à la jeunesse, ce qui ne lui serait possible qu'à l'aide de la magie. La magie conduit à l'enfer : Faust hésite.

Au siècle de Marlowe, comme longtemps encore après, on croyait très sérieusement au pouvoir de la magie ou de la sorcellerie. On a brûlé des sorciers et des sorcières en Europe même au dix-huitième siècle (1). Les spectateurs du drame de Marlowe étaient donc tout disposés à s'émouvoir, jusqu'à la terreur, des perplexités de Faust au début du drame. Succombera-t-il à la tentation?

Le poète, traduisant ses idées en images sensibles, fait apparaître, aux yeux de Faust, un bon ange et un mauvais ange :

Le mauvais ange. — Avance, Faust, dans la possession de ce premier des arts (la magie)! (2)

Le bon ange. — Cher Faust, abandonne cet art exécrable. Pense au ciel et aux choses célestes.

Le mauvais ange. — Non, Faust, pense aux honneurs et aux richesses.

Faust. — La richesse! oui, la seigneurie d'Ambden sera mienne. Quand Méphistophélès sera de mon côté, quelle puissance pourra m'abattre?... N'est-il pas minuit?... Viens, Méphistophélès!

(1) Christophe Marlowe, né à Canterbury en 1563, mort assassiné en 1593, à l'âge de vingt-neuf ans. C'était le fils d'un cordonnier, mais il avait reçu une forte instruction, et les critiques anglais le considèrent comme l'un des plus puissants poètes dramatiques contemporains de Shakspeare, né en 1564. Ses meilleurs drames, avec *le Docteur Faustus*, sont *Édouard II* et *le Juif de Malte*.

(1) Voy. nos Tables. En France, un édit de Louis XIV, de juillet 1682, punissait de mort le crime de sorcellerie, mais il n'était pas strictement observé; on ne condamnait qu'aux galères les prétendus sorciers.

(2) Traduction de Villemain.

Méphistophélès paraît pour recevoir la promesse authentique de Faust, signée de son sang.

Faust se fait une blessure au bras; mais le sang ne coule que lorsque le démon approche de la plaie un chauffoir plein de feu.

La donation s'achève ainsi, entre les regrets inquiets et l'ardeur aveugle de Faust. Il consomme le don de lui-même, corps et âme, à Lucifer et à son ministre Méphistophélès, pour ladite concession valoir dans vingt-quatre ans.

L'engagement pris et complet, Méphistophélès dit au docteur :

— Cela posé, maintenant demande-moi ce que tu voudras savoir.

Faust. — Ma première question sera sur l'enfer. Dis-moi où est le lieu que les hommes appellent enfer.

Méphistophélès. — Sous les cieux.

Faust. — Bien; c'est comme tout le reste des choses; mais où, à quel endroit!

Méphistophélès. — Dans les entrailles de ces éléments mêmes, où nous vivons torturés et demeurons à jamais. L'enfer n'a pas de limites; il n'est point circonscrit à une place particulière; mais là où nous sommes (nous, les damnés), là est l'enfer; et où est l'enfer, là nous devons toujours être. Et ainsi, pour être bref, quand l'univers entier se dissoudra, et que toute créature passera par l'expiation, seront enfer tous les lieux qui ne sont pas le ciel.

Faust. — Je conclus que l'enfer est une pure fable.

Méphistophélès. — Ah! crois-le ainsi, si tu veux, jusqu'à ce que l'expérience change ta pensée.

Faust. — Comment? crois-tu que Faust sera damné?

Méphistophélès. — Oui, nécessairement, car voici l'acte par lequel tu as donné ton âme à Lucifer.

Faust. — Et le corps aussi. Et que conclure de là? Penses-tu Faust assez fou pour imaginer qu'après cette vie il y a quelque souffrance? Non. Ce sont fariboles et contes de vieilles femmes.

Méphistophélès. — Mais je suis un exemple pour te prouver le contraire. Car je te dis à toi que je suis damné et à ce moment même en enfer.

Ces paroles que Marlowe prête au génie du mal méritent l'attention. C'est une définition d'un enfer tout intellectuel et moral.

Milton l'a reproduite admirablement lorsque, dans la peinture de Satan, il dit :

« L'horreur et le doute déchirent ses esprits » troublés, et de son propre fonds soulève en lui » l'enfer. Car il porte l'enfer en soi et autour de » soi; et il ne peut d'un seul pas s'éloigner de » l'enfer, non plus que s'enfuir de lui-même en » changeant de place. » (1)

Le reste du drame de Marlowe, très inférieur à l'étrange conception qui a préoccupé Gœthe pendant presque toute sa vie, est un mélange de monstruosités et de bizarreries. Faust, invisible, va, par exemple, à Rome et soufflette un pape. Il fait apparaître, devant l'empereur d'Allemagne, Alexandre et Darius, puis ailleurs la belle Hélène. Quand vient l'heure où l'enfer le réclame, il se désespère. Trois savants, ses amis, cherchent à lui persuader de se sauver par le repentir. Mais il est trop tard.

L'horloge sonne minuit.

— Voici l'heure! s'écrie Faust, voici l'heure! Maintenant, ô mon corps, dissous-toi dans l'air, ou le démon va t'emporter dans le fond de l'enfer! O mon âme, sois changée en imperceptible goutte d'eau, et tombe dans l'océan pour n'être retrouvée jamais!

Mais ces vœux ne peuvent être exaucés. Les démons déchirent le corps de Faust en morceaux et emportent son âme.

Éd. Ch.

Les ouvrages qui ont Faust pour sujet sont trop nombreux pour être énumérés tous; voici les principaux :

Seizième siècle. — Histoires authentiques des péchés cruels du docteur Faust (1570), par Widmann. — Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, magicien, avec son testament et sa mort épouvantable (1598).

Dix-septième siècle. — L'Enfer forcé par Faust. — L'Art des miracles de Faust. — Le Corbeau noir. — La Force triplée de l'enfer (1650-1695). — La Domination de l'enfer.

Dix-huitième siècle. — La Vie du docteur Faust, par Muller (1778). — La Vie, les actes et le voyage en enfer de Faust, par Klinger (Leipzig, 1790).

Parmi les ouvrages poétiques, on peut citer : — les Marionnettes du docteur Faust (1570). — Le Faust de Marlowe (1590). — Faust, par Gœthe (1790-1831). — Faust, par Lessing (1791). — Le Docteur Faust, tragédie populaire, par le comte de Soden (Augsbourg, 1791). — Faust, fantaisie dramatique, par Schink (1809). — Faust, drame, par Klingeman (1815). — Don Juan et Faust, drame, par Grabbe (1829).

Les œuvres de musique sur le même sujet sont principalement : — Faust, poème épico-dramatique de Hénan. — Faust (la Vie et les actions de), opéra allemand, représenté en Transylvanie vers 1814. — Faust, autre opéra allemand, musique de Lickl, représenté au théâtre Schikaneder en 1815. — Faust, musique du chevalier de Seyfried, joué à Vienne en 1820. — Faust, opéra, musique de Gounod. — Faust, opéra, musique de Spohr (Vienne-Francfort). — Autres opéras, musique de Beaucourt, Lindpaintner, Angélique Bertin, de Pellaert, Rietz, etc. — La Damnation de Faust, symphonie par Berlioz.

En peinture, Faust a aussi inspiré des œuvres remarquables, notamment à Pierre de Cornelius, Eugène Delacroix, Ary Scheffer, Henri Leys.

(1) *Paradis perdu*, livre IV.

AGITATION CONTINUELLE

DE LA SURFACE DE LA TERRE.

La surface de la terre éprouve deux sortes de mouvements : les uns sont plus ou moins violents, rapides, de courte durée; les autres sont très lents

t ne peuvent être constatés que par des observa-
ions comparatives faites à de longs intervalles de
emps.

Ces abaissements ou ces exhaussements très
ents du sol ont été constatés sur les côtes où le
iveau moyen de la mer peut servir de terme de
omparaison.

Ils ont été mesurés rigoureusement à l'aide de
epères posés sur les côtes de Suède; on a pu les
onstater dans un grand nombre de pays. En
'rance, particulièrement, ils sont manifestes sur
es côtes normandes, au Mont-Saint-Michel, à Ré-
neville et ailleurs. A Caen, d'après feu M. Que-
ault, l'abaissement peut être évalué à 2 mètres
ar siècle; dans d'autres localités, on s'accorde à
stimer l'abaissement à 0m.70 par siècle, sans qu'il
oit possible de le calculer rigoureusement.

Il importe grandement à la pratique et à la
cience de suivre attentivement ces mouvements
u sol, qui menacent d'une submersion plus ou
noins lointaine de grandes étendues de côtes.

On a été vivement ému dans ces derniers temps
ar de grands tremblements de terre, et les dé-
ails des catastrophes récentes du Kracatoa, d'Is-
hia et d'une partie de l'Espagne, sont présents à
outes les mémoires; mais, indépendamment de
es effroyables catastrophes, la surface du sol est
resque toujours agitée.

De 1865 à 1873 seulement, les journaux ont
nregistré près de douze cents tremblements de
erre. Les catalogues de M. Perey en comprennent
rès de six mille.

L'ébranlement causé en un point du globe s'af-
aiblit d'ailleurs rapidement en s'éloignant de son
oint d'origine; le mouvement, ou le bruit,
chappe bientôt à nos sens; mais l'onde vibra-
oire ne s'arrête pas, et une oreille assez fine
ntendrait les ébranlements les plus lointains. Dès
présent, les instruments délicats dénotent l'exis-
ence de mouvements presque continus dont ne
ous avertit aucun de nos organes.

Les tremblements de terre, si terribles qu'ils
oient, ne modifient pas les formes géométriques
énérales du sphéroïde terrestre; mais chacun
'eux imprime à la surface de la terre une ride de
lus qui marque l'âge et la vieillesse croissante de
otre planète. Les moindres frémissements, ces
rissons, pour ainsi dire, qui parcourent l'orga-
isme du monde, nous rappellent eux-mêmes et
a fragilité du globe, et l'instabilité de tout ce qui
xiste ou vit à sa surface. (1)

(1) Rapport de M. Hervé Mangon au conseil du Bureau central météorologique de France (29 avril 1886).

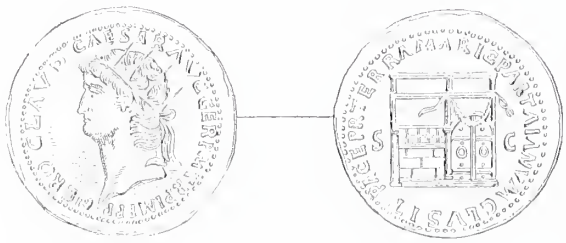
LES TEMPLES DU DIEU JANUS.

Janus ou Ianus est une de ces vieilles divinités aliques, qui reçurent un culte chez les Romains ien longtemps avant qu'ils ne connussent celles de la Grèce. Son nom est dérivé de la même racine que Diana et désigne un dieu de la lumière, qui probablement à l'origine n'était autre que le soleil. Frappés du retour périodique de l'astre, qui se lève d'un côté de l'horizon pour se coucher du côté opposé, les premiers habitants de l'Italie représentèrent ce phénomène d'une façon symbolique en donnant à Janus la forme d'un homme à deux visages, et ils disposèrent ses statues de telle sorte que l'un regardât l'orient, l'autre l'occident. Comme le soleil, au début de chaque journée, ouvre le ciel à la lumière, comme son apparition rappelle l'homme à l'activité que le sommeil avait suspendue, on fit de Janus le dieu qui préside à tous les commencements; le premier jour de chaque mois lui était consacré. On donna même son nom à un mois tout entier, *Januarius*, janvier (1); ce ne fut, il est vrai, le premier de l'année qu'à partir de la réforme opérée, par Jules César, en 47 avant notre ère. Auparavant l'année civile des Romains commençait en mars, avec le printemps. Mais Numa, qui fixa le calendrier, avait placé sous la protection de Janus le premier mois qui succédait à celui où les jours avaient cessé de décroître. Il est problable que Janus, dans les plus anciennes conceptions religieuses des populations italiques, avait bien plus d'importance qu'il n'en eut à la fin de la République romaine. Ce devait être à l'origine une divinité suprême, embrassant dans ses attributions l'empire de toutes les forces de la nature; plus tard, il fut relégué à un rang inférieur par les dieux helléniques.

Janus avait à Rome, au temps d'Auguste, plusieurs temples fameux. Le principal s'élevait sur le Forum. Les portes en étaient fermées pendant la paix; on les ouvrait aussitôt que la guerre était déclarée : de là vient que les historiens latins font souvent un mérite à tel ou tel prince d'avoir obtenu, par la sagesse de sa politique et par les succès de ses armes, que le temple de Janus fût fermé pendant plusieurs années; cela revient à dire qu'il procura au monde romain les bienfaits de la paix. On ne sait pas au juste sur quelle association d'idées reposait cette coutume. Voulait-on marquer que Janus retenait derrière ses portes le démon de la guerre et qu'il le déchaînait en les ouvrant? ou bien, au contraire, que la paix était confiée à sa garde et qu'au début des hostilités il laissait envoler sa captive? ou bien encore que dans un danger public tous les citoyens, surtout les soldats et leurs familles, devaient pouvoir approcher librement de ce dieu secourable, et que, le danger passé, la protection spéciale qu'on attendait de lui n'était plus nécessaire? Ces différentes hypothèses ont trouvé chacune des partisans, mais la dernière paraît la plus vraisemblable. « Le long enfantement de la grandeur romaine » coûta tant de sang que le temple

(1) Voy. t. I, p. 414.

de Janus fut très rarement fermé : d'après Tite Live, il ne le fut qu'une seule fois sous la République, l'année où finit la première guerre punique (235 av. J.-C.); encore fut-il rouvert quelques mois après. Auguste se félicite dans son testament d'avoir renouvelé trois fois cette heureuse clôture, que le monde ne connaissait plus : en l'an 29, après la victoire d'Actium, en l'an 25, et l'année même d'où nous datons le commencement de notre ère. L'étendue de l'Empire, qu'il fallait sans cesse défendre contre quelque ennemi, ne permit pas aux successeurs d'Auguste de suivre souvent son exemple. Chaque fois qu'ils le purent, ce fut un véritable événement, dont on perpétua le souvenir avec solennité. C'est ce que montre une monnaie de Néron frappée, à ce qu'il semble,



Le temple de Janus sur le revers d'une monnaie de Néron.

en l'an 66; l'inscription atteste que le prince venait de fermer le temple de Janus; sur le revers de cette pièce on a représenté l'édifice. C'était sans doute une construction quadrangulaire, flanquée aux angles de quatre colonnes et recouverte d'un toit plat; les portes occupaient deux faces opposées; sur les deux autres s'élevait, à mi-hauteur entre les colonnes, un petit mur couronné d'une balustrade. Nous savons par Procope que les portes étaient de bronze et que les murs étaient revêtus du même métal. Sur la monnaie de Néron on voit des guirlandes et des couronnes suspendues à la façade. Le temple de *Janus au Forum* (si du moins on peut l'appeler un temple, car c'était plutôt une ædicule) ne subsiste plus aujourd'hui; mais on en a déterminé l'emplacement d'une façon certaine. Il s'élevait à quelques pas de l'arc de Septime Sévère, devant la porte du Sénat, dont l'église de Saint-Adrien recouvre sans doute les restes. Il est même bien possible que les fondations du sanctuaire de Janus soient sous terre en cet endroit. Il y était encore debout au cinquième siècle de notre ère.

Janus sur le revers d'une monnaie d'or de Gallien.

Janus étant le dieu toujours en marche, qui ouvre et qui ferme le jour, le mois et l'année, on le représentait d'ordinaire tenant un bâton dans une main et une clef dans l'autre. Sur une monnaie d'or de l'empereur Gallien (260-268 ap. J.-C.), qui porte au revers l'image de Janus, la clef est remplacée par une patère.

G. L.

L'ÉDUCATION DES FEMMES D'AUTREFOIS.

Suite. — Voy. p. 137.

Le plus souvent les familles nobles se déchargeaient du soin d'élever les filles en les mettant dès leur enfance, comme pensionnaires, dans un couvent. Fénelon ne pensait pas que ce mode d'éducation fût le meilleur; il croyait qu'une mère « sage, tendre et chrétienne », était seule capable de former la raison et le cœur de sa fille par ses conseils, par sa surveillance continuelle et surtout par son exemple. Mais comme il voyait peu de telles mères, comme la plupart passaient leur vie au jeu, à la comédie et dans des conversations frivoles, et qu'on ne trouvait ordinairement dans les familles « que confusion, changements, qu'un amas de domestiques qui étaient autant d'esprits de travers, que division entre les maîtres », il préférait à une si détestable école le régime des couvents, pourvu qu'ils fussent bons, c'est-à-dire que la discipline y fût observée et que l'esprit et les usages du monde n'y eussent pas pénétré.

Dans une lettre à Mme de Maintenon, Fénelon décrit un de ces bons couvents, qui se trouvait dans son diocèse et qu'il avait plaisir à visiter. Dès qu'on le voyait arriver, la supérieure sortait pour aller au-devant de lui jusque dans la rue. Les étrangers étaient reçus dans des parloirs extérieurs, sans grilles ni clôture. Pour lui, on le menait avec toute sa compagnie à l'église, au chœur, au cloître, au dortoir, et enfin au réfectoire. Là, la supérieure lui présentait un verre, il l'acceptait, et tous deux buvaient ensemble à la santé l'un de l'autre. Puis toute la communauté prétendait lui faire la même politesse; heureusement il avait son grand vicaire et son clergé pour venir à son secours. « Tout cela, dit-il, se fait avec une simplicité qui vous réjouirait. Malgré cette liberté grossière, ces bonnes filles vivent dans la plus aimable innocence. Elles ne reçoivent presque jamais de visites que de leurs parents; les parloirs sont déserts; le monde est parfaitement ignoré, et il y règne une rusticité très édifiante. On ne raffine point ici en piété, non plus qu'en autre chose : la vertu est grossière comme l'extérieur, mais le fond est excellent. »

Tout autres étaient la plupart des couvents. Les pensionnaires, destinées à figurer dans le grand monde, ne songeaient qu'à s'y préparer, et on les y aidait. A Fontevrault, où les filles de Louis XV furent élevées, elles n'apprirent guère autre chose que la danse; encore dans cette unique étude ne suivaient-elles que leurs caprices. On raconte qu'un

jour le maître de danse faisait répéter à Mme Adélaïde un ballet qu'on nommait *ballet couleur de rose;* mais la petite princesse s'avisa de vouloir qu'il s'appelât le *menuet bleu*. Le maître s'y refusa, son honneur y était engagé; l'enfant s'obstina et déclara que si l'on ne lui cédait, elle ne prendrait pas sa leçon. *Rose*, disait l'un; non, *bleu, bleu*, répétait l'autre en trépignant. Il fallut en appeler à la communauté qui s'assembla, délibéra sur cette grave question, et décida à l'unanimité que le menuet changerait de nom et s'appellerait désormais le menuet bleu.

Une Visite au parloir d'un couvent (dix-septième siècle). — D'après une vignette du *Roman bourgeois*, édition de 1712.

Apprendre à danser était d'ailleurs à cette époque un véritable travail. Tous les jours on inventait des danses nouvelles : c'étaient la *Marquise*, la *Mienne*, l'*Originale*, l'*Intime*, la *Bonne Foy*, les *Moulinets brisés*, les *Festes de Paphos*, la *Bonne année*, les *Babillardes*, la *Belotte*, la *Cocotte*, la *Nouvelle Cascade de Saint-Cloud*, la *Marseillaise*, la *Promenade de Mesdames*, et beaucoup d'autres, toutes fort compliquées et bien différentes du grave et solennel menuet. Les leçons de musique ne prenaient pas moins de temps. Où trouver le loisir et le goût d'apprendre quelque peu de grammaire, d'arithmétique, d'histoire? Tout ce qui ne servait pas à la vie de représentation paraissait inutile. Plus tard Madame Louise avouait à Mme Campan, sa lectrice, qu'elle, pas plus que ses sœurs, ne savait lire en sortant de Fontevrault, et qu'elle n'avait lu couramment qu'après son retour à Versailles, lorsqu'elle avait douze ans.

Les couvents présentaient en outre, au point de vue de l'éducation des jeunes filles, ce grave inconvénient qu'ils recevaient des pensionnaires de tout âge et de tout état. Furetière, dans son *Roman bourgeois* (1666), nous décrit une maison religieuse établie dans un faubourg de Paris. Les sœurs y vivaient entre elles de la manière la plus irréprochable; mais comme elles ne pouvaient subsister que par les pensions qu'on leur payait pour entrer chez elles, elles acceptaient indifféremment tout le monde. Des femmes qui plaidaient contre leurs maris ou qui avaient quelque raison de se cacher, des jeunes filles qui avaient

déjà vécu dans le monde et qu'un chagrin, une déception, en dégoûtait momentanément, y étaient admises sans difficulté. Les plus expérimentées ne manquaient pas de raconter leur histoire, leurs peines, leurs espérances, aux plus jeunes, « qui faisaient ainsi un noviciat de coquetterie, tandis qu'on croyait leur en faire faire un de religion. » En réalité, il n'y avait d'autre discipline et d'autre frein que la grille, qui n'emprisonnait que le corps, mais ne pouvait rien contre la liberté de l'esprit. Les parloirs du couvent, — il y en avait douze, — étaient pleins depuis le matin jusqu'au soir, de sorte qu'il fallait les retenir d'avance si l'on voulait y avoir place, comme on retient les chaises au sermon d'un prédicateur célèbre.

Il n'était pas très rare qu'il se conclût un mariage dans le parloir d'un couvent. Une mère venait à la grille accompagnée d'un inconnu qui, le chapeau à la main, s'inclinait respectueusement. Elle disait à sa fille, qu'elle avait envoyé chercher et qui se tenait de l'autre côté de la grille : « Tout est convenu entre M. le comte de *** que voici et moi; il n'y a plus qu'à signer les articles, puis qu'à vous fiancer et à vous mener à l'église. Je ne compte pas vous laisser maintenant plus de cinq ou six jours dans ce couvent; pendant ce temps, vous trouverez bon que le comte vienne tous les jours ici passer une heure avec vous, afin que vous fassiez connaissance. »

Il y avait des couvents à la mode où les filles riches de la province et des provinces environnantes se disputaient les places vacantes. Chacune d'elles y avait son appartement; elles pouvaient recevoir aux grilles des visites d'hommes, et il y régnait un tel luxe que les marchands de Paris venaient y offrir les nouveautés, étoffes et bijoux. Les élèves se donnaient réciproquement des soirées; on y prenait le thé, on y soupait. Mme de Genlis raconte dans ses Mémoires qu'un des moments les plus amusants de sa vie fut celui qu'elle passa à l'abbaye d'Origny-Sainte-Benoîte, où elle s'était retirée au commencement de son mariage (elle avait dix-sept ans), pendant que son mari était allé rejoindre son régiment. Il y avait dans ce couvent plus de cent religieuses, sans compter les sœurs converses, et deux classes de pensionnaires, enfants et jeunes personnes de douze à dix-huit ans. Mme de Genlis avait un joli appartement, une femme de chambre et un domestique; celui-ci logeait au dehors. « Je m'y plaisais, dit-elle, on m'y aimait; je jouais de la harpe chez Mme l'abbesse (Mme de Sabran), je chantais des motets dans la tribune de l'église, et je faisais des espiègleries aux religieuses. Je courais les corridors la nuit, avec des déguisements étranges, communément habillée en diable, avec des cornes sur la tête et le visage barbouillé; j'allais ainsi réveiller les jeunes religieuses; chez les vieilles, que je savais être bien sourdes, j'entrais doucement, je leur mettais du rouge et des mouches sans les réveiller. Elles se relevaient toutes les nuits pour aller au chœur, et l'on peut juger de leur surprise lorsque, réunies à l'église, s'étant habillées à la hâte sans miroir, elles se voyaient ainsi enluminées et mouchetées.

» Pendant le carnaval, je donnai chez moi, avec la permission de l'abbesse, des bals deux fois la semaine. On me permit de faire entrer le ménétrier du village, qui était borgne et qui avait soixante ans. Mes danseuses étaient les religieuses et les pensionnaires; les premières figuraient les hommes et les autres les dames. Je donnais pour rafraîchissement du cidre et d'excellentes pâtisseries faites dans le couvent. J'ai été depuis à de bien beaux bals, mais certainement je n'ai dansé à aucun d'aussi bon cœur et avec autant de gaieté. »

Ces divertissements durèrent autant que le séjour de Mme de Genlis, quatre mois et demi. Son départ jeta le couvent dans la désolation.

Les conséquences d'une telle éducation, soit dans les maisons religieuses, soit dans les familles, on les connaît : une extrême légèreté, un appétit insatiable de plaisir, toute la vie dépensée en conversations, en badinages de société, en comédies, en opéras, en dîners, en soupers; des mariages mal assortis et presque aussi vite rompus que formés; des fautes dont on ne rougissait plus parce qu'elles étaient générales et que l'opinion les acceptait; au fond, sous toutes ces folies, un pénible sentiment de lassitude, du vide, de l'ennui; enfin, par une inévitable et heureuse réaction, un désir de réforme, un goût d'honnêteté et de morale et, selon l'expression de Duclos, « une universelle fermentation de raison », qui condamnaient le présent et préparaient un avenir meilleur.

E. Lesbazeilles.

PROFIL.

S'il m'arrive de me voir de profil sur une photographie ou dans un miroir, j'ai quelque peine d'abord à me reconnaître, et, en un premier moment, rapide comme un éclair, il me semble que j'ai sous les yeux un autre personnage que moi-même, un parent, par exemple, qui me ressemblerait de loin et avec une apparence plus sujette que la mienne à des observations peu flatteuses. Passe encore si mon amour-propre peut s'en prendre à une maladresse de photographe; mais si, traversant une chambre, c'est dans un beau miroir que je m'apparais de côté, il me faut bien m'avouer que l'image que j'y vois est la mienne; alors je me dis : « C'est fâcheux, mon pauvre ami, mais c'est ainsi. » Puis je pense qu'heureusement après tout il n'y a là rien de très sérieux. Ce qui est plus grave, c'est que je suis conduit à me demander si je ne suis pas exposé à une illusion moins innocente à l'égard de l'image ou de la réflexion de mon être moral tel que je crois l'entrevoir dans mon esprit. Car certainement, et je dois

me l'avouer en toute sincérité, il ne m'a jamais été possible de me regarder, au dedans de moi-même, plus et mieux que de profil, tandis que pour me connaître et me juger impartialement il me faudrait le pouvoir et l'habitude de me regarder tout à fait de face et en pleine lumière. Si, honteux de ma partialité envers moi et de mes complaisances égoïstes même les plus inconscientes, j'essaye d'effacer de mon attention ces profils infidèles, il se trouve parfois que j'en évoque tout à coup de si opposés et de si pénibles que j'éprouve une douloureuse confusion et que je tombe dans de grandes tristesses.

Qu'il est salutaire et profond ce conseil ancien : « Connais-toi toi-même », mais combien il est difficile, sinon impossible, de le suivre. Pour éviter de se jeter successivement, par des excès contraires, dans plus d'estime ou de mépris de son être qu'il n'est juste, peut-être le parti le plus prudent est-il d'accorder quelque confiance aux affectueux jugements de notre foyer domestique et de nos amis, tout en nous réservant de nous scruter habituellement aussi à fond que possible, et d'être toujours sévères envers nous-même.

ÉD. CH.

UN BON VIEUX PHILOSOPHE.

CONTE.

Si le temps déplume les vieux moineaux, en revanche il infuse dans leur petite cervelle brouillonne un grain de sagesse et de philosophie. Quand il est petit, le moineau passe sa vie à manger, à piailler et à dormir. Plus tard, il est absorbé par le soin de nourrir et d'établir ses enfants. Quand l'appétit s'en est allé avec les plumes, et que le moineau a payé sa dette à la patrie en élevant plusieurs générations, il occupe ses loisirs à méditer et à ruminer sur tout ce qu'il a vu et entendu depuis qu'il est au monde.

Des méditations personnelles de ces sages, réunies par la tradition en un corps de doctrine, sont nés des aphorismes qui se transmettent de génération en génération.

« De toutes les bêtes que je connais, se disait un vieux moineau, l'homme est certainement la plus bizarre et la plus incompréhensible; car, avec elle, on ne sait jamais sur quelle patte danser.

» Quand je vois un chat, je m'envole à tire-d'aile; car, depuis que le monde est monde, les chats ont mangé les moineaux.

» Quand je vois une chenille, je me précipite dessus sans hésiter; car, depuis que le monde est monde, les chenilles sont destinées à servir de pâture aux moineaux.

» Quand je vois un homme, mon esprit se trouble, mes idées se confondent, les sentiments les plus contraires bouleversent mon cœur. Certain instinct me pousse à rechercher la société de cet animal utile (car on ne peut pas nier qu'il nous soit utile); mais ce désir est combattu par le souvenir de mainte aventure tragique où l'homme s'est montré le plus terrible ennemi du moineau. Qui connaît un chat connaît tous les chats; qui connaît une chenille connaît toutes les chenilles; qui connaît un homme se tromperait cruellement s'il croyait connaître toute l'espèce. L'un est doux et clément pour les petits oiseaux, l'autre est brutal et rude. Encore, si l'on pouvait reconnaître à des signes extérieurs la nature intime et les sentiments de l'animal! Mais c'est dans l'homme surtout que l'apparence est un leurre. On a vu l'homme de guerre, celui dont les pattes sont couleur de sang, celui qui porte sans cesse la foudre avec lui, partager son pain avec les moineaux, dans la cour de cette grande maison où on l'enferme pour le lancer à l'improviste sur l'ennemi. Que de fois, au contraire, on a vu un petit homme, ce qu'ils appellent un enfant, à qui il ne manquait que des ailes pour avoir l'air d'un ange, ramasser de durs cailloux pour les lancer à des moineaux inoffensifs! Cruelle perplexité, puisqu'il n'y a pas de règle fixe. Cela va si loin que le même homme ne conserve pas le même plumage deux jours de suite. Cet être « ondoyant et divers » jouit de la singulière propriété d'enlever à volonté la peau de sa tête (nous dirions en langage humain sa casquette), celle de son dos (sa blouse), celle de ses pattes (ses sabots).

» Les choses étant ce qu'elles sont, quelle règle de conduite pouvons-nous établir pour nos enfants? Leur recommander la prudence, le tact et la discrétion. »

Notre vieux moineau bienveillant ruminait ces choses au milieu d'une bande d'étourdis, au temps de la moisson.

— Que font-ils là? piaillaient les étourdis qui, cachés dans un antique pommier, regardaient les moissonneurs à l'œuvre.

— Ils coupent le blé, répondit le vieux sage.

— Allons voir cela de plus près, s'écrièrent les étourdis; ce doit être drôle de voir couper le blé.

— Non, mes enfants, ne bougez pas; je vous défends de bouger. *Trompette!* à qui est-ce que je parle?

Trompette, un jeune moineau de l'année, le plus curieux et le plus étourdi de cette bande de curieux et d'étourdis, avait déjà pris son vol dans la direction des moissonneurs. On l'appelait Trompette parce que, très petit de taille, il avait une voix formidable, formidable pour un moineau, bien entendu. Trompette, se voyant seul à désobéir, n'osa pas pousser plus loin la désobéissance. Il revint donc au pommier d'assez mauvaise grâce, en grommelant de sa voix de basse-taille :

— Pourquoi? pourquoi?

— Pourquoi? Je vais te le dire, mon mignon, répondit le vieux philosophe avec indulgence. S'il n'y avait dans le champ que les gens de la ferme, je serais le premier à vous dire : « Puisque vous

êtes si curieux, allez donc satisfaire votre curiosité, car vous n'avez rien à craindre des bonnes gens d'ici. » Mais je vois parmi eux des étrangers qu'ils ont loués pour la moisson. Ces étrangers, qui sont-ils? Ont-ils été élevés, dans leur pays, dans le respect de la vie des petits oiseaux? Il y en a parmi vous, mes enfants, qui pourraient nous dire ce qu'il en coûte de se fier aux gens qu'on ne connaît pas...

Oui, il y en avait; je ne sais pas s'il y en avait plusieurs, mais il y en avait au moins un. Et cet *un*-là, c'était justement notre ami Trompette.

Trompette s'était risqué, un certain jour de foire, jusqu'au village d'Ardentes. Juste au moment où il venait de s'élancer du haut d'un arbre pour se jeter sur un petit morceau de pain d'épice, dans la poussière du champ de foire, des gens qui jouaient au bouchon lui avaient lancé leurs palets, et un de ces palets lui avait à moitié enfoncé les côtes.

La moindre allusion à cette mésaventure le faisait toujours tomber dans une grande confusion. Quoique le vieux philosophe parlât d'une manière générale et sans citer aucun nom, Trompette baissa le bec et se mit à regarder, avec une attention affectée, une petite plaque de lichen qui faisait comme une tache d'argent sur la branche noueuse du pommier.

Cependant l'heure était arrivée où les moissonneurs s'en vont prendre leur repas et se reposer du travail passé en vue du travail à venir.

L'un d'eux, le plus âgé, redressant avec lenteur sa pauvre échine endolorie, ôta son chapeau de paille, essuya avec son avant-bras nu la sueur de son front ridé, et regarda du côté du soleil, en fermant les yeux à moitié.

— Les enfants, dit-il de sa voix cassée, voilà qu'il est l'heure!

Un à un, les autres moissonneurs se redressèrent, laissant sur place la dernière javelle; chacun prit ses nippes, et ils s'en allèrent, à la file indienne, par un sentier étroit, qui faisait comme un sillon dans les grands blés mûrs et aboutissait à un bout de pré, sous les saules, là-bas, au bord du ruisseau.

Les moineaux trépignaient d'impatience sur les branches du pommier. A peine le dernier moissonneur avait-il quitté la place que plusieurs voix crièrent : « On peut, à présent? »

Le philosophe fit signe qu'on pouvait, et toute la bande s'élança avec un grand froufrou d'ailes. Seuls, le philosophe et Trompette restèrent sur le pommier; le philosophe, parce qu'il était ou se croyait revenu des vanités de ce monde; Trompette, parce qu'il boudait. Tout à coup il prit son vol et rejoignit ses camarades. Peut-être craignait-il d'essuyer quelque mercuriale de la part du vieux sage; peut-être lui était-il impossible de bouder une seconde de plus contre son plaisir.

La bande joyeuse cependant parcourait la place que les hommes venaient de quitter, avec autant de curiosité et d'empressement qu'en mirent les pauvres Troyens, reclus depuis dix ans, à visiter le camp abandonné des Grecs, se disant les uns aux autres : « Tiens, c'est ici que campaient les Myrmidons, c'est là que demeuraient les Dolopes. Vois-tu pas l'emplacement de la tente du cruel Achille? »

Du haut de son pommier, le philosophe regardait les ébats et les folies de ses petits amis. Il ne songeait pas, et pour cause, à les comparer aux Troyens, mais il se disait à part lui : « Sont-ils jeunes! sont-ils fous! Et dire que j'ai été comme cela dans mon temps! »

Un des moissonneurs avait laissé derrière lui un panier vide, à moitié enfoui sous une gerbe, et ce que les moineaux appelaient la peau de ses pattes, c'est-à-dire ses sabots.

Vous figurez-vous un Troyen qui explore l'emplacement où se dressa la tente du cruel Achille, et qui crie tout à coup : « Venez tous voir le garde-manger d'Achille! les cnémides d'Achille! »

Quelle bousculade pour voir ces reliques!

Telle fut la bousculade des moineaux quand le premier arrivé signala aux autres le panier et les sabots du bonhomme. On voulait voir, on voulait toucher, et alors on se poussait de l'aile, on se pressait du flanc, on grimpait les uns sur les autres, on criait, on se battait, oui, l'on se battait!

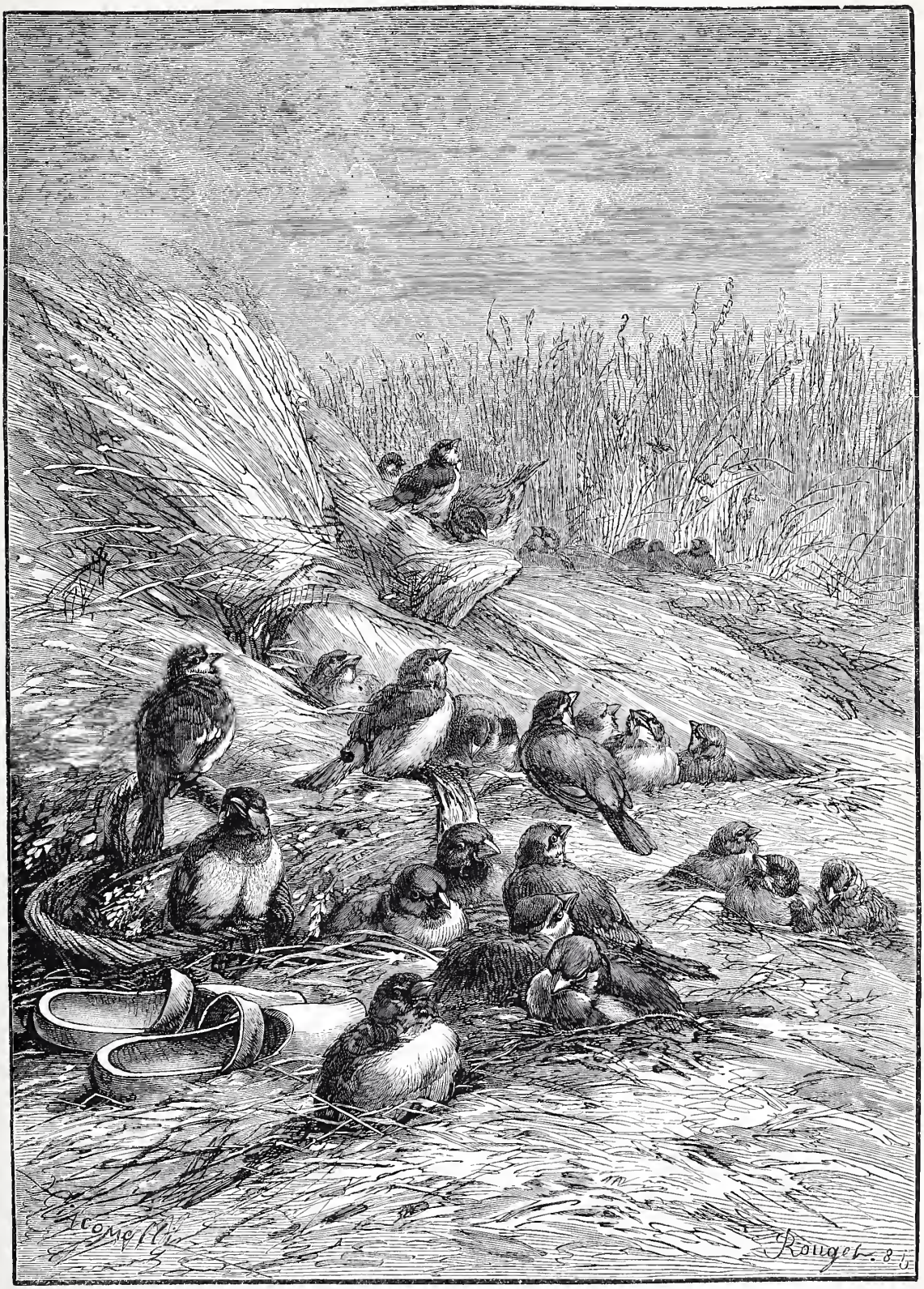
« En vérité, se dit le vieux philosophe, ces enfants sont fous! Je soupçonne quelque machination, quelque piège tendu par un de ces étrangers suspects. Il faut que j'aille y voir de plus près! »

Au fond, il n'était pas si effrayé qu'il voulait se le faire croire à lui-même, mais la curiosité l'aiguillonnait, le charme singulier qui attire tout moineau vers l'homme, vers les œuvres et les traces de l'homme, agissait sur son cœur de moineau, et il se payait de mauvaises raisons pour s'épargner la honte de s'avouer que le moineau venait de se réveiller en lui, en dépit de ses aphorismes et de ses maximes.

Quand il se décida à s'élancer vers le danger pour le salut commun, la curiosité des jeunes était déjà satisfaite, et ils se tenaient par groupes, faisant la boule sur la bonne paille fraîchement coupée et qui sentait si bon. On s'enfonçait dans la paille, on se tassait avec volupté; on fermait les yeux; on se laissait pénétrer tout entier par les joyeux rayons du clair soleil; jamais, oh! non, jamais l'on n'avait été si heureux!

Le philosophe, gravement perché sur l'anse du panier rustique, conservait, du moins extérieurement, toute la dignité qui sied à un sage. Mais, pendant qu'il regardait de tous ses yeux et qu'il écoutait de toutes ses oreilles, les souvenirs de sa jeunesse lui revenaient en foule et gonflaient son vieux cœur d'une mélancolie qui n'était pas sans charme. Il se revoyait faisant la boule dans la paille par une journée semblable à celle-ci. Lui et *Tête-à-l'Évent*, son ami de cœur, se querellaient pour rire : — Ma place est meilleure que la tienne.

— Non, c'est moi qui suis le mieux. — Si tu dis un mot de plus, je te bouscule! Et *Tête-à-l'Évent* l'avait bousculé, et il avait bousculé *Tête-à-l'Évent*. Et les vieux de ce temps-là riaient, il s'en souve-



Le Repos des moissonneurs. — Composition et dessin de Giacomelli.

nait bien. Alors pourquoi aurait-il honte de rire aussi, à présent qu'il était vieux? Après tout, on peut être sage sans être morose, et philosophe sans être misanthrope. « A demain les pensées sérieuses, se dit-il, il fait trop beau temps pour qu'on ne se déride pas un peu. »

Trompette justement lutinait son ami de cœur *Bat-de-l'aile*. Le philosophe leur sourit avec indulgence. Seulement, pour qu'il ne fût pas dit que sa philosophie serait en pleine déroute, il surveilla d'un œil attentif le sentier par où devaient revenir les gens de la ferme et les étrangers suspects.

C'était, décidément, un bon vieux philosophe.

J. Girardin.

BELLES PAROLES DE L'EMPEREUR JULIEN [1]

SUR LES OTAGES.

En l'année 358 ou 359 après Jésus-Christ, l'empereur Julien, s'avançant avec son armée dans les contrées des Barbares d'outre-Rhin, était entré sur le territoire des Chamaves, qui habitaient près de l'embouchure du Rhin, au nord du pays des Bataves.

Les Chamaves le supplièrent de les épargner; il y consentit et invita leur roi à venir le trouver.

Quand ce chef fut arrivé et que Julien le vit debout sur la rive, il monta sur un bateau, et, se tenant hors de la portée du trait, il s'entretint, à l'aide d'un interprète, avec les Barbares. Ceux-ci se déclarant prêts à consentir à tout, et lui trouvant que la paix avec eux avait l'air honorable, il leur accorda la paix, mais leur demanda des otages comme garantie de leur foi.

Les Barbares lui dirent que c'était bien assez des prisonniers qu'il avait faits; il répondit que la guerre les lui avait donnés, qu'il ne les avait pas reçus en vertu d'un traité; il réclamait à présent les plus nobles d'entre eux, prétention naturelle, si, de leur part, cette paix était exempte d'artifice.

Alors les Barbares le supplient, le conjurent de désigner ceux qu'il veut, et lui, reprenant la parole, il leur demande par feinte le fils de leur roi qu'il avait parmi les prisonniers, comme s'il ne l'avait pas.

Et le roi et les Barbares, se prosternant, se couchant, avec force cris et lamentations, le prient de ne leur ordonner rien d'impossible; car il leur était impossible de ressusciter les morts et de lui donner pour otages ceux qui n'étaient plus.

Puis, après un moment de silence, le roi des Barbares s'écria : « Plût aux dieux qu'il vécût, cet enfant! ô César, je te le donnerais en otage, et il trouverait chez toi, dans la servitude, plus de bonheur que chez moi, dans la royauté. Mais il est mort par toi et peut-être sans avoir eu l'avantage d'être connu. Car, bien jeune encore, il a livré sa personne aux hasards de la guerre, et tu le crois seul un digne garant de la paix. Et à présent tu le réclames, ô roi, comme s'il vivait encore, et moi, je me prends à gémir en voyant quel fils je n'ai plus. Je pleure sur mon unique enfant, et, en même temps que cet enfant, j'ai perdu la paix publique. Si tu crois à mes malheurs, j'aurai dans ma souffrance cette consolation, d'avoir été malheureux pour tous; si tu n'y crois pas, on verra en moi tout ensemble un père et un roi bien malheureux. »

En entendant ces mots, l'empereur fut ému jusqu'au fond de l'âme, et l'émotion lui arracha des larmes.

Au milieu des gémissements de tout ce monde qui demandait la paix et protestait n'avoir pas entre les mains celui qu'on réclamait comme otage, Julien fit amener le jeune prince, le montra à tous les yeux royalement traité par lui, et, l'invitant à s'entretenir avec son père tout à son aise, il attendit ce qui allait arriver.

La fin fut digne du commencement.

Le soleil ne produisit jamais un jour aussi beau que celui que les témoins de cette scène purent voir et raconter.

Plus de trouble, plus de gémissements; ils étaient frappés d'étonnement, enchaînés par la stupeur, immobiles et cloués à leur place, comme si Julien leur eût montré non pas le jeune prince, mais son spectre.

L'empereur, quand il se fut fait un silence plus complet que dans tous les mystères, parlant d'une voix grave au milieu de l'assemblée : « Oui, dit-il, cet enfant, comme vous le croyez vous-mêmes, c'est votre guerre qui l'a perdu, c'est un dieu peut-être et l'humanité des Romains qui l'a sauvé. Je le garderai comme otage, non que je l'aie reçu de vous par un traité, mais de la guerre, et ma victoire me suffit. Rien ne lui manquera des plus grands honneurs tant qu'il sera avec moi; mais vous, si vous tentez de transgresser nos conventions, vous perdrez tout. *Je ne dis pas que je punirai l'otage,* que je n'ai pas reçu de vous comme un gage de la paix, mais qui est entre mes mains comme une preuve de ma générosité envers vous. *C'est d'ailleurs chose inique, haïe des dieux, que de mordre et de déchirer celui qui n'a commis aucun crime, à la place des auteurs d'un crime, comme font les bêtes féroces de ceux qu'elles rencontrent, quand elles sont poursuivies.* »

A ces mots, ils se prosternèrent tous, et ils le bénissaient, croyant, d'après ces paroles, voir en lui un dieu.

Le traité fut donc conclu; Julien partit alors, l'automne tirant à sa fin, et l'hiver arrivant déjà avec ses frimas. [1]

[1] Surnommé l'Apostat, né en 331. Il était neveu de Constantin. Ennemi du christianisme, mais tolérant, il permit aux Juifs de rebâtir le temple de Jérusalem. Il essaya de défendre et de restaurer le culte païen sur les fondements de la philosophie stoïcienne.

[1] Extrait du cinquième volume des documents grecs relatifs à l'histoire des Gaules; traduction du texte d'Eunape, par M. E. Cougny, inspecteur de l'Université. (Publication de la Société de l'histoire de France.)

Eunape, historien grec, auteur d'un livre sur les *Vies des philosophes*, contemporain de l'empereur Julien, était né à Sardes, en Lydie.

ÉTIENNE TABOUROT, SIEUR DES ACCORDS.

Il faut se garder de prendre à la lettre tout ce qui a été écrit sur Étienne Tabourot, le Rabelais Bourguignon, comme on dit, car l'exagération n'en est point petite. Et pour commencer, le nom de Rabelais lui sied-il mieux qu'à tout autre poète ou prosateur du seizième siècle? Les grosses histoires qu'il raconte sont-elles de son cru, ou n'est-il qu'un collectionneur de facéties? Nous croirions volontiers et sans parti pris, après avoir relu les *Bigarrures* ou les *Escraignes,* à un long travail de compilation mis en œuvre avec esprit, mais sans la prodigieuse imagination du Tourangeau. Tout au plus a-t-il conservé le côté trivial un peu voulu et l'expression grossière, sans pouvoir s'élever comme son modèle à des abstractions philosophiques de la plus haute conception. Il sert tels quels les menus propos et les plaisanteries des vignerons de la Bourgogne, en riant lui-même le plus fort, à la manière des gens qui racontent et colportent les mots salés des autres.

Étienne Tabourot était né à Dijon en 1547, et non en 1549, comme on l'a cru longtemps, sur la foi de son portrait faussement daté. Il était fils de Guillaume Tabourot, avocat au Parlement de Bourgogne, cité par Saint-Jullien de Balleure, et de Bernarde Thierry. Les Tabourot étaient de bonne bourgeoisie; l'aïeul Pierre Tabourot était déjà seigneur de Véronnes-lez-Selongey dès le temps du siège de Dijon par les Suisses, en 1513. Il avait même, le bon homme, écrit une relation sommaire de ce gros événement bourguignon, où il exaltait la valeur de la Trémoille, défenseur de la ville. Pierre Tabourot avait plusieurs sujets de noter soigneusement les dégâts d'un siége; il était propriétaire, propriétaire de vignobles que les Suisses ne ménageaient pas, de la tour de Saint-Apollinaire, « Saint-Applomay », comme on disait en patois, et aussi d'une maison à Véronnes. Les Suisses, unis aux Francs-Comtois, — ces traîtres impériaux, — fourrageaient parmi ces richesses, coupaient et brûlaient au hasard. Aussi bien toutes ces misères ne l'étonnent-elles point outre mesure; la défense ayant fait détruire une chapelle, la statue de la Vierge qu'on y vénérait avait sué des gouttes de sang. C'était un terrible présage pour des assiégés!

L'investissement dura peu, huit jours à peine; mais les vingt-cinq mille ennemis avaient eu le temps de détruire. Le village de Saint-Apollinaire avait été brûlé aux trois quarts; seule la tour de Tabourot avait tenu bon, grâce à ses ponts-levis, ses mâchecoulis, et sa solidité à toute épreuve. J'imagine que le bourgeois bourguignon n'omit point d'aller se rendre compte des dégâts commis, aussitôt le siège levé. On était en septembre, le mois où les vignes de Bourgogne sont partout chargées de raisins dorés, espoir de toute une longue année de peines!

De ces instants de misère, les habitants de Dijon, et Pierre Tabourot entre autres, avaient conservé une rancune profonde contre les Suisses et les Francs-Comtois leurs compères. C'était, à trois cents années d'intervalle, comme celle qui devait naître chez les Français de la double invasion de 1814 et de 1870. Les Tabourot, nés malins, envenimèrent la querelle, et dès que, dans le mois de février 1526, Guillaume était né, il avait entendu bercer son enfance de refrains satiriques contre les ennemis héréditaires.

Il fut le père d'Étienne, le Rabelais dont nous parlions, le plus célèbre des écrivains bourguignons du seizième siècle. Quand Étienne naquit, il y avait trente-trois ans du siège; mais pensez que le souvenir n'en était point perdu, car les gens de par là ont la mémoire longue et la dent pointue. Venu à Paris pour faire son droit en 1564, comme il le dit lui-même, il s'essaya à rimailler, à fabriquer de petites pièces incisives où son esprit s'aiguisait singulièrement. Son père était mort depuis trois ans déjà, à peine âgé de quarante-cinq ans, laissant un autre fils nommé Théodecte, qui lui aussi ne dédaignait point d'écrire. Malgré tout, Étienne Tabourot n'oubliait ni les Suisses, ni les « gros chardés de la Franchi-Comtà »; il leur ménageait une bonne place dans ses coups de pointe, et c'est de cette haine de trois générations que naquit le livre des « Contes facétieux du sieur Gau- » lard, gentilhomme de la Franche-Comté bourgui- » gnote », une manière de la Palice ou de Calino, un Jocrisse pour tout dire, dont les niaiseries remplissent près de cent pages. Tabourot avait ramassé, pour composer ce livre, toutes les histoires courant en Bourgogne sur les Francs-Comtois, qui, sous la lourdeur et la bêtise, cachaient une malice rustique dont on ne soupçonnait guère la puissance. Il en avait fabriqué ainsi de toutes pièces un personnage, un fantoche, à qui son père avait refusé l'instruction « de peur qu'il ne se meslast » de corriger le *Magnificat* », et qui allumait une chandelle pour s'assurer qu'il fît jour. Sans doute il y a au milieu de tout cela des drôleries irrésistibles; mais qui oserait, après mûre réflexion, les comparer aux immortels éclats de rire du vieux Rabelais?

Tabourot, après avoir étudié à Paris, puis à Toulouse, revint à Dijon, où il était avocat en 1581, suivant un acte authentique du cabinet des titres à la Bibliothèque nationale (vol. 2784). C'était environ l'époque où fut dessiné le portrait mis en tête d'une édition de ses œuvres de 1582. Il avait alors trente-cinq ans. Plus tard on changea la date et on conserva l'âge, d'où naquit l'erreur qui reportait à 1549 l'année de sa naissance. Étienne Tabourot était un robuste Bourguignon, fort barbu, aux traits vigoureux et sains, à la mine paisible. Il avait pris le nom de *sieur des Accords,* sous lequel tout le monde le connaît aujourd'hui, de l'anagramme de son nom. On sait combien la mode des anagrammes s'était répandue au seizième siècle; tous les écrivains, tous les seigneurs, en

avaient au moins deux ou trois. André de Bossant, jurisconsulte lyonnais, en avait composé un autre pour Tabourot, et on l'avait imprimé au bas d'un portrait :

Quand je vois ton visage
En ce pourtrait si doux,
Je dis que tu es sage
EXTIER ET BON A TOUS.

Ces jeux d'esprit et de mots n'étaient point très méchants, mais ils valaient souvent la prose du Bourguignon.

Dans la famille des Tabourot on mourait jeune. Guillaume était mort à quarante-cinq ans; Théodecte, marié à Anne Chiquot, l'avait laissée veuve en 1581, si nous en croyons la pièce authentique citée par nous tout à l'heure. Le sieur des Accords ne devait point non plus fournir une longue carrière. Devenu avocat du roi au bailliage et à la chancellerie, il mourut en 1590, à quarante-trois ans, suivant son épitaphe de Saint-Bénigne de Dijon. Il avait, dit ce document, conservé un esprit égal et tranquille au milieu des troubles de la Ligue; mais avait-il pardonné aux Comtois?

Tout dernièrement nous avions l'heureuse fortune de découvrir à la Bibliothèque nationale un recueil manuscrit du célèbre architecte des jé-

La Tour de Saint-Apollinaire en 1610, appartenant aux Tabourot de Dijon. — D'après un dessin d'Étienne Martellange.

suites Étienne Martellange. Parmi les vues qui ornent cet album curieux se trouvaient deux dessins en camaïeu représentant la tour carrée du village de Saint-Apollinaire [1]. Martellange, qui datait très soigneusement ses croquis, inscrit au bas : « St-Applume à M. Tabourot, 29 septembris 1610. » C'était la célèbre demeure du sieur des Accords et de son aïeul Pierre Tabourot, la tour ou « la motte » autrefois battue par les Suisses, puis devenue la mairie de Dijon pendant les pestes de 1529. Au temps de la Ligue, on avait fortifié singulièrement ce bout de forteresse, et le sieur des Accords n'avait pas poussé plus loin la sérénité d'âme que lui attribue son épitaphe. Quand Martellange y passa, vingt ans après sa mort, en venant surveiller à Dijon les constructions du collège, la « motte de Saint-Applume » était alors à Guillaume Tabourot, seigneur de « la tour de Saint-Aplomet et bailli du duché de Bellegarde. » (Cabinet des titres, 2784. TABOUROT, pièce 2.) Était-ce le fils de Théodecte? Nous ne l'avons pu découvrir.

On disait encore au dix-huitième siècle la « tour de Saint-Epleumay » en langage vulgaire. L'église, placée sous le vocable de Saint-Apollinaire, et qui avait souvent servi de refuge aux habitants pendant les guerres, fut détruite d'un coup de vent en 1645; la tour des Tabourot s'en alla peu à peu. Au temps de Martellange c'était, comme on peut le voir par notre dessin, une propriété de campagne environnée de fossés et possédant « un enclos vaste et précieux par la nature du terrain. » (Courtépée.) Qu'est-il advenu de nos jours de cette maison forte, de ce village et du nom de Tabourot?

HENRI BOUCHOT.

[1] Bibliothèque nationale, *Estampes* Ub9 et Ub9a, fol. 66. Le recueil avait jusqu'à présent passé pour être de François Stella.

LA CHARTREUSE DE MIRAFLORÈS.

Saint Bruno, statue en bois par Manuel Pereira, sculpteur portugais du dix-septième siècle.

Il y a eu ces jours-ci vingt ans, j'étais à Burgos, avec des amis ; nous fîmes la partie d'aller visiter la chartreuse de Miraflorès. C'est une excursion facile, qu'on peut faire entre le déjeuner et le dîner. Le temps était superbe ; nous étions jeunes, nous étions gais : je souhaite que mes compagnons

de voyage aient gardé un aussi bon souvenir que moi de cette journée.

Le « Guide du voyageur » mentionne plusieurs tombeaux, de pierre ou de marbre, dignes d'intérêt pour l'historien aussi bien que pour l'artiste; mais ce qui frappe surtout le visiteur, c'est une statue en bois de saint Bruno. Le saint est debout, les yeux fixés sur un crucifix, l'air inspiré. Il semble qu'il va parler, qu'il va nous prêcher le travail et la méditation.

Cette statue est l'œuvre d'un sculpteur portugais, Manuel Pereira, né en 1614, mort en 1667. Après avoir étudié en Italie, il s'établit à Madrid. Il jouit, dans le dix-septième siècle, d'une grande renommée. On rapporte qu'une de ses statues ayant été placée à l'entrée d'une église, Philippe IV avait donné ordre à son cocher d'aller au pas quand il passait devant cette église. Sur la fin de sa vie, Pereira devint aveugle : il ne cessa pas de travailler; il modelait, à tâtons, une maquette, et ses élèves exécutaient ensuite la statue.

Quelques critiques espagnols ont vu, dans la statue de saint Bruno, le chef-d'œuvre de Pereira. L'un deux a écrit : « Ce n'est qu'un morceau de bois, mais ce morceau de bois a été idéalisé par le génie. »

J'ai revu, après bien des années, la chartreuse de Miraflorès et la statue de saint Bruno. J'ai éprouvé des impressions différentes de celles d'autrefois : il semble, quand on se retrouve, après un long intervalle, devant les mêmes lieux, devant les mêmes œuvres, que les choses aient changé; rien n'a changé, que nous-mêmes. Dans la première jeunesse, un cloître a quelque chose qui étonne et qui glace; on reste surpris de voir ces hommes qui bêchent leur petit jardin, en prononçant de loin en loin quelques paroles tristes : le contraste est trop grand entre le spectacle qu'on a devant les yeux et le besoin d'activité, de mouvement, qu'on porte en soi. Plus tard, on juge autrement; on s'explique mieux que certaines âmes éprouvent un jour ce suprême besoin de solitude et de silence. Alors on comprend les chartreux, on les respecte, on les plaint, et quelquefois on est tenté de les envier. P. L.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 221.

XIX

Comme il s'aperçut que mes yeux allaient du portrait de Pawolfgang à sa propre figure, et de sa figure au portrait :

— Oh! me dit-il, vous cherchez une ressemblance entre mon arrière-grand-père et moi; vous devez voir qu'il n'y en a aucune, sauf ce que l'on appelle vulgairement l'air de famille.

— Il est très prononcé, dans tous les cas.

— Oui, le pauvre André le trouvait aussi, ajouta-t-il avec un soupir.

Le « pauvre André », mort depuis cinq ou six ans, avait été le seul ami intime de « notre ami », et le seul de tous très probablement qui se fût jamais assis à la table d'Ernster; car Ernster menait une vie d'anachorète.

Pour la première fois, depuis le moment où j'avais trouvé Ernster en train d'écrire à côté de sa pipe non allumée, il me vint à l'esprit que, par le seul fait de m'inviter à dîner, il m'avait conféré le titre d'ami intime. Ce titre, d'ailleurs, il me semblait bien que j'y avais quelque droit, depuis le jour où il m'avait fait, pour ainsi dire, une déclaration d'amitié, en me confiant le secret de ses charités, et en me chargeant d'être, pendant son absence, son *legatus a latere*.

— Ce n'est guère l'usage, reprit-il en me servant, de placer des portraits dans une salle à manger, mais je ne suis pas mondain, et je ne reçois dans cette pièce que des amis intimes.

Je pensai au « pauvre André », qui avait été de son vivant le docteur Eckermann, physiologiste célèbre et poète très distingué. En songeant au pauvre André, dont j'avais été un peu jaloux autrefois, et dont j'occupais la place aujourd'hui, je lançai à « notre ami » un regard de reconnaissance.

— Et puis, reprit Ernster, Pawolfgang a le droit de régner dans toute ma maison, comme son souvenir remplit tout mon cœur et le remplira jusqu'à la dernière minute de ma vie. Mon grand-père, mon père et ma mère sont morts jeunes. Pawolfgang a été pour moi un père, et je puis bien dire une mère. C'est lui qui a fait de moi ce que je suis.

— Ce devait être un homme bien distingué! repris-je étourdiment.

J'aurais donné beaucoup pour avoir réfléchi avant de parler. Ma phrase, très simple et très naturelle par elle-même, si elle fût venue à un meilleur moment, semblait tirer une conclusion des derniers mots d'Ernster, et cette conclusion se trouvait être un compliment à brûle-pourpoint.

Ernster parut embarrassé, autant pour moi que pour lui-même. Je venais de commettre un de ces petits solécismes de conduite qui font toujours souffrir les amis présents. Dans sa conception très délicate de l'amitié, il trouvait les compliments déplacés entre personnes qui s'aiment, s'estiment et se respectent assez pour se dire amies.

Je baissai le nez sur mon assiette. Il me sembla que, derrière moi, les yeux de pervenche de Pawolfgang me lançaient des regards de reproche.

— C'est selon comme vous l'entendez, me dit Ernster du ton le plus simple.

Il m'avait pardonné; j'osai lever les yeux sur lui.

— Pour pénétrer dans l'intimité de Gœthe, repris-je en saisissant la perche qu'il me tendait si charitablement, il fallait que ce fût un homme supérieur, très intelligent, très instruit. Voilà ce

que je voulais dire. Qui se ressemble s'assemble.

— Vous oubliez la loi des contrastes, riposta Ernster. Mon arrière-grand-père n'était supérieur ni par l'instruction, ni même par l'intelligence; toute sa supériorité lui venait de son cœur. Gœthe l'avait deviné tout de suite avec sa pénétration d'homme de génie. Il honorait en mon arrière-grand-père l'idéal de la bonté humaine; il jouissait de cette bonté en artiste, et j'ai lieu de croire qu'il en abusait quelquefois en grand homme. En effet, il arrive aux grands hommes d'être absorbants et égoïstes.

XX

Il y eut un moment de silence. On n'entendait que le bruit de nos fourchettes et de formidables croc! croc! croc! qui partaient du coin où, sur sa natte de paille, Méphisto était en train de faire justice d'un os un peu dur.

Iffland, raide et immobile, surveillait silencieusement nos faits et gestes, tout prêt à intervenir pour nous épargner la peine de requérir ses services. Je remarquai qu'il me regardait avec bienveillance; et même je crus voir un fantôme de sourire hanter ses lèvres sévères. Le fantôme s'évanouit sans laisser de traces, comme s'évanouissent tous les fantômes, quand on les regarde. Peut-être le rigide Iffland considérait-il le fait de sourire comme un acte de légèreté, et comme un manque de respect.

Je me figurai que le rigide Iffland, tout comme ce bon garçon de Méphisto, me savait gré d'avoir ranimé son maître, et qu'il me tenait pour quelqu'un depuis que j'avais été introduit dans le *sanctum sanctorum,* je veux dire la salle à manger.

Cette idée, vraie ou fausse, me donna du courage.

— Ernster, dis-je à mon amphitryon, je dois avouer que vous avez singulièrement piqué ma curiosité.

— En quoi, mon ami?

— Puis-je vous demander comment s'y est pris l'excellent homme dont nous parlions tout à l'heure, pour faire de vous ce que vous êtes. Il avait certainement une méthode.

— Une méthode! oh! que non! La méthode est quelque chose d'exigeant, de sévère, de compassé et d'inflexible. Une méthode aboutit à un programme, et un programme, le même pour toutes les intelligences, j'entends celles des maîtres et celles des disciples, ne tient aucun compte des mouvements toujours imprévus, de la nature vivante et agissante de l'esprit des enfants. Je ne veux pas cependant dire de mal des programmes, et je sais qu'ils ont leur bon côté. Ils guident les pédagogues inexpérimentés, mais ils gêneraient singulièrement les hommes d'expérience et de savoir, s'il n'était pas convenu d'avance que les programmes sont faits pour être interprétés. Vous me trouvez peut-être un peu sévère pour les programmes, c'est qu'aussi...

Il s'arrêta brusquement; je pensai que la présence d'Iffland l'avait empêché d'achever sa pensée. Aussi je n'eus garde de le presser. Il reprit aussitôt :

— Je vais me borner à citer les faits; vous en tirerez telle méthode qu'il vous plaira.

« Du plus loin qu'il me souvienne, je me vois dans une grande maison, qui avait un grand jardin. En réalité la maison était étroite et le jardin deux fois grand comme cette salle à manger; mais je vous donne mes impressions d'enfant. Il y avait avec moi, dans cette maison, un grand vieillard à figure douce et souriante, mon arrière-grand-père; il y avait aussi sa belle-fille, ma grand'mère, qui, je crois n'aimait pas beaucoup les petits garçons; elle n'était pas méchante avec moi, mais elle ne s'occupait pas de moi; il y avait enfin une petite servante très bonne et très dévouée, et un chien qui s'appelait Méphisto. J'aimais beaucoup Méphisto et la petite servante, mais pas tant que mon arrière-grand-père. J'étais toujours avec lui; il m'emmenait partout; c'était comme une mère pour moi; il en avait la tendresse, la patience et aussi l'ingéniosité.

» C'est lui qui m'a appris à lire et à écrire; où? comment? par quels procédés? Je n'en ai pas la moindre souvenance; ses enseignements étaient probablement mêlés à mes jeux, car il ne me reste de cette époque de ma vie qu'un souvenir confus, mais charmant. »

A suivre. J. Girardin.

QUE PENSER DE LA VIE?

Un octogénaire, se sentant près de sa fin, fit venir ses enfants et petits-enfants et leur dit :

— Mes enfants, je vous demande pardon de vous avoir donné la vie.

Les plus petits, qui tenaient à leurs mains des cerceaux, des cordes à sauter, des balles, ne parurent pas comprendre.

— Allez jouer, mes enfants, leur dit le grand-père en souriant.

Trois jeunes hommes avancèrent d'un pas et s'inclinèrent. L'un d'eux dit :

— Grand-père, je ne regrette pas de vivre. La nature est si belle !

Le second dit :

— Il y a tant de choses à apprendre, et on est si heureux de connaître peu à peu la vérité!

Un troisième mit la main sur son cœur et dit :

— Il est si doux d'aimer !

Le vieillard sourit, et quelques ombres s'effacèrent de son front.

Un autre fils, d'âge mur, s'approchant de lui à son tour, lui dit :

— Père, je sais maintenant combien c'est une chose grave et sérieuse que la vie. J'ai déjà connu beaucoup de ses joies et aussi de ses douleurs.

Mais je ne suis pas sans soutien contre les épreuves ; j'aime ma patrie et, il y a quelques semaines, en combattant pour elle, j'ai eu conscience que je ne lui étais pas inutile. Je sens qu'il est vrai que tous les hommes sont frères et, dans la modeste mesure de mes efforts, je fais ce que je peux pour soulager les souffrances des moins heureux. A mon foyer, j'ai, pour me soutenir dans l'accomplissement de mes devoirs, la tendresse de la compagne que j'ai choisie et notre amour pour nos enfants. Pour moi le mal, jusqu'à ce jour, ne l'a pas emporté sur le bien. Je ne peux pas maudire la vie : je vous remercie de me l'avoir donnée.

Ensuite, hélas ! une femme en deuil s'agenouilla devant l'aïeul, lui baisa la main où tombèrent des larmes ; elle ne prononça pas une parole : elle avait perdu son enfant.

Le vieillard la releva, l'embrassa et murmura doucement :

— Oui, tous les maux peuvent se supporter et se compenser, excepté la mort de ceux qu'on aime. Là est l'épreuve suprême, là est le grand mystère ! Quelques jours encore, et, je l'espère, le voile qui nous le couvre tombera de mes yeux !

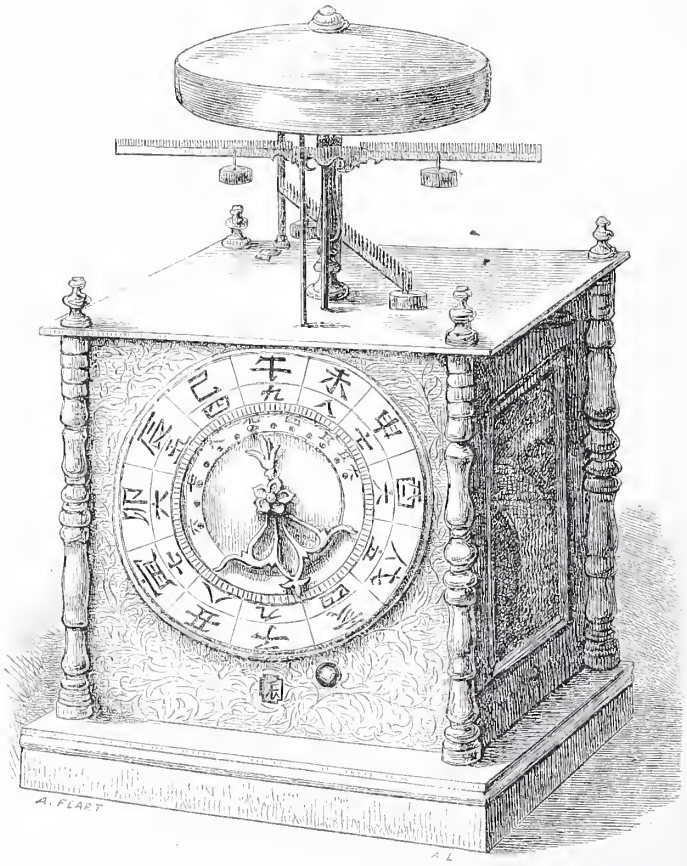
ÉD. CH.

N'enfermons pas notre pensée.

Les méthodes proprement scientifiques n'enveloppent pas la totalité des problèmes : toute certitude n'est pas d'expérience ou de démonstration. « Le cœur, disait Pascal, a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Soyons chimistes, physiologistes, psychologues, rien de mieux ; nous n'en serons pas moins savants pour n'avoir pas éteint dans nos âmes les derniers reflets de l'infini. La vie n'est ni tellement longue ni tellement heureuse qu'on lui ferme comme à plaisir toute perspective au delà.

LUDOVIC CARRAU.

HORLOGE DITE JAPONAISE.



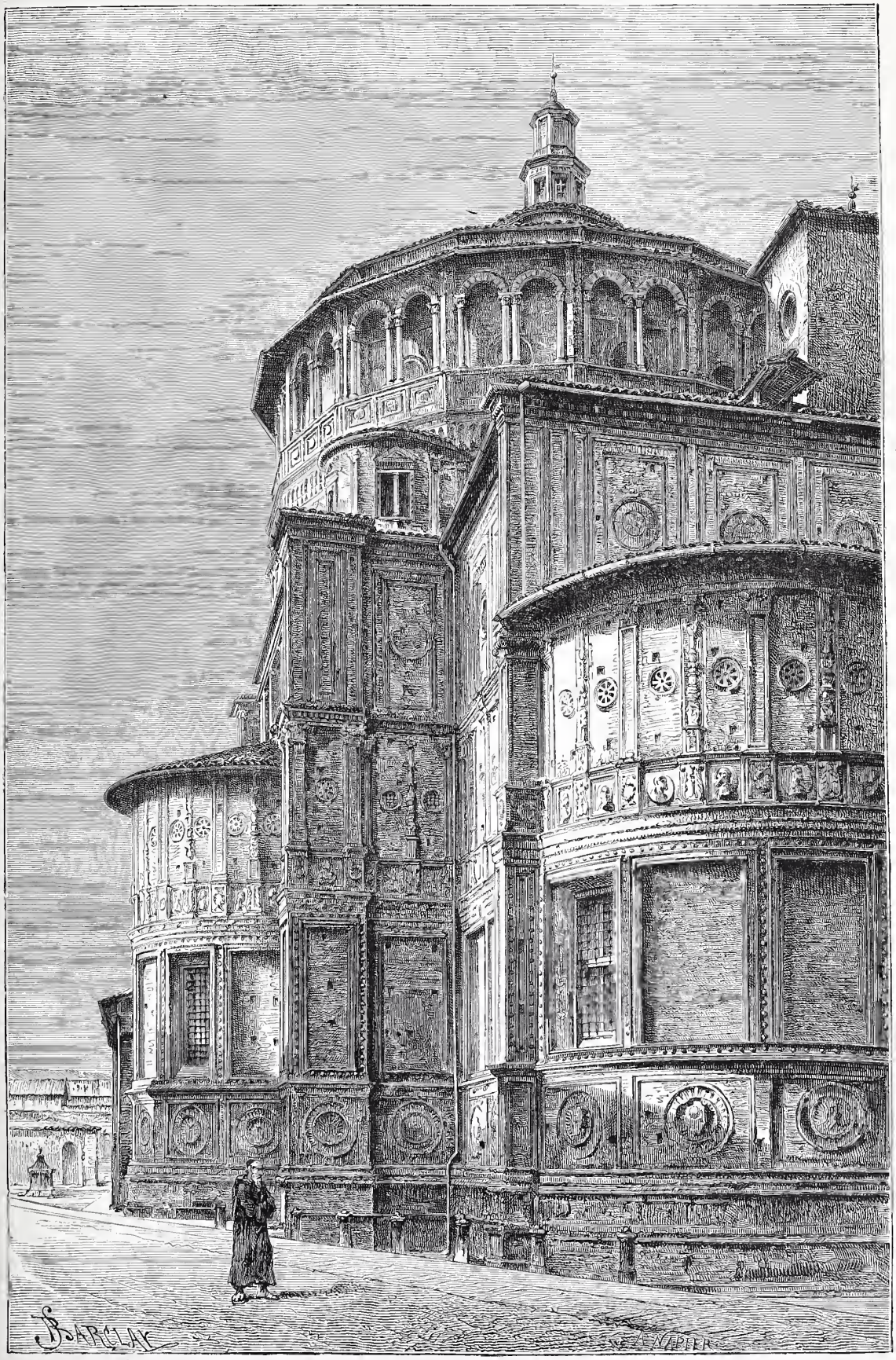
Un de nos anciens collaborateurs, M. Adrien Féart, artiste habile (1), nous a laissé sous ce titre un dessin dont nous publions la gravure. Nous soupçonnions que cette horloge ne venait pas réellement du Japon, mais que M. Féart avait eu des motifs pour en trouver la représentation digne d'intérêt ; l'ayant interrogé à ce sujet, nous attendions ses explications : une maladie l'a enlevé avant que sa réponse nous soit parvenue. Il nous paraît probable que cet objet fait partie d'une collection privée dont le possesseur voudra bien nous adresser quelques lignes si notre gravure passe sous ses yeux.

C.

(1) Voy. aux Tables son nom.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

SAINTE-MARIE DES GRACES
A Milan.



Abside de l'église de Sainte-Marie des Grâces, à Milan.

— *Ti a mi, mi a ti.*

— Que voulez-vous dire?

— *Toi à moi, moi à toi.*

— Mais encore...?

— Vous sortez de Sainte-Marie des Grâces, et je pensais que vous n'auriez pas manqué d'y remarquer, dans la sacristie, la Ganza d'Oro où Beatrice, femme du duc Lodovico-Maria Sforza (que l'on a surnommé Louis le More), a fait broder un crible que deux mains tirent à elles, d'un côté et de l'autre, avec la devise *Ti a mi, mi a ti.* Cette allégorie aux devoirs des époux m'a paru curieuse.

— Je dois vous avouer qu'en sortant du cloître où l'on conserve la *Cène* de Léonard de Vinci, nous n'avons fait que traverser l'église de Sainte-Marie des Grâces, presque sans y rien regarder.

— Cette église mérite cependant d'arrêter l'attention, à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur.

— N'est-elle pas en briques?

— En partie; mais qu'en voulez-vous conclure? On fait des œuvres d'architecte charmantes en briques aussi bien qu'en marbre. Celle-ci est, comme le dit notre compatriote Lance, si ingénieusement « composée, si pleine de précieux détails, si jolie » enfin, qu'il ne lui manque que la grandeur de » la composition. » Encore la coupole est-elle vraiment très belle : aussi l'a-t-on attribuée à Bramante.

— Est-ce donc un édifice si ancien? Et d'où lui vient ce nom de « Sainte-Marie des Grâces? »

— Je vois que vous ne connaissez rien de son histoire. Voici ce qu'en dit un vieux prêtre milanais du commencement du dernier siècle, Serviliano Latuada (1). Il raconte qu'au mois d'août 1463, le comte Gaspero Vimercate, général des armées de l'État de Milan, autorisa des pères de l'ordre des prédicateurs de San-Apollinaro de Pavie, à construire un couvent et une église sur un terrain voisin de sa demeure qui faisait partie d'un établissement militaire. Il leur donna de plus, pour être jointe à l'église, une petite chapelle attenante au nouvel édifice où était une peinture, attribuée à Léonard de Vinci, représentant la Vierge, et sous son manteau les figures du comte et de toute sa famille agenouillées.

Les pères avaient eu le dessein de placer la nouvelle église sous l'invocation de saint Dominique, mais il fut décidé par le chapitre des pères, à Ferrare, qu'on l'appellerait Sainte-Marie des Grâces, parce que la peinture de la chapelle était l'objet d'une grande vénération, comme étant à Milan l'une des premières images consacrées à la Vierge : elle attirait de nombreux fidèles aux temps d'épidémie.

Le comte Gaspero, avant de mourir, recommanda l'achèvement de l'église au duc Lodovico-Maria Sforza, et le duc, trouvant l'édifice de trop peu de dimension et d'importance, la fit agrandir en prenant l'avis des architectes les plus habiles de ce temps.

Parmi les œuvres de sculpture et de peinture qui décorent l'église, on cite le mausolée de Beatrice, femme du duc Lodovico, et des fresques et tableaux de Sechi dit le Carravagino, de Fiamingo, de Luini, d'Oggionno, de Gaudence Ferrari et autres.

La plupart des voyageurs, empressés d'aller voir, dans le cloître voisin, la ruine de l'admirable peinture de Léonard de Vinci (1), non seulement négligent Sainte-Marie des Grâces, mais oublient, sur la place, le tribunal de la Sainte-Inquisition.

Il est réservé seulement à ceux qui font un assez long séjour à Milan de savoir combien cette ville, si confortable à tous égards, est riche en édifices, en chefs-d'œuvre, et en souvenirs d'un grand intérêt pour l'histoire à la fois de l'Italie et de la France.

Éd. Ch.

(1) « *Descrizione di Milano*, ornata con molti disegni in rame » delle fabbriche piu cospicue, che si trovano in questa metropoli, » raccolta ed ordinata da Serviliano Latuada, sacerdote milanese. » 1738.

(1) On peut en voir une très belle copie par Marc d'Oggiono, élève de Léonard, à Castellaro, près de Milan. La plupart des voyageurs paraissent l'ignorer.

LES ESTIENNE.

La famille des Estienne (2), auteurs et éditeurs, est un exemple rare et mémorable de plusieurs générations se succédant dans l'accomplissement d'une même œuvre.

Henri (Ier) Estienne, premier imprimeur de ce nom, né vers 1460, mort en 1520, fut déshérité par son père pour s'être adonné à l'imprimerie, récemment introduite en France. Vers 1500, il était associé à Paris avec Wolffgang Hopil dans l'exercice de « l'art d'imprimer avec des formes », *in formularia arte socios;* leur établissement, situé près de l'École de droit, avait pour enseigne des lapins (*in officina cunicularum*). Mais la société Estienne-Hopil fut promptement dissoute, car dès 1502 Henri publiait un abrégé des *Éthiques* d'Aristote, qui porte son nom seul.

Les ouvrages sortis de ses presses sont presque tous philosophiques ou scientifiques, et un seul, un *Traité de géométrie,* est écrit en langue française. Henri Estienne fit constamment usage du caractère *romain.* Il avait pris pour devise : *Plus olei quam vini,* mots qui, sur les deux éditions de la Logique d'Aristote, sont remplacés par ceux-ci : *Fortuna opes auferre, non animum potest* (La Fortune peut nous ravir nos richesses, mais non notre courage).

Ami de Lefèvre d'Estaple, de Clichtoue, de Guillaume Budé, de Briçonnet, des du Bellay, il put de bonne heure mettre son fils Robert en relation avec des hommes recommandables par leur savoir autant que par leur foi religieuse. C'est Lascaris qui s'occupa de l'éducation de ses trois enfants, François, Robert et Charles Estienne. François (Ier)

(2) Elle est originaire de Provence

fut simplement libraire : il est à peu près certain qu'il n'eut pas d'imprimerie à lui. Charles, reçu docteur de très bonne heure, fut le professeur d'Antoine Baïf, l'un des meilleurs poètes de la Pléiade, avec lequel il voyagea en Allemagne et en Italie. Demeuré fidèle à la foi catholique, il dut, « pour sauver les intérêts de ses neveux, dont il était le tuteur, prendre pour son compte la direction de l'imprimerie de son frère Robert, lorsque celui-ci s'exila de Paris avec toute sa famille. Cette circonstance lui permit de manifester ses sentiments comme parent, son mérite comme imprimeur, et sa science comme auteur et éditeur d'excellents ouvrages, particulièrement consacrés à la médecine et à l'agriculture. »

Il fit d'abord paraître la belle édition princeps du texte grec d'Appien, que son frère n'avait pas eu le temps d'achever, et qui lui valut le titre d'imprimeur du roi. Il publia ensuite *la Guide des chemins et fleuves de France* et les *Voyages de plusieurs endroits,* prototypes de nos modernes itinéraires ; — le *Dictionnaire historique et poétique de toutes les nations, hommes, lieux, fleuves, montagnes;* — le *Prædium rusticum* (Maison rustique); — le *De re navali ;* — les *Œuvres complètes* de Cicéron ; — le *Thesaurus ciceronianus,* etc. L'impression de ce dernier ouvrage causa sa ruine : il ne put recouvrer les avances considérables qu'il avait faites pour le publier, et il mourut en prison pour dettes, en 1564.

Robert (Ier) Estienne tient le premier rang parmi les imprimeurs. Instruit, passionné pour l'art typographique, admirateur sincère des chefs-d'œuvre de l'antiquité, il donna des éditions supérieures à celles des Aldes, finement exécutées, correctes, marquées au coin du bon goût. Il avait dix-neuf ans à peine lorsque son beau-père, Simon de Colines, lui confia l'édition latine du *Nouveau Testament,* qui parut en 1523. Le texte, corrigé d'après les meilleurs manuscrits, lui valut la haine des théologiens de la Sorbonne, mécontents de voir un savant laïque modifier les Écritures. Trois ans plus tard, il s'établit à son compte, rue Saint-Jean-de-Beauvais, et publia tout d'abord des traités sur l'éducation des enfants. Il épousa bientôt Pétronille ou Perrette, fille du savant Josse Bude, imprimeur et professeur. Cette femme, gracieuse autant que savante, fit de la maison de son mari un véritable foyer littéraire où tout le monde, jusqu'aux domestiques, savait parler latin.

En 1528, Robert fit paraître sa grande Bible latine, d'après la version de saint Jérôme. Le texte, établi à l'aide des manuscrits de la Bibliothèque du roi, de l'abbaye de Saint-Germain des Prés et de celle de Saint-Denis, souleva les colères de la Sorbonne : par bonheur, François Ier le protégea contre les docteurs, et il put rendre aux études bibliques de réels services en publiant onze éditions de la Bible entière, tant en hébreu qu'en latin et en français, et douze éditions du Nouveau Testament en grec, en latin et en français. Le roi [1] le récompensa de son zèle : il le nomma son imprimeur pour les langues hébraïque et latine (1539), en attendant qu'il lui conférât le même privilège pour le grec. C'était justice : les éditions classiques qu'il fit paraître sont de vrais chefs-d'œuvre typographiques.

L'apparition du *Thesaurus linguæ latinæ,* en 1532, fut un événement littéraire. Cet ouvrage a été largement mis à profit par les auteurs des Dictionnaires latins qui parurent à des époques postérieures : Nizolius, Tinghius, Law, Taylor, Birrius, Gesner, etc.

Après la mort de son protecteur François Ier, il se trouva plus que jamais en butte à l'animosité des docteurs de la Sorbonne, qui déclaraient que ses éditions grecques du Nouveau Testament étaient entachées d'hérésie. Déjà il entretenait des relations suivies avec les chefs de la réforme, et il avait fait traduire en grec, par son fils, le catéchisme de Jean Calvin, qui parut à Genève en 1551, sans nom d'imprimeur ni lieu d'impression. La protection de Henri II lui faisant défaut, il résolut de quitter la France pour se fixer en Suisse. Là, il consacra son imprimerie à la propagation des doctrines de la réforme, et publia les *Censures des théologiens de Paris, par lesquelles ils avoient faussement condamné les Bibles imprimées par Robert Estienne;* c'est le récit de sa querelle théologique avec la Sorbonne. Il mourut à Genève le 7 septembre 1559, estimé et vénéré de ses nouveaux concitoyens, qui lui avaient, trois ans plus tôt, conféré gratuitement le droit de bourgeoisie. Par son testament, il ordonna à ses enfants d'embrasser la religion réformée. Il institua pour héritier universel son fils Henri (II) Estienne, avec charge de veiller à l'éducation et à l'établissement de ses frères et sœurs, « pour ce, dit-il, que sur ma vieillesse, accompagnée de maladies, ne m'est demeuré pour toute aide et soulagement que Henry Estienne, mon fils aîné, lequel s'est marié en ma maison et par mon conseil, et hautement faisant tout devoir d'un bon fils, me supportant en mes peines et labeurs, ayant la principale charge de l'imprimerie, qui est la correction, et de pourvoir aux copies, me donnant bonne assurance par la grâce du Seigneur qu'il continuera en tel devoir et office, et succédera en mes labeurs pour entretenir ledit train et honneur de ladite imprimerie, lequel, grâces à Dieu, a dès longtemps été continué en ma maison au profit du public et bon nom de ma famille. »

Des neuf enfants de Robert (Ier) Estienne, trois méritent de nous arrêter un instant : ce sont François (II), Robert (II) et Henri (II).

François, protestant zélé, fonda à Genève, en 1562, une imprimerie peu importante. Robert, catholique fervent, ne partagea point l'exil de son

[1] On sait que François Ier venait parfois visiter l'établissemen de Robert Estienne, et que, suivant une tradition célèbre dans les annales de la typographie, il attendit un jour quelques instants pour ne pas interrompre Robert dans la lecture d'une épreuve.

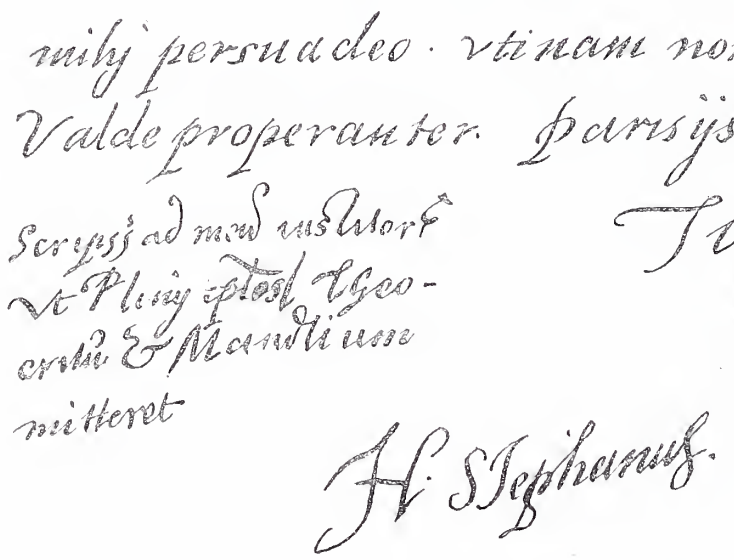
père, dont il rétablit l'imprimerie en 1560, à Paris; mais, par suite de circonstances dont les érudits n'ont pu encore découvrir la cause, il mourut en Suisse dans le plus complet dénuement (1570). Son fils Robert (III) eut pour précepteur Philippe Desportes, qui lui inspira le goût de la poésie. Il fut « interprète du roi ès langues grecque et latine. »

« Élevé par les soins les plus tendres et les plus éclairés dans une maison toute latine, toute littéraire, sanctuaire du travail et des mœurs simples et religieuses, Henri Estienne se montra dès son jeune âge digne de son père; tout concourut au développement rapide de ses heureuses facultés naturelles. Une réunion de savants de tous les pays, hôtes et familiers de la typographie paternelle, encourageaient par l'exemple de leur dévouement aux lettres et aux science le jeune Henri qu'instruisait leur conversation en latin, à laquelle sa mère et sa sœur ne restaient point étrangères. Son père, qui bientôt reconnut en lui l'héritier de ses travaux, le vit croître avec joie et lui apprit de bonne heure l'emploi du temps. Ses immenses occupations ne lui permettant pas d'être son précepteur, il confia sa première éducation à un professeur qui avait le bon esprit de traduire à ses élèves le grec, non pas en latin, comme c'était l'usage, mais en français. Chez ce maître, les élèves représentaient des tragédies grecques, s'identifiant ainsi aux secrets du langage et aux beautés littéraires des chefs-d'œuvre. » (Ambr. Firmin-Didot.) A quinze ans, il reçut les leçons du savant Pierre Danès, qui ne fit que deux éducations particulières, celle du Dauphin et celle de Henri Estienne.

Il fit de bonne heure un voyage en Italie. Là, il étonna par l'étendue de son savoir des hommes tout disposés à accueillir favorablement le fils du savant typographe parisien. Il passa ensuite en Angleterre, puis dans le Brabant, toujours collationnant des manuscrits ou s'instruisant dans la connaissance des langues anciennes et modernes. En 1551, il vint retrouver son père exilé à Genève (1). Il retourna en 1554 à Paris, où il imprima la première édition d'Anacréon, que Remy Belleau traduisit en vers et que Ronsard porta aux nues :

Verse donc, et reverse encor,
Dedans cette grand' coupe d'or.
Je vais boire à Henry Estienne,
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacréon perdu
La douce lyre téienne.

C'est en 1572 que Henri fit paraître son célèbre *Thesaurus græcæ linguæ*, dont les premiers matériaux avaient été rassemblés par Robert Estienne. L'ouvrage, composé de 5 volumes in-folio, fut


mihi persuadeo · vtinam non fallar. Vale
Valde properanter. Parisijs, xxiij Martij
Scripsi ad meum vnicum
Tuus Henr.
Steph.
Plinij ptest Geo-
crito & Mandiume
mitteret
H. Stephanus.

Fac-similé de l'écriture de Henri Estienne.

dédié à l'empereur Maximilien II, au roi de France Charles IX, à Élisabeth reine d'Angleterre, à Frédéric comte palatin, à J. Georges marquis de Brandebourg et aux académies de ces divers pays. Cette entreprise, gigantesque pour l'époque, absorba la fortune de l'éditeur, qui n'hésita pas à se ruiner plutôt que de laisser l'œuvre inachevée. Il mourut à Lyon, pauvre, à l'hôpital, après avoir sacrifié à la science tout ce qu'il possédait.

Paul Estienne, fils de Henri (II), continua les impressions que la mort de son père laissait inachevées. Il avait déjà fait paraître *Euripide, Pindare, Homère, Pline,* le *Nouveau Testament,* lorsqu'il fut compromis dans la conspiration dite de l'*Escalade* et banni de Genève pendant quinze ans. Il eut depuis une existence misérable, de même que son fils Antoine (1592-1674), mort à l'Hôtel-Dieu. (2)

MAXIME PETIT.

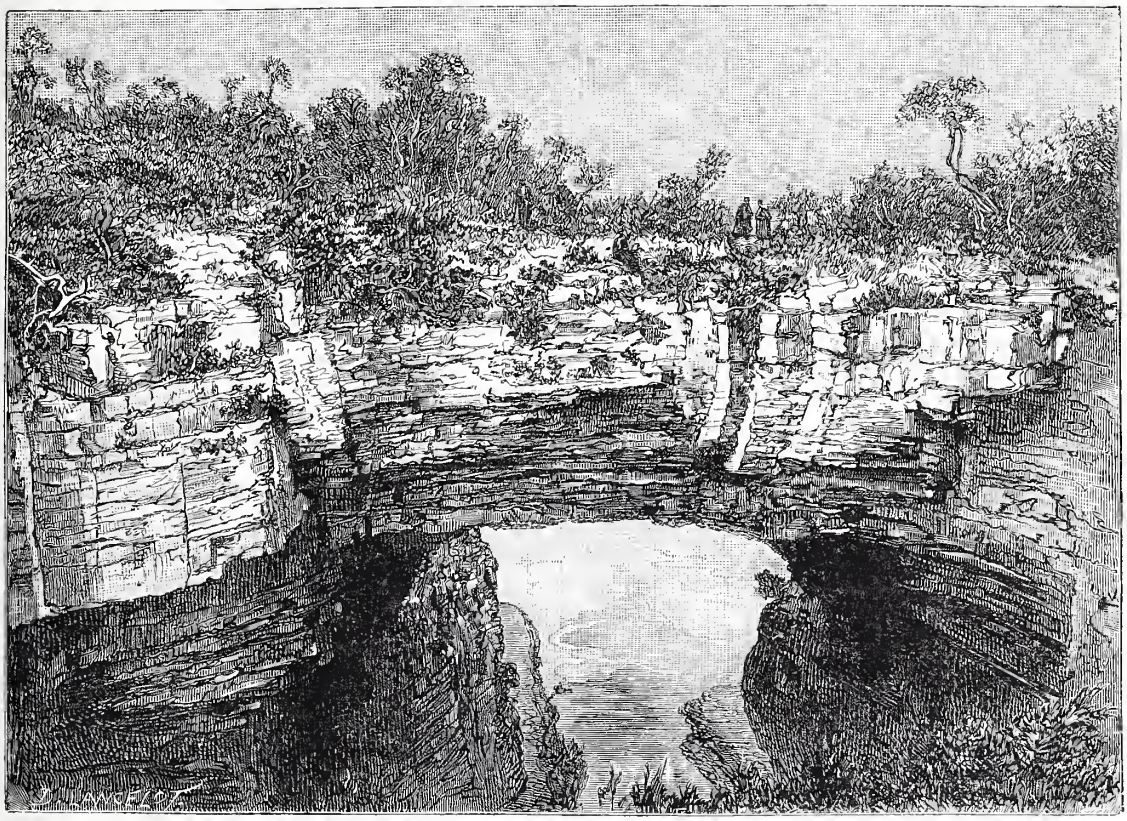
(1) Il avait embrassé le protestantisme à la suite de son père, dont le testament le lia à cette religion sous peine de déshérence. Il fit de fréquents voyages en France; mais, tout en s'intitulant constamment l'*imprimeur parisien,* il eut toujours à Genève son principal établissement.

(2) Cf. les belles études de M. Ambroise Firmin-Didot, qui fut, lui aussi, un imprimeur érudit et passionné pour son art, un Estienne moderne.

LA TASMANIE.
(Archipel australien).

On se rappelle que le Hollandais Abel Janssen Tasman, lorsqu'il découvrit cette île, le 1er décembre 1642, lui avait donné le nom de son beau-père van Diemen, gouverneur de Batavia; mais, dans l'usage, on préféra le nom plus doux de Tasmanie, qui fut définitivement imposé par les Anglais comme officiel en 1852.

La hâte des Anglais à s'emparer de cette île, en 1803, paraît avoir eu pour motif de prévenir un établissement français, projeté lors du voyage d'exploration des navires *le Géographe* et *le Naturaliste* sous le commandement de l'amiral Baudin (1). Cette année même, on avait fait signifier aux Français, à leur passage à Kings-Island, que l'Angleterre se considérait comme ayant un droit absolu sur tous les territoires compris depuis 10° 37′ jusqu'à 43° 39′ sud. Le gouvernement français protesta, mais faiblement : les guerres l'occupaient ailleurs.



En Tasmanie. — Blow-Hole. — D'après une photographie.

L'auteur d'un ouvrage très instructif sur la Tasmanie, Georges-Thomas Lloyd (1), raconte qu'à leur première rencontre avec les Anglais, les noirs, habitants originaux de la Tasmanie, hommes, femmes, enfants, au nombre d'environ cent cinquante, vinrent au-devant d'eux portant des branches de feuillages et exprimant par leurs signes des intentions de bienveillance et de paix. Le commandant leur ordonna durement de s'éloigner. Les insulaires, déconcertés, mais supposant qu'on voulait seulement les éloigner du camp des Anglais, se retirèrent à peu de distance (à Restdown-Creek).

Ce n'était pas assez apparemment pour rassurer le commandant. Irrité, il ordonna de faire feu sur ce groupe désarmé. (2)

Ce fut, selon cet écrivain, l'origine de la suite des horribles scènes qui se succédèrent en Tasmanie pendant soixante ans, et se terminèrent par la destruction complète des indigènes.

L'île étant devenue un lieu de déportation, les galériens ou convicts se livrèrent, dès 1810, à la chasse au noir, et assouvirent leur cruauté sans qu'on fît de grands efforts pour la réprimer : de telle sorte que la population indigène fut rapidement décimée, puis entièrement anéantie.

On ne s'accorde pas sur ce qu'était alors le nombre des Tasmaniens. D'après Lloyd, ils n'auraient pas été plus de seize cents en 1803, tandis que selon d'autres auteurs ils auraient été encore

(1) *Thirty-three years in Tasmania*. 1862.

(2) Selon une autre tradition, un Français, Marion du Fresne, ayant abordé le 4 mars 1772 en Tasmanie, fut accueilli avec une franche cordialité par les indigènes, et des rapports bienveillants s'établirent aussitôt avec eux : on leur distribua des présents, des miroirs, des mouchoirs, des morceaux de fer, etc. ; mais un malentendu étant survenu bientôt après, une lutte s'engagea et il y eut plusieurs victimes. Aucune prise de possession n'eut lieu en cette circonstance, le navire français s'éloigna, et le malheureux Marion fut, ainsi que ses compagnons, la proie des anthropophages de la Nouvelle-Zélande.

(1) Bouwick, *the Dayly life of the Tasmanians*. 1870.

cinq mille en 1815. Quoi qu'il en soit, vers 1835 ou 1837 il n'existait plus que trois cents environ de ces malheureux. On les déporta à la petite île de Flinders où ils ne tardèrent pas à mourir un à un. La constitution de tous ces anciens possesseurs de l'île, de ceux même qui avaient échappé dans les premiers temps aux massacres, s'était insensiblement affaiblie. Dépossédés par les colons des parties de l'île où ils avaient autrefois vécu abondamment de la chasse aux kanguroos, aux opossums et à d'autres animaux, ils avaient été réduits peu à peu à la famine; l'usage importé de l'eau-de-vie avait fait le reste. Le dernier des indigènes tasmaniens, nommé Lanné, est mort en mars 1869.

Aux commencements de la colonisation, ce qu'on rapportait des indigènes tasmaniens les faisait considérer en Angleterre comme des brutes, des espèces d'êtres appartenant à peine à l'humanité, en un mot inférieurs à tous les autres sauvages connus. Aussi avait-on changé dans l'usage le nom propre Diemen en celui de Demon (diable): on appelait l'île « le pays du diable. » Mais des voyageurs anglais consciencieux qui visitèrent l'île à différentes époques protestèrent contre ces préjugés nés d'antipathies mal fondées et d'observations superficielles.

James Bouwick, membre des sociétés anthropologiques et ethnologiques de Londres, rend un témoignage favorable du degré d'intelligence des Tasmaniens [1]. Ayant visité une école d'orphelins près de Hobart, la ville principale de l'île, il demanda à l'instituteur quelle était la différence des aptitudes entre les enfants noirs et ceux des conviets. L'instituteur répondit que les petits Tasmaniens étaient de beaucoup les plus intelligents en géographie, en histoire et en écriture.

Un autre Anglais, John West, a écrit: « Les Tasmaniens peuvent paraître stupides lorsqu'on leur parle de choses tout à fait étrangères à leur manière de vivre; mais ils sont prompts à comprendre et ont de la finesse en ce qui se rapporte à leur propre condition. »

Le docteur Ross a été plus loin et a remarqué en eux beaucoup d'ingénuité et de pénétration, ainsi que des sentiments très sympathiques.

Il est pénible de se reporter à ces généreuses attestations, qu'on pourrait multiplier, à la pensée des barbaries dont cette pauvre race a été la victime.

Ces douloureux souvenirs doivent même nuire à l'admiration qu'on éprouve au milieu de toutes les beautés de la Tasmanie. Il faut quelque temps pour oublier l'histoire sanglante de l'île et s'abandonner sans réserve aux charmantes impressions de la nature sur ce sol accidenté, où semblent réunies toutes les séductions qui attirent les voyageurs dans les plus agréables contrées de l'Europe.

« La Tasmanie, dit M. Onésime Reclus, est pour ainsi dire la ville d'été de l'Australie, comme la côte de Provence et de Ligurie est notre ville d'hiver. Nous cherchons la chaleur à Cannes, à Nice, à Menton; les citadins et les squatters d'Australie fatigués de leurs vents sahariens, les Anglais de l'Inde et de la Chine épuisés par le Tropique, viennent chercher en Tasmanie l'humidité, l'ombre, la santé, la joie. La Tasmanie est charmante. Sur des côtes bien frangées, élevées, ouvertes aux vents frais et tièdes, s'ouvrent de ravissantes vallées remontant vers des plateaux brillantés de lacs, vers des croupes chargées de forêts intactes et des pics que la neige blanchit pendant la moitié de l'année. Pas de neiges persistantes, nul pic, même le mont Humboldt, n'atteignant 1 700 mètres; mais le climat verse assez de pluies pour que les rivières, les cascades, les prairies, n'y manquent jamais d'eau. »

ÉD. CH.

(1) *The Last of the Tasmanians*. 1870.

CHATEAUBRIAND ET LE MAGASIN PITTORESQUE.

Chateaubriand, dit M. Ernest Legouvé [1], arrivait tous les jours à trois heures chez Mme Récamier [2] et y prenait le thé avec deux ou trois amis intimes. A quatre heures, le salon s'ouvrait pour les visiteurs, et la conversation commençait, variée, amusante, sans l'ombre de pédantisme et avec une liberté absolue d'opinion. C'est là que j'eus un jour l'honneur, non pas de faire parler, mais de faire pleurer M. de Chateaubriand. Jean Reynaud venait de publier dans le *Magasin pittoresque* un article admirable sur l'Échelle de la vie [3]. Une ancienne gravure figure cette échelle sous forme de cinq échelons montants et de cinq échelons descendants, réunis par une petite plateforme transversale. Sur le premier degré montant, le nouveau-né; sur les degrés suivants, l'enfant, l'adolescent, le jeune homme; puis, sur la plateforme, l'homme fait. Alors commence l'échelle descendante, et s'échelonnent, sur des degrés, les tristes représentants de nos décadences successives, jusqu'à la décrépitude et la tombe. Cette figuration de la vie humaine indignait Reynaud:

« C'est une calomnie contre notre race, s'écriait-il dans cet article, c'est traiter l'homme comme s'il n'était qu'un corps! Comment ose-t-on planter dans la terre, dans la boue, le degré qui confine au ciel? Quoi! c'est au moment où l'homme est plus près de Dieu que vous voulez sa décadence! Il n'y a que les vies mal conduites qui finissent ainsi. Vous êtes dupes de la ruine de la chair, qui n'est qu'une apparence. Ce que vous appelez la vieillesse est le commencement de la jeunesse éternelle. Brisez donc cette échelle menteuse et prenez pour modèle l'échelle de Jacob qui part de terre et monte jusqu'au ciel. »

(1) *Soixante ans de souvenirs*; première partie: *Ma jeunesse*, par Ernest Legouvé, de l'Académie française. Paris, 1866. Hetzel.

(2) A l'Abbaye aux Bois.

(3) Voy. t. XIII, 1845, p. 344, et t. XIV, 1846, p. 112.

Tout plein de la lecture de cet article où vibre si puissamment l'âme de Jean Reynaud, je le racontais à un ami dans le salon de Mme Récamier, quand je la vis s'approcher, et elle me dit tout bas :

— Je vous en supplie, venez répéter cela à M. de Chateaubriand.

— Très volontiers.

Et, m'approchant de son fauteuil, je reproduisis de mon mieux les éloquentes paroles de Reynaud.

A mesure que je parlais je voyais l'émotion se peindre sur la figure de M. de Chateaubriand ; il me regardait fixement sans rien dire, et quand j'arrivai à la réhabilitation de la vieillesse, il me prit la main et je vis deux grosses larmes rouler le long de ses joues.

— Merci, me dit tout bas Mme Récamier.

A ce moment cinq heures sonnèrent ; aussitôt, sur un signe de Mme Récamier, on tira la sonnette placée près de la cheminée, la porte du salon s'ouvrit, et un domestique parut. Selon un cérémonial qui se pratiquait tous les jours, mais que je vis alors pour la première fois, le domestique marcha droit au fauteuil de M. de Chateaubriand, le prit par le dossier, le tira dans la direction de la porte et commença à effectuer la sortie. M. de Chateaubriand, toujours assis, toujours silencieux, s'en allait, tiré par derrière et faisant face à l'ennemi : l'ennemi, c'était nous, pour qui il se composait un admirable visage de sortie, sur qui il dardait des regards où il concentrait tout ce qu'ils avaient encore d'éclairs ; puis il disparaissait lentement, laissant dans le salon je ne sais quelle trace lumineuse, et comme une impression de beauté. Une fois sorti, une fois la porte fermée, son domestique le prenait par-dessous les bras, le soulevait avec peine, et le vieillard impotent, courbé en deux, mal affermi sur ses jambes chancelantes, commençait à descendre. Si un visiteur le rencontrait dans l'escalier, défense absolue de le saluer, d'avoir l'air de le reconnaître : c'eût été surprendre le dieu en flagrant délit d'humanité.

LES AMIRAUX D'AUTREFOIS.

PIRATERIE. — LES GALÈRES.

Un préfet maritime, propriétaire de sa charge, faisant juger les causes navales par des magistrats qu'il a nommés, réglant d'une façon à peu près souveraine les rapports de la mer avec la terre et de la terre avec la mer : tel est l'amiral jusqu'au règne de Louis XIII. Il aurait pu être « chef de toutes les armées de mer », mais comme il n'y en a aucune, il se préoccupe non des vaisseaux qui pourraient, en cas de guerre, défendre les ports, mais de ceux qui viennent, en temps de paix, s'échouer sur les côtes.

Il a le tiers de toutes les prises, et profite, en vrai pirate de terre ferme, de ces droits de naufrage, de *bris*, de curée, que la civilisation n'avait pas encore abolis. Joignez-y les confiscations et les amendes : la mer est pour lui une ferme que ses agents du littoral sont chargés de faire valoir.

L'amiralat, étant un office transmissible par vente, ne peut se comparer au maréchalat, dignité personnelle, viagère, gratuite.

Amiral de France n'est, du reste, qu'un nom ; la juridiction du titulaire ne s'étend que sur la Picardie, la Normandie, l'Aunis, la Saintonge et le Poitou.

Le gouverneur de Guyenne ne reconnaissait à personne le droit de se mêler de la marine dans sa province. La Bretagne et la Provence avaient pour amiraux particuliers leurs gouverneurs.

La piraterie de terre ferme qu'exerçaient les amiraux était de droit commun, et la coutume en était générale sur terre et sur mer.

Sur tous les points du littoral, les seigneurs, abbés, sénéchaux, prenaient le titre d'amiral et en revendiquaient les profits, que l'État leur disputait.

Les choses « jetées en terre par naufrage et fortune de mer » appartiennent, en effet, au suzerain du fief. Tout navire jeté à la côte est la proie légitime des riverains, qui s'en emparent. C'est le droit de *bris* que les ecclésiastiques eux-mêmes font valoir sur leurs terres, et dont Richelieu, comme grand maître de la navigation, réclame sa part avec énergie.

Tout naufrage sur les rivages de France donne lieu à des scènes de sauvagerie qui révoltent nos idées d'humanité.

L'approvisionnement, le ravitaillement et le recrutement même de la marine royale, pour la partie infime de son personnel, étaient quelque chose qui ressemblait encore assez bien à du brigandage. Les réquisitions se pratiquaient sans aucun respect des personnes et des propriétés, et donnaient lieu à des malversations, à des « voleries », que Richelieu lui-même essaya en vain de réprimer.

Il fallait au roi des rameurs pour ses galères : quelques-uns s'engageaient volontairement dans ce service. Quant aux autres, ce n'étaient pas seulement, comme on le croit, des criminels condamnés « aux galères », c'étaient aussi des prisonniers de guerre, ou des mendiants, des vagabonds ramassés dans les villes ou sur les chemins. On les amenait à pied jusqu'au Rhône, où on les entassait pêle-mêle dans de mauvais bateaux ; beaucoup mouraient en route, « ce qui, dit une ordonnance royale, retarde notre service, parce que nous avons bien besoin de forçats. »

On se figure volontiers que les Turcs, les Mores, les Barbaresques, avaient le monopole de la piraterie. Il n'en est rien. Toutes les côtes étaient infestées de pirates ; la mer éveille l'idée d'une vaste forêt de Bondy, où les voleurs seraient aussi nombreux que les voyageurs. Les navires marchands étaient rançonnés même par les capitaines chargés de la garde des côtes, et qui étaient

censés les protéger. Les Espagnols, les Hollandais, les Anglais surtout, exerçaient la piraterie sur une large échelle, et les Français, sous prétexte de représailles, ne s'en faisaient point faute non plus.

Ainsi, tous les États de l'Europe étaient perpétuellement, sur les flots, voleurs ou volés, malgré les édits restrictifs de la course, malgré les traités conclus à ce sujet et toujours mal observés.

Par la façon dont les puissances chrétiennes se traitent entre elles, on peut augurer ce que sont leurs rapports avec les États musulmans. Entre Français, Espagnols, Italiens, d'une part, Turcs, Algériens, Marocains, d'autre part, c'était, sur la mer et sur les côtes, une guerre sauvage et sans merci : les traités n'y faisaient rien, et le fanatisme religieux s'en mêlant, chrétiens et musulmans en usaient les uns vis-à-vis des autres avec aussi peu de scrupule. (1)

LES PREMIERS BALLONS CAPTIFS MILITAIRES.

LE COMMANDANT COUTELLE.

Depuis le rôle considérable que les aérostats ont joué pendant le siège de Paris, on s'est décidé à recourir d'une façon permanente aux ballons captifs, pour servir d'observatoires aériens aux armées de campagne. La France a pris l'initiative de cette organisation récente des aérostats captifs militaires, et la plupart des nations de l'Europe ont suivi cet exemple. Il est intéressant de montrer ce qui a été fait jadis, pendant la première République, par le service des ballons captifs organisé sous les ordres du brave Coutelle. Il nous a été donné de nous procurer à ce sujet des documents fort peu connus, dont nous allons donner une analyse succincte. Le récit que nous allons résumer est dû à Coutelle lui-même; il a été publié en 1794, en une brochure aujourd'hui très rare, et qui n'a été tirée à l'époque de sa publication qu'à un petit nombre d'exemplaires.

Le comité de salut public avait réuni auprès de lui une commission dans laquelle on comptait les savants Monge, Berthollet, Fourcroy, Guyton de Morveau, etc. Il y fut proposé par Guyton de faire servir les aérostats aux armées comme moyen d'observation. Cette proposition fut acceptée, sous la condition de ne pas employer l'acide sulfurique, le soufre étant rare alors, et nécessaire pour la fabrication de la poudre.

Sur la proposition de Guyton, Coutelle se chargea d'exécuter les premiers essais de production en grand de l'hydrogène, au moyen de la décomposition de l'eau par le fer chauffé au rouge. Coutelle répara, dans la salle des Maréchaux aux Tuileries, un ballon de 27 pieds de diamètre qui avait été mis à la disposition du ministre, et il construisit son appareil à gaz dans le jardin des Feuillants. La première expérience fut exécutée en présence de Conté et du physicien Charles; elle réussit; Coutelle produisit environ 500 pieds cubes de gaz.

« Les membres de la commission qui avaient suivi cette opération, dit Coutelle, furent contents du résultat, et, dès le lendemain, on me proposa de partir pour Maubeuge et d'aller offrir au général Jourdan l'emploi d'un aérostat à son armée. »

Coutelle se rendit à Beaumont où se trouvait l'armée française, à six lieues au delà de Maubeuge, il s'entendit avec le général et revint à Paris pour préparer un matériel complet. La commission

Le commandant Coutelle. — D'après une miniature.

installa Coutelle dans le jardin et le petit château de Meudon, et, avec le concours de Conté, la première école aérostatique se trouva fondée. Bientôt un petit ballon captif gonflé d'hydrogène fut prêt à fonctionner; Coutelle s'éleva à plusieurs reprises de toute la longueur des cordes de 270 toises, étudiant les moyens d'observer, et de correspondre au moyen de signaux suspendus à la nacelle et d'autres que l'on étendait à terre.

Une compagnie d'aérostiers militaires fut organisée pour se rendre à Maubeuge, et le ballon se trouva tout arrimé quelques jours après. Coutelle deux fois par jour faisait des observations, et quelquefois non sans périls. Un jour, une pièce de 17, embusquée dans un ravin, lança sur l'aérostat captif un boulet qui faillit l'atteindre.

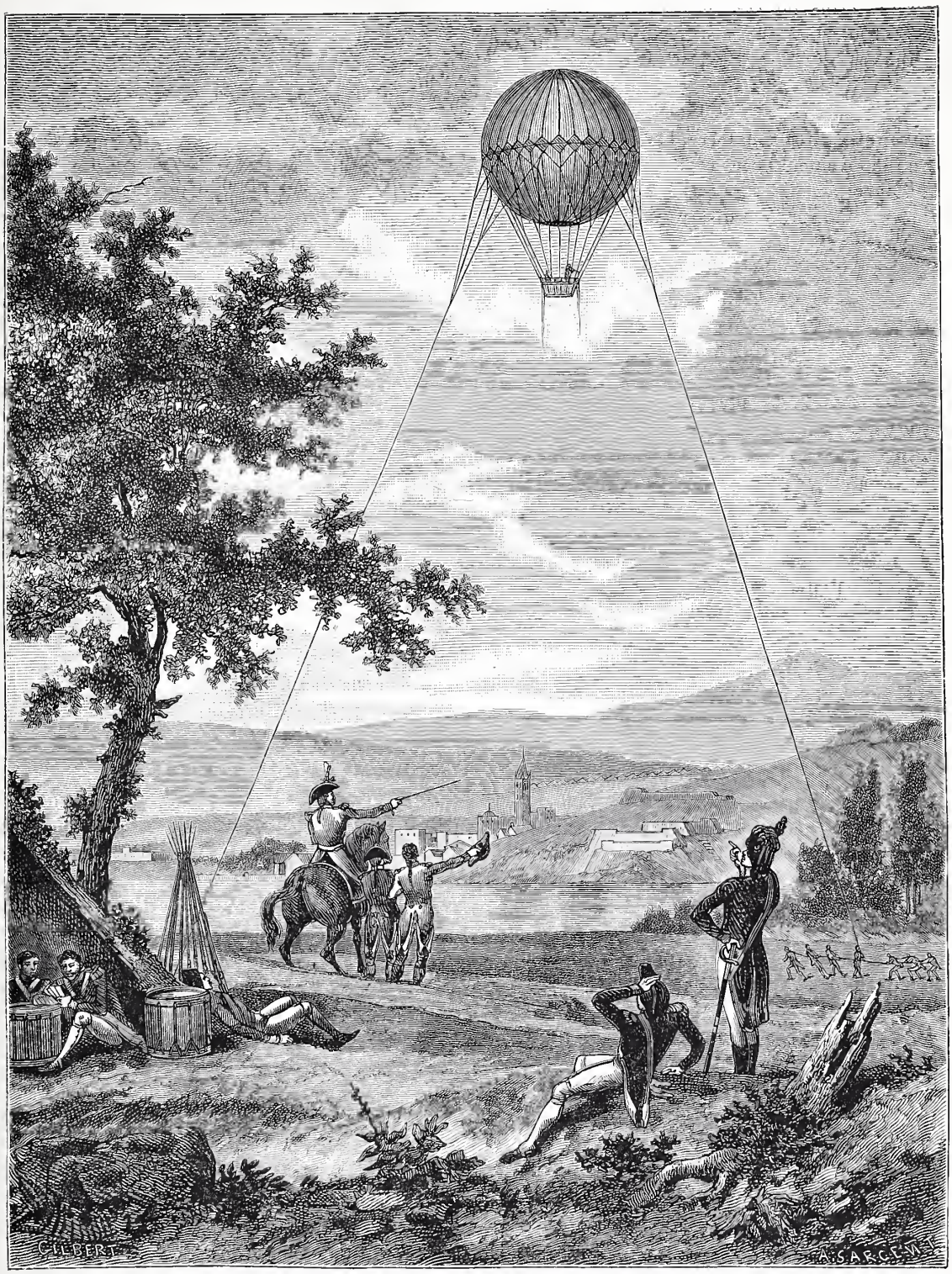
Coutelle, avec ses aérostiers, fit des prodiges d'habileté, d'énergie et de valeur. Il transporta son ballon à douze lieues à l'état captif pour arriver devant Charleroi et observer la place assiégée. Pendant la bataille de Fleurus, il ne resta pas moins de neuf heures en observation.

Coutelle termine son mémoire par quelques détails du plus haut intérêt que nous reproduisons sans y rien changer.

« Je ne dirai pas, dit le commandant, comme ceux qui blâment avec exagération tout ce qui est

(1) D'Avenel, *Mémoire sur la marine et les colonies françaises sous Louis XIII*, lu en avril 1886 à l'Académie des sciences morales et politiques.

nouveau, que l'aérostat a fait gagner la bataille de Fleurus. Tous les corps, dans cette journée mémorable, ont fait leur devoir. Ce que je peux assurer, c'est que, bien exercé à me servir de ma lunette, malgré le mouvement d'oscillation continu et de balancement qui est en raison de la



Le Ballon captif du commandant Coutelle — Observations militaires (1794). — D'après une aquarelle de Conté.

force du vent, je distinguais les corps d'infanterie, de cavalerie, les parcs d'artillerie, leurs mouvements et en général les masses; que je voyais parfaitement devant Mayence les personnes qui marchaient dans les rues et sur les places.

» Les officiers généraux et tous les autres, dans l'armée ennemie, ont toujours regardé avec admiration et jalousie notre aérostat. J'en ai eu la preuve, chaque fois que je me suis trouvé avec eux, par la manière distinguée avec laquelle j'en

ai été traité. Lorsque je m'élevai devant Mayence, à demi-portée de canon de la place, j'étais seul, parce que, le vent étant fort, je voulais lui résister davantage avec 300 livres environ d'excès de légèreté. Trois bourrasques successives me rabattirent jusqu'à terre, à la distance de la longueur des cordes qui me retenaient, 150 toises; la seconde fois, trois des barreaux qui soutenaient le fond de la nacelle furent brisés. Chaque fois que la nacelle avait touché terre, l'aérostat se relevait par un mouvement accéléré, avec une vitesse telle que 64 personnes, 32 à chaque corde, étaient entraînées à une grande distance, et plusieurs restaient suspendues. L'ennemi ne tira point; cinq officiers, au contraire, sortirent de la place, en montrant un pavillon parlementaire. Nos généraux allèrent au-devant d'eux; lorsqu'ils se rencontrèrent, le général qui commandait dit au nôtre : « Monsieur le général, je vous prie de faire » descendre ce brave officier; le vent va le faire » périr; il ne faut pas qu'il meure par un accident » étranger à la guerre; c'est moi qui ai fait tirer sur » lui à Maubeuge. » Lorsque le calme fut rétabli je donnai le signal de descendre, je trouvai ma petite troupe et les soldats auxiliaires pâles et consternés. Il n'avaient pas été comme moi exposés aux regards et à l'intérêt de plus de 150 000 hommes. »

Il résulte de ces détails que Coutelle et la compagnie des aérostiers militaires rendirent les plus utiles services à nos armées. Le ballon exerçait un effet moral très appréciable sur les troupes, comme l'atteste cet autre passage du mémoire de Coutelle :

« Généralement les soldats autrichiens, qui tous voyaient un observateur dans la nacelle, croyaient ne pouvoir faire un pas sans être aperçus. De notre côté, notre armée voyait l'aérostat avec plaisir. Cette arme, jusqu'alors inconnue, leur donnait de la gaieté et de la confiance; souvent, dans nos marches pénibles, des soldats de troupes légères apportaient du vin à ma troupe. On se battait depuis plus de dix heures à la bataille de Fleurus, lorsque le général Jourdan me donna l'ordre de monter une seconde fois pour observer notre droite, et me fit donner une note. Un corps qui avait reçu l'ordre de se porter sur un autre point par le plus court chemin, passa sous mes cordes; les soldats disaient qu'on les faisait battre en retraite; un d'eux que je distinguais parfaitement leur dit : « Si nous battions en retraite, le ballon » ne serait pas là. »

Nous joignons aux curieux documents que l'on vient de lire un portrait de Coutelle, et la reproduction d'une aquarelle de Conté représentant le premier ballon captif de l'armée française devant Maubeuge. L'original se trouve actuellement aux archives du ministère de la guerre.

Coutelle, qui était né au Mans en 1748, ne termina pas sa brillante carrière après la campagne de l'armée de Sambre et Meuse; il fit partie de la campagne d'Égypte sous les ordres de Bonaparte, mais son matériel aérostatique fut détruit à la bataille d'Aboukir. A son retour, il fut nommé colonel, et après le 18 brumaire il devint inspecteur aux revues. Mis à la retraite en 1816, il se retira dans sa ville natale, au Mans, où il passa le reste de ses jours.

GASTON TISSANDIER.

Ne brisez pas le Microscope.

Aux environs de Bénarès, M. Henri Meunier avait cherché inutilement à convaincre un brahmine qu'il était impossible à tout homme de ne pas laisser pénétrer en lui des êtres vivants. Il puisa devant lui une goutte d'eau, et, plaçant au-dessus un puissant microscope, il lui fit voir beaucoup d'infusoires en mouvement : « Vous en » absorbez des milliers toutes les fois que vous » buvez » ; et il fit don du microscope au brahmine. Le saint homme emporta l'instrument, mais quelques jours après il le brisa, comme devant être l'œuvre trompeuse d'un méchant génie : « Si j'en » croyais mes yeux lorsqu'ils regardent à travers » ce maudit cristal, je ne pourrais plus vivre. »

Ainsi font ceux qui aiment mieux nier les témoignages les plus incontestables de la science, que de renoncer à des erreurs auxquelles ils ont accommodé leur manière de vivre.

ÉD. C.

Un Lion!

Le capitaine Head traversait avec un guide les pampas de l'Amérique méridionale. Le guide s'arrêta tout à coup et s'écria : Un lion! Le voyageur étonné regarda de tous côtés aussi loin qu'il lui fut possible et ne vit point de lion. — Où donc est-il, ce lion? demanda-t-il. — Le guide alors lui montra à une immense hauteur des condors volant en tournoyant au-dessus d'une place assez peu éloignée, mais que des amas de sable ne permettaient pas de voir. — Approchons, dit-il, avec précaution. Il y a là certainement une proie que dévore un lion, et les condors attendent qu'il s'en soit assez rassasié pour descendre s'en repaître à leur tour. — En effet, un lion partit, et après son départ, le capitaine vit dans une espèce d'entonnoir un squelette de cheval presque entièrement dépouillé de sa chair.

C.

Les Carabas.

Il y a un demi-siècle, le voyage de Paris à Versailles n'était ni court ni facile. A la place Louis XV stationnaient de pauvres voitures qu'on appelait « coucous » et qui ne partaient que lorsque leur charge de voyageurs était complète, ce qui pou-

vait obliger à attendre le plus souvent une heure et plus. Les cochers, peu commodes, s'arrêtaient longuement, sous prétexte de faire reposer leurs haridelles, au Point-du-Jour, à Saint-Cloud, etc. Auparavant il en avait été à peu près de même des « carabas », voitures ayant la forme d'une longue cage et pouvant contenir vingt personnes : on y était fort mal à l'aise; elles mettaient quatre heures et demie pour aller à Versailles, on allait plus vite à pied; les places coûtaient vingt-cinq sous. Si l'on pouvait faire la statistique des Parisiens et des Versaillais qui chaque jour allaient d'une des deux villes à l'autre, on aurait presque peine à croire combien ces voyageurs étaient rares en comparaison de ceux qui, aujourd'hui, font à chaque heure le parcours par les deux chemins de fer et les tramways. Cette différence dans les moyens de transport a eu pour conséquence des changements considérables dans les conditions de la vie à Versailles et à ses environs.

C.

LES OISEAUX CHANTEURS.

Tout le monde a vu les oiseaux de nos jardins et de nos campagnes, du moins les huit ou dix espèces les plus communes; tout le monde les a entendus chanter; et cependant il y a peu, très peu de personnes qui sachent distinguer leurs chants, reconnaître les petits musiciens auxquels ces chants appartiennent et les désigner par leurs noms.

Comment fait-on, nous a-t-on dit cent fois, pour connaître les oiseaux? Le moyen est bien simple : c'est d'ouvrir les yeux et de regarder, de prêter l'oreille et d'écouter. Voir et entendre vaguement, sans attention, est tout à fait insuffisant. Quant aux noms des chanteurs, il est inutile d'aller, pour vous en informer, jusqu'à l'Académie des sciences, où d'ailleurs beaucoup de très grands savants, — sauf les naturalistes, bien entendu, — seraient incapables de vous le dire; adressez-vous à un jardinier, au premier ouvrier des champs que vous rencontrerez en vous promenant dans la campagne, ou à quelque gamin de village : ceux-ci vous les diront bien.

On peut encore, si l'on n'a personne auprès de qui se renseigner, aller visiter une collection ornithologique; on y reconnaîtra aisément l'oiseau que l'on aura attentivement observé, et l'étiquette qu'il porte vous apprendra son nom. Ou bien on consultera les figures coloriées d'un ouvrage d'histoire naturelle, pourvu que ces figures aient été faites avec soin, d'après nature, ce qui est rare : ce sont généralement des dessins et des enluminures de fantaisie.

Ce que nous allons dire des oiseaux chanteurs ne peut évidemment suppléer à l'observation personnelle et n'a d'autre but que d'aider quelque peu ceux qui désireraient se livrer à cette étude, si l'on doit donner le nom d'étude à un passe-temps qui n'exige aucun effort et où tout est plaisir. Comment n'aimerait-on pas à faire connaissance avec ces êtres charmants, ces favoris de la nature, qui ont reçu d'elle une incomparable élégance de forme; le plumage, qui surpasse en délicatesse et souvent en richesse de couleur nos plus fines et nos plus brillantes étoffes; l'aile, si merveilleusement façonnée pour la locomotion aérienne et qui fait notre envie; enfin le chant, que l'homme n'acquiert qu'exceptionnellement, au prix d'années de travail, et que bientôt l'âge lui fait perdre. Quant aux quadrupèdes, on sait quels musiciens ils sont : ils aboient, hurlent, miaulent, beuglent, hennissent, rugissent, bêlent, grognent. Lorsqu'ils s'avisent de se faire entendre, ils sont effrayants ou ridicules.

Nous n'essayerons pas de noter les divers chants des oiseaux, ce qui serait très difficile, et d'ailleurs inutile. On l'a fait pour le chant du rossignol, et cette musique, exécutée par un excellent joueur de flûte, ne ressemblait à rien. On n'a guère mieux réussi en employant une notation syllabique, c'est-à-dire des associations de consonnes et de voyelles longues ou brèves, de diphtongues graves ou aiguës. L'oiseau ne prononce pas nos lettres; en réalité, il siffle, et ce n'est qu'en sifflant que l'homme peut l'imiter. D'habiles siffleurs ont réussi à reproduire presque parfaitement le chant de certains oiseaux. Buffon rapporte qu'on voyait à Londres un homme qui imitait si bien les rossignols, qu'ils venaient se percher sur lui et se faisaient prendre à la main.

Nous nous bornerons donc à caractériser de notre mieux le chant de chaque oiseau en disant s'il est long ou court, varié ou uniforme, lent ou précipité, aigu ou grave, éclatant ou doux, et quelle impression il produit sur nous : l'un est triste, ou du moins nous semble tel, un autre langoureux et touchant, un autre gai, un autre enthousiaste et lyrique.

Nous devons avertir que tous les oiseaux appartenant à une même espèce ne chantent pas exactement de la même manière. Les pinsons d'un pays, d'un canton, chanteront mieux que les pinsons d'un autre. A quoi peut tenir cette différence? Il est probable qu'il se sera trouvé dans ce canton un oiseau mieux doué que ses pareils; il aura enseigné son chant à ses petits, qui, à leur tour, l'auront transmis aux leurs, et des générations de bons chanteurs se seront perpétuées dans cet endroit. L'oiseau est susceptible d'éducation, on ne saurait en douter. Chacun a pu observer qu'un jeune chardonneret en cage, se trouvant à même d'entendre des serins, acquiert leur chant et perd celui de sa race. Buffon parle d'un rouge-gorge captif, pris au nid, qui, ayant reçu des leçons d'un rossignol excellent chanteur, mais seulement pendant quinze jours, s'appropria une partie du chant de son professeur, et pour le reste n'eut qu'un ramage confus et insignifiant. Un chanteur adulte,

pris au filet, est infiniment supérieur à un chanteur élevé à la brochette et qui n'a connu ni la liberté ni l'enseignement paternel. L'oiseau subit donc l'influence du milieu où il a été élevé; il est ce que l'ont fait les exemples qu'il a reçus. Toutefois, tels individus, indépendamment des conditions où ils sont placés, se ressentent des particularités d'organisation qui leur sont propres; ils en bénéficient ou en pâtissent. Nous avons constaté une notable inégalité de talent musical entre les fauvettes d'un village, d'un jardin, et par conséquent de la même école.

Personne n'ignore que le chant est le privilège de l'oiseau mâle, ainsi que l'éclat du plumage. La femelle ne chante pas. Il semble que les sérieuses occupations du ménage ne lui en laissent ni le temps ni le goût; la construction du nid, la ponte, la couvée, la nourriture des petits, l'absorbent tout entière. Il vaut mieux sans doute qu'elle garde le silence et n'attire pas l'attention sur la nichée, que menacent tant d'ennemis. Toutefois elle n'est pas muette; elle a des cris d'alarme, des accents variés d'appel, d'avertissement, d'inquiétude, de sollicitude, qu'elle adresse surtout à ses petits.

Il se trouve, — et c'est bien heureux, — que les plus agréables des oiseaux chanteurs sont précisément ceux qui fréquentent nos jardins, nos parcs, qui recherchent le voisinage de nos habitations. On dirait qu'ils savent le plaisir qu'ils nous font, et, en échange de ce plaisir, ils ne nous demandent que la sécurité : malheureusement, nous ne la leur accordons pas toujours. Tels sont le Merle, le Pinson, le Rouge-Gorge, le Troglodite, le Rossignol de muraille, la Fauvette, le Rossignol, la Linotte, le Chardonneret, l'Hirondelle de cheminée. Il faut y joindre l'Alouette; elle ne demeure pas dans nos enclos, mais nous ne pouvons sortir de chez nous et faire un pas dans les champs sans l'apercevoir et surtout sans l'entendre.

A suivre. E. Lesbazeilles.

VOUTE VERTE, A DRESDE.

VERRE ARABE.

Parmi les galeries de Dresde, où l'on conserve tant d'œuvres, les unes admirables, les autres curieuses, nous avons souvent cité celle qu'on désigne sous le nom de « Voûte Verte », simplement parce que l'une de ses salles a été autrefois peinte en vert [1]. On peut passer une heure ou deux à la visiter avec plaisir, et certainement plusieurs fois, si l'on séjourne quelque temps dans cette ville, la plus charmante du Nord, noble rivale de celles d'Italie. La variété des objets rares ou précieux qui de tous les côtés attirent les regards dans cette collection, n'a pu guère être qu'indiquée dans une belle description publiée il y a quelques années. En ce temps, où les curiosités d'art, ou ce qu'on appelle même, en souriant, des « bibelots », sont en si grande faveur, on ne saurait donner un meilleur conseil à leurs amateurs des deux sexes que celui-ci : « Allez à la Voûte Verte. » Beau

Voûte Verte, à Dresde. — Verre arabe du douzième siècle, monté en argent au quinzième.

coup mieux que dans une salle de vente, on peut s'y instruire et s'y former le goût dans des spécialités d'art qui ne sont pas à dédaigner.

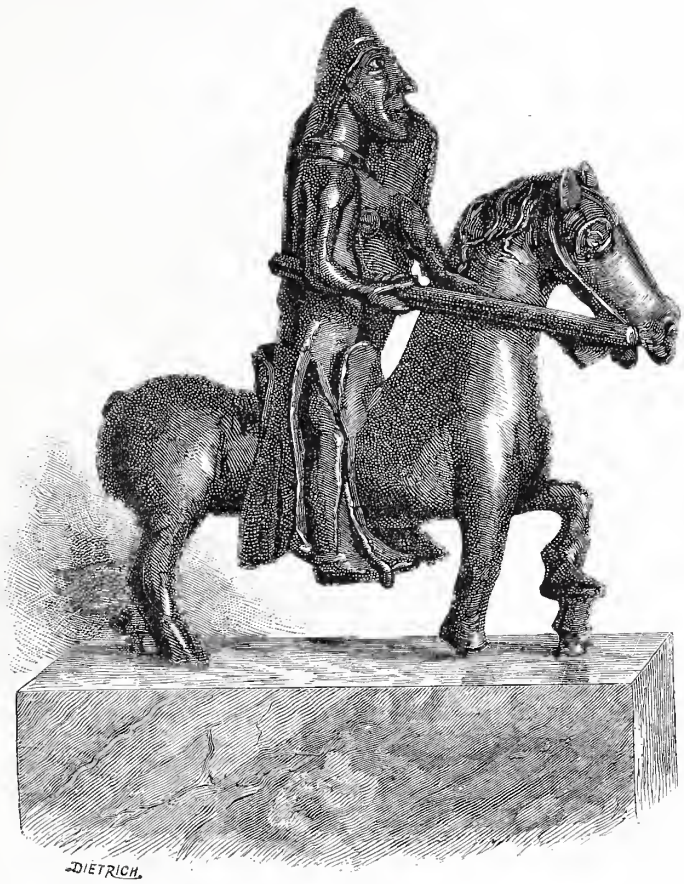
C.

UNE STATUETTE ÉQUESTRE DU DOUZIÈME SIÈCLE.

La collection léguée par le baron Davillier au Musée du Louvre renferme, outre les belles œuvres d'art et les bijoux précieux par lesquels elle est surtout connue, quelques curiosités qui n'ont guère

[1] Voy. t. XLV, 1877, p. 400.

moins de valeur au jugement des antiquaires. Telle est la statuette en bronze que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, ouvrage barbare assurément, mais qui offre la rare représentation d'un chevalier italien du douzième siècle. C'est à Bologne que le baron Davillier en fit l'acquisition. Il avait été frappé de la ressemblance de cette figure avec celles des cavaliers normands que l'on voit sur la célèbre tapisserie de Bayeux. Un archéologue, M. Schlumberger, membre de l'Institut, l'a rapprochée des monnaies de bronze frappées par Roger de Sicile avant son élévation au titre royal, et qui portent au revers la Vierge assise tenant le Christ dans ses bras; au droit de ces monnaies le champ est occupé par l'effigie équestre du chef normand. Dans une communication faite à la Société des antiquaires de France [1], M. Schlumberger faisait remarquer que le cavalier de la collection Davillier porte le même heaume conique, avec un couvre-nuque très développé,



Musée du Louvre. — Statuette en bronze du douzième siècle.

le même bouclier allongé et pointu, le même habit de guerre collant retenu par un ceinturon, probablement recouvert par le haubert et dont les pans très larges retombent en plis nombreux de chaque côté de la selle. Le lien de cuir qui retient l'écu passe par-dessus le couvre-nuque. De la main droite le cavalier tient une lance dont l'extrémité a été brisée. Au ceinturon pend une courte épée dont le pommeau arrondi est seul visible sous l'aisselle du bras gauche. Les pieds, munis d'éperons à pointe conique, reposent dans de grands étriers triangulaires. La selle est vaste et haute. Le mors du cheval est retenu par deux montants allant rejoindre la têtière. Le cavalier dirige son cheval à l'aide d'une bride unique.

La statuette était fixée sur un support par des tenons prolongeant les sabots du cheval; un seul est encore visible, les trois autres pieds ayant été brisés. La hauteur totale de la statuette est de 13 centimètres environ; si les sabots du cheval n'avaient pas été brisés, elle compterait un centimètre de plus.

Ed. Saglio.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 238.

XXI

Un jour, je jouais au sable dans le petit jardin. Mon arrière-grand-père, assis sur l'unique banc de bois, prenait un petit air de soleil. Je le vois encore, sa canne entre ses jambes écartées, les deux mains sur la pomme d'argent, le menton sur

[1] *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1880, p. 163.

les mains. Chaque fois que je levais les yeux sur lui, il me souriait.

Tout à coup je me levai, et je fis trois pas du côté du tonneau qui recevait l'eau de pluie. Un insecte brillant se dirigeait du côté du tonneau, de toute la vitesse de ses pattes. Moitié par étourderie, moitié par cet instinct pervers des enfants qui les porte à abuser de leur force aux dépens des faibles, je m'étais mis en tête de contrecarrer l'insecte dans ses projets, et de l'empêcher d'arriver au but qu'il paraissait si pressé d'atteindre.

Je lui coupai la retraite, et me plantai résolument entre le tonneau et lui. Il parut surpris, hésita, recula même; mais il revint sur ses pas, et se mit en devoir de tourner l'obstacle qu'il ne pouvait ni renverser ni franchir. Mais partout où il allait, il rencontrait la pointe d'un de mes souliers. Sa constance me lassa à la fin; et puis le jeu avait cessé de me plaire.

— Oh! m'écriai-je, tu vas bien voir à la fin qui est-ce qui est le maître ici, méchante bête! Pawolfgang, veux-tu me prêter ta canne, dis?

— Qu'en veux-tu faire, mon petit?

— Je veux tuer la vilaine bête, qui ne fait pas ce que je veux.

Par parenthèse, j'aurais aussi bien pu écraser la « mauvaise bête » d'un coup de talon, mais j'étais très poltron. Rien ne me disait que la « mauvaise bête », en voyant mon talon près de l'écraser, ne me sauterait pas après la jambe et ne me ferait pas de cruelles morsures, des morsures envenimées, peut-être!

— Petit chéri, me répondit Pawolfgang, ce n'est pas la bête qui a commencé à te taquiner; elle n'est pas allée te chercher, n'est-ce pas?

— Non, Pawolf, ça, c'est vrai.

— Elle allait tranquillement à ses petites affaires, comme toi quand tu vas déjeuner ou dîner, ou te promener.

— C'est vrai, Pawolf? Çà déjeune? ça dîne? ça se promène, les bêtes?

— Oui, mon petit.

— Comme c'est drôle!

— N'est-ce pas? Et puis, c'est content de vivre.

Pendant tout ce dialogue, je continuais à tenir la bête en échec, sans grande délicatesse et sans grands égards, car à plusieurs reprises, en déjouant ses tentatives, je l'avais bousculée, renversée, peut-être froissée cruellement. Cela me fit quelque chose d'apprendre que ces bêtes-là étaient contentes de vivre. Je m'abstins de la bousculer si rudement.

— Il y a des bêtes qui mordent et qui piquent! repris-je en regardant la bête avec défiance.

— Celle-là ne mord ni ne pique, dit Pawolfgang.

— Comment le sais-tu? Pawolf?

— Je la connais.

— Tu la connais? Tu sais son nom?

— C'est un *sergent*.

— Eh bien, Pawolf, puisque tu la connais, appelle-la; dis-lui de venir te trouver.

— Elle ne me comprendrait pas; les bêtes se comprennent entre elles, mais elles ne comprennent pas les hommes. Écoute un peu ce que je vais te dire. Cette bête ne mord ni ne pique; tu peux la prendre et me l'apporter; tu verras qu'elle est jolie.

J'avais une foi absolue dans la parole de Pawolfgang. Je me baissai sans hésiter, je pris la bête par le corselet et je l'apportai à grand-père. Elle se débattait, ses pattes me chatouillaient les doigts; cela me causait un petit frisson d'horreur et de dégoût involontaire; mais Pawolfgang avait parlé, et la foi que j'avais en sa parole me donna la force de triompher de mon horreur et de mon dégoût.

Pawolfgang prit la bête entre son index et son pouce et me la fit regarder de près. Elle était jolie, cette bête, avec sa cuirasse brillante et polie. Et, quand on la regardait de très près, à la tête, elle avait comme une figure de personne. Pawolfgang me fit bien chercher, et je trouvai à la fin qu'elle avait l'air d'une de ces personnes en fer qu'il m'avait montrées à l'arsenal.

— L'as-tu bien regardée? me dit Pawolfgang.

— Oui, Pawolf, je l'ai bien regardée.

— Quelle couleur?

— C'est vert.

— Vert comme une feuille de rosier?

— Non, Pawolf, c'est vert comme... comme... aide-moi, Pawolf... je sais bien, mais je ne trouve pas.

— C'est vert comme un métal qui serait vert.

— Oui, c'est cela.

— Maintenant qu'elle nous a bien amusés, cette pauvre bête, nous pouvons bien la laisser aller à ses affaires.

— Oui, Pawolf, mais laisse-moi la voir encore.

Pawolf, avec sa canne, approcha de lui le petit seau en fer-blanc dont je me servais pour faire des pâtés de sable, et me dit de le ramasser et de le lui donner. Il mit la bête au fond. Après l'avoir vue prisonnière entre le pouce et l'index de mon grand-père, je la vis en demi-liberté; et après avoir observé sa forme et sa couleur, j'observai son allure et ses mouvements, et aussi les sentiments que trahissaient ses mouvements: l'anxiété, le doute, l'incertitude, le désir de sortir du seau, la colère d'échouer, l'immobilité de la réflexion, et les coups de tête soudains.

XXII

J'étais émerveillé. A partir de ce jour-là, je commençai à savoir faire usage de mes yeux, et à regarder avec intérêt les bêtes qui passaient à ma portée. Notre jardin n'était pas grand, et il eût été naturel qu'un enfant de mon âge le trouvât vide et monotone et désirât en sortir. Pour moi, grâce aux explications de Pawolf et aux perspectives qu'elles découvraient à mes regards, c'était un monde enchanté, plein de vie et d'intérêt.

L'instinct d'observation une fois éveillé chez un

enfant se développe de lui-même; tout l'étonne, tout l'intéresse, tout l'émerveille, tout est vivant pour lui. S'il a pu découvrir tout un monde dans un jardin de trente pas de long sur vingt de large, le monde lui-même, le vaste monde, lui ouvre ses vastes horizons. Quand il devient jeune homme, puis homme fait, la société humaine devient pour lui un champ d'observations sans limites, et une source de joies et de plaisirs qui ne coûtent rien. Grâce au bon Pawolf, je n'ai jamais connu l'ennui, même au milieu des paysagès les plus plats, même dans la compagnie des bourgeois les plus communs. Dans notre société de gens affairés, ambitieux, accablés par le labeur quotidien, il y a des hommes qui traversent la vie comme si c'était un long couloir de ministère, badigeonné à la colle, sans rien qui égaye l'œil et réveille l'esprit. Ce devrait être une des parties importantes de l'instruction privée et de l'instruction publique, d'enseigner aux enfants à voir le monde extérieur et à jouir de ses merveilles! On parle souvent des *petits bonheurs de la vie;* en voilà un qui est de tous les jours, de toutes les heures et de tous les instants, et qui ne coûte rien!

L'homme serait moins morose et la vie quotidienne moins plate et moins ennuyeuse, si l'on nous apprenait dès l'enfance à voir que la vie est partout, dans les œuvres de Dieu et dans celles des hommes.

Je vous l'ai dit, et je ne me lasse pas de vous le répéter, le cher Pawolfgang, quoiqu'il fût l'ami d'un grand homme, n'était pas un grand clerc; mais il avait l'intuition de cette vérité que chaque être, chaque objet, chaque mouvement de terrain dans un paysage, a une physionomie caractéristique. Il m'a aidé à le deviner; aussi, dès mes premières classes d'humanités, j'entrai de plain-pied dans la familiarité des poètes. Ce que nos régents appelaient hardiesses, licences poétiques, ce qu'ils prenaient tant de peine à expliquer et à faire admettre du commun des écoliers, moi je le trouvais tout naturel. C'est que, habitué dès l'enfance à trouver une physionomie et une expression aux insectes et aux lignes d'un paysage, j'admettais, par analogie, que le poète donnât la vie même aux êtres inanimés, prêtât du sentiment même aux animaux, et un caractère aimable ou farouche aux lignes arrondies ou tourmentées des montagnes. Mais, pardon, je m'emporte un peu trop.

— Non, non, lui dis-je en toute sincérité.

Ce qu'il disait m'intéressait réellement, et j'étais heureux, par surcroît, de le voir s'élever au-dessus de l'objet, quel qu'il fût, de ses préoccupations et de ses remords.

— Continuez, je vous en prie.

— Si je me faisais prier, ce ne serait que pour la forme, reprit-il en riant; car je suis plein de mon sujet, oh! plein à déborder. Ma grand'mère, dont je vous ai déjà dit quelques mots, se piquait de littérature, et c'était un bel esprit. Elle affectait de mépriser mon cher Pawolfgang; que Dieu le lui pardonne! Quand je fus assez instruit pour écrire quatre mots de suite, elle dit à Pawolfgang :

— Il est temps que je m'occupe de ce petit garçon.

Alors, elle me faisait venir dans sa chambre, m'installait à son bureau, et me disait :

— Écrivez une lettre à votre marraine.

— Mais, Madame, ma marraine est morte.

— Écrivez la lettre d'un filleul à une marraine.

Ou bien :

— Remerciez une personne du monde qui vous a invité à dîner.

Ou bien :

— Narrez-moi en bon style l'incendie de Sodome et de Gomorrhe!

Pour lui obéir, je me creusais la tête et je lui narrais des choses qu'elle qualifiait de stupides. Sur ce point, j'étais et je suis encore de son avis. Oui, ce que j'écrivais était stupide; mais comment un petit garçon exprimerait-il des sentiments qu'il n'éprouve pas, lorsqu'il a déjà tant de peine à débrouiller et à rendre tant bien que mal ceux qu'il éprouve réellement? Comment raconterait-il l'incendie de Sodome et de Gomorrhe, lorsque l'incendie de la maison voisine, qu'il a vu de ses yeux, est déjà un sujet trop vaste et trop difficile à débrouiller?

Ma stupidité eut cela de bon, qu'elle dégoûta bien vite ma grand'mère de s'occuper du soin de polir et de civiliser mon style.

A suivre. J. Girardin.

Compassion.

Il me semble qu'il n'y a point place dans mon âme pour des inquiétudes sur moi-même, tant il a plu à Dieu de remplir abondamment mon cœur de compassion pour la souffrance des pauvres gens qui lui appartiennent. Mary Evans (Eliot).

BOSSUET DANS SA VIE PRIVÉE.

Voy., sur Fénelon, p. 54.

Bossuet était très sobre dans ses repas et indifférent à la qualité des mets qu'on servait à sa table.

Sa passion était le travail : il paraissait mal à l'aise en dehors de cet élément.

Après son premier sommeil, qui était de quatre ou cinq heures, il s'éveillait sans effort, en hiver comme en été.

Quand le froid était très rigoureux, il se couvrait de deux robes de chambre, s'enveloppait jusqu'à la ceinture dans un sac de peau d'ours; puis il travaillait pendant plusieurs heures.

A l'âge de soixante ans, il commença à apprendre l'hébreu.

Après soixante-cinq ans, s'il se sentait très fatigué, il se replaçait sur son lit, et reprenait sur la

matinée quelque part du repos qu'il n'avait pas eu pendant la nuit.

Il se souciait peu d'exercice physique. Comme il descendait très rarement dans son jardin, un jour son jardinier se plaignit de ce qu'il ne visitait ni ses plantes, ni ses fruits, ni ses fleurs.

— Eh ! mon ami, lui dit Bossuet, je n'en ai pas le loisir.

— Ah ! lui répondit le brave homme, qui n'était pas sans quelque instruction, si je plantais des saint Chrysostome et des saint Augustin, monseigneur viendrait nous visiter plus souvent.

Il n'entendait rien au gouvernement de sa maison : il lui répugnait de surveiller ceux qui le servaient, il ne demandait jamais de comptes à son intendant, qui tirait grand profit pour lui-même de cette négligence. Sa famille n'en abusait pas moins. Aussi, vers la fin de sa vie, Bossuet eut à souffrir du désordre de ses affaires privées, bien qu'on n'eût à lui reprocher aucune habitude dispendieuse; car il n'avait point de goût pour le luxe de la table, des ameublements, des chevaux, des voitures, des laquais; et quoiqu'il eût beaucoup d'argent à dépenser, son genre de vie ne différait guère de celui des petits nobles et des bourgeois aisés.

Un trait à son honneur ne doit pas être omis. Quoiqu'on puisse s'en étonner, il était modeste. Jamais il ne parlait de lui aux autres, et n'aimait pas qu'on lui parlât de lui-même. Après ses discours les plus admirés, il se hâtait de fuir les félicitations et s'enfermait pour se livrer à l'étude (1).

Il avait peu d'influence sur ceux qu'attachaient à lui des liens de famille et d'affection; par exemple, il n'eut pas le pouvoir d'amener au bien son neveu, Jacques Bénigne. En cela, il se montra inférieur à Fénelon, qui, comme on l'a vu, poursuivit avec tant de sollicitude l'amélioration de son neveu.

On est obligé de reconnaître que si Bossuet a été incontestablement un orateur et un écrivain très puissant, il avait moins de grandeur d'âme et de profonde distinction morale que Fénelon.

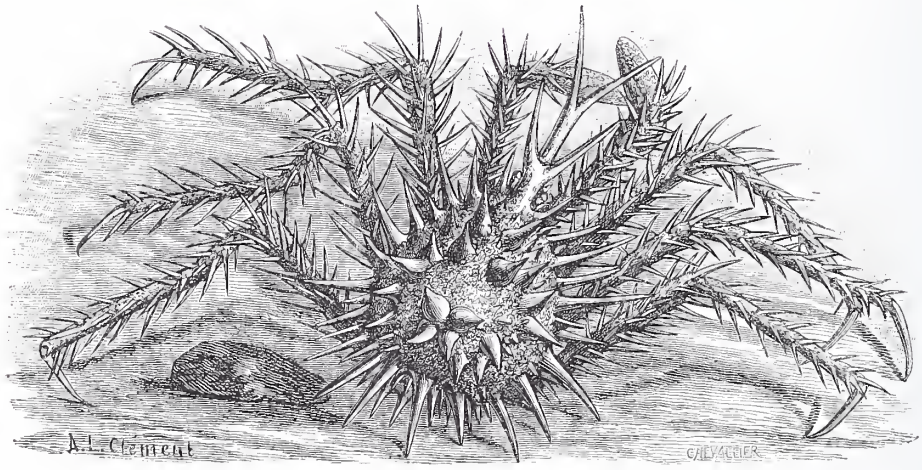
C.

(1) Réaume, *Histoire de Bossuet et de ses œuvres.*

LE *LITHODES FEROX.*

Ce hideux crustacé a été capturé durant le cours du voyage d'exploration du *Talisman* en 1883 (2).

C'est, dit M. H. Filhol, l'un des explorateurs, un des êtres les plus étranges parmi ceux qui vivent au fond de l'Atlantique nord. Il est d'une couleur rouge clair. Sa carapace est hérissée d'épines très fortes et très allongées, de même que ses bras et ses jambes. Par quelque côté que l'on cherche à le saisir, on se pique cruellement; ainsi protégé,



Le *Lithodes ferox*, pêché à une profondeur de 900 mètres dans l'Atlantique nord.

il est à peu près imprenable et il doit être la terreur des fonds de la mer sur lesquels il vit. (1)

Ce qui peut surprendre, c'est que si bien doués qu'ils soient au point de vue de leur défense, les crustacés ne le sont pas moins relativement à l'instinct ou si l'on veut à l'intelligence. Leur toucher est d'une délicatesse extrême. Ils voient, ils entendent, ils sentent à merveille.

Leurs yeux, chez les uns affleurent à la surface du corps, chez d'autres sont situés au bout d'une tige. Certains d'entre eux ont leurs appareils de l'ouïe situés sur leur lamelle caudale.

Comme tous les crustacés, ils sont batailleurs et féroces. Ils cherchent sans cesse à dévorer et ils se dévorent entre eux.

Si, dans une bataille, ils perdent des pinces ou des pattes, ils se retirent sous quelque rocher, et ils ne s'aventurent à en sortir que lorsque ces pinces ou pattes, se reconstituant, ont été remplacées par de nouvelles.

On a capturé des crustacés jusqu'à des profondeurs d'environ cinq mille mètres.

C.

(1) *La Vie au fond des mers*, par H. Filhol. G. Masson, éditeur, 1886.

(2) Voy. 1884, p. 314.

Paris — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LA FEMME AIMABLE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Dix-septième siècle. — Jeune Veuve. — D'après Oudry.

Le peintre Oudry, aussi connu par ses illustrations des Fables de la Fontaine que par ses tableaux, ayant à représenter le sujet de la *Jeune Veuve*, a pris ce personnage au moment où, la première violence du chagrin étant apaisée, les traits du visage retrouvent leur harmonie, le sourire commence à revenir sur les lèvres, les yeux ne conservent plus qu'un reste de langueur, les habits de deuil ne sont pas encore mis de côté, mais ils ressemblent déjà à une élégante toilette et ne veulent plus « faire peur aux gens. » Il a composé un type de jeune femme pleine de grâce et de charme, tel qu'il existait, ou qu'on le souhaitait, au temps de Louis XIV, dans le monde de la cour.

On a souvent énuméré les diverses qualités d'esprit, de cœur, de conduite, de savoir-vivre, nécessaires pour former ce qu'on appelait à cette époque « l'honnête homme » : on exigeait beaucoup plus encore de la femme réputée honnête et aimable. Que ne lui fallait-il pas de beauté, et d'un certain genre de beauté, de grâce surtout, de mé-

rites et d'agréments de toute sorte, de culture d'esprit évitant de trop se montrer, de naturel et d'art, de franchise et de finesse, d'enjouement et de sérieux, de retenue et d'abandon, pour conquérir les hommages et le respect de cette société raffinée!

Mlle de Scudéry, dans son roman de *Clélie,* nous peint, sous le nom de Clarice, une femme qu'elle qualifie de la plus charmante personne du monde. Elle donne à Clarice une taille assez élevée, un certain air libre et naturel, des cheveux du plus beau châtain, un visage rond et plein, un teint vif, une fossette au menton qui lui sied fort bien, des yeux brillants, pleins de feu, souriants, une physionomie fine et spirituelle. Pour de l'esprit, Clarice en a beaucoup, et elle l'a enjoué, divertissant. Elle parle et elle rit volontiers, elle se fait un grand plaisir d'un rien; elle se plaît à faire une innocente guerre à ses amis. « Mais parmi toute cette disposition qu'elle a pour la joie, on peut dire que cette aimable enjouée a toutes les bonnes qualités des mélancoliques qui ont l'esprit bien fait, car elle a le cœur tendre et sensible; elle sait pleurer avec ses amies affligées; elle sait rompre avec les plaisirs quand l'amitié le demande; elle est fidèle, capable de secret et de discrétion, généreuse et constante dans ses sentiments; elle est enfin si aimable qu'elle est aimée des plus honnêtes personnes de la cour, de l'un et de l'autre sexe. »

Mais c'est à Saint-Évremond, cet observateur subtil et ce peintre exquis des plus fines nuances, qu'il faut demander un portrait de la femme vraiment aimable. Il l'appelle Émilie. « J'ai, dit-il, obligation à Émilie de me laisser purement dans mon naturel, aussi porté à dire le bien qu'à demeurer exactement véritable. Comme elle n'a besoin ni de faveur ni de grâce, je n'ai affaire ni de déguisements ni de flatteries.

» Tous ses traits sont réguliers, ce qu'on voit fort peu. Tous ses traits sont réguliers et agréables, ce qu'on ne voit quasi jamais; car il semble que les beautés achevées, qui ont toujours de quoi se faire admirer, aient rarement le secret de savoir plaire. Émilie a les yeux touchants, le teint délicat, uni : la blancheur des dents, le vermeil des lèvres, sont des expressions trop générales pour un charme secret et particulier que je ne puis dépeindre. Vous voyez sur son visage une fraîcheur vive, un air de santé, un plein embonpoint qui n'en laisse pas appréhender davantage.

» Sa taille est d'une juste grandeur, bien prise, aisée, d'un dégagement aussi éloigné de la contrainte que de cette excessive liberté qui ruine la bonne grâce. Ajoutez-y un port noble, un maintien sérieux, mais naturel, qui ne se compose ni ne se déconcerte.

» Sachant à propos également se taire et parler, dans sa conversation ordinaire elle ne dit rien avec étude, et rien par hasard; les moindres choses marquent de l'attention, il ne paraît aux plus sérieuses aucun effort; ce qu'elle a de vif ne laisse pas d'être juste, et ses pensées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat.

» Dans toute sa personne vous voyez je ne sais quoi de grand et de noble, qui se trouve par un secret rapport dans l'air du visage, dans les qualités de l'esprit et dans celles de l'âme.

» Elle a du bon sens et de la dextérité dans les affaires où elle entre volontiers, si elle y trouve un avantage solide pour elle ou pour ses amis : mais elle hait d'agir pour agir, par esprit d'inquiétude; également ennemie d'un mouvement inutile et de la mollesse d'un repos qui se fait honneur du nom de tranquillité pour couvrir une véritable nonchalance.

» Les ennemis d'Émilie sont les méchants connaisseurs; ses amis, tous ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'amitié pour elle, ou on en a moins, selon qu'on a plus ou moins de délicatesse; et chacun pense être le plus délicat, connaissant chaque jour de nouveaux endroits par où l'aimer encore davantage.

» Quelques-uns n'ont pas besoin de ce long discernement et d'une étude si lente. A la première vue ils sont touchés de son mérite sans la connaître, et sentent pour elle de secrets mouvements d'estime aussi bien que d'inclination. A peine a-t-elle dit six paroles qu'ils la trouvent la plus raisonnable du monde : personne ne leur a paru ni si honnête ni si sage.

» Parmi les avantages d'Émilie, un des plus grands, à mon avis, c'est d'être toujours la même et de toujours plaire. Elle plaît par elle seule, et en tout temps une égalité éternelle ne donne jamais un quart d'heure de dégoût. Allez la voir en quelque état que ce puisse être, en quelque occasion que ce soit, vous allez à un agrément certain et à une satisfaction assurée. »

Ce portrait d'Émilie, Saint-Évremond l'avoue, n'est pas, à proprement parler, un portrait : on ne peut faire le portrait d'une chose qu'on n'a pas vue; et il ose ajouter qu'on ne la verra jamais. « C'est plutôt, dit-il, l'idée d'une personne accomplie. » Mais, comme pour consoler le sexe qu'il dépouille d'une telle perfection, sans doute surhumaine, il déclare qu'il ne l'a pas cherchée parmi les hommes, parce qu'il a désespéré de l'y rencontrer; il a cru « moins impossible de trouver dans une femme la plus forte et la plus saine raison des hommes que dans un homme les charmes et les agréments naturels aux femmes. »

E. Lesbazeilles.

ORIGINE DU MOT VIOLON.

Quelle est l'origine du mot français *violon,* servant à désigner l'instrument de musique que tout le monde connaît?

Littré, dans son *Dictionnaire de la langue française,* dit que *violon* dérive de *viole,* en provençal

violon, en catalan *violi*, en espagnol *violon*, en italien *violino*.

Larousse, dans son grand *Dictionnaire du dix-neuvième siècle*, dit que *violon*, en italien *violone*, dérive de *viola*, corrélatif du français *viole*.

Tous les deux sont d'accord pour faire dériver ce mot de *viole*, *viola*; mais l'un le traduit par *violone*, l'autre par *violino*. Qui des deux a raison?

Comme traduction, à proprement parler, c'est Littré; mais comme dérivation nous croyons que Larousse approche beaucoup plus près de la vérité.

Si l'on consulte les dictionnaires italiens-français, on trouve : *violino*, violon, et *violone*, basse de violon.

Le *violone* et le *violino* sont en effet, pour les Italiens, deux instruments très différents. Tous les musiciens en font parfaitement la distinction qui remonte déjà loin. On la trouve accusée très nettement dans le titre même d'un mémoire italien très curieux du luthier Bagatella [1], imprimé à Padoue en 1786, intitulé : *Regole per la costruzione dei* violini, *viole, violoncelli e* violoni.

L'auteur, qui devait bien s'y connaître en sa qualité de luthier, distingue, comme on le voit, les *violini* et les *violoni*. Il le dit, du reste, dans le cours de son mémoire d'une manière plus claire encore, s'il est possible. Après avoir tracé certaine règle pour déterminer la hauteur des bandes dans la construction du *violino* et de la *violetta*, il ajoute « qu'on devra modifier cette règle pour la construction des autres instruments : *violoncello*, *violone* et *contrabasso*. »

Ainsi il est bien certain qu'autre est l'instrument que nous appelons *violon*, autre l'instrument que les Italiens appellent *violone*, et que ce que nous appelons *violon* ils l'appellent *violino*, tandis que ce qu'ils appellent *violone* nous l'appelons *basse de violon* ou *alto*.

Mais si l'instrument appelé en français *violon* doit se traduire en italien par *violino*, en faut-il conclure que les deux mots eux-mêmes dérivent l'un de l'autre et que le mot français *violon* vienne du mot italien *violino* qui sert à le traduire? Nous ne saurions l'admettre, les lois de l'analogie s'y opposent d'une manière trop formelle. Si le mot *violino* était passé directement de la langue italienne dans la langue française, il eût fait évidemment *violin* et non *violon*, comme *tamburino* a fait *tambourin* et non *tambouron*, comme *scarpino* a fait *escarpin* et non *escarpon*, comme *capucino* a fait *capucin* et non *capuçon*, et *tutti quanti*. La terminaison *on* en français répondant à celle de *one* en italien, qui est un augmentatif, et non à celle de *ino* qui est un diminutif.

C'est pourquoi nous disons que Larousse, en faisant dériver *violon* du mot italien *violone* et non de *violino*, est approché plus près de la vérité que Littré en tant qu'étymologie. Le mot générique italien, comme le reconnaissent tous les philologues, est *viola*, en français *viole*. Par l'addition des terminatifs *ino*, *one*, en usage dans la langue italienne, on a fait, avec le terminatif *ino*, *violino*, qui signifie littéralement *petite viole*, ou plutôt, au masculin, petit instrument du genre viole; et avec l'augmentatif *one* on a fait *violone*, grosse viole, ou mieux, au masculin également, gros instrument du genre *viole* ou en forme de viole. Seulement il s'est produit dans le passage d'une langue à l'autre une véritable interversion dans la signification du mot *violone*. Ce mot, francisé en *violon* par la suppression de l'*e* final, a été appliqué à tort à l'instrument appelé *violino* par les Italiens, de sorte que par la plus étrange bizarrerie le mot italien qui signifie *une grosse viole* s'est trouvé servir en français à désigner le contraire, c'est-à-dire *une petite viole*.

Comment cette interversion a-t-elle eu lieu, et quelle en a été la cause? Nous ne saurions l'attribuer qu'à l'ignorance où était le public français, à l'époque de la première apparition en France de ces sortes d'instruments, tant de leurs véritables caractères que de leurs vrais noms et des nuances délicates de la langue italienne.

Les premiers *violons*, ou *basses de violon* (*violoni*, en italien), qui, par leur grosseur ou par l'amplitude de leurs sons, durent attirer davantage l'attention, furent très probablement pris tout d'abord comme nom générique, et les *violini* italiens devinrent pour le public français des espèces de violons, des *petits violons*, ou enfin simplement des *violons*.

On pourra trouver quelque peu oiseux ces détails sur l'origine d'un mot, mais ils nous ont paru assez curieux pour être signalés, n'en ayant trouvé d'ailleurs aucune mention dans les différents dictionnaires étymologiques et les ouvrages spéciaux.

Cette transformation singulière du mot violon n'est pas la seule transformation de ce genre que l'on constate dans les noms des instruments de musique et les caractères des instruments eux-mêmes, qui cessent souvent d'être en rapport avec leurs noms.

« Les noms des instruments, dit le bibliophile Jacob dans son Histoire des instruments de musique contenue dans son ouvrage intitulé *Curiosités de l'histoire des arts*, se sont transformés plusieurs fois à travers les siècles, à ce point que le nom primitif ne présentait souvent pas de sens et démentait le caractère musical de l'instrument auquel il demeurait attaché : ainsi le *chorus*, qui avait été une espèce de harpe à quatre cordes, était devenu un *instrument à vent*; ainsi le *psalterium*, qu'on touchait originairement avec un plectre ou avec les doigts, ne résonnait plus que sous un archet; tel instrument qui avait eu vingt cordes n'en gardait plus que huit; tel autre qui

[1] Ce mémoire n'a jamais été traduit en français à notre connaissance, mais il a été résumé dans un ouvrage très intéressant que vient de publier M. Mordret, ingénieur civil, *Sur la lutherie artistique*. Quantin, 1885.

devait son nom à sa forme carrée, s'arrondissait ou affectait la forme triangulaire. »

Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que le nom de *violon*, emprunté à la langue italienne, ait changé de signification en passant dans la langue française et ait été appliqué à un instrument différent de celui auquel les Italiens donnaient ce nom. — En ce monde, les mots, comme les choses, ont leurs vicissitudes.

E. Le Mercier.

PLAQUE ÉMAILLÉE, A BARI
(Pouille).

ROGER II COURONNÉ ROI DE SICILE PAR SAINT NICOLAS.

La collégiale de Saint-Nicolas, à Bari, construite en l'honneur de l'évêque de Myre, dont le corps fut transféré d'Asie en Pouille à la date de 1087, paraît avoir été terminée entre 1123 et 1139, bien que la dédicace n'ait eu lieu qu'en 1197. Alors, le pape Célestin III chargea son légat Conrad, évêque d'Hildesheim, de procéder à la cérémonie.

Un *ciborium* (baldaquin) abrite le maître-autel de l'église. Cet édicule est formé de quatre colonnes supportant un dais pyramidal octogone à double étage de colonnettes : une croix amortit le sommet. Le long de l'architrave court l'inscription suivante : ✠ *Arx hec par celis — Intra bonc serve fidelit*(er) — *Ora devote Dominvm — Pro te popvlo qve* (1). Sur la face tournée vers la nef, entre les mots *hec* et *par*, on a incrusté dans le marbre la plaque de cuivre émaillé objet du présent article.

Inaccessible aux photographes, vu l'obscurité relative du temple, notre plaque offre également certaines difficultés de reproduction par les moyens artistiques ordinaires. J'en possède deux esquisses au trait; l'une et l'autre laissent vraisemblablement à désirer, mais comme un simple détail iconographique marque l'unique écart essentiel qui les distingue — j'y reviendrai — il m'a été possible, grâce aux textes descriptifs, d'obtenir, d'interprétations trop sommaires, un dessin sinon tout à fait exact, du moins plus arrêté (2).

La pièce (hauteur, 0m.22; largeur, 0m.21) montre, sur fond bleu sombre, les images champlevées de Roger II et de saint Nicolas, accompagnées de leurs noms inscrits dans des cartouches métalliques. La gamme des personnages comprend le bleu clair, le vert, le jaune, le gris bleuâtre, le blanc et le rouge; carnations et accessoires épargnés, puis gravés. Le roi tient en mains le sceptre et le globe, insignes de sa dignité; tunique bleue, *loros* (écharpe) d'or, chaussure rouge. Saint Nicolas, nimbé de blanc, porte le costume épiscopal : chasuble verte, *omophorion* (étole) et crosse d'or, aube gris bleuâtre.

L'aspect général de la composition est empreint d'une saveur byzantine assez prononcée pour que l'on ait voulu attribuer l'œuvre à un industriel originaire du Bosphore. En effet, l'émailleur copia évidemment les types numismatiques de Jean II Comnène (1118-1143), en substituant saint Nicolas au Christ ou à la Vierge qui y couronnent l'empereur : identité d'attitudes, formes générales des ornements impériaux; l'imitation est manifeste (1). Néanmoins des apparences séduisantes ne résistent pas à l'examen. Les Grecs n'employèrent jamais le procédé du champlevé, qui est purement occidental. A la rigueur, les vêtements liturgiques de saint Nicolas soulèveraient un doute, mais la crosse, en style du douzième siècle, accuse nettement un faire latin; à aucune époque l'église d'Orient n'adopta cet insigne épiscopal. Eu égard au costume de Roger, on y remarque des détails marqués à l'estampille occidentale; en outre notre artiste, n'étant pas bien familiarisé avec l'agencement des diverses pièces dont se composait la garde-robe officielle d'un César byzantin, a élargi la retombée du *loros* de manière à simuler le pan d'une chlamyde. Un Grec n'eût pas commis cette faute. En revanche, la couronne et le *labarum* (sceptre) sont irréprochables, ainsi que la tête du roi où quelques coups de burin esquissent magistralement le regard profond, la longue chevelure, la barbe pointue, caractéristiques de la mâle physionomie de Roger. Entre l'effigie authentique du prince, exécutée en mosaïque dans l'église de *Santa-Maria dell' Ammiraglio*, à Palerme, et la petite figure de Bari, la ressemblance est frappante. Au cas probable où l'émailleur n'aurait pas vu la personne royale, il en eut du moins un portrait fidèle pour se renseigner.

Saint Nicolas.

J'ouvre ici une courte parenthèse au sujet de la différence iconographique signalée entre les deux

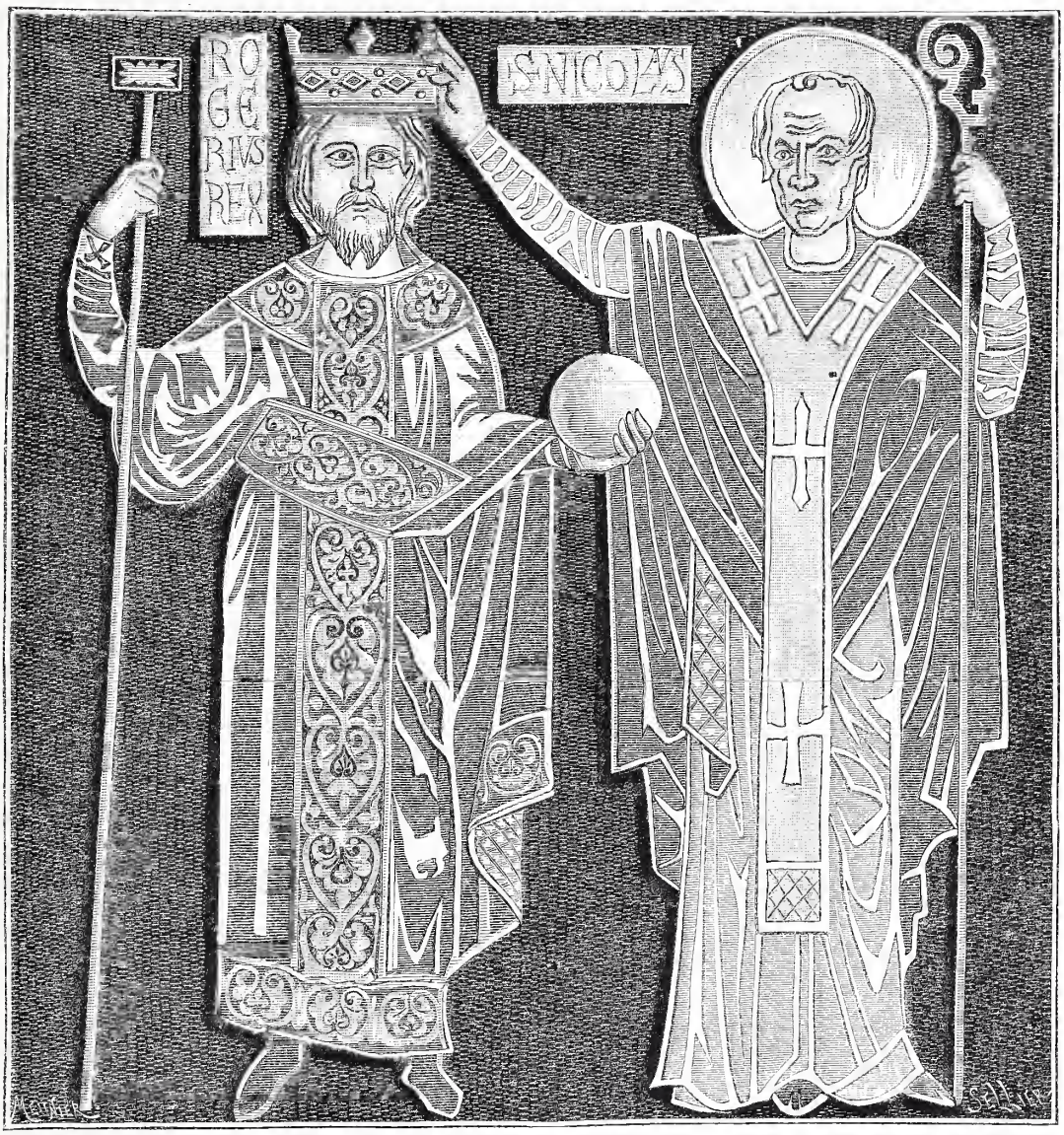
(1) ✠ Ce tabernacle est l'égal des cieux. — Entre fidèlement, bon serviteur. — Prie dévotement le Seigneur, — Pour toi et pour le peuple.

(2) La première esquisse est gravée dans l'ouvrage de Schulz, *Denkmaler der Kunst des Mittelalters in Unteritalien*, pl. V, fig. 1; renvoi au texte, p. 40 à 47. Le second dessin, accompagné d'une notice, a été transmis au ministère de l'instruction publique par M. l'abbé Barbier de Montault; un obligeant ami m'en a fait obtenir la communication. Voy. encore le cardinal Bartolini, *Su l'antica basilica di San-Nicola in Bari*, 1882, pl.; H. Saladin, *Gazette des beaux-arts*. 1884, t. XXX, p. 512, fig.

(1) Voy. Sabatier, *Descript. gén. des monnaies byzantines*, t. II, pl. 53, fig. 11 à 14, 18; surtout le n° 14.

reproductions qui me servirent de guide. L'une donne au visage de saint Nicolas l'expression sévère conservée sur mon dessin ; l'autre, au rebours, copie le texte barbu et doux, usité chez les Byzantins : quelle est la vraie? L'auteur de la première garantit la parfaite exactitude de son œuvre [1]; des motifs sérieux plaideraient en faveur du second interprète.

Quoi qu'il en soit, la technique de l'objet, l'attitude des personnages, le costume royal avec ses incorrections et son décor occidental, le portrait du monarque, la crosse, aboutissent à cette conclusion obligatoire : l'émail fut exécuté en Pouille par un industriel du Nord, qu'inspirèrent des données iconographiques obtenues au lieu même de la fabrication.



Roger II couronné roi de Sicile par saint Nicolas. — Plaque émaillée appartenant à l'église collégiale de Saint-Nicolas, à Bari (Pouille).

Quelle était la patrie de notre industriel? La gamme des émaux ne répondra rien ; mais le rendu des draperies et le terme *nielle*, incidemment employé dans la description allemande que j'ai consultée, peuvent éclaircir un cas litigieux. Le procédé mis en œuvre à Bari est, on n'en saurait guère douter, identique à celui dont les artistes mosans firent usage au douzième siècle. Au lieu de s'en tenir à la cuve ordinaire, les vieux maîtres lotharingiens sillonnaient leur excipient métallique de larges tailles et de minces filets ensuite remplis de matières parfondues. L'*ex-voto* de Roger n'accuse assurément pas le grand style et la technique perfectionnée de Nicolas de Verdun, à Klosterneubourg (1181); en revanche, il me semble rappeler fidèlement un ouvrage de l'école mosane, antérieur de quelques années au retable du monastère autrichien : je veux parler d'un autel portatif, épave du trésor abbatial de Stavelot aujourd'hui échue au Musée de la Porte de Hal, à Bruxelles. Le monument liégeois offre une alliance de cuves et de tailles, que mes deux dessins de

[1] *Genaueres*. Schulz, loc. cit.

l'émail de Bari veulent certainement exprimer.

Notre émail remplaça pour sûr une Madone à laquelle se rapporte le début de l'inscription du *ciborium*. Selon les historiens qui s'occupèrent de la Collégiale apulienne, cette substitution aurait eu lieu après 1139, quand Innocent II venait de reconnaître à Roger le titre de roi dont l'antipape Anaclet l'avait gratifié dix ans auparavant. L'échange put néanmoins ne s'opérer qu'en 1197, au moment de la consécration de l'église. Alors le séjour en Italie de Lorrains attirés par les Hohenstaufen s'expliquerait naturellement. J'insiste peu sur la dernière date, car, en 1197 même, les ouvrages limousins s'introduisaient dans la Péninsule, témoin deux plaques en cuivre doré, *de labore Limogiæ*, que l'Angevin Foulques, fondateur du monastère apulien de Veglia, offrit au trésor de cette maison religieuse. Du reste, Limoges, n'ayant généralisé la méthode des larges tailles qu'à partir du quatorzième siècle, n'aurait ici aucune revendication à exercer; pas davantage les Toscans, dont les plus anciens *émaux de niellure* ne remontent guère au delà de 1350. Quant à l'hypothèse d'un travail directement ou indirectement byzantin, elle aurait encore une moindre chance de succès. Outre sa technique inusitée chez les émailleurs de Constantinople, la plaque de Bari s'écarte notablement d'une œuvre grecque représentant à peu près le même sujet. Il s'agit de la mosaïque exécutée vers 1143 dans la *chiesa dell' Ammiraglio*, à Palerme. En Sicile, Roger, couronné par le Christ, s'incline devant son Dieu; les figures ont une élégance remarquable. Le roi porte le costume dont j'ai retrouvé des lambeaux à Cefalù [1] : tunique bleue constellée; *loros* en tissu d'or rehaussé de croisettes vertes et rouges. A Bari, au contraire, les types sont lourds, et le *loros* est chamarré d'une broderie feuillagée dont le motif, byzantin d'origine, exhale ici un parfum occidental prononcé.

CH. DE LINAS.

[1] J'éprouve de singulières répugnances à mettre ma personnalité en vedette, mais une fois n'est pas coutume. Le trésorier de la cathédrale de Cefalù montre aujourd'hui aux curieux les restes des vêtements du roi Roger; quant à signaler le nom de celui qui les retrouva, l'honorable dignitaire s'en abstient, vu qu'il l'ignore absolument : comblons cette lacune. Lorsque j'étais à Palerme en 1858, le duc de Serra di Falco m'ayant appris l'existence des reliques en question, je n'hésitai pas un instant à m'embarquer pour Cefalù. Les péripéties du voyage fourniraient quelques pages assez divertissantes : il faut se borner au résultat. Admis dans la sacristie avec les gracieuses prévenances qui distinguent l'aristocratie sicilienne, chapiers et tiroirs m'y furent libéralement ouverts : rien! En désespoir de cause, on m'apporta pour terminer une caisse pleine de chiffons. Ils étaient à peine jetés sur la table que j'y démêlai un lambeau de soie bleue à fleurs rouges et un coupon de *loros* tout à fait analogues aux tissus figurés sur la mosaïque de l'église *dell' Ammiraglio*. M'approprier la découverte eût été facile; je n'y pensai même pas, et l'obligeant trésorier, qui m'avait si bien accueilli, fut convié de suite à partager ma légitime allégresse. Trente heures de navigation, aller et retour, dans un frêle esquif, étaient largement payées. Les dessins que je me hâtai de prendre ont été publiés depuis en Autriche, mais sans commentaires; une simple indication de leur origine les accompagne.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 253.

XXIII

Un matin, elle déchira mon dernier chef-d'œuvre, et m'en jeta les morceaux au nez.

— J'y renonce, dit-elle d'un air pincé. Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits; souviens-toi de ce que je te dis : Tu ne feras jamais rien de bon, tu ressembles trop à ce pauvre Pawolfgang!

Je m'en allai, pleurant d'un œil et riant de l'autre; pleurant parce que j'étais désespéré à l'idée de ne jamais rien faire de bon, riant à l'idée consolante que je ressemblais à mon cher Pawolf.

A la dernière marche de l'escalier, j'étais tout consolé. Pawolfgang était sur le banc du jardin, au soleil.

— Eh bien? me demanda-t-il.

— Elle a dit...

— De qui parles-tu, mon mignon?

— Pardon, Pawolf; madame ma grand'mère a dit que j'étais trop bête et qu'elle ne voulait plus s'occuper de moi.

J'avais l'air si peu désolé que Pawolfgang se détourna pour cacher un sourire. Mais, rien qu'aux plis de sa joue, je devinai qu'il souriait. Pourquoi m'avait-il appris à si bien observer? Mais comme il avait eu l'intention de me cacher son sourire, je ne lui dis pas que je l'avais deviné.

— Fâcheux!... fâcheux! dit-il en se retournant de mon côté. Il faut, à présent, pour faire son chemin dans le monde, qu'un jeune homme sache écrire et parler sa langue. De mon temps, par malheur, hem!... Comment donc faire? comment donc faire?

— Pawolf, m'écriai-je avec la hardiesse du jeune âge, c'est toi qui me feras faire des *styles*. (Quel vilain mot prétentieux; je n'en connaissais pas d'autre alors, et c'était, bien entendu, ma grand'mère qui me l'avait fourni.)

— Moi! s'écria mon pauvre bisaïeul au comble de la stupéfaction. Mais, mon pauvre petit, je... voyons, voyons, cependant. Te souviens-tu de cette bête verte...

— Le sergent! oh! oui, je m'en souviens.

— Eh bien, mets-moi cette histoire-là par écrit.

— Tout de suite? (Ma grand'mère me donnait le sujet et me regardait l'écrire dare dare.)

— N...non! pas tout de suite. Tu rumineras cela dans ta tête, tu te rappelleras ce qui s'est passé, et tu le mettras par écrit, à la bonne franquette. Je ne suis pas un savant, moi, tu sais.

— Tant mieux, Pawolf.

Et je me jetai à son cou pour le récompenser de n'être pas un savant. Ma grand'mère était une savante, et ses vieilles amies aussi. Oh!

Le lendemain matin, dès qu'il fut levé, je l'emmenai au jardin; je le fis asseoir sur le banc, et je m'assis moi-même sur le sable, en tailleur. En-

suite, je m'assurai que ma grand'mère n'avait pas le nez collé contre la vitre pour nous surveiller; car Pawolfgang aurait été grondé, bien sûr, si elle l'avait surpris à me faire faire des *styles*.

Les rideaux de la fenêtre étaient fermés. Je tirai ma feuille de papier de ma poche, et je la repassai avec soin du plat de ma main pour en effacer les faux plis afin de lire plus facilement. La feuille était froissée, et c'était bien naturel : elle était dans ma poche depuis la veille. J'avais guetté toute la soirée le moment d'être seul avec Pawolf; mais il y avait toujours eu quelqu'un en tiers avec nous.

Mon cher Pawolfgang rit plusieurs fois, et même de bon cœur, pendant que je lisais tout haut; et plusieurs fois aussi il me caressa les cheveux de sa chère vieille main, que je sentais trembler.

Non seulement il ne trouva pas mon petit *style* stupide, mais encore il me dit :

— C'est drôlet, mignon, c'est drôlet! Maintenant, tu vas me relire cela plus lentement.

Je relus lentement, en accentuant bien tous les mots.

— Ceci est bon! me disait-il par moments, parce qu'on croirait voir la chose, comme si on y était; mais il y a tel et tel mot à changer.

Il m'expliquait de son mieux pourquoi il croyait qu'un mot valait mieux que l'autre; quelquefois je voyais bien qu'il avait raison; quand je ne le voyais pas, je changeais tout de même parce que j'avais foi en lui. Ensuite, il me demanda mon manuscrit pour le relire tout bas. Il ne me fit point d'observations sur l'orthographe. Peut-être se défiait-il de ses propres lumières. Moi qui ne tenais pas particulièrement à l'orthographe, je lui sus gré de ne m'en rien dire. Madame ma grand'mère m'avait fait prendre l'orthographe en grippe.

XXIV

A partir de ce moment-là, je fis mes *styles* avec un plaisir extrême. Tantôt mon bisaïeul me donnait un sujet, tantôt je le choisissais moi-même, et j'en avais à revendre par devers moi. Comme l'année touchait à sa fin, mon cher Pawolfgang consulta sur mes petits travaux un vieil ami à lui, qui était conseiller honoraire. M. le conseiller trouva que mon style manquait de noblesse, mais il loua très fort « la facilité d'élocution et la propriété d'expression. »

C'étaient dans ce temps-là des mots vides de sens pour moi; mais ils s'imprimèrent dans ma mémoire, et j'ai reconnu depuis, sauf sur le chapitre de la *noblesse*, que M. le conseiller avait du bon sens.

On me met au collège. Grande déception. En fait d'allemand, on me fait faire des dictées et encore des dictées, et puis on m'apprend de la grammaire. Quant aux narrations, aux *styles*, comme disait ma grand'mère, néant. C'était, paraît-il, trop fort pour les élèves de huitième. En septième, même régime, avec du latin en plus; mais pas plus de narrations que sur la main. En sixième, le grec s'ajoute au latin; dictées allemandes, exercices de grammaire allemande, pas de *styles*. — Mais pourquoi? demanda mon bisaïeul au directeur de mon collège.

— Pourquoi? monsieur Ernster, pourquoi? Parce qu'à cet âge-là on n'a pas d'idées à soi.

— Il y a pourtant des enfants... objecta le pauvre Pawolfgang, tout déconcerté.

— Ne croyez pas cela, mon cher monsieur Ernster. Ne croyez pas cela.

Mon grand-père crut avoir tort et se contenta de soupirer.

En quatrième, pas de *styles* non plus. Il paraît que chez nous, à cette époque-là, les jeunes Munchhausenois n'avaient d'idées et de sentiments qu'à partir de la troisième. C'était réglé et décidé par le programme officiel.

— C'est encore un peu comme cela aujourd'hui, dis-je à mon ami.

— Eh oui! reprit-il avec un profond soupir. Les dictées sont de salutaires exercices; la grammaire vaut son pesant d'or. La traduction du grec, du latin, et du français en allemand nous apprend à tourner brièvement, élégamment, savamment la phrase. Et cependant, il faut bien que tout cela ne suffise pas pour nous apprendre à penser, à écrire et à parler. Les faits sont là. Tous les ans, les rapports des doyens de toutes les Facultés constatent qu'à tous les degrés, au baccalauréat, à la licence, à l'agrégation, les épreuves où la langue nationale est en jeu sont d'une faiblesse déplorable. On nomme des commissions, les commissions discutent et nomment des rapporteurs, les rapporteurs font des rapports, et les rapports concluent que l'enseignement de la langue nationale laisse à désirer. On convoque les professeurs de l'enseignement secondaire :

— Nous suivons le programme officiel, répondent ces messieurs. L'enseignement de l'allemand manque de *substance!*

— Qu'entendez-vous par cette expression?

— Quand nous enseignons le grec et le latin, la *substance* de l'enseignement se compose des difficultés du grec et du latin, de l'interprétation, de l'explication, des gloses, commentaires, rapprochements. Au contraire, mettez un livre allemand entre les mains de nos élèves, ils le comprennent ou sont censés le comprendre, alors nous nous rejetons sur les questions d'étymologie et de philologie. Mais l'étymologie et la philologie, sciences fort utiles pour établir et fixer l'histoire d'une langue, ne donnent pas la vraie connaissance de cette langue au point de vue du style et de la pensée; voyons, est-ce vrai?

— Si vrai, répondis-je, que, de l'aveu du plus célèbre des philologues modernes, on peut faire de la philologie, de la vraie philologie s'entend, sur une langue dont on ne connaît que le dictionnaire.

— Qui a dit cela? me demanda-t-il vivement.

— Ottfried Müller, lui répondis-je.

— J'en suis bien aise. Pour moi, je reprends nos pauvres professeurs au point où je les ai laissés. Messieurs, disent-ils, qui fait la langue? ce sont les idées et le style, les idées générales exprimées sous une forme définitive. Mais nos élèves, n'ayant jamais rien produit de leur propre cru, n'ont ni idées ni style, et par conséquent sont incapables de comprendre ce que c'est qu'idées et style. Nous-mêmes, bacheliers, licenciés, agrégés, nous péchons un peu par là. Nous l'avouons, et quand nous ne l'avouerions pas, messieurs les doyens le crient sur les toits. Que faire?

— Que faire? répéta Ernster, en se levant et en saluant l'image de son bisaïeul. Faire pour les pauvres petits enfants des classes élémentaires, ce que tu as fait pour moi, ô le premier et le plus ingénieux des pédagogues, encore que tu aies été un pédagogue sans le savoir. Leur apprendre à se servir de leurs yeux pour observer le monde extérieur et l'aimer comme il mérite d'être aimé; les prier d'écrire dix lignes, cinq lignes sur un insecte dont la vue les a divertis, non pas cinq lignes de science, mais cinq lignes de description, d'interprétation, avec les réflexions de leur cru, ou celles qu'on leur a suggérées, et continuer de classe en classe! Ils sauraient bien vite penser et écrire. On dit que je sais écrire...

— On le dit, et c'est vrai, et vous savez parler comme pas un de nous.

— Soit; dans tous les cas, mon premier maître dans l'art de bien dire a été un vieillard de l'autre siècle qui ne savait pas l'orthographe, et mon premier sujet de style, le plus vulgaire de nos insectes de jardin.

— Écoutez, Ernster, ce que vous venez de me dire là à moi tout seul, vous devriez le répéter à Son Excellence le grand maître de l'Université.

— Eh! parbleu! me répondit-il en s'assombrissant tout à coup, il faudra bien que je le lui dise, et plus tôt que plus tard. C'est précisément...

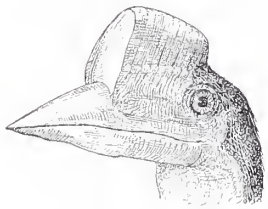
A suivre. J. Girardin.

LES CALAOS OU BUCÉROTIDÉS.

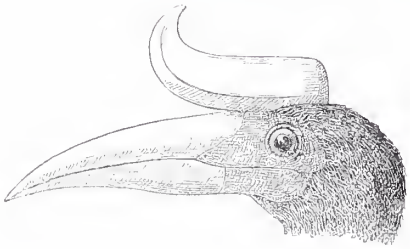
Les Calaos sont, sans contredit, au nombre des oiseaux les plus curieux; leurs formes sont remarquables et leurs mœurs bizarres.

Au premier coup d'œil il est facile de reconnaître un Calao. La taille de ces oiseaux est au moins celle d'une poule, et ils sont pourvus d'un bec énorme surmonté chez quelques espèces de sortes de cornes.

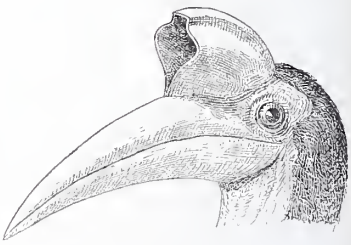
TÊTES DE CALAOS.



Buceros galeatus.



Buceros rhinoceros.



Bucorax abyssinicus.

Les Calaos sont nombreux en espèces, et les représentants de cette famille offrent une grande diversité de types.

Ils ont cependant plusieurs caractères communs; ainsi le bec est long, robuste et muni d'appendices des plus singuliers.

Leur tête semble petite relativement à leur corps, qui est allongé et pourvu généralement d'une queue assez longue. Leurs pattes, qui le plus souvent sont courtes, peuvent devenir assez longues chez les espèces qui marchent. Le bec, qui paraît devoir être très lourd à cause de ses dimensions considérables, est au contraire léger ainsi que le reste du squelette. En effet, ce bec, ce squelette, sont remplis d'air, qui peut même dans certains cas arriver jusque sous la peau et faciliter alors beaucoup le vol de ces gros oiseaux.

Les Calaos bons voiliers habitent l'archipel Malais, le sud de l'Asie; au contraire, en Afrique, en Abyssinie, on rencontre une espèce qui court ou sautille sur le sol comme les corbeaux, et qui ne se perche que s'il y a quelque danger à demeurer à terre.

Ces Calaos coureurs sont bien moins nombreux en espèces que ceux qui volent.

Ces derniers aiment à se percher sur les arbres élevés et à feuillage peu abondant; rarement on les voit dans les buissons. Leur vol est court, bruyant et lourd; mais s'ils marchent avec difficulté sur la terre, ils sautent avec agilité dans les branches. Ce sont de prudents volatiles, et ils se tiennent de préférence dans les grands arbres, de façon à échapper à leurs ennemis.

On les entend souvent faire claquer violemment l'une contre l'autre les deux branches de leur bec; mais leur vrai cri est sourd et peu prolongé.

Ces oiseaux à bec si puissant se nourrissent de graines, de fruits; ils ne dédaignent pas toutefois une nourriture animale, et l'on peut dire que pour la plupart ils sont omnivores. Ils mangent volontiers des insectes, des petits vertébrés; ils se repaissent même de chair putréfiée.

En général, ils lancent en l'air les fruits et les

petits animaux dont ils veulent faire leur nourriture, les rattrapent dans leur large bec et les avalent, comme font d'ailleurs la plupart des oiseaux qui ont un long bec, — les marabouts sont dans ce cas.

Mais ce qui est le plus singulier dans l'histoire

Les Calaos. — Dichocère bicorne apportant à manger à sa femelle enfermée.

des Calaos, c'est assurément la façon dont ils couvent leurs œufs. Ils construisent d'ordinaire leur nid dans le tronc d'un arbre creux. La femelle pond quatre ou cinq gros œufs d'un blanc sale, et tandis qu'elle commence à couver, le mâle vient murer sa femelle.

Il prend dans son bec de l'argile mouillée, et bouche l'entrée du nid, ne réservant qu'un espace libre par lequel la femelle pourra passer son bec et prendre la nourriture qu'il lui apportera. Brehm cite un auteur, Tickel, qui raconte le fait suivant : « Le 16 février 1858, j'appris des habitants du village de Karen qu'un Hornray (c'est le nom d'un Calao) s'était établi dans le creux d'un arbre voisin, à un endroit où ces oiseaux avaient coutume de nicher depuis des années. M'y étant rendu, je trouvai le nid dans le creux d'un tronc presque droit, dépourvu de branches, à cinquante pieds au-dessus du sol. L'entrée en était presque complètement obstruée avec une épaisse couche d'argile ; une seule petite ouverture, par laquelle la femelle passait le bec pour recevoir la nourriture que le mâle lui apportait, y était ménagée. Un des indigènes grimpa, avec beaucoup de peine, jusqu'au trou, et se mit à enlever l'argile. Pendant ce temps, le mâle poussait des grognements ; il volait de côté et d'autre, et passait tout près de nous. Les indigènes semblaient redouter ses attaques et j'eus de la peine à les empêcher de le tuer. Lorsque l'ouverture fut agrandie, l'homme qui avait grimpé à l'arbre fourra le bras dans le trou ; mais il reçut un coup de bec si violent qu'il le retira précipitamment et risqua de tomber par terre. Enfin, après s'être entouré la main d'un linge, il parvint à s'emparer de la captive : elle était dans un état affreux, sale et misérable. Il la descendit et la mit à terre ; elle sauta de côté et d'autre en menaçant les assistants de son bec ; mais elle ne put voler. A la fin elle grimpa sur un petit arbre et y demeura. Ses ailes, par suite de l'immobilité prolongée à laquelle elle avait été condamnée, semblaient avoir contracté trop de raideur pour qu'elle pût s'envoler et rejoindre son compagnon. Dans le fond du trou, à une profondeur d'environ trois pieds et reposant sur une couche de bois, de monceaux d'écorce et de plumes, était un seul œuf d'un brun clair un peu sale. Le trou renfermait encore une grande quantité de fruits pourris. Tout le plumage de la femelle était teint en jaune par la graisse de sa glande coccygienne. »

On peut se demander pourquoi le mâle mure ainsi sa femelle. Est-ce pour la protéger des attaques des singes, des écureuils ou des oiseaux de proie ? Cela est peu probable, car ces animaux doivent redouter le bec puissant de la femelle. Est-ce pour empêcher la femelle de quitter sa couvée ? Peut-être est-ce simplement une mesure de précaution, pour empêcher la femelle de tomber du nid, puisqu'elle perd beaucoup de ses plumes pendant le temps de l'incubation.

On ne peut, pour l'instant, faire que des suppositions.

En liberté, grâce à leur bec, ces oiseaux ont peu d'ennemis à redouter ; l'homme ne leur fait pas la chasse. En captivité, ils s'apprivoisent facilement et s'attachent à leur maître.

Le nombre d'espèces de Calaos est considérable ; on a créé plusieurs coupes génériques dans cette famille.

Les Rhynchacères sont les plus petits ; leur bec ne présente pas de saillie cornée, la queue est arrondie et assez longue. Le Rhynchacère à bec rouge (*Rhynchaceros erythrorhynchus*) se rencontre en Afrique, au sud du 17e degré de latitude nord.

Les Dichocères ont le bec surmonté d'un appendice assez large et haut, qui, tronqué en arrière, recouvre une grande partie du bec et se bifurque en avant. Le Dichocère bicorne (*Dichoceros bicornis*) se trouve dans l'Inde, dans la presqu'île Malaise et à Sumatra.

Les Rhyticères diffèrent des précédents en ce sens que le bec présente en haut, à la base, une saillie plissée, au lieu d'un appendice élevé.

Ce Rhyticère à bec plissé (*Rhyticeros plicatus*) habite Malacca et les îles de la Sonde.

Tous ces types sont bons voiliers et se posent rarement à terre.

En Afrique, au sud du 17e degré de latitude nord, on trouve des espèces qui sont plus terrestres, ce sont les Bucorax. Le corps de ces Calaos est plus lourd ; la tête est grosse, surmontée d'un appendice creux et ouvert antérieurement. Le tour des yeux et le cou sont dépourvus de plumes, et la peau est généralement colorée en bleu ; le plumage est d'ordinaire foncé. L'espèce la plus connue est le *Bucorax abyssinicus*.

Les Calaos représentent en Asie et en Afrique les Toucans, qu'on trouve exclusivement en Amérique.

Le Muséum d'histoire naturelle possède dans sa ménagerie une espèce vivante, l'*Anthracoceros malayanus*. Dans les galeries on pourra voir une série très importante de Calaos, et se convaincre que si ces oiseaux diffèrent les uns des autres par des caractères génériques et spécifiques bien nets, ils présentent néanmoins des caractères particuliers qui motivent bien une famille spéciale (*Bucérotidés*), et qu'ils ont, si je puis dire, un air de famille qui permet de les distinguer au premier coup d'œil.

Charles Brongniart,
du Muséum.

Habillement.

« ..... Ses toilettes avaient cette élégance pure, » tranquille et correcte, qui peut apprendre aux » gens qui l'ignorent ce que veut dire le mot dis- » tinction. »

Ces lignes, empruntées à l'un des meilleurs écrivains de notre temps [1], sont applicables aux femmes des classes riches ou aisées aussi bien qu'à celles des campagnes. On voit souvent des villageoises dont le costume d'une simplicité correcte

[1] M. Octave Feuillet.

plaît sans que l'on se rende d'abord bien compte de ce qui en fait le mérite ; mais avec un peu de réflexion on conçoit de l'estime pour ces personnes qui dédaignent d'attirer les yeux par des couleurs voyantes, des recherches de coupes nouvelles, et se contentent de satisfaire le sentiment naturel d'un goût exempt de toute prétention à l'effet.

ÉD. CH.

BIEN TAMBOURINER.

Un riche marchand de Boston, William Gray, traversant la cour de sa maison, vit un charpentier qui, faute d'attention, taillait maladroitement une belle pièce de bois : il le lui fit remarquer avec douceur.

— Eh! William, dit l'ouvrier, toi, tu me fais des reproches! C'est vrai que tu es riche, mais tu ne l'as pas toujours été. Oublies-tu que dans notre jeunesse tu n'étais que le tambour de notre petite ville?

— Eh quoi? répondit M. Gray, est-ce que je ne tambourinais pas bien?

Un secret des progrès de tout homme dans la vie est précisément de s'appliquer toujours à faire le mieux possible et en toute conscience ce que l'on entreprend, même dans les plus petites choses.

On est heureux de pouvoir se dire : « Est-ce que je ne tambourinais pas bien? »

D. CH.

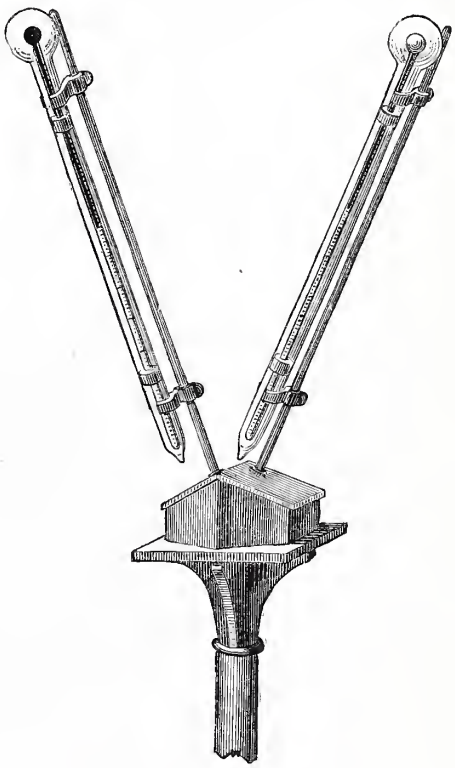
L'ACTINOMÈTRE.

On sait que la lumière a une influence considérable sur les végétaux ; c'est grâce à elle, en effet, que le carbone, l'azote et l'hydrogène se fixent dans leurs organes, et que ceux-ci peuvent atteindre leur complet développement. En respirant, les plantes absorbent de l'oxygène et exhalent de l'acide carbonique, mais dans des proportions qui varient avec l'intensité de la lumière et le degré de température. Pendant le jour, elles produisent et empruntent moins d'acide carbonique à l'atmosphère, mais dégagent, en revanche, un plus grand volume d'oxygène. Dans l'obscurité, au contraire, la nutrition étant suspendue, l'acide carbonique se dégage en plus grande abondance, tandis que la production de l'oxygène se ralentit.

Chez la plante privée de lumière il y a ainsi non seulement suspension d'accroissement et de formation de nouveaux organes, mais encore affaiblissement occasionné, pendant l'acte de la respiration, par le carbone qu'elle restitue à l'atmosphère sous forme d'acide carbonique. Il est donc intéressant de connaître quelle est la quantité de lumière que reçoivent les plantes, et en particulier les céréales, car de cette quantité dépend, en bien des cas, l'abondance et la précocité des récoltes.

Or, on mesure l'intensité des rayons lumineux qui émanent du soleil, de l'atmosphère et des objets terrestres, au moyen de l'instrument que nous représentons et que les physiciens ont appelé *actinomètre*.

En général, l'actinomètre se compose de deux thermomètres à mercure, à réservoir sphérique, dont l'un est nu et l'autre recouvert de noir de fumée. Chacun de ces thermomètres est renfermé dans un tube de verre où l'on a fait le vide, et



Actinomètre.

dont une des extrémités est terminée par un petit ballon au centre duquel se trouve le réservoir thermométrique. On dispose ces deux instruments l'un près de l'autre, la boule placée en haut, loin de tout abri, et de manière qu'ils puissent recevoir toute la lumière qui provient du ciel. Pendant la nuit, ces deux instruments accusent des températures égales ; mais dès que le jour paraît, alors même que le ciel est couvert, le thermomètre noirci marque une température plus élevée que celui dont le réservoir est nu. En représentant par T et t leurs températures respectives, on prend la différence $T - t$ pour degré actinométrique, c'est-à-dire pour mesure de la radiation solaire. Pour déterminer la quantité S de lumière que recevrait l'actinomètre, en dehors de notre atmosphère, on a recours aux formules établies par Lambert et Bouguet.

La quantité absolue de lumière et de chaleur que le soleil envoie vers la terre peut être considérée comme à peu près constante ; elle est un peu plus forte en hiver qu'en été, la terre, durant la saison froide, étant plus rapprochée du soleil

que pendant la saison chaude ; il n'en est pas de même de la portion de ces rayons qui traversent l'atmosphère et arrivent jusqu'à nous. L'air atmosphérique, et surtout l'air humide, en intercepte une partie assez notable.

En représentant par 100 le nombre de degrés que marquerait l'actinomètre en dehors de l'atmosphère, on trouve que c'est en décembre que le degré actinométrique moyen, ainsi que le total moyen de ces degrés, est le plus faible, et que c'est au contraire en juin qu'ils sont le plus élevés.

A. DE VAULABELLE.

LES ANDELYS

(Département de l'Eure).

Les Andelys, patrie du Poussin, sont un coin de la France réellement privilégié au point de vue du pittoresque, de l'art et des souvenirs historiques. Le peintre qu'une bonne inspiration y conduit, surpris de la beauté des sites environnants, s'attarde ; il ne s'éloigne qu'à regret, emportant avec lui de charmantes études.

Au petit Andely, du haut des ruines du Château-Gaillard, construction anglo-normande du douzième siècle, l'on domine l'admirable bassin de la Seine, ses îlots couverts d'arbres. On aperçoit une chaîne de roches blanches émergeant de l'herbe et se dressant fièrement au tournant du fleuve.

On remarque également à ses pieds, au bord de la rivière, l'hospice monumental bâti et doté, en 1785, par le duc de Penthièvre, grand amiral de France.

Hôtel du Grand-Cerf, aux Andelys (Eure).

L'église Saint-Sauveur, du petit Andely, est contemporaine du Château-Gaillard, la forteresse du roi Richard Cœur-de-Lion. Élégante de forme, au clocher élancé, au porche de bois et de pierre, de même que le château féodal, elle a été édifiée rapidement, sur un plan nettement arrêté. L'exécution de ce plan n'a pas été modifiée par les changements de style, si préjudiciables à l'harmonie des monuments entrepris dans un siècle et terminés au cours d'un autre.

Au grand Andely, les curiosités se pressent : dans l'une des salles de la mairie, ancienne demeure de Thomas Corneille, on trouve le Coriolan du Poussin ; la statue de bronze du grand peintre orne la place de l'édifice municipal.

L'église Notre-Dame n'a rien à envier aux basiliques les plus riches en vitraux anciens. Elle renferme, en outre, plusieurs toiles de Quentin Varin, peintre de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche, et l'un des maîtres du Poussin.

Ce qui frappe dans Notre-Dame, œuvre de plusieurs siècles, c'est l'habileté des architectes qui se sont succédé et qui ont su respecter, avec un rare bonheur, l'harmonie, malgré la transition de l'art ogival à l'art de la Renaissance.

En sortant de cette église, les regards se portent sur le vieil hôtel du Grand-Cerf, construit au commencement du seizième siècle pour Duval de Viennois, l'un des favoris de François Ier. Le *Magasin pittoresque*, en 1850, a publié le dessin de la merveilleuse cheminée ornant la cuisine de l'hôtel décrit tout entier dans le texte [1].

Le dessin de la façade du Grand-Cerf n'ayant pas accompagné la description, nous espérons intéresser nos lecteurs en le leur offrant aujourd'hui.

Quelques années avant sa mort, Walter Scott, attiré aux Andelys par les souvenirs historiques du Château-Gaillard et de la localité, descendit à l'hôtel du Grand-Cerf.

L'hôtesse lui demanda quel nom elle devait porter sur le livre des voyageurs : « Walter Scott », répondit vivement l'illustre écrivain. La dame, ne saisissant pas le nom donné ou ne sachant comment l'écrire, se le fit répéter, mais sans succès. L'auteur d'Ivanhoé prit alors la plume et en souriant inscrivit lui-même sur le registre : « Gautier l'Écossais. »

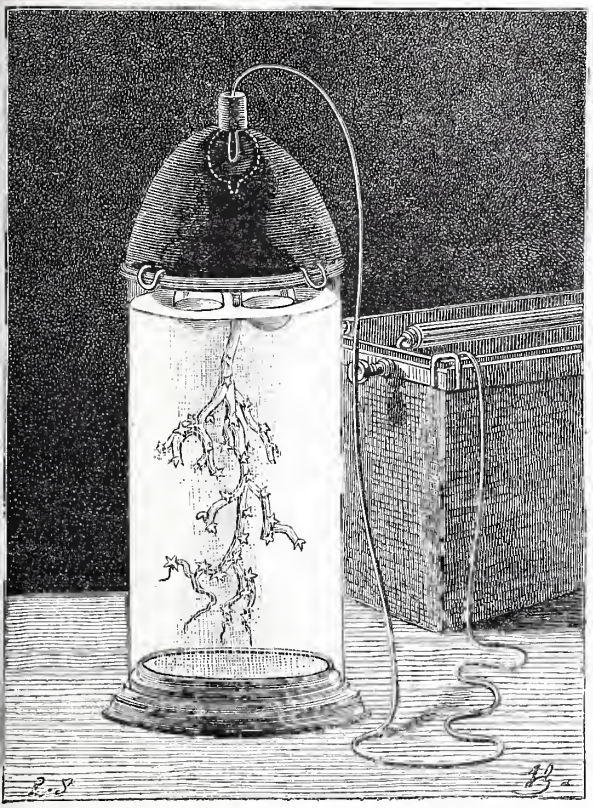
A. RIGONDET

(1) Tome XVIII, p. 37.

L'AQUARIUM ÉLECTRIQUE.

Les petites lampes électriques à incandescence reçoivent chaque jour de nouvelles applications. M. G. Trouvé, l'inventeur de la lanterne de sûreté, du photophore et des bijoux électriques (voir le *Magasin pittoresque* du 15 octobre 1885) a construit également un aquarium éclairé par l'électricité.

Cet aquarium se compose d'un vase cylindrique en cristal, garni d'un couvercle réflecteur de forme parabolique. A son foyer se trouve placée une lampe à incandescence. Réfléchis de haut en bas à travers le liquide de l'aquarium, les rayons lumineux viennent tomber sur un miroir argenté horizontal disposé en dessous du vase, et sont alors renvoyés vers la partie supérieure. Il s'établit ainsi entre les deux miroirs un échange de rayons verticaux parallèles aux parois du vase. Qu'au moyen de petits flotteurs on suspende dans l'eau de l'aquarium une branche de corail avec ses polypes épanouis, qu'on y mette des lucernaires, des comatules, des térébelles aux longs tentacules, ces petits animaux d'une extrême délicatesse seront vivement éclairés sur leurs deux faces à la fois : l'observateur pourra les étudier dans leurs détails les plus minutieux et suivre tous leurs mouvements avec la plus grande facilité. Remplace-t-on l'eau de mer par un liquide en fermentation, les particularités de ce curieux phénomène apparaissent avec une netteté surprenante.



Aquarium électrique.

L'appareil producteur d'électricité est la batterie électrique de M. Trouvé, peu encombrante et dont le poids ne dépasse guère trois kilogrammes. Elle est formée d'une cuve pleine d'eau fortement acidulée et chargée de bichromate de potasse : une série de lames de zinc et de charbon est réunie à la lampe par des fils conducteurs; elle peut à volonté être plongée dans l'eau de la cuve ou retirée du liquide : la lumière brille ou disparaît aussitôt.

E. Lefebvre,
Professeur au lycée de Versailles.

SOUVENIRS.

M..., CONSEILLER D'ÉTAT.

M. M... était entré au conseil d'État, comme auditeur, très jeune, et il n'en est sorti que très âgé, sous le deuxième Empire. Il avait servi dans ce même corps tous les gouvernements qui s'étaient succédé pendant sa vie.

Un jour, entre deux de nos séances du conseil, il me raconta comment, à ses débuts, il avait été envoyé, par ordre de Napoléon, en Hollande, pour y étudier le système d'administration des polders.

Revenu à Paris avec un amas considérable de notes, il se proposait de consacrer un mois ou deux à la rédaction d'un rapport qui, pensait-il, pourrait lui faire honneur.

Le lendemain même de son arrivée, il s'empressa d'aller reprendre sa place au conseil d'État. Ce jour-là ce n'était pas Cambacérès, c'était Napoléon lui-même qui présidait [1].

Tout à coup l'empereur se prit à dire :

— Et ce jeune homme qu'on a envoyé aux polders, que devient-il? Je n'entends plus parler de lui.

M. de Fréville, l'un des présidents de section qui ont laissé les meilleurs souvenirs, répondit :

— Sire, il est de retour depuis hier et présent à la séance.

— Eh bien, dit brusquement Napoléon, qu'il se montre et fasse son rapport.

On peut juger dans quel trouble cet ordre jeta le jeune auditeur. Il aurait bien voulu être encore en Hollande. Pourquoi être venu sitôt au conseil? Mais il fallait obéir sans hésitation, et ne pas même s'exposer par des excuses au dédain du maître. Il s'avança donc très ému, se hâtant toutefois, pendant le peu de pas qu'il avait à faire, de se construire un plan de discours.

Il débuta en annonçant qu'il allait diviser ce qu'il avait à dire en trois points; puis, comme il avait très sérieusement étudié son sujet, il parla convenablement, clairement, et donna quelques informations précises.

[1] M. M... m'a dit que Napoléon étonnait parfois le conseil par les éclairs de son génie, mais qu'il présidait mal, jetant le désordre dans les délibérations et se livrant à des digressions qui, tout éloquentes qu'elles fussent, les prolongeaient souvent sans profit réel; Cambacérès présidait beaucoup mieux. Éd. Ch.

L'empereur lui fit un signe de satisfaction; c'était un succès.

Quand il fut de retour à sa place, M. de Fréville lui envoya par un huissier un petit billet écrit au crayon où il lui disait :

« Fort bien; mais vous aviez annoncé trois points, et vous n'en avez traité que deux. Venez ce soir dîner chez moi, vous me parlerez du troisième. »

Heureusement l'empereur n'y avait pas pris garde.

M. M... n'a pas laissé de Mémoires, et je le regrette. Il a habité jusqu'à sa mort une maison de la rue Notre-Dame-des-Victoires dont il avait hérité. Il avait à peine connu son père, qui avait vécu longtemps, mais l'avait toujours tenu éloigné de lui, en le privant même de vacances, ne voulant pas, disait-il, que les études de son fils fussent troublées par les tendresses de la famille. Comme il avait en vue pour lui les hautes fonctions administratives, aussitôt après sa sortie du collège il l'avait envoyé acquérir ailleurs, presque sans aucun répit, la suite des connaissances spéciales qu'il jugeait devoir lui être nécessaires. On aurait peine aujourd'hui à comprendre cette manière d'aimer un fils, si l'on ne se rappelait qu'il était de principe chez beaucoup de pères qui n'appartenaient pas à la noblesse, mais qui aspiraient à y atteindre, ou aux grandes fortunes, de diriger l'éducation de chacun de leurs enfants, fils et filles, selon ce que leur paraissait exiger l'intérêt de l'ensemble de la famille; les fils n'étaient pas les plus sacrifiés.

ÉD. CH.

Modération.

La modération est l'état d'une âme qui se possède. VAUVENARGUES.

ROUTES DIVERGENTES.

NOUVELLE.

I

La belle chose, pour des écoliers, qu'une glorieuse matinée de mai! Tout est rayonnant, tout est lumineux, tout est frais et charmant, on respire avec l'air embaumé la joie et la vie. Les giboulées d'avril sont passées, elles ont laissé l'herbe plus verte et le ciel plus bleu; le soleil jette ses rayons d'or sur la plaine où les blés commencent à s'émailler de coquelicots et de marguerites, et découpe sur le sol l'ombre touffue des grands arbres. Que d'abris verdoyants dans les bois! que de chansons dans les nids! quel gai babillage dans les ruisseaux qui coulent sur les cailloux qu'ils lavent et polissent sans cesse! Non, rien n'est plus beau pour des écoliers qu'une matinée de mai, surtout si c'est un jeudi, et qu'ils aient devant eux toute une journée (une éternité!) et la liberté d'aller où bon leur semble. En vérité, le monde leur appartient.

C'était bien l'opinion de sept jeunes garçons, échelonnés de douze à quinze ans, qui sortaient à grands pas du joli bourg de Thirois. Ils venaient d'en dépasser les dernières maisons, et ils dévoraient la route un peu poudreuse; évidemment les tas de cailloux alignés de distance en distance par les ponts et chaussées n'offraient pas à leurs yeux un régal suffisant, et ils avaient hâte de gagner un de ces jolis chemins creux qui s'allongent entre deux murailles de verdure. Ils marchaient si vite qu'ils ne pouvaient parler : il ne leur restait plus de souffle pour la conversation.

Ouf! voilà le chemin creux : on peut prendre son temps maintenant. Les haies d'aubépine embaument; les liserons blancs, le houblon, la douce-amère, accrochent leurs festons aux arbres qui se dressent sur les talus; en bas, dans l'herbe couleur d'émeraude, toute semée de gouttes de rosée pareilles à des diamants, les véroniques ouvrent leurs yeux bleus, les violettes lèvent leur tête au-dessus de leurs touffes de feuilles rondes, les stellaires balancent leurs étoiles blanches au bout de tiges presque invisibles, les primevères jaune pâle répandent une douce odeur de miel. Et voici que là-bas, à l'entrée du petit bois où le sentier se termine, le gazon paraît tout bleu, tant les scilles, ces jacinthes sauvages, y fleurissent à profusion.

Le groupe s'est disjoint : un des écoliers se baisse pour cueillir une primevère, un autre grimpe après le talus pour couper une branche d'aubépine, un troisième s'arrête pour regarder des fourmis qui transportent une brindille, un quatrième, le nez en l'air, écoute chanter le coucou et cherche dans quel arbre il peut être.

— Allons! allons! crie le plus grand de la bande, nous nous reposerons dans le bois!

Les retardataires reprennent leur course; les voilà dans le bois, enfoncés au plus épais du taillis.

— A la clairière! dit l'aîné.

Et le premier il gagne un espace verdoyant où l'herbe pousse fine et drue, sous l'ombrage d'un grand chêne.

— Là! dit-il, triomphant, en s'étendant sur l'herbe au pied du chêne. Et les autres l'imitent. On est vraiment bien là, et une pareille salle à manger est faite pour donner de l'appétit.

Car les écoliers sont venus là pour déjeuner; et chacun d'eux étale ses provisions. Il ne s'agit point d'un repas comme ceux dont saint Paul fait honte aux chrétiens de son temps, « où chacun mange et boit ce qu'il a apporté, sans avoir égard aux autres. » Nos sept écoliers mettent leurs provisions en commun : de cette façon, personne ne sera humilié. Chacun a apporté selon ses moyens, chacun mangera selon son appétit. Quand les gens sont assez justes pour ne pas manger plus qu'ils n'ont faim, c'est là de la vraie fraternité.

Car leur naissance ne les a pas faits égaux, bien

qu'ils fréquentent tous les sept l'école de Thirois. Voici Nachou, le fils du boulanger, qui a apporté du pain, comptant sur les autres pour le *fricot;* il a treize ans et va quitter l'école cette année. Voici le petit Magnac, le fils du percepteur, à qui sa maman a donné un beau morceau de veau piqué et un pot de confiture de mirabelles; voici Janvier, le fils du fermier, qui fournit un pot de crème et des œufs durs; voici le pauvre Ravinet, dont la mère est veuve et va en journée; elle n'a pu lui donner que des galettes de blé noir; mais qu'importe? ses camarades les grignotent de bon cœur; Gerbaud, le fils du charron, sort de son papier de plomb une livre de chocolat que sa mère lui a rapporté de la ville; reste Gaunard, le plus âgé, son père est charcutier : aussi exhibe-t-il un superbe saucisson; et le dernier, Tresneau, le fils du notaire, fournit à la communauté un poulet rôti et des pommes de reinette toutes ridées : rien qu'à les voir l'eau en vient à la bouche.

Et la boisson? N'allez pas croire que nos écoliers se soient embarrassés de bouteilles. Il y a là, tout près, un joli ruisseau dont l'eau est plus claire que si on l'avait filtrée, on ira y boire, et Magnac prêtera sa timbale à ceux qui ne trouveraient pas commode de boire dans leur main.

II

Quand sept écoliers qui viennent de faire une bonne course sont réunis au grand air pour déjeuner, peut-on dire que leur déjeuner soit gai? Oui, si l'on a en vue la provision de gaieté que chacun d'eux possède; non, si l'on cherche les manifestations de cette gaieté : ils ont faim et ils mangent, voilà tout; ils ne trouvent pas un mot à dire. Nos écoliers déjeunèrent donc consciencieusement et silencieusement, pendant un bon quart d'heure au moins. Le premier qui parla fut le petit Magnac; il est vrai que Magnac ne possédait pas un grand appétit et qu'il fut vite rassasié.

L'un après l'autre, les convives s'égayèrent; et ce furent alors des rires fous, à propos de tout et à propos de rien, jusqu'au moment où Nachou bondit sur ses pieds en disant :

— Nous perdons notre temps! Qui est-ce qui vient jouer à saute-mouton dans la prairie?

En un clin-d'œil tous furent debout; on réunit les restes, qu'on enferma dans un papier et qu'on mit dans un arbre, pour les retrouver quand on voudrait goûter, et on prit le chemin de la prairie. On ne courait pas risque d'en gâter le foin; les bestiaux qu'on y avait mis au vert n'avaient guère permis à l'herbe de grandir.

On se lasse de tout, et les forces humaines ont des bornes, même les forces des écoliers en congé. Après des heures passées à courir le pays, à escalader les talus et les barrières, à sauter les ruisseaux, à grimper aux arbres, il vint un moment où personne ne proposa plus d'expédition nouvelle.

— Si nous retournions dans le petit bois? dit Magnac.

Et le petit bois, avec sa fraîcheur et son calme, offrit à leur imagination un repos si désirable, que personne ne fit d'objection.

— Ouf! dit Gaunard, qui était arrivé le premier, et qui s'étendit voluptueusement sur l'herbe, la tête et les épaules appuyées contre le tronc du chêne.

— Cela fait du bien, de se reposer!

— Cela fait beaucoup de bien! répondirent les autres, à l'exception de Magnard et de Tresneau, qui se laissèrent tomber sur l'herbe sans parler : ils n'en pouvaient plus. C'étaient les deux plus petits, et depuis longtemps déjà ils ne suivaient les grands que par amour-propre.

Réellement, ils étaient tous fatigués; et la preuve, c'est qu'au bout de dix minutes il y en avait déjà quatre qui dormaient, et que les autres ne tardèrent pas à suivre leur exemple.

Après un temps qu'il aurait été bien en peine d'apprécier, Gaunard entr'ouvrit les yeux et étendit les bras pour s'étirer.

— Chut! ne bouge pas! lui dit tout bas Gerbaud d'un ton mystérieux : tu vas le faire sauver!

— Qui ça?

— Un écureuil... droit en face de toi, là-haut, dans le frêne...

— Je le vois. Est-il joli! Tiens, en ce moment, sa queue se trouve au soleil... Comme il fait bien dans la verdure! Y a-t-il longtemps que tu le regardes? Qu'est-ce que tu fais donc là?

— Je me fais une poignée de canne : vois-tu?

— Ah! c'est l'écureuil! Mais il est très ressemblant!... Je ne bouge pas, continue. Pourvu que les autres n'aillent pas se réveiller!

Gerbaud continuait à tailler avec son couteau un bâton qu'il s'était coupé en route, pour se faire une canne, disait-il. Il avait compté d'abord l'orner d'une belle spirale blanche, en enlevant une bande d'écorce; puis, en voyant l'écureuil, l'idée lui était venue d'utiliser le gros bout difforme de son bâton. Il se tirait vraiment très bien de son entreprise : les bergers suisses qui nous envoient tant de troupeaux de bois blanc, œuvre de leurs soirées d'hiver, l'auraient reconnu pour un confrère.

Il avait presque fini, quand un brusque mouvement de Nachou effraya l'écureuil, qui bondit du frêne sur un bouleau, et du bouleau sur le grand chêne.

— Oh! maladroit, tu l'as fait sauver! s'écria Gaunard.

— Sauver, qui? demanda Nachou tout ahuri en se frottant les yeux.

— L'écureuil de Gerbaud : tiens, vois!

— C'est vrai qu'il a fait un écureuil! dit avec admiration Nachou à qui Gerbaud venait de passer son œuvre. Il vous a des idées, ce Gerbaud! Voyez donc, vous autres, l'écureuil!

La jeunesse admire volontiers sans arrière-pensée; la canne de Gerbaud passa de main en main, et obtint tous les suffrages. Les écoliers

étaient maintenant éveillés comme une nichée de souris.

A suivre. Mme J. Colomb.

MÉLODIES POPULAIRES DE LA BASSE-BRETAGNE.

M. Quellien (1), chargé d'une mission, a recueilli les paroles et la musique d'un grand nombre de chansons populaires en Basse-Bretagne. Voici la traduction d'une de ces chansons, qu'il a entendu chanter par le tisserand Kerambrun, de Pleudaniel, et par Marianne Thomas.

LE VIEILLARD ET LE PETIT OISEAU.

Hier donc, à la nuit dernière, — et lorsque j'eus soupé, — et moi d'aller à mon jardin, — *ié, tralira tralalik tralira* — et moi d'aller à mon jardin — dans le dessein de me promener (2).

Et moi d'aller à mon jardin — dans le dessein de me promener ; — et moi d'entendre un petit oiseau, — *ié, tralira tralalik tralira* — et moi d'entendre un petit oiseau — qui (était) sur une branche à chanter.

Et de venir le petit oiseau, — et de me demander : — « Ou bien, es-tu malade de cœur, — *ié, tralira tralalik tralira* — ou bien, es-tu malade de cœur, — ou bien as-tu des peines d'esprit?

» — Non, je ne suis pas malade de cœur ; — mais j'ai des peines d'esprit — et (c'est) par le regret de ma jeunesse, — *ié, tralira tralalik tralira* — et (c'est) par le regret de ma jeunesse, — qui m'a quitté.

» Dis-moi, oiseau petit, — tu as des plumes et deux ailes, — irais-tu pour moi, — *ié, tralira tralalik tralira* — irais-tu pour moi — en un petit voyage au loin,

» Me chercher ma jeunesse — qui s'en est allée par le pied (*ou* à pied)? — et lorsque tu seras de retour ici, — *ié, tralira tralalik tralira* — et lorsque tu seras de retour ici, — nous boirons une bouteille.

» — Donne-moi la paix avec ta jeunesse ; — puisqu'elle s'en est allée par son chemin, — avec tous les biens de la terre, — *ié, tralira tralalik tralira* — avec tous les biens de la terre, — je ne suis pas à même de la retrouver.

» — Soit. Mais, avant qu'elle m'ait quitté, — elle m'a fait outrage : — elle a voûté mes deux épaules, — *ié, tralira tralalik tralira* — elle a voûté mes deux épaules ; — ma barbe, elle l'a grisonnée.

» (Elle m'a pris) mes dents de la bouche, — a mis ma tête à nu, — et toute mon agilité, — *ié, tralira tralalik tralira* — et toute mon agilité, — tout s'en est allé avec elle.

» J'ai eu un temps — où j'étais souple comme une courroie, — où je dansais sur une corde, — *ié, tralira tralalik tralira* — où je dansais sur une corde — sans me tenir à personne.

» Où je dansais sur une corde — sans me retenir à rien : — un de mes pieds a glissé, — *ié, tralira tralalik tralira* — un de mes pieds a glissé — et je suis tombé à plat.

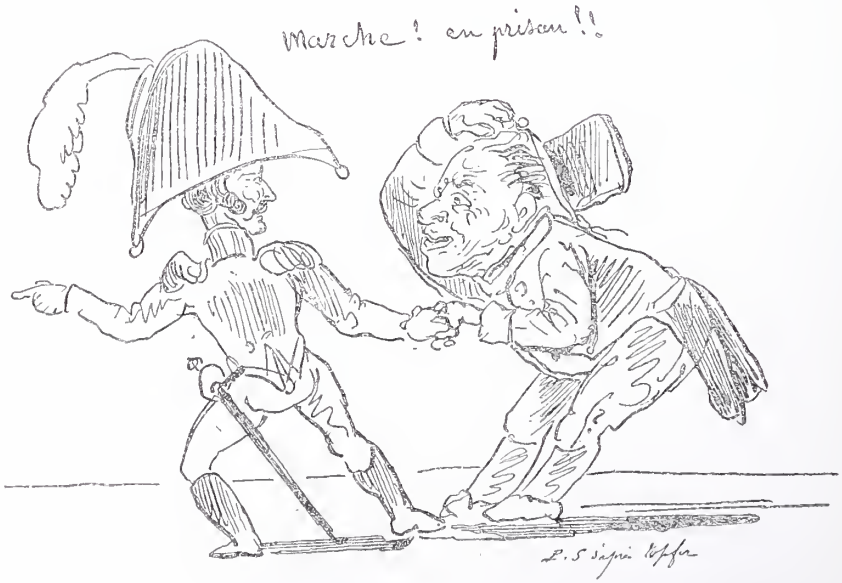
» Un de mes pieds a glissé, — hélas! et je suis tombé ; — et, ainsi que tu dis, — *ié, tralira tralalik tralira* — et, ainsi que tu dis, — me relever, je ne le pourrai pas. »

(1) Auteur du *Voyage d'une Mendiante*, dans notre cinquantième volume, p. 349.

(2) Texte de cette première strophe :

Na dec'h, d'ann noz diveza,
Ha pa oa koaniet d'in,
Ha me o vond em jardin,
— Ie, tralira tralalik tralira —
Ha me o vond em jardin
En aviz pourmenin.

CROQUIS PAR TOPFFER.

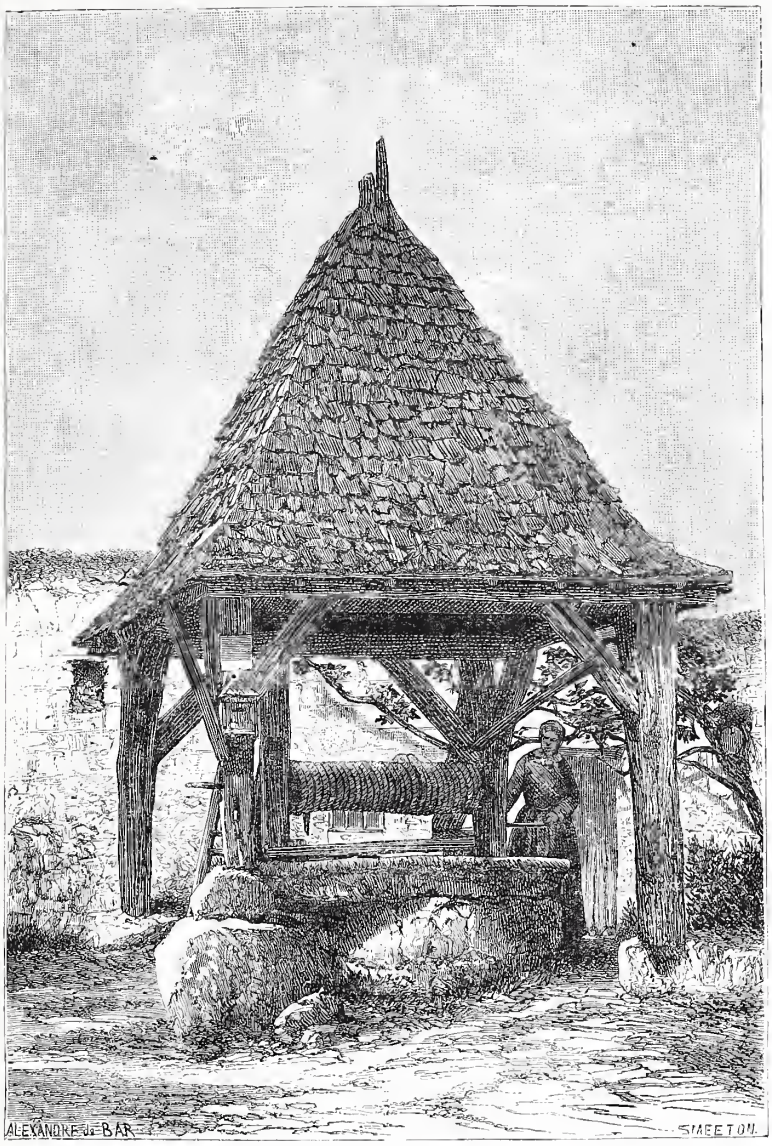


Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LE PUITS QUI PARLE,

A TROO [1]

(Loir-et-Cher).



Le Puits qui parle, à Troo. — D'après une photographie.

Les puits qui renvoient de leurs profondeurs des paroles prononcées sur leurs bords ne sont pas très rares; mais presque toujours ce sont seulement quelques mots, les derniers ou le dernier d'une phrase, qui sont répétés plus ou moins vaguement, comme d'ailleurs à la plupart des échos. Le puits de Troo, fort renommé en Vendômois et digne de l'être, a des résonnances prolongées, nettes et claires : il n'a pas autrement d'histoire et il s'en passe, sa grande popularité lui suffit. Toutefois un historien du Vendômois en a fait mention; nous prenons plaisir à le citer :

« Au moyen âge, la ville de Troo s'était étendue hors de l'enceinte primitive, vers le ravin à l'est. De ce côté la pente de la montagne est moins escarpée; un fossé et un mur en pierres de taille, dont la construction ne remonte pas au delà du quinzième siècle, circulaient sur ses flancs, se rattachaient aux anciennes fortifications près de la porte du Nord, et, suivant les sinuosités de la côte, venaient aboutir au bord du Loir... La population est maintenant concentrée dans l'enceinte supérieure, dans quelques maisons au bas de la côte, et surtout dans le sein de la montagne. En effet, l'intérieur de cet énorme massif est percé, dans tous les sens, d'un labyrinthe de galeries creusées dans le roc, qui montent, descendent, se communiquent, s'entre-croisent, et peuvent avoir, dans leur ensemble, une longueur de plusieurs kilomètres... Une des galeries monte, par une

[1] Troo, bourg situé dans le canton de Montoire, à 25 kilomètres de Vendôme; environ 860 habitants.

rampe en pente douce parfaitement tracée, jusqu'à la grande tombelle... Une autre conduit au centre de la montagne, où l'on trouve une source intarissable. Ainsi, là comme à Vendôme, la population s'était assuré une provision d'eau cachée au fond de ces asiles souterrains. Cette galerie, où se forment des stalactites et des pétrifications, est maintenant en partie obstruée par plusieurs éboulements, et l'eau se tire par un puits très profond placé au sommet de la côte, vers le milieu de l'enceinte supérieure; les sons, répercutés dans les cavités du roc, y forment un écho très remarquable, qui répète des phrases entières. » (1)

C.

LOUPS DE MER.

Ils étaient là, trois vaillants marins, encore coiffés du *suroit* de toile huilée, assis autour de la table, fumant leur pipe et buvant la bière brune dans de grandes chopes. Ils avaient mis la table devant la large fenêtre par où l'on voyait l'Escaut, vaste comme une mer, peuplé d'une armée de bateaux sans voiles, grands et petits; car les vrais marins s'arrangent toujours de façon à être près de l'eau et à n'avoir qu'à tourner la tête pour la voir. Les deux frères Versluyt, les maîtres du logis, venaient de rentrer de la pêche, et leurs femmes étaient allées étendre les filets et serrer les engins : c'était à leur tour de travailler, à celui des hommes de se reposer. Le troisième compagnon, Jan Sloppen, arrivait de loin, lui! et il avait toute une provision d'histoires à raconter sur les sauvages de Bornéo et de toutes les îles qu'on trouve de ce côté-là. Et ces histoires étaient si intéressantes que ses hôtes avaient tous les deux laissé éteindre leur pipe et demeuraient immobiles, les yeux attachés sur lui, buvant ses paroles et regrettant de n'avoir jamais vu ces choses extraordinaires. Eux, ils naviguaient pour la pêche de la morue, quelquefois pour celle de la baleine, quand ce n'était pas tout simplement pour celle du hareng; ils n'étaient jamais allés plus loin que le banc de Terre-Neuve.

Les trois enfants de Martin Versluyt, l'aîné des deux frères, étaient là aussi; Pieter, le garçon, un bel enfant de huit ans, s'était glissé entre les genoux de son père, qui le tenait dans ses fortes mains, et il écoutait de toutes ses oreilles les aventures du compère Sloppen. L'aînée des filles s'était à grand'peine introduite dans un haut panier d'osier, et elle se trouvait bien là, apparemment, car elle ne cherchait pas à en sortir. Sa petite sœur, assise par terre, introduisait timidement sa menotte potelée dans la gueule béante d'un gros poisson, toute prête à la retirer bien vite, si *la bête* faisait mine de vouloir mordre.

Jan Sloppen venait de raconter l'histoire épouvantable d'un Malais qui s'était mis tout à coup à courir dans les rues en criant « *Amok!* » et qui avait tué une demi-douzaine de personnes avec son kriss composé de deux cornes tordues, réunies par une poignée : ses auditeurs, y compris le petit Pieter, en étaient muets de saisissement. Il profita de leur silence pour rallumer sa pipe et se verser une chope de bière.

— Et le petit? demanda-t-il quand il se fut rafraîchi d'un bon coup de bière et de trois ou quatre bonnes bouffées; et le petit, quand l'embarques-tu, Martin?

Le petit dressa la tête; ses yeux brillaient.

— Tu tombes bien, toi, à demander cela! répondit Martin Versluyt. Ce n'est pas l'envie qui lui en manque; mais il vient d'avoir huit ans, et je le trouve mieux placé sur les bancs de l'école que sur le pont d'un bateau. Il apprend bien, d'ailleurs, et le maître m'en fait des compliments. S'il a des prix, je l'emmènerai un peu à la pêche pendant les vacances, histoire de l'habituer à la mer.

— Tu feras bien. Il n'y a pas besoin d'être un si grand savant pour faire un bon marin : tu trouverais des maîtres d'école qui ne savent seulement pas ce que c'est qu'un palan, une drisse, un foc! C'est à bord qu'on apprend cela : il n'y a rien de tel que de commencer de bonne heure. Moi, j'ai suivi mon père à la petite pêche, que je n'avais pas huit ans sonnés : je n'étais pas encore bon à grand'chose, mais je pouvais toujours me servir d'une écope, et ranger le poisson dans les paniers. A onze ans, j'ai été embarqué au long cours; et depuis ce temps-là j'ai fait six fois le tour du monde. C'est cela qui vous donne des idées! sans compter qu'on y gagne plus qu'à pêcher sur les côtes. Crois-moi, embarque Pieter dès que tu pourras : il m'a l'air d'un hardi petit gaillard.

Le « hardi petit gaillard » regardait Jan Sloppen avec l'admiration respectueuse qu'on a pour un héros : un homme qui avait fait six fois le tour du monde!

Mais son père secoua la tête.

— Oui, Sloppen, vous avez raison d'une manière, et un homme ne doit pas être poltron; mais il n'y a pas besoin de tant courir le monde pour être un brave homme et un bon marin. Nous autres, dans la famille, nous sommes pêcheurs de père en fils; comme cela nous n'allons jamais bien loin, mais nous ne restons jamais bien longtemps absents, et nous pouvons aider nos femmes à élever les enfants : cela a son bon côté aussi!

Quand on n'est pas du tout du même avis, ce qu'on a de mieux à faire, c'est d'arrêter la discussion : comment convaincre un adversaire qui est intimement persuadé qu'il a raison, quand vous êtes vous-même absolument sûr que votre opinion est la bonne et décidé à n'en pas changer?

(1) J. de Pétigny, *Histoire archéologique du Vendômois*, grand in-8, 2e édition, 1882, p. 46-48.

Nous devons la communication de cet extrait à la parfaite obligeance de M. Fernand Bournon, l'un de nos archivistes les plus distingués.

Jan Sloppen ne défendit pas davantage son avis, mais il se remit à raconter des histoires. Cela contentait tout le monde : les autres n'étaient jamais las de l'entendre, et lui n'était jamais las de parler.

Ses histoires, sans qu'il s'en doutât, faisaient de singuliers ravages dans la tête de Pieter. Dire que le compère Sloppen était un marin comme son père et son oncle, pas meilleur qu'eux, certes! et qu'il avait pourtant vu tant de choses merveilleuses que les autres ne verraient jamais! Et lui, Pieter, il était destiné à vivre comme son père... Pêcher le hareng sur les côtes, aller jusqu'à l'Islande pour prendre des morues, ou jusqu'à Terre-Neuve tout au plus! Toujours des pays froids, de la brume, des glaces; jamais les beaux pays à soleil où la mer est bleue et dorée, où l'on voit de grands arbres verts et des fleurs éblouissantes, et de beaux oiseaux de toutes les couleurs! c'était trop triste. Quand Pieter serait grand, quand il serait libre, il s'engagerait pour les beaux pays où Jan Sloppen était allé : il avait bien retenu leurs noms...

En attendant, il fut tout heureux d'être embarqué, le premier jour des vacances, sur le bateau de pêche de son père et de son oncle; et les vacances n'étaient pas finies, que Pieter en savait plus long sur tout ce qui est de la marine que bien des mousses de quinze ans. Ces deux mois de vie en plein air ne lui avaient pas fait de mal, d'ailleurs; il avait grandi, pris de la force, et son teint hâlé était devenu beaucoup plus foncé que ses cheveux : un vrai loup de mer, enfin, et si alerte, si hardi, si adroit, que son père ne pouvait se défendre d'en être fier.

Toute l'année, dès qu'il y avait à l'école un jour de congé, Pieter le passait en mer; et quand le printemps suivant ramena la pêche de la morue, où les frères Versluyt allaient tous deux, il supplia tant que son père finit par consentir à l'emmener. Après tout, l'Islande n'était pas loin, et ce serait un bon apprentissage pour l'enfant que ce voyage fait avec son père et son oncle; il était fort et pouvait, à dix ans, faire un bon service de mousse. Martin Versluyt demanda donc à son capitaine la permission de l'emmener.

Les premiers temps, l'enfant fut tout à la joie : la mer sans limite, le ciel riant, les voiles qu'on voyait passer au loin, grandir en s'approchant ou disparaître à l'horizon, les grands oiseaux de mer qui trempaient leur bec dans la crête des vagues sans ralentir leur vol rapide; tout cela le ravissait, et sa saison de pêche lui parut trop courte. Il fut charmé d'apprendre que *le Cabillaud* (c'était le nom du navire qui le portait) ne revenait pas directement en Hollande : le capitaine trouvait plus avantageux de vendre sa morue en Angleterre, et il conduisit *le Cabillaud* dans le port de Douvres.

Quel mouvement, quelle activité, et quels beaux navires de tous les pays! Pieter, qui jouissait d'une grande liberté, n'étant qu'un mousse de surplus, se promena partout, se rendit compte de tout, et lia amitié avec une demi-douzaine de mousses qui flânaient comme lui.

Ils jouaient en face d'un beau brick amarré au quai. Tout à coup, un homme, qu'à son costume et à son air d'autorité Pieter reconnut pour le capitaine, se pencha sur le bordage, et interpella vivement un matelot qui arrivait d'une des rues de la ville.

— Eh! vite donc! lambin, homard d'eau douce, maudite lanterne que tu es! Embarque, embarque! je devrais être déjà sorti du port.

— Pardon, excuse, capitaine, répondit le marin sans se troubler; on a toutes les peines du monde à se faire servir, dans ce pays-ci. Voilà les provisions; j'ai pris une charrette pour aller plus vite.

Les provisions, c'était une montagne de choux, de carottes, de légumes frais, qui emplissaient une charrette traînée par un cheval. Le capitaine lâcha un juron formidable.

— Imbécile! cria-t-il, avec des brouettes on aurait tout embarqué directement : comment veux-tu qu'on fasse passer un cheval sur la planche? Il va falloir tout décharger, et je manquerai l'heure de la marée.

— Oh! ça ne sera pas long à débarquer, répliqua l'autre sans s'émouvoir; tenez, voilà des mousses qui vont nous aider. N'est-ce pas, les enfants?

Pieter ne demandait pas mieux, ni les autres non plus; et les voilà chargés de paniers pleins, courant sur la planche qui joignait le brick au quai, descendant à la soute aux provisions, y vidant leurs paniers, remontant, recommençant; cela les amusait beaucoup. L'ouvrage allait vite, les matelots s'en mêlant; et le capitaine, rassuré, riait de la mine empressée des enfants et surtout de Pieter.

— D'où es-tu, toi? lui demanda-t-il en l'arrêtant par l'oreille, comme il arrivait chargé de bottes d'oignons.

— De Kattendyk en Zélande, capitaine! répondit l'enfant, tout fier d'être interrogé par un personnage aussi important.

— Ah! ah! mon compatriote! Il n'y a que la Hollande pour produire de solides gaillards! tu feras un fameux mousse, toi.

— Je suis mousse déjà! répondit Pieter en se rengorgeant.

Il passa et alla vider sa charge d'oignons; en remontant il entendit le capitaine qui causait avec un marin debout sur le quai.

— Vous allez à New-York? lui disait ce marin.

— Oui, d'abord; et ensuite aux Antilles, d'où je rapporterai un chargement de café et de coton.

Pieter n'écoutait plus. Jan Sloppen avait raconté de si belles histoires sur les Antilles! il se les rappelait, comme si c'était d'hier!... Et ce brick allait aux Antilles... il allait partir tout à l'heure... Une fois en route, il ne se détournerait pas pour ramener Pieter à Douvres ou en Hollande...

Quelle bonne occasion! Le capitaine se fâcherait d'abord; mais n'avait-il pas dit que Pieter ferait un fameux mousse?

L'enfant fit un dernier voyage du quai au bateau; la charrette était vide, le brick pouvait partir. Pieter ne ressortit point de la soute aux provisions; il se cacha derrière un amas de choux et se tint coi. Un matelot ferma la porte sans le voir. A présent, c'était fait : au moment du départ, les hommes seraient tous occupés à la manœuvre, et n'auraient pas le temps de venir ranger les légumes; ce ne serait que le lendemain, peut-être, qu'on s'en occuperait... Si d'ici là Pieter avait faim, il mangerait des carottes crues : ce n'est pas déjà si mauvais, après tout! Et, écartant la pensée importune de son père qui le chercherait, qui s'inquiéterait, de sa mère qui le croirait mort, il se mit à repasser dans sa mémoire les récits merveilleux de Jan Sloppen. L'effort qu'il fit pour se les rappeler réussit bientôt à l'endormir.

Il se réveilla le lendemain, au bruit que fit le maître coq en venant classer ses provisions. Quand vint le tour des choux, Pieter fut tiré de sa cachette, tancé d'importance et traduit à la barre du capitaine, qui le traita de façon à lui faire regretter son escapade. Puis, comme il fallait bien le garder, il en fit son mousse; et comme il était lui-même père de famille, il écrivit à M. Martin Versluyt une lettre où il lui expliquait les choses et le rassurait sur le sort de son héritier. L'enfant serait bien soigné; seulement on lui ferait la vie un peu dure, pour lui faire perdre le goût de courir le monde contre la volonté de ses parents. La lettre fut confiée au premier navire retournant en Europe que l'on rencontra, avec mission de la jeter à la poste dans le premier port où il relâcherait.

Mais il était écrit que Pieter ne devait point visiter les Antilles. Il n'y avait pas huit jours qu'il avait perdu la terre de vue, lorsqu'une furieuse tempête se déchaîna, soulevant les vagues par dessus le pont du brick et balayant les matelots comme autant de fétus de paille. Un coup de vent cassa le grand mât, l'autre ne dura pas longtemps, et une voie d'eau ne tarda point à se déclarer dans la cale.

— Les canots à la mer! commanda le capitaine quand il comprit que les pompes ne pouvaient lutter contre la masse d'eau qui s'engouffrait au-dessous de lui. En un instant, tout ce qui restait de l'équipage fut descendu dans les canots; le capitaine quitta son bord le dernier, au moment où le brick s'enfonçait pour ne plus reparaître.

Pieter se rangeait pour lui faire une place à côté de lui, quand il se sentit souffleté par une vague énorme, qui le renversa avec le canot, les matelots et le capitaine. Aveuglé, étourdi, il se crut noyé pour de bon; mais une main le saisit et le souleva; sa tête sortit de l'eau, et près de lui il reconnut le capitaine.

— Tâche de nager, petit; tant qu'on est en vie, il ne faut pas s'abandonner. Un bateau peut passer et nous recueillir. Tiens, voilà une épave qui nous aidera.

En parlant ainsi, le capitaine poussa Pieter vers un tronçon de mât qui flottait à quelques brasses d'eux. L'enfant s'y appuya des deux bras, maintenant ainsi sa tête hors de l'eau; et le capitaine allait en faire autant, lorsqu'une autre épave, une pièce de bois lourde et massive, jetée contre lui par une vague, vint le frapper à la tête : il coula et ne remonta pas. Pieter vit seulement un filet de sang qui teignit un instant l'eau verte; puis plus rien.

Il était donc seul sur l'immensité de l'Océan, l'enfant qui avait, pour courir les aventures, fui la maison paternelle et désobéi à ses parents. Oh! quel remords, quel désespoir vinrent lui briser le cœur, quand il pensa à ceux qui ne le verraient plus jamais revenir! Il revit comme en rêve, non plus les Antilles avec leurs vertes forêts, leur ciel bleu et leur mer azurée, mais la chère maison où sa mère allait le pleurer, la grande fenêtre d'où l'on voyait les bateaux aux grandes voiles rousses glisser sur l'Escaut paisible, et ses petites sœurs jouant avec Trick, le grand chien blanc, et le doux ciel pâle de la Hollande, et les maisons aux gaies couleurs de son village natal. Tout cela, il l'avait quitté, pourquoi? pour une folle curiosité, pour la sotte vanité de voir ce que son père et son oncle n'avaient pas vu; il n'avait pas songé au mal qu'il faisait, au chagrin qu'il allait causer à ceux qui l'aimaient... et maintenant il ne pouvait plus rien réparer... Oh! s'il avait pu se retrouver dans son hamac du *Cabillaud!*

Les heures se passèrent. Pieter était glacé, à bout de forces; les grands oiseaux de mer qui l'effleuraient du bout de l'aile dans leur vol rapide lui faisaient fermer les yeux avec terreur; attendraient-ils qu'il fût mort pour le dévorer, ou bien s'apprêtaient-ils à le déchirer vivant de leurs grands becs noirs? Le vent s'était apaisé, mais le jour s'avançait, et l'obscurité viendrait vite, avec ce ciel d'un gris de plomb qui cachait le soleil. Aucun bateau ne s'était montré; une fois qu'il ferait nuit, ceux qui pourraient passer ne verraient pas le naufragé... et il ne pourrait jamais se soutenir toute la nuit sur son épave...

Il releva la tête languissamment, interrogea l'horizon...

— Oh! une voile! une voile blanche là-bas... et elle approche! Le pauvre capitaine avait bien raison de dire qu'il ne faut pas s'abandonner tant qu'on est en vie!... Pieter tâche de se hisser sur son épave; il élève un bras, il l'agite. Le verra-t-on? c'est si loin, il est si petit, et les vagues sont encore si grandes!... Oh! ils virent de bord! ils ne l'ont pas vu! Mon Dieu!

Le pauvre enfant referma les yeux, laissa aller ses bras sur le mât qui le portait, et pleura silencieusement. Le froid le gagnait de plus en plus; il s'engourdit peu à peu et perdit connaissance...

Se réveilla-t-il en paradis ? Il le crut d'abord en se sentant si bien ! Puis il comprit qu'il était dans la cabine d'un navire, couché sur un matelas, enveloppé d'une couverture chaude ; que quelqu'un venait d'introduire entre ses dents serrées une cuillerée d'une liqueur réchauffante, et s'apprêtait à recommencer ; mais il crut rêver encore, en reconnaissant une voix : « Il est vivant ! » et en sentant une pluie de larmes lui couler sur le visage. Il essaya alors de se soulever et murmura : « Père... pardon ! »

Oui, son père était là. Après bien des recherches, le pauvre homme avait fini par être à peu près sûr que Pieter était resté sur le brick au chargement duquel on l'avait vu aider avec les autres mousses. Désolé, il avait demandé son congé au capitaine du *Cabillaud*, et s'était engagé immédiatement sur un navire qui suivait la même route que le brick qui emportait son fils. La Providence l'avait amené là à temps pour recueillir l'enfant épuisé que la première vague allait arracher de son appui.

Les Loups de mer, peinture de Mme Demont-Breton.

Pieter Versluyt est vieux maintenant : il habite avec ses enfants la vieille maison de Kattendyk. Il s'est fait pêcheur comme son père, et a borné ses courses à l'Islande et à Terre-Neuve, et son ambition au bénéfice honnête que lui rapportait la vente de ses poissons. Il n'a plus jamais eu envie de recommencer un voyage au long cours ; preuve, disent certains loups de mer de sa connaissance, qu'il n'était pas né pour faire un vrai marin : le vrai marin, plus la mer a été mauvaise pour lui, plus il l'aime ! Mais tout le monde ne peut pas être un vrai marin : Pieter Versluyt s'est contenté d'être un pêcheur heureux.

J. C.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 262.

XXV

La porte s'ouvrit, et Iffland coupa la phrase de son maître en deux par une série de signes télégraphiques qui, traduits en langue vulgaire, signifiaient :

— Le café est servi dans le cabinet.

Le café était servi sur un guéridon, à côté de la table de travail.

— C'est précisément, poursuivit Ernster en me passant le sucre, ce que j'étais en train d'écrire à Son Excellence, lorsque vous êtes entré.

— Et votre remords? lui demandai-je en souriant.

— Tout cela se tient, me répondit-il en soupirant.

— Pas pour moi, toujours; l'association des idées ne me frappe pas.

— Vous allez voir clair tout de suite. Jusqu'à Ditto, j'étais tout à la joie de vous revoir, et j'avais le cœur aussi léger qu'une plume. A Ditto, monte dans mon compartiment M. l'inspecteur général Horn. Nous causons d'abord de mon voyage, et du fameux secret qui est devenu le secret de Polichinelle, depuis qu'il n'y a plus de risques à courir et que toutes les caisses sont en sûreté. Il m'apprend qu'il est en tournée d'inspection, qu'il a vu les collèges de Ditto, et qu'il brûle Münchhausen au passage pour aller inspecter ceux d'Ottosruhe.

— Et la réforme? lui dis-je.

Il allonge les lèvres.

— Elle n'a donc pas réussi?

— L'épreuve n'est pas concluante, me dit-il, pour les classes supérieures, mais elle l'est pour les classes élémentaires.

— Contez-moi donc cela.

— Son Excellence, je ne sais pourquoi, a tenu absolument à y introduire l'étude de l'histoire naturelle. Le conseil de perfectionnement lui a présenté des objections de toute espèce. Il n'est pas entêté d'habitude, il faut lui rendre cette justice. Mais cette fois, il a tenu tête à tout le conseil. L'histoire naturelle a donc été inscrite d'office.

— Comme science? lui demandai-je.

Et en lui adressant cette question, je sentais une sueur froide me perler sur le front.

— Bien sûr! me répondit-il avec surprise.

Je lui fis signe de continuer; il continua :

— On dresse les programmes. Aussitôt les trois grands éditeurs de Münchhausen publient des Manuels d'histoire naturelle. Vous les connaissez, ils tiennent à bien faire les choses. Ces prétendus manuels sont des traités complets. Tenez, j'ai là celui de Beckhaus.

Il tire de sa serviette un volume dont la seule vue me fait frémir. « J'ai fait là un beau coup, me dis-je en moi-même. »

— Les maîtres élémentaires, reprend M. l'inspecteur Horn, se récrient sur l'inattendu et l'énormité de la tâche qui leur est imposée. Ils disent avec raison qu'ils ne sont pas naturalistes; qu'ils ne peuvent apprendre du jour au lendemain une science dont ils ne connaissent pas le premier mot; que leur enseignement sera détestable, qu'ils en seront réduits, la première année du moins, à dicter le cours. Il n'y avait rien à dire à cela, la justice était de leur côté. Les résultats ont été déplorables; mais il est bien entendu que nous ne pouvons pas en rendre les maîtres responsables. Bref, les enfants, pour la plupart, ont conçu un profond dégoût pour l'histoire naturelle.

Nous arrivions à Münchhausen, heureusement; car je n'aurais pas pu cacher plus longtemps à M. l'inspecteur Horn mon chagrin et ma confusion.

— Mais enfin, Ernster, dis-je à mon ami, non sans quelque impatience, ne jouons pas plus longtemps aux propos interrompus. Qu'ont à faire ce chagrin et cette confusion avec la communication de M. l'inspecteur Horn?

— Mais, malheureux que je suis! s'écria le pauvre Ernster en jetant sa cuiller à café sur le guéridon, pour se frapper la poitrine, c'est moi, moi, moi, qui ai mis cette idée d'histoire naturelle dans la tête du grand maître!

— Quand cela? A propos de quoi?

— Vous vous souvenez de la nuit qui a précédé mon départ?

— Comme si j'y étais encore.

— Vous m'aviez laissé en compagnie du grand maître et du contrôleur des ministères. Le temps d'ouvrir la caisse et de signer un bordereau, la besogne du contrôleur était terminée, et il s'empressait de regagner son lit. Le ministre me retint assez longtemps à causer de ma mission. Comme j'allais me retirer, il se frappa le front et me dit :

— Deux minutes encore, je vous prie. Quoique vous fassiez partie de l'enseignement supérieur, je serais heureux, puisque je vous tiens, d'avoir votre avis sur deux questions qui nous embarrassent furieusement, le conseil de perfectionnement de l'enseignement secondaire et moi.

— Excellence, lui dis-je, je suis à vos ordres.

— Voici en deux mots ce que c'est : 1° nous retombons pour la vingtième fois sur l'éternelle question de l'enseignement de la langue nationale; 2° nous ne savons avec quel plat varier la monotonie du menu des classes élémentaires.

— J'étais troublé des récentes confidences du grand maître, à propos de cette affaire de Sicile; j'étais pressé de vous rejoindre, après vous avoir fait attendre déjà plus d'une heure; je ne croyais pas que Son Excellence attachât tant d'importance à ma réponse, à propos d'une question qui n'était pas officiellement de ma compétence; le temps pressait : je commis alors la faute que l'on commet souvent lorsqu'on parle d'une chose que l'on connaît trop bien à quelqu'un qui n'en sait pas le premier mot, je ne m'expliquai pas assez clairement et assez catégoriquement sur ce que j'entendais par l'étude du monde extérieur, et Son Excellence comprit sans doute qu'il s'agissait d'enseigner aux enfants l'histoire naturelle, par les méthodes ordinaires. Vous voyez le résultat de la méprise. Je me hais pour avoir tranché si légèrement une question si grave, et j'en éprouve tout le remords qu'en doit ressentir un honnête homme.

XXVI

— Sans doute, lui dis-je, la méprise est fâcheuse, mais je ne vois pas pour moi que le cas soit pendable; comme dit cet autre, vos scrupules font voir trop de délicatesse.

— Je ne prétends pas, me répondit-il, que le cas soit pendable; mais réfléchissez donc aux conséquences de la méprise : les pauvres maîtres élémentaires déconcertés dans leur enseignement, troublés dans leurs habitudes, désespérés de n'aboutir à rien en prenant beaucoup de peine; ce n'est donc rien cela? Et puis les enfants, les pauvres enfants! ils ont perdu toute une année! plusieurs, peut-être, doués, sans le savoir, du génie de l'observation, qui aurait fait d'eux, dans l'avenir, des naturalistes distingués, des hommes utiles au pays, dégoûtés à tout jamais de l'histoire naturelle! Ce n'est donc rien non plus? Et puis, ajouta-t-il, en jetant un regard de côté sur quelques volumes empilés sur la table de travail, voyez donc le tort qu'un moment d'oubli de ma part fait aux auteurs qui ont composé ces livres et aux éditeurs qui les ont publiés : les uns ont perdu leur peine et les autres leur argent. Car il est bien clair que, sur le rapport de M. l'inspecteur Horn, l'enseignement de l'histoire naturelle sera supprimé, et la vente des volumes arrêtée net.

— Eh bien, repris-je, dans ce cas-là, les conséquences de ce qu'il vous plaît d'appeler votre faute seront arrêtées net, comme la vente des volumes.

— Oui, sans doute, si vous envisagez la chose sous ce jour-là. Mais, je suis bien forcé, moi, de la prendre par un autre biais. J'ai lancé une idée juste, quoique je l'aie lancée tout de travers. Je n'ai plus le droit de l'abandonner, et j'en ai compromis sottement l'avenir : voilà le cercle où je me suis enfermé moi-même, et d'où il faut que je sorte à tout prix. Je me connais, je ne dormirai pas tant que je n'aurai pas le cœur net de cette vilaine affaire. Voilà pourquoi, mon ami, dès que j'eus quitté M. l'inspecteur Horn, au lieu de courir chez vous, je sautai dans une voiture fermée, afin d'y cacher ma honte, et je me fis conduire tout droit ici. La première chose que je vis en entrant dans mon cabinet, ce furent les trois volumes dont m'avait parlé M. l'inspecteur. Cette vue m'aurait décidé à faire mon devoir, si ma haine du remords ne m'y eût décidé tout d'abord. Qu'avais-je à faire? 1° Avouer ma faute sans aucun détour; 2° Chercher à la réparer en écrivant tout au long à M. le grand maître ce que j'ai si misérablement écourté la veille de mon départ. L'aveu est couché par écrit. Je n'ai eu à chercher ni mes idées ni mes mots, j'écrivais d'abondance de cœur. Quant au petit mémorandum, ajouta-t-il en posant la main sur les dernières feuilles qu'il avait écrites, il m'a donné plus de peine. Je voulais être concis, et je craignais de ne pas être clair. Je sais mieux ce que je veux dire, maintenant que je vous ai ouvert mon cœur. Je vais le récrire après votre départ, et l'envoyer à Son Excellence.

— Après quoi, si je vous connais bien, lui dis-je en souriant, vous passerez la nuit à vous promener dans votre cabinet, et à vous demander cent fois par minute si vous avez bien dit ce que vous vouliez dire, et si vous avez présenté vos idées de façon à convaincre Son Excellence. Avouez que j'ai touché juste.

Il ne put s'empêcher de sourire en faisant un signe de tête affirmatif.

— Et c'est là ce que vous appelez vous mettre l'esprit en repos! Faites mieux : fermez votre écritoire, et venez avec moi trouver Son Excellence le grand maître. L'éloquence écrite est de glace au prix de l'éloquence parlée; sans compter la magie de la présence réelle. Vous m'avez convaincu, et vous avez fait de moi un disciple fervent, au besoin un apôtre. Dites tout simplement au grand maître ce que vous m'avez dit à moi. C'est un honnête homme qui cherche le bien. A quelque heure que vous vous présentiez, il vous recevra; car il vous attend avec impatience. Bien d'autres vous attendent, car vous êtes, à l'heure qu'il est, le *lion* de Münchhausen. Nous avons le temps d'achever tranquillement de boire notre café et de fumer nos pipes. C'est aujourd'hui mercredi, jour de réunion universitaire. Iffland ira nous chercher une voiture fermée; nous nous ferons introduire en catimini dans le cabinet de Son Excellence; Pippermann ira chercher le grand maître au salon. Alors vous parlerez, vous discuterez au besoin, vous saurez tout de suite à quoi vous en tenir, et je prends sur moi de vous prédire que vous... sur quel côté dormez-vous?

— Sur le côté droit; les médecins...

— Je vous prédis que vous dormirez tranquillement sur le côté droit. Est-ce convenu?

— C'est convenu.

A suivre. J. Girardin.

PLUS D'UN MÉTIER.

On dit : Il vaut mieux n'avoir qu'une seule profession et y exceller autant que possible, que d'en avoir plusieurs où l'on ne serait que médiocre.

C'est une observation juste; mais en voici une plus juste encore :

Il faut sans doute s'appliquer à bien exercer particulièrement une profession; mais comme il peut arriver que par suite de circonstances malheureuses cette profession se trouve quelque temps sans emploi, il faut aussi être capable d'en exercer même médiocrement quelque autre qui, dans un travail momentanément plus favorisé, aidera à ce qu'on ne meure pas de faim.

J'ai bien approuvé un de mes voisins qui une fois, en 184.., m'a dit : « Je suis encadreur et doreur, mais pour le moment on n'en est pas au luxe et on ne se soucie ni de cadres de tableaux ni de dorures : je n'ai rien de mieux à faire qu'à attendre de meilleurs jours; cependant dès à présent j'espère me tirer d'embarras. J'ai appris à tailler et à ajuster le bois de plus d'une des manières usuelles et nécessaires chaque jour dans la vie domestique, et j'ai bien la chance de trouver quelque travail,

si simple soit-il, qui me procurera le pain quotidien. Du reste, je suis prêt à tout. »

La vérité est qu'avec une grande volonté et un peu d'apprentissage, il y a bien des choses qu'à moins d'être dépourvu d'intelligence on peut apprendre et faire en peu de temps. L'habitude de regarder avec attention ceux qui travaillent dans les autres métiers, de les interroger avec sympathie, parfois même de les aider, peut trouver quelque jour sa récompense. — Une bonne instruction primaire et des lectures utiles élargissent les ouvertures de l'esprit, et c'est l'intelligence éclairée qui conduit la main et l'outil.

ÉD. CH.

LES VESTALES.

C'est en 1877, sous l'administration du docteur Bacelli, alors ministre de l'instruction publique,

Rome. — Atrium de la maison des Vestales, découvert en 1877. — Dessin de M. Hector Leroux.

que l'on a découvert l'atrium des Vestales à Rome. Nous en donnons un dessin exact que nous devons à M. Hector Leroux. On a longtemps erré dans la recherche du véritable emplacement de l'habitation des Vestales, quoiqu'on eût pour indication quelques passages d'auteurs assez précis. Martial, par exemple, ordonne à son livre d'aller chez Proculus qui était logé près du Palatin : « Tu passeras, lui dit-il, le long du temple de Castor, voisin de l'antique Vesta et de la demeure de nos vierges. » (1) Tite-Live, parlant de la prédiction de Cecidius aux tribuns, le place dans la rue Neuve, « à l'endroit, dit-il, où s'élève aujourd'hui une chapelle, au-dessus du temple de Vesta. » (2) Cette rue Neuve a été retrouvée il y a quelques années à sept mètres au-dessus de la maison des Vestales, entre la voie Sacrée et la voie de la Victoire qui est elle-même à douze mètres plus haut : ces différentes

(1) *Épigr.*, liv. I, 71.
(2) Liv. V, 32.

voies s'étagent dans la même direction, le long de la colline Palatine. On distingue la rue Neuve sur la droite du dessin de la maison des Vestales.

Le temple de Vesta, de forme ronde, avait été bâti, selon la tradition, par Numa. L'histoire des Vestales n'a guère d'obscurité. Nous la trouvons parfaitement résumée dans l'ouvrage de E. Guhl et W. Koner [1].

Les vierges de Vesta étaient au nombre de six. On les choisissait parmi des enfants de six à dix ans, ayant leur père et leur mère, et sans aucune infirmité.

Celle qui avait été choisie était vêtue de blanc. On rasait sa chevelure et elle était vouée pour trente ans au service de la déesse Vesta.

Pendant les dix premières années, ces jeunes filles n'étaient que novices. Elles exerçaient leurs fonctions de prêtresses pendant les dix années suivantes; puis elles passaient les dix dernières années à instruire les plus jeunes Vestales.

Rome. — Sculptures trouvées dans l'atrium de la maison des Vestales. — Dessin de M. Hector Leroux.

Elles étaient libres ensuite de rentrer dans la vie privée et de se marier, ce qui arrivait souvent.

Leur costume était toujours blanc. Leur front était ceint d'un large bandeau d'où pendaient des rubans. Durant le sacrifice et les processions solennelles, elles portaient un voile blanc retenu par une boucle sous le menton.

Il était interdit à tout homme de pénétrer dans leur demeure et de les offenser, sous peine de mort.

Des places d'honneur leur étaient réservées dans les jeux publics, dans les pompes triomphales, dans les festins des pontifes, et le consul lui-même ne prenait rang qu'après elles. Si une Vestale se trouvait sur le passage d'un criminel conduit au supplice, il échappait à la peine.

Au devoir d'entretenir, à tour de rôle, la flamme éternelle dans le temple de Vesta s'ajoutait celui d'arroser tous les jours le temple avec de l'eau de

[1] *Manuel d'archéologie; la Vie antique;* 2e partie, *la Vie des Romains,* — Paris, J. Rothschild, 13, rue des Saints-Pères. 1885.

la source Égérie, et de l'orner du laurier purificateur, renouvelé le 1er mars de chaque année.

Pendant les sacrifices faits en l'honneur de la déesse, les Vestales adressaient aux dieux des prières pour le peuple.

La Vestale convaincue d'avoir violé son vœu était portée sur un brancard devant la porte Colline, au champ Scélérat (*campus Sceleratus*). Là, on la frappait de verges, puis on la murait toute vive. On cite douze exemples de ce châtiment terrible auquel un miracle de la déesse Vesta, fille de Rhea et de Saturne, pouvait seule soustraire les victimes. On punissait aussi avec sévérité la Vestale qui avait laisse s'éteindre le feu sacré, que l'on ne pouvait rallumer qu'aux rayons du soleil.

Le feu sacré du Forum fut éteint seulement vers l'an 400 de notre ère par Stilicon, Vandale, ministre d'Honorius : ce fut aussi par ses ordres que furent brûlés les livres Sibyllins.

C.

ROUTES DIVERGENTES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 270.

II

Suite.

— Mais où est donc Ravinet? dit tout à coup Tresneau : il n'a pas vu l'écureuil. Ravinet! Ravinet! viens donc voir!

— Présent! répondit une voix, assez loin dans l'épaisseur du bois.

Et un instant après Ravinet apparut entre les arbres, chargé d'une brassée de plantes et de fleurs.

— Il est allé à l'herbe pour ses lapins! dit Nachou avec un gros rire, qui trouva de l'écho parmi ses compagnons.

Ravinet admira l'écureuil, comme c'était son devoir; mais le bois sculpté ne paraissait pas être sa principale préoccupation. Il jeta sur l'herbe sa botte de fleurs et s'assit auprès.

— Voyez ce que j'ai trouvé, dit-il : est-ce beau!

— Beau! répliqua Nachou; pourquoi beau? des petites fleurs de rien du tout! Si encore c'étaient des grands dahlias bien rouges, ou des *soleils!* mais ça! Et puis les fleurs, ça n'est bon à rien. Est-ce que tu crois que c'est bon pour le blé, tes bluets et tes coquelicots? Ah! tu as cueilli un épi d'orge : à la bonne heure, voilà une plante utile! Ne me parle pas des fleurs!

— Chacun son goût, interrompit Janvier; tu n'aimes pas les fleurs, toi, mais il y a des gens qui les aiment. Demande à Tresneau si sa mère ne les aime pas! Je suis entré une fois dans son jardin : un vrai paradis! Le jardinier doit être très savant; n'est-ce pas, Tresneau?

— Oui, c'est un jardinier qu'on fait venir de la ville; il est de l'école d'horticulture.

— Qu'est-ce que c'est que cette école-là?

— Une école pour les jardiniers; on y apprend à soigner les fleurs. Notre jardinier sait tous les noms des plantes en latin.

— Oh! fit Janvier avec admiration.

— Si tu veux le voir, je te préviendrai quand il viendra : je pense que ce sera à la fin du mois, quand on renouvellera les fleurs des massifs.

— Merci, je veux bien. Comme tu es heureux, toi, de voir tous les jours un si beau jardin!

— Je n'ai pas longtemps à le voir, à présent : au mois d'octobre j'irai au lycée, avec Magnac, pour apprendre le latin.

— Est-ce que le curé ne te l'apprend pas, le latin? demanda Gerbaud.

— Oh! il faut plus de latin que cela pour être bachelier : on m'en fera faire toute la journée au lycée; n'est-ce pas, Tresneau?

Tresneau soupira :

— Moi, j'aimerais mieux rester ici à voir des arbres. Il n'y a rien de plus amusant que de connaître les arbres; quand je rencontre Serpier, le garde forestier, je me fais toujours emmener par lui dans sa tournée, et il me nomme tous les arbres. Il m'explique comment on les plante et comment on les abat, comment on connaît leur âge, les espèces qui poussent bien dans les lieux bas, et celles qui aiment les terrains secs. Je l'écouterais toute la journée. Tenez, voyez-vous, ici? c'est un taillis de deux ans; ce bouleau-là est bon à couper, et ce vergne-là aussi; le vergne est pour le sabotier, et le bouleau pour le boulanger...

— Tout le monde sait ça! interrompit Nachou en haussant les épaules.

— Tu connais le bouleau, parce que ton père en achète pour chauffer son four; mais les autres arbres, est-ce que tu sais à quoi ils servent? C'est très intéressant à savoir : n'est-ce pas, vous autres?

— Oui, dit Gerbaud; c'est joli, le bois, on en fait tout ce qu'on veut; je voudrais connaître ceux qui sont tendres, ceux qui sont durs, ceux qui s'enlèvent par éclats... Ce chêne-là, quel beau bois il donnerait!

— Ce serait bien dommage d'en faire du bois! s'écria Gaunard. Il est si beau, si touffu! on ne voit pas le soleil à travers. Et de ce côté-ci, où ses feuilles ne sont pas encore toutes poussées, il est d'un vert si clair qu'on dirait presque du jaune... comme c'est joli, à côté du bleu du ciel!

— Il donne trop d'ombre, ton chêne! repartit Janvier : les fleurs ne peuvent pas pousser dessous. Vois, on n'en trouve presque pas, tandis que le taillis et les prés en sont remplis... Ravinet, qu'est-ce que tu fais là? est-il possible!

— Je les trie, répondit Ravinet avec un grand calme, sans se troubler de l'air indigné de son camarade. En voilà que je ne connais pas, je vais les emporter pour demander leur nom aux gens qui les connaissent.

Il rangeait, en effet, ses plantes par petits paquets, recueillant les fleurs des unes, les racines

des autres, les feuilles d'une troisième, les bourgeons ou les jeunes pousses d'une quatrième. Pas une ne réstait entière, hormis celles qu'il avait déclaré ne pas connaître.

— Les voilà dans un joli état, tes pauvres fleurs! dit Gaunard.

— Eh bien, je ne voulais pas en faire un bouquet. Cela m'amuse, moi, de savoir leurs noms, et à quoi elles servent!

— Chacun son goût, reprit Janvier. Moi, je les aime mieux sur pied. On ne devrait pas cueillir les fleurs.

— Je crois qu'il faut nous en aller, dit Nachou en se levant : on dîne à sept heures chez M. Magnac et chez M. Tresneau, et on ne nous donnerait plus les enfants si nous les mettions en retard.

— Allons-nous-en! soupira Magnac. On était joliment bien ici!

Au sortir du bois, Gaunard se retourna :

— Regardez donc comme c'est beau, le petit chemin qui s'enfonce sous les arbres, avec le soleil qui brille au bout là-bas!

— Regardez donc, répliqua Nachou, les belles vaches grasses dans la belle herbe verte! Voilà ce qui vaut la peine d'être vu!

Les sept camarades reprirent le chemin du bourg. Janvier examinait une touffe d'aubépine qu'il venait de cueillir; Magnac flânait çà et là, attrapant des insectes et écoutant les derniers appels des oiseaux; Gerbaud enroulait autour de sa canne une longue tige de liseron, en se disant que cet ornement-là, sculpté en blanc, ferait mieux qu'une simple banderole; et Gaunard se retournait sans cesse pour regarder les grandes ombres dont les peupliers rayaient l'herbe de la prairie.

— Qu'as-tu donc, Tresneau? tu es triste! dit tout à coup Magnac à son camarade.

— J'ai que je pense au lycée... Toi, ça ne te fait rien d'être enfermé, tu trouves partout à t'amuser. Mais moi, je voudrais bien avoir fini mes études!

— Et puis après, qu'est-ce que tu feras?

— Je ne sais pas... je veux être dans un endroit où il y ait des arbres, pour sûr... Si je me faisais garde forestier, comme Serpier?

— Oh! par exemple! Serpier n'a jamais été au lycée. Moi, je veux vivre dans une grande ville, comme Paris... mais je reviendrai tous les ans ici, et nous nous verrons. Qu'est-ce que vous ferez, vous, dans ce temps-là?

— Chacun le métier de notre père, je pense, dit Gerbaud en soupirant.

— Pas moi, dit Gaunard; comme j'ai toujours les prix d'arithmétique, mon père va m'envoyer à Saint-Philos, chez son parrain qui est banquier.

— Moi, je ferai n'importe quoi pour gagner de l'argent, dit Ravinet; il y a assez longtemps que ma mère me nourrit.

— Une idée, interrompit Magnac : jurons de nous retrouver ici dans... dans vingt ans! Ce sera très amusant, de nous raconter ce que nous serons devenus.

— Bah! dit Ravinet, il y en aura qui seront des *messieurs*, et d'autres...

— Ça n'empêche pas d'avoir du plaisir à se revoir. Dans vingt ans, le 2 mai, à midi, dans le petit bois : le chêne y sera encore, bien sûr. Ceux qui ne pourront pas venir écriront. C'est dit : topez là!

— C'est dit! répétèrent les autres en lui frappant dans la main. Un vrai serment du Rutli!

A suivre. Mme J. Colomb.

SUPERSTITIONS DES MUSULMANS

De l'Asie centrale.

ÉCLIPSE DE LUNE A TACHKENT.

Le 16 décembre 1880, nous fûmes témoins à Tachkent d'une éclipse de lune totale. A 9 h. 20 m. du soir, le disque entier de la lune venait d'entrer dans la pénombre. Le ciel était d'une pureté remarquable. La voûte transparente, argentée, était piquée des feux pétillants d'innombrables étoiles. L'air était calme. Pas un souffle n'agitait les feuilles des peupliers rangés sévèrement sur la route qui mène à la ville Sarte. C'était une de ces nuits cristallines d'hiver qui résonnent au moindre bruit.

Nous nous dirigeâmes du côté de la ville. En approchant, nous entendîmes le silence se remplir peu à peu d'un vague bourdonnement, pareil à celui qui se dégage, la nuit, de Paris mal endormi.

Bientôt le bourdonnement se résolut en clameurs rythmées, entremêlées du bruit étouffé et lourd des tam-tams ou boumbines; on entendait alors distinctement des chœurs nombreux de voix rauques hurler, en les scandant, les deux syllabes suivantes : All-áh, All-áh, All-áh..... Les chœurs s'étaient dispersés dans toute la ville, car au travers des clameurs les plus proches, on entendait des clameurs lointaines de plus en plus affaiblies par la distance.

Au moment où la lune entière venait de se voiler d'une teinte enfumée, le charivari était devenu général et plus déréglé. Au son des boumbines était venu se mêler le bruit métallique de casseroles, de pots de fer, de théières, battus par des mains infatigables. Nous sûmes alors que tous les croyants étaient réunis autour des moullahs dans les mosquées et medressehs. Ils étaient tournés la face contre la lune, criant, priant à haute voix, gesticulant, hurlant, prêts à voir disparaître d'un moment à l'autre l'astre de la nuit qui *est un des signes de Dieu* (Coran, XLI, 37). Le diable *Tchaïtane* s'était attaqué à la lune et la dévorait lentement. Allah laissait faire! Allah ne voulait donc plus que la lune marquât le Ramadan! Il ne voulait donc plus la défendre de l'atteinte du démon repoussé autrefois à coups de pierres (Coran, XV,

17)! Allah désavouait son prophète et le diable était vainqueur! Miséricorde! All-áh, — All-áh, — All-áh...

Durant cette angoisse générale d'un peuple affolé, nous nous sentîmes envahir par un immense sentiment de pitié mêlé d'épouvante. D'épouvante, parce que l'esprit, par un enchaînement spontané d'idées se permet d'imaginer cette foule aux abois, forte de son ignorance et de son fanatisme, répudier ou attaquer les idées de progrès, de science et d'humanité. Ces peuples-là sont au moyen âge de leur histoire.

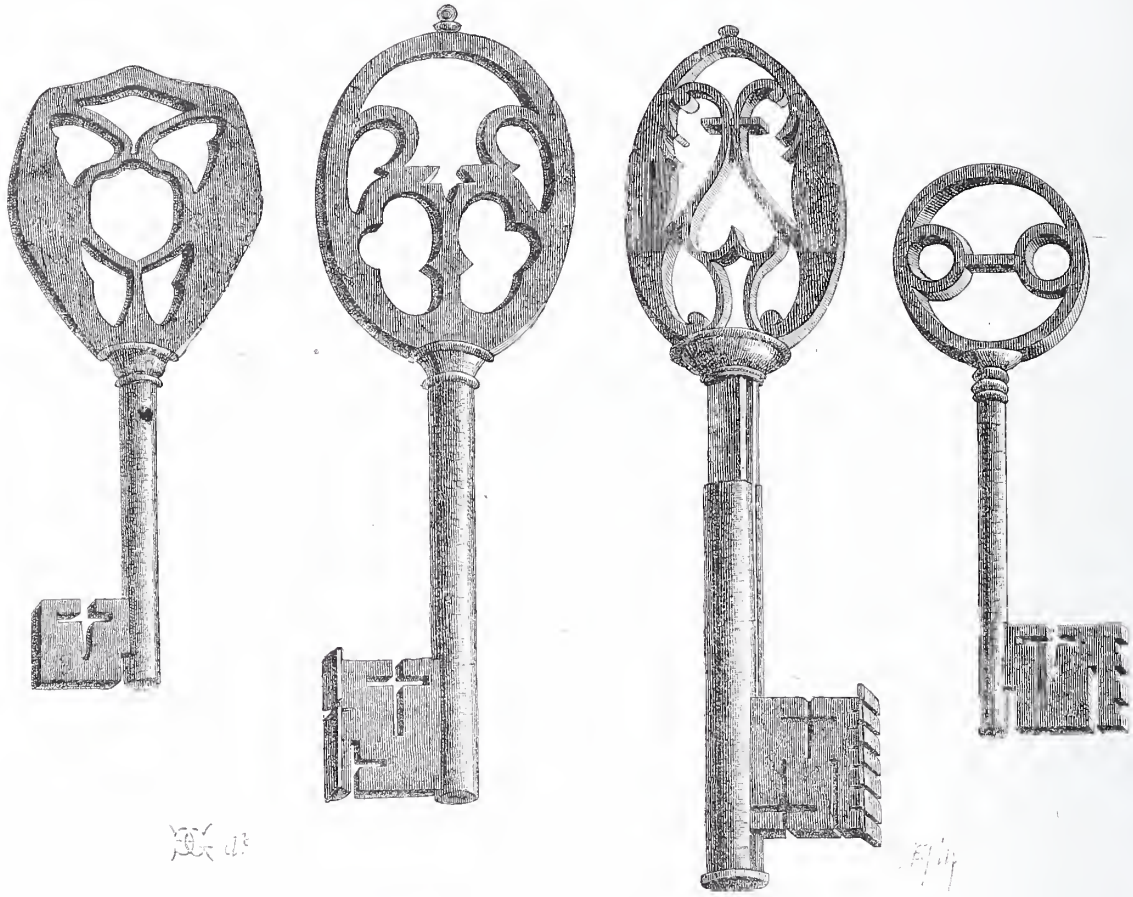
Cependant le disque lunaire se dégagea de l'ombre. Avec la lumière, la confiance et la tranquillité rentrèrent dans l'âme des Sartes. Quand la lune brilla de son plus pur éclat, le bruit et les clameurs avaient cessé. Les Sartes allèrent se coucher, heureux et convaincus d'avoir chassé le diable qui voulait manger la lune.

G. Capus.

CLEFS DU SEIZIÈME SIÈCLE,

Provenant de la vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées).

Ces clefs, ainsi qu'un certain nombre d'autres du même genre conservées chez quelques collectionneurs de la région pyrénéenne, proviennent toutes d'anciennes habitations situées dans la belle vallée d'Ossau, si renommée autrefois pour ses franchises et la fière indépendance de ses montagnards, et si célèbre aujourd'hui par ses stations thermales d'*Eaux-Bonnes* et d'*Eaux-Chaudes* qui, chaque année, attirent un nombre considérable de malades et de touristes.



Clefs du seizième siècle provenant de la vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées). — Collection de M. Paul Lafond.

Très remarquables par la perfection de leur fabrication et le style un peu archaïque de leur ornementation, elles sont surtout intéressantes comme spécimens d'une des rares industries artistiques pratiquées autrefois dans le Béarn. Bien qu'on les ait trouvées presque exclusivement dans la vallée d'Ossau, il est à présumer qu'elles étaient fabriquées dans un des villages, si riches en souvenirs, de la vallée d'Arrens, probablement à *Sireix* (ou *Sirech*, d'après la prononciation béarnaise), occupé de temps immémorial, et aujourd'hui encore, par des forgerons.

E. G.

LA PETITE POSTE.

Le service du transport et de la distribution des lettres entre les différents quartiers de Paris ou de la banlieue, désigné, il n'y a pas bien longtemps encore, sous le nom tout à fait oublié au-

jourd'hui de *petite poste*, n'a commencé à fonctionner d'une façon régulière qu'à partir de 1759; mais il est d'autant plus intéressant de rappeler les tentatives infructueuses qui avaient été faites précédemment pour arriver à l'organiser, que dans la plus ancienne, c'est-à-dire dès 1653, nous retrouvons, sous une autre forme, l'emploi du *timbre-poste* dont l'Angleterre revendique à tort la première application.

Les documents de l'époque ne nous ont pas conservé le nom de l'homme intelligent qui conçut l'idée d'établir ce service, auquel, dès le début, on donna le nom de *petite poste*.

Il y avait dans Paris six boîtes que les *commis*, — on ne connaissait pas encore les *facteurs*, — de chaque quartier levaient trois fois par jour, à 6 heures du matin, à 11 heures, et à 3 heures de l'après-midi, et dont ils portaient le contenu, lettres et paquets, au bureau central, dans la cour du Palais, où l'on remettait en échange à chacun d'eux tout ce qu'il y avait à distribuer dans le quartier auquel il était attaché : la distribution se faisait de 7 heures à 10 heures le matin, puis de midi à 3 heures, et enfin le soir à partir de 4 heures jusqu'à ce que tout fût distribué.

C'est le 16 août 1653 que la petite poste commença à fonctionner, et le fait était assez important pour que Loret ait cru devoir le mentionner assez longuement dans les lettres en vers qu'il écrivait à Mlle de Longueville (1) :

On va bientôt mettre en pratique
Pour la commodité publique

La Boîte aux lettres à Paris vers 1818. — Scène composée par Marlet.

Un certain établissement
(Mais c'est pour Paris seulement),
De boëtes nombreuses et druës
Aux petites et grandes ruës,
Où par soy-mesme ou son laquais
On pourra porter des paquets,
Et dedans à toute heure mettre
Avis, billet, missive ou lettre,
Que des gens commis pour cela
Iront chercher et prendre là
Pour, d'une diligence habile,
Les porter par toute la ville.

. . . . . .

Outre plus, je dis et j'annonce
Qu'en cas qu'il faille avoir réponce,
On l'aura par le mesme moyen;
Et si l'on veut savoir combien
Coûtera le port d'une lettre
(Chose qu'il ne faut pas obmettre
Afin que nul n'y soit trompé),
Ce ne sera qu'un sou tapé (2).

Des affiches posées dans les rues de Paris et des avis envoyés en grand nombre avaient annoncé cette fondation toute nouvelle qui, malgré les services qu'elle était appelée à rendre, paraît n'avoir eu qu'une existence éphémère. « On fait à sçavoir, dit l'*Instruction* adressée au public, à tous ceux qui voudront escrire d'un quartier de Paris en un autre, que leurs lettres, billets ou mémoires seront fidellement portés et diligemment rendus à

(1) Cf. Loret, *la Muse historique*, livre IV, lettre 30.
(2) C'est-à-dire frappé, marqué à l'effigie royale.

leur adresse, et qu'ils en auront promptement réponse pourvu que, lorsqu'ils écriront, ils mettent avec leur lettre un billet qui portera *port payé*, lequel billet sera attaché à ladite lettre ou passé dans la lettre, ou en telle autre manière. »

On achetait à l'avance ces billets de *port payé* au bureau central, cour du Palais, où le commis général devait les vendre « à ceux qui en voudroient avoir pour le prix d'un sol marqué et non plus, à peine de concussion ; et chacun, ajoutait l'avis, est adverty d'en achepter pour sa nécessité le nombre qu'il lui plaira, afin que lorsqu'on voudra escrire on ne manque pas, pour si peu de chose, à faire ses affaires. » Après les avoir fixés ou attachés à la lettre, l'expéditeur devait écrire dessus à la main « la date du jour et du mois, ce à quoy il ne faudra manquer si on veut que la lettre soit portée. »

Ainsi que nous l'avons dit, cette première tentative n'eut aucun succès ; la chose n'était pas dans les habitudes des Parisiens et la *petite poste* cessa bientôt d'exister ; un nouvel essai tenté en 1692 ne réussit pas mieux, et lorsque, plus tard, on voulut adjoindre au service général des postes un service spécial pour Paris, il fut si mal organisé que « l'administration dut refuser bientôt les lettres de Paris pour Paris, faute de pouvoir en assurer la distribution. » A l'époque où l'avocat Barbier écrivait son curieux *Journal*, « ceux qui n'avoient pas de domestiques se servoient, pour s'écrire les uns aux autres, des petits Savoyards qui étoient dans les rues. »

Il faut attendre l'année 1758 avant de voir la *petite poste* organisée sur des bases durables par un homme de grand mérite, qui avait consacré sa vie et la plus grande partie de sa fortune à la création d'œuvres de bienfaisance, M. de Chamousset, ancien maître des comptes [1]. A la suite d'un rapport qu'il adressa au roi à ce sujet, il obtint, à la date du 5 mars 1758, des lettres patentes qui l'autorisaient à établir, *à ses frais* et à ses risques et périls, un service de petite poste dans la ville de Paris.

Le succès fut tel que l'anné suivante le gouvernement prit cette institution à sa charge, en assurant à son intelligent fondateur une pension de vingt mille livres à prélever sur les bénéfices de l'entreprise [2].

L'usage qui s'était établi, dès le début, d'annoncer la levée des boîtes au moyen d'une sorte de *claquette* que les facteurs portaient avec eux s'est continué pendant assez longtemps : il existait encore en 1818, et Marlet, l'ingénieux artiste, nous en a conservé le souvenir dans le curieux dessin que reproduit notre gravure.

ÉDOUARD GARNIER.

(1) Cf. d'Auriac, *Histoire anecdotique du commerce*.
(2) Voy. le *Magasin pittoresque*, t. XXXVI, p. 169.

LE PARATONNERRE MELSENS.

Tout le monde connaît les longues barres de fer, garnies de pointes en platine, dont on munit les édifices pour les préserver des ravages de la foudre. Ces paratonnerres, imaginés par Franklin, sont fort utiles, mais ils n'ont d'efficacité qu'à certaines conditions. La principale est une communication métallique aussi parfaite que possible entre la tige du paratonnerre et le sol : le véritable organe de protection est la chaîne qui établit cette relation ; sans elle la barre pointue que nous appelons paratonnerre est une cause de danger et non de sécurité.

On emploie beaucoup, en Belgique, depuis quelques années, un autre paratonnerre inventé par Melsens. Il est fondé sur ce principe qu'il n'y a jamais d'action électrique *à l'intérieur* d'un corps métallique, c'est-à-dire d'un corps bon conducteur de l'électricité.

Suspendons un panier à salade au conducteur d'une machine électrique, et approchons-en des balles de sureau, de petites bandes de papier : on les verra se précipiter sur le panier, puis s'écarter vivement dès qu'elles l'auront touché ; mettons ces mêmes corps dans l'intérieur du panier, ils restent complètement immobiles.

Aucun effet électrique ne se manifeste, à plus forte raison, dans l'intérieur d'une enveloppe métallique communiquant avec le sol. Une cage remplie d'oiseaux, reliée à la terre par un fil métallique, peut recevoir les décharges des plus fortes batteries sans que les oiseaux s'en ressentent le moins du monde.

Le savant physicien Faraday répéta l'expérience sur lui-même. Placé dans une sorte de cage à barreaux de fer que l'on électrisait fortement du dehors, il n'éprouva aucun des effets ordinaires des décharges électriques ; des électroscopes extrêmement sensibles, qu'il avait pris avec lui, ne donnèrent aucun signe d'électricité.

Nous devons en conclure que celui qui veut se protéger contre le tonnerre doit se placer dans l'intérieur d'un réseau conducteur communiquant au sol, et non s'envelopper de corps isolants au travers desquels l'influence électrique s'exerce aussi bien et même mieux qu'à travers l'atmosphère.

On doit agir de même pour préserver un édifice de la foudre, et installer autour de lui une sorte de filet ou de réseau métallique qui l'enveloppe tout entier : tel est le paratonnerre Melsens. Tout le long de la ligne de faîte, des arêtes du toit, des angles des murs, on fait courir des barres de fer reliées entre elles et communiquant avec le sol par un grand nombre de points. Elles ont une section bien plus faible que celle des conducteurs des paratonnerres ordinaires, mais doivent être bien plus nombreuses. Il est, du reste, toujours facile de les disposer en suivant les grandes lignes de l'édifice, de manière à n'en pas altérer l'effet architec-

tural. Aux principaux points de rencontre des barres du réseau, et principalement sur la toiture, on dispose des espèces d'aigrettes en fils de cuivre : elles jouent le rôle des pointes de paratonnerre et facilitent l'écoulement de l'électricité.

Le paratonnerre Melsens est pour le moins aussi efficace que le paratonnerre de Franklin; relié au sol par un très grand nombre de points, il n'expose pas les édifices aux dangers qui résultent d'une interruption dans le conducteur d'un paratonnerre ordinaire; il revient enfin à un prix bien moins élevé que ce dernier, surtout quand il s'agit de protéger des édifices de grandes dimensions.

Une caserne belge, de 20000 mètres carrés de surface, a été enveloppée de paratonnerres Melsens moyennant une dépense de 6000 francs. Aux abattoirs de la Villette, à Paris, la surface protégée par des paratonnerres Franklin est à peu près double : la dépense a été de 72000 francs.

L'Hôtel de ville de Bruxelles et nombre d'édifices publics en Belgique sont aujourd'hui défendus de la foudre d'après le système Melsens : les appareils de protection ne s'aperçoivent pas au milieu des détails de l'architecture.

E. Lefebvre.

Les livres sont des actions. Vinet.

POLITESSE.

Le financier D..., mort il y a peu d'années, était toujours vêtu simplement et ne se servait guère de ses voitures lorsqu'il n'y voyait pas de nécessité. Il était très connu par son goût et par sa recherche d'objets rares et précieux. Un jour, il entra chez un marchand, dans une rue qui n'est pas l'une des principales de Paris. Le marchand se montra tout à la fois ravi et étonné.

— Vous paraissez surpris, lui dit en souriant M. D...; je lis dans votre pensée. Vous vous demandez comment il se fait que je sois venu ici pour la première fois.

— Sans doute, Monsieur, dit le marchand, parce que j'ai cependant la réputation de vendre à des prix raisonnables?

— Non, ce n'est pas cela; mais parce que l'on m'a souvent assuré que vous êtes poli. Je viens du magasin de X... Par mégarde, en entrant, j'avais posé mon chapeau sur le bureau du principal commis qui doit succéder à X...; c'est son gendre, je crois.

— Otez de là votre chapeau, me dit brusquement ce jeune homme.

Je l'ôtai. Il reprit alors :

— Monsieur, que désirez-vous?

— Je ne désire plus rien, répondis-je.

Et je sortis. C.

LES TODAS.

A elle seule l'Inde présente comme un résumé de toutes les populations du globe. Les blancs, les jaunes et les noirs se juxtaposent et se mêlent à tous les degrés des contre-forts de l'Himalaya, à tous les rivages de la presqu'île Gangétique, et sont parfois représentés par des types que l'on ne rencontre que là.

Parmi ces populations exceptionnelles, il en est une qui mérite une mention à part. Ce sont les Todas, qui habitent aujourd'hui un plateau isolé des monts Nilghéries, mais que l'on sait être venus de contrées placées plus au nord. Ils ne forment qu'une seule tribu comptant seulement environ 800 âmes. Mais, par leurs caractères physiques, par leurs mœurs, par leurs croyances, ils se distinguent absolument, non seulement des tribus environnantes, mais encore de toutes les populations de l'Inde. A ce titre, ils ont attiré depuis quelques années l'attention de plusieurs voyageurs. L'un d'eux, le colonel William E. Marshall, a passé plusieurs mois au milieu d'eux, et en a publié une véritable monographie remplie de détails aussi précis que curieux. Nous ne saurions en donner ici même un court résumé. Mais nous croyons devoir citer la conclusion de ce livre et les réflexions qu'elle suggère, lorsqu'on se place à un point de vue plus large que ne l'a fait l'honorable colonel [1].

M. Marshall ne s'est pas contenté de décrire les Todas, de faire connaître leur organisation sociale, leur genre de vie et de nourriture, leur religion... Il a pénétré dans les familles et s'est associé à leurs joies, à leurs douleurs intimes. Et alors il a fait une découverte qui l'a extrêmement surpris : c'est que les Todas sont, au fond, une population comme tant d'autres (*a very ordinary people*); c'est que ces pasteurs ignorants, sales et mal peignés, ressemblent étonnamment aux nations héritières de plusieurs siècles de civilisation. Leurs enfants, dit-il, jouent et rient comme les nôtres; leurs espièglerics sont celles de nos gamins. Leurs femmes, dans les proportions qu'impose la différence d'état social, montrent, dans le bien comme dans le mal, tous les traits caractéristiques des nôtres. Les hommes dirigent leur maison d'après les mêmes principes que nous, et sont souvent menés par leurs femmes, comme il nous arrive à nous-mêmes. « Il n'est pas chez eux un signe, un mouvement, une manifestation quelconque du sentiment, que nous ne reconnaissions, au premier coup d'œil, comme si nous avions été élevés ensemble depuis l'enfance. »

M. Marshall déclare que rien ne l'étonna plus que de voir les Todas se comporter comme ses propres compatriotes, et que cette ressemblance diminua considérablement l'intérêt qu'ils avaient eu d'abord à ses yeux.

[1] Voy. aussi une étude intéressante de Mme Janssen, avec figures, dans le *Tour du monde*, 1882.

Il me semble que cette découverte aurait dû éveiller un sentiment tout contraire. N'y a-t-il pas quelque chose de bien frappant dans cette identité fondamentale entre les Todas et les Anglais, qui se révèle à travers tant de différences physiques, physiologiques, sociales, religieuses, et qui s'impose aux convictions du voyageur, en dépit de son orgueil de race et de tous ses préjugés scientifiques?

Eh bien, cette identité, on la retrouvera partout, toujours, toutes les fois qu'imitant le colonel Marshall, on ira au delà des formes accidentelles, résultat du milieu et du développement social relatif. Plus on avancera dans les études anthropologiques, plus on reconnaîtra que si les peuples, les *races* diffèrent, l'homme, l'*espèce*, sont les mêmes sur toutes les terres et sous tous les climats.

De Quatrefages [1].
de l'Institut.

LA CLASSE LA MOINS NOMBREUSE.

Notre bon vieux graveur Andrew lisait des livres sérieux et parlait sagement. Un jour, le voyant pensif tandis que devant son bois de buis il préparait ses pointes, je lui demandai :

— A quoi rêvez-vous, Andrew ?

Il me répondit à peu près dans les termes suivants :

— A cette devise du dernier livre que vous m'avez prêté : « Toutes les institutions doivent avoir » pour but l'amélioration morale, intellectuelle et » physique de la classe *la plus nombreuse.* »

— Ne trouvez-vous pas cette pensée juste et belle ?

— Si fait, mais elle me semble incomplète.

— Comment cela ?

— C'est qu'elle paraît supposer que cette triple amélioration n'est pas également nécessaire à la classe « *la moins nombreuse.* » Est-ce que, par exemple, l'amélioration morale n'est pas très désirable aussi pour les hommes placés aux premiers rangs? Étant le plus en évidence, ils servent bon gré mal gré de modèle ou d'excuse à ceux qui les regardent d'en bas. J'imagine que si, à ces hauteurs, les hommes se montraient de plus en plus vertueux, l'amélioration de ceux qui sont au-dessous serait plus facile et plus rapide que même au moyen d'institutions et de lois.

C'était, à mon avis, bien parler ; mais on voit par le mot « vertueux » qu'Andrew était un peu arriéré. Qui donc parle aujourd'hui de vertu ? A peine ose-t-on, dans les conversations ordinaires, prononcer ce nom démodé.

Je laissai Andrew développer ses pensées.

— Du reste, il ne faut peut-être pas parler, disait-il, de séparation en classes, surtout lorsqu'il s'agit de ce besoin d'améliorations qui me paraît presque égal partout.

Puis il conclut :

— D'ailleurs, ne croyez-vous pas que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est que chacun de nous travaille d'abord à s'améliorer soi-même? Petit ou grand, riche ou pauvre, on est un outil de la civilisation ; or, tant valent les outils, tant vaut l'œuvre. Oui, c'est la vérité, n'est-ce pas, cher monsieur ? il faut de bons outils.

Ce disant, il regarda de près la pointe qu'il venait de polir et raffiner, et il entama bravement son bois.

Éd. Ch.

[1] *Hommes fossiles et Hommes sauvages.*

Intérêts et Devoirs.

« Je n'aime pas qu'on mette en contradiction mes intérêts avec mes devoirs ! » s'écria un de mes collègues à propos de je ne sais quelle proposition qui allait l'obliger à prendre parti pour ou contre.

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'ayant rencontré mes regards il rougit et balbutia un commentaire de sa pensée.

C'était cependant le plus honnête homme du monde; certainement il n'avait pas voulu laisser entendre qu'il eût été capable de sacrifier un seul de ses devoirs à un intérêt égoïste, mais il trahissait son désir d'éviter toute lutte avec sa conscience qui eût troublé son repos. Dans de telles dispositions morales, il est imprudent de se hasarder bien loin au delà des plus simples et des plus rigoureux devoirs de la vie privée.

Éd. Ch.

CARREAU ÉMAILLÉ DE BOURGOGNE.

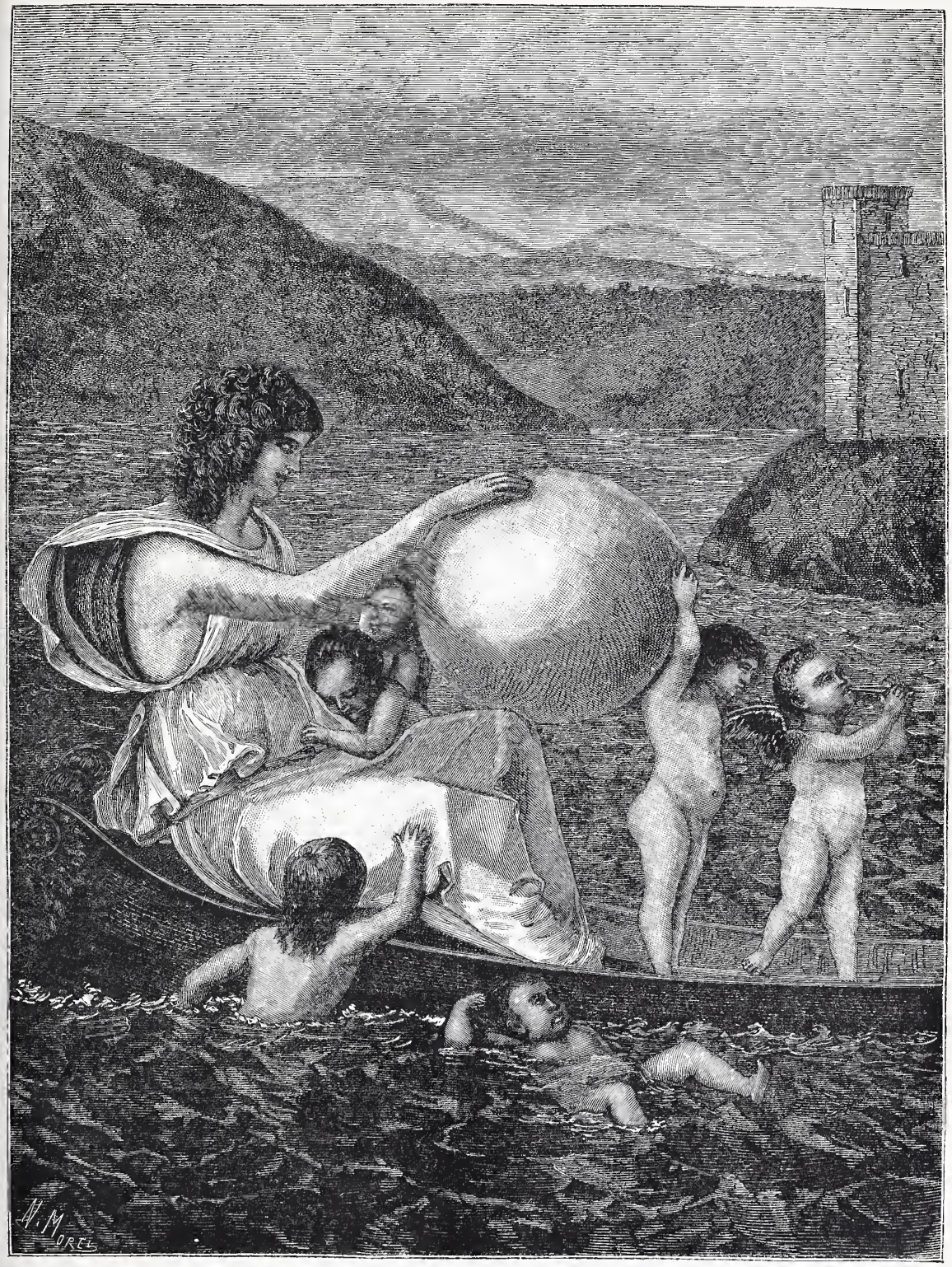
Voy. 1885, p. 41.

Seizième siècle. — Carreau provenant de l'hôtel de Louise de Clermont, duchesse d'Uzès, à Tonnerre. [1] — Dessin de M. Ad. Guillon.

[1] Voir dans la 2e partie du livre de M. Amé Morel, *les Carrelages émaillés du moyen âge et de la renaissance*, p. 93.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LES COFFRETS PEINTS DE LA RENAISSANCE.



La Déesse dominatrice du monde, panneau peint par Jean Bellin. (Académie des beaux-arts, à Venise.)

La déesse, assise dans une barque, tient sur ses genoux le globe du monde ; des génies se jouent gracieusement autour d'elle. Au fond se déroule un de ces paysages montagneux si fréquents dans les tableaux vénitiens. Tel est le sujet représenté sur ce petit panneau, qui fait partie d'une série de cinq peintures dues au pinceau de Jean Bellin, dont la signature figure sur l'une d'elles.

La réunion de ces peintures servait à orner un des coffrets que l'on rencontre rarement complets, mais dont tous les musées possèdent de nombreux

fragments, dans lesquels on renfermait au quinzième siècle des bijoux et des objets précieux. Il ne faut point s'étonner qu'un peintre tel que Jean Bellin ait prêté le concours de son art à la décoration d'un meuble : ce qui aujourd'hui nous peut sembler bizarre n'était que très ordinaire à l'époque de la renaissance. Il n'était point d'objet qui parût indigne des préoccupations d'un grand artiste ; et une telle habitude, loin de rabaisser l'art en le mettant partout, n'a pas peu contribué à affiner le goût public et à faire de la renaissance la plus brillante époque des temps modernes. C'était un heureux temps que celui où Dello Delli se faisait un nom en peignant des meubles pour Jean de Médicis ; où Matteo de' Pasti peignait les Triomphes de Pétrarque pour décorer un coffre ; où Baccio d'Agnolo faisait des stalles pour Sainte-Marie des Fleurs ainsi que des coffres ou des crédences pour les appartements du gonfalonier de Florence, ou un mobilier tout entier pour Pier Francesco Borgherini, mobilier que François Ier tenta en vain de se faire céder à prix d'or.

Destinés à contenir des objets précieux ou des vêtements, ces coffres, grands ou petits, faisaient partie du mobilier que chaque femme riche apportait à son mari, mobilier des plus compliqués si l'on en juge par certaines anecdotes : cinquante mulets ne furent pas de trop, par exemple, pour porter le bagage de Lucrèce Borgia quand elle épousa le duc de Ferrare.

La peinture ne suffisait pas pour décorer ces meubles : on faisait appel aux sculpteurs qui les ornaient de sujets sculptés sur bois ou de bas-reliefs exécutés en pâte (cette *pasta dura* dont Vasari attribue l'invention à Margaritone d'Arezzo), peints et dorés, bordés d'entrelacs ou rehaussés d'armoiries. Ou bien encore on se servait d'incrustations de bois, *alla certosina ;* plus tard on en fit d'ébène avec des incrustations de pierres dures, comme les *cabinets* italiens. L'usage de donner de ces coffres se conserva longtemps, car la ville de Naples offrit en cadeau à Alvarez de Tolède, duc d'Albe et vice-roi de Naples, pour Philippe IV d'Espagne, un petit coffre quadrangulaire en ébène, orné d'incrustations d'ivoire et du portrait de don Juan d'Autriche. La mode avait changé, mais l'usage s'était perpétué.

É. Molinier,
du Musée du Louvre.

LES REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 277.

XXVII

Le grand maître tendit avec effusion les deux mains au docteur Ernster, et n'eut rien de plus pressé que de parler de la prochaine inauguration du Musée des antiques.

Le docteur Ernster l'arrêta court, lui demandant pardon de la liberté grande ; mais il avait à lui dire quelque chose de grave.

Dès l'abord, il y eut un petit débat assez vif entre Son Excellence et le docteur Ernster, débat de pure courtoisie, bien entendu, l'un prétendant qu'il s'était fort mal expliqué, l'autre soutenant que c'était lui qui avait mal compris.

Le débat terminé, à l'avantage du docteur qui demeura atteint et convaincu du délit de négligence, le grand maître lui dit :

— Parlez maintenant !

Ernster parla, et parla bien ; si bien même que le grand maître lui dit :

— Il faut que nous arrangions cela, séance tenante, à votre entière satisfaction. Nous ne supprimerons pas l'histoire naturelle, mais nous en déchargerons les pauvres maîtres élémentaires que je féliciterai de leur zèle, car ils ont montré une bonne volonté au-dessus de tout éloge. Nous confierons donc cet enseignement à des *spécialistes* (quel mot !). Mais nous prierons ces messieurs, sans circulaires, sans éclat, de la bouche à l'oreille, de rendre la chose aussi simple que possible, de supprimer l'appareil scientifique, de retrancher tout ce qui fait appel à la mémoire, et de ne s'adresser qu'aux yeux, en un mot de mener nos petits écoliers à la conquête du monde extérieur. Est-ce bien cela ?

— Très bien, répondit Ernster.

— Regarder, observer, apprendre à regarder et à observer, acceptez-vous cette formule ?

— Elle est excellente.

— Je suis heureux de votre approbation. Nous supprimons les rédactions scientifiques.

— Absolument, Excellence. Mais, comme il faut que nos petits amis apprennent à écrire, nous prions, si vous le permettez, messieurs les maîtres élémentaires de poursuivre dans un autre sens l'œuvre commencée par messieurs les professeurs d'histoire naturelle. Nous les adjurons de faire observer à leurs enfants la physionomie des bêtes et des choses qui leur sont familières, et de leur demander quelques lignes sur la mouche qui fait sa toilette avec ses deux pattes de devant, à deux pouces de leur encrier ; sur le sergent qui court à ses affaires d'un air si important ; sur le hanneton indiscret, qui entre par la fenêtre, pour assister à la classe, sans avoir été immatriculé sur les registres de l'Université ; sur les méfaits et les mines du petit chat de la maison... sur tous les sujets enfin qui sont de leur compétence et sur lesquels ils peuvent avoir des idées personnelles.

— Approuvé, dit Son Excellence ; et comme il n'est rien tel que d'être convaincu soi-même pour être convaincant, vous vous chargerez de rédiger la circulaire ; comme cela il n'y aura pas de méprise. Acceptez-vous cette corvée, Ernster ?

— Avec empressement, répondit Ernster, qui avait soif d'expiation.

— Monsieur le président, dis-je en levant la main, je demande la parole.

— Vous l'avez.

— Ernster, de son propre aveu, est un grand coupable. Ne serait-il pas juste qu'ayant péché contre l'intérêt public, il fût soumis à une expiation publique. L'inauguration du Musée des antiques sera l'occasion d'une grande fête nationale, qui amènera à Münchhausen toute la population du grand-duché. Que Votre Excellence convoque en congrès les victimes de ce misérable, je veux dire les maîtres élémentaires. Qu'en leur présence, Ernster soit mis au pilori. Le pilori, ce sera, s'il plaît à Votre Excellence, la chaire de la grande salle des conférences publiques. Ernster, au lieu de rédiger une circulaire en fumant sa pipe, les pieds dans ses pantoufles, apparaîtra en habit noir, le cou comprimé par une cravate blanche, pour redire à ces messieurs, ce qu'il vient de nous dire à nous deux. J'ai dit.

— Que répond le coupable? demanda le grand maître avec un de ses bons sourires de brave homme.

— Le coupable accepte l'expiation avec reconnaissance, avec joie, répondit sérieusement Ernster.

— Et maintenant, dit Son Excellence, si nous parlions de « notre Musée? »

Et nous parlâmes de « notre Musée. »

XXVIII

Un mois plus tard eurent lieu les fêtes de l'inauguration. La conférence du docteur Ernster fit fureur. L'inauguration du Musée des antiques fut une cérémonie à la fois touchante et imposante. Son Altesse sérénissime voulut la présider en personne. Naturellement, tout le corps diplomatique y assistait, sauf M. l'ambassadeur d'Allemagne, qui était retenu au lit par un violent accès de goutte.

— Ernster, officier de l'ordre grand-ducal à son départ pour la Sicile, a été promu commandeur à l'occasion des fêtes de l'inauguration. Il fait le cas qu'il doit de l'honneur qui lui a été conféré, parce que cet honneur, il l'a mérité. Mais il donnerait son titre de commandeur, et sa croix d'or, enrichie de diamants, don du souverain, pour être plus vieux d'un an.

Il ne me l'a pas dit; mais je n'ai pas besoin qu'il me le dise pour en être sûr : je le connais.

J. Girardin.

LA BONTÉ.

DES DIVERSES SORTES DE BONTÉ.

La bonté est la qualité souveraine devant laquelle tous les autres mérites doivent s'incliner. Elle est faite de douceur, de modestie et de clémence; mais elle possède la gravité, la grandeur et la générosité. Sa douceur naît de sa force; sa modestie, de son respect humanitaire; sa clémence, de son intelligence du cœur. Elle est profonde, grande, généreuse, parce qu'elle éprouve et qu'elle comprend, parce qu'elle est un cœur et un esprit, c'est-à-dire une âme. La bonté applaudit à la joie et s'attriste à l'infortune.

« Il n'y a que les grandes âmes, a dit Sophocle, qui sachent combien il y a de gloire à être bon. »

La bonté répand un charme tout-puissant sur celui qui la possède. Il s'en dégage une attrayante lueur qui fait taire l'envie. La bonté rayonne d'elle-même; isolée, privée de toutes les qualités qui grandissent un homme, elle garde toute sa séduction. Elle donne le tact du cœur, cette qualité rare, que l'intelligence et la science seules sont impuissantes à produire.

Comment cet homme, esprit obscur, élevé en un milieu rustique, est-il prudent en paroles, simple d'habitudes, et surpasse-t-il en distinction tel gentilhomme? Cet homme est bon. Il a la sensibilité clairvoyante de l'âme. A l'heure du péril, ce sera lui le secourable, lui le défenseur, le héros et le martyr.

Il y a des bontés intermédiaires et neutres, faites de paresse et d'indifférence; des bontés de famille, tout instinctives. Il est une bonté de sybarite, engendrée par la pléthore du bonheur; une bonté de lassitude : on se traîne dans la vie, sans haine ni amour. Il y a même la bonté sournoise : on est paterne.

Puisque tous nous sommes marqués du même signe de mort, ayons la compassion mutuelle, et embellissons notre court passage sur cette terre par des pensées d'affection.

La bonté, qui est toute harmonie, n'est ridicule qu'aux yeux de la sottise, qui est toute désharmonie. La vie s'écoule comme un songe, troublée d'apparitions maudites si nous cessons d'aimer, enchantée de visions heureuses si nous vivons de la grande vie, celle du cœur.

L'esprit de bonté élève et divinise. Il est le germe de l'immortalité. Par lui seul, semant les vérités, on vivra aujourd'hui, demain, toujours, par delà les jours et les contrées, et l'amour qu'on aura ainsi répandu, d'autres, épris du même idéal, le perpétueront. (1)

LES SARDES.

Voy. p. 140.

CARACTÈRE. — COSTUMES. — MŒURS.

Les voyageurs, si nombreux en Italie, sont rares en Sardaigne; mais on peut aisément prédire que la mode viendra bientôt de visiter plus fréquemment cette grande île, intéressante sous tant de rapports.

Les Sardes sont sveltes et bien proportionnés

(1) Octave Pirmez, *Heures de philosophie*.

dans leur petite stature : leur taille est fine et leurs membres sont déliés, quoique musculeux et forts. Les femmes sont généralement belles; elles conservent longtemps leur fraîcheur; elles sont fortes et résistent bien à la fatigue.

Fiers, indépendants, hospitaliers, les Sardes sont en général insouciants de l'avenir. On leur reproche une sorte de nonchalance qui s'explique par leur sobriété et la fertilité de leur sol; ils ont peu besoin de travailler pour vivre. (1)

On a dit des nobles Sardes : « Ils sont désintéressés jusqu'à l'insouciance, avides de plaisirs, braves comme le Cid, et orgueilleux comme lui. » (Auguste Bouiller.)

Les Sardes ont en grande majorité, pour vêtement extérieur, soit une pelisse en peau de mouton ou de chèvre qui rappelle la *mastrucca* de leurs ancêtres au temps des Romains, soit l'antique *penula* composée de peaux tondues et appelée aujourd'hui *colletta,* soit enfin la *lacerna,* caban à

Costumes sardes.

capuchon qu'on appelle *gabano* ou *capotto.* Le reste du vêtement se compose d'un gilet à manches fait de drap ou de velours et croisant sur la poitrine; d'un caleçon de toile, large et descendant au-dessous des genoux; d'une petite jupe plissée, espèce de fustanelle de drap léger, descendant jusqu'à mi-cuisse, et d'une paire de longues guêtres de drap noir, dont l'extrémité supérieure dépasse les genoux et qui n'ont pas de sous-pieds. On se couvre la tête d'une *beretta,* bonnet de drap noir ou rouge. A Cagliari, les ouvriers remplacent le capuchon par un mouchoir plié en cravate, qu'ils passent autour de leur tête et par-dessus leur *beretta,* de manière à se couvrir la nuque et les oreilles; ainsi font les Maïnotes et les habitants de Sparte.

La *colletta* était encore, au siècle dernier et au commencement de celui-ci, le vêtement habituel des citadins, surtout des fonctionnaires et des étudiants; on croit que, dans l'intérêt de la santé, on a eu tort de l'abandonner.

Le costume des femmes sardes, très différent suivant les localités, n'a rien d'antique; il aurait plutôt des affinités avec le moyen âge. Le corset est d'une forme particulière, très préférable hygiéniquement à celle qui est en usage sur le continent.

Les femmes sardes aiment les étoffes amples et belles : on y voit briller de nombreux globes d'or ou d'argent creux et à jour; la valeur d'une seule de ces garnitures peut s'élever de 250 à 400 et même à 500 francs. Ces boutons, fabriqués en Sardaigne, sont réunis par paires et se fixent les uns au col de la chemise, les autres aux manches de la veste; on se les transmet par héritage.

Comme chez les hommes, l'usage est chez les femmes de se couvrir beaucoup la tête, mais avec des tissus moins épais, ici avec de fines mousselines (à Ozilo, Tortolí, Dorgali), là avec des mouchoirs à la Fanchon. A Terranova, c'est un morceau

(1) *Rapport sur l'anthropologie et l'ethnologie des populations sardes,* par M. le docteur Gillebert d'Hercourt (Archives des missions scientifiques et littéraires. 1885).

d'étoffe dont le bord supérieur est froncé de manière à encapuchonner complètement la tête, tandis que le reste du carré retombe sur les épaules et descend au-dessous des bras en enveloppant la poitrine. Dans la Borborgi, une épaisse et longue capeline est épinglée sous le menton et couvre les épaules et les bras jusqu'aux coudes. A Oristano, on jette négligemment sur la tête et sur le dos une espèce de châle dont le bord pendant à droite est ramené au devant du visage et cache le nez et la bouche, sans doute pour se garantir du mauvais air.

En général, les Sardes ne vont au dehors qu'une heure après le lever du soleil et rentrent une heure avant son coucher.

M. le docteur Gillebert d'Hercourt a remarqué, dans la ville de Sassari [1], que la coutume y interdit aux femmes de la bourgeoisie et du commerce d'aller au marché : les provisions du ménage s'y font par les hommes ou par les servantes.

Costumes sardes.

Jusqu'ici l'instruction est très peu répandue en Sardaigne. Les classes riches ne diffèrent presque pas sous ce rapport des classes laborieuses. « Les boutiques de libraires sont mal fournies ; les bibliothèques publiques sont peu fréquentées. » (Bouiller.) Ce ne sont pas cependant les aptitudes intellectuelles qui manquent aux Sardes. « Il est impossible, dit le même auteur, de trouver une race qui ait l'esprit plus ouvert, la conception plus prompte, un sentiment plus vif et plus poétique de la nature. »

L'étendue de l'île est de 24 250 kilomètres carrés. Les habitants sont au nombre de 600 000. On y compte sept villes de 5 000 à 10 000 âmes, une de 25 000 et une de 30 000.

Contrairement à quelques préjugés, les Sardes offrent en général l'apparence de la santé, même parmi les plus pauvres ou ceux qui habitent les parties de l'île réputées les moins salubres.

C.

PERCEMENT DES GRANDS TUNNELS.

AÉRAGE. — TEMPÉRATURE SOUTERRAINE.

Trois grandes voies souterraines existent actuellement à travers les montagnes de l'Europe.

Le tunnel du col de Fréjus, appelé ordinairement tunnel du mont Cenis, relie les chemins de fer de la haute Italie au réseau de Paris-Lyon-Méditerranée. Situé à une altitude de 1 300 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, il a une longueur de 12 850 mètres. L'une de ses extrémités, Modane, est française ; l'autre extrémité, Bardonnèche, est italienne. Le percement, commencé au mois d'août 1857, sous l'inspiration du ministre italien Cavour, dura quatorze ans. Mais, dès la fin de l'année 1870, on pouvait le regarder comme réalisé.

Le jour de Noël, 25 décembre 1870, à 4 heures

[1] Chef-lieu d'une des deux provinces sardes : l'autre est celle de Cagliari.

du soir, les deux galeries parties de Modane et de Bardonnèche s'étaient rejointes; les Alpes étaient percées. Ce grand événement, triomphe pacifique de l'homme sur la nature, passa inaperçu au milieu du bruit des armes et des épreuves de l'année terrible.

Sur le chemin de fer qui, par Lucerne, Bellinzona et Milan, relie la Suisse et l'Allemagne à l'Italie, on passe dans un grand tunnel d'une longueur de 15 200 mètres, traversant le massif du Saint-Gothard à une hauteur de 1 150 mètres au-dessus du niveau de la mer. Bien qu'il ait 2 kilomètres et demi de plus que celui du mont Cenis, le tunnel du Saint-Gothard a été percé en dix ans, de 1872 à 1882. Cet heureux résultat fut dû principalement à l'emploi d'un nouvel agent explosif, la dynamite, qui vint remplacer la poudre noire, seule employée jusque-là. On a éprouvé des difficultés énormes et inattendues dans ce travail gigantesque : aussi l'entrepreneur, L. Favre, y a-t-il laissé sa vie et sa fortune, malgré l'expérience qu'il avait acquise déjà au percement du mont Cenis.

Le troisième grand tunnel européen est situé sur le chemin de fer allant d'Innsbruck, en Tyrol, à Bludenz, dans le Vorarlberg. Il franchit, à une altitude de 1 300 mètres, le massif montagneux qui sépare les deux provinces, et passe sous le col de l'Arlberg, situé lui-même à une hauteur de 1 750 mètres.

La longueur du tunnel de l'Arlberg est seulement de 10 270 mètres; néanmoins, on est étonné de la rapidité avec laquelle il a été achevé. Mettant à profit les résultats obtenus dans les percements du mont Cenis et du Saint-Gothard, les ingénieurs sont parvenus à exécuter cette grande percée de 10 kilomètres en moins de trois ans et demi, et à devancer ainsi de plus d'une année leurs propres prévisions.

Il est donc maintenant démontré que de puissantes machines perforatrices mises en action par l'eau ou l'air comprimé, doivent, avec le concours de la dynamite et autres violents explosifs, avoir raison des roches les plus dures. Aucun massif ne saurait résister aux agents qui sont parvenus à percer le banc de quartz rencontré dans l'intérieur du Saint-Gothard. L'avancement de près de 11 mètres par jour obtenu dans la percée de l'Arlberg en est une preuve évidente.

Mais deux difficultés d'un autre ordre se présentent lorsqu'il s'agit de pratiquer, à travers une haute montagne, une percée recouverte d'une épaisse couche de roches : ce sont le manque d'air respirable et l'élévation de la température dans les galeries. La santé et le travail des ouvriers en dépendent; les résultats de l'entreprise y sont subordonnés.

Quand il s'agit d'un tunnel ordinaire, on commence par creuser dans la direction convenable une série de puits distants les uns des autres de 2 à 300 mètres et descendant jusqu'au niveau du souterrain projeté. Du fond de chacun des puits, on perce ensuite deux galeries, l'une en avant, l'autre en arrière, jusqu'à ce qu'on ait rejoint la galerie venant du puits voisin. De cette façon, chaque galerie partielle n'est jamais bien longue, et le puits auquel elle aboutit sert à la fois pour le déblayement et pour l'aérage.

On ne saurait opérer de cette façon quand le tunnel doit être situé à des profondeurs de 1 000 et 2 000 mètres au-dessous du sol. On ne peut le commencer que par les deux extrémités; les galeries de direction doivent être poussées en avant sur des longueurs de 7 à 8 kilomètres jusqu'à ce qu'elles se rencontrent.

Comment faire parvenir l'air jusqu'au bout de ces longs souterrains fermés à leur extrémité?

L'emploi de l'air comprimé comme force motrice présente certainement sous ce rapport de grands avantages. Après avoir servi de moteur, l'air sortant des machines est employé à la ventilation. Dans certains cas même, après les explosions de mines, par exemple, on peut faire des emprunts directs d'air à la conduite principale, de manière à chasser rapidement les gaz produits par l'explosion. Au Saint-Gothard, les ouvriers perçaient souvent les conduites d'air comprimé, pour améliorer l'atmosphère confinée dans laquelle ils se trouvaient. Il résultait de ces détournements que la pression de l'air comprimé descendait, au bout de la galerie, de 6 ou 7 atmosphères à 2 ou 3 seulement, et que les machines perforatrices marchaient mal.

Il vaut donc mieux installer deux conduites distinctes, que l'on allonge au fur et à mesure de l'avancement des galeries : l'une d'air comprimé pour le travail des machines, l'autre d'air respirable. Ce dernier n'a pas besoin d'une forte pression, ce qui est un avantage; car les forces hydrauliques nécessaires à la compression manquent souvent, surtout en hiver. C'est ainsi qu'on a opéré à l'Arlberg. La conduite d'air respirable suivait la galerie de direction à 100 ou 150 mètres, et l'on y établissait des branchements qui se rendaient dans tous les chantiers. On envoyait ainsi par chaque tête de tunnel 150 mètres cubes d'air à la minute, tandis qu'au Saint-Gothard on n'en donnait que 100 mètres cubes, quelquefois 50, et même 30 seulement en hiver. L'installation d'une deuxième conduite d'air augmente la dépense; mais la santé des ouvriers s'améliore, et les frais sont largement compensés par le surcroît de travail obtenu.

Un autre effet a été constaté au côté Ouest de l'Arlberg, où fonctionnaient les perforatrices à eau. On a reconnu qu'une projection d'eau pulvérisée rafraîchit l'atmosphère et absorbe les gaz de la dynamite après une explosion. Grâce à cet artifice, on peut rentrer dans le chantier cinq minutes après l'explosion, au lieu d'être obligé d'attendre une demi-heure et même plus. Le temps ainsi gagné est si précieux, que du côté Est, où les per-

foratrices étaient à air comprimé, on avait installé une conduite d'eau comprimée destinée à l'assainissement de la galerie. Ces conduites fournissent en outre aux ouvriers une eau de bonne qualité pendant leur travail.

Le service de la ventilation doit enfin être complété par une large conduite établie sous le plafond de la galerie et qui aspire l'air vicié. Le tirage est produit à l'entrée du tunnel par une cheminée d'appel ou par un ventilateur à force centrifuge. De cette façon, on pourrait peut-être employer les locomotives ordinaires aux charrois dans les parties terminées du tunnel, au lieu des locomotives à air comprimé qui sont fort coûteuses.

Une autre difficulté, plus grave encore, se présente dans le percement des grands tunnels : elle résulte de l'accroissement de la température lorsqu'on arrive aux portions du tunnel les plus profondément situées.

Tout le monde sait que la température s'élève assez rapidement quand on pénètre dans l'intérieur de la terre : les résultats observés dans les mines profondes ont montré qu'elle augmente environ de 1 degré pour un accroissement de profondeur de 32 mètres. Les conditions sont, il est vrai, différentes dans le cas d'un tunnel qui passe sous un terrain fortement accidenté. Les observations faites au mont Cenis et au Saint-Gothard sont parfaitement concordantes toutes les fois que le tunnel passe sous des sommets ; elles conduisent à la règle suivante. Pour obtenir, dans ce cas, la température d'un point du tunnel, on prend la température du point de la surface qui se trouve verticalement au-dessus du premier, et on y ajoute un degré par 50 mètres de différence de niveau. Il n'en est plus de même quand on passe sous une vallée. Lorsque, au Saint-Gothard, on est arrivé sous la vallée d'Andermatt, la différence entre la température du tunnel et celle de la surface était beaucoup plus grande; elle s'élevait à 1 degré par 22 mètres seulement.

Dans le percement du mont Cenis, le maximum de température a été de 29°.5 et encore la température de 29 degrés n'a-t-elle été dépassée que pendant les 500 mètres du milieu. Au Saint-Gothard, le tunnel est percé moins haut : c'est pourquoi la même température de 29 degrés fut atteinte à 4 500 mètres d'Airolo (versant Sud) et à 5 500 mètres de Gœschenen (versant Nord). Dans les 5 kilomètres du milieu, la température a varié de 29 à 35 degrés, et s'est élevée en moyenne à 32°.5.

Cette chaleur ne paraît pas excessive : elle est, en réalité, insupportable dans l'atmosphère saturée d'humidité d'une galerie souterraine; son influence sur la santé des ouvriers est énorme. Ses effets presque immédiats sont : la congestion, l'oppression, une respiration courte et rapide, la transpiration de tout le corps, des évanouissements légers, la pesanteur dans les mouvements, l'accélération du pouls, montant de 80 à 120 pulsations à la minute, enfin une élévation de près de 2 degrés dans la température du corps [1]. La continuation du travail dans ces conditions amène en peu de temps la perte totale de l'appétit et une anémie spéciale, dite *anémie des mineurs*. On l'a quelquefois attribuée à la formation d'un grand nombre de petits vers intestinaux (on en a trouvé jusqu'à quinze cents dans un seul individu); mais ils paraissent être une complication et non la cause de l'anémie.

Au Saint-Gothard, il a fallu réduire la journée de travail à cinq heures; malgré cela, on comptait jusqu'à 60 pour 100 de malades, et la mortalité fut considérable. Il est vrai de dire qu'en dehors du tunnel, les ouvriers étaient dans des conditions hygiéniques déplorables. Ce grand travail avait attiré une foule considérable aux deux extrémités du percement : l'entassement était énorme, surtout à Gœschenen. On raconte qu'une chambre y servait à vingt-quatre personnes : elle contenait quatre lits occupés chacun par deux ouvriers; mais ils devaient, au bout de huit heures, céder leur place à d'autres.

Il semble donc qu'au Saint-Gothard on ait atteint la limite du possible : en essayant d'aller plus loin, on se lancerait dans des aventures dont les conséquences pourraient être terribles. En tout cas, on peut affirmer que la vie et, à plus forte raison, le travail, seraient impossibles dans une atmosphère souterraine, saturée d'humidité et dont la température s'élèverait à 40 ou 45 degrés.

Que penser dès lors des deux routes nouvelles que l'on a projeté de percer à travers les Alpes, celle du Simplon et celle du mont Blanc?

Au Simplon, le tunnel aurait 20 kilomètres de long, et la plus grande épaisseur du massif au-dessus du tunnel atteindrait 2 000 mètres, à 9 kilomètres de l'entrée Nord. En raisonnant par analogie et en admettant l'accroissement de 1 degré par 50 mètres, on trouve que la température la

[1] On a même attribué à l'influence de cette chaleur souterraine l'attaque d'apoplexie dont fut frappé, dans l'intérieur du tunnel, l'entrepreneur L. Favre, au moment où, le 19 février 1879, il visitait avec deux ingénieurs les chantiers de travaux du Saint-Gothard. Mais les chagrins qu'il éprouva dans les derniers temps de sa vie ne furent pas étrangers à ce cruel événement. Favre, prenant pour base de ses calculs les résultats obtenus au mont Cenis et prévoyant d'égales difficultés dans l'exécution, s'était engagé à terminer le tunnel en huit ans, et avait déposé un cautionnement de 8 millions. Quand le percement du mont Cenis avait été achevé, la France et l'Italie n'avaient plus considéré que la grandeur de l'œuvre : elles avaient largement indemnisé l'entrepreneur et pris leur part même dans les dépenses engagées au delà des prévisions. Au Saint-Gothard, des difficultés absolument inattendues s'étaient produites : à l'entrée Nord, on rencontra une roche d'une dureté extrême; la galerie Sud fut envahie par une véritable rivière souterraine; en 1875, une révolte éclata parmi les ouvriers de Gœschenen; en 1877, deux cents maisons d'Airolo furent dévorées par l'incendie. Aussi l'état d'avancement des travaux permettait de prévoir, au commencement de 1879, que le délai de huit années serait dépassé. Favre avait déjà pu juger combien l'esprit allemand qui présidait aux intérêts de la compagnie du Gothard différait de l'esprit français : à cette époque, il avait donc la certitude que le percement du tunnel serait sa gloire, mais qu'il serait en même temps sa ruine.

plus élevée monterait à 36 degrés : elle serait donc peu supérieure à celle du Saint-Gothard.

Le tunnel du mont Blanc n'aurait que 18 kilomètres et demi ; mais à partir de 5 kilomètres de l'entrée Nord, le massif superposé au souterrain aurait, sur une longueur de plus de 3 kilomètres, une épaisseur variant de 2 600 à 3 000 mètres. Il est à supposer que la température s'élèverait à 45 et 50 degrés dans cette portion de la galerie ; et dès lors les conditions de température dans lesquelles devrait s'exécuter le travail soulèvent les doutes les plus sérieux sur la possibilité de son exécution.

Les considérations dans lesquelles nous venons d'entrer à propos de l'élévation de la température dans les grands tunnels ne s'appliquent qu'à la période de percement. Quand les deux galeries se sont rejointes, il s'établit dans ce long canal souterrain un courant d'air qui en modifie notablement la chaleur. Néanmoins les personnes qui ont traversé les tunnels du mont Cenis et du Saint-Gothard ont été quelque peu impressionnées par la chaleur lourde des parties centrales ; et cependant la durée totale du séjour souterrain ne dépasse guère une demi-heure.

E. Lefebvre,
du Lycée de Versailles.

CRUCHES DE BAPTÊME

EN FAIENCE DE SAMADET

(Collection de M. Paul Lafond).

Il était autrefois d'usage chez les habitants des vallées pyrénéennes, et particulièrement chez ceux de la vallée d'Ossau, d'apporter à l'église, lors d'un baptême, une petite cruche ou aiguière qui servait aux ablutions du prêtre après les onctions faites au nouveau-né avec les huiles saintes. Cet usage, qui a presque entièrement disparu depuis de longues années, n'est plus conservé que dans quelques vieilles familles de montagnards qui persistent dans leur attachement aux choses du passé ; mais dans presque toutes les anciennes habitations on trouve encore de ces *cruches de baptême* qui se transmettaient avec un soin religieux de génération en génération ; beaucoup portent inscrit sur la panse le nom de la famille à laquelle elles appartenaient.

D'une ornementation assez commune, mais d'une forme bien particulière, presque toutes ces cruches de baptême proviennent de Samadet, petite localité du département des Landes, qui possédait une fabrique importante fondée en 1732 par l'abbé de Roquépine, homme d'intelligence et de goût, qui avait obtenu un privilège de vingt ans renouvelé plus tard au profit de ses successeurs.

« Les faïences de Samadet, dit M. Tarbouriech dans ses *Documents sur quelques fabriques du sud-ouest de la France*, sont d'un émail fin et d'une blancheur un peu terne ; des fleurs et des oiseaux, assez habilement dessinés, décorent les fonds et les contours. Quelquefois des plats aux rebords sinueux sont ornés d'anses gracieuses imitant des rameaux entrelacés. Généralement, les vases, les coupes et autres ustensiles, présentent des fruits entremêlés de fleurs et de feuillages. Quelquefois aussi l'on retrouve les traces de l'imitation chinoise, et les fleurs cèdent alors la place à ces grotesques personnages qui ont su, par la naïveté des traits et la bonhomie d'allure, se faire pardonner leur laideur typique. »

Cruche de baptême. — D'après un dessin communiqué par M. P. Lafond.

La fabrication de Samadet s'est prolongée jusqu'en 1825 à peu près ; mais, comme la plupart des manufactures de faïence du commencement du siècle, elle ne produisait plus que des pièces de service sans aucune décoration.

Éd. G.

LA MANÉCANTERIE, A LYON [1].

La Manécanterie est un édifice du onzième siècle, attenant à la cathédrale de Lyon, qui était occupé autrefois par les chantres de cette église. Il est classé parmi les monuments historiques.

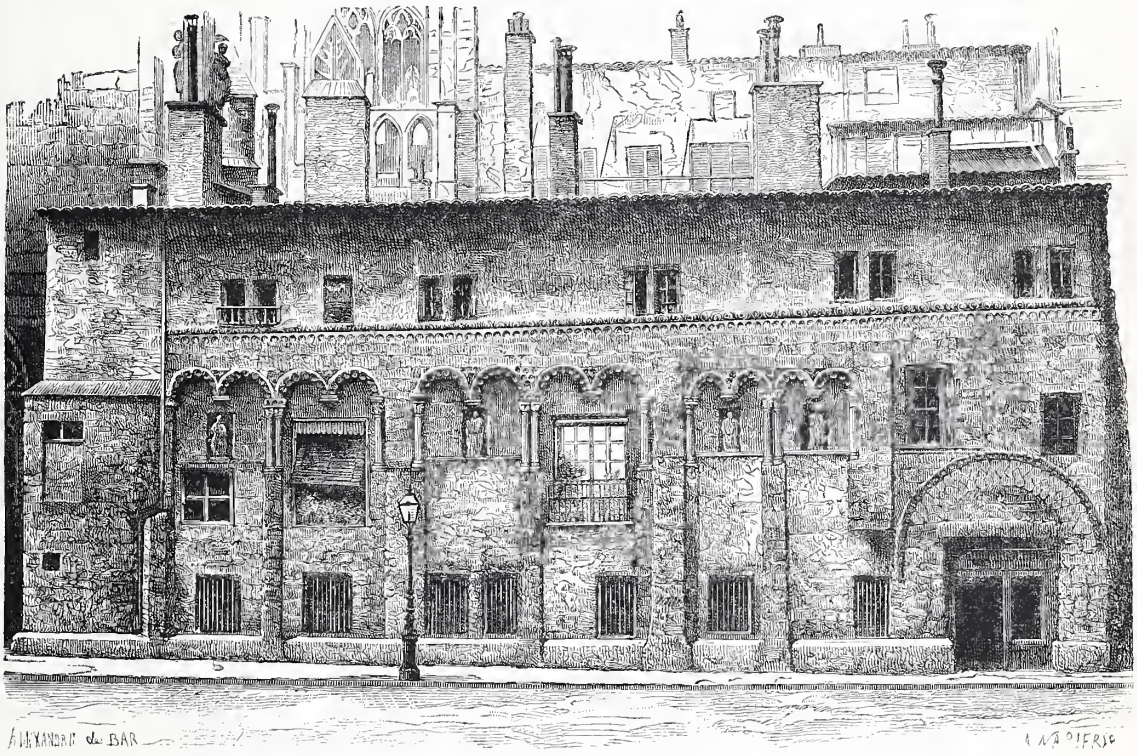
Le nom sous lequel il est connu est rare et prête à la discussion. Littré, qui l'a recueilli dans son

[1] Voy. Bégule, *Monographie de la cathédrale de Lyon*. 1880.

Supplément, l'orthographie *Manicanterie.* D'après Ducange, il vient d'un mot latin du moyen âge, qui paraît être resté propre à la région du Lyonnais; il désignerait un lieu où les chantres se réunissaient avant de *chanter* les offices du *matin (mane cantare).* En effet, dans un document lyonnais de 1345, le chantre qui devait chaque jour accompagner la première messe est qualifié de *manecantans.*

Le bâtiment a été défiguré dans les temps modernes. En 1562, le terrible baron des Adrets le saccagea; quelques-unes des mutilations qu'ont subies les sculptures de la façade datent de cette époque. Puis, on éleva au-dessus de la corniche un attique, qui altéra d'une façon regrettable le caractère de l'ensemble. Enfin on établit un plancher à moitié de la hauteur et on perça de tous côtés des ouvertures, pour substituer à la maîtrise des logements particuliers.

Telle qu'elle est, la Manécanterie n'en reste pas moins un des plus curieux spécimens de l'architecture romane. Le système de décoration se compose d'une série de petites arcatures, reposant sur des colonnes accouplées, que supportent des contreforts d'une faible saillie. Ce qui contribue beaucoup à donner de l'originalité au monument, c'est l'emploi de la brique rouge appliquée en manière de mosaïque; elle forme, par exemple, le dessin



La Manécanterie, à Lyon.

de l'arcade et de la croix qui surmontent la porte d'entrée.

A la Manécanterie sont restés attachés des souvenirs pleins d'intérêt pour l'histoire du théâtre. En 1548, Henri II et Catherine de Médicis y ont assisté à une représentation qui fait époque dans les annales de l'art dramatique.

La première moitié du seizième siècle a vu naître le genre de littérature que l'on a appelé jusqu'ici la comédie *régulière,* c'est-à-dire la comédie savante imitée des anciens. Avant que Jodelle et d'autres membres de la Pléiade entreprissent de la mettre en honneur, une tentative semblable s'était déjà produite en Italie. Tandis que les *sotties,* les *farces,* les *moralités* du moyen âge tombaient dans le discrédit, des écrivains, passionnés pour les chefs-d'œuvre du théâtre ancien, s'efforçaient de les faire connaître, à Rome et à Florence, par des traductions ou par des imitations plus ou moins libres. La première comédie régulière qui parut sur une scène italienne fut la *Calandra* du cardinal Bibbiena; elle fut composée vers 1508 et jouée quelques années plus tard au Vatican en présence du pape Léon X. Le titre vient de Calandro, sorte de Géronte, qui y remplit un des principaux rôles. Puis on eut les comédies de l'Arioste, *la Cassaria, le Nécromant,* et *la Mandragore* de Machiavel. Une académie de Sienne faisait jouer une œuvre collective, *le Sacrifice* (1531). Les souverains, les princes, les évêques, se pressaient à ces spectacles nouveaux et se disputaient l'honneur d'y présider.

A la fin du règne de François Ier, notre littérature n'était pas aussi avancée. Il est vrai que dès l'année 1500 on avait fait passer Térence dans notre langue; en 1537, Bonaventure des Périers

traduisait en vers *l'Andrienne*. En 1545, Ronsard faisait jouer sur la scène d'un collège de Paris une traduction du *Plutus* d'Aristophane. Mais personne ne s'était encore risqué à produire d'après ces modèles un ouvrage original. Ce furent les pièces italiennes qui défrayèrent les premières représentations organisées en France par des lettrés pour le divertissement de la société polie. C'est en voyant jouer des comédies composées à Rome ou en Toscane, que la Pléiade comprit quels résultats pouvait avoir pour l'avenir du théâtre l'imitation des anciens. L'exemple lui fut donné, non à Paris, mais à Lyon.

Le dimanche 23 septembre 1548, Henri II, qui avait entrepris depuis peu un voyage dans les provinces, faisait son entrée solennelle à Lyon avec Catherine de Médicis (1). Les plaisirs que la ville offrit aux souverains ne durèrent pas moins d'une semaine. Le plus nouveau, le plus attrayant et le plus goûté, ce fut une représentation de la *Calandra* de Bibbiena. Elle eut lieu le mercredi 26, à cinq heures du soir, « dans la grande salle de Saint-Jean. » On suppose que ces mots, qui figurent dans le compte rendu de la fête, désignent la Manécanterie (2). C'était auparavant, dit Brantôme, une sorte de galetas. Le cardinal Hippolyte d'Este, archevêque de Lyon, dépensa dix mille écus pour la décoration de la salle et pour les apprêts de ce spectacle, que le roi lui-même, paraît-il, avait demandé. Les marchands florentins, qui formaient à Lyon une colonie considérable, appelèrent d'Italie les meilleurs comédiens du temps et contribuèrent de leur bourse aux frais de la soirée. Voici la description fidèle de la salle, telle que l'a tracée un témoin oculaire : « Sur les cinq heures du soir, Sa Majesté entra en la salle de la Comédie, qui était d'un appareil somptueusement riche, tant en petits anges voletants et nus en l'air et tenant cierges allumés (3), que aussi en tant d'autres figures à demi-bosse, grandes au naturel, chacune élevée sous l'entrée d'une porte à l'antique; et sur la corniche de chaque porte, deux petits enfants de relief, soutenant des festons à fruits moulés. Et étaient les dites grandes figures douze en nombre, six togées (4) à l'antique et couronnées de laurier, représentant six poètes florentins; les six autres armés à l'antique, pour les six ancêtres de la maison de Médicis, qui furent premiers restaurateurs des lettres grecques et latines, architecture, sculpture, peinture, et tous autres bons arts par eux ressuscités et introduits en l'Europe chrétienne, desquels la rudesse des Goths l'en avait longtemps dévêtue. La perspective (1) de relief, et tout autour grands flambeaux de cire blanche, soutenus de maintes Harpies et autres bêtes étranges, toutes rondes (2), pour éclairer tant d'autres enrichissements, qu'il ne reluisait léans (3) que pur or fourbi, ce semblait. »

Le compte rendu auquel nous empruntons ces détails donne aussi l'ordre du spectacle. Nous ne dirons rien de la comédie de la *Calandra;* elle est analysée dans toutes les histoires de la littérature italienne, en particulier dans celle de Ginguené; elle roule d'un bout à l'autre sur les méprises auxquelles donne lieu la ressemblance d'un frère et d'une sœur; c'est en somme, à peu de chose près, une imitation des *Ménechmes* de Plaute. Il est plus curieux de voir en quoi consistaient les intermèdes. On peut en prendre une idée dans le tableau suivant :

LA CALANDRA

Comédie italienne en cinq actes, en prose, par Bibbiena.
La scène représente les principaux édifices de Florence.
Décors de Nannoccio.
La musique des intermèdes par Pierre Mannucci,
organiste de la colonie florentine de Lyon à Notre-Dame.
Barlacchi directeur de la troupe.

OUVERTURE.

L'Aurore, sur un char traîné par deux coqs, chante un couplet accompagné par deux épinettes (4) et deux flûtes d'Allemagne. Apollon paraît ensuite avec quatre femmes, qui représentent les quatre Ages de l'humanité. Il chante des stances, où il explique son rôle et celui de ses compagnes.

PROLOGUE.

Un acteur adresse au roi un compliment pour appeler sa bienveillance sur la colonie florentine de Lyon. Il proclame le titre de la pièce et le nom de l'auteur.

PREMIER ACTE.

Premier intermède. — L'Age de fer, accompagné de la Cruauté, de l'Avarice et de l'Envie, chante un couplet, où il supplie le roi de ne pas le chasser hors de France. Puis on voit défiler au fond de la scène les portraits des bouffons de la cour, représentés en peinture, de grandeur naturelle. Pendant ce temps, le couplet est repris à quatre voix dans la coulisse, avec accompagnement de quatre violes de jambe et de quatre flûtes d'Allemagne.

DEUXIÈME ACTE.

Deuxième intermède. — L'Age de bronze, la Force, la Renommée et la Vengeance. Couplet. Portraits des bouffons. Morceau à quatre voix dans la coulisse, avec accompagnement de trois serpents et d'un trombone.

TROISIÈME ACTE.

Troisième intermède. — L'Age d'argent, Cérès, Palès et l'Agriculture. Couplet. Portraits des bouffons. Dans la cou-

(1) Voy. « La magnificence de la superbe et triomphante entrée de » la noble et antique cité de Lyon, faite au très chrétien roi de » France Henri, deuxième de ce nom, et à la reine Catherine son » épouse, le 23 de septembre 1548. A Lyon, chez Guillaume Roville, » à l'Écu de Venise, 1549. » Il existe de cet opuscule une traduction italienne, publiée la même année chez le même éditeur, mais qui est plus complète, car elle contient de plus un appendice intitulé : *Description particulière de la comédie que la nation florentine fit réciter à Lyon sur la demande de Sa Majesté très chrétienne.* On comprend quel intérêt particulier offrait au lecteur italien cette représentation d'une comédie italienne. Brantôme (*Grands capitaines françois, Henri II*) a puisé son récit dans la version française.

(2) Brouchoud, *Lettre à M. Eudore Soulié.* 1866.

(3) Ce sont des lustres suspendus au plafond.

(4) Portant la toge.

(1) La scène et les décors.

(2) L'auteur, en son naïf langage, désigne par là des *statues* supportant des candélabres, par opposition aux figures de *ronde bosse* qu'il a décrites plus haut.

(3) Vieux mot, encore employé par la Fontaine, qui signifie *là dedans*, comme *céans* signifie *ici dedans*.

(4) Sur cet instrument et les suivants, voy. les Tables.

lisse, solo de chant accompagné par cinq luths, une viole de jambe et une épinette.

QUATRIÈME ACTE.

Quatrième intermède. — L'Age d'or, la Paix, la Justice et la Religion. Couplet. Portraits des bouffons. Dans la coulisse, morceau à cinq voix accompagné par trois trombones et deux cornets.

CINQUIÈME ACTE.

Finale. — Apollon et les personnages du quatrième intermède. L'Age d'or offre à la reine une pièce d'orfèvrerie en or, en forme de lys, présent de la colonie florentine de Lyon. Stances d'Apollon. Stances de l'Age d'or. La Nuit, sur un char traîné par deux hiboux, chante un couplet accompagné par deux épinettes, quatre flûtes traversières et quatre violes de jambe.

On le voit, ce spectacle, le génie à part, diffère peu de ceux que Molière donnait à Louis XIV. Il s'acheva « en grandissime attention et plaisance de tous spectateurs. Lequel ébat fut à Sa Majesté d'une telle délectation qu'il ne voulut s'en contenter pour une seule fois. Le vendredi soir, il voulut encore ouïr réciter la comédie. Laquelle fut aussi de rechef rejouée le lundi après pour Messieurs du Grand Conseil et autres de la ville, qui n'avaient pu entrer aux premiers récitements. »

L'importance de cette représentation n'a pas échappé à Brantôme. Il appelle la pièce une *tragi-comédie* à cause du caractère grave et pompeux des intermèdes : « Ce fut, dit-il, une belle singularité que cette tragi-comédie. C'étoit chose que l'on n'avoit pas encore vue en France. Car auparavant on ne parloit que des farceurs, des joueurs de la basoche et autres sortes de badins et joueurs de badinages, farces, momeries et sotteries ; même qu'il n'y avoit pas longtemps que ces belles tragédies et gentilles comédies avoient été inventées, jouées et représentées en Italie. »

Il est à remarquer que cette année 1548, où Henri II demandait aux Lyonnais une représentation de la *Calandra*, est précisément celle où le Parlement de Paris frappait les mystères et les sotties. Il y a entre les deux faits un rapport qu'il n'est pas possible de méconnaître.

La *Calandra* était l'œuvre d'un cardinal ; elle avait été jouée à Rome devant un pape, au Vatican ; à Lyon, devant un archevêque, dans un édifice dépendant de l'église. L'histoire de la période postérieure nous montre par un exemple frappant à quel point les guerres de religion changèrent les mœurs du clergé et lui firent sentir l'obligation de se soumettre à une discipline plus sévère. En 1600, Henri IV, étant de passage à Lyon, demanda à l'archevêque, son hôte, la permission de faire jouer la comédie dans la salle des clergeons ou enfants de chœur, c'est-à-dire à la Manécanterie ; le roi s'autorisait sans doute de l'exemple de Henri II. Le chapitre, consulté par l'archevêque, répondit que « *pour satisfaire au commandement de Sa Majesté*, ladite salle serait baillée aux comédiens, lorsque Sa Majesté ou la reine seraient en la ville, *et non autrement.* » Les chanoines faisaient entendre par là qu'il ne fallait pas moins que l'autorité royale pour les résoudre à un sacrifice désagréable, et qu'ils ne voulaient pas laisser se perpétuer un abus qui pouvait aller jusqu'à un scandale. Henri IV comprit la leçon. « Il prit en fort bonne part les remontrances du chapitre et manda que cela ne serait pas [1]. »

G. LAFAYE.

PRÉJUGÉS.

UNE VILLE DE COMMERCE NÈGRE.

On se figure généralement les populations nègres comme vivant à peu près comme les animaux que leur instinct pousse à se réunir par hordes et tout au plus à la façon des castors, qui savent se bâtir des huttes et élever la digue de leurs étangs. Quelques familles tyrannisées par un chef que le hasard ou le caprice a placé à leur tête et toujours prêt à vendre ses sujets pour une bouteille d'eau-de-vie ; un féticheur qui exploite la crédulité de ces grands enfants : telle est l'idée que l'on se fait trop souvent de l'état social auquel se serait arrêtée cette grande portion de l'espèce humaine qui occupe la moitié de l'Afrique et toute la Mélanésie. Rien n'est moins vrai ; et, à mesure que l'on connaît mieux les races noires, on reconnaît de plus en plus qu'elles sont bien plus rapprochées de nous qu'on ne le croit d'ordinaire.

Ces réflexions me sont revenues plus fortement que jamais à l'esprit il y a quelques jours. Je relisais les voyages de Clapperton (1822-1826), un de ces intrépides qui ont payé de leur vie l'honneur de nous avoir dévoilé quelques-uns des mystères du continent mystérieux, et il m'a semblé qu'un des meilleurs moyens de réfuter les opinions erronées que je viens de rappeler était de résumer ce qu'il nous dit au sujet de Koulfa.

Koulfa est une ville de douze à quinze mille âmes située dans le Nissé, c'est-à-dire en pleine Nigritie centrale, sur la rive droite du Niger. Elle est entourée d'une enceinte rectangulaire dont chaque côté a sa porte. Toute la contrée environnante est parfaitement cultivée et semée de grands et petits villages, tous également enclos de murs. Le territoire de l'un d'eux est couvert de champs d'indigo, de coton, de maïs et d'ignames.

Les maisons de Koulfa sont en terre. Mais que le lecteur ne méprise pas trop ce genre de bâtisse. Dans ma jeunesse, j'ai vu aux portes de Toulouse bien des maisons dont les murs étaient en *pisé*, c'est-à-dire exclusivement en terre mêlée de gravier, et quelques-unes de ces maisons avaient deux

[1] Documents trouvés et cités par M. Brouchoud. *Les Origines du théâtre de Lyon* (1865), et *Lettre à M. Eudore Soulié* (1866). Henri IV, qui avait fait la demande étant à Lyon, reçut la réponse en Savoie. Il est probable que, depuis son départ, la cour, qu'il avait laissée à Lyon, y menait une vie assez dissipée, et ce fut là ce qui effraya le chapitre. Le mot du roi peut signifier ou bien « *qu'en son absence* on ne jouerait pas la comédie à la Manécanterie comme le souhaitait le chapitre » ; ou bien « qu'on ne l'y jouerait pas, *même lui présent.* » Ce dernier sens paraît préférable.

étages; elles n'en étaient pas moins solides en temps ordinaire. Toutefois je dois dire que l'une d'elles, atteinte par les eaux de la Garonne lors d'une inondation extraordinaire, eut le bas de ses murailles délayé par le flot, et que les quatre murs s'abattirent tout d'une pièce. Koulfa est bâtie sur un terrain assez élevé pour ne pas avoir à craindre de pareils accidents.

Au milieu de la ville se trouve le marché, vaste place ombragée par des arbres touffus. Ce marché est le rendez-vous de toutes les caravanes qui viennent du Yarriba et du Dahomey au sud-ouest, du Niki et du Borgou au nord-ouest, du Niffé au sud-est, du Haoussa au nord, du Bornou au nord-est.

De l'ouest on apporte du sel, des pagnes, diverses espèces de poivre, des matières colorantes pour la teinture des étoffes et la toilette des femmes, du calicot et du drap rouge manufacturé en Europe. On prend en retour du natron, de la verroterie de Venise venue par Tripoli et Ghadamès, de la soie en écheveaux, etc.

Les caravanes venues de l'est amènent des chevaux, du natron, de la soie en écheveaux, de la verroterie, des cordes de soie, des sabres de fabrique européenne, des pagnes moresques, des miroirs italiens, de la résine de la Mecque, de l'essence de roses, des tuniques égyptiennes, des turbans et des bonnets rouges d'origine moresque.

Du Yarriba et du Borgou viennent des noix de gouro; et, en fait de produits européens, des lainages, des toiles de coton imprimées, des plats de cuivre et d'étain, de la faïence et des fusils.

Ainsi Koulfa nous présente le tableau d'un mouvement commercial qui aboutit d'une part à l'Égypte, de l'autre, par l'intermédiaire des traitants des côtes de la Méditerranée et du golfe de Benin, à nos propres manufactures.

Ce tableau tracé par Clapperton nous montre une société fondée essentiellement sur la culture du sol, mais possédant en outre toutes les industries essentielles; connaissant le tissage, la teinture, le travail du fer; offrant aux étrangers des garanties d'ordre et de sécurité qui seules pouvaient provoquer et rendre florissant un commerce auquel concouraient des populations si diverses.

Ajoutons que le voyageur, tombé malade à Koulfa, a pu juger par lui-même des sentiments de bienveillance qui animent ses habitants, de l'affection qui règne dans les familles, et l'on conviendra qu'il y a loin de cet état de choses à ce que trop de gens croient encore sur la foi de préjugés aussi faux qu'arriérés.

De Q.

CARLO BERTINAZZI.

Carlo Bertinazzi, qui posséda à un si haut degré de perfection l'accent réel de notre idiome comique, naquit à Turin le 2 décembre 1710, contrairement à ce que disent de lui tous les biographes, lesquels, à l'exception de Grimm, le font naître environ trois ans plus tard. Son père, Félix Bertinazzi, avait rang d'officier dans l'armée du roi de Sardaigne. Il le perdit à l'âge de trois ans, et ce fut à sa mère Madonna Giovanna-Maria Giti, dont il conserva les soins jusqu'en l'année 1725, qu'il fut surtout redevable de l'excellente éducation qu'il reçut dès sa première jeunesse. Carlo était lettré. Une amusante fiction en fit plus tard le condisciple d'un pape [1]. Il était prodigieusement habile à l'escrime et à la danse; ses jeunes compagnons le proclamaient l'un des premiers d'entre eux dans ces deux exercices du corps; il n'était pas surtout du nombre de ceux, dont parle Montaigne, « qu'abestit parfois la téméraire avidité de la science »; s'il estimait les classiques dont il donnait des leçons à tant le cachet pour vivre, il excellait dans les voltiges de la Bergamasque et se tirait plus habilement des secrets de l'épée que le sieur Horace de Saint-Didier, qu'admira le dix-septième siècle.

Un hasard inattendu lui montra une voie qui n'était pas sans dangers.

Un comédien bien connu alors en Italie, qui remplissait en ce temps les rôles d'Arlequin à Bologne, où demeurait C. Bertinazzi avec sa mère, ayant été emporté subitement par une maladie, le directeur du théâtre, craignant de manquer d'excellentes recettes, fit faire secrètement la proposition de le remplacer provisoirement au jeune Carlin, qui accepta par obligeance et amusement, et, sous le masque, imita si parfaitement l'acteur défunt que le public bolonais ne s'aperçut pas de la substitution. La vérité, toutefois ne tarda pas à être connue et l'engouement du public bolonais resta le même. Carlin, dès lors, prit la profession au sérieux : il réunissait en lui toutes les qualités d'un Arlequin tel que les plus raffinés le comprenaient en Italie. Il fallait pour un tel rôle, avec l'extérieur que donne un jeu facile, trouver en soi spontanément l'invention dramatique, la réaliser par un geste comique indépendant pour ainsi dire du langage, et être enfin plaisant jusqu'à la folie et parfois naïf jusqu'à l'attendrissement.

Avant Carlin, l'Italie avait admiré Biancolelli, Gherardi, Tomaso Vicentini, et beaucoup d'autres dont les noms ne nous sont pas parvenus. Quand Tomaso mourut, le comédien qu'avait si bien fêté Bologne fut appelé à Paris; c'était en 1741. Carlin y brilla d'abord par sa jeunesse, par la prestesse de ses mouvements; au commencement, il parla peu, ne sachant pas notre langue, et s'il ajouta quelque chose à l'ancien répertoire, ce fut surtout par sa désinvolture sans égale et son esprit inventif.

Chaque soir, il lui fallait inventer quelque chose de nouveau dans ces pièces improvisées du Théâ-

[1] Voy. le pastiche intitulé : *Clément XIV et Carlo Bertinazzi*, par Henri de Latouche. Paris, 1829, 2 vol. in-12.

tre Italien, si bien décrit par l'amusant président de Brosses. « Les anciennes pièces, dit-il, ne se jouent pas... on joue comme aux Italiens, à Paris, de ces pièces non écrites dont ils ont, par tradition, un canevas que les acteurs remplissent à l'impromptu. Elles n'ont ni mœurs, ni caractères, ni vraisemblance, consistent en intrigues, en événements singuliers, en lazzi, en bouffonneries, en actions plaisantes. On ne peut rien imaginer de plus réjouissant quand on n'est pas prévenu, ni de plus insipide quand on les voit pour la seconde fois. Cette manière de jouer à l'impromptu, qui rend le style très faible, rend en même temps l'action très vive et très vraie. La nation (italienne) est vraiment comédienne ; même parmi les gens du monde, dans la conversation, il y a un feu qui ne se trouve

Carlo Bertinazzi. — D'après un portrait original de la collection Jubinal. (Inédit.)

pas chez nous, qui passons pour être si vifs. Le geste et l'inflexion de la voix se marient toujours avec le propos au théâtre ; les acteurs vont et viennent, dialoguent et agissent comme chez eux. Cette action est tout autrement naturelle, a un tout autre air de vérité que de voir, comme aux Français, trois ou quatre acteurs rangés à la file sur une ligne, comme un bas-relief au-devant du théâtre, débitant leur dialogue chacun à leur tour. »

Quelle que fût l'habitude qu'il eût déjà du théâtre, Bertinazzi n'osa pas d'abord se livrer tout entier chez nous à cette faconde amusante qui rendit plus tard et plus complète sa réputation et qui n'avait rien de commun avec la comédie parisienne ; il était sûr de l'expression vraiment comique de son geste, il ne l'était pas encore de sa diction. On avait composé pour son début une pièce intitulée : *Arlequin muet par crainte,* et ce fut dans cette petite comédie qu'il se fit connaître au public ; on l'adopta sans hésitation, et dès l'année suivante il fut admis comme sociétaire dans la compagnie qui avait si bien deviné tout ce qu'il valait. Maître en peu de mois de toutes les finesses de la langue française, il épancha sa verve intarissable sur tous les canevas qu'il avait apportés d'Italie, et les rires de l'auditoire prouvaient chaque soir avec quel talent il avait su les rajeunir. Carlin avait dé-

passé à force d'esprit ses rivaux et faisait oublier les Dominique et les Thomassin.

Il y avait un peu plus de vingt ans qu'il divertissait les Parisiens et qu'on l'aimait dans sa compagnie, où l'on avait mille occasions d'apprécier la bonté de son cœur et les hautes qualités de son esprit, lorsqu'il songea à se marier. Il épousa, le 14 juin 1760, à Saint-Eustache, Mlle Foulquier, jeune fille née à Nantes, qui le rendit père de six enfants. Jamais ménage ne fut plus heureux.

FERDINAND DENIS.

DIEU.

Définition par Newton.

En terminant le livre des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle,* dans lequel il a établi le vrai système des mouvements célestes, Newton s'exprime ainsi :

« Le maître des cieux régit toutes choses, non comme étant l'âme du monde, mais comme étant le souverain de l'univers. C'est à cause de sa souveraineté que nous l'appelons le Dieu souverain. Il régit toutes choses, celles qui sont et celles qui peuvent être. Il est le Dieu un, et le même Dieu partout et toujours. Nous l'admirons à cause de ses perfections, nous le vénérons et l'adorons à cause de sa souveraineté. Un Dieu sans souveraineté, sans providence et sans but dans ses œuvres, ne serait que le destin ou la nature. Or, d'une nécessité métaphysique aveugle, qui est partout et toujours la même, nulle variation ne saurait naître. Toute cette diversité des choses créées selon les lieux et les temps (qui constitue l'ordre et la vie de l'univers) n'a pu être produite que par la pensée et la volonté d'un être qui soit l'être par lui-même et nécessairement. » (1)

Marcher les yeux au ciel!

VICTOR HUGO, *Deux voix dans le ciel.*

ROUTES DIVERGENTES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 270 et 282.

III

Il n'y avait pas loin de vingt ans que les sept enfants avaient échangé dans le petit bois un serment quelque peu téméraire ; car qui peut savoir où il sera, ce qu'il sera et ce qu'il pourra faire dans vingt ans? Monsieur Magnac, sous-chef de bureau au ministère des finances, passait, un beau jour d'avril, par la rue des Lombards ; il l'avait choisie pour sa fraîcheur, car ces premiers soleils d'avril sont cuisants et causent des éternuements sans fin aux imprudents qui s'y exposent. Monsieur Magnac, comme les gens dont la vie se passe à l'ombre, était d'une santé délicate et craignait les brusques changements de température.

Il se rappela tout à coup qu'il était enrhumé, et que sa provision de réglisse était épuisée. Il était bien placé pour la renouveler : il entra chez le premier herboriste, demanda un bâton de jus de réglisse, et pria qu on le lui coupât en petits morceaux.

Pendant que le commis préparait son bâton de réglisse, M. Magnac regardait autour de lui, et trouvait ce séjour bien sombre : à peine s'il distinguait les festons d'herbes aromatiques qui pendaient de tous côtés, les monceaux de têtes de pavot, les bocaux parés de leurs étiquettes. Il avait la vue un peu basse, et il ne s'aperçevait point de l'attention curieuse avec laquelle l'herboriste le regardait. C'était un jeune homme, cet herboriste, à peu près aussi jeune que M. Magnac ; il était un peu maigre, un peu pâle, de cette pâleur qu'ont les salades qu'on attache pour les faire blanchir, ou les plantes qui poussent dans une cave ; mais il était jeune, et ses yeux très vifs ne quittaient point M. Magnac ; par moments même, il entr'ouvrait les lèvres, comme s'il eût voulu lui demander quelque chose.

Le bâton de réglisse était coupé. M. Magnac tira de sa poche une bonbonnière pour l'y mettre. C'était un homme soigneux que M. Magnac, et il conservait cette bonbonnière depuis son enfance.

En la voyant, l'herboriste s'élança hors de son comptoir. — Je ne me trompais pas ! vous êtes bien Magnac... M. Magnac, de Thirois?

— Oui, j'y ai passé mon enfance, c'est vrai... mais mon père l'a quitté il y a dix-huit ans, et je n'y suis plus retourné. Et vous, Monsieur, vous êtes?...

— Ravinet... Vous ne vous rappelez pas Ravinet? et le bois où nous avons fait une si fameuse partie? Et Gerbaud, et Nachou, et les autres?

Oh ! si, Magnac se rappelait ; et il avait pris les mains de Ravinet, qu'il serrait en souriant avec un voile entre ses prunelles et les verres de son lorgnon... si bien qu'il lâcha les mains de Ravinet pour aller à la recherche de son mouchoir.

— Te voilà donc herboriste, mon ami ! c'était une vocation ! Te rappelles-tu, le jour de cette fameuse partie, comme tu épluchais tes bouquets, au grand scandale de Janvier? Qu'est-ce qu'il est devenu, celui-là?

— Il est jardinier : il a joliment réussi ! Il s'est fait bien venir du jardinier qui soignait les fleurs de madame Tresneau, et à présent il a un jardin à lui, à Clamart, avec des serres où il cultive des fleurs qu'il envoie à Paris et qu'on lui paye très cher : il est en train de faire fortune. Seulement je ne sais pas comment il s'est arrangé avec son père, qui voulait le garder à la ferme. Nous lui ferons raconter son histoire le mois prochain ; car tu y viendras, n'est-ce pas? il y aura vingt ans !

(1) Extrait du scolie général qui termine l'ouvrage.

— Ma foi! je n'y pensais plus; mais si tu y vas, j'irai aussi; nous y serons au moins deux. Je vais demander un congé à mon chef.

— Moi, je laisserai la boutique à mon commis, et la maison à ma femme et à ma mère.

— Tu es marié? ta mère est ici? Je serai bien aise de la revoir, ta mère : quelles bonnes galettes de blé noir elle nous faisait!

— Ce sera bien de l'honneur pour elle... Si tu veux entrer, elle est là...

La minute d'après, Magnac était assis dans l'arrière-boutique de l'herboriste; il renouvelait connaissance avec la veuve Ravinet, ravie de revoir *quelqu'un de Thirois,* et il était présenté à Mme Ravinet jeune et à deux petits Ravinets très sages, qui étaient bien peignés et avaient les mains propres. On causa, et les vieux souvenirs ont tant de charme que Magnac ne songeait plus à l'heure de son dîner, quand il vit la veuve se lever pour étendre la nappe blanche sur la table, et que la jeune femme lui dit en rougissant : « Si vous vouliez bien accepter notre simple dîner... »

Un simple dîner de famille!

Magnac le trouva meilleur que ceux de son restaurant. Au dessert, revenant sur le fameux serment des sept, il interpella tout à coup Ravinet.

— Tu dis que nous les retrouverons tous?

— Tous, je ne sais pas; mais Nachou est encore au pays, et Janvier y retourne souvent; M. Tresneau y est toujours notaire, ainsi son fils doit y revenir; je sais qu'on l'a vu il y a quelques années, avec un uniforme, je ne sais plus lequel.

— Je le sais, moi : il est entré à l'École forestière l'année où j'entrais dans les bureaux. Quand nous étions ensemble au lycée, il ne voulait rien faire. « Puisque je veux être garde forestier comme Serpier! me disait-il; on n'a pas besoin de latin pour être garde forestier. Je sais bien, moi, que si j'apprends le latin et si je me fais recevoir bachelier, papa voudra que je sois notaire, et je ne veux pas être notaire, je veux vivre dans les bois. » Cela a duré jusqu'au jour où un des grands élèves a été reçu à l'École forestière : naturellement on en a parlé dans toutes les études, et Tresneau a compris qu'on pouvait vivre dans les bois tout en ayant appris le latin. Il a bien travaillé depuis; il est garde général et très content de son sort. Et toi, voyons, ton histoire, à toi?

— Mon histoire? J'ai rencontré un jour un monsieur qui cueillait du bouillon-blanc, je l'ai aidé, et je lui ai montré où l'on trouvait d'autres plantes qu'il cherchait. Il m'a fait causer, et m'a demandé si je pouvais lui récolter les plantes dont il avait besoin : c'était un herboriste de Maugrain. Pendant deux ans j'ai travaillé pour lui, j'étais content de gagner quelques sous pour ma mère. Ensuite il m'a pris chez lui comme apprenti; j'ai suivi des cours, j'ai passé des examens, je suis devenu assez habile pour me placer à Paris. Mon bonheur m'attendait là; j'ai trouvé un bon patron, le meilleur des hommes; il m'a donné sa fille, qui lui était pourtant demandée par de plus riches que moi, et j'ai pu faire venir ma mère...

— Il ne dit pas tout, Monsieur, interrompit la jeune madame Ravinet; il ne dit pas que pendant cinq ans que mon père a été malade, perclus, ne pouvant rien faire, il s'est chargé de tout le travail, ne prenant pas seulement une heure de repos, m'aidant à soigner mon père, nous consolant, nous encourageant... Si nous n'avons pas été ruinés, si nous ne sommes pas morts de misère et de chagrin, c'est bien à lui que nous le devons.... N'est-ce pas, mère, que c'est vrai? Vous l'avez vu, puisque mon père a encore vécu deux ans après que vous êtes venue demeurer avec nous. Je vous entendais assez, tous les deux, mon père et vous, parler de mon mari, c'était à qui dirait le plus de bien de lui!

Magnac était tout ému.

— Sur sept que nous étions, dit-il, toi au moins tu as trouvé ta voie et tu es heureux!

— Et vous, Monsieur? dit timidement la jeune femme.

— Moi? je n'ai pas tiré grand'chose du petit bois; ce n'est pas faute d'y penser et de le revoir avec sa verdure, son soleil, son herbe verte et ses fraîches fleurs... Mais on m'a fait entrer au ministère, et je vais à mon bureau tous les jours : c'est monotone, mais c'est utile... Je n'ai pourtant jamais eu de goût pour la vie renfermée...

— Eh bien, moi, je n'éprouve pas du tout le besoin de vivre au grand air. Les plantes ne sentent jamais si bon que quand elles sont cueillies et mises en petits paquets. Voyez cette botte de menthe sauvage et ces guirlandes de houblon : y a-t-il rien de plus réjouissant?

Magnac se mit à rire et se leva pour prendre congé; et les deux anciens camarades se promirent d'être fidèles au rendez-vous du 2 mai.

A suivre. Mme J. Colomb.

NOS PROFILS.

Mes anciens collègues de l'Assemblée constituante peuvent se rappeler un orateur qui, ne réussissant pas à obtenir assez d'attention, s'en montra fort affligé, et, s'interrompant, se mit à s'écrier douloureusement : « — Ah! si vous me connaissiez! » — Quelques-uns rirent; je fus touché : je me sentis une sympathie pour l'homme sans être plus persuadé par l'orateur. Mais se connaissait-il bien réellement lui-même? Il le croyait; cependant, si j'en juge par mon expérience personnelle, rien ne saurait être plus difficile pour chacun de nous que d'arriver à savoir exactement ce qu'il est. Il est vrai que le nombre est rare de ceux qui ont l'habitude de regarder souvent au fond d'eux-mêmes, et de se bien étudier de face et en plein avec sincérité. La sincérité même n'y suffit pas : il faut une certaine puissance et ampleur d'obser-

vation ; le plus souvent, avec la meilleure volonté du monde, on ne se saisit à peine que de profil ; mais il y a, ce me semble, tant de profils différents en chacun de nous pendant les phases différentes de notre vie, qu'on ne peut guère savoir auquel s'en tenir définitivement comme base d'étude. Ce serait certainement une exagération que de ne pas reconnaître qu'il y a dans notre être moral une part originelle, persistante, même immuable ; mais, hélas! combien n'est-elle pas restreinte et souvent voilée! Pour se rassurer et ne pas perdre toute confiance en nos efforts, le mieux est peut-être de ne pas refuser tout à fait de croire aux jugements de notre famille et de quelques vrais amis.

Éd. Ch.

LA BELLE QUÊTEUSE.

L'explication de cette vignette se trouve à la page 8 du *Roman bourgeois :*

« Cette fille étoit pour lors dans son lustre, s'étant parée de tout son possible, et ayant été coif-

La Quêteuse. — D'après une vignette du *Roman bourgeois* (édition de 1712).

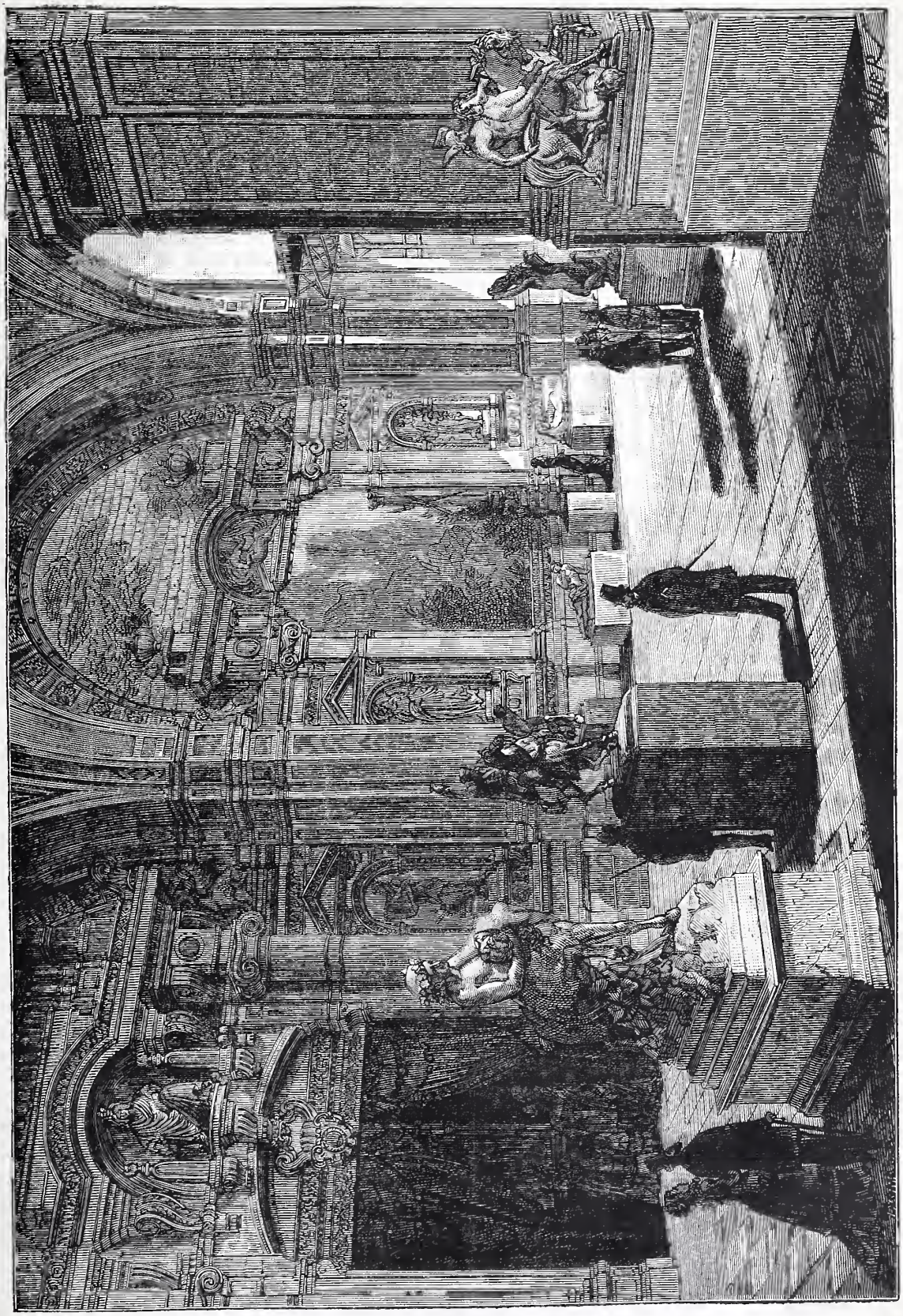
fée par une demoiselle suivante du voisinage. Elle ne s'étoit pas contentée d'emprunter des diamants, pour paroître davantage, elle avoit aussi un laquais d'emprunt, qui lui portoit la queue ; et quoique tout cela ne fût pas de sa condition, néanmoins elle fut bien aise de ménager cette occasion de contenter sa vanité... Quant à son meneur, c'étoit le maître clerc du logis, qu'elle avoit pris par nécessité autant que par ostentation ; car le moyen sans cela de traverser l'église sur une infinité de chaises occupées par tous ceux qui entendoient le sermon? Avec ces avantages, elle fit fort bien le profit de la sacristie. »

PÉRISTYLE DE LA SECTION DES BEAUX-ARTS
A l'Exposition de 1878.

La façade extérieure du péristyle de la section des beaux-arts à l'Exposition universelle de 1878 se composait de trois arcades retombant sur des

piliers droits très larges et laissant voir, dans ses détails comme dans son ensemble, le triple porche qu'elles encadraient.

Le couronnement se composait d'un entablement surmonté, au-dessus de chaque pilier, d'une sorte de pomme de pin, et, au sommet des arcs, de trois



Souvenir de l'Exposition de 1878. — Péristyle de la galerie des beaux-arts.

écussons où se lisaient les mots *Sculpture, Architecture* et *Peinture*.

Les trois arcades donnaient accès dans le péristyle que représente notre gravure, et correspondaient à trois divisions de la muraille de fond dudit péristyle. La division médiane (à gauche de

notre figure) formait la porte de la galerie des beaux-arts, et cette porte se composait d'un entablement supporté sur deux colonnes et surmonté d'un modèle de temple grec. A droite et à gauche, des compositions, formées par un carrelage en faïence, ornaient les panneaux. Enfin, aux côtés de chacun de ces panneaux, on avait représenté la Sculpture, l'Architecture, la Peinture, la Gravure, la Céramique et l'Orfèvrerie, au moyen de grandes figures également en carrelage.

X.

UN ANCÊTRE DE JEAN DE LA FONTAINE.

Suite. — Voy. p. 150.

A la suite de l'article publié par nous dans le numéro du 15 mai dernier, plusieurs personnes nous ont écrit pour nous demander de reproduire le texte des fables correspondantes, dans notre auteur des *Ci nous dit,* à quelques-unes de celles de l'immortel fabuliste. Nous avions pensé un instant à rajeunir le style du treizième siècle; mais ce serait lui faire perdre sa grâce : nous préférons donc donner le texte original avec ses tournures et son orthographe archaïques, l'accompagnant de quelques-unes des miniatures qui se trouvent dans le manuscrit Monmerqué, et qui ont elles-mêmes leur saveur de naïveté toute spéciale. Nous suivrons l'ordre des éditions de la Fontaine, indiquant en passant les numéros de notre manuscrit.

Voici d'abord la fable si populaire du *Renard* et du *Corbeau* (la Fontaine, liv. I, fable 2; Ci nous dit, nº 361) :

« Ci nous dit comment uns Renars dist à une Corneille : « Hai, gentilz osiaus, tant fust ore de » bonne heure nez qui un mot vous peust oïr » chanter! »

» Et pour ce qu'elle cuida qu'il le deist à certes (véritablement), si se print à chanter, et Renars print une pièce de chair qui li chu (lui tomba). C'est à entendre que toutes foiz que nous nous enorguellissons, nous pardons nos vertuz. »

Cette fable est une des plus vieilles et des plus populaires. Pour ne parler que des plus anciennes versions, elle se retrouve dans Ésope et dans quatre autres auteurs grecs, et nous ferons seulement remarquer que chez deux de ceux-ci c'est bien en effet un morceau de viande que tient la corneille, au lieu du fromage que la Fontaine lui a prêté, à l'exemple de la plupart des fabulistes.

Moins populaire peut-être, mais aussi ancienne est la fable du *Lièvre* et des *Grenouilles* (la Fontaine, liv. II, fable 14; Ci nous dit, nº 559). Notre auteur ne peint pas les lièvres mélancoliques, comme l'ont fait Ésope et la Fontaine, il nous les représente seulement comme poltrons, et tandis que la Fontaine tire sa morale de la poltronnerie :

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi,

les Ci nous dit, s'inspirant peut-être du passage de Sénèque dans ses *Troades.: Est miser nemo nisi comparatus,* appliquent leur fable à toutes les tribulations de la vie.

« Ci nous dit comment un tropel (troupeau) de lièvres s'enfuioient pour le vent qui remuoit les fuelles dou bois, et aloient disant : « Quant (que) » nous sommes ore couarts qui pour les fuelles » dou bois laissons nos habitations! » Comme un tropel de rainnes (grenouilles) les oïrent, qui estoient à un soleil, si sallirent (sautèrent) en l'yaue de paour. Lors dist uns anciens preudons lièvres : « Nous ne sommes pas encor des plus meschans, » encor a-on paour de nous : retournons en nos » régions et nous confortons en nos tribulations » que nous ne sommes pas seulz qui avons à souf- » frir. » C'est à entendre qu'en toutes tribulations que nous véons soufrir à autri, nous nous devons conforter et loer Nostre-Segneur, en pensant que par nos désertes (défauts) les aurions ou telles s'il li plaisoit. »

Voici au contraire un apologue dont on ne rencontre nulle trace dans les auteurs grecs et latins. C'est un des chefs-d'œuvre de la Fontaine, et il dit lui-même qu'il l'a tiré des *Mémoires* écrits par Racan sur *la Vie de Malherbe :*

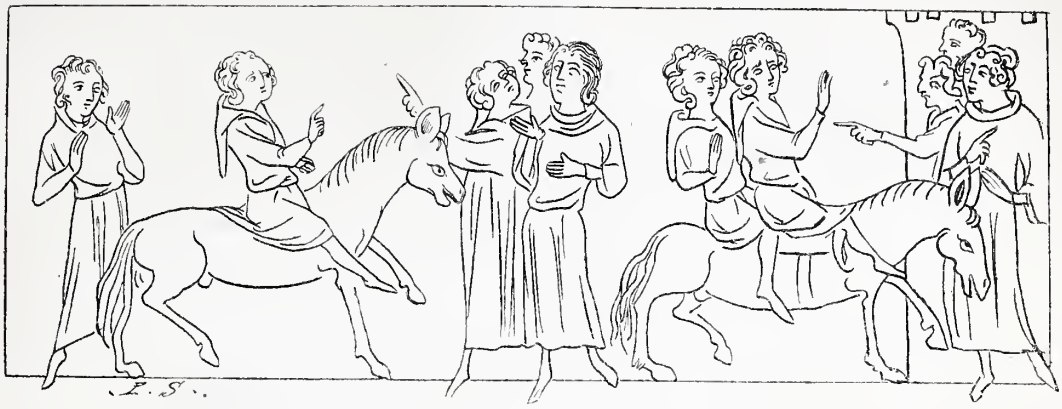
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.

Le sujet de cette fable, *le Meunier, son Fils et l'Ane* (la Fontaine, liv. III, fable 1; Ci nous dit, nº 342), était connu cependant bien avant Malherbe. Notre auteur du treizième siècle nous donne tous les détails reproduits par la Fontaine, et nous ne doutons pas qu'il ne les ait puisés dans les chansons de quelque trouvère populaire à l'époque où il composait son ouvrage. Quoi qu'il en soit, le sujet lui a aussi porté bonheur; de tous ses petits récits, celui-ci est un des mieux traités.

« Ci nous dit comment uns preudons alloit ou marché, li et son fil, et menoient un asne, et le moquèrent gens pour ce qu'il étoit sur l'asne et ses filz à pié. Comme il vit que les gens en parloient, il monta son fil sur l'asne, et après vindrent gens qui le moquèrent plus que li premier. Lors montèrent endui (tous deux) seur l'asne; encor les moquèrent plus les gens qu'il encontrèrent que n'avoient fait li autre. Lors chacièrent leur asne tout vieu (vide) devant eulz, et encor furent-il aussi bien moquié comme les autres foiz. Lors s'areistèrent au chief de la ville, et demanda li preudons a son fil que les gens avoient dit qu'il avoient encontrés. Il respondi : « Li premier dis- » trent quar c'eistoit laide chose quant vous estiez » seur l'asne et j'estoie à pié, et li second distrent » quar c'eistoit laide chose quant j'estois seur » l'asne et vous à pié, et li tiers se moquèrent de » ce que nous estions endui seur notre asne, et » aussi se moquèrent li quars de ce que nous pa- » tollions la boe et nostre asne alloit tout vieus. » — Ore, biau filz, dit li preudons, il n'a c'une » lieue jusques en nostre maison, et si voi bien que

» nous ne avons seu demener en celle manière » que nous n'aions esté moquié, et malgré leur » moqueries sommes venuz au marché. Si te lo » puet porter si honnestement en cest monde que » qui que ce soit n'en face son damage. »

L. Merlet.



Miniature du treizième siècle (manuscrit Monmerqué). — Le Meunier, son Fils et l'Ane.

» (te conseille) que dès ore en avant tu ne laises » nulle chose à faire pour les paroles des gens » puiz que tu vois que nuz, tant soit sages, ne se

Fin du Monde.

A quoi reconnaîtra-t-on que la fin du monde est venue?

— Ce sera le jour où une âme ne pourra plus rien pour une autre âme. *Le Coran.*

PAROLES DE THÉNARD SUR LE CIRON.

Un de nos correspondants nous écrit :

« Je trouve dans *le Naturaliste,* sous la signature de M. Stanislas Martin, le passage suivant :

« En 1832, dans son cours à la Sorbonne, l'il- » lustre Thénard nous disait : Le ciron, cet in- » secte qui vit sur notre peau, a son utilité. Il » meurt; il tombe sur la terre; il s'y décompose » pour fournir un atome d'azote, dont a besoin un » végétal. Il y a cinquante ans, dans mes confé- » rences publiques, je faisais ressortir cette loi » naturelle qu'un être, en mourant, aide à l'exis- » tence de celui qui vient de naître, que c'est la » vie universelle. »

» Je suis heureux de voir qu'il se trouve encore quelques hommes qui rendent justice à un savant que la génération actuelle oublie trop souvent quand elle ne le dénigre pas. On voit que toutes les idées à la fois grandes et justes ne datent pas d'aujourd'hui. »

B. Q.

L'ARMÉE EN CHINE.

Le noyau de l'armée en Chine représente une classe à part, où le service militaire est héréditaire et constitue une occupation obligatoire; c'est la classe des premiers conquérants du pays, connus sous le nom des « huit pavillons. » Ces soldats sont principalement cantonnés à Pékin, mais ils forment aussi les garnisons de différentes villes de province. Actuellement leur nombre est évalué à 200 000 hommes. Viennent ensuite les troupes appelées « pavillons verts », fournies par les populations des dix-huit provinces de la Chine proprement dite.

L'État assigne les frais d'entretien de 650 000 hommes de troupes de province, mais leur nombre effectif dépend entièrement des gouverneurs et varie selon les nécessités du moment. Dans certaines provinces, outre les deux catégories susmentionnées, il se trouve d'autres corps d'armée complétés à l'aide des milices. Ces dernières, y compris les troupes indigènes de la Mongolie et du Thibet, se chiffrent par 400 000 hommes.

Il y a un quart de siècle, le gouvernement chinois avait fait des tentatives pour introduire le système européen dans l'armée, de même qu'on avait commencé à se munir d'armes d'un modèle nouveau et à construire des forteresses. Des officiers instructeurs français, anglais et prussiens, furent appelés; mais l'ancienne organisation militaire fut maintenue; seulement, à côté des troupes anciennes on vit se former des régiments nouveaux sur le modèle des armées européennes, équipés et armés comme celles-ci, et même en partie commandés par des officiers européens. C'est cette nouvelle catégorie de troupes qui forme le nouveau noyau de la force armée chinoise. En 1880, on décida de procéder à une réorganisation systématique de l'armée d'après le principe que, en vue de la défense du pays, il est indispensable de posséder en permanence trois armées actives, ainsi qu'un certain nombre de troupes de garnison. Ayant plus de 240 000 hommes de troupes de la nouvelle formation, la Chine put aisément parvenir, dans l'espace de cinq ans, à effectuer la

réorganisation projetée; et, de fait, pendant la dernière phase de la guerre franco-chinoise, on vit aller au feu, au Tonkin, des troupes nouvellement organisées qu'on y avait fait venir de différents points du littoral.

LES OISEAUX CHANTEURS.

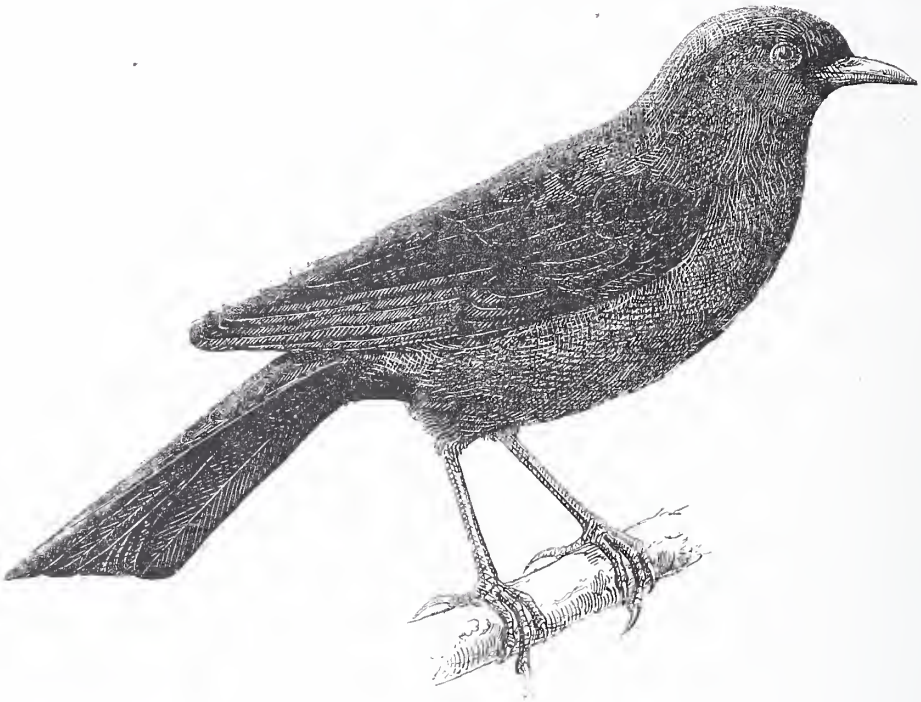
Suite. — Voy. p. 251.

LE MERLE.

Le chant du Merle ne peut être confondu avec aucun autre. Il est le premier qu'on entende dans les jardins au printemps et même avant le printemps, au commencement de mars, quelquefois dès la fin de février, quand la température est douce.

Ce chant est d'une sonorité extraordinaire. Il perce l'espace à une très grande distance. Il se compose d'une série de phrases, les unes courtes (de trois ou quatre notes), les autres plus longues (de huit à dix notes), toujours variées. Aucune ne répète la précédente. Comme celles qui se ressemblent ne reviennent qu'à d'assez longs intervalles, elles paraissent toujours nouvelles. On a le sentiment que l'oiseau improvise.

La chanson du Merle est gaie, pleine d'entrain et d'élan. Souvent une phrase entonnée posément, largement, tout à coup se termine par une fioriture folâtre ou par une dissonance drolatique. On dirait que l'oiseau, ravi de revoir le soleil, la verdure naissante, la saison des nids, ne peut contenir sa joie et l'épanche par une espièglerie musicale. Il y a de la gaminerie dans le chant du Merle.



Le Merle.

Il siffle ainsi à plein gosier, sans arrêt, pendant toute une heure; puis il s'interrompt, va et vient d'un air affairé, volète rapide et furtif d'un arbre à l'autre, et fait entendre, en s'agitant dans la feuillée, des *tac tac*, des *bic bic*, d'abord bas et discrets, ensuite de plus en plus sonores et précipités; bientôt, posé sur une haute branche, il recommence ses vocalises. Il chante donc presque continuellement depuis le point du jour, entre trois et quatre heures du matin, jusqu'au coucher du soleil. Au crépuscule, avant de se percher pour dormir, il lance encore, du fond des fourrés, des fusées de sons aigus et rapides, qui ressemblent à des éclats de rire.

Comme les Merles font plusieurs couvées, généralement trois, leur saison de chant se prolonge au delà de celle de la plupart des autres oiseaux, jusqu'en plein été.

Sa grande taille, son plumage tout noir, sur lequel tranche un long bec d'un beau jaune, font aisément reconnaître le Merle, — nous parlons du mâle adulte; la femelle n'a pas le bec jaune et n'est pas noire, elle est plutôt d'un brun roussâtre; les jeunes lui ressemblent. — On le voit souvent descendre à terre, courir sur les plates-bandes et les gazons, où il pioche violemment à coups de bec pour en tirer des vers de terre qu'il avale ou qu'il porte à ses petits. Perché sur une branche, il ne s'y tient pas tranquille; toujours inquiet, agité, il secoue ses ailes, il relève sa queue en l'étalant, puis la rabaisse pour la relever de nouveau.

Quoique sauvage et défiant, il affectionne nos jardins, même les plus petits, même ceux qui sont enfermés entre de hautes maisons dans le centre des grandes villes. Il s'y croit à la campagne, et il nous en donne, à nous aussi, l'illusion. Il y niche

dans quelque arbuste très touffu, ou dans les lierres épais qui enveloppent les troncs des arbres ou tapissent les murs. Il est si adroit, si habile à profiter des moments où vous ne le regardez pas, que le nid se trouve construit, presque sous vos yeux et à la portée de la main, sans que vous vous en soyez aperçu. L'hiver, il ne nous quitte pas; par les temps de neige, on lui rend un grand service en déblayant un coin du sol et en y émiettant du pain : il vient le manger, même tout près de la maison.

Aimons et protégeons les Merles; ne soyons pas de ceux qui prétendent considérer ces charmants oiseaux comme un gibier pour s'autoriser à les tuer, ou qui les emprisonnent dans des cages pour les déshonorer en substituant à leur chant naturel des airs de carrefour et de cabaret.

LE PINSON.

Le chant du Pinson n'est guère en retard sur celui du Merle. Il retentit déjà dans les bois et dans les jardins au mois de mars. Il dure jusque dans les premiers jours de juillet.

On ne peut mieux définir ce chant qu'en le comparant à une sonnerie de clairon : il en a le mouvement vif, le ton belliqueux et triomphal, le timbre mordant. C'est lui sans doute qui a fait dire : « Gai comme un Pinson. »

Malheureusement la phrase du Pinson est courte (elle n'a généralement que douze notes), et elle est toujours la même ; comme l'oiseau la répète très souvent, elle cesse d'exciter l'attention et d'intéresser. Des connaisseurs y ont distingué trois parties : « un prélude, un roulement et un finale »; d'autres deux seulement : « un prélude fugué, suivi d'un trait final légèrement syncopé. » Dans certaines de nos provinces, les campagnards y ont adapté les paroles suivantes : *Fi, fi les laboureux, j'vivrons ben sans eux,* qui ont le mérite d'en indiquer assez bien la mesure, et aussi d'exprimer l'accent de bravoure et de défi propre au petit chanteur rustique.

La brillante ritournelle du Pinson a eu et a encore des admirateurs fanatiques. On raconte qu'autrefois, dans l'Allemagne du centre, particulièrement en Thuringe, il n'était pas rare qu'un cultivateur donnât une de ses vaches en échange d'un Pinson doué de hautes facultés musicales. La race de ces chanteurs d'élite semble avoir disparu. Cependant M. Muller rapporte qu'en 1851, dans un village de la Hesse, il eut le bonheur d'entendre un de leurs descendants, qui avait fait son nid sur un pommier, dans l'enclos d'un garde forestier. Il resta stupéfait, émerveillé. « Ses effusions passionnées, dit-il, se manifestaient par une série de trilles éclatants, à la suite desquels il répétait jusqu'à trois et quatre fois, sans intervalle, les strophes caractéristiques du chant de son espèce, avec des variations brillantes en *crescendo.* Je l'écoutai longtemps, me croyant transporté, comme en songe, dans un monde enchanté. Un véritable amateur, apprenant l'existence d'un semblable virtuose, serait venu du fond de l'Allemagne pour s'en emparer et en faire l'organe d'une régénération musicale. Telle était, en effet, la pratique de ceux qui avaient su donner un si remarquable développement aux facultés artistiques de ces oiseaux : dès qu'ils avaient mis la main sur un chanteur hors ligne, ils plaçaient auprès de lui de jeunes élèves qui ne tardaient pas à s'approprier sa méthode ; il se formait ainsi de véritables écoles de chant. »

Dans le nord de la France et en Belgique, il y a encore des concours de Pinsons. On les dresse à chanter, on les entraîne, comme les chevaux à courir. Tels d'entre eux, exaltés par l'émulation, répètent leur strophe musicale jusqu'à six et huit cent fois de suite sans reprendre haleine. Quelquefois ils en meurent.

Pour notre part, nous n'avons jamais rencontré de pareils prodiges ; nous n'avons entendu que des

Le Pinson.

Pinsons médiocres, et nous avouons que leur refrain sans variété et le timbre métallique, cuivré, de leur voix, ne nous font pas grand plaisir. Nous sommes loin de classer cet oiseau parmi les plus agréables chanteurs.

Au commencement du printemps, il semble avoir peine à se remettre en voix ; il s'essaye, il balbutie, on dit qu'il *marmotte.* Ce n'est que peu à peu, par de laborieux exercices, que son gosier, engourdi par le long silence de l'hiver, retrouve sa force et sa souplesse. En tout temps il fait entendre un son d'appel que l'on a traduit par le mot *fink-fink,* et, par moments, un autre cri très perçant, souvent répété : *uick-uick.*

Le Pinson est un charmant oiseau, surtout quand il a revêtu sa toilette de noces, au printemps : il a alors la tête d'une couleur d'ardoise à reflets d'acier, la gorge et la poitrine d'une belle teinte

vineuse, et une barre blanche sur l'aile. A la fin de l'été, cette brillante parure s'éteint et fait place à un costume plus terne (la femelle se contente d'une modeste robe grise). Il se pose souvent à terre, et il se fait remarquer par l'élégance de sa démarche: il ne sautille pas comme le moineau, il glisse sur le sol avec une aisance et une noblesse qui n'appartiennent qu'à lui.

Un certain nombre de Pinsons renoncent à émigrer et passent l'hiver avec nous. Dans les grandes gelées, ils viennent avec les moineaux ramasser le pain qu'on répand pour eux sur le seuil de la maison, mais ils se distinguent de la bande pillarde et criarde par la dignité de leur maintien et la réserve de leurs manières; ils prennent leur part du butin tranquillement, discrètement, sans impatience gloutonne, en oiseaux qui se respectent et qui ont le sentiment de leur supériorité.

Les Pinsons se plaisent auprès de nous; ils nichent dans nos jardins, surtout dans nos vergers. Ils prennent seulement une précaution : c'est de revêtir extérieurement leur nid de petites plaques de lichen empruntées à l'écorce du pommier ou du poirier sur lequel ils s'établissent. Le nid se confond ainsi avec l'arbre. Nous pouvons passer dix fois par jour à côté de lui sans l'apercevoir.

A suivre. E. LESBAZEILLES.

LA NOTION DU TEMPS.

J'avais passé la soirée dans une maison hospitalière entre toutes. On disait de bonnes choses autour de moi; de temps en temps je plaçais mon mot: conversation tour à tour élevée, sérieuse, amusante, sans parti pris et sans arrière-pensée. La pendule accompagnait nos paroles de son tic-tac régulier. Tout à coup minuit sonne. Je me lève un peu confus : « Minuit! cela n'est pas possible. » On rit autour de moi : « Sans reproche, me dit le maître de la maison, il y a trois heures que nous causons; décidément, vous n'avez pas la notion du temps. » L'un me donne ma canne, l'autre mon chapeau, et mes amis me poussent dehors en répétant : « La notion du temps! Vous n'avez pas la notion du temps! »

Me voilà dans la rue, continuant seul la conversation commencée : « Oui, mes amis ont raison, je n'ai pas la notion du temps. C'est une infirmité, quelque chose comme un sens qui me manque. Mais qui donc la possède, la notion du temps? Et qu'est-ce que le temps? Un philosophe a dit que c'est une catégorie de l'esprit; un moraliste, que c'est l'étoffe dont la vie est faite. A tout prendre, j'aime mieux la définition du moraliste. »

Je me dirige vers mon logis, sans trop hâter le pas. La nuit est douce; les étoiles brillent au-dessus de moi; quelquefois un gros nuage cache une partie du ciel. Je me dis que pour les astres, dans leur cours régulier, le temps est une vérité; mais que, pour l'homme, ce n'est peut-être qu'une illusion. Une année n'est pas égale à une année; une heure ne vaut pas une heure.

Je me figure le temps comme un beau livre tout blanc qui nous a été donné à notre entrée dans ce monde. Les pages seront plus ou moins remplies, comme plus ou moins remplies nos heures, nos années. C'est nous qui faisons notre vie, c'est nous qui faisons notre temps plus court ou plus long.

Et tout en marchant dans les rues silencieuses, je me mets à le feuilleter, ce livre que j'ai reçu tout blanc, aujourd'hui plus qu'à moitié rempli : que de temps passé! que de temps perdu!

Les premières pages ont été écrites avec gaieté, avec entrain. Tout cela est loin, bien loin. Parfois le sens m'en échappe. Voici tout à coup une page d'une écriture tremblée; il semble que ce mot ait été effacé par quelque larme. Pourquoi voudrais-je m'y arrêter? Est-ce le souvenir d'un acte viril, d'un effort sur moi-même? Peut-être; mais déjà une autre page est sous mes yeux.

Les feuillets glissent entre mes doigts. Des pages entières m'apparaissent toutes blanches. Et cependant j'y ai écrit quelque chose : l'encre était donc bien pâle, que tout s'est effacé? Jours monotones, jours oubliés.

Je marche toujours, et les feuillets se retournent d'eux-mêmes. Il semble que le temps se précipite. J'arrive aux pages douloureuses; mais ici l'apaisement s'est fait. Par une sorte de loi harmonieuse qui est en nous, le souvenir heureux conserve toute sa force; le souvenir pénible s'adoucit au fur et à mesure qu'il recule dans l'espace et le temps.

Ne puis-je un instant m'arrêter? Non; le livre tout entier se déroule, de plus en plus rapide. Le vent tourne les feuillets, comme il pousse les nuages au-dessus de ma tête. Des pages ont été remplies avec passion, avec colère : elles ont fait mal à nous-mêmes, peut-être aux autres. On voudrait les effacer, mais en vain. Ce qui est écrit est écrit.

Voici enfin des pages plus sereines. On les relit, sinon toujours sans tristesse, du moins sans amertume. Tâchons que les suivantes leur ressemblent: efforçons-nous, s'il se peut, qu'elles soient meilleures.

Sur cette bonne résolution, je suis arrivé chez moi. J'essayerai de bien remplir les feuillets qui me restent; mais combien m'en reste-t-il? Je pense à vous, enfants, qui avez à peine rempli les premières pages. Dites-vous bien que le livre de la vie, suivant le mot du poète, est *le livre suprême*. Songez que ce livre, vous le feuilleterez un jour, fatigués, attristés, seuls avec vous-mêmes : tâchez alors de n'avoir rien à regretter! Efforcez-vous d'acquérir de bonne heure cette notion du temps, précieuse entre toutes. Sur le livre de votre vie, mettez à chaque feuillet, à chaque jour, quelque chose de bon et de vrai. Jeunes gens, maîtres de l'avenir, habituez-vous à cette pensée, que les

pages que plus tard vous relirez le plus volontiers seront celles-là mêmes qui auront été les plus difficiles à écrire.

PAUL LAFFITTE.

LE SISMOGRAPHE.

Le sismographe est un instrument qui a pour but d'indiquer les signes précurseurs des tremblements de terre et des éruptions volcaniques.

Le premier appareil de ce genre qui ait été imaginé est celui du duc della Torre, qui n'enregistrait que des secousses d'une certaine intensité, et dont les indications étaient par conséquent très insuffisantes.

L'appareil de M. L. Palmieri, que nous allons décrire, et qui fonctionne depuis 1856 à l'Observatoire du Vésuve dirigé par ce savant physicien, est, de tous les sismographes inventés jusqu'à ce jour, le plus pratique et le plus sensible. Il se compose de deux appareils distincts : l'*enregistreur* et l'*avertisseur*.

L'enregistreur (fig. 1) comprend deux horloges :

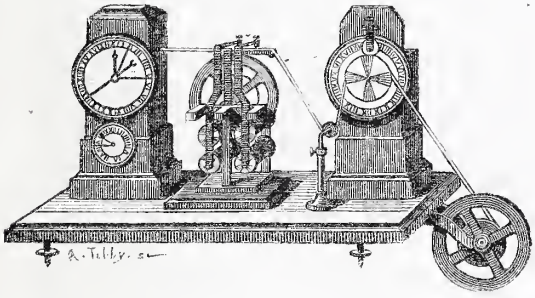


FIG. 1.

la première, toujours en marche, marque les jours du mois, les heures, les minutes, les secondes et demi-secondes ; la deuxième, qui est arrêtée, ne se met en mouvement que dans le cas où une secousse, même très faible, se fait ressentir. Cette horloge entraîne alors avec elle une bande de papier qui se déroule avec une vitesse de 0m.60 par minute, et sur laquelle deux crayons de couleur différente, actionnés chacun par un électro-aimant, enregistrent les résultats donnés par l'avertisseur.

Dans ces conditions, si une secousse vient à se produire, la première des deux horloges s'arrête aussitôt en faisant entendre une sonnerie d'alarme ; puis, en même temps qu'elle déclanche le mouvement de la seconde, un courant électrique qui anime l'un des électro fait tracer au crayon fixé à l'armature une série de traits dont la longueur dépend de la durée de la secousse. — En général, c'est un crayon rouge qui enregistre les oscillations verticales, et un noir les oscillations horizontales ou ondulatoires. — La bande de papier ne s'arrête pas lorsque cessent les secousses ; elle se déroule, au contraire, pendant encore une heure après la production du phénomène ; et si, au bout de ce temps, survient une nouvelle trépidation, une oscillation ondulaire, par exemple, l'autre électro-aimant, qui jusque-là était resté inactif, se met à fonctionner et fait agir le crayon noir.

L'avertisseur des secousses verticales (fig. 2) se compose d'un fil de cuivre contourné en hélice, fixé à sa partie supérieure à un ressort flexible, et portant à sa partie inférieure un petit poids conique à pointe de platine. Cette pointe est suspendue à un ou deux millimètres au-dessus d'un godet rempli de mercure, et conserve cette distance tant qu'il ne se produit aucun mouvement oscillatoire, grâce à un compensateur qui annule toute action de la température sur la spirale qui porte le poids.

Ceci posé, à la moindre trépidation verticale du sol, l'hélice oscille et la pointe de platine vient aussitôt toucher le mercure ; par le fait de ce contact, un courant électrique passe dans l'enregistreur, arrête la première horloge, déclanche la seconde, actionne l'électro-aimant qui correspond au phénomène produit, et, finalement, fait tracer au crayon rouge des traits dont la longueur, comme nous l'avons dit plus haut, est en rapport avec la durée de la secousse.

Le sismographe de M. Palmieri est pourvu de plusieurs avertisseurs qui ne diffèrent entre eux que par le nombre de tours dont est formée l'hélice, et qui, partant, sont capables d'oscillations d'ampleur diverse. Chacun de ces avertisseurs secondaires est muni, à son extrémité inférieure, d'un petit aimant placé à une distance plus ou moins grande d'un godet rempli de limaille de fer.

Les oscillations rapprochent les aimants de la limaille qui s'y attache, et celle-ci, par sa présence, indique la production d'une secousse dont on peut évaluer la force, soit en faisant varier les distances entre les aimants et la limaille, soit en disposant les hélices de façon à ce que, dans leurs oscillations, elles déplacent une légère aiguille sur un arc gradué.

L'avertisseur des secousses horizontales se compose de quatre tubes à trois branches, dont l'une est horizontale et les deux autres verticales. Le diamètre d'une des branches verticales est d'un tiers plus grand que celui de la seconde. Ces quatre tubes contiennent du mercure et sont placés dans les directions des quatre points cardinaux. Dans la branche la plus large de chacun d'eux plonge un fil de fer, tandis qu'au-dessus du mercure de la moins étroite des deux autres, est suspendue une petite pointe de platine. Enfin, dans la troisième branche de chaque tube se trouve un petit flotteur d'ivoire attaché à un fil de cocon qui passe sur une petite poulie et qui porte à son autre extrémité un contre-poids.

L'appareil étant ainsi disposé, si une oscillation ondulatoire, même très légère, vient à se produire

dans la direction de l'un des points cardinaux, et, par suite, dans le sens de l'un des tubes, le mercure, en touchant la pointe métallique, fermera le circuit de l'électro-aimant, puis fera tracer au crayon noir un trait proportionnel à la durée de la secousse.

En même temps que s'enregistre l'oscillation produite, le flotteur d'ivoire, soulevé par le mercure, fait tourner la poulie et, partant, l'aiguille qui indique sur l'arc gradué la direction et l'amplitude de la secousse. Dans le cas où celle-ci a lieu dans une direction intermédiaire à celle des tubes, cette direction est donnée par le déplacement de deux aiguilles.

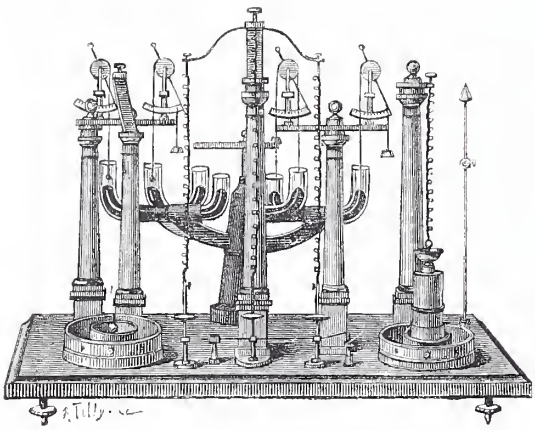


Fig. 2.

« Les indications du sismographe, dit M. Palmieri, précèdent de quelques jours les secousses éloignées; et quand celles-ci surviennent, il reste presque toujours tranquille : il est même arrivé plusieurs fois que les secousses survenues en Basilicate ou en Calabre se sont propagées jusqu'à Naples, de façon à être non seulement enregistrées par le sismographe de l'Observatoire de l'Université, mais à être généralement senties, sans que le sismographe de l'Observatoire du Vésuve s'en soit ressenti le moins du monde. Plusieurs croient que les grandes et nombreuses cavités souterraines ont la vertu d'affaiblir les secousses; et l'on raconte que Pozzuoli a pris son nom des puits nombreux qui furent autrefois creusés comme remède contre les tremblements de terre : serait-ce là par hasard la raison pour laquelle le Vésuve, si sujet à être agité par le feu qui couve dans son sein, est peu propre à transmettre les secousses venant d'un centre éloigné?

» Le sismographe de l'Observatoire du Vésuve m'a donné le triste privilège de pouvoir annoncer les tremblements de terre quelques jours avant qu'ils se manifestent, et je voudrais qu'à Nicolosi, ou sur un autre point du versant de l'Etna, dans une modeste chaumière, on plaçât aussi un sismographe pour voir si, en cas de tremblements de terre, il se comporterait comme celui du Vésuve. Je regarderais en outre comme très utile que cet instrument se répandît dans nos provinces si sujettes aux tremblements de terre, en le distribuant dans les principales stations télégraphiques. Alors il serait possible de savoir où le tremblement de terre se manifeste, car les sismographes placés près du centre des agitations du sol parleraient avant que les animaux donnassent avis aux populations inconscientes du malheur imminent. La science aussi y gagnerait, et il serait possible de mesurer directement la vélocité de propagation des ondes sismiques. »

M. Palmieri a construit un autre sismographe basé sur les mêmes principes que celui que nous venons de décrire, mais qui a pour avantage d'être un instrument portatif.

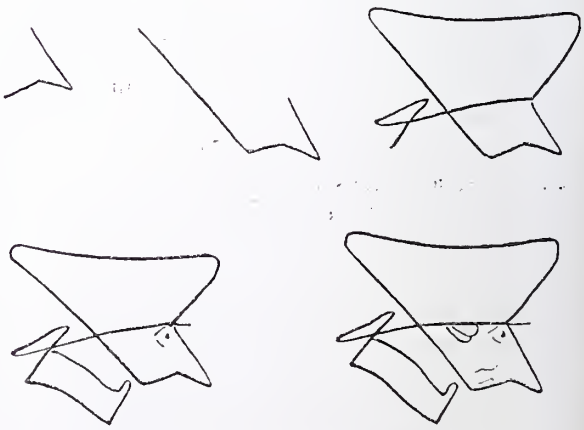
On doit à M. Michel-Étienne de Rossi l'heureuse application du microphone aux études sismologiques; des expériences faites en Italie par M. le comte Mocenigo ont démontré qu'on peut facilement, à l'aide du microphone associé au téléphone, percevoir les différents sons produits par certains phénomènes météorologiques, tels que le vent, la pluie, les éclairs sans tonnerre, etc.

Voici ce que M. Palmieri rapporte à ce sujet :

« Les légères vibrations du sol, que mes sismographes montrent au regard de l'observateur ou enregistrent en son absence, peuvent être perçues moyennant l'usage d'un microphone transmetteur et d'un téléphone récepteur. Le chevalier Pugnetti, inspecteur des télégraphes à Rome, m'a envoyé gracieusement, au mois de juin 1878, un microphone pour tenter d'en faire un auxiliaire du sismographe. Le professeur Michel-Stephano de Rossi, ayant fabriqué un instrument très délicat, est venu de Rome à l'Observatoire du Vésuve pour l'essayer.

» Les résultats ont été tels que nous les attendions. »

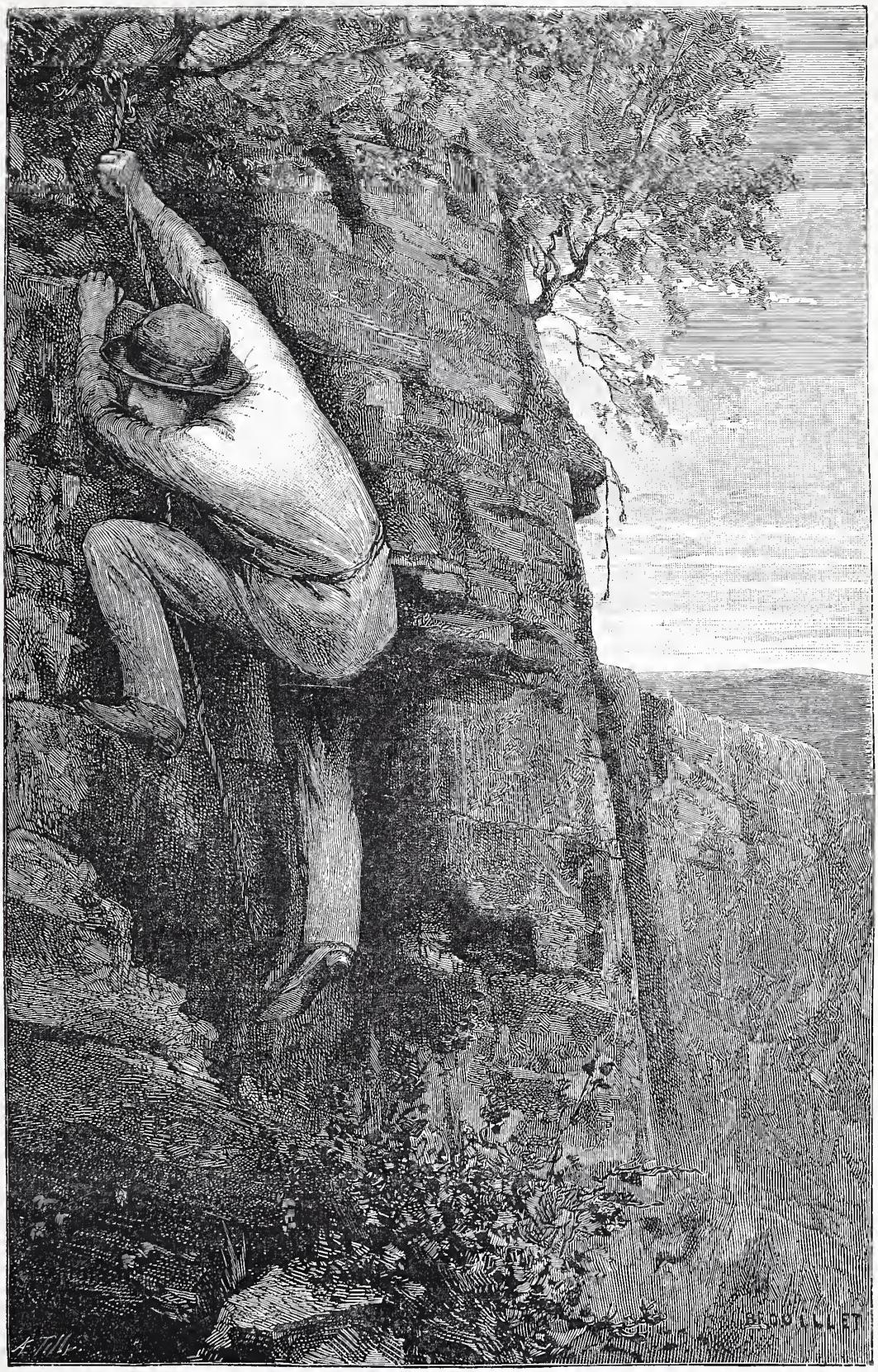
Alfred de Vaulabelle.



Profils du grand Frédéric (par Busch).

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LE DOCTEUR SCHMERLING.



Le Docteur Schmerling descendant à la caverne d'Engis (1832).

Le docteur Schmerling, de Liège, était très dévoué aux pauvres. Un jour, comme il donnait ses soins à un ouvrier des carrières de Chockier, village situé à deux lieues et demie de Liège, il fut

surpris de voir les enfants du malade s'amuser avec des os de formes et de dimensions extraordinaires. Il examina de plus près ces jouets, et reconnut que c'étaient des ossements fossiles, les uns d'animaux, les autres humains. D'où venaient-ils? L'ouvrier répondit qu'il les avait trouvés dans la carrière où il travaillait, et qu'il y en avait là de semblables en grand nombre.

On comprendra l'émotion de Schmerling, qui était très savant en anatomie et en paléontologie. Il avait étudié ces branches de la science, d'abord sous la direction de son père, médecin à Delft, en Hollande, où il était né le 24 février 1791. Puis, après deux années passées à Leyde, il s'était fait à la Haye le disciple zélé du docteur de Riemer, qui possédait une collection célèbre de pièces anatomiques, et dont le cabinet passait pour mystérieux dans l'opinion populaire, parce que l'on n'y était admis à voir les squelettes qu'à la lueur de bougies.

Médecin militaire à la fin de 1813, puis médecin civil à Vanloo, petite ville du Limbourg, Schmerling avait épousé, en 1821, une jeune fille noble d'origine écossaise, Sara de Douglas, et vint s'établir d'une manière fixe à Liège.

Il s'y était tenu au courant des découvertes d'ossements humains faites dans des cavernes, par exemple de celles de MM. Christol et Tournat dans le midi de la France. Il s'était vivement intéressé aux discussions que ces découvertes avaient soulevées sur la haute antiquité de l'homme. Avait-on des preuves suffisantes que l'introduction de l'homme sur notre terre datait réellement d'une époque bien plus ancienne que la plupart des géologues ne consentaient à l'admettre? Schmerling lisait avec ardeur tous les mémoires que l'on commençait à publier sur cette question. Mais les éléments d'études directes semblaient devoir être pour toujours hors de sa portée, lorsque, par aventure, il allait se trouver en possession de plus de spécimens d'ossements fossiles que n'en a jamais réuni aucun autre savant des deux mondes.

En effet, dès qu'il eut exploré la carrière de Chockier, ses recherches le conduisirent successivement à découvrir, en l'espace de quatre ans, plus de quarante grottes à ossements humains fossiles dans les provinces de Liège et de Luxembourg. On peut à peine se faire une idée exacte de ce qu'il eut à s'imposer de travaux et de fatigues, à surmonter de difficultés, pour parvenir à ces constatations si importantes pour la science. Sir Charles Lyell, qui résista d'abord à l'évidence et ne dissimula pas ses doutes à Schmerling dans une visite qu'il lui fit en 1833, exprima plus tard une sincère admiration pour les services rendus par le savant liégeois. Il a écrit dans le principal de ses ouvrages :

« C'eût été une tâche difficile, même pour quelqu'un de fort habile en géologie et en ostéologie, que d'entreprendre, en 1832, de suivre pas à pas le philosophe belge dans ses observations et ses preuves avec le dessein d'en contrôler l'exactitude.

» Qu'on se figure Schmerling allant, d'un jour à l'autre, se laisser glisser le long d'une corde attachée à un arbre, jusqu'au pied de la première ouverture de la caverne d'Engis, où se trouvaient les crânes humains les mieux conservés (1); qu'on se le représente, ayant ainsi pénétré dans la première galerie souterraine, rampant ensuite sur les mains et les genoux dans un étroit passage menant aux grandes chambres; là, surveillant à la lueur des torches, de semaine en semaine et d'année en année, les ouvriers perçant la croûte stalagmitique aussi dure que du marbre, pour extraire au-dessous pièce à pièce la brèche osseuse presque aussi dure; restant pendant des heures les pieds dans la boue, la tête sous l'eau qui suintait des parois, afin de noter la position et prévenir la perte du moindre os isolé; et au bout de tout cela, après avoir trouvé le temps, la force, le courage d'exécuter toutes ces choses, voyant dans l'avenir, comme le fruit de son labeur, la publication mal accueillie d'un esprit luttant contre les préjugés du public scientifique et du public ignorant; qu'on en tienne compte, et l'on n'osera plus s'étonner non seulement qu'un voyageur de passage (2) ait négligé de s'arrêter pour contrôler la valeur des preuves qu'on lui donnait, mais même que les professeurs de l'Université de Liège, vivant tout à côté, aient laissé écouler un quart de siècle avant d'entreprendre la défense de la véracité de leur infatigable et clairvoyant compatriote. » (3)

Tout n'est pas dit, en ce passage, sur les labeurs de Schmerling se faufilant ainsi journellement dans des trous surbaissés, irréguliers, les trous de « sottais » comme le peuple les appelle (4), au grand risque de sa santé et au prix de fortes dépenses; ce n'était là que tout au plus la moitié de sa tâche. Il lui fallait ensuite passer la plus grande partie des nuits à reconnaître et séparer les ossements, reconstruire les animaux de race éteinte et les corps humains de ces anciennes périodes; puis il dut publier ces études nouvelles, contestées, avec toute la prudence et la sévérité de méthode qui seules pouvaient les recommander au monde sa-

(1) Les souterrains d'Engis, dit un savant belge, sont presque inaccessibles. Placés les uns à côté des autres au nombre de trois, ils s'ouvrent sur la paroi verticale d'un ravin débouchant dans la vallée des Awirs, non loin d'Engis. Pour y atteindre, on doit fixer une corde au sommet de l'escarpement et se laisser glisser obliquement le long des rochers sur une longueur d'à peu près 15 mètres, alors qu'un précipice profond de non moins de 30 mètres se trouve au-devant. (*Sur une nouvelle exploration des cavernes d'Engis*, par E. Dupont, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 41e année, 2e série, t. XXXIII du Bulletin. 1872, p. 504.)

(2) Lyell se désigne ici lui-même.

(3) *L'Ancienneté de l'homme prouvée par la géologie*, par sir Charles Lyell, — traduction de Chaper. 1864, Baillière, Paris.

(4) Les *sottais*, selon la légende populaire, étaient de petits nains ou pygmées qui, moyennant quelques victuailles, restauraient les objets brisés qu'on plaçait à l'entrée des grottes. Une fois, dans une forêt à trois lieues de Liège, des paysans n'ayant mis comme salaire que du pain sans mie, les sottais, indignés, ne reparurent plus jamais.

vant. Il eut du moins la satisfaction d'être compris de son vivant, de voir ses mémoires insérés dans le bulletin de l'Académie royale de Bruxelles, d'être élu membre correspondant de la Société géologique de France, etc.

Sa poitrine et son cœur ne résistèrent pas à tant de fatigues. Le 6 novembre 1836, il se fit descendre de son lit, dormit légèrement, et expira.

ÉD. CH.

SOUVENIRS.

M. MABLIN.

C'était un excellent homme que M. Mablin. J'avais dix-sept ans environ lorsque je le vis pour les premières fois à la bibliothèque de la Société asiatique. Il m'avait pris en amitié, je ne savais pas bien pourquoi, me sentant fort médiocre en toutes choses, sauf, il est vrai, en bonne volonté.

Il était venu d'Italie en France vers le milieu de la Restauration.

Il me raconta qu'à son arrivée à Paris, un soir, il était descendu à un petit hôtel qu'on lui avait recommandé aux environs de la rue Dauphine, peut-être rue Gît-le-Cœur, où se tenaient encore les anciens voiturins. Sa nuit avait été très agitée; il avait une idée fixe, un désir qui dominait en lui tous les autres : il voulait voir la Vénus de Milo, et il avait attendu le jour avec impatience. Son hôte l'informa que l'on ne pouvait pas entrer au Musée du Louvre avant dix heures du matin : il lui sembla que l'aiguille du cadran de la modeste auberge n'arriverait pas de tout le jour à cette heure-là. A neuf heures et demie, il s'élance, son chapeau à la main (je ne me rappelle pas en avoir jamais vu un sur sa tête) : sa chevelure grise, touffue, s'arrondissait très haut en forme de dôme, à peu près comme un bonnet à poil. Sur le pont Neuf, il se mit tout à coup à courir, heurtant, bousculant ceux qui passaient, se faisant jour avec une espèce de furie à travers les groupes. Pourquoi? C'est qu'il avait été saisi tout à coup de l'idée que quelque événement extraordinaire, terrible même, pouvait le priver du bonheur suprême de voir la sublime statue : l'incendie du Louvre peut-être, la chute du marbre se brisant en morceaux sur les dalles, cent autres causes impossibles à prévoir. Il me décrivit ensuite, avec une émotion qui m'inspira un grand respect, ce qu'il avait ressenti de profonde admiration devant le chef-d'œuvre.

Sa sensibilité pour l'art sous toutes les formes était exquise.

Il se défendait d'aller à aucun théâtre, et, à tort ou à raison, je voyais dans cette interdiction qu'il s'imposait une influence secrète de ce que je supposais avoir été son premier état. Les interprètes de Corneille, de Racine, de Molière au Théâtre-Français étaient alors d'un ordre supérieur, de même que les admirables artistes du chant sur les scènes d'opéra. M. Mablin ne pouvait pas en entendre parler sans un soupir. Sa lèvre inférieure s'avançait et il détournait la tête. Cependant il me fit un aveu : Quelquefois, quand Mlle Mars jouait, surtout les *Fausses Confidences,* il prenait un billet, se plaçait dans l'ombre d'un couloir, et attendait que l'inimitable artiste parût. Elle entrait, prononçait un mot, souriait ou saluait avec grâce : c'était assez. M. Mablin se sauvait, fermant l'oreille à tous les bruits, le regard élevé, emportant en lui cette image, cette apparition, et se hâtant d'aller s'enfermer avec elle dans sa chambre de la rue Férou.

A suivre. ÉD. CH.

Le Devoir.

Le seul viatique utile pour faire la traversée de la vie, c'est un grand devoir et quelques sérieuses affections. Et même les affections périssent, ou du moins leurs objets sont mortels; un ami, une femme, un enfant, une patrie, une église, peuvent nous précéder dans la tombe : le devoir seul dure autant que nous. AMIEL.

COMMENT S'INSTRUISIT COBBETT.

Rappelons comme un exemple recommandable ce que fit Cobbett pour s'instruire étant soldat.

Cobbett était le fils d'un fermier. A vingt ans il s'enrôla comme soldat. Sa conduite lui mérita bientôt de l'avancement. Il était d'une exactitude absolue dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Il ne pouvait supporter d'être jamais en retard et de se faire attendre. Fidèle aux règles qu'il s'était imposées, il se levait à quatre heures du matin, plaçait son sabre sur la table devant lui, prenait connaissance des rapports qu'on lui apportait, puis étudiait et lisait jusqu'à l'heure où commençaient ses devoirs ordinaires du jour. Lorsqu'il sortit du service militaire, il ne renonça pas à l'habitude de se lever dès quatre heures du matin : il lisait et étudiait jusqu'à huit heures, puis déjeunait et travaillait pendant le reste de la journée. Il ne prenait pas plus de deux repas chaque jour.

Il a écrit qu'il avait appris la grammaire pendant qu'il était soldat. Il s'asseyait sur le bord de son lit et plaçait son livre ou son papier sur son havre-sac. Une de ses difficultés était qu'il n'avait pas le moyen de s'acheter une chandelle ou de l'huile. La paye était de six pence (douze sous) par jour. Il ne pouvait travailler qu'à la lueur du feu dont l'accès ne lui était pas toujours facile : il ne pouvait en approcher qu'à son tour. Pour se procurer une plume ou une feuille de papier, il lui fallait se priver d'une part de sa nourriture qui suffisait à peine à satisfaire sa faim. Il s'appliquait

avec une grande force de volonté à comprendre ce qu'il lisait au milieu des bavardages, des rires, des chansons, des sifflements, des bruits de toute sorte de ses camarades.

Après avoir été soldat, il devint libraire, écrivain, publiciste, grammairien, et fut enfin élu membre du Parlement, où il siégea depuis 1832 jusqu'en 1835, date de sa mort.

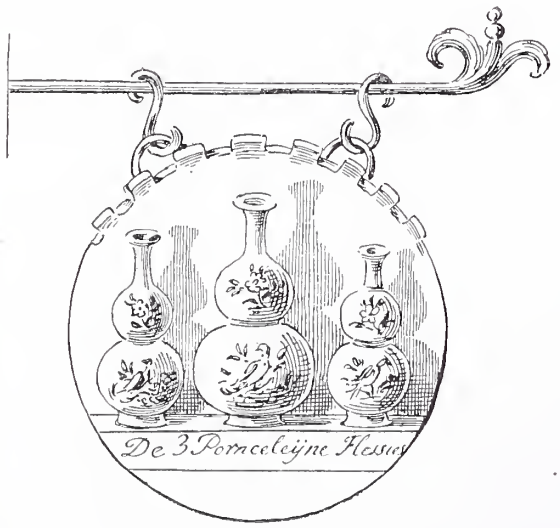
C.

LES ENSEIGNES DES FAIENCES DE DELFT.

Voy. p. 136.

Un Peintre sur faïence de Delft (dix-septième siècle).

Cet élégant petit personnage figurait, en moindre pimension, au-dessus de la porte d'une fabrique



L'enseigne des Trois bouteilles.

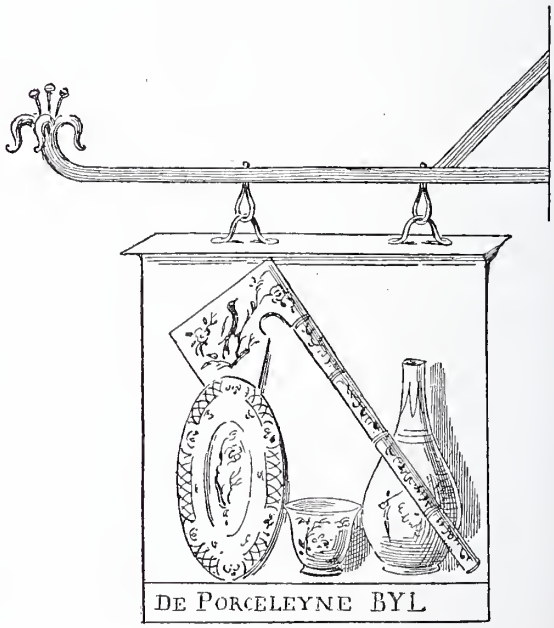
de faïences de Delft, sur l'enseigne de la *Fortune*, dont un dessin fac-similé est conservé aux Archives de Delft. Les célèbres fabriques de faïence de cette ville se distinguaient par des enseignes que connaissent les collecteurs, entre autres : le Pot de fleurs, — le Pot de métal, — le Paon, — le Cerf, — les Trois bouteilles de porcelaine, — la Tête de More, — la Hache de porcelaine, — le Romain, — les Trois cloches, etc.

Il faut rappeler que la faïence de Delft est une sorte de porcelaine inventée dans les Pays-Bas et dont les qualités se rapprochent de très près de celles de la porcelaine d'Orient.

Trente fabriques y occupaient, au dernier siècle, cinq cents familles.

Les produits de la fabrique de la *Hache de porcelaine* sont bien connus et très variés : l'émail en est brillant et les couleurs sont vives ; la marque est une hache généralement dessinée en bleu. Le plus célèbre faïencier de cette fabrique se nommait Huibrecht Brouwer et vivait en 1679.

Les pièces de la manufacture des *Trois bouteilles de porcelaine* sont très estimées pour leurs belles colorations rouge, or et bleu. Jacobus Pynacker, admis en 1672 dans la Gilde de Saint-Luc, est le faïencier qui a le plus contribué à la fortune et au renom de cette fabrique.



L'enseigne de la Hache de porcelaine.

L'AVENTURE DE SYLVAIN BOUTON.

CONTE TOURANGEAU.

Jérôme Bardon, du village de Saint-Avertin-lez-Tours, bon vigneron, et bon buveur aussi, trinqua avec ses compères et leur dit : — Puisque vous voulez une histoire, en voici une :

Ce que je vais vous dire se passait du temps de l'arrière-grand-père de mon grand-père. Celui qui régnait dans ce temps-là sur la France et la

Touraine s'appelait Louis XV. Je mentirais effrontément si je disais que je l'ai connu; tout ce que je sais, c'est que dans ce temps-là les culottes ne descendaient pas plus bas que le genou; les hommes de condition se coiffaient d'un tricorne, portaient queue à la nuque et avaient du *dor* sur leurs vêtements. Les meuniers de ce temps-là ressemblaient à ceux de notre temps, sauf cette culotte qui ne descendait pas plus bas que le genou. Tout le monde a compris? Très bien.

L'arrière-grand-père de mon grand-père avait eu pour camarade de première communion un nommé Sylvain Bouton, et ils étaient restés amis. Sylvain Bouton prit l'état de meunier. De cette tonnelle où nous buvons frais pour le quart d'heure, nous pourrions voir le moulin à vent de Sylvain Bouton s'il y était encore, mais il n'y est plus : ce que c'est que de nous! Sylvain Bouton, comme tous les meuniers de ce temps-là, avait un âne, et cet âne s'appelait Blanchet. Le meunier n'était pas méchant, mais, quoique Tourangeau, il n'était pas fin : aussi, par simplicité, il lui arrivait

Un Paysan rusé. — D'après Wunder (1). — « C'est pour alléger mon âne. »

de faire des sottises qui ressemblaient à des méchancetés.

Par exemple, les jours où la mouture avait donné ferme, il chargeait Blanchet au delà de ses forces, et lui donnait de grands coups de trique pour l'encourager à marcher plus vite.

Un jour, M. le curé de Saint-Avertin lui dit : — Bouton, Bouton, tu manques de charité; ce n'est pas comme cela que l'on traite son prochain.

— Monsieur le curé, répond Bouton, dites-moi ce qu'il faut que je fasse, et je le ferai.

— Charge Blanchet selon ses forces, quand tu devrais faire deux tournées au lieu d'une, et cesse de le massacrer à coups de trique. Voilà ce qu'il faut faire.

— Bien, monsieur le curé, il sera fait selon votre dire.

(1) *Les Mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche et en Suisse.* Paris, Louis Westhausser, 1885. — Voy. sur Wunder, p. 99 et 100 de ce livre.

Un jour qu'il faisait grand chaud, tenez, comme aujourd'hui, Sylvain Bouton suivait le petit chemin de la Taraudière où il allait reporter deux sacs de farine; pour se distraire et pour se consoler de la chaleur, il sifflait en écorçant avec son couteau une baguette de coudrier. Blanchet venait derrière, suant à grosses gouttes sous ses deux sacs de farine. Tant que ce fut à la descente, Blanchet ne souffla mot; mais quand il fallut grimper le raidillon, il cria : — Eh! Sylvain!

Ici, Jérôme Bardon fut interrompu par un des buveurs. Je puis bien le nommer, c'était Mazeau, le grand Mazeau, de Mézières en Brenne, qui s'était établi marchand de plâtre à Tours.

— Tu nous la bailles belle, dit-il à Jérôme Bardon; vas-tu pas nous faire accroire que les ânes parlaient dans ce temps-là?

Jérôme Bardon adressa aux autres Tourangeaux un clignement d'yeux plein de malice, et répondit :

— Pourquoi les ânes n'auraient-ils pas parlé dans ce temps-là, puisqu'ils parlent bien à cette heure?

Tous les Tourangeaux se mirent à rire, et Mazeau rougit. Il comprit que c'était faire l'âne que de demander la stricte exactitude dans un conte en l'air, comme si c'était une déposition sous la foi du serment par-devant le juge de paix.

— J'ai fait l'âne, dit-il franchement. Va, Bardon, continue ton histoire. Tu en étais au moment où Blanchet crie : Eh! Sylvain!

— Quoi donc, Blanchet? répond Sylvain en se retournant; qu'est-ce qu'il y a, mon vieux?

— Il y a que tu m'as trop chargé pour le temps qu'il fait; je sens que je vais me trouver mal, et alors, que dira M. le curé?

— Oh! oh! frère, il faut voir à cela.

Après avoir renvoyé son chapeau en arrière pour mieux réfléchir, Sylvain dit à Blanchet : — Je m'en vais porter un des deux sacs, je ne vois pas d'autre moyen de sortir de là.

Blanchet ne dit pas non, au contraire. Voilà donc Sylvain qui met un des deux sacs sur ses épaules. Blanchet soulagé de moitié trottine comme un amour, et prend les devants. Sylvain suit en soufflant bien fort.

Au bout de trente pas, il crie : — Eh! Blanchet!

— Quoi donc, Sylvain? répond Blanchet en se retournant. Qu'est-ce qu'il y a, mon vieux?

— Il y a que je n'en puis plus, et que je vais rendre l'âme.

— Oh! oh! frère, dit Blanchet, il faut voir à cela. Pose ton sac à terre, et assieds-toi sur cette pierre plate pour réfléchir à l'aise; moi je m'en vais réfléchir de mon côté en me régalant de quelques chardons que j'aperçois là-bas. Le premier de nous deux qui aura trouvé un bon moyen fera signe à l'autre.

Comme Blanchet entamait son second chardon, Sylvain lui cria : — Frère, j'ai trouvé; viens çà, que je t'explique la chose. Tu ne peux pas porter les deux sacs; un seul sac est trop lourd pour moi, parce que je vais à pied. Mais, une fois sur ton dos, je me sens capable de porter les deux. Donc, je me charge des deux sacs, tu te charges de moi, et tout s'arrange. Est-ce raisonné, cela?

— Si bien raisonné, répondit Blanchet, que je m'y perds un peu; mais je te crois sur parole; les hommes en savent plus long que les ânes; je ne suis pas assez fou du cerveau pour prétendre le contraire.

Sylvain prend les deux sacs sur ses épaules et grimpe comme il peut sur l'échine de Blanchet.

— Oh! oh! crie Blanchet, compère, que tu es lourd! tu dois avoir fameusement déjeuné aujourd'hui.

— Pas plus que d'habitude, répond naïvement Sylvain.

— Alors ce sont les sacs...

— Merci de moi, les sacs! crie Sylvain; c'est moi qui en porte le poids, comment pourrais-tu le sentir?

— Je ne saurais dire comment; mais il me semble bien que tu es terriblement lourd.

— Impossible, frère, je pèse mon poids de tous les jours, et rien de plus.

— Je le veux bien, frère; mais moi, trop bête pour rien démontrer, je te jure, foi d'honnête baudet, que ma charge est encore plus lourde que quand je portais les deux sacs seulement.

Ils en étaient là de leur discussion, quand, au tournant d'une haie, ils se trouvèrent face à face avec le seigneur de la Rochemère.

Le seigneur de la Rochemère était un vieil homme maigre qui se promenait volontiers dans les champs, à pied, pour gagner un peu d'appétit. C'était son idée, à cet homme, de vouloir engraisser. Le voilà donc qui débouche du coin de la haie avec son tricorne sur sa tête, du *dor* sur son habit, sa petite queue qui lui bat dans le dos, et sa culotte courte. Seulement, comme il trouvait une canne plus commode qu'une épée pour courir les champs, il avait laissé son épée au clou, et il se promenait la canne à la main, comme un bon bourgeois.

En voyant Sylvain sur l'âne et les sacs sur Sylvain, il part d'un éclat de rire.

— Oh! oh! Sylvain Bouton, c'est un pari, n'est-ce pas?

— Non, Monseigneur, sauf votre respect, ce n'est pas un pari.

— Alors, qu'est-ce que c'est?

— Monseigneur, sauf votre respect, c'est un petit arrangement entre Blanchet et moi.

Et il expliqua l'arrangement au seigneur de la Rochemère. Le seigneur fut quelque temps sans pouvoir parler, parce qu'il avait été pris du fou rire. Et toutes les fois qu'il essayait de dire quelque chose, le fou rire le reprenait, et lui donnait par-dessus le marché de grandes quintes de toux.

Enfin, il put expliquer à Sylvain pourquoi et comment Blanchet n'avait pas tort de prétendre qu'il portait double poids. Sylvain comprit qu'il était en faute, jeta les deux sacs à terre, sauta à bas de son âne, et, le chapeau à la main, dit au seigneur de la Rochemère :

— Monseigneur, sauf votre respect, je ne me suis jamais trouvé dans un si grand embarras. Les gens de la Taraudière attendent après leur farine pour boulanger, et je ne peux pas leur porter leur farine. Va-t-il donc falloir laisser ces gens crier la faim? Va-t-il falloir perdre de bonnes pratiques? La Taraudière est juste au milieu entre le moulin à eau et le moulin à vent; ils iront au moulin à eau quand ils verront que le moulin à vent leur manque de parole. Oh! Monseigneur, sauf votre respect, venez-moi en aide, et me donnez un bon conseil.

— Le conseil que je te donne, répondit le seigneur de la Rochemère, c'est de laisser un des sacs dans ce fossé et de porter l'autre aux affamés

de la Taraudière. Pendant qu'ils boulangeront tu reviendras chercher celui-ci.

— Vive Monseigneur! s'écria Sylvain en agitant son chapeau. Il n'y a que les gens de qualité pour avoir tant d'esprit, et si bien expliquer les choses. Ah! Blanchet, qu'est-ce que nous serions devenus sans Monseigneur?

Là-dessus, il charge l'un des sacs sur l'échine de Blanchet, et traîne l'autre jusque dans le fossé.

Voyant qu'il hésitait, au moment de se remettre en route, le seigneur de la Rochemère lui dit : — Eh bien, Sylvain, qu'attends-tu maintenant pour aller ravitailler les affamés de la Taraudière?

— Monseigneur, sauf votre respect, je me disais à part moi que ce sac... dans ce fossé... sur la grand'route...

— Quoi! tu crains qu'il ne s'ennuie?

— Oh! Monseigneur veut rire.

— Qu'il ne se sauve?

— Oh! Monseigneur!

— Qu'on ne te le vole?

— Oh! non, Monseigneur. Grâce à Dieu, il n'y a pas de voleurs en Touraine. Mais le Tourangeau aime à se gausser de son prochain, surtout quand le prochain est un peu simple d'esprit. Si les gars de Saint-Avertin mettaient la main sur mon sac, ils me le feraient chercher pendant plus de trois jours et trois nuits. Je les connais, les gars de Saint-Avertin.

— Moi aussi, je les connais, dit en souriant le seigneur de la Rochemère : aussi, pendant que tu vas porter ton premier sac à la Taraudière, je resterai ici, tranquillement assis sur ce peuplier renversé, et personne ne touchera à ton sac. Allons, allons! pas d'observations ni de paroles perdues; plus tôt tu partiras et plus tôt tu seras revenu pour me relever de ma faction.

— N'importe! se disait Sylvain Bouton en descendant à la Taraudière, on peut bien dire que c'est le monde renversé! Autrefois, c'était le manant qui faisait la corvée pour le seigneur; et voilà qu'aujourd'hui c'est le seigneur qui fait la corvée pour le manant!

Une fois Sylvain Bouton parti, côte à côte avec Blanchet, le seigneur de la Rochemère, assis sur son peuplier renversé, tira un livre de sa poche et se mit à lire aussi tranquillement que s'il eût été dans son cabinet.

Et puis, les amis, mon petit conte est fini.

— Oui, mais, dit Mazeau, qu'est-ce qu'il prouve, ton petit conte?

— Ce qu'il prouve?

— Oui, je me le demande.

— Je pourrais te répondre, l'ami, qu'un petit conte en l'air, débité sous une tonnelle, pour faire passer le temps, aurait parfaitement le droit de ne rien prouver du tout. Pourtant, celui-là pourrait t'apprendre qu'un maître est quelquefois plus bête que son âne, qu'un grand seigneur peut être un très brave homme; que... mais, comme dit le proverbe, qui veut trop prouver ne prouve rien. Prends mon conte pour ce qu'il vaut, et parlons d'autre chose.

J. Girardin.

Précautions au pôle.

Voici quelques-unes des précautions auxquelles les explorateurs des régions polaires sont condamnés.

Ils doivent employer des lunettes colorées pour éviter les ophtalmies produites par la réverbération des neiges répercutant vivement les rayons solaires; un cache-nez pour abriter la figure contre le vent; des gants à un seul doigt comme en ont les matelots, placés par-dessus des mitaines et attachés aux poignets avec des lanières de cuir; un petit manchon autour de chaque poignet; enfin une peau soigneusement attachée qui enveloppe toute la tête et empêche l'air frais d'arriver en contact avec la nuque. Jamais il ne faut négliger de faire dégeler le bout du nez quand il commence à se prendre, ni courir assez vite pour se mettre en transpiration, car la sueur, en se congelant, produirait l'effet d'une douche glaciale. (1)

Idéal.

En aucune chose, peut-être, il n'est donné à l'homme d'arriver au but : sa gloire est d'y marcher.

Guizot.

MES DEUX COUSINS.

J'avais deux cousins : l'un, Victor, était tout intelligence; l'autre, Hippolyte, tout cœur. Élevés par un père et une mère modèles de vertu, ils avaient reçu la même éducation, étudié sous les mêmes maîtres.

Victor avait une vocation de géologue; il était sans cesse entouré de ses échantillons et de ses livres.

Hippolyte ne lisait jamais et haussait les épaules quand on lui parlait des travaux de son frère : il ne voyait dans cette grande assiduité à l'étude qu'une manie nuisible à la santé; quant à lui, sa conversation était nulle, insipide; à la place de connaissances sérieuses, il n'avait que des préjugés.

Victor le prenait en pitié et même parfois ne lui ménageait pas les injures.

Ma mère me conduisit un jour chez eux. L'accueil d'Hippolyte fut très affable : il témoigna un intérêt sincère pour notre famille. Victor se leva à peine de son siège, dissimula mal l'ennui qu'il éprouvait d'être distrait de son travail, et parla

(1) Expédition du lieutenant Greely.

brusquement, n'exprimant que des sentiments peu agréables.

— Que penses-tu de tes cousins? me demanda ma mère en sortant.

— L'un me paraît bien instruit, l'autre bien aimable.

— Oui, chacun d'eux est une moitié de l'autre; il faudrait les fondre. C'est, je le sais, à quoi tendent tous les efforts de leur mère; et, la connaissant aussi habile d'esprit que forte de cœur, j'espère bien qu'elle y réussira. Autrement Victor et Hippolyte resteraient incomplets et auraient peu de chances de réussir quelle que soit leur carrière. Un ignorant ne va pas loin s'il n'a que son amabilité pour se frayer une route : un savant restera méconnu et sera peu utile si son humeur sauvage et son caractère insociable écartent de lui tous ceux qui pourraient l'apprécier, l'appeler à eux, le seconder, l'aider à mettre ses services et lui-même en lumière. On ne connaît que trop d'exemples d'hommes qui, malgré beaucoup de mérite, ne sont arrivés à rien parce qu'ils ont mis en fuite toutes les sympathies et fait redouter leur approche : on les a laissés vivre dans leur isolement. Ils se sont aigris; ils accusent leurs contemporains d'égoïsme, d'injustice, quand ils ne devraient s'en prendre qu'à eux-mêmes de leurs insuccès et des tristesses de leur solitude.

Éd. Ch.

LE PALATIN [1].

La colline du Palatin est le plus ancien quartier de Rome. Les rois, la république, l'empire, y ont laissé des monuments considérables, que des fouilles entreprises de notre temps ont mis à découvert. Le Palatin est placé au centre des collines dont la réunion a formé la ville éternelle. Les historiens racontent comment Romulus, pour tracer les limites de la ville qu'il voulait fonder, attela à une charrue un bœuf et une vache et creusa un profond sillon tout autour de la colline. On voit encore çà et là les restes des murailles qu'avaient élevées les fondateurs. On croit même avoir retrouvé la principale entrée, et, à côté, le soubassement d'un très ancien temple, qui paraît être celui de Jupiter *Stator*, un des plus célèbres de Rome, dédié par Romulus lui-même au dieu qui arrête (*stare*) les fuyards.

La ville de Romulus déborda bientôt sur les collines environnantes, mais le Palatin en resta toujours le centre. On y trouvait les temples les plus célèbres et la demeure des citoyens les plus illustres. Les fouilles y sont toujours fécondes : les Romains, au lieu de démolir les débris du passé, se contentaient de les enterrer. C'est ainsi que la vallée qui primitivement partageait le Palatin en deux a disparu peu à peu. Le sol s'élevait toujours, et sous les palais des Césars on a pu retrouver des constructions plus anciennes.

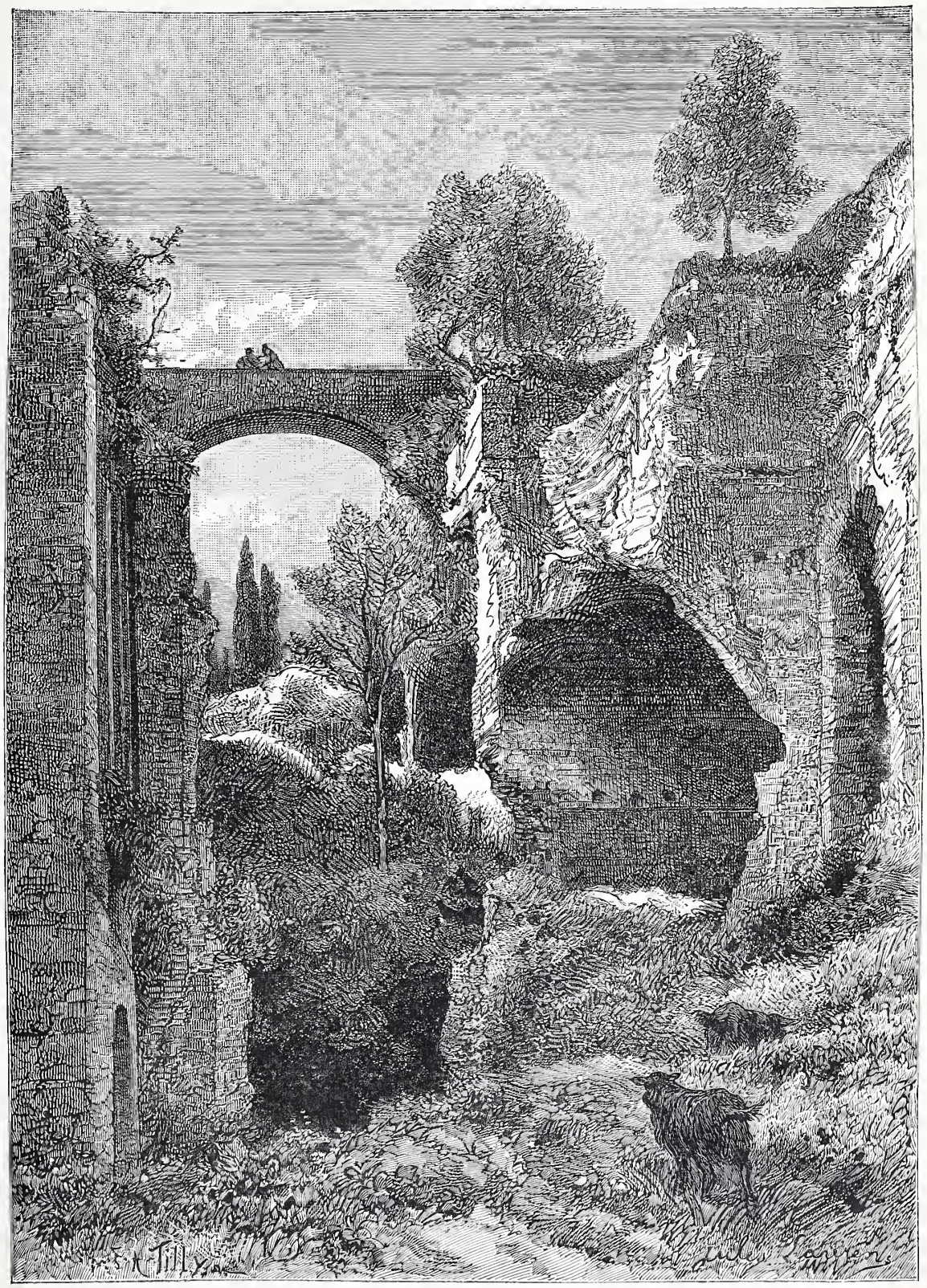
Auguste, après la bataille d'Actium, transporta sa résidence sur le Palatin et ses successeurs continuèrent à y demeurer. Les historiens font connaître la situation exacte du palais de Tibère dont il reste encore quelques chambres. Non loin de là on voit des voûtes qui faisaient partie des constructions de Caligula. Mais le Palatin ne suffisait pas à ce prince ambitieux qui se faisait adorer comme un dieu. Il poussa ses constructions jusque sur le Forum et fit jeter pardessus les plus hauts édifices un pont qui lui permettait d'aller trouver à toute heure le Jupiter du Capitole, le grand dieu romain. Ce pont est détruit aujourd'hui, mais le souvenir du tyran reste attaché à un de ces passages souterrains appelés par les romains *cryptoportiques*, que les fouilles nous ont rendu presque en entier. C'est là que, le 24 janvier de l'an 41, Caligula fut tué par le tribun Chéréa et ses complices. Les conjurés avaient choisi pour exécuter leur projet le jour où l'on célébrait les jeux Palatins. Une foule nombreuse se pressait au bas de la colline, devant un théâtre en planches où l'on devait donner le soir une représentation des scènes de l'enfer par des Égyptiens et des Éthiopiens. Vers le milieu du jour l'empereur s'engagea dans le cryptoportique pour y voir en passant des enfants qu'on exerçait dans cet endroit retiré à chanter des hymnes et à danser la pyrrhique. Chéréa se précipita derrière lui et le frappa le premier d'un coup d'épée sur la tête.

C'est peut-être dans une maison voisine que les assassins se sont réfugiés. Cette maison, encore presque intacte, était sans doute celle de Livie, femme d'Auguste. C'est un des restes les plus curieux du Palatin; tout l'étage inférieur en est parfaitement conservé, et on y voit les plus belles peintures murales qu'on ait découvertes à Rome. Le long des corniches courent des arabesques élégantes, des guirlandes de fleurs et de feuilles, des figures ailées d'un goût charmant. Sur les panneaux on voit cinq grandes fresques. L'une représente une rue de Rome qu'on est censé apercevoir par une fenêtre ouverte. Cette manière habile d'égayer ou d'agrandir une pièce est encore en usage en Italie. La fresque la plus belle représente Io au moment où Hermès va la délivrer d'Argus.

Le Palatin n'offrait pas un espace assez vaste pour les conceptions fastueuses de Néron; il habita dans la fameuse Maison-d'Or, qu'il s'était fait construire entre l'Esquilin et le Cœlius. Après lui l'empire retourna au Palatin; le palais de Domitien, qui excitait l'admiration universelle, a été mis au jour par les dernières fouilles. Destiné surtout aux réceptions officielles, il était décoré avec une richesse somptueuse. La plus grande partie des œuvres d'art qui l'ornaient a été enlevée au siècle dernier par le duc de Parme François Ier. De toutes ces grandes salles construites dans des proportions vastes et hardies, il ne reste plus que quel-

[1] Voir Gaston Boissier, *Promenades archéologiques*, p. 47 et suivantes.

ques pavés de marbre, des bases de colonne et des pans de mur, mais le témoignage des auteurs contemporains est suffisant pour nous en donner une grande idée. Stace, qui obtint l'honneur d'être invité à la table du maître, déclare qu'en y entrant il se crut transporté au milieu des astres et qu'il



Rome. — Sur le Palatin.

lui sembla prendre place à la table même de Jupiter.

Cependant Septime Sévère résolut de se bâtir une demeure nouvelle. Peut-être l'occasion lui en fut-elle fournie par le terrible incendie qui ravagea le Palatin à la fin du règne de Commode; peut-être

voulut-il rivaliser de magnificence avec ses prédécesseurs. Le Palatin commençait à être encombré. Il ne restait plus qu'un espace libre peu favorable à la construction parce que le sol y descendait en pente. Avant de construire le palais il fallut pour ainsi dire faire le terrain sur lequel il devait s'élever. De grandes arcades de pierre qui subsistent encore formèrent les soubassements. Ces arcades en ruine paraissent si hautes et si imposantes qu'on les prend parfois pour le palais même des empereurs. Le plus intéressant de ces fragments est ce qui reste de la loge impériale sur le grand cirque. De cette loge, attenante au palais même, le regard embrassait le cirque entier; de là on voyait les quatre cent mille curieux entassés sur les gradins de marbre suivre avec passion tous les incidents de la course et prendre parti pour les cochers vêtus de vert ou de bleu. Après Septime Sévère l'empire devint trop pauvre pour imiter de pareilles entreprises.

La situation des palais impériaux répondait à leur beauté. Cicéron dit que le Palatin était le plus bel endroit de Rome. Du sommet de la colline on pouvait voir toute la ville et tous les monuments célèbres que la république et l'empire y avaient élevés. Il ne reste aujourd'hui que les ruines de toutes ces splendeurs, mais le mot de palais, dérivé du nom de Palatin, a passé dans les langues modernes pour désigner la demeure des monarques.

S. S.

ROUTES DIVERGENTES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 270, 282 et 302.

IV

Le 1er mai suivant, Magnac, sa valise à la main, longeait la file de wagons qui allait partir, cherchant s'il n'apercevait point Ravinet déjà installé dans quelque voiture. Il le vit enfin, et ouvrit la portière pour le rejoindre. Mais il n'était pas seul à le chercher: un grand gaillard leste et solide, avec un teint coloré et un air de bonne humeur, escalada vivement les marchepieds derrière lui en s'écriant :

— Enfin je te trouve, mon vieux Ravinet! comment vas-tu? J'ai cru que j'allais manquer le train; ç'aurait été joli! Et le rendez-vous de demain?

— Il paraît que nous serons au moins trois! répondit en riant Ravinet. Magnac, c'est notre camarade Janvier, dont je te parlais l'autre jour.

— Enchanté de la rencontre! dit Janvier en tendant la main à Magnac. Je t'avais tout à fait perdu de vue; c'est comme Gaunard, dont on n'a plus entendu parler depuis des années.

— Est-ce que le père Gaunard n'est plus à Thirois?

— Non; voilà dix ans qu'il est allé vivre à la ville, en bourgeois. Il n'était pas trop content de son fils, à ce qu'on disait... Enfin je pense que nous allons savoir de ses nouvelles demain. Le temps est au beau : nous pourrons renouveler le déjeuner sous le chêne.

— Oui, mais le menu d'autrefois ne sera peut-être plus de notre goût.

— On en aura un meilleur! J'ai déjà écrit à Nachou pour cela.

— Ah! Nachou! a-t-il succédé à son père?

— Non pas, il a succédé au mien..... Cela t'étonne? Voici ce qui est arrivé. Te rappelles-tu comme j'aimais les fleurs? Le jour de notre fameuse partie, le petit Tresneau m'offrait de me faire connaître le jardinier qui venait travailler chez son père. J'acceptai, et tant que le jardinier fut là, je ne le quittai pas d'une semelle; je le questionnais sans cesse, et je lui demandais la permission de l'aider; si bien qu'il finit par me dire : « Vous n'êtes pas maladroit, vous; vous devriez étudier pour être jardinier. » Je ne demandais pas mieux; et je fis si bien que l'année d'après mon père me laissa partir avec lui comme apprenti. Je lui avais persuadé que cela me serait très utile pour cultiver notre verger et notre potager. Cela alla bien d'abord; mais quand je fus en âge de faire un bon laboureur, mon père voulut me mettre à la charrue; moi qui trouvais une si bonne place chez un horticulteur de Clamart! C'est alors que Nachou m'a tiré d'affaire. Lui, il n'aimait pas la boulangerie, et il ne voyait rien de beau comme l'agriculture; il avait un peu de bien, et ses bras valaient les miens pour le travail. Il a demandé ma sœur en mariage, et mon père n'a point fait une mauvaise affaire en la lui donnant et en le prenant à ma place. Il y a gagné un rude travailleur, et il a pu étendre et améliorer son bien. Moi, un peu plus tard, j'ai acheté le fonds de mon patron qui se retirait, et à présent j'ai les plus belles serres des environs de Paris; tu viendras les voir, n'est-ce pas? J'ai la plus belle collection d'*achiménès*... Aimes-tu les orchidées? je t'en montrerai de très curieuses... Tu aimais les fleurs, autrefois, pas à la manière de Ravinet, pour les éplucher... il était né herboriste, ce garçon-là!

— Comme toi jardinier, répondit Ravinet en riant, et comme Nachou cultivateur... Ah! il y a Gerbaud... je ne sais pas ce qu'il est devenu : il ne voulait pas être charron, et le père Gerbaud tenait à lui laisser la boutique et la clientèle... Finalement, le père a vendu son fonds à un étranger et a quitté le pays, de sorte qu'on n'a plus entendu parler du fils.

— Nous le verrons peut-être demain.

— Pourquoi pas? Il peut bien avoir autant de mémoire que nous.

Il faisait encore jour quand les trois voyageurs arrivèrent à Thirois; assez jour pour que Nachou, qui était venu attendre son beau-frère à la gare, pût leur montrer avec orgueil sa belle ferme avec

ses dépendances. Il leur fit grâce des terres : il y en avait trop, leur dit-il fièrement. Magnac le regardait, et comparait en lui-même ce grand gaillard, robuste et haut en couleur, avec le pâle Ravinet qui semblait un peu étourdi par l'air vif de la campagne ; et il se disait philosophiquement : « Combien il est heureux que les humains naissent avec des aptitudes et des goûts si différents ! de cette façon, il peut y avoir en ce monde du bonheur pour toutes les espèces de gens. » Et, continuant à rêvasser, il se demandait s'il avait suivi sa vocation, et même s'il avait une vocation... Était-ce bien l'idéal, d'aller s'asseoir dans un fauteuil de bureau tous les jours pendant plusieurs heures? Enfin, se trouvait-il heureux ou malheureux de l'existence qu'il menait ?

Il est plus facile de se faire une pareille question que d'y répondre : aussi Magnac remit-il la réponse à une autre fois. D'ailleurs, il n'eût pas été poli à lui de s'absorber dans ses réflexions, quand il était entouré d'hôtes si empressés, qui le forçaient d'accepter à dîner, qui refusaient de lui indiquer une auberge, qui l'installaient presque de force dans la belle chambre de la maison, et qui lui témoignaient sincèrement et chaleureusement le plaisir que leur causait sa présence. Il conclut donc provisoirement qu'il était parfaitement heureux ce soir-là, et ne s'occupa plus que de jouir de son bonheur.

L'avantage des besognes quotidiennes qui ne sont pas d'un intérêt passionnant, c'est que, une fois la tâche remplie, honnêtement, consciencieusement remplie, vous reprenez possession de vous-même. La porte se ferme derrière vous : vous voilà libre ; allez où vous voudrez, faites ce qu'il vous plaira. Vous pouvez être artiste ou poète, ou simplement flâneur, observateur et philosophe, au gré de votre fantaisie. Ce jour-là, Magnac, se trouvant hors de son bureau, s'était bien promis de ne rien laisser perdre des petits bonheurs qui pourraient se trouver sur sa route ; et vraiment la récolte était abondante. Le voyage lui-même avait été un premier plaisir ; et maintenant la fête continuait. Quelle vie large, simple et saine que celle de ces campagnards ! Il avait visité les écuries et les étables, admiré les belles vaches reluisantes, les moutons, les beaux coqs empanachés, tout le peuple de la vaste basse-cour ; maintenant, après un joyeux et plantureux dîner, il fumait sa cigarette au coin de la grande cheminée où flambait un fagot de genêts, car les soirées étaient encore fraîches. A son côté, le père Janvier fumait sa pipe ; Janvier fils et Ravinet leur faisaient vis-à-vis ; un grand chien fauve, gravement assis près de Nachou, lui poussait de temps en temps le coude de son museau noir pour quêter une caresse ; et le chat, convaincu qu'on avait allumé du feu exprès pour lui, s'était couché en rond dans les cendres au risque de griller son poil. Au dehors, tout était silencieux ; Magnac pensa au vacarme de la rue de Rennes et fit la grimace ; et puis, se rappelant qu'un vrai philosophe doit se garder de gâter l'heure présente par la pensée des ennuis à venir, il se remit à examiner la grande salle, une vraie salle de ferme, qui n'avait nulle prétention à passer pour un salon. Cette grande table massive, ce vaisselier où les assiettes couchées en rangées régulières montraient les fleurs les plus fantastiques, ce vieux coucou dans sa gaine de bois peint, pareille au cercueil d'une momie d'Égypte, ces cruches rebondies, ces bassins de cuivre brillant, cette fermière en coiffe blanche et en jupe de droguet rouge et bleu, qui allait et venait, accorte et vive, mettant chaque chose à sa place et souriant à ses hôtes ; tout ce tableau d'autrefois le charmait et évoquait dans son esprit tout un monde de souvenirs. Il avait vu ces choses une vingtaine d'années auparavant ; il n'y songeait plus, et voilà qu'elles le ressaisissaient, et qu'il se sentait au fond du cœur un vrai campagnard, lui, si Parisien qu'il ne songeait même pas en été à demander un mois de congé pour aller aux bains de mer.

Il sentit encore mieux qu'il n'était pas à Paris quand, avant de se coucher, il ouvrit la fenêtre de sa chambre, et que le vent du soir lui apporta des bouffées d'odeurs de menthe et de baume, de thym et de serpolet, et le chant lointain d'un rossignol... Tout cela aussi, il l'avait connu jadis ; mais il lui semblait en comprendre la beauté pour la première fois.

Le lendemain, il s'éveilla dès l'aube : la ferme était déjà agitée comme une ruche dans la saison des fleurs ; et il entendit bientôt Janvier qui donnait à sa sœur des conseils sur la manière de soigner des boutures qu'il lui avait apportées. Mais Mme Nachou n'avait pas le temps de l'écouter ; elle s'occupait des préparatifs du déjeuner qu'on devait faire dans le petit bois, à midi précis.

— Les autres y seront-ils ? demanda Magnac à ses amis, tout en dégustant le lait chaud que lui servit la fermière.

— Qui sait ? dit Nachou.

— Pourquoi pas ? dit Janvier.

— Nous verrons bien ! dit Ravinet.

Et, en attendant l'heure du rendez-vous, Nachou s'en alla surveiller ses ouvriers, Janvier donna un coup de main au jardin de la ferme, Ravinet s'en fut à la recherche de plantes pour son commerce, et Magnac se dirigea vers la route, tout simplement pour se promener et renouveler connaissance avec les maisons du bourg.

A suivre. Mme J. Colomb.

LES OISEAUX CHANTEURS.

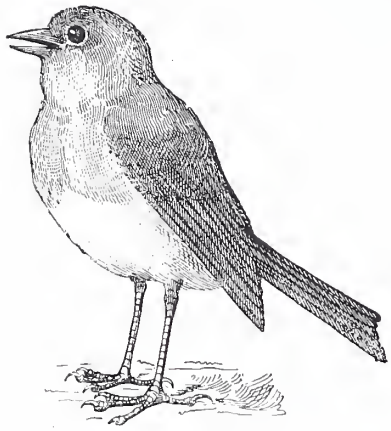
Suite. — Voy. p. 251 et 308.

LE ROUGE-GORGE.

Si vous vous promenez au mois d'avril dans un bois ou dans un parc, vous entendez sortir des

profondeurs du feuillage des modulations aigües, précipitées, légères, capricieuses : c'est le chant du Rouge-Gorge ; sa voix a le timbre pur et perçant d'une petite flûte.

Ce chant est à peine de la musique ; ce n'est qu'une simple chanson, ou même une chansonnette. Le Rouge-Gorge fredonne sans art, sans pré-



Le Rouge-Gorge.

tention, uniquement pour lui-même, parce que l'été est venu, parce que les arbres ont reverdi, parce que le temps de la famine est passé, parce que c'est le moment des noces, de la couvée, et qu'il est content. Mais ce contentement s'exprime par des sons si vifs, si fins, si rapides, lancés avec une telle verve, qu'il est impossible de ne pas en être charmé. On dit en Lorraine que le Rouge-Gorge *pétille*, pour rendre l'explosion et le cliquetis de ses petites notes argentines.

En automne, le Rouge-Gorge quitte les bois et rend visite à nos jardins ; souvent même il s'y établit pour tout l'hiver, et nous avons le bonheur d'entendre son gentil ramage, moins long, moins éclatant qu'au printemps, mais plus délié, plus doux et certainement plus touchant, peut-être parce qu'il contraste avec l'engourdissement et le deuil universel de la nature. En outre, au moindre rayon de soleil, il pousse fréquemment, en sautillant dans les branches des arbustes dépouillés, un petit cri d'appel : *uîp, pst, tiritt! — tiritt, tiritt, tirititit!*

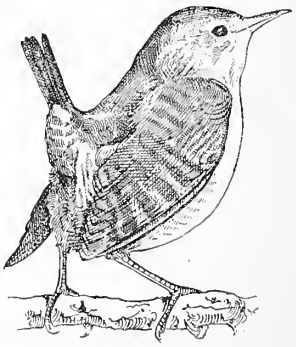
Le Rouge-Gorge doit son nom à la couleur rouge ou plutôt orangée qui entoure le bec, couvre la gorge et s'étale comme un plastron sur la poitrine. Tout le reste de son plumage est gris. Ce qui le rend particulièrement attachant, c'est son caractère : aucun oiseau n'est plus confiant, plus familier ; il semble rechercher la compagnie de l'homme. Il vient jusque par terre, à nos pieds, poursuivre sa chasse, s'élançant par brusques petits bonds et fondant impétueusement, en battant des ailes, sur l'insecte qu'il aperçoit. Il se tient près du jardinier en train de labourer une plate-bande, et se précipite, presque sous sa bêche, pour saisir sur la terre retournée le vermisseau mis à découvert.

Sa familiarité n'est pas toujours intéressée. La curiosité, la sociabilité, y ont autant de part que l'appétit ou la gourmandise. Nous avons vu un Rouge-Gorge entrer habituellement dans la salle à manger d'une maison de campagne, dont, pendant les repas, on laissait la porte ouverte sur le jardin ; il ramassait bien çà et là quelques miettes tombées sous la table, mais son principal plaisir était de se percher sur les barreaux des chaises, quelquefois sur le dossier, et de regarder ce qui se passait autour de lui. Quand on était réuni dans le jardin, devant la maison, il circulait au milieu de nous et il lui arrivait de se poser sur le sommet d'un chevalet supportant une toile où une jeune fille peignait des fleurs. Il avait l'air de s'amuser de ce travail. Nos relations avec ce charmant petit commensal durèrent jusqu'au moment où, l'automne s'avançant, il fallut quitter la campagne.

LE TROGLODYTE.

Le Troglodyte (appelé communément et à tort Roitelet) ne fredonne pas capricieusement et sans méthode comme le Rouge-Gorge. Il chante, et il chante en excellent musicien. Sa phrase est longue, bien faite, bien liée d'un bout à l'autre (elle rappelle en quelques passages celle du Serin), et récitée en perfection d'une voix claire, limpide, cristalline, d'une souplesse, d'une ténuité et d'une sonorité extraordinaires. Le Troglodyte est le fifre de l'orchestre des oiseaux.

Toussenel, qui s'y connaît, le considère comme un des plus magnifiques gosiers de la tribu des insectivores. « Il n'a, dit-il, qu'un petit nombre de rivaux à redouter parmi les plus illustres maîtres de l'ordre tout entier des chanteurs. »



Le Troglodyte.

L'étonnement et l'admiration augmentent encore quand on voit l'oiseau à qui appartient ce chant si puissant et si artistement modulé. On ne peut croire qu'une pareille voix sorte d'un corps si petit. Le Troglodyte n'a guère plus de six centimètres de longueur ; il ne pèse pas le quart d'une once. Le Pinson, le Moineau, sont des géants auprès de lui. Il est l'Oiseau-Mouche de nos contrées.

La forme, le plumage et les habitudes de ce pygmée ne sont pas moins caractéristiques que sa petite taille. Il est court, ramassé, tout rond ; ses

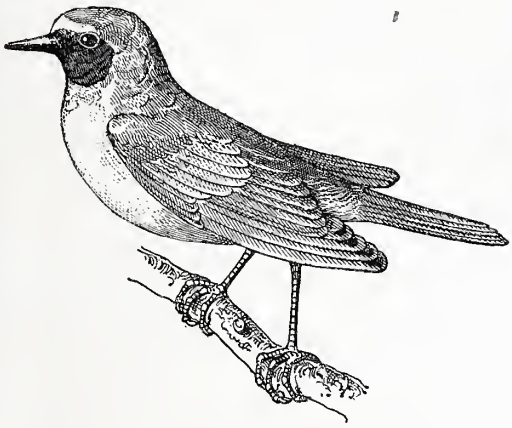
ailes sont comme tronquées; sa queue est rudimentaire, et il la porte presque toujours relevée verticalement sur son dos. Tout le dessus du corps est d'un brun roux, ondé de bandes noirâtres; le dessous est d'un gris cendré, délicatement rayé de lignes foncées.

Il se plaît dans les arbustes touffus des jardins, dans les broussailles, dans les haies; il fréquente les tas de bois, les piles de fagots, même sous les hangars ou dans les bûchers; on l'y voit circuler, se faufiler, fureter partout; il a les allures rapides et furtives de la souris; tout à coup il paraît sur l'extrémité d'un rameau, tout près de vous, à la portée de la main; il vous regarde d'un air curieux pendant un instant, puis subitement il disparaît, on ne sait ce qu'il est devenu. Il s'introduit dans les trous des arbres et des murailles, il se glisse sous le chaume des toitures, à la recherche des petits insectes dont il se nourrit, ou bien pour y faire son nid.

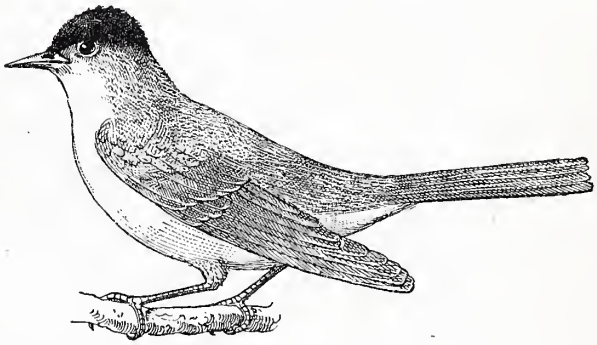
Ce petit ténor a un grand mérite, c'est d'être infatigable; il chante toute l'année, même en plein hiver, quand tous les autres oiseaux ont déserté ou se taisent; ni les grands froids, ni la neige, ni la tempête, ne viennent à bout de son courage et de sa gaieté.

LE ROSSIGNOL DE MURAILLE.

Le Rossignol de muraille n'a rien de commun avec le Rossignol, si ce n'est qu'il est comme lui un bec-fin et un insectivore; il n'a d'ailleurs ni son chant, ni sa forme, ni sa couleur. On lui a donné



Le Rossignol de muraille.



La Fauvette à tête noire.

aussi le nom de Rouge-Queue qui lui convient mieux.

Le Rouge-Queue n'est pas un virtuose; il ne chante pas très bien, mais il chante souvent; il lance avec entrain et volubilité une série de notes courtes, rapides, flûtées, qui s'interrompent avant de former un air appréciable. On persiste à l'écouter, on espère toujours qu'il va achever sa phrase, et il ne l'achève jamais. On s'habitue d'ailleurs à ce léger désappointement, et l'on finit par prendre plaisir à l'entendre : il contribue pour sa part à célébrer le printemps, à égayer nos jardins.

Le Rossignol de muraille est un des plus jolis oiseaux de notre pays. Il est fin, svelte, admirablement fait. Son costume joint l'élégance à la richesse : il a le dessus du cou et le dos d'un cendré bleuâtre, le front et les sourcils d'un blanc pur, la face, le bec, la gorge et le haut de la poitrine d'un noir profond, le reste de la poitrine d'un roux brillant, qui va s'éclaircissant sur les flancs et blanchissant tout à fait sur le ventre; la teinte rouge reparaît dans toute sa vivacité sur les plumes de la queue, à l'exception des deux du milieu qui sont brunes.

Ce charmant oiseau est d'une vivacité surprenante; on le voit toujours en mouvement; il vole avec la rapidité d'une flèche, mais sans s'éloigner beaucoup; il va se suspendre à la tige d'un rosier, puis se percher sur le sommet du tuteur d'une plante, et de là sur la crête d'un mur, d'où il se laisse tomber à terre pour voltiger de nouveau. Quand il est posé, il remue continuellement la queue, non de haut en bas, mais horizontalement de droite à gauche, comme pour en faire admirer la belle couleur.

Il fait son nid dans les trous des arbres ou des murailles, quelquefois dans les pots à fleurs qu'on accroche le long des murs pour les moineaux, ou sous le rebord saillant des toitures. Nous avons vu un couple de ces oiseaux s'établir sur l'une de nos fenêtres, derrière les persiennes fermées, qu'on n'a pu ouvrir qu'après l'élevage et le départ des petits.

Quoiqu'il vive auprès de nous, souvent même avec nous dans nos demeures, le Rossignol de muraille ne se familiarise pas; il n'a pas l'amabilité du Rouge-Gorge. Il ne nous connaît pas, il ne fait pas la moindre attention à nous, il n'a pas l'air de nous voir. Il reste indépendant et sauvage.

LA FAUVETTE A TÊTE NOIRE.

Dès les premiers jours d'avril, la Fauvette à tête noire a pris possession de nos jardins, et elle y annonce aussitôt sa présence en chantant sa délicieuse ariette, modulée de cette voix pure et limpide qui n'appartient qu'à elle, qui, au milieu de toutes les autres voix, celles du Pinson, du Rouge-

Gorge et du Troglodyte, se détache et domine comme si elle était seule, s'empare de notre attention, nous fait souhaiter de l'entendre encore et de n'entendre qu'elle.

De loin, ce chant de la Fauvette, assez court et qui ne varie guère, nous paraît léger, facile, flexible : ce sont les expressions dont se sert Buffon pour le définir. Entendu de près, il est tout autre : il nous frappe par sa force et son éclat ; les notes dont il est composé s'articulent entre elles presque durement ; elles se succèdent plutôt qu'elles ne s'enchaînent ; elles ne sont pas fondues ; on n'y trouve pas un seul trille, pas une roulade ; ce gosier puissant manque de souplesse. Mais quelle sonorité et surtout quelle limpidité de timbre ! et que Buffon a été bien inspiré quand il a dit que ce chant « semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre ! » Oui, la fraîcheur des bocages, des jeunes feuillages gonflés de la sève printanière, trempés de la rosée matinale, se fait sentir dans la voix cristalline de la Fauvette.

Cet oiseau a en outre un cri d'appel, qui est une sorte de claquement : *tack, tack, tack*, suivi d'une note très douce, prononcée à voix basse.

Son chant dure jusqu'à la fin de juillet. Les jeunes mâles, nés au printemps, commencent à s'exercer au mois de septembre, avant d'émigrer, et leurs premiers gazouillements, murmurés doucement d'une voix timide, beaucoup plus prolongés que leur chanson future, presque incessants, ont un charme extrême : c'est comme un gracieux babil enfantin.

Cette Fauvette est d'une jolie couleur grise, plus foncée sur le dos, claire sur la poitrine et le ventre, plus claire encore sur la gorge ; sa tête est coiffée d'une calotte noire (chez la femelle, la calotte est d'un brun roux). Sa forme est remarquablement élégante. Comme elle ne s'ébouriffe pas et ne relève pas sa queue à la façon du Rouge-Gorge et du Rossignol, mais au contraire serre coquettement son plumage contre son corps, elle paraît svelte et élancée. Sur la branche où elle est posée, elle se tient presque toujours allongée horizontalement, les pattes un peu fléchies, la tête en avant, prête à s'élancer et à fuir.

Les Fauvettes à tête noire font leur nid dans les arbustes touffus, souvent dans les lilas, les seringas ou les lauriers. Nous en avons eu un placé au milieu d'un rosier à haute tige ; le premier spectacle dont ont joui les jeunes oiseaux en regardant par-dessus le bord de leur berceau a été une enceinte et un dôme de roses épanouies.

Une autre Fauvette, la Fauvette grise, appelée Fauvette des jardins, mérite d'être citée, comme chanteuse, après la précédente. Pour notre part, nous serions tenté de la mettre au même rang. Son mérite est d'un autre genre, mais n'est pas moins grand.

Elle nous arrive un peu plus tard, au mois de mai. Son plumage est d'un gris uniforme ; cependant on distingue une teinte plus foncée sur les pennes des ailes et de la queue, et sur le dos des reflets olivâtres. Elle se tient cachée au plus épais des buissons ; si elle se montre un instant à l'extérieur, sur l'extrémité d'un rameau, c'est pour se replonger bien vite dans les profondeurs du feuillage. Elle aime la fraîcheur et l'humidité ; on la voit, après la pluie, se jouer parmi les feuilles mouillées et s'éclabousser, en battant des ailes, des gouttes d'eau qu'elle secoue.

Son chant diffère de celui de la Fauvette à tête noire. Les notes en sont moins éclatantes, moins pleines, plus courtes, mais elles forment un air plus long, plus lié, mieux modulé, plus mélodieux. On l'a comparé au clair et joyeux bruissement d'une source dans les bois. La comparaison est jolie, mais elle est insuffisante. La voix de la Fauvette grise (la grande, qu'il ne faut pas confondre avec la petite Babillarde, qui ne sait que gazouiller) est bien autrement animée, expressive, touchante.

Malheureusement cette Fauvette, moins familière que celle à tête noire, ne fréquente guère les petits jardins, surtout ceux des villes. Il faut aller l'entendre dans les jardins de campagne, dans les vergers et les potagers, près des haies, ou bien dans les bosquets des parcs. Elle fait nos délices dans les jeunes plantations de celui de Versailles.

A suivre. E. LESBAZEILLES.

UNE ANNÉE DE FAMINE.

1709.

Déjà plus d'une fois notre recueil a entretenu ses lecteurs du terrible hiver de 1709 : si nous y revenons en ce moment, ce n'est plus seulement pour raconter ses rigueurs, c'est pour constater le résultat de ses ravages, c'est pour suivre presque jour par jour les angoisses de la population pendant la cruelle année 1709. Nous tirons ces renseignements d'un *Journal* manuscrit, où l'un des principaux citoyens de la ville de Chartres a consigné ses impressions journalières. La Beauce était encore à cette époque *le Grenier de la France ;* Chartres était le principal marché où s'approvisionnait la capitale : nous pensons donc que ces notes absolument certaines offrent un intérêt tout particulier.

Quelques mots d'explications générales avant de commencer la publication de notre manuscrit. L'auteur en est Michel Auvray, président en l'Élection de Chartres, échevin de la ville, administrateur du Bureau des pauvres : personne ne pouvait donc être renseigné mieux que lui. Il ne paraît pas d'ailleurs avoir été un chroniqueur vulgaire : ses appréciations critiques sur les édits du roi, sur l'établissement de la taxe du blé et de l'orge, sont dictées par la plus grande sagesse, et les événements ont plus d'une fois depuis donné raison à Michel Auvray. Ses observations sur le mode

d'ensemencement le plus propre à réparer des désastres semblables à ceux du grand hiver de 1709 ne sont pas encore hors de saison : ce n'est pas seulement la rigueur du froid qui peut désoler les campagnes; la trop grande humidité peut à l'automne empêcher les ensemencements.

Au commencement de l'année 1709, le pain était à un taux moyen, plutôt au-dessus qu'au-dessous de l'ordinaire (11 sous les 9 livres) : à partir du milieu du mois d'avril jusqu'après la moisson, Michel Auvray nous fait suivre les augmentations successives de la taxe, qui arrive au chiffre effrayant de 51 sous les 9 livres. Pour se rendre un compte exact de la misère que devait occasionner un prix aussi élevé, il faut bien se rappeler que la valeur de l'argent alors était au moins le double de ce qu'elle est aujourd'hui. Le pain valait régulièrement un sou la livre, et au mois d'août 1709 il arriva à plus de 5 sous et demi !

Il se tenait à Chartres trois marchés aux grains par semaine, les mardi, jeudi et samedi. A la suite de chaque marché, des appréciateurs jurés arrêtaient le prix du setier de blé, et c'était d'après ce prix qu'on fixait la taxe, déduction faite du salaire des boulangers pour la cuisson. D'après les essais faits du blé du pays chartrain, on avait reconnu que le setier revenait à la quantité de « 200 pains de munition, entre bis et blanc, de » 12 onces pièce, cuit, froid et rassis du jour au » lendemain. »

« Le 6 janvier 1709, jour de l'Épiphanie, après une longue pluie qui ne finit qu'à six heures du matin, le temps devint beau et serein. A huit heures, les pavés commencèrent à sécher; à midi, les ruisseaux étoient gelés, et dès le soir même le froid fut très violent. Le lendemain 7 janvier et les jours suivants jusqu'au 27, il augmenta si fort qu'il n'étoit pas possible aux plus robustes d'en supporter la rigueur sans impatience. C'est tout dire qu'auprès d'un gros feu on étoit gelé d'un côté pendant qu'on se brûloit de l'autre. Les plus anciens n'ont point connoissance qu'il y ait jamais eu un hiver si rude et qui ait produit des effets si terribles. Les historiens même ne font point mention d'un froid si long et si excessif.

» On crut en être quitte quand, le 28 dudit mois de janvier, on vit un dégel; mais il ne dura que deux jours, et le froid se fit encore sentir avec presque autant d'âpreté à deux autres reprises, de sorte qu'il dura en tout six semaines.

» On a trouvé pendant le premier froid plusieurs personnes mortes dans les chemins autour de la ville. On a trouvé des pauvres morts dans leurs lits, aussi bien que des personnes aisées. La plupart des enfants nouveau-nés sont morts le jour ou le lendemain de leur naissance; il y en a très peu qui aient réchappé. Les vins ont gelé dans les solles, dans les soupentes et même dans les caves qui avoient jusqu'ici passé pour les meilleures. Les fruits ont gelé dans les fruitiers les mieux doublés et même dans les caves : le peu qui en est resté a été fort cher et fort rare. Les oignons ont subi le même sort. Les graines se sont ressenties aussi de la rigueur du froid. Une grande quantité d'oiseaux ont été trouvés morts dans la campagne; il y a eu des cantons où il n'est point resté de perdrix. Il est mort une grande quantité de lièvres. Il semble que toute la nature se soit ressentie de la rigueur de cet hiver.

» Ce seroit peu de chose si le froid ne s'étoit étendu qu'à ce que je viens de marquer; mais nous voyons clairement qu'il a attaqué non seulement les blés de cette province qui sont perdus sans ressource, mais aussi ceux de la France entière. Il nous vient des avis de tous les côtés que nos voisins ne sont pas mieux traités que nous; ce qui nous fait appréhender avec raison une famine prochaine.

» Nos vignes, qui avoient été presque entièrement gelées l'année passée, au mois de mai 1708, le sont encore aux deux tiers, à ce que prétendent tous les vignerons, de sorte que nous sommes affligés de tous côtés. Le vin vaut 40 écus la queue, c'est-à-dire deux poinçons, et il seroit beaucoup plus cher si la misère n'étoit pas si grande.

» Les arbres fruitiers ont été gelés en partie. Tous les pêchers, abricotiers, noyers, amandiers, sont tellement gelés qu'il les a fallu couper au pied et même déraciner. Les poiriers sont gelés plus qu'aux deux tiers, les pommiers au tiers, les pruniers entièrement; les cerisiers et groseilliers sont réchappés. De plus de six ans on ne mangera de pêches ni d'abricots. Les pépinières ont aussi gelé.

» J'ai oublié à marquer que la rivière d'Eure étoit gelée presque jusqu'au sable et que les moulins ne pouvoient tourner. On fut obligé de prendre des vignerons pour casser la glace afin de faire tourner lesdits moulins avec le peu d'eau qui restoit dessous. Il y en eut plusieurs autour de la ville qui n'ont pu tourner pendant le grand froid, de sorte que tous les boulangers manquèrent de farine, et dans ce temps on pensa voir la famine au milieu de l'abondance. Le pain jaunet pesant neuf livres valoit 11 sols; il fut mis à 12 sols parce que, le bois étant devenu rare et le froid étant excessif, il en falloit davantage pour le préparer.

» On ne parle que de pauvres attroupés qui pillent les blés et les farines dans les villages autour de la ville. Il n'y a plus de sûreté d'emmener du blé ni d'en conduire aux marchés.

» Il est mort une grande quantité de bestiaux pendant la rigueur de l'hiver; il est fort peu resté d'agneaux. On a remarqué qu'il en étoit mort aussi plusieurs après le froid passé.

» Il a été rendu une déclaration du Roy par laquelle il a été défendu de rompre les blés ensemencés, quoiqu'il y eût une restriction qui por-

toit, à moins que chaque particulier qui voudra les rompre pour y mettre d'autre blé n'ait une attestation du juge des lieux, des deux gagers de la paroisse et de deux principaux habitans, qui porte que lesdits blés sont entièrement gelés; ce qui a empêché la plupart des laboureurs de resemer du blé dans la fin de mars et dans le mois d'avril; ce qui sans doute auroit fait un bon effet. On s'est imaginé au Conseil du Roy que les blés repousseroient : chaque laboureur se flattoit que le mal n'étoit pas si grand que l'on le faisoit.

» Pendant les grandes gelées, on fit une quête dans toutes les maisons pour la subsistance des pauvres. On trouva des sommes considérables, de sorte que, pendant près d'un mois, on distribua des potages à tous les pauvres. Il y avoit quatre endroits dans la ville où l'on faisoit cette distribution, et on la faisoit de deux jours un. Les pauvres étoient obligés d'avoir une attestation de leur curé, et s'il s'en trouvoit quatre dans une maison, on leur donnoit quatre fois plein un poëlon de soupe trempée de pain blanc, qui étoit fort bonne; j'ai eu la curiosité d'y goûter. On a aussi distribué du charbon aux pauvres pour se chauffer. MM. du Chapitre ont fait tenir de l'argent aux curés voisins de la ville pour assister leurs pauvres. »

A suivre. L. Merlet.

Bavardage.

On appelle bavardage, dit Littré, des suites de discours ou de paroles sans intérêt. Mme de Sévigné écrit à sa fille : « Nous n'avons fait que bavar- » diner, nous n'avons pas *causé*. » L'étymologie du mot est désagréable. Dans l'ancien français, on appelait *bave* le parler puéril, le babil des nourrissons accompagné de bave.

On peut passer pour bavard sans parler beaucoup : il suffit de dire ce qu'il faudrait taire, d'être indiscret.

Au sortir d'un bavardage auquel on s'est cru obligé de prendre part, on éprouve un peu de honte de soi-même, ou assurément quelque regret.

C.

OCTAVE PIRMEZ.

Voy. p. 291, sur la Bonté.

Si Octave Pirmez, né en 1832 à Châtelet (Belgique, Hainaut), avait vécu à Paris ou s'il y était venu souvent, s'il avait été sérieusement ambitieux de renommée, ses œuvres littéraires et philosophiques auraient un beaucoup plus grand nombre de lecteurs; mais, sauf des années de voyage en Allemagne et en Italie, il passa presque toute sa vie près de sa mère, en Belgique, dans le château d'Acoz, vaste construction de la première moitié du dix-septième siècle, où il est mort en 1883. Ce n'est pas dans la solitude de cette belle et agréable demeure que la popularité l'aurait été chercher : il ne l'appela pas et n'en eut pas l'envie. Bien penser, bien écrire, ce fut tout son rêve, et il l'a noblement réalisé, avec assez de supériorité pour laisser une trace profonde de vraie sympathie et de rare estime dans l'âme de ceux qui ont lu ses *Feuillées*, ses *Jours de solitude*, ses *Heures de philosophie*, et son livre touchant, *Remo*, dédié à la mémoire de son frère. Nous lui avons plus d'une fois emprunté quelques lignes qui n'ont certainement pas suffi pour donner une idée de ce qu'il y avait en lui d'élévation et de délicatesse : on nous dit qu'il était simple, confiant jusqu'à la candeur, et qu'il semblait ne pas croire à l'existence du mal. C'est l'impression que nous laissent ses écrits, et nous regrettons de ne pas l'avoir connu personnellement.

Octave Pirmez.

Nous ne trouvons pas exagéré ce qu'un de nos auteurs regrettés, M. Saint-René Taillandier, lui écrivait après la publication des *Heures de philosophie* :

« L'impression qui me reste au moment où j'a- » cheve de vous lire, lui dit-il, c'est l'idée d'un » Obermann habitant des sphères plus élevées que » celles où s'enfermait de Sénancourt; c'est la » même éloquence, la même harmonie profonde, » mais la tristesse est plus haute, plus virile que » la sienne qui est sans consolation, la vôtre est » pleine d'espérance..... Vous souffrez de votre » élan vers l'infini, mais c'est une tristesse vail- » lante; vous aspirez à l'être et à la vie. J'ai lu » avec un plaisir inexprimable les *Jours de soli-* » *tude* contenant vos méditations solitaires; j'ai sa- » vouré la poétique mélancolie de vos impressions » de voyage; mais votre ouvrage intitulé *Heures* » *de philosophie* m'a causé un plaisir plus vif et » inspiré une sympathie profonde; vos dernières » pages sont d'une beauté pénétrante. »

Éd. Ch.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

A PROPOS DE MURILLO.

Musée du Prado. — Le Divin Berger. — D'après le tableau de Murillo.

J'avais sur ma table une épreuve du *Divin berger,* qui paraît dans ce numéro. C'est la reproduction d'une des œuvres les plus populaires de Murillo. Des amis entrèrent dans ma chambre ; l'un d'eux prit l'épreuve, et après un instant de silence :

— En regardant cette gravure, je revoyais non seulement le tableau de Murillo, mais tous ceux qui l'entourent au Musée du Prado. Un souvenir, en nous, appelle l'autre, comme un cri éveille successivement tous les échos de la vallée profonde. En quelques secondes, j'ai vécu plusieurs heures; je me suis retrouvé là-bas, à Madrid; j'ai revu toute cette école espagnole, si admirable de simplicité, de vérité !

— Autant que toi, dit Jacques, j'admire l'école espagnole; mais, si je l'osais, je dirais que quelque chose lui manque. Ainsi, ce petit berger est aimable, gai, animé d'une vie charmante; mais est-il divin? C'est un fils de l'Andalousie. J'ai rencontré cet enfant dix fois, cent fois, dans les rues de Séville ou de Cadix. De même pour les Vierges de Murillo : le type gracieux que le peintre avait sous les yeux, il l'a reproduit avec vérité, mais

sans idéal. Et ce que je dis de Murillo, je crois qu'on pourrait l'étendre à toute l'école espagnole : avant tout, elle est réaliste.

— Je proteste ! s'écria Robert. Rappelez-vous les portraits de Velasquez, de Coello, de Pantoja. Jamais le visage humain n'a été représenté avec plus de dignité et de noblesse.

— Tu as raison, répondit Jacques ; c'est la réalité dans ce qu'elle a de grand, dans ce qu'elle a de noble, mais enfin c'est la réalité. Me trompé-je ? il me semble que ce souci du réel est bien le caractère de l'art, de la littérature aussi, chez les peuples du Midi. Au fur et à mesure qu'on remonte vers le Nord, les lignes sont moins arrêtées, les contours plus flottants...

Ici, j'interrompis mon ami : — Prends garde ! c'est la théorie des climats, appliquée par Montesquieu à la politique, et qu'à ton tour tu appliques aux beaux-arts.

— Peut-être, dit Jacques. Eh ! après tout, qui pourrait nier l'influence du climat, de la nature où nous vivons, du milieu, aussi bien moral que physique, sur le développement de nos idées et de nos sentiments ? L'homme du Midi vit en plein air ; pour lui, l'hiver même est clément ; comme vêtements, comme nourriture, il a peu de besoins ; satisfait de son sort, il est peu porté à en rêver un meilleur. S'il est né peintre, poète, que cherchera-t-il à reproduire ? Cette vie qui lui est facile, comme elle a été facile à ses pères. Élevons-nous maintenant de quelques degrés ; nous voici dans les pays du Nord. La nature est plus variée, plus riche, plus puissante, mais aussi plus dure à l'homme. Pendant de longs mois, il ne sortira qu'autant que les devoirs de chaque jour l'y forcent. Le reste du temps, il reste assis à son foyer ; au dehors, la neige s'épaissit couche sur couche ; il travaille, et quand il est las de travailler, il rêve. Quel sera son rêve ? Une vie moins difficile, une nature moins dure, plus d'air, plus de soleil, plus de liberté. Ce rêve d'une condition meilleure, cette aspiration à quelque chose d'inconnu, n'est-ce pas, au fond, tout le sentiment de l'idéal ?

— Je t'y prends, dit Robert ; te voilà, suivant ton habitude, nageant en pleine mer de paradoxes. Tu as découvert le réalisme chez les peuples du Midi, l'idéalisme chez ceux du Nord. A merveille ! mais je voudrais savoir comment ta théorie s'arrange de Raphaël, idéaliste à Rome, et de Rubens, réaliste à Anvers ?

— Peut-être, hasarda quelqu'un, Jacques va-t-il nous dire que ce sont là des exceptions qui confirment la règle. Il soutiendra que, pour Raphaël et ses contemporains, le grand souffle de la Renaissance, le génie de l'antiquité ressuscité tout à coup, un concours de circonstances unique dans l'histoire a effacé toute influence de race et de milieu. Quant à Rubens, plus d'un critique a essayé d'expliquer le caractère de son œuvre par la prospérité des Pays-Bas, par le développement de la richesse et du luxe dans la société où il vivait.

— Non, dit Jacques, je n'accepte pas le secours qui m'est offert. Je ne juge pas une époque, un peuple, par quelques rares génies qui sont de tous les peuples et de tous les temps. J'ai parlé d'une tendance générale, et, en ce sens, je maintiens l'influence du climat et du milieu. Je dis que l'homme du Midi est porté à peindre la réalité, parce que la réalité lui est douce, aimable, la nature bienveillante et lumineuse ; que l'homme du Nord, au contraire, obligé de lutter contre des difficultés et des obstacles de toute sorte, se dédommage par le rêve et la fantaisie.

Il y eut alors un moment où tous parlèrent à la fois, ainsi qu'il arrive dans la plupart des discussions. Quelqu'un proposa de définir les mots d'*idéalisme* et de *réalisme :* peut-être aurait-on eu dû commencer par là. Déjà je prenais un « Littré » sur une des planches de ma bibliothèque, quand notre vieil ami le docteur, qui était entré depuis quelques instants, s'écria :

— Au nom du ciel ! pas de dictionnaires ! Causons comme il convient entre de bons amis. Je crois qu'il y a une part de vérité et une part de paradoxe dans la thèse de Jacques. La vérité est que les objets nous apparaissent différents, suivant que nous les voyons sous le ciel transparent du Midi, où chaque ligne est bien arrêtée, sous le ciel nuageux du Nord, où tous les contours sont flottants. Le paradoxe est de vouloir tirer de cette observation plus qu'elle ne comporte, et d'oublier que si le milieu agit sur l'homme, l'homme trouve en soi de quoi se défendre contre cette influence. Méfions-nous des règles générales et des catégories absolues : dans toute œuvre d'art bien conçue, comme dans toute vie bien réglée, l'idéal a sa place et le réel aussi. Et puisque ce sont les choses d'Espagne qui ont été le point de départ de cette discussion, laissez-moi vous rappeler le roman de *Don Quichotte,* le plus merveilleux des romans à mon gré. Cervantes a incarné l'idéalisme et le réalisme dans deux types immortels : quel est son vrai héros, Don Quichotte ou Sancho Pança ? L'un et l'autre, tous deux ensemble ; car vous ne pouvez pas plus séparer le chevalier errant de son écuyer, que vous ne pouvez séparer l'âme du corps. Sans Sancho Pança, Don Quichotte serait un fou ; sans Don Quichotte, Sancho Pança risque fort de n'être qu'une brute. Réunis, ils forment un homme complet, l'homme qu'on retrouve dans tous les temps et sous toutes les latitudes, ridicule un jour, héroïque le lendemain. Voilà la vie, et voilà l'art. Dans tout grand artiste, qu'il soit du Midi ou du Nord, il y a un réaliste et un idéaliste. Tantôt c'est un des deux éléments qui domine, tantôt l'autre ; mais les deux éléments sont toujours réunis.

— Et moi, reprit Jacques, je prétends...

— Qu'il faut aller dîner, dit le docteur ; voilà un quart d'heure que le potage est servi.

A table, la discussion continua de plus belle, et je doute qu'aucun des convives ait converti son voisin. Malgré tout, est-ce perdre son temps que

de causer entre amis de l'art, des lettres, de tout ce qui est beau et bon? Je ne le crois pas. Fût-ce même du temps perdu, autant cela que de jouer aux cartes ou dire du mal de son prochain.

PAUL LAFFITTE.

—⁂—

Sur Place.

Quand on ne peut enlever le bloc, il faut le sculpter sur place. VINET.

—⁂—

LES ROSATI D'ARRAS.

Il a existé en France des sociétés littéraires qui, sans prétention au titre d'académies, auraient mérité une place au moins dans nos chroniques régionales, et qui ne l'ont pas toujours obtenue.

Je n'exprime pas ce regret à l'occasion des *Rosati d'Arras;* ils ont trouvé leur historien en M. Arthur Dinaux, de Valenciennes, savant modeste, collectionneur de curieux documents, connu surtout par les fouilles faites au village de Famars (Nord), qu'il avait provoquées et qui ont mis au jour plus de trente mille médailles romaines. M. Dinaux a publié autrefois (août 1850), dans les *Archives du Nord de la France,* une notice sur les *Rosati,* imprimée à part, in-4° sur papier rose, avec des vignettes, rareté typographique alors même qu'elle n'eût pas d'autre intérêt. Je serais ingrat si je n'en faisais pas un éloge mérité, puisque l'auteur voulut bien dans le temps me l'envoyer comme *fils d'un Rosati.*

Je veux simplement rappeler ici la notice de M. Dinaux, en y ajoutant quelques traditions qu'il m'a été donné de recueillir. Je sais que des pièces intéressantes concernant cette compagnie de la *gaie science* ont été rassemblées par une main soigneuse, et mon esquisse a surtout pour but d'inviter celui qui possède ce petit trésor à en faire jouir le public.

Les *Rosati* ont duré dix ans : c'est plus que ne durent les roses, mais c'est peu pour une société.

Le 12 juin 1778, un groupe de jeunes gens d'Arras, de ceux qui aiment l'art dans le plaisir, faisant une partie de campagne aux environs de la ville, se reposèrent dans un jardin plein d'ombrage et de fleurs, au bord de la Scarpe. On déjeuna gaiement, on lut des vers; puis l'un de ces jeunes gens, répandant sur la table des feuilles de roses, proposa aux convives de se réunir chaque année au même lieu pour y célébrer de la même manière une fête champêtre. Son vœu fut acclamé, et des libations saluèrent l'acte de naissance des *Rosati.*

Arras a possédé jadis une république des lettres, monarchie si l'on veut, puisqu'elle avait un roi, *le roi des ménestrels.* Ses fêtes joyeuses et ses représentations satiriques eurent de la célébrité; et le nom d'un de leurs coryphées, Adam de la Halle, ne doit pas être mis en oubli. Son existence fut très agitée. Des couplets trop hardis l'ayant obligé de s'expatrier, il suivit Charles d'Anjou à Naples, et mourut dans cette ville vers 1285. Un trouvère rapporta à Arras son dernier ouvrage, *le Jeu de Robin et Marion,* une des meilleures parmi nos anciennes pastorales, qui fut longtemps représentée au jour anniversaire de la mort de l'auteur. Adam de la Halle a laissé des *Jeux partis* (petites pièces dialoguées), des chansons, des motets, des rondeaux.

Revenons aux *Rosati :* ils furent le dernier écho des *Trouvères artésiens,* dont M. Arthur Dinaux s'est aussi fait l'historien. Pendant la durée éphémère de leur société, le goût des lettres sembla réellement un peu ranimé dans le pays.

Le jardin où ils se réunissaient était situé dans un des faubourgs d'Arras (à Avesne), au voisinage d'une ancienne abbaye de filles de l'ordre de Saint-Benoît. Douze religieuses seulement composaient cette abbaye, où l'on devait pour entrer faire preuve de noblesse militaire; leur cloître et leur église furent incendiés pendant le siège de 1654, qui mit en présence l'un de l'autre deux célèbres capitaines français, Turenne et Condé, ce dernier malheureusement allié de l'étranger.

Les statuts des *Rosati* étaient fort simples, et fort simple aussi la cérémonie d'admission. Le récipiendaire se présentait devant la société, sous un berceau orné des bustes de la Fontaine, de Chapelle et de Chaulieu. On lui offrait une rose dont il respirait trois fois le parfum, puis il l'attachait à sa boutonnière. Une coupe de vin rosat lui étant présentée, il la vidait en l'honneur de la compagnie. Après quoi on lui délivrait un diplôme en vers, auquel il répondait par des couplets. Un certain nombre de ces diplômes se sont conservés, écrits avec une encre rose; quelques-uns sont agréablement tournés.

Si maintenant nous parcourons la liste des *Rosati,* nous y voyons des noms un peu surpris de se trouver ensemble, ceux de magistrats, de militaires, d'ecclésiastiques, etc.

Parmi les premiers, M. Foacier de Ruzé, avocat général au conseil d'Arras;

Parmi les militaires, assez nombreux, le marquis Baillot de Vaugrenant, major de la citadelle d'Arras; M. de Champmorin, major du génie;

MM. Carnot, Marescot, Dumény (le chevalier), tous trois capitaines du génie; les deux premiers sont devenus généraux;

Parmi les membres du clergé, nombreux aussi, citons d'abord l'abbé Roman, *le gentil Roman,* disait-on, et nous avons lu de lui des poésies assez légères. Il avait fondé l'*Académie bocagère du Valmuse,* titre emprunté au nom d'une maison de plaisance que l'abbé s'était fait construire dans le parc d'un de ses amis, près de Douai. Chacun des académiciens choisissait un arbre de ce beau parc, et y gravait sa signature. Les Valmusiens s'occupaient de botanique et se livraient aux exercices du corps, à la danse, à l'escarpolette, etc.

M. Daubigny, professeur de théologie, se faisant scrupule, sans doute, de figurer sur la liste d'une confrérie anacréontique comme celle des *Rosati*, ne donnait que les premières lettres de son nom.

Un chanoine régulier, M. Dumarquez, se gênait moins; il s'excusait en ces termes de ne pas assister à une *Fête des roses :*

Malgré mon absence,
Je serai, Messieurs,
Ici comme ailleurs,
Mais surtout à table,
D'esprit et de cœur,
Votre serviteur,
Dumarquez, bon diable.

Un nom que nous aurions dû prononcer avant tous les autres est celui de M. Legay, chancelier de l'ordre et son constant inspirateur. Puisque nous voilà en train de lire des vers, lisons-en quelques-uns de lui où il peint les réunions amicales des Rosati :

Sur un banc raboteux, chancelant, mal posé,
Nous nous plaçons à l'aventure.
Chaque bouquet bientôt, en couronne tressé,
Presse nos fronts d'une fraîche ceinture.
La nappe au même instant disparaît sous les fleurs.
La couleur du vin qu'on varie,
Tantôt contraste et tantôt se marie
A l'incarnat de leurs couleurs.
Le Dieu de la plaisanterie,
Momus, vient animer les propos des buveurs.
On parle vers, amour, même philosophie.

Nous avons connu le fils de M. Legay, excellent proviseur du lycée Bonaparte, aujourd'hui Condorcet.

Citons encore, parmi les *Rosati*, M. Harduin, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Arras; M. Lenglet, jurisconsulte, dont le fils fut représentant du peuple en 1848; le chevalier de Bertin, l'émule de Parny; Caigniez, le Racine des boulevards, dont les mélodrames nous ont fait pleurer dans notre enfance; Dubois de Fosseux, ancien écuyer du roi, auteur d'un *Éloge de Suger*.

Et encore Charamond, jeune avocat fort distingué, qui devint plus tard inspecteur aux revues, et périt dans la retraite de Russie; Tarenget, médecin, mort recteur de l'Académie de Douai; Pierre Cot, musicien; Corbet, statuaire; Bergaigne, peintre de fleurs, qui se plaisait à décorer les diplômes de la société.

Un *Rosati* chantait, nous devons le croire, avec beaucoup de sensibilité, puisqu'un de ses collègues s'écriait en parlant de lui :

Ah! redoublez d'attention,
J'entends la voix de Robespierre;
Ce jeune émule d'Amphion
Attendrirait une panthère.

C'est par d'autres chansons que ce *Rosati* devait se distinguer plus tard; à l'époque dont nous parlons il travaillait à l'*Éloge de Gresset*.

Beffroy de Reigny, fameux autrefois sous le nom du *cousin Jacques*, aujourd'hui parfaitement oublié, était un type bien original pourtant, bouffon qui riait et faisait rire le public en pleine terreur; journaliste, poète, auteur de pièces de théâtre dont il composait la musique. Il a fait courir tout Paris au *Club des bonnes gens*, à *Nicodème dans la lune;* et peut-être devrait-on ne pas refuser dans les chansonniers français une place à ses jolis couplets si connus :

Petit à petit,
L'oiseau fait son nid.

Ce qui vaut mieux que tout cela, c'est que le *cousin Jacques*, grâce à des amis influents qu'il avait conservés, se fit, pendant la révolution, l'intermédiaire de beaucoup d'actes de clémence et de bienfaisance. Je l'ai vu peu de temps avant sa mort; il me paraissait vieux, quoiqu'il ne le fût pas, mais j'étais si jeune! D'ailleurs toujours le même : franchise et gaieté.

Les *Rosati* célébrèrent encore une fête dans l'été de 1787. Le procès-verbal de leur réunion, rédigé en vers par M. Legay, se termine ainsi :

Dans ces lieux, joyeuse troupe,
Au mois de mai retrouvez-vous.

Se retrouva-t-on? oui, certainement, puisqu'un diplôme, rimé selon l'usage, fut délivré en 1788 à un poète lillois, nommé Feutry. Ce jeune homme a péri tragiquement. Mais n'attristons pas nos dernières lignes. La date du diplôme en question n'est pas douteuse :

Au déclin d'un beau jour, l'an mil huit cent moins douze.

M. Legay, qui avait été l'un des fondateurs de la Société, lui demeura fidèle jusqu'à la fin; car il publia en 1788, sous le titre de *Souvenirs*, deux volumes de vers, avec un appendice qui contient un choix de morceaux lus ou chantés dans les assemblées des *Rosati;* et il donna pour épigraphe à cette collection un quatrain de Carnot :

Venez, illusions légères,
Du rêve de la vie embellir les tableaux;
Venez réaliser des biens imaginaires,
Et sur des maux réels étendre vos bandeaux.

Après la tourmente révolutionnaire, quand la constitution de l'an 3 fut fondée, Carnot, devenu l'un des directeurs de la République, ouvrit son salon aux savants, aux artistes et aux gens de lettres. On y voyait Bougainville, Berthollet, Prony, Népomucène Lemercier, Monsigny, Dalayrac. Plusieurs anciens Rosati d'Arras s'y présentèrent, entre autres Beffroy de Reigny et Dubois de Fosseux. L'idée de créer des *Rosati de Paris* fut mise en avant et reçut même un commencement d'exécution. Nous trouvons dans *le Furet littéraire, recueil des plus rares ouvrages en vers et en prose* (1800), une *Épître des Rosati de Paris au citoyen Carnot*, signée Mercier, de Compiègne. Cet écrivain est d'ailleurs plus connu par sa fécondité que par son talent.

Permettez-moi, en façon de post-scriptum, d'emprunter quelques lignes à mes *Mémoires sur Carnot :*

«Le directeur habitait l'hôtel du Petit-Luxembourg. Il lui naquit un fils. L'usage n'était plus alors de prendre ses prénoms dans le catalogue

de l'église, mais dans l'histoire des anciennes républiques : les enfants étaient des Lycurgue, des Gracchus, des Brutus. Carnot n'aimait pas ces démonstrations; il choisit pour son fils le nom d'un sage de l'Orient, qui n'a laissé que de belles poésies et des préceptes de morale : il l'appela Sadi. »

Peut-être le souvenir des *Rosati* et du Jardin des roses au bord de la Scarpe ne fut-il pas non plus étranger à son choix.

HIPPOLYTE CARNOT,
Membre de l'Institut.

LE MUSÉE CIVIQUE DE BOLOGNE.

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs la grande salle du *Musée civique* de Bologne, d'après une photographie que nous devons à l'obligeance de M. le comte Jean Gozzadini, correspondant de l'Institut, l'un des fondateurs du Musée. La création de ce Musée civique, pour lequel la municipalité de Bologne a dépensé plus d'un million, est un des témoignages les plus éclatants des progrès qu'en Italie, comme en

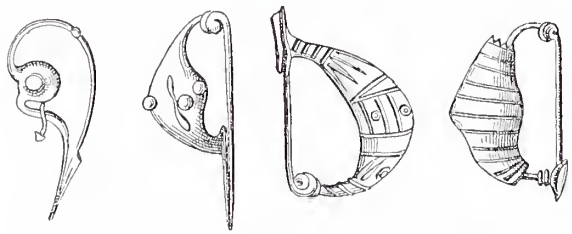
Grande salle du Musée civique de Bologne (Italie).

France, a faits, depuis une vingtaine d'années, la science des antiquités. D'importantes découvertes, un meilleur classement des objets, ont, en effet, démontré dans ce dernier quart de siècle que l'histoire des temps primitifs pour chaque pays pouvait être dans une très large mesure reconstituée à l'aide des documents que de nombreuses fouilles accidentelles ou méthodiques ont mis et mettent encore chaque jour à la disposition des archéologues. Il y a là d'immenses richesses à exploiter. La fondation du Musée de Mayence pour l'Allemagne, du Musée de Saint-Germain pour la France, musées qualifiés à juste titre de *Musées des antiquités nationales,* a été la conséquence de ce récent épanouissement des études archéologiques. C'est sous l'impulsion du même souffle rénovateur qu'ont vu successivement le jour, au nord des Apennins, dans l'antique Cisalpine, cette terre à moitié gauloise, les Musées de Côme, d'Este, de Parme, de Reggio et enfin de Bologne, qui sont, comme les Musées de Mayence et de Saint-Germain, des *Musées de l'histoire de la patrie.* Aucun esprit curieux des choses du passé ne devra désormais faire le voyage d'Italie sans visiter ces nouveaux Musées, et particulièrement le Musée civique de Bologne.

On sait que les monuments écrits s'appuyant sur des documents authentiques ne nous font pas remonter, pour l'histoire de l'Italie du nord, au delà du troisième siècle avant notre ère. Si nous remontons un peu plus haut pour l'histoire de l'Italie centrale (Rome et l'Étrurie), le sixième siècle est encore de ce côté la limite de nos connaissances précises. Au delà, nous sommes en pleine légende.

Personne n'ignore que la fondation de Rome, en particulier, est entourée de fables dont il est fort difficile de démêler le sens. Or, voilà que toute une série de nécropoles a été récemment explorée des Alpes aux Apennins, qui, appartenant en grande partie à ces siècles reculés, n'ont été, toutefois, abandonnées que vers le deuxième ou troisième siècle avant notre ère, c'est-à-dire en pleine époque historique. Les objets recueillis dans les nouveaux Musées proviennent presque tous de ces cimetières; ils en composaient le mobilier funéraire, mobilier très varié, car les anciens se faisaient enterrer avec tout ce qui leur avait été cher pendant la vie. Nous pouvons, en conséquence, en traversant les vastes salles du Musée civique, descendre la pente des temps depuis l'établissement des premières colonies orientales dans le nord de la Péninsule jusqu'aux guerres puniques en ayant sous les yeux des objets contemporains de chaque époque. Il n'y a plus ici d'incertitude, de légendes ou de fables obscures à expliquer. Les vitrines du Musée nous mettent en présence d'ustensiles, de bijoux, d'armes que nous pouvons toucher, manier, étudier en détail. Nous assistons aux diverses transformations que le changement des mœurs leur a fait subir avec le temps; nous pouvons nous rendre compte des influences successives qui ont contribué à altérer les types primitifs, à les faire remplacer par des types nouveaux. Rien de plus instructif et de plus attrayant que ce voyage à travers les âges.

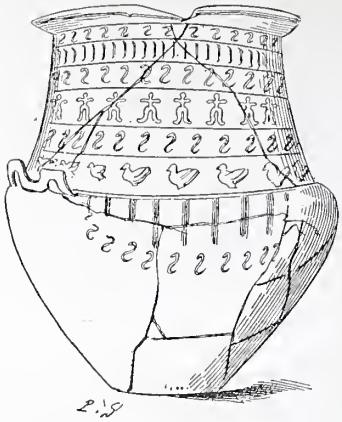
Les premiers objets qui s'offrent à nous sont des urnes cinéraires assez grossières renfermant encore les cendres du mort, avec un mobilier funéraire des plus simples, mais qui cependant ne manque pas d'une certaine élégance, comme le démontrent les *fibules* ou broches en bronze et pâte vitrifiée dont nous donnons ici divers spécimens.



Fibules préétrusques.

Ces espèces d'épingles anglaises servaient à retenir les légers vêtements de ces primitives populations. De longues épingles droites à tête montrent d'autre part que les femmes de ce temps ne négligeaient pas plus que celles d'aujourd'hui le soin de leur chevelure. Quelques urnes sont ornées de dessins géométriques ou de zones représentant soit de petits bonshommes les mains levées dans l'attitude de la prière, soit des séries d'oiseaux, probablement des oiseaux sacrés, comme les oies du Capitole, imprimées en creux sur la pâte avant la cuisson.

La similitude des formes prouve que les mêmes



Vase appartenant aux tombes les plus anciennes.

mœurs, ou au moins des mœurs très analogues, existaient, à l'origine, dans toute l'étendue de la vaste contrée qui devait porter plus tard le nom de Gaule cisalpine. Depuis les bords méridionaux du lac Majeur (nécropole de Golasecca) jusque bien au delà du Pô (cimetière de Villanova et anciens cimetières de Bologne), le mobilier funéraire de la première période est, on peut dire, identique. Ces tribus primitives, que mille indices indiquent comme ayant été des tribus pastorales, avaient le même rite funéraire, l'*incinération;* elles brûlaient leurs morts.

A côté ou au-dessus de ces antiques sépultures nous en rencontrons d'autres manifestement plus récentes où l'*incinération* n'est plus que l'exception. A ce rite a succédé celui de l'*inhumation;* les morts sont enterrés soit en pleine terre, soit dans des sarcophages. Une révolution religieuse a été la conséquence d'une invasion, d'une conquête étrangère. Ces conquérants, il n'est pas difficile de reconnaître quels ils sont : ce sont les Étrusques qui, un jour, comme l'histoire nous l'apprenait déjà, venant du sud-ouest, c'est-à-dire de l'Étrurie proprement dite, avaient passé l'Apennin et subjugué les populations jusque-là paisibles des États du Nord. Des urnes à dessins noirs sur fond rouge, ou à dessins rouges sur fond noir, déposées dans les sarcophages, disent assez haut quels sont les nouveaux maîtres de la contrée.

Cependant les anciens habitants n'ont pas disparu; ils forment toujours, au-dessous d'une aristocratie qui se distingue par sa richesse, le fond de la population, la masse des travailleurs, la partie industrieuse et active de la nation. La modeste urne cinéraire du prolétaire se retrouve à côté du somptueux sarcophage du riche et nous rappelle à la réalité des choses. L'histoire écrite ne parle guère du menu peuple; nous retrouvons son histoire dans les cimetières.

Quant à cette aristocratie étrusque qui pendant plusieurs siècles a dominé dans l'Italie du Nord, d'où elle n'a été chassée que par les Gaulois, plus de cent stèles funéraires ornées de bas-reliefs et quelques cistes de bronze à représentations figurées nous initient non seulement à une partie des

Urnes étrusques à dessins rouges sur fond noir.

idées qu'elle se faisait de l'autre vie, mais à de nombreux traits de la vie civile et religieuse de l'époque.

Ici est représenté, comme sur le monument que nous faisons graver, un fantassin nu, l'épée à la main, combattant un cavalier armé de la cuirasse. On a voulu y voir, non sans raison peut-être, un souvenir des premières expéditions gauloises. Le guerrier ne serait autre qu'un de ces terribles Gaulois *Gæsates* des Alpes dont parle Polybe. — Plusieurs stèles reproduisent ce sujet. — Ailleurs nous voyons le mort lui-même monté à l'orientale sur un char traîné par deux et jusqu'à quatre chevaux, le parasol sur la tête. Les chevaux sont ailés, comme il convient à des chevaux qui appartiennent au monde souterrain. Mercure Psychopompe les entraîne vers les champs Élysées. A la partie supérieure des stèles est figuré parfois le combat de l'Hippocampe et du Dragon.

Stèle du cimetière de la Certosa, près de Bologne; époque étrusque. (Ces stèles ont de 2 mètres à 2m.70 de haut.)

Il n'est pas besoin d'insister pour faire comprendre l'intérêt historique d'un pareil musée; les salles ne s'arrêtent pas d'ailleurs à la période étrusque. D'autres salles répondent à la période gauloise. — Puis viennent les vases en terre rouge, les vases dits samiens, si caractéristiques de l'époque romaine. — En sorte que, en moins d'une heure, sans se presser, on a assisté à toutes les révolutions que le territoire *felsinéen* (1) a subies durant le cours de sept ou huit siècles, c'est-à-dire aux époques les plus obscures de l'histoire romaine. Aucun historien ne pourra désormais se passer de recourir à ces documents admirablement classés par le conservateur du Musée, le professeur Edoardo Brizio, et exposés avec un luxe qui fait le plus grand honneur à la municipalité de Bologne.

ALEXANDRE BERTRAND,
Membre de l'Institut.

(1) *Felsina* est le nom primitif de Bologne.

L'HORTICULTURE EN CHINE.

Le peuple chinois paraît être le créateur de l'art des jardins. Dès une haute antiquité, ses chefs ont eu la sage précaution de faire cultiver

sous leurs yeux non seulement les végétaux agréables à la vue, mais encore ceux qui pouvaient augmenter les ressources de la population. Leurs vastes enclos ont été souvent les pépinières des provinces, et pour exciter l'émulation de leurs sujets, ils décernaient des récompenses, dans mainte occasion officielle, à ceux qui leur présentaient des fleurs ou des fruits nouveaux : nos sociétés d'horticulture ne font pas mieux. Les Annales de la dynastie des Tsing mentionnent des mandarins chargés de veiller sur les jardins de l'empereur et tout spécialement sur les bambous.

Le goût pour les fleurs, excité par une impulsion supérieure, donna à certaines plantes une valeur commerciale étonnante. Le Sambac, dont les fleurs ont à la fois l'odeur de la rose et celle de l'oranger comme fondues dans l'arome du Jasmin ordinaire, et servent à parfumer le thé, les liqueurs, les sirops, les confitures, a valu à Pékin, bien que ce ne soit qu'un petit arbrisseau, jusqu'à 50 et 60 francs en monnaie de France et même davantage. Une asclépiadée qui ne donne son parfum que la nuit, le *Pergularia odoratissima*, a coûté jusqu'à 20 et 30 onces d'argent, et chaque année le vice-roi de Tché-kiang en adressait plusieurs pieds à Pékin pour les appartements de l'empereur.

Pour profiter d'un goût aussi lucratif, l'horticulture chinoise n'a eu, du reste, qu'à mettre en œuvre les trésors d'une flore naturelle à laquelle nous devons les principales de nos fleurs d'ornement : l'Œillet de la Chine, envoyé dès 1702 à l'abbé Bignon et décrit en 1705 par Tournefort ; l'*Aster*, adressé en 1728 par le P. d'Incarville à Antoine de Jussieu, et qui, après plusieurs semis améliorateurs, reçut d'un comité d'amateurs réunis au couvent des Chartreux le nom de Reine-Marguerite ; notre Chrysanthème d'automne, qui a longtemps figuré sur les armoiries des empereurs ; le *Dicentra*, dont les calices roses éperonnés figurent un double bouclier protecteur ; la Ketmie ou Rose de Chine ; le Chèvrefeuille de Chine, dont le nom chinois signifie « fleur d'or et d'argent », par allusion à ses variations de couleur ; le *Begonia discolor*, vert en dessus, garni de nervures pourprées en dessous ; l'Hortensia qui, introduit en Europe par lord Macaulay, reçut du botaniste Commerson le nom de Mme Hortense Lepaute, femme d'un horloger fort connu ; notre Camélia, que les Chinois nomment fleur de thé ; enfin, le *Nerine sarniensis*, qui dans notre nomenclature porte le nom de l'île de Guernesey, parce qu'un vaisseau qui rapportait en Angleterre des bulbes de cette élégante amaryllidée, ayant échoué presque en vue de sa patrie, ces bulbes, portés par le flot sur les côtes sablonneuses de l'île, s'y fixèrent et s'y maintinrent à la faveur de la douce température que lui assure le courant venant du golfe des Antilles. (1)

(1) *Revue des Deux Mondes*. 1883. — M.

PRÉJUGÉS.

LE FULGORE PORTE-LANTERNE.

Pendant le voyage que je fis l'année dernière au Brésil, dans l'intérieur de la province de Minas-Geraes, j'entendis fréquemment parler d'un animal étrange appelé par les indigènes *Jitirana Boia*, coléoptère suivant les uns, papillon suivant les autres, et qui est l'objet d'une terreur universelle. D'après la description qui m'en fut faite, cet insecte, d'assez grande taille, a sous la poitrine un long éperon extrêmement dur et venimeux ; animal nocturne, il pénètre quelquefois, le soir, dans les habitations où l'attire l'éclat des lumières ; et si, dans son vol, il vient à se heurter contre un homme ou un animal, celui-ci, percé par le terrible éperon, tombe immédiatement foudroyé. Comme les eucalyptus ont, au dire des Mineiros, la propriété d'attirer cet insecte redouté, beaucoup de gens abattent ces arbres quand ils en trouvent dans leur voisinage.

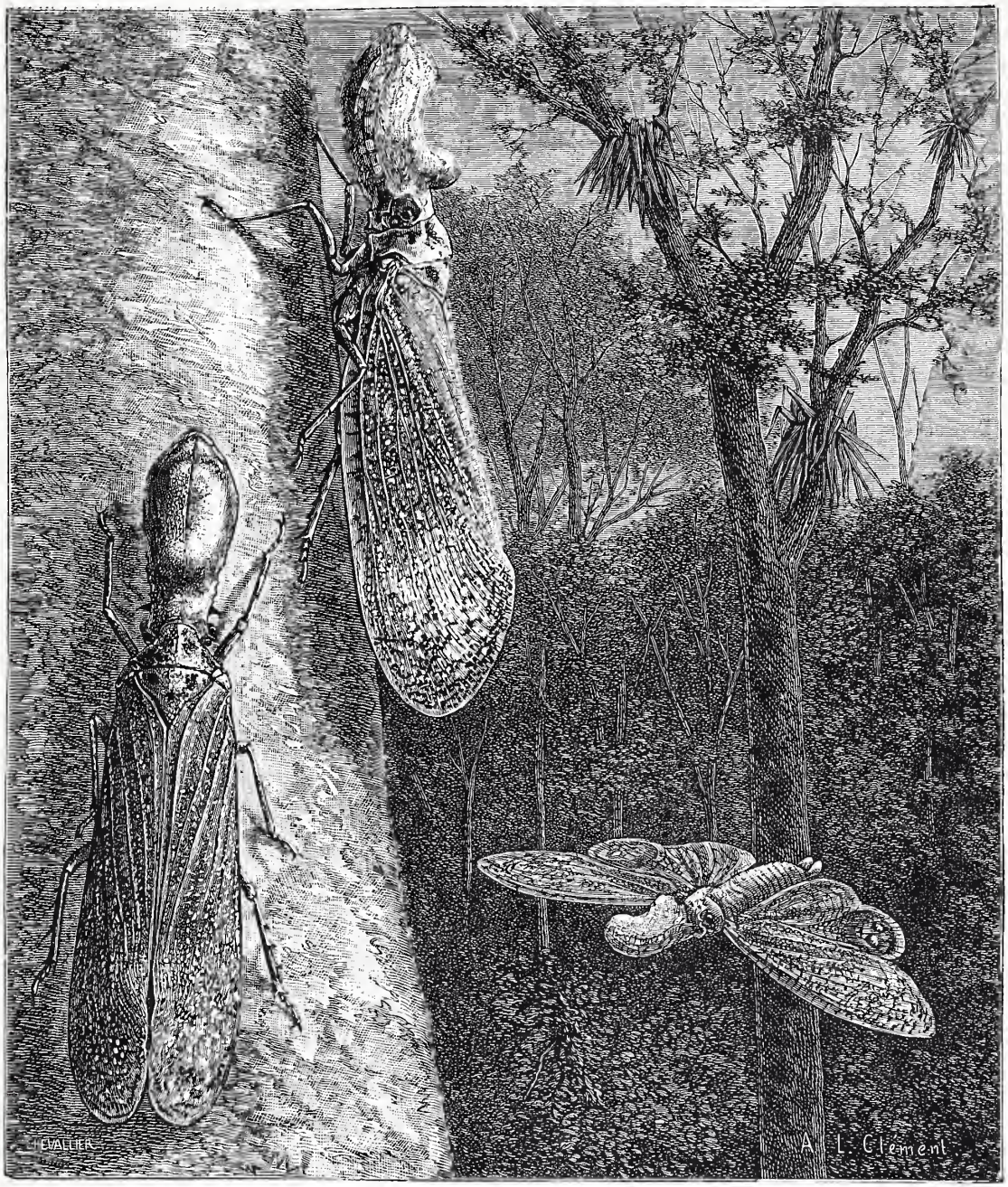
Je ne tardai pas à apprendre que le *Jitirana Boia*, dont quelques débris me furent remis, est tout simplement le Fulgore porte-lanterne, homoptère bien connu et absolument inoffensif. Seule la bizarrerie de sa forme a pu donner naissance aux légendes qui courent sur son compte au Brésil. Comme chez tous les hémiptères, l'appareil buccal du Fulgore se compose d'une espèce de bec, lequel est constitué par une gaine longue, articulée, et renfermant quatre filets très déliés ; c'est ce bec recourbé sous la poitrine, et d'ailleurs incapable de piquer, qui a été pris pour un éperon redoutable.

J'aurais vivement désiré, pendant mon séjour à Minas, pouvoir me procurer quelques exemplaires vivants du Fulgore porte-lanterne, afin d'éclaircir un fait sur lequel les naturalistes n'ont pas été d'accord jusqu'ici ; je veux parler de la phosphorescence attribuée à cet animal par quelques personnes, notamment par Mlle de Mérian, qui affirme avoir vu à Surinam des Fulgores enfermés dans une boîte émettre des lueurs extrêmement brillantes. Je ne pus réaliser ce désir que quelques mois plus tard, au cours de mon excursion sur le rio Pardo, dans le sud de la province de Bahia. Cet insecte est assez commun dans les immenses forêts vierges qui couvrent la contrée ; mais les habitants, imbus des mêmes superstitions que ceux de Minas, ne voulurent m'en apporter aucun vivant, malgré la récompense assez forte que je leur avais promise.

Je fus moi-même longtemps avant de pouvoir mettre la main sur un Fulgore, car j'ignorais quel était l'habitat de cet animal. Enfin je finis par apprendre d'un chercheur de diamants des mines du Salobro que le *Jitirana Boia* se trouve sur le tronc du *Pâo Paraïba*, arbre de la famille des rutacées, qu'Auguste Saint-Hilaire a décrit sous le nom de *Simaruba versicolor*, et dont l'écorce et les feuilles, d'une amertume extrême, sont em-

ployées au Brésil comme toniques et fébrifuges. Cet arbre est, du reste, très voisin du *Simaruba officinalis*, bien connu de tout le monde sous le nom de *Quassia amara*. Grâce à ce renseignement, je pus, en une huitaine de jours, capturer trois paires de Fulgores.

Le premier que j'aperçus étant à une trop grande hauteur pour qu'il me fût possible de l'atteindre, je fus obligé d'aller chercher un bûcheron au village voisin pour abattre l'arbre. Ce fut, à mon retour, un amusant spectacle que celui de l'effroi des gens dont je m'approchais tenant ma capture



Le Fulgore porte-lanterne.

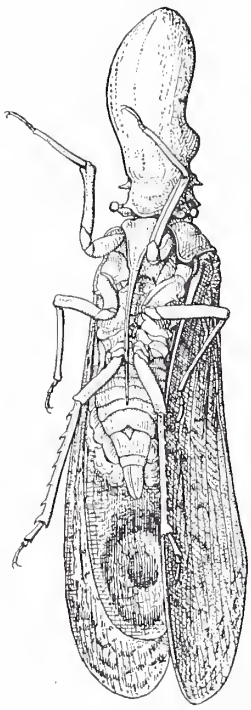
à la main; et bien que, par la suite, j'aie souvent manié des Fulgores devant les indigènes pour leur prouver qu'ils étaient absolument inoffensifs, jamais je n'ai pu en décider un seul à les toucher.

Voici le résultat des observations que j'ai faites sur ces hémiptères :

Pendant le jour ils se tiennent immobiles, le corps vertical, la tête toujours dirigée en haut, le long du tronc des *Paraïbas*, où ils sont peu visibles à cause de leur couleur blanchâtre qui se confond avec celle de l'écorce. On les trouve, en général, par couples. Quand on les inquiète, ils se déplacent lentement et dans le sens horizontal en tournant autour du tronc par un mouvement d'oscillation très étrange. Enfin, si on les touche, ils se projettent brusquement en arrière au moyen de leurs pattes antérieures qui forment ressort; et après un vol lourd, assez semblable à celui des

grosses sauterelles vertes de notre pays, ils vont se poser sur un arbre voisin.

Quand le soir venait, les Fulgores, que j'avais enfermés dans une cage, commençaient à s'agiter; ils sautaient fréquemment afin de pouvoir prendre leur vol. Le même manège se continuait toute la nuit, et, de temps à autre, ils faisaient entendre une sorte de bruit sourd produit par le frémissement de leurs ailes supérieures. *Jamais je n'ai aperçu chez eux la moindre trace de phosphorescence.*



Fulgore vu en dessous.

Pensant que ces insectes se nourrissent du suc contenu dans l'écorce des *Paraïbas*, j'avais formé un des côtés de leur cage avec un morceau de l'écorce en question; mais jamais je ne les ai vus manger, et tous sont morts assez promptement, aucun d'eux n'ayant pu supporter plus de trois jours de captivité.

De mes observations faites pendant sept nuits consécutives, du fait que les habitants des provinces de Minas et de Bahia n'ont jamais parlé de lueurs émises par le *Jitirana Boia*, qui les a pourtant si vivement frappés à d'autres égards, je crois pouvoir conclure que la phosphorescence du Fulgore porte-lanterne doit être reléguée parmi les légendes, au même titre que les propriétés venimeuses attribuées à cet insecte par les Brésiliens.

E. Gounelle,
Chargé d'une mission au Brésil par le ministère de l'instruction publique.

ROUTES DIVERGENTES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 270, 282, 302 et 322.

V

Le bourg avait peu changé; l'église avait toujours son clocher aigu, surmonté d'un coq qui faisait girouette, et son toit de tuiles plates envahi par la mousse : un toit de velours vert! Magnac le trouva charmant. Le pharmacien, le boulanger, le maréchal ferrant, le faïencier, étaient toujours à la même place; l'épicier s'était agrandi et repeint, et s'intitulait maintenant marchand de denrées alimentaires; il faut bien que le progrès s'affirme. Les panonceaux du notaire avaient dû être redorés et sa maison reblanchie. Magnac s'arrêta pour regarder, à travers la porte à claire-voie, les massifs de pensées et de silènes qui faisaient autrefois l'admiration de Janvier.

La porte de la maison s'ouvrit, et un grand jeune homme en uniforme vert y apparut.

— Tresneau! lui cria Magnac, ne me reconnais-tu pas?

— Magnac, bien sûr! répondit l'autre en accourant au-devant de lui. Que je suis aise de te revoir! Tu es venu pour le rendez-vous, n'est-ce pas? Moi, je viens d'arriver par le premier train. Tu vas bien? Qu'est-ce que tu fais?

Bras dessus, bras dessous, les deux anciens compagnons d'études s'en allèrent à travers le bourg, causant de mille choses, émus et souriants, se plongeant avec délices dans leurs souvenirs d'enfance.

L'horloge de l'église, de sa voix grêle et cuivrée, sonna onze coups.

— Onze heures! dit le forestier. Si nous nous acheminions tout doucement vers le petit bois? Ce serait amusant d'être les premiers au rendez-vous et de voir arriver les autres.

— Nous aurons de la peine à y arriver les premiers : Nachou, qui s'est chargé du déjeuner, doit y être déjà à faire installer la table.

— N'importe! ce ne sera toujours qu'un, et nous attendrons les autres.

— Ravinet est arrivé et Janvier aussi; nous sommes venus hier par le même train. Je ne les avais pas revus depuis vingt ans! Ils ont bien fait leur chemin, avec leurs vocations qui datent du petit bois.

— La mienne aussi, ou à peu près. C'est étonnant la diversité des impressions produites sur les esprits par un seul objet.

— Cela tient précisément à la diversité des esprits. On tombe toujours du côté où l'on penche. Là où Nachou n'a vu que des pâturages pour les bestiaux, Ravinet a vu des plantes bonnes à faire de la tisane, et Janvier des fleurs à cultiver et à perfectionner. Toi, tu voyais surtout les arbres..... Il n'y a que moi qui n'ai pas tiré grand'chose du petit bois...

— Tiens! qui avons-nous là? interrompit Tresneau en montrant à son compagnon un voyageur qui venait du côté de la gare.

Voyageur ou artiste, ou peut-être bien tous les deux : il portait un sac sur le dos et était coiffé d'un chapeau de feutre mou d'une allure quelque peu fantaisiste. Il marchait posément, comme un homme qui n'est pas pressé, et — ce qui avait attiré l'attention de Tresneau — il tailladait avec un canif une racine de forme biscornue.

Cette circonstance frappa aussi Magnac.

— Je parie que c'est Gerbaud! dit-il en élevant la voix.

— Présent! répliqua le nouveau venu, qui se hâta de franchir la distance qui les séparait.

Et ce furent de chaudes poignées de mains, et des questions qui se croisaient et qui n'attendaient

pas les réponses. Tout en parlant, les promeneurs avaient pressé le pas, et ils arrivèrent au petit bois sans y songer.

Le petit bois était silencieux, mais il n'était pas solitaire : un peintre, assis sur un pliant à l'ombre du grand chêne, brossait activement une étude de l'allée couverte qui s'en allait rejoindre la prairie, sombre au premier plan, éclatante de lumière dans le lointain.

Le peintre regarda les trois arrivants ; puis il se leva gravement, et, ôtant son chapeau d'un air cérémonieux :

— Messeigneurs, salut à vous! dit-il. Lesquels des Sept êtes-vous? car il n'y a que les Sept pour se trouver réunis en ce lieu, à ce jour et à cette heure!

— Gaunard! Vive Gaunard! Allons, la réunion sera au complet.

— Et l'appétit aussi, je vous en réponds. Voyons, quelles victuailles avez-vous? Je me suis muni d'un pâté dont vous me direz des nouvelles, et de deux fines bouteilles. Il y a de l'eau ici près, si j'ai bonne mémoire; et quant au pain, je pense que les indigènes le fourniront : il doit y avoir quelques-uns des Sept qui habitent le pays?

— Tiens, les voilà, dit Gerbaud en lui montrant Nachou sur le siège d'un char à bancs, et Janvier et Ravinet derrière lui.

Ils sautèrent à terre tous les trois, et en un clin-d'œil le char à bancs fut vidé de tout ce qu'il contenait : une table à tréteaux, des tabourets de paille, et un copieux déjeuner campagnard. Gaunard serra son étude dans sa boîte, et fit place à la table qu'on s'empressa de dresser à l'ombre du chêne.

Le bon Socrate, qui souhaitait de remplir de vrais amis sa petite maison, eût certainement souri au déjeuner des sept anciens camarades. Un déjeuner servi avec juste assez de confortable pour que les convives fussent à leur aise, sans luxe gênant, sans étiquette encore plus gênante; et des convives de bon appétit, joyeux de se retrouver et d'avoir tous réussi dans la vie; tous heureux, tous contents de leur sort! On ne trouve pas souvent un déjeuner semblable.

Gaunard et Gerbaud furent vite mis au courant de la situation des cinq autres. Tout en mangeant et en trinquant, à bâtons rompus, Janvier vantait ses orchidées et Nachou ses belles races ovine, bovine, porcine, etc.; Ravinet parlait de plantes vulnéraires ou pectorales; Tresneau admirait le grand chêne, digne selon lui des chênes de Bretagne ou de ceux de la forêt de Fontainebleau; et Magnac, n'ayant pas grand'chose à narrer, écoutait et interrogeait.

— Sais-tu à quoi je t'ai reconnu sur le chemin? disait Magnac à Gerbaud : à ta manie de tailler un morceau de bois; tu ne l'as pas perdue! Te rappelles-tu l'écureuil?

— Je crois bien! j'en ai assez exécuté d'autres depuis, en souvenir de celui-là! Je l'ai gardé : c'est mon talisman, il m'a porté bonheur. Vous pourrez le voir, si vous me faites l'honneur de venir chez moi.

— Où cela?

— Aux Batignolles; j'ai en ce moment-ci des travaux intéressants en voie d'exécution : une chaire et des stalles de chœur pour une église d'Auvergne, une vieille église restaurée dans son style primitif.

— Tu n'es donc pas charron? demanda Nachou. Je me rappelle en effet que le père Gerbaud était furieux contre toi, parce que tu ne voulais pas apprendre son métier; mais je croyais qu'il t'avait coupé les vivres, et que tu avais cédé.

— Il m'a coupé les vivres, en effet, mais je n'ai pas cédé. Tout cela est passé, oublié et pardonné depuis longtemps; nous sommes très bien ensemble, et je vais souvent le voir. Mais j'ai eu du mal!

— Raconte, Gerbaud!

— L'histoire de Gerbaud!

— L'Écureuil talisman, ou la Vocation contrariée! L'auteur a la parole.

A suivre. Mme J. Colomb.

LES OISEAUX CHANTEURS.

Suite. — V. p. 251, 308 et 323.

LE ROSSIGNOL.

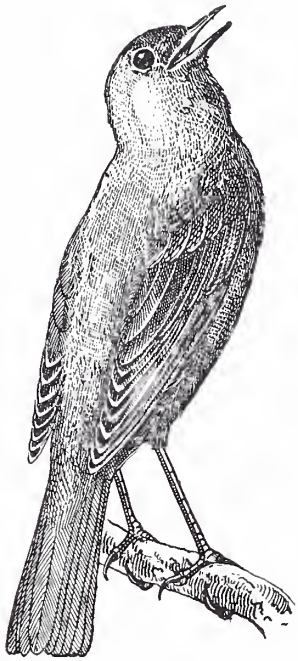
Si, en vous promenant au mois de mai sur la lisière d'un bois, ou bien le long des massifs feuillus d'un parc ou d'un grand jardin, vous entendez retentir une voix d'oiseau qui vous force à vous arrêter; s'il vous semble que vous n'avez jamais entendu rien de semblable; si, après être demeuré longtemps à écouter, vous prenez la résolution de partir et que pourtant vous restiez; si, après être parti, vous revenez sur vos pas pour prolonger encore votre plaisir, il n'y a pas de doute possible : ce chant extraordinaire est celui du Rossignol. Aucun autre oiseau ne chante comme lui; il est incomparable, il est unique.

Ce qui frappe d'abord dans ce chant, c'est la force de la voix, sonore, pleine, éclatante, éclatante à blesser l'oreille si on l'entend de trop près. Se peut-il qu'un oiseau de la grosseur d'un moineau produise des sons pareils? De quel gosier prodigieux faut-il que la nature l'ait doué!

On n'est pas moins étonné de la variété de ce chant. On y compte quinze, vingt phrases différentes, quelquefois davantage. Les unes sont courtes, de quatre ou cinq notes seulement; d'autres longues d'une douzaine; d'autres en ont jusqu'à vingt, vingt-cinq, et semblent ne devoir pas finir. Celle-ci commence par des sons pleins, filés longuement, lentement, et tout à coup se termine par une roulade exécutée avec une volubilité merveilleuse. Celle-là, murmurée d'abord doucement, d'une voix basse et contenue, s'élève, s'enfle progressivement, devient de plus en plus retentissante,

pour baisser de nouveau et mourir insensiblement. Cette autre contient des accents sourds, durs, presque rauques, qu'on est sur le point de trouver peu agréables au moment où ils sont remplacés par des notes flûtées, d'une pureté, d'une sonorité inouïes, et qui par le contraste paraissent d'autant plus admirables.

Les mots nous manquent pour exprimer toutes les nuances de ce chant si riche et si varié ; appelons à notre aide Buffon (ou plutôt Guéneau de Montbéliard, mais Buffon révisait, retouchait son collaborateur) : « Ce coryphée du printemps, dit-il, commence par un prélude timide, par des sons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent ; mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime



Le Rossignol.

par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans toute leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe : coups de gosier éclatants ; batteries vives et légères ; fusées de chant où la netteté est égale à la volubilité ; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très propre à augmenter l'éclat des tons appréciables ; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût ; accents plaintifs cadencés avec mollesse ; sons filés sans art, mais enflés avec âme...

» Ces différentes phrases sont entremêlées de silences qui, dans tout genre de mélodie, concourent si puissamment aux grands effets : on jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre et qui retentissent encore dans l'oreille ; on en jouit mieux parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles. Bientôt on attend, on désire une autre reprise ; on espère que ce sera celle qui plaît ; si l'on est trompé, la beauté du morceau qu'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivent. »

On a essayé de rendre par des combinaisons de lettres les modulations du chant du Rossignol (nous avons donné cette notation syllabique dans notre tome Ier, p. 51). Mais les *tiou tiou, tsii tsii,* les *tsorre,* les *kououtiou,* les *pipitskouisi* et les *tsirrading* de cette laborieuse et ingénieuse traduction n'apprennent rien à ceux qui n'ont pas entendu l'oiseau et ne sont guère de nature à leur inspirer l'envie de l'entendre. Ces mots ne sont d'ailleurs pas faits pour être parlés, mais autant que possible prononcés en sifflant.

Chacun sait que le Rossignol chante la nuit comme le jour, surtout la nuit et toute la nuit. Il nous semble même que sa mélodie nocturne est plus large, mieux rythmée, plus éclatante encore et plus émouvante, qu'il y prodigue moins les roulades, les fioritures, y met moins de virtuosité et plus d'expression. On dirait que la solennité du silence de la nuit, du clair de lune, du vaste ciel étoilé, se communique à sa voix. Seul éveillé, seul vivant au milieu de la nature endormie, il chante pour lui-même, pour épancher les transports de joie, les torrents d'enthousiasme dont tout son être est rempli.

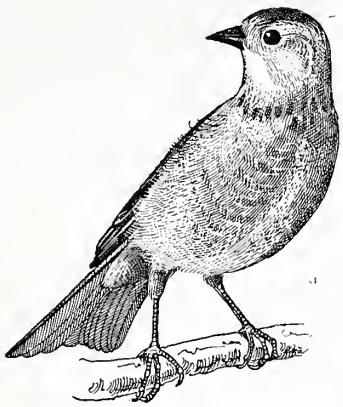
Le Rossignol, qui commence à se faire entendre dans la première quinzaine d'avril, se tait vers le 25 juin. Alors des bosquets touffus où naguère retentissaient ses magnifiques vocalises, il sort un vilain cri, rauque, guttural, *crrcq, crrcq,* qu'on attribuerait à un geai, ou plutôt à quelque reptile, mais jamais au Rossignol : c'est pourtant bien lui qui en est l'auteur. Il se peut qu'il parle tout autrement qu'il ne chante, — cela s'est vu, dit-on, chez plusieurs de nos plus grandes cantatrices ; — ou bien c'est dans un moment de contrariété, de colère que sa voix s'est altérée, ce qui arrive à tout le monde.

Le Rossignol ne se montre pas volontiers ; il se plaît à rester abrité dans l'épaisseur de la verdure. Cependant en regardant attentivement à travers la feuillée, on parvient sans peine à le découvrir. On l'aperçoit perché sur un rameau, le corps droit, les ailes un peu abaissées, la queue à demi relevée, dans une attitude hardie et fière. S'il chante, on voit sa gorge se gonfler démesurément et son bec largement ouvert. Son plumage est des plus modestes, brun roux et gris cendré, sans aucun ornement, sans rien qui séduise les yeux. Peu importe ! la magnificence de sa voix fait de lui le plus précieux des oiseaux. Plaignons les pays qui sont privés de sa présence (les contrées montagneuses) et les forêts qu'il ne fréquente pas (celle de Fontainebleau) ; c'est une infériorité.

LA LINOTTE.

Le chant de la Linotte est un de ceux que nous entendons le plus fréquemment et le plus conti-

nuellement dans nos promenades. Les campagnes en sont pleines. Ces oiseaux que nous voyons s'envoler par bandes à notre approche, partir d'un buisson pour aller s'abattre un peu plus loin sur un autre en lançant dans l'air un fragment de chanson, ce sont des Linottes (ou Linots). Ils voltigent sans cesse, et ils chantent en volant. C'est un ramage ininterrompu, comme dans une volière;



La Linotte.

il nous suit, nous précède, nous accompagne partout, nous enveloppe de tous côtés.

Pour bien juger le chant du Linot, il faut l'écouter lorsque l'oiseau est au repos, perché sur l'extrémité d'une branche isolée ou sur le sommet d'un arbuste, en plein air, en pleine lumière, sa place favorite. Là il module posément, sans se presser et tout d'une haleine, d'une voix peu étendue, peu sonore, mais extrêmement douce, sa gentille mélodie, finement nuancée, singulièrement expressive et touchante. Aucun chant d'oiseau n'est plus vraiment champêtre. Il s'harmonise à merveille avec les ajoncs et les genêts en fleur, les haies d'églantiers et d'aubépines, les chènevières et les vignes, toutes les végétations basses de la plaine ou des coteaux. Ajoutons que dans la modeste cantilène de la Linotte il y a des roulades que ne désavouerait pas un Chardonneret.

Quand cet aimable oiseau ne chante pas, il jase; il est toujours content, et il le témoigne; il ne peut rester silencieux.

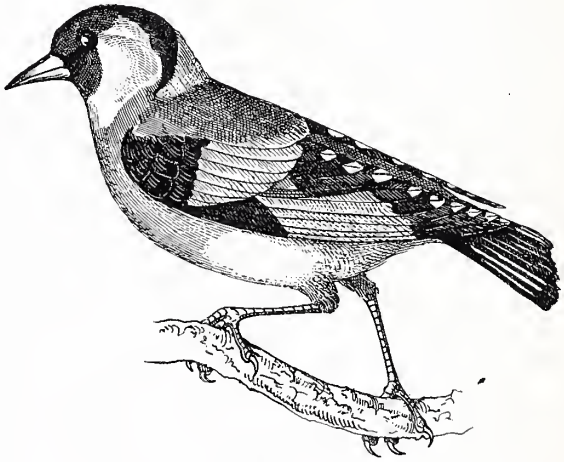
Le Linot ne se fait pas entendre seulement au printemps; il babille tout l'été, et en automne, après la première mue, les jeunes de l'année se mettent à gazouiller.

Dans la saison des nids, les Linottes cessent de vivre en société; elles se séparent et s'isolent deux à deux. Les couples viennent souvent s'établir jusque dans les quenouilles des vergers et des jardins attenant à nos habitations. Au mois d'août, elles regagnent les champs et se réunissent de nouveau en troupes. On les voit en hiver voleter çà et là, en quête de leur nourriture, et quelquefois, mêlées aux verdiers, aux bruants, aux pinsons et aux moineaux, s'aventurer aux abords et même dans les cours des fermes. Le jeûne et le froid ne viennent pas à bout de leur gaieté; il leur échappe encore quelques trilles, quelques joyeuses vocalises, qui sont comme un souvenir adressé à l'été ou un appel au printemps futur.

Le Linot est d'un brun moucheté en dessus, comme le moineau, avec de fines rayures sur la tête; le dessous du corps est grivelé; sous le bec, qui est noir et très petit pour un granivore, on distingue deux raies claires divergentes, et une autre descendant sur le milieu de la poitrine, s'élargissant et s'étalant sur le ventre; les plumes des ailes et de la queue sont bordées extérieurement de blanc. En été, quand il a revêtu sa toilette de noces, le sommet de la tête et la poitrine se teignent d'un rouge cramoisi. Cette parure temporaire est-elle réservée à la *Linotte des vignes* ou *Linotte rouge,* et la *Linotte grise* en est-elle toujours privée? Y a-t-il deux variétés de Linottes? Les naturalistes ne sont pas d'accord sur ce point; Buffon en doute et incline à le nier; la plupart des oiseleurs l'admettent.

LE CHARDONNERET.

Cet oiseau qui, en traversant d'un vol rapide l'espace ensoleillé, vous lance dans les yeux un éblouissant rayon d'or, n'est autre que le Char-



Le Chardonneret.

donneret. Il se pose sur un arbre, peuplier ou sapin, à l'extrémité d'une branche balancée par le vent, et, tournant sa poitrine large et rebondie alternativement à droite et à gauche, il fait entendre son petit cri d'appel, *stieglit, stieglit;* bientôt, s'accroupissant sur ses pattes pliées, il entonne son chant.

C'est d'abord un prélude suivi de quelques notes un peu grinçantes, puis un intervalle, puis une brillante fusée de vocalises, qui se termine par une roulade. Cette roulade est d'une prestesse et d'une netteté absolument irréprochables; aucun gosier, aucun instrument ne ferait mieux; sa dernière note jetée, elle s'arrête brusquement, comme coupée court par le bâton d'un chef d'orchestre invisible, de sorte qu'elle tranche d'une façon saisissante sur le silence qui la suit.

Dira-t-on que ce chant a quelque chose de bref, d'un peu sec, qu'il est comme martelé? Mais le détachement et la vélocité de ces petites notes s'égrenant et se précipitant comme les perles d'un collier dont le fil casse, sont précisément le mérite de la chanson du Chardonneret : « Elle a, dit Toussenel, une petite allure cavalière qui va bien au caractère tapageur de l'oiseau. » Et comme le chanteur est de petite taille, que son gosier a plus de souplesse que de puissance, sa voix n'a rien de criard, elle rappelle, pour la douceur et la gentillesse, celle du Linot; on ne s'en lasse pas; la roulade finale, cette merveilleuse roulade, n'est pas plus tôt achevée qu'on regrette de ne pas l'avoir bien écoutée, et l'on souhaite qu'elle recommence pour en mieux jouir.

Les Chardonnerets habitent les champs; ils aiment les friches, les terrains vagues où croissent les chardons, les chicorées et les oseilles sauvages. « Rien n'est plus beau, dit un naturaliste, qu'une troupe de ces oiseaux se balançant sur les tiges épineuses des chardons, plongeant leurs têtes au milieu des blanches aigrettes de ces plantes ; on dirait que celles-ci ont fleuri de nouveau et ont donné de bien plus belles fleurs que la première fois. » Les chènevières surtout les attirent. Ils ne dédaignent pas nos potagers et nos vergers. Au printemps ils viennent par couples y nicher et y chanter. Ils construisent leur nid dans l'enfourchure d'une branche, sur un prunier ou un poirier, à huit ou dix mètres au-dessus du sol. Ils visitent aussi les grands arbres des jardins, particulièrement les sapins; on les y voit, fourrageant, tracassant, grimper dans tous les sens à la façon des mésanges, se suspendre la tête en bas aux rameaux les plus frêles, comme pour se faire bercer par le vent. Tout à coup deux d'entre eux se prennent de querelle, se poursuivent dans le dédale des ramures, s'élèvent ensemble verticalement en l'air, cherchant à s'accrocher l'un à l'autre du bec et des ongles, poussant de petits cris de colère; puis, subitement apaisés, les deux champions se séparent, tirent chacun de son côté en lançant quelques trilles joyeux.

Le Chardonneret est un des plus jolis oiseaux de nos contrées; nul autre n'est habillé aussi richement. La tête est de trois couleurs bien tranchées : un capuchon d'un noir de velours en coiffe le sommet et descend sur les côtés; les joues sont revêtues d'un bandeau d'un blanc pur, et un masque d'un rouge cramoisi s'applique sur le front, entoure le bec, s'étend sur la partie supérieure de la gorge. La poitrine, d'un beau blanc, est traversée par une zone d'un marron plus ou moins foncé, prolongement du manteau brun qui couvre le dos et les épaules. Les ailes sont noires et galonnées d'une large bande d'un jaune d'or; elles sont en outre ponctuées, sur le bord, d'une série de taches blanches. La queue est noire aussi et, à son extrémité, ocellée de blanc. La seule chose qu'on puisse regretter chez le Chardonneret, c'est son bec, large à la base, épais, long, lourdement conique, disproportionné avec la tête et l'ensemble du corps de l'oiseau. Il est vrai que ce défaut ne s'aperçoit que de près, et que, vu de près, le Chardonneret est si brillant, si magnifiquement chamarré, qu'on ne peut songer qu'à l'admirer.

A suivre. E. Lesbazeilles.

LE PROPRIÉTAIRE ET LE POMMIER.

FABLE [1].

Tous les ans, un propriétaire recevait en présent de son fermier une corbeille pleine de belles pommes reinettes. Il trouvait ces fruits excellents, mais il regrettait chaque fois d'en avoir si peu. Il demanda donc au fermier de lui céder le pommier et de le faire venir de la ferme à son verger. Il fallut lui complaire ; mais l'arbre n'était plus d'âge à voyager. Après qu'on l'eut transplanté dans le verger, il dépérit et ne produisit plus aucun fruit.

— Ah! que me voilà bien puni! dit alors le propriétaire. Pourquoi ne me suis-je pas contenté de la corbeille! Pour avoir voulu trop, je n'ai plus rien, ni les pommes, ni le pommier [2].

Éd. Ch.

PHILOSOPHE.

Philosophe est un mot très diversement appliqué.

Dans une histoire de la philosophie, on ne cite que les hommes qui ont professé cette partie des connaissances humaines par leurs paroles et leurs écrits. La philosophie est une science qui exige de longues et sérieuses études.

Mais, dans l'usage commun, on appelle aussi philosophes des hommes qui vivent sagement, se contentent de peu, donnent de bons exemples, sans que peut-être ils aient jamais lu Aristote ou Platon, Descartes, Kant, ou Leibniz ou Maine de Biran.

Enfin, on donne cette même qualification de philosophe à des gens de bonne humeur, qui prennent gaiement la vie, écartant d'eux tout chagrin, sans même se soucier beaucoup d'observer strictement les règles de la simple morale. C'est là un abus, la philosophie, d'après l'étymologie du mot, signifiant « amour de la sagesse. »

Éd. Ch.

DEUX CAMPS.

Un de nos savants définit l'homme un être religieux et politique.

[1] Imitée de William Cowper.

[2] Et le fermier! L'avidité du propriétaire ne nuisit pas à lui seul.

L'observation fait reconnaître que beaucoup d'hommes sont plus particulièrement l'un ou l'autre, en sorte que l'on pourrait diviser théoriquement les hommes en deux camps : d'une part ceux qui ont le sentiment religieux ou spiritualiste ; d'autre part ceux qui ne croient à rien de plus qu'à l'existence terrestre comme à un passage de courte durée entre la naissance et la mort.

Quelles que soient les causes de cette division, elle ne crée habituellement pas de profondes et dangereuses inimitiés parmi les hommes, ces divergences d'opinion s'entremêlant aux devoirs ordinaires de la vie qui pour la plupart nous sont communs à tous. Une sorte d'équilibre des intérêts maintient alors la paix. Mais parfois un des deux partis penche trop d'un côté par l'ardeur ou le nombre, et alors on voit se soulever des révolutions, les unes religieuses, les autres antireligieuses; cela dure quelque temps, puis le calme renaît. Il est intéressant d'étudier l'histoire à ce point de vue.

Éd. Ch.

Cydias, ou la Contradiction.

Cydias n'ouvre la bouche que pour contredire : « Il me semble, dit-il gracieusement, que c'est tout le contraire de ce que vous dites » ; ou : « Je ne saurais être de votre opinion » ; ou bien : « C'était autrefois mon entêtement, comme il est le vôtre, mais... » Il évite de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un.

La Bruyère.

GABRIEL LEGOUVÉ.

Gabriel Legouvé est devenu pour nous, et restera dans le souvenir de la postérité, le poète aimable du *Mérite des femmes*. Le nom de ce poème et celui de l'auteur sont et demeureront attachés l'un à l'autre.

Il serait certes injuste d'oublier que Legouvé fut en son temps un écrivain dramatique célèbre. Son drame pastoral de *la Mort d'Abel*, représenté en 1792, eut un très grand succès, qui se soutint longtemps : on le jouait encore sous la Restauration, en 1820 ; Marie-Joseph Chénier, dans son *Tableau de la littérature française*, y loue le personnage touchant d'Abel, celui de Caïn, sombre et tragique, « la simplicité du plan, l'élégante pureté de la diction, beaucoup de beautés et peu de défauts. » L'année suivante, la tragédie d'*Épicharis et Néron* accrut encore la réputation de Legouvé ; le cinquième acte, où le tyran expie ses crimes par ses terreurs, par ses remords, par le suicide, fut considéré comme un des plus émouvants qu'il y eût au théâtre ; Néron fut un des beaux rôles de Talma. Dans *Quintus Fabius*, dans *Étéocle et Polynice*, que le public accueillit avec moins de faveur, les lettrés furent encore sensibles à une action sagement conduite et à plus d'une scène fortement dialoguée. Enfin, si *la mort d'Henri IV* donna lieu à des objections historiques, on n'y méconnut pas les parties éloquentes du rôle de Sully, et partout, dans cette pièce comme dans toutes les autres, un style choisi et soutenu, bien des traits ingénieux, d'autres frappants, une versification coulante et harmonieuse.

Toutefois c'est dans ses petits poèmes élégiaques, les *Souvenirs*, la *Sépulture*, la *Mélancolie*, c'est surtout dans le *Mérite des femmes*, apologie exaltée en réponse aux attaques satiriques de Juvénal et de Boileau, que Legouvé épancha les sentiments les plus sincères, les plus intimes de son cœur. Les sujets seuls de ces ouvrages peignent l'homme. Si Legouvé eût vécu de nos jours, il eût sans doute écrit autrement ; il eût renoncé à l'emploi trop fréquent de la périphrase, de la mythologie, de l'élégance académique. Il partageait le goût de son temps. Nous écrivons, même en vers, plus simplement, plus franchement, du moins nous le croyons ; mais nous ne savons nous-mêmes ce que le goût de demain dira du goût d'aujourd'hui. Ce qu'on a persisté à aimer dans le *Mérite des femmes* (que nos grand'mères et nos mères savaient par cœur), c'est, sous une forme souvent naturelle et heureuse, l'expression d'une âme douce, tendre, généreuse, portée à la vénération et à l'enthousiasme.

La sincérité de l'inspiration de Legouvé nous est attestée par ceux de ses contemporains qui l'ont connu. « Confiant jusqu'au plus entier abandon, généreux sans songer à l'être, aimant par besoin et jamais par calcul, Legouvé, dit l'un d'eux, oubliait toujours le mal qu'on lui avait fait, et n'y répondait que par tout le bien qu'il pouvait faire. » Bouilly, dans la biographie qu'il mit en tête de l'édition des œuvres complètes de Legouvé, cite un exemple de l'imperturbable aménité de ce caractère : « Un jour, dit-il, parmi les nombreux convives qu'il admettait à sa table, l'un d'eux en entrant reçoit d'un air embarrassé son serrement de main. Legouvé ne peut en deviner la cause : instruit par un de ses amis intimes que ce parasite était l'anonyme qui l'avait si cruellement maltraité dans un journal, il sourit et le badine avec grâce en lui répétant à l'oreille ce vers de Virgile : *Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo* (ce qui voulait dire dans la circonstance : « C'est aujourd'hui » qu'il nous faut à l'un et à l'autre du courage et du » sang-froid »). Le Zoïle, se voyant découvert, fut dans un trouble extrême, qui l'eût décelé sans doute aux yeux de tous les assistants ; mais Legouvé, redoublant d'égards, de soins généreux, écarta jusqu'au moindre soupçon, et se fit peut-être un ami du détracteur obstiné de son talent, de l'ennemi secret de ses succès et de sa gloire. »

Alexandre Duval, successeur de Legouvé à l'Institut, se glorifie, dans son discours de réception, d'avoir été longtemps l'ami en même temps que

l'admirateur du poète, et dit de lui : « Né pour les lettres et l'amitié, son âme ne semblait ouverte qu'aux plus douces affections » ; et Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, répondant comme président de l'Institut à Alexandre Duval, rappela que, même au milieu des troubles et des bouleversements de la révolution, Legouvé « resta le même, garda son inaltérable douceur. Il osa montrer à la fois de la pitié pour le malheur et de l'horreur pour le crime. »

A un tel homme, tendre, sensible, impressionnable à l'excès, il fallait le bonheur, c'est-à-dire avant tout les affections, les appuis et les joies de la famille. Ce bonheur, il le posséda, et jamais personne ne le sentit plus vivement : dans le cercle intime de ceux qu'il aimait et de qui il était aimé, il s'épanouissait en inépuisables causeries, en saillies étincelantes. Mais l'heure des épreuves arriva : il avait perdu sa mère, pour laquelle il avait eu, au dire d'un contemporain, une affection plus qu'ordinaire, une sorte de piété passionnée ; il perdit ensuite, après une heureuse et courte union, sa femme, à qui, en lui dédiant son *Mérite des femmes* parce que, disait-il, elle lui avait servi de modèle, il avait adressé ces jolis vers, pleins de tendresse et de grâce :

Gabriel Legouvé

Je regrette le temps que je passai sans vous.
Je gémis que de ses années
L'homme jamais, hélas ! ne remonte le cours ;
Oui, je voudrais à tous vos jours
Avoir joint toutes mes journées.
Autrefois de l'Éden, de ce lieu de bonheur,
Sur la scène j'offris l'image :
Il était dans mes vers quand je fis cet ouvrage ;
Depuis que je vous aime il est tout dans mon cœur.

Celui qui s'exprimait ainsi, se voyant désormais seul à son foyer vide, ne sut plus vivre. Tout projet de travail, tout désir de gloire l'abandonna. Il tomba dans une profonde tristesse, dans un insurmontable abattement. Tout son être moral et physique s'affaissa. Il s'éteignit deux années après la perte de sa femme ; il n'avait que quarante-huit ans. On rapporte qu'un accident, — une chute violente dans le fossé d'un parc, — détermina la maladie qui amena sa mort : il put la hâter, il n'en fut pas la seule cause. Brisé par le malheur, Legouvé était déjà mort avant d'expirer.

Il n'aurait sans doute pas perdu le courage et le goût de vivre, s'il avait pu lire dans l'avenir, prévoir que son fils, l'enfant qu'il s'effrayait de laisser orphelin à cinq ans, voudrait et saurait recueillir l'héritage paternel, parviendrait, lui aussi, aux premiers rangs dans la carrière des lettres, remporterait de brillants et durables succès au théâtre, se ferait à son tour le défenseur éloquent des droits de la femme, mettrait l'idéal du poète et la verve de l'auteur dramatique dans les leçons du moraliste, et, toujours écouté, toujours applaudi, entretiendrait et raviverait le lustre du nom de Legouvé.

E. Lesbazeilles.

ERRATUM.

Page 219, colonne 2, ligne 34. — *Au lieu de* et equitare in arundine longa, *lisez* equitare in arundine longa, *en supprimant* et.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LE PIE DI MARMO, A ROME.

Le *Pie di Marmo*, à Rome. — Dessin de Jules Laurens (1).

Ce pied en marbre est placé, comme chasse-roue, à l'entrée de la rue qui a reçu de lui son nom, la *via del Pie di Marmo, rione IX,* sur la *via di S. Stefano del Cacco, reg. II* et également *rione IX,* laquelle conduit du Corso à la Minerva. Ce fragment lamentable, tout mal d'équerre, fendillé, maculé, grossièrement rapiécé plus qu'un vieux soulier, a dû appartenir à quelque colosse divin ou impérial, l'égal des statues en bronze dont une tête et des membres dépareillés étonnent singulièrement le regard au rez-de-chaussée du Musée Capitolin. Malgré la triste condition que lui ont faite les siècles, ce pied, par sa nudité de haut style, encadré d'une semelle et de ses attaches, bandelettes ou courroies, conserve un certain caractère de noblesse et d'élégance qui rappelle après tout le monde olympien, idéal disparu. On distingue assez vaguement, sous l'usure des détails, que le système de chaussure y tient le milieu entre celle des sandales, *discalceata* ou *pedibus intectis,* et le brodequin, appelé par les Grecs « cothurne du voyageur » et qu'Eschyle attribue à ses Furies. Un crampon de fer est resté fiché à la place de l'os de la jambe ou tibia. On peut supposer que ce pied a appartenu à la figure colossale qui a dû s'élever sur le large piédestal occupant l'abside du mur adossé au fond du Panthéon. Le matin ou le soir, on voit parfois s'arrêter près de ce vieux débris classique quelque rustique marchande de légumes et fruits, et ce contraste pittoresque de jeunesse et d'antiquité est loin de déplaire. Il est à peine besoin d'ajouter qu'en langage d'atelier, lorsque bon gré mal gré on sert de cicerone à un *forestier* (pour *forestiere,* étranger), on ne manque pas de lui traduire *pie di marmo* par « pied du marmot. » On n'est point Parisien et artiste pour ne pas rire.....

JULES LAURENS.

(1) En nous envoyant ce dessin qu'il a bien voulu faire pour nous à Rome, M. Jules Laurens, notre collaborateur, l'un des peintres contemporains les plus distingués, nous a communiqué des pages de beaucoup d'intérêt sur les antiquités romaines : nous ne pouvons en extraire aujourd'hui que les lignes qui se rapportent à ce curieux fragment.

LES BONS GÉNIES DU CRÉPUSCULE.

CONTE GAÉLIQUE.

Rêveuse, dans le grand fauteuil dont le dossier sculpté rappelle les trônes des anciens rois, une enfant de quinze ans, un livre à la main, laisse errer ses pensées bien au delà du feuillet sur lequel son regard ne s'arrête plus que machinalement.

Le jour touche à sa fin, jour d'hiver, terne et morose, et la jeune Gwenllian subit l'influence de cette mélancolie du dehors, qui étend ses ombres crépusculaires sur les flancs des collines, enveloppe d'une nuit hâtive les grands arbres de la vallée, et ne laisse pénétrer par les longues fenêtres ogivales du vieux manoir que des lueurs douteuses, qui prêtent à tous les objets les formes les plus bizarres.

Parfois, un brusque pétillement de l'âtre fait tressaillir la jeune fille et semble un instant l'arracher à cette somnolence qui s'est emparée d'elle. Une flamme bleue s'échappe en jets vifs des tisons, sur lesquels paraissent s'écrire des mots fantastiques, puis tout s'ensevelit sous la cendre, on dirait presque le foyer éteint... Mais un sourd gémissement de nouveau se fait entendre, et voici que la flamme tapageuse et folle s'échappe encore, projette ses reflets changeants sur les panneaux de chêne, les meubles de tapisserie et les vieux portraits des ancêtres de Gwenllian.

Sans qu'elle s'en doute, l'enfant suit les capricieux effets du rayon chatoyant; elle le voit danser comme un lutin sur les cadres ternis, puis caresser ensuite complaisamment le visage du vieux chevalier Walkin d'Owens.

Ranimés par cette douce lumière, les traits du chevalier semblent un instant perdre leur rigidité; ses lèvres s'entr'ouvrent, ses yeux brillent d'un éclat que Gwenllian ne leur a jamais vu, et ses mains ont l'air de vouloir abandonner l'arme qu'elles sont, sans aucun doute, lasses de porter.

Fascinée, la jeune fille ne ressent aucune peur; elle regarde toujours le chevalier qui lui sourit, comme elle ne se figurait pas que les hommes habillés d'une armure pussent être capables de sourire!

Mais Gwenllian se trompe : ce n'est point à elle que le chevalier adresse ses regards et ses sourires; c'est à dame Gwendoline, son épouse, dont le portrait est placé en face du sien. Le fil léger auquel est suspendu le fuseau que, depuis des siècles, la main de la noble dame ne fait plus tourner, paraît de temps à autre recevoir de molles impulsions; puis elles deviennent plus vives, plus fréquentes, et Gwenllian voit peu à peu le fuseau se garnir sous les doigts agiles de la châtelaine.

Cette figure de femme, qu'elle n'a jamais comprise, semble vraiment répondre au sourire du chevalier; pourtant, au lieu de cesser son travail, on dirait qu'elle en accélère la rapidité et que ses mains fines et blanches sont incapables de sentir jamais la lassitude.

Merveille! Gwenllian n'a-t-elle pas entendu quelque chose de pareil à un bruit d'armes... puis des mots confus mêlés à des soupirs?... Elle écoute...

— Grand Dieu! dit le chevalier, d'une voix d'outre-tombe, voilà donc les fils issus de notre race? Quel monde étrange! Vaillance, honneur, gloire, nobles et grandes choses auxquelles presque aucun d'eux ne songe, hélas! Parler de longs discours, subir les menaces humiliantes de l'ennemi, redouter sa seule pensée, vivre dans la honte dont il les couvre, tels sont la plupart de nos descendants, indignes du nom qu'ils portent! (1)

Le fuseau de dame Gwendoline tourne plus vite que jamais, dans des cercles de lumière rose et bleue. Ne dirait-on pas vraiment que les joues de la châtelaine se colorent et que ses yeux s'allument aux paroles de mépris du chevalier?..... Mais oui... sa bouche frémit... elle veut parler... écoutez-la :

— Vous l'avez bien dit, chevalier, c'est un monde si étrange qu'il nous est impossible de le comprendre. La passion du luxe et du nonchaloir, la folie des choses vaines, l'ivresse de l'indépendance, et par-dessus tout la fièvre des plaisirs!... les enfants mêmes sont atteints de ces maux-là!... Car enfin, observons de près la jeune Gwenllian : bâiller, un livre à la main, se remplir la tête et l'esprit de choses futiles, se parer, ne faire que sa volonté, n'est-ce pas ainsi qu'en des siècles d'égarement s'élève la fille d'une noble race? Quelle ignorance des choses nécessaires à la vie! Que pourront-elles transmettre à leurs descendants, ces femmes frivoles dont les mains paresseuses ne savent ni filer, ni tricoter, ni ravauder, et qui sont incapables même de veiller à la cuisson des viandes! Ah! si jeunesse savait que les années s'envolent aussi vite que ses rêves, aussi vite que se fanent et s'effeuillent les roses!

Le chevalier courbe la tête d'un triste signe d'assentiment, et cette fois regarde Gwenllian avec compassion.

La jeune fille saisit ce regard et croit le comprendre, mais celui de dame Gwendoline est décidément si sévère, qu'elle se prend à trembler à la seule pensée de fautes ignorées jusqu'à cette heure, et qui viennent de lui être révélées comme autant de vérités impitoyables.

Les voix se taisent, mais Gwenllian entend encore pendant quelques secondes les légères vibrations du fuseau, des soupirs étouffés, et le bruit confus d'armes heurtant une cuirasse.

La crépitation de la flamme, s'échappant brillante et jetant des gerbes d'étincelles, essayera vainement d'effacer la vision qui a si vivement impressionné la jeune fille, sous l'empire de laquelle elle vivra, et qui la transformera dès cette heure, en dirigeant ses regards vers les pieux devoirs du foyer.

Mme Lydie Vincens-Pelet.

(1) Exagération ou injustice d'un vieux portrait pour amener une leçon à Gwenllian.

L'ÉCOLE CENTRALE DES ARTS ET MANUFACTURES.

Sa nouvelle installation.

On n'ignore pas que l'École centrale des arts et manufactures a été créée par l'initiative privée en 1829, c'est-à-dire à une époque où les bienfaits de la paix avaient produit un magnifique mouvement littéraire, philosophique et économique. La France se reposait de ses victoires accumulées et de ses défaites héroïques en travaillant dans toutes les directions. Au milieu de ce renouvellement, l'industrie, si longtemps souffrante, ne pouvait être négligée, et le but des promoteurs de la nouvelle institution était de lui fournir les agents et les chefs expérimentés qui lui manquaient en grande partie.

Les noms des quatre fondateurs de l'École centrale, MM. Dumas, Lavallée, Olivier et Péclet, brillent à des degrés différents, mais aucun ne doit être oublié. L'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences ainsi que l'excellent administrateur, le disciple de Monge comme le savant physicien, ont tous bien mérité du pays en dotant la France de l'enseignement supérieur des sciences appliquées, en élevant en face de l'antique et vénérable Sorbonne la jeune Sorbonne industrielle qui nous faisait défaut d'une manière si évidente.

L'École centrale fut d'abord établie à l'hôtel de Juigné. Elle y occupait un espace de 6000 mètres carrés environ, limité par la rue de Thorigny et la rue des Coutures-Saint-Gervais d'une part, et, de l'autre, par la rue de la Perle et la rue Vieille-du-Temple, sauf une ligne de maisons intermédiaires.

C'est dans cet hôtel, bâti en 1626 par le financier Aubert de Fontenay, et qui passa des mains du duc de Villeroy dans celles de Juigné, archevêque de Paris, que se développa rapidement le frêle organisme dont la naissance fut entourée de difficultés et d'accidents redoutables. C'est là que, de 1829 à 1884, cinquante-trois générations d'ingénieurs sont venues puiser les connaissances qui leur ont permis d'aider si puissamment au relèvement industriel de la France, à la construction de ses chemins de fer, à la transformation de son outillage, à ses progrès en tout genre dans eet ordre de conceptions.

Plus on y réfléchit, plus on s'assure que chaque chose vient à son heure dans ce noble pays qui commet tant de fautes et qui accomplit, comme rançon de ses erreurs, tant de merveilles. Les paroles gravées autour de ses monnaies sont vraies : Dieu protège la France !

En 1857, par un acte de généreux désintéressement et de prévoyante sagesse qu'on ne saurait trop louer, M. Lavallée, directeur et propriétaire de l'École centrale, céda gratuitement à l'État cet établissement d'enseignement supérieur, parvenu après une phase inquiétante au degré de prospérité qu'il méritait. Il est depuis considéré comme l'une de nos plus grandes écoles, et il a, au ministère du commerce et de l'industrie, la même importance que l'École polytechnique au ministère de la guerre. Si l'École polytechnique représente avant tout, avec supériorité, les sciences mathématiques et physiques considérées dans leurs théories élevées; si l'École normale supérieure représente la haute culture pédagogique au double point de vue littéraire et scientifique, l'École centrale, à son tour, par le caractère d'ensemble que ses fondateurs lui ont fortement imprimé et qu'il faut lui conserver à tout prix, est le véritable Institut du génie civil et la Faculté complète des sciences appliquées.

L'École centrale, appartenant désormais à l'État, ne pouvait plus rester soumise à toutes les chances d'une location. D'après le bail consenti par M. Lavallée au propriétaire de l'hôtel de Juigné, avant la cession dont nous venons de parler, l'hôtel devait devenir libre le 1er novembre 1884 : aussi, bien avant cette époque, de nombreux projets furent-ils étudiés pour la translation de l'École dans un édifice spécialement construit pour la recevoir.

Il serait trop long de raconter les difficultés qui surgirent et qui vinrent entraver une opération si nécessaire. Nous donnerons seulement un souvenir et un regret à l'architecte désigné par le conseil de l'École et proposé au choix du ministre, M. René Demimuid, ancien élève de l'École centrale et de l'École des beaux-arts, qui, par un hasard funeste, fut frappé subitement en 1881 et arraché à l'œuvre qu'il avait préparée avec tant de soin et avec tant d'amour. Ses plans, très remarquables, avaient été placés en 1878 dans l'exposition même de l'École.

Enfin, grâce à la décisive influence de Gambetta, on put, en 1882, commencer à déblayer le terrain choisi sur l'emplacement du marché du Carré Saint-Martin, situé en face du jardin du Conservatoire national des arts et métiers. Il restait bien peu de temps pour accomplir ce qu'on peut regarder à juste titre comme un tour de force. Il fallut toute la ténacité du nouvel architecte, M. Denfer, aussi ancien élève de l'École centrale, pour élever et installer la nouvelle École dans ce court intervalle de deux ans et demi environ.

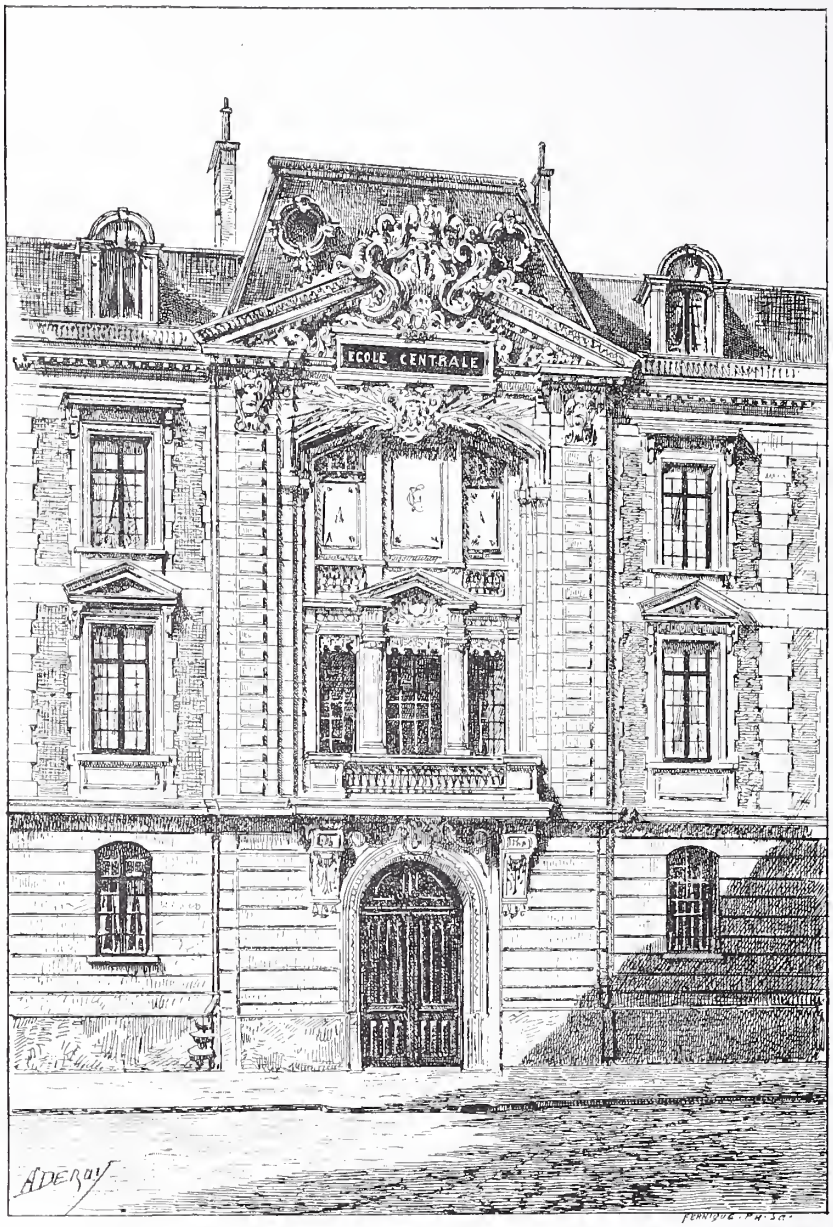
C'est ce second nid des ingénieurs civils français dont nos deux gravures essayent de donner une idée.

L'emplacement un peu étroit, et qui répond à peu de chose près à celui de l'hôtel de Juigné, a obligé de regagner en hauteur ce qui manque en superficie. Il forme un rectangle limité par les quatre rues Montgolfier, Vaucanson, Ferdinand-Berthoud et Conté. L'entrée principale regarde la rue Montgolfier, l'entrée des élèves est sur la rue Conté.

Les bâtiments entourent un espace libre de 1800 mètres carrés qui se trouve ainsi bordé, grâce à une heureuse conception, d'une galerie-promenoir à larges baies ouvertes sur cette cour intérieure.

L'administration, la salle du conseil et les appartements du directeur sont en façade sur la rue Montgolfier et occupent deux étages. Les trois autres côtés du rectangle présentent trois étages et renferment les services afférents à chacune des trois divisions composant l'effectif de l'École (on sait que les cours sont répartis sur une durée de trois années). Un étage est ainsi consacré à chaque division, sur les ailes et sur le derrière de la construction.

Les salles d'études, qui ne contiennent pas plus de douze élèves, sont bien disposées. Les amphithéâtres sont vastes. Par une innovation que nous n'avons pas à discuter, mais que la place mesurée



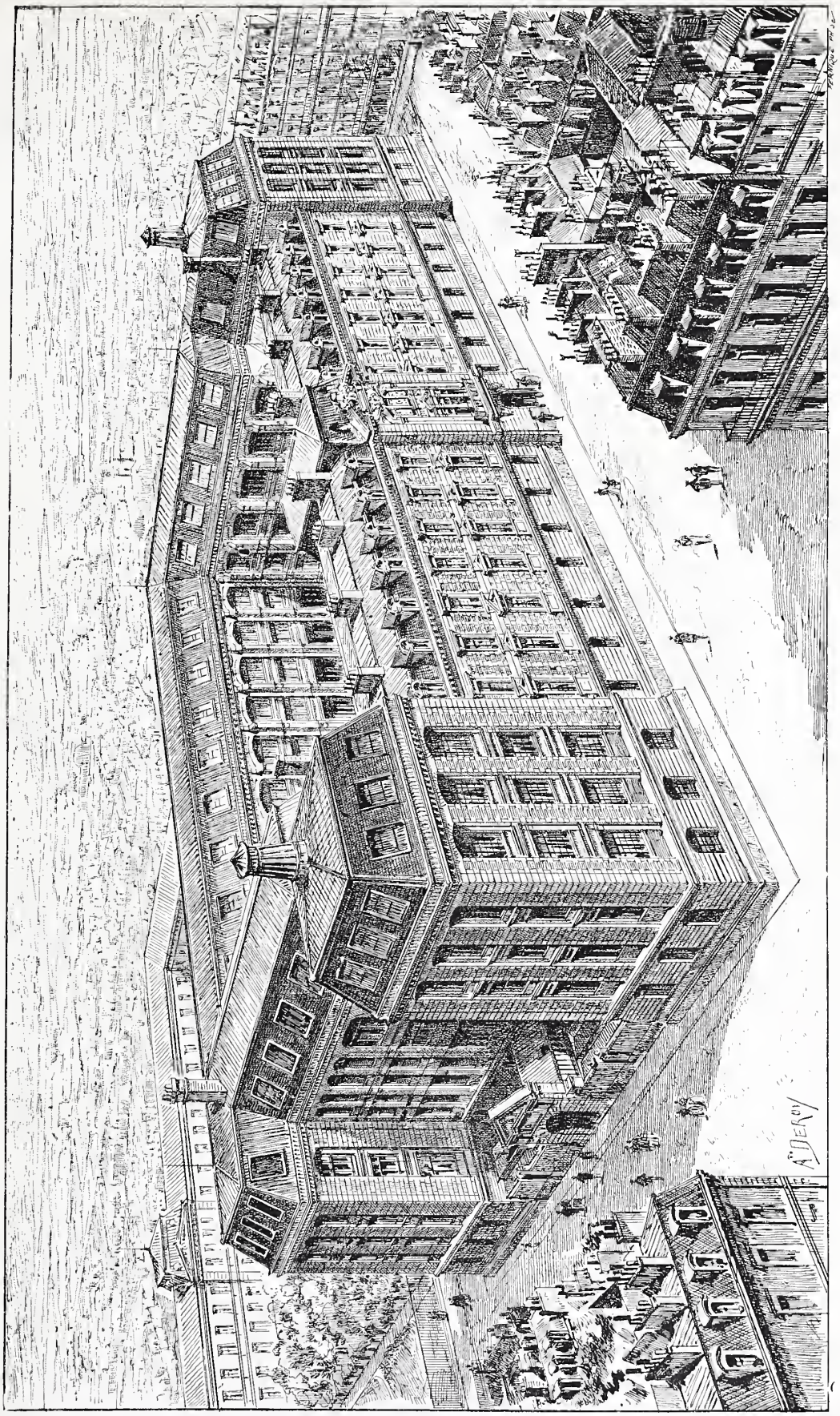
École centrale des arts et manufactures, à Paris. — Entrée principale.

trop parcimonieusement rendait sans doute nécessaire, les laboratoires ont été transportés à la partie supérieure de l'édifice. L'électricité et le gaz assurent concurremment l'éclairage de toutes les parties de l'École.

Au milieu de la cour, on a pu conserver la fontaine qui ornait le marché du Carré Saint-Martin, mais les arbres manquent tout autour; du moins il n'y a que deux rangées de jeunes plants qui seront lents à pousser. On ferait bien d'apporter là quelques arbres déjà grands : cette tache verte égayerait l'espace sablé, trop nu et trop uniforme, qui fait regretter les ombrages de l'hôtel de Juigné.

La façade principale est, comme le montrent nos gravures, d'un aspect sérieux et monumental, et la grande entrée ne manque pas d'élégance. Nous aurions peut-être désiré pour les façades intérieures sur la cour, qui rappellent de loin l'architecture des usines, un parti pris moins complet de simplicité et un peu plus d'ampleur dans certaines dispositions. Mais le problème était difficile, et nous nous reprocherions d'insister.

L'État a donné des millions; l'École a sacrifié toutes ses économies et abandonné toute sa ré-



École centrale des arts et manufactures; sa nouvelle installation.

serve (dix-huit cent mille francs en chiffres ronds); la Ville de Paris a témoigné de son intérêt en cédant le terrain à un prix diminué d'un million de la valeur réelle. Le nouvel édifice a pu ainsi s'élever sous un triple patronage qui ne peut manquer de lui porter bonheur dans l'avenir. L'École a large-

ment appliqué le proverbe : Aide-toi, le ciel t'aidera! Elle s'est aidée comme aucun établissement d'instruction ne l'avait encore fait en France. Nous espérons qu'il lui en sera tenu compte.

En France comme à l'étranger, la concurrence ne manque pas à l'École centrale. Elle a été un modèle pour les uns, une excitation à mieux faire pour les autres; mais elle a éveillé en même temps le désir de détourner vers d'autres points les courants qui l'alimentent. De là une situation aussi délicate qu'honorable. Il faut qu'elle soit toujours en progrès, qu'elle améliore sans cesse son enseignement, pour répondre à sa mission et ne pas péricliter. C'est une lutte constante qui lui est imposée pour garder la situation que cinquante-sept ans d'efforts continus et de services de tout genre rendus au pays lui ont donnée : elle n'y faillira pas.

Le nombre des ingénieurs civils qu'elle a instruits, qui ont répandu les fruits de ses leçons non seulement à travers la France mais dans le monde entier, dépasse aujourd'hui *cinq mille quatre cents*. On peut mesurer par là l'influence et la vitalité de l'École centrale des arts et manufactures.

Le chiffre normal des élèves de ses trois divisions est actuellement de six cent cinquante. Il n'y a pas lieu de chercher à l'augmenter directement, mais une quatrième année d'études s'imposera peut-être à bref délai, dans des conditions à déterminer, comme nous l'avons dit et prévu dès 1879. C'est du moins notre opinion personnelle, et nous devons réclamer pour elle l'indulgence des familles si pressées de voir réussir leurs enfants; mais c'est le seul moyen qu'on ait de laisser à l'enseignement le caractère indispensable d'ensemble qui fait sa supériorité et auquel l'École doit sa fortune, et en même temps de le fortifier suffisamment dans certaines branches où une plus vive et plus dangereuse concurrence est à craindre.

Quoi qu'il en soit, nous saluons les jeunes gens qui vont franchir le seuil du nouvel édifice consacré aux sciences appliquées, et nous leur souhaitons la volonté énergique et les succès de leurs anciens. Qu'ils rendent encore, si c'est possible, plus de services à notre chère patrie! ce n'est pas un sentiment d'envie, c'est un sentiment de joie et de noble orgueil qu'ils inspireront à leurs devanciers.

CH. DE COMBEROUSSE,
Ancien président de l'association amicale des anciens élèves de l'École centrale.

ROUTES DIVERGENTES.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 270, 282, 302, 322 et 338.

— Je n'en abuserai pas longtemps. Le fait est que vos éloges à propos de mon écureuil, le fameux jour que vous savez, m'avaient un peu monté la tête ; je trouvais bien plus amusant de tailler le bois avec mon couteau que d'ajuster des jantes de roues et de battre le fer sur l'enclume. J'avais vu dans la salle à manger du médecin, un jour que j'étais allé le chercher pour un accident arrivé à mon père, des meubles en bois sculpté ; je me mis à penser que je serais bien capable de faire des feuillages et des animaux aussi beaux que ceux qui ornaient ce buffet et ce pied de table. Je me mis à chercher partout des morceaux de bois à sculpter ; et quand je trouvais dans la campagne une jolie branche, une grappe de fleurs ou de graines, je l'imitais avec mon couteau. Je devins bientôt assez adroit, et alors je déclarai à mon père que je ne voulais pas être charron, mais ébéniste. Grande colère de mon père ; je tins bon, lui aussi, et il finit par me mettre à la porte malgré les prières de ma mère. Pauvre mère! c'était encore son chagrin qui me faisait le plus de peine dans cette affaire-là. Elle m'envoya chez son cousin, qui habitait la ville, où il était menuisier ; elle lui écrivit pour le prier de me prendre, promettant de lui payer ma nourriture sur ses gains à elle ; car elle filait très bien, et l'argent de son fuseau n'entrait pas dans le ménage, c'était son bénéfice particulier. J'appris le métier de menuisier, c'était un commencement ; j'appris aussi que pour faire quelque chose qui vaille en fait de sculpture, il faut commencer par savoir dessiner, et je suivis les cours du soir qui se faisaient à la mairie. Au bout de deux ans, je gagnais ma vie, et mon père s'était un peu radouci ; mais mon patron commençait à trouver que je lui gâchais beaucoup de morceaux de bois, avec ma manie de sculpture, et il menaça de me renvoyer. Vous voyez d'ici la nouvelle colère de mon père : « Ce garçon-là ne sera jamais bon à rien! » Bon à rien, c'était trop dire ; seulement j'étais bon à autre chose que ce qu'on me faisait faire. Ma mère vint encore à mon secours. Elle arriva chez son cousin, causa avec lui, se fit montrer mes sculptures, et hasarda timidement « que cela lui semblait bien joli, et qu'elle avait vu chez des bourgeois des meubles ornés de feuillages tout pareils : est-ce que l'enfant ne pourrait pas gagner sa vie à tailler le bois de cette façon-là? » Sur la réponse du menuisier, elle courut tous les ébénistes de la ville, chargée de mes œuvres ; elle finit par en trouver un qui « faisait le buffet en vieux chêne » et qui consentit à me prendre.

Une fois le pied à l'étrier, j'ai su faire mon chemin. Maintenant je dirige un atelier de sculpteurs sur bois ; j'invente des modèles, je compose des dessins, j'en dirige l'exécution, j'y mets moi-même la dernière main, et personne au monde n'est plus heureux que moi quand je viens d'achever une œuvre dont je suis content. Je ne sais pourtant pas si je ne suis pas encore plus heureux pendant que j'y travaille que quand elle est finie. Vous voyez que je n'ai pas à me plaindre de mon sort.

— Bravo, Gerbaud! cria Janvier.

— Remplissez vos verres, mes amis : à la santé de Gerbaud!

— Qu'est-ce que tu nous verses là, Gaunard?

— Du champagne, vraiment! tu ne le vois pas?

— Si, je le vois à la bouteille; mais je n'en croyais pas mes yeux. Dans l'herboristerie, on n'en abuse pas... mais on ne le hait pas non plus..... A la santé de Gerbaud!

Les verres se vidèrent.

— Il en reste encore, dit Magnac : ce sera pour arroser l'histoire de Gaunard, car c'est le seul qui ne nous l'ait pas encore dite, son histoire.

— Elle ne durera pas longtemps : mon histoire, c'est celle de Gerbaud, à peu de chose près. Au lieu de charron, mettez gratte-papier et saute-ruisseau chez un banquier; au lieu de sculpture, mettez peinture; même opposition paternelle, mêmes cours de dessin suivis le soir, mêmes difficultés, même persévérance. Seulement, je n'avais plus de mère pour m'aider, il a fallu me tirer d'affaire tout seul. Aussi suis-je resté chez mon banquier bien des années, montant en grade peu à peu, et vivant avec la sobriété d'un anachorète pour mettre de l'argent de côté. Dans les longs jours, je me levais avec l'aube pour aller peindre d'après nature jusqu'à l'heure du bureau; en hiver, je dessinais à la lampe. Dès que j'ai eu en poche de quoi vivre un an, j'ai quitté la banque et je suis allé à Paris, — où je n'ai pas dîné tous les jours, je vous en réponds. — Mais quand on s'acharne au travail, on arrive. A l'heure qu'il est, mes paysages se vendent; je dessine pour plusieurs journaux, et mon nom a été cité dans différents comptes rendus du dernier Salon. Je dîne tous les jours, et mon père commence à être fier de moi; j'aime mon art et je suis heureux!

On porta un dernier toast à Gaunard et à la peinture, et on démolit la table pour prendre le café, mollement étendus dans l'herbe épaisse, au pied du chêne. Puis on voulut voir l'étude de Gaunard : il alla la chercher.

— C'est cette allée, dit-il, que j'avais en face de moi il y a vingt ans... Cet effet de soleil m'avait frappé..... C'est de ce jour-là que date mon désir de peindre; je suis bien aise d'avoir retrouvé l'allée et d'emporter d'ici ce souvenir.

VI

Il n'est si belle journée qui ne finisse; il vint un moment où les Parisiens tirèrent leur montre et parlèrent de l'heure du train. Nachou alla chercher son cheval qui se régalait de l'herbe fraîche de la prairie, et la vaisselle vide fut empilée dans le char à bancs. Comme les sept amis se disposaient à quitter le bois, deux gamins d'une douzaine d'années vinrent à passer; le plus petit courbait le dos sous un bissac qui paraissait fort lourd. Ils saluèrent Nachou, qui se mit à rire en les voyant.

— Eh! Boudaud, mon garçon, comme tu es chargé! dit-il à l'enfant. Qu'est-ce que tu portes donc là?

— Des échantillons de minéralogie, monsieur Nachou; je les porte au maître d'école, et il me dira les noms de ceux que je ne connais pas.

— Ah! tu veux dire des pierres? Mets-les dans le char à bancs et va-t'en de ton pied léger; je les mettrai chez toi en passant... Voyez-vous ce petit bonhomme-là? Dans toute la campagne il ne voit que des pierres : le maître d'école lui apprend à les connaître, et dit qu'il deviendra un savant en minéralogie, comme il appelle cela..... Et son camarade, lui, passe sa vie à piquer des hannetons sur des bouchons : chacun prend son plaisir où il le trouve!

— Des hannetons! murmura le petit garçon visiblement formalisé; et il s'éloigna sans attendre son compagnon, qui installait son bissac dans un coin du char à bancs, à l'abri des chocs.

— Encore deux vocations nées dans le bois ou aux environs! dit Magnac. En vérité, je les envie, ces gamins! j'ai envie de me mettre à étudier la botanique.

— Mais il me semble que tu l'aimais autrefois? dit Tresneau.

— Oui, comme je piquais des insectes, comme j'étudiais les mœurs des lézards et des lapins de garenne, comme je connaissais le plumage et le chant des oiseaux des bois... Mais pas de spécialité, mon cher, pas de spécialité! Je donnerais je ne sais quoi pour avoir une spécialité.

Et, poussant un gros soupir, Magnac se mit en marche pour quitter le petit bois. Ses amis le suivirent, laissant au valet de ferme, qui venait d'arriver, le soin de ramener le char à bancs.

— Une bonne journée tout de même! dit Janvier.

— Il faudra recommencer l'année prochaine, répondit Nachou. Vous trouverez le déjeuner prêt.

— C'est cela! tous les ans! De cette façon-là, nous ne nous perdrons pas de vue.

— C'est promis, tous les ans, le 2 mai!

Sur cette promesse, les sept amis se séparèrent : Tresneau rentrait chez son père; Gaunard s'en allait à l'auberge où il s'était établi, voulant profiter de son voyage pour prendre quelques points de vue; Janvier restait jusqu'au lendemain chez son beau-frère; Gerbaud, Magnac et Ravinet partaient seuls ce soir-là. Nachou et Janvier les conduisirent à la gare.

Chemin faisant, ils se croisèrent avec une paysanne chargée d'un lourd paquet de linge mouillé un petit garçon l'accompagnait, portant le savon et le battoir. Elle sourit et salua de la tête en disant : — Bonsoir, monsieur Nachou et la compagnie!

— Bonsoir, Lisette! Vous voilà bien chargée! répondit Nachou.

— Oh! ce n'est rien, monsieur Nachou!

— Quand je serai grand, interrompit le petit garçon, je lui porterai son linge, moi!

— Tu feras bien, mon garçon : aime-la et sers-la tant que tu pourras, tu ne feras que ton devoir !... Bonsoir, Lisette !

La paysanne s'éloigna.

— En voilà une créature du bon Dieu comme il n'y en a pas beaucoup dans le monde ! dit Nachou à ses amis. Il y a quinze ans, elle allait se marier, quand sa mère est tombée en paralysie ; comme de juste, elle a renoncé à son mariage pour soigner sa mère et faire l'ouvrage de la maison ; ça se devait, mais ça n'en était pas plus gai, n'est-ce pas ? Son prétendu s'est consolé et en a épousé une autre deux ou trois ans après, c'est encore tout naturel. Mais voici ce qu'elle a fait de bien. Il y a cinq ans, elle avait perdu ses parents, quand ce garçon a pris une mauvaise fièvre dont il est mort, laissant une veuve et quatre enfants dans la misère. Eh bien, Lisette est allée les chercher, les a pris chez elle, les a nourris de son pain ; et depuis dix-huit mois que la veuve est morte aussi, c'est elle qui sert de mère aux orphelins, et qui travaille du matin au soir pour les élever. Brave fille, va !

Instinctivement les voyageurs se retournèrent pour regarder Lisette, qui s'éloignait lentement, courbée sous son fardeau. Magnac se sentait pris pour elle d'une sympathie profonde, et il aurait voulu demander à Nachou d'autres détails sur sa vie. Mais les heures des trains sont inflexibles, il fallut se hâter vers la gare : à l'année prochaine la suite de l'entretien !

Il faisait encore grand jour ; cependant Ravinet, grisé par cette journée passée au grand air, lui qui sortait si rarement de la rue des Lombards, ne fut pas plutôt bercé par le wagon qu'il s'endormit du sommeil du juste. Gerbaud le montra en riant à Magnac ; mais il paraît que le sommeil est contagieux comme le bâillement, car il laissa peu à peu tomber la conversation, et il vint un moment où il ne répondit plus à Magnac : il dormait.

Magnac n'en fut pas fâché : il n'avait plus envie de causer. L'histoire de Lisette lui trottait dans la tête ; elle s'était emparée de lui, il la voyait se dérouler tout entière devant son esprit telle qu'elle avait dû se passer dans son cadre rustique, avec tous ses détails, et il y prenait un plaisir extrême. Il ne dormit point en wagon ; il ne dormit guère non plus dans son lit cette nuit-là ; et il eut quelque effort à faire le lendemain pour empêcher l'image de Lisette de s'interposer entre lui et les comptes qu'il avait à vérifier. Et après son dîner, au lieu de fumer plusieurs cigares en flânant dans les Champs-Élysées, il rentra chez lui, prit une plume et se dit : « Si j'écrivais cette histoire ? »

Il l'écrivit : quelle idylle touchante et douloureuse ! Elle le prenait tout entier : haletant, il écrivait sans s'arrêter, comme sous la dictée d'un sentiment plus fort que lui, et les pages s'ajoutaient aux pages, et il se passionnait de plus en plus pour son œuvre. A chaque instant, des intérieurs de chaumière, des coins de paysage, des retours de laboureurs, le soir, sous le ciel assombri, mille scènes champêtres entrevues autrefois et oubliées pendant tant d'années, sortaient des profondeurs de sa mémoire et venaient prendre place dans son récit, lui formant un cadre plein de vie..... Il écrivit ainsi, ne sentant pas la fatigue, jusqu'au moment où, levant par hasard la tête, il s'aperçut que le ciel blanchissait. « Mais c'est le jour ! murmura-t-il épouvanté : comment ferai-je pour ne pas manquer l'heure de mon bureau ? » Il se hâta de gagner son lit, en se promettant de ne pas se laisser attarder ainsi les nuits suivantes, car il comptait bien continuer l'histoire de Lisette.

Il la continua, il l'acheva ; et quand il l'eut achevée, il se mit à la recherche de Gaunard pour la lui lire. Gaunard venait de remporter une médaille au Salon. Était-ce la joie de son succès qui le portait à la bienveillance ? Le fait est qu'il fut enthousiasmé, et déclara à Magnac que c'était une merveille, un bijou, du George Sand, du Theuriet, et qu'il fallait absolument publier cela. Magnac trouva qu'il n'avait pas tort.

Une légende fort répandue veut qu'en ce monde le talent ait beaucoup de peine à percer, et qu'il faille à un écrivain les chances les plus heureuses et les plus rares pour arriver à placer quelques pages de sa prose. Cette légende fait penser au proverbe italien qui dit : « Pour chanter il faut cent choses, et la voix compte pour quatre-vingt-dix-neuf. » Pour écrire il faut cent choses, et le talent compte pour bien près de cent. L'histoire de Lisette était une œuvre exquise : le directeur de revue à qui Magnac la porta, sans protections ni recommandations, l'accepta tout de suite, au lieu de lui faire répondre qu'elle sortait du cadre de sa revue, ou qu'il avait de la copie pour deux ans. Et, un beau jour, l'heureux Magnac écrivit les noms de ses six amis sur six numéros de la revue, qu'il leur expédia. Il avait ajouté au bas de la dernière ligne : « Voilà ce que j'ai tiré du petit bois. »

Magnac avait trouvé sa voie : désormais il était, lui aussi, parfaitement content de son sort.

Mme J. Colomb.

UNE CHASSE ROYALE EN 1787.

Sous l'ancien régime, le rêve de tout jeune gentilhomme était d'être présenté à la cour et ensuite admis à chasser avec le roi. C'était un premier pas dans le monde, dans la vie. Nous trouvons dans les Mémoires d'un gentilhomme breton le récit d'une chasse royale à laquelle il assista, le 19 février 1787, quelques jours après sa présentation.

De grand matin, le voici se rendant au château de Versailles. Il porte l'uniforme de *débutant :* c'est le nom qu'on donnait aux jeunes gens admis pour la première fois à suivre la chasse royale.

Une Chasse royale sous Louis XVI. — D'après une tapisserie des Gobelins, à Florence.

Cet uniforme était ainsi réglé par l'étiquette : habit gris, veste et culotte rouges, bottes à l'écuyère, chapeau français à galon d'or, couteau de chasse au côté.

Bientôt les tambours battent. Les gardes crient : *Le roi!* Louis XVI monte dans son carrosse; les voitures s'ébranlent, et on roule vers la forêt de Saint-Germain où est le rendez-vous. Là, des chevaux de selle sont tenus en main. Le jeune Breton, récemment arrivé du fond de sa province, est frappé du spectacle qu'il a sous les yeux; bien des années après, il écrira dans ses Mémoires : « Les carrosses arrêtés dans la forêt, les groupes » d'hommes et de femmes, les meutes à peine » contenues par les piqueurs, les aboiements des » chiens, le hennissement des chevaux, le bruit » des cors, formaient une scène très animée. »

Notre débutant présente son billet aux piqueurs. On lui amène le cheval qui lui est destiné : c'est une jument appelée *l'Heureuse*. Ironie des noms! La bête est difficile, capricieuse; l'écuyer, un peu novice, a de la peine à se mettre en selle. Quand il y est enfin parvenu, la chasse est déjà loin. La jument part brusquement; en vain il essaye de la maîtriser, elle va donner dans un groupe de chasseurs et heurte le cheval d'une dame qu'un peu plus elle renversait. On crie, on se fâche; mais bientôt les éclats de rire dominent le bruit. Voilà le pauvre cavalier bien confus : attendez, il n'est pas au bout de ses peines.

Une heure après il chevauche seul, tranquille, dans une allée couverte, quand un coup de feu retentit : le chevreuil a été abattu. Cette fois, *l'Heureuse* s'emballe pour tout de bon; elle galope, galope, et vient s'arrêter net devant le roi. Alors notre débutant se souvient qu'on l'a prévenu, le matin même, que le roi s'emportait lorsqu'on coupait la chasse, c'est-à-dire lorsqu'on passait entre lui et la bête. L'infortuné se croit perdu : il saute à terre, et, le chapeau à la main, la tête baissée, il balbutie quelques mots d'excuse. Louis XVI a pitié de son embarras et lui dit en souriant : « Le chevreuil n'a pas tenu longtemps. »

Ainsi finit cette chasse royale : le héros de la journée, brisé par la fatigue, par l'émotion, revenu de la cour et des honneurs pour longtemps, ne prend même pas le temps de changer de costume; il saute dans une voiture et se fait ramener à Paris.

Le débutant dont nous venons de raconter les mésaventures s'appelait François-René de Chateaubriand; ce récit est extrait des *Mémoires d'outre-tombe*.

P. L.

ANECDOTES SUR HAYDN.

Voy. les Tables.

HAYDN ET UN CAPITAINE.

A Londres, un officier de marine vient chez moi un matin :

— M. Haydn, je suppose?

— Oui, Monsieur.

— Voulez bien me composer une marche pour la troupe que j'ai à bord? Je vous la payerai trente guinées, mais il faut la faire aujourd'hui même : je pars demain matin pour Calcutta.

J'accepte. Le capitaine dehors, je me mets au piano. En un quart d'heure la marche est faite.

Je sors, mais je me sens pris de scrupule pour avoir gagné si facilement une somme qui me paraissait considérable (1). Aussi je rentre le soir de bonne heure, et j'écris deux autres marches, avec l'intention de laisser le capitaine choisir celle qui lui plairait le plus, et même de les lui donner toutes les trois.

Le lendemain matin, il entre :

— Bien! où est ma marche?

— La voici.

— Jouez-la-moi sur le piano.

Je joue. Le capitaine, sans dire un mot, me compte trente guinées sur le piano, prend la marche et s'en va.

Je cherche à l'arrêter, et lui dis :

— J'ai composé deux autres marches que je crois meilleures : écoutez-les et vous choisirez.

— Celle-ci me convient : assez.

Il descend l'escalier. Je le suis en criant :

— Mais je désire vous faire présent de ces deux marches.

— Je n'en veux point.

Et il marche plus vite.

— Du moins, écoutez-les!

— Le diable ne m'y forcerait pas!

J'étais vexé. Je cours au bureau de la navigation (2). Je demande quel est le navire qui va partir pour les Indes et le nom du capitaine. Puis j'enroule les deux marches en y ajoutant quelques lignes polies et je les envoie à bord.

L'obstiné capitaine me renvoie mes deux marches sans même lire mon billet.

Je déchirai les marches en mille morceaux. (3)

UN SINGULIER ÉLÈVE.

Un lord vient me demander de lui donner des leçons au prix d'une guinée chacune; m'étant assuré par notre conversation qu'il avait déjà quelque connaissance de la musique, j'accepte sa proposition.

— Quand commençons-nous? lui dis-je.

— Dès à présent, s'il vous plaît, me répondit-il. Et il tira d'une de ses poches un de mes quatuors.

Puis il ajouta :

— Si vous le voulez bien, pour cette première leçon, nous examinerons ensemble ce morceau, et vous m'expliquerez certaines de ses modulations ainsi que sa construction même, que je ne saurais approuver parce qu'elles sont contraires aux règles.

(1) Une guinée vaut environ 26 francs.

(2) A l'Exchange.

(3) Nous avons publié une intéressante biographie de Haydn, l'auteur de l'admirable oratorio de la *Création*, dans la 47e livraison de notre 1re série (t. VI, novembre 1838). Dans cet article, on considère Haydn comme le véritable créateur de la symphonie, et l'on donne une juste idée de ce genre de composition.

Un peu surpris, je lui dis que j'étais prêt à répondre à ses questions.

Le lord commence son examen, et dès la première portée trouve quelque faute à relever presque à chaque note.

J'étais embarrassé, et je lui redisais chaque fois :

— J'ai écrit ces notes parce qu'il m'a paru que l'effet en était bon... ou bien : J'ai placé ici ce passage parce que j'ai pensé qu'il y convenait mieux qu'ailleurs.

Mais ces explications ne persuadaient nullement mon noble élève, qui continua ses critiques sévères jusqu'au bout et en me démontrant clairement, en se fondant sur les règles, que le quatuor ne valait absolument rien.

— Eh bien, milord, lui dis-je, refaites ce quatuor selon les règles et comme vous l'entendrez. Nous le ferons jouer en comparaison avec le mien, et vous jugerez quel sera le meilleur.

— Mais comment le vôtre, étant contraire aux règles, pourrait-il être le meilleur ?

— Parce qu'il sera peut-être le plus agréable.

— Impossible !

Et le lord recommença ses censures.

En définitive, mes réponses ne faisant pas la moindre impression sur son esprit, j'éprouvai quelque impatience, et je lui dis :

— Je vois, milord, que c'est vous qui avez la bonté de me donner une leçon, mais je suis obligé d'avouer que je ne mérite pas l'honneur de vous avoir pour maître.

Trad. par Éd. Ch.

LES OISEAUX CHANTEURS.

Suite. — Voy. p. 251, 308, 323 et 339.

L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE.

Nous n'avons pas à aller bien loin, nous n'avons même pas à sortir de chez nous, pour rencontrer l'Hirondelle. C'est elle qui vient nous trouver. Elle s'empare de notre maison, elle s'y installe ; elle bâtit son nid dans l'intérieur des cheminées, dans les greniers ouverts, et même dans des chambres inhabitées, pourvu qu'une vitre cassée lui livre passage. Et elle s'y croit si bien chez elle qu'elle y revient tous les ans, à date fixe, dans les premiers jours d'avril. Notre demeure est son domicile d'été, son véritable domicile, car c'est là, et là seulement, qu'elle met au monde et élève ses enfants, qu'elle goûte les joies de la famille, et qu'elle chante.

On entend dire dans nos campagnes que les Hirondelles portent bonheur à la maison qu'elles ont adoptée : cela est vrai en ce sens qu'elles y apportent l'animation et la gaieté. Dès qu'elles arrivent, le château, la ferme ou la chaumière isolés au milieu de la plaine déserte, perdent leur solitude et leur ennui. C'est véritablement un charme que de les voir et de les écouter.

La faculté dominante de l'Hirondelle n'est certainement pas le chant, c'est le vol. Aucun oiseau ne vole comme elle. Elle passe la plus grande partie de sa vie dans les airs. Rappelons-nous l'incomparable description qu'a faite Buffon de ses évolutions aériennes : « Le vol est son état naturel, je dirais presque son état nécessaire ; elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant. Sa marche est peut-être moins rapide que celle du faucon, mais elle est plus facile et plus libre ; l'un se précipite avec effort, l'autre coule dans l'air avec aisance : elle sent que l'air est son domaine ; elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeants, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse, ou bien quitte l'un pour courir à l'autre, et happe en passant un troisième ; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre et des eaux pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble ; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvements ; toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction ; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent, et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières. »

Mais, dans toutes ces allées et venues, l'Hirondelle (c'est de l'*Hirondelle rustique* ou *Hirondelle de cheminée* que nous parlons) ne s'éloigne pas du logis, le nôtre et le sien ; qu'elle tourne autour ou qu'elle plane au-dessus, elle ne le perd jamais de vue et elle y revient souvent pour se reposer et pour chanter. On la voit prendre pied, non sans quelque peine, à cause de la petitesse de ses pattes et de la grandeur de ses ailes, sur le rebord d'une gouttière ou sur le faîte d'une cheminée, y assurer son équilibre après avoir d'abord un peu chancelé, puis replier ses longues ailes aiguës, qui ne peuvent s'arranger sur son dos qu'en se croisant, et, baignée de soleil, gonflant son plumage comme pour s'en mieux imprégner, pénétrée de chaleur et de bien-être, se mettre à gazouiller.

Ce mot de gazouiller est bien fait pour l'Hirondelle : le prononcer, c'est presque imiter son chant. Celui-ci est un ramage très simple et très doux ; il se compose d'un petit nombre de notes qui se répètent, qui se précipitent les unes sur les autres, les unes dans les autres, de manière à se fondre : on dirait le murmure, le babil d'un ruisselet à travers les herbes et les mousses. Ou plutôt c'est un gentil caquetage, gai, naïf, intime, qui nous parle de choses aimables, de campagne et de famille, de bonheur domestique.

Souvent, quand une Hirondelle chante, plusieurs de ses compagnes viennent se poser auprès d'elle, côte à côte, en ligne, et elles gazouillent toutes à la fois. Ce joyeux concert, qui se mêle aux fan-

L'Hirondelle de cheminée.

fares des coqs, aux gloussements des poules, fait l'extrême gaieté des cours de ferme. Tout à coup, l'une des chanteuses prenant son vol, toutes les autres successivement la suivent, se lancent dans l'espace, et elles continuent à babiller tout en volant. Ce tourbillon vertigineux de courses aériennes, mélodieuses, qui vous entoure, vous enveloppe, par une belle journée de mai ou de juin, toute de ciel bleu et de soleil : non, la campagne et l'été n'ont pas de spectacle plus enchanteur.

Ou bien ne vous est-il pas arrivé, après une nuit passée dans une maison de campagne, d'être réveillé délicieusement de grand matin par un chant d'oiseau qui semble retentir dans votre chambre même? C'est l'Hirondelle qui, perchée sur le bord de son nid tandis que sa femelle couve, salue le lever du jour, et sa voix descend jusqu'à vous, familière et caressante, par le tuyau de la cheminée.

Comme l'Hirondelle est très confiante et se laisse volontiers approcher, nous pouvons l'observer tout à notre aise : elle a le front et la gorge d'un joli brun marron, toutes les parties supérieures du corps et le haut de la poitrine d'un noir brillant à reflets bleuâtres, miroitants comme ceux de l'acier bruni, le reste de la poitrine et le ventre d'un blanc lavé de roux, le bec très petit, triangulaire et noir, la queue extrêmement échancrée et fourchue. Elle est très soigneuse de sa personne, toujours occupée, quand elle est au repos, à nettoyer et lisser son plumage.

Il ne faut pas la confondre avec une autre espèce, l'Hirondelle des villes ou Hirondelle de fenêtre, qui attache aussi son nid à nos bâtiments, surtout aux grands monuments, églises et châteaux. Celle-ci, d'un noir lustré en dessus, est d'un blanc pur en dessous; une tache blanche sur l'extrémité du dos, en avant de la queue, la fait aisément reconnaître quand elle vole. Elle est plus sauvage, plus vagabonde, s'en va plus loin, plus haut. Son chant est plus perçant, moins long, moins varié : là est son infériorité.

La fin à la prochaine livraison.

E. Lesbazeilles.

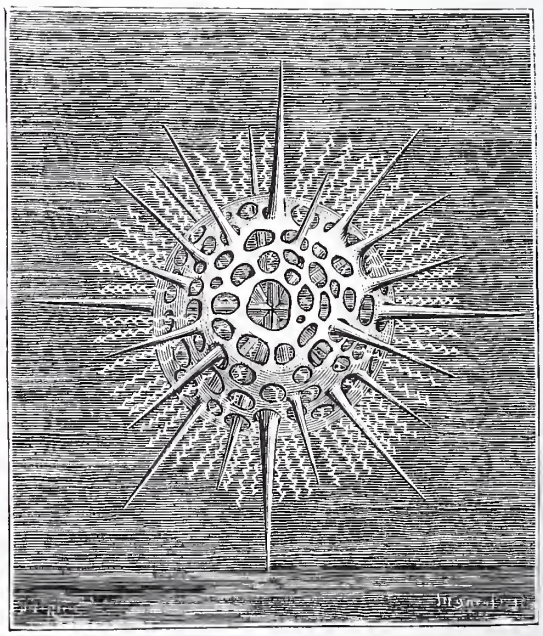
RADIOLAIRES.

LE DORATASPIS POLYANCISTRA.

Est-ce un bijou? Est-ce une de ces croix d'or, d'argent ou de pierreries que l'on voit briller sur la poitrine des princes, des ambassadeurs, des chefs d'armée?

Est-ce une de ces œuvres patientes en ivoire où des sphères s'emboîtent les unes dans les autres? ou bien le fond d'une petite merveille de filaments en verre filé?

Non; c'est le squelette d'un très petit coquillage, d'un simple radiolaire, l'un de ces protozoaires dont l'on trouve des millions dans une once de sable : un mètre cube de certaines assises de calcaire des environs de Paris, qui fournit une très bonne pierre à bâtir, peut en renfermer vingt milliards. Jusqu'à présent on compte deux mille



Le Dorataspis polyancistra.

espèces de radiolaires; on en découvrira d'autres. Leurs formes sont infiniment variées; on imagine à peine les quantités de ces squelettes, de ces coquilles, que l'on trouve soit à la surface de la mer, soit aux plus grandes profondeurs connues.

Éd. Ch.

SALIÈRES EN ARGENT
(Dix-septième siècle).

Les salières, qui n'occupent plus sur nos tables qu'une place relativement secondaire, étaient autrefois des ustensiles d'une importance assez considérable et d'une grande richesse, à en juger du moins par les descriptions que nous ont laissées les *Inventaires* des quatorzième et quinzième siècles, descriptions qui prouvent que ce devaient

Salières en argent du dix-septième siècle (Collection de M. Polack).

être souvent de véritables monuments d'orfèvrerie analogues à ce que nous appelons aujourd'hui des pièces de *surtout*.

Celles qui datent du seizième siècle, et que l'on rencontre assez fréquemment dans les musées et les collections, sont de dimensions moindres, tout en conservant encore une certaine importance et une assez grande recherche dans l'ordonnance générale qui affecte parfois des formes architecturales.

Au dix-septième siècle, elles sont plus simples, mais généralement d'une composition fantaisiste et originale, ainsi que le montrent les salières que reproduisent nos gravures, et qui, d'origine hollandaise, sont en argent, comme l'étaient du reste la plupart des ustensiles de table et de toilette fabriqués à cette époque dans ces contrées, si riches autrefois, et où l'argent était d'une abondance telle que l'on en faisait même des jouets d'enfants. (1)

ÉD. G.

(1) Voy. nos Tables.

PENSÉES DE VINET.

— La grammaire nous apprend que le verbe *pouvoir* n'a pas d'impératif. La morale philosophique dit le contraire.

— Un mensonge est comme un malheur, il ne vient jamais seul.

— Mettre un frein à sa langue! le plus difficile des devoirs et l'un des plus importants... La source de ce péché est presque toujours la vanité. O vanité, la plus grande des stupidités et l'attribut inséparable de notre nature : tunique empoisonnée de Nessus.

— Il y a des rhéteurs parmi les peintres, et des tableaux qui sont des déclamations.

— D'où vient que les mêmes gens qui se reprocheraient de médire de leurs égaux médisent sans scrupule d'une servante ou d'un manœuvre.

— L'emploi des termes exagérés est une des plus sûres marques d'un caractère faible.

— Quel est le point où le style devient distinct de la pensée?

— Ne commencez pas par troubler l'eau au fond de laquelle vous voulez voir.

— Se juger soi-même, c'est s'élever au-dessus de soi-même.

UN ARCHIPEL D'ILES CÉLESTES.

On vient de découvrir (septembre 1886) la 260e petite planète du groupe d'îles flottantes qui circulent entre Mars et Jupiter, à une centaine de millions de lieues d'ici, en moyenne. *Deux cent soixante planètes!* Si jamais association de quatre mots eût été capable de faire bondir jusqu'aux nues Ptolémée, Aristote, le roi de Castille et Tycho-Brahé, c'est assurément celle-ci. Deux cent soixante planètes nouvelles! il y eût eu là de quoi renverser toutes les anciennes théories astronomiques, astrologiques et théologiques du moyen âge et des temps modernes, jusqu'à Bossuet, qui croyait encore que c'est le Soleil qui tourne autour du roi pontifical de la Terre. Il n'y a pourtant là que l'expression d'un simple fait.

La première de ces planètes modernes a été trouvée le premier jour de ce siècle, le 1er janvier 1801, par Piazzi. Passionné pour le ciel, cet astronome observait à Palerme les petites étoiles de la constellation du Taureau, notant exactement leur position, lorsqu'il en remarqua une qu'il n'avait jamais vue. Le lendemain, il dirigea de nouveau sa lunette vers la même région du ciel, et remarqua que l'étoile n'était plus au point où il l'avait vue la veille. Elle rétrogada jusqu'au 12, s'arrêta, et marcha ensuite dans le sens direct, c'est-à-dire de l'ouest à l'est. Quelle était cette étoile mobile? L'idée qu'elle pouvait être une planète ne vint pas immédiatement à l'esprit de l'observateur, et il la prit pour une comète, comme William Herschel avait fait en 1781 lorsqu'il découvrit Uranus. Le système planétaire paraissait complètement connu quant à ses membres essentiels; ajouter une planète nouvelle eût été une affaire de haute importance, tandis qu'ajouter une ou plusieurs comètes était sans grande conséquence.

Cependant c'était bien une vraie planète, et elle venait justement combler un vide signalé depuis deux cents ans entre Mars et Jupiter. Mais le plus curieux, c'est que l'année suivante un autre astronome, Olbers, en trouva une seconde; qu'en 1804 on en trouva une troisième, puis une quatrième. Trente-huit années s'écoulèrent ensuite sans amener aucune découverte dans ces parages, et ce n'est qu'en 1845 que la cinquième fut aperçue par un amateur d'astronomie, maître de poste à Berlin, qui s'amusait à construire des cartes d'étoiles. La raison principale de cette lacune doit être attribuée précisément au manque de bonnes cartes célestes.

Ces petites planètes sont toutes télescopiques, invisibles à l'œil nu, à l'exception de Vesta et quelquefois de Cérès, que de bonnes vues parviennent à distinguer; elles sont de 7e, 8e, 9e, 10e, 11e grandeur, et même encore plus petites, et c'est aussi pour cette raison qu'un si grand intervalle de temps s'est écoulé entre la quatrième et la cinquième découverte, les lunettes achromatiques ne s'étant répandues que vers le milieu de notre siècle. Il est probable que toutes les petites planètes de quelque importance sont découvertes actuellement, mais qu'il en reste encore un grand nombre, plusieurs centaines peut-être, à découvrir, dont l'éclat moyen ne surpasse pas celui des étoiles de 12e ordre, et dont le diamètre n'est que de quelques kilomètres. Le diamètre de la plus grosse, celui de Vesta, peut être évalué à 400 kilomètres.

Goldschmidt, peintre allemand naturalisé Français, a découvert quatorze planètes de 1852 à 1861 : il aimait passionnément l'astronomie, et j'ai trouvé dans ses papiers, que sa famille m'a légués, des observations nombreuses et des remarques qui montrent combien il adorait l'étude du ciel. Sa plus grande ambition avait été d'abord de posséder une petite lunette pour faire quelques observations, et le plus beau jour de sa vie fut celui où il en trouva une chez un marchand de bric-à-brac. Il s'empressa de la diriger sur le ciel, de son modeste atelier d'artiste situé dans une des rues les plus fréquentées de Paris (rue de l'Ancienne-Comédie), au-dessus du café Procope, où se donnaient jadis rendez-vous les astres de la littérature. Là, *de sa fenêtre,* il découvrit, en 1852, la vingt-unième petite planète, qui reçut d'Arago le nom de Lutetia; puis, en 1854, la trente-deuxième (Pomone); puis, en 1855, la trente-sixième (Atalante), et ensuite onze autres, toujours de sa fenêtre, après avoir souvent déménagé à la recherche d'une atmosphère pure et s'être finalement retiré à Fontainebleau, où la forêt lui offrait à

chaque pas d'admirables sujets de peinture, et où il est mort en 1866, regretté de tous ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître. Son dernier tableau, resté inachevé, représente Mahomet au moment d'une éclipse de Soleil qui coïncida avec la mort de son fils.

Plusieurs astronomes se sont attachés spécialement à cette recherche. Le plus habile, ou le plus heureux, a été M. Palisa, de l'Observatoire de Vienne, qui en a découvert cinquante-trois à lui seul! On peut dire sans doute que pour les trouver il n'y a qu'à les chercher, et que cette recherche ne demande qu'une attention minutieuse et persévérante; mais nous n'en devons pas moins être reconnaissants envers tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, accroissent le trésor des richesses astronomiques; c'est toujours un pas de plus vers la conquête de l'infini, que ce pas soit fait dans l'étude de la Lune, dans celle des planètes ou dans celle des étoiles doubles perdues au fond des cieux.

Pour saisir une petite planète au passage, il faut bien tendre ses filets, et il faut pour cela toute la patience du pêcheur à la ligne. Heureux encore quand on prend quelque chose! Le principal est de bien choisir la place.

On connaît l'histoire de cet amateur de pêche qui arrive dans un canton où se trouve une magnifique pièce d'eau, un vrai lac paraissant très poissonneux. Il est confirmé dans son opinion par la présence d'un pêcheur qui s'y installe depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil. Cependant le nouvel arrivant perd son temps et son art d'amorcer pendant toute la journée. La même absence totale de goujons persiste pendant plusieurs jours. Que faire? prendre la place du pêcheur fortuné toujours si assidu à son poste. Il faut cette place à tout prix. Le lendemain donc il arrive avant le jour: l'autre y est déjà! Notre héros, comme les jours précédents, jette sa ligne sans succès. Piqué au vif, il prend une résolution héroïque. Il fait des provisions convenables en tout genre, et sitôt que son rival a quitté l'endroit privilégié, il s'y installe et y passe la nuit. Le matin arrive, et l'autre pêcheur aussi : mais, la place étant occupée, celui-ci va pêcher plus loin. Cependant l'usurpateur n'en est pas plus heureux pour cela! Le soir venu, en quittant sa position enviée, il va trouver l'autre et lui dit humblement : « Je conviens que je me suis rendu coupable d'un mauvais procédé à votre égard; mais vous me le pardonnerez sans doute quand vous saurez que, malgré toute l'expérience que je crois posséder dans notre partie, et surtout pour amorcer, non seulement je n'ai rien pris aujourd'hui, mais je n'ai pas même vu un seul poisson! — Cela ne me surprend nullement, lui répond gravement son interlocuteur, car voilà trois mois que je viens ici, moi, tous les jours, et je n'ai pas encore vu mordre une seule fois!

Cette histoire rappelle la critique de ce bon bourgeois qui, après être resté deux heures entières à regarder un pêcheur qui ne prenait absolument rien, s'indigna tout de bon contre lui et l'apostropha d'un air de supériorité : « Comment avez-vous la patience de rester ainsi deux heures à ne rien faire! Vous n'avez donc rien dans la tête? »

L'observateur du ciel se croit grandement récompensé quand, après plusieurs années de persévérance, il met la main sur une planète ou sur une bonne étoile.

Mesurer le diamètre de ces petits corps si éloignés de nous est un problème fort difficile. En combinant les essais de mesures faites avec les évaluations fondées sur l'éclat, on trouve les diamètres suivants comme étant les plus probables :

Vesta . .	400 kilom.	Iris. . . .	140 kilom.
Cérès . .	350	Amphitrite.	130
Pallas . .	270	Calliope . .	125
Junon. .	200	Métis . . .	120
Hygie . .	160	Astrée. . .	110
Eunomia.	150	Flore . . .	100
Hébé . .	145	Parthénope.	100
Lætitia .	145	Égérie. . .	100

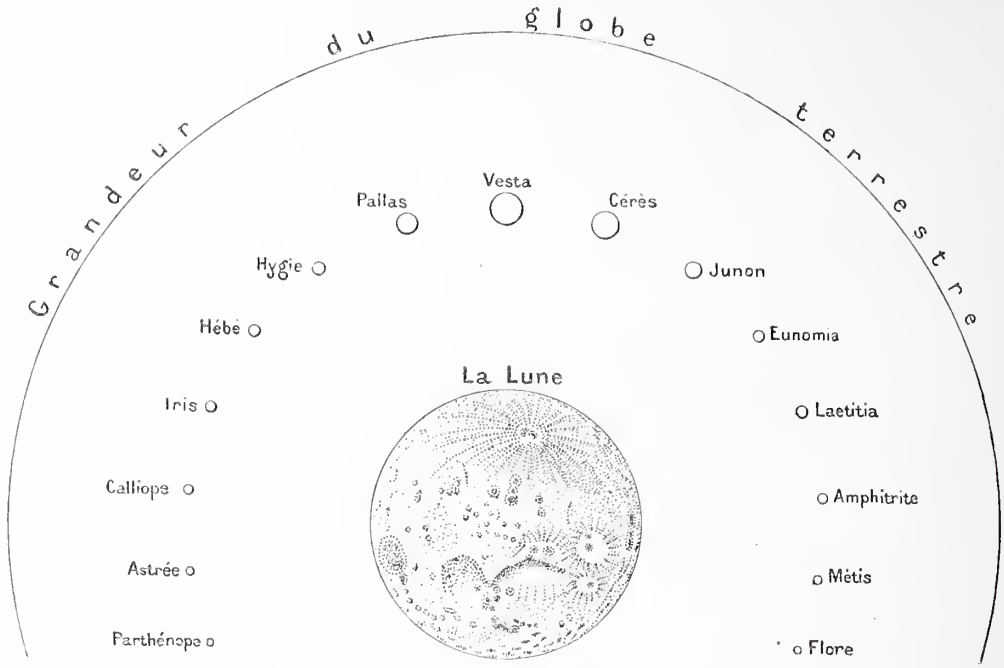
Ce sont là les plus grosses. Il en est d'autres, au contraire, telles que Sapho, Maïa, Atalante, Écho, qui ne mesurent pas plus de 30 kilomètres de diamètre. Il est probable qu'il en existe de plus petites encore qui restent absolument imperceptibles dans les meilleurs télescopes, et qui ne mesurent que quelques kilomètres ou moins encore peut-être.

Sont-ce là des globes? Oui, sans doute, pour la plupart; mais plusieurs parmi les plus petits peuvent être polyédriques, peuvent provenir de fragmentations ultérieures, et les grandes et irrégulières variations d'éclat qu'on observe parfois semblent accuser des surfaces brisées, irrégulières.

Sont-ce là des mondes? Pourquoi pas? Une goutte d'eau ne se montre-t-elle pas au microscope peuplée d'une multitude d'êtres variés? Une pierre levée dans une prairie ne cachait-elle pas un monde d'insectes grouillants? Une feuille de plante n'est-elle pas un monde pour les espèces qui l'habitent et la rongent? Sans doute, sur la multitude des petites planètes, il en est qui ont pu rester désertes et stériles parce que les conditions de la vie (d'une vie quelconque) ne s'y sont pas trouvées réunies. Mais il n'est pas douteux que sur la majorité les forces toujours agissantes de la nature n'aient abouti, comme en notre monde, à des créations appropriées à ces planètes minuscules. Répétons-le d'ailleurs : pour la nature, il n'y a ni grand, ni petit. Et il ne faudrait pas nous flatter d'un suprême dédain pour ces petits mondes, car en réalité les habitants de Jupiter auraient plutôt le droit de nous mépriser que nous de mépriser Vesta, Cérès, Pallas ou Junon; la disproportion est plus grande entre Jupiter et la Terre qu'entre la Terre et ces planètes. Un monde de deux, trois ou quatre cents kilomètres de diamètre est encore un continent digne de satisfaire l'ambition d'un

Xerxès ou d'un Tamerlan, et nous pouvons croire que plusieurs d'entre eux sont partagés en fourmilières rivales dont chacune a son roi, son drapeau et ses soldats, et qui de temps à autre s'en vont en guerre pour se massacrer mutuellement en prenant à témoin le Dieu des armées.

Une excellente vue pourrait peut-être lire sur leurs devises et sur leurs armes, en langues spé-



Grandeurs comparées de la Terre, de la Lune et des principales petites planètes.
(Le cercle extérieur représente la dimension de la Terre.)

ciales à chaque pays, ici : « Dieu protège la France »; là : « Dieu protège la Belgique »; plus loin : « Dieu protège l'Italie »; ailleurs : « Dieu protège l'Allemagne »; formules dans lesquelles il n'y a de changé que le nom du pays et qui embarrasseraient singulièrement le directeur intellectuel du système solaire, s'il prenait au sérieux les exergues des pièces de monnaie le long desquelles chaque fraction d'humanité inscrit de la sorte une conjuration individuelle. Mais évidemment tous ces jeux, dont s'amuse sérieusement la politique des grandes nations de la Terre, peuvent être reproduits, plus puérils encore si c'est possible, dans cette république de petits mondes où l'on peut avoir fabriqué de grands sabres et de jolis galons.

Un bon marcheur, conformé comme nous, ferait facilement le tour d'un de ces petits mondes en une seule journée de vingt-quatre heures. La pesanteur est inévitablement très faible sur chacun d'eux, puisque leur masse est pour ainsi dire insensible. On peut affirmer que sur la plupart de ces mondes la pesanteur est plus de dix fois moins intense que sur la Lune, où un objet qui tombe ne parcourt déjà que 80 centimètres dans la première seconde de chute. Supposons que les tours Notre-Dame soient bâties dans une ville de ces mondes, et que nous nous lancions dans l'espace avec ce sentiment d'effroi et d'horrible désespoir qui doit accompagner l'acte suprême du suicidé, nous serions tout surpris de rester en l'air, et pendant la durée de notre chute, longue et douce comme celle d'une plume, nous aurions largement le temps de penser à mille choses agréables et, arrivant à terre, nous sentirions que notre tentative n'a aucunement réussi.

Les personnes qui se sont noyées, et qu'une main providentielle a ramenées à temps des ténèbres de l'asphyxie, racontent que, dans les trois ou quatre secondes qui ont précédé leur évanouissement, elles ont eu le temps de revoir toute leur vie depuis leur plus tendre enfance, et celles qui ont analysé leurs rêves ont remarqué qu'un voyage de plusieurs mois est facilement fait en moins d'une minute, quoique senti et apprécié dans toute sa longueur et dans tous ses détails : à ce point de vue-là un aéronaute qui tomberait de ballon sur Vesta ou sur quelqu'une de ses compagnes vivrait une vie psychologique tout entière pendant la durée de la chute.

Les êtres inconnus qui habitent ces mondes légers doivent donc être organisés tout autrement que nous, être appropriés à l'exiguïté de leurs planètes et à leurs conditions vitales spéciales. Tout est relatif.

La conclusion que nous devons tirer de la connaissance de ces petites îles célestes, est que la plus grande variété règne dans le ciel comme sur la terre, et que les horizons astronomiques transportent la pensée vers des systèmes d'organisations vitales inimaginables.

CAMILLE FLAMMARION.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN.

CONTE INDIEN.

Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive..... — D'après Oudry.

La Fontaine a emprunté le sujet de la fable qu'il a intitulée *les Deux Aventuriers et le talisman* au «Livre des lumières ou la Conduite des rois», composé par le sage Indien Pilpay, et aussi à Bidpaï (*les Deux Voyageurs*).

On connaît cette fable, qui commence par les quatre beaux vers :

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
Ce dieu n'a guère de rivaux;
J'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'Histoire.

Voici le conte de Pilpay :

Il y eut autrefois deux amis résolus de ne se point quitter; ils voyageaient ensemble, et, en chemin faisant, rencontrèrent une fort belle fontaine au pied d'une montagne. Le lieu leur parut agréable, et ils le choisirent pour se reposer, et, après s'être délassés, se mirent à considérer ce

qu'il y avait de plus remarquable aux environs. Par hasard ils jetèrent la vue sur une pierre blanche, où ils virent une écriture en lettres d'azur qui contenait ces paroles :

« Voyageurs ! nous vous avons préparé un excellent festin pour votre bienvenue, et un présent très agréable ; mais il faut se jeter dans cette fontaine, sans crainte, et passer de l'autre côté, où vous rencontrerez un Lion d'une pierre blanche [1], lequel vous prendrez sur vos épaules, et le porterez tout d'une course au haut de cette montagne, sans craindre la rencontre et poursuite des bêtes féroces qui vous aborderont, ni les épines poignantes qui vous piqueront, parce qu'aussitôt que vous serez en haut, vous posséderez toute sorte de bonheur. Si on ne marche, on n'arrive point au gîte, et si on ne travaille, on n'a jamais ce qu'on désire. »

Salem, c'était le nom de l'un des deux voyageurs, dit à l'autre :

— Cher ami, ce n'est pas faire en homme d'esprit que de se fier sur une simple écriture, et, sous prétexte de quelque grand gain sans apparence, d'aller se jeter dans un énorme péril.

GANEM.

Ami, ceux qui ont tant soit peu de courage méprisent les périls pour essayer tout ; on ne saurait cueillir la rose sans être piqué des épines.

SALEM.

Mais il faut entreprendre les choses de telle façon que, comme on en sait le commencement, on en sache aussi la fin, non pas s'aller jeter dans cette fontaine qui semble un abîme et commencer une chose de laquelle vous ne savez pas l'issue. Un homme d'esprit ne remue jamais un de ses pieds que l'autre ne soit assuré. Peut-être que cette écriture est faite à plaisir, et aussi peut-être, quand vous aurez passé ce petit lac, ce Lion de pierre serait si grand et si pesant que vous ne le pourriez porter, et, quand tout cela vous serait aisé, il peut encore arriver que vous ne pourriez porter votre fardeau d'une course au haut de la montagne. Mais posons le cas que tout cela vous succédera, quand vous aurez tout fait de votre côté, vous n'en savez pas la fin. Pour moi, je ne veux pas vous suivre en cette entreprise, et je tâcherai de vous en détourner.

GANEM.

Mon dessein ne sera pas changé pour le discours des hommes, et puisque tu ne veux pas me suivre, au moins aie le plaisir de me regarder faire.

Salem, le voyant résolu dans son entreprise, lui dit :

« O cher ami, je sais bien que vous ne voulez pas me croire, et moi je n'ai pas le courage de vous voir périr. »

Et aussitôt il chargea ce qu'il avait et se mit à continuer son chemin.

Ganem vient au bord de la fontaine, se plonge dans cette profonde mer, avec intention de périr ou de rapporter quelque belle perle. Il trouva que c'était un abîme ; mais, ayant toujours bon courage, à force de nager, il se mit à bord. Il prit un peu haleine, et vint au Lion de pierre, le leva de toute sa force, et d'une course le porta au sommet de la montagne, non sans grand'peine.

Étant là, il aperçut de l'autre côté une fort belle ville, et bien située, laquelle pendant qu'il la considérait, tout d'un coup sortit de ce Lion de pierre un cri si effroyable qu'il fit trembler la montagne et les campagnes d'autour. Ce cri étant parvenu à l'oreille des citoyens de la ville, ils sortirent tous en troupe, et vinrent où était Ganem, lequel, confus et étonné, les regardait venir. Les citoyens s'approchèrent de lui, et quelques-uns des plus apparents l'abordèrent avec de grandes révérences et louanges, le mirent sur un fort beau cheval bien paré, et, avec de grandes soumissions, le menèrent à la ville, où arrivés, ils le lavèrent avec de l'eau de rose et lui firent vêtir des habits royaux, le déclarant roi absolu de tout le pays.

Il demanda le sujet de son élection. On lui dit que les doctes du pays avaient fait un talisman dans la fontaine qu'il avait passée et sur le Lion qu'il avait apporté au haut de la montagne ; de sorte que quiconque se veut hasarder comme l'a fait Sa Majesté, quand le roi du pays est mort, aussitôt le Lion se met à crier et avertir les habitants de la ville, pour l'aller querir et le couronner pour leur roi.

« Il y a longtemps que cette coutume dure. Aujourd'hui le sort est tombé sur Votre Majesté. Régnez donc absolument. »

Alors le Ganem reconnut que ses peines n'avaient pas été perdues.

[1] La Fontaine a substitué un éléphant au lion du conte, peut-être, dit M. Henri Regnier dans les *Grands écrivains de la France*, tome III des œuvres de la Fontaine) en souvenir de l'éléphant de pierre trouvé par les Portugais dans l'île de Gharissar, lorsque, à la fin du quinzième siècle, ils arrivèrent sur les côtes de l'Inde, île que, par suite de cette rencontre, ils nommèrent *Éléphanta*.

CLIMATOLOGIE.

La climatologie est une branche de la météorologie qui embrasse l'étude de toutes les causes qui caractérisent les divers climats et, par suite, les diverses régions de la surface du globe. On détermine le climat d'un lieu par l'observation prolongée de la force et de la direction des vents dominants, de l'état hygrométrique de l'air, du régime et de la fréquence des pluies, et enfin de la température moyenne du sol et de la grandeur des oscillations qu'elle subit de la nuit au jour et de l'hiver à l'été.

La température du fluide atmosphérique varie suivant la latitude, la direction des vents et la proximité des mers.

Comme la quantité de chaleur que reçoit notre

globe décroît de l'équateur aux pôles, il s'ensuit que plus les rayons solaires reçus par un pays sont obliques, moins la température de ce lieu est élevée, et qu'elle est d'autant plus basse que la longueur des jours est plus courte. Sous l'équateur, où les jours sont égaux entre eux, la température est à peu près constante; elle est, au contraire, très variable dans les contrées du Nord où ils sont très inégaux.

L'abaissement de température qui a pour cause la latitude est fort peu sensible; en France, le thermomètre ne baisse guère de plus d'un degré centigrade par 185 kilomètres, en s'avançant du sud vers le nord.

L'altitude a sur la température une influence très considérable; elle est évaluée, en moyenne, à un abaisssement d'un degré centigrade par 187 mètres dans la zone torride, et à un degré par 150 mètres dans la zone tempérée. Cependant on remarquera que l'influence de l'altitude est quelquefois contrariée par les vents, l'état hygrométrique de l'air et l'heure de la journée.

La température d'un lieu peut dépendre, comme il vient d'être dit, de la direction des vents et de leur force. En effet, les vents du nord sont toujours froids, et les vents du sud très chauds; quant à ceux d'est et d'ouest, on peut les appeler tempérés, parce qu'ils sont moins froids que les vents du nord et du nord-est et plus frais que les vents du sud et du sud-ouest. Quant aux vents forts, ils provoquent en général un abaissement de température à cause du déplacement rapide de l'air.

Étant plus chaudes que l'atmosphère, surtout aux tropiques et aux pôles, les eaux de l'Océan tendent à uniformiser et à élever la température de l'air. C'est ce qui explique pourquoi, à latitude égale, les pays placés au centre des continents sont beaucoup plus froids que ceux situés sur les côtes.

On est convenu d'appeler, en météorologie, lignes *isothermes, isothères* et *isochimènes* (1), des lignes qui réunissent entre eux tous les points d'égale température moyenne, tous ceux dont les étés et les hivers sont semblables. On appellera donc zone isotherme, etc., l'espace compris entre deux lignes isothermes, isothères et isochimènes. Si, comme on vient de le voir, l'état de la température n'était pas souvent modifié par l'altitude, la latitude, la direction des vents et la proximité des mers, les lignes isothermes, ne dépendant plus alors que de l'obliquité des rayons solaires, seraient toutes parallèles à l'équateur. Mais il n'en est pas ainsi, bien que les lignes isothermes qui traversent les mers suivent à peu près la direction des lignes équatoriales.

Les climats ont été classés, d'après la température moyenne, en sept classes bien distinctes:

1° Climat brûlant,	de 27°.5	à 25°
2° Climat chaud,	de 25	à 20
3° Climat doux,	de 20°	à 15°
4° Climat tempéré,	de 15	à 10
5° Climat froid,	de 10	à 5
6° Climat très froid,	de 5	à 0
7° Climat glacé,	de 0	à ...

Vient ensuite la classification des climats en sous-climats suivant la différence qui existe entre la température de l'hiver et celle de l'été. Tels sont les *climats constants,* comme ceux des îles; les *climats variables,* tels que ceux de Paris et de Londres; les *climats excessifs,* comme ceux de New-York et de Pékin; les *climats marins;* et enfin les climats continentaux.

On désigne ainsi la température moyenne de quelques points du globe :

Calcutta	28° 5	Pékin	12°.7
Jamaïque	26°.1	Paris	10°.8
Saint-Louis	21°.6	Genève	9°.7
Rio-Janeiro	23°.1	Boston	9°.3
Le Caire	22°.4	Stockholm	5°.6
Constantine	17°.2	Moscou	3°.6
Naples	16°.7	Mont Saint-Gothard	— 1°.0
Mexico	16°.6	Mer du Groënland	— 7°.0
Constantinople	13°.7	Ile Melvil	— 18°.7

A. DE VAULABELLE.

(1) Voy. les Tables.

INSTITUTEURS ILLUSTRES (1).

L'École joyeuse.

VITTORINO DA FELTRE.

Ce célèbre réformateur de l'enseignement en Italie au quinzième siècle était né à Feltre vers 1375. Son père et sa mère, Bruto de' Rambaldoni et Monda, lui avaient donné au baptême le nom de Vittore; mais, comme il resta très petit, on prit l'habitude de l'appeler Vittorino même après son enfance. Presque adolescent encore, il alla chercher à gagner sa vie dans la ville de Padoue : il n'y trouva que la misère. Le désir qu'il avait de s'instruire soutint son courage. Il se fit le domestique plutôt que l'élève d'un savant qui enseignait les mathématiques et le grec : ce professeur, Biagio Pelacani de Parme, était un homme dur et avare qui, ne voyant à tirer de lui aucun avantage pécuniaire, le renvoya après six mois. Vittorino résolut de s'instruire par ses seuls efforts, et ayant réussi à se procurer à vil prix un Euclide, l'étudia avec une telle ardeur qu'il parvint bientôt à en savoir plus que Pelacani.

Alors il enseigna et se commença une réputation : « Quelle reconnaissance, disait-il, ne dois-je pas à Pelacani qui m'a forcé à apprendre gratis les mathématiques! »

Vittorino dut ensuite beaucoup aux leçons de Giovanni de Ravenne, disciple de Pétrarque, qui professait alors l'éloquence et les belles-lettres à Padoue et était aimé et respecté de ses contemporains. Pour autres maîtres il eut, en lettres latines,

(1) Voy. les Tables sur Pestalozzi, le père Girard, Frœbel, etc.

Gasparino Barziza; en dialectique, Paolo Nicoletti; en philosophie naturelle et éthique, Jacopo della Torre; en grec, Guarino da Verona. Ce dernier, revenu de Grèce depuis peu de temps, se prit pour lui d'une telle amitié qu'il lui confia l'éducation de son fils Gregorio.

Ainsi protégé et encouragé, Vittorino subit avec honneur en quelques années tous les examens académiques et obtint le grade de docteur.

Il ne tint qu'à lui de succéder, en 1422, au Barziza dans la chaire de rhétorique et de philosophie; mais il avait sur l'éducation des idées toutes nouvelles dont il avait à cœur de faire l'expérience, et il osa ouvrir seul un collège destiné à « l'enseignement physique, littéraire et moral de la jeunesse. » Cette innovation, extraordinaire pour le

Médaille de Vittorino da Feltre, par Vittore Pisano dit *Pisanello* (1).

temps, rencontra une si vive opposition qu'il résolut de sortir de Padoue pour aller en faire un autre essai à Venise.

La maison d'éducation qu'il fonda dans cette ville souleva moins de critiques : elle lui rapporta, il est vrai, plus d'estime et d'éloges que d'argent; mais il eut la satisfaction d'appliquer ses méthodes, et il aurait persévéré s'il ne lui était pas survenu de très haut une proposition qui ne comportait pas de refus.

Gian Francesco Gonzague, marquis de Mantoue, l'appela près de lui pour lui confier l'éducation de ses enfants. Il lui donna tout d'abord un traitement de vingt écus d'or par mois, et, ce qui était plus précieux, toute la liberté désirable pour élever ses enfants comme il le jugerait utile afin d'en faire des hommes dignes de leur rang, ajoutant qu'il ne voulait se réserver pour lui-même que son titre et sa tendresse de père. Ces enfants étaient Lodovico, qui devait succéder à Gian Francesco, Carlo, Gian Lucido, Alessandro, et leur sœur Cecilia.

Paola de' Malatesti, femme de Gian Francesco, très instruite et d'un beau caractère, associa sa bonne volonté à celle de Vittorino, qui usa largement et de la manière la plus heureuse de la confiance que l'on eut en lui. Il n'entendait pas se borner à enseigner à ses élèves, avec les principes de la morale, les belles-lettres, le grec, le latin et toutes les autres connaissances qu'il possédait lui-même, mais il s'attacha en même temps à cultiver leur force et leurs facultés physiques. Lodovico, l'aîné, était d'une conformation défectueuse, porté à un embonpoint exagéré et à la gloutonnerie; le second, Carlo, était au contraire maigre, chétif, embarrassé dans tous ses mouvements, gauche au point d'être ridicule. Vittorino entreprit de les soumettre tous deux à des régimes et à des exercices propres à modifier ces fâcheuses dispositions. Il n'hésita pas à leur faire changer le genre de vie auquel ils avaient été jusque-là habitués : il écarta d'eux les domestiques ainsi que toutes les étiquettes de cour, et il leur donna une éducation commune avec d'autres jeunes gens choisis parmi les meilleures familles de Mantoue.

Il fonda ainsi, grâce aux libéralités de Gonzague et de Paola, une école qui devint justement célèbre.

Il vivait avec ses élèves dans un vaste et agréable logis, sur l'un des côtés du palais ducal, le long du Mincio jusqu'au pont Saint-Georges, à l'écart de tous les bruits de la ville.

Cette maison était pleine d'ombrages et ornée de galeries, de loges, de portiques, où il avait fait peindre, par les meilleurs artistes, des enfants jouant et se livrant à des exercices favorables à leur santé.

Entre les leçons bien divisées, où étaient évitées les aridités inutiles, les élèves de Vittorino passaient une grande partie du temps en jeux et en divertissements; de sorte que l'école fut bientôt surnommée la *casa giocosa,* la « maison joyeuse. »

On les voyait aussi, en dehors de la ville, s'exerçant à l'équitation, au tir de l'arc, à la course, et aux simulacres de petites guerres, s'habituant à supporter la fatigue et les grandes ardeurs de l'été comme les froids rigoureux de l'hiver. Leur nourriture était très frugale : ils s'abstenaient de vin. Vittorino leur donnait en toutes choses l'exemple, et il se faisait aimer d'eux comme un père.

Un de ses principes, qu'il semble encore très difficile d'appliquer de nos jours, était que ni l'éducation ni l'instruction proprement dite ne devaient être données uniformément d'après des règles communes à tous les élèves, mais qu'il fallait, au contraire, s'étudier avec zèle à les approprier aux tempéraments, aux inclinations, aux caractères différents de chacun d'eux, en se proposant toujours pour but non seulement de développer les intelligences, mais en même temps d'ouvrir les cœurs et d'y éveiller et entretenir les sentiments généreux au prix d'une sincère sollicitude et de soins assidus.

Vittorino réussit à mettre en pratique cette sage et belle théorie, quoique après un certain temps

(1) Voy. sur ce célèbre graveur en médailles notre t. Ier (1833), p. 357.

ses élèves, venant de toutes parts, fussent devenus assez nombreux pour qu'il fût nécessaire d'ajouter un nouveau collège, de plus d'étendue, au premier.

Il était ingénieux à découvrir dans les inclinations des adolescents des signes de leur vocation afin de les préparer à leur état futur. Il ne négligeait rien pour secouer toute torpeur, pour stimuler les esprits et les intéresser aux études. Il les interrogeait avec art et leur faisait lire à haute voix, avec une prononciation rigoureusement correcte, les plus beaux passages des poètes et des philosophes, leur demandant ensuite l'impression qu'avaient faite sur eux ces lectures.

On pourrait douter de la mise en pratique, au commencement du quinzième siècle, d'un système d'éducation aussi parfait que puissent l'imaginer les maîtres de la pédagogie en notre temps, si l'on n'avait les témoignages de Francesco Prendilacqua, son élève, et de beaucoup d'auteurs [1].

Gonzague et Paola s'étaient constamment montrés dignes de lui, et ils lui conservèrent d'autant mieux leur protection qu'il avait réussi à faire de leurs fils Lodovico et Carlo, non seulement des jeunes gens vigoureux, tellement qu'on les surnommait Hector et Achille, mais aussi très instruits, de même que leurs frères Lucido et Alessandro, dans les langues grecque et latine et dans l'étude des arts. Leur sœur Cecilia ne leur fut pas inférieure. Demandée en mariage par plusieurs princes, notamment par le duc d'Urbin, Ottone di Montefeltro, elle préféra entrer dans un monastère [1].

Vittorino da Feltre mourut le 2 février 1447. Il inspira cette épitaphe : « Mantoue, quelle est ta plus grande gloire? Virgile ou Victor de Feltre? »

Éd. Ch.

[1] Emmanuele Celesia, *Storia della pedagogia italiana*. 2 vol. Milano, etc.

[1] Voy. son portrait par Pisano dans notre t. Ier (1833), p. 357.

MUSICIENS AVEUGLES

SE RENDANT AU PALAIS-ROYAL.

Depuis que, grâce au dévouement ingénieux de quelques hommes généreux, on peut donner aux aveugles de bonne volonté une éducation méthodique qui les mette à même de gagner leur vie, on voit plus rarement ces malheureux donner dans les rues le spectacle de leur infirmité, et le nombre des aveugles mendiants ne dépasse pas de beaucoup celui des autres infirmes.

Aveugles musiciens se rendant au Palais-Royal. — D'après Marlet.

Valentin Haüy, auquel les aveugles doivent les premiers efforts tentés en vue d'améliorer leur triste condition, a raconté dans une page émue comment il fut amené à s'occuper d'eux en voyant un jour, le 18 mai 1782, dans un café de la place Louis XV, « dix pauvres aveugles affublés d'une manière ridicule, ayant des bonnets de papier sur la tête, des lunettes de carton sans verre sur le

nez, des parties de musique éclairées devant eux, et jouant fort mal le même air à l'unisson. »

Ces orchestres composés d'aveugles plus ou moins bons musiciens n'étaient pas rares : Mercier, dans son *Nouveau tableau de Paris,* nous apprend qu'à la fin du règne de Louis XVI une troupe de jeunes aveugles allait le dimanche, dans les églises où on les demandait, exécuter des messes en musique qui attiraient la foule. Plus récemment, nous pouvons citer le fameux *Café des Aveugles,* qui a disparu depuis vingt-cinq ans à peine, et dans lequel une troupe composée exclusivement d'aveugles faisait de la musique et jouait la comédie. Cet établissement, installé dans un sous-sol au Palais-Royal, et qui passait, surtout en province, pour une des curiosités populaires de Paris, recrutait ses *artistes* principalement parmi les pensionnaires des Quinze-Vingts; ces pauvres gens furent, pendant de nombreuses années, conduits au Palais-Royal par une femme qui, dit-on, les menait assez durement et qui elle-même n'avait qu'un œil, ce qui, vingt fois sur leur passage, donnait l'occasion de rappeler le proverbe : « Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. » Marlet a conservé, dans le dessin que reproduit notre gravure, le souvenir de cette promenade à travers les rues de Paris, qui attirait tous les jours de nombreux curieux dont la sympathie se traduisait souvent par des libéralités qui adoucissaient la triste existence de ces malheureux.

Éd. G.

LETTRE D'UN AMI.

FRAGMENT.

New-York, 16 novembre 1883.

Mon cher Will,

C'est aujourd'hui le cinquième anniversaire de mon mariage, et demain (demain sera venu avant que je ne ferme cette lettre), demain est mon jour de naissance : j'aurai quarante ans. Ma tête est pleine de pensées qu'une constante habitude me pousse à jeter sur le papier, mais cette fois je ne saurais écrire que pour des yeux amis.

Grâce à toi, il y a quelqu'un au monde à qui sans réserve je peux ouvrir mon cœur. Ma femme vient d'endormir ton filleul. Ne vas pas supposer que, même à l'occasion de cette fête de famille, on ait permis au petit Will de veiller jusqu'à minuit. Il s'est laissé mettre au lit sans trop de résistance, vers huit heures, tout en versant quelques larmes; mais plus tard, quand sa mère s'est glissée dans sa chambre, comme de coutume, j'ai entendu sa petite voix s'élever somnolente pour balbutier une question, je ne sais laquelle. Et j'ai été regarder, en écartant le rideau qui retombe sur la porte. La lampe voilée projetait un nimbe d'or autour de la tête du berceau devant lequel ma femme était agenouillée près de son enfant. Je voyais le petit visage tourné vers elle. Un sourire qui, je le savais, n'était que le reflet du sien, creusait une fossette à chaque petite joue. Il clignait des paupières dans un demi-effort joyeux pour rester éveillé, mais l'insomnie était évidemment mise en déroute par le charme de ce sourire maternel que je ne voyais pas. Ses yeux bruns se fermèrent, s'ouvrirent de nouveau, puis une fois pour toutes, les petites paupières gonflées retombèrent, tandis que le doux et heureux silence d'un sommeil d'enfant descendait sous les draperies de mousseline; je compris qu'il était parti pour des sphères où, dans le sommeil plus lourd et moins pur de la plupart au moins d'entre nous, nous ne saurions espérer de suivre ces anges. Alors ma femme se pencha pour l'embrasser. Avant qu'elle n'eût tourné la tête, la portière était retombée, j'étais revenu m'asseoir près du feu expirant, afin de revoir cette scène bénie avec les yeux de mon âme et de méditer seul, dans un enchantement toujours nouveau, sur l'inexprimable bonheur qui m'est donné sans que je le mérite.

Je te le dis, Will, ce moment fut pour moi semblable à certains réveils divins que nous connaissons dans l'enfance, quand un songe trop ravissant pour appartenir à la terre fuit devant nos yeux entr'ouverts, nous laissant une joie émerveillée qui ne peut se traduire en paroles, car elle n'évoque aucune idée d'ici-bas. Les poètes disent alors que c'est le souvenir du ciel dont nos jeunes âmes ne sont pas encore loin.

Will, je te vois tout stupéfait d'apprendre que de telles sensations puissent se glisser dans ma vie, car tu sais ce qu'était cette vie misérable, il n'y a pas bien longtemps... Je suis, en effet, comme un homme qui aurait passé ses trente premières années au fond d'une cave. Lorsqu'il monte enfin à la surface du sol, deux lustres écoulés sont nécessaires pour l'amener à croire enfin au soleil et à l'azur.

J'étais donc assis tout à l'heure devant le feu, mes pieds sur le tapis de peau d'ours que tu m'as envoyé à Noël, il y a deux ans. La flamme du foyer chassait les ombres autour de ma chambre, éclairait d'une lueur fugitive mes livres, mes tableaux, toutes les choses élégantes et gracieuses que je rassemble maintenant chez moi pour la satisfaction de mes goûts, qui s'élèvent à mesure que je les cultive. Je faisais le compte silencieux de ma prospérité : de mes trésors matériels, de ces trésors d'un ordre supérieur qui représentent la part de notoriété que m'accorde l'estime du monde, et enfin de ce trésor des trésors que recèle la pièce voisine. Est-il seulement dans la pièce voisine? Non, ici et là, partout, dans tous les coins de la maison qu'il remplit d'une paix délicieuse, je le retrouve cet esprit d'amour devant lequel fléchissent mes genoux.

Tout en songeant ainsi au coin du feu, j'étais ramené par ma mémoire à ce jour où nous nous rencontrâmes, toi et moi, il y aura bientôt vingt-

deux ans. Vingt-deux années pourraient s'écouler encore sans me faire oublier l'effroyable journée qui me vit pénétrer pour la première fois dans cet antre, les bureaux du *Morning Record*. Je revois la grande salle noire avec ses maigres jets de gaz éclairant çà et là quelque figure pâle penchée sur un pupitre et faisant ressortir la malpropreté des murs souillés de taches. Une pluie d'hiver ruisselait dehors. J'en sentais le froid et l'humidité à l'intérieur, quoiqu'on ne vît pas grand'chose de ce qui se passait dans la rue à travers les vitres étroites et mal lavées.

De l'arrière-boutique, l'atelier de composition, nous arrivaient des senteurs mêlées d'encre et de benzine. Le bruit sourd des grandes presses qui imprimaient en bas la feuille hebdomadaire montait jusqu'à nous. Je grelottais sous mes habits mouillés, attendant qu'on me mît à l'épreuve. J'avais dix-huit ans, j'étais pauvre comme un rat d'église, rempli d'inexpérience et d'illusions, autant que peut l'être un gamin qui n'a dans la tête qu'un peu de latin et de grec appris durant des années de collège déplorablement écourtées. Mon cœur battait à se rompre chaque fois que s'élevait la voix du directeur pour appeler un de ses soldats et le mettre à une tâche définie.

Pourvu qu'il ne m'en impose pas une trop difficile et que je ne m'en tire pas trop mal! c'était là mon unique pensée.

Te souviens-tu? Il n'était pas commode, le père Baldwin! Sur quel ton aigu accompagné de craquements bizarres il répétait : — Soyez brefs, Messieurs, soyez brefs! — de façon à vous retirer du coup le peu de capacité que vous pouviez avoir pour condenser un récit!

Soyez brefs! — Ces maudites paroles agissaient comme un mauvais sort sur le malheureux auquel elles étaient adressées, le poussant à des abîmes de prolixité maladroite et de déplorable incohérence.

Baldwin est encore au *Morning Record*. Je me demande quel pauvre hère tremble aujourd'hui sous le poids de cette adjuration qui nous déconcertait si cruellement.

Oui, ce fut une affreuse journée. Les heures s'écoulaient lentes comme dans une chambre de malade. Des diablotins barbouillés, aux bras nus, sortaient de l'imprimerie et y rentraient portant force placards tout mouillés, grands ouverts. Des hommes aux souliers crottés, aux yeux caves, montaient de la rue, chargés de reportage; leurs parapluies séchaient près du poêle au milieu d'une flaque d'eau jusqu'à ce qu'ils les reprissent tout fumants pour retourner à la chasse aux nouvelles. Chacun de ces individus de mauvaise mine me jetait en passant, à ce qu'il me semblait, un regard de dédain et de curiosité, quitte à oublier aussitôt mon existence, car ils avaient tous quelque affaire, moi excepté. Les aspirants au journalisme qui avaient attendu à mes côtés étaient partis successivement pour s'acquitter de leur besogne. On me laissait seul, en proie aux tortures d'une imagination nerveuse surexcitée par le besoin. Mon officier supérieur avait-il donc oublié sa nouvelle recrue? ou ne trouvait-il pas d'emploi assez infime pour mes moyens? Cette pensée me remplit d'abord de honte, puis d'un douloureux sentiment d'injustice. Pourquoi me traiter si mal? N'avais-je pas le droit d'essayer mes forces? Je me sentais prêt à tout... C'était une question de vie ou de mort. S'il tardait encore, j'irais à lui, je lui dirais que j'étais venu pour travailler, je le forcerais bien à me donner du travail!... Mais non... il me renverrait à ma place comme un écolier, en admettant qu'il eût la bonté de ne pas me mettre à la porte une fois pour toutes. Je n'avais qu'à supporter mon humiliation en silence. Au moment même tu entrais, ta figure animée de bon garçon bien portant, toute rouge de froid, toute luisante de pluie; tu adressais ton salut joyeux à toute la chambrée. Je levai la tête avec un sentiment d'irritation sourde, en grognant à part moi contre cette légèreté, contre cette confiance évidente en toi-même que j'appelais à première vue de l'arrogance et de la pose. Quelle distance entre nous... entre toi, le reporter en titre, et moi, l'obscur candidat! Quelle supériorité d'effort et de succès de ton côté!

L'appel formidable retentit sur ces entrefaites : — Barclay! Barclay! — J'entendrai cette note stridente au jour du jugement. J'allai chercher les ordres du maître, et je rentrai avec eux dans un état d'ahurissement qui dut me faire passer pour idiot. Alors tu vins à moi et tu trouvas moyen, sous un prétexte, de lier connaissance, en dissimulant avec soin tes bonnes intentions.

A suivre. H. C. Bunner [1].

LE CHATEAU DE CHANTELOUP.

Exil du duc de Choiseul. — Le château. — La duchesse. Les amis. — Les divertissements. — La pagode.

La disgrâce du duc de Choiseul, en 1770, sembla ne toucher nullement celui qu'elle frappait. Le temps n'était plus où un froid accueil, une parole ou même un regard sévère du roi, terrifiait un courtisan, désolait un grand poète. Choiseul, renvoyé du ministère et de la cour, exilé par Louis XV dans sa terre de Chanteloup, ne perdit rien de sa belle humeur habituelle. Quelques jours avant sa chute, qu'il prévoyait, il rencontra le duc d'Aiguillon, son ennemi, qui, avec l'abbé Terray et le chancelier Maupeou, travaillait à le perdre : « Eh bien, lui dit-il gaiement, vous me chassez donc! J'espère qu'on m'enverra à Chanteloup. Vous prendrez mes places; quelqu'un vous chassera à son tour; ils vous enverront à Veretz; nous serons l'un près de l'autre, nous n'aurons plus d'affaires po

[1] *In Partnership, studies in story telling*, by Brander Matthews and H. C. Bunner, Edinburgh, D. Douglas. 1885. — Traduction de Th. Bentzon.

litiques, nous voisinerons et nous en dirons de bonnes! »

En badinant ainsi, le duc de Choiseul était sincère. Rien n'indiqua jamais qu'il eût le moindre regret du pouvoir, du grand rôle qu'il avait joué en France et en Europe. L'exil ne changea en rien son caractère; il semblait être venu à Chanteloup volontairement, pour son plaisir. Il s'y montra tel qu'on l'avait connu auparavant, franc, ouvert, spirituel, exubérant, intarissable en boutades et en plaisanteries. « Jamais, dit le baron de Gleichen, je n'ai vu un homme qui ait su répandre autour de lui la joie et le contentement autant que lui. »

Il vécut en grand seigneur et aussi en campagnard, s'occupant de ses terres et de son château. Ce château avait été bâti à grands frais pour la princesse des Ursins, qui avait fait le rêve d'y finir ses jours en souveraine de la Touraine et du pays d'Amboise, et qui n'y vint qu'une seule fois, en se cachant, la nuit. C'était, d'après Saint-Simon, une vaste et superbe demeure, magnifiquement meublée, avec d'immenses cours et des communs prodigieux, les plus grands et les plus beaux jardins, qui avaient jeté dans l'étonnement toute la province, les pays voisins, Paris et la cour elle-même. Cette royale résidence, Choiseul en fit un lieu de délices; il l'ajusta au goût du jour, il l'enjoliva, il la couvrit de peintures et de dorures, de guirlandes de fleurs, d'attributs mythologiques et champêtres.

En même temps il s'adonna à l'agriculture; il défricha ses landes, il engraissa des troupeaux, comme s'il n'eût jamais fait autre chose de sa vie. Les menus passe-temps des longues journées oisives ne lui parurent pas insipides : on vit l'ancien ambassadeur, l'ancien ministre des affaires étrangères, de la guerre et de la marine, penché sur un métier à tapisserie, tirant l'aiguille et méditant sur la combinaison des nuances de ses laines. Il s'éprit de musique et particulièrement de la flûte; il accompagnait sa femme au clavecin.

La duchesse de Choiseul, de son côté, ne sentit dans cet exil que le bonheur de vivre plus intimement avec son mari, qu'elle aimait et admirait « non seulement comme le meilleur des hommes, mais aussi, disait-elle, comme le plus grand que le siècle eût produit. » Elle n'avait qu'un unique désir : lui plaire en toute chose, et ses seuls chagrins venaient de la crainte de n'y pas réussir. Elle avait adopté ses goûts, elle partageait ses occupations. Elle s'intéressait aux travaux de la campagne; les semailles, que préparaient quarante charrues dispersées dans la plaine, la moisson surtout, qui n'occupait pas moins de soixante ouvriers, étaient pour elle une grande affaire; elle savait exactement le compte des gerbes de blé et d'avoine. Elle passait quelquefois sept heures par jour à son clavecin pour se rendre digne de jouer devant un connaisseur aussi difficile que le duc. Elle se laissait longuement et patiemment habiller pour tâcher d'être jolie, elle ne parvenait qu'à être gracieuse, et elle avait la naïveté de s'en affliger. Cette charmante femme était, au témoignage du baron de Gleichen, « l'être le plus moralement parfait qu'il eût connu : épouse incomparable, amie fidèle et femme sans reproche. » Horace Walpole disait d'elle : « C'est la plus gentille, la plus aimable, la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf enchanté. »

Chanteloup n'était d'ailleurs nullement une thébaïde. Les Choiseul avaient de nombreux amis, des partisans fidèles, qui ne craignaient pas de déplaire au roi en allant les voir dans leur retraite. On les accueillait avec empressement, comme un dédommagement et une revanche d'une disgrâce imméritée. C'était une continuelle invasion de visiteurs et d'hôtes portant les noms les plus illustres de France : le prince et la princesse de Beauvau; MM. de Laval, de Tourville, de Lauzun, de Liancourt; Mmes de Gramont, de Luxembourg, de Brionne, de Boufflers, de Poix, de Fleury; des prélats tels que le cardinal de Rohan, les archevêques d'Aix et de Toulouse, l'évêque d'Arras. A Versailles et à Compiègne, le roi et Mme du Barry n'avaient pas une cour pareille.

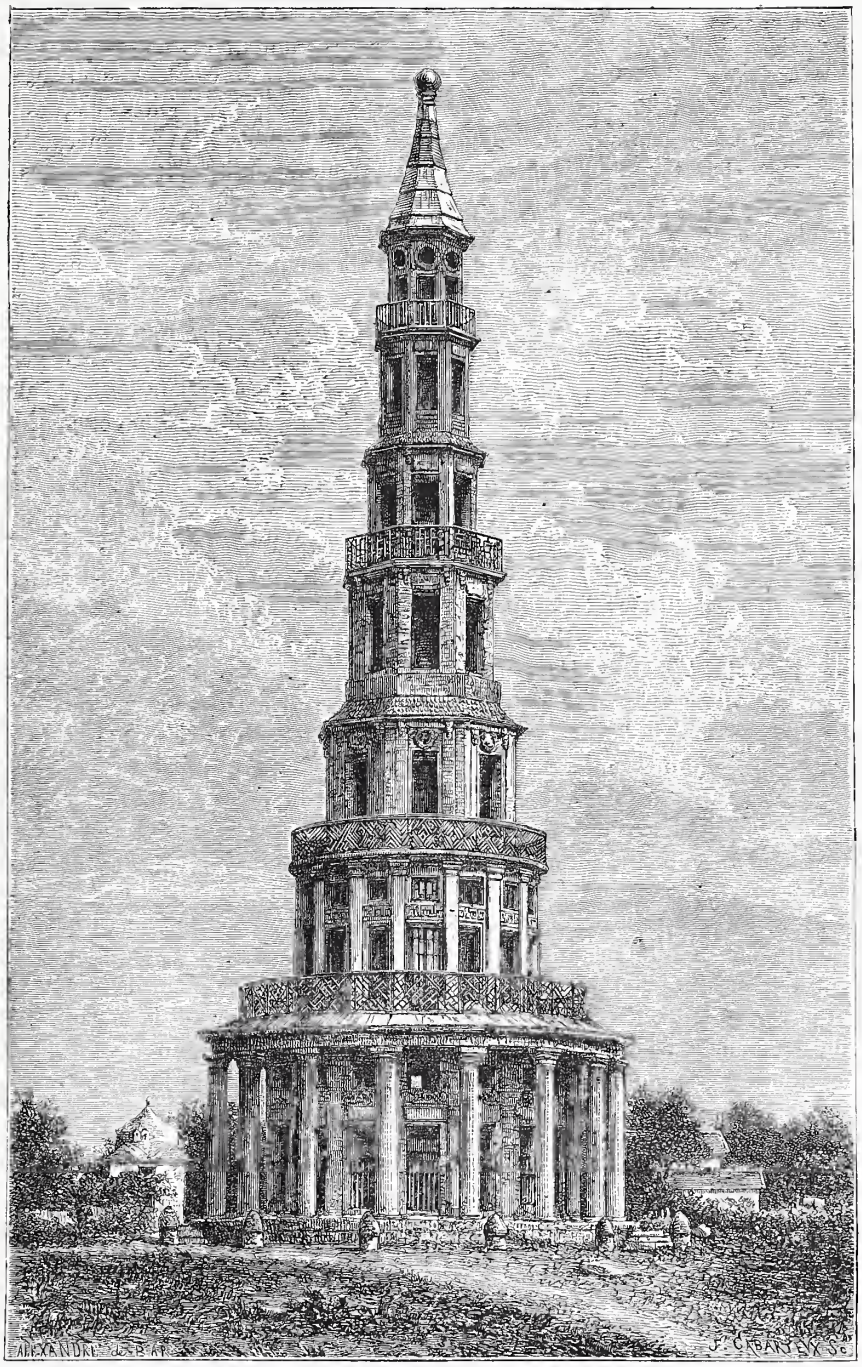
Souvent plus de vingt personnes, invitées ou s'invitant elles-mêmes, séjournaient ensemble au château, et, à mesure qu'elles s'en allaient, elles étaient aussitôt remplacées. Leurs gens, qui les accompagnaient, en doublaient et triplaient le nombre. « Que de monde, dit l'abbé Barthélemy, un des intimes de la maison, que de cris, que de bruit, que de portes qu'on semble enfoncer, que de chiens qui aboient, que de conversations tumultueuses, que de voix, de bras, de pieds en l'air, que d'éclats de rire au billard, au salon, à la pièce du clavecin! Ce ne sont à chaque instant que départs et arrivées. » Cinquante domestiques suffisaient à peine à un tel service. Il n'y avait pas moins de soixante chevaux dans les écuries.

Il fallait amuser tous ces hôtes, et l'on n'y épargnait rien. On organisait des cavalcades et des chasses à courre dans la forêt d'Amboise, voisine du château et qui lui servait de parc, un parc magnifique de plus de 600 arpents. Le soir, à la clarté de la lune ou des étoiles, on se promenait dans des barques sur la grande pièce d'eau, dont les bords étaient illuminés de lampions; l'une des barques, pavoisée de branches d'arbre, de guirlandes de feuillage et de fleurs, éclairée de lanternes, remplie de musiciens qui jouaient des symphonies, précédait la flottille. Quand il faisait mauvais temps, on se contentait de divertissements sédentaires : le billard, le trictrac, les cartes, les dominos, qu'égayaient les espiègleries de l'abbé Barthélemy, toujours de belle humeur, faisant des niches à tout le monde, ou bien les pantalonnades bouffonnes du médecin de la maison, le docteur Gatti.

On donnait continuellement des fêtes, tantôt des bals, tantôt des représentations théâtrales : on jouait *Tartufe*, *l'Avare*, *l'Esprit de contradiction* de Dufresny, *les Fausses infidélités* de Barthe,

avec un succès qui retentissait jusqu'à Paris. Une pareille hospitalité coûtait des sommes énormes. Il se fit à Amboise bien des fortunes provenant des prodigalités de Chanteloup.

L'engouement des maîtres de la maison pour les scènes agrestes était partagé par leurs invités. On préludait aux bergeries de Trianon. Un jour on faisait lâcher tout un troupeau de moutons sur la pelouse devant le château, et l'on envoyait parmi eux une bande de petits enfants qui leur distri-



Pagode élevée dans un jardin du château de Chanteloup pendant l'exil du duc de Choiseul. — D'après une photographie.

buaient du pain et du sel. Une autre fois on imagina d'attirer les moutons jusque dans le salon. Ou bien on allait en nombreuse compagnie rendre visite aux soixante-dix vaches alignées dans l'étable; on se donnait rendez-vous pour assister à leur défilé au retour du pâturage. Ce fut un événement à Chanteloup que l'arrivée de quinze vaches suisses, du canton d'Unterwald, amenées par des pâtres chantant à plein gosier des airs de leur pays; on alla au-devant d'elles : surveiller l'accueil que les anciennes feraient aux nouvelles venues, écouter les mugissements interminables des unes et des autres, fut l'occupation de toute cette journée.

Le duc de Choiseul n'était jamais à court de désirs grandioses, de fantaisies fastueuses. Il eut l'idée de témoigner sa reconnaissance aux amis qui étaient venus le voir dans son exil en élevant

un monument destiné à célébrer leur fidélité et à en éterniser le souvenir. Il voulait que ce monument fût sans pareil, comme sa gratitude était sans égale. Telle est l'origine de la fameuse pagode de Chanteloup, érigée dans l'un des jardins, au bout de la pièce d'eau. On mit trois ans à la construire et elle ne coûta pas moins de 40000 écus. C'était une sorte de tour, toute en pierres de taille, haute de 120 pieds, composée de sept étages superposés et en retrait les uns sur les autres, se terminant par un toit en pointe surmonté d'une boule dorée. Les sept étages contenaient autant de salles éclairées par de nombreuses fenêtres. La base était entourée d'un péristyle de seize colonnes. Des caractères chinois formant les deux mots *reconnaissance* et *amitié* se répétaient sur toute la partie circulaire du bâtiment. La grande salle du rez-de-chaussée était revêtue, entre les croisées, de plaques de marbre blanc sur lesquelles étaient gravés, par ordre alphabétique, les noms de toutes les personnes qui avaient rendu visite à l'exilé de Chanteloup. Les meubles, sofas, tables, fauteuils et tabourets, garnissant les différentes salles, étaient d'une extrême richesse et tous dans le goût chinois. « Cet édifice, le plus extraordinaire que jamais particulier ait élevé, — dit l'abbé Barthélemy dans une lettre à Mme du Deffant, — sera célèbre dans la suite; on sera encore moins frappé de sa beauté que touché de son objet. » On venait de Londres, de Vienne, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, pour voir cette merveille.

Quelques années plus tard, tout cet éclat, tout ce mouvement et ce bruit qui animaient Chanteloup, s'étaient évanouis. Le duc de Choiseul était mort (1785) après avoir vendu ses tableaux, une des plus riches collections de l'Europe, ainsi que les diamants de sa femme, laissant néanmoins plus de six millions de dettes. La duchesse, ruinée pour avoir voulu tout payer, s'était retirée dans un couvent de la rue du Bac, puis dans un modeste entresol de la rue de Lille, où elle mourut en 1801. Le château, avec ses jardins, ses statues, ses vases, ses bassins de marbre, ses cascades, vendu plusieurs fois et enfin abandonné faute d'une fortune assez grande pour l'entretenir, fut démoli et remplacé par une usine. Seule la pagode subsiste encore, mais isolée, fermée, vide, morte; vous l'apercevez, sur la droite, en suivant, au sortir d'Amboise, un chemin bordé d'arbres traversant des vignobles et se dirigeant vers la forêt.

E. Lesbazeilles.

NOTES SUR L'ÉMAILLERIE.

Suite. — Voy. p. 91.

Parmi les monuments d'émaillerie cloisonnée qui subsistent aujourd'hui, le plus ancien est la célèbre couronne, plus connue sous le nom de *couronne de fer*, conservée dans le trésor de la cathédrale de Monza [1], et qui a été reproduite par la gravure dans notre dernier volume (1885, t. LIII, p. 344). Nous avons dit qu'elle avait été donnée au commencement du septième siècle, par Théodelinde, reine des Lombards. C'est un cercle d'or, très simple, haut de sept centimètres environ, et divisé en six plaques séparées entre elles par des montants composés de trois beaux cabochons disposés verticalement les uns au-dessus des autres; chacune des plaques est recouverte en plein d'un émail vert-émeraude semi-translucide, sur lequel se détachent des fleurs rouges, bleues et blanc opaque, dessinées par le procédé du cloisonnage.

Il faut ensuite traverser deux siècles pour trouver un second exemple d'orfèvrerie décorée d'émaux cloisonnés : l'autel d'or, ou *paliotto*, de la basilique de Saint-Ambroise de Milan, exécuté en 835, par ordre de l'archevêque Angilbert. Nous n'avons pas à décrire ici ce magnifique autel, qui est certainement un des plus beaux monuments dus à l'industrie humaine; nous devons nous borner à dire que les listels formant les encadrements des médaillons dans lesquels sont exécutées au repoussé les figures du Christ, des Apôtres et des Archanges, ainsi que les sujets empruntés à la vie et à la passion du Sauveur, sont composés de petites plaques d'émail cloisonné alternant avec des pierres fines, et formant ainsi un ensemble de la plus grande richesse; sur la face postérieure se trouvent, en assez grand nombre, des médaillons ou plaques circulaires d'émail, qui renferment des figures en buste se détachant sur un fond émaillé vert translucide cloisonné de dessins d'or, et qui offrent cette particularité remarquable que les carnations sont en émail blanc opaque.

L'orfèvre auquel est dû ce merveilleux autel s'est représenté sur un des médaillons de la face postérieure, recevant la bénédiction de saint Ambroise, et a pris soin d'y inscrire son nom : — V VOLVINIVS MAGISTER FABER. Était-il également émailleur, ou s'est-il fait aider dans son travail par des artistes byzantins venus en Italie pour échapper à la persécution des empereurs iconoclastes? Nous pencherions pour cette dernière hypothèse. Si Volvinius, en effet, avait appris des Grecs l'art de l'émaillerie, il est à présumer qu'à son tour il eût fait des élèves et que cet art se serait implanté en Italie; or il n'en est rien, puisque c'est de Constantinople que les papes firent dans la suite venir les œuvres d'orfèvrerie émaillée dont ils enrichirent leurs églises, et que c'est à Constantinople également que Didier, le célèbre abbé du Mont-Cassin, commandait, en 1068, un parement d'autel d'or sur lequel étaient reproduits en émail des sujets empruntés à l'Évangile et presque tous les miracles de saint Benoît. Ce qui est certain, c'est que, dans le *paliotto* de Milan, les émaux, à l'exception peut-être des médaillons de

[1] A vingt kilomètres de Milan.

figures, ont été exécutés avec le monument, faits exprès pour la place qu'ils devaient occuper, et ne sont pas, comme ceux que l'on rencontre dans la plupart des œuvres de l'orfèvrerie occidentale de cette époque, des plaques ou des médaillons fabriqués à l'avance et importés des ateliers de Constantinople.

Au dixième siècle, nous trouvons une œuvre non moins intéressante au point de vue de l'histoire de l'émaillerie, la célèbre *Pala d'oro* (1) qui sert aujourd'hui de retable au maître-autel de l'église Saint-Marc, à Venise, et qui est certainement l'œuvre la plus considérable de l'orfèvrerie du moyen âge, en même temps qu'elle est la plus riche en émaux cloisonnés byzantins.

Ce merveilleux monument, dont il est impossible de décrire la splendeur, a la forme d'un rectangle dont la base mesure 3m.15 de long et dont la hauteur est de 2m.10. Il ne contient pas moins de quatre-vingt-trois tableaux ou figures d'émail cloisonné sur plaques d'or ou d'argent doré, cantonnés par des colonnettes ou pilastres, enrichis de perles et de pierres fines; ces dernières sont au nombre de treize cent neuf, et on compte douze cents perles, plus deux camées antiques; dans les intervalles qui séparent les tableaux sont répartis trente-huit médaillons en émail cloisonné sur fond d'or. Commandé à Constantinople, en 976, par le doge Orseolo Ier, il avait primitivement la forme d'un diptyque se fermant dans le sens horizontal, et dut servir de devant d'autel jusqu'au moment où il fut changé en retable et considérablement remanié et augmenté par ordre du doge Ordelafo Faliero, en l'année 1105. Parmi les plaques d'émail, dont quelques-unes, celles de la partie supérieure, mesurent 0m.35 de hauteur et autant de largeur, il en est qui reproduisent des scènes de la vie et de la passion du Christ, ainsi que des scènes de la vie de saint Marc; d'autres, et ce sont certainement les spécimens les plus parfaits de la peinture cloisonnée en émail qui soient parvenus jusqu'à nous, représentent des apôtres et des prophètes; au centre, dans le bas, se trouvent les figures de la Vierge, du doge Ordelafo Faliero et de l'impératrice Irène. Ce qui prouve bien l'immobilisation des procédés de l'émaillerie byzantine, c'est que, à l'exception de ces trois dernières, il est difficile de dire quelles sont, parmi toutes ces plaques, celles qui datent du commencement du douzième siècle et celles qui remontent à la dernière moitié du dixième; mais on peut affirmer néanmoins, malgré l'opinion de quelques archéologues italiens, que tous les émaux qui entrent dans l'ornementation de la *Pala d'oro* sont de fabrication exclusivement byzantine.

Parmi les émaux du onzième siècle, nous citerons surtout les huit plaques d'or (2) trouvées en 1860, en labourant un champ à Nyitra-Ivanka, dans le comitat de Neutraer, en Hongrie; elles sont de forme oblongue arrondie par le haut, et devaient, réunies ensemble, former, ou tout au moins, décorer une couronne. La plaque du milieu, plus élevée que les autres, représente un empereur revêtu du grand costume de cérémonie et tenant dans la main droite un *labarum* à longue hampe rouge; une inscription en lettres capitales grecques, répartie en deux moitiés, indique que cette figure est celle de *Constantin le Monomaque, empereur des Romains;* de chaque côté de cette plaque s'en trouvaient deux autres un peu plus petites, présentant les effigies des impératrices Théodora et Zoé, filles de Constantin VIII, et dont la dernière avait épousé le Monomaque en 1042. Viennent ensuite deux danseuses (fig. 1),

Fig. 1.

puis les figures de l'*Humilité* qui a les mains croisées sur la poitrine, et de la *Vérité* qui tient une croix de la main droite; sur la dernière plaque, de forme circulaire, est le buste de saint André. Le champ qui entoure ces figures repoussées en creux est occupé par des inscriptions, des rinceaux, des oiseaux et des cyprès, dont le dessin est formé par de petites bandelettes extrêmement déliées, cloisonnant des émaux très éclatants.

La couronne royale de Hongrie, dite *couronne de saint Étienne*, qui fut envoyée par l'empereur Michel Ducas à Geysa Ier, roi de Hongrie († 1077) est composée également de plaques d'or en émail cloisonné.

(1) Le mot impropre *Pala* ou *Palla* dérive du mot latin *pallium*, qui servait à désigner une grande pièce d'étoffe avec laquelle à certaines époques on décorait l'autel.

(2) Sept de ces plaques appartiennent au Musée de Pesth. Deux ont figuré en 1867 à l'Exposition universelle, entre autres celle que représente notre gravure.

Ce sont là les œuvres les plus importantes de l'émaillerie cloisonnée qui soient parvenues jusqu'à nous ; il en est beaucoup d'autres que nous ne pouvons qu'indiquer sommairement ici, mais qui n'en offrent pas moins un très grand intérêt au point de vue de l'histoire de l'émaillerie. Tels sont, entre autres, les deux ais de la couverture de l'Évangéliaire de la Bibliothèque de Sienne, ornés de quarante-huit plaques d'émail; les couvertures des deux manuscrits de la Bibliothèque Saint-Marc, à Venise; de l'Évangéliaire de la Bibliothèque nationale, à Paris; de la boîte d'or du Musée du Louvre; les émaux qui ornent la couronne et l'épée de Charlemagne, et ceux de l'épée de saint Maurice, conservés dans le trésor de l'empereur d'Autriche, à Vienne; ceux du reliquaire qui appartient aux religieuses de Notre-Dame de Namur, etc., etc.

Tous ces émaux byzantins, exécutés sur des plaques de formes et de dimensions variées, étaient recherchés par les orfèvres d'Occident, qui les faisaient entrer dans l'ornementation de leurs œuvres, en les disposant avec plus ou moins de goût au milieu des pierres les plus précieuses; ils représentaient généralement, outre le Christ et la Vierge, les Archanges et les Anges, les attributs des quatre Évangélistes, les Apôtres, et souvent aussi des figures indéterminées sur le fond desquelles l'orfèvre qui les employait ne craignait pas de graver, suivant la destination de son œuvre, le nom d'un saint quelconque. Au douzième siècle, on cessa de faire des plaques décorées de figures, mais la fabrication des petits émaux à ornements variés (fig. 2) dura encore pendant tout le moyen

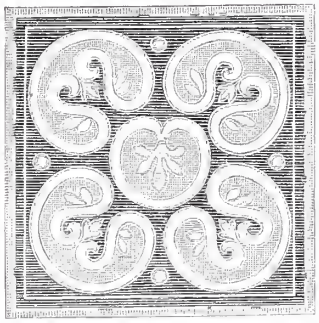


Fig. 2.

âge. Les orfèvres s'en servaient très fréquemment, et ce sont elles probablement que les *Inventaires* du quatorzième au seizième siècle désignent sous le nom d'*émaux de plicque,* de *plite* ou d'*applique,* nom qui d'après certains archéologues tirerait son origine du latin *plicare,* plier, indiquant ainsi le mode de fabrication de ces émaux au moyen de cloisons *pliées* suivant les exigences du dessin, « ce qui, dit M. Darcel [1], serait bien ingénieux et bien savant pour de simples rédacteurs d'inventaires. » Peut-être vaut-il mieux étendre cette désignation à tous les émaux appliqués sur l'orfèvrerie, d'autant mieux que par suite de la destruction presque totale des monuments décrits dans ces Inventaires, nous ne possédons aucuns détails sur les émaux ainsi désignés, et que rien n'indique que ce soient des émaux fabriqués par les procédés du cloisonnage.

Tous les émaux de fabrication byzantine étaient exécutés sur des plaques d'or et quelquefois, mais plus rarement, d'argent doré. On en connaît cependant trois qui sont faits sur cuivre; mais comme le peu de valeur du métal employé dans ce cas aurait dû préserver ce genre d'émaillerie de la destruction qui a fait disparaître un si grand nombre de plaques d'or et d'argent, leur rareté actuelle prouve que cette fabrication était tout à fait exceptionnelle.

Édouard Garnier.

[1] *Notice des émaux du Louvre.*

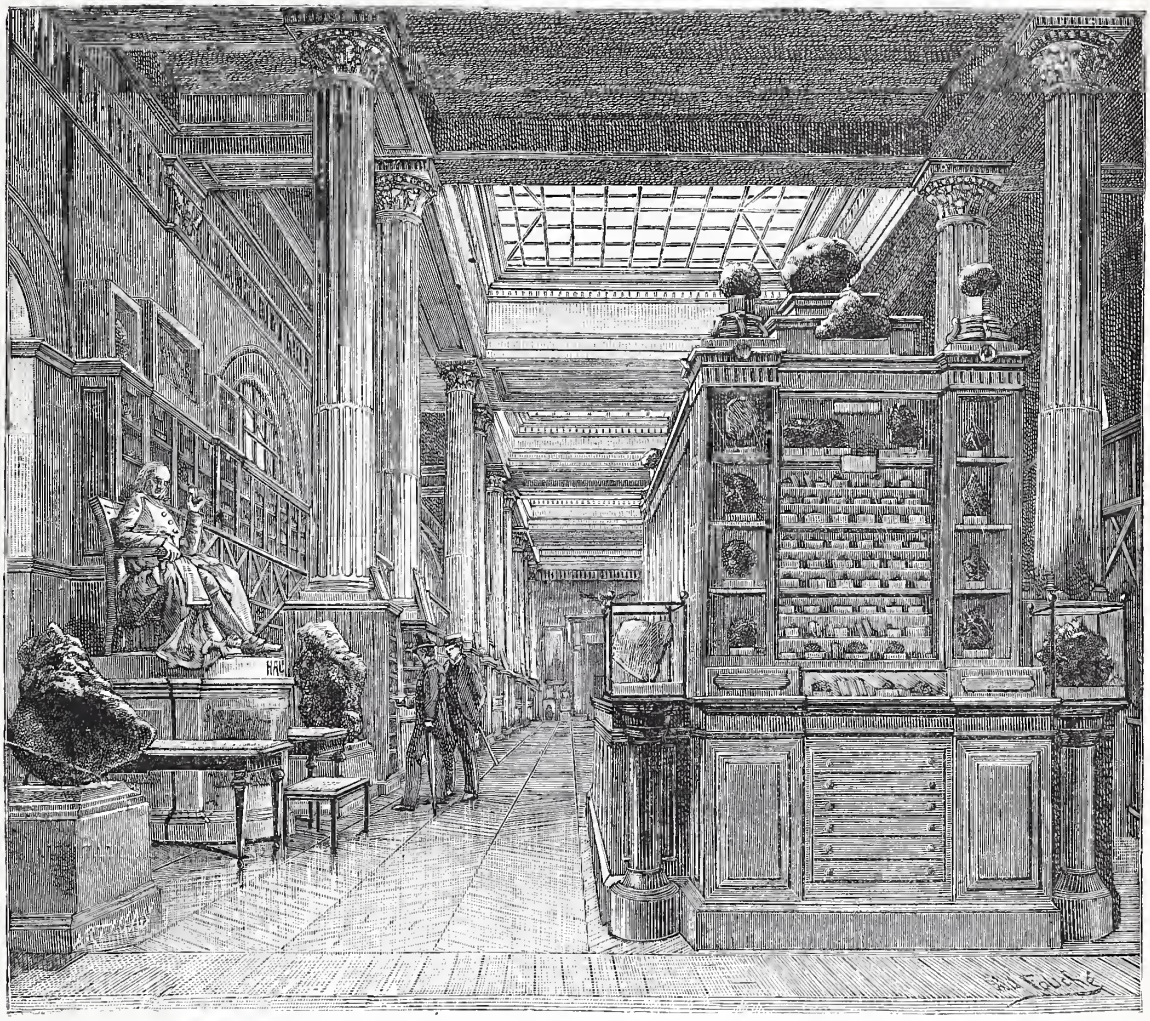
LES PIERRES TOMBÉES DU CIEL.

M. Daubrée a réuni au Muséum d'histoire naturelle de Paris une collection remarquable de pierres tombées du ciel, l'une des plus rares du monde, comprenant des représentants de 283 chutes, et dont le poids total s'élève à 2086 kilog. : c'est là un musée de présents envoyés réellement du ciel.

Ces minéraux précieux se distinguent en plusieurs groupes par leurs caractères spéciaux : 1° les holosidères, entièrement composés de fer; 2° les syssidères, montrant des parties pierreuses disséminées dans une pâte métallique; 3° les sporadosidères, formés d'une pâte pierreuse dans laquelle le fer est disséminé en grains; 4° les asidères, dans lesquels il n'y a pas de fer du tout. La densité diffère, du premier au dernier groupe, depuis 7 jusqu'à 2, celle de l'eau étant prise pour unité. Des météorites, tombées en des points différents et à des époques différentes, témoignent, par leur identité, provenir de la même origine. Mais il est à peu près certain qu'elles ne viennent pas toutes de la même source.

J'ai devant moi sur ma table, au moment où j'écris ces lignes, l'une de ces pierres tombées du ciel. Ce n'est pas sans émotion que je la prends dans les mains, que je la soupèse, que je la retourne dans tous les sens, que je l'examine et que je l'interroge sur le mystère de son origine. Je l'ai cassée en deux pour mieux juger encore de sa structure intime. C'est une pierre assez friable, presque de la terre; les silicates, le péridot surtout, y dominent comme dans certaines couches terrestres profondes, et l'on y remarque aussi des substances magnétiques consistant principalement en fer nickelé. Si on l'approche d'une boussole, on en fait dévier l'aiguille. Le sulfate de fer y est perceptible, mais en assez faible quantité, ce qui témoigne néanmoins de l'existence du soufre dans le monde d'où émane cet aérolithe. Ajoutons qu'il n'y a aucun doute possible sur l'authenticité de son ex-

trait de naissance : cette pierre vient du ciel ; on l'a vue tomber et on l'a ramassée, il n'y a pas bien longtemps de cela ; c'était le 30 janvier 1868, à 7 heures du soir. Un globe de feu énorme, fantastique, épouvantable, apparut dans le ciel, courant, volant, se précipitant à travers l'atmosphère avec une telle véhémence qu'il traversa 195 kilomètres en quatre secondes et demie : sa vitesse était donc de 43 000 mètres par seconde ! Puis il éclata dans les hauteurs du ciel en deux explosions d'une telle intensité qu'on les entendit d'en bas comme deux décharges de mitrailleuse, malgré la distance et la raréfaction de l'air en ces hauteurs. Alors sifflèrent les projectiles, et une grêle de pierres disséminées sur une aire de forme elliptique allongée dans le sens de la direction du bolide (les plus pe-



Muséum d'histoire naturelle. — Les météorites de la galerie de minéralogie.

tites en arrière, les premières pesant de 4 à 7 kilogrammes, les dernières ne dépassant pas quelques grammes) se répandit sur une surface de 16 kilomètres. On en ramassa plus de trois mille. Cette chute a eu lieu non loin de Varsovie, à Pultusk, en Pologne. C'est une répétition presque identique de celle qui est arrivée à Laigle, département de l'Orne, le 26 avril 1803.

L'aérolithe ou, pour parler plus exactement, l'uranolithe, qui est là devant moi, est l'un des fragments ramassés. Sa surface extérieure est revêtue d'une sorte de vernis noir, simple couche mince comme une feuille de papier, provenant de la chaleur subie en traversant l'atmosphère et de la fusion de la substance. Cet enduit a partout la même épaisseur ou, si l'on veut, la même minceur. L'intérieur est gris-perle, tacheté de roux. Quand je l'ai cassé, j'aurais donné avec plaisir la moitié des jours qu'il me reste à passer sur cette planète-ci pour y trouver... quoi ? Il n'importe... une puce... une puce ou une petite araignée ; moins encore, un minuscule coquillage ; moins encore, une feuille microscopique ou un fragment de brin d'herbe.

Car cette météorite vient d'un monde, d'un monde différent de celui que nous habitons ; elle nous est envoyée du ciel ! Quelques-unes nous ont apporté déjà une sorte de terre végétale planétaire, des substances charbonneuses, de l'eau, de l'hydrogène et de l'azote : c'est un commencement. Nos pères, nos immortels aïeux, les Pythagore, les Socrate, les Platon, les Képler, les Galilée, les Newton, eussent salué d'une acclamation sainte

ce messager des régions lointaines. Quel que soit le monde qui nous l'envoie, un intérêt capital s'attacherait à la découverte d'un échantillon quelconque de la vie végétale, animale, humaine, qui existe là-bas comme ici...

Quand nous songeons que ce morceau de terre vient d'un autre monde, attestant ainsi la présence, dans les astres, de la même matière qui compose notre planète errante; quand nous songeons que ce morceau de terre a été adhérent à un globe sur lequel sans doute se sont déroulées des destinées analogues à celles qui constituent notre propre histoire; quand nous songeons qu'il y a dans l'espace, gravitant en même temps que nous dans la lumière, la chaleur et la fécondité des soleils, des milliers de terres comme la nôtre où des humanités inconnues agissent, travaillent, pensent, jouissent, souffrent comme nous, et que ce petit fragment vient de là..... Comment ne pas ressentir un certain frisson? Comment ne pas éprouver une sorte de vertige de l'infini?

D'où viennent ces muets témoins de révolutions célestes? Serait-ce notre douce voisine la blonde Phébé qui nous les envoie? L'hypothèse peut être soutenue en partie, car le globe lunaire est criblé de volcans énormes dont plusieurs peuvent être encore en activité.

La vision télescopique n'est pas encore assez parfaite pour nous permettre de distinguer à cette distance de 96000 lieues, réduite même à 50, une flamme de volcan, et la rareté de l'atmosphère lunaire ne prouve ni l'absence d'oxygène, ni l'absence de mouvement, ni l'absence de vie : on a même déjà cru apercevoir des fumées. Or, des matériaux lancés des volcans lunaires, avec une force initiale de 2500 mètres par seconde, dépasseraient la sphère d'attraction lunaire et nous arriveraient ici avec une vitesse de dix à onze mille mètres dans la dernière seconde, si la résistance de l'air ne ralentissait pas cette chute.

Mais, en fait, la vitesse qui proviendrait d'un envoi de la Lune est inférieure à celle que l'on observe généralement dans l'arrivée des uranolithes, et nous pouvons en conclure qu'en général ils ne viennent pas de la Lune; cela n'empêche pas cependant que quelques-uns puissent nous en arriver, les plus lents et les plus légers.

Nous sont-ils adressés par une planète voisine? Les deux mondes les plus proches de nous sont Vénus et Mars.

La Terre vogue, comme on sait, entre ces deux divinités d'influence contraire, et l'on croirait parfois que notre étonnante humanité passe tout son temps à aller de l'une à l'autre.

Les volcans de Venus, planète dont les montagnes sont fort élevées, ne nous lanceraient qu'avec peine des projectiles, car cette planète est à peu près de même volume et de même poids que la nôtre, et il faudrait ici une vitesse initiale de 11 300 mètres par seconde pour projeter dans l'espace des projectiles qui ne retomberaient plus.

En effet, et le problème est assez curieux en lui-même, le calcul montre que, si nous faisons abstraction de la résistance de l'air, un boulet lancé horizontalement de la gueule d'un canon placé au sommet de la plus haute montagne de la terre *ne retomberait jamais* s'il volait assez vite pour faire le tour du monde en 5000 secondes, c'est-à-dire en 1 heure 23 minutes 20 secondes; c'est une vitesse de 8000 mètres par seconde : le boulet tournerait autour de la Terre comme un satellite.

En lui imprimant une vitesse de 11 300 mètres on le lancerait dans l'infini et il ne reviendrait jamais. Voyageur éternel, il s'éloignerait indéfiniment de la terre, subirait quelque jour l'attraction des autres corps célestes et pourrait tomber sur l'un d'eux à l'état d'uranolithe. La force nécessaire à un volcan pour lancer des matériaux hors d'un globe doit être d'autant plus grande que ce globe est plus lourd, plus attractif. Ainsi le Soleil pèse 324000 fois plus que la Terre, et la pesanteur à sa surface est 27 fois plus forte qu'ici : un kilogramme y pèserait 27 kilog., et une jeune fille du poids de 60 kilog. sur la Terre ne pèserait pas moins de 1640 kilog... un éléphant!

La Lune, au contraire, pèse 81 fois moins que notre globe, et la pesanteur à sa surface est six fois moindre qu'ici : une jeune fille n'y pèserait plus que 10 kilogrammes... un sylphe!

Eh bien, la force nécessaire pour lancer un objet hors de la sphère d'attraction, qui est de 2500 mètres sur la Lune et de 11 300 sur la Terre, devrait être de 608000 mètres sur le Soleil. Des matériaux lancés d'une explosion solaire avec cette vitesse ne retomberaient pas sur lui. Une vitesse de 578000 mètres serait suffisante pour les envoyer jusqu'à nous, à 37 millions de lieues!

A suivre. CAMILLE FLAMMARION.

PÈRE SANS ENFANTS.

Lève-toi, Timothé, prends ton bâton et sors;

Aucun habitant du village ne restera ce matin à son foyer;

Déjà le renard s'est jeté hors des terres d'Hamilton;

Et tout le pays retentit joyeusement des aboiements de la meute.

Les chasseurs, vêtus de toutes couleurs, de gris, de rouge, de vert, courent dans les ondulations de la plaine.

Les jeunes villageoises, en jupes bleues, en coiffes blanches comme la neige, donnent aux collines un air de fête.

Un jour, il n'y a pas six mois, de fraîches branches de buis emplissaient le bassin des funérailles, à la porte de Timothé [1].

[1] Usage de quelques parties du nord de l'Angleterre : chacun des assistants prend dans le bassin une de ces petites branches de buis et la jette dans la fosse.

Un cercueil a passé le seuil de Timothé.

Dans ce cercueil était un enfant; c'était son dernier enfant.

Aujourd'hui, du vallon s'élèvent de toutes parts des bruits, des rumeurs, hennissements de chevaux, sons du cor, cris des chasseurs : En avant, en avant!

Le vieux Timothé prend son bâton et ferme lentement la porte de sa hutte.

Il se dit peut-être en ce moment : « Je peux emporter la clef, mon pauvre enfant est mort. »

Mais aucune parole de lui ne vient jusqu'à moi.

Il s'en va vers la chasse avec une larme sur la joue. WORDSWORTH (1).

L'âme humaine est un miroir du monde.

LEIBNIZ.

LES OISEAUX CHANTEURS.

Suite et fin. — Voy. p. 251, 308, 323, 339 et 355.

L'ALOUETTE.

Ce chant d'oiseau qui descend des hauteurs de l'air, au-dessus des vastes champs de blé ou d'avoine, qui vous oblige à lever la tête et à explorer du regard les profondeurs bleues du ciel pour chercher d'où il peut venir, c'est le chant de l'Alouette.

Jamais vous ne trouverez l'Alouette posée sur un arbre ou un arbuste; elle ne perche pas, la conformation de ses pieds et de ses ongles le lui interdit. Elle marche, elle court, elle cherche sa nourriture, elle niche sur le sol, cachée dans l'épaisseur des moissons, comme la caille et la perdrix. Mais ce n'est là qu'une moitié de sa vie, la moitié ménagère, prosaïque; l'autre moitié, la plus belle, se passe dans l'air, à voler et à chanter : quel vol et quel chant!

L'Alouette s'enlève de terre en battant rapidement des ailes, elle monte d'abord verticalement, puis elle décrit une large spirale qui insensiblement s'écarte, dévie; elle passe par-dessus les grands peupliers qui entourent la ferme, par-dessus le clocher du village; elle court des bordées dans les nues, montant, montant toujours; elle est si haut que nous ne savons plus si elle s'élève encore; elle paraît immobile, fixée au zénith, elle y plane; elle n'est plus pour nous qu'un point noir, un atome vibrant, à peine perceptible, au milieu de l'immensité bleue et lumineuse du ciel; elle reste là, il semble qu'elle ne redescendra plus; elle descend pourtant, elle descend lentement, elle se rapproche, revient vers nous; enfin, fermant tout à coup ses grandes ailes, elle se laisse tomber comme une masse à l'endroit même d'où elle est partie, sans doute auprès de sa femelle et de son nid.

Et depuis le moment où elle prend son vol jusqu'au moment où elle retombe à terre, l'Alouette chante, elle chante sans s'arrêter une seconde, sans reprendre une seule fois haleine. Vous l'écoutez avec surprise : elle doit être lasse, elle va sans doute s'interrompre... non, elle continue. Aux trilles succèdent les roulades, aux roulades des sifflements, puis des notes longuement filées, traînantes, puis reviennent les roulades et les trilles; les phrases s'enchaînent aux phrases, ou plutôt c'est une seule et même phrase, indéfinie. L'oiseau est au plus haut de son vol, à huit cents, à mille mètres peut-être, et sa voix vous parvient encore claire, pure, retentissante. Un quart d'heure, une demi-heure, une heure se passe ainsi, l'Alouette chantant toujours, et vous toujours écoutant, émerveillé.

On a essayé assez heureusement de rendre à la fois le chant et le vol de l'Alouette dans ces vers bien connus :

La gentille Alouette avec son tirelire,
Tirelire, relire et tirelirant tire
Vers la voûte du ciel; puis son vol en ce lieu
Vire et semble vous dire : Adieu, adieu, adieu. (1)

Sur le caractère du chant de l'Alouette il ne peut y avoir de doute; le sentiment de tous ceux qui l'écouteront avec attention, avec goût, sera le même : c'est un hymne triomphal, inspiré par l'amour de la lumière. L'Alouette est éprise du soleil; c'est pour se rapprocher de lui qu'elle vole si haut, et pour prolonger sa joie de le voir qu'elle vole si longtemps; non contente de ses rayons, elle voudrait plonger jusque dans son foyer; si elle pouvait, elle s'y brûlerait les ailes. Elle veut être la première le matin et la dernière le soir à le contempler par delà notre horizon. « Elle est, dit Michelet, la fille du jour. Dès qu'il commence, quand l'horizon s'empourpre et que le soleil va paraître, elle part du sillon comme une flèche, porte au ciel l'hymne de joie. Sainte poésie, fraîche comme l'aube, pure et gaie comme un cœur enfant!... C'est un bienfait donné au monde que ce chant de l'Alouette. » Toussenel, à qui ce charmant oiseau n'inspire pas moins d'enthousiasme, voit en lui « un des plus riches dons que Dieu ait faits à l'homme dans sa munificence. »

Les Alouettes ne chantent pas seulement en été. Le froid ne leur fait pas peur; l'obscurité seule les attriste et les décourage. Dans les mois d'octobre et de novembre, et même à la fin de janvier et en février, quand un pâle rayon de soleil perce les nuages et la brume, elles se précipitent joyeusement au-devant de lui et célèbrent sa bienvenue.

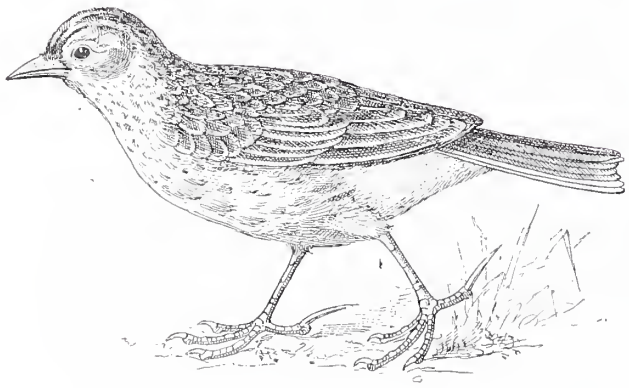
Le plumage de l'Alouette n'a rien de brillant; il

(1) Voyez les Tables.

(1) Ces vers sont une imitation de ceux de du Bartas, qu'on trouvera à la page 59 de notre neuvième année (1841), et où le sens est sacrifié trop absolument aux onomatopées.

est mélangé de gris, de noirâtre et de brun; les mouchetures en sont assez jolies, mais l'ensemble est terne et insignifiant. Quand l'oiseau est posé sur une motte de terre ou dans le creux d'un sillon, il est difficile de le distinguer à dix pas; il se confond avec le sol, dont il a tout à fait la couleur. Mais lorsqu'on parvient à l'observer de près, et qu'ému, curieux ou inquiet, il se hausse sur ses pattes, allonge le cou, dresse fièrement sa petite tête et son bec délié de fauvette, il se montre ce qu'il est, un oiseau de fine et noble race.

A côté de l'Alouette des champs, il faut mentionner le Cochevis ou Alouette huppée, que l'on rencontre se promenant sur les grands chemins, ou posée sur le revers d'un fossé, sur la crête d'un sillon. Son chant est délicieux, à la fois très fort et très doux. Souvent elle chante perchée sur le toit des chaumières; « elle semble, dit Toussenel, attachée aux demeures des plus pauvres laboureurs, afin qu'aucun des séjours de l'homme sur cette terre ne soit déshérité de poésie. »



L'Alouette.

N'oublions pas non plus la petite et charmante Alouette des arbres et des buissons (Alouette pipi). C'est elle que nous voyons sautiller de branche en branche dans les arbustes, dans les haies : tout à coup elle s'élance verticalement dans l'air à la hauteur d'une vingtaine de mètres, y plane quelques moments, puis redescend de même en ligne droite de façon à retomber presque à la même place; elle accompagne cette amusante gymnastique aérienne d'un chant continu, dont le mouvement et la force vont en croissant à la montée et en diminuant à la descente. Ce chant, par son timbre et par ses modulations, rappelle beaucoup celui du serin canari.

Nous n'avons considéré les oiseaux chanteurs que dans l'état de liberté, tels que les a faits la nature. Ces aimables petits musiciens donnent à l'homme trop de plaisir pour qu'il n'ait pas été tenté de s'emparer d'eux, de les réduire en esclavage, afin de les avoir toujours auprès de lui et d'en jouir à son aise. Ils acceptent tant bien que mal la captivité; tous, sauf l'Hirondelle, consentent à vivre en cage et à y chanter. Ils y chantent même beaucoup plus que dans leur condition naturelle, exemptés qu'ils sont du soin de chercher leur nourriture et de celui d'élever une famille, soit qu'ils cherchent à occuper leur oisiveté, à se distraire de leur ennui, soit qu'ils essayent de se donner l'illusion du bonheur. Mais s'ils chantent davantage, ils chantent moins bien : oublieux des leçons reçues autrefois, troublés par les bruits de toute sorte, vulgaires et discordants, qu'ils entendent sans cesse, ils ne redisent pas fidèlement les airs propres à leur espèce; ils les poussent rarement jusqu'au bout; ils en laissent tomber çà et là quelques notes, quelques passages, souvent les plus jolis; quelque chose d'inachevé, d'incomplet, se fait sentir dans leur chant. Le timbre seul subsiste; encore nous semble-t-il avoir moins d'éclat, moins de fraîcheur. Quelle différence entre les accents du Rossignol de cage et ceux du Rossignol des bois! Dans les premiers, on dirait que l'âme manque.

De plus, les oiseaux en cage perdent en grande partie leur beauté. Leur forme et leurs couleurs s'altèrent. La Fauvette à tête noire, si svelte, devient bouffie, malade sans doute de la viande grossière qu'on lui donne pour remplacer les insectes délicats qui seuls lui conviennent. Il en est de même du Rouge-Gorge, du Rossignol, de tous les becs-fins. Le Pinson se dépouille de son casque azuré et de sa cuirasse de pourpre; tout son éclat s'éteint. La Linotte perd à jamais sa belle parure cramoisie et n'est plus qu'une sorte de moineau. La belle poitrine blanche du Chardonneret se salit; le rouge magnifique de sa face tourne au noir; son plumage se hérisse; on lui donne un petit miroir pour l'amuser : s'y reconnaît-il, peut-il se voir sans tristesse? Les plus brillants sont ceux qui changent le plus; ils prennent l'aspect affligeant des belles fleurs fanées. Si vous savez apprécier les oiseaux, vous ne voudrez pas les mettre en cage.

Il n'y en a qu'un qui s'accommode de la captivité, qui n'en souffre en aucune façon : c'est le Serin. Celui-ci est devenu tout à fait domestique, incapable de redevenir sauvage et de vivre en liberté. Rien ne lui manque pour nous plaire : il est bien fait, bien vêtu : jaune-citron ou jaune-jonquille, blond ou blanc, gris, vert, ou bien panaché, à votre gré. Il est vif, gai, familier. Il est doué d'un gosier puissant, souple, infatigable; il chante d'un bout de l'année à l'autre, excepté pendant la mue; il chante du matin au soir, et admirablement; sa phrase est longue, variée; les sons filés et les roulades s'y succèdent et se font valoir mutuellement. Il est le meilleur musicien de chambre, le véritable oiseau de cage. Le Serin est content de nous, contentons-nous de lui.

E. Lesbazeilles.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

HALS.

Musée du Louvre. — Une Peinture de Hals. — Dessin de Jules Lavée; gravure de Thiriat.

Je m'étais arrêté devant le tableau de Hals récemment acheté pour le Musée du Louvre et placé tout au fond de la grande galerie. Je me plaisais à voir comme la vie, la santé, le contentement,

débordent de ce tableau! — Ah! la bonne famille! ah! les braves gens! s'écria-t-on tout à coup près de moi.

La personne qui venait d'exprimer si nettement et si haut son sentiment n'était assurément pas de Paris, ni son mari, dont la figure un peu rustique s'épanouissait aussi de plaisir : c'était une fête pour leurs yeux.

Je pensai que ces deux simples jugements du cœur eussent sans doute touché le vieux maître hollandais autant que les justes éloges que de son temps a dû lui mériter son art. Et vraiment ce ne saurait être une médiocre satisfaction que de pouvoir faire naître, avec un pinceau et quelques couleurs, de si franches sympathies tout en intéressant par une habileté supérieure les juges les plus expérimentés.

Si l'on voulait donner un titre à ce tableau, il me semble que ce devrait être celui-ci : « Fête de convalescence. »

Nous regrettons de n'en donner qu'une moitié : la composition entière n'eût tenu dans notre cadre qu'avec la nécessité de réduire toutes les figures jusqu'à ne pouvoir en rendre les vives expressions; c'eût été tout détruire : la composition n'est pas la qualité principale de cette œuvre.

Dans la partie que nous nous sommes résigné à omettre ou à ajourner, on voit un riche seigneur et sa femme assis sous un berceau dont une servante soulève d'un côté le vert feuillage émaillé de fleurs et de fruits.

Le seigneur regarde avec tendresse l'aimable figure de la dame, encore un peu pâlie par une maladie récente; elle sourit d'un air languissant, mais on la sent heureuse. L'aînée de ses filles lui présente une fleur.

Le groupe que nous reproduisons continue la scène : la gentille enfant, qui en est le plus attrayant personnage, tient aussi à la main une fleur; elle attend gaiement son tour. La gouvernante, qui tient sur elle une plus petite fille, la regarde avec plaisir et l'encourage.

C'est évidemment un ensemble de portraits; toute la famille est là : les figures les moins favorisées sont en haut un peu au second plan; toutes respirent le bonheur; les dentelles si finement peintes, les étoffes, indiquent la richesse. Il y a dans toutes ces physionomies une réalité saisissante; le peintre les a bien vues et traduites sur la toile avec vigueur et fidélité.

Fromentin a fait un éloge très étudié de Hals; il le place, non au premier rang, mais très haut au second. Son adresse, dit-il [1], est incomparable; il dessine à merveille. Il est plus naturel que personne. Il colore avec plénitude : ses figures ont leur dos quand on les voit de face, et ne sont point des planches. Ses couleurs sont simples; elles sentent aussi peu l'huile que possible, et ces couleurs d'un choix si délicat, d'un goût si sobre et si sûr, il n'en est ni avare, ni même économe. C'est un portraitiste consommé. Avec un pareil artiste, on serait tenté d'en dire ou trop ou trop peu. Avec le penseur, ce serait bientôt dit; avec le peintre, on irait bien loin; il faut se tenir et lui faire sa part.

« Hals n'était qu'un praticien, mais, en tant que praticien, il est bien un des plus habiles maîtres et des plus experts qui aient jamais existé nulle part, même en Flandre malgré Rubens et van Dyck, même en Espagne malgré Velasquez. » [1]

Éd. Ch.

[1] *Passim.*

[1] Eugène Fromentin, *les Maîtres d'autrefois, — Belgique, — Hollande.* Paris, Plon.

NÈGRES.

HÉROISME ET GÉNÉROSITÉ DE NÈGRES.

Vers 1750, des guerriers de Baal furent faits prisonniers et internés à Gorée pour être expédiés plus tard en Amérique. Ils résolurent de se révolter, mais furent trahis. Chargés de fers et traduits devant le commandant de Fêle, on leur demanda s'ils avaient vraiment voulu se sauver après avoir massacré les blancs. Les chefs répondirent sans hésiter que rien n'était plus vrai; que ce n'était pas par haine pour les blancs, mais afin de recouvrer la liberté pour aller rejoindre leur roi; qu'ils étaient honteux de ne pas être morts pour lui les armes à la main, sur le champ de bataille, et que puisque leur projet avait été découvert, ils préféraient la mort à la captivité. A cette fière réponse tous les autres captifs crièrent d'une seule voix : *Dé gué la, dé gué la* (C'est vrai, c'est vrai). Les chefs furent mis à la bouche de deux canons qui dispersèrent les débris de leurs corps. Leurs compagnons furent vendus à un négrier; ils se révoltèrent en route et furent en grande partie massacrés après une lutte acharnée. Le reste, arrivé en Amérique, fut vendu comme à l'ordinaire. — Qui n'admirerait des blancs luttant et mourant comme ces nègres pour garder leur liberté?

Le damel ou roi de Cayor, Biram-Codou, poussait la bravoure jusqu'à la témérité. Attaqué par une force très supérieure, il accepta le combat. Il fit des prodiges de valeur, et longtemps, à lui seul, força ses ennemis à reculer. Enfin, voyant tous les siens tués et ne voulant fuir à aucun prix, il alla se coucher au pied d'un baobab et attendit. Voyant que l'on n'osait l'approcher de crainte de ses pistolets, il les déchargea en l'air, les jeta loin de lui, et, s'enveloppant dans son pagne blanc, il ne bougea plus. Les ennemis se jetèrent alors sur lui et le massacrèrent. — Un blanc aurait-il pu mourir avec plus de dignité?

Le damel Amari-Ngoué, attaqué par Abdou-el-Kader (le fameux Almamy du Fonta) qui, en sa qualité de musulman prêchait et faisait la *guerre sainte,* le battit et le fit prisonnier. Il le fit amener

en sa présence et lui dit : — Quel sort me réservais-tu, si j'étais tombé entre tes mains ?

— Je t'aurais fait couper le cou, répondit Abdou-el-Kader.

— Moi, je vais me contenter de te renvoyer dans ton pays ; mais... n'y reviens plus.

En effet, Amari Ngoué renvoya l'Almamy dans le Fonta en lui faisant cadeau d'un beau cheval et en lui donnant deux de ses captifs pour l'escorter. — Quel blanc aurait pu agir d'une manière plus chevaleresque ?

Et dire que parmi nous il est des savants qui auraient regardé Biram Codou et Amari Ngoué comme des êtres intermédiaires entre l'homme et le singe. (1)

F.

Les Lectures.

Si les parents négligent ou sont incapables de choisir les lectures de leurs enfants, c'est à l'instituteur que le devoir revient de s'en préoccuper autant qu'il le pourra : d'abord, en inspirant le goût du vrai, du beau, du solide, et en faisant connaître les bons auteurs contemporains autant que ceux des époques passées ; puis, en dressant, à l'usage des élèves, et d'accord avec les inspecteurs, des listes d'ouvrages recommandables et qui peuvent se trouver dans des bibliothèques populaires. — Il serait à souhaiter que de telles listes fussent annuellement distribuées à toutes les écoles et bibliothèques publiques, pour y être affichées bien en vue. Je crois qu'elles serviraient à deux fins : à guider les jeunes lecteurs, et à stimuler la production de meilleurs livres pour le peuple, de livres récréatifs aussi bien que d'ouvrages sérieux.

MARIE LADREYT (2).

Il n'est guère de fatigue d'esprit dont ne m'ait reposé la lecture d'un livre intéressant.

GUIZOT.

MALHERBE.

Au nom de Malherbe s'est attachée l'idée d'un poète sage et châtié, d'un réformateur de la langue de son temps, et Malherbe le fut en effet : il est permis de voir en lui un prédécesseur de Boileau. Mais sa biographie, la vue seule de son portrait, de ce fier visage aux traits larges et énergiques, nous apprend qu'il fut autre chose encore : François de Malherbe fut et voulut être avant tout un gentilhomme.

Jeune, sans fortune, il refusa de succéder à son père dans la charge de conseiller au présidial de Caen. Emprisonner sa carrière dans une robe de magistrat lui semblait indigne de lui ; il croyait que l'épée était l'unique profession qui convînt à la noblesse, la seule qui menât aux dignités les plus relevées, « aux nues », comme il disait, et les nues n'étaient pas trop hautes pour ses désirs. Il s'attacha au service du duc d'Angoulême, grand prieur de France, qui commandait en Provence ; il y passa dix ans, et il en sortit, par la mort de son protecteur, à peu près tel qu'il y était entré, pauvre et sans renom. Sa vie militaire est demeurée complètement obscure.

Ce que son épée n'avait pu lui donner, il le demanda à sa plume, qui le lui donna, du moins en partie ; car Malherbe ne fut jamais content de son sort, il le trouva toujours au-dessous de son mérite. Cette plume était conduite par un esprit nourri d'assez fortes études, et surtout naturellement épris non seulement de la clarté, de la précision, de la mesure, comme on l'a dit, mais aussi de la pompe et de la grandeur. Il ne se mit pas à rimer, pour son plaisir ou pour celui du public, des églogues et des élégies, à chanter les bergers, les moutons, les bois ou les ruisseaux : outre qu'il n'était nullement rêveur et n'avait rien de champêtre, il n'aimait pas, disait-il, « à se donner de la peine aux choses dont il n'espérait pas de profit. » Il fit donc des vers à la louange d'un roi, ou d'une reine, ou de quelque grand personnage, afin d'attirer sur lui leur attention et leurs faveurs. L'éloge qu'il fit de Henri III dans son poème des *Larmes de saint Pierre* (1587) lui valut un premier don de 500 écus. Son ode à Henri IV sur la réduction de Marseille par le duc de Guise (1596), celle à Marie de Médicis sur sa bienvenue en France (1600), les belles stances pour appeler la protection divine sur Henri le Grand (1605), le firent nommer d'abord écuyer du roi avec mille livres d'appointements, puis gentilhomme ordinaire de la chambre, charge qui doubla sa pension. Sa vraie carrière était désormais ouverte. Malherbe continua à composer des poésies de circonstance, « de nécessité », comme il disait, et il n'en fit guère d'autres. Il devint un poète de cour. Par malheur, le succès lui venait un peu tard : il avait cinquante ans.

Après la mort de Henri IV, sous la régence de Marie de Médicis, Malherbe célébra la régente, qu'il appela « le chef-d'œuvre des cieux, — objet divin des âmes et des yeux » ; pour Louis XIII, devenu roi, et pour le cardinal de Richelieu, plus roi que son maître, même adoration, mêmes louanges : le cardinal, proclamé, lui aussi, « le chef-d'œuvre des cieux », s'acquitta envers le poète par le don d'un office de trésorier de France. Ce qui surprend, c'est que le talent de Malherbe s'accommodait parfaitement de ces sujets de commande et, loin de s'y user, allait croissant avec les années. L'ode qu'il adressa en 1627 à Louis XIII allant châtier la Rochelle (il avait soixante-douze

(1) *Notice historique sur le Cayor*, par le général Faidherbe.

(2) *L'Instruction publique en France et les écoles américaines*. Hetzel (excellent livre). — La lecture des bons auteurs en famille donne une impulsion utile et agréable aussi aux conversations : c'est un puissant moyen d'éducation et un temps bien employé pour tous.

ans et devait mourir l'année suivante), est écrite de son style le plus pur et le plus ferme. Il le sait et le dit dans ces deux belles strophes qui annoncent Corneille :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Malherbe ne croyait nullement s'humilier en flattant les rois; il ne faisait, pensait-il, que céder à la nécessité et obéir au bon sens. Il dit ingénument, dans le discours placé en tête de sa traduction du XXXIIIe livre de Tite-Live et adressé au duc de Luynes : « Il est très certain que le mieux que puissent faire ceux qui ont à vivre dans les monarchies, c'est de porter honneur aux rois et se conformer à leurs volontés. Nous sommes grands ou petits, riches ou pauvres, heureux ou malheureux, comme bon leur semble. Ce que la fortune veut que nous ayons, elle nous le baille par leurs mains. En un mot, ils sont lieutenants d'un maître qui leur fait telle part de son pouvoir absolu sur la terre, qu'il faut avoir une stupidité fort approchante de celle des bêtes pour mépriser d'être en leurs bonnes grâces et ne craindre pas de tomber en leur indignation. » Peut-être eût-il mieux aimé qu'il pût en être autrement, celui qui a dit :

Les Muses hautaines et braves
Tiennent le flatter odieux,
Et, comme parentes des Dieux,
Ne parlent jamais en esclaves.

Malherbe d'ailleurs aimait sincèrement la royauté. Il était, par nature et par expérience, homme d'ordre, de discipline et d'autorité. Il avait vu la France déchirée par les factions politiques et religieuses, les massacres, les pillages, les incendies, les famines dévastant les villes et les campagnes; quoi d'étonnant à ce qu'il fût partisan d'un poupouvoir unique et fort, capable d'assurer la paix et tous les biens qu'elle procure?

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs.
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

D'ailleurs, en louant les princes, le poète avait trouvé le moyen d'échapper au reproche de servilité : c'était de ne pas se moins louer lui-même, de se hausser à leur niveau, de façon à paraître leur égal. On se rappelle le fameux sonnet où, félicitant Louis XIII d'avoir vaincu « l'hydre de la France en révoltes féconde », il ose ajouter :

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Connoissez-le, mon roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les Destinées.

Tous vous savent louer, mais non également;
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Il se regardait comme en possession de distribuer de la gloire à qui il voulait. Si quelqu'un lui rendait un bon office, il le nommait dans ses vers, et lui conférait ainsi la célébrité. Lequel des deux était en reste envers l'autre? Le poète était persuadé que ce n'était pas Malherbe. Il n'avait jamais reçu de bienfait qu'il n'eût payé de cette royale monnaie. « De ce côté-là, disait-il, nul ne pourra m'accuser d'ingratitude. »

En dehors de sa vie de courtisan, dans le monde intime des lettres et des lettrés, Malherbe restait gentilhomme, il ne renonçait pas à son humeur hautaine, à son allure cavalière. On l'a traité de grammairien, de pédagogue : c'est le mal connaître. Quand il entrait avec ses amis dans des questions techniques de rime, d'hiatus, de césure, de rythme, quand il raturait impitoyablement, page après page, l'œuvre de Ronsard, et, d'une main colère, couvrait les marges d'un exemplaire de Desportes d'annotations telles que celles-ci : « Sottise! oisonnerie! galimatias! » il n'obéissait à d'autres prescriptions qu'à celles de son sens propre, de son génie indépendant. Il faisait peu de cas de l'érudition; il proscrivait l'imitation. On lui demanda de rédiger ses préceptes, de faire une grammaire : « Lisez-moi », répondit-il. Lorsqu'on le consultait sur la légitimité d'un mot, il renvoyait aux portefaix de la rue. Ses censures lui suscitèrent des censeurs : il n'en prenait aucun souci. Comme Balzac s'était plaint à lui d'avoir été critiqué, il lui écrit : « Il en est de l'applaudissement universel comme de la quadrature du cercle et telles autres chimères... La pluralité des voix est pour nous. S'il y a quelques extravagants qui veuillent faire bande à part, à la bonne heure. De toutes les dettes, la plus aisée à payer, c'est le mépris. Nous ne ferons pour cela ni cession ni banqueroute... Écrive contre moi qui voudra; si les colporteurs du pont Neuf n'ont rien à vendre que les réponses que je ferai, ils peuvent bien prendre des crochets (se faire crocheteurs), ou se résoudre à mourir de faim. On pensera peut-être que je crains les antagonistes : non fais. Je me moque d'eux, et n'en excepte pas un, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. »

Un dernier trait achèvera de dessiner cet esprit fier et dédaigneux. Il avait des heures moroses où son dégoût du médiocre se portait jusque sur lui-même. Lui qui se faisait une si grande idée de son talent et de sa renommée, il se demandait s'il n'avait pas mal employé son temps en s'appliquant à la poésie, s'il était autre chose qu'un habile arrangeur de syllabes, ayant quelque puissance sur les mots pour les bien mettre chacun à sa place, et si un bon poète était plus utile à l'État qu'un

bon joueur de quilles. Il reconnaissait que la vieillesse l'avait épargné, qu'il était exempt des incommodités ordinairement attachées à l'âge, mais cela ne lui suffisait pas. « Quoi, dit-il, parce que je ne suis point mal, serais-je si peu judicieux que je me fisse accroire que je suis bien? Je ne sais quel est le sentiment des autres, mais je ne me contente pas à si bon marché. Mon souhait ne s'arrête pas

François de Malherbe. — D'après un portrait du temps.

à la privation de la douleur, il va aux délices. » En somme, il n'était pas satisfait de sa destinée, il accusait sans cesse « le malheur de sa constellation » : « Je suis toujours en ma vieille opinion que le monde n'est qu'une sottise... Il n'y a point de discours où je me laisse emporter si volontiers qu'à mépriser ce que les dupes estiment. » Son désenchantement s'exprime dans sa paraphrase du psaume CXLV :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

Il ne paraît pas que Malherbe ait jamais été pieux autrement qu'en vers. Les « promesses du monde » lui firent envie ou regret jusqu'à la fin de sa vie.

E. Lesbazeilles.

LETTRE D'UN AMI.

Suite. — Voy. p. 366.

Sans avoir l'air d'y toucher, tu me fournis les renseignements nécessaires sur la réunion biennale de la Société de minéralogie dont j'avais à rendre compte ; tu me mis au courant des terrains post-pliocènes sans trop m'y enfoncer. Dès ce moment je me serais battu pour toi jusqu'à la mort.

Tu diras que le service était petit, n'importe. L'amitié commencée par cet acte de bonté, par ce secours spontané donné à propos, grandit pendant vingt-deux ans. Qui donc, lorsque la plante est vivace et d'une belle venue, s'informe si la graine dont elle sortit était petite? L'arbre vigoureux de notre amitié résista à bien des misères. Au printemps suivant nous prîmes une chambre ensemble sur Saint-Mark's place, un vaste galetas

au dernier étage d'un caravansérail délabré ; pendant douze longues années ce misérable gîte abrita nos espérances et nos désappointements, nos peines et nos joies.

Je ne crois pas avoir oublié un seul détail de cette chambre : je vois la vieille cheminée d'autrefois sordidement rapetissée par un appareil de maçonnerie qui ne laisse subsister qu'un âtre étroit pour le feu que nous ne pouvons pas faire ; la grande table achetée de seconde main, — notre première emplette, où nous travaillons pour l'immortalité dans les rares intervalles du combat pour l'existence. Ton tiroir renferme un manuscrit sur des questions d'économie politique ; le mien, une comédie inachevée et des poèmes qui auraient pu, sans inconvénient, rester inachevés aussi. Voilà les deux étroites couchettes de chaque côté de la porte, la tienne à gauche, la mienne à droite en entrant. Chose étrange que je voie ce tableau avec tant de netteté, aujourd'hui que tout est si différent !

Je me revois moi-même rentrant à une heure de la nuit, harassé, traînant mes pieds qui ne pouvaient plus me porter, dans les ténèbres de cet escalier noir et tortueux dont la rampe disloquée tremblait... J'ouvre la porte ; je sens la clef rouillée dans ma main. Je regarde à gauche... tu es déjà couché... Il y a un peu d'argent, très peu, dans la bourse commune, et sans jeter les yeux sur la table, je sais que selon nos conventions elle supporte deux bouteilles de bière, la moitié d'un pain bis et un morceau de fromage. Tu as calmé ta faim dans le sommeil, car jamais l'un de nous ne soupérait sans l'autre. Je t'éveillerai, mon camarade, et nous festoierons ensemble en causant de cette rude journée qui est finie, de celle qui, non moins rude, va commencer. Chose étrange encore, que j'aie tant de peine à me rendre compte qu'il ne s'agit là que d'un souvenir, tandis que j'évoque ce lointain passé les pieds sur la peau d'ours que nous n'aurions pu acheter à nous deux, même en appelant à notre aide une douzaine de nos semblables, sans nous mettre sur la paille ! Pourquoi rappeler la misère de ma jeunesse, puisque la gloire est venue, comme dirait le monde ? (Désormais les jeunes affluent autour du vétéran pour lui demander des conseils, un mot qui les encourage.) Pourquoi revenir au temps où ton amitié fidèle, infatigable, ne pouvait suffire à la soif de tendresse que je sentais dans mon cœur avide d'une intimité plus étroite et plus chère encore ?

Ma femme, la meilleure des femmes, est là ; elle ne me quitte plus, même dans son sommeil elle est près de moi comme l'est mon âme elle-même.

Chose plus étrange mille fois que tout le reste... le désespoir passionné, cette inénarrable agonie que j'ai traversée, hélas ! quand notre longue association s'est trouvée dissoute pour jamais, n'est en revanche qu'un souvenir pareil à tous les souvenirs, que l'on évoque du repos où ils gisent pour s'en servir comme d'un jouet de la pensée, un jouet que l'on manie, que l'on interroge, que l'on rejette.

Il y a dix ans, cette angoisse déchirante était si réelle... elle m'était si horriblement présente ! Crois-moi, Will, oui, je tiens à ce que tu le croies, dans ces premiers instants de solitude, la mort aurait été pour moi la bienvenue, elle se serait appesantie sur ma tête avec autant de douceur que le sommeil l'a fait tout à l'heure sur mon enfant dans la chambre voisine.

Tu ne t'en doutais pas alors... tu ne le soupçonnes peut-être qu'à moitié même aujourd'hui, car nos adieux s'effectuèrent sans démonstrations extérieures et sans phrases. Je gardai, je crois, une attitude virile, à peine si ma lèvre tremblait plus que la tienne quoiqu'il y eût moins de barbe dessus. Peut-être diras-tu que j'exagère. C'est qu'il y avait de mes regrets aux tiens une distance infinie : tu renonçais aux lettres pour « faire de l'argent » à la voix de l'amour... tu t'en allais à Stillwater épouser la fille du juge et devenir ensuite un gros propriétaire foncier, maire de ton endroit, qui sait ? un millionnaire !... Et déjà tu prévoyais tout cela, tu l'espérais du moins. L'espérance est quelque chose. Mais moi ?... moi, je restais sous les toits du plus pauvre des hôtels meublés de Saint-Mark's place, privé de mon unique ami, sans souvenir ni espérance d'amour, seul en tête à tête avec de la *copie* que toutes les revues m'avaient successivement renvoyée. Ne parlons plus de cette crise. Laisse-moi revenir à ma belle bibliothèque, garnie de livres précieux et de tableaux sur lesquels se joue le reflet d'un bon feu, tandis que, rêveur, j'écoute le pas léger de ma femme dans la chambre à côté.

A ton oreille, Will, car notre communion a été si étroite que la moindre inflexion de la voix de l'un de nous doit retentir plus expressive et plus claire que des paroles articulées à l'oreille de l'autre, — un regret vibre en ce moment, le regret du vieux passé dont mes dernières paroles sont empreintes malgré tout. Pourquoi pas ? Un pauvre soldat de fortune attelé à une tâche d'homme avant d'en avoir fini avec sa maigre adolescence, un conscrit passé au rang d'officier dans la grande armée infatigable des pionniers du journalisme, un travailleur de cette espèce n'est pas capable de laisser reposer du jour au lendemain ses muscles habitués à l'effort et de s'engourdir sans arrière-pensée à la chaleur douce du foyer domestique. Ses jambes impatientes brûlent parfois de dévorer l'espace ; il a la nostalgie de la tempête qui battait autrefois sa tête ravagée. Faut-il s'étonner que parfois la nuit il se retourne furieusement dans son lit moelleux, tout prêt à l'échanger contre une couverture sur la terre durcie, sans autre dais que les espaces bleus de la nuit où des mondes lumineux voguaient en processions interminables au-dessus de sa tête ? Même si le visage aimé qui pose sur l'oreiller s'éveillait pour lui jeter un regard de reproche, son âme reconquise palpiterait encore

au fracas guerrier du tambour et des chants de bivouac.

Il en fut ainsi au commencement, oui, même pendant les félicités de la lune de miel, même après la naissance de mon fils. Des mois s'écoulèrent, le croiras-tu, avant que je pusse accepter comme un fait la naissance du cher garçon? Si tout à coup il s'était évanoui, lui et son berceau, je n'aurais pas été trop étonné. Je ne fus sûr de lui que lorsqu'il commença à montrer les yeux de sa mère. Oui, même en ces jours heureux, un reste de vieux levain travaillait en moi; je sentais ce besoin de liberté sauvage qui était jadis notre joie, notre orgueil, qui faisait pour nous un délice de cette pensée : — Je ne dépends de rien au monde, sauf de ma propre volonté; je n'ai ni responsabilité, ni entraves, je suis mon maître.

La fin à la prochaine livraison.

Trad. de Th. Bentzon.

LE CODE DES SIGNAUX

DE CHEMINS DE FER.

Les questions qui importent à la sécurité de la circulation sur les chemins de fer ont été de tout temps l'objet des préoccupations les plus sérieuses de la part de l'Administration des travaux publics et des ingénieurs qui sont à la tête des services des compagnies.

Dès 1857, la commission d'enquête, instituée pour étudier « les moyens de garantir la régula- » rité et la sûreté de l'exploitation des chemins » de fer », exprime le vœu « que les compagnies » adoptent, pour tout ce qui concerne la sécurité » publique, une espèce de langue universelle, des » signes identiques parlant aux yeux de tous et » qui, rapidement compris et appris même par les » personnes étrangères aux chemins de fer, pour- » raient prévenir de nombreux accidents, surtout » aux passages à niveau et aux stations. »

Cependant aucune suite ne fut donnée à ce vœu. En 1870-1871, lorsque la France eut à conduire précipitamment ses armées vers les frontières de l'Est, en faisant parcourir aux trains militaires les voies appartenant à plusieurs réseaux, on se préoccupa de nouveau des conséquences graves que pourrait entraîner une fausse interprétation des signaux existants sur l'une des lignes empruntées. De sérieuses difficultés se présentaient dans l'application des mesures à prescrire en vue de l'uniformisation désirée : on attendit.

En 1882, sur l'initiative de MM. Delattre et de Janzé, la question fut reprise. Le comité de l'exploitation technique d'abord, le conseil d'État ensuite, se prononcèrent dans un sens favorable à l'adoption de la mesure, et, le 15 novembre 1885, le directeur général des chemins de fer proposait au ministre des travaux publics le Code des signaux dont nous allons indiquer les principales dispositions.

Disons tout d'abord que le but qu'on s'est proposé d'atteindre n'est pas de prescrire à toutes les compagnies l'emploi des mêmes appareils suivant des règles identiques, mais seulement de fixer le sens qu'il convient d'attribuer aux apparences ou aux sons des signaux employés généralement, pour que l'interprétation rendue invariable ne soit, en aucun cas, sujette à erreur.

Les signaux les plus importants sont ceux de la voie. Ils sont *mobiles* ou *fixes*.

Les premiers consistent en *drapeaux*, employés le jour, — en *lanternes* à feu blanc ou de couleur, employées la nuit, — et en *pétards*, employés le jour et la nuit.

Le drapeau roulé, le bras étendu horizontalement, le feu blanc indiquent que la voie est libre.

Le drapeau rouge déployé ou le feu rouge commandent l'arrêt immédiat.

Le drapeau vert ou le feu vert commandent le ralentissement.

Quant aux pétards, qui se placent sur les rails pour être écrasés et détoner au passage de la machine, ils sont employés pour compléter les signaux optiques lorsque ceux-ci, par suite du brouillard ou d'autres troubles atmosphériques, ne peuvent être aperçus à 100 mètres de distance.

Les signaux *fixes* de la voie sont :

Les disques ou signaux ronds;

Les signaux d'arrêt absolu;

Les sémaphores;

Les signaux de ralentissement;

Les indicateurs de bifurcation et signaux d'avertissement;

Les signaux indicateurs de direction des aiguilles.

Le *disque* ou *signal rond* (fig. 1) consiste essentiellement en un « voyant » peint en blanc sur une face, en rouge sur la face opposée, et monté sur un arbre en fer qui lui sert de pivot. Ce disque obéit à l'action d'un fil et d'un levier manœuvrés de la gare ou d'un poste spécial, et se présente parallèlement à la voie parcourue lorsque celle-ci est libre, ou perpendiculairement et la face rouge du côté du train attendu dans le cas où celle-ci n'est pas libre. La nuit, une lanterne fixée à la partie supérieure du mât projette un feu blanc ou un feu rouge vers l'avant du train, selon qu'on veut permettre à celui-ci de passer ou qu'on veut l'arrêter.

Comme pour les signaux mobiles, les deux couleurs blanche et rouge indiquent la voie libre ou commandent l'arrêt du train.

Le signal rond est suivi d'un *poteau* portant une inscription et indiquant le point à partir duquel le signal fermé assure une *protection* efficace.

Dès qu'un mécanicien aperçoit un signal rond, il doit immédiatement, et par tous les moyens à sa disposition, se rendre maître de la vitesse de

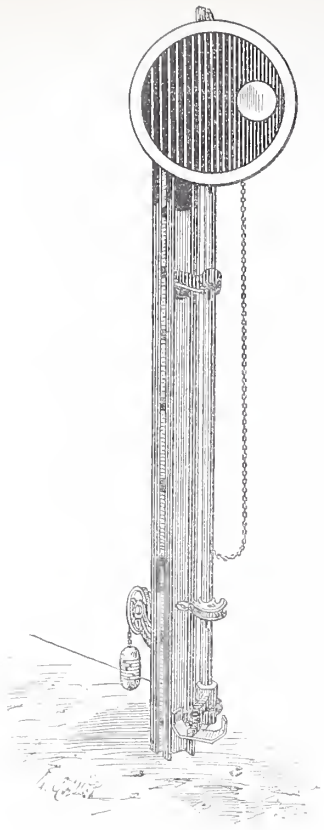


Fig. 1. Disque ou signal rond.

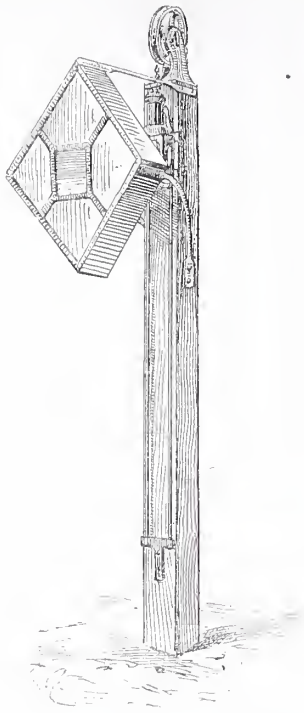


Fig. 4. Indicateur de bifurcation.

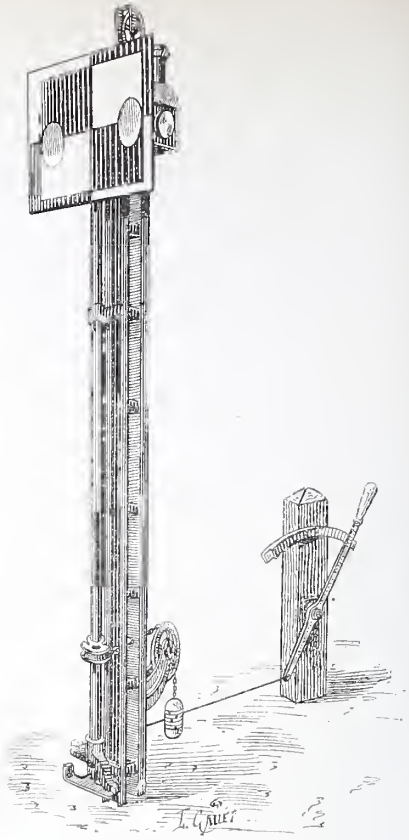


Fig. 2. Signal carré.

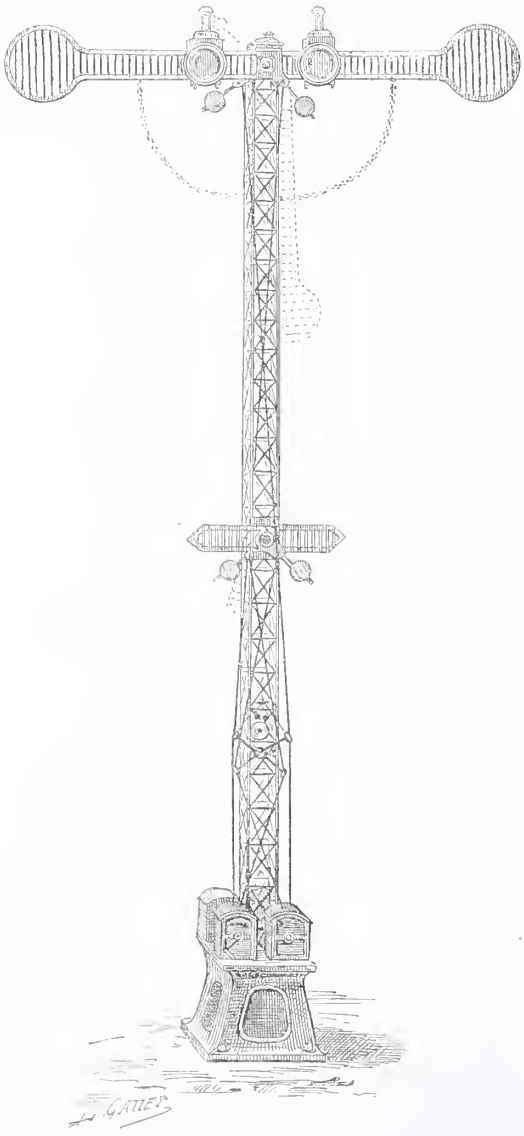


Fig. 3. Sémaphore.

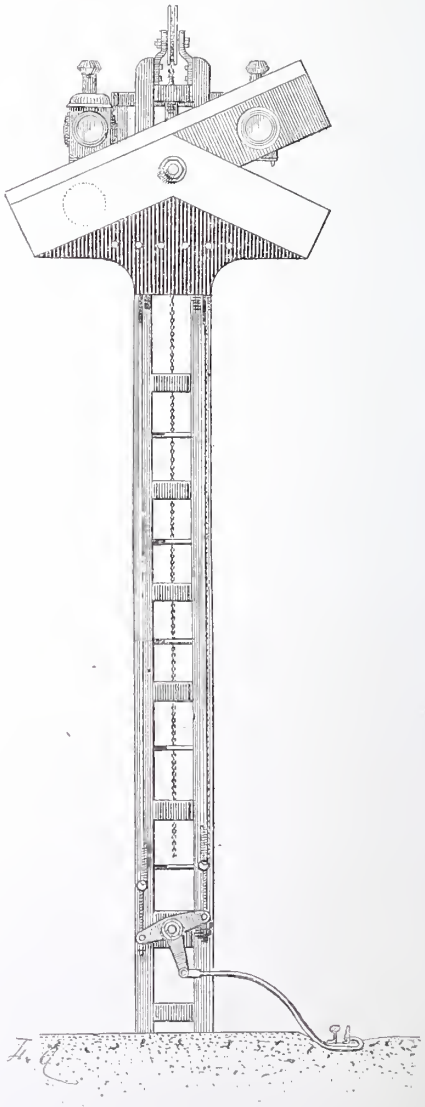
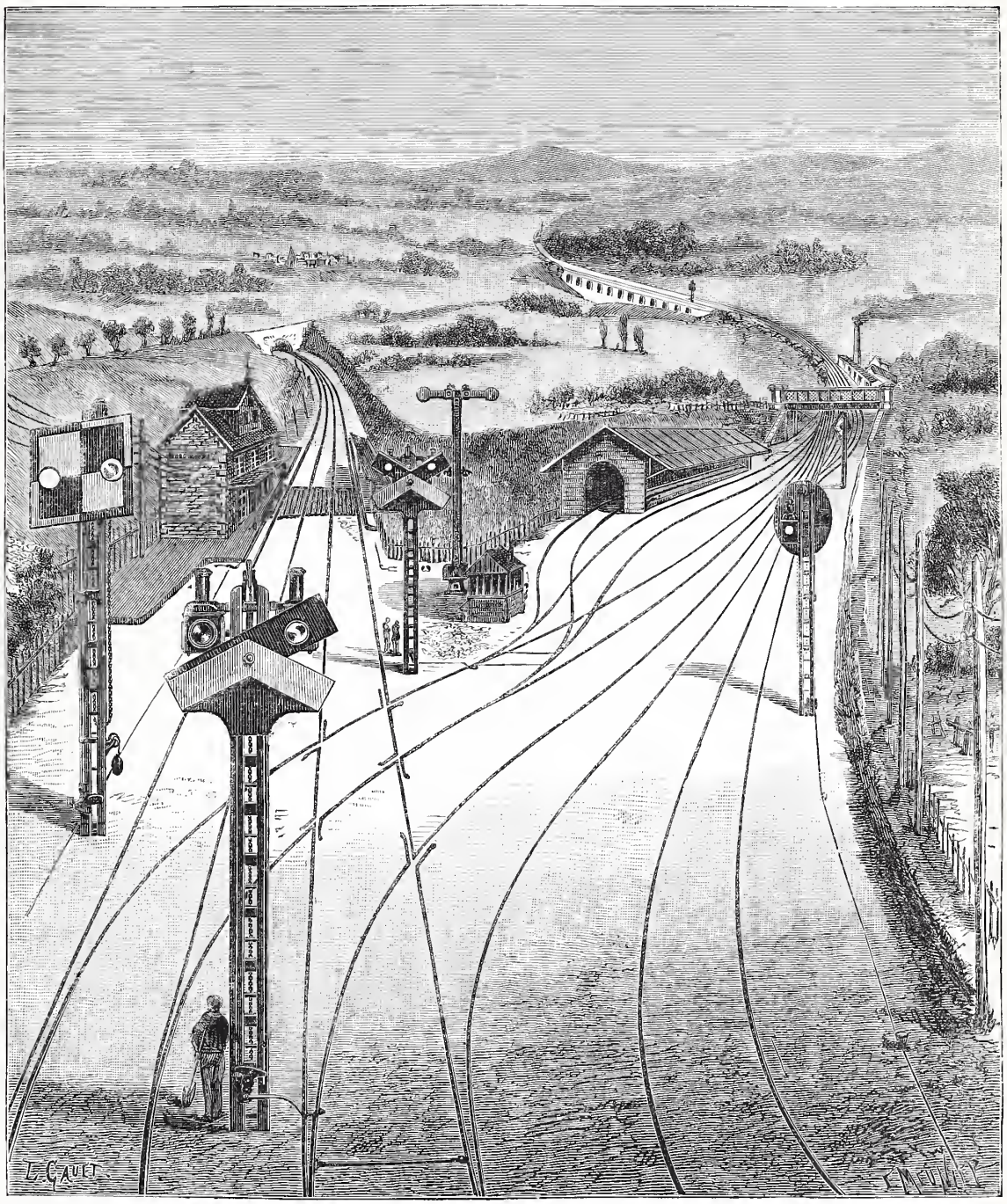


Fig. 5. Indicateur de direction.

son train, de manière à pouvoir s'arrêter au premier signal qui lui commandera l'arrêt.

C'est le rôle que remplit le *signal carré d'arrêt absolu* (fig. 2). Comme le précédent, il peut se placer parallèlement ou perpendiculairement à la voie qu'il protège.

Dans le premier cas, il indique que le passage est libre. Dans le second, il commande l'arrêt en présentant au train un damier rouge et blanc, éclairé la nuit par deux feux rouges, — ce qui le fait distinguer du signal rond, qui ne porte qu'un seul feu de cette couleur.



Vue intérieure d'une gare montrant la disposition actuelle des signaux.

Le *sémaphore* (fig. 3) diffère des signaux précédents par la forme de son « voyant » qui est celle d'un bras en tôle pleine ou évidée (pour mieux résister à l'action du vent). Suivant que sa position est verticale, inclinée à 45 degrés ou horizontale, ce bras indique la voie libre, commande le ralentissement ou l'arrêt. La nuit, les signaux de passage libre et de ralentissement sont obtenus avec un feu blanc dans le premier cas, et vert dans le second, comme avec les autres appareils. L'arrêt est commandé par deux feux simultanés, rouge et vert, pour éviter toute confusion avec les indications données par les disques ronds ou carrés.

Le sémaphore porte à sa partie supérieure deux

bras correspondant aux deux voies parcourues; le mécanicien qui se dirige vers un de ces appareils n'a à s'occuper que du bras le plus à gauche.

Tel est le sémaphore de l'origine. Le Code des signaux ne renferme aucune autre indication de détail, et, en effet, ainsi réduit à ses deux bras et à leurs tiges de manœuvre, il suffit pour effectuer les signaux correspondant au libre passage des trains, au ralentissement et à l'arrêt. Il permet de maintenir entre eux les intervalles nécessaires, — *intervalles de temps*, mais non *intervalles de distance*. Pour satisfaire à ce nouveau desideratum, l'appareil doit être plus compliqué; il nécessite alors l'emploi de l'électricité et l'établissement de fils conducteurs entre les postes sémaphoriques successifs de la ligne à protéger. Grâce à l'intervention de ce nouvel agent, le chef d'un poste d'entrée peut faire savoir au chef du poste suivant qu'il lui expédie un train; ce dernier peut, à l'arrivée de ce train, prévenir son collègue de la sortie du train de la section qui les sépare, et permettre qu'un nouveau train y soit introduit sans qu'il y ait à redouter de collision. Ces nouveaux appareils, dont nous ne faisons qu'indiquer très sommairement le principe, sont les électro-sémaphores, et les règles auxquelles est soumis leur fonctionnement constituent le *block-system*. On a conservé à ce mode de circulation spécial, en usage sur les sections de voies très fréquentées, le nom qu'il a reçu en Angleterre, où il a été tout d'abord appliqué.

Les signaux de *ralentissement* sont caractérisés par la couleur verte du « voyant » diurne ou du feu qu'ils projettent la nuit.

Des limitations de vitesse peuvent être indiquées par des tableaux blancs portant des chiffres en gros caractères; — le mot *attention* peut être aussi écrit, en lettres très apparentes, sur des poteaux à proximité des points qui exigent un redoublement de prudence de la part des agents du train.

Les *indicateurs de bifurcation* (fig. 4) consistent en une plaque carrée peinte en damier vert et blanc, éclairée la nuit par réflexion ou par transparence, ou en une plaque portant le mot *bifur*, éclairée la nuit de la même manière.

Ce même damier peut être employé à l'approche d'un signal carré d'arrêt absolu qui ne protège pas une bifurcation.

Dans les deux cas, il oblige le mécanicien à se mettre en mesure de s'arrêter à la bifurcation ou au signal carré qui la suit.

Enfin viennent les *indicateurs de direction des aiguilles* (fig. 5). Ces appareils se distinguent :

En signaux de direction placés aux aiguilles qui sont abordées du côté de la pointe par la machine, et où le mécanicien doit préalablement demander la voie utile avec le sifflet à vapeur;

Et en signaux de position destinés à renseigner les agents sédentaires sur la direction donnée par les aiguilles, direction que le mécanicien n'a pas à demander par le sifflet de la machine.

Les premiers, qui sont les plus importants, sont faits par des bras sémaphoriques peints en violet et terminés à leur extrémité en flamme par une double pointe. Nous n'entrerons pas dans le détail de la disposition, du mouvement et de l'éclairage de ces bras, qui varie selon que ces appareils sont mus par des leviers indépendants des aiguilles, mais conjugués avec elles, — ou qu'ils sont mus automatiquement par l'aiguille. Actuellement, les signaux de cette espèce sont, à la compagnie du Nord, disposés comme l'indique la figure 5.

Indépendamment des règles relatives aux signaux de la voie, le Code fixe les signaux à adopter pour les trains de différentes natures et circulant soit le jour, soit la nuit, sur les lignes à voie unique ou à double voie; — puis les signaux à faire par le mécanicien pour obtenir avec le sifflet telle ou telle voie à l'approche des bifurcations, et demander le serrage ou le desserrage des freins répartis sur la longueur du train; enfin les signaux faits par les conducteurs de trains au mécanicien avec la cloche du tender ou au moyen d'un drapeau ou d'un feu rouge tournés vers l'avant.

Il se termine par quelques prescriptions relatives aux signaux donnés par le chef de gare et le conducteur de tête d'un train pour la mise en marche ou l'arrêt de ce train.

Ces dispositions présentant beaucoup moins d'importance que les premières, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter, et nous nous bornerons à ces indications qui permettront de juger de l'importance du problème dont nous n'avons fait qu'esquisser la solution.

E. Deharme,
Ingénieur.

SUR LES THÉATRES DES ROMAINS (1).

Ce fut quelques années à peine avant l'établissement de l'Empire qu'il y eut à Rome des édifices permanents pour les représentations dramatiques. Jusque-là l'ombrageuse vertu de l'aristocratie s'effarouchait à l'idée que le goût naturel de la multitude pour les plaisirs pût trouver au milieu de la ville un aliment toujours prêt. Les seuls théâtres qui fussent alors autorisés par le sénat étaient en bois; ils ne subsistaient pas au delà du temps prescrit pour les fêtes périodiques de la religion ou pour les solennités exceptionnelles, comme les triomphes. Encore se composaient-ils uniquement d'une scène élevée sur des tréteaux; il n'y avait pas de sièges pour les spectateurs; ceux qui voulaient

(1) Le *Magasin pittoresque* a jadis consacré tout un numéro à la description des théâtres antiques (t. III, 1835, p. 265). Pour compléter les renseignements qu'il a déjà donnés, nous indiquons ici en quoi les théâtres des Romains différaient de ceux des Grecs.

s'asseoir en apportaient, les autres restaient debout. C'est dans ces conditions misérables qu'ont été représentées pour la première fois les pièces de Plaute et de Térence; il ne faut pas l'oublier, si on veut apprécier leur œuvre avec équité; on sera moins tenté de les écraser sous les noms des poètes grecs qu'ils ont pris pour modèles, si l'on compare la simplicité de cet appareil dramatique à l'éclat qui environnait les scènes athéniennes dans les siècles de Périclès et d'Alexandre. En 145 avant Jésus-Christ on introduisit un perfectionnement dans les théâtres temporaires destinés à l'amusement du peuple de Rome : on dressa en face de la scène un hémicycle de gradins; l'ensemble de la construction reproduisit alors le plan des théâtres qui s'élevaient depuis fort longtemps dans les anciennes colonies grecques de l'Italie méridionale, à Syracuse, à Crotone, à Tarente; mais l'édifice était toujours en bois et devait disparaître le lendemain de la fête. Un peu plus tard le sénat fit une nouvelle concession : il permit que l'on bâtît des scènes en pierre pour que l'on ne fût pas obligé, chaque année, à l'occasion des mêmes divertissements, de recommencer des travaux coûteux; mais cette autorisation ne s'appliquait qu'à la scène seule, à l'exclusion des gradins. On reconnaît là cette horreur des nouveautés, ce respect religieux de la lettre, qui n'abandonnait jamais les Romains. Ce fut Pompée qui porta le dernier coup à la tradition si timidement et si lentement amendée avant lui. En 55 il fit construire à Rome un théâtre complet en pierre, qui pouvait contenir quarante mille spectateurs; il le décora avec le plus grand luxe et lui donna son nom; pour calmer les scrupules qui auraient pu rester encore aux partisans des vieilles mœurs, il plaça au sommet de l'hémicycle une chapelle qu'il consacra à Vénus; le monument tout entier prenait ainsi un caractère religieux. Le théâtre de Pompée a été rasé presque entièrement; on en montre seulement quelques substructions dans une rue voisine du *Campo dei Fiori*. César ne voulut pas être éclipsé par la magnificence de son rival; il jeta les fondements d'un autre théâtre, mais il ne lui fut pas donné de l'achever : cet honneur était réservé à Auguste; il le dédia, en l'an 11 avant Jésus-Christ, à la mémoire de Marcellus, son neveu, son gendre et son fils adoptif, enlevé quelques années auparavant par une mort prématurée. Il subsiste encore du théâtre de Marcellus une imposante colonnade qui fait l'admiration des artistes [1]. Enfin Rome, à la même époque, vit s'élever un troisième théâtre dû à la libéralité d'un ami de l'empereur, Cornelius Balbus. Il est assez probable que l'exemple donné par de si hauts personnages fut bientôt suivi dans les provinces, et que les théâtres dont ils avaient doté la capitale servirent de types à tous les architectes de l'empire [2].

[1] Voy. t. XVII (1849), p. 57.

[2] Sur les théâtres romains de Tolède, d'Arles, d'Orange, de Besançon, voir les Tables.

Le plan des théâtres romains diffère notablement de celui des théâtres grecs : les gradins réservés aux spectateurs y forment, non point un fer à cheval qui embrasse près des deux tiers de l'orchestre, mais une demi-circonférence [1]. Cette innovation, que l'on pourrait croire insignifiante, tenait en réalité à des causes profondes. A la belle époque de la littérature grecque, le chœur dans le drame n'était pas un accessoire; il en était au contraire l'élément essentiel. Il y avait eu des chœurs assez longtemps avant qu'on imaginât de mettre en action les fantaisies des poètes et de les faire représenter par deux ou par trois personnages. Même quand on eut réalisé ce progrès, le chœur conserva un rôle important. Comme dit Horace, il remplissait la fonction d'un acteur, il ne chantait rien qui n'allât au but de l'ouvrage, qui ne s'y rattachât étroitement. Aussi, dans les théâtres, l'orchestre, où il évoluait, occupait en quelque sorte la place d'honneur; c'était le centre où aboutissaient tous les regards. Il semble que, dans la pensée des architectes, les spectateurs dussent envelopper cet espace autant que possible, afin de ne rien perdre de ce qui s'y passait. Mais quand succomba la liberté athénienne, le chœur, devenu suspect à cause des hardiesses de langage que lui prêtaient les auteurs, disparut de la comédie; Ménandre dut renoncer à l'employer. Il était impossible que la comédie romaine lui rendît ses honneurs : l'aristocratie, qui gouvernait la république, était beaucoup trop défiante pour le permettre; le chœur n'apparaît ni dans Plaute, ni dans Térence. Il subsista, il est vrai, dans la tragédie d'Ennius et de Pacuvius; mais il n'y occupait plus qu'un rang secondaire, il n'était plus que l'ombre de lui-même; une place modeste sur la scène convenait mieux au rôle nouveau que lui assignaient les poètes : il abandonna l'orchestre à tout jamais. Dès lors cette partie du théâtre perdit sa raison d'être; on y mit des sièges pour les sénateurs, et en même temps on supprima les gradins qui dépassaient de chaque côté les strictes limites de l'hémicycle.

Tout l'espace que l'on gagna ainsi fut ajouté à la scène. En effet, le chœur étant supprimé ou diminué, il fallut, pour que le spectateur n'y perdît rien, augmenter l'appareil scénique, les intermèdes, les distractions qui ne parlaient qu'aux yeux. Un des caractères principaux de l'art dramatique chez les Romains, c'est la pompe, le faste qu'ils y introduisirent, le plus souvent aux dépens du goût. Ils empruntèrent à la Grèce les décors, les machines, les costumes; les noms mêmes par lesquels ils les désignaient suffiraient à l'attester [2]. Mais dans l'usage qu'ils firent de ces inventions étrangères, ils ne surent pas conserver le sentiment de la mesure, qui, chez les Grecs, s'alliait si harmonieusement au génie. Cicéron raconte que, dans une tragédie d'Accius, on vit défiler six cents

[1] Comparez les deux plans de notre t. III, p. 266.

[2] Voy. notre t. III, p. 265.

mulets chargés du butin qu'un des personnages était censé avoir conquis au sac de Troie. Un autre jour, à propos d'un épisode semblable, on exposait sur le théâtre trois mille cratères. Il semble que les processions triomphales, dont les généraux vainqueurs donnaient le spectacle dans les rues de Rome, ne suffisaient plus à satisfaire la curiosité du peuple; on trouva dans les fictions de la tragédie un prétexte pour en organiser d'autres, tout aussi somptueuses que les véritables. De là la nécessité d'agrandir la scène en largeur et en profondeur, d'établir alentour de vastes magasins

Théâtre de Pompéi. — Scène d'une comédie de Térence. — Composition et dessin de M. Hector Leroux.

et des salles de dégagement, où figurants et acteurs pussent se mouvoir à l'aise hors de la vue du public.

L'usage du masque nous paraît un des plus singuliers parmi ceux que comportait le théâtre des Grecs. Nous avons besoin pour le comprendre de nous représenter combien leurs spectacles, donnés en plein air devant des foules immenses, différaient des nôtres. Il nous est surtout difficile d'admettre que l'interprétation dramatique se prive du jeu de la physionomie, qui contribue si puissamment à l'effet des passions. Les Romains, à ce qu'il semble, en jugeaient bien un peu comme nous. A l'origine leurs acteurs portèrent, non pas des masques, mais seulement des perruques dont la forme et la couleur variaient suivant les rôles, absolument comme nous le voyons sur nos théâtres. Il n'est guère douteux que les pièces de Plaute, de son vivant, ont été jouées sans masques. C'est seulement vers le temps de Térence que l'usage

grec s'introduisit; mais il y avait beaucoup de gens à qui il déplaisait : « Dans l'*action* oratoire, dit Cicéron, l'expression du visage est tout, et dans le visage tout le pouvoir appartient aux yeux. Aussi ai-je connu des vieillards qui n'approuvaient pas beaucoup les acteurs, fût-ce Roscius lui-même [1], de jouer masqués, et ils avaient raison. C'est l'âme, en effet, qui est le grand mobile de l'*action*, et la physionomie est l'image de l'âme; les yeux en sont le miroir. » Cette protestation resta sans effet; mais les Italiens partagèrent toujours l'opinion du grand orateur. Si la tragédie et la comédie ont été si vite détrônées à Rome par le mime, cette obstination des acteurs à conserver le masque grec, en dépit du goût public, y est peut-être bien pour quelque chose. Les Romains, ne trouvant plus dans le drame classique un genre de plaisir qui avait pour eux beaucoup de prix, allèrent le demander à des spectacles moins nobles. Les mimes ne portèrent jamais de masques, et en effet on ne voit pas comment leur art aurait pu s'en accommoder.

Notre gravure représente une vue prise dans le petit théâtre de Pompéi [2]. On a sous les yeux la perspective d'une des entrées latérales de l'orchestre. La scène reproduite par le dessinateur est empruntée à une pièce de Térence, *le Bourreau de lui-même*. Le personnage qu'on aperçoit de face adresse à son interlocuteur la fameuse parole : *Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger* [3].

G. L.

UN ANCÊTRE DE JEAN DE LA FONTAINE.

Suite et fin. — Voy. p. 150 et 306.

Les Grenouilles qui demandent un roi (la Fontaine, liv. III, fable 4; Ci nous dit, nº 211) est un des apologues le plus souvent traités par les auteurs anciens et par ceux du moyen âge : c'est aussi l'un de ceux auxquels, dans l'histoire, on fit le plus souvent allusion. Depuis la vieille femme qui, dans Valère-Maxime, en fait l'application à Denis le Tyran, depuis Ésope racontant, dans Phèdre, cette fable aux Athéniens impatients du joug de Pisistrate, jusqu'à Pavillon qui, au dix-huitième siècle, l'approprie aux Hollandais, maintes fois l'exemple des grenouilles a été cité pour rappeler à la sagesse les gens trop impatients.

Dans les Ci nous dit la morale est double; c'est d'abord celle de la Fontaine :

De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire;

[1] Quintus Roscius Gallus, le plus illustre comédien de Rome. Cicéron était plus jeune que Roscius; voilà pourquoi, au lieu de sa propre opinion, il rapporte celle des personnes âgées qui, du reste, ayant connu un temps où le masque n'était peut-être pas universellement adopté, pouvaient mieux que lui comparer les deux systèmes.

[2] Voy. l'ensemble de ce monument dans notre t. III, p. 265.

[3] Voy. l'analyse de la pièce et de cette scène en particulier dans notre t. LII (1884), p. 403.

puis c'est une autre moralité qui tient moins assurément au cœur de la fable, mais qui est tout à fait dans l'esprit monastique du treizième siècle. Enfin nous ferons remarquer qu'ici ce n'est plus une hydre, une grue ou une cigogne [1], que Jupiter donne comme roi aux grenouilles, c'est un brochet, ce qui nous semble préférable.

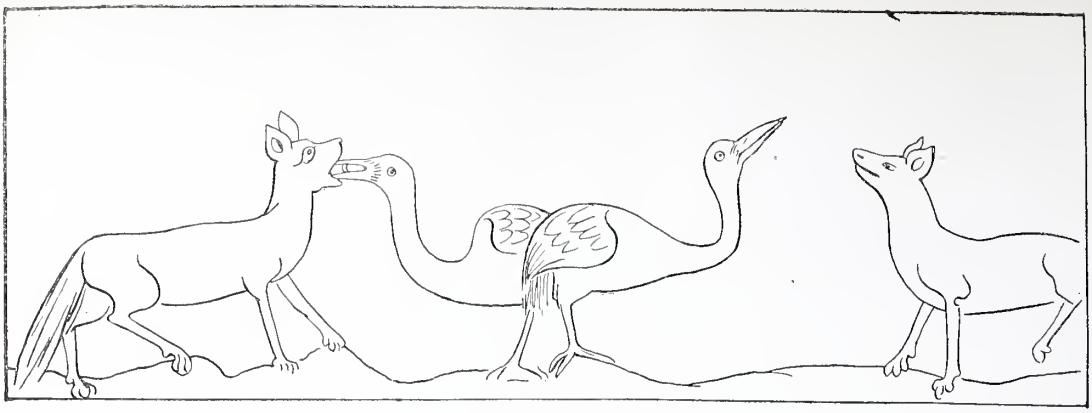
« Ci nous dit comment les raines (grenouilles) demandèrent à Jupiter un roy, et il leur feist meitre une pièce de boiz en leur yaue, laquoille el ne prisièrent nient (rien), et demandèrent encore roy. Aprez il leur balla un luiz (brochet), qui les manga l'une après l'autre. C'est à entendre que pluseurs gens sont qui nient ne prisent leurs débonnaires segneurs comme ils les ont; si en vient aprez un mauz (mauvais) qui les mengue touz aussi con li luiz les rainnes. Qui a à malles gens afaire, si soit encontre eulz débonnaires et humbles; que débonnairetez a trompé la félonnie de pluseurs mauvaiz; que débonnairetez et humilitez vaint (vainc) les hommes et les chiens. »

La fable que nous avons ensuite à signaler est celle de *le Loup et la Cigogne* (la Fontaine, liv. III, fable 9; Ci nous dit, nº 179). Le récit est identique des deux parts, mais la morale, qui est pour ainsi dire sous-entendue dans la Fontaine, est exprimée tout au long, et d'une manière fort heureuse, dans le manuscrit. On sait que cet apologue était fort connu au moyen âge : plus d'une fois les imagiers d'alors le figurèrent sur nos églises; nous citerons entre autres le tympan du portail Saint-Ursin de la cathédrale de Bourges, où la scène que représente notre gravure est exactement reproduite.

« Ci nous dit uns lous pria à une grue qu'elle li otast un os qu'il avoit en la gourgue, et il la paieroit moult bien. Comme elle li eust osté, si requist son paiement. Li lous li respondi : « Haï, dame très » orde (grossière), ne vous ai-je pas fait grant cour- » toisie quant je vous ai laissié bouter vostre teste » en ma bouche, et si ne vous ai pas morse (mor- » due). » C'est à entendre que courtoisie qu'en fait à mauvaiz est pardue. La courtoisie dou mauvaiz si est quant il se tient de faire mal à celui qui li fait bien, n'autrement ne rend-il les biens qu'on li fait. »

Le Pigeon et l'Épervier, tel est le titre d'une fable que nous trouvons sous le nº 173 des Ci nous dit. Ce titre ne se rencontre pas dans la Fontaine; nous ne l'avons vu que dans un fabuliste du quatorzième siècle, cité par Robert sous le nom d'Ysopet I; mais si le titre est semblable, le sujet est tout autre, tandis que la fable de la Fontaine, *le Cheval s'étant voulu venger du Cerf* (liv. IV, fable 13), a précisément le même sens que la nôtre.

[1] Tous les anciens fabulistes n'ont jamais parlé que d'une hydre, d'une grue ou d'une cigogne. M. H. Régnier, dans *les Grands écrivains*, dit qu'outre le soliveau et l'hydre Ésope mentionne une anguille; mais je crois qu'il y a là une erreur de traduction : Ésope dit que Jupiter envoya aux grenouilles « un serpent aquatique, qu'on appelle une hydre. »



Le Loup et la Cigogne.

Nous pensons donc qu'il ne sera pas sans intérêt de les comparer l'une à l'autre.

« Ci nous dit uns coulons (pigeon) loua (prit à loyer) un espevrier pour plaidier à l'escoufle (contre un oiseau de proie), et li gaingna sa querelle; mez miex li vausist qu'il eust pardue, que il le manga pour son louier (salaire). Quant les povres gens ont afaire, leur segneur leur aide bien aucune foiz, mez il les mengue pour son loier, aussi con li espevrier manga le coulomp. »

Si la fable du Pigeon et de l'Épervier ne rappelle qu'indirectement la fable de la Fontaine, en voici une autre où le titre et l'action sont identiques chez les deux auteurs, *le Loup, la Chèvre et le Chevreau* (la Fontaine, livre IV, fable 15; Ci nous dit, nº 465); mais la moralité est différente. Pour prendre l'exemple de cette fable, la Fontaine se contente de dire :

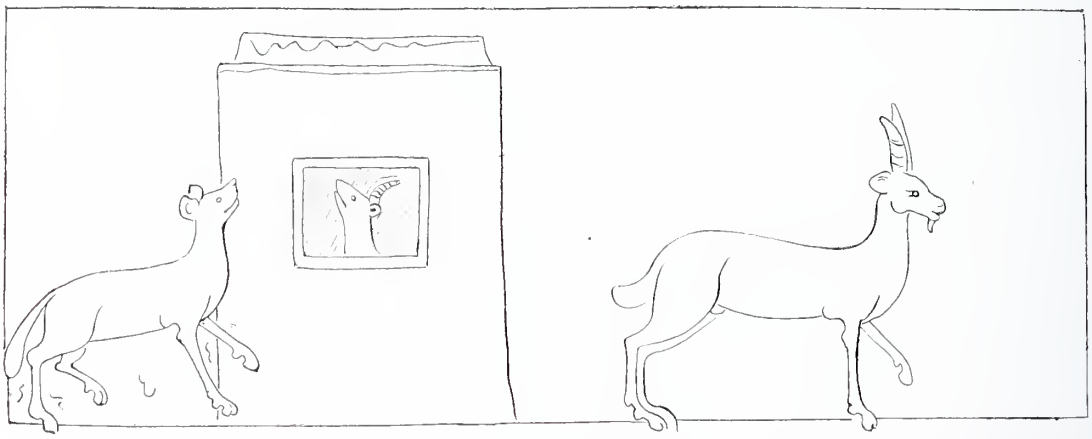
Deux sûretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Ses prédécesseurs avaient vu dans cet apologue une leçon d'obéissance filiale :

Et croire et honorer,
Et servir et amer,
De cueur entièrement
Doist chascun père et mère.

Nous allons voir quelle moralité, souvent un peu forcée il est vrai, a su tirer l'auteur des Ci nous dit.

« Ci nous dit une chièvre dist à son chevrel :



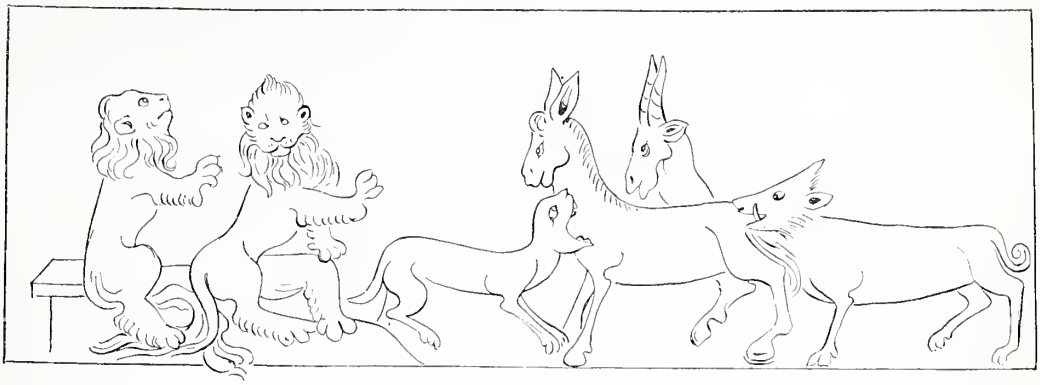
Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.

« Filz, n'èvre l'uis (n'ouvre la porte) qu'à moy, que » je voiz (vais) en pasture. » Li leus qui l'avoit oï parler, vint à l'uiz du chevrel, disant : « Fuis (fils), » ouvre-moi l'uiz. » Li chevriaus respondi : « Jà » soit ce que tu aiez la voix de ma mère, ne t'ou- » vreroi-je pas l'uiz sans conseil. » C'est à entendre quar ceuz que li anemiz ne puet décevoir en semblance de mal, il moit (met) poine le décevoir en semblance de bien, se ne doit-on mie faire tout ce qui resemble bien sans bon conseil; que il vaut miex persévérer en un bon petit estat que commencier un plus grant qu'on ne puet mener à fin, quar tail cuide amender son afaire qui l'empire. »

Nous devons pour toutes ces fables faire une observation essentielle. Le récit, qui, dans la Fontaine, est la partie principale, n'est que l'accessoire dans les Ci nous dit. Ce qu'a voulu surtout faire le moine du treizième siècle, c'est un traité de morale chrétienne; chez lui donc la moralité est le point capital, et il se plaît à la développer, tandis qu'il ne fait pour ainsi dire qu'indiquer l'action qui sert de thème à ses réflexions. Les fables de la Fontaine sont de petits poèmes; les apologues des Ci nous dit ne sont que des moralités. Nous en avons un exemple plus frappant qu'aucun autre dans *les Animaux malades de la*

peste (la Fontaine, liv. VII, fable 1; Ci nous dit, nº 180), ce chef-d'œuvre de la Fontaine.

« Ci nous dit dan (seigneur) nobles li lyons reprenoit les bestes qui vivent de proie de leur défautes, pour les mauvaises nouvelles que souvent on ouoit (entendait) dire, et ci n'i en out nulles qui de mal qu'elles eussent fait fussent punies, mez c'un (excepté un) las d'asnes (pauvre âne) qui avoit mengié une plante de perresil, et pour cette petite mallefaçon li coururent tretout sus et le batirent tant qu'à poines ne le tuèrent. C'est à entendre li grant larron qui, à la court des roys et des autres segneurs, emblent (dérobent) cens et milliers, et larrons juges et avocas et mauvaiz usuriers qui tretuit menguent les povres gens, et si s'en passent sans estre punis, et comme uns povres se meffait en aucune manière, chascun li court sus pour ce qu'il n'a que donner. »



Les Animaux malades de la peste.

Tous les commentateurs de la Fontaine s'accordent à dire que « c'est au treizième siècle (1280-1300), et en Allemagne, que se trouve pour la première fois écrite la tradition qui a inspiré le chef-d'œuvre de la Fontaine »; nous sommes heureux de pouvoir protester contre cette opinion. Pour que l'auteur des Ci nous dit, à la fin du treizième siècle, comprît cet apologue dans son ouvrage, il fallait qu'il fût déjà populaire antérieurement, et cela en France, car il n'a emprunté à l'Allemagne aucune de ses traditions. Notre apologue est donc bien français, et nous en aurions une nouvelle preuve dans les nombreuses citations qu'en ont faites les prédicateurs des quinzième et seizième siècles. Ce sujet, à peine indiqué dans les Ci nous dit, a du reste porté bonheur à ceux qui en ont fait usage. Guillaume Haudent, dans ses *Apologues*, Guillaume Guéroult, dans ses *Emblèmes*, ont composé sur *la Confession de l'Ane, du Renard et du Loup*, de charmants petits poèmes, qui, sous bien des rapports, peuvent soutenir la comparaison avec la fable de la Fontaine.

Le récit de la fable de *Phébus et Borée* (la Fontaine, liv. VI, fable 3; Ci nous dit, nº 341), sans

Phébus et Borée.

approcher assurément de l'abondance et de la poésie de notre immortel fabuliste, est cependant mieux traité dans les Ci nous dit que celui de *la Confession de l'Ane*. La moralité, quoique plus développée, est la même que celle de la Fontaine.

« Ci nous dit li vens se gaiga au solail qu'il feroit plus tost despoullier un homme qu'il ne feroit : lors se print à souffler, et plus soufleit et plus s'entregnoit (se serrait), ne jamais ne le feist despoullier. Le solaiz jeta ses raiz (rayons) clers et chaus, et en l'eurre eiz se despoulla. Si out le vent pardu. Si pouons entendre qu'on fait plus par débonnaireté que par maistrise, et par engin (ruse) que par force, et par amours que par contrainte. »

On sait la plaisante application que Plutarque a faite de cette fable dans ses *Préceptes conju-*

gaux. Il la cite aux maris pour leur servir de règle de conduite envers leurs femmes : ils les guériront plus aisément du luxe et des vaines dépenses, ils réussiront mieux à les faire renoncer à leurs belles robes par la persuasion que par la violence.

L'apologue que la Fontaine a intitulé *la Cour du Lion* (liv. VII, fable 7) se retrouve dans les Ci nous dit (nº 181), mais traité d'une manière toute différente. La moralité surtout est toute autre, mais chez le moine elle est supérieure à celle du poète. Tous les commentateurs sont d'accord pour blâmer la morale ironique de la Fontaine :

> Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
> Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
> Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

Il serait difficile de trouver à redire à celle des Ci nous dit : « On doit toujours blâmer le mal et louer le bien » ; malheureusement elle ne paraît pas découler naturellement du récit : c'est qu'ici, comme dans presque tous ses apologues, le bon religieux a écourté le thème qui devait servir de base à sa moralité ; il semble qu'il croyait suffisant de rappeler en quelques mots ces souvenirs présents à la mémoire de tous. Il nous faut recourir à d'autres auteurs du moyen âge pour comprendre la raison d'être de cette moralité. Dans un recueil conservé à la Bibliothèque nationale et publié par Robert sous le nom de Romulus, on trouve la fable complète. Là c'est le Singe, au lieu du Renard, qui élude la question, mais il ne s'en tire pas mieux que l'Agneau et la Truie. Le Loup, car c'est un Loup qui joue le rôle du Lion, ne peut l'accuser d'outrage ou de mensonge, mais il feint d'être malade, il n'a plus d'appétit ; la chair seule du Singe peut le sauver de la mort. « Mangez-le, Sire », s'écrient les courtisans, et le Singe expie sa ruse, comme les autres ont expié leur franchise et leur mensonge, et le moraliste peut s'écrier : « On doit donc toujours, et quand même, blâmer le mal et louer le bien. »

Au reste, voici le texte de notre manuscrit :

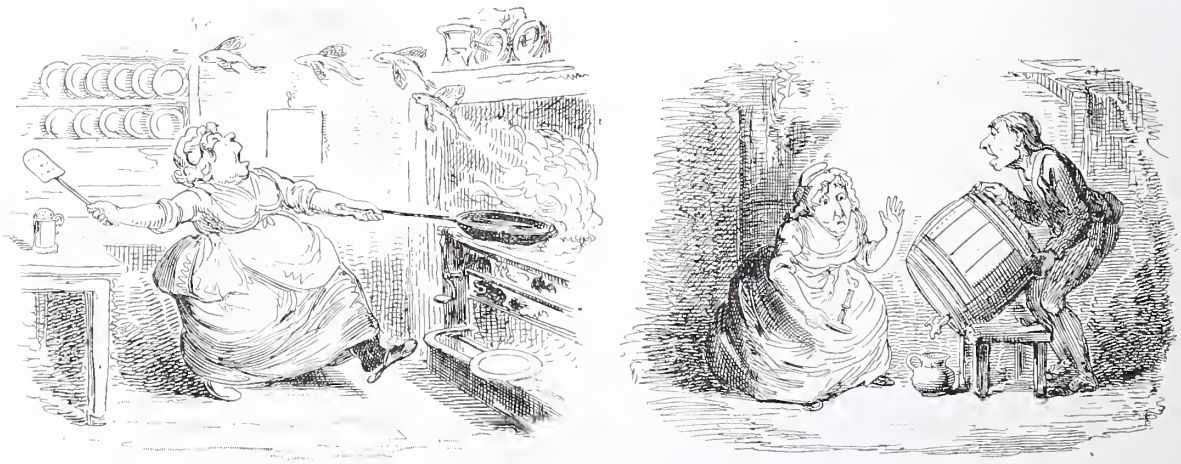
« Ci nous dit comment dan nobles li lyons demanda à un agnelleit s'il avoit forte alaine, il respondi : « Certes, Sire, oil (oui), et puant » ; et en l'eure le tua. Après le demanda à une truie ; elle respondi : « Certes, mon cher segneur, je suis » toute enbaufumée (embaumée) de vostre douche » alaine » ; et pour ce qu'elle avoit menti, en l'eure la tua. Après le demanda à un renart ; il respondi : « Vraiement, mon segneur, je suis tout enrummez, » je ne sens rien. » C'est à entendre li martyr qui eistoient pur et innocent furent mort pour dire vérité, et li mensongier mourront pour mentir, et ciz qui dou tout se taisent aussi se dampnent-il ; qu'en doit adez (donc) blasmer le mal et louer le bien. »

Nous aurions encore beaucoup à dire sur les Ci nous dit, car, outre les apologues dont nous avons parlé, et que les fables de la Fontaine rappellent plus ou moins fidèlement, on en rencontre plusieurs autres dont il serait facile de retrouver la trace. Nous citerons, par exemple, l'apologue *le Limaçon et l'Aigle* (nº 182) qui, au moins par certains côtés, se rapproche de *la Tortue et les deux Canards* (la Fontaine, liv. X, fable 2) ; *le Singe qui veut devenir roi* (Ci nous dit, nº 210), qui fait songer au *Renard ayant la queue coupée* (la Fontaine, liv. V, fable 5) ; *l'Épervier et le Roitelet, le Lion et la Souris* (Ci nous dit nºs 214 et 215), qui, comme les deux fables *le Lion et le Rat, la Colombe et la Fourmi* (la Fontaine, liv. II, fables 11 et 12), n'ont qu'une même moralité, laquelle, pour n'être pas la même que celle de la Fontaine parce qu'ici encore le sujet n'est pas développé, n'en est pas moins élevée et tirée du fond même de l'action.

Je m'arrête : au double point de vue du fond et de la forme, le manuscrit entier des Ci nous dit me paraît mériter les honneurs de l'impression ; je serais heureux si le peu que j'en ai fait connaître pouvait lui faire trouver un éditeur.

LUCIEN MERLET,
Correspondant de l'Institut.

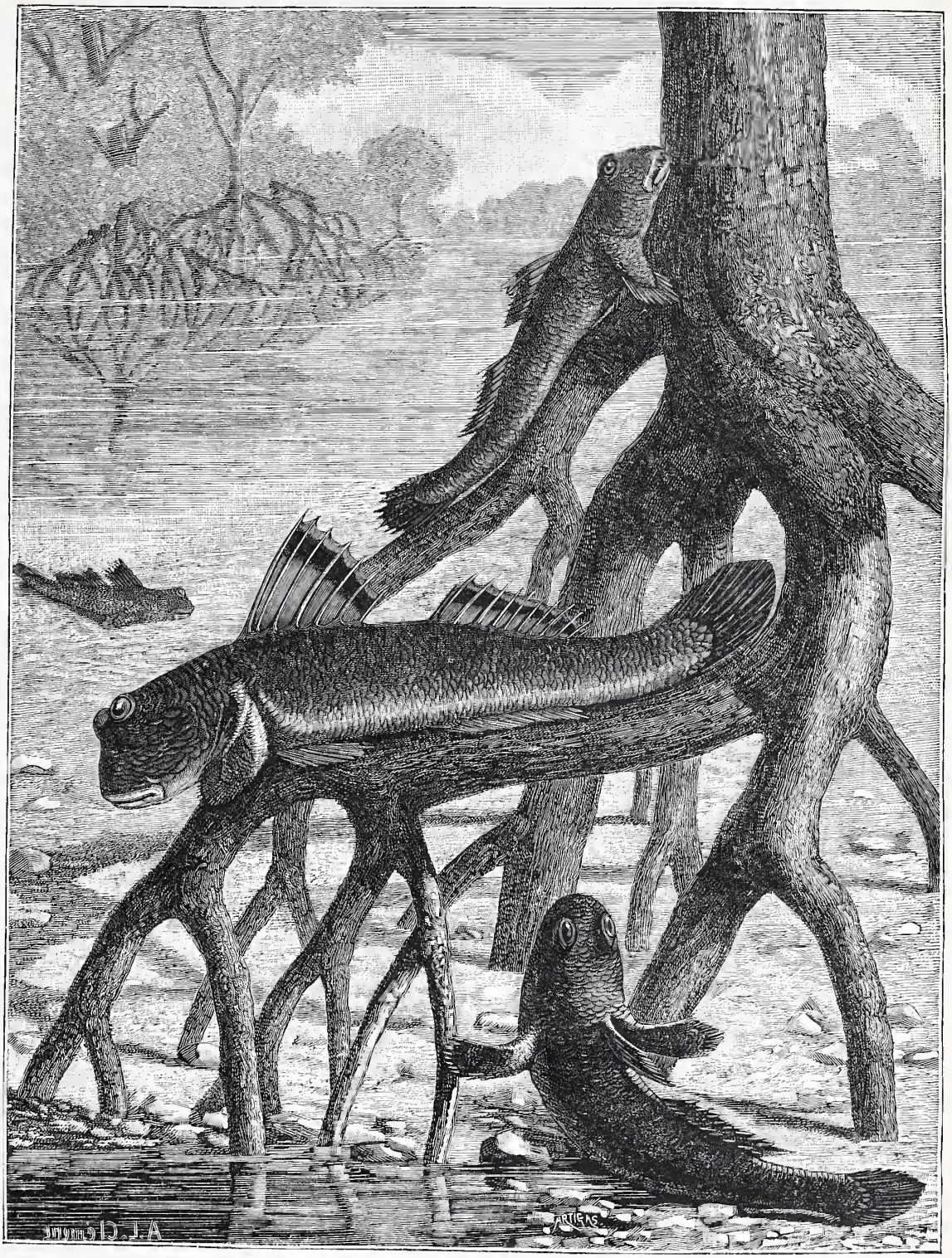
DÉCEPTIONS.



Dessins de Cruikshank.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

PERIOPHTALMES [1], POISSONS TERRESTRES.



Périophtalmes. — Dessin de M. Clément.

Un jour, le voyageur Decambre, chassant sur la plage du Sénégal, aperçut un singulier petit animal, long de cinq à six pouces, qui glissait ou courait sur les herbes aquatiques. Il supposa que

[1] *Peri*, autour; *ophthalmos*, œil. — Genre de l'ordre des acanthoptérygiens, famille des Gobioïdes. — Les principaux caractères de ce genre sont : tête entièrement écailleuse ; yeux tout à fait rapprochés l'un de l'autre, et garnis à leur bord inférieur d'une paupière qui peut les recouvrir; nageoires pectorales couvertes de fines écailles sur plus de la moitié de leur longueur, et leur donnant l'air d'être portées sur une espèce de bras. Ces poissons ont encore les ouïes plus étroites que celles des autres Gobies, ce qui leur permet de vivre assez longtemps hors de l'eau. (*Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, dirigé par Charles d'Orbigny.)

ce pouvait être une espèce de lézard inconnu, il fit feu, tua la bête, et reconnut à sa grande surprise que c'était un poisson. Même aventure arriva au capitaine Freycinet au bord de la rivière de Babao, à Timor, pendant son voyage autour du monde.

L'attention des naturalistes et des voyageurs une fois éveillée, on ne tarda pas à trouver de ces poissons, à demi terrestres, presque de tous côtés, mais surtout aux bords de l'Atlantique, de la mer des Indes et de leurs îles.

On observa que ces petits poissons, qui se nourrissent de crevettes, de jeunes crabes et de divers animalcules aquatiques, vivent habituellement en dehors de l'eau, se glissant dans les fissures des grosses pierres, grimpant sur les parois des rochers, des jetées, et jusque sur les racines ou branches inférieures des arbustes.

Ce sont peut-être de tous les poissons ceux qui vivent avec le plus de sécurité. Ils n'ont rien à craindre des gros poissons qui ne peuvent arriver jusqu'à eux aussi près des rivages et de la vase, et s'ils se sentent menacés par des oiseaux de proie, goélands ou autres, ils disparaissent en s'enfonçant subitement dans la boue.

D'où leur vient l'originalité de cette existence? D'une part, de ce que l'orifice de leurs ouïes est très étroit et qu'ils peuvent conserver pendant un certain temps une provision suffisante d'eau pour vivre en plein air, et que, d'autre part, ils ont des paupières qui leur permettent de se réfugier dans la vase sans que leurs yeux en soient blessés; c'est ce qui leur a fait donner leur nom.

Toutefois on n'a pas encore cité d'exemple jusqu'ici de Périophtalme pouvant s'élever, comme l'Anabas [1] de Doldorf, le long d'un palmier, dans une fente de l'écorce, jusqu'à la hauteur de cinq pieds au-dessus de l'eau.

Il ne paraît pas que la chair des Périophtalmes soit succulente. Les pauvres Chinois des environs de Canton s'en nourrissent en les mêlant à du riz.

Éd. Ch.

Aux lignes qui précèdent, M. Charles Brongniart, du Muséum, a bien voulu ajouter la note suivante :

Péchuel-Lœsche raconte qu'il n'a trouvé ces étranges poissons que dans les eaux saumâtres, près de l'embouchure des rivières et dans leurs bras latéraux, jamais dans les lagunes salées; ils paraissent se complaire près des forêts de palétuviers. Sur la côte de Loango, par les temps calmes et à marée basse, on peut les voir par douzaines sur la plage tout humide, étendus le plus habituellement sous les palétuviers, évitant les fonds desséchés, ainsi que ceux dans lesquels pousse l'herbe en abondance. Lorsqu'ils ne sont pas poursuivis, ils sautillent en arquant et en détendant leur corps; ils se précipitent en avant par de petits sauts, et peuvent ainsi parcourir une étendue considérable sur la vase humide; on les voit parfois sautiller et se poursuivre entre eux. Quelquefois l'un d'eux s'élance sur une racine de palétuvier et s'y cramponne. Il est probable qu'ils se soulèvent à l'aide de leurs nageoires.

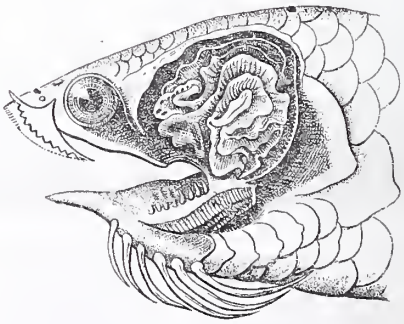
Lorsqu'ils sont effrayés, ces animaux peuvent se laisser tomber sur le sol de près d'un mètre de hauteur.

Péchuel-Lœsche affirme qu'ils peuvent rester plusieurs heures hors de l'eau.

Si l'on vient à les effrayer en sifflant ou par un bruit quelconque, ils fuient par des bonds rapides et s'empressent de gagner l'eau, dans laquelle ils disparaissent. Dans leur fuite précipitée, c'est en sautant qu'ils traversent les flaques d'eau peu profondes, dans lesquelles ils pourraient parfaitement nager; ils produisent ainsi un clapotement tout particulier, surtout lorsqu'ils sont un certain nombre. — Il est difficile de se procurer de ces poissons, tellement ils sont agiles. Les jeunes nègres s'amusent à les chasser à coups de petites flèches.

M. A. de Rochebrune, aide-naturaliste au Muséum de Paris, dit que « les bords des marigots de tout le Sénégal en sont couverts, constamment hors de l'eau, à la chasse des insectes dont ils font leur nourriture exclusive; ils marchent avec rapidité sur la vase, toutes les nageoires courbées, se servant des pectorales comme de pattes qu'ils agitent vivement pour franchir des espaces assez considérables, et se précipitant au moindre bruit, soit dans l'eau, soit dans les trous profonds creusés par les crustacés décapodes appartenant aux genres *Cardisoma* et *Sesarma*.

Comme exemple de la vitalité de ces animaux, M. de Rochebrune dit que durant les plus fortes chaleurs de juillet, plusieurs exemplaires, qui avaient été réunis pour l'étude dans un vase large et profond, après avoir gravi le long des bords



Tête de l'Anabas [1].

perpendiculaires du vase et s'être échappés, franchirent *un escalier de quinze marches* et furent retrouvés, trois heures après, à cinq cents mètres de

[1] D'*anabainô*, je monte. « L'existence de cellules aquifères formées par des lamelles de l'os pharyngien supérieur, tient constamment humides les branchies au-dessus desquelles elles sont situées, et permet à l'animal de vivre un certain temps hors de l'eau. » — Voy. la figure ci-contre représentant la tête de l'Anabas.

[1] L'opercule a été enlevé pour montrer la disposition des lamelles osseuses qui conservent de l'eau et humidifient les branchies.

l'habitation, dans le sable brûlant d'une rue de Saint-Louis du Sénégal. On les reprit et ils furent plongés dans le même vase, où ils vécurent longtemps, faisant chaque jour de nouvelles fuites et restant des heures entières dans le sable, sans en éprouver aucun mal. La nuit, ils se tenaient appliqués sans mouvement le long des parois du vase, position qu'ils affectionnent dans les trous des *Cardisoma* et des *Sesarma*, où ils se réfugient la nuit.

CHARLES BRONGNIART.

Critique de nous-mêmes.

La critique de nous-mêmes, de nos préjugés ou de nos penchants, nous est antipathique. La plupart des hommes ne sont que des écheveaux embrouillés, des claviers incomplets, et ce qui rend leur situation presque irrémédiable, c'est qu'ils s'y complaisent : on ne guérit pas un malade qui se croit en santé.

AMIEL.

SUR LA PERSÉVÉRANCE.

Le poète Wordsworth raconte, dans son *Excursion*, que le ciel s'étant couvert, il n'en continua pas moins sa course dans les montagnes, en dépit de la sensation désagréable que cause la pluie sur le dos; il donne pour raison qu'abandonner un projet pour éviter un léger inconvénient est dangereux pour le caractère.

Nous vivons dans un monde où l'on ne doit pas se décourager pour des bagatelles; nous y trouvons bien des obstacles dont on peut dire que les combattre c'est vivre, et les surmonter c'est vivre noblement.

Un de mes amis faisait l'ascension de la montagne de Bencznachan [1]; il se croyait déjà au sommet, quand il s'aperçut que la vraie cime était encore éloignée de deux milles à l'est, et que le seul chemin était une arête d'âpres rochers, rude sentier pour un pied déjà las. Le pire, c'est que la cime était déjà perdue dans le brouillard, et que dans une heure le soleil allait se coucher. Il se décida prudemment à redescendre par le plus court chemin. Mais que fit-il le lendemain? Il reprit son ascension, et savoura son dîner sur le dernier piton de la cime, « afin, disait-il, que le nom de la plus belle montagne des Highlands ne fût pas associé dans son esprit au souvenir d'une mésaventure et d'un échec. »

Ne reculez jamais devant une difficulté, surtout au début d'un nouveau travail. Au fond, le difficile seul vaut la peine qu'on l'exécute, et on ne l'exécutera qu'à l'aide d'une volonté résolue. Dans le monde de l'action, vouloir, c'est pouvoir; du moins une volonté persistante, quand les circonstances ne sont pas toutes à la fois défavorables, équivaut à la victoire.

Une seule chose peut donner à la vie humaine son vrai sens et sa vraie dignité, c'est l'énergie dans le bien, et cette énergie ne s'acquiert que par l'exercice même. Si vous vous figurez trouver grand secours dans les livres, dans les argumentations, dans les discussions savantes, vous vous trompez du tout au tout. Livres, discours, cela peut vous éveiller au bien, cela peut être, dans votre voyage, comme le poteau indicateur qui vous empêche de vous égarer dès le départ, mais ne peut vous faire avancer d'un pas. Ce voyage, vos pieds seuls ont à le faire.

JOHN STUART BLACKIE [1].

MADAME CAMPAN.

1752-1822

Une de mes parentes, née dans une province éloignée, arrivait à Paris il y a environ vingt-cinq ans, et entrait comme élève dans une maison d'éducation ; les premiers jours, elle s'y trouva doublement *nouvelle;* à l'embarras qu'on éprouve d'ordinaire au milieu de figures inconnues se joignait pour elle celui que lui causaient son accent et son ignorance des merveilles de la grande ville. Le hasard la rapprocha d'une jeune fille dont la grand'mère avait été, comme la sienne, élevée à Écouen sous la direction de Mme Campan. Ce fut pour ma provinciale une agréable surprise d'entendre raconter par sa compagne des anecdotes qui avaient souvent défrayé les conversations de sa propre famille. Elle découvrit même que les deux vieilles dames avaient été liées d'amitié un demi-siècle auparavant. Depuis lors elle se sentit moins dépaysée ; il lui sembla qu'elle retrouvait à la pension comme un écho du foyer domestique.

Le nom de Mme Campan, en effet, est resté vivant dans beaucoup de familles françaises. Tandis que les officiers du premier Empire racontaient leurs campagnes, les anciennes pensionnaires d'Écouen et de Saint-Denis, devenues des aïeules, déroulaient devant leurs petits-enfants les souvenirs de la classe nacarat ou de la classe aurore [2]; et sans cesse au milieu de leurs histoires revenait l'ombre de Mme Campan avec son grand nez et ses coiffes majestueuses. Elle avait eu une existence si remplie et si agitée, elle avait été mêlée à tant d'événements tragiques, que sa personne et sa conversation ont laissé dans l'âme de ses élèves une impression ineffaçable. Son père, M. Genest, commis au département des affaires étrangères, lui avait fait donner une éducation que beaucoup de princesses du temps auraient été heureuses de re-

(1) Haute de 1 033 mètres, point culminant de la chaîne du comté d'Argyle.

(1) *L'Éducation de soi-même*, ouvrage traduit de l'anglais par F. Pécaut.

(2) Sur ces dénominations des classes d'Écouen et de Saint-Denis, voy. t. LIII (1885), p. 34.

cevoir. Il nourrissait secrètement l'ambition de l'introduire à la cour; grâce à l'appui de quelques amis influents il y réussit : Mlle Genest, à peine âgée de quinze ans, fut nommée lectrice de Mesdames, filles du roi. Quand Marie-Antoinette arriva à Versailles, elle ne tarda pas à distinguer dans l'austère entourage de ses tantes l'esprit et les talents de leur jeune lectrice. Elle la maria à M. Campan, fils d'un de ses secrétaires, obtint pour elle une dot de la générosité de Louis XV, et se l'attacha en qualité de femme de chambre; quelques années plus tard elle l'éleva au rang de *première femme*. Mme Campan conserva ce titre jusqu'au jour où sa maîtresse quitta les Tuileries pour la prison du Temple ; dans la journée du 10 août elle assista aux scènes les plus horribles et courut les plus grands dangers; elle vit égorger autour d'elle les défenseurs de la monarchie, elle fut exposée à tous les hasards de la bataille, et dut, avec les autres femmes du service de la reine, traverser sous escorte les rues de Paris. Sa sœur, menacée d'une arrestation, se donna la mort pour ne pas subir les angoisses de la captivité et du supplice. Toutefois Mme Campan ne fut pas inquiétée davantage. Elle se retira à la campagne et y passa dans une condition obscure la sinistre période de la Terreur. Le 9 thermidor lui rendit la sécurité; mais elle était sans ressources. Pour s'en procurer elle eut l'idée d'ouvrir à Saint-Germain en Laye un pensionnat de jeunes filles : c'était le temps où le goût du bon ton, de l'élégance et des manières polies commençait à renaître. On fut heureux de trouver à la tête d'une maison d'éducation une femme dont la jeunesse s'était écoulée au milieu de l'ancienne cour et qui en avait conservé les traditions. Mme Campan compta bientôt parmi ses élèves la fille et la nièce de Mme de Beauharnais et les deux plus jeunes sœurs de Bonaparte. Le premier consul prit le nouvel établissement sous sa protection ; chacun des progrès de son étonnante fortune contribua à en assurer la prospérité. En 1807, Napoléon nomma Mme Campan directrice de la maison de la Légion d'honneur qu'il venait de fonder à Écouen. Tant que dura l'Empire cette haute faveur ne se démentit pas un seul jour ; à l'avènement de Louis XVIII elle fut suivie d'une disgrâce complète.

Parmi les courtisans auxquels le gouvernement de la Restauration fit bon accueil, il ne manquait pas d'anciens serviteurs de la monarchie qui s'étaient ralliés à l'Empire. Pourquoi les Bourbons après 1815 tinrent-ils rigueur à Mme Campan? Il est difficile de le dire. Peut-être l'accusait-on moins d'avoir accepté les bienfaits de Napoléon que d'avoir trahi la confiance de Marie-Antoinette pendant les dernières années de cette malheureuse reine ; c'est ce que donnent à entendre les insinuations perfides de quelques contemporains. On alla même jusqu'à prétendre que Mme Campan, à l'époque de la Terreur, avait racheté sa vie en livrant à Robespierre des papiers confiés à sa garde par la famille royale. Cette odieuse calomnie lui fut plus sensible que la perte de sa charge ; s'étant retirée à Mantes, elle consacra ses loisirs à rédiger des *Mémoires*, où elle s'efforça de rétablir la vérité. Sur sa volonté expresse, ils ne furent publiés qu'après sa mort par les soins de ses amis. L'ouvrage embrasse une période qui s'étend depuis l'arrivée de l'auteur à la cour, en 1767, jusqu'à la journée du 10 août 1792. La vie tout entière de Mme Campan, le respect qu'elle a su inspirer à ses élèves, témoignent hautement contre les imputations dont elle a été victime. Il n'est pas permis d'y ajouter foi sur des preuves aussi légères que celles qu'on a fait valoir pour la perdre. Mais la chaleur avec laquelle elle plaide sa cause nuit un peu à la valeur historique de ses Mémoires. Préoccupée avant tout de montrer combien était sincère et profonde son affection pour Marie-Antoinette, elle tient à convaincre le lecteur qu'elle n'a vu dans sa maîtresse que des vertus ; elle laisse dans l'ombre tout ce qui pourrait détruire cette impression. Elle fait en réalité une double apologie, la sienne et celle de Marie-Antoinette. On lui reproche aussi d'avoir exagéré l'importance du rôle qu'elle jouait à la cour ; ses fonctions de première femme étaient modestes et ne lui permettaient guère de surprendre les secrets de la politique ; plusieurs de ses récits sont en contradiction formelle avec des documents exhumés depuis peu des archives d'État, et qui, outre l'autorité des noms dont ils sont signés, ont sur le livre de Mme Campan l'avantage d'avoir été écrits, non pas de souvenir, après un intervalle de vingt-cinq années, mais au cours même des événements. Enfin on peut regretter que Mme Campan ait dissimulé la satisfaction que lui causèrent les réformes de la Constituante ; ses opinions libérales percent, quoi qu'elle en ait, dans ses autres ouvrages ; elles l'ont sans cesse inspirée dans l'exercice de ses fonctions : il eût été plus noble, peut-être même plus habile, de les avouer nettement dans ses Mémoires. Il est juste d'ajouter que son manuscrit (s'il faut en croire un de ses biographes) passa, avant d'être imprimé, sous les yeux de Louis XVIII, et que le roi y fit des coupures ; il est aujourd'hui perdu, de sorte qu'on ne peut déterminer jusqu'à quel point Mme Campan est responsable des imperfections que la critique signale dans son œuvre [1]. De toutes façons la lecture des Mémoires est attachante et on s'explique sans peine le succès très vif qu'ils obtinrent au moment où ils furent livrés à la publicité.

Lorsque Mme Campan eut été relevée de son poste, elle voulut fixer pour ses anciennes élèves le souvenir des leçons qu'elle leur avait données, et exposer par écrit les principes d'enseignement qu'elle avait appliqués à Saint-Germain et à Écouen. Son traité *De l'éducation* n'a aucune prétention littéraire ; mais je devrais m'étendre au delà des

[1] Voy. l'étude critique de M. J. Flammermont sur les *Mémoires de Madame Campan* dans le *Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers*, fascicules de février et mars 1886.

bornes que je me suis prescrites, si je voulais faire sentir tout ce qu'il contient d'original et de fécond. Pour bien comprendre l'influence que Mme Campan a exercée sur la jeunesse, il faut se représenter combien l'éducation des femmes était négligée avant elle. Les méthodes que Mme de Maintenon avait inaugurées à Saint-Cyr avaient été brusquement abandonnées. Les filles de Louis XV elles-mêmes furent très mal dirigées dans leur enfance; l'une d'elles, Mme Louise, ne savait pas lire à douze

Madame Campan. — D'après un portrait du temps.

ans. Mme Campan renoua la tradition interrompue : ce furent les statuts de Saint-Cyr qui servirent de modèles dans l'organisation d'Écouen. Il y a des mots qui résument toute une œuvre : « Que manque-t-il aux jeunes personnes, disait un jour Napoléon à Mme Campan, pour être bien élevées en France? — Des mères, répondit-elle. — C'est juste, reprit l'empereur. Eh bien, Madame, que les Français vous aient l'obligation d'avoir élevé des mères pour leurs enfants. » Voici encore comment elle caractérisait la tâche à laquelle elle s'était vouée. En 1815, après la bataille de Paris, le tsar Alexandre se présenta, sans être attendu, à l'établissement d'Écouen pour le visiter. La directrice lui en fit les honneurs [1]. Quand il eut tout vu, il la pria de lui indiquer brièvement quelle était

[1] Quand le tsar, suivi de plusieurs officiers, entra au réfectoire, les élèves s'y trouvaient réunies. L'une d'elles, placée sur une estrade, lisait, suivant l'usage, une prière pour Napoléon et sa famille. Elle s'arrêta aussitôt, saisie d'étonnement et d'inquiétude. Mais le tsar, tenant à la main son grand chapeau à plumes, lui dit avec la plus parfaite courtoisie : « Continuez, Mademoiselle, continuez! » Et il écouta la prière jusqu'au bout. Savait-il ce que lisait la jeune fille au moment où elle fut interrompue par son arrivée? On est d'autant plus porté à le croire que le caractère chevaleresque du prince est connu. En tout cas, les pensionnaires d'Écouen n'en doutèrent pas un instant. Ma grand'mère, qui était du nombre et de qui je tiens l'anecdote, en a été fermement convaincue toute sa vie. Je la vois encore se soulever sur son fauteuil en assurant de son mieux sa voix brisée, pour rendre dans toute leur noblesse le geste et la parole d'Alexandre.

sa méthode : « Les filles des grands de l'État, répondit-elle, celles des riches ou des pauvres, sont entièrement confondues dans cette enceinte. Si j'apercevais qu'il y eût des prétentions à cause du rang ou de la fortune des parents, je trouverais le moyen de les détruire sur-le-champ ; l'égalité est aussi parfaite que possible ; le mérite et le travail sont seuls distingués. Par le règlement, les élèves sont obligées d'apprendre à couper leur linge et à le faire ainsi que leurs robes et tout ce qui tient à leur habillement. Elles apprennent même à blanchir et à raccommoder la dentelle. Deux d'entre elles tour à tour font, trois fois par semaine, le pot au feu pour les pauvres du village et le leur distribuent elles-mêmes ainsi que le pain. Toutes les jeunes personnes sorties d'Écouen, comme de ma pension de Saint-Germain, connaissent très bien l'administration de l'intérieur d'une maison, et toutes me savent bon gré d'avoir suivi leur éducation sur ce point comme sur tous les autres. Dans mes entretiens avec elles, je leur apprends que c'est la manière d'administrer leur maison qui doit conserver leur fortune ou la détruire, qu'il n'y a point de petites dépenses journalières et qu'on doit les régler avec infiniment d'attention ; mais je leur recommande aussi d'éviter, comme une chose du plus mauvais ton, de s'entretenir dans un salon des détails de fortune et d'intérieur. Il faut savoir faire et commander, mais laisser les femmes mal élevées parler équipages, domestiques, lessive ou pot au feu. Voilà, sire, pourquoi mes élèves sont supérieures à la plupart de celles qui ont reçu ailleurs leur éducation. Tout se fait dans la plus grande simplicité. Elles sont au courant de tout ce qui doit entrer dans leurs attributions, et sont aussi bien placées dans un cercle brillant que dans un intérieur modeste. La fortune établit les rangs ; l'éducation doit apprendre à s'y maintenir convenablement. » (1)

Mme Campan, dans l'intérieur de la maison qu'elle dirigeait, donnait l'exemple de la bonne humeur. Son caractère était naturellement enjoué ; mais quelquefois elle faisait effort pour qu'on trouvât sur son visage la gravité qui est indispensable au commandement. Ma grand'mère, son élève, m'a souvent raconté que, se dirigeant un jour toute seule vers l'infirmerie et montant sans bruit par un escalier dérobé, elle entendit au-dessus d'elle une voix qui fredonnait une chanson plaisante de l'ancien régime inspirée par les exploits des gardes françaises. Elle continua à monter, et quelle ne fut pas sa surprise quand elle se trouva tout à coup en présence de Mme la directrice ! « Où vas-tu, petite ? » lui demanda celle-ci d'un ton sévère. Ma grand'mère s'expliqua. « Mais la plus embarrassée de nous deux, ajoutait-elle, ce n'était pas moi. »

G. L.

(1) Extrait d'un ouvrage de M. Maigne intitulé : *Journal anecdotique de Madame Campan*, 1 vol. in-8. Paris, 1824.

LETTRE D'UN AMI.

Suite et fin. — Voy. p. 366 et 381.

Te rappelles-tu cette nuit que nous passâmes à errer ensemble jusqu'au lever de l'aube ? Nous étions sortis du journal par une chaleur accablante et le clair de lune sur la statue qui domine l'Hôtel de ville avait paru nous inviter à gagner les champs, qu'aucun bec de gaz n'éclaire ; de sorte que nous avions marché paresseusement vers le nord, le long des rues frappées de silence, à travers cette région centrale si fiévreusement active qui s'étend entre la laideur des faubourgs et la dignité placide des quartiers opulents où les maisons de pierre brune, obscurcies et closes, ressemblent à des tombes sous la pâle clarté de la lune. Nous traversâmes la ceinture suburbaine des chantiers, puis la zone des villas entourées de jardins, et ce fut de la colline qui domine Spuyten Duyvil que nous vîmes les premières couleurs du matin sur les palissades. Il s'en fallut de peu à ce moment que nous n'entreprissions quelque grand voyage pour le seul plaisir du libre mouvement. Qu'est-ce qui nous retenait ? Ni foyer, ni famille. Nous n'aurions laissé derrière nous qu'un peu de papier noirci, et nous portions dans notre cerveau de quoi en noircir d'autre trop facilement ! Un hasard nous empêcha seul, ayant commencé à marcher, de continuer coûte que coûte la carrière errante des vagabonds. Eh bien ! ce même esprit d'aventure me ressaisit de temps à autre. Il m'est arrivé d'oublier une minute que j'avais une femme, un enfant. Il m'est arrivé de penser à eux comme à un fardeau. Pourquoi n'en conviendrais-je pas ? C'est peut-être l'histoire de tout homme vraiment homme, fût-il marié à la plus parfaite des femmes. Il ne l'en aime pas moins. C'est inévitable comme le saut que fait le sang dans nos veines pour répondre à l'appel belliqueux de la trompette.

D'abord j'eus peur, je combattis cette impression comme une chose mauvaise qui pouvait prendre sur moi de l'empire. Je me reprochai d'être déloyal par la pensée... Ah ! vraiment il n'était pas besoin de lutter si fort contre des fantaisies rebelles : l'amour de ma chère femme était là pour en venir à bout, pour opérer le miracle qui fait de deux âmes une seule. Qui nous donnera le secret de cette union mystérieuse qui s'impose comme par surprise et que le reste du monde ne peut concevoir ? Quelle magie réduit nos amours passées au rang de bagatelles ? Ce n'est pas seulement le fruit de l'habitude et de l'intimité, quoique l'intimité et l'habitude y aient leur place ; tu sais bien, Will, étant initié, nous savons tous les deux qu'une puissance est donnée à l'homme pour lire dans le cœur de sa femme comme il lit dans le sien, et à la femme pour pénétrer les pensées de son mari comme s'il s'agissait des siennes. Mais le camarade célibataire qui s'asseoit à ma table, voyant que ma femme et moi nous nous comprenons en nous regardant, ne fait pas plus

de cas de ce regard que du coup d'œil d'intelligence qui entre vieux amis supplée souvent au discours; il ne se doute pas des exquises délicatesses, des divins sous-entendus d'un langage incompréhensible pour lui, d'un langage sans paroles qui est celui du sentiment le plus profond répondant à un sentiment digne de lui.

Que ne puis-je exprimer la reconnaissance avec laquelle j'ai vu ma vie fleurir ainsi, ma gratitude sans bornes pour cet amour qui m'a rendu non seulement plus heureux, mais encore, je le crois humblement, plus sage et meilleur! — Si j'eusse été vraiment poète, mes vers auraient été l'écho, un faible écho de ce que j'éprouve... mais je sens mon impuissance... Non, je ne trouverai jamais de mots...

Un froissement de taffetas derrière moi... Ma femme va entrer tout doucement; tout doucement elle viendra droit à ma chaise, effleurant d'un pas silencieux ta belle peau d'ours, et une main fine se posera sur ce bras qui écrit, glissera légèrement, mais avec fermeté, jusqu'à ces doigts qui tiennent la plume, se refermera sur eux. Et je dirai : « Seulement un dernier mot à Will et à sa femme, chérie! »

Alors elle abandonnera ma main et lèvera la sienne, je pense, pour caresser ce petit épi de cheveux blancs sur ma tempe gauche. C'est une manière qu'elle a, comme si cet épi lui représentait quelque blessure à peine fermée qui lui fait pitié. Et elle dira : — Salue-les bien affectueusement de ma part, en leur rappelant qu'il ne faut pas qu'ils nous manquent de parole cette année à Noël. Je veux qu'ils voient combien notre Willy a grandi.

Quand elle dit « notre Willy », la petite main sur mon épaule appuie instinctivement, comme si elle s'attachait à moi, et elle penche la tête, elle approche son frais visage du mien, et je me tourne pour regarder tout au fond de ses yeux...

Encore un peu de patience, mon bon Will, et tu sauras pourquoi j'ai écrit cette lettre, ce qu'elle signifie. Depuis six mois, il y a une chose que je te cache : j'ai une grave maladie du cœur. Le docteur m'a déclaré que je pouvais mourir d'une minute à l'autre... Or, je ne sais comment, mais il me semble que la minute est proche. Je me dirigerai bientôt vers l'étroite couchette à droite de la porte, et je ne crois pas m'éveiller le matin, quand le soleil donnera sur mes paupières, pour regarder une fois de plus de l'autre côté de notre chambre et voir que le lit jumeau a disparu.

Car je suis dans notre vieille chambre, Will, tu le sais bien, et il n'y a pas dix ans que tu es parti, mais seulement quelques jours. Le tableau qui m'a semblé réel, tandis que j'écrivais ces pages, s'évanouit, et le gaz pâlit en vacillant comme d'habitude à ces premières heures de l'aube. J'entends le mugissement du dernier train retentir non loin de la maison et les clochettes d'un cheval de trait tinter à travers le silence qui suit. Le vent ronfle et gémit dans la cheminée, il répand sur l'âtre froid des cendres pareilles à de la poudre blanche : je viens de brûler mes poèmes et ma comédie. Nos deux tiroirs sont donc vides maintenant, et bientôt deux chaises vides aussi se feront face de chaque côté de la table nue. Quel rêve insensé j'ai rêvé dans ce vide, dans ce néant! Et dire que tout à l'heure je croyais à la vérité de ces chimères!... Oui, j'ai cru entendre le pas d'une femme derrière moi, j'ai tourné la tête.

Que la paix demeure avec toi, Will. Aime et sois heureux. Je vais dormir. Peut-être recommencerai-je ce beau rêve; peut-être entendrai-je de nouveau ce pas léger quand s'achèvera la nuit et qu'une pâle clarté pénétrera entre les lames rompues de la jalousie en lambeaux : ce sera la fin de ma solitude. Lorsque je serai mort, je désire que tu penses à moi, non pas tel que j'étais, mais tel que j'aurais voulu être. J'ai tenté de te prouver que j'avais mené auprès de toi une vie meilleure que celle dont tu étais témoin, une vie intérieure d'espérance et d'aspiration; j'ai essayé de léguer à ta mémoire un portrait que tu ne rougisses pas d'appeler à ton foyer, quand tu auras le temps de penser à l'ami que tu as bien connu certainement, mais que tu connais peut-être mieux encore maintenant qu'il n'est plus.

REGINALD BARCLAY.

Extrait du *New-York Herald* du 18 novembre 1883.

Reginald Barclay, homme de lettres, a été trouvé mort dans son domicile, 15, Saint-Mark's place, hier matin. Il n'y a pas eu d'enquête. On savait M. Barclay atteint d'une maladie du cœur; son décès n'a rien d'imprévu. Le défunt, originaire du comté d'Oneida, passait pour un journaliste de grand avenir, faisait partie de l'état-major du *Morning Record*, était correspondant de plusieurs feuilles provinciales. Il a collaboré aussi aux diverses revues mensuelles, où quelques poésies et de courtes nouvelles ont prouvé qu'il possédait, dans une certaine mesure, les dons de l'imagination. M. Barclay avait environ trente ans.

H.-C. BUNNER.

DEUX PESSIMISTES.

Dans un petit jardin très riant, à Ville-d'Avray, il y avait un chalet et un nid de rouges-gorges. Au commencement de chaque saison, le chalet changeait de locataires, parce que les chambres étaient humides et que les fourmis se promenaient partout comme chez elles. Comme le nid n'était ni humide ni infesté de fourmis, il était toujours occupé par le même couple de rouges-gorges.

La mère, très occupée par le soin d'élever sa couvée ou ses couvées de l'année, ne prêtait pas grande attention au va-et-vient des locataires.

Le père, ayant plus de loisir, observait davantage et tirait philosophiquement profit de ses observations.

D'expérience en expérience, et d'induction en induction, il en était venu à formuler cet axiome : — Les hommes, rarement, mettent leurs actes en harmonie avec leurs paroles; ils ne sont jamais aussi bons ni aussi méchants qu'ils ont la prétention de l'être.

Et il ajoutait :

— Il y a deux ans, un homme est venu ici, qui professait un respect profond pour la vie, ce don sacré qui vient de Dieu. Et il ne parlait pas seulement de la vie des hommes, mais encore de celle des plus humbles créatures. J'ai remarqué, moi, que cet homme ne protestait jamais, au contraire, quand on servait sur sa table des pâtés ou des salmis de petits oiseaux. Et d'un.

L'an dernier, l'homme qui est devenu notre voisin avait les cheveux en brosse, la moustache pendante, le verbe haut et bref. Tout tremblait devant lui, sa femme, ses enfants, et cet autre homme plus jeune qu'il appelait son « ordonnance. » Vous trembliez aussi, ma chère, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme; la nichée de l'an dernier n'osait pas seulement montrer le bout du bec hors du nid; moi-même, malgré mon expérience de la vie et des hommes, je sentais quelquefois mes plumes se hérisser d'horreur sur ma tête. Eh bien! qu'est-il advenu? cet ogre, je veux dire ce prétendu ogre, ne manquait jamais, après chacun de ses repas, de venir répandre au pied de notre arbre des poignées de miettes de pain, en sifflant tout doucement pour nous rassurer tous.

— Et même, dit vivement la mère avec des larmes d'attendrissement et de reconnaissance dans ses petits yeux brillants, les jours d'averse, il venait quand même sous un parapluie. On riait de lui, on lui criait : « Oh! un commandant de cuirassiers sous un parapluie! » Lui, il riait et répondait : « Les petits oiseaux ont faim les jours de pluie comme les jours de soleil! » Et ces jours-là, il jetait les miettes sous cette table de jardin, pour les préserver de l'averse. Le brave homme!

— Oui, le brave homme! répéta le mari avec componction.

— Je voudrais bien savoir qui nous aurons cette année?

— Nous le saurons bientôt, ma mie, peut-être avant la fin du jour.

Vers les trois heures de l'après-midi deux domestiques arrivèrent avec un employé du chemin de fer. A eux trois, ils poussaient une voiture à bras chargée de bagages. Les bagages une fois mis en lieu de sûreté, l'homme du chemin de fer s'en alla, et les deux domestiques ouvrirent les fenêtres toutes grandes pour aérer le chalet. Par les fenêtres ouvertes, le ménage rouge-gorge les vit aller et venir, mettant toutes choses en ordre. Un boulanger parut, puis un boucher, puis un pâtissier, puis divers autres fournisseurs. Les deux domestiques dressèrent la table. L'un d'eux alluma des lumières, pendant que l'autre regardait à sa montre.

Enfin, deux messieurs arrivèrent. C'étaient deux amis qui avaient loué le chalet en commun. L'un d'eux était poète, et l'autre romancier. Chacun des deux portait sous le bras un gros volume. Si les rouges-gorges avaient su lire, ils auraient lu sur le dos de chacun des volumes ce nom terrible : *Schopenhauer*.

En attendant que le dîner fût prêt, les deux amis se mirent à causer.

— Comme je te le disais en wagon, quand l'invasion de cette noce nous a interrompus, je prépare, à l'usage de nos bons Parisiens, un volume de vers qui ne les fera pas rire.

C'était le poète qui parlait.

— Et moi, répondit le romancier, un petit roman qui leur fera dresser les cheveux sur la tête.

— Ils seront bien forcés, reprit le poète, de reconnaître que la vie est une malédiction, qu'il n'y a rien de bon, de vrai sous le soleil, que le mot bonheur n'a pas de sens, que...

— Moi, repartit le romancier, je chargerai le héros de mon roman d'exprimer mes idées personnelles; il dira en propres termes : « Le vrai bienfaiteur de l'humanité serait celui qui aurait le pouvoir d'anéantir la vie partout, par un seul acte de sa volonté. Qu'on me donne assez de dynamite pour faire sauter l'univers, je me charge de mettre le feu à la mèche, sans seulement cligner la paupière! »

— Moi, dit le poète, je.....

— Ces messieurs sont servis, vint dire un des domestiques.

— Nous sommes perdus! s'écria la petite mère, les hommes sont si puissants que ces deux-là finiront par en arriver à leurs fins.

— Nous sommes perdus! répétèrent les petits en se rapprochant de leur mère autant qu'ils le pouvaient sans l'étouffer.

— Pas encore, dit le père; attendons de mieux connaître ces deux hommes avant de les prendre au mot.

Le lendemain matin, les deux pessimistes s'accoudèrent au balcon, fumant avec délices, l'un un cigare exquis, et l'autre une grosse pipe d'écume bien noircie.

— La vie a tout de même du bon, dit le poète.

— Je te crois, répondit le romancier en tirant de sa grosse pipe une belle bouffée qu'il regarda d'un air béat se dissiper dans l'air pur du matin.

L'heure du déjeuner venue, ces messieurs déjeunèrent comme des optimistes, et même, Dieu me pardonne! toute la nichée de rouges-gorges, moins le père, tressaillit en entendant la détonation d'une bouteille de champagne. Les petits se demandaient si c'était la fin du monde qui commençait; la mère tressauta parce que c'était une dame, et que les explosions font toujours tressauter les dames, et pourtant elle connaissait bien ce bruit-là.

Les deux messieurs se firent servir le café sur la table du jardin.

— Il fait trop beau temps pour travailler, dit le poète.

— A demain les affaires sérieuses, riposta le romancier.

Nichée de rouges-gorges. — Composition et dessin de Giacomelli.

— Si nous faisions une partie de boules?

— Faisons une partie de boules.

Et ils firent, en attendant la fin du monde, la plus joyeuse partie de boules dont le père et la mère eussent été témoins dans l'enclos du petit jardin.

Les jeunes rouges-gorges n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles.

Quand ces messieurs furent fatigués de rire, de crier et de sauter, le poète dit, après avoir regardé à sa montre : — Nous avons encore deux bonnes heures avant l'arrivée des joyeux amis que nous attendons, je vais en profiter pour couper les pages de mon *Schopenhauer*.

— Pour quoi faire? demanda indolemment le romancier.

— Depuis le temps que je parle de l'homme et de ses doctrines, répondit le poète, je préterais à rire à nos bons amis si mon exemplaire n'était pas au moins coupé.

Comme il se levait pour aller chercher son *Schopenhauer*, le romancier, qui était un gros réjoui de paresseux, lui dit, les yeux à moitié clos : — Pendant que tu y es, apporte-moi le mien, et puis... pendant que tu y seras, tu le couperas aussi, dis? Je te revaudrai cela un de ces jours! Mon Dieu, qu'on est donc bien ici!

Le poète revint avec les deux exemplaires et les coupa consciencieusement, pendant que son ami sommeillait en épicurien.

A partir de ce jour, la nichée des rouges-gorges mangea à sa faim, but à sa soif, et dormit du sommeil de l'innocence. Les deux terribles pessimistes étaient vraiment de très bons garçons, et, loin de songer à éteindre la vie chez les créatures vivantes, ils engraissèrent toute la nichée de la desserte de leur table.

Volontiers les rouges-gorges les auraient vus revenir l'année suivante; mais l'humidité et les fourmis y mirent bon ordre.

Ces deux messieurs s'en allèrent donc sans esprit de retour, chacun d'eux emportant sous son bras son *Schopenhauer* soigneusement coupé. Lu? je n'en sais rien. Avez-vous remarqué, dans tous les cas, comme il est difficile de lire un livre sérieux dans un logement humide, où il y a des fourmis?

J. Girardin.

LES PIERRES TOMBÉES DU CIEL.

Suite et fin. — Voy. p. 372.

Ce n'est pas de la planète Vénus que les aérolithes peuvent venir, d'abord parce qu'en raison de l'intensité de son attraction il faudrait à ses volcans une force énorme de projection pour rejeter des matières hors de son sein; ensuite parce que cette planète circulant en dedans de l'orbite terrestre, ces matières tomberaient plutôt sur le Soleil que sur la Terre.

La planète Mars se trouve en une situation toute différente. D'abord, elle gravite extérieurement à l'orbite terrestre, et si elle a des volcans capables de lancer des projectiles hors de sa sphère d'attraction relative, ces objets, subissant dès lors l'attraction prépondérante du Soleil, doivent, en tombant vers lui, passer dans le voisinage de l'orbite terrestre, de sorte que notre planète peut les balayer en route. Ensuite, le monde de Mars est doué d'une puissance attractive bien inférieure à celle de la Terre et de Vénus; l'intensité de la pesanteur n'y est guère que le tiers de ce qu'elle est ici : un kilogramme terrestre transporté là n'abaisserait l'aiguille d'un dynamomètre qu'au degré correspondant à 374 grammes.

Une force de projection bien inférieure à celle qui serait nécessaire ici suffirait donc pour lancer dans l'espace des minéraux qui pourraient nous arriver ensuite sous forme d'aérolithes. Le plus intéressant pour nous serait que cette terre voisine eût aussi son Empédocle, qui, dit-on, se précipita dans l'Etna, et qu'elle nous envoyât, sinon son crâne, du moins une de ses pantoufles. Mais lors même que les Etnas, les Vésuves et les Strombolis de Mars nous enverraient de pareils débris de naufrages humains, les reconnaîtrions-nous? L'anatomie doit y être toute différente d'ici. Il n'y aurait, par exemple, rien de surprenant à ce que l'humanité y fût munie d'ailes. A tout prendre cependant, quel que soit l'objet, fossile ou autre, qui pourrait nous arriver, quelle révélation n'apporterait-il pas à la philosophie s'il jetait sous nos yeux émerveillés un spécimen quelconque de la vie de ce monde voisin!

Au delà de Mars, entre cette planète et Jupiter, circulent plusieurs centaines de petites planètes, dont plusieurs sont si légères qu'elles ne gardent presque plus de force attractive, et qu'un homme armé d'une fronde pourrait, étant placé sur l'un de ces petits mondes, lancer des pierres qui ne tomberaient jamais et s'éloigneraient pour toujours. Si ces petites planètes ont des volcans, il est certain que les projectiles vomis par eux s'échappent de ces faibles sphères d'attraction, et, subissant ensuite celle du Soleil, viennent errer dans les régions où passe la Terre en suivant son cours annuel, de sorte que nous pouvons très facilement les happer au passage.

Mais ce qu'il y a de plus probable c'est que ces messagers célestes nous arrivent de beaucoup plus loin encore, non pas seulement de 96000 lieues comme de la Lune, ni de 10 millions comme de Vénus, ni de 15 millions comme de Mars, ni de 100 millions comme des petites planètes, mais des étoiles, — dont la plus proche trône à huit mille milliards de lieues d'ici.

Chaque étoile est un soleil. Ces lointains soleils sont enveloppés de flammes comme le nôtre et sont, comme lui, le théâtre de révolutions formidables. On voit parfois sur le Soleil des explosions d'hydrogène qui s'élèvent jusqu'à 80000 lieues de hauteur, et avec une telle vitesse qu'il serait possible que les matériaux ainsi lancés ne retombassent jamais sur l'astre du jour.

On a trouvé dans un aérolithe de l'hydrogène emprisonné, semblant témoigner d'une telle origine. La vitesse avec laquelle les bolides nous arrivent, et la forme hyperbolique de leurs orbites, ont indiqué déjà que plusieurs nous arrivent réel-

lement de l'infini. C'est de là aussi que les grandes comètes descendent. Mais se doute-t-on du temps qu'une comète ou un uranolithe lancés par l'étoile la plus proche de nous emploieraient pour traverser l'abîme qui nous en sépare? — *Sept à huit millions d'années!* Les « nouvelles » que ces derniers nous apporteraient ne seraient pas des nouvelles tout à fait fraîches.

Si les uranolithes proviennent d'explosions dans les étoiles et dans les planètes, un certain nombre d'entre eux ne pourraient-ils être originaires de la Terre elle-même? Oui, assurément, et l'identité de leur constitution minéralogique avec celle des matériaux profonds du globe semble en être l'indice. Si des volcans terrestres ont pu lancer parfois des projectiles avec une vitesse de 9000 à 11000 mètres par seconde, ces projectiles se seront éloignés dans l'espace à des millions et des centaines de millions de lieues; mais ils décrivent des courbes fermées et, après des siècles et des siècles, reviennent vers l'orbite terrestre.

La fantastique éruption de Krakatoa (25 août 1883), — qui s'est élevée à 20000 mètres de hauteur, a bouleversé l'Océan et l'atmosphère, et a ébranlé le globe terrestre jusqu'aux antipodes du lieu de la catastrophe, — peut fort bien avoir lancé dans l'espace des matériaux qui ne soient pas encore retombés.

Peut-être aussi un grand nombre de ces pierres tombées du ciel représentent-elles les ruines de mondes détruits; car depuis le commencement de l'univers bien des soleils se sont éteints, bien des terres habitées ont été rayées du livre de la vie, bien des humanités ont été ensevelies dans les ténèbres de leur dernier sommeil. Que sont devenues toutes ces tombes errantes? Flottent-elles dans la nuit éternelle, sans pilotes et sans but? Se heurtent-elles parfois au sein des ombres comme des fantômes sourds et aveugles? Le temps a-t-il désagrégé ces mondes caducs, ces cadavres du ciel, ces squelettes de l'univers, et en sème-t-il l'inféconde poussière à travers les immensités insondables? Tout à l'heure ces débris nous parlaient de l'infini; maintenant, témoins des âges disparus, c'est de l'éternité qu'ils nous entretiennent. Ils deviennent encore, à nos yeux, plus vénérables et plus sacrés.

Voilà pourquoi je disais en commençant que ce n'est pas sans une émotion toute particulière que je prends entre mes mains cette pierre tombée du ciel, et que je l'interroge sur le mystère de son origine.

CAMILLE FLAMMARION.

ANAGRAMMES.

L'auteur du *Gargantua* publia son livre sous le nom bizarre d'*Alcofribas Nasier*, qui est une anagramme de *François Rabelais*.

Le livre des *Institutions* de Calvin, imprimé à Strasbourg en 1539, parut sous le nom d'*Alcuinus*, anagramme de *Calvinus*.

Pier Angelo Manzolli, médecin du duc de Ferrare (Hercule II d'Este), auteur du poème moral et satirique *Zodiacus vitæ* [1], qui obtint au seizième siècle une certaine célébrité, ne fut connu pendant près de deux cents ans que sous le pseudonyme anagrammique de *Marzello Palingenio*.

Le *Pentameron* du remarquable conteur italien *Giovan Battista Basile* fut publié à Naples, en 1637, sous le pseudonyme de *Gian Alesio Abattutis*.

En 1670 parut un ouvrage satirique et diffamatoire, une comédie intitulée *Elomire hypocondre*, ou *les Médecins vengés*, par le Boulanger de Chalussay. *Elomire* est une anagramme de *Molière*. Le grand poète comique était l'objet des dénigrantes allusions accumulées dans ce libelle par l'envie et la méchanceté.

Dans la première moitié du dix-huitième siècle, l'ouvrage de Benoît *de Maillet, Entretien d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, parut sous le nom de *Telliamed*. Ce livre préludait à la doctrine du transformisme, qui se trouve dans la *Philosophie zoologique* de Lamarck, et à laquelle les récents travaux de M. Darwin ont donné un plus vif éclat.

Le nom de *Voltaire* est l'anagramme de la signature patronymique *Arouet L. J.* (Arouet le Jeune).

L'ouvrage du général français *Jules Lewal*, qui a pour titre *Passage de la Cordillère au Mexique*, a paru sous le pseudonyme à physionomie américaine *Elie Luslaw*.

L'anagramme a été quelquefois une galanterie. Le nom poétique d'*Arthénice*, donné par les beaux esprits du dix-septième siècle à la marquise de Rambouillet, n'était qu'une anagramme de son vrai prénom *Catherine*.

Bachet de Méziriac a écrit sur les anagrammes un poème dont chaque vers, — il y en a deux cents, — contient une anagramme.

On cite quelques anagrammes remarquables par la justesse de l'allusion, par une convenance frappante et qui, dans certains cas, pouvait sembler providentielle ou prophétique, entre les expressions formées l'une au moyen de l'autre.

Dans les mots *frère Jacques Clément*, qui désignent l'assassin de Henri III, on trouve lettre pour lettre : *C'est l'enfer qui m'a créé*.

En Amérique, au commencement de ce siècle, dans la révolution qui a eu pour résultat l'indépendance des colonies espagnoles, une jeune héroïne fut faite prisonnière et périt sur l'échafaud. Elle se nommait *Policarpea Salavarrieta*; on tira de ce nom l'épitaphe anagrammique : *Iace por salvare la patria* (Elle tomba pour sauver la patrie).

[1] *Zodiacus vitæ, hoc est de hominis vitâ, studio et moribus.* Bâle, 1537.

Aimer a les mêmes lettres que *Marie*.

De *logica* (logique) on a fait *caligo* (obscurité), et de *vis* (force) on a fait *jus* (droit). (1)

Dans la question de Pilate à Jésus (2) : *Quid est veritas?* (Qu'est-ce que la vérité?), on trouve lettre pour lettre : *Est vir qui adest* (C'est l'homme qui est devant toi).

Le poète Jean-Baptiste Rousseau, fils d'un cordonnier et rougissant du nom patronymique, s'était donné celui de *Verniettes*. De ce nom d'emprunt Saurin tira la phrase : *Tu te renies*.

X.

LES TOMBEAUX A ATHÈNES.

Ce chemin bordé de tombeaux est une restauration. Il n'existe pas à Athènes de tombeaux restés debout. Des fouilles faites dans la ville et dans la campagne environnante ont mis au jour ceux que nous connaissons. C'étaient en général des pierres longues et étroites, — des stèles, — dressées verticalement, tantôt reposant directement sur le sol, tantôt exhaussées sur un piédestal. Elles étaient couronnées soit d'un fronton triangulaire, soit d'un élégant fleuron. Elles portaient une inscription gravée et souvent des fleurs ou feuillages sculptés sur la face antérieure. Une stèle de ce genre, trouvée devant la porte Dipylon (d'où partait le chemin menant à l'Académie), a 4m.31 de hauteur. On voit plusieurs de ces piliers funèbres dans notre gravure. D'autres stèles étaient moins hautes et beaucoup plus larges, presque carrées; l'une d'elles, trouvée dans le voisinage d'Athènes, est décorée d'un bas-relief représentant une femme assise, recevant les adieux de deux de ses parentes ou de ses amies; sur l'entablement est inscrit le nom de Phrasikleia. Un autre monument, découvert près de Hagia-Triada, haut de 1m.41 et de même largeur, représente un cavalier foulant sous les pieds de son cheval qui se cabre un ennemi renversé : il est reproduit à droite, au premier plan, dans notre gravure.

Les Athéniens marquaient aussi la place de leurs sépultures par des colonnes basses en marbre bleu de l'Hymette, les unes tronquées, les autres surmontées d'un chapiteau à feuilles d'acanthe. A ces colonnes étaient suspendues des bandelettes, des couronnes, entretenues par la piété des parents.

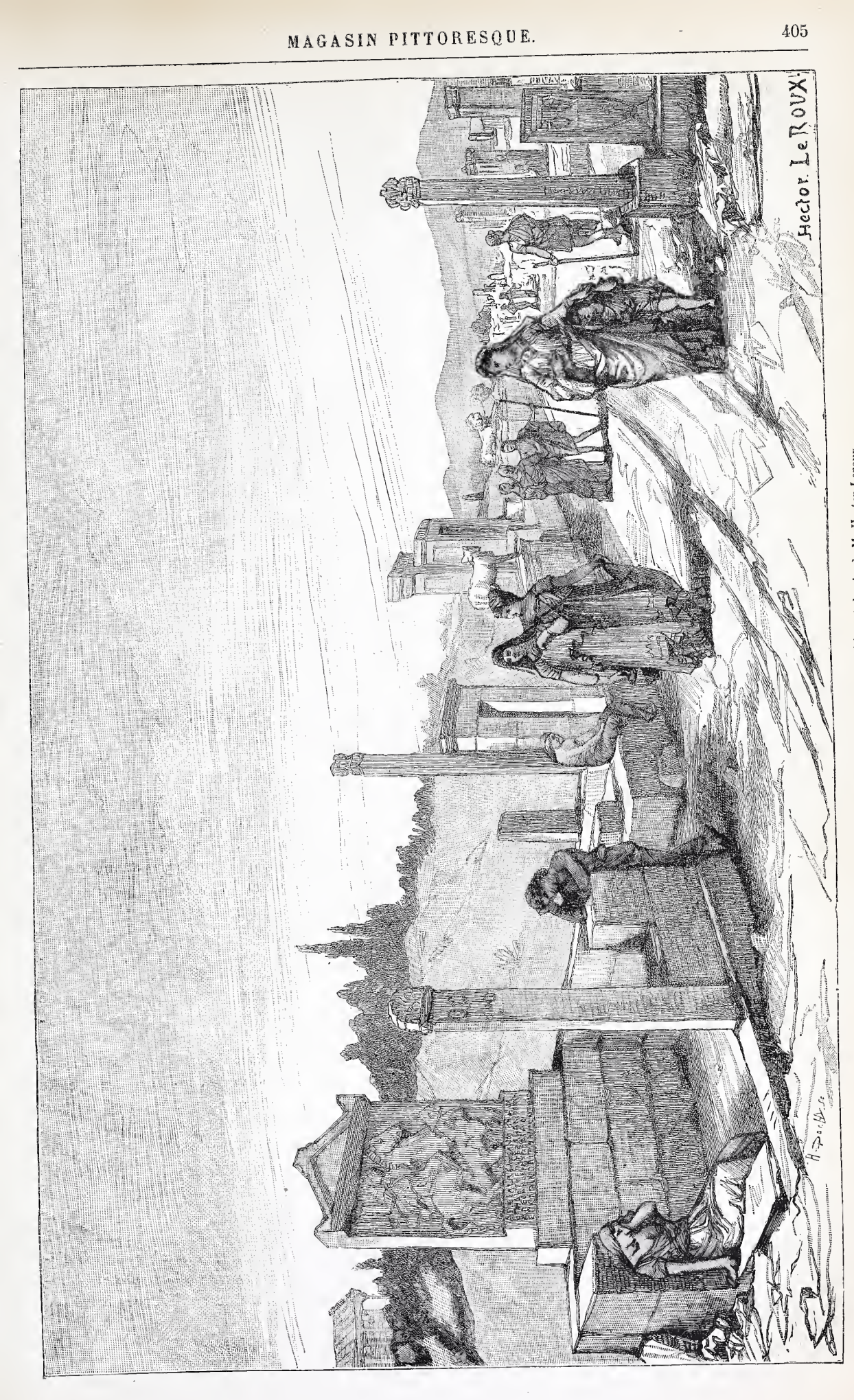
Il y a lieu de croire que, dans les premiers temps, les Athéniens enterraient les morts dans leurs maisons ou à proximité, « afin, dit un ancien, que les fils, en entrant et en sortant, rencontrassent chaque fois leurs pères et chaque fois leur adressassent une invocation. » Ils gardaient ainsi leurs ancêtres auprès d'eux. Les deux parties de la famille, la vivante et la morte, restaient unies. L'absence, et par suite l'oubli, ne consommait pas l'œuvre de la mort. Plus tard, on exclut les sépultures de l'enceinte de la ville, mais on les en éloigna le moins possible. Les tombes remplirent les faubourgs, toute la banlieue; elles se pressaient aux portes, elles s'alignaient le long des chemins. Parmi les innombrables monuments funèbres qu'il vit sur les routes du Pirée, de l'Académie, de Colone, Pausanias cite les plus notables, ceux de Ménandre et d'Euripide, de Thrasybule, de Périclès, de Chabrias, de Phormion, de Conon et de Timothée, de Zénon et de Chrysippe, d'Harmodius et d'Aristogiton, des deux orateurs Ephialte et Lycurgue. Tout l'emplacement qui portait le nom de Céramique extérieur, entre la porte Dipylon et l'Académie, lieu planté d'arbres et arrosé de ruisseaux, était occupé par les sépultures des Athéniens morts en combattant pour la patrie; elles étaient groupées par tribus. Les tombeaux particuliers étaient rangés sur les autres avenues rayonnant autour de la ville.

Les fosses recouvertes par ces monuments, ou creusées dans des tertres naturels et dans des rochers, contenaient soit des corps entiers, couchés dans des cercueils de bois ou de terre cuite, soit, quand la crémation avait eu lieu, des cendres renfermées dans une urne de bronze ou de marbre, souvent dans une simple boîte de plomb. On avait soin d'enterrer avec le corps divers objets usuels, des vases, des coupes, des vêtements, des armes, afin que rien ne manquât au défunt dans sa vie souterraine. Certaines tombes étaient vides; elles ne servaient qu'à conserver une mémoire, un nom, celui qui l'avait porté ayant péri en mer ou dans un pays éloigné, et ses restes n'ayant pu être retrouvés.

Après que le mort avait été conduit en grande pompe, porté triomphalement, avec les signes de la douleur et du respect, et déposé dans sa dernière demeure, tout n'était pas fini pour lui. On ne l'abandonnait pas. Aux anniversaires, à certaines dates fixées par la famille, on revenait visiter son sépulcre; on s'y affligeait de nouveau, on versait des larmes, on apportait des offrandes, des couronnes, des guirlandes d'herbes et de fleurs, du lait, du vin, du miel, des corbeilles de gâteaux et de fruits, le sang et la fumée d'un sacrifice, comme pour un dieu. Et, en effet, dans la croyance des anciens, les morts étaient réellement des dieux, plus prochains, plus accessibles, plus amis que ceux de l'Olympe. On s'adressait à eux plus familièrement; on n'avait que quelques pas à faire pour aller les trouver; on leur confiait ses chagrins, ses vœux; on les réjouissait par des présents et, en retour, on leur demandait leur assistance; on les priait de rendre le champ fertile, telle entreprise heureuse, la maison prospère, les cœurs vertueux. Aussi la pensée de cette glorification future, de ces honneurs posthumes, était-elle pour un Grec une consolation dans le malheur, une lumière dans

(1) La distinction que l'on fait aujourd'hui entre les caractères *i* et *j*, et entre *u* et *v*, ne se faisait pas autrefois. On écrivait *eius* pour *ejus*, *filij* pour *filii*, *vniuersus* pour *universus*. En matière d'anagramme, la confusion est encore tolérée.

(2) Évangile selon saint Jean, ch. 18, vers. 38.



Avenue des Tombeaux à Athènes : restauration. — Composition et dessin de M. Hector Leroux.

la nuit de la mort. Euripide, dans *Hécube,* fait dire à Ulysse : « Si peu que je possède pendant ma vie, je m'en contenterai ; mais mon tombeau, je voudrais le voir honoré, car cette gloire nous survit longtemps. »

E. Lesbazeilles.

SOUVENIRS.

Voy. p. 315.

M. MABLIN.

La petite salle aux colonnes du Collège de France était pleine : nous attendions le professeur. Un vieillard (il me le parut du moins) entra et s'engagea dans l'étroit couloir qui séparait les bancs ; il cherchait une place : aucune n'était vacante. Sa haute coiffure étrange, sa figure à traits fortement accentués, son air de bonhomie, son embarras, commençaient à exciter l'hilarité ; un jeune étourdi eut la malignité de lui crier : « Asseyez-vous. » Cela me fit mal ; je ne faisais qu'arriver de ma province et j'avais été élevé dans un grand respect des vieillards ; je me levai vivement du coin de banc où j'étais et allai m'adosser debout à la muraille. M. Mablin (c'était lui) hésita, me regarda ; mais, voyant que je n'avais pas l'intention de revenir, il se résolut à s'asseoir.

Plusieurs mois après, je me trouvai en même temps que lui à la bibliothèque de la Société asiatique. Il tourna autour de moi pendant quelques instants ; puis il m'adressa presque timidement une question au sujet, je crois, d'une vitrine fermée et du bibliothécaire qui était absent. C'était un prétexte pour ouvrir une conversation ; sans rien me rappeler du Collège de France, il marqua bien qu'il ne m'avait point oublié en me demandant quels étaient les cours que je suivais ; je lui en nommai plusieurs alors très célèbres : ceux de Villemain, Cousin, Guizot. — Et Cuvier ? me dit-il, n'allez-vous pas l'entendre ? — Je m'excusai sur le peu de temps que me laissaient mes études. — Cela est fâcheux, ajouta-t-il, à votre âge il est bon de ne point négliger les enseignements d'hommes aussi supérieurs ; à quelque profession que l'on se destine, il faut d'ailleurs se tenir au courant de la science. Il me semble que, par exemple, beaucoup de jeunes gens s'enferment trop exclusivement dans la philosophie et les lettres. Ce n'est pas s'ouvrir assez l'esprit. Vous pourriez regretter plus tard de n'avoir pas assisté aux leçons de Cuvier.

Voyant que je l'écoutais avec respect, il me fit aussi quelques questions sur mes lectures : « Un bon moyen de se ménager du temps, me dit-il, est de s'abstenir des livres médiocres ; avec un peu de culture, on s'habitue à les juger dès leurs premières pages : c'est un flair pareil à celui qui fait distinguer les bonnes odeurs des mauvaises. On devrait songer que ce n'est pas assez de tout le loisir qu'on peut avoir pour bien s'assimiler les chefs-d'œuvres des grands siècles en tous pays. »

Depuis ce jour, nos rencontres étant devenues assez fréquentes aux séances des Sociétés de la rue Taranne, il m'invita obligeamment à venir consulter chez lui un commentaire italien du Dante rarissime... Il parlait avec grande estime de la *Divine Comédie,* mais je vis bien qu'il la plaçait assez loin au-dessous des épopées grecques. Il était, du reste, comme je l'appris plus tard, un helléniste consommé.

Il demeurait alors rue Férou. Tout son appartement consistait en une petite entrée et une chambre à haut plafond dont la fenêtre s'ouvrait sur les jardins des hôtels voisins. Son unique ornement était une petite fontaine en vieux bronze, accrochée au mur près du lit. Comme je m'approchais pour la regarder, il me raconta avec un sourire de satisfaction qu'il l'avait achetée chez un marchand de bric-à-brac de la rue Sainte-Marguerite.

— J'ai fait là une folie, me dit-il, c'est du luxe, et je ne dois pas m'en permettre. Mais regardez bien, c'est une œuvre florentine originale.

Il lui échappa un soupir qu'il s'empressa de couvrir en ajoutant avec quelque effort de gaieté :

— Le mérite de ma fontaine n'est pas seulement de me rappeler les beaux temps de l'art, elle me rend un autre service : souvent le sommeil tarde à me venir, alors je tourne légèrement cette clef si finement ciselée, et je laisse tomber l'eau goutte à goutte dans le bassin ; cette sonorité monotone m'aide à m'endormir et parfois me transporte doucement en rêve au pays de ma jeunesse.

En l'écoutant j'avais le cœur serré. Si M. Mablin n'était pas absolument dans une position précaire, il ne devait pas s'en falloir de beaucoup. Aussi, quelques années après, j'appris sans étonnement qu'il avait été réduit quelque temps au modeste et fastidieux emploi de maître d'étude dans un lycée.

Était-ce vrai ?

On m'a raconté que ce fut là que l'on reconnut son mérite par une circonstance assez singulière. Pendant une étude, un élève, croyant l'embarrasser, vint le consulter sur un vers de l'Odyssée qu'il avait, disait-il, peine à comprendre et à traduire.

— Vous le traduirez mal certainement, lui avait répondu M. Mablin, si vous vous en tenez à cette ponctuation : elle est mauvaise. Voici où devrait être la virgule.

L'élève imagina peut-être jouer un tour au bon vieux « pion » en traduisant selon ce changement, mais le professeur, étonné, le questionna, et, ayant prié M. Mablin de lui expliquer sa correction du texte, découvrit, par cet entretien et par d'autres à la suite, la rare érudition de l'humble maître d'étude, qui fut plus tard appelé à la haute et honorable fonction de maître de conférences à l'École normale supérieure.

Éd. Ch.

AÉRATION.

VITRES PERFORÉES.

Il y a quelque trois cents ans l'emploi du verre pour clore les fenêtres a été une grande amélioration dans l'hygiène des habitations. Si la lumière est nécessaire à la santé, l'air pur ne l'est pas moins, mais il n'a pas été facile jusqu'ici de le faire pénétrer régulièrement en juste mesure dans l'intérieur des maisons : généralement il en entre trop ou trop peu à la fois. Le moyen le plus ordinairement employé est le vasistas à soufflet mis à la place d'un carreau de fenêtre. L'inconvénient de ce genre d'ouverture est de faire arriver à la fois l'air avec trop d'abondance, et de déterminer par suite un courant qui peut être gênant ou nuisible. On commence à préférer aujourd'hui l'emploi de carreaux de verre perforés, c'est-à-dire percés de trous extrêmement petits, de quelques millimètres, mais très nombreux, tamisant l'air extérieur en faibles filets qui se répandent et se mélangent d'une manière continue et insensible avec l'air intérieur. On a présenté à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale un échantillon de verre à vitre analogue au verre désigné dans le commerce sous le nom de « verre double recommandé », perforé de cinq mille trous par mètre carré. On perfore ordinairement les vitres avec un foret d'acier qu'on tourne vivement en l'arrosant d'essence de térébenthine; mais ce procédé serait impraticable pour un très grand nombre de trous : c'est pourquoi l'on fait les trous dans le verre en même temps que la feuille de verre elle-même et en opérant par coulage et moulage. Les vitres ainsi perforées sont seulement translucides et ne sauraient remplacer tous les carreaux d'une même fenêtre. Elles doivent être placées à une certaine hauteur; on peut les fabriquer en verre de toutes couleurs. Elles servent aux filtrations, aux tamisages; elles sont de même utiles pour les tablettes supportant les aliments, et remplacent enfin avec avantage les toiles métalliques [1]. C'est à M. Émile Trélat, architecte-ingénieur, que l'on doit surtout le succès de cette nouvelle invention. [2]

C.

UN FAISEUR DE VERS ET UNE PLAIDEUSE.

Fragment du *Roman bourgeois*.

... Comme Charrosselles étoit fourni de toutes les mauvaises qualitez, l'opiniâtreté ne lui manquoit pas sans doute. Il s'aheurta donc à vouloir faire entendre à Collantine quelqu'un de ses ouvrages; et s'étant trouvé malheureux cette journée-là, il se résolut à joüer d'un stratagème. Il s'avisa un jour de la prendre à l'imprévu, et de l'emmener à la promenade hors la ville; raisonnant ainsi en lui-même, que quand il lui liroit quelqu'une de ses pièces, elle ne pourroit pas l'interrompre, pour lui faire voir d'autres papiers, parce qu'elle ne les auroit pas alors sous sa main. Mais hélas! que les raisonnements des hommes sont foibles et trompeurs! Comme il la tenoit en pleine campagne, ignorante de son dessein et sans qu'elle cût songé à prendre aucunes armes défensives, il se mit en devoir de lui lire un épisode de certain roman, qui contenoit, disait-il, une histoire fort intriguée.

— Vraiment, dit Collantine, il faut qu'elle le soit beaucoup, si elle l'est plus que celle d'un procès que j'ai.

Et disant cela, elle tira de dessous sa juppe la copie d'un procès-verbal, contenant 55 rôles de grand papier, bien minutez.

— Je vous le veux lire avant que de le rendre à mon procureur, qui doit signifier demain; je l'ai pris exprès sur moi, pour le lui laisser à mon retour; un bel esprit comme vous en fera bien son profit, il y a là de la matière pour un beau et bon roman.

La loi de nature est telle, qu'il faut que le plus foible cède au plus fort : il fallut donc que l'épisode cédât au procès-verbal, ainsi qu'un pygmée à un géant.

Voilà Charrosselles réduit à l'écouter, ou plutôt à la laisser lire; et cependant il faisoit en lui-même cette réflexion :

« Ne suis-je pas bien malheureux, d'avoir pris tant de peine à composer de beaux ouvrages, et d'être réduit non seulement à ne pouvoir les faire voir au public, puisque ces maudits libraires ne veulent pas les imprimer, mais même à ne trouver personne qui ait la complaisance de les ouïr lire en particulier? Il faudra que je fasse enfin comme le vénérable Bede, qui prêchoit à un tas de pierres. »

Cependant Collantine lisoit, et souvent interrompoit la triste rêverie de notre auteur, et le poussant du coude, elle lui disoit :

— Ne trouvez-vous pas que j'ai un procureur qui verbalise bien? Vous verrez tantôt le dire d'un intervenant, qui n'est rien en comparaison...

... Collantine eut plutôt le gosier sec, qu'elle ne fut lasse de lire. La chaleur qu'il faisoit obligea ce peu galant homme à offrir la collation, que l'altération ne permit pas à la demoiselle de refuser.

Ils descendirent pour cela à un petit cabaret. Le couvert ne fut pas sitôt mis sur la table, que Collantine soûpesant le pain dans ses mains, se mit à crier contre l'hôte, disant que ce pain n'étoit pas du poids de l'ordonnance, et qu'elle y feroit bien mettre la police. Cette querelle, jointe au mauvais ordre que le meneur y avoit donné, lequel étoit d'ailleurs fort économe, leur fit faire un fort mauvais repas, et qui se pouvoit bien appeller « goûtier », en prenant ce mot dans sa plus étroite signification.

[1] Les mouches ne peuvent passer par ces trous de trois millimètres.

[2] Voir, pour plus de développements, le *Bulletin de la Société pour l'encouragement de l'industrie nationale*, août 1886.

Le pis fut quand ce vint à compter. Charrosselles contestoit avec l'hôte sur chaque article, et faisoit assez grand bruit; lorsque Collantine y accourut, disant qu'elle vouloit être reçuë partie intervenante en ce procès. Elle prit elle-même les jettons [1], chicana sur chaque article, et rogna même ceux qui avoient déjà été alloüez. Sur-tout, elle vouloit qu'on ne payât le pain qu'à raison de dix sols la douzaine, assurant que l'hôte l'avoit à ce prix-là du boulanger, et que c'étoit assez pour lui d'y gagner le treizième. Cependant l'hôte demeurant ferme sur son mot, elle voulut envoyer querir un officier de justice, pour consigner entre ses mains le prix de l'écot, et s'opposer à la délivrance des deniers, avec assignation pour en avoir fait la taxe. Elle disoit hautement, que ce n'étoit pas pour la somme; mais qu'il ne falloit pas accoûtumer ces rançonneurs de gens à leur donner tout ce qu'ils demandent : excuse ordinaire des avares qui protestent toujours de ne pas contester

Dix-septième siècle. — Au cabaret. — Vignette du *Roman bourgeois* [2].

pour la conséquence de l'argent, mais qui ne contesteroient pas néanmoins s'il n'en falloit point donner.

Enfin la libéralité forcée de Charrosselles les tira de cet embarras, au grand regret de Collantine, qui manquoit une si belle occasion d'avoir un procès; elle se consola néanmoins sur la menace qu'elle fit à l'hôte d'envoyer chez lui un commissaire, pour le faire condamner à l'amende à la police.

[1] Jetons dont on se servait pour faire les comptes, comme on le voit dans la première scène du *Malade imaginaire*.

[2] Voy. la Grille du couvent, p. 229, et la Belle quêteuse, p. 304.

ERRATA.

Page 38, colonne 1, ligne 14. — *Au lieu de* du rajah Baroda, *lisez* du rajah de Baroda.

Page 53. — Le lac Kœnigssee est en Bavière, non en Autriche. — L'erreur n'est pas dans l'article, mais seulement, par une inadvertance fâcheuse, dans les titres.

Page 219, colonne 2, ligne 34. — *Au lieu de* et equitare in arundine longa, *lisez* equitare in arundine longa, *en supprimant* et.

On nous annonce des rectifications à faire aux articles sur M. Mablin.

Ce que l'on nous a écrit sur la *Lutte des arbres*, les *Constructions en pisé*, etc., sera publié dans le prochain volume.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Abondance (les Chanoines d'), 90.
Achille à Scyros, 56.
Açoka, le roi charmant, 173, 212
Actinomètre (l'), 267.
Aération; vitres perforées, 407.
Affiche du cirque de Christophe de Bach en 1819, 116.
Agitation continuelle de la surface de la terre, 226.
Alouette (l'), 375
Amboise; le manoir de Clos-Lucé 209.
Ambras (le Château d'), 132.
Amiraux (les) d'autrefois, 247.
Amulette chinoise, 148.
Anabas (l'), 394.
Anagrammes, 403.
Ancêtre (un) de la Fontaine, 150, 306, 389.
Anecdotes sur Haydn, 354.
Antiphonaires (les) de Mirepoix, 83.
Appareils (les) enregistreurs, 118, 126.
A propos de Murillo, 329.
Arbres du Canada, 180.
Archipel (un) d'îles célestes, 358.
Art (l') gaulois dans la vallée du Danube et en Cisalpine au IVe siècle avant J.-C. (voy. t. LIII, 189, 276), 35.
Atrium de la maison des vestales, 280.
Attention, 80.
Aventure (l') de Sylvain Bouton, 316.
Aventures de deux oiseaux, 121.

Ballons (Premiers) captifs militaires, 248.
Balmat (Jacques), dit le Mont-Blanc, 172.
Baradelle en argent, 47.
Bas-reliefs de Verrocchio, collection Thiers, 176.
Bavardage, 328.
Belle (la) quêteuse, 304.
Belles paroles de l'empereur Julien sur les otages, 234.
Bertinazzi (Carlo), 300.
Bête (la) à six pattes, 159.
Bien tambouriner, 267.
Blow-Hole (Tasmanie), 245.
Boieldieu, musicien et peintre, 12.
Boîte (la) aux lettres à Paris vers 1818, 285.
Bologne (Musée civique de), 333.
Bons (les) génies du crépuscule, 346.
Bonté (la), 290.
Bossuet dans sa vie privée, 255.
Bouddhisme (le), 171.
Bronzes du Musée de Naples, 76.

Cadran (Modèle de) en bois sculpté, 224.
Calaos (les) ou Bucérotidés, 264.
Campan (Madame), 395.
Canada (Arbres du), 180.
Caoutchouc; récolte et préparations faciles, 78.
Carabas (les), 250.
Carlin (Carlo Bertinazzi), 300.
Carreau émaillé de Bourgogne, 288.
— émaillé bourguignon du XVe siècle, 16.
Caveau (le) (voy. t. LIII, 180, 396), 137.
Ce que l'on entend par comptabilité en partie double, 158.
Cerfs savants, 116.
Ceste (Combat du) chez les Gaulois, 36.
Chanoines (les) d'Abondance, 90.
Chapiteau du cloître de Monreale, 44.
Chardonneret (le), 341.
Charles-Quint n'a pas été moine, 30.
Chartreuse (la) de Miraflorès, 237.
Chasse (une) royale en 1787, 352.
Château d'Ambras, 133.
— (le) de Chanteloup, 307.
— (le) de Warwick, 88, 108.
Chateaubriand et le *Magasin pittoresque*, 246.
Chine (l'Armée en), 307.
— (l'Horticulture en), 335.
Cimetière nouveau de Salzbourg, 212.
Cirque (le) de Christophe de Bach en 1819, 116.
Cistes gauloises, 36.
Classe (la) la moins nombreuse, 288.
Clefs du XVIe siècle de la vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées), 284.
Climatologie, 362.
Clos-Lucé (Manoir de), à Amboise, 209.
Clovis II, une légende, 153.
Code des signaux de chemins de fer, 383.
Cobbett (Comment s'instruisit), 315.
Coffret reliquaire à émaux rhénans, 92.
Coffrets peints de la renaissance, 289.
Comment s'instruisit Cobbett, 315.
Compassion, 255.
Confrérie de Saint-Claude des Bourguignons, à Rome, 168.
Conseil (le) d'Etat et la Cour des comptes, 24.
Constellations; légende des Iroquois, 24.
Contre les apparences, 218.
— les corrections corporelles, 83.
Cour (la) des comptes et le conseil d'Etat, 24.
Coutelle (le Commandant), 248.
Couvercle d'un miroir du XIIIe siècle, 111.
Critique, 203.
— de nous-mêmes, 395.
Croquis par Topffer, 272.
Cruches de baptême, 296.
Cydias ou la contradiction, 343.

Darcy, 204.
Déceptions, dessins de Cruikshank, 392.
De charretier graveur, 55.
Définition (une) de la vertu, 198.
Delft (Enseignes des faïences de), 316.
— (une Faïence de), 136.
Dents de morse montées en reliquaire, 102.
Dernières (les) heures tranquilles, 183.
Dessin (un) de Raphaël, 201.
Destouches; le Tambour nocturne, 128.
Deux (les) Aventuriers et le talisman, 361.
Deux camps, 342.
— et trois, 183.
— pessimistes, 399.
Devoir (le), 315.
Dieu, définition par Newton, 302.
Docteur (le) Schmerling, 313.
Droit chemin (le), 205.

Écailler (l'), 183.
Echenilloirs, 152.
Eclipse (une) de lune à Tachkent, 283.
École (l') centrale des arts et manufactures, 347.
École (l') joyeuse; Vittorino da Feltre, 363.
École nationale des ponts et chaussées, 185.
Éducation (l') des femmes d'autrefois, 137, 228.
Église de Saint-Claude des Bourguignons, à Rome, 166.
Émaillerie (Notes sur l') 370.
Engis (Caverne d'), 313.
Ennemis (les) des plantes, 10, 22, 58, 75.
Enseignes des faïences de Delft, 316.
Envoyés (les), 156.
Estienne (les), 242.
Etudes militaires, travaux de campagne, 6, 26, 71, 115, 146.
Exemple (l'), 203.
Expressions (De quelques) espagnoles, 152.

Faïence (une) de Delft, 136.
Faïences de Samadet, 296.
Faust (le) de Marlowe, 225.
Fauvette (la) à tête noire, 325.
Fécondation des fleurs par les oiseaux, 61.
Femme (la) aimable au XVIIe siècle, 257.
Fénelon (Vie de) à Cambrai, 54, 86, 135.
Fête (une) à l'île Barbe, 112.
Fileuses de laine à Bou-Sada, Algérie, 5.
Fonderie (une), les mouleurs, 45.
Fontaine à Salzbourg, 197.
Foulons romains, 101.
Fourmilières artificielles, 131.
Frédéric (Profils du grand), 312.
Frénésie, 79.
Fulgore porte-lanterne, 336.

Grands (les) almanachs, 12.
Gronovie grimpante (la), 124.
Gros (le Peintre) et un critique, 175.

Habillement, 266.
Hals, 377.
Haydn (Anecdotes sur), 354.
Héroïsme et générosité de nègres, 378.
Hirondelle (l') de cheminée, 355.
Histoire de la pomme de terre, 126.
Horloge dite japonaise, 240.
Horticulture (l') en Chine, 335.
Huîtres (les), 183.

Idéal, 319.
Impressions d'une rôdeuse de nuit, 118, 123,
Illusions du désert, 182, 205.
Inscription d'un cadran solaire, à Nice, 83.
Intérêts et devoirs, 288.
Instituteurs illustres, 363.

J'ai réussi, 4.
Jan-Mayen (Station hivernale à l'île), 30.
Janus (Temples de), 227.
Jeu (le) de la Mouche, 103.
Jeu (le) de l'Oyson, 87.
Jeune veuve, 257.
Jeux enfantins au XVIe siècle, 219.
Jouffroy (Claude de), 81.
Joute et jeu de l'Oyson en 1682, 88.

Kœnigssee (le), 53

La Fontaine (un Ancêtre de), 150, 306, 389.
Leçon de danse (une), 137.
Lecture sur un poêle, 67.
Lectures (les), 379.
Légendes des Iroquois. Origine du genre humain, 23.
Legouvé (Gabriel), 343.
Lemercier (Népomucène), 207.
Léonard de Vinci (Mort de), à Amboise, 209.
Lettre d'un ami, 366, 381, 398.
Linotte (la), 340.
Lion (un), 250.
Lithodes (le) ferox, 256.
Logements d'ouvriers, Peabody, 179, 195.
Loterie de Saint-Roch, en 1705, 12.
Loups de mer, 274.
Lucilius, sa définition de la vertu, 198.
Lupercal (le), 169.
Lutte (la) entre les arbres, dans les forêts du Danemark, 199.

Mablin (M.), 315, 406.
Malherbe, 379.
Manécanterie (la), à Lyon, 296.
Marlowe, son Faust, 225.
Marmotte des monts Célestes, le Sougourr, 192.
Masere (villa) ou palais Barbaro, près de Trévise, 156.
Matière, mouvement, 126.
Mélodies populaires de la basse Bretagne, 272.
Merle (le), 308.
Mes deux cousins, 319.
Messine, 92.
Mes souvenirs, 68.
Mesures agraires, 219.
Miel et fiel, 208.
Miraflorès (Chartreuse de), 237.
Mobilier de paysans picards au dernier siècle, 174.
Modèle de cadran en bois sculpté, 224.
Modération, 270.
Monreale (Sicile), 43.
Mont-Blanc (J. Balmat, dit le), 172.
Mots nouvellement admis par l'Académie française, 78.
Murillo (A propos de), 329.
Musée civique de Bologne, 333.
— (le) de Naples, 76.
— ethnographique de Quimper, 216.
Musiciens aveugles se rendant au Palais-Royal, 365.

Ne brisez pas le microscope, 250.
Nègres (Héroïsme et générosité de), 378.
N'enfermons pas notre pensée, 249.
Népomucène (Saint Jean), 143.
Nos profils, 303.
Notes sur l'émaillerie, 91, 370.
— sur une station hivernale à l'île Jan-Mayen, 30.
Notion (la) du temps, 310.
Nur-Aghes en Sardaigne, 140.
Nuit (la) de Noël, 102.

Observatoire du mont Ventoux, 164.
— d'astronomie physique, à Meudon (Seine-et-Oise), 14, 39.
Oiseaux (les) chanteurs, 251, 308, 323, 339, 355, 375.
Origine du mot violon, 258.
— du genre humain; légende des Iroquois, 23.
Oser, 110.
Otages (Paroles de l'empereur Julien sur les), 234.
Où est le venin des serpents? 148.

Palatin (le), 320.
Paratonnerre Melsens, 286.
Paroles de Thénard sur le ciron, 306.
Pauvre pitre, 105.
Pavane (la), 49.
Peabody, 179, 185.
Peintre (le) Gros et un critique, 175.
Pensées. — Amiel, 203, 315, 395. Bacon, 57. Bernard (Claude), 43. Blair, 80. Eliot, 255. Guizot, 319, 377. Guyau, 156. Hugo (Victor), 302. Johnson, 204. Leibniz, 375. Maistre (J. de), 119. Newton, 302. Rossi (Pellegrino), 16. Roux (Joseph), 48, 86. Vauvenargues, 270. Vinet, 287, 331, 358.

Père sans enfants, 375.
Périophtalmes, poissons terrestres, 393.
Péristyle de la section des Beaux-Arts, à l'Exposition de 1878, 304.
Perronet (Buste de), 185.
Persévérance, 204.
— (Sur la), 395.
Petite poste (la), 284.
Philosophe, 342.
Pie (le) di marmo, à Rome, 345.
Pierres tombées du ciel, 372, 402.
Pinson (le), 309.
Piraterie, 247.
Pirmez (Octave), 328.
Place d'Arcy, à Dijon, 204
Plaideurs (les) de Racine, 33.
Plaque émaillée à Bari, 260.
Plus d'un métier, 279.
Plus réel que vraisemblable, 2, 18, 38.
Poissons terrestres, 393.
Politesse, 287.
Pomme de terre (Histoire de la), 126.
Pont (le) Charles ou du Roi, à Prague, 143.
Ponts et chaussées (École des), 185.
Porcelaine tendre de Vincennes, 96.
Prague; le pont Charles, 143.
Prato della Valle (Padoue), 162.
Précautions au pôle, 319.
Premiers ballons captifs militaires, 248.
Prix (le) de la vie, 83.
Prolil, 230.
Profils du grand Frédéric, 312.
Propriétaire (le) et le pommier, 342.
Puissance des machines, 151.
Puits (le) qui parle, à Troo (Loir-et-Cher), 273.

Quelques locutions au XIIe et au XIIIe siècles, 56.
Que penser de la vie? 239.
Quimper; son Musée ethnographique, 216.

Racine; sa comédie des *Plaideurs*, 33.
Radiolaires, 356.
Raphaël (Dessin de), 201.
Rat (le) et l'Éléphant, 65.
Récolte et préparations faciles du caoutchouc, 78.
Repos sans oisiveté, 150.
Remords (les) du docteur Ernster, 95, 106, 130, 142, 154, 170, 202, 221, 238, 253, 262, 267, 290.
Revenant (le), 50, 66, 81.
Reviens avec ce bouclier ou dessus, 17.
Rocher (le) d'Açoka, 213.
Roger II, roi de Sicile, couronné par saint Nicolas, 260.
Roi (le) charmant, 173, 213.
Rosati (les) d'Arras, 331.
Rossignol (le), 339.
— (le) de muraille, 325.
Rouge-gorge (le), 323.
Routes divergentes, 270, 282, 302, 322, 338.
Ruines du palais du quai d'Orsay, 25.

Saint Bruno, statue de Manuel Pereira, 237.
Sainte-Marie des Grâces, à Milan, 241.
Salières en argent du XVIIe siècle, 357.
Salzbourg, 196, 211.
Samadet (Cruches de baptême de), 296.
Sardes (les), 140, 291.
Sceau de la confrérie de Saint-Claude, à Rome, 168.
Scènes de la vie algérienne, 4.
Schmerling (le Docteur), 313.
Signaux des chemins de fer, 382.
Sismographe (le), 311.
Sougourr (le), marmotte des monts Célestes, 192.
Sous le parapluie, 161.
Souvenir (le), 1.
Souvenirs, 269, 315, 406.
Statuette équestre du XIIe siècle, 252.
Superstitions des musulmans de l'Asie centrale, 283.
Sur place, 331.

Tabaquière à ressort, 63.
Tabourot des Accords, 235.
Tambour (le) nocturne, 128.
Tasmanie (la), 245.
Télégraphie et téléphonie simultanées, 177.
Temples du dieu Janus, 227.
Théâtres des Romains, 386.
Théories (les), 16.
Thermomètre enregistreur, 128.
Todas (les), 287.
Tombeaux (les) à Athènes, 404.
— des empereurs mandchoux, 99.
Topffer (Croquis par), 272.
Tour de Saint-Apollinaire appartenant aux Tabourot en 1610, 236.
Travaux de campagne; études militaires, 6, 26, 71, 115, 146.
Traverses de voies ferrées en verre, 206.
Trempe du verre, 206.
Troglodyte (le), 324.
Tunnels (Percement des grands), 293.

Un bon vieux philosophe, 231.

Vase en porcelaine tendre de Vincennes, 96.
Veillée (la), 20.
Venin des serpents, 148.
Ventoux (Observatoire du mont), 164.
Vérité (la) sur le dieu Py, 103.
Verre arabe du XIIe siècle à la Voûte verte, à Dresde, 252.
Verres de formes particulières, 79.
Verrocchio (Bas-reliefs d'Andrea), 176.
Vertu (Une définition de la), 198.
Vestales (les), 280.
Vie d'un écolier suédois il y a cinquante ans, 46, 62, 69.
— intime de Fénelon à Cambrai, 54, 86, 135.
Villa Masere (la), près de Trévise, 156.
Ville (une) de commerce nègre, 299.
Violon (Origine du mot), 258.
Visite à Népomucène Lemercier par M. E. Legouvé, 207.
— au château d'Ambras, 133.
— (une) au parloir d'un couvent au XVIIe siècle, 229.
— aux tombeaux des empereurs mandchoux, 98.
Vittorino da Feltre, 363.
Vitres perforées, 406.
Volonté (la) peut suspendre l'envahissement de la mort, 158.
Voûte Verte, à Dresde, 252.

Warwick (Château de), 88, 109.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE.

Antiphonaires (les) de Mirepoix, 83. Art (l') gaulois dans la vallée du Danube et en Cisalpine (voy. t. LIII, 189, 276), 35. Carreau émaillé bourguignon du XVe siècle, 16. Carreau émaillé du XVIe siècle, à Tonnerre, 288. Clefs du XVIe siècle de la vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées), 284. Coffrets peints de la renaissance, 289. Dents de morse montées en reliquaire, 103. Faïences de Samadet, cruches de baptême, 296. Fibules étrusques, 334. Foulon romain, bas-relief à Sens, 101. Miroir de poche, ivoire de la Bibliothèque de Ravenne, 111. Musée civique de Bologne, 333. Notes sur l'émaillerie, 91, 370. Palatin (le), 320. *Pie* (le) *di marmo*, à Rome, 345. Plaque émaillée à Bari, 260. Sceau de la confrérie de Saint-Claude à Rome, 168. Statuette en bronze du XIIe siècle, 252. Stèle du cimetière de la Certosa de Bologne, 335. Théâtres (Sur les) des Romains, 386. Tombeaux à Athènes, 404. Vases étrusques du Musée de Bologne, 334, 335. Vérité (la) sur le dieu Py, 103. Verre arabe du XIIe siècle, 252. Verres de formes particulières, 79. Vestales (les), 280.

ARCHITECTURE.

Atrium de la maison des Vestales, 280. Château de Warwick, 89, 109. Cimetière nouveau de Salzbourg, 212. Ecole (l') centrale des arts et manufactures, 347. Ecole nationale des ponts et chaussées, 185. Fontaine à Salzbourg, 197. Manécanterie (la) à Lyon, 296. Manoir du Clos-Lucé, à Amboise, 209. Monreale (Cloître de), 43. Nuraghes en Sardaigne, 140. Pagode dans le jardin du château de Chanteloup, 369. Péristyle de la section des Beaux-Arts à l'Exposition de 1878, 304. Place Darcy, à Dijon, 204. Ruines du palais du quai d'Orsay, 25. Sainte-Marie des Grâces, à Milan, 241. Théâtres des Romains, 386.

ART MILITAIRE.

Armée (l') en Chine, 307. Études militaires, travaux de campagne, 6, 26, 71, 115, 146. Premiers ballons captifs militaires, 248.

BIBLIOGRAPHIE, LANGAGE.

Anagrammes, 403. Ancêtre (un) de la Fontaine, 150, 306, 389. Antiphonaires (les) de Mirepoix, 83. Deux et trois, 183. Estienne (les), 242. Expressions (De quelques) espagnoles, 152. Frénésie, 79. Mots nouvellement admis par l'Académie française, 78. Origine du mot violon, 258. Quelques locutions aux XIIe et XIIIe siècles, 56. Rosati (les) d'Arras, 331.

BIOGRAPHIE.

Açoka ou Piyadasi, le roi charmant, 173, 212. Balmat (Jacques), dit le Mont-Blanc, 172. Bertinazzi (Carlo), 300. Boieldieu, musicien et peintre, 12. Bossuet dans sa vie privée, 255. Campan (Madame), 395. Charles-Quint n'a pas été moine, 30. Chateaubriand et le *Magasin pittoresque*, 246. Cobbett (Comment s'instruisit), 315. Coutelle (le Commandant), 248. Darcy, 204. Estienne (les), 242. Fénelon (Vie de) à Cambrai, 54, 86, 133. Gros (le peintre) et un critique, 175. Hals, 377. Haydn (Anecdotes sur), 354. Jouffroy (Claude de), 81. Legouvé (Gabriel), 343. Lemercier (Népomucène), 207. Léonard de Vinci (Mort de), à Amboise, 209. Mablin (M.), 315, 406. Malherbe, 379. Marlowe, 225. Népomucène (Jean), 143. Pirmez (Octave), 328. Schmerling (le Docteur), 313. Tabourot des Accords, 235. Vittorino da Feltre, 363.

COSTUMES, MEUBLES, OBJETS DIVERS.

Affiche de cirque à Nuremberg en 1819, 116. Baradelle en argent, 47. Casques gaulois (Carniole), 37, 38. Chapiteau du cloître de Monreale, 43. Chasse (une) en 1787, tapisserie des Gobelins, 353. Cistes gauloises, 36. Clefs du XVIe siècle, de la vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées), 264. Coffrets peints de la renaissance, 289. Costumes sardes, 292. Cruches de baptême, 296. Dents de morse montées en argent doré, 103. Échenilloirs, 152. Emaux cloisonnés, 91. Enseignes des faïences de Delft, 316. Faïence (une) de Delft, 136. Horloge dite japonaise, 240. Miroir de poche, ivoire de la Bibliothèque de Ravenne, 111. Modèle de cadran en bois sculpté, XVIe siècle, 224. Porcelaine tendre de Vincennes, 97. Salières en argent du XVIIe siècle, 357. Tabaquière à ressort, XVIIe siècle, 63. Verre arabe du XIIe siècle, 252. Verres de formes particulières, 79.

ÉCONOMIE, INDUSTRIE.

Aération; vitres perforées, 407. Comptabilité en partie double, 158. Fonderie (une); les mouleurs, 45. Foulons romains, 101. Histoire de la pomme de terre, 126. Huîtres (les), 183. Logements d'ouvriers; Peabody, 179, 195. Mesures agraires, 219. Percement des grands

tunnels, 293. Puissance des machines, 151. Récolte et préparations faciles du caoutchouc, 78.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Arbres du Canada, 180. Chartreuse (la) de Miraflorès, 237. Église de Saint-Claude des Bourguignons de la Franche-Comté, à Rome, 166. Horticulture (l') en Chine, 335. Illusions du désert, 182, 205. Kœnigssee (le), 53. Le *Pie di marmo*, à Rome, 345. Lupercal (le), 169. Maison des Vestales, à Rome, 280. Manécanterie (la), à Lyon, 296. Manoir de Clos-Lucé, à Amboise, 209. Messine, 92. Monreale (Sicile), 43. Mont Blanc (Ascension du), 172. Musée civique de Bologne, 333. Musée ethnographique de Quimper, 216. Nur-aghes de Sardaigne, 140. Palatin (le), 320. Place Darcy, à Dijon, 204. Pont (le) Charles ou du Roi, à Prague, 143. Prato della Valle (Padoue), 162. Puits (le) qui parle, à Troo (Loir-et-Cher), 273. Rocher (le) d'Açoka dans le Goudjerat, 213. Sainte-Marie des Grâces, à Milan, 241. Salzbourg, 196, 211. Sardes (les), 140, 291. Scènes de la vie algérienne, 4. Station hivernale à l'île Jan-Mayen, 30. Tasmanie (la), 245. Todas (les), 287. Tombeaux (les) à Athènes, 404. Villa (la) Masere ou palais Barbaro, près de Trévise, 156. Ville (une) de commerce nègre (Koulfa), 299. Visite au château d'Ambras, 133. Visite aux tombeaux des empereurs mandchoux, 98. Voûte Verte, à Dresde, 252.

HISTOIRE.

Charles-Quint n'a pas été moine, 30. Château (le) de Chanteloup, 367. Clovis II, 153.

INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Armée (l') en Chine, 307. Code des signaux de chemins de fer, 383. Conseil (le) d'Etat et la cour des Comptes, 24. Ecole (l') centrale des arts et manufactures, 347. Ecole nationale des ponts et chaussées, 185. Musée ethnographique de Quimper, 216.

LITTÉRATURE, MORALE, RELIGION.

Attention, 80. Bavardage, 328. Belles paroles de l'empereur Julien sur les ôtages, 234. Bonté (la), 290. Calandra (la) jouée à la Manécanterie, à Lyon, 297. Chanoines (les) d'Abondance, 90. Classe (la) la moins nombreuse, 288. Compassion, 255. Contre les apparences, 218. Contre les corrections corporelles, 83. Critique, 203. Critique de nous-mêmes, 395. De charretier graveur, 55. Définition (une) de la vertu, 198. Dernières (les) heures tranquilles, 183. Deux camps, 342. Développement (du) moral, 57. Devoir (le), 315. Dieu, définition par Newton, 302. Droit chemin (le), 205. Envoyés (les), 156. Exemple (l'), 203. Faust (le) de Marlowe, 225. Habillement, 266. Idéal, 319. Inscription d'un cadran solaire, 83. Intérêts et devoirs, 288. J'ai réussi, 4. Lectures (les), 379. Malherbe, 379. Matière, mouvement, 126. Mélodies populaires de la basse Bretagne, 272. Mes souvenirs, 68. Miel et fiel, 208. Ne brisez pas le microscope, 250. N'enfermons pas notre pensée, 239. Nos profils, 303. Oser, 110. Notion (la) du temps, 310. Paroles de Thénard sur le citron, 307. Persévérance, 204. Persévérance (Sur la), 395. Philosophe, 342. Plus d'un métier, 279. Politesse, 286. Prix (le) de la vie, 83. Profil, 230. Que penser de la vie? 239. Rat (le) et l'Éléphant, 65. Repos sans oisiveté, 150. Rosati (les) d'Arras, 331. Souvenir (le), 1. Théâtre (Sur le) chez les Romains, 386. Théories (les), 16.

Contes, Récits, Traditions, etc. — A propos de Murillo, 329. Aventure (l') de Sylvain Bouton, 316. Aventures de deux oiseaux, 121. Bête (la) à six pattes, 159. Bien tambouriner, 267. Bons (les) génies du crépuscule, 346. Chasse (une) royale en 1787, 352. Comment s'instruisit Cobbett, 315. Cydias ou la contradiction, 343. Deux (les) Aventuriers et le talisman, 361. Deux pessimistes, 399. Faiseur (un) de vers et une plaideuse, fragment du *Roman bourgeois*, 407. Héroïsme et générosité de nègres, 378. Impressions d'une rôdeuse de nuit, 118, 123. Lettre d'un ami, 366, 381, 398. Lion (un), 250. Loups de mer, 274. Mes deux cousins, 319. Nuit (la) de Noël, 102. Pauvre pître, 105. Peintre (le) Gros et un critique, 175. Père sans enfants, 375. Plaideurs (les) de Racine, 33. Plus réel que vraisemblable, 2, 18, 38. Propriétaire (le) et le pommier, 342. Remords (les) du docteur Ernster, 95, 106, 130, 142, 154, 170, 202, 221, 238, 253, 262, 267, 290. Revenant (le), 50, 66, 81. Reviens avec ce bouclier ou dessus, 17. Roi (le) charmant, 173, 213. Routes divergentes, 270, 282, 302, 322, 338. Tambour nocturne (le), 128. Un bon vieux philosophe, 231. Veillée (la), 20. Vie d'un écolier suédois il y a cinquante ans, 46, 62, 69. Volonté (la) peut suspendre l'envahissement de la mort, 158.

MŒURS, USAGES, AMUSEMENTS.

Affiche d'un cirque en 1819, 116. Amiraux (les) d'autrefois; piraterie, les galères, 247. Amulette chinoise, 148. Belle (la) quêteuse, 304. Carabas (les), 250. Caveau (le) (voy. t. LIII, 180, 396), 139. Combat du ceste chez les Gaulois, 36. Éducation (l') des femmes d'autrefois, 137, 228. Faiseur (un) de vers et une plaideuse, fragment du *Roman bourgeois*, 407. Femme (la) aimable au XVIIe siècle, 257. Fête (une) à l'île Barbe, 112. Grands (les) almanachs, 12. Héroïsme et générosité de nègres, 378. Huîtres (les), 183; l'Écailler, 184. Jeu (le) de la mouche, 102. Jeu (le) de l'Oyson, 87. Jeux enfantins au XVIe siècle, 219. Légendes des Iroquois; origine du genre humain, 23; constellations, 24. Lupercal (le), 169. Mobilier de paysans picards au dernier siècle, 174. Musée ethnographique de Quimper, 216. Musiciens aveugles, 365. Pavane (la), 49. Petite poste (la), 284. Reviens avec ce bouclier ou dessus, 17. Superstitions des musulmans de l'Asie centrale; éclipse de lune à Tachkent, 283. Tasmaniens (les), 245. Temples (les) du dieu Janus, 227. Théâtres des Romains, 386. Vérité (la) sur le dieu Py, 103. Vestales (les), 280. Vie d'un écolier suédois il y a cinquante ans, 46, 62, 69. Ville (une) de commerce nègre, 299.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES, GRAVURES.

Peinture. — Achille à Scyros, peinture de Pompéi, 57. A propos de Murillo, 329. Bellin (Panneau peint par Jean), 289. Clovis II proclamé roi, tableau de Maignan, 153. Coffrets peints de la renaissance, 289. Déesse (la) dominatrice du monde, panneau peint par Jean Bellin, 289. Divin (le) berger, tableau de Murillo, 329. Docteur (le) Faust, peinture de J.-P. Laurens, 225. Fileuses de laine à Bou-Sada (Algérie), tableau de Guillaumet, 5. Fonderie (une); les moulours, tableau de Gueldry, 45. Fresque de la villa Masere, par P. Véronèse, 157. Leçon de danse (une), tableau de Longhi, 137. Loups de mer, tableau de Mme Demont-Breton, 277. Miniatures des antiphonaires de Mirepoix, 83. Pavane (la), tableau de Tondouze, 49. Portrait par Hals, au Musée du Louvre, 377. Sur la dune, tableau de Jacquin, 105. Veillée (la), panneau décoratif de Lagarde, 21.

Dessins, Estampes. — Abside de l'église Sainte-Marie des Grâces à Milan, par Barclay, 241. Appareils des signaux de chemins de fer, par Cauet, 384, 385. A travers champs, par Giacomelli, 121. Atrium de la maison des Vestales, par Hector Leroux, 260. Au cabaret, vignette du *Roman bourgeois*, par Vidal, 408. Au Lupercal, composition de Hector Leroux, 169. Avenue des tombeaux à Athènes, composition d'Hector Leroux, 405.

Ballon (le) du commandant Contelle, par Gilbert, d'après une aquarelle de Gonté, 249. Balmat (Jacques), par Garnier, 173. Baradelle en argent, par Garnier, 48. Bas-reliefs d'A. Verrocchio, par E. Froment, 176, 177. Belle (la) quêteuse, par Vidal, d'après une vignette du *Roman bourgeois*, 304. Benedetto Caliari, frère de Paul Véronèse, par Duvivier, 157. Bertinazzi (Carlo), par Garnier, 301. Blow-Hole (Tasmanie), par Lancelot, 245. Boieldieu revenant d'une vente de tableaux, par Morel, d'après un lavis de Boieldieu, 13. Boîte (la) aux lettres vers 1818, par Garnier, d'après Marlet, 285. Buste de Perronet, par N. Morel, 185.

Calaos (les), par Clément, 264. Carreau émaillé de Bourgogne, par A. Guillon, 288. Chapiteau du cloître de Monreale, par Garcia, 44. Chasse (une) royale en 1787, par Bocourt, 353. Château (le) d'Ambras, par de Bar, 133. Château (le) de Warwick au XVIIIe siècle, par de Bar, 89. Château (le) de Warwick, état actuel, par Vuillier, 109. Clefs du XVIe siècle, par Garnier, 284. Clovis II, par Lavée, d'après le tableau de Maignan, 153. Coffret reliquaire à émaux rhénans, par Garnier, 92. Commandant (le) Contelle, par Sellier, 248. Costumes sardes, par Gaildrau, 292, 293. Couvercle de miroir, ivoire sculpté, par E. Froment, 112. Croquis par Topffer, 272. Cruches de baptême, par Garnier, 296.

Déceptions, par Cruikshank, 392. Déesse (la) dominatrice du monde, par N. Morel, d'après Jean Bellin, 289. Dents de morse montées en argent doré, par Massias, 104. Dessin (un) de Raphaël, 201. Devin (le), par Vidal, 129. Divin (le) berger, par Vuillier, d'après Murillo, 329. Docteur (le) Faust, par Garnier, d'après J.-P. Laurens, 225. Docteur (le) Schmerling à la caverne d'Engis, composition de Brouillet, 313. Droit (le) chemin, composition d'E. Froment, 205.

Écailler (l'), gravure des *Cris de Paris*, XVIe siècle, 184. Ecole (l') centrale des arts et manufactures, par Deroy, 348, 349. Ecole (l') des ponts et chaussées, par Sellier, 189. Enseignes des faïences de Delft, par Vidal, 316.

Fac-similé de l'écriture de Henri Estienne, 244. Fécondation des fleurs par les oiseaux, par Clément, 61. Fête à l'île Barbe, par Vidal, d'après la composition d'Olivier, 113. Fonderie (une), par Gilbert, d'après le tableau de Gueldry, 45. Fontaine à Salzbourg, par Gaildran, 197. Fulgore porte-lanterne, par Clément, 337.

Gravure du grand Almanach de 1706, 12. Gronovie grimpante (la), par Clément, 125.

Jeune veuve, d'après Oudry, par Sellier, 257. Jeux enfantins, estampes du XVIe siècle, 220, 221. Jouffroy (Claude de), par Bocourt, d'après la statue de Ch. Gautier, 81. Joute et jeu de l'Oyson, par Gilbert, d'après un almanach de 1682, 88.

Kœnigssee (le), par de Bar, 53.

Leçon de danse, par N. Morel, d'après Longhi, 137. Lecture sur un poêle, par Gilbert, 69. Legouvé (Gabriel), par Sellier, 341. Lemercier (Népomucène), par Sellier, d'après le médaillon de David d'Angers, 208. Le *Pie di marmo*, par J. Laurens, 345. Lithodes ferox, par Clément, 256. Loups de mer, par Garnier, d'après Mme Demont-Breton, 277. Lutte d'un chêne et d'un hêtre, par Clément, 200.

Madame Campan, par Duvivier, 397. Malherbe, par Grenier, 379. Manécanterie (la) à Lyon, par de Bar, 297. Manoir de Clos-Lucé, à Amboise, par Garcia, 209. Messine, dessin et gravure de Grenier, 82. Météorites de la galerie de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle, par Fouché, 373. Meunier (le), son fils et l'âne, miniature du XIIIe siècle, 307. Miniatures des antiphonaires de Mirepoix, par E. Froment, 84, 85. Modèle de cadran en bois sculpté, par N. Morel, 224. Musée civique de Bologne, par Garcia, 333. Musée ethnographique de Quimper, noce bretonne, par Grenier, 217. Musiciens aveugles se rendant au Palais-Royal, composition de Marlet, 365.

Nichée de rouges-gorges, composition de Giacomelli, 401. Nouveau cimetière de Salzbourg, par de Bar, 212. Nur-aghes de Santa-Barbara, par de Bar, 141.

Observatoire d'astronomie physique de Meudon, par Sellier, 40, 41. Observatoire du mont Ventoux, par de Bar, 165.

Pagode de Chanteloup, par de Bar, 369. Pavane (la), par Garnier, d'après Tondouze, 49. Paysan (un) rusé, composition de Wunder, 317. Peinture (une) de Hals, par J. Lavée, 377. Périophtalmes, par Clément, 393. Péristyle de la galerie des Beaux-Arts à l'Exposi-

tion de 1878, par Sellier, 205. Place Darcy, à Dijon, par de Bar, 204. Plateau en faïence de Delft, par Vidal, 136. Pont Charles, à Prague, par Garcia, 145. Prato della Valle, par de Bar, 164. Prolils du grand Frédéric, par Busch, 312. Puits (le) qui parle, par de Bar, 273.

Quoi! par le soupirail! composition d'Aublet, 33.

Rat (le) et l'Eléphant, par Sellier, d'après Oudry, 65. Repos (le) des moissonneurs, par Giacomelli, 233. Reviens avec ce bouclier, par Sellier, d'après le groupe de Gardet, 17. Rocher (le) d'Açoka, par Sellier, 213. Roger II de Sicile couronné par saint Nicolas, plaque émaillée, par Ch. de Linas, 261. Ruines du palais du quai d'Orsay, par Gaildrau, 25.

Salières en argent, par Garnier, 357. Salle des bronzes du Musée de Naples, par Vuillier, 77. Scène de comédie sur le théâtre de Pompéi, par Hector Leroux, 388. Sougourr (le), par Clément, 193. Sous le parapluie, composition de P. Vidal, 161. Souvenir (le), figure de tombeau, par A. Mercié, dessin de Bocourt, 1. Statue de saint Jean Népomucène, à Prague, par Granier, 144. Statues trouvées dans la maison des Vestales, par Hector Leroux, 281. Statuette en bronze du XIIe siècle, gravure de Dietrich, 253. Sur la dune, par Garnier, d'après la peinture de Jacquin, 105. Sur le Palatin, par J. Laurens, 321.

Tabaquière à ressort, par Garnier, 64. Têtes de serpent, par Clément, 149. Tombeaux des empereurs mandchoux, dessin chinois, 100. Tour de Saint-Apollinaire, appartenant aux Tabourot, dessin de 1610, 236. Travaux de campagne; études militaires, par Gilbert, 8, 9, 27, 28, 29, 72, 73, 75, 116.

Vase en porcelaine tendre de Vincennes, par Garnier, 97. Veillée (la) par E. Froment, d'après la peinture de Lagarde, 21. Verre arabe du XIIe siècle, par Garnier, 252. Verres singuliers, par Garnier, 80. Visite (une) au parloir d'un couvent au XVIIe siècle, par P. Vidal, 229.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Astronomie. — Archipel (un) d'îles célestes, 358. Climatologie, 362. Pierres tombées du ciel, 372, 402.

Botanique. — Arbres du Canada, 180. Ennemis (les) des plantes, 10, 22, 58, 75. Gronovie grimpante (la), 124. Lutte (la) entre les arbres dans les forêts du Danemark, 199. Récolte et préparations faciles du caoutchouc, 78.

Géologie. — Agitation continuelle de la surface de la terre, 226. Docteur (le) Schmerling, 313.

Physique, Mécanique. — Actinomètre (l'), 267. Appareils (les) enregistreurs, 118, 126. Observatoire d'astronomie physique, à Meudon (Seine-et-Oise), 14, 39. Observatoire du mont Ventoux, 164. Paratonnerre (le) Melsens, 286. Précautions au pôle, 319. Sismographe (le), 311. Télégraphie et téléphonie simultanées, 177. Trempe du verre, 206.

Zoologie. — Anabas (l'), 394. Calaos (les) ou Bucérotidés, 264. Ennemis (les) des plantes, 10, 22, 58. Fourmilières artificielles, 131. Fulgore (le) porte-lanterne, 336. Horticulture (l') en Chine, 335. Lion (un), 250. Lithodes (le) ferox, 296. Oiseaux chanteurs, 251, 308, 323, 339, 355, 375. Où est le venin des serpents? 148. Périophtalmes, 393. Radiolaires; le Dorataspis polyancistra, 356. Sougourr (le), marmotte des monts Célestes, 192.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÈVRERIE, ETC.

Bas-reliefs d'Andrea Verrocchio, collection Thiers, 176. Buste de Perronet, 185. Chapiteau du cloître de Monreale, 43. Foulon romain, bas-relief à Sens, 101. Jouffroy (Claude de), statue par Charles Gautier, 81. Lemercier (Népomucène), médaillon par David d'Angers, 208. Miroir de poche, ivoire sculpté de la Bibliothèque de Ravenne, 111. Modèle de cadran en bois sculpté, 224. Musée (le) de Naples, grande salle des bronzes, 76. Notes sur l'émaillerie, 91, 370. Pereira (Manuel), sculpteur portugais, 237. *Ple di marmo* (le), à Rome, 345. Plaque émaillée de Bari, 261. Reviens avec ce bouclier ou dessus, groupe par Gardet, 17. Saint Bruno, statue de Manuel Pereira, 237. Salières en argent, 357. Statue de saint Jean Népomucène, à Prague, 144. Statues trouvées dans la maison des Vestales, 281. Statuette en bronze du XIIe siècle, 252. Tombeau par A. Mercié, 1.

LISTE DES RÉDACTEURS POUR L'ANNÉE 1886

Bertrand (A.), 35, 333.
Bouchot (Henri), 183, 219, 235.
Brongniart (Charles), 264, 394.
Bunner (A.-C.), 366, 398.
Buron (O.), 88, 109.
Capus (G.), 10, 22, 58, 75, 124, 148, 182, 193, 205, 283.
Carnot (Hippolyte), 331.
Castan (Auguste), 166.
Cazeaux (Euryale), 158, 203.
Charton (Edouard), 35, 49, 53, 65, 81, 102, 105, 128, 133, 143, 150, 156, 169, 175, 176, 201, 208, 209, 213, 216, 224, 225, 230, 239, 241, 245, 269, 273, 279, 280, 287, 288, 291, 303, 313, 314, 315, 319, 327, 342, 343, 356, 363, 377, 393, 406.
Colomb (Mme), 2, 19, 38, 269, 275, 302, 322, 338, 350.
Comberousse (Ch. de), 346.
Deharme, 382.
Delorme (Emmanuel), 148.
Denis (Ferdinand), 300.
Flammarion (Camille), 358, 372.
Garnier (Edouard), 47, 63, 79, 91, 96, 103, 116, 284, 296, 357, 365, 369.
Girardin (Jules), 95, 107, 121, 130, 142, 154, 159, 170, 203, 221, 231, 238, 253, 262, 277, 290, 316, 399.
Gounelle (E.), 336.
Hansen Blangsted, 199.
Hennebert (Colonel), 6, 71, 115, 146.
Imbault-Huart, 99.
Jewett (Sarah), 50, 66, 82, 118, 123.
Lafaye (Georges), 17, 43, 56, 92, 112, 197, 211, 227, 297, 386, 395.
Laffitte (Paul), 4, 20, 24, 110, 152, 195, 237, 310, 329, 352.
Lalanne (Léon), 188.
Laurens (Jules), 345.
Lefebvre (E.), 119, 126, 269, 286, 293.
Legouvé (Ernest), 156, 246.
Lemercier (E.), 258.
Lesage (H.-J.), 23, 86.
Lesbazeilles (Eugène), 1, 51, 68, 135, 137, 153, 172, 228, 251, 257, 308, 323, 339, 343, 355, 367, 375, 379, 403.
Linas (Ch. de), 111, 260.
Merlet (L.), 150, 306, 326, 389.
Molinier (Emile), 289.
Palustre (Léon), 83.
Petit (Maxime), 45, 162, 242.
Quatrefages (De), 287.
Quellien (N.), 102.
Rigondet (A.), 268.
Saglio (Edmond), 76, 101, 224 252.
Taphanel, 139.
Tissandier (Gaston), 248.
Vaulabelle (Alfred de), 164 177, 206, 267, 311, 362.
Vincens-Pelet (Mme Lydie), 346.
Zurcher, 30.

FIN DES TABLES

Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

GETTY CENTER LINRARY